



BIBLIOTECA
S.A.R.
DUCHESSA HELENE D'ARISTO
CAPODIMONTE

1.C.
XVII
76

HELENAE AVGV
VSTAE DVCISSAE
EX LIBRIS



N 331 S

696839

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE,
ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS
ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,
leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHIE

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,
Habits, Antiquités, &c.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



100



AVERTISSEMENT.



VOIQUE le plan général de cet Ouvrage ait été clairement exposé dans les Préfaces du premier Tome, & que chaque partie soit accompagnée des explications qui lui conviennent, il n'en paroît pas moins nécessaire de faire quelquefois ouvrir les yeux au Lecteur sur le progrès du travail, pour lui faire remarquer la fidélité qu'on apporte à suivre les loix qu'on s'est imposées. On ne craint pas même de tomber dans une répétition inutile en rappelant ici ce qu'on a déjà fait observer sur la nature de cette grande & pénible entreprise :

» Quoique les Anglois, a-t-on dit, promettent dans ce Recueil un
 » système complet d'Histoire & de Géographie moderne, leur objet
 » n'est pas l'Histoire des Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais
 » seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs observations; de
 » sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumières pour la
 » Géographie & l'Histoire en général, c'est par accident, si l'on ose
 » employer ce terme, & parce qu'en visitant divers Pays les Voya-
 » geurs n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur atten-
 » tion. La plupart s'en sont fait une étude, suivant les occasions &
 » leur propre capacité; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un
 » succès fort inégal. Cependant ceux qui ont le moins réussi, faute
 » d'habileté ou de soin, n'occupent pas moins leur place dans notre
 » Recueil, comme parties de l'objet principal. Ainsi tout ce
 » qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie n'est au
 » fond que le résultat du principal objet, qui est de représenter
 » le Voyageur tel qu'il est en lui-même. De-là vient qu'on ne sçau-
 » roit donner trop d'éloges à la méthode des Anglois. Après avoir
 » représenté chaque Voyageur dans ses courses, pour remplir leur
 » objet, qui est l'Histoire des Voyages, ils tirent de tous ceux qui
 » ont voyagé dans le même Pays ce qui appartient à l'Histoire
 » & à la Géographie des mêmes lieux, pour en composer un corps
 » qu'ils appellent *Réduction*, auquel chaque Voyageur contribue
 » suivant son habileté & ses lumières.

Cette explication, par laquelle on a commencé, & qui doit toujours être présente aux Lecteurs attentifs, servira de réponse aux plaintes de quelques Censeurs, qui ont cru trouver trop de sèche-
 resse dans plusieurs endroits de nos Relations. Ce défaut, si c'en

est un , pouvoit être évité facilement ; mais c'étoit aux dépens de l'exactitude & de la vérité ; c'étoit en s'écartant du but qu'on s'étoit proposé , le seul néanmoins auquel on ait pu s'attacher. A qui auroit-il été difficile de répandre les ornemens de l'imagination dans un sujet tel que des Relations de Voyages ? Quel champ plus fécond pour toutes sortes d'avantures & de fictions amusantes ! Un Pilote , qui a publié simplement les circonstances de sa navigation , pour l'utilité de ceux qui tiendroient la même route après lui ; un Marchand qui a pris soin d'écrire avec la même simplicité ce qui s'est présenté à ses yeux dans les Régions où son Commerce l'a conduit , pouvoient être transformés en Héros de Roman. On pouvoit annoblir leur caractère & leurs entreprises par des suppositions imaginaires ; ou , sans blesser directement la vérité , on pouvoit remédier à la sécheresse de leurs Relations en y joignant ce qui se trouve dans d'autres sources , & leur prêter ainsi des agrémens qui ne seroient pas de leur propre fond. Mais ces emprunts appartiendroient-ils à l'Histoire des Voyages ? Qui reconnoîtroit sous cette parure la vérité des faits & le caractère du Voyageur ? Que deviendroient l'instruction & l'utilité , qui ne peuvent naître , dans un Ouvrage sérieux , que de la représentation fidelle des expériences ?

D'autres Nations croyent cette fidélité si nécessaire , que poussant le scrupule à l'excès , elles ne font pas difficulté de lui sacrifier les plus simples ornemens du stile & toutes les regles du bon goût. Tels sont les Hollandois , qui en nous faisant l'honneur de profiter de notre travail & de publier une nouvelle édition de notre Ouvrage , se sont imaginé que pour représenter les choses dans toute la pureté de leur origine il falloit conserver jusqu'aux minuties , aux indécences & aux grossièretés qui ne se rencontrent que trop souvent dans les sources Angloises ; ce qu'ils appellent hardiment *réparer nos omissions*. Dans cette vûe , qu'ils ont voulu accorder , disent-ils , avec beaucoup de respect & de fidélité pour le texte François , ils ont employé une variété de croix , de mains , & d'autres figures , pour distinguer ces précieuses restitutions. Il en résulte un Livre de la plus étrange bigarure qui ait peut-être jamais paru dans la République des Lettres , où de froides & frivoles insertions coupent à tous momens le fil du récit , comme cette multitude de caractères barbares ne peut manquer de défigurer beaucoup les pages. Par exemple , si , pour éviter une remarque inutile , la traduction dit simplement que certaines marchandises descendoient du Caire dans la Méditerranée , sur le Nil , par Alexandrie , les Editeurs Hollandois ont grand soin d'ajouter , entre deux crochets , avec

A V E R T I S S E M E N T.

la figure d'une main, que *cette Ville est située à l'embouchure du Fleuve*. Comme les suppressions de ces remarques triviales, & d'autres circonstances encore plus inutiles, sont en fort grand nombre, parce que le stile étant fort négligé dans la plupart des Voyageurs Anglois, & que les Auteurs du Recueil n'ayant pas eu la correction plus à cœur, on a cru devoir y suppléer dans la traduction Française, il est difficile de se représenter la confusion & l'obscurité qui regnent dans l'édition de Hollande. A la vérité cette édition n'est faite, dit-on, que pour l'Allemagne, où l'on assure même qu'elle se vend fort bien; mais c'est mal justifier les Editeurs, qui ne devoient point abuser de l'inclination que les Allemands ont pour les Livres François, sous quelque forme qu'ils leur soient présentés; & qui devoient moins encore les tromper, en leur promettant des restitutions imaginaires.

Pour achever de faire connoître la fausseté de ces promesses, il suffira d'expliquer en peu de mots les regles qu'on n'a pas cessé de suivre dans la traduction Française. La délicatesse d'une Langue qui ne souffre ni d'ordre dans les idées, ni barbarie dans les expressions, a fait prendre le parti de ne s'attacher à l'original Anglois qu'autant qu'il est nécessaire pour en conserver le véritable esprit. Il est question de donner au Public ce qu'il y a de plus utile & de plus avéré dans les Voyageurs. Loin de supprimer la moindre circonstance qui porte l'un ou l'autre de ces deux caractères, on a pris soin de relire une infinité de Relations, pour s'assurer s'il n'étoit rien échappé d'important aux Auteurs Anglois; & dans quelques endroits on a suppléé à leurs omissions. Mais comme il ne s'agit de rien moins que de représenter les Voyageurs avec leurs défauts, on s'est efforcé au contraire de les en purger; & c'est dans cette vue qu'on a retranché, autant qu'il étoit possible sans altérer le fond de l'ouvrage, les superfluités & les indécences. On entend, par les *superfluités*, un grand nombre de détails qui ne laissent aucune lumière au Lecteur, & qui rebutent la curiosité plutôt que de l'exciter ou de la satisfaire. Ainsi lorsqu'un Navigateur rend compte du vent sous lequel il a fait route, on n'a pas cru cette remarque fort respectable s'il est question d'un vent ordinaire, qui peut être différent le lendemain dans la même latitude. On n'a respecté ces observations que lorsqu'elles peuvent être de quelque utilité pour la navigation. Il n'est pas besoin d'autre exemple pour se faire entendre. Par les *indécences*, on veut désigner une infinité d'observations choquantes, auxquelles la vérité même ne donneroit aucun prix, mais qui en ont bien moins lorsqu'elles viennent d'un Ecrivain

partial, qui faisoit l'occasion de satisfaire sa haine ou sa jalousie. Telles sont un grand nombre de réflexions, la plupart assez insipides, qui se trouvent répandues dans les Relations Angloises & dans les Notes, sur le gouvernement, la religion & le commerce des autres Nations. Que les Editeurs Hollandois se soient flattés d'accréditer leur édition par des réstitutions de cette nature, c'est ce qui devoit causer un juste étonnement si l'on connoissoit moins leurs motifs. Ils ont usurpé sur le Libraire de Paris l'impression d'un Ouvrage auquel ils n'ont aucun droit. Leur intérêt, quoique fondé sur l'injustice, ne les oblige-t'il pas d'employer toutes sortes de ruses pour faire valoir leur entreprise ? Cet Allemand, qui n'entend le François qu'à demi, est aisément trompé par un Programme où l'on annonce des réstitutions. La vûe d'un Volume bigarré de croix, de mains & de crochets, confirme son erreur, & lui inspire même une sorte de respect pour la confusion que ces caractères répandent dans un Livre. Il l'achète sans pénétrer plus loin. Mais si la guerre m'autorise à parler un peu librement de nos voisins, le bon goût n'a point fait encore de grands progrès dans leurs froides Régions.

Ce qui demeure vrai, c'est que dans les suppléments & les prétendues corrections des deux Volumes de l'édition de Hollande qui sont tombés entre mes mains, je ne reconnois que trois erreurs qui soient relevées avec justice, & sur lesquelles j'ai l'obligation à mes Censeurs de m'avoir fait ouvrir les yeux. Je fais volontiers cet aveu ; sans avoir besoin d'un excès de modestie pour convenir que je me suis égaré trois fois dans une si longue carrière. Ces trois erreurs, auxquelles on donnera, si l'on veut, le nom de négligences, seront réparées fidèlement à la fin du dernier Tome de l'Ouvrage, avec les fautes d'impression, qui ne sont pas en si petit nombre. J'aurai le même soin pour celles où je pourrai tomber dans la suite, si la critique d'autrui, ou la mienne, qui ne sera jamais la moins sévère, me les fait appercevoir.

Il me reste à donner quelque explication, dans cet Avertissement, sur divers points qui regardent moins le fond de l'Ouvrage que sa forme. Si le Public doit des éloges à l'exécution des Figures & des Cartes, il ne doit pas moins d'indulgence aux Graveurs, lorsque, dans un espace aussi borné que six mois, la grandeur ou la difficulté du travail ne leur permet pas de finir aussi-tôt que l'Imprimeur. C'est l'unique obstacle qui a fait suspendre d'un mois entier la publication de ce Volume, comme il avoit déjà causé le retardement de quelques Figures du IV^e Tome. Elles paroissent aujourd'hui, avec la fidélité qu'on aura toujours dans les mêmes cas. Ainsi l'on

ne doit jamais être surpris d'en voir manquer quelques-unes ; & s'il arrivoit même que la nécessité de fournir, avec chaque Tome, celles du moins qui lui sont essentielles , en fit remettre plus loin quelques-unes du Volume précédent qui auroient été retardées , on peut s'assurer que toutes les omissions seront abondamment réparées dans le dernier Tome, avec des renvois si exacts que cette transposition ne fera naître aucun embarras. Il en fera de même des Cartes ; sur-tout des Cartes nouvelles que M. Belin tire du Dépôt de la Marine, pour ajouter de nouvelles richesses à celles que les Auteurs Anglois ont recueillies. On en a déjà vu plusieurs. Le nombre en deviendra beaucoup plus grand. La Mappemonde qu'il a promise ne fera point oubliée. C'est pour la perfectionner sur de nouveaux Mémoires qu'il en diffère encore la publication. Qui osera se plaindre du délai , lorsque la nature du travail le rend nécessaire , & qu'il n'en doit résulter d'ailleurs qu'un surcroît d'agrément & d'utilité ?

En général , si l'on considère ce qu'un Volume de six ou sept cents pages , orné d'un très-grand nombre de Cartes & de Figures , demande de diligence & d'application dans l'espace de six mois , soit de la part de l'Auteur pour la composition , soit du côté des Artistes pour l'impression & les gravûres , soit enfin de la part du Libraire pour les soins qui lui sont propres , il y auroit de l'injustice à ne pas reconnoître qu'on n'épargne rien pour répondre à l'attente du Public , & les plaintes du moins seroient de mauvaise grace.

La Table des Chapitres fera remarquer , au premier coup d'œil , que le cours de notre méthode ouvre une nouvelle carrière à la curiosité du Lecteur. Après avoir achevé de parcourir les Côtes d'Afrique , jusqu'au Cap de Guardafu qui en fait les dernières bornes , on commence les Relations de l'Asie ; c'est-à-dire , que les Auteurs Anglois entrant dans cette belle Région du Monde par la Chine , qui en est la plus brillante partie , on doit s'attendre à voir changer fort avantageusement la scène. Mais comme il seroit inutile de prévenir les Amateurs des Voyages sur ce qu'on va présenter immédiatement à leurs yeux , on n'ajoute ici qu'une courte observation , qui regarde les noms propres. La variété de l'orthographe , pour la plupart des noms Chinois , causant une juste incertitude sur la véritable manière de les écrire & de les prononcer , on doit faire attention que les premiers Voyageurs qui ont écrit de la Chine sont des Italiens & des Portugais , tels que *Marini* , *Magalhaens*, &c. & qu'en Italie comme en Portugal la voyelle *u* se prononce *ou* ; d'où il semble qu'on peut conclure que ceux qui ont écrit d'a-

près eux en François n'ont employé *ou*, au lieu d'*u*, que pour rendre exactement dans notre Langue le son des Italiens & des Portugais, Mais comme il ne s'enfuit pas que ce soit la véritable orthographe, & qu'au contraire tous les Ecrivains Etrangers, tels que les Anglois, les Hollandois, les Moscovites, les Italiens & les Portugais, écrivent *u*, on a pris le parti de suivre leur exemple, en avertissant seulement que la plupart prononcent *ou*. Ainsi dans tous les noms où l'on trouvera *fu* & *cheu*, on sera libre de prononcer *fou* & *cheou*. S'il falloit justifier le parti auquel on s'est arrêté, on apporteroit deux raisons; l'une, qu'on a cru devoir éviter l'air de barbarie que la continuelle répétition de *fou* & de *cheou* auroit jetté dans le style; l'autre, encore plus forte, que les Cartes de l'Ouvrage Anglois portant *fu* & *cheu*, on auroit été choqué de les trouver continuellement démenties par le texte. La seconde de ces deux raisons fera connoître que les Cartes où l'on trouve *fou* & *cheou* sont de M. Belin, qui n'a point été instruit assez tôt de ma résolution pour s'y conformer.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le cinquième Volume de l'Histoire des Voyages, & je n'y ai rien trouvé qui en dut empêcher l'impression. FAIT à Paris ce quatre février 1748. GEINOZ.



HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.
PREMIERE PARTIE.



SUITE DU LIVRE TREIZIÈME
ET
DE LA DESCRIPTION DES ROYAUMES
DE CONGO, D'ANGOLA, DE BENGUELA,
ET DES PAYS VOISINS.

CHAPITRE IV.

Gouvernement du Royaume de Congo.

Autorité du Roi, Etat, Revenu, Couronnement & Funérailles des Rois.



L ne manque rien à l'autorité du Roi de Congo, puisqu'elle est également absolue sur la vie & les biens de ses Sujets. Ils n'approchent de lui qu'avec des marques extraordinaires de respect & de soumission. Quiconque sortiroit des bornes du respect & de l'obéissance, seroit puni par un esclavage perpétuel (1).

ROYAUME
DE CONGO.
Empire absolu
du Roi,

On a déjà fait observer que l'étendue présente du Royaume de Congo

(1) Ogilby, *ubi sup.* p. 338.

Tome V.

A

ROYAUME
DE CONGO.
Ses titres.

n'approche point de celle qu'il avoit anciennement. Lopez mettoit dans les titres du Roi, *Congo, Abundos, Matama, Quizama, Angola, Kakongo*, les sept Royaumes de *Congers-Amolara* & des *Paugelungos*, la Seigneurie de la Rivière de *Zaire*, des *Anziques*, d'*Anziko* & de *Loango* (2). Dapper omettant quelques-uns de ces titres, réduit la formule aux Royaumes de *Congo, d'Angola, Makomba, Okanga, Kumba, Lulla, Zouza*; à la Seigneurie des Duchés de *Batta, de Sunda, de Bamba, d'Amboille* & des territoires dépendans; à celle des Comtés de *Songo, d'Angoy, de Kakongo* & de la Monarchie d'*Ambondos*, & à celle de la grande & merveilleuse Rivière de *Zaire* (3). On a peine à concevoir quelle peur avoir été la cause d'une si grande différence dans un espace si court.

Conseil de Con-
sultation.

Le Conseil de Congo est composé de dix ou douze personnes, qui sont dans la plus haute faveur auprès du Roi, & sur lesquelles il se repose des affaires d'Etat, de l'administration de la paix & de la guerre, & de la publication des ordres (4).

Maison du Roi.

Sa Cour est fort nombreuse. Elle est composée d'une partie de la Noblesse, qui fait sa résidence au Palais, ou dans les lieux voisins, & d'une multitude de Domestiques ou d'Officiers de sa Maison. Il a pour garde un corps d'*Anzikos* & de plusieurs autres Nations. Son habillement est très-riche. C'est ordinairement quelqu'étoffe d'or ou d'argent, avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc, comme tous les Fidaïgos (5), qu'il honore de ses bonnes grâces. C'est une marque si certaine de faveur, qu'au moindre mécontentement il la fait ôter à ceux qui lui déplaisent. En un mot, le bonnet blanc est un caractère de noblesse & de chevalerie à Congo, comme la Toison d'or & le S. Esprit en Europe (6).

Audience en
1642 accordée
aux Hollandais.

Le Roi donne deux audiences publiques dans le cours de chaque semaine; mais la liberté de lui parler n'est accordée qu'aux Seigneurs. En 1642, lorsque les Ambassadeurs Hollandois de Loanda furent reçus à l'Audience du Roi de Congo, immédiatement après avoir enlevé cette Place aux Portugais, ils furent introduits au Palais pendant la nuit. On les fit d'abord passer dans une galerie longue de deux cens pas, entre deux haies de Nègres, qui portoient dans leurs mains des flambeaux de cire. Le Roi étoit assis dans une petite Chappelle, rendue de nattes, au milieu de laquelle pendoit un lustre chargé de bougies. Il étoit vêtu d'un juste-au-corps de diap d'or, avec des hautes chausses de la même matière. Autour du cou, il avoit pour cravate trois chaînes d'or très-massives. On voyoit briller au ponce de sa main droite un grenaat d'une grosseur extraordinaire, & deux grandes émeraudes à sa main gauche. Sur la manche gauche de son juste-au-corps étoit attachée une croix d'or, en forme de reliquaire, dans une belle pièce de cristal poli. Il portoit sur la tête un bonnet blanc, & des bottines aux jambes. A sa droite, un Officier, placé debout à peu de distance, agitoit doucement l'air avec un mouchoir. A sa gauche, un autre Officier, dans la même posture, portoit un arc & un sceptre d'étain, couverts d'une belle étoffe à raies. Son Trône étoit un faureuil de velours rouge, sur les bords duquel on lisoit en lettres brodées :

- (2) Pigafetta, p. 98.
(3) Ogilby, *ubi sup.*
(4) *Ibidem.*

- (5) Terme Portugais adopté par les Nègres.
(6) Ogilby, *ubi sup.* p. 539.



*Dom Alvaro Roy de Congo, donnant Audience
aux Rois d'Afrique. 1412.*

T. V. N° XV.





Dom Alvaro, Roi de Congo. Le plancher, devant son Trône, étoit couvert d'un grand tapis de Turquie; & sur sa tête pendoit un dais de satin blanc broché d'or, & bordé d'une large frange. Enfin, à quelques pas sur sa droite, paroïssoit à genou Dont *Bernardo de Menços*, son Interprète & son Secrétaire (8).

ROYAUME
DE CONGO.

Lorsque ce Prince sort du Palais, il est accompagné non-seulement de sa Noblesse, mais encore de tous ceux qui font leur demeure ordinaire à la Cour, & de ceux que le hasard y amène dans cette occasion. Les uns précèdent le Roi, d'autres le suivent; & tous marchent, ou plutôt dansent & sautent en marchant, au son des tambours & des trompettes d'ivoire. Leurs mouvemens & leurs attitudes grotesques ne cessent qu'en rentrant au Palais (9). Pigafetta prétend que dans ces occasions les Gardes sonnent d'un grand instrument, dont le bruit se fait entendre à cinq ou six milles, pour avertir tous les Habitans du Canton que le Monarque est en marche. Il ne lui arrive pas souvent de sortir; mais, suivant le même Auteur, il se fait accompagner alors de tous les Seigneurs de la Cour, & sur-tout des Portugais, qu'il honore d'une singulière confiance (10).

Cortège du Roi
lorsqu'il sort du
Palais.

Suivant Dapper, lorsqu'il se rend à l'Eglise, tous les Portugais, soit Ecclésiastiques, ou Séculiers, sont obligés de grossir son cortège, & de l'accompagner de même à son retour jusqu'à la porte du Palais. Mais cet Auteur ajoute que c'est la seule occasion où ce devoir leur soit imposé. Le Roi, dit-il encore, ne paroît jamais en public sans être revêtu de ses plus belles robes. Ses doigts sont ornés de chaînes d'or, entremêlées du plus beau corail; & sur la tête il porte un bonnet fort riche (11).

Son cortège à
l'Eglise.

Après la conversion du premier Roi Chrétien, la Cour de Congo fut comme réformée, sur le modèle de la Cour de Portugal. Depuis ce tems-là, lorsque le Roi mange en public, on place sa table sur une estrade de trois degrés, couverte d'un beau tapis de l'Inde & de plusieurs coussins. Suivant le récit de Dapper, son fauteuil est de velours cramoisi, verd ou rouge, orné de sculpture & de cloux d'or. Il mange toujours seul; mais les Princes de son sang sont debout & couverts devant lui. Sa vaisselle est d'or & d'argent. Il a près de lui un Noble qui goûte de chaque mât (12). Dapper ajoute qu'il est servi par plus de cent personnes, qui ont leur logement au Palais, & qui sont vêtus d'une sorte de mante de baye noir.

Sa table.

Mais sa grandeur & la pompe de la Majesté royale ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles ou à ceux dont il a reçu quelque important service. Vers midi, il fait compter le nombre des Nobles qui se trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoie leur mât à chacun. Pour les uns, ce sont des fèves bouillies; pour d'autres, du poisson, ou du millet au sel & à l'huile de palmier. Il fait porter, aux Grands du premier Ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Mais ceux d'un rang inférieur sont appelés six ou sept à la fois, & reçoivent les alimens que le Roi leur destine. Après l'heure du repas, ils se rassemblent tous pour se présenter au Monarque; & s'agenouillant en battant des mains, ils baissent la tête, avec de grands témoignages

Fêtes qu'il donne
à la Noblesse.

(8) Pigafetta, p. 180.

(9) Ogilby, p. 318.

(10) Pigafetta, *ubi sup.*

(11) Dans Ogilby, *ubi sup.*

(12) Pigafetta, *ubi sup.*

ROYAUME
DE CONGO.

La propriété des
biens appartient
à la Couronne.

Revenu du Roi
de Congo.

Manière dont
il est grossi.

Puissance mili-
taire du Roi de
Congo.

de reconnaissance & de soumission. Ensuite la plupart se retirent , à l'exception des favoris , qui passent le reste du jour à boire & à fumer avec lui , jusqu'à ce qu'ils tombent assoupis par l'excès du tabac & du vin (13).

Dans le Royaume de Congo , la propriété des biens & des terres appartient au Roi seul. Il en dispose avec une autorité absolue , comme de toutes les Dignités & les Emplois. Ainsi personne n'ayant rien à léguer par héritage , l'intérêt fait naître peu de querelles. Les enfans mêmes du Roi sont assujettis à cette loi fondamentale de l'Etat. Au moindre sujet de mécontentement , il les prive de leurs Gouvernemens & de leurs titres. Cette disgrâce étoit arrivée au Roi qui régnoit du tems de Lopez. Avant qu'il fût parvenu à la Couronne , sa bonté naturelle l'ayant rendu trop indulgent pour les Peuples de sa Province , il avoit négligé de lever le tribut dont il étoit comptable au Roi son père. C'en fut assez pour lui faire ôter son Gouvernement & le faire réduire à la qualité de *Tombokado* , c'est-à-dire , d'homme privé & disgracié.

Les revenus du Roi consistent spécialement dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de *Baamba* , de *Batta* , de *Sundo* , de *Nambanganga* , de *Bumbi* , de *Moffuca* , d'*Oanda* , de *Quinghenga* , & d'autres Seigneurs , les vassaux , qui prennent le titre de Comtes , tels que ceux de Pembo , de Panggo , & de plusieurs autres lieux. La cérémonie du payement se fait le jour de S. Jacques , & le Roi prend cette occasion pour les honorer de quelques présens. Quelques Auteurs ont prétendu que tous les revenus du Roi de Congo rassemblés , ne montent point à plus de cent-vingt livres de France , sans y comprendre à la vérité les petits présens que chaque Seigneur joint à son tribut ; mais les plus considérables ne consistent que dans une couple de chèvres , & la plupart sont des fruits , tels que des plantains , des noix de kola & de l'huile de palmier (14).

Mais le Roi ne manque pas de moyens pour grossir ses trésors. Par exemple , lorsqu'il sort en bonnet blanc avec les Seigneurs de son cortège , il se fait quelquefois apporter un chapeau dans sa marche & s'en sert quelques momens. Ensuite redemandant son bonnet , il le met si négligemment , qu'il peut être abbatu par le moindre vent. S'il tombe en effet , les Fidaïgos s'empres sent pour le ramasser. Mais le Roi , comme offensé de cette disgrâce , refuse de le recevoir & retourne au Palais fort mécontent. Le lendemain il fait partir deux ou trois cens soldats , avec ordre de lever sur les Peuples une grosse imposition , & tout le Royaume est ainsi forcé d'expier la faute du vent (15).

L'empire absolu que le Roi de Congo exerce sur ses Sujets rend sa puissance fort redoutable à ses voisins. Au moindre signe il peut lever des armées innombrables & les mettre en campagne. Carli & d'autres Voyageurs racontent , qu'un Roi de Congo marcha contre les Portugais à la tête de neuf cens mille hommes. On auroit crû qu'il se proposoit la conquête de l'Univers. Cependant il n'avoit à combattre que trois ou quatre cens mousquetaires Portugais , qui n'avoient pour armes , avec leurs fusils , que deux picces de campagne. Mais les ayant chargées à cartouche , l'exécution qu'elles firent

(13) Ogilby , *ubi sup.*

(14) Pigafetta , p. 97. & 180.

(15) Ogilby , p. 536.

dans les premiers rangs des Nègres jeta la consternation dans une armée si nombreuse, & la mort du Monarque acheva de les mettre en déroute. Le Portugais qui avoit coupé la tête à ce Prince, assura l'Auteur que ses armes royales & tous les ustensiles dont il faisoit usage étoient d'or battu (16).

La discipline militaire est un art ignoré des Nègres; ou plutôt leur imbecillité naturelle ne leur a jamais permis de se former à des exercices qui demandent du bon sens & de la réflexion. C'est ce qui a toujours donné tant d'avantage sur eux aux Européens. La manière de combattre, dans toutes ces régions, est d'une bizarrerie sans exemple. Deux armées Nègres, qui sont en présence, commencent par discuter froidement le sujet de leur querelle. Elles passent insensiblement aux reproches & aux injures. Enfin la chaleur augmentant par degrés, on en vient aux coups. Les tambours se font entendre avec beaucoup de confusion. Ceux qui sont armés de fusils les jettent après la première décharge, parce qu'ils sont plus occupés de leur propre frayeur que de l'envie de nuire. D'ailleurs la méthode qu'ils prennent pour tirer est rarement dangereuse. Ils appuyent la crosse du fusil contre leur épaule, sans aucun point de mire, & les balles passent en l'air, par-dessus la tête de leurs ennemis; d'autant plus, que des deux côtés l'usage est de s'acrouper lorsqu'ils voient le premier feu de la poudre. Ensuite les deux Partis se relèvent & se servent de leurs arcs. S'ils sont à quelque distance, ils lancent leurs flèches en l'air, persuadés qu'elles sont plus d'excécution dans leur chute; mais lorsqu'ils sont fort près, ils tirent en droite ligne. Les flèches sont quelquefois empoisonnées; & le premier remède qu'ils appliquent à leurs blessures, est leur propre urine. Ils ramassent les flèches qu'ils découvrent autour d'eux, pour les employer contre ceux qui les ont tirées. Leurs autres armes sont des couteaux & des haches, qu'ils achètent des Européens. Les prisonniers deviennent les esclaves du vainqueur; & ceux qui échappent à l'esclavage se tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur (17). Dans les parties du Royaume de Congo qui manquent de Prêtres, il arrive souvent que sur le moindre démêlé, des Chrétiens s'arment les uns contre les autres, & font leurs Esclaves de ceux qui professent la même Foi (18).

La succession au Trône n'a point d'ordre établi. Du moins n'en a-t-elle pas qui ne puisse être renversé par la volonté des Grands, sans aucun égard pour le droit d'aînesse ou pour la légitimité de la naissance. Ils choisissent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu le plus de respect ou qu'ils croient le plus capable de les gouverner. Quelquefois ils rejettent les enfans, pour donner la Couronne aux frères ou aux neveux.

Les cérémonies du couronnement paroissent avoir été changées depuis l'établissement de la Religion (19). Toute la Noblesse du Royaume, & les Portugais qui s'y trouvent établis, s'assemblent devant le Palais, dans une grande Place environnée d'un mur de pierre, & bariée anciennement pour cet usage. On place au centre un fauteuil de velours sur un fort beau tapis, & un coussin, sur lequel on dépose la couronne, qui est de fil d'or & d'ar-

ROYAUME
DE CONGO.

Méthode du
Royaume pour les
combats.

Armes en usage.

Succession à la
Couronne.

Cérémonies du
couronnement.

(16) Voyage de Carli, p. 372.

(17) Voyage de Merolla, p. 645. & suiv.

(18) Merolla, *ibid.*

(19) Ogilby, p. 340.

ROYAUME
DE CONGO.

Injonctions
faites au Roi.

gent, avec trois brasselets d'or de la grosseur du doigt, & une bourse de velours qui contient la Bulle du Pape & les Lettres de confirmation. Le Prince qui est destiné au Trône se trouve dans l'Assemblée. Aussi-tôt que tous les préparatifs sont finis, un des Nobles prend l'office de Hérault, pour faire à haute voix la proclamation suivante : « Vous, qui devez être Roi, ne soyez » ni voleur, ni avaré, ni vindicatif; soyez l'ami des pauvres. Faites des au- » mônes pour la rançon des prisonniers & des esclaves; assistez les malheu- » reux; soyez charitable pour l'Eglise; efforcez-vous d'entretenir la paix & » la tranquillité dans ce Royaume, & conservez avec une fidélité inviolable » le Traité d'alliance avec votre frere le Roi de Portugal.

Serment qu'il
fait de les obéir
vra.

Après ce discours, on écoute en silence quelques airs de musique. Ensuite deux Fidalgos se levent pour chercher le Prince, comme s'il étoit confondu dans la foule. L'ayant bien-tôt trouvé, ils l'amènent, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche. Ils le placent sur le fauteuil royal, lui mettent la couronne sur la tête, les brasselets d'or aux poignets, & sur le dos un manteau noir, qui sert depuis long-tems à cette cérémonie. Alors on lui présente un Livre d'évangile, soutenu par un Prêtre en surplis. Il y porte la main, & jure d'observer tout ce que le Hérault a prononcé. Toute l'Assemblée jette aussi-tôt un peu de sable & de terre vers lui, non-seulement comme un témoignage de la joie publique, mais encore pour l'avertir que sa qualité de Roi n'empêchera point qu'il ne soit réduit quelque jour en poudre. Il se rend ensuite au Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont présidé à la fête.

Hommage qu'on
lui prête.

Il se passe huit jours, pendant lesquels il ne met pas le pied hors du Palais. Cet intervalle est accordé à la Noblesse & aux Portugais, pour le féliciter de son élévation & lui souhaiter un heureux règne. Les Seigneurs Nègres lui rendent hommage à deux genoux, en frappant des mains & baissant les siennes. Les Portugais & le Clergé ne fléchissent qu'un genou & le reconnoissent dans leur langue pour souverain Maître de tous les Etats de Congo.

Serment du
Peuple;
Mal gardé.

Le neuvième jour, on voit paroître le nouveau Monarque dans la Place publique, pour haranguer son Peuple, & confirmer les engagements qu'il a pris en recevant la Couronne. Il assure tous ses Sujets qu'il n'aura rien de plus à cœur que le bien de ses Royaumes & le progrès de la Religion Romaine. On lui répond par des acclamations, suivies du serment d'obéissance & de fidélité. Mais quoique les Habitans de Congo s'engagent à respecter leur Roi, comme tous les autres Peuples chrétiens, ils oublient si facilement leurs promesses, qu'ils se soulèvent contre lui & le tuent même à la moindre occasion. Cette inconstance leur en a fait souvent changer depuis quarante ou cinquante ans. S'il arrive quelque chose qui les choque, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, enfin si le Ciel & la Nature ne les favorise point à leur gré, c'est à leur Roi qu'ils en font porter la peine.

Noms de quel-
ques Rois.

On trouve peu de Rois nommés dans les derniers Auteurs qui ont traité des affaires de Congo. Carli nomme *Dom Alvaro*, qui régnoit en 1666. Merolla parle de *Dom Jean-Simon Tamba*, & de *Dom Sébastien Griho*, qui occupoit le Trône en 1689.

Les Rois de Congo, faisant profession du Christianisme, n'ont qu'une seule

femme, qui porte le titre de *Mani Mombada* (22). Mais les reproches du Clergé ne les empêchent point d'entretenir un grand nombre de concubines. Le revenu de la Reine consiste dans une taxe annuelle, nommée *Bintelo*, qui oblige chaque maison du Royaume à payer la valeur d'un Esclave pour chaque aune d'une certaine longueur qu'on donne à son lit; c'est-à-dire, que si son lit a trois aunes de long, la taxe est de trois Esclaves.

Mani Mombada est logée dans un appartement séparé, où les Dames d'honneur la servent alternativement. Celles qui se trouvent libres profitent de cet intervalle pour aller se réjouir hors du Palais, pendant la nuit, & ne refusent rien à leurs inclinations déréglées. La Reine même ne se contraind pas beaucoup plus, lorsqu'elle trouve l'occasion de se satisfaire, ou quelque amant assez hardi pour escalader les murs & se glisser dans son appartement. Cependant elle doit apporter beaucoup de précautions pour tromper le Roi, lorsqu'elle veut menager sa propre vie & celle de son amant (23).

Autrefois l'usage étoit d'enterrer avec les Rois de Congo douze jeunes filles, pour le servir dans l'autre monde. Elles attachoient tant d'honneur à ce funeste emploi, qu'elles sautoient gaïement dans le tombeau; & disputant entre elles la première place auprès du corps, qu'on plaçoit assis, elles se tuoient l'une l'autre sans avoir pu s'accorder. Leurs parens & leurs amis les ornoient des plus riches parures & jettoient après elles toutes sortes de commodités pour leur usage. Le deuil pour la mort du Roi se célèbre pendant huit jours, non par des pleurs, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête bizarre, qui se nomme *Malala*, est renouvelée tous les ans, & s'observe aussi pour les Nobles, en proportionnant sa durée à leur rang ou à leurs richesses, sans que le Christianisme y ait apporté de changement. Mais l'usage d'enterrer des filles vivantes est entièrement abandonné (24).

ROYAUME
DE CONGO.
Femmes du
Roi de Congo.
Titre de la Reine.

Funérailles des
Rois du Pays.

§. II.

Administration de la Justice & forme des Sermons.

CHACQUE Province de Congo, quoique gouvernée par un des principaux Seigneurs du Royaume, sous le titre de *Mani*, se divise en plusieurs petits Cantons, qui ont aussi leurs *Manis* particuliers, mais d'un rang inférieur. Ainsi, le *Mani* ou le Seigneur de *Vamma*, qui n'est qu'une division de Province, n'est pas du même rang que le *Mani Bamba*, qui gouverne une Province entière. Dapper nous apprend que ces grands Gouverneurs ont pris les titres de Ducs & de Comtes, à l'imitation des Portugais, tandis que les Portugais mêmes ne leur donnent que le titre de *Sovas*. C'est aussi du Portugal qu'ils ont appris à ne plus paroître en public sans des marques éclatantes de grandeur. Dans leurs audiences, ils sont assis sur de grands fauteuils de velours, avec de riches tapis & quantité de coussins sous leurs pieds (25).

Merolla rapporte que l'office des *Manis* inférieurs, dans le Comté de Sogno, est de recevoir les revenus de la Couronne, & de présider à la culture

Distinction entre les *Manis*.

Leur Escl.

Office des *Manis* inférieurs.

(22) Ogilby, *ubi sup.* p. 547.

(23) *Ibid.* p. 537. & suiv.

(24) On a vu que les Chrétiens du Comté

de Sogno n'ont pas les mêmes scrupules.

(25) Ogilby, p. 537. & suiv.

ROYAUME
DE CONGO.

Juges des Pro-
vinces.

Affaires entre
les Portugais &
les Nègres.

Usages judiciai-
res de Sogno.

Justice fondée
sur la Nature & le
bon sens.

des terres royales lorsque la saison des pluies est arrivée. Au tems de la moisson, ils se réservent une certaine partie des grains, comme le salaire de leurs soins, ou comme les appointemens de leurs Emplois (26).

Le Roi nomme, dans chaque Province, un Juge, revêtu de son autorité pour la décision de toutes les causes civiles. Comme il n'y a point de loix écrites, ces Juges n'ont pour règle, dans l'exercice de leur juridiction, que leur caprice ou celui de l'usage. Mais leurs sentences ne vont jamais plus loin que l'emprisonnement ou l'amende. Dans les matieres importantes, les accusés appellent au Roi, seul Juge des causes criminelles; il porte la sentence, mais il est rare qu'elle soit à mort. Les offenses des Nègres contre les Portugais, sont jugées par les loix du Portugal. Ordinairement le Roi se contente de bannir les coupables dans quelque Isle déserte. S'ils ont le bonheur d'y vivre onze ou douze ans, il leur accorde un pardon formel, & ne fait pas même difficulté de les employer au service de l'Etat, comme des gens d'expérience, qui ont eu le tems de s'endurcir à la fatigue (27).

Dans les affaires civiles, un Portugais qui entreprend de poursuivre un Moficongo, doit le citer devant les Juges du Pays; mais si c'est le Moficongo qui se plaint d'un Portugais, il est obligé de porter ses plaintes au Consul de France, à moins que par une faveur spéciale il n'obtienne du Roi un Juge particulier. Mais dans toutes les affaires des Portugais avec les Nègres, & dans les Traités mêmes de Commerce, on n'emploie jamais l'écriture, ni les billets d'engagement. Tout dépend de la parole des traitans & de la fidélité des témoins (28).

Les châtimens sont très-rigoureux pour l'idolatrie. Le meurtre & les forlèges sont punis de mort, sur la conviction par rémoins; & le second de ces deux crimes est puni par le feu. Tous les biens & les Esclaves d'un coupable condamné sont confisqués au profit de la Couronne; & Dapper ne craint pas d'assurer que le Roi, pour remplir ses coffres, condamne quelquefois fort légèrement à l'exil (29).

Merolla raconte que dans le Comté de Sogno la Justice civile & criminelle appartient également aux Manis, à l'exception d'un petit nombre de cas, qui sont réservés au Comre ou à ses Dépurés. L'accusateur expose d'abord ses raisons, à genoux, devant le Juge, qui est assis à terre sur un tapis, avec une petite baguette à la main. Le Siège ordinaire est à l'ombre d'un gros arbre, tel qu'on en voit ici dans toutes les Cours des Grands. Quelquefois le Juge établit son Tribunal dans une grande hute de paille, qu'on élève express pour cet usage. Il prête une oreille attentive à l'accusateur. Il accorde la même justice à l'accusé. Ensuite il appelle les rémoins. S'ils tardent à paraître, la cause est remise à quelque autre jour. S'ils répondent à la voix du Juge, il écoute leurs dépositions, il pèse attentivement les rémoignages des deux Parties; & sans aucune notion de jurisprudence, il prononce sa décision suivant les règles de la nature & du bon sens. Celui pour qui la sentence est favorable paye une rétribution, & s'érend de son long, le visage contre terre, pour exprimer sa reconnaissance. Ses amis le reconduisent à sa maison, en réperant le cas & la décision. Il est obligé à son retour de traiter

(26) Merolla, p. 629.
(27) Ogilby, *ubi sup.* p. 536.

(28) Relation de Pigafetta, p. 180. & suiv.
(29) Ogilby, p. 536.

ceux qui l'ont accompagné ; & si l'affaire étoit d'importance, la fête dure ordinairement trois ou quatre nuits & le jette dans de grands frais. D'un autre côté, celui qui a perdu sa cause se retire sans ressentiment & sans murmure (30).

Dans les différends ordinaires de la société, ils jurent par le nom de leur Mokisso, en prononçant dans leur langage, *Kissongo wi*, ou *Kalikate wi*, c'est-à-dire, par Kissongo, ou par Kalikate. Mais dans les procès & les accusations ils ont un serment ou une épreuve solemnelle, qu'ils appellent *Motamba*. On met au feu une hache, que le Ganga, ou le Prêtre de l'Idole, en retire brûlante & qu'il approche de la peau de l'accusé ; si l'accusation tombe sur deux personnes, il met la hache entre les jambes de l'une & de l'autre, sans leur toucher. L'ardeur du feu ne laisse-t-elle aucune impression ? c'est une preuve d'innocence. Au contraire, une trace de brûlure prouve la réalité du crime (31).

L'épreuve du Khilombo est à peu près de la même nature. On passe un fer rougi au feu, sur la jambe de l'accusé, & l'état de la peau fait juger du crime ou de l'innocence. L'imposture des Prêtres consiste ici, suivant Merolla, dans quelques préparations de nature froide, qu'ils tiennent cachée dans leurs mains, & dont ils ont l'adresse de frotter la jambe de l'accusé s'ils veulent le déclarer innocent. Le même Auteur raconte à cette occasion (32) l'histoire d'un Mulâtre chrétien, qui, ayant perdu son fils par le malheur que son Esclave avoit eu de lui picquer l'attache dans une saignée, résolut de faire subir à l'Esclave l'épreuve du Khilombo. Il le fit conduire dans une des trois Habitations des Sorciers. On lui fit passer sur la jambe un fer rouge, qui le brûla misérablement. Mais le pere, furieux de n'en pouvoir tirer d'autre confession que celle d'une faute involontaire, lui fit lier les pieds & les mains, & dans cette situation il lui poussa plusieurs fois une torche ardente au milieu du visage. Cette indigne action fut attestée aux Missionnaires par deux témoins. On leur rapporta même que l'Esclave avoit été presque entièrement brûlé & jeté ensuite dans la rivière. L'Auteur n'épargna rien pour faire arrêter les Sorciers ; mais ils lui échaperent par la fuite. Il réussit mieux à se saisir du Mulâtre, qui produisit aussitôt l'Esclave, lié cruellement & portant encore les traces de son supplice. Le Mulâtre ayant entrepris de se justifier, Merolla prit le parti de l'envoyer à Loanda, sans oublier d'y faire transporter aussi l'Esclave. Il apprit dans la suite que cette malheureuse victime avoit été renvoyée libre ; & que le Maître étoit demeuré en prison, pour n'en sortir qu'après avoir satisfait à la justice.

Les Nègres de Congo ont d'autres espèces de Khilombo, sur lesquelles il déclare qu'il passe légèrement, parce que cette matière est traitée, dit-il, dans toute son étendue par *Montuccolo* (33).

On administre le Khilombo, en mettant dans la bouche de l'accusé une racine fort tendre de bananier. Si cette racine s'attache au palais, ou laisse quelques traces d'une substance gluante, c'est une conviction du crime. On fait quelquefois manger à l'accusé le fruit de l'*Emba*, d'où se tire l'huile de

(30) Merolla, *ubi sup.* p. 619. & suiv.

(31) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

(32) Merolla, *ubi sup.* p. 613.

(33) Cet Auteur est cité fort souvent dans la Relation de Merolla.

ROYAUME
DE CONGO.

Serments com-
muns des Nè-
gres.

Serments judi-
ciaires.

Khilombo.

Craquelé d'un
Mulâtre.

Différentes es-
pèces de Khilom-
boe.

palmier ; & le Prêtre en fait l'essai lui-même , pour marquer que l'innocence n'en a rien à redouter. Mais il trouve , ajoute Merolla , le moyen de l'empoisonner aussi-tôt. Cependant quelques présens , qu'on lui offre en secret , ont un effet encore plus infailible pour mettre les criminels à couvert.

Le quatrième Khilombo consiste à tirer d'un pot d'eau bouillante une pierre , que le Prêtre y jette mystérieusement , & qu'il tire lui-même sans se brûler. Si la main de l'accusé se ressent de la chaleur de l'eau , il est déclaré coupable. Le cinquième , qui est particulièrement en usage dans les Etats du Roi de Congo , est d'appliquer quelques petites coquilles aux temples de l'accusé. S'y attacheur-elles : il est condamné. Le sixième , dont l'usage n'est pas moins fréquent , est d'éteindre dans l'eau une torche allumée , qui est faite d'un certain bitume , distillé des arbres du Pays. On fait boire à l'accusé une partie de cette eau , qui ne lui cause aucun mal s'il n'est pas coupable. Un septième Khilombo consiste de même à faire refroidir un fer rouge , dans de l'eau qu'on fait avaler. Cette méthode n'est en usage que parmi les Forgerons , qui se mêlent quelquefois de sorcellerie , dit l'Auteur , & que les Nègres distinguent par le nom de *Nolefianzum-du*. D'autres font l'épreuve avec de l'eau qui a servi à laver les pieds de leur Maître , & qui porte le nom de *Nsia-masa*. Merolla , aussi fatigué que ses Lecteurs de cette ennuyeuse énumération , renvoie les Curieux à l'Auteur qu'on vient de nommer. Mais il croit devoir ajouter les moyens qu'on emploie pour découvrir le vol & les sortilèges , avec quelques méthodes d'absolution pour ceux qui ont heureusement subi les épreuves.

Forgerons qui
passent pour Sor-
ciers.

Méthodes pour
découvrir le vol
& le sortilège.

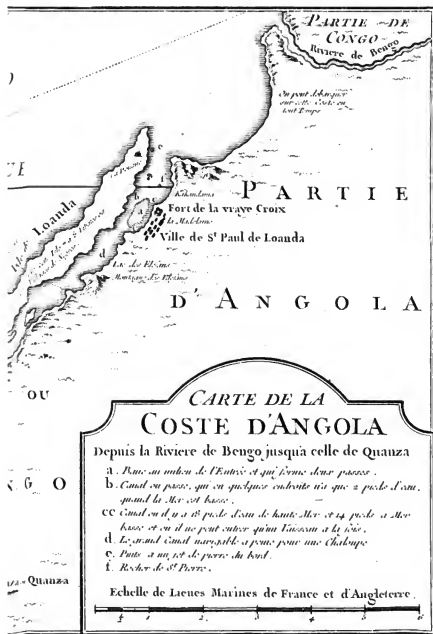
A l'égard du vol , un Sorcier (34) , qui tire de son office le nom de *Nkass* , prend un long fil , de laine ou de coton , & le tenant par un bout , donne l'autre à l'accusé. Ensuite il touche le milieu du fil avec un fer ardent. Si le fil brûle , l'accusé se voit condamné à payer la valeur du bien qu'il redemande ; & lorsqu'elle surpasse ses forces , il est réduit à l'esclavage. Comme il faut juger ici , suivant cette exposition , que le crime est prouvé au contraire par l'incombustibilité du fil , rien n'est plus favorable aux voleurs que ce Khilombo ; & l'on n'en fera point surpris , si l'on se souvient d'avoir vu que l'inclination au vol est un vice commun à tous les Nègres. Cependant l'Auteur ajoute que n'ayant point eu l'occasion d'approfondir le fait , il n'ose décider si l'Esprit-malin s'en mêle.

Pour découvrir si quelqu'un est en commerce avec le Diable , on fait dissoudre dans l'eau une certaine racine nommée *Nkassa* ; on fait avaler cette liqueur à la personne suspecte ; ensuite on la livre à plusieurs hommes robustes , qui l'agitent & la secouent avec si peu de ménagement , qu'elle ne manque point de perdre bien-tôt connoissance. L'Auteur ajoute que cet évanouissement peut venir aussi du poison qu'on mêle dans la liqueur ; mais il n'explique point quelles inductions on en tire pour l'éclaircissement de la vérité.

(34) Pour lever l'équivoque , il faut répéter que les Missionnaires Capucins donnent le nom de Sorciers aux Prêtres Idolâtres ; quoiqu'il paroisse ici & dans quantité d'autres lieux , que les Nègres ont recours à ces Prêtres con-

tre les sortilèges. Il y a donc deux sortes de Sorciers à Congo & dans les Pays voisins : ceux qui ne le sont que dans l'opinion des Capucins , & ceux qui le sont dans celle des Nègres.







Lorsqu'un accusé sort victorieux de l'épreuve, le Ganga ou le Prêtre lui frotte la langue d'huile de palmier, & lui donne l'absolution avec quelques paroles millénaires.

ROYAUME
DE CONGO.
Absolution des
accusés.

Enfin l'Auteur rapporte une autre sorte d'épreuve, qui se fait, dit-il, non par la main trompeuse d'un Prêtre, mais par celle de quelqu'homme de qualité. Si deux Nègres s'obstinent à plaider, & si la vérité paroît cachée dans les détours de la chicane, le Juge somme les deux Parties de se présenter à son Tribunal. Il leur applique sur le front une petite coquille de mer, & leur fait baisser la tête. Celui qui laisse tomber le premier sa coquille est reconnu pour l'imposteur, & l'autre est renvoyé triomphant.

CHAPITRE V.

Description du Royaume de Dongo ou d'Angola, & de Benguela.

Le véritable nom de cette contrée est *Dongo*. Les Portugais l'ont nommée *Angola*, du premier Prince qui l'usurpa sur la Couronne de Congo. Elle portoit anciennement le nom d'*Ambanda*, & ses Habitans se nomment encore *Ambandos* (35).

ROYAUME
D'ANGOLA.

Le Royaume d'Angola est borné au Nord par celui de Congo, dont il est séparé par la Rivière de Danda, que d'autres appellent Bengo ; à l'Est, par le Royaume de Matamba ; au Sud, par Benguela ; à l'Ouest par l'Océan. Sa situation est entre sept degrés trente minutes & dix degrés quarante minutes de latitude du Sud ; & entre trente-deux & quarante-un degrés vingt minutes de longitude Est. On lui donne environ cinq cens dix milles de longueur de l'Ouest à l'Est, sur cent quatre-vingt-dix de largeur du Nord au Sud (36).

Bornes du
Royaume d'Angola.

Pigafetta semble renfermer Benguela dans les limites d'Angola, lorsqu'il étend Angola au Sud jusqu'au Cap-Negro, & qu'il place la Baye des Vaches au centre de ses Côtes (37). Bartel dir aussi que le Royaume d'Angola contient, jusqu'à ce Cap (38), un grand nombre de Seigneuries au long de la Côte.

Le Pays est arrosé par quantité de rivières, telles que *Bengo*, *Quanza*, *Lakala* & *Kalukala*. A la description qu'on a déjà lûe des deux premières, nous ajoutons que l'embouchure de la *Quanza*, ou *Koanza*, est à quatre milles au Sud de la Rade des Dormeurs, à vingt milles du Cap-Palmarino, & à dix-sept du Cap-Ledo au Nord. Comme on n'a jamais connu d'Européens qui aient remonté jusqu'à sa source, on peut dire qu'elle est ignorée ; quoiqu'on ait prétendu, sur des conjectures incertaines, qu'elle la tiroit du Lae de Zambra. Cette Rivière a beaucoup de ressemblance avec celle de San-Lucar en Espagne. Sa largeur, à l'entrée, est d'environ une lieue & demie. Sa plus grande profondeur est du côté du Nord. Dans la haute marée, son canal a douze pieds d'eau, qui se réduit à quatre après le reflux. Elle ne manque point d'eau dans l'intérieur ; mais elle est bouchée par de grandes

Remarques sur
la Rivière de
Quanza.

(35) D'autres écrivent *Abandos* & *Abundos*.

(37) Relation de Pigafetta, p. 57.

(38) Dapper dans Ogilby, p. 551.

(38) Dans Purchas, Vol. V. p. 766.

ROYAUME
D'ANGOLA.

cataractes qui ne permettent point de remonter au-delà de *Kambamba*, Village à cent quatre-vingt milles de la mer. Elle descend de l'Est à l'Ouest, par quantité de détours, qui font compter trente lieues par eau depuis son embouchure jusqu'à l'Isle de *Mochiama*, quoiqu'en droite ligne, par le chemin de terre, il n'y en ait pas plus de vingt. Il n'est pas aisé de reconnoître la Rivière de *Quanza* du côté de la mer, parce qu'elle présente une Isle noire & couverte de bois, qui la cache presque entièrement.

Mer de la même
Rivière.

Elle forme, dans son cours, plusieurs autres petites Isles. Celle de *Maffander*, ou de *Maffandra*, qui est à trente milles de l'embouchure, n'a pas moins de quatorze milles de long sur deux de large. Elle produit plusieurs sortes de végétaux, sur-tout du maniok d'une épaisseur extraordinaire, du millet qui donne trois moissons chaque année, des palmiers & des guaves.

Trente-six ou trente-huit milles plus haut, on trouve une autre Isle nommée *Mochiama* (35), longue de dix milles & large de deux. La terre en est basse, à l'exception de deux montagnes, qui offrent toutes sortes d'herbes & de pâturages, & qui nourrissent un grand nombre de chèvres, de moutons, de porcs & de volaille. Cinq ou six familles Portugaises, qui s'y étoient établies depuis quelques années, s'étoient procuré quantité d'Esclaves, & tiroient leur principale subsistance du maniok.

Rivières de Lu-
kala & de Kalu-
kai.

La Rivière de *Lukala*, que *Pigafetta* nomme *Luiola*, tire sa source du Pays d'Amboille, assez près de celle de la *Danda*; & coulant au Sud-Ouest, elle tombe dans la *Quanza* à quatre-vingt-dix milles de la mer.

La *Kalukala* est une petite rivière qui traverse le Royaume d'Ilamba, avec un si grand nombre d'anfes & de détours, que de quarante-deux districts dont ce Pays est composé, à peine s'en trouve-t-il un qui soit à plus d'une lieue de cette rivière.

Lacs divers.

Vers celles de *Quanza* & de *Bengo*, on découvre quelques lacs, dont les principaux sont dans les Seigneuries de *Quikaila*, d'*Angolome* & de *Rhama*.

Provinces du
Royaume d'An-
gola.

Le Royaume d'Angola contient plusieurs Provinces, que *Dapper* nomme *Loanda*, *Sinjo*, *Ilamba*, *Ikollo*, *Enfacka*, *Maffangano*, *Embacka* & *Kambamba*. Elles se subdivisent en divers Cantons, qui sont gouvernés par des Chefs ou des Sovas particuliers. Celle de *Loanda* en contient trente-neuf; *Ilamba*, quarante-deux; *Ikollo* & *Enfacka*, plusieurs; *Maffangano*, douze que d'autres néanmoins mettent sous *Ilamba*; *Kambamba*, soixante, & *Embacka* le même nombre (40).

Sinjo.
Ilamba.

Sinjo est située au Nord de *Loanda*, sur la rivière de *Bengo*. *Ilamba*, qui se nomme aussi *Elvama*, est un long espace de terre, de plus de cent milles de longueur, qui commence au Sud-Est d'*Ikollo*. Il s'étend depuis la rivière de *Bengo* jusqu'à celle de *Quanza*, & depuis *Kalamba* (41) jusqu'à *Maffangano*. Sa largeur augmente à mesure qu'on avance; & toutes ses parties sont si bien peuplées, qu'on ne fait pas deux ou trois milles sans y rencontrer un Village. L'Auteur en apporte pour taïson, le soin extrême avec lequel toutes les bornes de chaque division sont marquées par les Nègres; ce qui forme dans toute la Province quarante-deux districts séparés. Le premier, qui tou-

(35) Cette Isle se trouve nommée *Motaboma*, *Motibama* & *Motibama*. Delisle met dans sa Carte *Muchima*.

(40) *Dapper*, dans *Ogilby*, p. 35. & suiv.

(41) Carte de Delisle.

che à la Province d'Ikollo, le nomme *Khonso*. Les autres suivent, dans l'ordre où Dapper a pris soin de nommer les principaux; *Nambou*, *Quolomba*, *Bamba*, *Golungo*, *Moïta*, *Kombi*, *Quitadel*, *Etombe*, *Quitalla*, *Kambakaita*, *Allandongo*, *Quiambatta*, *Namvaquiazamba*, *Kangola*, *Quihaio*, *Kombe*, *Angolome*, *Gumbia*, *Maffingan* ou *Maffangano*, *Kaoulo*, *Kahango*, *Karaga-Pajé*, *Guenka-Atombe*, *Huangonga*, *Mojungnapofé*, *Kamango*, *Kalunga*, *Bagolungo*, *Quibacapofo*, *Koffakafé*, *Nambua*, *Kallabanga* & *Nimengolo*. Ces divers Canions d'Illamba peuvent fournir dix ou douze mille hommes de guerre. Chaque *Sova* veille si soigneusement à la conservation de ses limites, qu'on ne le plaint jamais d'aucune usurpation. La Province n'a ni bois ni Forts qui puissent lui servir de défense. Quelques petites collines, & quelques bosquets qui s'y trouvent répandus, ne font pas un rempart bien ferme pour la sûreté. Mais les Habitans en ont un plus sûr dans l'excellence de leur discipline. Ils tirent leurs flèches, couchés ou à genoux.

La Province d'Ikollo est située au Nord-Ouest & à l'Est-Nord-Ouest de celle d'Illamba. *Enfacka* commence à six ou sept milles de Loanda, du côté de l'Est. Sa situation est entre les rivières de Quanza & de Bengo. Mais elle a si peu d'étendue, qu'on peut la traverser dans l'espace d'un jour. Les terres y sont cultivées dans quelques endroits. Au centre du Pays, la Nature a placé sur des montagnes un bois environné de ronces & d'épines, qui fait la principale sûreté des Habitans. Il seroit impossible de les forcer dans cette retraite, s'ils n'étoient obligés de tirer leur eau des deux rivières qui bordent leur Province (42). Trente milles à l'Est, au-dessus de l'Isle de Mochiama, dans la Province de *Maffingan* ou de *Maffangano*, les Portugais ont un Fort, près d'une petite Ville du même nom, entre les rivières de Quanza & de Sunda. La Quanza coule au Sud, & la Sunda au Nord; mais leurs eaux se mêlent à la distance d'une lieue; & c'est de cette jonction que la Ville tire le nom de *Maffangano*, qui signifie, dans la langue du Pays, un mélange d'eau. Elle n'étoit autrefois qu'un grand Village ouvert; mais le soin que les Portugais ont pris d'y bâtir un grand nombre de belles maisons de pierre, en a fait une Ville considérable. Ce changement & l'érection du Fort sont de l'année 1578, lorsqu'avec le secours du Roi de Congo les Portugais pénétrèrent dans le Royaume d'Angola. La Ville est habitée aujourd'hui par quantité de familles Portugaises, & par un grand nombre de Mulâtres & de Nègres (43).

Le Roi d'Angola fait sa résidence ordinaire un peu au-dessus de *Maffangano*, dans l'intérieur d'une forte montagne, d'environ sept lieues de tour, où la richesse des campagnes & des prairies lui fournit des provisions en abondance. On n'y peut pénétrer que par un seul passage; & ce Prince l'a fortifié avec tant de soin, qu'il est à couvert des insultes de la Reine de Singa & des Jaggas.

La Province de *Kambamba* se termine en pointe à la Rivière de Quanza, sur laquelle est un Village nommé aussi *Kambamba*, éloigné d'une journée à l'Est

Ikollo.
Enfacka.Province de
Maffangano.Ville du même
nom, & Fort
Portugais.Montagne, où
réside le Roi
d'Angola.

Kambamba.

(42) Dapper, dans Ogilby, p. 551.

(43) Ogilby, Traducteur de Dapper, donne à la Ville de *Maffangano* le nom de S. Paul de Loanda. C'est une erreur si manifeste,qu'elle doit faire craindre que tout ce qu'il dit ici de *Maffangano* ne soit pris dans la Description de Loanda.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Embacka.

Ville de Luiola.

Loanda. Origine
de la Ville.

Ile du même
nom.

Description de
S. Paul de Loanda.

Eglises & Cou-
vents.

de Massangano. Les Portugais y ont construit un Fort, habité par quelques familles de leur Nation & par un grand nombre de Nègres libres, qui font la traite des Esclaves (45).

En remontant la Rivière de Lukala, ou Luiola, l'espace de sept ou huit journées, on arrive dans le Pays d'Embacka, qui offre un Village du même nom, à douze journées de la mer. Ce Village, ou cette Ville, fait les bornes de la domination Portugaise.

Luiola est une Ville très-forte, située à la jonction des deux rivières de Quanza & de Luiola, ou Lukala, à cent-cinquante milles de la mer. Les mêmes rivières se séparant un peu au-dessus de leur jonction, forment une Ile d'une portée de mousquet de largeur. C'est à la pointe de cette Ile, où les deux rivières se rejoignent, que Paul Diaz bâtit un Fort : les Portugais l'ont peuplé dans la suite.

La Province de Loanda tient le premier rang, par sa grandeur & ses richesses ; mais cette raison même nous a fait remettre sa description après toutes les autres, pour lui donner ici plus d'étendue. Sa Capitale est la Ville de Loanda, qu'on nomme aussi S. Paul de Loanda, pour la distinguer d'une Ile du même nom. C'est la Capitale de toutes les possessions Portugaises dans cette grande partie de l'Afrique, & la résidence du Gouverneur. Elle s'étend d'un côté jusqu'à la mer, & de l'autre jusqu'au sommet d'une colline, au Nord de laquelle s'élève une montagne nommée *Morro de S. Paolo*, un peu plus haute que celle de la Ville, & si escarpée, qu'on n'y monte qu'avec une extrême difficulté. Les Jésuites n'ont pas laissé d'y bâtir une maison, qui est accompagnée de trois ou quatre autres bâtimens particuliers.

S. Paul de Loanda doit son origine aux Portugais en 1578, lorsque *Paul Diaz de Novais* fut envoyé dans cette contrée pour en être le premier Gouverneur. Elle est grande & remplie de beaux édifices, mais sans murs & sans fortifications, à la réserve de quelques petits Forts (45) élevés sur le rivage pour la sûreté du Port. Les maisons des blancs sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles des Nègres ne sont que de bois & de paille. L'Evêque d'Angola & de Congo fait ici sa résidence, à la tête d'un Chapitre de neuf ou dix Chanoines. Avant que les Hollandais se fussent saisis de Loanda, en 1641, on y comptoit six Eglises ; deux grandes, sous le titre de Sainte Marie de la Conception, & de *Corpo-Santo* ; & quatre petites, dont l'une, qui appartenoit aux Jésuites, se nommoit S. Antoine, & la seconde, qui étoit à l'usage des Nègres, S. Joffe. La troisième étoit celle du Couvent des Capucins ; & la quatrième, celle d'un Maison de Charité, nommée la Miséricorde. Cette espèce d'Hôpital, ou de retraite pour les Pauvres, avoit vingt-quatre chambres pour les seuls Officiers, tels que le Gouverneur, l'Intendant, le Chapelain, le Chirurgien, l'Aporicair, &c. Elle avoit quelques revenus en fonds de terre, mais si peu considérables, qu'on y a joint depuis une taxe de deux reys sur chaque Vaisseau qui entre dans le Port (46).

Du rem de Merolla, il y avoit à Loanda trois Maisons Religieuses ; celle des Jésuites, celle des Carmes *Déchaux* & celle du Tiers-Ordre de S. Fran-

(45) Dapper, dans Ogilby, p. 553. & suiv.

(46) Relation de Pigafetta, p. 51.

çois. Les Carmes ont une Mission hors de la Ville, c'est-à-dire, une autre maison dans le Pays, où demeure à présent un Prêtre séculier, parce que les Réguliers ne font point en grand nombre à Loanda. Le Couvent des Capucins est comme le Séminaire de cet Ordre pour toutes les Missions. Leur Supérieur général y fait sa résidence, & recueille les aumônes des Habitans pour l'entretien des Missionnaires. L'Eglise, qui est dédiée à S. Antoine de Lisbonne, contient plusieurs corps de Martyrs, qu'on y a transportés de Rome. Elle a le titre de Chapelle royale, & deux Congrégations du Rosaire, dont les Confreres ont fait bâtir une Chapelle octogone, avec un dôme d'une hauteur extraordinaire, qui fait l'admiration du Pays. Il couvre une cave d'enterrement, telle qu'on en voit ici dans toutes les autres Eglises (47).

Angelo nous apprend que le Roi de Portugal entretient à Loanda un assez grand nombre de Jésuites, auxquels il fait une pension annuelle de deux mille cruzades. Ils tiennent des écoles; ils prêchent; ils exercent les autres fonctions de leur ministère; & pour récompense de leurs travaux, les Habitans du Pays leur ont accordé la propriété de plusieurs maisons & de douze mille Esclaves de diverses professions, qui servent le Public lorsqu'ils ne sont point employés par leurs Maîtres, & qui ne leur rapportent pas moins (48) d'une cruzade par jour. Angelo parle aussi du Couvent des Carmes & de celui du Tiers-Ordre. Il observe que la Ville est habitée par trois mille Blancs, & par un prodigieux nombre de Nègres, qui servent les Blancs en qualité d'Esclaves ou de domestiques libres. Il est commun pour un Portugais de Loanda d'avoir cinquante Esclaves à son service. Les plus riches en ont deux ou trois cens, & quelques-uns jusqu'à trois mille. C'est en quoi consiste leur richesse, parce que tous les Nègres étant propres à quelque travail, s'occupent suivant leur profession, & qu'outre la dépense de leur entretien qu'ils épargnent à leur Maître, ils lui apportent chaque jour le fruit de leur travail.

La nourriture ordinaire des Habitans de Loanda est le poisson, la chair de vache, qui est la meilleure viande du Pays, & celle de chèvre & de mouton. On peut dire, suivant la remarque de l'Auteur, que les animaux de ces trois dernières espèces sont composés de cinq quartiers, dont leur queue est la plus grosse; mais elle est si grasse qu'elle n'est pas regardée comme une nourriture saine. Au lieu de pain, on fait usage de la racine de manioc, comme au Brésil. Le bled-d'Inde sert à faire des gâteaux & d'autres especes de pâtisseries. L'eau qu'on voit dans la Ville est fort mauvaise. On l'apporte d'une île voisine, où l'eau de la mer se filtre au travers du sable, dans des fossés qu'on creule exprès, & devient assez douce pour l'usage, mais sans l'être jamais parfaitement. Ceux qui ne peuvent s'en accommoder, en font venir d'une rivière à douze ou quinze milles de Loanda, dans des Canots composés d'une seule pièce, dont le fond est percé d'un trou qu'on débouche en arrivant dans la rivière, & qu'on ferme soigneusement lorsque le Canot est

ROYAUME
D'ANGOLA.

Collège des Jésuites de leur établissement.

En quel consistent les richesses de la Ville.

Alimens du Pays. Eau qu'on y boit.

(47) Voyage de Merolla, p. 670.

(48) Voyage d'Angelo, p. 561. Observons que ce récit est sans vraisemblance, dans quelque sens qu'on le présente; c'est-à-dire, soit qu'on entende une cruzade chacun, ou une

cruzade pour somme totale. L'évaluation en est aisée, d'après celle des Auteurs Anglois du Recueil, qui font monter la pension royale de deux mille cruzades, à deux cens soixante-six livres treize schellings quatre sols sterling.

ROYAUME
D'ANGOLA.

assez plein. Au retour, on la passe dans un linge pour en séparer la boue, & pendant quelques jours on lui laisse le tems de se purifier. Le vin qu'on apporte de l'Europe se vend ici soixante mille reys la pipe, c'est-à-dire, vingt livres sterling. Dans les tems de cherté il vaut jusqu'à cent mille reys (49); & quelquefois il manque entièrement.

Qualité des ter-
res.

La sécheresse des terres, aux environs de Loanda, y fait régner une stérilité perpétuelle; mais de l'autre côté de la Rivière de Bengo, elles produisent abondamment du manioc, du millet, des fèves, & quantité d'autres fruits ou de légumes. Avant l'arrivée des Portugais, les bords mêmes de cette rivière étoient couverts de ronces & de buissons. Ferdinand, Gouverneur de Loanda, en 1630, ayant ordonné aux Habitans de défricher chacun leur portion de terre, suivant le nombre de leurs Esclaves, parvint à rendre le Pays capable de culture. Il eut beaucoup de peine à se faire obéir. Mais à mesure qu'on reconnut l'utilité du travail, chacun s'empressa de former sa plantation, & prit autant de terrain qu'il en pouvoit cultiver. C'est ainsi que par degrés tout ce caïton fut comme transformé dans un beau jardin, où l'utilité se trouvoit jointe à l'agrément. Ensuite les ravages des Hollandois, qui se saisirent de la Ville de Loanda, le firent rentrer dans sa première confusion. Tout y fut ruiné par le feu, & ce beau Pays redevint l'habitation des lions & des tigres. Mais aussitôt que la paix fut rétablie entre le Portugal & la Hollande, les deux Nations réunirent leurs efforts pour lui rendre ses agrémens & sa fertilité (50).

Changemens qui
y sont arrivés.

§. II.

*Isle de Loanda & conquête de la Ville par les Hollandois.*Grandeur de
l'Isle. Sa situa-
tion & son ori-
gine.

L'ISLE de Loanda est située devant la Ville, à huit degrés quarante-huit minutes (51) de latitude du Sud. Lopez lui donne environ vingt milles de long, sur une au plus de largeur; & dans quelques endroits, dit-il, elle n'est large que d'un trait de flèche (52). Merolla fait monter sa longueur à dix lieues, & la place à un mille de la Ville. Dapper dit que dans sa plus grande largeur elle n'a pas plus d'un mille & demi; & qu'en faisant voile du côté de la mer, on découvre aisément le canal qui la sépare du Continent. La mer, à cent pas du rivage, n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit brasses de profondeur. Mais une lieue plus loin on ne trouve point de fond à cent brasses (53).

Lopez paroît persuadé que l'Isle de Loanda s'est formée, par degrés, du sable & du limon qui sortent continuellement des Rivières de Quanza & de Bengo (54). Merolla n'est pas d'une opinion différente, lorsqu'il dit que le Port de Loanda est aussi sûr que célèbre, & que n'ayant été formé ni par la Nature ni par l'art, il ne doit sa construction qu'au hasard, qui a rassemblé assez de sable pour composer à un mille de la Côte, une Isle, longue, plate

(49) Voyage d'Angelo, p. 561.

(50) Dapper, dans Ogilby, p. 555.

(51) Dans notre Carte, la pointe Nord de l'Isle est à huit degrés trente-sept minutes, & celle du Sud à huit degrés cinquante-deux mi-

nutes. La longueur est de dix-huit milles, & la plus grande largeur de deux.

(52) Relation de Pigafetta, p. 11.

(53) Merolla, ubi sup. p. 608.

(54) Pigafetta, p. 11. & 16.

& basse;

& basse, derrière laquelle les Vaisseaux peuvent mouiller tranquillement (55).

Lopez observe que le nom de Loanda, qu'on a donné au Pays, signifie *plat* ou *razé*, parce que toute la Côte est sans montagnes, & si basse qu'elle s'élève à peine au-dessus de la mer. Suivant le même Auteur, la plus étroite partie de l'Isle de Loanda est si près de la terre-ferme, que les Nègres traversent quelquefois le canal à la nage (56). Il a deux entrées, l'une au Sud, nommée *Karra de Karimba*, qui avoit autrefois cinq brasses d'eau, mais qui est aujourd'hui presque entièrement bouchée par le sable. Elle étoit gardée anciennement par deux barrières, que la force de l'eau a ruinées. L'entrée du Port de Loanda, du côté du Nord, est large d'un demi-mille & fort profond (57).

C'est de cette Isle qu'on tire la meilleure eau du Pays, en creusant la terre à moins d'un pied de profondeur. Si cette propriété semble étrange, observe l'Auteur, on ne sera pas moins surpris de celle de l'eau, qui n'est jamais plus douce que dans la haute marée, ni plus salée qu'au départ des flots (58). L'Isle de Loanda est le seul endroit de toute la Côte où l'on prend des crabbes & des écrevisses de mer, des seches, & les *zimbis*, ou *simbos*, espèce de petit coquillage qui sert de monnaie (59). La pêche des *zimbis* étoit anciennement un droit réservé aux Rois de Congo; mais les Portugais l'ont usurpé (60). Lopez parle d'un excellent poisson à coquille, qui s'attache (61) aux branches de certains arbres, dans quelques petites Isles entre celle de Loanda & le Continent, & sur les bords de la grande Isle, dans certains lieux bas qui font face à la terre ferme.

On trouve, dans l'Isle de Loanda, sept ou huit Villes (62), que les Habitans appellent Libares, & dont la principale porte le nom de *Spirito-Santo*. C'est la résidence d'un Gouverneur, nommé par le Roi de Congo pour administrer la Justice & pour recueillir les *zimbis* (63), qui montent chaque année à la somme d'onze mille ducats. Ce Monarque est Souverain de l'Isle, quoiqu'il ne possède rien dans le Continent au Sud de la Rivière de Bengo. Les Portugais y ont deux Eglises ou deux Chapelles.

Le terrain en est fort sec & fort sablonneux, excepté dans quelques endroits du côté du Nord, où l'on voit croître naturellement un petit nombre de buissons dispersés (64) & quelques aubépines. Mais l'Isle ne produit ni vin ni bled. Cependant il s'y trouve quantité de chèvres, de moutons & de sangliers, qui deviennent farouches, quoiqu'ils aient d'abord été privés. On y apporte aussi, de tous les Pays voisins, des provisions (65) pour l'échange des *zimbis*. Les Portugais de Loanda y ont fait plusieurs jardins, où les oranges, les limons, les citrons, les grenades, les figues, les bananes, les noix de coco, le raisin même & d'autres fruits croissent en abondance (66). En un mot, les soins qu'on a pris dans ces derniers tems pour tirer quelque utilité de

ROYAUME
D'ANGOLA.
Ce que signifie
Loanda.

Entrées du ca-
nal de Loanda.

Propriété de
l'eau qu'on tire
de l'Isle.

Poisson qu'on
y pêche.

Villages de l'Isle.

Ses productions.

(55) Merolla, *ubi sup.*

(56) Pigafetta, p. 21. & 25.

(57) Ogilby, p. 171. Note. Carte place le Fort Ferdinand à la pointe de l'Isle.

(58) Pigafetta, p. 25.

(59) *Ibid.* & Merolla, *ubi sup.*

(60) Voyez ci-dessous l'Histoire naturelle.

(61) Lopez donne aux *zimbis* le nom de
Tome V.

Lumakkos.

(62) Merolla, p. 608.

(63) Ces arbres paroissent être des mangliers ou des peletuniers. Voyez l'Histoire Naturelle du troisième Tome.

(64) Ogilby, p. 570.

(65) Pigafetta, *ubi sup.*

(66) Ogilby, *ubi sup.*

ROYAUME
D'ANGOLA.

l'Isle, ont si bien réussi, que Metolla l'appelle un lieu fort agréable, où les Habitans d'Angola ne trouvent pas moins de plaisir que ceux de Naples dans leurs jardins du Posilippe. Ils y ont de petites maisons de campagne, qui, étant entremêlées d'arbres & de verdure, forment une perspective délicieuse. Le terrain même acquiert une certaine fécondité lorsqu'il est arrosé soigneusement (67).

Les Insulaires composent leurs canots de plusieurs troncs de dattiers, qu'ils ont l'art de joindre ensemble. Ils s'en servent avec audace pour combattre sur mer. Autrefois les Jaggas pousserent leurs courses jusqu'à Loanda; mais ils furent repoussés en 1578 par les Portugais, qui les chassèrent jusqu'à Massangano, où ils élevèrent un Fort pour leur sûreté (68).

Punta del Palmarinho.

Rade des Dormeurs.

A sept milles de Barra de Korimba, dans le Continent, on rencontre un petit promontoire, que les Portugais ont nommé *Punta del Palmarinho* (69). Quatre milles plus au Sud, on trouve la Rade des Dormeurs, & les *Fours à chaux*, où les Portugais brûlent des coquillages & des écailles d'huître, dont ils font une sorte de ciment. A neuf milles de la Rade des Dormeurs est l'embouchure de la Quanza, où l'on voyoit autrefois le Fort Hollandois, nommé *Molls*, dont on lira bien-tôt la description (70).

Expédition des
Hollandois contre
Loanda.

Dapper rapporte à l'année 1641 l'expédition des Hollandois contre S. Paul de Loanda, sous la conduite de leur Amiral *Cornelius Cornelison Jol*, surnommé le *Houtebeen*. Le Comte Maurice de Nassau, Gouverneur du Brésil pour la Hollande (71), ayant observé que les Nègres d'Ardta, de Kalabar, de Rio-Real & de quelques autres lieux, ne suffisoient pas pour l'entretien des moulins à sucre, pour la culture des cannes & pour les plantations du manioc & des autres végétaux, prit la résolution d'enlever aux Portugais le Pays d'Angola, qui lui promettoit plus de ressource. Il donna le commandement de sa flotte à Houtebeen, avec quelques troupes de débarquement sous les ordres de Jacques Hinderfon. Cette armée navale étoit composée de vingt Vaisseaux de différentes grandeurs, de neuf cens Matelots & de deux cens Soldats Brésiliens. Elle partit de Fernambuck le 30 de Mai. Après avoir surmonté beaucoup d'obstacles pour gagner le Sud, elle arriva le 19 de Juillet à vingt-huit degrés de latitude meridionale, où l'eau fraîche commençant à lui manquer, elle eut encore plus à souffrir jusqu'au Cap-Nègre. Elle y prit des rafraichissemens le 5 d'Aout. Delà s'étant avancée au Cap des Mouches, elle se saisit le 21 d'une Caravelle Portugaise, chargée de vin de Madere, qui lui servit de guide jusqu'à Loanda.

Prise de la Ville
& butin des Hollandois.

Le 24, Hinderfon ayant pris terre avec son corps de troupes, marcha contre la Ville. Le Gouverneur Portugais, qui se nommoit *César de Menezes*, s'étoit préparé à le recevoir, avec neuf cens Portugais bien armés & une nombreuse troupe de Nègres. Il partit de la Ville en bon ordre, précédé de deux pièces d'artillerie. Mais ses Nègres ayant pris la fuite au commencement de l'action, les Portugais suivirent bien-tôt leur exemple, & mirent leur Général dans la nécessité de les imiter. La Ville, abandonnée de ses défenseurs, fut prise sans résistance, avec les Forts & toutes les batteries. Les Hollan-

(67) Metolla, *ubi sup.*

(68) Ogilby, *ubi sup.* p. 370.

(69) Voyez la Carte.

(70) Ogilby, *ubi sup.* p. 371.

(71) C'est-à-dire, pour la Compagnie Hollandoise.

dois n'y trouverent qu'un Soldat yvre & un vieillard. Dapper fait monter leur burin à vingt-neuf canons de fonte & soixante-neuf de fer, sans parler, dir-il, d'un grand nombre d'autres armes & de quantité de provisions. Mais la difficulté de l'eau fit prendre aux vainqueurs le parti de s'avancer vers la Rivière de Bengo, où ils fortifièrent une maison près de ses bords. Ils y furent attaqués par les Nègres; mais la victoire leur coûta peu contre des ennemis si foibles. Ils leur tuèrent quatre-vingt hommes.

Deux jours avant l'arrivée de la flotte, le Gouverneur Portugais avoit reçu des avis certains de son approche; mais loin de pénétrer l'intention des Hollandois, il ne les avoit soupçonnés que de chercher à s'enrichir par le pillage; & sa défiance ne l'avoit porté qu'à faire cacher sa femme & ses enfans avec ses meilleures marchandises. Lorsqu'il fut mieux instruit par l'expérience, il écrivit à l'Amiral Hollandois pour se plaindre de son injustice, & lui déclarer que les Etats de Hollande n'étoient point en guerre avec le Roi de Portugal, il demandoit la restitution de sa Ville. L'Amiral lui répondit que s'il connoissoit quelque Traité de paix ou d'alliance entre le Roi son Maître & les Etats Généraux, il avoit eu tort de ne pas s'expliquer avant la prise de la Ville & qu'on se feroit bien gardé de le traiter en ennemi; mais que tous les Hollandois de sa flotte ignoroient les Traités qu'il faisoit valoir. Cette réponse lui faisoit comprendre qu'il ne devoit rien espérer de l'artifice, & voyant d'ailleurs aussi peu d'apparence à reprendre Loanda par la force, qu'à pouvoir s'établir dans un Pays aussi mal-sain que Massangano, il fit proposer aux Hollandois une trêve de huit jours, en promettant, ou de partir dans cet intervalle, ou de se soumettre aux Etats de Hollande. Mais l'Amiral, qui se défioit de quelque nouvel artifice, lui répondit que pourvu qu'il se tint à cinquante milles de Loanda, on lui accorderoit, au lieu de huit jours, neuf mois pour délibérer sur sa soumission ou son départ. Menezes, réduit à se taire, se retira sur la Rivière de Bengo, avec les Habitans de Loanda qui s'étoient attachés à sa fortune. Il y forma des plantations, & poussa le travail avec tant d'ardeur & d'industrie, qu'il se vit bien-tôt en état de fournir à la subsistance, non-seulement de sa propre Colonie, mais de la Ville même de Loanda. Ses progrès excitèrent la jalousie des Hollandois. Ils apprirent en même-tems, que pour se fortifier il avoit pris toutes les munitions de Massangano, qu'il avoit doublé sa garde, & que dans l'attente d'un renfort de deux cens hommes qui devoient lui venir de Bahia, il avoit déjà fait distribuer de la poudre & des balles à ses Soldats. Le Commandant Hollandois de Loanda conçu de quelle importance il étoit pour son nouvel Etablissement de prévenir cette jonction. Il fit partir à la fin de Mai 1643 un corps de cent hommes, qui arrivèrent à l'entrée de la nuit près de la Colonie Portugaise. Les sentinelles ayant en vain crié le *qui vive*, firent feu sur des ennemis inconnus. Mais les Hollandois saisirent aussi-tôt l'occasion pour fondre sur la Colonie. Ils s'avancèrent jusqu'au Marché. Les gardes du Gouverneur firent quelque résistance; mais ayant été renversés, la mort de vingt hommes, qu'ils perdirent par les armes des alliés, & la vue d'un grand nombre de blessés, acheverent de leur ôter le courage. Tout le reste fut fait prisonnier, sans excepter le Gouverneur, & conduit à Loanda, pour être bien-tôt transporté à Fernambuck.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Reclamations
du Gouverneur
Portugais.

Ses propositions
sont rejetées.

Il forme une
nouvelle Colo-
nie.

Elle est minée
par les Hollan-
dois.

ROYAUME
D'ANGOLA.
Plantes des
Portugais.

Les Gouverneurs des autres Etablissémens Portugais se ressentirent vivement de cette double insulte. Ils publièrent dans routes leurs Lettres, que c'étoit violer ouvertement la trêve de dix années qui avoit été conclue en 1641, & qui, suivant le premier, le second & le huitième article du Traité, devoit commencer hors de l'Europe aulli-tôt qu'on en recevoit la première nouvelle. Ils ajoutaient que Menezes n'avoit pas manqué d'en instruire les Hollandois; & que malgré ces lumières, ils avoient ordre d'enlever tout ce qu'ils pourroient fournir à leurs armes.

Comment Loanda
est retombée
entre leurs
mains.

Loanda continua de demeurer entre leurs mains jusqu'à l'année 1648, que les Portugais y rentrèrent par un Traité (71). Ils furent remis dans la Ville le 21 d'Avril, & dès le 24 du même mois les Hollandois en sortirent. Pendant qu'ils en avoient été les maîtres, ils avoient élevé à l'embouchure de la Rivière de Quanza, du côté du Nord, un Fort nommé *Molls*, pour arrêter les desseins & les courses des Portugais. Le Fort de Molls avoit trente-deux pas de long sur vingt de large. Il étoit composé de planches & de piliers farcis de terre & défendus par des ronces. Le sommet ou la plate-forme de ce mur, qui avoit environ quarante pieds d'épaisseur, étoit garni d'embarcures pour quatre pièces d'artillerie, qu'on y entretenoit avec une garde de quelques Soldats (72).

§. III.

Domaine des Portugais dans le Royaume d'Angola.

Erreur sur l'étendue des possessions Portugaises.

QUOIQ'IL ne soit pas aisé de déterminer l'étendue & les bornes des possessions Portugaises dans cette partie de l'Afrique, parce qu'on n'en trouve point d'état particulier dans les Relations des Voyageurs, on ne craint pas d'assurer ici qu'elles sont fort éloignées de l'idée qu'on s'en forme ordinairement. En vain quelques Auteurs représentent Angola & Benguela comme deux Royaumes soumis au Portugal. Il y a beaucoup d'apparence, au contraire, qu'à l'exception de Mallangano & de quelques autres Places intérieures, cette Couronne ne possède rien au-delà des Côtes.

Origine de leurs acquisitions dans ces contrées.

Lopez rapporte l'origine de ces acquisitions. Sous le regne de Jean II, Roi de Portugal, les Portugais, avec la permission du Roi de Congo, qui tenoit alors Angola dans sa dépendance, faisoient un grand commerce d'Esclaves à Loanda; mais ils ne manquoient jamais de toucher dans leur route à l'île de S. Thomas, d'où ils paroissent venir en arrivant au Continent d'Afrique. La traite des Esclaves n'ayant fait qu'augmenter, ils s'accoutumèrent à dépêcher directement leurs Vaisseaux de Lisbonne au Port d'Angola. Ensuite ils y envoyèrent pour Gouverneur Paul Diaz de Novais, dont les ancêtres avoient fait la découverte de cette Côte. Le Roi Dom Sebastien lui fit présent, pour lui & pour ses héritiers, de tout ce qu'il pourroit conquérir au long de la Côte, dans un espace de trente-deux lieues, au Nord de la Rivière de Quanza; & dans l'intérieur des terres, aussi loin qu'il pourroit pénétrer. Le motif de cette faveur étoit de le dédommager des frais de son expé-

(71) Angelo dit qu'ils en chassèrent les Hollandois avec beaucoup de valeur, p. 501.

(72) Dapper, dans Ogilby, p. 566. & suiv.

dition. Diaz partit accompagné d'un grand nombre de Vaisseaux marchands, qui s'ouvrirent un Commerce considerable dans plusieurs parties d'Angola, dont Loanda ne cessa point d'être le principal Marché. Intensiblement Diaz s'introduisit dans le Pays, & bâtit une maison dans le Village d'Anzelle, dont la situation est extrêmement favorable au commerce d'Angola.

ROYAUME
D'ANGOLA.
Adresse de l'aul
Diaz de Novalis.

Il devint dans la suite fort aisé aux Portugais de pousser leur Commerce à *Kabazo*, Ville ou Village de la dépendance du Roi d'Angola, à cent-cinquante milles de la mer. Mais en 1578 ils y furent tous massacrés & leurs biens confisqués par l'ordre de ce Prince, qui les accusa de n'être que des espions, venus pour chercher l'occasion de s'emparer du Pays. On ne douta pas néanmoins qu'il n'eût été tenté par leurs richesses, & que les voyant vêtus en Marchands plutôt qu'en Soldats il n'eût cru la vengeance impuissable à des ennemis si foibles (73).

Portugais mas-
sacrés à Kabazo.

Paul Diaz n'attendoit qu'une occasion de cette nature pour commencer l'exécution de ses desseins. Il se hâta de rassembler tous les Portugais qui se trouvoient dans le Pays; & les ayant embarqués sur plusieurs Vaisseaux, il entra dans la Riviere de Quanza au bruit d'une nombreuse artillerie. Quantité de Seigneurs, qui habitoient les bords de cette riviere, se soulevèrent volontairement aux armes du Portugal, & devinrent tout à la fois Amis & Sujets du Vainqueur. Mais Diaz apprenant bien-tôt que le Roi d'Angola se disposoit à le recevoir avec une puissante armée, eut recours au Roi de Congo. Il obtint de ce Prince une armée de soixante mille hommes, sous la conduite de Dom Sebastien, Duc ou Marquis de Bamba. D'un autre côté, cent-vingt Soldats Portugais, qui étoient répandus dans le Royaume de Congo, se rassemblèrent promptement sous ses enseignes. Avec ces forces il gagna la Riviere de Bengo, & manquant de Barques pour le passage, il fut obligé de la traverser à gué. Il vit paroître l'armée d'Angola. La fortune & la valeur mirent la victoire de son côté dans les premières rencontres. Mais l'Ennemi s'étant relevé de ses pertes, fit traîner la guerre en longueur. Les vivres commencerent à manquer dans l'armée de Congo. Les maladies & la mort y firent tant de ravages, que les Alliés du Portugal ne pensèrent qu'à retourner dans leur Patrie (74).

Conquête de
Paul Diaz.

Ce contre-rems découragea si peu le brave Diaz, que ne poussant pas moins ses conquêtes, il s'avança jusqu'à la Riviere de *Lulola* ou *Lukala*, dans le lieu de sa jonction avec la Quanza. La situation du lieu lui parut favorable à ses projets, non-seulement par sa force naturelle, mais parce qu'étant voisin des montagnes de Kambamba, qui sont remplies de mines d'argent, il se proposoit de les conquérir. Cette entreprise devint le principal sujet des guerres suivantes avec le Peuple d'Angola, qui n'épargna rien pour la faire avorter. Mais les Portugais ne cessèrent pas de ravager le Pays par des courtes continuellles.

Il s'ensuit à
Lulola, pour
s'emparer des
mines d'argent.

Si l'on demande comment trois cens Portugais, qui composoient l'armée de Diaz, assistés de quelques rebelles d'Angola, dont le nombre ne montoit pas à plus de quinze mille, furent capables de se défendre contre un million

Facilité des Por-
tugais à vaincre
les Nègres.

(73) Il est plus naturel de penser qu'il s'offen-
soit du présent que le Roi de Portugal avoit
fait de son Pays sans aucun droit.

(74) Dans la Relation de Pigafetta, p. 45.
& suivantes.

ROYAUME
D'ANGOLA.

de Nègres, Lopez répond à cette question (75) que l'armée d'Angola étoit nue, & sans autres armes que des arcs & des poignards; au lieu que les Portugais portoient des vestes de coton, doublées & picquées, qui leur mettoient le corps à couvert jusqu'aux genoux, & des bonnets de la même matière qui ne leur garantissoient pas moins la tête. Leurs armes étoient des piques, de longues épées & des fusils, qui faisoient encore la terreur des Nègres. D'ailleurs la plupart étoient à cheval; autre sujet d'effroi pour ces Barbares. En un mot, ajoute le même Auteur, un seul Portugais à cheval & le pistolet à la main, faisoit partie égale contre cent Nègres.

Trois sortes de
Portugais à
Loanda.

Merolla distingue trois sortes de Portugais ou d'Européens qui sont établis dans cette région, sur-tout à S. Paul de Loanda. 1. Les Ecclésiastiques, qui sont en petit nombre. 2. Les Officiers, qui commandent, & les Négocians. 3. Les coupables, qui sont bannis par les Cours de Justice. Le nombre des derniers, quoiqu'assez grand, n'approche point de celui des seconds; mais l'Auteur compte parmi eux quantité de Portugais descendus de race Juive, qui portent le nom de Nouveaux Chrétiens. Ils sont envoyés en Afrique par les Cours spirituelles. Entre plusieurs raisons qui les excluent de l'état ecclésiastique, l'Auteur en fait deviner une fort infâme, que la bienfaisance, dit-il, ne lui permet pas de nommer. Cependant il ajoute que cette race d'hommes profanes fréquente beaucoup les Eglises & se distingue par ses libéralités pour les Couvens & pour les Pauvres (76).

Mauvaise humeur des femmes.

L'exemple & la société des Nègres produisent de si bizarres effets sur les femmes Portugaises, qu'elles ne conservent presque rien de blanc que la peau. Il semble qu'elles mettent leur gloire à pousser l'empire aussi loin que les femmes du Pays portent l'obéissance & la soumission. Si leurs maris veulent secouer le joug, elles n'épargnent rien pour les chasser de leurs maisons; ou du moins elles trouvent le moyen de les humilier par des mortifications si sensibles, qu'ils n'osent paraître en public. L'avarice est une autre passion qui ne les gouverne pas moins. Elles font mourir de faim leurs maris & toute leur famille. Plusieurs de ces furies se rendent maîtresses des habits mêmes de leurs maris, sous prétexte qu'ils appartiennent à la famille. La loi donne ici aux filles tout ce qui vient de la mère (77).

Usages des
Blancs de l'un &
de l'autre sexe.

Les Blancs ne sortent point de leurs maisons sans être suivis de deux Esclaves, qui portent leur hamack, & d'un troisième Nègre, qui tient sur la tête de son Maître un grand parasol. Si deux Blancs se rencontrent & continuent de marcher ensemble, leurs Esclaves joignent les parasols & leur forment un ombrage continu. Les femmes Portugaises ne sortent que dans un hamack, suivant l'usage du Brésil, avec un nombreux cortège d'Esclaves, qui ne parlent à leurs Maîtres qu'à genoux (78). Le hamack est couvert d'un tapis, & le cortège est ordinairement composé de douze personnes; deux Nègres, qui portent la voiture; deux qui soutiennent les parasols; & huit femmes, nommées *Mukomas* ou femmes de suite, dont quatre soutiennent les coins du tapis. Si c'est à l'Eglise que la Dame se fait conduire, le même tapis lui sert à s'agenouiller devant l'Autel. Le jour du Jeudi-Saint, l'usage, pour toutes les femmes, est d'aller à pied & sans cortège. Leur passion est si forte pour la Co-

(75) *Ibid.*, p. 51. & suiv.

(76) Relation de Pigafetta, p. 51.

(77) Voyage de Merolla, p. 67.

(78) Voyage d'Angelo, p. 361.

médie & pour les freres publiques, que la maladie même ne les empêche pas d'y aller.

Le nombre des Mulâtres est ici fort grand. Ils portent une haine mortelle aux Nègres, sans excepter leur mere; & toute leur ambition consiste à se mettre dans une certaine égalité avec les Blancs. Mais loin d'obtenir cette grace, ils n'ont pas même la liberté de paroître assis devant eux.

Les femmes mulâtres ne portent ni pagnes ni chemises. L'usage ne leur accorde qu'une pièce d'étoffe, qu'elles se lient sous les bras. Cependant cette humiliation regarde uniquement celles dont le pere n'est pas connu. Les hommes de la même race, qui portent des bas & des hautes-chaussures, peuvent devenir Prêtres ou Soldats; mais ils ne s'élèvent jamais au-dessus de ces deux degrés. L'Auteur confesse (79) qu'il ne fut pas peu scandalisé, dans tous les lieux où il voyoit des Mulâtres, d'observer ou d'entendre qu'ils étoient destinés au Sacerdoce; comme si l'on ignoroit, dit-il, à quel commerce ils doivent la naissance, & qu'ils peuvent même être sortis d'une race Juive. Un nouvel Evêque entreprit de remédier à cet abus, & se procura des Lettres de Rome, qui défendoient les dispenses d'irrégularité. Les Mulâtres, persuadés que les Capucins leur ont attiré cette disgrâce, ont conçu une mortelle aversion pour leur Ordre. Ceux qui s'engagent au service militaire, exigent des Nègres autant de respect que les Blancs. S'ils voyagent dans le Royaume, ils se font porter dans des hamacks. Lorsqu'un *Sova*, ou un Gouverneur Nègre, ne se hâte point assez de leur procurer des porteurs, ou leur refuse les égards qu'ils croient mériter, ils tirent l'épée, ils se rendent redoutables par leurs menaces, ils enlèvent tout ce qui se présente dans sa maison. Sur la route, ils se croient en droit de prendre les alimens qu'ils trouvent chez les Nègres, sans les honorer d'un remerciement; & s'ils entendent quelque murmure autour d'eux, ils ajoutent les coups à l'insulte & au pillage.

D'autres Mulâtres, qui embrassent le métier de Marchands d'Esclaves, se rendent coupables de toutes sortes d'infamies. L'Auteur n'en apporte qu'un exemple. Ils abusent, dit-il, de toutes les jeunes filles qu'ils peuvent séduire; & retournant quelques années après dans les mêmes lieux, ils enlèvent les enfans à leurs meres, sous prétexte de leur procurer une meilleure éducation à Loanda. Mais c'est pour les vendre ou les échanger. Ainsi, remarque l'Auteur, ils s'enrichissent par le trafic de leur propre sang. Une des raisons, dit-il encore, qui retarde la conversion des Nègres, c'est l'impunité avec laquelle ils voyent commettre tant de crimes aux Mulâtres.

Du tems de Merolla, le Gouverneur Portugais réprima quelques-uns de ces abus, par une rigoureuse Ordonnance, qui défendoit aux Mulâtres d'exercer le commerce des Esclaves, & qui les obligeoit de se fournir de voitures dans leurs voyages. Mais l'Auteur observe que le désordre n'auroit pas été si grand, s'il s'étoit borné aux Mulâtres. Les Portugais, dit-il, n'en étoient pas exemts, & ne rougissoient pas non-plus de vendre leur propre chair. Les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses Nègres passent généralement pour Esclaves, à moins que le pere ne se détermine à les déclarer légitimes. A la moindre faute, ces misérables victimes sont vendues & transportées, sans aucun

ROYAUME
D'ANGOLA.

Mulâtres, &
leurs femmes.

A quoi les Mu-
lâtres s'em-
ploient.

Leur orgueil &
l'égards des Nè-
gres.

Quelques com-
merces.

Les Portugais
l'exercerent aussi.

ROYAUME
D'ANGOLA.

égard pour les loix de la Religion & de la Nature. Un Portugais avoit deux filles ; l'une veuve, l'autre à marier. Dans la vue de procurer un meilleur établissement à la seconde, il dépouilla l'autre de tout ce qu'elle possédoit. Celle-ci ne pouvant rien opposer à cette injustice, prit une autre résolution, qu'elle ne fit pas difficulté de déclarer à l'Auteur : « Je ne veux pas déplaire à mon pere, lui dit-elle ; il est le maître de me traiter à son gré. Mais » après sa mort je vendrai ma sœur, parce qu'elle est née de mon Esclave, & » je me dédommagerai sans bruit du tort qu'il me fait.

Occupations
des Esclaves de
Loanda.

À l'exception de quelques Habitans naturels du Pays, tous les Nègres de Loanda sont Esclaves des Blancs. Les uns sont envoyés aux Fermes, qui portent le nom d'*Arimi* ; c'est-à-dire, sur le bord des rivières, où leurs Maîtres ont des plantations. D'autres sont employés à la pêche ; & si le fruit de leur travail est trop abondant pour la subsistance de la famille, le reste se vend au profit du Maître. On les occupe aussi à bâtir ; mais l'ouvrage est toujours fort lent, parce que l'usage des peres, à la naissance de chaque enfant, est de jeter les fondemens d'une nouvelle maison, pour le loger après son mariage. Les murs s'élèvent à mesure que l'enfant croît en âge. Cependant on doit comprendre que cet usage ne regarde que les personnes riches. On n'a point ici d'autre ciment que la poudre des écailles d'huîtres, calcinées au feu.

Plaisante ma-
nière de bâtir.

Quantité d'Esclaves font l'office de Barbiers, & sont plus experts que les Blancs à se servir non-seulement du rasoir & des ciseaux, mais du scalpel même & de la lancette. En un mot, il y en a peu qui ne soient exercés dans quelque profession ; & s'ils ne sont point employés par leur Maître, ils se louent au service d'autrui par mois ou par semaines, avec l'obligation de leur apporter tout le profit qui leur reste au-delà de leur subsistance. Ainsi c'est ordinairement par le nombre des Esclaves qu'on mesure ici les richesses.

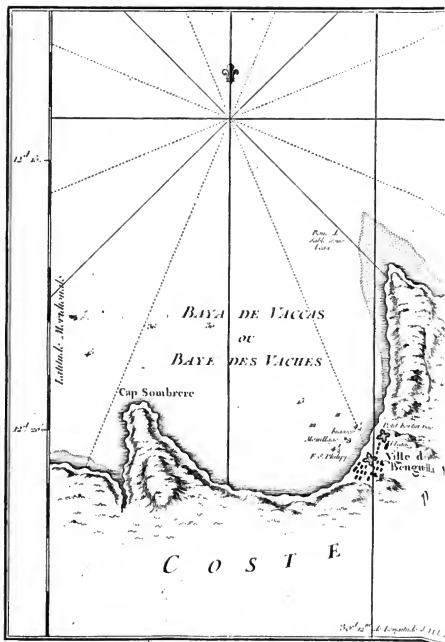
Mariage des
Esclaves.

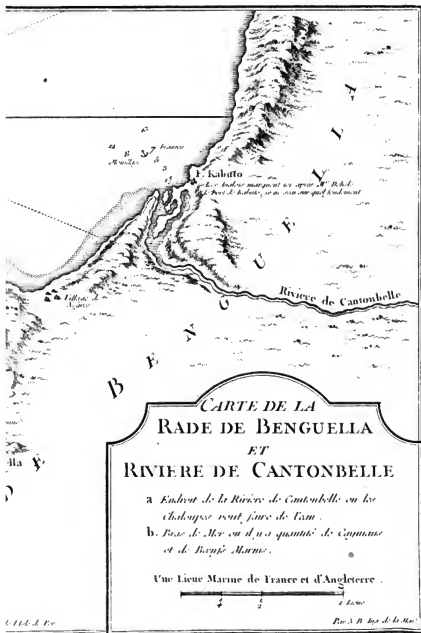
Ce mélange d'Esclaves de différentes Nations*, produit nécessairement une grande variété de caractères & d'usages. Quoique la plupart soient Chrétiens, les Missionnaires observent que c'est moins la persuasion que la crainte de leurs Maîtres qui leur fait observer les devoirs de la Religion. Les Esclaves de l'autre sexe sont accusées de voler souvent leurs Maîtresses, pour fournir à l'entretien de leurs amans ; & l'Auteur en rejette la faute sur leurs Maîtresses mêmes, qui ne leur permettent pas de se marier, dans la crainte d'en être plus mal servies. Si leurs amours clandestins sont suivis de la grossesse, elles n'en sont pas plus déshonorées que leurs Maîtres ; mais les Missionnaires demandent souvent qu'elles soient punies, & les forcent d'épouser leurs amans. Quelquefois, après ces mariages, les hommes conviennent entr'eux de changer de femmes. Ils répondent aux reproches des Missionnaires, qu'il leur est impossible de se borner toujours au même aliment. Les femmes qui sont employées dans les Fermes de leurs Maîtres, prennent aussi des maris de louage & les entretiennent du fruit de leur travail, à condition qu'ils ne les abandonneront point jusqu'au tems de leur grossesse. Au milieu de ces désordres, les Nègres employent toute leur adresse pour obtenir l'absolution des Missionnaires. Ils ne manquent point, suivant l'ordre établi, de se présenter au Prêtre ; & bornant leur pénitence à quitter leur concubine le premier jour de Carême, ils s'accusent d'avoir mené une vie

Conversion ri-
goureuse.

fort









fort libertine, avec promesse de n'y pas retomber. Mais huit ou quinze jours après Pâques ils cherchent une autre femme pour rouler l'année, & se croient quittes à l'égard de la Religion en cessant de voir celle qu'ils ont abandonnée (80).

ROYAUME
D'ANGOLA.

§. I V.

Royaume de Benguela ou Bankella.

Les bornes du Pays de Benguela (81) sont, au Nord, le Royaume d'Angola, dont quelques-uns le regardent comme une partie; à l'Est, le Pays de *Joggi-Kassanji*, duquel il est séparé par la Rivière de *Kuneni*; au Sud, celui de *Mataman*, & la mer à l'Ouest. Sa situation est entre dix degrés trente minutes & seize degrés quinze minutes de latitude du Sud, & entre quarante degrés de longitude orientale. On lui donne ainsi cinq cens dix milles de longueur de l'Ouest à l'Est, & trois cens soixante de largeur du Nord au Sud. Du tems de Lopez, en 1589, on prenoit constamment Benguela pour une Partie d'Angola. Suivant cet Auteur, la Baye des Vaches, où la Ville de S. Philippe est aujourd'hui située, fait le centre de la Côte; & de-là au Sud, jusqu'au Cap-Nègre, ou compte deux cens vingt milles, d'un Pays dont le terrain ressemble au côté du Nord & reconnoît plusieurs Seigneurs qui sont soumis au Roi d'Angola. Il ajoute que depuis le Cap-Nègre, les limites méridionales d'Angola s'étendent, à l'Est, au travers de *Monti-Freddi*, ou des Montagnes froides, qui, vers la Ligne, dans quelques endroits où leur hauteur augmente, prennent le nom de *Monti-Nivosi*, ou Montagnes de neige. Elles fournissent de l'eau au Lac *Dumbca-Zokkhe* & se terminent aux montagnes de cristal, d'où les bornes d'Angola continuent au Nord, par les montagnes d'argent, jusqu'à *Malemba*, où la Rivière de Zaire sépare ce Royaume de celui de Congo (82).

Bornes & situation
du Pays.

Ville de S.
Philippe.

Les principales Rivières de Benguela sont celles de *Longo* ou de *Morena*; celles de *Nika*, de *Katonbela*, du *Gubororo* ou de S. François, qui traverse tout le Pays; celles de *Farfa*, de *Kurembo*, & la grande Rivière de *Kuneni*, qu'on a déjà nommée & qui n'a d'égale en largeur que celle de *Gubororo*. Toutes ces rivières coulent de l'Est à l'Ouest.

Rivières de Ben-
guela.

L'air est si dangereux dans le Pays de Benguela & communique aux hommes des qualités si pernicieuses, que les Étrangers qui en usent à leur arrivée n'éviteront point ou la mort ou de fâcheuses maladies. On conseille ordinairement aux Passagers de ne pas descendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du Pays, qu'on prendroit pour une lie épaisse. L'Auteur ne consentirait à dîner avec le Gouverneur de Benguela qu'après s'être bien assuré qu'on ne lui serviroit aucune nourriture du Pays (83). On reconnoît aisément, dit-il, combien l'air est dangereux pour les Blancs. Tous ceux qui habitent le Pays ont l'air d'autant de Morts sortis du tombeau. Leur voix est faible & tremblante, & leur respiration entre-coupée comme s'ils la rete-

Mauvaise qua-
lité de l'air &
des aliments.

(80) Tout ce détail est tiré de Merolla, portugais; mais cela ne peut regarder que les Côtes.

(81) Merolla l'appelle *Bankella* ou *Bankella*. (82) Relation de Pigafetta, p. 17. & suiv.

(83) Il dit que c'est une conquête des Portu- (83) Voyage de Cailli, p. 250.

ROYAUME
D'ANGOLA.
Bahia das Vac-
cas.

noient entre leurs dents. Carli, qui fait d'eux cette peinture, se dispense de résider dans un si triste lieu (84).

La Baye des Vaches, qui porte le nom Portugais de *Bahia das Vacas*, n'est pas d'une étendue extraordinaire; mais les Bâtimens de toutes sortes de grandeur y trouvent une fort bonne rade. Elle tire son nom de la multitude des vaches qui se présentent dans les cantons voisins. Le Pays est plat, & produit toutes sortes de provisions. Il a même quelques métaux, & sur-tout plusieurs mines d'argent (85).

Bonté du mouil-
lage dans cette
baye.

Battel représente cette Baye comme un mouillage sûr & commode. La Côte, dit-il, est fort douce. Elle est favorable pour le rafraichissement des Vaisseaux, qui reviennent de l'Inde, & les Carques Portugaises y passent souvent pour y renouveler leurs provisions. Il ajoute que Bahia das Vacas porte aussi le nom de Bahia de Torre, qu'elle tire d'un rocher en forme de Tour (86).

Origine de la
Ville de S. Phi-
lippe.

Du tems de Lopez & de Battel, les Européens n'avoient aucun Etablissement dans cette Baye; mais dans la suite les Portugais y ont bâti, du côté du Nord, une Ville qu'ils ont nommée *San-Felipe*, ou S. Philippe de Benguela, & qu'ils appellent aussi *le neuf Benguela*, pour la distinguer d'une ancienne Ville du même nom, qui est située sur les bords de cette contrée du côté du Nord, entre le Port de Suto & la Rivière de Longo ou de Morena. Carli, qui se trouvoit dans le Pays en 1666, dit que la Ville de Benguela est gardée par une garnison Portugaise, avec un Gouverneur de la même Nation. Il ajoute que le nombre des Blancs qui l'habitent est d'environ deux cens; que celui des Nègres est très-grand; que les maisons ne sont bâties que de terre & de paille; que l'Eglise & le Fort ne le sont pas mieux (87).

Les Habitans
du Pays sont sans
Gouvernement.

Suivant Battel, les Habitans du Pays se nomment *Endal Ambondos* (88) & n'ont aucune espèce de Gouvernement: d'où il conclut qu'on doit leur accorder peu de confiance dans le Commerce. Cependant il les représente si simples & si timides, que trente ou quarante hommes peuvent s'avancer hardiment dans le Pays & prendre des troupeaux entiers de vaches, ou du moins les acheter pour des cordons de verre bleu d'un doigt de long, qui s'appellent *Mepindes*, & quinze desquels font le prix d'une vache (89).

Leurs habits &
leur vie brutale.

Les Habitans portent des peaux autour de la ceinture, & des colliers autour du col. Leurs armes sont des dards de fer & des arcs. Ils mènent une vie fort brutale; car, suivant le témoignage du même Auteur, ils entretiennent pour leurs plaisirs des hommes en habits de femmes. La parure des femmes du Pays est un collier de cuivre, qui ne pèse pas moins de quinze livres, avec des brasserelets du même métal qui leur montent jusqu'aux coudes. Autour de la ceinture elles portent une pièce d'étoffe, composée de l'écorce d'un arbre nommé *Infandi*, qui n'est ni filée ni tissée; & sous les genoux, des cercles de cuivre qui descendent jusqu'aux mollets.

Province de
Dembe.

La Province d'où ce Canton dépend s'appelle *Dembe*, & présente une chaîne de montagnes, qui s'étendent depuis celles de Kambamba. Elles bor-

(84) Voyage d'Angelo, p. 260. & Voyage de Merolla, p. 601.

(85) Relation de Pignatelli, *ubi sup.*

(86) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 973.

(87) Voyage de Carli, p. 560.

(88) C'est peut-être une race des Ambondos d'Angola.

(89) Battel, *ubi sup.* p. 973.

dent les Côtes au Sud & à l'Ouest, & si les Habitans étoient capables de travail, elles leur fourniroient d'excellent cuivre en abondance; mais ils n'en tirent que ce qui est nécessaire pour leur pature (90).

Dans un voyage où l'Auteur traversa une grande partie du Royaume d'Angola, il visita plusieurs de leurs Villes. La principale se nomme *Kafchil*. Il la représente fort grande, & si remplie de cedres, de palmiers & d'alikondes, que les rues en sont tout-à-fait obscures. Au centre de la Ville, on voit une figure d'homme, élevée de douze pieds, & sous elle un cercle de dents d'éléphants, plantées en terre. Chaque dent est couverte d'un grand nombre de crânes des ennemis de la Nation, qui ont été consacrés à cette Idole. Les Habitans font à ses pieds des libations de vin de palmier & de sang de bouc. Elle est extrêmement respectée, sous le nom de *Quefongo*. L'Auteur vit dans toute la Ville quantité d'autres petites Idoles, entourées aussi d'un cercle de dents. Les rues sont palissadées de branches de palmiers en fort bon ordre. La forme de chaque maison représente une ruche, & l'intérieur est revêtu de très-belles nattes (91).

Metolla parle avec horreur d'un usage établi dans un Port de ce Royaume où son Vaisseau relâcha (92). Les femmes, d'intelligence avec leurs maris, emploient tous les artifices de leur sexe pour attirer d'autres hommes dans leurs bras, & livrent leurs galans au mari, qui les emprisonne aussi tôt pour les vendre à la première occasion, sans avoir aucun compte à rendre de cette violence. L'Auteur décide, en qualité de Missionnaire, que la traite des Esclaves est un crime sur cette Côte.

La monnaie du Royaume consiste dans de petites pièces de corail, que les Habitans nomment *Mifangas* & qu'ils tirent des Portugais. Elles servent également de parure & de monnaie; c'est-à-dire, que les Nègres de l'un & de l'autre sexe s'en font des brasselets & des colliers. Les Forts & les maisons des Portugais sont bâtis de bois & de terre. On plante deux rangs de piliers à la distance d'un ou deux pieds l'un de l'autre; & leurs sommets sont joints par des pièces transversales de moindre grosseur. Tous les intervalles sont remplis de terre bien battue, dont le dehors, des deux côtés, est poli fort soigneusement & tracé avec tant d'ordre, qu'au premier coup-d'œil on croiroit le mur de pierre. Les planchers ou les voûtes sont composées de roseaux étendus sur des solives. C'est à quoi se réduisirent les observations de l'Auteur, dans l'embarras continuel de ses préparatifs pour la continuation de son voyage (93).

ROYAUME
D'ANGOÏA.

Kafchil, principale
Ville
d'Angola.

Idole & font
c. etc.

Infâme usage
de Commerce.

Monnaie & brasse-
lets du Pays.

(90) Bartel, *ubi sup.* Vol. II. p. 973.

(91) *Ibid.* p. 975.

(92) Ce Port étoit vraisemblablement

Benguela même, comme il paroît par les circonstances suivantes.

(93) Metolla, *ubi sup.* p. 607. & suiv.



CHAPITRE VI.

Mœurs & Usages des Habitans d'Angola.

On ne Ombre
d'habitans.

DANS toutes les parties du Royaume d'Angola on distingue quatre Ordres de Nègres, qui composent la Nation. Le premier, qui est celui des Nobles, se nomme *Mokata*. On donne au second, dans la langue du Pays, le titre d'*Enfans du Domaine*. Il renferme tous les Habitans libres, qui sont la plupart Artisans ou Laboureurs. Le troisième Ordre est celui d'une sorte d'Esclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui passent de même à l'héritier. Enfin, le quatrième est l'Ordre des *Mokikas*, ou des Esclaves ordinaires, qui s'acquièrent par la guerre ou par le Commerce. Les Nègres du second Ordre peuvent mériter par leur conduite d'être réduits à l'esclavage. Un *Sova*, par exemple, qui découvre dans quelqu'un de ses vassaux le dessein de lui nuire ou d'assister ses ennemis pendant la guerre, a droit non-seulement d'en faire son Esclave, mais de réduire sa femme & tous ses parens à la même condition.

Habits du Pays.

L'habillement des Nègres d'Angola ressemble beaucoup à celui des Habitans de Congo. Leurs ornemens consistent en grains de verre rond (94), qu'ils nomment *Angalos*. La ressemblance est si grande entre les deux Nations, qu'il reste peu d'éclaircissements à joindre aux détails qu'on a déjà lus.

Passion des Nègres pour la chair de chien.

Pigafetta s'étend sur le goût, ou plutôt sur la passion que les Nègres ont ici pour la chair de chien. Ils la préfèrent à toute autre viande. Les chiens sont soigneusement engraisés, & se vendent publiquement dans les marchés. On assura l'Auteur qu'un grand chien d'Europe avoit été vendu pour vingt Esclaves, qui ne peuvent être appréciés à moins de deux ducats par tête (95). Bartel assure aussi qu'il vit donner deux Esclaves pour un de nos chiens ordinaires (96).

Leurs armes & leur courage.

Les armes d'Angola sont l'arc & les flèches. Mais les Seigneurs ont des lances, des haches, & des couteaux en forme de couperets, qu'ils portent suspendus à leur ceinture, du côté gauche. En un mot, comme il y a peu de différence entre leurs armes & celles de Congo, il n'y en a pas davantage entre leurs usages militaires & leur manière de combattre (*). Ils sont naturellement braves & entreprenans. Quelquefois ils s'engagent à quelque entreprise dangereuse, & prenant congé du Roi, ils sont vus de ne pas revenir sans l'avoir exécutée (**).

Ils n'ont qu'un Instrument de musique.

Bartel ne donne pas une haute idée de leur musique. Elle consiste, dit-il, dans un seul Instrument, de la forme d'un panier. Ils le nomment *Kas*, & le composent d'un bloc de palmier, orné de quelques figures de fleurs. Ils le couvrent d'une planche, sur laquelle ils frappent d'une baguette, & dont ils tirent un son qui approche de celui du tambourin (97).

(94) Dapper dans Ogilby, p. 560.

(95) Relation de Pigafetta, p. 56.

(96) Pilgrimage de Purchas, Vol. V.

(*) Ogilby, p. 563.

(**) Purchas, ubi sup.

(97) Ibidem.

Dans un Pays si vaste on ne voit point une seule maison de pierre, si l'on excepte *Loanda* & *Massangan*, ou *Massangano*, deux Villes bâties par les Portugais. Tous les autres édifices sont de bois & de paille, avec des murs de terre, sans épaisseur & sans force, quoiqu'ils en aient un peu plus dans certains Cantons. Les maisons des Nobles ont plusieurs appartemens qui environnent une cour, & une salle extérieure (98) en forme de porche, pour y recevoir la visite des Etrangers. Bartel donne aux maisons d'Angola la forme de nos ruches (99).

Merolla nous apprend la méthode du Pays pour cultiver les terres. On les ouvre en sillons avec une sorte de pelles; & lorsque les rivières commencent à s'enfler des eaux de pluie qui descendent des montagnes, on fend la rive, pour introduire dans les sillons autant d'eau qu'on en desire; & lui fermant le passage, on la laisse assez reposer pour humecter la terre. Ensuite on la fait rentrer dans son lit par les mêmes canaux; & la terre se trouve propre à recevoir des semences, qui produisent, trois mois après, une abondante moisson (1).

En général, les Habitans d'Angola n'amassent point de richesses. Ils se contentent d'un peu de miller, de quelques bestiaux, & de leur huile & leur vin de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans le Royaume, consiste en Esclaves, qu'ils transportent à Porto-Ricco, à Rio-Plata, à S. Domingue, à la Havanne, à Cartagene, & sur-tout au Brésil, pour le service des plantations & des mines. Autrefois les Espagnols transportoient annuellement plus de quinze mille Esclaves dans leurs propres Colonies, & l'on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en transportent pas moins. Leurs Agens les achètent à cent-cinquante & deux cents milles dans l'intérieur des terres. Lorsqu'ils arrivent sur la Côte, ils sont ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils sont mal nourris dans le voyage, & qu'on ne leur donne la nuit que le Ciel pour toit & la terre pour lieu de repos. Mais avant que de les embarquer, l'usage des Portugais de Loanda est de les bien traiter, dans une grande maison qui n'a point d'autre emploi. Ils leur fournissent de l'huile de palmier pour se frotter le corps & se rafraîchir. S'il ne se trouve point de Vaisseau prêt à les recevoir, ou s'ils ne sont point en assez grand nombre pour faire une cargaison complète, ils les employent à la culture de leurs terres. Lorsqu'ils sont à bord ils prennent soin de leur santé; ils sont pourvus de remèdes, sur-tout de limons & de blanc de plomb, pour les garantir du scorbut. Si quelqu'un d'eux tombe malade, ils ne manquent point de le loger à part & de lui faire observer un régime salutaire. Dans leurs Vaisseaux de transport ils leur donnent des nattes, qui sont changées régulièrement de douze en douze jours. Cette méthode ne les expose point à perdre beaucoup d'Esclaves; au lieu que les Hollandois, qui ne prennent aucun de ces soins pour les transporter au Brésil, ont le chagrin d'en voir périr une grande partie dans le passage.

Quoique la traite des Esclaves soit assez considérable dans la Ville de Kambamba, elle l'est beaucoup moins que dans celles de Massangan & d'Embakka, où tous les Nègres voisins en menent sans cesse lorsqu'ils ont besoin

ROYAUME
D'ANGOLA.Edifices des
Grands.

Culture des terres.

Fouglité des
Nègres d'Angola.Combien il sort
d'Esclaves du
Pays.Ménagemens
des Portugais
pour leurs Esclaves.Conduite contraire des
Hollandois.(98) Ogilby, *ubi sup.* p. 560.(99) Purchas, *ubi sup.*(1) Voyage de Merolla, *ibid.*

ROYAUME
D'ANGOLA.
Marchandises
en usage dans le
Pays.

de quelques marchandises. Les Portugais ont des magasins de toutes sortes de commodités dans ces deux Villes; entr'autres, des étoffes à lisière rouge, de grands couils à longues rayes, des draps de *Kent* rouges, des toiles de Silésie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des coureux de matelots, toutes sortes d'épices, du sucre blanc, de larges bayes noires, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la foye à coudre & à broder, du vin de canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites sonnettes de faucons (1), des queues de cheval, dont les Nègres font tant de cas, que pour une seule ils donneroient volontiers deux Esclaves (3).

Monnoies du
Royaume d'Angola.

Les zimbis, ou les lumekkes, n'étoient point une monnaie courante du tems de Lopez. On faisoit servir à cet usage des grains de verre semblables à ceux de Venise, de la grosseur d'une noix, & quelques-uns plus petits, mais tous de différentes couleurs & de différentes formes. Ils portoient le nom d'*Anqalos*; mais lorsqu'ils étoient enfilés en forme de chapelets ou de colliers, ils prenoient celui de *Mizangas* (4). Angelo dit que les Nègres d'Angola vendent & achètent avec des *Makkutas*, des *Biramis*, & des pièces des Indes nommées *Muleckes*. Les *makkutas* sont des pièces de nattes d'une aune de long. Dix de ces pièces valent cent reys. Les *biramis* sont des pièces d'une étoffe de coton faite aux Indes, longues de cinq aunes, & qui valent chacune deux cens reys. Les pièces des Indes ou les *muleckes* sont de jeunes Nègres d'environ vingt ans, dont le prix est de vingt mille reys par tête. S'ils sont plus jeunes, ils sont appréciés par des Experts. Les jeunes femmes ont la même valeur que les hommes. Outre ces monnoies, ajoute le même Auteur, ils ont des coquilles nommées *Zimbis* (5), qui viennent de Congo (6) & qui ont un prix courant. Deux mille zimbis valent une *makkuta* (7).

Témoignage de
Merolla sur le
même sujet.

Snivant Merolla, les coins courans sont les *makkutas*, dont chacune, dit-il, est de la grandeur d'un carton. Elles sont l'équivalent de la monnaie de cuivre en Europe. Pour répondre à la monnaie d'argent, les Nègres ont les *Intagas*, qui sont des pièces d'une étoffe de coton fort épaisse, de la grandeur de deux de nos mouchoirs, & dont chacune vaut environ dix-huit sols, monnaie de Florence. Ils ont un autre coin, nommé *Folingos*, d'un coton plus fin, tel que celui dont les Matelots se servent pour ceinture. Une folinge vaut trois schellings & demi. Enfin, les coins qui répondent à la monnaie d'or de l'Europe, sont les *Biramis*, espèce de toile fine, dont chaque pièce a courts pout sept schellings & demi ou huit schellings. Les Étrangers, non plus que les Habitans du Pays, n'emploient ici aucune sorte réelle de monnaie d'or ou d'argent (8).

Témoignage de
Dapper.

Dapper parle des Libongos & de quelques autres espèces d'étoffes qui passent pour monnaie à Loanda. Il raconte que les Nègres de ce Quartier ont

(1) Dapper dans Ogilby, p. 562. & suiv.

(2) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

(3) Relation de Pigafetta, p. 56.

(4) On a déjà remarqué que d'autres les

nomment zimbos & simbos.

(5) On a déjà dit, & l'on va voir encore mieux, qu'ils viennent de l'Île de Loanda.

(6) Voyage d'Angelo, p. 561.

(7) Voyage de Merolla, p. 673.

deux sortes de zimbis ; les uns *puts*, qui sont pêchés dans l'Isle de Loanda & qui servent pour le Commerce à *Punto* ; les autres *impurs*, qui viennent de Rio de Janeiro, & qui ont cours à Sogno, à Pinda, dans les Pays d'*Anna-Singa*, au-delà de Maïlangano, & dans la Nation des Jaggas.

Les zimbis de Loanda sont de deux especes ; l'une plus fine, & l'autre plus grolière. Ceux de la premiere espece se nomment *Zimbis-fjados* ; ceux de la seconde, *Fonda* & *Bomba*. Les uns & les autres se transportent au Royaume de Congo dans des sacs de paille, sur la tête des Nègres. Chaque sac pèse deux arobas, qui reviennent à soixante-quatre livres du poids commun de l'Europe.

Les noix de *Kola* se vendent ordinairement pour de l'étoffe. Quatre noix valent un *libongo*, ou une pièce d'étoffe sans marque.

Le *takol*, bois rouge de *Majumbo*, & le *Pao de Hikongo* qui vient de Benguela, ont cours aussi dans le Commerce. On les coupe en pièces d'un pied de long, qui ont chacune leur valeur connue (9).

La polygamie est ici l'usage dominant, & la premiere femme jouit de la supériorité sur toutes les autres. Une femme qui est devenue mere, demeure séparée de son mari jusqu'à ce que la Nature ait donné quelques dents à son fruit. Ensuite tous les parens & les amis des deux sexes le portent de maison en maison, au bruit de leurs chants & de leurs Instrumens de musique, pour demander des présens, qui leur sont rarement refusés (10).

L'office des femmes est d'acheter, de vendre, & de faire au dehors tout ce qui est le partage des hommes dans la plupart des autres Pays ; tandis que leurs maris, gardant la maison, sont occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature. Elles portent si loin la jalousie, que s'ils parlent un moment à quelqu'autre femme, elles entrent en fureur & font retentir leurs cris (11). Bientôt leur attribue le bizarre usage de tourner le derriere à la Lune naissante, pour lui marquer leur mépris & leur haine, parce qu'elles regardent cette Planete comme la cause de leurs infirmités périodiques (12).

Les mauvaises qualités de l'air produisent ici diverses maladies, particulièrement des fièvres ardentes, qui causent la mort dans l'espace de quelques heures si l'on n'a pas recours à de fréquentes saignées. Les maladies vénériennes sont si communes dans la Nation, qu'elles ne passent point pour une disgrâce honteuse. On n'y apporte point d'autre remède que des onctions extérieures & l'usage de quelques Simples ; mais un secours si foible n'empêche pas qu'elles ne fassent périr un grand nombre de Nègres. Ils sont fort affligés d'une autre maladie, qu'ils appellent *Bitios de Kis*, dont les symptômes sont une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête & des faiblesses de jambes, accompagnées de vives douleurs. Elle leur fait enfler aussi les yeux, comme s'ils étoient prêts à leur sortir de la tête. Leur remède est de se laver fort soigneusement l'*anus*, & de se mettre un suppositoire de limon, qu'ils gardent aussi long-tems qu'ils peuvent le supporter ; car il leur cause des ardeurs très-douloureuses, & cette douleur même est le véritable signe du

ROYAUME
D'ANGOLA.

Autres mon-
noies du même
Pays.

Usages des fem-
mes.

Maladies com-
munes du Pays.

Bitios de Kis.

Remèdes.

(9) Dapper, dans Ogilby, p. 562.

(10) *Ibid.* p. 561.

(11) Voyage de Merolla, p. 637.

(12) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Bitios. Si l'application de ce remède est assez prompte, ils n'ont pas besoin d'autres secours. Mais lorsqu'on a laissé au mal le tems de se fortifier, ce qui ne se reconnoît que trop aisément à l'enflure du *scutum*, qui s'ouvre à la fin avec un flux blanchâtre, on est obligé de faire tremper pendant deux heures des feuilles de tabac dans le sel & le vinaigre, de les piler dans un mortier, & de se les appliquer au fondement avec des tourmens incroyables. Elles dissipent enfin le mal ; mais l'effet de ce remède est si violent, que deux hommes suffisent à peine pour tenir le malade pendant l'opération. Le *bitios* se guérit aussi par de fréquens clistères, ou par une décoction purifiée de la plante nommée *Orore de bitios* & de roses sèches, mêlées avec un ou deux jaunes d'œuf, un peu d'alun & d'huile de rose. Le blanc de plomb est encore un remède excellent contre le même mal.

Autres mala-
dies & leurs re-
mèdes.

Les Nègres d'Angola sont souvent atteints d'une autre maladie, qui leur affoiblit la vue jusqu'à la leur ôter presque entièrement. Mais le remède en est simple. Ils prennent un foie cru de poule, dont l'application sur les yeux les rétablit parfaitement. Ils sont sujets à des maux de jambes, qui deviennent presque incurables. Ils ne le sont pas moins à la maladie que les Indiens nomment *Beriberi*, sorte de paralysie qui tombe sur quelque membre, & qui n'est dans sa source qu'un reste de *bitios* mal guéri. Le meilleur remède contre ce mal est de se frotter les jointures, devant le feu, avec une espèce d'huile que les Indiens nomment *Man-Tannah*, & qui découle des rochers, dans l'île de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle est excellente aussi pour les humeurs froides, pour les faiblesses de jambes & pour les entorses.

Le *Bouff* est une pernicieuse maladie des Nègres, qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles, & qui passe d'un jointure à l'autre avec de grandes douleurs.

L'*Embasser* est un autre mal qui est ici fort commun, & qui vient de l'endurcissement de la rate. Il cause une mélancolie noire. Il rend le teint jaune & le corps pesant. Mais les Nègres en connoissent le remède. Ce sont des bouillons composés de la racine d'un arbre qu'ils nomment *Embotta*, sur-tout du côté qu'elle reçoit le soleil du matin.

La petite-vérole fait ici beaucoup de ravages ; & faute de lumières dans l'application des remèdes & des soins, elle est souvent mortelle (13). Les Voyageurs ne nous apprennent point quelles sont les méthodes du Pays.

Funérailles des
Nègres.

À la mort d'un Nègre, on lave soigneusement le corps, on peigne ses cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la sépulture, qui est ordinairement une espèce de caveau. On le place sur un petit siège de terre, avec quantité de colliers & d'autres instrumens autour de lui. Pour les personnes du premier Ordre, on fait des libations de sang & de vin (14). Les autres cérémonies funèbres ont beaucoup de ressemblance avec celles de Congo (15). On les nomme *Tamba*. Mezolla observe que ces formalités profanes sont encore en usage parmi quelques Chrétiens d'Angola. Pendant son séjour au Couvent de Loanda, on avertit le Supérieur qu'il se faisoit un enterrement de cette nature à peu de distance de la Ville. Il s'y rendit promptement, accompagné de quelques personnes de confiance ; & le hazard lui ayant fait

Zèle des Mis-
sionnaires contre
les pratiques de
l'idolâtrie.

(13) Dapper dans Ogilby, p. 554. & suiv.

(15) Voyez ci-dessus l'article de Congo.

(14) *Ibid.* p. 561.

RENCONTRER

rencontrer en chemin plusieurs gardes du Gouverneur, il se fortifia de cette escorte. En arrivant au lieu de l'exécution, les gardes ne purent empêcher l'assemblée, qui étoit assez nombreuse, de se dissiper avec de grands cris. Mais il leur fut aisé d'arrêter la femme du Mort, parce que les loix de son Prêtre infernal (16) l'obligeoient de ne pas changer de place. Elle fut conduite à Loanda, & condamnée à recevoir publiquement le fouet. Dans la Ville de Maïfanganô, où les Portugais ont une garnison, un Missionnaire, Compagnon de l'Auteur, essuya une dangereuse volée de pierres, pour avoir entrepris de s'opposer à ces détestables cérémonies (17).

Lopez rend témoignage, que de son tems le Roi d'Angola & tous ses Sujets n'avoient point encore d'autre religion que l'idolâtrie. Il ajoute que ce Prince ayant formé le dessein d'embrasser la Foi chrétienne, à l'exemple du Roi de Congo, lui fit demander, par un Ambassadeur, des Prêtres & des Missionnaires; mais que le Royaume de Congo n'en avoit point assez pour s'en défaire en faveur de ses voisins (18). Depuis le même tems, l'état de la Religion a reçu peu de changement dans le Royaume d'Angola, excepté dans les Villes de Loanda, de Maïfanganô, & quelques autres lieux immédiatement soumis aux Portugais. Loanda est un Siège Episcopal, suffragant de celui de S. Thomas.

Les Habitans, suivant l'observation du même Auteur, sont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiseaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche, s'ils croient remarquer quelque différence dans son cri, ils consulteraient leurs Prêtres, qui en tirent des conséquences & des regles pour leur conduite (19). Tous les champs du Pays étant sans haies & sans défenses, on plante aux environs quelques rangées de pieux, qui sont revêtus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes consacrées. C'est, dans l'opinion des Nègres, un préservatif si puissant contre le vol, qu'il causeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moissons (20).

La Langue du Royaume d'Angola n'est pas plus différente de celle de Congo, que le Portugais ne l'est du Castillan, ou le Vénitien du Calabrois; c'est-à-dire, que la différence consiste principalement dans la prononciation. Cependant elle est assez grande pour en faire comme une autre Langue. Toutes ces Régions n'ont point de caractères pour l'écriture (21).

Nous rassemblerons ici, suivant notre méthode, les mots de la Langue de Congo & d'Angola qui se trouvent répandus dans les Relations des Voyageurs.

A

AKKALA, un Homme.

Afua, un corps mort.

Agariaria, sorte de bois ou de fruit,
[qui guérit le mal de côté.

Alakardo, petite espèce de Crocodile.

Alkanifi, Oiseau de la grosseur de

[deux Poules.

Alikandi, espèce d'Arbre.

Almsjega, Arbre d'où distille une
[gomme semblable à l'encens.

B

Badas, sorte de Licorne.

Bikoma, sorte de muscade.

(16) Voyage de Merolla, p. 674. & suiv.

(17) *Ibidem*.

(18) Pigafetta, p. 56.

Tome V.

(19) *Ibidem*, p. 54.

(20) Voyage de Merolla, p. 617.

(21) Relation de Pigafetta, p. 57. & 180.

E

ROYAUME
D'ANGOLA.

Religion du
Royaume d'Angola.

Divination par
le vol des oiseaux.

Langue de Congo
& d'Angola.

Divers mots de
la Langue de
Congo & d'Angola.

Birami, Pièce de coton qui sert de monnoie.
Belongo, Epreuve ou Serment des [Négres.
Boma, grand Serpent.
Boinghi ou *Libonghi*, monnoie.
Bordoni, Plante semblable à la vigne.

D

Dongo, toutes sortes d'alimens.
Donno, Fruit qui a l'odeur de canelle.

E

Evanga, Prêtre.
Eguanda, Mere.
Emba, Huile de palmier.
Embambi, Serpent qui tue de sa queue.
Embetta, sorte de Vin de palmier.
Embucki, Instrument de musique.
Emtoghifio, Gingembre.
Engulamafi, Sirene.
Engulo, Sanglier.
Enguffu, Perroquet.
Entaga, Eroffe qui sert de monnoie.

F

Fuba, farine de millet.

G

Ganga, Prêtre.
Gnam, racine qui se mange.
Guaivias, Fruit qui ressemble à la [poire.
Guria, l'action de manger.

I

Jaggas ou *Jaggis*, nom d'une Nation.
Imbale, Igname.
Impallanka, Animal qui a les cornes [entrelassées.
Impanguazze, Vaches sauvages.
Inkubu, Chèvres.
Indonga-anpata, Poivre de Guinée.
Inzangu, Instrument d'agriculture.

K

Kabakkas, Mulâtre du Brésil.

Kakkhio, charge de fruit.
Kakazumbu, Sorcier ou Prêtre.
Kandova, Canot.
Kapassa, Vache sauvage.
Kappaiva, Arbre qui produit le Baume de Capivi.
Kariabemba, le Diable.
Kaschu, Fruit qui ressemble à la pomme.

Kazakaza, grosses Fèves.
Kajilla, Loix imposées aux Enfans.
Khikkeras, espèce d'arbres.
Khigongo, bois purgatif.
Khilombo, Epreuve ou Serment.
Khinfu, Pot ou vaisseau.
Kisékko, bois rafraichissant.
Kako, Fruit du palmier.
Kokalokanji, le Chef d'une Assemblée dans un Festin.
Kolas, Fruit ou espèce de Noix.
Kopras, Serpent venimeux.
Koribas, femelle du Perroquet.

L

Limbala, Patates.
Libonghi, Voyez *Bonghi*.

M

Mahokke, Plante qui ressemble à l'Oranger.
Makakkos, Singes.
Makkutas, Nattes, qui passent pour monnoie.
Makonfontu, Chef d'une compagnie.
Mafutta, Gouverneur ou Receveur.
Malanga, Gourde ou Pompion.
Malongo, Plar de bois.
Mamao, Fruit semblable au Melon.
Manbuta ou *Manputo*, Portugais.
Maneba, sorte de Palmier.
Mampret, Canes de sucre.
Mandyoka, Manioc.
Mangas, espèce d'arbre qu'on a nommée ailleurs *Mangle* ou *Peltanier*.
Mani, Seigneur ou Gouverneur.
Manimontu, Baptême.
Mafá, Eau.

Massamambala, grand Millet.*Massamambuta*, Bled-d'Inde.*Mattari*, Pierres.*Maye-Monola*, Tabac.*Melaffo*, Vin de Palmier.*Migna-migna*, Arbre dont l'écorce sert
[d'antidote.*Mizangas*, Corail.*Modello*, Habillement.*Molekkes*, Nom général des Nègres.*Mondelli*, Blancs.*Moringo*, Flacon.*Muana*, Fils ou Fille.*Mukkakamas*, Servantes Négresses
[des Portugaises.*Muletto*, Mulâtre.

N

Nkassa, espece d'arbre.*Nkakko*, grande bête féroce.*Neubamzampuni*, Muscades sauvages.*Nquamba*, petit Tambour.*Nisefi*, Fruit, qui porte dans son cen-
[tre la figure d'une croix.*Njambi*, Instrumet de musique.

O

Olukukko, Serment des Prêtres.

P

Pompero, Marchand d'Esclaves.*Pompo*, Place ou Marché.

Q

Quilombo, Marché.

S

Sagoris, petit Singe ou Sagouin.*Somakka*, petit Vaisseau.*Sova*, Seigneur d'un lieu.*Surfu*, une Poule.

T

Tamga, Funérailles des Morts.*Toto*, la Terre.*Tuberone*, Poisson qui ressemble au
[Requin.*Tubia*, le Feu.

Z

Zabimbunko, Dieu.*Zimbo* ou *Zimbi*, Coquilles qui tien-
[nent lieu de monnoie.La plupart de ces mots sont tirés de
la Relation de Merolla & de celle de
Carli.

§. I I.

Gouvernement & Forces militaires du Royaume d'Angola.

ON ne connoît point de tems où le Royaume d'Angola ait joui de l'indépendance. Ses Rois n'étoient anciennement que des Gouverneurs ou des Lieutenans du Roi de Congo, qui s'étoient acquis de l'autorité par l'étendue de leur administration. Ensuite, lorsqu'ils eurent embrassé le Christianisme, ils usurperent le pouvoir absolu dans un Pays qu'ils gouvernoient au nom d'autrui; & joignant diverses conquêtes au Royaume d'Angola, ils devinrent aussi riches & presque aussi puissans que leur Maître. Cependant ils ont toujours conservé une ombre de dépendance, sous le nom d'un tribut (22) qu'ils ne payent qu'à leur gré. Du tems de Lopez, les deux Monarques vivoient en bonne intelligence, sur-tout depuis que celui d'Angola s'étoit déterminé à faire une juste satisfaction pour le massacre des Portugais à Kabazo (23).

Ancien état du
Royaume d'Angola.

(22) Linchoren dit que le Roi d'Angola sans être son Vassal.
envoie des présents au Roi de Congo, mais (23) Relation de Pigafetta, p. 44.

ROYAUME
D'ANGOLA.
Id. les plus exactes
sur l'origine
du Roi d'Angola.

Mais Dapper s'attache plus exactement que Lopez à développer l'origine des Rois d'Angola, ou de Dongo. Il observe d'abord qu'ils ne rendent aucune soumission au Roi de Congo, quoiqu'anciennement le Pays fût divisé en plusieurs Seigneuries, dont les Sovas ou les Chefs étoient dans la dépendance. Vers le milieu du seizième siècle, un de ces petits Princes, nommé *Angola*, déclara la guerre à tous les autres, avec l'assistance des Portugais, & les rendit successivement ses tributaires. Il fut le premier qui prit la Couronne avec le nom d'*Inku*, qui exprimoit la multitude de ses Peuples. En effet, Lopez assure que son pouvoir naissant n'étoit point inférieur à celui du Roi de Congo. Angola-Inku étant mort en 1560, Dambi-Angola son fils, ennemi mortel des Portugais, fut élu pour lui succéder. Il mourut après un règne de dix-huit ans; & le plus jeune de ses fils, nommé *Quilongo-Angola*, ou *Angolaire*, qui signifie Puissant-Seigneur, hérita de ses richesses & de sa Couronne.

Histoire de la
Reine de Singa.

Ce Prince renouvela l'ancienne alliance de son ayeul avec les Portugais. Mais dans la suite de son règne, sans avoir reçu le moindre sujet d'offense, il en fit massacrer trente ou quarante, que le Commerce avoit amenés dans sa Ville royale de Kabazo. Paul Diaz de Novais vengea sa Nation de cette insulte, en se saisissant de plusieurs Places dont les Portugais ont conservé la possession. Quilongo-Angola étant mort en 1640, sans héritiers mâles, laissa trois fils & un neveu. L'aînée de ses filles, nommée *Anna-Singa*, ou *Schinga* (24), quoiqu'élevée dans la Foi chrétienne, voulut recevoir la couronne avec les cérémonies du paganisme. Cette infidélité mit les Portugais dans le parti du neveu. Il s'établit sur le Trône par la force des armes, tandis qu'Anna-Singa, forcée de fuir avec un grand nombre de Nobles, ne cessa point de faire valoir ses prétentions & de considérer son cousin comme un usurpateur. Après avoir perdu trois batailles dans cette querelle, elle prit le parti de se retirer à cent-cinquante milles dans les terres, au-delà d'Embarata, où ses infortunes ne l'empêchant point de porter la guerre vers les déserts des Jaggas, elle étendit fort loin ses conquêtes. De-là étant revenue avec de nouvelles forces pour se vanger des Portugais, elle eut le malheur d'être entièrement défaite par le Major *Pavo Daronva*, & de voir tomber ses deux sœurs entre les mains de ses ennemis. L'une de ces deux Princesses, nommée *Donna-Maja*, rentra volontairement dans le sein de l'Eglise, & continua de mener une vie honorable parmi les Portugais.

Vie de ses sœurs
est prise par les
Portugais.

En 1646, Anna-Singa reparut à la tête de ses troupes. Elle répandit ses fureurs dans le Pays d'Oanda, où elle enleva la plupart des Habitans pour l'esclavage. Ceux de Quifama, au Sud de la Rivière de Quanza, se rachetèrent en payant un tribut.

Interdite sur
la mort de la
Reine de Singa.

Suivant l'ordre de tous ces événements, la Reine Singa, que d'autres nomment *Reine de Singa*, ne pouvoit être moins âgée que de soixante ans lorsque Dapper (25) écrivit le Recueil de ses Mémoires. On avoit répandu plusieurs fois le bruit de sa mort; mais, quelque jugement qu'on en dûr porter, les Portugais, qui s'étoient ouvert quelques voies de Commerce dans ses Etats, ne purent éclaircir la vérité par le témoignage même de ses Sujets. Les décrets, les ordres & les affaires du Gouvernement continuoient de passer sous

(24) Xinga, dans l'Original, mais la prononciation Portugaise de ce nom est Schinga.

(25) L'Ouvrage de Dapper fut publié en 1676.

son nom. Cependant cette incertitude ayant fini par d'autres événemens, les Portugais élevèrent sur le Trône de Dongo ou d'Angola un autre Prince du même sang, nommé *Angola-Sodeste*, qui avoit toujours entretenu leur amitié par des présens.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Anna-Singa renfermoit dans son caractère plusieurs de ces qualités brillantes qui forment le véritable héroïsme. Avec un jugement rare dans son sexe, elle étoit si passionnée pour la gloire des armes, que n'ayant point eu d'autre exercice pendant toute sa vie, elle n'avoit jamais paru qu'en habits d'homme; & si généreuse, qu'après avoir fait grâce à ses ennemis, elle n'avoit jamais souffert qu'ils reçussent la moindre insulte. Elle avoit accoutumé tous ses Sujets à mener comme elle une vie errante, à la manière des Jaggas. Avant que de former une entreprise, elle consultoit le Diable, par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût découvrir. Elle étoit vêtue, dans ces occasions, de plusieurs peaux de bêtes farouches, qui lui tomboient depuis les épaules jusqu'à terre. Elle portoit son épée suspendue au col, une hache à sa ceinture & l'are entre ses mains, sautant à la mode du Pays avec autant de légèreté que le plus agile des assistans, & faisant retentir sans interruption son *Engema*, c'est-à-dire, un Instrument composé de deux cloches de fer, qui lui servoit de tambour. Après s'être fatiguée de cet exercice, si ses vûes la portoit à la guerre, elle prenoit une plume, qu'elle se passoit au travers du nez par une ouverture qu'elle y entretenoit constamment. Elle faisoit la victime, & lui coupant la tête de sa propre main, elle avalloit un grand verre de son sang. Les principaux Chefs de ses troupes imitoient son exemple. Cette affreuse cérémonie s'exécutoit avec un bruit épouvantable de cris & d'instrumens. Ce que la Reine avoit de plus précieux, après son Idole, étoit les os du Roi son père. Elle les tenoit renfermés dans une caisse d'argent, qu'elle avoit achetée des Portugais (16).

Carrière ex-
traordinaire de
cette Princesse.

Sacrifices qu'elle
faisoit au Diable.

Au lieu de mari, elle entretenoit cinquante ou soixante jeunes hommes, auxquels il étoit permis d'avoir d'autres femmes, mais à condition de tuer eux-mêmes les enfans qui leur naîtroient d'elles. En 1648, on apprit par le témoignage d'un Capitaine nommé *Fuller*, Commandant d'une Compagnie de soixante hommes que les Directeurs de Hollande avoient envoyés au secours de la Reine dans ses guerres contre les Portugais, qu'un de ses amans avoit eu cent-treize femmes, dont il n'avoit laissé aucun enfant, parce que, suivant la loi barbare qui lui étoit imposée, il les avoit tous égorgés de sa propre main. Comme la Reine étoit toujours en habits d'homme, elle affectoit de prendre un nom du même sexe; & par un autre caprice, elle faisoit venir tous ses amans en femmes & leur en faisoit porter aussi les noms. Elle prenoit plaisir à répéter qu'elle étoit homme & que ses maris étoient ses femmes. On n'auroit osé s'expliquer autrement, sous peine de perdre la tête. C'étoit pour soutenir cette ridicule opinion, qu'elle leur permettoit toutes sortes de familiarités avec d'autres femmes (17).

Comment elle
avert d'ennemis.
Usage qu'elle en
faisoit.

Dapper fait observer que les Rois d'Angola entretiennent, comme ceux de Congo, un grand nombre de paons, & que ce privilège est réservé à la famille royale. Leur vénération va si loin pour ces animaux, qu'un de leurs Su-

(16) Dapper dans Ogilby, p. 365. & suiv.

(17) *Ibidem*.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Gouvernement
des Nègres.

jets qui auroit la hardiesse d'en prendre une seule plume, n'éviteroit pas la mort ou l'esclavage.

Les Provinces d'Angola sont gouvernées, sous l'autorité du Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour; & chaque Canton par un Chef inférieur, qui porte le nom de Sova. Chaque Sova préside à l'Assemblée d'un certain nombre de Makorres ou de Conseillers, qui ont par à toutes les délibérations dans les affaires de quelque importance, mais qui n'approchent de lui qu'à genoux en battant des mains. Il mène d'ailleurs une vie privée, dans quelque Village environné de haies épaisses, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour servir d'entrée (18).

On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une sorte de punition pour les crimes; c'est l'esclavage, au profit du Sova. Mais après ce châtimement même, un coupable se vange quelquefois de son adversaire par le poison. Les formes de la Justice se réduisent à la déposition de l'accusateur, qui est immédiatement suivie de la sentence du Sova (19).

Gouvernement
des Portugais
d'Angola.

Le Gouvernement de Loanda, & des autres parties du Royaume qui reconnoissent l'autorité des Portugais, est entre les mains d'un Gouverneur; de deux *Bradores*, qui sont ses Conseillers; d'un *Bridor*, qui est le Chef de la Justice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenfes*, avec un Secrétaire. Les Gouverneurs Nègres ou les Sovas des Cantons que les Portugais ont fournis par les armes, leur payent un tribut annuel d'Esclaves, & leur rendent d'autres services à titre de vassaux. Ce tribut est affermé par le Gouverneur Portugais à divers Particuliers de la Nation, qui, portant leurs exactions beaucoup plus loin, s'arrentent une haine mortelle des Nègres. Outre le tribut & les services militaires, chaque Sova est obligé (30) de fournir aux Portugais, dans leurs voyages, des porteurs pour leurs hamacs & leurs autres voitures.

Revenu du Roi
de Portugal dans
ce Royaume.

Le Roi de Portugal tire du Royaume d'Angola un revenu considérable, soit du tribut annuel des Sovas, soit des droits qu'il impose sur la vente des marchandises & des Esclaves. Ces droits, joint à ceux du transport dans les Colonies de l'Amérique, s'afferment dans Lisbonne à quelque Négociant de la Nation, qui tient son Comptoir à Loanda, sous le titre de *Contratador*, & qui, servant de Consul, juge en dernier ressort toutes les difficultés qui regardent le Commerce & les échanges. Sa Cour de Justice est composée d'un Secrétaire, de deux Notaires & de deux Huilliers.

Forces du Roi
d'Angola.

Les révolutions du Royaume d'Angola n'ont point empêché qu'il ne soit demeuré fort puissant. Lopez observe que depuis l'établissement du Christianisme dans le Royaume de Congo, le nombre des Habitans y est beaucoup diminué; au lieu que l'ancien usage de la polygamie, qui subsiste toujours dans le Royaume d'Angola, le rend plus peuplé qu'on ne peut se l'imaginer. Le même Auteur ajoute que suivant l'usage du Pays, qui oblige tous les Sujets de suivre le Monarque à la guerre (31), il peut mettre en campagne un million d'hommes. Dapper confirme ce nombre; mais il ajoute que dans une occasion pressante, le Roi peut lever promptement cent mille volontaires; puissance redoutable, si la conduite & le courage répondoient au nombre. On reconnoît assez que ces deux qualités leur manquent, en 1584, lorsque cinq

(18) *Ibid.* p. 563.

(19) *Ibid.* p. 561.

(10) *Ibid.* p. 568. & 569.

(11) Dans la Relation de Pigafetta, p. 55.

cens Portugais, assistés d'un petit nombre de Mosicongos, défilent une armée de douze cens mille Angoliens. L'année suivante, deux cens Portugais & dix mille Nègres en battirent six cens mille (32). Cependant Lopez vante leur habileté & leur discipline. Il cite plusieurs exemples de leurs batailles contre les Portugais, où, les attaquant pendant la nuit, & dans les tems humides, pour diminuer le péril des armes à feu, ils se divisoient même en pelotons, dans la vue de les harasser par quantité d'attaques & d'escarmouches (33).

Malgré cet éloge, il est certain, par le témoignage de tous les Voyageurs, que la manière de combattre est à peu près la même parmi les Nègres de Congo & d'Angola. Ils combattent à pied. Ils divisent leurs armées en plusieurs troupes. Ils se forment suivant le terrain qu'ils occupent, enseignes & bannières déployées. Leurs mouvemens sont réglés par le Capitaine général, qui, se plaçant au centre de son armée, donne les ordres par le son des Instrumens, comme on les donne en Europe par le son du tambour.

Les Nègres d'Angola ont trois sortes de musique militaire : la première est composée de grandes crestelles, attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & couvert de cuir. Ils frappent dessus avec de petites baguettes d'ivoire. La seconde sorte a la forme d'un cône, ou d'une cloche renversée. Elle est composée de plaques de fer fort minces. On frappe dessus avec des baguettes de bois, & souvent on a soin de les fendre pour rendre le son plus dur & plus militaire. Les Instrumens de la troisième espèce sont des dents d'éléphant creusées, dans lesquelles on souffle par une embouchure transversale, comme celle du sifre. Le son n'en est guères moins belliqueux que celui de la trompette (34).

Ces Instrumens sont de grandeur inégale. Les plus grands sont ceux du Général, qui s'en sert pour communiquer ses ordres par divers sons ; & les Officiers inférieurs, qui en ont de plus petits, répondent par les mêmes notes, pour lui faire entendre qu'ils comprennent ses intentions. On se sert des mêmes Instrumens dans l'action. Les Chefs, ou les plus braves Soldats, marchent à la tête, avec cette espèce de tocins ; jouent, dansent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître, par la différence des sons, quel est le grand danger & quelle sorte d'armes ils ont à redouter.

Dans leurs marches, les Commandans portent de grands bonnets quartés, garnis de plumes d'autruche & de paon, pour rendre leur figure plus pompeuse & plus terrible. La partie supérieure de leur corps est nue, à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils se couvrent les épaules. Depuis la ceinture jusqu'en bas, ils ont une sorte de hautes-chausses de toile, qui sont couvertes d'étoffe & qui leur tombent jusqu'aux talons ; mais ils les retroussent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui est ordinairement fort bien travaillée, ils suspendent des sonnettes, dont le bruit les anime au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaise. Leurs armes sont l'arc & les flèches, l'épée, la dague & la targette. L'épée & la targette se portent ensemble. Ceux qui sont armés d'un arc y joignent la dague, mais ne portent point de targette. Le commun des Soldats est nu de la tête jusqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les flèches, avec une hache à la

ROYAUME
D'ANGOLA.

Manière de combattre.

Instrumens de
musique militaire.

Leur usage singulier.

Habillemens
des Généraux.

Armes du commun
des Soldats.

(32) Dapper, dans Ogilby, p. 563.

(33) Relation de Pigafetta, p. 53.

(34) *Ibid.* p. 47. & suiv.

ROYAUME
D'ANGOLA.

ceinture. La longueur des arcs est de trois pieds. Les cordes sont d'écorce d'arbre ; les flèches, de la même longueur que les arcs ; mais moins grosses que le doigt. Elles sont armées de fer par la pointe, & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque Soldat en porte six ou sept dans la main de l'arc, sans le secours du carquois (35). Dapper leur donne de grandes épées, qu'ils achètent des Portugais ; des fusils, des pistolets, & des targettes d'écorce d'arbre couvertes de peau de buffe (36). Mais on conçoit qu'il ne parle point de la multitude.

Ordre des ba-
tailles.

Dans les batailles, ceux qui sont armés d'arcs & de dagues marchent vers l'Ennemi avant le corps de l'armée, & le défient au combat par des reproches & des injures, en faisant des sauts continuels pour se garantir des flèches. Ils sont soutenus par la plus brave jeunesse. Lorsque cette petite guerre a duré assez long-tems, le Général les rappelle par le son des Instrumens qu'on a décrits, & d'autres guerriers leur succèdent. Ces escarmouches continuent sans interruption jusqu'à l'engagement général (37).

Autres usages
militaires.

Ils ne reconnoissent d'ordre & de discipline, ni dans l'attaque, ni dans la retraite. Les deux armées s'avancent au bruit des rambours & des autres Instrumens. Chacun tire ses flèches, & ne pense ensuite qu'à sauver d'une place à l'autre pour éviter celles de l'Ennemi. Les plus hardis voltigent à la tête des bataillons, & le bruit de leurs sonnettes encourage les autres. L'action se passe ainsi en différentes décharges, qui recommencent successivement, suivant l'ordre du Général, jusqu'à ce que le nombre des morts ou la frayeur de l'un des deux Partis décide de la victoire (38). Le Roi ne se trouve jamais dans une bataille. Si le Général périt, toute son armée prend la fuite & rien n'est capable de rallier les fuyards. Toutes leurs forces consistent en infanterie. Les Commandans sont portés sur les épaules de leurs Esclaves. Ils n'ont pas d'autres voirures pour les alimens, quoique les armées soient si nombreuses, qu'il ne reste pas dans les Villes un homme capable de porter les armes (39). Aussi manquent-ils souvent de provisions. Après avoir conquis une Province, ils sont ordinairement forcés de se retirer faute de vivres. Cependant Lopez assure qu'ils commençoient à sentir les avantages d'une meilleure méthode, & qu'ils se formoient par degrés sur l'exemple des Portugais (40).

CHAPITRE VII.

*Religion de Congo, d'Angola & de Benguela.*Mélange de
Christianisme &
d'Idolâtrie.

QUOIQUE la Foi chrétienne ait fait quelques progrès dans ces trois Contrées, la plus grande partie des Habitans observe encore l'ancienne Religion, qui consiste dans le culte des Mokiffo. Ces Idoles sont ordinairement placées au centre de leurs Villes. La plupart sont de bois, sous la forme d'un ehevre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelque

(35) Pigafetta, p. 49. & suiv.

(36) Dapper, dans Ogilby, p. 337.

(37) Pigafetta, p. 50. & suiv.

(38) Dapper, *ubi sup.* p. 337.

(39) Pigafetta, p. 51.

(40) Pigafetta & Ogilby, *ubi sup.*

animal

animal & de petits os d'éléphant. Elles portent le nom général de *Gongampemba*. L'opinion de leurs adorateurs est qu'elles servent d'organe aux Mokissos pour s'exprimer. Leurs Prêtres se nomment *Gangas*, comme à Congo.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Le principal culte des Mokissos d'Angola consiste dans une danse nommée *Quimbrara*, pendant laquelle les Habitans prétendent que le Mokisso entre dans le corps d'un de ses plus fidèles adorateurs, pour répondre aux questions qu'on lui propose sur le passé & le futur. Les Jésuites Portugais ont converti un grand nombre de ces Idolâtres. L'année 1584 fut célèbre par une infinité de baptêmes, & l'on comptoit, en 1590, plus de vingt mille familles soumises au Christianisme. Mais on ne lit point dans les dernières Relations des Missionnaires, que le nombre soit aujourd'hui si considérable.

Conversions cé-
lebres en 1584.

Tous les Sovas chrétiens ont un Chapellain dans leur Banza ou leur Village, pour baptiser les enfans & célébrer les Saints Mystères. Mais entre ceux qui font profession du Christianisme, il s'en trouve un grand nombre qui demeurent secrètement attachés à l'idolâtrie (41).

L'usage de défendre certains mets, ou certaines liqueurs, ne regne pas moins dans les Royaumes de Congo & d'Angola que dans celui de Loango. On peut dire aussi que le fond de l'idolâtrie y est le même, & que la différence ne consiste que dans un petit nombre de cérémonies. A Loango, suivant Bartel, on donne le nom de *Kin* à tous les mets défendus. Dans les Pays d'Angola & de Congo, on les nomme *Kejilla*; mais le scrupule des Habitans a la même force pour leur faire observer ces abstinences, & leur respect pour les Mokissos va jusqu'à leur persuader que la moindre infidélité seroit punie de mort (42). Bartel vit mourir plusieurs Nègres de ce religieux excès de frayeur; & souvent il prenoit plaisir à les jeter dans l'inquiétude, en les assurant qu'il leur avoit fait manger leur Kin ou leur Kejilla. Dans le Royaume d'Angola, comme à Loango, l'usage est de mettre dans les champs ensemencés un panier rempli de cornes de chèvres, de plumes de perroquets & d'autres bagatelles, qui passe pour le Mokisso protecteur des fruits de la moisson. Un voyageur fatigué de son fardeau, qui le laisse sur le grand-chemin avec un nœud d'herbes entrelassées, pour faire connoître qu'il le met sous la protection de son Mokisso (43), peut s'assurer que personne n'aura la hardiesse d'y toucher.

Ressemblance
du Paganisme à
Loango, Congo
& Angola.

Les Gangas ou les Prêtres, nommés *Singhillis* (44), c'est-à-dire, *Dieux de la Terre*, ont un Supérieur ou un Souverain Pontife, qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui passe pour le premier Dieu de cette espèce. C'est à lui qu'on attribue toutes les productions terrestres, telles que les fruits & les grains. On lui en offre les prémices, comme un juste hommage; & lui-même se vante de n'être pas sujet à la mort. Pour confirmer les Nègres dans cette ridicule opinion, lorsqu'il se sent près de sa fin par la faiblesse de l'âge ou par la maladie, il appelle un de ses disciples pour lui communiquer le pouvoir qu'il a de produire les biens de la terre. Ensuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde ou de le tuer d'un coup de massue. Cette exécution se fait sur le champ, à la vue d'une nombreuse assemblée. Si l'office de Grand-Pontife n'étoit pas rempli continuellement, les Habitans sont persuadés que la terre deviendroit stérile & que le genre humain touche-

Prêtres nommés
Dieux de la Ter-
re.

Perpétuité de
cet Office.

(41) Dapper, dans Ogilby, p. 568. & suiv.

(42) Voyez ci-dessus l'article de Congo.

(43) Bartel, dans Purchas, Vol. V. p. 770.

(44) Ou *Chinghillis*.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Haine mutuelle
des Missionnaires
& des Sorciers.

Exemples tirés
de Merolla.

Impostures des
Singhillis.

roït bien-tôt à sa ruine. Les Gangas inférieurs finissent ordinairement leur vie par une mort violente, & la plupart volontairement (45).

Comme tous les Gangas prétendent à la divination, nos Missionnaires leur ont donné le nom de Sorciers, & les persécutent sans cesse dans tous les lieux où ils ont quelque pouvoir. D'un autre côté, les Prêtres idolâtres portent une haine mortelle à ceux de l'Eglise Romaine, soit par le ressentiment des injures qu'ils en reçoivent, soit par zèle pour le rétablissement du Paganisme. Le plus ardent de leurs ennemis est Metolla, qui ne les appelle jamais que Singhillis ou Sorciers, comme si ces deux mots étoient synonymes, ou comme si les Gangas & les Singhillis formoient deux Ordres différens. C'est de lui qu'on va tirer quelques traits, où l'on découvre également la superstition brutale des Gangas & la simplicité de l'Auteur (46).

Il assure que la pratique des sortilèges est en horreur aux Habitans, & que la plupart de ceux qui les emploient sont de la plus basse lie du peuple (47). Ces imposteurs, dit-il, ont inventé diverses cérémonies pour amuser leurs dupes. En traversant le Royaume d'Angoy, dans un voyage qu'il faisoit à Congo, le hazard le fit descendre dans un lieu où quantité de Nègres invoquoient actuellement les Mokissos. C'étoit une hute fort pauvre, bâtie sur une petite éminence. D'un côté pendoient deux tabliers, d'une saleté & d'une puanteur insupportable. Le milieu de la hute étoit traversé par un petit mur de terre, de la hauteur de deux pieds, derrière lequel un Sorcier prononçoit ses oracles. Il avoit sur la tête une touffe de plumes entrelassées, & dans les mains deux couteaux nus. Après avoir contemplé cet appareil, Merolla voulut entrer dans le Temple ; mais il aperçut tout-d'un-coup devant lui un grand feu, sans nous apprendre comment il s'y étoit allumé. Il ajoute seulement qu'il en sortoit une si affreuse odeur, que tous ses sens en furent tout-d'un-coup saisis. Cependant il étoit résolu d'avancer, en s'armant du signe de la croix & se recommandant à la protection du Ciel ; mais le murmure des Nègres, qui s'approchèrent de lui & qui commencèrent à se plaindre hautement de son audace, lui fit craindre les dernières violences & le força de se retirer.

Les Singhillis ou les Sorciers, continue le même Auteur, s'attribuent le pouvoir d'attirer ou de suspendre la pluie ; mais lorsque l'effet ne répond point à leurs promesses, ils en rejettent la faute sur d'autres causes. Les Missionnaires de Sogno avoient bâti dans leur Couvent un appartement au second étage, pour servir de garde-meuble à quelques ornemens de leur Eglise. La saison des pluies ayant manqué dans la même année, les Singhillis s'en prirent à ce nouveau bâtiment, qui étoit contraire aux usages du Pays. Aussi-tôt le Peuple crédule se rendit en foule au Couvent pour l'abattre. Un Missionnaire demanda la cause de cet emportement. On lui répondit que si le nouvel édifice n'étoit point abattu, il ne falloit plus espérer de pluie pour les terres de la Nation. Le Missionnaire ayant reproché leur aveuglement à cette multitude d'insensés, les assura que s'ils vouloient faire une procession à Notre-Dame de Pinda, ils obtiendroient du Ciel le secours dont ils avoient be-

(45) Merolla, p. 619. & suiv.

(46) *Ibidem*.

(47) Il dit, (p. 617.) que le nom de Sin-

ghillis ou de Dieu de la Terre convient proprement aux Sorciers, d'où l'on peut conclure qu'il y a des Sorciers qui ne sont pas Prêtres.

soin. Cette procession fut entreprise sur sa parole, & produisit l'effet qu'il avoit garanti. Il ajoute que depuis le même tems les Nègres ont eu recours à la même pratique; & que sortant de leur Ville avec un tems fort sec & fort serain, ils y rentrent bien mouillés.

Tandis que l'Auteur traversoit le Royaume d'Angola, les Singhillis attribuerent le retardement des pluies, qui arrivent ordinairement au mois de Mars, à un Maffuka des plus puissans de la Côte, dont le fils passoit déjà pour l'héritier présomptif de la Couronne. La fureur du Peuple, mit le Maffuka dans la nécessité de se purger par l'épreuve du bolungo, qui lui réussit plus heureusement que ses amis ne s'y étoient attendus.

L'Auteur observe, à cette occasion, que les Nègres d'Angola ont une autre épreuve, qu'ils appellent *Orionfo*. Leur méthode, pour l'administrer, est de mettre du poison dans un fruit nommé *Nichefi*, & de faire mâcher cette composition à l'accusé. Il n'en a pas plutôt goûté, que sa langue & sa gorge s'enflant avec une ardeur excessive, il meurt infailliblement, si le Sorcier ne se hâte de lui faire avaler son antidote. Ceux qui échappent à cette dangereuse opération, conservent ordinairement des douleurs très-aigues pendant plusieurs jours. Mérola parle d'une troisième épreuve nommée *Olukhenko*, qui consiste à lier tous les membres de l'accusé, en les serrant avec plus ou moins de force, pour lui arracher l'aveu de son crime (48). Le Pere François de Pavie, Millionnaire Capucin, ayant entrepris d'ouvrir les yeux aux Nègres sur l'imposture de leurs Gangas dans toutes ces épreuves, proposa un jour à deux fameux Sorciers, tous deux Conseillers de la Reine de Singa, de faire leur serment sur la Bible. Ils ne s'y déterminèrent pas aisément; mais après quelque délibération, s'étant imaginés, dit l'Auteur, qu'il ne pouvoit leur en arriver aucun mal, ils firent tous deux un faux serment. Qu'en arriva-t-il? Le premier tomba mort sur le champ: l'autre perdit la connoissance & mourut six heures après (49).

Quelquefois ces imposteurs sont réduits à confesser leur ignorance, & soumettent leurs lumières à celles des Capucins. Les Habitans d'un Port d'Angola, où l'Auteur avoit relâché, apprenant quelle étoit sa profession & qu'il condamnoit les pratiques des Singhillis, commencèrent à murmurer de son arrivée. Mais les Sorciers, pour confirmer le zèle & la foi de leurs défenseurs, affectèrent de mépriser le Missionnaire, & déclarèrent que les Mokissos irrités de sa présence n'accorderoient point de pluie pendant toute la saison. Cependant, à peine se fut-il disposé à célébrer la Messe en faveur de quelques fidèles Chrétiens, que les nuées s'obscurcirent & versèrent une pluie si abondante, que les Sorciers mêmes se virent forcés, dit-il, d'avouer que leurs lumières n'étoient pas infaillibles.

Un Compagnon de l'Auteur, nommé *Joséph*, étant à visiter la Mission de Sogno, arriva dans un campagne ouverte, lorsque l'épaisseur des nuées sembloit promettre une fort grosse pluie. Il y aperçut un Sorcier, seul & comme immobile, qui, après avoir prononcé quelques paroles, lança une flèche dans l'air avec un air d'indignation. Le Missionnaire lui dit d'un ton railleur qu'il doutoit que son art infernal fût capable d'arrêter la pluie. En effet, elle com-

(48) Voyage de Merolla, p. 617. & suiv.

(49) On n'a pas supprimé ces détails, parce

qu'ils servent à faire connoître le génie de la Nation.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Épreuves du
Royaume d'An-
gola.

Serment sur la
Bible.

Les Sorciers ce-
dent quelques-uns
aux Capucins.

Sorcier Nègre
confondu.

ROYAUME
D'ANGOLA.

menga presque aussitôt à tomber en abondance. Le Sorcier parut surpris ; mais loin de reconnoître son erreur, il s'excusa sur quelque obstacle qu'il n'avait pas prévu, de la part d'un Sorcier plus puissant & plus expérimenté dans le même art. Cette obstination irrita les Nègres chrétiens qui accompagnoient le Missionnaire. Ils se saisirent du Singhilli & lui firent subir, dit l'Auteur, le châtement qu'il méritoit.

Autre confusion
des Sorciers.

Enfin le Ciel permet quelquefois que les Sorciers Nègres soient confondus par des effets admirables de sa Providence. Dans un Pays voisin de la Rivière de Quanza, qu'il faut traverser pour se rendre à Singa, un certain Seigneur Nègre prétendant à la réputation de Singhilli, donna ordre à ses vassaux de s'adresser à lui lorsqu'ils croiroient la pluie nécessaire à leurs moissons. Cet orgueil causa tant d'indignation aux Missionnaires, qu'après avoir fait des efforts inutiles pour faire arrêter un imposteur que sa qualité mettoit à couvert de leurs poursuites, ils ne consultèrent plus que l'ardeur de leur foi ; & par un mouvement que l'Auteur appelle une véritable inspiration du Ciel, ils déclarèrent aux Nègres que s'ils n'abandonnoient pas leurs misérables opinions, ils n'obtiendroient jamais de pluie. En effet, ajoute l'Auteur, depuis plus de dix-sept ans que ce fait est arrivé, on n'a pas vu tomber une goutte de pluie dans ce canton (50).

Médecins &
Chirurgiens
d'Angola.

Les Sorciers exercent aussi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola. Leurs remèdes sont des Simples ; mais ils persuadent au Peuple que leur vertu vient des Mokissos. Si la force de la maladie l'emporte sur les prestiges, ils prétendent qu'un certain oiseau de mauvais augure a volé sur la tête du Malade & troublé le cours de l'opération. Leurs enchantemens se font toujours pendant la nuit. La première loi qu'ils imposent à ceux qui les consultent, est de ne faire appeler aucun Missionnaire. Ils protestent que la présence d'un Prêtre chrétien est capable d'affoiblir la vertu de leurs remèdes & de causer la mort aux malades. Ceux qui meurent entre leurs mains ont toujours manqué à quelque formalité nécessaire, ou périrent par d'autres causes, qui engagent les parens à faire beaucoup de recherches pour découvrir le meurtrier ; car, ici comme à Loango, tout le monde est persuadé qu'on ne meurt jamais d'une mort naturelle (51).

Zèle des Mis-
sionnaires contre
les Sorciers.

Au reste il ne paroît pas surprenant que les Gangas, les Singhillis ou les Sorciers détestent les Missionnaires, lorsqu'on apprend des Missionnaires mêmes qu'ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie. Merolla déclare qu'il s'en fait honneur. Il raconte qu'à son arrivée dans la Mission il trouva, près d'une Ville nommée *Fubi*, des Sorciers qui exerçoient leurs forlégés. Il ne douta point que la Providence ne l'eût conduit elle-même dans ce lieu, parce qu'il eut pour guide un gros oiseau blanc dont il ne connoissoit pas l'espèce, & que la curiosité de l'observer de plus près fut le seul motif qui le fit entrer dans un bois fort épais. Après y avoir fait quelques pas, il aperçut un amas de terre, de la forme d'un tombeau, avec un grand nombre de calebasses au sommet & aux deux extrémités. Les Nègres de la suite lui ayant expliqué ce spectacle, il envoya ordre au Mani voisin de le venir joindre, & lui demanda raison de ce qui se passoit dans un lieu de sa dépendance. Ce

(50) Voyage de Merolla, p. 618. & suiv.

(51) *Ibidem*.

timide Sova répondre en tremblant, qu'il l'ignoroit. « Vous vous en informerez donc, lui dit Merolla, & vous ferez promptement arrêter tous vos Sorciers. Le Mani s'y engagea. Dès la nuit suivante, Merolla revint au même lieu, dans l'espérance d'y surprendre les Ministres infernaux; mais à la première nouvelle du péril qui les menaçoit, ils n'avoient pas manqué de se mettre à couvert par la fuite. Alors Merolla renouvelant les menaces au Chef du Canton, y joignit l'ordre de raser l'amas de terre dans l'espace de dix jours. Le terme se passa sans aucune marque d'obéissance. Une révolte si formelle contre l'autorité de l'Eglise, obligea les Missionnaires de citer le Sova devant le Comte de Sogno. L'assemblée se tint dans leur Couvent. Là, sous les yeux du Comte, le Sova fut condamné à se donner la discipline au milieu de l'Eglise, pendant la célébration des Saints Mystères, & menacé par Merolla d'un châtimement beaucoup plus rigoureux (52) si le bois & l'amas de terre n'étoient pas rasés pour un autre terme.

Tandis que l'Auteur étoit à Bengo, un de ses Compagnons, nommé François de Monte-Leone, s'étant saisi d'un Sorcier, l'envoya au Gouverneur, qui, sur la conviction de son crime, ne fit pas difficulté de le condamner à mort. Monte-Leone se chargea lui-même de lui inspirer quelques idées de religion; mais au lieu de se reconnoître coupable, ce Malheureux s'obstinoit à se justifier. « Pourquoi cesserois-je de me défendre, lui disoit-il, lorsque je n'ai rien à me reprocher? Mon occupation a toujours été de faire du bien à mes pareils, & jamais je ne leur ai fait de mal. Lorsque les Habitans de mon Pays ont ensemencé leurs terres & qu'ils ont besoin de pluie, si j'en fais tomber des nuées, est-ce un crime? Si j'ai conversé avec les lions, les tigres & d'autres bêtes féroces; si je leur ai parlé & si elles m'ont répondu, quel mal y trouvez-vous? Si, dans les occasions où l'on ne trouve point de Canots sur la rivière, un pur mouvement de compassion m'a fait appeler des crocodiles pour aider quelqu'un au passage, quel crime ai-je donc commis? Il continua pendant quelques jours de répondre avec la même fermeté: mais il fit enfin l'aveu que le Missionnaire desiroit; & par considération pour l'Eglise, qui étoit sa Partie (53), la Sentence de mort fut changée pour l'esclavage. Le même Auteur nous apprend que pendant son séjour dans le Pays, un Chef des Sorciers fut précipité dans la mer, un autre dans la rivière, une mere & son fils furent punis de mort, & quantité d'autres par le bannissement (54).

Cependant cette rigueur ne s'exerce que dans les lieux où les Portugais jouissent du pouvoir absolu. A Sogno, par exemple, les loix sont beaucoup moins sévères. Un Sorcier de naissance libre n'est condamné, pour la première offense, qu'à l'exécution de quelque pénitence ecclésiastique. Pour la seconde, il paye la valeur d'un Esclave. Mais la troisième fois il est vendu lui-même pour l'esclavage. Si le coupable est un Esclave, il est vendu dès la première fois aux Blancs; punition plus cruelle que la mort même, pour les Nègres du Pays. Le prix de ces ventes se paye en argent ou en étoffe. L'argent est distribué aux pauvres, & l'étoffe sert à les ensevelir. Les Missionnaires, dans la crainte qu'on ne les soupçonne de quelque motif d'intérêt, ne se mêlent

ROYAUME
D'ANGOLA.

Conduite de Merolla dans plusieurs occasions.

Apologie qu'un
Sorcier faitoit de
sa protection.

Cette rigueur
n'est exercée que
sous le Gouverne-
ment des Por-
tugais.

(52) Voyage de Merolla, p. 617.

(53) *Ibid.* p. 615.

(54) *Ibid.* p. 619.

ROYAUME
D'ANGOLA.

Observation sur
la simplicité de
l'Auteur.

Exemple qui la
prouve encore
 mieux.

ni des amendes, ni du prix des ventes. C'est un Officier du Comte qui est chargé de cette partie de l'administration Ecclésiastique.

On n'a pas voulu donner d'autre nom que celui de simplicité à quelques traits de ces Relations ecclésiastiques; d'autant plus qu'en servant d'excuse à la conduite des Missionnaires, cette raison sert aussi de preuve à leur bonne foi dans tous les récits qui appartiennent au principal objet de ce Recueil. Suivant cette idée, on ne sera pas fâché que nous finissions cet article par un autre trait de Merolla, qui est capable seul de confirmer l'opinion qu'on a dû prendre de sa simplicité.

Il raconte qu'après la mort du dernier Roi de Congo, deux Seigneurs du Royaume aspirèrent à lui succéder, & s'efforcèrent tous deux de mettre dans leurs intérêts le Comte de Sogno, un des plus puissans Electeurs. L'un des deux, qui se nommoit *Simantamba*, fit présent au Comte de plusieurs Esclaves; mais comme ils avoient été enlevés par des voies violentes, les Missionnaires de Sogno l'engagerent à les refuser. Quelque tems après, le même *Simantamba*, pour se lier plus étroitement avec ce Prince, lui fit demander sa sœur en mariage. Non-seulement elle lui fut accordée; mais le Comte lui envoya la Couronne de Congo, qui se trouvoit alors entre ses mains, avec un trône de velours & d'autres joyaux d'un grand prix, sous l'escorte d'une troupe de Nègres bien armés. *Simantamba* se mit en chemin, sur cet avis, & fit une marche de plusieurs journées pour recevoir son épouse. Mais apprenant qu'il étoit menacé de rencontrer son rival, il prit le parti de se retrancher dans un bois. Les Nègres de Sogno y arrivèrent peu de jours après, & se présentèrent avec un grand bruit de musique & de danses. Quelques sages amis de *Simantamba*, surpris de les voir en si grand nombre, lui conseillèrent de ne pas leur accorder légèrement l'entrée du bois; mais un excès de confiance lui fit rejeter cet avis. Sa crédulité lui coûta cher. Les gens du Comte ne furent pas plutôt entrés dans sa retraite qu'ils le tuèrent à coups de pistolets, avec la plus grande partie de sa suite.

Cette trahison excita son frère à la vengeance. Ayant rassemblé des troupes nombreuses, il commença par se rendre maître du Comté de *Kiovankianza*, qui appartenoit au Comte de Sogno. Merolla, qui se trouvoit alors dans cette Cour, fut témoin des préparatifs du Comte & de son départ à la tête d'une grosse armée. Mais, après un si beau prélude, qui s'attendoit ici à la conclusion qu'on va lire? Le Comte marcha droit à la principale Ville de son ennemi. La crainte de son approche l'ayant rendue déserte, ses soldats ne pensèrent qu'au pillage, & commencèrent par égorger tous les animaux qu'ils rencontrèrent, pour rassasier leur faim. Entre plusieurs coqs, ils en trouvèrent un d'une grandeur extraordinaire, qui portoit à l'une de ses jambes un gros anneau de fer. Les plus sensés, dit l'Auteur, s'écrièrent que ce coq étoit enchanté par quelque sortilège & qu'il n'y avoit aucune sûreté à l'attriquer. Les autres se crurent supérieurs à cette crainte, tuèrent le coq, & l'ayant mis en pièces, à la manière des Nègres, ils le firent bouillir dans un pot. Aussi-tôt qu'il fut cuit, ils le mirent entr'eux dans un plat & se disposèrent à le manger. Mais tandis que, suivant leur usage (55), deux Nègres de

l'assemblée bénissoient le festin, quelle fut leur surprise, leur admiration & leur frayeur, de voir toutes les pattes du coq se remuer sur le plat, se rapprocher & s'unir enfin dans leur première forme ! L'animal, ressuscité tout-d'un-coup, sortit du plat, fit quelques pas d'une marche aisée & sauta légèrement sur un mur voisin, où tous les assistants lui virent reprendre en un moment ses plumes. De-là il vola sur un arbre peu éloigné, & battant trois fois des ailes, avec un cri fort hideux, il disparut au même instant (56).

On peut s'imaginer, continue gravement l'Auteur, quelle fut la consternation de tous les témoins. Ils attribuerent leur conservation à la fidélité qu'ils avoient eue pour l'usage de bénir la table, persuadés que s'ils y eussent manqué, le Diable les eût emportés tous, ou seroit entré dans leurs corps pour les tourmenter.

Merolla, qui raconte cette histoire d'après les témoins, ajoute qu'ayant fait le même récit au Pere Thomas *de Sistoia*, ancien Supérieur de la Mission de Congo & d'Angola, ce Pere lui dit à son tour, que deux personnes l'avoient assuré, dans le Royaume de Congo, que Simantamba possédoit un coq extraordinaire, dont le vol ou les cris lui servoient d'augure & de direction pour toutes ses entreprises. L'Auteur n'ose décider si c'étoit le même coq; mais il observe que malgré l'infailibilité de cet oracle, Simantamba, qui n'avoit pas manqué sans doute de le consulter pour sa dernière expédition, fut trompé grossièrement, puisqu'il y perdit la vie (57).

ROYAUME
D'ANGOLA.Remarques de
l'Auteur.Comment
confirme son
témoignage.

§. II.

Introduction & progrès de la Religion chrétienne dans le Royaume de Congo.

C'EST à Lopez, dans la Relation de Pigafetta, qu'on a l'obligation de ce récit. Mais si l'on a pardonné quelque chose à la simplicité d'un Missionnaire Capucin, dans l'article précédent, on doit ici conserver une partie de la même indulgence pour les exagérations d'un Ecrivain Portugais.

Dom Jean II. Roi de Portugal, excité par l'exemple du Prince Henti à la découverte des Indes Orientales par les voies de la navigation, fit partir un grand nombre de Vaisseaux dans cette glorieuse vûe. Après avoir découvert les Isles du Cap-Verd & celle de S. Thomas, les Capitaines qu'il avoit chargés de ses ordres suivirent les Côtes jusqu'à la Rivière de Zaïre. Ils y trouvèrent le Commerce avantageux, & les Habitans d'un caractère sociable (58). A leur retour le même Monarque envoya d'autres Vaisseaux sur cette Côte, avec ordre d'y laisser quelques Portugais pour apprendre la langue du Pays. Ils furent reçus favorablement du Mani de Sogno, qui étoit oncle du Roi, & qui faisoit alors sa résidence au Port de Praza dans l'intérieur de la Zaïre. Un Prêtre, qu'on leur avoit laissé, profita si heureusement de cette considération, qu'ayant proposé au Prince les vérités de l'Evangile, il lui fit abandon-

Quelle attention
l'on lui a faite.Conversion du
Comte de Sogno.(56) *Ibidem.*(57) *Ibidem.*

(58) Ce sont les Vaisseaux de 1488. sous le

commandement de Diego, ou de Jacques
Cam, que d'autres nomment Cano. Voyez ci-
dessus, Vol. I.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

ner l'idolâtrie. Ce Seigneur donna lui-même avis de sa conversion à la Cour. Le Roi son neveu souhaila de voir le Prêtre, & ne marqua pas moins de goût pour les principes du Christianisme. Il promit de l'embrasser, & son zèle le fit écrire au Roi de Portugal par les premiers Vaisseaux, pour lui demander instamment des Missionnaires. Le Prêtre informa aussi la Cour de Lisbonne du succès que le Ciel avoit accordé à ses prédications. On lui envoya plusieurs Religieux capables de seconder son zèle, avec des croix, des images & des ornemens ecclésiastiques, qui arrivèrent à Praya dans le cours de l'année 1491.

Construction
d'une Eglise
chrétienne.

Dès le jour suivant on vit triompher le Christianisme dans le Pays de Sogno, par la construction d'une Eglise de bois dont le Prince avoit coupé les matériaux de sa propre main. Les Missionnaires y éleverent trois Autels. Le Prince & son fils y reçurent le Baptême, le premier sous le nom d'*Emmanuel*, le second sous celui d'*Antoine*. Cette cérémonie fut accompagnée d'un Sermon, qui disposa le Peuple à suivre leur exemple.

Le Portugal en-
voia des Mission-
naires à Congo.

Les Prêtres Portugais partirent ensuite pour la Cour de Congo, escortés par un grand nombre de Seigneurs, au bruit des Instrumens de musique. Tout le chemin jusqu'à S. Salvador, qui est à cent-cinquante milles de Praya, étoit non-seulement convert de Nègres, mais fourni de toutes sortes de vivres & de provisions, comme si le Roi y eût été lui-même attendu avec toute sa Cour (59). Après trois jours de marche, les Missionnaires furent surpris de rencontrer quantité de Nobles, que le Roi leur envoyoit avec des rafraichissemens, pour faire honneur à leur arrivée. Ils reçurent ensuite les mêmes politesses de Ville en Ville. Mais à trois milles de la Capitale ils virent paroître toute la Cour, qui s'avançoit au-devant d'eux avec beaucoup de pompe. Le Roi les attendoit lui-même à la porte de son Palais, sur un trône fort élevé, & les reçut avec toute la pompe des fêtes les plus solennelles.

Leur réception à
cette Cour.

L'Ambassadeur Portugais ayant expliqué sa commission, le Monarque se leva pour exprimer sa joie. Ensuite, s'étant remis sur son trône, il laissa le tems au Peuple de faire éclater la sienne par des acclamations, des chants & des fanfares. Toute l'Assemblée se prosterna trois fois à terre & leva le pied, en témoignage d'approbation. Alors le Roi se fit montrer les présens qu'on lui envoyoit du Portugal, & tous les ornemens ecclésiastiques, dont on lui expliqua l'usage. Après l'audience, l'Ambassadeur fut logé dans un Palais préparé pour le recevoir, & le reste des Portugais dans les maisons des principaux Seigneurs. Le lendemain, dans une conférence particulière qu'ils eurent avec le Roi, on résolut de commencer par bâtir une Eglise, pour y célébrer plus solennellement la cérémonie de son Baptême. Il ordonna qu'on fît les provisions nécessaires de bois, de pierre, de chaux, de brique & d'autres matériaux, dont l'usage devoit être abandonné aux ouvriers Portugais. Mais cette entreprise fut interrompue par la révolte des Anzikkis (60), Habirans des Îles de la Zaïre, entre l'embouchure de cette rivière & les Cataractes.

(59) Relation de Pigafetta, p. 118. & suiv.

(60) Lopez reproche ici à l'Auteur d'une Histoire Latine des Indes, qui avoit été publiée récemment & qui étoit apparemment

celle de Maffée, d'avoir donné mal à-propos à ces Peuples le nom de Mandiquetti au lieu d'Anzikkis ou Andiquetti.

Ces

Ces Peuples secouant le joug de Congo, au nombre d'environ trente mille, avoient tué barbarement leur Gouverneur (61).

Mani Sundi, fils aîné du Roi, dans le Gouvernement duquel ces Îles étoient situées, marcha aussi-tôt contre les rebelles. Mais le mal devint si pressant, que le Roi se crut obligé d'y remédier par sa présence. Cependant il résolut de recevoir le Baptême avant son départ. Le tems ne permettant point de bâtir une Eglise de pierre, il en fit élever une de bois, qui fut dédiée à S. Sauveur ou *San Salvador*. Ce fut dans ce premier monument de sa piété qu'il fut baptisé avec la Reine son épouse. Il prit le nom de *Dom Jean* (62) & la Reine celui d'*Eleonor*; c'est-à-dire, les noms du Roi & de la Reine de Portugal.

Son exemple ayant été suivi d'un grand nombre de Seigneurs, il ne perdit pas un moment, après la cérémonie, pour se mettre à la tête de ses troupes. Mais sa seule présence fit rentrer les rebelles dans la soumission. A son retour, le Prince, son fils aîné, reçut le Baptême sous le nom d'*Alfonse*, qui étoit celui de l'Infant de Portugal; & dans la première chaleur de son zèle il brûla toutes les Idoles de sa Province.

Des commencemens si favorables sembloient annoncer la ruine entière de l'idolâtrie. Mais le second fils du Roi, nommé *Mani Pango*, & quantité de partisans qu'il s'étoit fait dans la Noblesse, ne marquèrent pas le même penchant pour la nouvelle Religion. D'un autre côté, les femmes des Seigneurs convertis regardant comme une offense la séparation d'avec le Christianisme leur faisoit un devoir, fortifièrent le parti des mécontents par des cabales secrètes. Toutes leurs machines furent dressées contre le Prince *Dom Alfonse*, qui faisoit gloire de passer pour le destructeur des Idoles. Les factieux s'imaginèrent que la ruine de ce Prince entraîneroit celle de la Religion chrétienne. Ils insinuèrent dans l'esprit du Roi son père, que tant de zèle n'étoit que le voile de son ambition, & qu'à l'appui des nouveaux dogmes il cherchoit à s'ouvrir une voie pour monter sur le Trône. Le Roi, trop facile à se laisser surprendre, dépouilla le Prince de son Gouvernement. Mais des informations plus fidelles & les instances du *Mani Sogno* l'ayant engagé à pénétrer le fond de cette intrigue, il reconnut l'innocence de son fils & le rétablit dans ses Emplois. Cependant il lui recommanda de modérer les excès de son zèle, & de travailler au progrès de la Religion avec plus de ménagement; conseil inutile, dit l'Auteur, parce que l'ardeur d'une Foi vive ne connoit pas de crainte qui soit capable de la refroidir.

Les Adversaires d'*Alfonse* prirent occasion de l'absence du Comte de *Sogno*, pour renouveler leurs accusations; & le Roi, qui commençoit à douter de la vérité d'une Religion qu'il avoit embrassée avec tant de zèle, redevint assez faible pour ouvrir l'oreille à l'imposture. Il envoya ordre au Prince de venir à la Cour, pour rendre compte des revenus de son Gouvernement, dans la vue, non-seulement de l'en dépouiller, mais de se saisir même de sa personne. *Dom Alfonse*, informé de l'artifice de ses ennemis, affecta si long-tems des délais, que le Roi, déjà fort avancé en âge, rendit le dernier tribut à la nature. La Reine mère, fidelle au Christianisme, cacha la mort de son mari pendant

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA
Le Roi embrasse
le Christianisme.

Officiers au
progrès de la Religion.

Zèle du Prince
Alfonse, fils aîné
du Roi.

Il est accusé &
triumphe de ses
ennemis.

(61) Relation de Pigafetta, p. 123.

Tome V.

(62) Son premier nom étoit *Jevu*.

G

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

Dom Alfonse
Roi de Congo.

Son frere prend
les armes contre
lui.

Courage & fide-
lite du vieux
Comte de So-
gno.

Vision miracu-
leuse.

Fermeté du Roi
Alfonse.

plusieurs jours, qui lui donnerent le tems de faire avertir son fils. Sa diligence fut incroyable. Dans l'espace d'un jour & de deux nuits, il fit un voiage de deux cens milles, sur les épaules de ses Esclaves, & se présenta dans la Ville de San Salvador lorsque ses ennemis le croyoient fort éloigné (63).

La mort du Roi & la succession de Dom Alfonse (64) furent publiées au même instant. Une déclaration si brusque ayant forcé les mécontents au silence, le nouveau Roi, accompagné des principaux Seigneurs & des Portugais, rendit tranquillement les devoirs funèbres à son pere, avec les solemnités de l'Eglise Romaine. Mais le Mani Pango (65), qui étoit alors employé à soumettre les *Mozumbis* & d'autres rébelles, n'eut pas plutôt appris la mort du Roi & l'élevation de son frere, qu'il abandonna les intérêts publics, pour s'occuper des siens. Il conclut une trêve avec les Ennemis de l'Etat; & grossissant son armée jusqu'au nombre de deux cens mille hommes, il se hâta de marcher vers la Capitale.

Alfonse l'attendit sans s'armer. Ses forces ne montoient qu'à dix mille hommes, entre lesquels il ne comptoit pas plus de cent Chrétiens Nègres, & quelques Portugais que le hasard avoit amenés dans cette conjoncture. Les peuples, effrayés de la situation, le presserent de chercher quelques voies d'accommodement, & d'abandonner le Christianisme, pour se garantir d'un sort qui paroïssoit inévitable. Sa fermeté n'ayant servi qu'à les irriter, ils l'abandonnerent honteusement. Mais à peine étoient-ils sortis de la Ville, qu'ils rencontrèrent le vieux Comte de Sogno, alors âgé d'environ cent ans. Ce brave & fidèle Chrétien leur fit honte de leur défection; & jurant d'employer les restes de sa vie à la défense de son Roi & de sa Religion, il les ramena aux pieds d'Alfonse dans la même disposition. Un changement si merveilleux fut regardé comme le présage de la victoire. Le Roi promit au Ciel de travailler constamment à la propagation de la foi, & fit dresser une grande croix, en mémoire de cet événement. Lopez ajoute que pour augmenter sa confiance, le Ciel fit luire à ses yeux une lumière extraordinaire, qui le fit tomber à genoux avec des larmes de joie & de reconnaissance. Tous les spectateurs, frappés du même éclat, en demeurèrent quelque tems éblouis, & se ressentirent long-tems de cette divine impression. Enfin, revenant à eux-mêmes, ils aperçurent cinq épées brillantes, qui paroïssent comme gravées sur le Roi; & ce spectacle dura plus d'une heure. Il ne se trouva personne qui fût capable de l'expliquer. Mais le Roi, pénétré des faveurs du Ciel, prit les cinq épées pour ses armes, & s'en servit à l'avenir dans toutes ses Ordonnances.

Cette vision, dit l'Auteur, anima singulièrement le Parti royal; & la nouvelle qui s'en répandit bien-tôt dans le camp des Ennemis, n'y jeta pas moins de consternation. Cependant Mani Pango ne perdant rien de son audace, envoya déclarer au Roi & à tous ses Partisans, que s'ils tardoient à le reconnaître pour leur Souverain, & s'ils ne renonçoient à la nouvelle Religion, il étoit résolu de les abandonner au fil de l'épée. Mais loin de paroître effrayé de cette menace, le Roi lui fit répondre que sa confiance étant au secours du Ciel, il redoutoit peu toutes les forces humaines; qu'en qualité de frere,

(63) *Ibid.* p. 126.

(64) Son nom propre étoit *Panf Aquitima*, que Faria change en *Panf Aquitima*.

(65) Meroïa l'appelle Dom Alfonse, fils de Jovis, premier Roi Chrétien.

il l'exhortoit à briser ses impuissantes Idoles, à se faire baptiser, & à reconnaître que la Religion chrétienne & son Royaume lui étant venus de Dieu, l'un & l'autre étoient en sûreté sous une si puissante protection. Ensuite, s'étant fait apporter ses joiaux & ses plus précieux ornemens, il les distribua de sa propre main entre les Seigneurs qui avoient embrassé sa cause (66).

La nuit suivante, une grande partie de ses Soldats cédant à leur fraieur, passèrent dans le camp de Mani Pango, & lui firent entendre que le Roi & le reste de son Parti étoient dans une situation désespérée. Ils ajoutèrent que chacun pensoit à trouver quelque moyen de fuir, & qu'il n'y en avoit pas d'autre qu'un chemin assez étroit qui conduisoit vers la rivière, à mille ou douze cens pas de la Ville. L'extrémité de ce chemin, entre la rivière & la montagne, avoit à droite un petit marais, d'une portée de fusil de largeur, où la vase étoit profonde d'environ deux pieds. Sur la gauche étoient les montagnes : & l'armée de Mani Pango serroit de si près la Ville, qu'on ne pouvoit en sortir sans traverser le petit marais. Ce passage fut bouché sur le champ, avec quantité de pieux fort pointus & empoisonnés, qui étoient seuls capables d'arrêter les Troupes royales, supposé qu'elles entreprissent de fuir pendant la nuit. Mani Pango remit au lendemain l'attaque de la Ville. En effet, dès la pointe du jour il commença un assaut furieux du côté du Nord, dans l'endroit où la grande plaine se resserre dans un défilé fort étroit. Ici, dit l'Historien, cet audacieux Rebelle fut repoussé deux fois par un pouvoir invincible. Les Assiégés, qui s'en aperçurent, se crurent en droit d'insulter à la fureur de leurs Ennemis. Ceux-ci répondirent : « Ce n'est pas vous qui » nous avez vaincus ; c'est une femme vêtue de blanc, dont l'éclat admirable nous a presque aveuglés, & un Chevalier monté sur un *Palfrey*, qui » porte une croix rouge sur la poitrine ». Le Roi, qui apprit cette heureuse nouvelle, se hâta généreusement de faire avertir son frere, qu'il s'obstinoit envain de combattre le Ciel ; que la femme blanche étoit la Ste Vierge, Mere du Sauveur, dont il avoit embrassé la Religion ; que l'autre étoit S. Jacques ; & qu'ils étoient descendus tous deux du Ciel pour le secourir. Mani Pango riant de cet avis, disposa toutes ses forces à former une double attaque pendant la nuit suivante. Il se proposoit de donner l'assaut tout à la fois, par le défilé & par le chemin qui conduisoit au marais. Ayant même observé que le chemin étoit demeuré sans garde, depuis le premier effort qu'il avoit fait au défilé, il se réserva la conduite de cette partie, dans l'espérance de pénétrer jusqu'à la Ville. Mais le moment de la vengeance étoit marqué par le Ciel. Ses Troupes furent mises en fuite au défilé ; & les Assiégés s'étant aperçus du mouvement qu'il faisoit de l'autre côté pour forcer l'entrée de la montagne, fondirent sur lui, l'obligèrent de tourner le dos, & le poursuivirent dans le chemin même par lequel il avoit compris de les surprendre. Là, n'ayant point d'autre retraite que le petit marais, il oublia, dans l'ardeur de la fuite, les cruels préparatifs qu'il y avoit faits contre ses Ennemis ; ou plutôt les ténèbres ne lui permirent pas de les éviter, & la pointe d'un pieu fit l'office des armes pour terminer sa vie (67).

Cet accident rendit la paix au Royaume de Congo. Dom Alfonse, tran-

Fraternité obli-
geante.

Son frere l'atta-
que dans la ca-
pitale.

Il périt mélan-
cholic.

(66) Relation de Pigafetta, p. 133. & suiv.

(67) *Ibid.* p. 140.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

La mort du
Prince morte-
ment racontée.

Progrès du
Christianisme
sous le regne
à Alfonso.

Toutes les Ido-
les sont jetées
au feu.

quille sur le Trône, fit publier un pardon général, qui fut accepté de tous les Rebelles, à l'exception de Mani Bunda, Capitaine général, sur qui la honte eut plus de force que le devoir. Cependant la justice du Roi se laissa fléchir en sa faveur, à condition qu'il emploieroit le travail de ses mains à la construction de l'Eglise de Ste Croix (68).

Merolla raconte autrement le sort du Prince & de son Général. Panfaquirima, dit-il, ou Mani Pango, se retira dans les montagnes après la bataille. Il y fut arrêté & chargé de chaînes par quelques Nègres Chrétiens, qui l'amenerent dans cet état au Roi son frere. Ce pieux Monarque extrêmement affligé de le voir couvert de blessures, donna ordre qu'il fut pansé soigneusement, & s'efforça de l'y faire consentir. Mais la rage & le désespoir lui ayant fait rejeter tous les remèdes, il mourut bientôt, sans avoir voulu changer de Religion (69). Son Général, continu le même zèle, prit des conseils plus salutaires, & ne balança point entre la mort & le Baptême. Sa soumission lui fit obtenir la liberté; mais on lui imposa pour pénitence de porter pendant quelque tems de l'eau à l'Eglise, pour le Baptême des nouveaux Fidèles (70).

L'Eglise de Congo fut commencée le jour de Ste Croix, dont elle prit le nom. À l'exemple du Roi, qui porta sur ses épaules le premier panier de pierre, & de la Reine, qui se chargea aussi d'un panier de sable, tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour prêterent religieusement leurs mains au travail. Le peuple ayant marqué le même zèle, on vit bien-tôt arriver l'édifice à sa perfection; & le nombre de ceux qui se présentoient au Baptême se multiplia tellement de jour en jour, qu'il ne se trouvoit point assez de Prêtres pour cet office.

Le Roi prit la résolution d'envoyer un Ambassadeur en Portugal, & le fit accompagner de plusieurs personnes de distinction. Ce Ministre, qui suivant Merolla se nommoit *Roderigo*, & *Zakuten*, suivant Dapper (71), avoit ordre, non-seulement de remercier le Roi de Portugal, & de lui demander des Missionnaires, mais de laisser à Lisbonne une partie des Nègres de sa suite, pour y être instruits de la Religion & de la langue du Pays. D'un autre côté Dom Alfonso fit publier, sous peine de mort, dans toute l'étendue de ses Etats, un ordonnance à tous ses Sujets, de porter leurs Idoles & leurs charmes aux Gouverneurs des Provinces. On rassembla de toutes parts, avec un empressement merveilleux, les animaux, les reptiles, les oiseaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres & les figures peintes ou gravées, qui avoient fait jusque-là l'objet du culte public. Tous ces détestables monumens de l'idolâtrie furent brûlés dans le lieu où Dom Alfonso avoit vaincu son frere, & chaque Nègre y porta sa charge de bois pour cette exécution. Dom Alfonso distribua, pour les remplacer, une infinité de crucifix & de saintes images, que les Portugais lui avoient apportés. Il donna ordre à tous les Seigneurs de son Royaume de bâtir des Eglises dans le lieu de leur résidence, & d'y élever des croix. Sa Capitale étant l'objet de ses propres soins, il y fit bâtir trois nouvelles Eglises, l'une nommée *S. Salvador*, à l'honneur de sa dernière victoire,

(68) *Ibid.* p. 140.

(69) Faria dit qu'il fut conduit au supplice, & reproche cette action à Dom Alfonso.

(70) Merolla, p. 619.

(71) Il y a de l'apparence que Roderigo étoit son nom chrétien.

& pour servir de sépulture à la Maison Royale de Congo; la seconde, sous le titre de *Notre-Dame du Secours*; & la troisième sous le nom de S. Jacques (72).

On ne fut pas long-tems sans voir arriver des vaisseaux du Portugal. Ils apportèrent un grand nombre de Missionnaires, qui se dispersèrent aussitôt dans les Provinces. Le Peuple fut instruit, & la Religion cultivée avec un ardeur égale de la part des Fidèles & des Ministres. On prit soin d'élever quelques Nègres aux Ordres ecclésiastiques, pour les rendre capables d'instruire les Habitans dans leur propre langue (73).

Dom Alphonse vécut peu; mais aucun Historien n'a marqué le tems de sa mort. Il eut pour successeur Dom Pedre son fils, sous le regne duquel on vit faire de grands progrès à la navigation dans toutes ces mers. L'Isle de S. Thomas, qui avoit été déserte jusqu'alors, ou qui n'avoit pour habitans qu'un petit nombre de Mamelouks au long du rivage, le peuple de Portugais & de quelques autres Nations. Le Roi de Portugal y établit un Evêque, pour l'administration Ecclésiastique de cette Ville & du Royaume de Congo.

Dans la ferveur du zèle pour la Religion naissante & du respect pour ses Ministres, un Evêque ne pouvoit manquer d'être reçu avec des transports de joie par le Roi de Congo & par ses Peuples. La route, depuis la mer jusqu'à la Capitale, fut nettoyée soigneusement & couverte de nattes. Le Peuple y accourut en foule de toutes les parties du Royaume. A l'approche du Prélat, le Roi, accompagné de son Clergé & de toute sa Cour, alla au-devant de lui en procession solennelle. Il le conduisit à l'église de Ste Croix, qui fut érigée en Cathédrale, avec un Chapitre de vingt-huit Chanoines, des Chapellains, un Maître de la Chapelle, des Chantres, des orgues, des cloches, & tout ce qui appartient à la célébration du service Divin. Dans la suite, cet Evêque de S. Thomas & de Congo partagea fort également ses soins entre les deux objets de sa Mission. Etant mort enfin dans l'Isle de S. Thomas, le Roi lui donna pour successeur un Nègre sorti du Sang royal de Congo, qui avoit été élevé à Rome, où il avoit appris la langue latine. Mais en revenant à Lisbonne pour remercier le Roi de sa nomination, il mourut dans le voyage; & le Royaume de Congo demeura plusieurs années sans Evêque.

Dom Pedre étant mort aussi sans avoir laissé d'enfans, fut remplacé sur le Trône par Dom François, son frère, qui n'eut pas un plus long regne. Le cinquième Roi, nommé Dom Diego, fut le plus proche héritier de la même Maison (74). Il se distingua par son courage, sa prudence, sa libéralité, son esprit, & sur-tout par son zèle pour le Christianisme. En peu d'années, ses vertus militaires lui firent augmenter ses Etats par la conquête de tous les pays voisins. Il avoit tant d'affection pour les Portugais, qu'il abandonna les parures de sa Nation pour embrasser leurs usages. Sa magnificence éclatoit, non-seulement dans ses habits, mais dans les meubles de son Palais. Une belle étoffe ne lui paroissoit jamais trop chère: Les choses rares, disoit-il, ne devoient se trouver qu'entre les mains des Rois. Sa douceur & sa politesse répondoient à cette généreuse inclination. Dans l'usage auquel il s'étoit afflu-

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.
Le Portugal en-
voie de nou-
veaux Missio-
naires.

Mort d'Alphonse
& succession de
Dom Pedre.

Evêque nomi-
né à Congo.

Sa réception.

Etablissement
de la Cathédrale
& d'un Chapitre.

Mort de Dom
Pedre. Succession
de Dom Fran-
çois & de Dom
Diego.
Caractère de
Dom Diego.

(72) Pigaferra, p. 245. & suiv.

(73) *Ibidem*.

(74) Les Historiens, c'est-à-dire, les Voya-
geurs, passent si légèrement sur les circon-

stances de ces successions, qu'on n'y trouve au-
cune date, ni d'autres éclaircissements que
ceux qu'on recueille ici.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

Démêlés du
Clergé.

Autres troubles,
qui nuisent à la
Religion.

Trois Princes
massacrés.

Massacre de plu-
sieurs Portugais.

La paix est ré-
tablie par le Roi
Léon Alvaro.

jeté de ne porter qu'une fois ou deux les mêmes habits, il faisoit présent de ceux qu'il quittoit aux gens de sa suite. Les tapisseries, les draps d'or, les étoffes de soie, & les plus riches marchandises, commencèrent sous son regne à se répandre dans le Royaume.

Ce fut vers le même tems que l'Isle de S. Thomas reçut son troisième Evêque. La Cour de Portugal fit choix d'un Portugais, dont la religion & les mœurs étoient éprouvées. Mais il paroît que la sévérité de son caractère devint une source de division dans le Clergé. La plupart des Ecclésiastiques, accoutumés depuis long-tems à l'indépendance, avoient besoin d'un Supérieur plus traitable pour être ramenés doucement à la soumission. Leurs démêlés furent une scandale pour les Fidèles. Mais le Roi se déclara constamment en faveur de l'Evêque, & prit même le parti de faire arrêter quelques Prêtres, qu'il envoya prisonniers en Portugal & dans l'Isle de S. Thomas. D'autres se retirèrent volontairement avec tout ce qu'ils possédoient. En un mot, dir l'Auteur, la Religion souffrit beaucoup par la mauvaise conduite du Clergé.

Elle ne fut pas moins affoiblie par les troubles qui s'éleverent dans l'Erat. La mort de Dom Diego fit naître tout à la fois trois Concurrents à la Couronne. Le premier, quoique fils du Roi & destiné à la succession par le droit de sa naissance, étoit si généralement détesté, qu'une mort violente lui ravit aussi-tôt ses espérances. Les deux autres étoient du Sang royal; l'un favorisé de la plus grande partie du Peuple; l'autre soutenu par les Portugais & par un grand nombre de Seigneurs. Les Chefs des deux factions ayant rejeté toutes sortes d'accommodement, ceux de la seconde se flatterent d'en imposer au Peuple par un attentat sans exemple. Ils massacrèrent leur Adversaire au pied de l'Autel. Mais le Parti opposé tua leur Chef avec la même barbarie. Ainsi, tous les héritiers de la même famille ayant péri successivement, le Peuple fondit sur les Portugais (75), qu'il accusa des malheurs publics, & n'épargna que ceux qui purent tromper sa fureur. Cependant les Prêtres furent respectés; & le massacre d'ailleurs ne s'étendit point hors de la Capitale. Dom Henri, oncle du feu Roi, fut choisi pour lui succéder. Bientôt, dans la nécessité de marcher contre les Anzikkis, il laissa pour Régent du Royaume un jeune homme nommé Dom Alvaro, fils de sa femme par un autre Mari. La mort l'ayant enlevé à la fin de cette guerre, & la race des anciens Rois de Congo finissant avec lui, Dom Alvaro, alors âgé d'environ vingt-six ans, fut élevé sur le Trône par le consentement tranquille & unanime de toute la Nation.

La douceur & l'habileté du nouveau Monarque apaisèrent enfin tous les troubles. Il rappella les Portugais dispersés, & les ayant reçus avec beaucoup de caresses, il les déchargea du blâme de tous les malheurs passés. Il écrivit au Roi de Portugal, pour renouveler l'ancienne alliance de la Religion & du commerce. Ensuite, s'adressant à l'Evêque de S. Thomas, qui n'avoit osé paroître à Congo depuis les premières divisions, (76) il employa heureusement l'autorité de ce Prélat à rétablir la tranquillité dans le Royaume & le bon ordre dans le Clergé. L'Evêque retourna aussi-tôt dans l'Isle de S. Thomas; mais il y trouva la fin d'une vie sainte & laborieuse. C'étoit la troisième fois

(75) L'Historien ne s'explique point sur le nombre ni sur la qualité de ceux qui périrent dans cette occasion.
(76) Relation de Pigafetta, p. 151. & suiv.

que ces Régions se voyoient sans Evêque. Elles s'en ressentirent bien-tôt par la décadence de la Religion. Les Habitans retombèrent par degrés dans l'idolâtrie, sur-tout le Roi, qui avoit donné toute sa confiance à quelques jeunes gens de son âge. Dom Francisco *Bullamatare*, un de ces imprudens favoris, déclama ouvertement contre la loi qui défend d'avoir plus d'une femme, & causa les plus pernicioeux effets dans une Nation qui n'avoit regretté de ses anciens usages que les libertés de la polygamie. Enfin, Dom François mourut dans un âge peu avancé, & fut enterré solennellement dans l'Eglise de Ste Croix, quoiqu'il eut renoncé à la Religion chrétienne. L'Historien raconte que pendant l'obscurité de la nuit on entendit un bruit horrible; & que le lendemain au matin on s'aperçut avec horreur que le toit avoit été découvert & le corps de ce Prince attaché de sa tombe.

On ne nous apprend pas le nom de son successeur. Mais quelque tems après, les Jaggas, qui avoient ruiné par leurs pillages la plupart des pays voisins, entrèrent dans le Royaume de Congo par la Province de Batta. L'armée qu'on fit marcher contre eux n'ayant pu soutenir leur attaque, ils s'avancèrent vers la Capitale. Le Roi sortit à la tête de quelques Troupes. Mais se trouvant trop foible pour courir les risques d'une bataille, il entra d'abord dans sa Ville, d'où la nécessité le força de passer, avec sa principale Noblesse & le Clergé Portugais, dans une Isle de la Rivière de Zaïre. Les Habitans de S. Salvador se virent aussi contrainsts de chercher une retraite dans les montagnes; & l'Ennemi trouvant la Ville sans résistance, la réduisit en cendre. Après cette expédition, les Jaggas se divisèrent en plusieurs armées, qui se répandirent dans les Provinces du Royaume, pour y exercer une cruelle tyrannie.

Rien n'est comparable à la misère où le Royaume de Congo demeura plongé pendant plusieurs années. La plus grande partie des Habitans, errans dans des lieux déserts, pour éviter la fureur des barbares Jaggas, y périrent de faim & de maladie. Ceux qui avoient suivi le Roi ne furent pas moins tourmentés par la famine & la peste. Le prix d'un morceau de viande étoit un Esclave. Les peres vendoient un de leurs enfans pour se procurer ainsi la subsistance d'un seul jour, & retomboient le lendemain dans la nécessité d'en vendre un autre. Ces malheureuses victimes étoient achetées par les Portugais (77) qui venoient de l'Isle de S. Thomas avec des Vaisseaux chargés de provisions. Le Nègre qui étoit vendu se reconnoissoit volontiers pour Esclave, dans la seule vue d'obtenir de quoi soulager sa faim, & confirmoit le témoignage de celui qui le vendoit, dans la même vue. Lopez assure que dans ce nombre il se trouva des Nobles du premier ordre & des Princes mêmes du Sang royal (78).

Le Roi, qui n'avoit guères moins à souffrir du mauvais air de l'Isle & de la mauvaise qualité des alimens, y fut atteint d'une hidropisie qui lui enfla prodigieusement les jambes, & qui l'accompagna jusqu'au tombeau. Cet excès d'infortune lui inspira des sentimens de religion. Il se détermina, par le conseil des Portugais, à faire partir un Ambassadeur, pour implorer la

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.
Ce Prince abandonne le Christianisme.

Ravage des Jaggas dans le Royaume de Congo.

Le Roi se retire dans une Isle.

Trille état du Royaume.

Il implora l'assistance du Roi de Portugal.

(77) Commerce, dit l'Auteur, qui n'avoit . Jaggas.

guères moins de barbarie que les ravages des (78) Pigafetta, p. 156. & suiv.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

protection de Dom Sebastien, qui étoit monté depuis peu sur le Trône de Portugal. En effet, ce Prince, touché des malheurs d'une Nation qui avoit entretenu si long-tems une étroite alliance avec ses prédécesseurs, fit partir immédiatement François de Govea, avec un Corps de six cens Soldats & quantité de Volontaires. Il donna ordre à Govea de prendre, dans l'Isle de S. Thomas, des vivres, des munitions & des Vaisseaux même, si ses forces ne suffisoient pas pour le succès de sa commission.

Victoires de
François de Go-
vea.

En arrivant dans la Rivière de Zaïre, Govea joignit à sa troupe quelques Portugais qui n'avoient point abandonné le Roi de Congo dans la disgrâce. Ensuite, ayant rassemblé tout ce qui restoit de Nègres armés dans le Pays, il marcha fièrement vers les Jaggas, sans avoir daigné prendre la moindre information sur leur nombre. Il les défit en plusieurs batailles, moins à la vérité par la valeur des Habitans qu'il avoit pris sous ses enseignes, que par l'effroi même des Ennemis, qui redoutoient beaucoup les armes à feu. Enfin, dans l'espace d'un an & demi le Roi de Congo fut rétabli sur son Trône, & les Jaggas presque détruits jusqu'au dernier. Govea passa quatre ans dans le Royaume. Ensuite, laissant pour la garde du Roi une partie du secours qu'il avoit employé à le rétablir, il partit pour le Portugal, avec des lettres de ce Prince, qui demandoit un supplément de Missionnaires. On a déjà fait remarquer que les Voyageurs ne nous apprennent point son nom; mais ils assurent qu'étant devenu fort bon Chrétien, il donna au Royaume de Congo, par un mariage légitime, une Reine, qu'ils nomment *Donna Camarina*. Elle le fit pere de quatre filles. Il avoit eu d'une concubine une fille & deux fils, dont l'aîné, nommé Dom Alvaro, fut son héritier & son successeur.

Recherche des
mines d'or dans
le Royaume, &c.
ce qui la rend
inutile.

Pendant que Govea s'étoit arrêté à la Cour de Congo, Dom Sebastien Roi de Portugal, informé qu'il se trouvoit dans le Royaume plusieurs mines d'or & d'argent, y avoit envoyé deux personnes habiles, pour les découvrir & les mettre en œuvre. Mais le Roi de Congo, à la sollicitation de François *Barbuto*, Portugais, son Confesseur & son favori, donna aux deux Artistes, de fausses lumières, qui rendirent leur entreprise inutile. Barbuto avoit persuadé à ce Prince qu'il ne pouvoit découvrir les mines sans mettre son Royaume en danger. Il ne prévoyoit pas des conséquences aussi fâcheuses & beaucoup plus certaines, dont l'effet ne tarda guères à lui défilier les yeux. Les Marchands Portugais n'eurent pas plutôt perdu l'espérance des mines d'or, que négligeant le Pays & n'ayant plus d'intérêt capable de les y arrêter, ils tournèrent leur commerce dans d'autres régions. Alors, les occasions manquant pour le passage, la Mission se trouva si déserte & la foi si mal cultivée, que dans l'espace de peu d'années le Christianisme y toucha presque à sa ruine. Cependant Dom Alvaro II. qui avoit reçu de grands principes de Religion dès sa naissance, fut sensible au malheur de sa Patrie, & fit entendre ses plaintes en montant sur le Trône. Il envoya des Ambassadeurs en Portugal. Dom Sebastien, jeune encore, fit des promesses dont il négligea l'exécution. Mais Dom Alvaro, incapable de se refroidir, fit partir une seconde ambassade, dont le Chef, nommé Dom Sebastien Alvares & son parent, avoit ordre, non-seulement de demander des Missionnaires, mais encore de racheter plusieurs Chrétiens Nègres, qui avoient été vendus aux Portugais dans les circonstances qu'on a rapportées. De ces Esclaves, plusieurs se déterminent

Effets nuisibles à
la Religion.

Esclaves Nègres
rachetés par le
Roi de Congo.

nerent volontairement à demeurer dans leur condition. D'autres, sur-tout ceux qui étoient distingués par la naissance, retournerent dans leur Patrie, & ne servirent pas peu à soutenir la Religion chancelante. Mais quoique le Roi Dom Sebastien eût promis à l'Ambassadeur de lui donner des Millionnaires, il le laissa partir sans remplir cet engagement.

Trois ans se passèrent encore, à la fin desquels il envoya dans l'Isle de S. Thomas un Evêque Castillan, nommé *Dom Antonio de Glôya*, avec la commission de visiter l'Eglise de Congo. Ce Prélat eut malheureusement quelque démêlé avec le Gouverneur de l'Isle, & les effets en devinrent funestes à la Religion. Il fit voile à Congo; mais le Gouverneur & ses amis l'ayant représenté au Roi comme un Prêtre ambitieux & d'un caractère superbe & opiniâtre, toute la Cour se trouva si prévenue contre lui, que le Roi fut obligé de lui défendre l'entrée de sa Capitale, & de le tenir pendant quelques mois dans cet éloignement. Cependant le tems dissipa ces nuages. Il fut enfin reçu avec beaucoup d'honneur, & conduit même par le Prince héréditaire, qui fut envoyé au-devant de lui. Il employa huit mois aux fonctions de son ministère; & laissant le Roi & toute la Cour extrêmement satisfaits de sa conduite, il établit à son départ deux Religieux & quatre Prêtres pour le gouvernement de l'Eglise de Congo.

La mort infortunée de Dom Sebastien fit bien-tôt monter Dom Henri sur le Trône de Portugal. Cette nouvelle fit espérer à la Cour que le zèle de ce nouveau Monarque répondroit à la qualité de Cardinal dont il eût revêtu. Dom Alvare se hâta de lui écrire, pour lui demander des Théologiens. Mais la mort de Henri prévint sa réponse. Philippe de Castille ayant succédé à la couronne de Portugal, communiqua ce changement au Roi de Congo par ses lettres, & lui promit tous les secours qu'il avoit espérés de son Prédécesseur. Dom Alvare fit partir aussitôt Sebastien *da Costa*, avec la qualité de son Ambassadeur. *Da Costa*, jetté par la tempête sur la Côte de Portugal, y fit un triste naufrage. Le fidèle Dom Alvaro n'apprit cette fatale nouvelle que pour dépêcher aussitôt Lopez, Auteur de cette relation, qui par diverses raisons, qu'on a déjà rapportées, n'eut pas un sort plus heureux que ses prédécesseurs (79).

Le récit de tous ces événemens est fort obscur & fort imparfait dans les autres Voyageurs. Merolla observe, après Massé, que les premiers Religieux qui s'établirent à Congo étoient trois Dominicains, & que la chaleur du climat en fit périr deux, peu de tems après leur arrivée. Le troisième, faisant l'office de Chapelain dans l'armée de Congo, fut tué par les Jaggas, qui ravageoient alors ce Royaume, sous la conduite d'un fameux Général nommé *Zimbi*. On lit dans les mêmes Auteurs que ce redoutable Conquerant consulta aux dépouilles de ce Missionnaire, en se revêtant de ses habits, & paroissant le Calice à la main à la tête de ses Troupes (80).

Ces premiers Apôtres eurent pour successeurs douze Religieux de S. François, que Dom Diego *Cam* ou *Cano* conduisit dans son troisième voyage. Quelques Ecrivains attribuent la conversion du Royaume à cette troupe de Missionnaires, quoiqu'il soit probable que les trois premiers avoient jetté les

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

Voyez d'un
Evêque à Congo.

Eut l'intention
de la Religion.

A qui l'on attribue
la conversion
de Congo.

Bizarre sort d'un
Missionnaire.

(79) Voyez ci-dessus le Journal de Lopez, (80) Voyage de Merolla, p. 608.
publié par Pigafetta, au Tome III.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.
État de cette
Mission en 1645.

fondemens d'une si belle entreprise. D'autres aspirèrent dans la suite à la même gloire, jusqu'à l'année 1645, qui est célèbre dans les annales religieuses de Congo, par l'arrivée d'un grand nombre de Capucins, avec des lettres du Pape Urbain VIII. Ils étoient partis dès l'année 1640; mais les troubles qui suivirent la révolution du Portugal ayant interrompu leur voyage, ils n'entrèrent que cinq ans après dans la Rivière de Zaïre, sous le règne de Dom Garcie II. successeur d'Alvare. Leur débarquement se fit dans le Comté de Sogno, où ils furent reçus avec des transports de joie. Le Comte fit plusieurs milles au-devant d'eux. Il assista religieusement à la Messe, qu'ils célébrèrent dans l'Eglise de Pinda, Ville à l'embouchure de la Rivière. Son zèle lui avoit fait apporter ce qu'il avoit de plus précieux, pour en parer l'Autel & l'Eglise (81).

État de la Religion à Sogno.

Dapper observe qu'en 1647, quatorze Missionnaires Capucins, envoyés par le Pape, à la prière d'Alvare II, débarquèrent dans le Comté de Sogno, d'où ils se répandirent dans le Royaume de Congo, pour instruire le Peuple & travailler à la propagation de la foi.

Mécontentemens du Comte.

Sogno, comme on l'a déjà remarqué plusieurs fois, est la première Province de Congo qui reçut les lumières du Christianisme. On apprend par les relations des Missionnaires que c'est aussi celle où les semences de la Foi produisirent les plus abondantes moissons, soit parce qu'elle eut des Ministres en plus grand nombre, soit par les encouragemens qu'ils tirent de les Comtes, qui se distinguèrent toujours par leur zèle & leur attachement pour la Religion. Cependant le témoignage de Merolla ne leur est pas si favorable, qu'il ne les accuse d'avoir quelquefois traité les Missionnaires avec beaucoup de hauteur & de mépris. Les Portugais ayant entrepris la conquête de Sogno en 1680, cette expédition, quoiqu'infructueuse, irrita si vivement le Comte, qu'il résolut de se défaire des Capucins, par la seule raison qu'ils étoient venus de Portugal & qu'ils appartenoient à cette Couronne. Il employa l'occasion de quelques Marchands du Pays-bas qui retournoient dans leur Patrie, pour écrire au Nonce de Bruxelles & lui demander d'autres Missionnaires. Le Nonce lui envoya deux Cordeliers, accompagnés d'un Frere lai, mais qui avoient ordre d'obéir aux Capucins comme à leurs Supérieurs, s'il s'en trouvoit encore dans la Mission. Ces trois Religieux furent reçus du Comte avec des caresses extraordinaires, & conduits au Couvent des Capucins. Il étoit question d'en chasser deux anciens possesseurs, dont l'autorité n'avoit fait qu'augmenter par les ordres du Nonce. Après avoir cherché inutilement des prétextes, le Comte eut recours au traitement le plus barbare qu'on puisse s'imaginer. Il ordonna qu'ils fussent traînés hors des Terres pendant l'espace de deux milles, & cet ordre fut exécuté avec la dernière rigueur; c'est-à-dire, que les Capucins, liés de leurs propres cordons, & le visage contre terre, furent tirés par les pieds au travers des sables du Pays. Ils souffrirent ce supplice avec constance; mais l'un des deux en mourut bien-tôt; & l'autre, qui se nommoit Thomas de Siftola, ne se rétablit qu'après de longues douleurs.

Traitement cruel qu'il fait aux Missionnaires.

Leurs aventures après avoir été établis.

Ils furent laissés sur les confins des terres du Comte, dans une petite Isle déserte de la Rivière de Zaïre. Le secours du Ciel y fut leur soutien pendant

deux ou trois jours. Siftola, qui étoit le moins blessé, prit quelques oiseaux pour leur subsistance. Mais ils furent délivrés heureusement par quelques Pêcheurs Idolâtres, qui les conduisirent à *Bomangoy*, Ville capitale du Royaume d'Angoy. Là, un Nègre infidèle les reçut avec beaucoup d'humanité, leur donna fort bien à souper, & les logea dans une maison où il laissa trois femmes du Pays pour les servir. Mais les deux Millionnaires prenant peu de confiance aux Habitans, renvoierent les femmes après leur souper; & Thomas ayant chargé son Compagnon sur ses épaules, se mit en marche avec ce fardeau pour s'éloigner de la Ville. Il ne fit pas beaucoup de chemin sans être forcé de s'arrêter. Il plaça son Compagnon sous un grand arbre, où ils passèrent le reste de la nuit. Mais à la pointe du jour, n'étant pas plus capables d'avancer, & craignant d'être découverts, ils s'efforcèrent de monter sur l'arbre, dont le feuillage étoit propre à les cacher. Leur hôte, surpris de ne pas les retrouver le matin, jugea qu'ils ne pouvoient être fort éloignés, & marcha aussitôt sur leurs traces.

Il arriva près de l'arbre, où il n'avoit pas douté qu'ils ne fussent à se reposer. Mais dans l'étonnement de ne les pas appercevoir, il s'imagina qu'ils pouvoient avoir été enlevés par quelques Esprits, & parlant à lui-même (82) : " Si c'est le Diable, dit-il, qui a pris la peine de les emporter, il a voulu " sans doute me priver de la récompense que je pouvois espérer de mes services. Ce discours fit rire les Missionnaires. Ils prirent meilleure opinion que jamais de ce honnête Nègre, & mettant la tête hors de l'arbre, ils lui dirent avec confiance : " Nous sommes ici, mon cher ami. Ne doutez point de " notre reconnaissance. Nous n'étions sortis de votre maison que pour nous " rafraîchir un peu aux rayons du Soleil-levant. Le Nègre, charmé de les revoir, leur offrit deux hamacs, dans lesquels ils se firent conduire au Port de Kapinda, qui est à deux journées de Bomangoy.

D'un autre côté, un des trois Cordeliers qui étoient demeurés en possession du Couvent de Sogno, quitta cette Mission pour passer dans celle d'Angola. Un autre, effrayé sans doute de la barbarie du Comte, lui représenta qu'il se croyoit obligé de chercher ses malheureux frères, pour leur rendre les services de la charité; & partant sous ce prétexte, il se garda bien de retourner à Sogno. Le Frere-Lay, feignant de vouloir chercher les autres, s'échapa aussi & ne reparut jamais dans les terres du Comte. Enfin le Couvent se trouva sans autre Habitant qu'un autre Frere-Lay, nommé *Leonard*, que le Comte enferma sous la clef, dans la crainte qu'il ne suivît l'exemple de tous les autres (83).

Ce que l'Auteur ajoute doit paroître encore plus étrange. Le Peuple, dit-il, furieux de se voir abandonné de tous les Missionnaires, se souleva contre le Comte, le chargea de fers, & l'ayant relegué dans une Ile de la Rivière de Zaïre, se choisit un nouveau Souverain. Ensuite ayant appris que ce malheureux Prince ne vivoit pas tranquillement dans son exil, & qu'il sollicitoit même le secours des Nations voisines pour se rétablir, il se saisit encore une fois de sa personne, lui mit au col une pierre fort pesante, & le précipita dans la Zaïre avec cette imprécation : " Va*, monstre inhumain, va

La Mission de
Sogno est abandonnée.

Revolte des
Zaïra contre le
Comte.

Ils le noyèrent
pour venger les
Capotins.

(82) Voyage de Merolla, p. 622. & suiv.

(83) *Ibidem*.

H ij

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.
Récit
de la Mission.

» fuir tes jours dans la même rivière que tu as fait traverser à des Prêtres in-
» nocens. Ainsi mourut, dit Merolla, le Persécuteur des Capucins (84).

Quelque-temps après, le Pere *Joséph Maria* fut envoyé de Loanda à Sogno, pour reconnoître l'état de la Mission & s'assurer de la disposition des Habitans. En arrivant au Cap-Padron, à l'embouchure de la Zaïre, il fit avertir le nouveau Comte de ses intentions. Mais le penchant du Peuple étoit si déclaré pour les Missionnaires, qu'il étoit inutile de consulter le Souverain. Une foule de Nègres s'empresse de courir au-devant du Pere *Joséph*. Les uns lui racontèrent comment ils avoient traité l'Ennemi des Capucins. D'autres lui répondirent des dispositions du nouveau Comte. Tous jurèrent de défendre la Religion & ses Ministres jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ce serment fut confirmé dans la suite au pied des Autels. On pressa beaucoup le Pere *Joséph* de s'établir dans le Couvent. Mais il seignit d'abord que sa commission se bornoit de prendre avec lui le Frere *Leonard* & les ornemens ecclésiastiques pour retourner à Loanda. Enfin, paroissant se rendre aux instances du Peuple & aux desirs du Comte, non-seulement il consentit à demeurer, mais il engagea le Pere *Sissola*, qui étoit guéri de ses blessures, à reprendre son emploi dans la Mission. Depuis cet heureux jour, les Capucins ont toujours été respectés du Comte & de ses Sujets (85).

Distribution des
Fêtes dans le
Comté de Sogno.

Cette contrée demanderoit un grand nombre de Missionnaires pour répondre à son étendue. Elle en avoit anciennement six. Mais dans ces derniers temps ils étoient réduits à deux. L'Auteur & son Compagnon baptisoient dans un seul jour jusqu'à cinq cens personnes. Il leur venoit, de quatre ou cinq journées de distance, des mères avec leurs enfans dans les bras, pour demander le Baptême ou la Consécration. La nécessité de pourvoir aux besoins d'un si grand nombre de Chrétiens abandonnés, a porté le Comte & les Missionnaires à faire bâtir une Eglise dans chaque Ville. Du tems de l'Auteur, on en comptoit déjà dix-huit. Chacun de ces Etablissmens est pourvu d'un Nègre, qui a reçu son éducation dans le Couvent des Capucins, & qui fait réciter le Rosaire, de deux jours l'un, à l'assemblée des Fidèles. Le Samedi, il fait une Instruction publique; & les jours de Fête, au lieu de Messe, il fait chanter quelques Prières de l'Eglise. Le premier Dimanche du mois est célébré par une Procession solennelle (86).

Mœurs d'écoles.

Dapper donne au Comté de Sogno un grand nombre de Maîtres d'école, qui enseignent aux Nègres, non-seulement les principes de la Religion, mais à lire, à écrire, & qui en font d'excellens écoliers. Mais il ajoute qu'au milieu même du Christianisme, qui est la Religion dominante du Pays, il se trouve encore un grand nombre d'idolâtres; & qu'entre ceux qui prennent la qualité de Chrétiens, plusieurs n'en exercent les devoirs qu'à la vue des Blancs, & dans les occasions dont ils espèrent quelque profit (87).

Suivant Merolla, chaque Ville de Sogno porte la marque du Christianisme, par une Croix que les Habitans ont plantée dans quelque lieu consacré à cet usage. Ceux qui n'ont pas rempli le précepte de la Communion pascale ou qui meurent sans confession, ne laissent pas d'être enterrés dans ce cimetière public; mais les Missionnaires ne prennent point de part à leur sépulture.

(84) *Ibidem*.

(85) Voyage de Merolla, p. 623.

(86) *Ibidem*.

(87) Dapper, dans Ogilby, p. 545.

Au contraire, ceux qui ont reçu les Sacremens de l'Eglise sont ensévelis avec les cérémonies ecclésiastiques. On les assiste dans le cours de leurs maladies. On leur fournit même des remèdes. Le Couvent des Capucins n'est jamais sans quelques Esclaves expérimentés dans la médecine & la chirurgie. Leurs secours s'accordent gratuitement, pour ôter aux Nègres la pensée de recourir à leurs Sorciers. On a bâti, près du Couvent, un Hôpital pour les vieillards, les estropiés & les aveugles. Toutes ces charités, dit l'Auteur, n'ont pas peu servi au progrès de la Religion (88).

Le Comte qui regnoit à Dogno du tems de Merolla, étoit un Prince extrêmement affectonné à la Religion. Pendant la Messe on lui présentoit, à l'Evangile, un flambeau allumé, qu'il faisoit soutenir par un de ses Pages jusqu'après la communion du Prêtre. Les jours de Fête, on l'encensoit deux fois. À la fin de la Messe, il s'approchoit de l'Autel, pour recevoir l'imposition des mains & la bénédiction du Prêtre. Lorsque le Célébrant quittoit l'Autel, il se retiroit à l'écart pour finir ses prières. Ensuite il rejoignoit les Millionnaires, qui le conduisoient jusqu'à la porte de l'Eglise. Aussitôt qu'il étoit sorti, il se mettoit à genoux dans l'assemblée du Peuple; & tous les assistants lui renouelloient le serment de fidélité en se frappant la joue, suivant l'usage du Pays. Il leur marquoit, d'un signe de main, la satisfaction qu'il ressentait de leur zèle; & les saluant avec bonté, il se retiroit dans son Palais. Le Capitaine général, les Gouverneurs & les Manis, avoient leurs places marquées dans l'Eglise, pour éviter toutes les occasions de querelles. On accordoit aux femmes de qualité des tapis, pour se mettre à genoux; mais l'honneur du coussin étoit réservé pour la Comtesse (89).

Lorsqu'un Millionnaire visite les Eglises du Pays, le Gouverneur ou le Mani de la Ville prend le tems de la nuit, où l'on suppose que tous les Habitans sont retirés, pour faire publier dans toutes les rues qu'il est arrivé un Prêtre, & que tout le monde doit lui exposer ses besoins spirituels. Si le Mani paroît négliger ce devoir, les Millionnaires lui font ôter son Emploi (90). Comme la ruine de l'idolâtrie n'a pas guéri les Nègres d'un certain penchant pour leurs anciennes pratiques, sur-tout à l'égard des mariages & des enchantemens, les Millionnaires ont fait publier quelques Ordonnances, dont ils maintiennent soigneusement l'exécution. I. Tous les Manis ou les Gouverneurs qui ne sont point engagés dans un mariage légitime, sont privés de leurs Offices. II. Toutes les femmes enceintes doivent porter quelques reliques consacrées par la Religion, & ne pas user d'autres préservatifs à la naissance de leur enfant (91). III. Tous les parens doivent présenter leurs enfans à l'Eglise, dans l'espace d'un certain tems après leur naissance, & s'engager pour eux à quelque pratique particulière de piété, telle que de réciter le Rosaire une ou deux fois le jour, de jeûner les Samedis, ou de s'abstenir de viande les Mercredis, &c. IV. Le vol, ou le dommage causé aux biens d'autrui, doit être puni par le fouet. V. Au lieu des préservatifs magiques pour la garde des champs & des moissons, on doit employer des branches de palmier confa-

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.
Secours accordés aux Chrétiens Nègres.

Respect d'un
Comte pour la
Religion.

Visite des Millionnaires dans
les Villes.

Ordonnances
qu'ils font publier
pour empêcher
les idolâtries.

(88) Voyage de Merolla, p. 671. Ce détail & le suivant ne sont pas inutiles pour la connoissance des mœurs.

(89) Merolla, p. 631.

(90) Le même, p. 630.

(91) La plupart de ces loix sont le contre-pied des usages payens qu'on a rapportés dans un article précédent.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

Origine du
Christianisme à
Luango.

Luango retombe
dans l'idolâtrie.

Angoy n'a ja-
mais eu de Roi
chrétien.

Peines & souff-
rances des Mis-
sionnaires.

crées & planter des croix par intervalles (92). Cette police, ajoute l'Auteur, n'a rien de rigoureux dans l'exercice ; mais la rigueur des Millionnaires est extrême à la faire exécuter.

La Foi chrétienne, dans le Royaume de Loango, doit son origine au zèle d'un Capucin, qui se nommoit *Bernardino Ungaro*. Ce Missionnaire étant arrivé à Sogno, après avoir parcouru quantité de régions barbares, eut l'occasion de traiter dans son Couvent un Voyageur Portugais, qui chercha dans la suite à lui marquer sa reconnaissance, par l'éloge qu'il fit de son caractère à la Cour de Loango. Le Roi prit une si haute idée de son mérite, qu'il envoya ses deux fils à Sogno pour recevoir ses instructions. Ces deux jeunes Princes, auxquels le Missionnaire ne manqua pas d'inspirer les principes de la Foi, confirmèrent son éloge à leur retour, & firent naître au Roi leur père une forte envie de l'arrêter dans ses Etats. Il en écrivit au Gouverneur Portugais d'Angola, qui obtint du Supérieur de la Mission l'ordre qu'on lui demandait pour Ungaro. Dans un espace fort court, le Missionnaire instruisit le Roi & la Reine, il les baptisa & leur donna la bénédiction du mariage. Ensuite il baptisa le fils aîné du Roi, & trois cents personnes de la Cour, à l'exemple de la famille royale. Dans l'espace d'un an il donna le baptême à douze mille âmes.

Mais sa mort ruina bien-tôt de si belles espérances. Le Frère Leonard, qu'il avoit appelé dans sa maladie & qui n'arriva que pour le voir expirer, fut envoyé par le Roi au Supérieur général de la Mission, pour lui demander un Prêtre du même Ordre. Dans son absence, un Prince du sang royal, soutenu par quelques Chrétiens apostats, enleva au Roi sa vie & la couronne. Cet Usurpateur mourut presque aussitôt ; & son Successeur entreprit, avec le secours d'un autre Capucin, de continuer l'ouvrage d'Ungaro. Mais faute d'un plus grand nombre d'Ouvriers, le Royaume retomba insensiblement dans l'idolâtrie. Merolla raconte plusieurs entreprises qui se renouvelèrent de son temps, avec aussi peu de succès ; quoique les espérances, dit-il, fussent mieux fondées que jamais, depuis que le Roi avoit interdit le Commerce de ses Etats aux Hérétiques, pour avoir vendu des armes à feu dans quelques-unes de ses Provinces (93).

À l'égard du Royaume d'Angoy, l'Auteur n'apprit point qu'on y eût jamais vu de Roi chrétien. Ce Pays, dit-il, a toujours été habité par une Nation livrée aux fustiges & fort ennemie des Nègres de Sogno & de Kakongo. Pendant qu'il attendoit à Loanda l'occasion de s'embarquer pour l'Europe, il fut informé par une Lettre des Missionnaires de Sogno, que le Comte avoit fait la conquête d'Angoy ; & qu'ayant défarmé tous les Habitans, il avoit promis au Ciel de ne souffrir dans ce Royaume aucun Officier public qui n'eût embrassé le Christianisme (94).

Tous les Missionnaires relient beaucoup les peines auxquelles ils sont continuellement exposés dans les régions barbares. Mais il n'y en a point qui fasse éclater ses plaintes avec autant d'affection que Merolla. Rien n'approche, dit-il, des fustiges & des souffrances qui sont inévitables pour les Ministres de l'Evangile, soit qu'on veuille considérer la longueur des voyages, la privation

(92) Voyage de Merolla, p. 627.

les Anglois.

(93) L'Auteur entend ici les Hollandais & .

(94) Merolla, p. 651.

des nécessités de la vie, l'insupportable excès de la chaleur, sur-tout pour des Religieux aussi épaisément vêtus que les Capucins, les changemens de climat, les rochers & les précipices qu'il faut traverser, les persécutions des Sorciers, & souvent celles des mauvais Chrétiens; enfin les saignées fréquentes, qui affoiblissent les meilleures constitutions, & dont on ne peut se dispenser néanmoins, quand on veut se garantir de diverses maladies dont on est sans cesse menacé (95). Malgré la justice & la vérité qu'on doit supposer dans ce récit, il ne paroît pas surprenant que les Missionnaires aient quelque chose à souffrir de la persécution des Sorciers, lorsque de leur propre aveu ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie, & qu'ils emploient même le fer & le feu. L'ardeur de leur zèle les expose quelquefois aussi à divers effets du ressentiment des Idolâtres. Entre plusieurs exemples dont Merolla fait honneur à son Ordre, on ne s'arrête ici qu'au plus héroïque. Les Nègres du Royaume d'Ouerri ou d'Auverry (96) célèbrent tous les ans un sacrifice solennel à l'honneur de leurs ancêtres, & immolent pas anciennement moins de trois cens hommes; mais dans l'occasion qui fait le sujet de ce récit, ils ne destinoient à la mort que cinq victimes, choisies entre les Nobles de la Nation. Le Pere François *da Romano*, Supérieur de la Mission, & le Pere Philippe *da Fignar* ayant résolu de troubler cette abominable fête, se firent conduire, par un Nègre de leurs amis, jusqu'au troisième enclos de la Ville. Ils apperçurent d'abord une multitude d'Habitans, qui commençoient leurs chants & leurs danses au son des instrumens de musique. Mais dans le dessein d'observer mieux toutes les circonstances de leurs cérémonies, ils choisirent un lieu qu'ils crurent propre à leur servir de retraite, & qui étoit malheureusement celui dans lequel on conservoit les couteaux dont les Prêtres & les Sorciers devoient faire usage pour le sacrifice. Les deux Capucins furent bien-tôt découverts par ces cruels Bourreaux, & chassés avec de furieuses menaces. Mais loin de s'effraier, ils percerent hardiment la foule, & s'étant approchés du Roi, ils lui reprocherent sa détestable barbarie. Plusieurs Courtisans, qui entendirent ce langage, se jetterent aussi-tôt sur eux, les accablèrent de coups, les traînerent hors du cercle; & recommandant que les rangs fussent mieux fermés, pour achever leur funeste boucherie, il fut impossible aux Missionnaires d'en arrêter l'exécution.

Quelques jours après, on leur déclara que le Roi les chassoit de son Royaume. Mais ne s'étant point hâtés d'obéir à cet ordre, ils se virent environnés d'une troupe de Nègres, qui paroissoient en vouloir à leur vie. Cependant quelques Nobles se présentèrent heureusement pour les sauver des mains de ces furieux, sous prétexte que le Roi demandoit à les voir. Ils furent conduits au Palais, où pour toute audience ils ne reçurent que des coups & des injures, avec un ordre absolu de quitter le Pays. Mais lorsqu'ils se disposoient à partir, ils furent jetés dans une horrible prison, où ils passèrent trois mois dans les mêmes souffrances. Après cette ennuyeuse épreuve, ils furent vendus à titre d'Esclaves aux Marchands Hollandois, qui eurent assez d'humanité pour les débarquer dans l'Isle du Prince & leur rendre la liberté. Ils écrivirent de cette Isle à la Congrégation de *Propaganda Fide*, pour l'in-

ROYAUMES
DU CONGO
ET D'ANGOLA.

A quoi leur zèle
les expose.

Aventure de
deux Capucins.

Ils sont chassés
de leur Mission.

(95) Le même, p. 681.

(96) On en a vu la description.

ROYAUMES
DE CONGO
ET D'ANGOLA.

Avis qu'ils en
donnent à Rome
& rapporté qu'ils
reçoivent.

Comment ils
sont traités par
les Portugais.

Préférence des
Capucins Ita-
liens.

Effet bizarre du
zèle & de la char-
té d'un Capu-
cin.

former des disgrâces qu'ils avoient essuies. Elle leur répondit que l'Eglise avoit assez de Martirs; & que le Royaume d'Overy n'ayant que deux Missionnaires, elle leur conseilloit, dans l'exercice de leurs fonctions, de consulter moins leur zèle que leur prudence (97).

Mais les outrages des Nègres ne sont pas comparables aux dédommagemens que les Millionnaires en reçoivent à Loanda, par les caresses des Portugais (98). Au lieu d'y être obligés à la quête, suivant les termes de l'Auteur, ils voient apporter au Couvent une grande abondance de provisions, que ceux qui ne veulent point être testés ont des mesures à prendre pour arriver les premiers. Ces bons Chrétiens ne bornant point leur générosité aux Missionnaires de Loanda, entretiennent plusieurs autres Millions dans diverses contrées: charité si nécessaire, dit l'Auteur, qu'elles ne se soutiendroient pas sans ce secours.

Il fait remarquer que les Capucins d'Italie ont toujours obtenu dans ces Millions une sorte de préférence sur tous les autres Ordres, de la part même des Gouverneurs Portugais. Dom Jean de Sylva, qui commandoit alors à Loanda, étoit si dévoué aux Capucins Italiens, qu'il n'avoit jamais refusé une de leurs demandes. Quelques Prêtres de son Pays lui reprochant un jour cette prédilection, il leur répondit: « Je n'ouvre & ne lis jamais les placets des » Capucins pour examiner leurs demandes, parce que je suis sûr qu'ils ne me » demanderont jamais rien qu'il ne me convienne d'accorder. Si c'est en » faveur d'autrui qu'ils me sollicitent, je ne suis pas moins persuadé qu'ils » n'ont pas d'autres motifs que la charité chrétienne, & qu'ils ne connoissent » point ceux de l'intérêt.

Sylva, continue le même Auteur, fut confirmé dans cette favorable préférence par un événement fort étrange. Deux criminels ayant été condamnés au gibet, un Capucin, nommé François de Lycodia, par le mouvement d'un zèle héroïque, déclara au Gouverneur que s'il vouloir faire grâce à l'un des deux coupables, il souffrirait volontiers la mort à sa place. Le Gouverneur y consentit. Il ajouta même que s'il se trouvoit quelque âme généreuse qui voulût rendre le même service au second, il ne ferait pas difficulté de lui accorder la même faveur. Mais un exemple de cette nature n'étoit pas fait pour être imité. Le Pere Lycodia fut conduit au lieu du supplice. Cependant, avant que l'Exécuteur l'eût touché, Dom Sylva lui fit ôter la corde qu'il s'étoit mise lui-même au cou, & lui rendit la liberté avec de grands éloges. Le criminel n'en fut pas moins déchargé; & l'Auteur ajoute que si le Pere Leonard da Nardo, compagnon de Lycodia, eût été poussé du même zèle, il auroit également sauvé la vie au second coupable (99). Ce Pere Lycodia, qui finit ses jours ensuite dans la Mission, avoit des talens extraordinaires pour l'éducation des enfans. Il en avoit rassemblé une troupe nombreuse, qui étoient vêtus de l'habit de son Ordre; & sa méthode étoit de leur faire répéter le soir ce qu'il leur avoit enseigné pendant le jour. Merolla rend témoignage que de son tems il avoit soixante Ecoliers en habit de Capucin (1).

(97) Voyage de Merolla, p. 113.

(98) Le même, *ibid.* p. 676.

(99) Voyage de Merolla, p. 670.

(1) *Ibid.* Si l'un ne pouvait se dispenser

de donner un article des Missions, tous ces détails ne paroissent pas moins nécessaires pour en faire connoître le bien & le mal.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle de Congo, d'Angola & de Benguela.

§. I.

Air, Fossiles, Racines & Grains.

L'AIR de Congo, suivant Lopez, est plus temperé qu'on ne peut se l'imaginer. L'hiver y ressemble à l'automne de Rome. On n'y est jamais obligé d'augmenter l'épaisseur des habits, ni de s'approcher du feu. Il n'y a point de différence, pour le froid, entre le sommet des montagnes & les plaines. On voit même des hivers où la chaleur est plus vive qu'en été. L'Auteur assure qu'elle est quelquefois excessive à deux heures après midi. Il en attribue la cause aux pluies continuelles.

La différence des jours & des nuits n'est que d'un quart-d'heure pendant toute l'année.

L'hiver commence ici au mois de Mars, lorsque le soleil entre dans les signes du Nord; & l'été au mois de Septembre, lorsque le soleil passe dans les signes du Sud. Il ne tombe jamais de pluie pendant l'été; mais elle dure sans interruption pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juiller & Août, qui composent l'hiver. Les beaux jours du moins y sont fort rares. On est surpris de la force des pluies & de la grosseur des gouttes. Lorsque les terres sont bien abreuvées, toutes les rivières s'enflent & repandent leurs eaux dans les Pays voisins. Les premières pluies commencent ordinairement le quinze, & quelquefois plus tard. De-là vient que les nouvelles eaux du Nil, qui sont attendues avec tant d'impatience en Egypte, arrivent plus tôt ou plus tard.

Dans toutes ces Contrées les vents d'hiver soufflent du Nord à l'Ouest, & du Nord au Nord-Est. Ils ont été nommés par les Portugais, *Vents généraux*; ce sont les mêmes que les Romains nommoient *Etesiens*, & qui soufflent en été dans l'Italie. Ils poussent avec beaucoup de force les nuées vers les grandes montagnes, où se rassemblant & se trouvant pressées, elles se condensent beaucoup. A l'approche de la pluie, elles paroissent comme perchées au sommet de ces montagnes; & de-là viennent, suivant l'Auteur, les inondations du Nil, du Sénégal & des autres rivières, qui se déchargent dans les mers orientales & occidentales.

Pendant l'été du Pays, qui est l'hiver de Rome, les vents soufflent du Sud au Sud-Est. En nettoyant les parties méridionales du ciel, ils poussent la pluie vers les régions du Nord. Leur effet le plus salutaire est de répandre de la fraîcheur dans toutes ces Contrées; sans quoi il seroit impossible d'y résister à des chaleurs si excessives, que pendant la nuit même on est contraint de suspendre au-dessus de soi deux couvertures pour se garantir de l'embrasement de l'air.

Les Voyageurs remarquent aussi qu'il ne tombe jamais de neige à Congo & dans les Pays voisins, & qu'on n'en apperçoit point au sommet des plus hautes montagnes; excepté vers le Cap de Bonne-Espérance, & sur quelques autres

Tome V.

I

HISTOIRE
NATURELLE
Hiver, été &
pluies.

Vents réguliers
d'hiver.

Vents réguliers
d'été.

Néges

HISTOIRE
NATURELLE.

monts que les Portugais ont nommés *Sierra nevada* ou *Monts de nége*. Mais on ne vante point cette propriété du Pays comme un avantage; car un peu de nége ou de glace paroîtroit à Congo plus précieux que l'or. Qu'on se croiroit heureux, s'écrie Lopez, (2) d'y pouvoir quelquefois rafraîchir les liquors!

Mines & métaux.

On trouve dans le Royaume de Congo des mines de divers métaux, sans en excepter l'or & l'argent. Dapper paroît persuadé, sur différens témoignages, qu'il y a quelques mines d'or aux environs de la Capitale (3). Mais cette opinion a peu de vraisemblance. Les Portugais ont demeuré si long-temps dans le Pays, & leur goût pour ce métal est si connu (4), qu'elles n'auroient point échappé à leurs recherches. Mais Carli prétend qu'il se trouve des mines d'or près d'une mine de fer (5) dans la Province de Bamba. & que les Habitans ont cessé d'y travailler à l'arrivée des Portugais, pour se garantir de la guerre & de la perte de leur liberté (6). Lopez explique, par la même raison, le refus qu'ils ont toujours fait de les découvrir aux Etrangers. Il assure aussi qu'Angola est non-seulement fort riche en mines d'argent & d'excellent cuivre, mais qu'il n'y a point de Pays dans l'univers qui produise une si grande abondance de toutes sortes de métaux (7).

Excellent cuivre.

Il est certain, suivant Dapper, que le cuivre est fort commun dans le Royaume de Congo, sur-tout dans la Province de Pemba, près de la Ville du même nom. La teinture de jaune est si forte dans les terres, que les Artistes l'ont prise pour de l'or. Sogno n'en est pas moins rempli; & son cuivre étant encore meilleur que celui de Pemba, on en fabrique à Loanda les bracelets & les anneaux que les Portugais transportent à Kallabar, à Kiodelkey & dans d'autres lieux. Linschoten assure que Bamba produit des mines d'argent & de quelques autres métaux. Il place à Sunda, du côté de l'Est, des mines de cristal & de fer. Les dernières, dit-il, sont les plus estimées des Nègres (8), parce qu'ils font de ce métal, des couteaux, des épées & d'autres armes.

Belles pierres de plusieurs espèces.

Les montagnes de Congo portent en plusieurs endroits différentes sortes de très-belles pierres, dont on pourroit faire des colonnes, des chapiteaux & des bases d'une telle grandeur, que si l'on en croit Lopez on y couperoit facilement une Eglise entière d'une seule pièce, & de la même pierre que l'obélisque Romain de la *Porta del Popolo*. On y trouve des monts entiers de porphyre, de jaspe & de marbre de différentes couleurs, qui portent à Rome le nom de marbres de Numidie, d'Afrique & d'Ethiopie. On en voit quelques piliers dans la Chapelle du Pape Grégoire. Les mêmes montagnes ont une pierre marquetée, dans laquelle il se trouve de fort belles yacinthes; c'est-à-dire, que les raies ou les veines qui sont distribuées par tout le corps peuvent en être tirées comme les pepins d'une grenade, & tombent alors en petites pièces du plus parfait yacinte. Mais on feroit, de la masse entière, des colonnes d'une beauté merveilleuse.

Enfin, les montagnes de Congo renferment d'autres espèces de pierres rares, qui paroissent imprégnées de cuivre & d'autres métaux. Elles prennent

(2) Relation de Pigafetta, p. 13. & suiv.

(3) Dapper, dans Ogilby, p. 332.

(4) Dapper, dans Ogilby, p. 332.

(5) On en a parlé ci-dessus.

(6) Voyage de Carli, p. 172.

(7) Relation de Pigafetta, p. 33.

(8) Dapper, *ubi sup.*

le plus beau poli du monde, & sont d'un usage admirable pour la sculpture & la gravure (9).

Ce grand Royaume produit chaque année deux moissons régulières. On commence à semer au mois de Janvier, pour recueillir au mois d'Avril. L'hiver arrive ensuite, mais il ressemble au printemps ou à l'automne d'Italie. La chaleur recommence au mois de Septembre, & rend les terres propres à recevoir de nouvelles semences, qui offrent une moisson abondante au mois de Décembre (10). Merolla dit qu'on sème au mois de Mars dans le Comté de Sogno, & qu'avec la faveur des pluies on moissonne au mois de Juin.

Le même Auteur observe que dans la culture des terres les Habitans n'emploient ni la charrue, ni la bêche. Aussitôt que les nuées annoncent la moindre pluie, les femmes disposent le terrain, en arrachant d'abord les herbes & les racines, qu'elles ramassent en tas, pour les brûler dans le même lieu. Ensuite, à la première pluie, elles remuent la terre avec une espèce de truelle fort légère, nommée *Lzegu* ou *Ekéju*, qui est soutenue par un manche d'un pied de long. A mesure qu'elles ouvrent le sillon d'une main, elles y répandent, de l'autre, leurs semences, qu'elles portent dans un sac à leur côté. Pendant cet exercice, elles sont obligées, dit l'Auteur, de porter leurs enfans sur leur dos, pour les garantir d'une multitude d'insectes qui forment de la terre & qui seroient capables de les dévorer. Elles se servent d'une espèce de hamack, qu'elles ont autour des épaules, où l'enfant est comme assis, en avançant ses petites jambes, qui embrassent la ceinture de sa mère (11).

La terre, suivant l'expression de Carli, est noire & féconde, comme les femmes qui la cultivent. Lorsque le temps de la moisson est arrivé, elles font différens tas de chaque espèce de grains. On commence par donner au Makolonte ce qui est nécessaire pour sa subsistance. Ensuite on met à part ce qu'on destine pour ensemençer les terres dans la saison suivante; & le reste se divise entre les Habitans, suivant le nombre qui se trouve dans chaque cabane. L'herbe est toujours verte dans ce Pays. Qu'on la brûle, sans l'arracher, elle repousse aussitôt (12). Le Duché de Batta & les territoires voisins sont si gras & si fertiles qu'ils produisent toutes sortes de provisions. Celui de Pemba, sur-tout du côté de S. Salvador, est favorisé d'un air frais & serain, qui enrichit les pâturages & qui donne aux arbres un éclat admirable (13).

Les grains sont ici de plusieurs espèces. Celui qui se nomme *Lugo*, ressemble au grain de moutarde; mais il est un peu plus gros. On le broie dans des moulins à bras. Sa farine est fort blanche, & fait un pain de si bon goût, qu'on ne le croit point inférieur au froment. Ce grain, qui est venu nouvellement des bords du Nil, vers l'endroit où il forme son second lac, est aujourd'hui d'une extrême abondance à Congo. On y voit aussi une sorte de miller blanc, nommé *Mazza* ou *Cora de Congo*, que d'autres nomment encore *Mazza Manputo* ou bled Portugais. Le maïs (14) n'y est pas moins commun; mais il ne sert qu'à la nourriture des porcs. Les Habitans n'elli-

HISTOIRE
NATURELLE.

Agriculture &
moissons du
Pays.

Division du pro
duit des terres.

Diverses sortes
de grains.

(9) Pigafetta, *ubi sup.* p. 116.

(10) Carli, *ubi sup.* p. 168.

(11) Voyage de Merolla, p. 611.

(12) Voyage de Carli, p. 370. & 372.

(13) Dapper, dans Ogilby, p. 129.

(14) Dapper dit qu'il est semblable au riz, mais plus petit.

HISTOIRE
NATURELLE.Plusieurs espèces
de légumes.

ment pas beaucoup plus le riz (15). Il est en si grande abondance, qu'il n'a pas même de valeur établie (16).

La plupart des légumes du Pays sont inconnus en Europe, à l'exception du bled d'Inde & d'une sorte de fèves, nommée *Nkafete* (17). Dapper, qui les nomme *Enkofsa*, leur donne la couleur des châtaignes, & les représente comme une excellente nourriture. Cependant l'excès, dit-il, en est dangereux & cause des tranchées douloureuses (18).

L'*Onvanda*, espèce de grain qui ressemble au riz, croît sur un arbuste, & multiplie tous les six mois sans culture. Il se conserve deux ou trois ans. Le *Nkanza* ressemble beaucoup à la fève d'Inde. Il est d'une blancheur extrême. Comme il vient du Brésil, les Portugais lui ont conservé le nom de fèves brésiliennes.

Le *Kangula* est une autre sorte de légume, fort recherché des Nègres, mais peu estimé des Européens.

Mussa - Mambala.

Le *Mussa-Mambala* pousse des tiges de la hauteur du bled d'Inde, & ne lui ressemble pas mal par la blancheur & la forme de ses épis. Sa farine est blanche & moins nuisible à l'estomac que plusieurs autres grains du Pays. La semence de l'herbe nommée *Miffango* ressemble beaucoup à celle du chanvre (19). Battel lui donne le nom de bled dans le Royaume de Loango. L'*Azeli* est une Plante qui croît de la hauteur d'une pique, & dont l'épi ressemble à celui du millet. Elle donne la colique à ceux qui en mangent pour la première fois. L'*Eluvo* se conserve plusieurs années. Son épi est triangulaire, & son grain semblable au millet, mais rouge & d'un usage fort laid.

Azeli.

Mandula ou
Mandoles.

Entre plusieurs autres légumes, les Nègres estiment les mandols, qui croissent trois ou quatre ensemble, comme les vesces, mais sous terre & de la grosseur d'une olive ordinaire. On en tire un lait, qui ressemble à celui d'une espèce d'amandes que les Italiens nomment *Mandoles*, & l'Auteur est persuadé qu'elles en tirent leur nom. L'*Inkumbe*, autre sorte de légume de terre, de la forme d'une balle de mouton, est très saine & de fort bon goût. Merolla prétend avoir trouvé parmi ces balles de véritables muscades, qui étoient peut-être tombées des arbres, mais dont l'usage n'est pas connu des Nègres. Ils en ont de sauvages, qu'ils appellent *Nieubanampunis* (20).

Muscades fau-
vages.

Maniok.

Dapper raconte, que dans le Royaume d'Angola le pain se fait de la racine de maniok. Les Habitans la nomment *Mandioki*. Elle est fort commune aux environs de Loanda, par la double raison que le terroir lui est propre & que la vente en est considérable. On en distingue plusieurs sortes, qui se ressemblent de loin, quoique la racine, la qualité & la couleur même en soient différentes. Les feuilles de la Plante sont d'un verd foncé, comme celles du chêne, avec quantité de veines & de petites pointes. La tige s'élève de dix ou douze pieds & se divise en plusieurs branches. Mais elle est aussi foible que la saule. Ses fleurs sont fort petites, & sa semence assez semblable

Description de
cette Plante.

(15) Merolla dit que les Habitans le nomment *Mampuni*, & qu'il ressemble au bled d'Inde.

(16) Pigafetta, p. 110.

(17) Dapper, dans Ogilby, p. 529.

(18) Voyage de Merolla, p. 633.

(19) Voyez ci-dessus l'article de Loango.

(20) Voyage de Merolla, p. 633.

à celle du *Palma-Chrifti*, fans aucune propriété connue. La méthode des Nègres pour la cultiver, ne demande pas beaucoup d'art. Après avoir préparé la terre, en la remuant & la divifant en monticules, ils y enfoncent, à fept ou huit poudes de profondeur, de petits rejets de la longueur d'un pied, & d'un pouce de groffeur, deux ou trois fur chaque monticule; de forte qu'ils ne s'élèvent pas de plus de quatre ou cinq poudes au-deffus de la terre. Ils y prennent racine prefqu'auffi-tôt, & dans l'efpace de neuf ou dix mois ils deviennent hauts de douze pieds, avec un tronc de la groffeur de la cuiffe, qui fe charge d'un grand nombre de branches. Enfin, pour faire groffir la racine, on nettoie fort foigneufement la terre aux environs; & lorsqu'on croit la Plante à fa maturité, on coupe le tronc, qui n'est propre qu'au feu, en réfervant les petites branches pour la plantation fuivante. On déterre alors la racine, & l'ayant dépouillée de fon écorce, on la réduit en farine, dans un moulin qui refemble à la roue d'un fûrgon. Cette opération emploie plusieurs Efcaves, les uns pour jeter la racine dans le moulin & veiller au mouvement de la roue; d'autres pour tirer la farine, & d'autres pour la faire fécher fur le feu, dans des chaudrons ou des poëles de cuivre. On bâtit, pour ce travail, des apprentis (21) longs de cent pieds & larges de trente ou quarante, avec dix fourneaux de chaque côté, & trois moulins mobiles, qui peuvent fe transporter fuivant le befoin. Chacun a la liberté de cultiver autant de maniok & d'en faire autant de farine qu'il le juge à propos. Un apprentis de vingt fourneaux demande ordinairement cinquante ou foixante Efcaves. Un *Alquer* de farine, ou deux *Arobes* (22), fe vend quelquefois à Loanda jufqu'à deux cens cinquante ou trois cens reys (23).

Les Habitans du Comté de Sogno n'employent point la racine de maniok à faire du pain. Après l'avoir brulée en petites parties, de la groffeur du riz, ils la mangent crue, ou trempée dans l'eau chaude. Merolla nous apprend même que les Portugais font plus d'ufage du maniok que les Nègres, foit parce qu'ils apportent plus d'art à le planter, foit parce qu'ils en font des provisions qui durent plusieurs années. Le *Gnamit*, ou le pain de racines bouillies, eft fort différent du pain de maniok.

Les racines de *Butaris*, bien grillées, approchent beaucoup du goût de la châtaigne (24).

La culture des jardins ne demande point ici plus de peine que celle des champs. On y voit des navets, des carottes, des patates, des taves, des choux, mais moins pommes qu'en Europe; du pourpier, des épinards, de la fauge, de la lavande, du thin, de la marjolaine, de la coriandre, & quantité d'autres Plantes aromatiques, fans compter plusieurs efpeces qui font inconnues en Europe. Les fruits communs font les ananas, les anones, les bananes, les aroffes, les courges, les melons, les concombres, &c. Entre les Plantes qui s'élèvent peu, la plus eftimée eft l'ananas. Ses feuilles refsemblent à celles de l'aloës, & fon fruit à la pomme de pin, dont il n'est différent que par la couleur. Elle eft jaune; & dans fa maturité, toute fa fubftance fe mange

HISTOIRE
NATURELLE.
Manière de la
cultiver dans le
Royaume d'An-
gola.

Farine qu'on en
tire.

Ufage qu'on en
fait à Sogno.

Butaris.

Culture des jar-
dins.
Diverses fources
de fources.

Ananas des
Cottig.

(21) Tous ces Barimens font à quelque dif-
tance de Loanda, vers la rivière, car les envi-
rons de la Ville ne produifent rien. Voyez-ci-
deffus.

(22) Un arobe fait trente livres.

(23) Dapper, dans Ogilby, p. 556. & fuiv.

(24) Merolla, p. 633.

HISTOIRE
NATURELLE.

sans exception. Le sommet de ce fruit est couronné d'une touffe de feuilles, qui se replantent & qui produisent un nouveau fruit. L'ananas bien mûr a quelque chose de plus délicieux que le melon ; mais s'il est coupé verd il s'écrit & sèche aussi-tôt (25).

Anones.

L'*Anones*, auquel les Portugais ont donné ce nom, suivant Dapper, de celui (26) d'un Duc qui l'apporta ici le premier, est un fruit fort agréable, de couleur cendrée, aussi gros que le poing, & presque rond comme la pomme de pin (27).

Le bananier &
le mousle d'É-
gypte.

Lopez prend les bananiers pour les *Moufes* d'Égypte & de Syrie. Il prétend que dans ces contrées ils parviendroient à la grandeur d'un arbre, si l'on n'a-voit soin de les couper chaque année, pour rendre leur fruit plus parfait (28).

Les melons, les concombres & les citrons du Pays sont d'une grosseur extraordinaire & d'un goût très-agréable (29).

§. II.

*Arbres de Congo & d'Angola.*Prodigieuse
grandeur des ar-
bres.

Enfaka.

Manière dont
ils se multiplient.Il est commun
dans les Indes.

Le mirrone.

ON doit être accoutumé, par les Relations précédentes, à lire sans étonnement que l'Afrique produit des arbres d'une hauteur & d'une grosseur si démesurée, qu'un seul fournit à la construction d'un grand nombre de maisons & de canots. Celui qui tient le premier rang est nommé *Enfaka* par les Habitans ; figuier Indien, par Clusius ; & par Linschoten, *Arbor de raiz*, ou l'arbre des racines. Il s'en trouve plusieurs dans l'île de Loanda. Ses branches, qui sortent du sommet d'un tronc fort élevé, se répandent en grand nombre. On en voit descendre de petits jets de couleur d'or, dont quelques-uns touchant à terre, y prennent racine & forment de nouvelles Plantes, qui grossissent en peu de tems & produisent de leurs branches d'autres jets qui se régénèrent de même. Quelquefois un seul arbre s'étend ainsi l'espace de mille pas, & forme par degrés un petit bois où trois mille hommes peuvent se mettre à l'abri. Les branches sont si serrées, qu'elles forment des cavités impénétrables aux rayons du soleil, où la voix retentit comme dans autant d'échos. Les feuilles des jeunes branches sont laineuses, & d'un verd blanchâtre comme celles des coignassiers. Le fruit, qui est rouge au dedans & au dehors, croît entre les feuilles de ces jeunes branches, comme les figues ordinaires. Sous la première superficie de l'écorce on trouve une espèce de filace, qui, étant battue soigneusement, nettoyée, & filée en longueur, sert à fabriquer des étoffes grossières. L'*Enfaka* croît aussi à Goa & dans les Indes, où les Habitans s'en font des cabinets de verdure pour se rafraîchir dans la chaleur (30).

Le *Mirrone* est un autre arbre, qui n'est pas fort différent de l'*Enfaka*. Le bois en est dur & les feuilles semblables à celles de l'oranger. Les branches envoient aussi quantité de jets, qui prennent racine en touchant à la terre. Le mirrone se plante ordinairement près des maisons, & passe entre les Idolâtres pour une

(25) *Ibid.* p. 634.(26) Dapper, *ubi sup.* p. 556.

(27) Pigafetta, p. 111.

(28) Dapper, *ubi sup.* p. 529.(29) *Ibid.*

(30) Dapper, dans Ogilby, p. 579.

espece de Divinité tutélaire. Ils lui tendent un culte comme à leurs Idoles ; & dans plusieurs Cantons ils laissent, au pied de cet arbre, des cales basses remplies de vin, pour le rafraîchir dans sa soif. Ils se reptocheroient comme une profanation de marcher sur une de ses feuilles. Mais lorsqu'ils voyent quelque branche brisée, ils cessent de l'adorer ; & la dépouillant de son écorce, ils en font des pagnes pour les femmes grosses. Leurs Sorciers les assurent que c'est un préservatif contre les accidens de cette situation. Merolla remarquant avec combien de soin les femmes cultivoient cet arbre dans l'étendue de sa Mission, en fit abattre un, sous prétexte d'en vouloir faire des planches. On lui demanda, d'un air chagrin, pourquoi il causoit ce tort au Pays ; mais personne n'osa pousser plus loin les murmures (31).

L'alikonde est encore un arbre d'une grosseur extraordinaire ; mais il n'est pas moins commun dans d'autres Pays dont on a déjà donné la (32) description. L'arbre nommé *Mofuma*, dont on fait les Canots, croît sur les bords de la Rivière de Zaïre. Son bois a quelque ressemblance avec le liège, & ne s'enfoncé jamais quoique le Canot soit rempli d'eau. C'est sur cet arbre qu'on recueille la soie de coton, substance laineuse, que les gens de mer emploient au lieu de plumes, pour se faire des coussins & des oreillers. Le coton croît ici de lui-même ; s'il étoit aidé par la culture, il y seroit en abondance. Ses fleurs s'ouvrent aux mois de Juin & de Juillet, & mûrissent au mois de Décembre (33).

Les bords de la Rivière de Lelundo, dans la route qui conduit à S. Salvador, sont ornées d'une multitude de cedres, qui ne servent aux Habitans qu'à faire des canots ou du bois à brûler (34).

Toutes les Parries du Royaume de Congo produisent beaucoup d'arbres fruitiers. Dans la Province de Pemba, le plus grand nombre des Habitans se nourrit de fruits. Les citrons, les limons, les bananes, & sur-tout les oranges y sont en abondance. Elles rendent beaucoup de jus, sans être aigres ni douces, & ne sont jamais nuisibles dans l'usage. Pour faire juger de la fertilité du Pays, Lopez tend témoignage que pendant l'espace de quatre jours il vit étroit assez haut un petit citronnier, d'un pépin qu'il avoit planté (35).

Merolla observe que dans le Comté de Sogno les limons sont excellens, & qu'une des îles en est particulièrement si remplie, qu'à la réserve de quelques orangers il ne s'y trouve pas d'autres arbres. En allant à Singa, on rencontre de grands bois d'orangers, dont les fruits portent le nom d'oranges de Portugal, quoiqu'elles soient d'un goût si délicieux qu'elles mériteroient celui d'oranges de la Chine.

Le fruit d'un arbre que les Habitans nomment *Mabokke*, a beaucoup de ressemblance avec les oranges de l'Europe. Sa forme est d'une rondeur admirable. Il a la peau rude. On trouve au dedans quantité de pepins qui ressemblent à ceux de la grenade, mais dispersés avec moins d'ordre. Le goût tire un peu sur l'aigre ; mais il est si délicieux, qu'on ne fait pas difficulté de donner ce fruit aux malades dans l'ardeur même de la fièvre, pour leur ra-

HISTOIRE
NATURELLE.

Son usage pour
les femmes gros-
ses.

L'alikonde.

Le mofuma.

Le cedre.

Arbres fruitiers.

Limons de So-
gno.

Orangers de
Singa.

Le mabokke.

(31) Voyage de Merolla, p. 615.

(32) L'alikonde même a été décrite.

(33) Dapper, *ubi sup.* p. 556. & 557.

(34) Pigafetta, p. 117. & Dapper, p. 529.

(35) Pigafetta, p. 111.

fraichir le palais. On en distingue deux sortes; le grand & le petit. Il semble que la bonté du dernier l'emporte sur celle de l'autre, à proportion qu'il lui cede en grosseur.

Nichefi,
Renne,
Mamaï,
Gouti.

Le nichefi, la banane & le mamaï se trouvent ici comme au Bresil. Mais, entre plusieurs autres fruits, le plus estimé est celui que les Habitans nomment *Cont*. Il ressemble à la *Poire-giante*, & sa forme n'a rien d'extraordinaire; mais au dedans il est de la blancheur du lait. Ses pepins ont la figure d'une fève. Le jus du cont est d'un agrément si singulier, qu'on le donne aux malades pour leur rappeler le goût. L'Auteur vit plusieurs de ces arbres, qui croissoient sans culture dans les montagnes de Congo.

Le kachina.

Le *Kachina* est plus gros qu'une pomme commune. Dans sa maturité, il s'embellit par un mélange de jaune & de cramoisi. De sa tige sort un second fruit de couleur cendrée, qui est fort chaud, quoique l'autre soit extrêmement doux & rafraichissant. Grillé ou cuit sous la cendre, il a le goût de nos châtaignes (36).

Le kola.

Le *Kola* n'est pas moins gros que la pomme de pin. Il renferme, sous son écorce, un autre fruit qui ressemble à la châtaigne. Entre plusieurs qualités (37) on lui attribue celle de guérir les maladies hépatiques. Lopez raconte qu'un foye pourri, de poule ou de quelque autre oiseau, qu'on couvre de la chair de ce fruit, reprend sa fraîcheur & son état naturel. Le kola est d'un usage fort commun dans le Pays, & son abondance en rend le prix très-vil. Le même Auteur met l'arbre qui le produit au rang des palmiers (38). Merolla dit que la première écorce, ou plutôt la cosse du kola, renferme plusieurs fruits, & que sa couleur est d'un rouge cramoisi. Les Portugais font tant de cas de cette espèce de noix, que s'ils rencontrent une Dame dans les rues (39), leur première civilité consiste à lui offrir du kola. Dapper a compté jusqu'à dix ou douze noix dans une même cosse. Il ajoute que ce fruit ne vient qu'une fois l'année, & que si l'on en mange le soir, il trouble le sommeil (40).

Les Guaiaves.

Les *Guaiaves* sont une sorte de fruit qui ressemble à la poire. Il est jaune au dehors, mais sa substance intérieure est couleur de chair. On en feroit plus de cas si les pepins, qui se détachent difficilement de la pulpe, avoient moins d'âcreté dans le goût (41). Dapper dit que le nom de guaiave ou de *Gojava* vient des Portugais, & que les Habitans appellent ce fruit *Sienko*. Les Hollandois l'ont nommé *Granata pear*, ou poire de grenade. Il est fort agréable; mais il a des qualités froides qui le rendent très-mal-sain. Les *Aroffis*, ou les prunes de grenade, ressemblent beaucoup à la guaiave; avec cette différence qu'elles sont plus petites, saines & d'une âcreté qui n'a rien de désagréable.

Le Gogos.

Le *Gogos* croît sur de grands arbres. Sa forme est celle de la prune. Sa couleur est jaune. Il est presque rempli d'un gros noiau, qui est environné d'un peu de chair âcre, mais si rafraichissante & si saine, qu'on la donne aux malades (42). Le *Kikere* est une sorte de prune qui ressemble à la cascade de Italiens, & dont le goût un peu âcre est aussi très-salutaire aux malades (43).

Cannes de sucre.

Les cantons marécageux produisent des cannes de sucre; mais les Hab-

(36) Merolla, p. 634.

(37) Pigafetta, p. 112.

(38) Merolla, p. 112.

(39) *Ibidem*.

(40) Dapper, p. 356.

(41) Merolla, *ubi sup*.

(42) Dapper, *ubi sup*. p. 356.

(43) Merolla, *ubi sup*.

rans assurent qu'elles ne sont d'aucun usage, & que cette raison les empêche de les cultiver. L'Auteur avoue que le jus en est brun ; mais il n'est pas moins persuadé qu'elles vaudroient mieux que celles de S. Thomas pour en faire du sucre (44).

La malaguette ou la manighette de Congo est une sorte de grain semblable au poivre, mais plus gros. Il croît en grappes, qui renferment le fruit. Lorsqu'on en tire les grains, ils sont couleux de pourpre ou de rouge foncé. Mais en séchant ensuite au soleil, ils deviennent noirs & prennent le goût du poivre.

On trouve assez communément dans le Pays un arbrisseau qui ne s'élève pas à plus de trois ou quatre pieds, & qui porte un fruit semblable à la coriandre. Les feuilles sont petites & étroites. Le fruit paroît d'abord en petits boutons verts, qui s'ouvrent en fleurs dans la saison, & qui se changent en petits grains. Aussitôt qu'ils sont mûrs & séchés au soleil, ils se rident comme le poivre oriental, ils noircissent comme lui, & n'en sont guères plus différens par le goût ; mais n'étant pas si chauds, ils en sont plus agréables dans l'usage, & s'emploient dans toutes sortes d'alimens. Il en croît beaucoup dans le Royaume de Benin & dans la Basse-Ethiopie (45). Merolla, dans l'accès d'une violente colique, fut soulagé par quelques grains de ce poivre, qui venoient d'être cueillis dans un bois du Comté de Sogno & qu'un Nègre lui conseilla d'avaler. Il ne faut pas douter, ajoute-t-il, que toutes ces Contrées ne produisent d'excellens remèdes, auxquels il ne manque, pour être justement estimés, que d'être mieux connus (46).

Les palmiers sont ici de plusieurs espèces. On met d'abord dans ce rang le dattier & le cocotier. Le fruit du second, suivant Lopez, porte le nom de *Coco*, parce que sa coque a quelque ressemblance (47) avec la figure d'un singe, & sert d'épouvantail aux enfans. Une troisième espèce de palmier produit de l'huile, du vin, du vinaigre, du fruit, & du pain. L'huile se tire de l'écorce ou de la peau du fruit. On le fait bouillir pour la conserver. Sa couleur & sa substance même lui donnent beaucoup de ressemblance avec le beurre, excepté qu'elle est un peu verdâtre. Mais elle sert à tous les usages de notre beurre & de notre huile. Les Nègres l'emploient aussi à se frotter le corps. Le pain se fait des noyaux ou du fruit, qui ressemblent aux amandes, mais qui sont un peu plus durs. Ils renferment une certaine mouelle, qu'on prétend fort saine & fort nourrissante. Le fruit dans sa totalité, c'est-à-dire, avec sa coque, est d'un assez beau verd, & se mange crû ou grillé. On tire le vin du tronc, comme dans les autres Pays de l'Afrique, par des incisions qui se font au sommet (48).

L'espèce de palmier que les Nègres préfèrent à tous les autres est celle qui produit du vin & de l'huile. Ils en plantent un grand nombre dans les campagnes. Les fruits croissent en grappes, mais si serrés, qu'ils ne paroissent pas distingués ; & chaque grappe est d'une grosseur si extraordinaire, que l'homme le plus robuste n'en porteroit pas plus d'une ou deux. On les nomme *Kakkeys*, en langue du Pays, & les noyaux *Embos*.

(44) Dapper, *ubi sup.* p. 358.

(45) *Ibid.* p. 356.

(46) Merolla, p. 435.

Tome V.

(47) L'Auteur ne dit pas d'ailleurs ce que signifie *Coco*.

(48) Relation de Pigafetta, p. 111.

K

HISTOIRE
NATURELLE.

Malaquette de
Congo.

Espèce de coriandre, qui croît
au poivre.

Diverses sortes
de palmiers.

Huile, pain &
vin qui se tirent
du même arbre.

Autres espèces
de palmiers.

HISTOIRE
NATURELLE.
Matamo.

L'Eau nom-
mée *Guallo*.

Le Tamgra &
son fruit.

Le Metcha.

Diverses de Ben-
guella.

L'Ogheghe.

Arbres aro-
matiques, &
propres à la Mé-
decine.

L'Angararia.

Le Kikoko.

Le Mignami-
gna.

Les Habitans de Congo ont une autre sorte de palmier, qui ne croît qu'aux bords des rivières & qu'ils nomment *Matamo*. Ils en tirent beaucoup plus de vin que de l'autre; mais il est d'une qualité plus froide. Dans les cantons où les palmiers ne produisent pas de vin, les Nègres se composent une liqueur artificielle avec du bled d'Inde, qu'ils font tremper dans l'eau. Ils l'en tirent ensuite pour en exprimer la liqueur, en le battant & le pressant dans quelque vase. Après l'avoir coulée, ils la boivent dans cette fraîcheur, & la trouvent excellente. Elle se nomme *Guallo* (49).

Le Tamgra est encore une espèce de palmier, qui porte un fruit sem- blable à l'olive; mais comme il a peu de goût, les Nègres l'abandonnent aux singes. Le palmier nommé *Metcha* produit, pour fruit, des cordons de petites baies extrêmement dures, qui étant pilées & mêlées avec la poudre d'*Engalla*, ne laissent pas de faire un merveilleux cordial. Cet arbre ressemble beaucoup au *Matamo*, s'il n'est pas le même. Ses feuilles donnent une espèce de fil dont les Habitans se fabriquent des étoffes. De ses plus petites branches, qui sont fort souples & fort unies, on fait des hamacs, ou des filets pour les voyages. Les grandes branches servent à bâtir les maisons.

Le premier objet qui frappa les yeux de l'Auteur en abordant sur la Côte de Benguela, fut une extrême abondance de dattiers, qui viennent beaucoup mieux dans cette Contrée que dans les autres parties méridionales de l'Afrique, quoiqu'en bonté ils soient fort inférieurs à ceux de l'Est. Il observa aussi quantité de vignes, en allées & en berceaux. Mais quoique l'humidité du Pays leur fasse porter du fruit deux fois l'année, on n'est point encore parvenu à pouvoir en tirer du vin, parce que l'excès de la chaleur sert moins à purifier le raisin qu'à le faire pourrir. Il n'y a point de maison dans cette Contrée qui n'ait sa source d'eau (50). On la trouve par-tout à deux pieds de profondeur, & sa fraîcheur paroît surprenante à si peu de distance du rivage (51).

L'arbre nommé *Ogheghe* donne un fruit qu'on prendroit pour une prune jaune, d'une odeur charmante & d'un goût délicieux. Ses branches servent à faire des palissades & des falles vertes, pour s'y mettre à couvert des rayons brûlans du soleil (52).

On trouve dans les mêmes Pays quantité d'arbres aromatiques & propres aux usages de la médecine. L'*Angararia* tient le premier rang dans cette classe. Le bois & la racine de cet arbre, mais sur tout le bois, passent pour un remède excellent contre les douleurs des reins, sans en excepter la pierre ni la gravelle. De là vient qu'aucune de ces maladies n'a jamais été de longue durée dans le Pays.

Un autre arbre fort utile à la médecine est le *Kikoko*, dont toutes les parties sont également bonnes pour la fièvre, en les réduisant en poudre & les mêlant dans une eauillerée d'eau. Le même bois prévient les évanouissemens, lorsqu'on l'applique sur les temples ou sur le front. Le *Khilongo*, autre arbre médical, est célèbre par la vertu purgative qu'on lui attribue.

Mais le plus surprenant de tous les arbres de Congo est le *Mignamigna*, qui

(49) Voyage de Merolla, p. 614.

(50) *Ibidem*. Mais on a remarqué, d'après l'Auteur même, que cette eau est très-mal

(51) Merolla, p. 614.

(52) Relation de Pigafetta, p. 115. & Dapper, p. 529.

produit du poison d'un côté & l'antidote de l'autre. Si l'on est empoisonné par le bois ou par le fruit (53), les feuilles servent de contrepoison. Au contraire si l'on a pris du poison par les feuilles, il faut avoir recours au bois ou au fruit.

Le *Donno* n'a que son écorce à vanter. On lui attribue l'odeur & les vertus de la canelle.

HISTOIRE
NATURELLE

Le Donno.

Quoique le pays ne produise point d'ail, il compte parmi ses arbres un bois qui a la même odeur & le même goût (54).

Le *Nkassa*, arbre fort élevé & de couleur rouge, a des qualités merveilleuses pour guérir le mal de dents & l'enflure des gencives. Il en a de pernicieuses au contraire pour les oiseaux; car s'ils se perchent un moment sur ses branches, ils tombent aussitôt sans vie (55).

Le Nkassa.

L'*Embotta* est un arbre d'un bois fort & nouveau, qui sert à faire des arcs. Il porte dans sa racine le remède de l'Emballer, maladie commune parmi les Habitans.

L'Embotta.

L'arbre que les Portugais nomment *Poa del cabra*, c'est-à-dire, *Bois de serpent*, a des vertus fort puissantes contre la fièvre, comme le *Mosfossosinho* en a contre le poison.

Poa del Cabra.
Le Mosfossosinho.

La Gomme *Almefiga* distille d'un arbre du même nom. Elle a l'odeur de la gomme *Elemi*. C'est un remède souverain pour plusieurs maladies, sur-tout pour les humeurs froides & les meurtrissures de membres. On tire d'une autre plante une sorte d'aloès, qui ne le cède point à celui de l'Isle de Socotra.

Gomme Almefiga.

L'*Orore de Bitios* est une herbe qui a tiré son nom de sa vertu contre une maladie des Nègres qui se nomme *Bitios* (56).

Orore de Bitios.

La casse, les tamarins & d'autres drogues recherchées dans la Pharmacie, croissent ici fort abondamment, & paillent entre les Nègres pour des spécifiques contre la fièvre (57).

Casse & tamarins.

Leonard, Frere-Lay Capucin, dont on a lu quelquefois le nom dans les relations précédentes, & qui avoit fait un long séjour dans le Pays, assura Merolla qu'il y avoit vu du storax, du benjoin & de la casse, mais que les Nègres n'en faisoient aucun cas (58).

§. III.

Oiseaux sauvages & privés.

OUTRE les oiseaux qui sont propres au Royaume de Congo & d'Angola, l'Europe en a peu qui ne se trouvent dans l'une ou l'autre de ces deux régions. Lopez observe que les étangs y sont remplis de herons & de buteurs gris, qui portent le nom d'oiseau royal. On y voit une sorte de grue, qui a les pieds & le bec rouge, de la grosseur d'une cigogne. La plus grande partie de son plumage est rouge & blanc, avec un mélange de quelques plumes grises. C'est un fort bel oiseau, dont la chair fait une très-bonne nourri-

Oiseau commun en Europe & l'Afrique.

(53) Merolla, p. 615.

(54) Il semble que c'est l'*Nkassa*.

(55) Merolla, p. 615.

(56) On a vu les effets de cette maladie &

sa nature dans l'article précédent.

(57) Figsferra, p. 117.

(58) Voyage de Merolla, p. 635.

HISTOIRE
NATURELLE.

ture. Les Habitans l'appellent *Flamingo*, parce qu'il a beaucoup de ressemblance avec cet animal.

Les coqs d'Inde, les poules, les oies & les canards, sauvages & privés, sont ici en fort grand nombre. Les perdrix y sont si communes, que les enfans les prennent au rebûcher. Les faisans, que les Nègres appellent *Gallignoles*, les pigeons, les tourterelles & les bec-fignes sont innombrables. Le Pays ne manque pas non plus d'aigles, de faucons, de gerfauts, de milans, & d'autres oiseaux de proie; mais les Nègres n'ont point l'art de les dresser pour la chasse.

Petroquets de
Congo.

Les petroquets de Congo & d'Angola sont gris ou verts. Les premiers sont fort gros & grands-parleurs; les autres petits & moins babillards (59).

Dapper y joint les pies, les sérins, les chauves-souris & les chouettes, qui portent dans le Pays le nom d'Anpenda, c'est-à-dire, diables, parce qu'ils sont regardés comme des oiseaux de mauvais augure. Le même Auteur distingue à Congo deux sortes de perdrix & de faisans; les sauvages & les domestiques. Les faisans de la première espèce ont sur la tête un rouper de plumes. Les autres ont la tête chauve; mais leur plumage est bleu & noir, avec un mélange de quelques plumes blanches (60).

Poules & Per-
drix sauvages.

Merolla prétend que les poules sauvages sont ici plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques. Il juge de même des perdrix, qui ressemblent beaucoup d'ailleurs à celles de l'Europe. Mais les Nègres estiment peu ces deux sortes d'oiseaux (61).

Autruches.

On voit des autruches dans les Contrées de Sundi & de Battra, du côté de Mazambi. Leurs plumes, mêlées avec celles du paon, & rangées en forme de parasol, servent d'enseignes dans les guerres.

Paons.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois, environné de murs, où l'on élève des paons pour les parasols & les Enseignes du Roi.

Pelicans.

Les grands pelicans blancs sont ici fort communs. Ils plongent dans l'eau, & dévorant les poissons entiers, leur estomac est si chaud, qu'ils les digèrent facilement. Leur peau n'a pas moins de chaleur. Elle sert aux Nègres à se couvrir la poitrine (62). Merolla dit au contraire que ces oiseaux, dont on voit un grand nombre sur la route de Singa, sont tout-à-fait noirs, à l'exception de la poitrine, qui est couleur de chair, à peu près, dit-il, comme le cou du coq d'Inde; mais il ajoute qu'il n'a pu s'assurer si c'est le vrai pelican, qui, suivant les Naturalistes, nourrit ses jeunes de son propre sang (63).

Moineaux &
leur propriété.

Le même Auteur, après avoir observé que ces Régions offrent une variété surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singulière sur les moineaux. Ils sont, dit-il, de la même forme que ceux de l'Europe, aussi-bien que les tourterelles: mais dans la saison des pluies, leur plumage devient rouge, & reprend ensuite sa première couleur. L'étonnement diminue, s'il ne faut pas dire qu'il augmente, lorsqu'on voit arriver la même chose aux autres oiseaux. L'Auteur ajoute que les aigles ne sont pas si grands, que ce qu'il en a vu dans d'autres Pays; que les diverses espèces de petroquets diffèrent beaucoup de celles du Brésil; que les corbeaux sont blancs sur la

Aigles.

Corbeaux.

(59) Relation de Pigafetta, p. 91. & suiv.

(60) Dapper, dans Ogilby, p. 532. & 538.

(61) Voyage de Merolla, p. 636.

(62) Pigafetta, *ubi sup.*

(63) Merolla, *ubi sup.*

poitrine & au sommet des ailes, mais noirs dans toutes les autres parties du corps. Le Pere François de Pavie lui raconta qu'en allant à Singa il avoit observé certains grands oiseaux blancs, qui ont le bec, le cou & les jambes fort longues, & qu'au moindre son d'un instrument ces animaux se mettoient à sauter & à danser sur le bord des rivières, où ils sont ordinairement leur résidence. Ce spectacle l'avoit fort amusé.

Une autre espèce d'oiseau a la queue si blanche & si belle, que les femmes Portugaises achètent les plumes à toutes sortes de prix, pour s'en faire un ornement.

L'Auteur observa que les moineaux & d'autres petites espèces bâtissent leurs nids comme les hirondelles en Italie; la plupart du fil des feuilles de palmiers, qu'ils tirent fort adroitement avec le bec. Ils les placent autour des petites branches; de sorte qu'au moindre soufflé du vent leurs petits sont remués comme les enfans dans un berceau. Les grands oiseaux se nichent au sommet du tronc, ou sur les branches épineuses du *Mafuma*, arbre qui produit la soie de coton (64), & qui est comme armé de très longues pointes.

Les oiseaux, que les Nègres appellent dans leur langue *Oiseaux de musique*, sont un peu plus gros que les serins de Canarie. Quelques-uns sont tout-à-fait rouges, d'autres verts, avec les pieds & le bec noirs; d'autres sont blancs; d'autres gris ou noirs. Les derniers, sur-tout, ont le ramage charmant. On croit qu'ils parlent dans leur chant. Les Seigneurs du Pays les tiennent renfermés dans des cages (65).

Mais de tous les Habitans ailés du climat, il n'y en a point dont Merolla parle avec tant d'admiration que d'un petit oiseau décrit par Cavazzi (66). Sa forme est peu différente de celle du moineau. Mais sa couleur est d'un bleu si foncé, qu'à la première vue il paroît tout-à-fait noir. Son ramage commence à la pointe du jour & fait entendre fort distinctement le nom de *Jesús-Christ*. N'est-il pas surprenant, dit l'Auteur, que cette exhortation naturelle n'ait pas la force d'amollir le cœur des Habitans, pour leur faire abandonner l'idolâtrie (67)?

Le Pere Caprani parle d'un autre oiseau merveilleux, dont le chant consiste dans ces deux mots: *Va dritto*, c'est à-dire, *Va droit*. Un autre, dans les mêmes Contrées, mais sur-tout dans le Royaume de Matamba, chante continuellement *Vuicki*, *Vuicki*, qui signifie *miel* en langue du Pays. Il voltige d'un arbre à l'autre, pour découvrir ceux où les abeilles ont fait leur miel, & s'y arrête jusqu'à ce que les passans l'aient enlevé. Ensuite il fait sa nourriture de ce qui reste. Mais, par un autre jeu de la nature, le même chant attire les lions; ou du moins, en suivant l'oiseau, le passant tombe quelque fois dans les griffes d'un lion, & trouve, dit l'Auteur, la mort au lieu de miel (68). Dapper parle d'un autre oiseau qui se trouve dans le Royaume de Loango, & dont les Nègres sont persuadés que le chant leur annonce l'approche de quelque bête féroce (69).

Le même Auteur distingue dans ces Régions deux sortes d'abeilles; l'une

(64) On l'a décrit dans l'article précédent. Son fruit ressemble au citron vert.

(65) Relation de Pigafetta, p. 93.

(66) Dans son *Camb. illust.*

(67) Ce trait ne dénuie pas ce qu'on a dit de la simplicité de l'Auteur.

(68) Voyage de Merolla, p. 616.

(69) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

MINÉRA
1. ATOMELLE.

qui fait son miel au milieu des bois, dans le creux des arbres; l'autre qui se niche sous le toit des maisons. Les fourmies sont auili de plusieurs sortes. Dapper en nomme quatre, dont la plus grosse est armée d'un éguillon fort piquant, qui cause une enflure très-douloureuse. Les trois autres sont plus petites & moins redoutables (70).

§. LV.

Bêtes féroces & privées.

Animans communs dans tout le Pays de Congo & d'Angola.

Il y a peu d'animaux dans le Royaume de Congo qui ne lui soient communs avec le Royaume d'Angola. Tels sont les éléphants, les rhinoceros, les tigres, les léopards, les lions, les bœufs roux, les ours, les loups, les renards, les grands chats sauvages, les *Catamonts*, les *Makalos*, les *Emptalangas*, les civettes, les sangliers, les *Engallas* & les cameleons. On peut compter aussi dans ce nombre les bestiaux ou les bêtes privées, telles que les vaches & les bœufs, les moutons, les chèvres & les porcs, qui sont en grand nombre dans la plupart des Provinces, sur tout dans celle de Bamba (71). On y trouve auili une prodigieuse quantité de cerfs, de daims, de chevreuils & de gazelles. Lopez en vit des troupeaux innombrables. Les renards, les lièvres & les lapins n'y sont pas moins en abondance, parce qu'il n'y a point de chasseurs qui se fassent une occupation de les détruire (72).

Eléphants.

Il se trouve des éléphants dans toutes les parties du Royaume de Congo. Cependant ils sont plus communs dans les cantons, où les bois, les pâturages & les rivières sont en plus grand nombre, tels que le Pays de Bamba. Lopez ayant pris plusieurs fois, dans le sable, la mesure du pied des éléphants, en trouva un de quatre emfans de largeur (73).

Opinions des Habitans sur les propriétés de cet animal.

Les Habitans du Pays prétendent que cet animal vit cent cinquante ans, & ne cesse pas de croître jusqu'au milieu de cet âge. Lopez prit plaisir à peser plusieurs dents, dont chacune étoit d'environ deux cens livres (74). Il assure, contre l'opinion des anciens, que l'éléphant se couche à terre (75); qu'il plie les genoux, & que de ses pieds de devant il abaisse les branches des arbres pour se nourrir de leurs feuilles. Si les arbres sont trop élevés, il les ébranle si puissamment avec l'épaule, qu'il parvient à les renverser. S'ils ont moins de force dans leur hauteur, il les courbe avec ses dents jusqu'à ce qu'il puisse atteindre aux feuilles. Mais il arrive aussi quelquefois que ses dents se brisent par l'effort; & suivant l'Auteur, c'est la raison qui en fait trouver un si grand nombre dans les forêts.

Les femelles ne conçoivent qu'une fois en sept ans, & ne portent pas plus de deux ans.

La peau des éléphants de Congo est d'une dureté incroyable. Elle a qua-

(70) *Ibidem*, p. 552.

(71) *Ibidem*, p. 519.

(72) Relation de Pigafetta, p. 89.

(73) *Ibidem*.

(74) On appelle dans le Pays les dents d'éléphant, *Mene manzo*, & les jeunes éléphants *Mleaza manzo*.

(75) On croyoit anciennement que les éléphants ne pouvant se coucher, ni se relever quand ils étoient à terre, la manière de les prendre étoit de couper à demi des arbres, contre lesquels ils venoient s'appuyer & qui les entraînoient dans leur chute.

tre pouces d'épaisseur. Lopez assure qu'un de ces animaux ayant été tiré d'un coup de *Paderero*, (76) la balle ne perça point sa peau. Mais il fut si misérablement meurtri, qu'après avoir été pendant trois jours, & tué dans sa fureur plusieurs Esclaves qui se rencontrèrent sur son passage, il mourut de cette avanture.

Les éléphants ont à la queue une sorte de poil, ou de soie, de l'épaisseur d'un jonc, & d'un noir fort brillant. La force & la beauté de ce poil augmentent avec l'âge de l'animal. Un seul se vend quelquefois deux ou trois Esclaves, parce que les Seigneurs & les femmes sont passionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme, avec les deux mains, ne peuvent le briser. Quantité de Nègres se hâtent à couper la queue de l'éléphant, dans la seule vue de se procurer ces poils. Ils le surprennent quelquefois tandis qu'il monte par quelque passage étroit, dans lequel il ne peut se tourner, ni se vanger avec sa trompe. D'autres, beaucoup plus hardis, prennent le tems où ils le voient paître, lui coupent la queue d'un seul coup, & se garantissent de sa fureur par des mouvemens circulaires, que la pesanteur de l'animal & la difficulté qu'il trouve à se tourner ne lui permettent pas de faire avec la même vitesse. Cependant il court plus vite en droite ligne que le cheval le plus léger, parce que ses pas sont beaucoup plus grands (77).

Merolla observe qu'un grand nombre de Payens, dans ces Contrées, surtout les Jaggas, ont une sorte de dévotion pour la queue de l'éléphant. Si la mort leur enlève un de leurs Chefs, ils conservent en son honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé sur l'opinion qu'ils ont de sa force. Ils entreprennent des chasses expresse pour la couper, mais elle doit être coupée d'un seul coup, & l'animal doit être vivant; sans quoi la superstition ne lui attribuerait aucune vertu (78).

L'éléphant est d'un naturel fort doux, & peu inquiet pour sa sûreté, parce qu'il se repose sur sa force. S'il ne craint rien, il ne cherche pas non plus à nuire. Il s'approche des maisons sans y causer aucun désordre. Il ne fait aucune attention aux hommes qu'il rencontre. Quelquefois il enlève un Nègre avec sa trompe, & le tient suspendu pendant quelques momens; mais c'est pour le remettre tranquillement à terre. Il aime les rivières & les lacs, surtout vers le tems du midi, pour se rafraîchir ou se rafraîchir. Il se met dans l'eau jusqu'au ventre, & se lave le reste du corps avec l'eau qu'il prend dans sa trompe. Lopez est persuadé que c'est la multitude des étangs & des pâturages qui attire un si grand nombre d'éléphants dans le Royaume de Congo. Il le soutient, dit-il, d'en avoir vu plus de cent dans une seule troupe, entre Kazanze & Luanda; car ils aiment à marcher en compagnie; & les jeunes, sur-tout, vont toujours à la suite des vieux.

Avant l'arrivée des Portugais, les Nègres de Congo ne faisoient aucun cas des dents d'éléphant. Ils en conservoient un grand nombre depuis plusieurs siècles, mais sans les mettre au rang de leurs marchandises de commerce. De là vient, dit le même Auteur, que les Vaisseaux de l'Europe en apportèrent une si prodigieuse quantité de Congo & d'Angola, jusqu'au milieu du der-

HISTOIRE
NATURELLE.
Épaveur & dé-
tort de leur peau

Poil qu'ils ont
à la queue de l'élé-
phant.

Hardiesse des
Nègres à le cou-
per.

Ce poil reçoit
un culte.

Propriétés de
l'éléphant.

L'ivoire est de-
venue rare à
Congo.

(76) Pigafetta, p. 63.

(77) Voyage de Merolla, p. 637.

(78) Relation de Pigafetta, p. 68. & suiv.

On a vu la même chose dans les Parties occi-
dentales de l'Afrique.

HISTOIRE
NATURELLE.

nier siècle. Mais ils épuiserent enfin le Pays, & les Habitans sont obligés aujourd'hui d'avoir recours aux autres Pays pour en fournir au commerce de l'Europe (79).

Battel demanda aux Marembas si les dents de l'éléphant tombent & se renouvellent. Ils lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas, & qu'ils en trouvoient souvent dans les forêts avec le reste de la carcasse. Cet éclaircissement s'accorde avec le récit d'un grand nombre de Voyageurs. Dapper ajoute qu'il se trouve des dents creuses & cariées, qui se corrompent ainsi en demeurant long-tems exposées aux vents & à la pluie (80).

Comment les
Es. dans s'y
prennent en vie.

Les Peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'appivoiser les éléphants; mais ils entendent fort bien la manière de les prendre en vie (81). Leur méthode est d'ouvrir, dans les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en se rétrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent fort bien le piège. Lopez vit sur les bords de la Quanza un jeune éléphant qui étoit tombé dans une de ces tranchées. Les vieux, après avoir employé inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice, remplirent la fosse de terre; comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir, que de l'abandonner aux Chasseurs. Ils exécutèrent cette opération à la vue d'un grand nombre de Nègres; qui s'efforcèrent en vain de les chasser par le bruit, par la vue de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jetoient pour les effrayer (82).

Et affe de l'éle-
phant à Sogno.

Merolla raconte les ruses qu'on emploie dans le Comté de Sogno pour tuer les éléphants. Lorsqu'ils paroissent en troupe, le chasseur se frotte tout le corps de leurs excréments; & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper un sous l'oreille. Aussitôt qu'il a donné le coup, il s'éloigne avant que l'animal ait eu le tems de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui, continuant de marcher, laissent leur compagnon en proie à l'heureux chasseur. Si l'animal, blessé dans un endroit si sensible, conserve assez de force pour se défendre, ou pour attaquer même son ennemi, la seule ressource du chasseur est de se retirer en faisant plusieurs tours, & d'attendre qu'il soit entièrement affoibli par la perte de son sang, qui ne cesse pas de couler jusqu'à sa mort (83).

Comment l'éle-
phant se venge.

Dapper observe que l'éléphant, après avoir été blessé, emploie toutes sortes de moyens pour tuer son ennemi; mais que s'il obtient cette vengeance, il ne fait aucune insulte à son corps. Au contraire, son premier soin est de creuser la terre de ses dents, pour lui faire un tombeau, dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse. Ensuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuse chasse se cachent fort soigneusement après avoir tiré leur coup, & suivent de loin l'animal, en jugeant de sa foiblesse par sa marche. Ils cherchent l'occasion de lui faire de nouvelles blessures; & lorsqu'ils le croient près de sa fin, ils s'approchent hardiment pour l'achever.

On lit, dans le même Auteur, que la nature a placé dans la tête de plu-

(79) Dapper, *ubi sup.* p. 529.

(80) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 963.

(81) Dapper, *ubi sup.*

(82) Dapper dit nettement que les Nègres

n'ont pas l'art de prendre les éléphants en vie.

(83) Pigafetta, p. 67.

sieurs

sieurs éléphans une sorte de bezoar, de couleur pourpre, à laquelle on attribue des qualités fort salutaires (84). Merolla nous apprend que les Nègres font distiller au soleil une certaine eau des jambes de l'éléphant, & qu'ils la regardent comme un puissant remède pour l'asthme, les sciariques & les humeurs froides (85).

Les cornes de rhinoceros viennent du Pays des Anzikos. Elles sont fort recherchées des Nègres de Congo, qui les croient d'un usage admirable dans plusieurs maladies. Mais on n'a jamais appris que ce Royaume, ou celui d'Angola, produise l'animal même. Il porte aux Indes le nom de *Bada* (86). Merolla prétend néanmoins qu'il s'en trouve dans le Pays de Benguela, & qu'ils y sont nommés *Abada* par les Nègres. Cette espèce de licornes, dit-il, est fort différente de celle qui est vantée par les Naturalistes. On l'assure qu'il n'en existe plus de cette dernière espèce (87). Un Missionnaire Theatin, qui revenoit de Goa, lui raconta qu'il avoit pris des soins inutiles pour en trouver aux Indes orientales, & que plusieurs Astronomes du Pays, sur-tout quelques Chinois de sa connoissance, prétendoient avoir trouvé, par leurs calculs, que toutes les licornes étoient mortes le jour de la mort du Sauveur (88). L'abada ou la licorne de Benguela, suivant le même Auteur, est ordinairement de la grosseur d'un bœuf. Le mâle seulement est armé d'une corne au front. Il a les mêmes propriétés que l'ancienne licorne, lorsqu'il est pris jeune, ou qu'il ne s'est jamais accouplé. Mais les vieux perdent beaucoup de leur vertu dans l'accouplement (89).

Le même Pays produit un autre animal que les Habitans nomment *Empakassa* (90). Quelques-uns le prennent pour le buffe. D'autres y trouvent seulement beaucoup de ressemblance. L'Editeur de la Relation de Lopez dit qu'il porte le nom de Danda en Allemagne, qu'il est un peu moins gros que le bœuf, mais qu'il lui ressemble par la tête & le poil ; que sa couleur est rougeâtre ; qu'il a les cornes du bouc, unies, luisantes, & tirant sur le noir ; que les Nègres en font quantité de petits ustensiles & de parures ; que la peau de ces animaux se transporte en Portugal, & de là dans les Pays-bas, où l'on en fait des corselets & des plastrons. Les Habitans s'en servent pour leurs Targettes ; mais ils n'ont pas l'art de les préparer. Cette peau est à l'épreuve des flèches. Cependant ils emploient l'arc comme le mouton pour tuer l'animal. La chasse en est dangereuse. Un empakassa, qui surprend le chasseur, le foule aux pieds, le frappe de son mufle, parce qu'il ne peut se servir de ses cornes, & ne le quitte que mort ou mourant. Le même Auteur ajoute que les déserts du Royaume des Anzikos sont remplis de buffes & d'ânes sauvages (91).

Mais Dapper assure que le buffe porte le nom d'*Empakassa* dans le Royaume de Congo ; qu'il a le poil rouge & les cornes noires, & que les Habitans font de ses cornes divers instrumens de musique. Il le représente comme un ani-

HISTOIRE
NATURELLE.
Bezoar d'éléphant.

Rhinoceros
nommé Bada
aux Indes.

Fablon Chinois.

L'Empakassa &
ses propriétés.

Il paraît que
c'est le buffe.

(84) Dapper, dans Ogilby, p. 129.

(85) Voyage de Merolla, p. 637.

(86) Pigafetta, p. 69.

(87) Il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y a jamais eu d'autre licorne que le rhinoceros.

(88) Nouveau traité de la simplicité de l'Aquiline Tome V.

leur.

(89) Merolla, p. 406.

(90) Lopez l'appelle *Empakka*, Dapper, *Empakassa*, Carli, *Palassa*, & Merolla, *Im-panguezza*.

(91) Pigafetta, p. 51. & 57.

HISTOIRE
NATURELLE.Empakassés de
Bambous.

Vaches sauvages.

L'Empalanga &
sa description.Quand la chair
& celle des bœufs
sauvages sont
dangereuses.

mal fort dangereux. Il ajoute, mais sur le témoignage d'autrui, qu'une vache meurt à l'instant, si elle paît dans le même pâturage qu'un bœuf : d'où il conclut que l'haléine du bœuf est un poison pour les autres bestiaux. Sa chair est grossière & glaireuse. Cependant les Esclaves en mangent volontiers, après l'avoir coupée en pièces, qu'ils font sécher au soleil (92).

Carli, dans un voyage qu'il fit à Bamba, vit un grand nombre d'Empakassés, qu'il appelle *Pakassés*. Il leur trouva la figure du bœuf & le rugissement du lion. Tous ceux qui tombèrent sous ses yeux étoient blancs, avec des raies ou des raches rouges & noires. Les pakassés, dit-il encore, ont les oreilles longues d'une demie aune & les cornes fort droites. Ils regardent les passans d'un œil fixe, mais sans leur nuire, lorsqu'ils ne sont point attaqués. Le mâle & la femelle se tiennent compagnie fidèlement (93).

Le récit de Merolla fait juger qu'il n'avait vu que des vaches sauvages. Il les appelle *Impanguetta*. Il s'en trouve, dit-il, de rouges, de noires & d'autres couleur de cendre. Elles four d'une légèreté extrême à la course. Leurs cornes sont d'une longueur que l'Auteur appelle excessive. Lorsqu'elles se sentent blessées, elles font face au chasseur, comme les bœufs, l'attaquent furieusement, & le ruent, s'il ne trouve un arbre pour azile. Leur chair est nourrissante & de fort bon goût. La mouelle qui se tire de leurs os est un spécifique infailible contre les humeurs froides & les tranchées. C'est de leur peau que les Nègres font leurs meilleures tarteres. Elle résiste à la plus forte fêche; & l'on est en sûreté, dit l'Auteur, sous cette espèce de mur (94).

L'*Empalanga* est un autre animal de la grosseur d'un bœuf. Il n'en a pas moins la forme, excepté qu'il a le cou plus haut & qu'il porte la tête au vent. Ses cornes sont larges & tortues, divisées en plusieurs branches, dont l'extrémité est fort pointue. Leur longueur est de douze ou quinze pouces. Quoique l'*Empalanga* n'habite que les forêts, c'est un animal fort doux. On mange la chair. La peau de son cou est d'un fort bon usage pour les semelles des souliers. Il ne seroit pas difficile de le rendre propre au labourage & à d'autres services (95). Dapper dit que l'*Empalanga* ressemble au bœuf, & qu'il s'en trouve de différentes couleurs, brun, rouge & blanc (96). Merolla lui donne la grosseur de l'*Impanguetta*, & la couleur qu'on nomme *Alexan* dans les chevaux. Il en vit plusieurs dans le Pays de Benguela. Elles ont, dit-il, les cornes droites, mais entrelacées; & c'est par les différents degrés de ce mélange qu'on juge de leur âge. (97) Il leur trouva quelque ressemblance avec la mule. Leur chair est blanche, mais spongieuse & insipide. Les Habirans prétendent que l'usage en est dangereux pendant que ces animaux sont en rut. Ils assurent la même chose de leurs bœufs sauvages. Un jour quelques chasseurs en apportèrent un au Couvent de Sogno, qu'on soupçonnoit d'être dans cet état, & que les Capucins ne laisserent pas de recevoir, parce qu'ils n'en connoissoient pas le danger. Ils en mangèrent une partie, & réservèrent le reste pour le jour suivant. Mais le Comte de Sogno n'en fut pas plutôt informé, qu'il se rendit au Couvent avec une nombreuse suite; & marchant droit à la cuisine, il donna ordre non-seulement que la chair fut jetée, mais

(92) Dapper, dans Oriby, p. 530.

(93) Voyage de Carli, p. 564.

(94) Merolla, p. 607.

(95) Pigafetta, *ubi sup.* p. 88.(96) Dapper, *ubi sup.*(97) Merolla, *ubi sup.*

que les Vaisseaux mêmes qui la contenoient fussent brûlés. Il auroit brûlé toute la maison, dit l'Auteur, dans la crainte d'une infection dont il ne paroît aucune marque, si les Millionnaires ne lui eussent représenté fort humblement qu'il s'allarmoit mal à propos, & que personne ne s'étant ressenti de l'imprudence qu'on avoit commise, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle n'étoit pas fort dangereuse.

Lorsque ces boucs sauvages commencent à vieillir, on leur trouve dans le ventre certaines pierres qui ressembloit au bezoar. Celles qui se trouvent dans les mâles passent pour les meilleures; & sont vantées par les Nègres comme une spécifique éprouvé dans plusieurs maladies, sur-tout contre le poison. Si l'on ne prend soin de les tirer aussi-tôt que l'animal est tué, elles disparaissent par une prompte dissolution. Quoiqu'elles soient d'abord fort molles & fort tendres (98), l'air les endurecit & leur donne bien-tôt la consistance de pierre.

Le bouc sauvage est apparemment le même animal que Dapper nomme *Golungo* & *Goulongo*. Il est fort commun, dit-il, dans toutes ces régions. Sa couleur est brune, & mêlée de quelques taches blanches. Il est armé de deux petites cornes fort pointues. Le même Auteur lui donne aussi le nom de chevreuil, quoiqu'il ne lui ait pas paru plus gros qu'un bouc ou un mouton, avec lequel il lui trouve autant de ressemblance pour la figure, qu'à sa chair pour le goût. Il ajoute que dans la plupart des Pays Nègres on le compte au nombre des meilleurs alimens; mais que les Habitans de Congo & les *Ambandas* se font scrupule d'en manger, & le poussent si loin, qu'ils ne toucheroient point au vaisseau dans lequel il a bouilli, ni aux armes dont on s'est servi pour le tuer. En un mot, ils le mettent au rang de leurs mets défendus, qu'ils appellent *Quissillas*, dans la persuasion que s'ils en avoient mangé, ils perdroient l'usage de quelque membre, & que leurs doigts ou leurs oreilles tomberoient en pourriture (99).

L'Elan, cet animal si rare & si salutaire, est assez commun dans le Royaume de Congo. Les verrus qu'on suppose à l'un de ses pieds lui font donner par les Nègres le nom de *Nokoko*, qui signifie dans leur langue, *excellente bête* (1). Comme la difficulté consiste à découvrir dans quel pied cette propriété réside, leur méthode est de le frapper d'un coup qui soit capable de l'abattre, & d'observer quel pied il leve d'abord, pour s'en faire un remède contre sa blessure. Il commence par s'en grater l'oreille; & les chasseurs, attentifs à ses mouvemens, lui coupent ce précieux membre d'un coup de cimeterre. On prétend qu'il n'y a point de spécifique plus infailible pour le mal caduc & les évanouissemens. Pedro Gobeto Sebastiano raconte dans ses Voyages qu'il a vu quantité de ces animaux en Pologne. Ceux dont Merolla parle aussi, sur le témoignage de ses propres yeux, sont de la grosseur d'un petit âne & de couleur brunâtre, avec de longues & larges oreilles qui leur pendent comme aux Espagneuls (2). On croit trouver dans cette peinture le *Makoko*. Sa grosseur, dit-il, est peu différente de celle du cheval; mais ses

HISTOIRE
NATURELLE.Bœuf de bouc
sauvage.Golungo, espèce
de chevreuil.

Elan.

Méthode des
Nègres pour lui
couper le pied.

Sa description.

(98) Voyage de Merolla, *ubi sup.*

(99) Dapper, dans Ogilby, p. 111. & 112.

(1) Les Espagnols l'appellent *la gran bisia*

ou la grande bête. L'Auteur en vit plusieurs dans le Pays de Benguela.

(2) Merolla, *ubi sup.* p. 606.

HISTOIRE
NATURELLE.

Envoici.

Zebra ou Zevra.

Représenté de cet
animal.Ses autres pro-
priétés.Divers résem-
blances sur le Ze-
bra.

jambes sont longues & menues, son cou fort long & de couleur grise, avec quantité de petites raies blanches; ses cornes longues, pointues & enroulées par le bas. La hienne de cet animal ressemble à celle de la brebis (3).

L'*Envoici* est un grand animal cornu, de la hauteur & de la forme d'un cerf. Mais l'animal le plus rare & le plus remarquable par sa beauté est le *Zebra* ou le *Zevra*, qui se trouve quelquefois dans le Royaume de Congo, mais plus souvent dans certaines Provinces de la Barbarie. Lopez, qui rend ce témoignage, ajoute qu'il a la forme de la mule, sans qu'on puisse le ranger dans cette espèce, parce qu'il a toutes les qualités nécessaires à la propagation (4). Sa peau n'a point de ressemblance avec celle d'aucun animal connu. Elle est marquée, dans toutes ses parties, de taches rondes, qui sont alternativement blanches, noires & brunes, chacune d'environ trois pouces de largeur. La tête, les oreilles, les jambes, le cou & son crin, qui n'a rien de remarquable par la grandeur, sont parsemés aussi régulièrement des mêmes taches. Les pieds, le sabot & la queue ressemblent à ceux de la mule; mais la queue est fort épaisse & d'un beau gris. Toutes les autres qualités du zebra tiennent beaucoup du cheval. On ne doute point que s'il étoit apprivoisé il ne pût servir aux mêmes usages. Il est robuste, il est doux, il produit chaque année. Sa course est si légère & si prompte, qu'elle est passée en proverbe parmi les Espagnols & les Portugais: *Leger*, disent-ils, comme le *Zebra* (5).

Barcel assure qu'à l'exception de la queue, des crins du cou & de cette variété de couleurs dans ses taches, le zebra ressemble parfaitement au cheval. Il marche ordinairement en troupe; & quoique sauvage, non-seulement il se laisse approcher à la portée de l'arc ou du fusil, mais il se laisse tirer deux ou trois fois avant que de prendre la fuite (6).

Suivant Dapper, le zebra, qu'il appelle aussi *Zebro*, habite les forêts du Royaume d'Angola, & se trouve rarement dans d'autres régions. Il est si prompt à la course, qu'on le prend difficilement en vie. On ne l'apprivoise pas plus aisément lorsqu'il est pris. Cependant les Portugais se vantoient d'en avoir envoyé, depuis quelques années, quatre à Lisbonne, où le Roi les employoit à son carrosse. Celui qui les avoit transportés en Portugal obtint pour récompense un office de Notaire, qui devoit subsister perpétuellement dans sa famille (7).

Carli veut que le zebra, par la taille & la force, ressemble exactement à la mule. Il parle avec admiration de ses taches blanches, noires & jaunes, qui se succèdent régulièrement dans toutes les parties du corps, & qui sont si belles, dir-il, qu'on les prendroit pour l'ouvrage de l'art (8).

Merolla dit, à peu-près dans les mêmes termes, qu'on prendroit moins la peau du zebra pour un cuir, que pour une belle étoffe de soie, raiee de plusieurs couleurs de grandeur égale, blanches, noires & bordées de jaune ou de roux. Il assure que l'extrême légèreté de cet animal ne le rend pas moins

(3) Dapper, dans Ogilby, p. 550.

(4) Les Jésuites ont trouvé dans la Tartarie une race de mules qui sont capables de propagation, & qui sont peut-être de la même espèce.

(5) Pissaferra, p. 73.

(6) Barcel, dans Purchas, Vol. II. page 984.

(7) Dapper, *ubi sup.*

(8) Carli, p. 564.

ineffimable que sa beauté, lorsqu'on est parvenu à l'appivoiser. Le P^{re} de *Romano*, Supérieur général de la Mission, envoya un présent de plusieurs peaux de zebra au Grand Duc de Toscane (9).

HISTOIRE
NATURELLE.

Du tems de Lopez, on voyoit avec admiration dans le Royaume de Congo de grands troupeaux de bœufs & de vaches, de porcs, de moutons & de chèvres. Les chèvres & les brebis donnoient trois ou quatre petits d'une seule portée, & jamais moins de deux (10). Merolla rend le même témoignage des chèvres. Il ajoute que les beliers ne sont point armés de cornes, comme en Europe; que les brebis sont moins fécondes que les chèvres, leur chair moins estimée; & qu'en général les Habitans préfèrent la chair des chevreux à celle des agneaux (11).

On trouve des lions dans le Pays des Anzikos; mais il ne s'en voit jamais dans la Province de Bamba, quoique les tigres y soient fort communs. Ils y portent le nom d'*Engoy*. Ces furieux animaux font la guerre aux Nègres & respectent les Blancs: On a remarqué plusieurs fois, qu'ayant attaqué pendant la nuit un Blanc & un Nègre, ils ruoient le Nègre & laissoient le Blanc sans lui nuire. Ils sont aussi féroces que le lion. Ils rugissent comme lui. La méthode des Nègres pour les tuer est d'employer des flèches empoisonnées. D'autres attachent un chevreau au pied d'un arbre, & tendent un piège par-devant. Lopez en ayant acheté un jeune, prit plaisir à l'élever avec du lait de chèvre, & s'en faisoit suivre comme d'un chien; mais tout autre que lui ne l'auroit pas touché sans danger. Il pouvoit quelquefois des rugillemens furieux, & dans ces accès de colère il avoit le regard terrible. Un jour il devora le chien de Lopez. Dans une autre occasion il lui tua un zebra qu'il avoit fait apprivoiser. Enfin, la crainte de quelque accident plus funeste, lui fit prendre le parti de le tuer d'un coup de mousquet. Le poil des lévres d'un tigre passe entre les Nègres pour un mortel poison. Ils prétendent que, mêlé avec les alimens, il cause une espèce de fureur qui se termine par la mort. Aussi le Roi de Congo punit-il sévèrement (12) ceux qui lui apportent une peau de tigre sans la moustache.

Lions.

Tigres & leur feroce.

Jeune tigre avec Lopez avant d'être tué.

Les loups, que les Nègres de Congo appellent *Luambongos*, sont ici en fort grand nombre. Ils ont la tête & le cou fort gros, la forme du corps presque semblable à celle des loups de l'Europe, mais la tête grise, & des taches noires comme le tigre, dont ils n'approchent pas d'ailleurs pour la beauté (13). Ces animaux ont un goût fort ardent pour l'huile de palmier. Ils la découvrent à l'odeur, & l'enlèvent dans les huttes des Nègres. Lopez ne fait pas difficulté d'assurer qu'ils chargent un flacon sur leurs épaules, comme une brebis, & qu'ils prennent ainsi la suite avec leur proie (14).

Loups de Congo.

Leur avidité pour l'huile de palmier.

Merolla leur attribue des qualités beaucoup plus dangereuses. Quelquefois, dit-il, ils infestent le Pays en fort grand nombre; & se faisant pendant la nuit un passage au travers des murs de terre ou de branches de palmier, ils arrivent jusqu'aux Habitans & les dévorent. Cependant le même Auteur raconte, comme une histoire avérée, qu'un loup ayant pénétré dans une ca-

(9) Merolla, p. 606. Il en vit à Benguela.

(10) Relation de Pigafetta, p. 88.

(11) Voyage de Merolla, p. 657.

(12) Pigafetta, p. 69. & suiv.

(13) Dapper dans Ogilby, p. 531.

(14) Pigafetta, p. 88.

HISTOIRE
NATURELLE.Chasse des bêtes
du pays.

bane où la femme d'un Nègre avoit laïssé un de ses enfans endormi, il se reposa près de l'enfant sans lui causer aucun mal. Au retour de la mère, qui le surprit dans cette posture, il prit la fuite avec la même innocence (15).

Dans le Pays de Sogno, qui fut le théâtre de cette aventure, on voit peu de lions, de tigres & de loups, quoiqu'ils soient fort communs dans les Pays voisins. S'il entre un de ces furieux animaux dans les terres du Comte, le premier Nègre qui le découvre est obligé, sous de rigoureuses peines, d'en avertir le Maître ou le Gouverneur du canton. On donne aussitôt l'alarme pour rassembler tous les Habitans, qui s'efforcent, par leurs cris & par le bruit de leurs tambours, de pousser le monstre dans quelque endroit ouvert. Là, quelque brave Nègre, le sabre dans une main & la targette dans l'autre, affronte seul le monstre, reçoit ses attaques avec son bouclier, & prend son temps pour lui couper une ou deux jambes, dont la perte le fait tomber sans défense, & le livre à l'assemblée. Le même Auteur distingue une espèce de lion qu'on appelle *Royal*, & qui mérite ce nom, dit-il, par sa générosité. Sa contenance est fière, sa démarche majestueuse; mais il ne nuit à personne s'il n'est forcé de se défendre.

Chiens sauvages.

Dans la même Province on voit une espèce de chiens sauvages, qui marchent toujours en grand nombre, pour faire la guerre aux lions, aux tigres, aux éléphants & aux autres bêtes farouches. Ils les attaquent avec une furie qui leur fait manquer rarement la victoire, quoiqu'il leur en coûte toujours beaucoup de sang. Mais ces belliqueux animaux ne se font pas redouter des hommes, & paissent près des Villes & des cabanes sans y causer le moindre désordre. Leur poil est roux, leur corps maigre & allongé. Ils retrouffent leur queue sur le dos comme les lévriers.

Ours & sangliers.

Dapper raconte qu'il se trouve ici un grand nombre d'ours & de sangliers. Les Nègres donnent aux sangliers le nom d'*Engullos*. Ces animaux ont deux monstrueuses défenses, qui déchirent tout ce qu'elles attaquent. Il n'y a point de bêtes farouches qui causent tant d'épouvante aux Nègres. Ils tremblent à leur approche. On prétend que les excréments de leurs défenses, avalés dans quelque liqueur, sont un antidote infailible. Les Portugais en font cet usage, & prétendent même qu'une pierre frottée contre leurs dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fièvre. Il ajoutent que le sanglier rétablit lui-même sa santé en frottant sa langue ou ses dents contre une pierre. Les *Engullos*, dit Merolla, qui se trouvent en grand nombre dans les forêts de Benguela, ressemblent beaucoup au sanglier. Ses dents, réduites en poudre, chassent la fièvre par les sueurs; & si cette poudre est mêlée avec le suc ou le jus de l'espèce de palmier qui se nomme *Mutaba*, elle devient un puissant antidote. Le même Auteur parle, dans un autre endroit, d'un grand nombre de sangliers qui se trouvent dans toutes les forêts du Pays. Ce sont apparemment les mêmes animaux, qu'il nomme ailleurs *Engulles*.

Propriété des
dents de sangliers.

La Province de Pemba produit des civettes, que les Portugais nomment *Algasias*. Les Habitans du Pays n'avoient point attendu leur arrivée pour apprivoiser ce farouche animal & lui faire rendre son musc, dont l'odeur leur plaisoit beaucoup.

La Province de Batta offre une infinité de beaux Sables, qui portent le nom d'*Infire*. Les Nègres en font tant de cas, qu'il est défendu de faire usage de leur peau sans la permission du Roi. Chaque Sable vaut un Esclave. On prend aussi des maitres vers le Pays des Anzikos, & les Nègres se font des habits de leurs peaux (16).

L'*Enfingie* est un petit animal dont la peau est marquée de noir & de gris. L'*Entiengio*, dans un corps fort petit & fort mince, est taillé très-curieusement. Il a les jambes & la queue belles. Son séjour continu est le sommet des arbres. On prétend même que la terre lui est mortelle. Il est toujours accompagné de vingt autres petits animaux à poil noir, nommés *Ambis*, dont la mort est précédée & l'autre le suit. Lorsque la première partie de cette escorte est tombée dans le piège, le reste prend aussitôt la fuite; & l'*entiengio*, privé de ses gardes, se laisse aisément arrêter. La peau de ce petit animal est en si grande estime, que le Roi se réserve le droit d'en porter, ou ne l'accorde qu'aux personnes du premier rang. De ce nombre sont les Rois de Loango, de Kakongo & d'Angoy.

Les singes & les chats sauvages se rendent fort incommodes par leur nombre, sur-tout dans le Comté de Sogno, vers la Rivière de Zaïre (17). Merolla distingue trois sortes de singes; les *Magots* ou les *Babouins*, qui sont les plus grands; une autre espèce, de la grandeur d'un chat, & de plusieurs couleurs; une troisième, qui est encore plus petite. Les trois espèces ont la queue plus longue que le corps (18). Les Nègres de qualité en nourrissent plusieurs, pour se faire un amusement de leurs tours de souplesse (19).

On trouve dans le Royaume de Congo quantité de ces grands animaux, qu'on nomme *Orange-Outang* aux Indes orientales, & qui viennent comme le milieu entre l'espèce humaine & les babouins. Bartel raconte que dans les forêts de Mayomba, au Royaume de Loango, on voit deux sortes de monstres, dont les plus grands se nomment *Pongos* (20) & les autres *Enjokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros & de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains leurs joues & leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils, qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps assez velu, le poil n'en est pas fort épais, & sa couleur est brune. Enfin, la seule partie qui les distingue des hommes est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils dorment sur les arbres, & s'y font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des Nègres qui traversent les forêts est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ, les pongos prennent leur place autour du feu, & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint; car, avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois (21).

Ils marchent quelquefois en troupes, & tuent les Nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux

HISTOIRE
NATURELLE.
Sables, nom-
més Infires.

L'Enfingie.
L'Entiengio.

Ambis.

Singes & chats
sauvages.

Orange-outang.

Pongos & En-
jokos, espèces
de grands singes.
Propriétés des
Pongos.

(16) Relation de Pigafetta, p. 89.

(17) Dapper, dans Ogilby, p. 331.

(18) Voyage de Merolla, p. 637.

(19) Pigafetta, *ubi sup.*

(20) Ou l'*Pongos*.

(21) Pigafetta, *ubi sup.*

HISTOIRE
NATURELLE.

Mère dont
on prend les
jeunes.

Jeune Nègre
enlevé par les
Portugais.

qu'ils habitent, & les incommode si fort à coups de poings ou de bâtons, qu'ils les forcent de prendre la fuite en poussant des cris. On ne prend jamais de pongos en vie, parce qu'ils sont si robustes, que dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter. Mais les Nègres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mère, au corps de laquelle ils s'attachent fortement. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchas ajoute, en forme de note, que dans les conversations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui-même qu'un pongo lui enleva un petit Nègre, qui passa un mois entier dans la société de ces animaux; car ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils surprennent, du moins lorsque ceux-ci ne les regardent point, comme le petit Nègre l'avoit observé. A son retour, dont l'Auteur ne rapporte pas les circonstances, il raconte que les Pongos sont de la hauteur de l'homme, mais que dans leur masse ils ont le double de sa grandeur. Battel n'a point décrit la seconde espèce de monstre; & l'Éditeur, entre les mains duquel ses papiers ne tombèrent qu'après sa mort, ne put le procurer là-dessus les éclaircissements qu'il desiroit; mais il s'imagine que ce peut être le *Pongo Pigmée* (12), dont on parle dans un autre endroit (13).

Dapper confirme que le Royaume de Congo est plein de ces animaux, qui portent aux Indes le nom d'*Orang-outang*, c'est-à-dire, *Habitans des bois*, & que les Africains nomment *Quojas-Morros* (14). Cette bête, dit-il, est si semblable à l'homme, qu'il est tombé dans l'esprit à quelques Voyageurs, qu'elle pouvoit être sortie d'une femme & d'un singe; chimère que les Nègres mêmes rejettent. Un de ces animaux fut transporté de Congo en Hollande, & présenté au Prince d'Orange, Frédéric Hénri (15). Il étoit de la hauteur d'un enfant de trois ans, & d'un embonpoint médiocre; mais quarré & bien proportionné, fort agile & fort vif, les jambes charnues & robustes, tout le devant du corps nud, mais le derrière couvert de poil noir. À la première vue, son visage ressembloit à celui d'un homme; mais il avoit le nez plat & recourbé. Ses oreilles étoient aussi celles de l'espèce humaine. Son sein, car c'étoit une femelle, étoit porcé, son nombril enfoncé, ses épaules fort bien jointes, les mains divisées en doigts & en ponce, ses mollets (*) & ses talons gras & charnus. Il marchoit souvent droit sur ses jambes. Il étoit capable de lever & de porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il levoit d'une main le couvercle du pot & tenoit le fond de l'autre. Ensuite il s'essuyoit fort gracieusement les lèvres. Il se couchoit pour dormir, la tête sur un coussin, & se couvrait avec tant d'adresse, qu'on l'auroit pris pour un homme au lit. Les Nègres font d'étranges récits de cet animal. Ils assurent, non-seulement qu'il force les femmes & les filles, mais qu'il ose attaquer des hommes armés. En un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'est le satire des anciens (16). Merolla ne parle peut-être que de ces animaux, lorsqu'il raconte que les Nègres prennent

Pongo présenté
au Prince d'Orange
& sa description.

Hommes &
femmes sauvages.

(12) Pèlerinage de Purchas, T. II. p. 982.
Il paroît que c'est une autre espèce de babouin.
(13) Voyez ci-dessus, Tome III.
(14) Il paroît que ce nom n'est en usage que dans le Pays de Quoja sur la Côte de Mala-

guette & dans les contrées voisines.

(15) Voy. la description ci-dessus au T. III. sous le nom de *Bege* & de *Mandril*.

(*) Ceci diffère du récit de Battel.

(16) Dapper, dans Ogilby, p. 558.

quelquefois

quelquefois, dans leurs chasses, des hommes & des femmes sauvages. Le frere Leonard lui dit un jour qu'ils en avoient fait présent d'un aux Missionnaires, qui l'avoient envoyé au Gouverneur Portugais de Loanda (17).

Les maisons des mêmes Pays sont fort infestées de scorpions, de *Millepedes* & de serpens. Lopez parle d'un serpent d'excellive grandeur, qui a quelquefois, dit-il, vingt-cinq emfans de long sur cinq de large, & dont la gueule & le ventre sont si vastes, qu'il est capable d'avaler un cerf entier. Les Nègres l'appellent dans leur langue le grand serpent d'eau, ou la grande hydre. Il vit en effet dans les rivières; mais il cherche sa proie sur terre, & monte sur quelque arbre, d'où il guette les bestiaux. S'il en voit un qu'il puisse saisir, il se laisse tomber dessus, s'entortille autour de lui, le serre de sa queue, & l'ayant mis hors d'état de se défendre, il le tue par ses morsures. Ensuite il le traîne dans quelque lieu écarté, où il le dévore à son aise; & peu, dit l'Auteur, os & cornes. Lorsqu'il s'est bien rempli, il tombe dans une espèce de stupidité, ou de sommeil si profond, qu'un enfant seroit capable de le tuer. Il demeure dans cet état l'espace de cinq ou six jours, à la fin desquels il revient à lui-même. Cette redoutable espèce de serpent change de peau dans la saison ordinaire, & quelquefois après s'être monstrueusement rassasié. Ceux qui la trouvent ne manquent pas de la montrer en spectacle. La chair de cet animal passe entre les Nègres pour un mêt plus délicieux que la volaille. Lorsqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, ils y trouvent quantité de ces serpens tout rotis, dont ils font une admirable festin (28).

Ce récit est confirmé par Carli. Il raconte qu'un jour étant à se promener sous des arbres, près de Kolumbo, les Nègres de sa compagnie découvrirent un grand serpent, qui traversoit la Rivière de Quanza. Ils s'efforcèrent de le faire retourner sur les traces, en poussant des cris & lui jettant des motres de terre; car il ne se trouve point de pierres dans le Pays. Mais rien ne put l'empêcher de gagner le rivage & de prendre poste dans un petit bois, assez près de la maison. Il se trouve de ces serpens, dit le même Auteur, qui ont vingt-cinq pieds de long, & qui sont de la grosseur d'un poulain. Ils ne font qu'un morceau d'une brebis. Aussi-tôt qu'ils l'ont avalée, ils vont faire leur digestion au soleil. Les Nègres, qui connoissent leurs usages, apportent beaucoup de soin à les observer, & les tuent facilement dans cet état, pour le seul plaisir d'en manger la chair. Ils les écorchent, & ne jettent que la queue, la tête & les entrailles (29). Ce serpent paroît être le même qui porte, suivant Dapper, le nom d'*Embumma* dans le Royaume d'Angola, & celui de *Minia* dans le Pays des Quoïas. Sa gueule, ajoute cet Ecrivain, est d'une grandeur si extraordinaire, qu'il peut avaler un bouc, ou même un cerf entier. Il s'étend dans les chemins comme une pièce de bois mort; & d'un mouvement fort leger il se jette sur les passans, hommes ou animaux. Le même Auteur parle d'un autre serpent venimeux, dont l'épine du dos, portée autour du cou, passe dans le Pays pour un remede infailible contre les écrouelles (30).

Merolla raconte, mais sur le témoignage d'autrui, que l'*Embamba*, irrité par un Pâssant, faute fur lui, l'enveloppe de plusieurs tours, & lui enfonce

HISTOIRE
NATURELLE.

Serpens.

Hydre ou grand
serpent d'eau.

Sa voracité.

Les Nègres en
aiment la chair.

Témoignage de
Carli.

Ce serpent por-
te le même que
l'*Embumma* ou
le *Minia*.

L'*Embamba* &
sa fureur.

(17) Voyage de Merolla, p. 637.

(29) Voyage de Carli, p. 676.

(18) Relation de Pigafetta, p. 90. & suiv.

(30) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

HISTOIRE
NATURELLE.Il tue de son
seul regard.Belle défense
d'un carabara.Capra, serpent
qui lance son
poison dans les
yeux.Serpent à son-
nette.

Viperes.

dans la poitrine un éguillon fort pointu dont la queue est armée. Il n'y a point d'autre remède contre l'effet de cette mortelle piquure, que de couper le monstre en deux, au moment même qu'il perce son ennemi (31). Les Voyageurs Nègres sont toujours munis d'un couteau tranchant pour cet usage. Il paroît que ce serpent est le même dont l'Auteur parle dans un autre lieu, qui se trouve, dir-il, dans la route de Singa. Il le représente de la grosseur d'une solive; mais il ajoute, avec un peu moins de vraisemblance, que d'un seul regard il tue & consume les hommes. Cet effet du moins n'est pas toujours infailible, puisque le même Auteur continue de raconter qu'un de ces monstres ayant attaqué un Nègre, trouva dans ce combat un ennemi redoutable, qui lui coupa le corps en deux parties, d'un coup de cimeterre. N'ayant pas perdu la vie par cette mutilation, sa fureur, dit Merolla, le fit demeurer dans des ronces épaisses, pour attendre l'occasion de se venger. Bien-tôt deux voyageurs furent amenés par leur mauvais sort. Il les faillit tous deux, & les dévora presque entièrement. A cette nouvelle, les Nègres du voisinage s'assemblerent en troupes, pour détruire leur ennemi commun. Ils ne purent le découvrir. Mais un Capitaine Portugais s'étant mis à la tête de quelques Braves, armés de mousquets, entreprit la ruine du monstre, & se mit à le chercher. Il ne le trouva pas tout d'un coup. Ses gens marchaient devant lui pour continuer leurs recherches, lorsque le monstre, observant qu'il étoit seul, sortit de sa retraite & s'élança sur lui. La frayeur lui fit pousser de si grands cris, qu'ils lui attirèrent un prompt secours. Ce terrible animal fut enfin tué à coups de fusil (32).

Le serpent le plus remarquable que Merolla ait vu de ses propres yeux, se nomme *Capra* (33). La nature a mis son poison dans son écume, qu'il crache; dit l'Auteur, ou qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un passant. Elle cause des douleurs si vives, que s'il ne se trouve pas bien-tôt quelque femme, pour les apaiser avec son lait, l'aveuglement est inévitable. Ces serpents entrent dans les maisons & montent aux arbres la nuit comme le jour (34).

Lopez décrit une autre espèce de serpent, qui a, vers l'extrémité de sa queue, une petite tumeur, de laquelle il sort un bruit éclatant, comme celui d'une sonnette. Il ne peut se remuer sans se faire entendre; comme si la nature avoit pris soin d'avertir les passans du danger. On prétend que le ventre & la queue de ces serpents sont un spécifique pour la fièvre & les palpitations de cœur.

Le même Auteur ajoute qu'il se trouve dans le Royaume de Congo des viperes si venimeuses, que dans l'espace de vingt-quatre heures elles causent la mort; mais que les Nègres connoissent des simples dont l'application est un remède assuré lorsqu'elle est assez prompte. Il dit encore que le Pays produit d'autres créatures, de la grosseur du belier, avec des ailes comme le dragon. Elles ont de longues queues & des gueules fort allongées, armées de plusieurs rangées de dents. Elles se nourrissent de chair crue. L'Auteur ne leur donne que deux jambes. Leur couleur est bleue & verte, & leur peau paroît couverte d'écaille. Les Payens Nègres leur tendent une sorte de culte.

(31) Merolla, *ubi sup.* p. 638.(32) *Ibidem.* p. 685.(33) C'est apparemment *Cobra*, qui signi-

fie Serpent, en Portugais.

(34) Merolla, *ubi sup.* p. 637.

On en voyoit un assez grand nombre à Congo du tems de Lopez, parce qu'étant fort rares dans les Provinces, les principaux Seigneurs prennent beaucoup de soin pour les conserver. Ils souffrent que le peuple leur rende des adorations, en faveur des présens & des offrandes dont elles sont accompagnées.

Les cameleons du Pays font leur demeure dans les tochers & sur les arbres. Ils ont la tête pointue & la queue en forme de scie (35).

§. V.

Poissons de mer & d'eau douce.

Les Côtes qui bordent le Royaume de Congo & d'Angola sont extrêmement poissonneuses, sur-tout aux environs de Loanda. Lopez dit que les sardines & les anchois y font en si grand nombre, que pendant le cours de l'hiver elles sautent sur le rivage. Les esturgeons, les soles, les barbeaux, les truites, les ranches & d'autres poissons excellens s'offrent aussi dans une extrême abondance (36). Dapper en nomme quantité d'autres espèces, particulièrement les *Pergomoulators*, que les Portugais nomment *Pelados*, & qui ressemblent à la roche; les *Esquilones*, les *Quikouffes*, les *Kuffones*, les *syopos*, les dorades, les bonitres, les *Albikores*, les *Pergos de Morochermes*, les *Koukadores*, les *Korunes* & les *Macquereaux* (37).

Merolla dit qu'on ne sçauroit s'imaginer la quantité de poisson qui se trouve dans la mer aux environs de Loanda, & combien il y est à vil prix (38). Il remarque que c'est un effet de la providence. Sans ce secours, il seroit impossible ici de subsister, sur-tout dans la Ville. Les Nègres n'ont presque pas d'autre nourriture. Les Blancs mêmes en mangent beaucoup, sur-tout le soir, parce qu'ils en trouvent la digestion plus facile. Mais il n'est pas de si bon goût qu'en Italie. Dans un autre endroit, l'Auteur observe que le pilchard, ou la pelamide, est ici de la grosseur du harang (39).

Les coquillages, sur-tout aux environs de Loanda, sont les etabbes, les huîtres, les moules & les zimbis, que Lopez appelle *Makes*. Il dit que cette dernière espèce se trouve sur toute la Côte, mais que ceux de Loanda sont les meilleurs, parce qu'ils ont le coloris fort brillant. On en distingue de diverses couleurs; mais les gris sont les plus estimés, & tiennent lieu de monnoie, comme on l'a déjà fait observer. On se repose de cette pêche sur les femmes. Elles l'exercent sur les bords de l'Isle de Loanda, en creusant un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur, où elles remplissent leurs paniers de sable. Ensuite, après avoir séparé le gravier du poisson, elles distinguent les mâles des femelles; opération que la différence du coloris rend fort aisée.

Le même Auteur observe qu'après la marée on trouve au pied des arbres une autre sorte de coquillage, du côté de l'Isle qui fait face au continent. Les Nègres l'appellent *Ambizi omatare*, c'est-à-dire, *Poisson de rocher* (40). Il est large comme la main, & fort bon à manger. On fait d'excellente chaux de

HISTOIRE
NATURELLE.
Ils sont adorés
des Nègres.

Diverses espèces
de poissons.

C'est la nourriture
du Pays.

Coquillages.

Comment ils se
pêchent à Loanda.

(35) Pignaferra, p. 91. & suiv.

(36) *Ibid.* p. 16.

(37) Dapper, dans Ogilby, p. 560.

(38) Voyage de Merolla, p. 673.

(39) *Ibid.* p. 611.

(40) C'est probablement l'huître de rocher.

HISTOIRE
NATURELLE.

Huîtres, moules, etalbes, limaçons, petun-cies, &c.

Les Côtes de Congo n'ont pas d'autre.

Poissons de rivière.

Ambize-angulo.

Où ils se trouvent.

Leur description.

ses coquilles, en les brûlant. Elles servent aussi à tanner les peaux de bœuf, dont les Habitans font leurs semelles de souliers. L'Auteur leur trouve jene sçai quelle ressemblance avec l'écorce de l'arbre nommé *Manghi* (41).

Dapper dit que les huîtres, les moules & les grandes crabbes se trouvent aux embouchures des Rivières de *Quanza*, de *Lukula* & de *Bengo* (42). Lopez vit une grande quantité de plusieurs fortes de coquillages, tels que des limaçons, des petun-cies & des lufelkes, attachés au dos des baleines. Ceux de la dernière espèce sont innombrables aux environs de l'Isle de Loanda. Ils se battent souvent. Ils se tuent les uns les autres. Lorsque les Nègres s'en aperçoivent, ils sortent dans leurs canots, pour recueillir les corps flottans, dont ils tirent une huile, qu'ils mêlent avec de la poix pour calfeutrer leurs Vaisseaux. Le même Auteur observe qu'on ne trouve point d'ambre, ni d'ambre gris sur toute la côte, quoique les baleines y paroissent en grand nombre : d'où il conclut que l'ambre ne vient point de ces animaux.

Les Rivières de Congo & d'Angola abondent en poisson de différentes espèces. Celle de Zaïre en produit un fort remarquable, qui se nomme *Ambize angulo* (43), *Porc*, parce qu'il n'est pas moins gras que cet animal, & qu'il fournit du lard. La nature lui a donné deux mains, & lui a formé le dos comme une targette. Sa chair est fort bonne, mais elle n'a pas le goût du poisson. Sa gueule ressemble à celle du bœuf. Il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords de la rivière, sans jamais monter sur la rive. Quelques-uns de ces poissons pèsent jusqu'à cinq cens livres. Les Pêcheurs ayant remarqué dans leurs petites Barques les lieux qu'ils choisissent pour paître, les prennent avec des hameçons, ou les percent avec des fourches. Ils les coupent en pièces; & la loi les oblige ensuite, sous peine de mort, de les porter au Roi (44).

Suivant Dapper, ces animaux se trouvent dans les lacs (45), sur-tout dans ceux d'Angola, de Quihite & d'Angolon, qui appartiennent à la Province de Massangano. Ils ont pleinement huit pieds de longueur, & deux bras fort courts, avec des mains, qui peuvent se couvrir un peu, mais qui ne se ferment point comme celles de l'homme. Leurs doigts, qui ont une certaine longueur, sont joints par la chair qui croît entr'eux, à peu près comme les pattes des canards. La forme de leur tête est ovale. Ils ont les yeux petits, le nez plat, la bouche grande, sans aucune apparence d'oreilles & de menton.

Les parties naturelles du mâle ressemblent à celles du cheval. La femelle a deux mamelles bien formées, mais qui ne paroissent pas distinguées l'une de l'autre tandis qu'elle est dans l'eau, parce que leur couleur est un gris foncé. Ces animaux ne causent aucun mal & ne paroissent jamais sur la rive. La partie supérieure de leur corps a le goût du porc. Vers le bas, la chair est un peu plus maigre; mais elle n'en est pas moins agréable aux Nègres, sur-tout lorsqu'elle est bouillie à l'eau. Ils prennent aussi l'*Ambize Angulo* avec des filets, & le tuent ensuite avec des lances & des crocs de fer.

(41) Pigafetta, p. 22.

(42) Dapper, p. 560.

(43) Dapper dit qu'ils l'appellent *Ambifangu* & *Pesengoni*; les Portugais, *Pezza-mouler*, & les autres Européens *Syrenes*. Merolla dit plus exactement que les Nègres le nomment*Ngulla-Umasa* ou la *Troie d'eau*; & les Portugais, *Pezza-mouler*, ou le *Poisson femme*.

(44) Pigafetta, p. 25. & suiv.

(45) On a vu ci-dessus qu'il se trouve dans le Lac d'où sort la Zaïre.

Dans la tête de ce monstre on trouve un certain os, qui, réduit en poudre & pris dans du vin, soulage beaucoup les douleurs de la gravelle dans la vessie ou dans les reins. L'os du mâle passe pour le meilleur. Les Portugais portent un autre os qui est vers l'oreille de l'animal, & le regardent comme un préservatif excellent contre l'infection du mauvais air. Mais les Nègres d'Angola se font des bracelets des côtes de cet animal, & leur croient la vertu d'écraser le sang, sur-tout à ceux qui sont composés de la côte gauche, qui est la plus proche du cœur. On prend les mêmes animaux vers Sofala, sur la côte orientale d'Afrique. On les sale pour les provisions de mer, & l'on se trouve fort bien de cette nourriture lorsqu'elle n'a point eû le tems de vieillir. Mais, conservée trop long-tems, elle s'altère & devient dangereuse (46) pour ceux qui sont incommodés de quelque maladie vénérienne.

Pendant le séjour que Carli fit à Colombo, les Pêcheurs prirent un grand poisson, de forme ronde, comme une rose de carosse. Il a deux dents au milieu du corps, & plusieurs trous par lesquels il voit, il entend, il mange. Sa gueule, qui est une de ces ouvertures, n'a pas moins d'un empan de long. Sa chair est délicieuse & ressemble au veau par sa blancheur. On fait de ses côtes, des colliers pour arrêter le sang; mais l'Auteur n'en ressentit aucun effet. Il est clair que cette description regarde la Syrene, quoique le Millionnaire n'y joigne pas le nom (47).

Mais le récit de Merolla paroît moins obscur. Il dit que la Syrene se trouve dans toutes les parties de la Rivière de Zaïre; qu'elle a quelque ressemblance avec les femmes par le sein, les mains & les bras; mais qu'elle se termine par une longue queue fourchue, comme un véritable poisson (48). Sa tête est ronde, & sa face semblable à celle d'un veau; sa gueule grande & fort laide; ses yeux ronds & pleins; son dos couvert d'un large cuir, percé en plusieurs endroits, & formé par la nature pour lui servir comme de manteau, par la facilité qu'il a, soit à se fermer, soit à s'ouvrir. Ses côtes ont la propriété d'arrêter le sang; mais sa plus grande vertu consiste dans deux petits os qu'elle a dans les oreilles. L'Auteur mangeoit souvent de sa chair, qu'il trouvoit de fort bon goût, & tirant sur celle de porc. Ses entrailles ont la même ressemblance avec celles de cet animal, & c'est de-là que les Nègres l'ont nommée *Ngulla Umasa*, qui signifie *Truie de mer*. Mais les Portugais lui donnent le nom de *Pixe Molhar*, c'est-à-dire, *Poisson femme*. En paissant l'herbe sur le bord de la rivière, elle n'avance pas sa tête hors de l'eau, & ne se hasarde jamais plus loin sur la rive. On ne la prend guères que dans les tems de pluies, lorsque l'épaisseur de l'eau ne lui laisse pas découvrir aisément l'approche des Pêcheurs. Ils s'avancent doucement dans une petite barque, qui est faite exprès pour cette pêche; & reconnoissant, au mouvement de l'eau, dans quel endroit le poisson s'est arrêté, ils lui lancent un dard de toute leur force. S'ils ne la tuent point de ce coup, ils lui laissent la liberté de fuir, parce que le dard ou la lance, qui est d'une longueur extraordinaire, & qu'elle emporte dans sa blessure, ne cesse pas d'indiquer sa retraite. Ces lances sont d'un bois fort dur, & garnies d'un si grand nombre de pointes, à

HISTOIRE
NATURELLE.
Propriété de
quelques os de
cet animal.

Poisson de la
forme d'une
rose.

Syrenes de la
rivière de Zaïre.

Sa chair ressem-
ble à celle d'un
porc.

Comment les
pêcheurs la
prennent.

(46) Dapper, *ubi sup.* p. 559.

(47) Voyage de Cailli, p. 577.

(48) Voyez la Figure.

HISTOIRE
NATURELLE.

Le Kakongo.

Crocodiles.

Il ne s'en trouve
point dans la
Zaïre.

Leur abondance
dans d'autres ri-
vières.

Cheval d'eau ou
de rivière.

sa fuite.

Comment on
le prend.

peu de distance l'une de l'autre, que cette forêt de dard à fix ou sept empan de circonférence (49).

Le *Kakongo*, autre poisson de la même Rivière, a la forme d'un saumon. Sa chair n'est pas rouge; mais elle est si grasse, qu'en la faisant rôtir ou bouillir elle éteint le feu. Les Pêcheurs sont obligés de porter aussi ce poisson au Roi.

Lopez prétend que la Rivière de Zaïre produit des crocodiles, & que les Nègres du Pays leur donnent le nom de *Kaymans*. Merolla, au contraire, assure formellement qu'il ne se trouve point de crocodiles dans cette Rivière (50). Il ajoute qu'elle offre quantité d'excellens poissons, que les Habitans prennent par diverses méthodes, quoique leur aversion pour toute sorte de travail empêche toujours que leurs pêches ne soient fort abondantes. Le droit de pêcher au filet est réservé au Comte de Sogno, qui l'accorde néanmoins sans difficulté à ceux qui le lui demandent. Lorsqu'il a besoin lui-même de poisson, il emploie ses Domestiques à la pêche, avec ses propres filets (51).

Mais si la Rivière de Zaïre n'a point de crocodiles, il s'en trouve un assez grand nombre dans les autres rivières du même Pays. Bartel, pour nous donner une idée de la grandeur & de l'avidité de ces monstres, rapporte que dans le Royaume de Loango un crocodile dévora une *Allibamba* entière, c'est-à-dire, une troupe de huit ou neuf Esclaves, liés de la même chaîne. Mais le fer, qu'il ne put digérer, lui causa la mort & fut trouvé ensuite dans ses entrailles. Le même Auteur ajoute qu'il a vu des crocodiles guetter leur proie, la saisir, & traîner dans la rivière des chevaux, des hommes & d'autres animaux. Un Soldat, qui avoit été saisi avec cette violence, tira son coup, & frappa si heureusement le crocodile au ventre, qu'il le tua sur le champ (52).

Dans toutes les Rivières de Congo, sur-tout dans celle de Zaïre, on trouve le cheval d'eau ou de rivière (53). Merolla lui donne la grosseur de deux chevaux ordinaires, des jambes courtes & épaisses, des pieds ronds, une bouche fort grande, avec deux rangs de dents crochues; sans compter de longues défenses à la mâchoire inférieure, qui ressemblent à celles des plus gros sangliers, & qui lui servent, dans sa furie, à déchirer tout ce qu'il rencontre. Il en vit un qui nageoit près de sa Barque, dans la Rivière de Zaïre, & qui hennissoit comme un cheval, avec lequel il avoit beaucoup de ressemblance. Cet animal demeure ordinairement dans l'eau pendant le jour, & monte la nuit sur la rive, pour y chercher sa nourriture. La femelle n'est jamais loin du mâle. Il combat furieusement pour la défendre; & lorsqu'elle est pleine, ou qu'elle a mis bas ses jeunes, sa fureur & sa jalousie deviennent si terribles, qu'il attaque les Barques, & les renverse quelquefois à coups de pied. L'expérience qu'on a du danger fait éviter, dans certaines saisons, les marais & les autres lieux que ces animaux fréquentent.

La méthode des Chasseurs, pour les prendre, est de garder les bords de la rivière dans leurs canots, pendant que ces animaux vont à paître sur la terre.

(49) Voyage de Merolla, p. 610. & suiv.
(50) Dans la Relation de Pigafetta, page 28. & suivantes.

(51) Voyage de Merolla, p. 611.

(52) Bartel, dans Purchas, Vol. II. p. 985.

(53) Merolla l'appelle cheval-marin, & s'étonne de ce nom, parce que cet animal, dit-il, ne peut souffrir l'eau salée. Mais voyez dans l'Histoire Naturelle du Tome III. la différence du cheval de mer & de rivière.

Lorsqu'ils les voient retourner vers la rive, ils font pleuvoir sur eux une grêle de flèches. Mais malheur à ceux qui se trouvent dans le chemin d'un de ces mouffres, lorsqu'il est blessé. Ils n'ont pas d'autre ressource que les arbres, s'ils en rencontrent un sur lequel ils puissent monter. Quelquefois un cheval marin, furieux de sa blessure, & ne trouvant point de passage libre pour rentrer dans la rivière, gagne l'endroit le plus escarpé de la rive & se précipite dans l'eau, où, se cassant les jambes dans sa chute, il devient aisément la proie des Chasseurs. Sa chair n'est pas fort estimée; mais elle sert à l'usage du Peuple, & les Millionnaires ont décidé qu'elle ne blesse pas les loix de l'Eglise aux jours de jeûne & d'abstinence.

La partie naturelle du mâle, & deux pierres de la grosseur d'un œuf de poule, que la nature a placées dans ses oreilles, sont excellentes pour la gravelle. Une cuillerée de cette poudre, délaïée dans de l'eau fraîche, peut guérir les retenctions d'urine.

L'Auteur observa un jour, dans une Isle fort basse de la rivière de Zaïre, plusieurs petites maisons élevées sur des piliers à neuf ou dix pieds de terre, avec une échelle mobile à la porte. Il apprit que la forme de ces bâtimens devoit son origine à la crainte commune d'être insulté par les chevaux de rivière, qui venoient paître dans l'Isle. On bâtit de même dans le voisinage des forêts, pour se garantir du ravage des lions & des tigres (54).

Bartel dit qu'après les éléphants, les chevaux de rivière sont les plus gros animaux du Pays. Ils ont, à chaque pied, quatre divisions comme le bœuf; & l'on prétend que chacune a de grandes vertus. L'Auteur ajoute que les Portugais en font des bagues, dont l'effet est merveilleux contre le flux (55) de sang.

Pierres médicinales.

Précautions contre les bêtes féroces.

Vertus du cheval de rivière.

§. VI.

Eclaircissement sur les Nations qui bordent les Royaumes de Congo & d'Angola.

EN finissant la description du Royaume de Congo, il ne sera point inutile d'entrer dans quelque détail sur les Nations voisines, particulièrement sur celles des Anzikos & des Jaggas, qui environnent fort loin le Royaume à l'Est, & qui se sont rendues redoutables par leurs fréquentes invasions.

Royaume d'Anzikou & des Jaggas.

Ces Peuples ont formé plusieurs Royaumes indépendans, tels que *Bokka Meala*, *Anzikou*, *Matamba* & *Kazanji*, Pays situés du Nord au Sud, & peu connus des Européens. Suivant les Geographes, *Bokka Meala*, ou *Buka Meala*, est à l'Est de Loango & du Royaume de Gabon & de Pongo, & au Nord d'Anzikou. Sa principale Ville, qui porte le même nom, est située près des confins de Loango. On donne à ce Royaume deux cens quatre-vingt milles de l'Ouest à l'Est, & cent quatre-vingt du Nord au Sud. Il est habité par les Jaggas.

Le Royaume d'Anzikou a six cens trente milles de long, de l'Ouest à l'Est, & cinq cens quarante de largeur, du Nord au Sud. Suivant Lopez, le Pays.

(54) Voyage de Merolla, *ubi sup.*

(55) Bartel, dans Purchas, Vol. II. p. 584.

PAYS CIR-
CONVOISINS.
ANZIKOS.

des Anzikos, ou *Anzikis*, borde à l'Ouest le Pays d'Ambus, & au Nord, d'autres Nations de l'Afrique & les déserts de Nubie; & du côté de l'Est, le second des grands lacs, d'où la Rivière de Congo tire sa source, dans cette partie qui se nomme *Anzikana* (56). Depuis le Royaume de Congo, il est divisé par la Rivière de Zaire, où l'on trouve quelques Îles qui appartiennent aux Anzikos. Cette Rivière leur sert de canal, pour le commerce avec les Habitans de Makoko (57).

Diverses Pro-
vinces.

Nous trouvons ici les Provinces de *Pombo*, de *Famba*, de *Mopenda* & de *Mofongo*; auxquelles il faut ajouter le Pays des Bakka-bakkas, qui passent pour une espèce de pygmées, Habitans des bois au Nord, & le Royaume de *Funjeno*. On nomme aujourd'hui la Nation d'Anziko, *Metikas* ou *Monfals*; nom qu'elle tire peut-être de *Monfal*, sa Capitale, qui est située vers les frontières de *Bukka Meala*. Cette Ville est exactement placée sous l'équateur; mais elle n'a de remarquable que le Palais royal, qui passe pour bien bâti. On assure que le Roi compte treize autres Rois parmi ses Vassaux. Il porte le titre de Grand *Makoko* ou *Makoko*. C'est de-là que le Royaume tire son nom.

Mines des An-
zikos.
Santal & fer
tiges.

On y trouve, suivant Lopez, quantité de mines de cuivre, & beaucoup de Santal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla*; & le gris, qui passe pour le meilleur, celui de *Khikongo*. On fait du dernier une poudre fort odoriférante & diverses médecines. On le mêle aussi avec l'huile de palmier, pour en faire une onction, qui est fort utile à la santé. Mais les Portugais le tempèrent avec le vinaigre, & s'en servent pour la guérison des *Khitangas*, ou de la verole, en se frottant les jointures. Ils l'emploient aussi contre le mal de dents, en le jettant sur les charbons, dont ils reçoivent la fumée. La mouelle & les parties intérieures de l'arbre sont les plus estimées pour la composition des remèdes. On ne fait même aucun cas des parties extérieures.

Les Anzikos fabriquent des étoffes de fil de palmier, & diverses sortes de soies, comme on l'a déjà fait observer (58).

Caractère des
Anzikos.
Leurs armes.

Ils sont fort actifs & fort belliqueux. Leur manière de combattre est à pied. On remarque de la différence entre leurs armes & celles de leurs voisins; leurs arcs sont petits & courts. Ils sont enveloppés d'une peau de serpent de plusieurs couleurs, avec tant de propreté, qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend qu'ils en sont plus forts & plus fermes dans la main de l'Archer. La corde est un tissu de quelques petites plantes qui ressemblent au roseau, mais souples & solides comme les fouets dont les Portugais se servent à cheval. La même espèce de roseaux croit à Bengale. Ils sont couleur de cendre & brun foncé. Les flèches des Anzikos sont courtes & menues, mais d'un bois fort dur. Ils les portent dans la main de l'arc, & les tirent si vite, qu'ils en font partir vingt-huit avant que la première soit tombée à terre. On leur voit quelquefois tuer des oiseaux au vol. Ils se servent aussi de haches & de couperets, mais d'une étrange forme. Le manche est plus petit de la moitié que le fer. Il est couvert d'une peau de serpent, & se termine par un pommeau qui sert à le tenir mieux. Le fer en fort luisant. Il tient au bois par quelques plaques de cuivre, qui sont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache sert fort bien de marteau. Dans une action, les Anzikos parent aux flé-

Haches singu-
lières.

(56) Partie de Congo, possédée par les Anzikos.

(57) Relation de Digaferra, p. 32.

(58) Voyez ci-dessus, Tome IV.

ches

ches de l'Ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vitesse qu'elles leur coupent le passage. Ensuite ils les suspendent à leurs épaules, pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont aussi, dans des fourreaux de peau de serpent, des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau, avec un manche. Ils les portent en sautoir. Leurs ceintures sont de différentes sortes. Mais celles des Guerriers sont de peau d'éléphant, larges de trois pouces. Comme elles sont d'abord extrêmement toides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaisseur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainsi à les boutonner (§9).

PAYS CIR-
CONVOISINS.
ANZIKOS.

Ceintures mi-
litaires.

Les Anzikos sont d'une extrême agilité. Ils courent sur les montagnes, comme autant de chèvres. On ne vante pas moins leur coutage, leur douceur, leur droiture & leur bonne foi. Il n'y a point de Nègres pour lesquels les Portugais aient tant de confiance. Cependant ils sont d'un caractère si sauvage & si grossier, qu'il n'y a point de conversation à former avec eux. Le commerce les attire à Congo. Ils amènent des Esclaves de leur propre Nation, & des dents d'éléphants ou des étoffes de la Nubie (60), dont ils sont voisins. En échange, ils emportent du sel & des zimbis, qui leur servent de monnaie, outre une autre espèce de grandes coquilles qui viennent de l'Isle S. Thomas & qui servent à leur parure. Ils reçoivent aussi des soies, des toiles, de la verrerie, & d'autres marchandises apportées de Portugal.

Ils ont l'usage de la circoncision ; & dès l'enfance ils se marquent & se cicatrisent le visage avec la pointe d'un couteau.

La chair humaine se vend dans leurs marchés, comme celle de bœuf dans nos boucheries de l'Europe ; car ils mangent tous les Esclaves qu'ils prennent à la guerre. Ils tuent même leurs propres Esclaves, lorsqu'ils les jugent assez gras ; ou s'ils trouvent cette voie moins avantageuse, ils les vendent pour la boucherie publique. Lorsqu'ils sont fatigués de la vie, ou quelquefois pour montrer seulement le mépris qu'ils en font, ils s'offrent, avec leurs Esclaves, pour être dévorés par leurs Princes. On trouve des Nations, remarque l'Auteur, qui se nourrissent de la chair des étrangers ; mais on ne connoît que les Anzikis qui se mangent les uns les autres, sans excepter leurs propres parents (61).

Marchés de chair
humaine.

Dans cette Contrée barbare, le Peuple a la tête nue & n'est pas mieux couvert depuis la ceinture jusqu'en haut. Il se noue les cheveux sur la tête. Il les frise. Les Nobles sont vêtus de soie & de toile. Ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, ou rouge, ou noir, ou d'un chaperon de velours à la Portugaise. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, suivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds ; mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premières une sorte de mantes qu'elles rejettent sur leurs épaules, & qui ne leur laisse que le visage découvert. Elles portent aussi des souliers, tandis que toutes les autres vont pieds nus. Leur marche est vive & légete ; leur taille fort bien prise, & leur contenance agréable.

Habits des An-
zikos.

(59) Relation de Pigaferra, p. 31. & suivantes.

(60) Il est certain, au contraire, que la
Tome V.

Nubie en est séparée par d'autres grandes régions.

(61) Relation de Pigaferra, p. 31. & suiv.
N

PAYS CIR-
CONVOISINS.
ANZIKOS.
Leur langage.

JAGGAS.
Royaume de
Matamba &
Pays des Jaggas.

Ville de Kas-
sanji.

Fête annuelle
faite pour la
naissance du
Roi.

Leur langage est tout-à-fait différent de celui de Congo; mais ils apprennent aisément celui-ci, parce que la prononciation en est facile. Au contraire, les Habitans de Congo ne parviennent pas sans peine à parler leur langage. Lopez ayant demandé à quelques Anzikos, quelle étoit leur religion, en tira pour unique éclaircissement, qu'ils sont idolâtres (62).

Le Royaume de Matamba est situé au Sud d'Anziko & au Nord de Kassanji. On lui donne environ quatre cents cinquante milles de longueur du Nord au Sud, & deux cents quarante de l'Ouest à l'Est. Dans la supposition commune, il est traversé par les Rivières de Quanja & de Quanza (63), & bordé au Sud par celle de Kuneni. C'est dans cette contrée que regnoit la fameuse Reine de Singa ou Schinga, dont on a lu tant de fois le nom, & qu'on place le Lac *Aquilonia* ou *Akelunda* (64), sur les confins des Royaumes de Congo & d'Angola. Quoique Lopez & Bartel en parlent fort souvent, Delisle a douté de son existence.

Matamba est habité par les Jaggas. Il a du côté de l'Est & du Sud le Pays des Jaggas de Kassanji. Cette région s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest, au long de Matamba & de Benguela, l'espace d'environ neuf cents milles; mais il a si peu de largeur à proportion, qu'on ne lui donne dans quelques endroits que cent-quatre-vingt-dix, & dans d'autres à peine cent milles. Il est renfermé entre le Royaume de Matamba & celui de Benguela, dont il est séparé par la grande Rivière de Kuneni, d'un côté; & de l'autre, par l'Empire de Monemji, & par les Royaumes de Chikova, d'Abutua & de Toroa. Les Cartes ne marquent point ici de contrées distinctes, excepté vers le Sud, où l'on trouve les terres des Jaggas-Kokoques, la Province d'Obila & les territoires de Muzumbo-Akalunga, qui signifie *Bouche de la mer*. La principale Ville, & même la seule qui soit venue à la connoissance des Géographes, est située dans la partie Nord de ce grand Etat, près des frontières de Matamba, & s'appelle *Kassanji* ou *Kassangi*. Elle sert de résidence au Grand-Jagga. Merolla observe que les Jaggas du domaine de Kassanji, qui borde le Royaume de Matamba, étoient sans cesse en guerre avec la Reine de Singa, autrefois amie des Portugais & bien disposée en faveur des Blancs. Du tems de l'Auteur, les Portugais employoient dans leurs guerres le secours d'un autre Prince des Jaggas, nommé Galangola. Le nom de *Kassanji* paroît un titre d'honneur; car le même Ecrivain emploie les termes de *Kassanji*, très-puissant Empereur des Jaggas (66). Carli se contente de donner à ce Prince le titre de *Grand-Seigneur* (67). Ces deux Voyageurs nous apprennent que le jour de sa naissance est célébrée annuellement par une grande fête, dont ils avoient entendu le récit de la bouche du Pere Jean-Baptiste Salesiano, Missionnaire Capucin, qui avoit été témoin de cette scène barbare dans le séjour qu'il avoit fait à Kassanji (68). Suivant Carli, le *Grand-Seigneur* oblige, dans cette occasion, tous les Peuples de ses Etats qui sont capables de

(62) *Ibidem*.

(63) Les Portugais écrivent *Coanja* & *Coanza*.

(64) Bartel parle d'un Pays nommé Quizema, près de ce Lac, & s'accorde là-dessus avec Lopez. Purchas, Vol. I. p. 766.

(66) Voyage de Merolla, p. 650.

(67) Voyage de Carli, p. 576.

(68) D'autres écrivent *Kassangi*. Delisle donne beaucoup d'étendue au Pays des Jaggas Kassanjis.

voyager, à se rassembler dans une grande plaine, où l'on a bâti sur plusieurs arbres un certain nombre de huttes, pour le Monarque & pour les principaux Seigneurs de son Royaume. Ils s'y retirent, accompagnés de leurs Instrumens de musique. A quelque distance, on lie au tronc d'un arbre un des plus furieux lions du Pays. Enfin le signal se donne, & l'on déracine aussitôt le lion, à qui la vue d'une si nombreuse assemblée fait pousser d'abord quelques rugissemens, mais qui, ne voyant aucun moyen d'échapper, se jette sur le premier Nègre qu'il rencontre. Le Peuple, au lieu de fuir, s'avance vers lui sans armes, pour tuer le monstre, & regarde comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux de son Souverain. En effet, le lion ne manque point d'en tuer un grand nombre avant que de l'être lui-même; mais il succombe enfin aux efforts de la multitude. Ensuite, les survivans mangent les morts, & faisant retentir l'air de leurs acclamations autour du Prince, ils le conduisent à son Palais, en criant, Vive le Grand-Seigneur de Kassanji (69).

Merolla, qui raconte la même chose avec quelque légère différence, fait crier deux fois au Peuple : *Vive notre Kassanji*. Il prétend aussi que l'assemblée du Peuple se forme en cercle, & laisse au centre un grand espace qui renferme plusieurs arbres, sur l'un desquels on a dressé une sorte d'échaffaut pour le Kassanji & les Seigneurs; qu'aussitôt que le Monarque est assis & le lion enchaîné, les cris du Peuple & la musique se font entendre; après quoi, sur un signal qui ordonne tout-d'un-coup le silence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter sa fureur (70).

Les Jaggas font répandus dans une grande partie de l'Afrique, depuis les confins de l'Abissinie au Nord, jusqu'au Pays des Hottentots au Sud; car, outre les Pays qu'on a déjà nommés, ils possèdent une partie considérable du Monemuji. Delisle les place au Nord de cet Empire. Lopez leur fait habiter les bords de cette vaste contrée, au long des deux rives du Nil, depuis sa source, qu'il place dans des lacs qui sont à l'Est de Congo, jusqu'à l'Empire du Prete-Jean (71), par lequel il entend l'Abissinie. Il ajoute qu'ils habitent d'ailleurs le Monemuji. Ils ne doivent pas s'être moins étendus à l'Ouest, s'il est vrai, comme Battel l'assure, que les Jaggas qui ravagerent de son tems le Royaume de Congo & celui d'Angola, étoient venus de Sierra-Leona (72). Ils lui disent que les Portugais leur donnoient le nom de *Jaggas*, mais qu'entre eux ils le nommoient *Imbangolas* (73). Il les appelle aussi *Jindes* (74).

Leur figure personnelle est fort noire & fort difforme. Ils ont le corps grand & l'air audacieux. Leur usage est de se tracer des lignes sur les joues avec un fer chaud. Ils s'accoutument aussi à ne montrer que le blanc des yeux, en baissant la paupière; ce qui acheve de les rendre fort horribles (75).

Ils sont tout-à-fait nuds, & tout respire la barbarie dans leurs manières. On ne leur connoît point de Rois. Ils vivent dans les forêts, errans comme les

PAYS CIR-
CONVOISINS,
JAGGAS.

የጋጋ ግሮሙ
ሆኑት ጋጋጋ

Divers noms
de ces Peuples.

Leur figure,

(69) Carli, p. 576.

(70) Merolla, *ubi sup.* p. 630.

(71) Relation de Pigafetta, p. 103, 159.

& 106.

(72) *Ibid.* p. 104.

(73) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 773.

(74) Pigafetta, p. 103 & 104. Carli &

Merolla, tous deux Italiens, écrivent *Giachi*

& *Giaghi*.

(75) Purchas, *ubi sup.* p. 771.

PAYS CIR-
CONVOISINS.JAGGAS.
Amazones du
Moumoutapa.Armes des Jag-
gas & leur ma-
nière de comba-
tre.Ils font anen-
noplages.Idée qu'en don-
ne Bartel, qui
les a vu servir.Caractère de
leur Chef.Campement
des Jaggas.

Arabes. Leur férocité & leur courage les porte à ravager le Pays de leurs voi-
sins (76) ; & dans leurs attaques ils poussent des cris affreux , pour com-
mencer par la terreur. Si l'on en croit Lopez , leurs plus redoutables adver-
saires sont les Amazones , race de femmes guerrières , qu'il place dans le Monomo-
tapa. Ils se rencontrent sur les frontières de cet Empire , & font des efforts de
force & de valeur par des guerres presque continuelles.

Leurs armes sont le dard & la dague , avec des targettes de cuir qui leur
couvrent entièrement le corps. Dans leurs camps , ils plantent quelquefois
leurs targettes autour d'eux , pour s'en faire une espèce de rempart. Quel-
quefois ils s'en couvrent pour commencer leurs attaques , & fatiguant l'enne-
mi par leurs dards , ils les excitent à lancer toutes leurs flèches , qu'ils recei-
vent avec peu de danger. Ensuite , se précipitant sur eux , ils en font une
cruelle boucherie. Mais les Amazones triomphent souvent , par leur légè-
reté & leur adresse , sans compter que la crainte d'être dévorées , lorsqu'elles
tomment entre les mains de ces barbares ennemis , redouble leur courage (77).

Tous nos Voyageurs s'accordent à donner la qualité d'antropophages aux
Jaggas. Lopez assure qu'ils se nourrissent de chair humaine (78). Bartel dit
qu'ils la préfèrent au bœuf & au chevreau , quoiqu'ils aient l'un & l'autre en
abondance (79). Merolla répète souvent qu'ils mangent les hommes ; &
renvoyant ses lecteurs au récit d'un autre Ecrivain (80 , il ne balance point
à les regarder comme la plus barbare Nation de l'Univers (81).

Bartel , après avoir servi pendant seize mois les Jaggas dans leurs guerres
de Congo , étoit en état de nous en donner une juste idée. Il raconte que le
Grand-Jagga , ou leur Chef , qu'ils appelloient *Elembe* , étoit venu de Sierra-
Leona à la tête de douze mille de ces cannibales , & qu'après beaucoup de ra-
vages il s'établit dans le Royaume de Benguela. *Kalandula* , Successeur d'E-
lembe , avoit été son Page. Mais , outre le principal Chef , les Jaggas étoient
commandés par onze autres Capitaines.

Kalandula , ou , comme on le trouve aussi nommé , *Imbe-Kalandola* , étoit
un homme fort distingué par son courage. L'Auteur , suivant la superstition
de son siècle , attribue tous ces succès au secours des enchantemens. Il con-
sultoit le Diable , dit-il , dans toutes ses expéditions. Il lui offroit continuel-
lement des sacrifices ; & souvent il apprenoit par cette voie ce qui devoit lui
arriver. Ses oracles lui avoient persuadé qu'il ne mourroit qu'à la guerre. Il
entretenoit dans ses troupes une exacte discipline. Ceux qui s'étoient mal
conduits dans l'action , étoient condamnés à mort & dévorés par leurs com-
pagnons. Chaque jour , au soir , Kalandula s'efforçoit d'encourager les gens
par une harangue , monté sur un échaffaut qu'il faisoit dresser dans cette
vue.

Les Jaggas ne campent jamais sans se fortifier , quand ils n'auroient qu'une
nuit à passer dans le même lieu. Ils emploient à cet usage les arbres que le
Pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abattre , & l'autre à les
transporter. Leur retranchement consiste dans un enclos circulaire , percé de
douze portes , dont chacune est confiée à la garde d'un Capitaine. Le Géné-

(76) Pigafetta , p. 104 & 159.

(77) Relation de Pigafetta , p. 104. & suiv.

(78) *Ibid.* , p. 103 & 159.

(79) Bartel , dans Purchas , Vol. V. p. 773.

(80) François Marie Gioja de Naples.

(81) Merolla , p. 663.

est logé au centre, dans un enclos particulier, avec une bonne garde à la porte. Les hures des Soldats sont ferrées l'une contre l'autre. Ils placent à la porte de chaque hure leurs arcs, leurs flèches & leurs dards; de sorte qu'à la moindre alarme ils se trouvent prêts à combattre. Leurs sentinelles veillent d'ailleurs pendant toute la nuit, au bruit de leurs tambours & de leurs *Tavales*.

Les Jaggas racontèrent à Bartel, qu'au Sud de la Baye des *Vaccas* on trouve une rivière qui produit de l'or en abondance. Ils lui donnoient le nom de cuivre; mais en ayant recueilli une assez grosse quantité dans les sables, où la pluie l'avait mis à découvert, ils en avoient orné la poignée de leurs haches. Le cuivre leur sert aussi à cet usage, quoiqu'ils ne fassent aucun cas de ces deux métaux.

Ils ne trouvent de satisfaction que dans les Pays où les palmiers croissent abondamment, parce qu'ils sont passionnés pour le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage. Ils le mangent & l'emploient à faire de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin, est différente de celle des *Imbondas*, qui ont l'art de grimper sur un arbre sans y toucher avec les mains, & qui remplissent leurs flacons au sommet. Les Jaggas abattent l'arbre par la racine, & le laissent couché pendant dix ou douze jours avant que d'en faire sortir le vin. Ensuite ils y creusent deux trous quarrés, l'un au sommet, l'autre au milieu, de chacun desquels ils tirent, du matin au soir, une quarte de liqueur. Chaque arbre fournit ainsi pendant vingt-six jours deux quarts de vin; après quoi il se flétrit & sèche entièrement. Dans tous les lieux où ils font quelque séjour, ils coupent assez d'arbres pour se fournir de vin l'espace d'un mois. A la fin de ce terme ils en abattent le même nombre. Ainsi, dans peu de tems, ils ruinent le Pays.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'aussi long-tems qu'ils y trouvent des provisions. Au tems de la moisson, ils s'établissent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir les grains d'autrui & faire main-basse sur les bestiaux; car ils ne plantent & ne sèment jamais; ils n'entretiennent point de troupeaux, & leur subsistance est toujours le fruit de leurs rapines. Lorsqu'ils entrent dans quelque Pays où ils se croient menacés d'une vigoureuse résistance, leur usage est de se retrancher & de demeurer tranquilles un ou deux mois, pendant lesquels ils ne cessent point de harceler les Habitans & de les tenir dans des alarmes continuelles. S'ils sont attaqués, ils se tiennent sur la défensive, & laissent deux ou trois jours à l'ennemi pour décharger sa fureur. Ensuite leur Général met pendant la nuit une partie de ses troupes en embuscade, à quelque distance du camp; & si l'attaque est renouvelée le lendemain, l'ennemi, pressé furieusement de deux côtés, se défend mal contre l'artifice & la force. Ils ne pensent alors qu'à ravager le Pays (82).

Kalandula, au service duquel l'Auteur passa près d'un an & demi, avoit de longs cheveux, ornés de plusieurs nœuds de coquilles. Autour du col il portoit un collier de *Misos*, petit coquillage qui se trouve sur la Côte, & qui revient, parmi les Nègres, à la somme de vingt schellings. A la ceinture il

PAYS CIR-
CONVOISINS.
JAGGAS.

Ce qu'ils font
de l'or.

Manière dont
les Jaggas tirent
le vin de pal-
mier.

Leur méthode
dans leurs pillages.

Panne de K.
Emdula, Chaz
des Jaggas.

(82) Bartel, dans Purchas, Vol. II. p. 276.

PAYS CIR-
CONVOISINS.
JAGGAS.

avoit des pendans d'œufs d'autruche & un pagne d'étoffe de palmier, aussi fin qu'une étoffe de soie. Son corps étoit maqué de diverses figures, & frotté tous les jours avec de la graille humaine. Il portoit au travers du nez un morceau de cuivre, long de deux pouces, & le même ornement aux oreilles. Sa noirceur étoit déguisée par des vernis rouges & blancs. Il étoit continuellement accompagné de vingt ou trente femmes, dont l'une portoit son arc & ses flèches; & quatre autres, les coupes ou les tasses dont il se servoit pour boire. Elles se jetoient à genoux lorsqu'il buvoit, elles battoient des mains & chantoient quelque air de leur musique (83).

Parure des fem-
mes des Jaggas.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux, avec de hauts toupets, entremêlés de coquilles. Elles s'enduisent le corps de musc. C'est une beauté, parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de se les arracher, sont si peu estimées, qu'on ne veut ni manger ni boire avec elles. Leurs bras, leurs jambes, leur col, sont chargés de colliers & d'anneaux. Autour des reins elles portent un pagne de soie (84).

Les Jaggas
viennent leurs en-
fants dans leurs
marches.

Elles sont fécondes; mais, dans leurs marches, les Jaggas ne souffrent pas qu'elles multiplient, & leurs enfans sont enlevés au moment qu'ils voyent le jour. Ainsi ces guerriers errans meurent ordinairement sans postérité. Ils apportent pour raison de cette conduite, qu'ils ne veulent pas être troublés par le soin d'élever des enfans, ni retardés dans leurs marches. Mais s'ils prennent quelque Ville, ils conservent les garçons & les filles de douze ou treize ans, comme s'ils étoient nés d'eux; tandis qu'ils tuent les pères & les mères pour les manger (85). Ils traînent cette jeune fille dans leurs courses, après leur avoir mis un collier, qui est la marque de leur disgrâce, & que les garçons doivent porter jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur courage en offrant la tête d'un ennemi au Général. La trace de leur infamie dispaçoit alors. Le jeune-homme est déclaré *Gonso*, c'est-à-dire, Soldat. Rien n'a tant de force que cette espérance pour échauffer leur courage. Battel apprit que dans tout le camp il n'y avoit pas plus de douze vrais Jaggas, ni plus de quatorze ou quinze femmes de la même Nation; parce qu'ayant quitté leur patrie depuis plus de cinquante ans, leur armée avoit eu le tems de se renouveler plus d'une fois. Ils étoient au nombre de seize mille dans leur camp, & ce nombre grossissoit quelquefois par des incorporations.

Affreux sacrifi-
ce du Général
des Jaggas.

Kalandula n'entreprenoit rien d'important sans avoir fait un sacrifice au Diable. Il choisissoit le matin pour cette cérémonie, avant le lever du soleil. On lui préparoit une sellette, sur laquelle il prenoit place avec beaucoup de pompe, la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il avoit, pour assistants, un Sorcier de chaque côté. Quarante ou cinquante femmes formoient un cercle autour de lui, portant à la main une queue de zebra ou de cheval sauvage, qu'elles faisoient voltiger, & joignant leurs chants à cet exercice. Derrière elles étoient un grand nombre de *Petes*, de *Ponges* & de rambours, qui faisoient beaucoup de bruit avec leurs Instrumens. Au centre du cercle on allumoit un grand feu, sur lequel on plaçoit des poudres blan-

(83) *Ibidem*.

(84) *Ibidem*.

(85) Battel ayant vécu si long-tems avec

eux, s'ils ne sont point antropophages tous les autres récits ne méritent aucune foi.

ches dans un pot de terre. Les Sorciers commençoient par se servir de ces poudres, pour colorer le front & les temples du grand-Jagga. Ils lui peignoient ensuite l'estomac & le ventre en travers, avec des enchantemens & des cérémonies ennuyeuses. Alors ils lui présentoient son *Kafengala*, espèce d'arme fort semblable à la hache, en lui recommandant de ne pas ménager ses ennemis, parce qu'il avoit avec lui son Mokiiso. Aulsi-tôt on lui amena un enfant mâle, qu'il tuoit sur le champ. Cette première victime étoit suivie de quatre hommes, qu'il fraploit aussi pour leur donner la mort. Ceux qui ne la recevoient pas du premier coup, étoient conduits hors du camp & tués par d'autres mains.

Lorsque cette boucherie étoit prête à commencer, les Sorciers ordonnoient à Bartel de se retirer, parce qu'il étoit chrétien, & que le Diable, disoient-ils, alloit se présenter à leurs yeux. Pour dernier acte d'une si barbare tragédie, le Grand-Jagga faisoit égorger cinq vaches dans le camp, & cinq dehors. On immoloit le même nombre de chèvres & de chiens. Le feu étoit arrosé de leur sang, & les corps dévorés avec beaucoup de joie. La même fête étoit quelquefois célébrée, avec les mêmes cérémonies, par les autres Chefs du camp.

Pour enterrer leurs Morts, ils font un caveau, dans lequel ils mettent le corps allis. Mais c'est après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoir lavé & comme embaumé avec des poudres odoriférantes. Ils le parent de ses meilleurs habits; & le faisant porter par deux hommes, ils le placent dans son dernier domicile, avec deux de ses femmes, qui s'assient près de lui, & ses armes, qu'on brise dans le même lieu. Alors on ferme le caveau en le remplissant de terre. Ceux qui meurent dans leur Pays sont enterrés de même; mais on met avec eux, dans le caveau, tous leurs ustensiles domestiques. Chaque mois, les parens du Mort s'assembloient au tombeau pendant trois jours, & font des libations de sang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi long-tems qu'il reste quelqu'un de la famille en vie. Les Jaggas sont fort humains entr'eux pendant qu'ils jouissent d'une bonne santé; mais dans la maladie, ils ne connoissent aucune loi d'humanité & de compassion naturelle (86).

Entre le Royaume de Benguela & le Pays des Hottentots, les Géographes placent une contrée fort vaste, qui borde la mer, sous le nom de Royaume de *Matama* ou de *Mataman*, ou de Pays des *Simbelas*. Mais Delisle assure, dans sa Carte, que la situation de ce Royaume est incertaine. Lopez dir qu'elle s'étend au Sud de la Rivière de Bragaval (87), jusqu'à l'extrémité des montagnes de la Lune; & qu'à l'Est il est séparé de l'Empire du Monomotapa par la Rivière de *Baganniar*, au-delà de celle de *Koari*. L'air de Matama est fort bon. Le terroir produit abondamment toutes sortes de provisions, sans compter des mines de cristal & de divers métaux. Le Roi, qui est idolâtre, vit quelquefois en bonne intelligence & quelquefois en guerre avec le Royaume d'Angola. On trouve, vers la Côte, plusieurs Princes qui prennent le titre de Roi, mais qui n'en vivent pas moins dans la pauvreté & la misère. Les ri-

PAYS CIR-
CONVOISINS,
JAGGAS.

Sépulture des
Jaggas.

Royaume de
Matama.

Rivière de Bragaval.

(86) Bartel, dans Purchas, Vol. II. p. 977. Tropique du Capricorne, au vingt-quatrième degré de latitude.

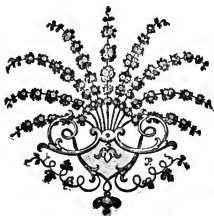
(87) Elle entre dans la mer presque sous le

PAYS CIR-
CONVOISINS.
JAGGAS.
Portes au long
de la Côte.
Nation brute.

vieres n'offrent aucun (88) Port remarquable. Ceux qui se trouvent, dans notre Carte, entre le Cap-Nègre & l'embouchure de la Rivière de Bragaval, c'est-à-dire, dans un espace de quatre cens quatre-vingt-quinze milles, sont *Golfo-Feio*, *Angra de S. Ambrosio* & *Angra de Ilheo*.

Delisle place au Nord de Maraman, sur les bords de Benguela, une Nation de Sauvages, sans nom, qui ne diffèrent, dit-on, des bêtes brutes que par l'usage de la parole.

(88) Relation de Pigafetta, p. 44.



HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATORZIÈME.

DESCRIPTION DES PAYS QUI BORDENT
la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Espérance
jusqu'au Cap de Guardafu ;

Contenant particulièrement le Pays des Hottentots & le Royaume
de Monomotapa.



Il y a peu de lieux dans le Monde dont on trouve aussi souvent la description dans les Relations des Voyageurs, que celle du Cap de Bonne-Espérance, parce que les Vaisseaux, n'ayant point d'autre route pour se rendre aux Indes Orientales, y touchent fort souvent au passage. Nous avons même des Traités particuliers sur ce fameux Cap, & sur la Nation des Hottentots, qui habite les Pays voisins. Les plus remarquables sont ceux de Guillaume Ten-Rhyne & de Pierre Kolben.

Ten-Rhyne, natif de Daventry, joignoit à la profession de Médecin le titre de Conseiller de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Il fit le voyage du Cap en 1673. *Henri Secreta S. à Zavorzik*, à qui ses Remarques furent communiquées, les publia en Latin, avec ses propres Notes (1) en 1686, à Schafouse en Suisse. Ce petit Traité, qui ne contient que soixante-seize pages, in-12, est divisé en vingt-sept Chapitres, précédés d'une courte Relation ou d'un Journal du voyage. Chaque Chapitre traite à part quel-
qu'un des articles qui font l'objet de la curiosité & de l'attention d'un Voya-

INTRODUC-
TION.

Traité particu-
lier sur le Cap
de Bonne-Espe-
rance.

Eclaircissement
sur le Traité de
Ten-Rhyne.

(1) Sous le titre de *Viri clarissimi Wilhel-
mi Ten-Rhyne Daventr. ampliff. Soc. India Ord.
Medici & à concilio justitia, sibi diastina de Pro-*

Tome V.

*montorio Bona-Spei ejusque tractus incolis Hot-
tentottis ; accusante brevifque notis addenda
Henr. Secreta S. à Zavorzik.*

INTRODUCTION.

geur ; tels que la situation du Cap , les bêtes , les oiseaux , les poissons , les insectes & les animaux venimeux ; les Plantes , & les saisons de l'année ; la Nation des Hottentots , leurs rapports avec d'autres Nations , leur figure , leurs habits , leurs maisons & leurs meubles ; leurs dispositions , leurs mœurs , leurs usages , leurs guerres , leur commerce , leurs danses , leur religion , leur gouvernement , leurs loix , leurs mariages , l'éducation de leurs enfans , leurs métiers , leur médecine ; enfin , leur langage , dont l'Auteur rapporte quelques mots. Les Anglois ont traduit l'Ouvrage de Ten-Rhyne dans leur langue , & l'ont inséré dans une de leurs grandes collections ; mais ils le qualifient d'ouvrage superficiel & rempli d'erreurs.

Éclaircissement
sur la rectitude &
l'ouvrage de
Kolben.

Kolben , après avoir reçu son éducation dans une Université , devint Secrétaire du Baron *Van-Kroftick* , Conseiller-Privé de Frédéric , dernier Roi de Prusse. Son Maître ayant formé le dessein d'envoyer à ses frais une personne intelligente , pour résider quelque-tems au Cap & contribuer par ses observations au progrès de l'astronomie , fit tomber son choix sur Kolben , & lui accorda , dans cette vue , une pension annuelle. Après s'être fourni de livres & d'instrumens mathématiques , Kolben partit de Berlin , avec des Lettres du Baron pour quelques personnes de distinction en Hollande , qu'il prioit de le présenter aux Directeurs de la Compagnie des Indes. Il obtint d'eux , non-seulement la permission de passer au Cap sur un de leurs Vaisseaux , mais encore des Lettres de recommandation au Directeur de la Compagnie dans cette contrée , qui portoient ordre de lui fournir , pour son travail , un lieu dont il pût faire son observatoire , l'usage d'un pendule , avec une personne de la garnison qui fût capable de l'assister dans ses entreprises , & la liberté , à son retour , de continuer ses observations pour l'utilité du Public. Kolben passa huit ans au Cap. Étant revenu , en 1719 , il publia le fruit de son voyage en langue Allemande , sous le titre d'*Etat présent du Cap de Bonne-Espérance* , in-folio , à Nuremberg. Ensuite il donna un second Volume , qui contient l'Histoire naturelle du Cap , enrichie d'une Carte exacte du Pays que les Hollandois y possèdent , sans compter les Plans , les Perspectives & quantité d'autres Figures. Mais les Planches de cette première Collection sont moins bonnes que celles de la dernière Edition de Hollande. Dans la Traduction que M. Medley en a donnée à Londres , en 1731 , avec des Planches , on a réduit les deux Volumes in-folio de Kolben en deux in-octavo , sous l'ordre suivant. Le premier renferme une description particulière de plusieurs Nations des Hottentots , leur religion , leurs gouvernemens , leurs loix , leurs usages , &c. avec une courte Relation de l'établissement des Hollandois au Cap. Le second contient l'Histoire naturelle du Pays.

Mérite de la
Relation de Kol
ben.

Si Kolben fait profession d'avoir employé beaucoup de soins à l'exécution de cet Ouvrage , on peut dire qu'il y découvre aussi beaucoup de jugement. Il a pénétré avec la plus grande attention les usages , les manières & les opinions des Hottentots. Son exactitude s'étend presque à tout. En un mot , il a mis leur Histoire dans un nouveau jour , & corrigé souvent les erreurs ou les fautes des autres Relations. Cependant il paroît que l'Ouvrage de Ten-Rhyne est échappé à sa connoissance ; mais les Auteurs de ce Recueil ont pris soin de suppléer à ce petit défaut dans la Description suivante. Ils ont crû devoir joindre aussi à cette Introduction les Titres des Articles & les Figures de chaque Volume.

I. Vol. Chap. 1. Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance, & ce qui lui en fit naître l'occasion. 2. Première découverte du Cap par les Portugais, & maniere dont les Hollandois s'y sont établis. 3. Vritable nom des Habitans; leur origine & leur langage. 4. Caractère & description des Hottentots. 5. Alliance entr'eux & les Hollandois. 6. Diverses Nations des Hottentots. 7. Forme de leur gouvernement. 8. Religion des Hottentots. 9. Certaines coutumes & cérémonies principales. 10. Notions concernant les sortilèges. 11. Coutumes qui s'observent à l'accouchement des femmes. 12. Noms qu'on donne aux enfans. 13. Mariages des Hottentots. 14. Économie des Hottentots. 15. Soins qu'ils prennent de leurs troupeaux. 16. Appareil des Hottentots. 17. Leurs vivres, leurs liqueurs & leurs autres rafraichissemens. 18. Leurs *Kraals* ou leurs Villages, leurs hutes & leurs meubles. 19. Leurs métiers & leurs fabriques. 20. Leur pêche & leur chasse. 21. Leur Commerce avec les Étrangers & entr'eux. 22. Leur musique & leurs danses. 23. Leur maniere de faire la guerre. 24. Cours de Justice & forme de leurs procédures. 25. Leur médecine & leur chirurgie. 26. Cérémonies de leurs funérailles. 27. Revue de leurs vices & de leurs vertus. 28. État du gouvernement des Hollandois au Cap, leurs bâtimens, &c.

Le second Volume est divisé aussi en Articles & en Paragraphes; mais on n'en rassemblera ici que les principaux Titres. 1. Description topographique de la Colonie Hollandoise du Cap. 2. Colonie de Stellenboch. 3. Colonies de Drakenstein & de Waveren. 4. Bestiaux, économie & jardinage des Colonies. 5. Latitude & longitude du Cap de Bonne-Esperance, & variation de l'aiguille. 6. Quadrupèdes du Pays voisin. 7. Oiseaux & volaille. 8. Serpens & insectes. 9. Poisson de mer & de rivière. 10. Végétaux. 11. Productions exotiques du Cap. 12. Eaux saumâches & sources chaudes. 13. Production du sel. 14. Observations nautiques. 15. Terre, pierres & minéraux. 16. Vents & air. 17. Maladies des Européens du Cap, & méthode pour les guérir.

Cartes, Plans & Figures du premier Tome. Pour Frontispice on trouve la tête de M. Kolben, & la Carte du Cap de Bonne-Esperance.

Planche I. Figure 1. Hottentots, qui adorent la Lune & un certain insecte. Figure 2. Plante nommée *Spirea* ou *Bukhu*.

Planche II. Fig. 1. Jeunes garçons reçus dans la société des hommes. Fig. 2. Hottentots qui pousent leurs moutons au travers du feu.

Planche III. Fig. 1. Accouchement d'une femme des Hottentots. Fig. 2. Mariage Hottentot.

Planche IV. Plante nommée *Bangua-Indorum* ou *Dakka*.

Planche V. Fig. 1. Maniere dont les Hottentots châtrent leurs taureaux & leurs bœufs. Fig. 2. Maniere dont ils tirent le lait des vaches.

Planche VI. Fig. 1. Maniere de garder les troupeaux pendant la nuit. Fig. 2. Bœufs de voiture. Appareil des hommes. Appareil des femmes. *Aureliana-Canadensis* ou *Jinseng* des Chinois, Plante qu'on prend pour la Kanna.

Planche VII. Fig. 1. *Kraals* ou hutes des Hottentots. Fig. 2. Pellerier Hottentot, &c.

Planche VIII. Fig. 1. Boucher Hottentot. Fig. 2. Faiseur de nattes, Portier, &c.

Planche IX. Fig. 1. Forgeron Hottentot. Fig. 2. Hottentot lançant sa zagaie.

O ij

INTRODUC-
TION.
Matières du
premier Tome.

Matières du 2^e
cond.

Cartes, Plans
& Figures du
premier Tome.

INTRODUCTION.

Planche X. Fig. 1. Chasse des Hottentots. Fig. 2. Leur musique & leur danse.

Planche XI. Fig. 1. Manière de prendre les éléphants. Fig. 2. Pêche.

Planche XII. Fig. 1. Méthode des Hottentots pour la guerre. Fig. 2. Leurs pratiques de médecine.

Planche XIII. Fig. 1. Cérémonie des funérailles. Fig. 2. Cérémonies qui suivent les funérailles.

Figures du second volume.

Second Volume. Carte de la Baye de la Table. Plan du Fort. Perspective du Cap de Bonne-Espérance.

Planche I. Fig. 1. Manière de labourer la terre. Fig. 2. Manière de battre le bled.

Planche II. Le buffe, le lion, le babouin, le chien-fouris, le chevreuil, le porc-javan.

Planche III. Méthode pour détruire les taupes, les éléphants & les rhinoceros.

Planche IV. Vache de mer. Porc-épi. Mouton. Loup. Tigre. Tortue. Rat.

Planche V. Fig. 1. Trape pour les élans. Fig. 2. Ane sauvage ou Zebra.

Planche VI. Fig. 1. Babouins qui pillent un jardin. Fig. 2. Chèvres sauvages.

Planche VII. Atrape-cousins, oiseau. *Knorhant*, oiseau. Paon. Bec-à-cuillère. Aurruche. Moineau.

Planche VIII. Requin ou Schark. *Annoye*. Reptile aveugle. Mâchoires d'un requin. *Cerafles* ou serpent-cornu. Serpent à poil.

Planche IX. Dorade. Poisson-volant. *Brasem* mâle du Cap. Brochet. Raye. Sole. Lion de mer.

Journal de Kolben, ou son Voyage jusqu'au Cap de Bonne-Espérance

Le Journal de Kolben, ou le récit de son voyage, est extrêmement court. Il s'embarqua au Texel, sur l'*Union*, Vaisseau de la Compagnie, qui faisoit voile aux Indes avec huit autres Bâtimens. Le jour de son départ fut le 8. de Janvier 1705. Comme il entendoit peu la langue Hollandoise & qu'il n'aimoit point à voir les Mareltors lui rire au nez, il prit le parti de se renfermer dans sa cabine, où il tomba dans une profonde mélancolie. Cette disposition, joint aux effets du froid rigoureux qu'il avoit souffert dans les climats du Nord, le jeta dans une maladie qui fit désespérer de sa vie. Cependant elle se changea en fièvre intermittente, qui ne le quitta point jusqu'à la fin du mois de Février. L'air chaud de la Zone-torride acheva sa guérison, que le Chirurgien du Vaisseau avoit fort avancée.

Mauvaise conduite d'un Prêtre Nègre.

En passant par les Îles du Cap-Verd, il relâcha au Port de Praya, éloigné d'environ trois lieues de S. Jago. Un calme, qui surprit son Vaisseau devant cette Ville, le mit en danger d'être brisé contre les rochers par la violence de la marée. On reçut à bord la visite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre Nègre nommé *Francisco Lombir*, natif d'Angola, qui avoit été élevé à S. Jago. Mais Kolben ne lui trouva ni les principes ni l'éducation d'un Chrétien. Il mangea au moins deux livres de fromage de Hollande. Il but une prodigieuse quantité d'eau-de-vie, qui lui échauffa la tête jusqu'à le faire chanter & danser comme un fou, avec des mouvemens & des singeries si extraordinaires, que s'il se fit connoître pour un mauvais Prêtre, il ne marqua pas moins qu'il auroit pu faire un excellent Arlequin.

Kolben & les Officiers du Vaisseau firent une visite au Gouverneur. Il leur







procura l'honneur de voir sa femme, qui leur fit servir pour collation du pain de bled de Turquie, avec du beurre & du fromage. Les Hollandois lui marquerent aussi-tôt leur reconnoissance en lui présentant un cornet de tabac, dont elle se mit à fumer avec les autres femmes.

Ils quitterent Praya le 19 de Mars. Les calmes, qui les arrêterent sous la ligne, augmentèrent beaucoup le scorbut sur chaque bord, & causerent des fièvres chaudes, accompagnées de furieux délires. Un cercle, qui se fit voir pendant trois nuits autour de la Lune, fut regardé enfin comme l'avant-coureur des vents; & bien-tôt en effet ils commencèrent à souffler avec violence. Le neuf d'Avril, une hirondelle de mer vint se percher sur le Vaisseau de Kolben, autre présage de tempête, qui fut aussi-tôt suivi d'une grande trainée d'éclairs & d'un coup de tonnerre fort éclatant. Le Capitaine le prit pour un coup de canon; & s'étant imaginé qu'on avoit eu la hardiesse de tirer sans son ordre, il courut furieusement au bruit; mais il trouva son mât de misene fort endommagé, & trois éclats, longs de quinze pieds & d'un pouce d'épaisseur, emportés par le feu du Ciel. Quoiqu'il ne fût point arrivé de mal à l'Equipage, qui étoit en foule au même lieu, chacun trembla du danger de la chambre des poudres, où l'on n'avoit pas moins de trois mille quintaux de cette terrible marchandise.

En passant la ligne, l'Auteur perdit entièrement ses cheveux. La nuit du 23 de Mai, on eût une furieuse tempête. Le 5 de Juin, on eut un brouillard fort épais; signe ordinaire qu'on approche du Cap. Il se fit voir en effet le 10; & le lendemain on entra heureusement dans le Port.

Kolben, après avoir fini ses observations au Cap de Bonne-Espérance, s'embarqua le 9 d'Avril 1713 pour retourner en Hollande. Les fatigues qu'il avoit eues dans une si longue absence lui faisoient désirer impatiemment de revoir sa Patrie. Toutes les circonstances de son entreprise n'avoient pas répondu à son attente. Il avoit même à se plaindre des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Ses amis de l'Europe ayant mal exécuté leurs promesses pendant le séjour qu'il avoit fait au Cap, il s'y étoit vu réduit, par leur négligence, à de fâcheuses extrémités. Dans son retour, il ne lui arriva rien d'extraordinaire, jusqu'au 22 du mois d'Août suivant qu'il entra dans le Port d'Amsterdam.

INTRODUC-
TION.

Calmes & tem-
pêtes.

L'Auteur perd
ses cheveux en
passant la Ligne.

Plaintes de l'Au-
teur à son retour.

CHAPITRE PREMIER.

Pays des Hottentots, & Nations qui l'habitent.

LE Cap de Bonne-Espérance est la pointe la plus méridionale de l'Afrique, & l'endroit le plus remarquable du Pays des Hottentots. Il fut découvert pour la première (1) fois en 1493, sous le règne de Jean II, par Barthélémy Diaz, Amiral Portugais. Les orages qu'il y eût firent nommer *Cabo dos todos tormentos*, ou Cap de tous les maux (2); mais le Roi Jean chan-

KOLBEN.

1713.

HOTTENTOTS.
Découverts, et
premier nom du
Cap.

(1) Ce fut en 1486. Voyez ci-dessus, T. I.
chap. I.

(2) Son premier nom fut *Cabo Tormenta*.
106.

KOLBE.
1713.
HOTTENTOTS.

gea ce nom en celui de *Cabo de Buena-Esperanza*, ou Cap de Bonne-Espérance, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Diaz n'y débarqua point; non plus que Vasco de Gama, qui fut chargé après lui du commandement de la Flotte Portugaise. *Ria del Elephanter* (4), autre Amiral Portugais, fut le premier qui prit terre au Cap en 1498. Sur ses informations, le Roi Emmanuel, qui régnoit alors en Portugal, fit partir quelques tems après, une nouvelle Flotte, avec ordre d'y former un établissement. Mais les Portugais, effrayés du caractère des Habitans, qu'on faisoit passer pour Anthropophages, ne jugerent point à propos d'en courir les risques. Ils tuèrent quelques animaux pour leur provision, & firent de l'eau dans l'Isle *Robbin* (*), où ils trouverent une caverne qui servit à les mettre à couvert du mauvais tems. Elle en a pris le nom de cave ou de caverne des Portugais.

Almeida, Viceroy de l'Inde, y périt.

Vengeance des Portugais.

François Almeida, Viceroy de l'Inde, ayant touché au Cap de Bonne-Espérance en retournant dans sa Patrie, envoya un Parti sur le rivage, pour se procurer quelques Bestiaux par des échanges. Ses gens furent repoullés par les Habitans; & le désir de la vengeance l'ayant fait descendre lui-même, il eut le malheur d'être tué d'un coup de flèche empoisonnée (5). D'autres Portugais, pour vanger cette disgrâce, prirent terre au Cap, deux ou trois ans après; & connoissant la passion des Hottentots pour le cuivre, ils transporterent sur le rivage une grosse pièce de canon, dont ils feignirent de vouloir leur faire présent. Mais tandis qu'une troupe de ces Barbares la trainoit joiueusement, en deux files, par le moien de quelques cordes, les Portugais, qui l'avoient chargée à cartouche, y mirent le feu tout d'un coup, & firent un carnage effroyable de leurs Ennemis.

Commence-
mens de l'éta-
blissement Hol-
landois au Cap.

Dans la suite, il ne paroît pas que le Cap ait été visité par les Européens (6) jusqu'à l'année 1600, où les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, qui étoit alors dans son enfance, commencerent à s'y arrêter dans le cours de leurs voyages. Cependant cette Compagnie, qui s'est distinguée depuis, avec tant de gloire, par son génie pour le commerce & la navigation, ne conçut pas tout d'un coup les avantages qu'elle pouvoit tirer d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance. Ses Vaisseaux, à la vérité, continuerent d'y relâcher en allant aux Indes, ou à leur retour; mais elle ne pensa point à s'y établir avant les représentations & les instances de *Van-Riebeck* (7), Chirurgien d'une Flotte qui s'y étoit arrêtée en 1650, comme on le rapportera dans le cours de cet article.

Bornes du Pays
des Hottentots.

Il n'est pas aisé de fixer au juste les dimensions du Pays qui est habité par les Hottentots. Entre plusieurs Geographes, Delisle étend ces Nations depuis le Cap de Bonne-Espérance, au Nord, jusqu'au-delà du Tropique du Capricorne, & leur donne de ce côté pour bornes les Royaumes de Mataman, d'Abutua & de Monomotapa; du côté de l'Est, il le représente bordé par le Monomotapa & les terres maritimes que les Portugais ont nommées *Tierras de Zangana*, dos *Fumos*, dos *Naonetos* & de *Natal*; au Sud & à l'Ouest, par

(4) Cet Amiral avoit été Capitaine du second Vaisseau de Diaz, au tems de la découverte. Peut-être avoit-il pris ce nom de la riviere qu'il découvrit au-delà du Cap.

(*) C'est celle que les Anglois nomment *Isle des Pinguins*.

(5) Ce fut en 1509. Voyez ci-dessus, Vol. I.

(6) On a vu ci-dessus, au Tome premier, que les Anglois étoient à Saldanna en 1592, sous le Capitaine Raymond.

(7) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 14. & suivantes.

l'Océan. Ainsi, la région des Hottentots étant environnée de trois côtés par la mer, peut être regardée comme la pointe de la langue de terre ou de la péninsule qui forme la partie méridionale de l'Afrique. Sa situation est entre le vingt-deuxième & le trente-cinquième degré de latitude du Sud; & entre le trente-troisième & le quarante-septième degré de longitude Est. Elle s'étend en longueur, du Nord au Sud, l'espace d'environ sept cens quatre-vingt milles; & de l'Ouest à l'Est, environ cent trente-sept.

Au long des Côtes de cette vaste Contrée, on trouve quantité de bayes & de rivières. La première baye, au Sud de la Rivière de Bragaval, où l'on peut dire que le Pays des Hottentots commence, se nomme *Angra de Conceição*. Elle est suivie d'*Angra Piguena* & de *Porte del Ilheos*, au Nord du Cap des Voltas. Dans tout cet espace, les Géographes ne nomment aucune rivière. Soixante-cinq lieues plus bas, on rencontre les bayes de S. Martin & celle de Ste Helene. Cet intervalle renferme deux rivières considérables; celle des *Elephants* & celle de Ste Helene, que les Hollandois nomment Rivière de la Montagne. Un peu au Sud de la baye de Ste Helene est celle de Saldanna, célèbre dans les Relations de rous les Voyageurs, & sur-tout dans celles des Anglois. Vingt lieues au Sud de Saldanna, on arrive à la baye de la Table, qui appartient au Cap de Bonne-Espérance. Au-delà du Cap, du côté de l'Est, on trouve la baye *Falfe*, dont la pointe orientale forme le *Cap Falfo*. La baye suivante est celle de *Snug*, à l'Est du Cap des Agulhas, ou des Aiguilles, après laquelle on trouve successivement celle que les Anglois ont nommée *Flesh Bay*, celle de S. *Sebastien*, celles des *Poissons*, de Ste Catherine & de Nossel, où est S. Blaise, rouses fort voisines, comme on peut le remarquer dans la carte. La baye de Nossel est éloignée d'environ soixante-dix lieues du Cap de Bonne-Espérance. Elle a du côté de l'Est, à peu-près au double de la même distance, la baye de *Lagoa* ou d'*Algoa*, qui est la dernière de la Côte des Hottentots. La baye de la *Table*, la baye *Falfe*, celle de Nossel & celle de Lagoa, ont des rivières qui s'y déchargent. Les autres n'ont point de rivières, ou n'en ont que de fort petites.

Kolben réduit les Nations des Hottentots, qui sont contenues dans cette partie de l'Afrique, au nombre de dix-sept, dont il rapporte les noms: Les *Gungemans*; les *Kokhaquas*; les *Sussaquas*; les *Odiquas*; les *Khorigriquas*; les Grands *Namaquas* & les petits; les *Attaquas*; les *Khorogauquas*; les *Kopmans*; les *Hessaquas*; les *Sonquas*; les *Dunquas*; les *Damaquas*; les *Gauros* ou les *Gauriquas*; les *Houteniquas*; les *Khamtovers*; & les *Heykoms* (8). L'Auteur ayant parcouru la plupart de ces Nations, est persuadé qu'on n'en trouveroit pas beaucoup d'avantage (9).

Dans l'exposition qu'il en fait, il se contente de marquer leurs situations respectives, sans entreprendre d'assigner exactement les limites & l'étendue de chaque Pays. Il observe que la liste des Nations Hottentotes, donnée par Dapper, par Anderron, par le Pere Tachard & d'autres Ecrivains, est une chimere de leur imagination, ou qui n'a pour fondement que des récits infidèles; qu'ils se trompent aussi souvent dans les noms que dans la distribution des Pays; en un mot, qu'ils sont si éloignés de la vérité, que ceux qui ont fait le voyage du Cap auroient peine à les entendre.

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 62.

(9) Le même, *ibid.* p. 83.

KOLBEN.

1713.

HOTTENTOTS.
Position de la
Péninsule méridionale d'Afrique.

Bayes & Rivières au long de la Côte.

Nations de Hottentots; en quel nombre?

Kolben critique divers Auteurs.

KOLBEN.
1712.
HOTTENTOTS.
Nations des Gun-
gemans.
Kokhaquas.

Les *Gungemans* sont la Nation la plus voisine du Cap. Ils ont vendu leur territoire aux Hollandois, avec lesquels étant aujourd'hui mêlés, ils ne conservent qu'une fort petite partie de leurs anciennes possessions.

Usage commun
des Hottentots.

Les *Kokhaquas*, ou les *Kohaquas*, bordent les *Gungemans* au Nord, & portent, dans *Dapper*, le nom de *Saldanhaters* (10). Leur territoire renferme quantité de belles prairies, possédées par les Européens qui sont chargés de fournir des provisions aux Vaisseaux de la Compagnie. Cependant les *Kokhaquas* sont demeurés en possession de la plus grande partie des terres. On trouve dans le même Pays un grand nombre de belles salines. Mais peu d'Européens y font leur demeure, parce qu'il manque d'eau fraîche. Les Hollandois y entretiennent constamment une Garde, autant pour la sûreté des salines, que pour avoir sans cesse l'œil ouvert du côté de la mer, & donner avis au Cap, ou à la Ville de ce nom, de l'approche des Vaisseaux. Toutes les Nations des Hottentots sont dans l'usage de passer, avec leurs huttes & leurs troupeaux, d'un endroit de leur territoire à l'autre, pour la commodité des pâturages. L'herbe y croît fort haute & fort épaisse. Mais lorsqu'elle commence à vieillir, il la brûlent jusqu'à la racine, & changent de canton, pour revenir dans un autre tems, qui n'est jamais fort éloigné; car les cendres engraisent beaucoup la terre, & les pluies ne manquent pas pour la rafraîchir. L'usage de brûler les herbes est établi de même entre les Hollandois du Cap. Ils creusent un fossé autour de l'espace qu'ils veulent brûler, pour arrêter la communication des flammes.

Suffaquas.

Les *Kokhaquas* ont au Nord les *Suffaquas*, ou les *Sassiquas*, à quelque distance de la baie de *Saldanna*. Tachard les place mal-à-propos près cette baie. C'étoit une Nation nombreuse & riche en bestiaux; mais elle a été ravagée & dispersée par les *Flibustiers* Hollandois, qui ont causé des maux infinis à plusieurs Nations des Hottentots dans l'origine de l'établissement de la Compagnie. Ce territoire est aujourd'hui mal peuplé. Les Villages y sont rares, & les troupeaux peu nombreux. La rareté de l'eau fraîche a contribué à faire abandonner leur Pays aux *Habitans*. Elle en écarte aussi les bêtes féroces. Cependant l'Auteur juge qu'on en trouve assez, en prenant la peine de creuser la terre. Le Pays, quoique montagneux, produit de l'herbe en abondance. Au sommet des montagnes, comme dans les vallées, on voit des tapis naturels de fleurs & d'herbes les plus odoriférantes (11).

Odiquas.

Les *Suffaquas* ont pour voisins les *Odiquas*, ou les *Udiquas*. Ils entretiennent avec eux une alliance perpétuelle contre les *Khirigiquas*, avec lesquels ils ont eu des guerres longues & sanglantes. Ces trois Nations avoient pris les armes en 1706, lorsque l'Auteur arriva au Cap; mais un Officier Hollandois, qui fut envoyé avec un Corps de Troupes pour leur offrir la médiation, les reconcilia si solidement, qu'elles ont vécu depuis en bonne intelligence. Avant la conclusion de ce Traité, deux Soldats Hollandois furent maltraités par le sort; l'un fut dévoré par un lion; l'autre, blessé d'un coup de flèche empoisonnée qui le frappa dans la bouche, & qui auroit été mortel s'il n'eût employé la méthode des Hottentots pour se guérir.

(10) Il leur donne apparemment ce nom parce qu'ils sont situés vers la Baie de *Saldanna*; mais, par cette raison, il conviendrait

plus aux *Sassiquas*.

(11) Voyage de *Kolben*, p. 63.



HOTTENTOTS NAMAQUAS



T. V. N.º XXXI

Les *Khirigriquas* (12) habitent les bords de la baye de Ste Helene. C'est une Nation nombreuse, distinguée particulièrement par la force du corps & par une adresse extraordinaire à lancer la zagaie. La belle Rivière de l'éléphant, qui tire son nom de la multitude de ces animaux qu'on voit sur les bords, traverse le territoire des *Khirigriquas*. Il est rempli de montagnes, dont le sommet est couvert de beaux pâturages, comme elles le sont presque toutes dans le Pays des *Hottentots*. Les terres l'emportent beaucoup, pour la bonté, sur celles des *Sussaquas* & des *Odiquas*. Les vallées sont ornées d'une grande variété de fleurs, d'une beauté & d'une odeur extraordinaires; mais elles servent de retraite à quantité de serpens, entre lesquels on trouve le *Ceraste*, ou le serpent cornu. On y voit aussi des cailloux de différentes formes & de diverses couleurs.

Le même territoire renferme un grand bois, composé d'une espèce d'arbres qui sont propres à cette région. Ils sont fort gros & fort élevés. L'Auteur n'en put connoître le fruit, non plus que le nom, parce qu'il ne les vit point dans une saison favorable à sa curiosité. Les bêtes féroces, qui se rassemblent dans ce bois, en rendent le passage fort dangereux. Il est divisé en plusieurs routes, formées des deux côtés par des arbres épais, & si serrés, que leurs branches se croisant & s'entremêlant, ferment le passage à la lumière dans les plus beaux jours. Il s'y trouve des endroits où l'obscurité est si profonde, qu'on croit voyager sous terre. Les Habitans de ce canton, persécutés par les *Flibustiers* Hollandois, qui leur enlevoient leurs bestiaux, & qui ne menageoient pas plus leur vie, cherchoient à se venger par la destruction de tous les *Européens* qui tomboient entre leurs mains, lorsque la paix fut rétablie par un traité de commerce régulier. Avant cette reconciliation, une troupe de *Hollandois*, occupée du commerce, tomba dans une embuscade en traversant le bois. Les *Hottentots* s'étoient postés si avantageusement derrière leurs brossailles, que n'ayant rien à craindre des armes à feu, ils fondirent sur leurs *Ennemis* à coups de *Zagaies*. Ils eurent la satisfaction, non-seulement d'en tuer un & d'en blesser plusieurs, mais de voir fuir tous les autres en confusion, pour gagner des champs ouverts. Là ces *Barbares* perdant le secours des arbres, qui avoit fait toute leur force, il se trouverent exposés à la vengeance de ceux qu'ils avoient poursuivis, & forcés de fuir à leur tour avec beaucoup de perte.

Les *Namaquas* sont divisés en deux Nations; l'une des grands; l'autre des petits *Namaquas*. Ceux-ci habitent la Côte. Les grands occupent le pays voisin, du côté de l'Est. Ces deux Peuples diffèrent entr'eux dans leur Gouvernement & dans leurs usages; mais ils se ressemblent par la force, la valeur & la discrétion; ils sont également respectés de tous les autres *Hottentots*. *Kolben* les représente comme les *Nègres* les plus sensés qu'il ait vus dans cette Région. Ils parlent peu. Leurs réponses sont courtes & méditées. Ils peuvent mettre en campagne une armée de vingt mille hommes. Le territoire des deux Nations est rempli de montagnes, où l'herbe ne peut pénétrer au travers du sable & des pierres qui les couvrent. Les vallées ne sont pas plus fertiles. Il n'y a dans tout le Pays qu'un petit bois & une fontaine. La Rivière de l'éléphant; qui le traverse, est la seule ressource des Habitans pour se procurer de

KOLBEN.

1713.

HOTTEHOTTS.

Koirigriquas.

Beute de leur

Pays.

Bois singulier

Leur ancienne
haine pour les
Hollandois.

Namaquas

Leur Pays n'a
qu'un bois & une
fontaine.

(12) Ou *Hirigriquas*.
Tome V.

KOLBEN.

1713.

HOTTENTOTS.

l'eau. Les lieux qu'elle arrose sont la retraite d'une infinité de bêtes farouches, & sur-tout d'une sorte de daims mouchetés qui sont propres à ces Cantons. Ils sont moins gros que ceux de l'Europe, mais d'une légèreté qui surpasse l'imagination. Leurs taches sont jaunes & blanches. On ne les voit jamais qu'en troupeaux, & quelquefois jusqu'au nombre de mille. Leur chair est généralement grasse & délicate, mais d'un goût qui ne ressemble point à celui des daims d'Allemagne.

Rocher taillé
par un Nama-
qua.

Près de la Fontaine des Namaquas, on trouve un rocher, taillé en forme de Donjon ou de Forteresse. On le nomme Château de Miro, du nom d'un Capitaine du Pays, qui se fit un amusement de lui donner cette forme. Mais l'Auteur doute qu'un Hottentot puisse avoir été capable d'une entreprise qui demandoit autant d'industrie que de travail, sur-tout dans deux logemens qu'il trouva fort bien imaginés, & qui peuvent contenir un assez grand nombre d'hommes. En un mot, c'est l'ouvrage le plus curieux qui se trouve dans les Pays des Hottentots.

Système de
et Peuple contre
les Hollandais.

Kolben rapporte une autre exemple de l'industrie des Namaquas. La première fois que les Hollandais entreient dans leur Canton pour le commerce des bestiaux, ils avoient pris pour guide un fameux Hottentot du Cap, qui se nommoit *Claas*. Mais les Namaquas croyant les reconnoître pour des Hibusriers, écoutèrent peu les protestations de *Claas*, & coururent aux armes en grand nombre. Ils attaquèrent leurs Ennemis à coups de flèches & de zagaies; & pendant trois jours ils firent face en champ ouvert, avec une fermeté surprenante. Enfin, désespérant de vaincre par la force, ils eurent recours au stratagème. Dans une occasion où les Hollandais leur parurent échauffés au combat, ils se retirèrent, sans cesser de se défendre, & s'engagerent dans un défilé très-long, entre des rocs fort élevés. Les Hollandais continuèrent de les poursuivre. Ils s'étoient avancés jusqu'au milieu du défilé, lorsque les Namaquas montant des deux côtés sur les rocs, avec autant de légèreté que des chars, commencèrent à faire pleuvoir sur eux une grêle de flèches, de dards & de pierres. Ils leur causèrent tant de frayeur & d'étonnement par cette ruse, qu'ils les forcèrent de se retirer pour sauver leur vie, couverts de meurtrissures, la tête en sanglantée, & dans un état, dir l'Auteur, qui ne leur permit pas de regarder plus long-tems leurs Ennemis en face (13).

Accueil qu'il
leur avoit fait
à autres tems.

Les Hollandais, suivant Dapper, avoient déjà visité les Namaquas, & n'avoient eu qu'à se louer de leur accueil. Cet écrivain raconte qu'en 1661 treize Hollandais, envoyés par le Gouverneur du Fort pour chercher de l'or & d'autres raretés, furent reçus de cette Nation avec toutes sortes de caresses. Elle leur fit présent d'un mouton. Les Musiciens du Pays, rangés en cercle, au nombre de cent, portoient à la main chacun un roseau, d'inégale grandeur, duquel ils tiroient un son semblable à celui de la trompette. Ils avoient au milieu d'eux leur Directeur, qui battoit la mesure. Après le concert, qui dura deux ou trois heures, les Hollandais furent invités par le Roi à se rendre au Palais, où ils furent traités avec du miller & du mouton. Ils présentèrent à Sa Majesté quelques pièces de cuivre, des grains de verre, de l'eau-de-vie & du tabac, qu'il leur fit l'honneur d'accepter, & dont il apprît bientôt l'usage.

(13) Voyage de Kolben, Tome premier, page 63, & suivantes.

Au mois de Novembre de la même année, quatorze Marchands Hollandois firent le même voyage ; mais après avoir pénétré à plus de trois cens milles dans le Pays, n'ayant pas rencontré les Namaquas, qui s'étoient retirés, suivant leur usage, dans quelque canton fort éloigné, ils revinrent au mois de Février suivant, sans avoir tiré aucun fruit de leur entreprise.

Dapper dit que la Nation des Namaquas est fort nombreuse, & leur donne une taille gigantesque. Leurs femmes sont belles & fort bien-faites ; mais l'art a moins de part à leurs agrémens que la nature, car elles n'ont que des peaux de bêtes pour habits, & leur parure consiste en grains de verre de Cambaye, qu'elles achètent des Portugais vers le Monomotapa. Les hommes portent une plaque d'ivoire devant leurs parties naturelles, & un cercle de la même matière au bras, avec quantité d'anneaux de cuivre. Chacun a sa petite selle de bois, garnie de corcès, qui lui servent à la porter continuellement, pour s'asseoir dans toutes sortes de lieux. Le Gouvernement de Namaquas consiste dans une seule personne. Celui qui en étoit revêtu en 1670 se nommoit *Akam-biba*, & se faisoit honneur d'avoir trois fils d'une grandeur extraordinaire (14).

Kolben n'attribue rien de remarquable à leur taille ; mais il vante leur bon sens & leur politesse. Il raconte, pour exemple, qu'en 1708, à l'arrivée de *Van-Assebourg*, Gouverneur Hollandois, les deux Nations envoyèrent quelques-uns de leurs Chefs au Cap, pour complimenter son Excellence, avec un fort beau présent de bestiaux. Elles lui faisoient demander la même protection dont ils avoient joui sous ses Prédécesseurs, & promettre une fidélité exacte au Traité d'alliance. Les Députés chargés de cette commission s'en acquittèrent avec tant de discrétion & d'habileté, que le Gouverneur & tous les assistans en furent surpris. On les traita fort libéralement, pendant quelques jours, aux frais de la Compagnie Hollandoise. Ayant appris que *Van-Assebourg* destinoit leur présent aux besoins publics, contre l'usage de ses prédécesseurs, qui ne considéroient dans ces occasions que leur propre intérêt, ils ne se lassèrent point d'applaudir à son désintéressement & à son intégrité. Dans leur audience de congé, ils en firent le sujet de leur compliment. Ils emportoient, lui dirent-ils, les meilleures impressions de sa bonté & de sa grandeur d'âme. Ils ne manqueroient pas de les communiquer à leur Nation, qui apprendroit avec une satisfaction extrême, que le Gouvernement étoit entre les mains d'un si digne Personnage, & qui se promettrait de tant de vertus, la paix & la sûreté qu'elle pouvoit désirer.

Tachard prétend que depuis le Pays des Namaquas on ne trouve que des déserts inhabités jusqu'au dix-huitième degré, où commencent les Hottentots d'Angola (15). Mais il tombe ici dans une double erreur ; car il est également faux que le Pays entre les Namaquas & Angola soit désert, & que les Peuples d'Angola soient Hottentots.

Les Namaquas ont au Nord la Nation des *Attaquas*, & plus loin, du même côté, si l'Auteur ne tombe point ici dans quelque méprise, celle des *Khoio-quanas* ; deux grandes Nations, qui possèdent une vaste étendue de Pays. Il peut se trouver plusieurs autres Peuples entre elle & Angola. Mais l'Auteur ac-

(14) Dapper, dans *Ogilby*, *ubi sup.*

(15) Cette Remarque est prise de la Carte de Tachard. Mais il parle des *Cassies*, & non des Hottentots. Ainsi l'erreur est du côté de Kolben même, qui a cru que ces deux termes étoient synonymes.

KOLBEN.
1713.
HOTTENTOTS.
Autre voyage
chez les Nama-
quas.

Leurs habits &
leurs usages.

Exemple de
leur politesse.

Erreurs attribuées au Père
Tachard.

Nation des *Attaquas*.

KOLBEN.

1713.

HOTTENTOTS.

Gaieté des Habitans dans un mauvais Pays.

Nation des Koppmanns.

Rivière de Palamite.

Hessaguas. Richesse de cette Nation.

corde qu'au Nord des Namaquas on rencontre, par intervalles, de vastes déserts, que leur sécheresse & leur stérilité rend inhabitables.

Le Pays des Attaquas se ressentant de ces deux défauts, les Habitans vivent en petites troupes, à des distances considérables les uns des autres, dans les cantons qu'ils jugent les plus commodes. La même raison ne leur permet pas de nourrir beaucoup de bestiaux. Ils n'entretennent que celui qui suffit pour leur subsistance, avec le supplément qu'ils tirent de leur chasse. Mais ils paroissent aussi gais, aussi contents, que s'ils jouissoient du plus riche territoire. Le goût qu'ils ont pour la tranquillité rend la guerre fort rare entre eux & leurs voisins. Lorsqu'ils se croient menacés de quelque attaque, ils se hâtent, comme les Suisses, de gagner le sommet de leurs montagnes; & par des signaux, qui sont ordinairement de la fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit, ils forment promptement une armée nombreuse, dans un lieu établi pour le quartier d'assemblée.

Kolben retourne d'ici au Cap, pour nous présenter les *Kopmans*, Nation située au Sud (16) des Gungemans. Elle a tiré son nom d'un Capitaine du même Pays, dont on parlera dans une autre occasion. Ce territoire s'étend beaucoup vers l'Est; mais il a peu d'étendue sur la Côte. Quantité d'Européens, qui s'y sont établis, possèdent de grands espaces d'un riche terroir, auquel ils ajoutent continuellement de nouvelles terres dont les Kopmans ne font aucun emploi. Les vallées sont fort bien arrosées, & produisent, en abondance, des arbres de plusieurs espèces. La *Palamite* (17) en parcourt une partie pour se rendre à la mer. Cette Rivière est rapide. Elle tire sa source des montagnes de *Drakenstein*, sur la frontière du Pays, & reçoit plusieurs ruisseaux, dont l'un, qui est assez considérable, porte le nom de *Rivière noire*. On ne trouve guères, dans la Palamite, que des anguilles, des éperlans, & d'autres petits poissons. Le même territoire contient une source d'eau chaude. Dans une vallée, nommée *Suthenhall*, & dans quelques autres endroits, la nature a placé de fort belles salines.

La Nation des Gungemans est bordée aussi par celle des *Hessaguas*, que Tachard nomme *Gassaguas*. Il ne s'est pas moins trompé sur la situation de leur territoire, lorsqu'il l'étend au long de la mer, où Kolben assure qu'ils ne possèdent point un pouce de terre. Mais il ajoute, avec plus de vérité, que leur Nation est riche & nombreuse, quoique moins vertueuse que toutes les autres dans l'art de la guerre. Les Hessaguas sont peut-être la plus riche Nation des Hottentots, c'est-à-dire, que leurs bestiaux sont les meilleurs & en plus grand nombre. On voit leurs pâturages couverts de bœufs & de moutons. Leurs bœufs, qu'ils appellent *Bakkelugs*, sont d'une force & d'une beauté dont ceux des autres Nations n'approchent point. Leur commerce avec les Européens, qui l'emporte aussi sur celui des autres, en eau-de-vie, en tabac, en corail, &c. les rend plus voluptueux & moins propres à la guerre. Aussi s'efforcent-ils de vivre en paix avec les Nations voisines, quoiqu'ils soient en fort grand nombre. Ils se défendent néanmoins avec beaucoup de vigueur, lorsque l'abondance & la beauté de leurs troupeaux les exposent à quelque incursion; mais ils ne poursuivent jamais l'Ennemi au-delà de leurs limites; & c'est peut-être

(16) Dans la Carte, elle est placée à l'Est ou au Nord-Est.

(17) Le nom de cette rivière ne se trouve point dans la Carte.

cette inclination pour la paix qui leur attire souvent des insultes. Si l'attaque surpasse leurs forces ; ils ont recours à la protection du Gouverneur du Cap.

En 1707, quelques Députés des Hellaquas ayant fait au Gouverneur un présent de plusieurs bœufs, il leur fit à son tour un présent de tabac, d'arrack & de corail. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils s'affirent avec une troupe de Gungemans, pour faire l'essai de leur arrack. Les flacons rouloient de bonne grace, & la joie paroîtloit régner dans l'assemblée. Mais à la fin, sans qu'on en pût deviner la cause, & peut-être, dit Koltén, parce que les Gungemans désiroient quelques bouteilles de plus & qu'elles leur étoient refusées, ils insultèrent les Hellaquas, qui se disposoient à partir. Les deux Parties en vinrent aux mains près du Port. Leurs poings, leurs bâtons & quelques pierres étoient leurs seules armes ; mais le bruit & la chaleur du combat ne faisant qu'augmenter, l'alarme se répandit dans la Ville, & fit sortir les Habitans. Le Fiscal Hollandois, quoiqu'extrêmement respecté des Hotentots, entremit inutilement son autorité, & se vit même exposé à quelque danger. Enfin, pour rétablir la paix par la terreur, le Gouverneur fit amener une grosse pièce d'artillerie, qui fut chargée à leurs yeux. Cette vue même n'ayant produit aucun effet, il fit tirer le coup par-dessus leurs têtes. Alors, effrayés par le bruit, ils se retirèrent chacun de leur côté sans prononcer un seul mot.

Les *Kraals*, ou les Villages des Hellaquas, sont en plus grand nombre, plus étendus & mieux peuplés que ceux des autres Hotentots. Leur territoire est rempli de venaison, & produit tout ce qui se trouve d'utile (18) & d'agréable dans ces Régions, avec plus d'abondance qu'aucun autre Pays voisin du Cap. L'usage des Hellaquas, lorsqu'ils aspirent à la fortune, est d'entrer au service des Européens, & d'employer leurs gages à se procurer des bestiaux. Ensuite, retournant dans leur Pays, ils y forment leur établissement.

Après les Kopmans, on trouve du côté de l'Est les *Sonquas*, Nation vive & entreprenante, qui entend fort bien le métier des armes. Ils doivent cette humeur belliqueuse à la disposition de leur Pays, qui est montagneuse, remplie de rochers, & la plus pauvre de toutes les Régions du Cap. Comme elle fournit peu de commodités pour la subsistance des hommes & des bêtes, les Sonquas cherchent à gagner leur vie dans la profession militaire, & louent leurs services aux autres Nations pour leur seule nourriture. La pauvreté se fait encore à les rendre fort adroits à la chasse ; mais ils acquièrent cette adresse aux dépens de leur gibier ; qu'ils détruisent presque entièrement. On peut conclure du caractère de ce Peuple, qu'il n'est pas fort nombreux. Il est renfermé dans un petit nombre de Villages ; & les bestiaux même y sont si rares, qu'on n'en tue qu'aux fêtes solennelles, ou dans l'extrémité du besoin. A la vérité le Pays produit assez abondamment des racines, des plantes & des légumes ; mais on ne lui connoît pas d'autre richesse, à l'exception du bois, que les Habitans brûlent pour chasser les bêtes farouches.

Les Sonquas ont beaucoup d'habileté à recueillir le miel dans le creux des arbres, où les abeilles se plaisent à le déposer. Ils en font peu d'usage pour eux-mêmes ; mais ils le cèdent aux Européens du Cap, qui en font une liqueur fort agréable & fort rafraîchissante en le mêlant avec de l'eau. Les

(18) Dapper dit que les Hellaquas subsistent de la racine de *dakha*, qu'ils prennent soin de planter. Elle sera décrite ci-après.

KOLTÉN.
1715.
HOTENTOTS
Querelle entre
les Hellaquas &
les Gung. man.

Kraals ou Villages des Hellaquas.

Nation des Sonquas.

Elle se loue pour la guerre.

Miel des Sonquas.

KOLBEN.
1713.
HOTTEHOTTS.

marchandises qu'ils prennent en échange sont des couteaux, des ustensiles de fer & de cuivre, de l'eau-de-vie, du tabac & des pipes. Ils le mettent dans des sacs de cuir fort grossiers, & donnent un de ces sacs pour la moindre bagatelle.

Nation des Dun-
quas.

Le Pays des Sonquas est suivi de celui des Dunquas, qui est tout-à-la-fois agréable & fertile, & plus uni que la plupart de ceux qui environnent le Cap. Il est arrosé par quantité de beaux ruisseaux, qui le traversent pour se rendre dans la Rivière de Palamite. Les plaines & les montagnes y sont également couvertes d'herbes, de légumes & de fleurs. Les bestiaux & le gibier s'y trouvent aussi en abondance.

Nation des Da-
maquas.

Les *Damaquas*, voisins des Dunquas, n'habitent pas un Pays moins riche & moins agréable. Il est même beaucoup plus uni. Ses productions communes sont des melons d'eau & du chanvre sauvage. Il abonde en bestiaux & en gibier. Mais à peine s'y trouve-t-il assez de bois pour la préparation des alimens; & les Habitans sont réduits à brûler une sorte de mouffe, dont l'odeur est fort nuisible. Ce territoire renferme plusieurs salines; mais éloignées comme elles sont des Européens du Cap, elles demeurent sans usage, parce que les Hottentots ne mangent point de sel. La Rivière de Palamite traverse le Pays des Dunquas avec tant de tours & de détours, que n'ayant point de ponts, elle devient un obstacle fort ennuyeux pour les Voyageurs. Ils la passent dans de petits canots ou sur des tadeaux. Le goût que les Habitans ont pour le gibier leur fait aimer beaucoup la chasse, & leur procure de grosses provisions de pelleteries pour leur habillement.

Gauros ou Gau-
roquas.

Ferret attribué
à Tachard.

Après les *Damaquas*, on rencontre les *Gauros* ou les *Gauriquas*; au-delà desquels Tachard place les Hottentots (19) du Monomotapa. Premièrement, le Monomotapa n'a point d'Hottentots. En second lieu, il est certain que le reste de la Côte est habité par diverses autres Nations de Hottentots qui n'ont point encore été découvertes, jusqu'à la *Tierra de Natal*, où commence de ce côté-là l'Empire du Monomotapa, & qui est habité par les Caffres (20).

Les *Gauros* forment une Nation nombreuse, dans un petit territoire; mais le fond de leur Pays est riche & fertile. Il abonde en bestiaux. Il est bien pourvu d'eau fraîche & de bois. Les bêtes féroces y sont en plus grand nombre que dans aucun autre Pays autour du Cap. La plupart des Habitans portent des peaux de tigre, de chats sauvages & d'autres animaux voraces, pour monument de leur courage & de leurs victoires.

Nation des Hou-
teniquas.

Au Nord-Est des *Gauros*, sur la Côte, sont situés les *Houteniquas*, dont le territoire renferme plusieurs bois composés de fort beaux arbres. Dans l'intervalle on voit quantité de belles prairies, où l'herbe est mêlée d'une prodigieuse variété de fleurs odoriférantes.

Nation des
Kamtovers.

Les *Houteniquas* sont bordés par les *Kamtovers* ou les *Hamtovers*, qui possèdent un territoire fort beau & fort uni. Ses prairies & les bois, qui produi-

(19) Kolben substitue encore ici les Hottentots à la place des Caffres; c'est-à-dire, qu'il retombe dans la même erreur.

(20) *Caffre* signifie *infidèle*, ou non-croyant; non que les Arabes établis sur la Côte orientale ont donné aux Habitans,

qui ne professent point le Mahométisme. Dans ce sens, il peut convenir aussi aux Hottentots. Mais, faire d'en connoître le sens, Dapper a pris *Caffre* ou Hottentot pour deux synonymes.

font les plus grands & les plus beaux arbres de toute la région des Hottentots; l'abondance de son gibier & de toutes sortes de bêtes sauvages; enfin la multitude de ses rivières, où l'on trouve diverses espèces de poisson d'eau douce & quelquefois de mer, entre lesquelles on voit souvent paroître la *Manaté* ou la vache marine, en font un séjour également riche & agréable. L'Auteur apprit, par de bonnes informations, que plusieurs Européens en traversant les bois y avoient trouvé des cérifiers & des abricotiers chargés de fruits, sans avoir rencontré un éléphant ni un buffle, quoique ces deux espèces d'animaux soient fort communs dans tous les autres Pays des Hottentots. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Habitans les tuent lorsqu'ils paroissent, ou les chassent de leurs limites. Une troupe de Marchands Hollandois, qui étoient venus chercher des bestiaux dans cette Province, se laissèrent un jour engager dans un bois, où les Habitans fondirent sur eux avec leurs zagaies & leurs bâches. Ils eurent leur perte inévitable. Cependant ayant eu le bonheur de se rallier avant que d'avoir reçu la moindre blessure, ils firent une décharge qui refroidit l'empressement de leurs Ennemis, & qui les força de prendre la fuite. Le jour suivant, ces hostilités se terminèrent par un traité d'amitié. Un Capitaine des Kamtovers, qui parloit quelques mots de Hollandois, se remit entre leurs mains, avec ce discours: « Nous nous sommes crus jusqu'à présent supérieurs à toute autre Nation par les armes; mais nous reconnaissons que les Hollandois nous ont vaincus, & nous nous soumettons à eux » comme à nos Maîtres.

Les *Heykoms* suivent les Kamtovers au Nord-Est. Ils habitent un Pays fort montagneux & qui n'a de fertile que ses vallées. Cependant il nourrit un assez grand nombre de bestiaux, qui se trouvent fort bien de l'eau saumâtre des rivières & des roseaux qui croissent sur leurs bords. On y voit aussi beaucoup de gibier, & toutes les espèces de bêtes sauvages qui se trouvent autour du Cap. Mais la rareté de l'eau fraîche rend la vie fort dure aux Habitans & les expose à de pénibles extrémités. Un Officier de la Garnison du Cap étant venu les inviter en commerce & leur proposer un Traité d'alliance avec les Hollandois, ils acceptèrent ses offres; mais, pour première faveur, ils lui demandèrent un tambour, avec un chaudron & une pelle de fer qu'ils avoient observés dans son Equipage. Ces trois présents leur devinrent fort précieux. Quelque temps après, un Parti de Flibustiers, accoutumés à piller les Hottentots sous de belles apparences de commerce, leur enlevèrent ces instrumens chers, & quantité de bestiaux. Ils n'ont jamais perdu le souvenir de cette injure. Un Européen qui visite leur Pays est sûr de leur entendre rappeler leur infortune & déplorer la perte de leur tambour, de leur chaudron & de leur pelle.

Au-delà des *Heykoms* on trouve la *Tierra de Natal*, qui est habitée par les Caffres, Nation dont la figure & les mœurs n'ont aucune ressemblance avec celles des Hottentots. Kolben fait observer, en finissant cet article, qu'il visita lui-même la plupart des Pays dont il a donné la description; & que ce qui concerne les autres, il l'apprit de plusieurs personnes dignes de foi; les uns, dit-il, Bourgeois du Cap, qui s'étoient fait un amusement de parcourir plusieurs Nations des Hottentots; d'autres employés au service de la Compagnie, qui avoient eu l'occasion de traverser le Pays, de plusieurs côtés, dans l'exercice de leurs fonctions.

KOLBEN,
1713.
HOTTENTOTS.

Occasion de son
Traité avec les
Hollandois.

Nation des *Heykoms*.

Pelle représentée
de la Nation.

Tierra de Natal

Garants du récit
de Kolben.

CHAPITRE II.

Possessions des Hollandois au Cap de Bonne-Espérance.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

§. I.

Colonie du Cap.

Origine de cette
Colonie.

Conditions ac-
cordées aux Fon-
dateurs.

Progrès de la
Colonie.

Étendue des
possessions Hol-
landoises dans ce
Pays.

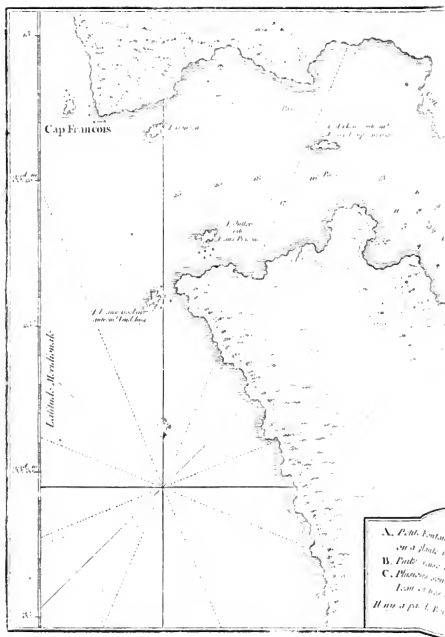
ON a remarqué dans le Chapitre précédent que les Hollandois ne commencèrent à s'établir au Cap qu'en 1650. Van Riebeeck, Chirurgien Hollandois, revenant des Indes orientales, avoit observé que le Pays étoit naturellement riche & capable de culture, les Habitans d'un caractère traitable, & le port sûr & commode. Il exposa ses observations devant les Directeurs de la Compagnie, qui firent équiper aussitôt trois Vaisseaux pour une si belle entreprise, sous la conduite du même Chirurgien, après l'avoir nommé Gouverneur de ce nouvel établissement. En arrivant au Cap, Van Riebeeck fit un Traité avec les Habitans, par lequel ils cédoient aux Hollandois la possession de leur Pays, pour la somme de quinze mille florins en diverses sortes de marchandises. Il commença aussitôt à s'y fortifier, par la construction d'un Fort carré. Il forma dans l'intérieur du Pays, à deux lieues de la côte, un jardin, qu'il enrichit de semences de l'Europe. La Compagnie Hollandoise, pour encourager cette Colonie naissante, offrit à tous ceux qui voudroient s'y établir soixante acres de terre par tête, avec droit de propriété & d'héritage; pourvu que dans l'espace de trois ans ils se missent en état de pouvoir subsister sans secours & contribuer à l'entretien de la Garnison. Elle leur accordoit aussi, à l'expiration de ce terme, la liberté de disposer de leur fonds, s'ils n'étoient pas satisfaits de leur marché ou de la qualité du climat.

Des avantages de cette nature attirèrent au Cap un grand nombre d'Avanturiers. Ceux qui manquoient de bestiaux, de grains & d'ustensiles, en reçurent à crédit par les avances de la Compagnie. On les pourvut aussi de femmes, qui furent tirées des Maisons de Charité & des Communautés d'Orphelins. Ces secours firent multiplier si promptement les Fondateurs de la Colonie, que dans l'espace de peu d'années ils commencèrent à former de nouvelles habitations au long de la Côte.

Le Pays que les Hollandois possèdent au Cap comprend toute la Côte depuis la baie de Saldanna, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, jusqu'à la baie de Nossel à l'Est, & s'étend fort loin dans l'intérieur du Pays. La Compagnie, dans la vue de s'étendre à mesure que le nombre des Habitans pourra croître, a jugé à propos d'acheter aussi, pour la somme de trente mille florins en marchandises, toute la Terre de Natal, qui est située entre la baie de Nossel & le Mozambique. Une augmentation si considérable a rendu le Gouvernement du Cap fort important. L'ancienne possession de la Hollande, sans y comprendre la Tierra de Natal, est divisée en quatre Districts : 1. La Colonie du Cap, où sont les grands Forts & la principale Ville. 2. Celle de Stellenboch. 3. Celle de Drakenstein. 4. Celle d'Waveren.

L'établissement



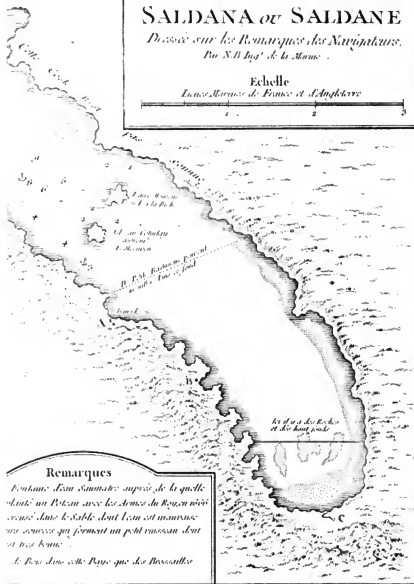


CARTE DE LA BAYE DE SALDANA ou SALDANE

*Dressée sur les Remarques des Navigateurs.
Par N.B. Lape' de la Motte.*

Echelle

Longues-Measures de France et d'Angleterre



Remarques

Fontaine d'eau d'été, au pied de la quelle
est un Pétan avec les débris du Regen nées
crausé dans le sable dont l'eau est mauvaise
une source qui forme un petit ruisseau dont
on ne peut pas.

Le Port dans cette Baye que des Basseaux

Tom IV. N° 4.

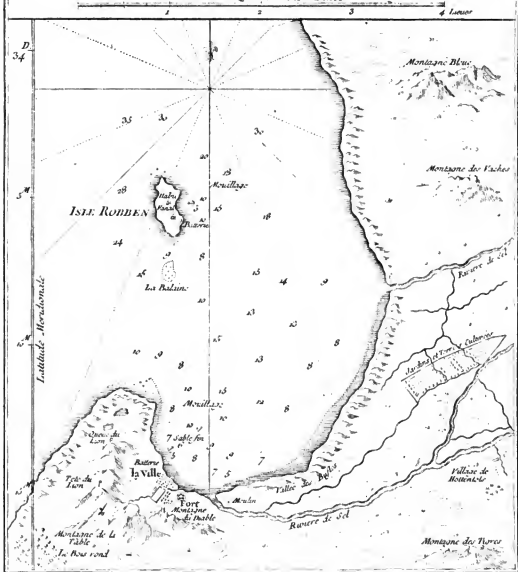




ET RADE DU CAP DE BONNE ESPERANCE

Dressée sur Divers Manuscrits par N.B. Ing.^r de la Marine

Echelle de Quatre Lieues Marines



L'établissement du Cap s'étend au Sud jusqu'à la baie *Fisfe*, & se trouve séparée de la Colonie de Stellenboch par un grand désert qui borde la Ville du Cap. Il reçut en 1712 une augmentation considérable par un Decret du Conseil suprême, à l'occasion de quelques démêlés, entre le *Fiscal Provisionnel*, & le *Fiscal Indépendant*, qui avoit été établi, en 1685, par le *Baton Van-Rheede*, alors Commisnaire général de la Compagnie.

Kolben n'ayant pas mis beaucoup d'ordre dans sa description, il paroît nécessaire ici de changer sa méthode.

Les montagnes les plus remarquables de la colonie du Cap sont celles de la *Table*, du *Lion*, du *Vent* & du *Tigre*. Les trois principales sont de la baie de la Table. Elles environnent la vallée du même nom, où la Ville du Cap est située. La plus haute des trois est celle de la Table, que les Portugais nomment *Tuvoa de Cabo*. Du centre de la vallée, elle regarde le Sud, en s'étendant un peu au Sud-Ouest. Kolben lui donne dix-huit cens cinquante-sept pieds de hauteur. A quelque distance, le sommet paroît uni comme une table; mais si l'on y monte, on le trouve inégal & fort raboteux. Toute sa masse, regardée de bas en haut, paroît escarpée, stérile, environnée d'un grand nombre de rochers dispersés, & de couleurs si variées, qu'elles ressemblent aux taches d'une peau de tigre. Mais elle est au contraire d'une fertilité charmante (21). De tous côtés elle offre de belles maisons de campagne, des vignobles & des jardins, dont les principaux appartiennent à la Compagnie. L'un se nomme *Jardin du bois rond*, d'un beau bois de ce nom, près duquel les Gouverneurs ont une fort belle maison de plaisance; l'autre *Newland*, ou Terre nouvelle, parce qu'il est nouvellement planté. Ces deux jardins sont bien arrosés par quantité de sources qui viennent de la montagne, & rapportent un revenu considérable à la Compagnie (22).

Quelque tems avant l'arrivée de Kolben, on avoit vu paroître, l'espace d'un mois, pendant la nuit, sur le sommet de la montagne, une escarboucle fort brillante, qui sembloit couronner la tête de quelque serpent. Ce phénomène causa tant de frayeur, que personne n'eut la hardiesse d'approfondir la vérité. Quelques années auparavant, on avoit eu le même spectacle dans le même lieu.

Au milieu de la montagne, on trouve une ouverture où la nature a produit plusieurs grands arbres. Il s'y rassemble un grand nombre de ruisseaux, qui descendent du sommet, & qui entraînent beaucoup de terre dans les vallées pendant la saison des pluies. Aussi remarque-t-on que l'ouverture s'agrandit beaucoup dans cette saison.

Sur la montagne on voit deux petits bois, dont on a nommé l'un l'*Enfer*, & l'autre le *Paradis*. Depuis quelques années on a découvert entre deux une mine d'argent, qui faisoit naître de grandes espérances; mais le profit n'a pas répondu aux frais du travail. Pendant la saison sèche, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & souvent dans le cours des autres mois, on voit pendre au sommet de cette montagne & de celle du Vent, une nuée blanche, qu'on regarde comme la cause des terribles vents Sud-Est, qui se font sentir au Cap. Lorsque les Matelots aperçoivent cette nuée, ils disent,

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOI-
SES.

Montagnes voisines du Cap.

Devant & derrière de celle de la Table.

Escarboucle qui causa de l'effroi.

Singularité de la Montagne de la Table.

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. page 9. & suivantes.
Tome V.

(22) *Wilem*, p. 4.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
MONTAGNE du
Lion.

Lieu d'observation.

M. de Robin.

Anse au pied de
la montagne, &
l'est ravinée.

Montagne du
Vent.
Vents terribles
& leur cause.

comme en proverbe : *La table est couverte*, ou *la nappe est sur la table*. Aussi-tôt ils se mettent en mouvement pour le travail.

La montagne du Lion, qui n'est séparée de la Table que par une petite descente, regarde l'Ouest, du centre de la vallée; & s'étendant au Nord, elle est arrosée par l'océan. Quelques uns prétendent qu'elle a tiré son nom de la multitude de lions auxquels elle seroit autrefois de terraire. D'autres le tirent de sa forme, qui représente du côté de la mer un lion couché, & la tête élevée, comme s'il guettoit sa proie. La tête & les pieds de devant regardent le Sud-Ouest, & le derrière est tourné à l'Est. Dans l'intervalle qui est entre cette montagne & celle de la Table, on a bâti une cabane, où deux hommes font la garde, pour donner avis à la Forteresse du Cap de l'approche des Vaisseaux. Du sommet de la montagne du Lion, qui est si écarté qu'on est obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de corde, on peut découvrir en mer le plus petit Bâtiment à douze lieues de distance. Aussi-tôt que l'un des deux Gardes aperçoit un Vaisseau de ce poste, il avertit l'autre par le mouvement d'un bâton; & celui-ci donne le même avis à la Forteresse en tirant une petite pièce de canon, & déployant le pavillon de la Compagnie. S'il paroît plus d'un Vaisseau, il tire pour chacun, & présente autant de fois le pavillon. Le bruit de la pièce va jusqu'au Fort lorsque le vent est favorable; & pour peu que le tems soit clair, le pavillon n'est pas vu moins aisément. D'un autre côté, on donne les mêmes signaux de l'Île de Robin à la vue du moindre Vaisseau, de quelque Nation qu'il puisse être. Cette Île est située à l'embouchure du Port, à trois lieues de la Ville du Cap.

Le pied de la montagne est ouvert par une petite anse, sur le bord de laquelle *Simon Vanderstel*, Gouverneur Hollandois, fit bâtir un petit Fort, monté de quatre pièces de canon, avec une guérite, pour s'opposer au commerce clandestin, & même au débarquement de l'Ennemi, qui pourroit, à la faveur des brouillards, sur-tout dans les mois de Juin & de Juillet, mettre du monde à terre sans être aperçu. Mais les successeurs de Vanderstel ayant jugé cette précaution inutile, ont laissé tomber son ouvrage en ruines.

La montagne du Vent, que les gens de mer ont nommée la montagne du Diable, n'est séparée de celle du Lion que par une fente. Elle doit vraisemblablement ces deux noms aux vents Sud-Est, qui sont causés, dit l'Auteur, par la nuée blanche dont on vient de parler. Ces terribles vents sortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un sac, avec une si furieuse violence, qu'ils renversent les maisons & causent mille dommages aux Vaisseaux qui sont dans le Port, sans épargner davantage les fruits & les moissons. La montagne est moins haute & moins large que celles de la Table & du Lion; mais elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Elles forment ensemble un demi-cercle, qui renferme la vallée de la Table. Dans l'éloignement, on prendroit la montagne du Vent pour un lieu tout-à-fait stérile, quoiqu'elle soit remplie d'excellens pâturages. La vue s'étend de-là (23) jusqu'à la Rivière de Sel, aux montagnes du Tigre & aux déserts voisins.

Les montagnes du Tigre, qui tirent ce nom de la variété de leurs cou-

(23) *Ibid.* p. 13. & suiv.

leurs & de leur ressemblance avec la peau du tigre, ont environ huit lieues de circonférence. La plus éloignée du Cap en est à quatre lieues. Elles passent pour les plus fertiles de cet Etablissement, & cet avantage leur vient de la hienne des daims qui s'y retirent en abondance. On y compte vingt-deux belles métairies, toutes bien bâties. Elles sont cultivées dans toute leur étendue, à la réserve d'un petit canton que le Gouverneur ne veut pas louer, par considération pour les Habitans, qui en tirent de l'eau dans les tems de sécheresse. Un Habitant doit avoir plus de mille brebis & deux ou trois cens gros bestiaux, pour être regardé comme un homme aisé; & l'Auteur en vit un grand nombre qui en avoient quatre ou cinq fois davantage.

La montagne de la Vache, à six lieues du Cap, fut cultivée immédiatement après celles des Tigres; mais elle n'en approche point pour le nombre des Habitans, parce qu'elle manque d'eau & que le terroir en est beaucoup moins fertile.

La montagne Bleue, ainsi nommée de sa couleur, qui paroît bleue du côté de la mer, fut cultivée après celle de la Vache. Elle est éloignée d'environ huit lieues du Cap, au Nord, du côté de la baie de la Table. On l'estime aussi fertile que celles du Tigre; mais étant mal fournie d'eau, elle a peu d'Habitans. Les bêtes farouches, sur-tout les éléphans & les daims, s'y retirent en grand nombre (24).

Derrière la montagne de la Vache, on trouve un chemin pierreux & difficile, qui conduit, par-dessus des montagnes hautes & raboteuses, à la baie du Bois. Cette baie tire son nom d'un grand bois qu'elle a sur son rivage, d'où les Colonies tirent leur bois à brûler & leur bois de construction, qui sont également rares au Cap.

La Compagnie avoit autrefois plusieurs petits Etablissements, dans toutes les parties du Pays, pour élever différentes sortes de bestiaux, sur-tout un derrière les montagnes raboteuses, que les Portugais, suivant Dapper, appellent *Los picos fragosos*, ou les *Monts brisés*, & dont la partie septentrionale a reçu des Hollandois le nom de *Norwegen*. Mais ces espèces de fermes les engageoient dans une si grosse dépense, qu'ils les ont réduites au nombre de quatre, qui ont suffi depuis ce tems-là pour la provision du Cap.

Le même Canton offre un grand espace de terre, d'environ trois journées de circonférence, que le Gouverneur Vanderstel s'est approprié. Il y a bâti une fort belle maison, avec une basse-cour & une maison de pêche près la baie de la Chaux (25).

La Colonie du Cap est arrosée par quelques rivières également agréables & commodes. On a nommé la principale, *Rivière de Sel*, parce que les eaux de son embouchure se sentent du voisinage de la mer; mais plus loin de la côte, elle est fraîche, claire & saine. Après avoir tiré sa source du sommet de la montagne de la Table (26), elle vient se perdre dans la baie du même nom. Dans son cours, elle reçoit plusieurs ruisseaux. Elle arrose un grand nombre de belles terres, de champs à bled, de jardins, de vignobles, & particulièrement le beau jardin de la Compagnie qu'on a déjà nommé, &

(14) Voyage de Kolben, Vol. II. page 7. & suivantes.

(25) *Ibid.* p. 6. & suiv.

(26) La Carte paroît la faire venir de la Montagne du Tygre.

KOLBEN,
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

Montagne de
la Vache.

Montagne
Bleue.

Baie du Bois.

Anciens établissemens pour
élever des bestiaux.

Rivières de la
Colonie du Cap.
Rivière du Sel.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOIS-
SES.
Canal interrompu.

celui de Van-Riebeeck, qui sont très-bien fournis de la plupart des arbres fruitiers de l'Europe.

Le Gouverneur Simon Vanderstel entreprit d'ouvrir un canal depuis cette Rivière jusqu'à la baie Falsé, qui, par le plus court chemin, est éloignée de la baie de la Table d'environ quatre (27) milles d'Allemagne. Il vouloit lui donner assez de largeur pour y faire passer ensemble deux Bâtimens de la première pesanteur. Ce devoir être, dans ses vues, un lieu de sûreté pour les Vaisseaux contre les moussons du Sud-Est & du Nord-Ouest ; & cet ouvrage, qu'il nomma *Nouvelle Rivière du Sel*, étoit déjà fort avancé lorsqu'il prit le parti de l'interrompre, après avoir conçu, non-seulement que les deux moussons rempliroient le Canal de sable, mais qu'on n'en tireroit jamais des avantages proportionnés à la dépense (28).

Rivière de Mushel-Bank.

La Rivière de *Mushel Bank* n'est que l'amas des eaux qui descendent des montagnes voisines dans la saison des pluies, & qui formant un corps assez considérable, vont se décharger dans la Rivière de Sel. Mais dans les tems de sécheresse, leur canal n'offre plus que des mares d'eau dormante, que les grandes chaleurs rendent bientôt saumâches. Elle ne laisse pas de servir aux Habitans & aux bestiaux des lieux voisins, parce qu'ils n'en trouvent point alors de meilleure. Ceux des montagnes du Tigre sont sujets au même inconvénient (29).

Désert de Saxenburg.

Entre la Colonie du Cap & celle de Stellenboech, on trouve un grand désert qui s'étend depuis le Cap jusqu'à la planation nommée *Saxenburg*, du nom de son Fondateur, & qui s'avance d'environ six heures de chemin dans cette plantation. Mais un si long espace n'a que trois petits cantons fertiles. Ce Désert & la *Kuyle*, belle plantation qui appartenait autrefois à la Compagnie, sont arrosés par une rivière (30) qui va se décharger dans la baie Falsé, & dont on suppose que la source est dans la Colonie de Stellenboech.

Les plantations voisines de la montagne de la Table, & particulièrement le grand jardin de la Compagnie, reçoivent de l'eau en abondance de plusieurs beaux ruisseaux qui sortent de cette montagne du côté des rochers qu'on a décrits.

Rivière de Kaiser & ses propriétés.

Un autre Rivière, nommée *Kaiser*, du nom d'un Allemand qui eut le malheur de s'y noier, coule par *Constantia*, & se rend de-là, par plusieurs détours, dans la vallée du sable. Dans le tems de la sécheresse, elle est arrêtée dans cette vallée par de grands bancs de sable que les vents Sud-Est y amassent ; & s'y répandant de toutes parts elle forme un lac, qui dure jusqu'à la saison des pluies, lorsque les torrens qui descendent des montagnes, fécondés par les vents Nord-Ouest, précipitent les sables dans la mer (31). Cette Rivière est bien fournie de poisson. Pendant que son cours est arrêté, les Pêcheurs ouvrent ses rives par de petits canaux, & prennent quantité de poissons qui suivent le fil de l'eau dans ces étroits passages.

Maïson de Vanderstelt.

Sur une éminence que les Hollandois ont nommée *Normegen*, le Gou-

(27) Suivant la Carte, c'est environ vingt-sept milles géographiques, de soixante au degré.

(28) Kolben, *ubi sup.* p. 3.

(29) *Ibid.* p. 13.

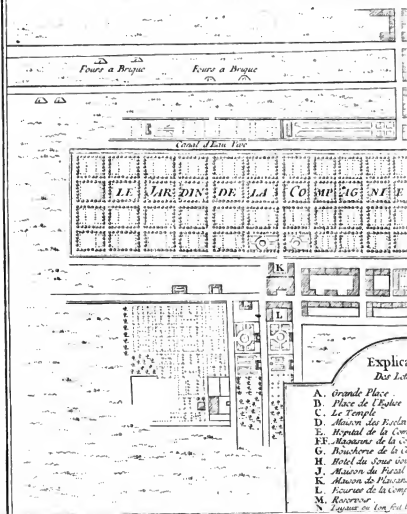
(30) Cette rivière porte le nom de Kuil, dans la Carte.

(31) La Carte les fait tomber dans la Baie Falsé.



PLAN DU FORT ET DE LA VILLE DU CAP DE BONNE ESPERANCE

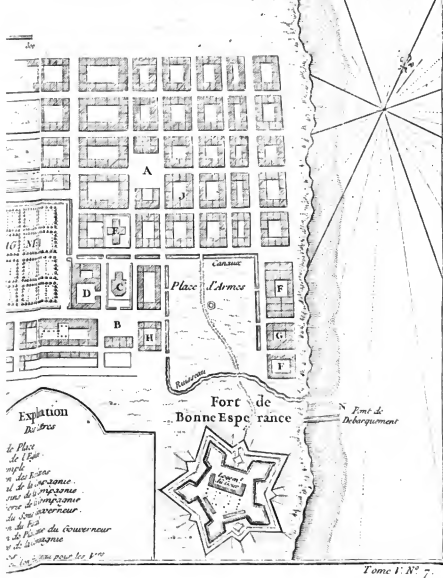
Echelle de Trois Cent Toises.



Explication
Des Lettres

- A. Grande Place
- B. Place de l'Eglise
- C. Le Temple
- D. Maison des Ecoles
- E. Hospital de la Compagnie
- FF. Magasins de la Compagnie
- G. Boucherie de la Compagnie
- H. Hotel du Gouverneur
- J. Maison du Fiscal
- K. Maison de Plaisance
- L. Ecurie de la Compagnie
- M. Rempart
- N. Logement du Gouverneur

INCE





verneur Vanderstel s'est bâti une petite maison , avec une plantation voisine , où il va prendre quelquefois le plaisir de la pêche. Mais il n'y a point d'autre édifice , ni d'autre Etablissement dans ce lieu.

Derrière les monts de pierre ou les rochers de la baye de la Table , on trouve quantité de belles sources d'eau , qui arrosent abondamment toutes les terres voisines (32). Dans la route qui conduit de la montagne du Lion à la Forteresse du Cap , on rencontre une belle fontaine , qui étoit publique avant qu'un Bourgeois du Cap , nommé Hertog , eut acquis la propriété du terrain. Il a bâti dans ce lieu des Poteries & des Briqueteries qui sont face à celles de la Compagnie , dont elles ne sont séparées que par un fossé. L'usage de ce fossé , & d'un autre qu'on a creusé dans la vallée de la Table , est pour servir de canal à l'eau qui tombe des montagnes avec beaucoup de bruit dans la saison des pluies , & qui coule impétueusement dans ces deux lits. Celui qui est entre les Briqueteries prenant son cours entre l'Eglise du Cap & l'Hôpital , a été revêtu d'un mur de briques , pour l'empêcher de nuire à ces deux édifices (33).

Kolben passe ici fort vite sur la description de la Ville & de la Forteresse Hollandoise. La première , dit-il , se nomme *Ville du Cap* ; & l'autre , *Bonne-Espérance*. Elles sont toutes deux situées dans la vallée de la Table. On voit , à peu de distance de la Ville & sur les bords de la Rivière de Sel , un grand nombre de beaux jardins & de vignobles. On y voit une rangée de maisons & quantité de champs à bled , qui sont les terres de la Ville (34). Dans un autre endroit de son ouvrage , l'Auteur ajoute que la Ville s'étend depuis la mer jusqu'à la vallée ; qu'elle est grande & régulière , divisée en plusieurs rues spacieuses , & composée de deux cens maisons (35) avec des cours & des jardins ; que ses édifices sont de brique , mais la plupart d'un seul étage , par précaution contre les vents d'Est , qui les incommode beaucoup , toutes basses qu'elles sont ; & que par la même raison les toits sont de chaume. L'Eglise , qui est bâtie de pierre , est simple , mais belle , blanchie au dehors , & couverte aussi de chaume. Vis-à-vis est l'Hôpital , grand bâtiment régulier , qui peut recevoir plusieurs centaines de malades.

La Forteresse , où le Gouverneur fait sa résidence , est un édifice majestueux , fort , & de grande étendue , fourni de toutes sortes de commodités pour la Garnison. Elle commande non-seulement la baye , mais encore tout le pays circonvoisin. Les Officiers de la Compagnie y ont leur logement , & l'on y entretient constamment une Garnison considérable (36).

Les Hollandais formerent leur premier établissement dans la vallée de la Table ; mais s'étant bientôt étendus au-delà de la montagne du même nom , ils éleverent près de la Rivière de Sel un Fort de terre & de bois , avec une Garde , pour contenir leurs troupeaux & pour ôter aux Hottentots le pouvoir de les enlever. Dans la même vue , ils bâtirent près de ce Fort une écurie pour cent cinquante chevaux , & des logemens pour le même nombre d'hommes , qui devoient être prêts à monter à cheval dans l'occasion. Lorsque

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Belles fontaines.

Ville du Cap

Forteresse.

Fort ruiné

(32) Voyage de Kolben , Vol. II. p. 23.
& suivantes.

(33) *Ibid.* p. 18.

(34) *Ibid.* p. 4.

(35) *Ibid.* Vol. I. p. 149. & suiv.

(36) Leguet , qui étoit au Cap en 1693 , dit que cette garnison étoit composée de trois cens hommes.

KOLBEN.
1711.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Anciennes Ecuries, qui servent de donkey aux Bannis.

Plantation nommée *Pain & vin*.
Brasserie.

Confluentia.

Moulin de la Compagnie.

Ensemble observé par Kolben.

Longitude.
Vérifiée dans les observations.

la Colonie se fut étendue bien loin sur les bords de la Rivière de Sel, le Fort devint inutile & tomba bien-tôt en ruine. Mais on a conservé une grande partie de l'écurie, qui sert de retraite aux criminels que les Hollandois jugent à propos de bannir pour un certain tems de l'Inde au Cap. Du tems de l'Auteur, il s'y trouvoit quelques Princes Indiens, exilés pour cinq ans par le Gouverneur de Batavia. Ils sont réduits à tirer leur subsistance de leur travail; & lorsque le terme de leur Sentence est expiré, ils sont reconduits aux Indes sur un Vaisseau de la Compagnie.

Entre les jardins de la montagne de la Table, & près de l'écurie dont on a parlé, on trouve une belle plantation, à laquelle sa fertilité a fait donner le nom de *Pain & vin*. On voit aussi dans le même lieu la fameuse Brasserie de *Jacob Lonwen*, que la Compagnie envoia au Cap avec toute sa famille, pour y établir la méthode de braiser qui est en usage à Darenty.

Près de la montagne du Buillon s'élève une belle maison de campagne, nommée *Conflantia*, que le Gouverneur Vanderstel fit bâtir sous le nom de sa femme (37), quoiqu'il n'eût pu lui inspirer assez de complaisance pour l'accompagner en Afrique. Des fenêtres de face, la vue est charmante sur les prairies, sur les jardins & les autres maisons de plaisance des Bourgeois du Cap. Elle s'étend aussi sur la vallée de la Table & sur celle des Buflès, où la Compagnie faisoit tuer autrefois ses bestiaux (38).

Un ruisseau, qui tombe de la montagne de la Table, fait tourner au pied de cette montagne un moulin qui appartient à la Compagnie. Il est conduit de là, par de grands tuyaux, jusqu'à l'esplanade qui est entre la Ville & la Forteresse, où il fournit une eau délicieuse à ces deux places, avec le secours des pompes; au-delà il va se décharger dans le Fort, allez près de la Forteresse (39).

Kolben s'étoit proposé particulièrement, dans son voyage, de déterminer la latitude & la longitude du Cap. Il observe que les gens de mer ne s'accordoient point sur cette position. Les uns la mettoient à trente-quatre degrés; d'autres à trente-quatre degrés douze minutes; quelques-uns à trente-quatre degrés vingt minutes; & d'autres à trente quatre degrés trente minutes. Après d'exactes mesures, il trouva que la Ville du Cap est à trente-quatre degrés quinze minutes du Sud (40).

À l'égard de sa longitude, article fort important pour la navigation, les Astronomes avoient tenté deux fois de la fixer avant le voyage de Kolben. Fontenay, Tachard & le Comte, trois Jésuites François, avoient observé, deux fois, dans leur voyage à Siam, en 1685, les éclipses du premier satellite de Jupiter. Dans la seconde de ces deux observations, qui se fit le 4 de Juin (41), l'émerison fut observée à neuf heures trente-sept minutes quarante secondes; & par les Tables de Cassini, la même chose devoit arriver à Paris à huit heures trente-six minutes: d'où il résulte que la longitude du Cap est de dix-huit degrés Est du méridien de Paris (42). Cependant les François

(17) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 2. les Jésuites firent leurs observations. & suivantes.

(38) Kolben, Vol. II. p. 2. & suiv.

(39) *Ibid.* p. 23.

(40) Par le nom de Cap, Kolben entend ici la Ville du Cap, ou la Forteresse du Cap, où

(41) Nouveau Hile.

(42) Voyez le Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 51. & suivantes, & les Transactions Philosophiques, n°. 360. p. 291.

la mettent à dix-sept degrés quarante minutes quarante-cinq secondes (43).

Suivant le premier calcul, qui est celui du P. Tachard, elle seroit de vingt degrés vingt-cinq minutes Est de Londres; trente-six degrés du Pic de Tenerife, en le supposant de deux degrés à l'Est de l'Isle de Ferro; & trente-huit degrés du côté Ouest de Ferro, qui par observation est à vingt degrés Ouest de Paris. Mais suivant le second calcul, la longitude du Cap sera de vingt degrés dix minutes Est de Londres; trente-cinq degrés quarante-cinq minutes du Pic; & trente-sept degrés quarante-cinq minutes de l'Isle de Ferro ou de Fer.

Ensuite le Docteur Halley ayant déterminé la longitude de l'Isle de Ste Helene à six degrés trente minutes Ouest de Londres, par d'exactes observations faites dans cette Isle même, & comparées avec d'autres qui se firent en Europe dans le même tems, jugea, sur les calculs nautiques de la distance, que celle du Cap étoit de seize degrés trente minutes Est de Londres, & l'a marquée de même dans sa Carte. Ainsi, suivant ce calcul, le Cap ne doit être que de quatorze degrés cinq minutes à l'Est de Paris; trente-deux degrés cinq minutes du Pic; & trente-quatre degrés cinq minutes de l'Isle de Ferro; c'est-à-dire, quatre degrés moins en longitude que les (44) Jésuites ne l'avoient déterminé. Mais, par différentes observations sur les éclipses du Satellite, Kolben trouva que la véritable longitude de la Ville du Cap est de trente-sept degrés cinquante-cinq minutes Est du Pic, & par conséquent trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes Est de Ferro. D'où il faut conclure que les observations des Missionnaires Jésuites ont approché le plus de la vérité, puisque leur résultat ne diffère du sien que d'un degré cinquante-cinq minutes, & que celui de Halley en diffère de cinq degrés cinquante minutes.

Avant cette détermination de Kolben, les Sçavans étoient fort divisés dans leurs opérations. Non-seulement les Astronomes Anglois s'étoient déclarés pour le calcul de Halley, en reprochant leur erreur aux Jésuites; mais Delisle même, qui avoit suivi le calcul des Missionnaires dans ses premières Cartes, n'avoit pas fait difficulté de l'abandonner, en faveur de celui de Halley, dans les Cartes qu'il a composées à l'usage du Roi. Kolben déclare lui-même que malgré la différence des quatre degrés, qui font assurément un objet d'importance, il n'étoit pas porté à se persuader que le Docteur Halley fut dans l'erreur. Au contraire, dit-il, l'exactitude de son jugement dans d'autres matières, joint aux secours qu'il avoit eus pour déterminer la longitude de Ste Helene, & aux calculs de distance entre cette Isle & le Cap, l'avoient fait pancher fortement en sa faveur (45).

On peut donc supposer aujourd'hui que la longitude du Cap est déterminée. Il est vrai que Kolben n'a publié que le résultat de ses opérations, sans nous communiquer des détails dont il s'est cru obligé de laisser la disposition à son Protecteur; mais qui s'imaginera qu'il en ait voulu imposer au Public sur un article de cette importance, ou qu'il ait pu se tromper dans ses opérations, après les avoir souvent répétées?

(43) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Vol. XIV. p. 415. & la Connaissance des Temps.

(44) Transactions Philosophiques, n°. 185.

p. 254. ou dans l'Abrégé par Lowthorp, Vol. II. p. 611.

(45) Kolben, *ubi sup.* p. 93.

KOLBEN,
1713.
COLONIUS.
HOLLANDUS.
SLS.

Observations sur
Docteur Halley.

Distinguez les
Sçavans par leurs
tems de Kolben.

On doit le croire
terminé.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Déclinaisons
de l'Aiguille.

La déclinaison de l'aiguille a beaucoup varié au Cap. Les Voyageurs rendent témoignage qu'elle étoit de six degrés au Nord-Est il y a près d'un Siècle. Les Missionnaires Jésuites, en 1685, la trouverent d'onze minutes trente secondes au Nord-Ouest. En 1705, elle étoit, suivant Kolben, d'onze minutes cinquante-cinq secondes du même côté (46).

§. II.

Colonie de Stellenboch.

Origine de cet
établissement.

CETTE Colonie doit son origine au Gouverneur Simon Vanderstel, qui lui donna le nom de *Stellenboch*, ou Buillon de *Stel*. Les Hollandois la nommoient auparavant *Forêt sauvage*, parce qu'elle étoit presque entièrement couverte de ronces & de buissons. Elle paroissoit abandonnée des Hottentots mêmes, & comme livrée aux bêtes féroces. Mais aussitôt qu'elle fut défrichée, elle devint bien-tôt la rivale de celle du Cap, par ses édifices, ses champs à bled, ses vignobles & ses jardins. Elle est séparée de la Colonie du Cap par de grands espaces sablonneux.

Sa division en
quatre parties.

La Colonie de Stellenboch est divisée en quatre parties : *Stellenboch*, *Mottergate*, la *Hollande des Hottentots* & la *Boutillerie*.

Ce n'est pas de sa ressemblance avec la Hollande de l'Europe que celle des Hottentots a tiré son nom; mais de ce qu'étant fertile en herbe & bien arrosée, elle a paru le canton le plus propre, autour du Cap, à nourrir les bestiaux de la Compagnie. On trouve deux chemins qui conduisent du Cap à la Hollande des Hottentots; l'un par-dessus des collines sablonneuses, nommées *Duymen*, ou Dunes, dans la grande vallée du Tigre, qui traverse une partie de Stellenboch; l'autre par une fente que les Hollandois nomment *Kloof*, & par-dessus une montagne qui n'a point encore reçu de nom. Celui qui conduit par la vallée est le plus commode; mais l'autre, quoiqu'assez difficile, est le plus agréable, par la beauté de ses perspectives. La baye Falso, qui en est une, est formée par une chaîne de montagnes, dont celles qui regardent l'Est portent le nom de Montagnes de la Hollande des Hottentots. Celles de l'Ouest, qui sont contiguës aux montagnes de Pierre, n'ont point encore été distinguées par un nom, à l'exception de celles qui, terminant la baye du même côté, s'étendent l'espace de six lieues en mer, & s'allongent en pointe, comme la plupart des montagnes de la Côte de Norvege; ce qu'elles font nommer *Norevegen*.

Baye Falso, ou
Falso.

Sa description.

Cette Baye a dix lieues de circonférence. On s'étoit imaginé assez long-temps que son fond étoit couvert de pierres, & qu'une ancre, par conséquent, n'y pouvoit être en sûreté. Mais cette opinion s'est trouvée sans fondement & lui a fait donner le nom de *Falso*. Elle fut examinée en 1702 par un Matelot expérimenté, qui trouva effectivement le mouillage peu sûr, mais seulement de la part des vents Sud-Est, qui ont quelquefois arraché les Vaisseaux de dessus leurs ancres, malgré les plus gros cables, & les ont, ou fait échouer sur le rivage, ou brisés en pièces contre les écueils. On découvre, au

(46) *Ibidem*.

centre

centre de la Baye, un grand Rocher, qui s'élève beaucoup au-dessus de l'eau, & sur lequel un grand nombre d'oiseaux de mer pondent leurs œufs. Elle produit d'ailleurs diverses espèces d'excellent poisson. L'Auteur se faisoit un amusement d'y jeter le filet avec ses amis, & chaque fois il remportoient la charge d'un chariot traîné par huit bœufs, qui font l'attelage ordinaire du Pays. Un jour il prit d'un seul coup de filet douze mille grandes aloses, avec un nombre infini de petits poissons semblables au harang, & quantité d'autres qu'il appelle Poissons d'or & d'argent, &c.

Les embouchures des rivières de Stellenboch & de la Hollande des Horrentots, qui tombent dans la Baye, sont toutes extrêmement poissonneuses. Mais l'endroit qui l'est le plus, & qui se nomme *Fish-Huik*, est le dessous d'un rocher ou d'une montagne qui termine la Baye du côté de l'Est, & qu'on appelle *Hanglip*, ou lévre pendante, à cause de sa ressemblance avec une lévre qui tombe sur le menton. La Compagnie y entretenoit une pêcherie, pour la provision de ses Esclaves au Cap; car ils préfèrent le poisson salé & le riz au pain & à la viande. Mais les rapports infidèles qu'on lui en a faits & qu'on a réuili à faire passer pour conitans, lui ont fait prendre le parti de l'abandonner. Ensuite le Gouverneur Adrien Vanderstel s'étant emparé des filets & des canots dont elle s'étoit fournie pour cet usage, a fait bâtir une pêcherie somptueuse. Son pere & son frere avoient en même-tems les leurs dans d'autres lieux; de sorte qu'ils se sont rendus maîtres de toute la pêche du Cap. D'un autre côté, le Gouverneur défendoit de pêcher dans la Baye de la Table, sous prétexte du tort que les Bourgeois en pouvoient recevoir. Mais les plaintes passèrent enfin jusqu'à la Compagnie (47).

Au mois de Novembre 1710, il s'éleva au Sud-Est un furieux ouragan, qui poussa les vagues de la Baye si loin dans les terres, qu'en se retirant elles laisserent à sec une prodigieuse quantité de toutes sortes de poissons. Mais cet étrange accident arriva si loin des lieux habités, qu'on n'en tira pas de grands avantages.

A la distance d'une heure de chemin de la Baye-Falsée, est la Vallée de la Vache-marine (48), ainsi nommée de la multitude de ces animaux qui la fréquentoient avant que les Européens en eussent fait un carnage, qui les a forcées de chercher d'autres retraites. Cette Vallée renferme un lac ou un étang, d'environ une lieue de tour, où les roseaux croissent en si grand nombre & d'une hauteur si extraordinaire, qu'ils arrêtent la vue comme un bois. Les canards sauvages & quantité d'autres oiseaux s'y retirent. Dans certains tems, lorsque le vent souffle impétueusement du rivage, la mer remplit la même Vallée de ses flots, y transporte un nombre infini de poissons, qui s'accommodent fort bien de ce changement, à la réserve de quelques espèces, auxquelles l'eau du lac cause la mort en reprenant sa douceur naturelle (49).

Les montagnes de la Hollande des Horrentots, entre lesquelles on compte celle de la Lévre-pendante, sont beaucoup plus hautes que la Montagne

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Elle est fort poissonneuse.

Pêcherie de la Compagnie.

Les Gouverneurs l'ontournée à leur usage.

Poisson laissé à sec par un ouragan.

Vallée de la Vache-marine,

& son Etang.

Montagnes de la Hollande Horrentot.

(47) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 25. & suivantes.

(48) Comme on nomme vulgairement ces animaux, dit l'Auteur, car les Sçavans les

appellent Hippopotames ou chevaux de rivière. Mais on a déjà vu la différence des uns & des autres.

(49) Kolben, Vol. II. p. 30. & suiv.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

de la Table, & couvertes, comme elle, d'une nuée blanche pendant toute la durée des vents Sud-Est (50). Au centre des mêmes montagnes, est celle qui a pris le nom de *Montagne de la Brebis*, de l'abondance de son herbe & des troupeaux qu'elle nourrit. Du sommet de cette montagne on a la plus belle vue du monde, vers la Baye de la Table & sur les Vaisseaux qui s'y trouvent. Le Gouverneur Adrien Vanderstel se proposoit d'y faire bâtir une maison de plaisance, lorsque sa mauvaise administration le fit rappeler en Europe.

Beauté de ce
Pays.

La Hollande-Hortentore est sans contredit la plus fertile, la plus commode & la plus agréable parrie de la Colonie de Stellenboch. Le même Vanderstel tiroit un immense profit des vastes campagnes, des vignobles & des jardins qu'il possédoit dans ce canton. Le nombre de ses grands bestiaux montoit à douze cens, & celui de ses moutons à plus de vingt mille. Il s'étoit mis en possession d'environ trente lieues de pays, à l'Est, du côté de la *Tierra de Natal*, où il faisoit multiplier ces légions d'animaux. Entre plusieurs somptueux édifices qu'il avoit élevés en différens lieux, il s'étoit bâti dans le même canton un superbe Château, que la Compagnie l'obligea de démolir à ses propres frais, après avoir confisqué la plus grande partie de ses biens.

Ancien Fort
ruiné.

Dans l'origine de l'Etablissement, les Hollandois avoient près de la Baye-Falfe un Fort de terre, monté de quatre pièces de canon, pour défendre la Colonie de ce côté-là contre les Hortentors & donner avis au Cap de tout ce qui se passoit dans la Baye. Mais dans la confiance que la Colonie prend aujourd'hui à ses propres forces, elle a laissé tomber ce Fort en ruines. Tout ce Quartier, qui étoit autrefois la retraite des bêtes féroces, n'offre à présent que des daims, des chèvres & d'autres animaux utiles. Il est arrosé par trois rivières, qui prennent leur source dans les montagnes & viennent se perdre dans la Baye-Falfe. La principale, nommée *Laurence*, du nom d'un Malheureux qui s'y noya, passe au long du château que Vanderstel fut condamné à démolir. Elle sort des montagnes qui touchent à celle de *Tourn'incore*, ainsi nommée d'un sentier qui conduit par son sommet à la Colonie de Drackenstein, & qui forme quantité de détours pour éviter les rochers & les précipices. Cette rivière déborde souvent dans la saison des pluies; mais étant sans eau dans le tems de la sécheresse, Adrien Vanderstel avoit fait creuser un grand bassin sous la montagne, pour y recevoir l'eau de pluie qui en descend. Cet ouvrage servoit, dans une saison, à prévenir les débordemens qui endommageoient ses terres, & dans l'autre, il suppléoit à l'eau de la rivière. Vanderstel avoit fait ouvrir un grand canal, qui conduisoit de ce bassin à ses celliers, & de-là au moulin à bled qu'il avoit dans le quartier de Stellenboch, d'où il se joignoit à la Rivière de Laurence, qui passe au pied de la Montagne de la Brebis. L'embouchure de cette rivière est fort large & remplie de poisson.

Ouvrages d'un
Gouverneur.

Les deux autres arrosent quantité de belles terres; mais elles n'ont point encore reçu de nom, & jamais elles n'ont tant d'eau que la première. Il ne se trouve que du poisson de mer dans ces trois rivières. Celui d'eau douce n'y sçautoit vivre long-tems; apparemment parce qu'elles ont leur source à

si peu de distance de la mer. Le fond en est inégal & pierreux, & l'eau fort légère (51).

Le quartier de *Mottergate*, ou *limoneux*, tire son nom des eaux qui crou-
pissent assez long-tems dans les vallées après la saison des pluies, & qui ren-
dent les chemins impraticables. Cette division de la Colonie de Stellenboch
est au Nord de la Hollande des Hottentots, & se trouve enfermée entre ce
quartier, celui de Stellenboch & la rivière. Elle n'a rien d'inférieur aux autres
Etablissmens pour la beauté & le nombre des édifices, pour la fertilité & les
autres avantages. Son terroir, qui est composé de petites éminences & de pe-
tits côreaux, reçoit beaucoup de fraîcheur de la Rivière de Stellenboch, &
d'un grand nombre de petits ruisseaux qui l'arrosent. A la vérité ces ruisseaux,
qui étoient alors sans nom (52), s'ensèment quelquefois excessivement, jus-
qu'à rendre le passage impossible, sur-tout deux des plus grands, & coupent
ainsi tout commerce entre les habitans. Leurs inondations sont quelquefois
si subites & si violentes, qu'elles entraînent une partie des petits bestiaux avant
qu'on puisse y remédier. Mais il ne seroit pas difficile de prévenir ces incon-
véniens par des ponts fort élevés; d'autant plus que le bois ne manque point
aux habitans (53).

Le quartier de *Stellenboch* est à peu près de la même étendue que la Hol-
lande des Hottentots, & n'a pas moins de fertilité & d'agrément. Il est comme
environné des montagnes qui portent son nom, & qui sont beaucoup plus
hautes que toutes celles des cantons voisins. Chacune de ces montagnes res-
semble assez, par la hauteur & la forme, à celle de la Table, & ne manque
point aussi de paroître couverte d'une nuée blanche, lorsque les vents Sud-Est
commencent à regner. Mais ces vents ne soufflent point ici comme dans la
vallée de la Table. Dans cette vallée ils se déchainent furieusement nuit &
jour, sans autre interruption que d'une heure vers midi & d'une autre heure
aux environs de minuit. Souvent aussi deux vents opposés s'y rencontrent,
semblent se disputer le passage, & causent dans ce combat les plus terribles
ouragans. Ici, au contraire, leur rage s'apaise vers le soir & ne se réveille
qu'après minuit. On n'y voit pas non-plus de vents opposés.

Dans les intervalles ou les fentes des montagnes de Stellenboch, on trouve
quantité de bois à brûler; mais on n'y en connoît pas qui soit propre à bâ-
tir. Le sommet des montagnes est couvert de Plantes rares & de très-belles
fleurs (54).

Le principal Village de cet Etablissement se nomme Stellenboch. On y
avait bâti depuis peu une fort belle Eglise & une Salle d'assemblée pour le
Conseil; mais ces deux édifices & toutes les maisons, à la réserve de trois ou
quatre, furent consumés en 1710 par un incendie. Les maisons furent re-
bâties dans l'espace de quelques années; mais (55) l'Eglise & la Salle du Con-
seil sont encore ensevelies sous leurs ruines.

Les vallées de ce quartier sont agréablement divisées par des champs à
bled, des vignobles & des jardins. Les maisons sont belles & commodes, sur-
tout celle qui appartenait autrefois au Ministre Ecclésiastique, qui n'avoit

KOLBEN.
1713
COLONIES
HOLLANDOI-
SES.
Quartier de
Mottergate.

Débordemens
de plusieurs ruis-
seaux.

Quartier de Ste-
lenboch.

Variété des
vents Sud-Est.

Bois & fleurs
des montagnes.

Ville de Stellen-
boch.

(51) *Ibid.* p. 51.

(52) On ne donne un nom aux rivières,
dans ce Pays, qu'à l'occasion de quelqu'un qui

s'y noye.

(53) Kolben, Vol. II. p. 36.

(54) *Ibid.* p. 38.

KOLBEN,
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Belle maison
d'un Ministre.

Généralité d'un
Marchand Hol-
landois.

D'où Kolben a
tiré ici ses Mé-
moires.

Quartier de la
Botellerie.

Il n'a qu'une
montagne.

Le Pays est sans
eau & sans bois.

rien épargné pour l'embellir. Elle est voisine de la mer. La pêche & la chasse y sont abondantes. En un mot, elle peut passer pour le chef-d'œuvre du Cap. La Rivière de Stellenboch offre aussi quantité de belles Plantations, qui s'entredispurent le double mérite de la fertilité & de l'agrément. Cette Rivière a sa source dans les montagnes de Stellenboch. S'étant grossie des ruisseaux de Mottergare, elle porte ses eaux dans la Baye-Falfe. Le fond de son canal est rempli de cailloux. Aussi ne produit-il que de petites especes de poisson, tel qu'une sorte d'anguilles, d'éperlans & de melettes. Il est plus gros vers l'embouchure, & quelquefois mêlé de divers poissons de mer. La Colonie avoit fait élever un pont sur cette Rivière; mais si étroit & si mal disposé, que les voitures se précipitoient quelquefois dans l'eau. Un Marchand, qui avoit une belle Plantation dans le voisinage, voyant peu d'empressement à le faire réparer aux frais de la Communauté, obtint du Conseil de Stellenboch la permission d'en bâtir un autre à ses propres frais, & s'engagea généreusement à ne jamais exiger aucun droit de passage, ni pour le pont, ni pour les chemins qui pourroient y conduire par ses terres. Adrien Vanderstel avoit élevé sur la même Rivière, aux dépens de la Compagnie, un autre pont pour sa propre commodité. Mais lorsqu'il fut rappelé de son administration, son ouvrage fut négligé; & quoique les réparations demandassent peu de dépense, personne n'y voulut contribuer, par haine pour sa mémoire.

Kolben fait observer ici qu'ayant résidé long-tems dans ce canton avec la qualité de Secrétaire des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, ce fut des principaux Habitans qu'il reçut la plus grande partie de ses informations (55).

Le quartier ou la division de la Botellerie, forme la partie la plus septentrionale de la Colonie. Elle a au Sud le quartier de Stellenboch, celui de Drakenstein à l'Est & à l'Ouest, & la Rivière de Mushel-Bank au Nord. Son nom paroît venir du foin qu'on y recueille en plus grande abondance que dans les autres cantons voisins du Cap; car dans tous les autres lieux il est consumé sur terre par les bestiaux.

Ce quartier est séparé de la Colonie de Drakenstein par la Montagne du Cheval, qui a tiré son nom de la multitude de chevaux sauvages dont elle étoit autrefois remplie. Dans toute la Botellerie il n'y a point d'autre éminence qui mérite le nom de montagne. Celle qu'on a nommée *Joff*, du nom de son premier Habitant, est trop basse pour mériter cette distinction. Elle est couverte de beaux vignobles, de vergers & de riches pâturages. Sa partie la plus fertile est presque au sommet. Un Ministre Ecclésiastique de Stellenboch, qui s'y étoit fait une fort belle plantation, se coupa la gorge d'une oreille à l'autre, par des raisons, dit l'Auteur, qui ne furent connues que de lui. La Compagnie avoit autrefois sur cette colline quelques Fermes & quelques haras; mais se voyant trompée par les habitans des terres voisines, sur lesquels elle se reposoit de cette partie de ses intérêts, elle a pris le parti de vendre toutes ses prétentions.

L'eau de pluie, qui forme ici pendant l'Été de petits lacs & des fossés, devient saumache & presque aussi salée que l'eau de mer, lorsqu'il n'en tombe point d'autre pour la rafraichir. Cependant les habitans sont souvent dans la

(55) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 36. & suivantes.

nécessité de s'en servir. Le bois de chauffage n'y est pas plus commun que l'eau fraîche. On ne trouve point d'autre bois dans le Pays, que des buissons & des ronces. Cependant les habitants de la Colonie étoient convenus, avec la Compagnie, de planter d'arbres une certaine étendue de terre, sous peine de voir leurs biens confisqués; mais ils n'ont jamais pensé à l'observation de cet article.

La Compagnie a pris soin elle-même d'y faire planter un grand nombre de chênes, qui sont dans un état florissant. Pour les conserver, il a fallu porter une Loi, qui condamne au fouet, par la main du bourreau, ceux qui en abattent une branche sans y être autorisés par une permission formelle. Un riche Bourgeois du Cap ayant engagé, pour une petite somme d'argent, un des Artisans de la Compagnie à couper les branches de quelques jeunes chênes, le Gouverneur fut bien-tôt informé de cet attentat. Il ne porta point la rigueur jusqu'à faire exécuter l'Ordonnance du fouet; mais le Bourgeois fut condamné à payer une amende de cent écus, & l'Artisan au bannissement perpétuel dans l'Isle Robin (56).

Ordonnance
rigoureuse de la
Compagnie.

KOLBIN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

§. III.

Colonies de Drakenstein & de Waveren, & Tierra de Natal.

ON rapporte l'origine de la Colonie de Drakenstein à l'année 1675, sous le gouvernement de Simon Vanderstel. Les Etats-Généraux ayant recommandé les Protestans François, réfugiés en Hollande, aux soins & à la protection de la Compagnie des Indes, elle en fit transporter un grand nombre au Cap & dans ses autres Colonies. Celle du Cap étant déjà bien fournie d'habitans, Vanderstel accorda des terres aux Réfugiés, dans le canton de Drakenstein. Cependant ils ne furent pas les premiers qui s'y établirent. Certains Artisans & d'autres Ouvriers, la plupart d'extraction Allemande, qui avoient rempli leur tems au service de la Compagnie, y avoient déjà formé diverses Plantations. Mais, aujourd'hui, la plupart des Habitans descendent de ces premiers François.

Cette Colonie
est composée de
Français réfugiés.

Kolben, qui accuse le Pere Tachard de plusieurs erreurs, lui reproche ici d'avoir publié (57) que le premier nom de cette Colonie n'étoit pas Drakenstein, mais Hellenbock. Il juge, dit-il, que ce Missionnaire s'en laissa imposer par Simon Vanderstel, qui prenoit plaisir à répandre ses fictions, & qui voulut lui persuader que vers le Monomotapa, sur une haute montagne à deux cens milles du Cap, il avoit vu & entendu flotter de l'herbe dans la Lune.

Erreur repro-
chée au Pere Ta-
chard.

Ce fut ce Gouverneur même, qui nomma la nouvelle Colonie Drakenstein, à l'honneur du Baron *Van-Rheden*, Seigneur de Drakenstein dans la Guelde. Il ne lui devoit pas moins de reconnaissance, après l'important

Origine du nom
de la Colonie.

(56) Voyage de Kolben, p. 41. & suiv.

(57) Tachard dit seulement qu'en 1687 le Heer-Vanderstel forma une nouvelle Colonie de quatre-vingt-deux familles à neuf ou dix lieues du Cap, & la nomma Hellenbock. Ta-

chard ou son Imprimeur peuvent avoir pris Hellenbock pour Stellenboch. Delisle en a pris occasion de mettre Hellenbock dans sa Carte.

KOLBEN. service que Van-Rheeder lui avoit rendu, en faisant approuver sa conduite & le faisant confirmer dans son Poste (58).

COLONIES. La Colonie de Drakenstein a seule aiant d'étendue que toutes les Provinces qui portent en Europe le nom de Pays-Bas. Elle est bordée au Sud par la Montagne de *Tourn'encore* ; à l'Est, par une longue chaîne de montagnes qui portent son nom ; au Nord, par la Baye de Saldanne ; à l'Ouest, par la Montagne du Cheval, qui la sépare de la Borellerie. Du même côté, elle est bordée aussi par quelques autres montagnes & par des Salines.

SES MONTAGNES. Les montagnes de Drakenstein sont fort hautes & fort escarpées. L'Auteur les traversant un jour, en trouva une si raboteuse & si difficile, qu'il lui donna le nom de Montagne d'Incommodité. Elle est très-haute, & de toutes parts si escarpée, qu'il est impossible d'y monter directement. D'ailleurs les détours y sont en si grand nombre, si ennuyeux & si fatiguans, qu'on ne peut les suivre sans se lasser beaucoup. Dans plusieurs endroits ils ont si peu de largeur, qu'on y pénètre difficilement à cheval. Dans d'autres, il se trouve de grosses pierres pointues, qui forcent un voyageur de mettre pied à terre & de conduire son cheval par la bride. Mais, ce qui paroît bien pire à l'Auteur, on est obligé, dans quelques endroits, de passer sur les bords de certains grands précipices, où l'homme & le cheval sont quelquefois tombés.

SA DIVISION EN QUATRE PARTIES. Cette Colonie est divisée en quatre districts. 1. La partie qui est entre la montagne *Tourn'encore* & l'Eglise. 2. La partie qui est entre l'Eglise & la Vallée du Charron. 3. La Vallée même du Charron, qui se subdivise en deux quartiers ; l'un contenu dans l'enceinte de la Colonie ; l'autre, composé de terres qui lui appartiennent, mais qui sont hors de ses limites.

Elle est sans Villages & sans Villages. Dans une si vaste étendue, la Colonie de Drakenstein est sans Villages, & même sans une Salle d'assemblée pour le Conseil. La plupart des Fermes & des maisons y sont fort éloignées l'une de l'autre, & les seuls édifices publics y sont l'Eglise, qui est à peu près au centre de la Colonie, & le moulin. Pour l'expédition des affaires publiques, les Bourguemeistres se rendent à Stellenboch, où ils tiennent leur Assemblée avec ceux de cette Colonie, sous l'autorité de l'Intendant ou du *Drost-de-Terre*, qui y préside toujours.

Dettes des Habitans. On rencontre un grand nombre de belles Fermes dans la Colonie de Drakenstein, mais peu de maisons de plaisance & de simples édifices. Les Réfugiés François ayant eu beaucoup d'obstacles à vaincre pour commencer ce nouveau Monde, furent obligés de contracter quantité de dettes, qui ne sont point encore acquittées ; & la plupart se contentent d'habiter de petites hutes.

SA PRINCIPALE RIVIERE. La Rivière de la Montagne, ainsi nommée de sa source, qu'elle prend dans des montagnes voisines de celle d'*Incommodité*, passe au long de l'Eglise ; & s'étant grossie de plusieurs ruisseaux dans son cours, elle y est assez large. Ses bords sont occupés par un grand nombre de belles Plantations ou de Fermes. Quoiqu'elles soient éloignées d'une demie-lieue l'une de l'autre & que l'herbe croisse de toutes parts en abondance (59), les Habitans se plaignent que le pâturage manque à leurs troupeaux.

(58) Les Vanderstels paroissent ici peu éparpillés ; mais il faut se souvenir que l'Ouvrage de Kolben a été réimprimé en Hollande.

(59) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 45 ; & suivantes.

On n'a point encore bâti de pont sur la Rivière de la Montagne. Cependant la Colonie a peu de besoins aussi pressans. En Été, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, l'eau de la rivière ne passe pas le genou, & dans plusieurs endroits on la traverse à pied sec. Mais pendant l'hiver, elle est enflée par les torrens qui descendent des montagnes; & son cours devient si rapide, qu'il s'y noie quelqu'un tous les ans, en s'efforçant de la passer à cheval (60). Cette Rivière arrose la Vallée du Charron par quantité de détours; & traversant de-là plusieurs Pays Hottentots, elle va se jeter dans la Vallée de Sainte-Helene, qui est à plus de cent milles d'Allemagne de sa source.

La première partie de Drakenstein est extrêmement fertile, quoique montagneuse & remplie de pierres. L'air y est serain & favorable à la santé; l'eau bonne & bien distribuée. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les montagnes de cette Colonie, comme la plupart des autres aux environs du Cap, sont couvertes de neige & de grêle, qui continuent jusqu'au milieu du mois d'Août, & quelquefois jusqu'au mois de Septembre, où le dégel fournit de l'eau à tous les canaux du Pays.

En venant de la Montagne *Tourn'encore* à l'Eglise, on rencontre à gauche un chemin qui conduit à *Stellenboch*, & que les dangers qu'on y court ont fait nommer *Bange Huck*, ou le *Terrible*. Il est souvent infesté des bêtes féroces. Il est creux, étroit, pierreux, & bordé par des précipices & de grandes fosses d'eau. La nuit, il est arrivé souvent qu'à l'approche d'un lion, les chevaux, qui les sentent, dit l'Auteur, ont pris l'épouvante & se sont précipités dans les abîmes avec leurs cavaliers. Malgré les inconvéniens de cette route, on y trouve des plantations & des édifices considérables. L'Auteur en nomme une, à laquelle il doute qu'il y ait rien de comparable en Afrique. Elle appartenait à M. Mulder, Intendant ou *Drost* de-Terre des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, Gentilhomme d'un mérite extraordinaire.

On découvre, il y a quelque-tems, deux mines, près de la même route; l'une d'argent & l'autre de cuivre. Les essais, qui furent envoyés aux Directeurs de la Compagnie, sembloient promettre beaucoup. Cependant elle n'a pas jugé à propos jusqu'à présent d'y faire travailler.

Au Nord du même lieu, on rencontre la *Vallée de Simon*, à laquelle M. *Blesius*, Fiscal indépendant du Cap, fit prendre ce nom, par reconnaissance pour le Gouverneur Simon Vanderstrel, qui lui en avoit fait obtenir la propriété. En formant, dans cette Vallée, des vignobles, des terres labourables & des vergers, Blesius en fit en très-peu de tems une Plantation considérable, où il bâtit une maison somptueuse, des pressoirs, des celliers & un moulin. Mais après l'Ordonnance de 1707, par laquelle il fut défendu, en faveur des Bourgeois du Cap, de faire le commerce du bled, du vin & des bestiaux par l'entremise des domestiques, Blesius vendit cet Etablissement pour la somme de vingt-quatre mille florins, payables dans l'espace de douze ans.

Près de la Vallée de Simon est une montagne, qui sa hauteur a fait nommer la Tour de Babylone, & qui renferme plusieurs belles Plantations.

L'Eglise de Drakenstein n'est point éloignée de la Ville du Cap de plus de

KOLEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOIS-
SES.

Chemin fort
dangereux.

Magnifique
Plantation de
M. Mulder.

Mines de cuivre
& d'argent.

Vallée de Simon.

Montagne nom-
mée Tour de Ba-
bylone.

(60) *Ibid.* p. 53.

KOLBEN.
ET 13.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Marché de la
Colonie.

quatorze milles d'Allemagne, au Nord-Est. C'est un si misérable édifice, qu'on le prendroit pour une grange. Il est couvert de roseaux, & le mur n'a qu'environ quatre pieds de hauteur. Les ornemens intérieurs répondent à la simplicité du dehors. Ils consistent dans quelques bancs & un mauvais pupitre. On trouve près de l'Eglise, dans une fort belle Plantation, le Marché général de la Colonie, pour les épiceries, les meteceries & les ustensiles domestiques. Toutes ces marchandises sont apportées du Cap en faveur des pauvres Habitans.

Il y a d'autres belles Plantations des deux côtés de l'Eglise & de la route qui conduit à la Vallée du Charron, d'où elle passe par la *Montagne de la Perle*, ainsi nommée d'une grosse pierre qu'on voit au sommet & qui paroît avoir quelque ressemblance avec une perle. Cette Montagne, qui est fort pierreuse, fournit aux Habitans de bonnes meules pour le moulin.

Vallée du Char-
ron.

La Vallée du Charron a tiré son nom de son premier Habitant, qui exerçoit ce métier. Les Hottentots abandonnerent leurs possessions aussi-tôt qu'ils eurent vu paroître les Européens. Mais les Plantations & les édifices étant encore fort éloignés de leur perfection, l'Auteur passe légèrement sur cet article, pour donner le nom des lieux qui appartiennent à la Colonie sans être renfermés dans ses bornes. Tels sont le Château de *Riebeeck*, les *Vingt-quatre Rivières*, les *Montagnes de Miel* & celles du *Picquet*.

Château de Rie-
beeck.

Le Château de *Riebeeck* est une montagne haute & escarpée, qui doit son nom à Van-*Riebeeck*, premier Gouverneur du Cap. Elle contient dans son sein & sur ses bords plusieurs Plantations, dont le nombre seroit beaucoup plus grand si la bonté de l'eau y répondoit à celle du terroir. En creusant de divers côtés, on n'a pu découvrir jusqu'à présent qu'une seule source, qui fut ouverte aux frais d'un Habitant nommé *Vander-Byl*, pour servir aux besoins publics, jusqu'à ce que le Gouvernement la réduisit à l'usage d'un Particulier, dans la vue apparemment d'exciter tous les autres à se procurer le même secours par leur industrie & leur travail. Cependant aujourd'hui, comme dans l'origine, ils n'ont que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans des puits & des fossés, mais qui devient extrêmement saumâtre en croupissant. Lorsque l'Etablissement du Cap prit naissance, le Gouvernement avoit fait bâtir ici des baraques pour cent hommes & des écuries pour autant de chevaux, comme une garde avancée contre les insultes des Hottentots. On y avoit aussi placé une pièce de gros canon, pour donner avis de leur approche aussi-tôt qu'ils commenceroient à paroître attroupés. Mais le Traité d'alliance ayant rendu toutes ces précautions inutiles, on a laissé tomber cet Etablissement en ruines (61).

Etablissement
naïve.

Quartier des
vingt-quatre Ri-
vières.

Le quartier qui se nomme les *Vingt-quatre Rivières*, du nombre de ruiseaux dont il est arrosé, est éloigné d'une journée au Nord du Château de *Riebeeck*. Comme les pâturages y sont fort bons, il est rempli de bestiaux & fort bien habité. Mais on n'y a point encore accordé de terres en propriété; & les Habitans ne s'y étant établis qu'avec des permissions, ils sont obligés de les faire renouveler tous les six mois. De-là vient que s'embarraissant peu de bâtir, leurs maisons ressemblent à des huttes de bergers. Il ne leur est même permis de cultiver qu'autant de terrain qu'il en faut pour leur subsistance. Ce-

(61) Kolben, *ubi sup.*

pendant il est si fertile, que le bled rend vingt-cinq ou trente pour un, & quelquefois davantage.

Ce quartier étant sans moulin, les Habitans font moudre leur bled par les Nègres, dans de petits moulins à bras, semblables aux moulins à café. Ils les clouent contre un mur, avec un sac au-dessous, pour recevoir la farine, qu'on emploie telle qu'elle sort du moulin, c'est-à-dire, sans la séparer du son. Cette manière de moudre est extrêmement pénible.

Les Montagnes de Miel sont éloignées d'une journée des Vingt-quatre Rivières. Elles tirent leur nom de la quantité de miel que les abeilles y laissent dans les fentes. La chaleur du soleil le fait fondre avec la cire & couler en abondance. Mais les Hottentots ont à monter beaucoup & par des chemins fort dangereux, pour le recueillir. Ils le mettent dans des sacs de cuir, dont le poil est tourné en dehors, & le vendent ainsi aux Européens pour un peu de rabac & d'eau-de-vie, ou pour quelques bijoux de verre ou de cuivre.

Les Blancs sont en petit nombre dans ces montagnes, & n'ont point d'autre exercice que le soin de leurs troupeaux. Leur établissement s'est fait comme aux Vingt-quatre Rivières, avec des permissions qui peuvent être révoquées, & celle de cultiver les terres ne leur est accordée qu'aux mêmes conditions; mais la paresse, vice favori des Hottentots, est devenue pour eux si contagieuse, qu'ils n'usent point de cette liberté. Ils ne plantent & ne sèment rien. Ils n'achètent pas même aucune sorte de bled & ne connoissent point l'usage du pain. Leur méthode est de manger la chair avec la chair; c'est-à-dire, une pièce de bœuf ou de mouton avec une pièce de venaison fumée ou salée. Leur boisson n'est que de l'eau, du lait & de la bière de miel. Cette nourriture est si favorable à leur santé, qu'ils ne connoissent presque aucune maladie.

Une journée au-delà des montagnes de miel, c'est-à-dire, à huit journées du Cap, on trouve les Montagnes du Picquet, qui paroissent avoir tiré leur nom, dit l'Auteur, de la passion que les premiers Habitans avoient pour ce jeu. Ils y jouoient au pied de la montagne, depuis le matin jusqu'au soir. Aussi les Habitans d'aujourd'hui, qui sont en petit nombre, se bornent-ils au soin de leurs bestiaux, qu'ils vendent au Cap, comme ceux des Montagnes de Miel.

Les Hottentots sont mêlés avec les Européens de ces quartiers, & vivent avec eux en fort bonne intelligence. Cependant le bruit s'étant répandu qu'ils avoient menacé d'enlever les troupeaux, on y fit marcher cinquante Soldats, avec une centaine de Bourgeois des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, qui eurent bien-tôt terminé tous les différends.

L'établissement de la Colonie de *Waveren*, qui porte aussi le nom de *Quartier-Waveren* fut commencé en 1701, sous l'administration de Guillaume Vanderstel. Il lui donna ce nom, à l'honneur de l'illustre & riche famille *Van-Waren*, d'Amsterdam, à laquelle il étoit allié. Cette contrée se nommoit auparavant *Sable-rouge*, d'une montagne qui produit du sable de cette couleur, & qui la sépare de la Colonie de Drakenstein. Elle est située à vingt-cinq ou trente milles d'Allemagne du Cap, & les Hollandois n'ont pas d'établissement plus loin du côté de l'Est. Comme c'est la plus récente de leurs Colonies, elle n'a point encore de limites assignées. Les terres qui la forment sont environnées de montagnes, qui n'ont point encore de noms. La multiplication des Habitans y est si prompte, qu'on se promet de voir bien-tôt le Pays peuplé.

Tome V.

S

KOLBTN.

1713.

COLONIES
HOLLANDOISES.

Manière pénible de moudre les grains.

Paresse des Habitans de cette Colonie.

Montagne du Picquet.

Mélange des Hottentots avec les Blancs.

Colonie de Waveren & son origine.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Montagne du
Sable-rouge.

Cependant, n'ayant que des permissions de six mois pour la culture des terres, ils ne pensent qu'à nourrir des bestiaux dans les pâturages, & leurs maisons sont autant de hutes. La plupart même de leurs troupeaux appartiennent à d'autres Colonies, qui manquent d'herbe dans leur enceinte.

La Montagne du Sable-rouge est fort haute & fort escarpée. Elle se termine en cône. Les voitures qui passent entre cette Colonie & le Cap, ont beaucoup de peine à surmonter les difficultés d'une route si pénible. On les décharge ordinairement au pied de la Montagne; & les mettant en pièces, ou les traîportent, avec les marchandises, sur le dos des bœufs d'attelage. Près de cette Montagne est un Canton nommé *Terre-noire*, dont le fonds est très fertile : mais jusqu'à présent il a reçu peu de culture.

Sources d'eau
chaudes.

Avantures de
l'Auteur.

Les Habitans de Waveren n'ont point d'autre Eglise que celle de Drakenstein, ou celles du Cap. Pour les mariages & les baptêmes, ils sont assujettis à se rendre au Cap. Leurs Juges, dans les affaires civiles & criminelles, sont les Magistrats de Stellenboch. La Colonie est fort bien fournie d'eau. Elle a deux sources chaudes, dont l'une est si brûlante, qu'il est impossible d'en soutenir la chaleur. Elle ne commence à former un bain agréable qu'après avoir coulé deux heures. Celle qui est derrière les montagnes de la Hollande des Hottentots, environ trente milles au Sud-Est du Cap, est très-fréquentée. Elle dépend d'un certain *Appel*, qui en tire un profit considérable. L'Auteur, qui se loue beaucoup de ses effets, étant un jour en chemin pour s'y rendre, rencontra six éléphants, qui paroisoient chercher un ruisseau voisin. Ce spectacle lui causa une extrême frayeur; mais ils passèrent sans le regarder. Dans un autre voyage qu'il faisoit au bain, trois Hottentots qu'il avoit pris pour escorte, allumèrent du feu, pendant la nuit, dans la vue d'effrayer les bêtes féroces, & dressèrent la tente, où il se mit à dormir. Mais son sommeil fut bien-tôt interrompu par l'approche d'onze lions, qui s'avancèrent avec des rugissemens furieux. Ce terrible bruit pénétra l'Auteur jusqu'au fond de l'âme & lui fit craindre à chaque moment d'être déchiré par ces cruels animaux. Cependant les Hottentots ayant pris quelques tisons enflammés, qu'ils jetterent brusquement devant eux, cette vue effraya les monstres & leur fit prendre la fuite.

Terre de Natal.

Différences entre les Caffres & les Hottentots.

On a déjà fait observer que les Hollandois ont acheté la Terre de Natal, pour aggrandir leurs possessions au Sud de l'Afrique. Elle est habitée par les Caffres, qui, suivant toutes les informations que Kolben fut capable de se procurer, n'ont aucune sorte de ressemblance avec les Hottentots & forment une Nation tout-à-fait différente. Il apprit du Capitaine Gerbrand Vander-schelling, homme de probité & d'intelligence, qui avoit touché plusieurs fois à la Terre de Natal, que les Habitans ne se graissent pas le corps comme les Hottentots; qu'ils n'ont pas le même begayement ni la même prononciation; qu'ils habitent des maisons carrées, & de plâtre, manière de bâtir qui n'est pas connue des Hottentots; qu'ils portent au cou des croix suspendues, ornement qui n'a pas d'exemple chez les Hottentots; qu'ils sement une sorte de bled de Turquie, & s'en font un breuvage, au lieu que les Hottentots ne sement ni ne brassent.

Commerce des
Caffres de Natal.

Ces Caffres sont en commerce avec les Corfaires de la mer rouge, qui leur apportent en échange des étoffes de soie pour des dents d'éléphants

Ils revendent ces étoffes, pour des commodités de l'Europe, aux Vaisseaux qui relâche sur la côte même de Natal. Leur choix tombe ordinairement sur du goudron, des ancres & des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes Corsaires. La soie qu'ils ne peuvent vendre aux Européens sur leur Côte, ils la portent aux Caffres du Monomotapa. Les Portugais de Mozambique entretiennent aussi un commerce assez considérable avec eux.

Vanderichelling avoit trouvé, dans le Pays de Natal, un Anglois qui ayant déferé de son Vaisseau, s'étoit établi parmi les Caffres. Il y avoit pris deux femmes, dont il avoit plusieurs enfans. Son habillement étoit celui des Caffres, sans aucune différence dans sa vie & ses manières. Il fit voir au Capitaine de grosses piles de dents d'éléphants, & plusieurs chambres remplies d'étoffes de soie, avec lesquelles il se proposoit de se rendre au Cap, en quittant son établissement & sa famille. Mais le Roi du Pays ayant découvert son dessein, se le fit amener, lui reprocha sa perfidie & son ingratitude pour une Nation qui l'avoit reçu & traité si généreusement, lui représenta la misère où sa famille avoit tomber après son départ, enfin, lui parla si vivement de la tendresse qu'il devoit à ses femmes, à ses enfans, & de la cruauté qu'il y avoit à les abandonner, qu'il lui toucha le cœur & le fit renoncer à sa résolution. Ce fut le Déferleur même qui fit ce récit au Capitaine. Mais en perdant le dessein de partir, il engagea un des Matelots du Vaisseau à déferter comme lui, pour s'établir, à son exemple dans le Pays des Caffres (62).

C'est ici le lieu de faire quelques observations sur notre Carte des Colonies Hollandoises du Cap, qui n'est qu'une copie de celle de Kolben. Cet Ecrivain en relève beaucoup (63) l'exactitude; mais sans nous apprendre si c'est son propre ouvrage, ou comment il se l'étoit procurée. Il y a beaucoup d'apparence qu'il l'avoit copiée lui-même d'après quelque Hollandois du Cap. Quoiqu'elle diffère beaucoup des autres Cartes, & qu'en général elle soit assez exacte, il paroît néanmoins qu'elle ne s'accorde pas toujours avec la description même de Kolben. On a pris soin de le faire observer ici dans quelques notes; sans compter que la Ville du Cap ne se trouve pas placée au point de latitude & de longitude qui a été déterminé par l'Auteur; ce qui prouve seul que la Carte n'est pas de lui.

Celle du Pays des Horrentots, que le *Pere Tachard* a publiée, & qu'il donne pour l'ouvrage des Hollandois du Cap, est une pièce de peu de valeur & mérite moins le nom de Carte que celui de plan ou de perspective. Nous avons deux autres Cartes du Cap même; celle de *Niewhof* & celle d'un Pilote Anglois.

§. I V.

Gouvernement des Hollandois au Cap de Bonne-Espérance.

IL faut remonter jusqu'à Van-Riebeeck, premier Fondateur de ces Colonies, pour trouver l'origine de leur Gouvernement. Il en forma le plan dès l'année 1650, qui fut celle de la fondation. Il consiste en huit établissemens : 1. Un Grand Conseil, qui a l'administration des affaires & des in-

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOIS-
SES.

Anglois déve-
nu Caffre, & son
avantage.

Observations
sur les Cartes du
Cap.

Notre Etablisse-
ment du Cap.

(62) Kolben, Vol. I. p. 81. & suiv.

(63) *Ibid.* Vol. II. p. 1.

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

trécès de la Compagnie. 2. Une Cour ou un Collège de Justice. 3. Une petite Cour pour les querelles, les offenses & les petites dettes. 4. Une Cour pour les mariages. 5. Une Chambre des Orphelins. 6. Un Conseil Ecclesiastique. 7. Un Conseil commun. 8. Un Conseil de Guerre. Les deux derniers de ces Etablissmens furent institués par le Gouverneur Vandestel, à l'arrivée des Réfugiés François.

Grand-Conseil.

Le Grand Conseil est composé du Gouverneur & des huit principaux Officiers de la Compagnie. Le Gouverneur y préside, avec deux voix. C'est la Cour Souveraine du Cap pour tout ce qui concerne le commerce & la navigation. Elle jouit du droit de législation & du pouvoir de faire la guerre & la paix. Elle s'assemble le Mardi, à neuf heures du matin, dans la Forteresse, & tient séance jusqu'à midi. Les Membres de cette Cour sont extrêmement respectés.

Cour de Justice.

Le Collège de Justice se forme des Membres de la premiere Cour & des trois Bourguemeîtres Regeus de la Ville du Cap. C'est à ce Tribunal qu'appartient la connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles. Cependant on peut appeler de ses Jugemens en Hollande ou à Batavia, en déposant cent florins à cette Cour jusqu'au Jugement définitif. Cette somme tourne au profit du Répondant, si la Sentence est confirmée, ou revient à l'Appellant, s'il obtient un dernier Jugement en sa faveur.

Cour des querelles & des petites dettes.

La petite Cour des querelles, des offenses & des petites dettes, est composée d'un Membre du Grand Conseil, qui en est le Président, de trois Bourgeois du Cap, dont l'un est Viceprésident, & de quelques Officiers de la Compagnie, entre lesquels on choisit le Secrétaire de l'Assemblée. Mais les dettes qui regardent cette Cour ne doivent point passer la somme de trois cens florins.

Cour des Mariages.

La Cour des mariages est composée du même nombre de Conseillers, dont l'autorité s'étend sur tous les mariages entre les Européens du Cap. Elle consiste à vérifier le consentement des familles; après quoi les Parties obtiennent de ce Tribunal de se faire marier par le Ministre de leur résidence.

Chambre des Orphelins.

La Chambre des Orphelins consiste en sept Membres, qui sont le Viceprésident du Grand Conseil, en qualité de Président, trois Officiers de la Compagnie & trois Bourgeois du Cap, dont l'un est choisi pour Viceprésident. Les Orphelins qui ont quelque bien ne peuvent se marier, avant l'âge de vingt-cinq ans, sans le consentement de cette Cour.

Cour Ecclesiastique.

La Cour Ecclesiastique est instituée ici pour veiller au gouvernement des Eglises Protestantes, qui sont au nombre de trois. Elle consiste dans les trois Ministres de ces Eglises; six Anciens, dont chaque Eglise fournit deux; & douze Inspecteurs des pauvres, c'est-à-dire, quatre de chaque Eglise. Ils sont chargés particulièrement de l'emploi des aumônes publiques, & la distribution s'en fait avec tant de soin, qu'on ne voit point un mendiant dans toutes les Colonies. Chaque Paroisse a son Consistoire, dont le Président est un des plus riches & des plus considérables Paroissiens, avec le Ministre, les deux Anciens & les quatre Inspecteurs des pauvres.

Dans chaque Colonie il y a une Cour du Conseil Commun, composée d'un certain nombre d'Habitans, qui sont choisis par le Grand Conseil sur une liste présentée par le Corps de la Colonie. Comme le Tribunal de la Cour de Justice est dans la Ville du Cap, le Conseil Commun de cette Ville n'a guères

d'autre occupation que celle de lever les taxes imposées par le Grand Conseil; mais, dans les autres Colonies, l'autorité des Conseils Communs a beaucoup plus d'étendue. Leurs Présidens sont les Droit-de-Terre, c'est-à-dire, les Intendants ou les Lieutenans de chaque Colonie. Toutes les causes dont le fonds ne passe pas cent cinquante florins, avec la recherche & le châtimement des crimes qui se commettent dans leur Jurisdiction, sur-tout par rapport aux Esclaves, appartiennent uniquement à ces Tribunaux.

Il y a deux Cours Martiales; l'une dans la Ville du Cap, composée d'un Président, qui est toujours un des Membres du Grand Conseil, & de neuf Assesseurs, qui sont les principaux Officiers militaires de cette Colonie. La seconde Cour est pour les Colonies de Stellenboch (64) & de Drakenstein. Elle se tient dans Stellenboch, sous l'autorité du Droit-de-Terre, assisté de neuf des principaux Officiers militaires des deux Colonies. Chacune de ces deux Cours a son Secrétaire. Si quelque Esclave prend la fuite, ou si les Hottentots menacent de prendre les armes, elles détachent un Corps de Troupes pour remédier au désordre. Les Bourgeois, dans chaque Canton, sont obligés de faire la garde pendant la nuit; mais cette Ordonnance est mal observée (65). Cependant l'état florissant des Colonies du Cap est une preuve éclatante du zèle infatigable & de l'industrie des Hollandais.

Les appointemens des Officiers & des Domestiques de la Compagnie montent chaque année à quatre cens mille florins. Ceux du Gouverneur sont d'environ six mille florins. Mais pour le fonds de cette dépense, la Compagnie leve le dixième de toutes les productions du Pays & des rentes foncières. Les droits sur le vin, le tabac, l'eau-de-vie & la bière, sont affermés à soixante dix mille florins par an. Ces taxes, joint au profit qu'elle tire de ces marchandises, en le faisant monter à soixante-quinze pour cent, sont presque suffisantes pour fournir aux dépenses du Gouvernement. Si l'on y joint les terres dont elle s'est réservé la propriété, les progrès continuels de chaque Colonie lui donnent une juste espérance de tirer bien-tôt un revenu considérable de ces Etablissements. Le nombre de ces Domestiques est de six cens, & celui de ses Esclaves à peu-près le même.

Elle pousse fort loin l'indulgence & la générosité pour les nouveaux Habitans qui commencent à s'établir. Non-seulement elle leur fournit des ustensiles & des instrumens pour leur entreprise; mais lorsque les terres produisent peu, & que le Laboureur paroît pauvre, elle lui remet la taxe du dixième jusqu'à ce qu'il soit en état d'y satisfaire. Si le feu ou quelque autre accident ruine les édifices, elle fournit des matériaux pour rebâtir, & charge ses propres Ouvriers de contribuer au travail (66).

Toutes les Nations des Hottentots vivent dans une alliance constante avec les Hollandais, & sont également forcées de les respecter par la terreur de leurs armes & par la sagesse de leur Gouvernement. Cette bonne intelligence est entretenue par des Députations annuelles de la plupart de ces Nations, qui apportent des présents de bestiaux au Gouverneur du Cap. Il les

KOLBIN.
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.

Deux Cours
Martiales.

Revenu de la
Compagnie au
Cap.

Encouragemens
qu'elle donne
aux Habitans.

Alliance des
Hollandais avec
les Hottentots.

(64) Ici & dans plusieurs autres endroits, l'Auteur met Stellenboch au lieu de Stellenboch; mais c'est vraisemblablement une erreur d'impression, comme on l'a remarqué du Père Ta-

chard. Si se change aisément en II.

(65) Kolben, Vol. I. p. 140.

(66) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 356.

KOLBIN,
1713.
COLONIES
HOLLANDOISES.
Leurs anciennes guerres.

reçoit civilement, & leur offre à son tour ce qu'il juge de plus conforme à leur goût. Cette conduite lui donne tant d'ascendant sur tous ces Barbares, qu'il est le Juge ordinaire de tous leurs différends, avec plus d'autorité que s'il étoit Roi du Pays (67).

On a déjà remarqué qu'avant le Traité d'alliance les hostilités étoient assez fréquentes entre les Hottentots & les Colonies. Dapper nous apprend qu'en 1659 les Garinhaiquas, par lesquels il faut peut-être entendre les Gungemans, disputèrent aux Hollandois la propriété de quelques terres voisines du Cap, & s'efforcèrent de les en chasser. Ils alléguoient en leur faveur une possession immémoriale. Pendant cette querelle ils tuèrent quantité de Hollandois, ils enlevèrent leurs bestiaux, avec une attention continuelle à choisir, pour le combat, les tems de pluie & de brouillards, parce qu'ils avoient remarqué que les armes à feu étoient alors moins redoutables. Ils avoient pour Chefs deux Hottentots braves & expérimentés, dont l'un se nommoit *Garahinga*, & l'autre *Nomoa*. Les Hollandois donnoient au second le nom de *Doman*. Il avoit passé cinq ou six ans à Batavia; & depuis son retour au Cap, il avoit vécu long-tems parmi eux, vêtu à la manière de l'Europe. Mais ayant rejoint les Hottentots de sa Nation, il leur avoit découvert les intentions des Hollandois, il leur avoit appris à se servir de leurs armes; & sous ces deux Guides ils n'entreprirent presque rien sans succès.

Deux Chefs des Hottentots.

La guerre duroit depuis trois mois, lorsqu'un jour au matin, dans le cours du mois d'Août, cinq Hottentots conduits par Doman, sortirent pour exercer leurs pillages. Ils commencèrent par enlever quelques bestiaux; mais se voyant poursuivis de cinq Cavaliers Hollandois, ils firent face avec beaucoup de fermeté, & blessèrent trois de leurs Ennemis. Enfin, les Hollandois en tuèrent deux & blessèrent mortellement le troisième. Doman & le seul compagnon qui lui restoit sautèrent dans la rivière, pour s'échapper à la nage.

Réponse d'un Hottentot aux plaintes d'un Hollandois.

Celui qui demouroit blessé avoit eu la gorge percée d'un coup de balle & une jambe cassée, sans compter une profonde blessure à la tête. Il fut transporté au Fort. On lui demanda quels étoient les motifs de sa Nation pour déclarer la guerre aux Hollandois & pour employer contre eux le fer & le feu. Quoiqu'il ressentit de vives douleurs, il fit lui-même diverses questions en forme de réponse : « Pourquoi, dit-il aux Hollandois, avez-vous semé & planté nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux, & nous ôtez-vous ainsi notre propre nourriture ? Il ajouta que sa Nation faisoit la guerre pour tirer vengeance des injures qu'elle avoit reçues; qu'elle ne pouvoit voir sans indignation, non-seulement qu'il ne lui fut pas permis d'approcher des pâturages dont elle avoit été si long-tems en possession, après y avoir reçu les Hollandois par un simple mouvement de complaisance, mais que son Pays fut usurpé & partagé entre les Ravisseurs sans qu'ils se crussent obligés à la moindre reconnaissance. Qu'auroient fait les Hollandois s'ils eussent été traités de même ? Il en concluoit, ajouta-t-il, que le soin qu'ils apportoient à se fortifier n'avoit pour but que de réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage. On lui répliqua séchement que sa Nation ayant perdu son Pays par la guerre, elle ne devoit rien espérer ni de la paix ni des hostilités pour s'y rétablir.

(67) *Ibid.* p. 37.

Ce Nègre se nommoit *Epkamma*. Il mourut le sixième jour. Dans ses derniers discours il dit aux Hollandois qu'il n'étoit qu'un Hottentot du commun, mais qu'il leur conseilloit de s'adresser à *Gogafoa*, Chef de la Nation, & de l'inviter à venir au Fort, pour traiter avec lui, & faire rendre à chacun, autant qu'il étoit possible, ce qui lui appartenoit, comme le seul moyen de prévenir quantité de nouveaux défaites. Ce conseil parut si sage, que le Commandant Hollandois députa deux ou trois de ses gens au Prince *Gogafoa*, & lui fit proposer de venir traiter de paix dans le Fort. Mais cette démarche fut inutile. La guerre continua furieusement. Malgré toutes les précautions des Hollandois, leurs bestiaux furent enlevés, presque à la vue du Fort, avec tant de promptitude & d'audace, qu'ils ne trouverent aucun moyen d'y remédier. La haine s'exerça ainsi pendant près d'une année; mais cette querelle fut enfin terminée par un heureux événement. Un Hottentot de quelque distinction, nommé *Herry* par les Hollandois, & *Kamsfemoga* par ses Compatriotes, ayant été banni pour quelque crime dans l'Isle de Cohey, se mit dans un mauvais canot, après avoir passé trois mois au lieu de son exil; & suivi d'un seul de ses Compagnons, il regagna le Continent. Le Gouverneur Hollandois, qui apprit l'évasion de ces deux hommes, les fit chercher aussitôt par quelques-uns de ses gens. Leur canot fut trouvé à trente milles du Fort; mais les Hollandois ne rapportèrent point d'autre éclaircissement. Au mois de Février 1660, on fut surpris de les voir entrer volontairement dans le Fort *Herry*, accompagné d'un Chef Hottentot nommé *Khery*, & de quantité d'autres Hottentots sans armes. Ils amenoient avec eux treize bestiaux gras, qu'ils prièrent les Hollandois de recevoir comme un témoignage d'amitié, en leur demandant que l'ancienne correspondance fut rétablie. Le Commandant du Fort accepta ce présent; & la confiance commençant à renaître, on convint que les Hollandois auroient la liberté de cultiver les terres, aux environs du Fort, dans l'espace de trois heures de marche, mais à condition qu'ils ne s'étendissent pas plus loin. Pour ratifier cette convention, les Hottentots furent traités dans le Fort avec du pain, du tabac & de l'eau-de-vie.

Peu de tems après, *Gogafoa*, Général des Gorinhaïques, ou des *Capmans* (68) vint au Fort avec *Khery*, & confirma ce Traité. Le Gouverneur fit placer au milieu d'eux & de leur Cortège un bûil d'eau-de-vie, avec une écuelle de bois. Lorsqu'ils commencèrent à se ressentir des effets de cette liqueur, il fit jeter entr'eux deux ou trois cens petits bouts de tabac, qu'ils s'entredistribuerent avec un tumulte horrible. Ensuite ils commencèrent à sauter & à danser, avec des gestes & des contorsions fort bizarres, tandis que leurs femmes battant des mains chantoient *Ho ho ho ho*; si l'on n'aime mieux donner à leur chant le nom de rugissement.

Après la danse, le Gouverneur fit distribuer aux principaux Chefs quelques brins de corail, des plaques de cuivre & de petits rouleaux de tabac. Ils donnèrent le reste de la nuit au sommeil, & partirent le lendemain au matin, à l'exception de *Herry*, qui passa trois ou quatre jours dans le Fort. Il sçavoit un peu d'Anglois, qu'il avoit appris en faisant le voyage de Bantam dans

KOLBEN.
1713.
COLONIES
HOLANDOIS.
SES.

Sage conseil du
même Hotten-
tot, mais inu-
tile.

Continuation
de la guerre.

La note se fait.
A quelles condi-
tions.

Confirmation
du Traité, &
fête donnée aux
Chefs Hotten-
tots.

(68) *Capman* signifie en Hollandois, *homme du Cap*; ainsi l'on doit entendre par ce nom les Hottentots du Cap plutôt que la Nation particulière des *Kopmans*.

KOLBEN.
1713.

COLONIES
HOLLANDOISES.

On demande
pourquoi les Anglois ne se sont
pas établis au
Cap de Bonne-
Espérance ?

un Vaisseau de cette Nation ; mais à son retour au Cap, il s'étoit retiré dans le canton de sa naissance.

Quand on considère la situation du Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, de quel avantage elle est pour les Vaisseaux qui exercent le commerce entre l'Europe & l'Inde, il paroît d'autant plus surprenant qu'il ne soit jamais tombé dans l'esprit des Anglois de s'y établir, qu'ils avoient fréquenté depuis long-tems cette Côte. Dès l'année 1591, le Capitaine *Raymond* avoit touché à la baie de Saldanna, ou peut-être à la baie de la Table ; car on a dû remarquer dans le premier tome de ce Recueil que les Navigateurs Anglois qui lui succédèrent ont confondu ces deux noms. En 1601, le Chevalier *Lan-caster*, qui avoit accompagné *Raymond* dans le voyage précédent, relâcha au même lieu. Sir *Henri Middleton* y jeta l'ancre aussi en 1604 & en 1610 ; *Davis* & Sir *Edouard Michelburn* en 1605 ; *David Middleton* en 1606 ; *Sharpy* en 1607 ; *Dount & Hippon* en 1611 ; *Saris*, la même année, dans son voyage au Japon ; *Cassleton*, *Belt & Wilson* en 1612 ; & *Newport* en 1613.

En 1614, le Capitaine *Downton* mit à terre, au Cap, un Hottentot nommé *Kori*, qui avoit été mené en Angleterre l'année d'auparavant, avec un Nègre de la même Nation, qui étoit mort dans ce voyage. Ce misérable Africain avoit été fort bien traité, & vêtu de même par le Chevalier *Thomas Smith*, Gouverneur de la Compagnie des Indes orientales. Mais toutes ces caresses, & des armes garnies de cuivre dont on lui avoit fait présent, ne l'avoient point empêché de soupirer continuellement, dans l'impatience de revoir sa Patrie. La Compagnie ayant consenti à le renvoyer, il ne fut pas plutôt descendu au rivage qu'il jeta ses habits pour rentrer dans sa condition naturelle. Cependant la reconnaissance le rendit toujours fort officieux pour les Vaisseaux Anglois qui abordèrent au Cap (69).

Entreprise bi-
zarre de la Com-
pagnie des Indes
d'Angleterre.

Les Capitaines *Milward* & *Peyton* y relâchèrent en 1614. *Peyton* s'étoit chargé de dix Malfaiteurs, condamnés au bannissement pour leurs crimes, & relegués à la prière de la Compagnie des Indes, dans l'Isle des Pangouins (70), que les Hollandois ont nommé *Roken*, & qu'ils font servir de prison pour leurs criminels. Ces dix Malheureux eurent une triste fin. Leur Chef, qui se nommoit *Cross*, fut tué dans une querelle avec les Habitans du Pays. Quatre autres se noierent, en s'efforçant de gagner à la nage un Vaisseau de leur Nation. Trois qui survécurent, & qui retournerent heureusement dans leur Pays, y furent pendus pour un vol, commis deux heures après leur arrivée. On a peine à comprendre quel étoit le but de la Compagnie Angloise, en faisant conduire quelques malheureux Bannis au rivage de cette Contrée, tandis qu'avec de justes soins elle auroit pu s'y faire un Etablissement fort utile, avant que les Hollandois eussent reconnu les avantages de sa situation. A la vérité, Ste Helene, où les Anglois s'établirent dans la suite, étoit un lieu fort commode pour les rafraîchissemens ; mais il étoit fort éloigné de valoir le Cap de Bonne-Espérance.

(69) Dapper, dans *Ogilby*, p. 557. & suivantes.

(70) Autre preuve que c'étoit la Baie de la Table, devant laquelle cette Isle est située.







Homme et Femme Hottentots, tirés d'après nature. F. S. M.

CHAPITRE III.

Mœurs & Usages des Hottentots.

§. I.

Leur Personne , leurs Vertus , leurs Vices & leur Langage.

TACHARD & d'autres Ecrivains , donnent le nom de *Hottentot* comme un sobriquet , pris de l'usage que les Habitans naturels du Cap font souvent de ce terme à la rencontre des Etrangers , ou de celui qu'ils ont , dans leurs danses , de répéter souvent *Hottentottum bro'ana*. Mais Kolben , qui avoit fait un si long séjour dans le Pays , eut le tems d'observer qu'ils n'emploient jamais ce mot , en abordant les Etrangers ; & que s'ils le prononcent dans leurs danses , c'est une preuve au contraire que c'est leur véritable nom. Il ne signifie pas , *Du pain Hollandois* , comme Arnold se l'est imaginé , mais seulement , *Donnez ses gages à l'Hottentot*. L'Auteur nous apprend que *Hottentottum brokana* est le refrain d'une chanson que le ressentiment fit faire aux Hottentots , contre un Chapellain Hollandois qui avoit refusé à quelque Ouvrier de leur Nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis pour les services. En un mot , dit-il , *Hottentot* paroît être l'ancien nom de tous ces Peuples , car ils n'en connoissent point d'autre. Leur origine est fort obscure & fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers peres sont entrés dans leur Pays par une porte ou par une fenêtre ; que le nom de l'homme étoit *Noh* , & celui de la femme *Hingnoh* ; qu'ils furent envoyés par *Tikquoa* , c'est-à-dire , par Dieu même , & qu'ils communiquèrent à leurs enfans l'art de nourrir des bestiaux , avec quantité d'autres connoissances. Quelques Auteurs confondent les Hottentots avec les Caffres du *Monomotapa* ; mais on a déjà fait remarquer que c'est une erreur. Les Caffres sont d'un noir luisant , & diffèrent extrêmement par leurs mœurs & leurs usages (71).

Il y a peu de Peuples dont on ait fait des peintures aussi différentes que des Hottentots. Quelques-uns les représentent comme Nègres. D'autres prétendent qu'en naissant ils sont aussi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs. Mais Kolben , après plusieurs années de séjour au Cap , assure que les enfans des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luisante , qui se ternit , dans la suite , par l'habitude qu'ils ont de se graisser , mais qui ne laisse pas de s'apercevoir , avec quelque soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie des hommes ont cinq ou six pieds de hauteur. Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ressemblent aux Nègres par la grandeur des yeux , la platitude du nez & l'épaisseur des lèvres ; avec cette différence qu'on emploie l'art pour leur aplatisir le nez dans leur enfance. Leur chevelure est semblable à celle des Nègres , c'est-à-dire , courte & laineuse. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les fem-

KOLBEN.

1713.

MOEURS DES
HOTTENTOTS.
Origine du nom
des Hottentots.Ce qu'ils ra-
content de leurs
premiers peres.

Qualités corporelles des Hottentots.

(71) Kolben , Vol. I. p. 15. & suiv.
Tome V.

KOLBEN.
1713.
MOEURS DES
HOTTENTOTS.

mes les ont petits & délicats. Elles ont au-dessus des parties naturelles une excroissance calleuse, qui sert comme de voile pour les couvrir. L'usage de se couper les ongles, soit des pieds, soit des mains, n'est connu ni de l'un ni de l'autre sexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils sont robustes, agiles, & d'une légèreté surprenante. Un Cavalier bien monté fuit à peine le pas d'un Hottentot. C'est par cette raison que les Gouverneurs Hollandois du Cap entretiennent constamment une Troupe de Cavalerie, pour les occasions où la nécessité oblige de les poursuivre. Ils sont bons chasseurs, & d'une habileté si singulière dans l'usage de leurs zagaies, de leurs flèches & de leurs *Kiris* ou de leurs bâtons de *Rakkum*, qu'avec leurs zagaies ils parent un coup de flèche & de pierre.

Leurs qualités
d'esprit.

A l'égard des qualités de leur esprit, quoiqu'ils aient été représentés par quelques Ecrivains comme une race d'hommes livrés à toutes sortes de vices, des Ecrivains moins anciens & mieux informés nous assurent que ce reproche est une exagération, si ce n'est pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils aient sans cesse devant les yeux le plaisir & l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur; c'est-à-dire, que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis & fidèles : mais lorsqu'ils croient avoir assez fait pour satisfaire à leurs besoins présents, ils deviennent sourds à toutes sortes de prières & d'instances, & rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils aient perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus long-temps à s'enivrer; & dans les vapeurs de l'ivresse elles poussent la folie jusqu'au transport. Cette passion déordonnée pour les liqueurs n'empêche pas qu'on ne puisse en confier à leur garde, car elles n'y toucheront jamais sans une permission formelle; exemple de fidélité qu'on ne trouvera guères dans tout autre Pays. D'ailleurs, l'ivrognerie n'est point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en sont inséparables en Europe, tels que l'immodestie & l'incontinence. Ses plus fâcheux effets sont leurs querelles, qui finissent quelquefois par des coups.

Usages barbares.

On leur reproche, avec raison, un usage qui blesse la nature & qui semble appartenir particulièrement à leur Nation. Après la cérémonie qui constitue les Hottentots dans la qualité d'homme, ils peuvent sans scandale maltraiter & battre leurs meres. C'est un honneur pour eux de ne pas les menager; & loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles-mêmes cette intolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots (71).

(71) Voyage de Kolben, p. 37. & suiv. & p. 314.

La coutume d'immoler leurs enfans & leurs vieillards doit paroître encore plus barbare ; mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Asie, sans en excepter les Chinois & les Japonais. L'antiquité en offre aussi des exemples dans les Nations les plus policées. Sur la première de ces deux Barbaries, les Hottentots n'alléguent que l'usage pour leur justification ; mais s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité ; & qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des misères de la vie par la main de ses amis & de ses parens, que de mourir de faim dans une hure, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

Aux vices des Hottentots, on peut ajouter la mal-propreté dans leur habillement & leur nourriture ; mais il paroît à l'Auteur que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse (73).

Au reste, leurs vertus font la partie la plus distinguée de leur caractère ; sur-tout la bienveillance, l'amitié & l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Un autre implore-t-il leur assistance ? ils courent pour l'accorder. Leur demande-t-on leur avis ? ils le donnent sincèrement. Voient-ils quelqu'un dans le besoin ? ils se retranchent tout pour le secourir. Un plaisir des plus sensibles pour les Hottentots est celui de donner (*).

À l'égard de l'hospitalité, ils étendent cette vertu jusqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on est sûr d'un accueil ouvert & caressant dans tous les Villages où l'on se présente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la justice, & leur chasteté, font des vertus que peu de Nations possèdent au même degré. Une simplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refusent d'embrasser le Christianisme, par la seule raison qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injustice & la luxure (74).

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous ces vices soient entièrement bannis de leur Nation. Kolben rapporte un exemple où la cruauté & l'injustice semblerent éclater à l'envi. Un Chef des Hottentots avoit enlevé la femme d'un riche Gungeman, nommé *Klaff*. Ce malheureux mari paroissant inconsolable, le Chef prit la résolution de se délivrer de ses plaintes, en lui ôtant aussi la vie. Il le fit accuser auprès du Gouverneur Hollandois d'avoir détourné une partie de quelques marchandises qui lui avoient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-tems les commissions des Hollandois avec une fidélité qui lui avoit attiré de l'admiration, le Gouverneur, aussi corrompu que la plupart des autres, ferma l'oreille aux preuves de son innocence, confisqua ses biens & le bannit dans l'Isle Roben. Le Capitaine Gerbrand Vandershelling, qui avoit reçu de *Klaff* des services considérables après son naufrage, ne put voir sans indignation l'injustice qu'on faisoit à son Bienfaiteur. À son retour en Hollande, il porta ses plaintes à la Compagnie, & disposa si favorablement les Directeurs, qu'ils envoient des ordres pour le rappel de *Klaff* & pour la restitution de ses effets. Mais le Gouverneur & ses Officiers, que l'Auteur traite de loups blancs, avoient dévoré, dit-il, la meilleure partie de son bien. *Klaff* se retira dans son Pays avec ce qu'il put

KOLBEN.
1713.
MOEURS DES
HOTTEHOTTS.

Mal-propreté
des Hottentots.

Excellence de
leur caractère.

Ce qui les empêche d'embrasser le Christianisme.

Histoire d'un
Chef Hottentot.

(73) Kolben, p. 141. & 333.

(74) *Ibid.* p. 166. & 337.

(*) *Ibid.* p. 39, 324 & 337.

KOLBEN.

1713.

MOTIFS DES
HOTTENTOTS.
Langue des Hot-
tentots.

Ses difficultés.

obtenir. Il n'y fut pas long-tems sans se retrouver exposé aux persécutions du Chef, qui allèrent enfin jusqu'à le faire assassiner.

Le langage des Hottentots est dur & peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses : & leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paroît qu'un begayement aux oreilles des Etrangers. Pour exprimer les espèces particulières d'oiseaux, ils joignent une épithète au mot *Kourkour*, qui signifie dans leur langue, *Oiseau* en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de rivière, ils disent *Kamma Kourkour*. Kolben juge qu'il est fort difficile, & peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue ; & par la même raison, quoi- qu'ils apprennent facilement le François & le Hollandois, ils le prononcent si mal, qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre. On croit devoir joindre ici quelques mots Hottentots que *Juncker* a publiés dans la vie de Ludolf. Les Auteurs du Recueil avertissent qu'ils ont marqué les syllabes ou les voyelles nécessaires pour faire connoître les vibrations. *Ten Rhim* a donné aussi une liste d'environ vingt mots de la même langue ; mais avec peu d'exactitude, comme on en pourra juger par ceux qui sont ici entre deux crochets, & qu'on a tirés de lui.

Vocabulaire
Hottentots.

KHANNA, mouton.
Dukatore, canard.
kgou, oye.
kamma, eau & liqueurs.
Bunqva ou *Ay*, arbre.
Quayha, âne.
knomm, entendre.
Nouon, oreilles.
Koekan, oiseau nommé *Norhan*.
Quzqua, faisan.
Kirri, bâton.
Tka'a, baleine.
Nombba, la barbe.
Herri, bêtes en général.
Kaa, boire.
Knabou, fusil de chasse.
Durif-sa ou *Bubaa*, bœuf.
Quara-ho, taureau sauvage.
Hcka-kao, bœuf de charge.
Ona ou *Ounequa*, les bras.
Oun-vi, beurre.
Quien-kha, tomber.
Houreo, chien-marin.
Likkani, chien.
Bikqua, la tête.
Kouquequa, Capitaine.
T-kamma, cetf.
Quao, le col.

Kouquil, pigeon.
Quan, le cœur.
Athiri, demain.
kgoyes, daim.
Kou, dent.
Tikquoa, Dieu.
Gounia-Tikquoa, Dieu des Dieux.
Kham-ouna, le diable.
K'omma, maison.
Kakqua, [*Akqua*] cheval.
Koa, chat.
Konkuri, fer.
Koo, fils.
Kummo, ruisseau.
Konkekerey, poule.
Tika, herbe.
To-qua, [*Onka*] loup.
Koefire, mot scandaleux..
Thoukou, nuit obscure.
Tkoumo, riz.
koamqua, la bouche.
Ghoudi, [*Goudi*] mouton.
Khou, paon.
Gona, garçon.
Gots, fille.
Tha-Avoklou, poudre à tirer.
Khoakamma, singe, babouin.
Kwanebou ou *Thouhouou*, étoile.

Kamkamma, la terre.

Ma, œil.

Quaouou, [Kou] tonnerre.

Tquaissouou ou Kivoussou, rigre.

Thouou ou Haakhouou, vache-marine.

Tkaa, vallée.

Khouma, le ventre.

Toua, le vent.

KOLEIN.

1713.

MOEURS DES
HOTTENTOTS

Nombres des Hottentots.

Q'kui, un.

K'kam, deux.

K'ouua, trois.

Hakka, quatre.

Kôo, cinq.

Nanni, six.

Honko, sept.

K'hiifi, huit.

K'heffi, neuf.

K'hiifi, dix.

Les Nombres des Hottentots se réduisent à dix. Lorsqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, ils prononcent deux fois le mot dix, qui signifie cent quand il est ainsi redoublé. Ils continuent de même jusqu'à dix fois dix dix, c'est-à-dire mille; & recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'est-à-dire, dix dix dix; ensuite quatre fois, cinq fois, &c.

Leur manière
de compter.

§. II.

Habits, Alimens, Maisons, Meubles des Hottentots.

L'HABILEMENT des Hottentots est extrêmement singulier. Les hommes se couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, suivant la saison. Ces mantes, qu'ils appellent *Krosses*, sont composées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats sauvages. Celles du Peuple ne sont que de peaux de mouton, dont le côté laineux se tourne en dehors pendant l'été. Elles leur servent de matelas pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur sépulture. Ces *krosses* sont de différentes formes. Quelques-uns les portent jusqu'aux genoux. Celles de la Nation des Attaquas descendent jusqu'aux talons. Mais les Hottentots du Cap ne les laissent pas tomber au-delà des hanches.

Habits des hottentots.

Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins sans autre couverture que leur enduit de suif & de graisse. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, sans prendre jamais soin de la nettoyer; ce qui forme une croute ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce mastic leur rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calotte de peau de chat sauvage, ou de mouton, fournie par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient se lier avec l'autre sous le menton. Ils se servent aussi de ces calottes dans les tems de pluies.

Comment ils
se parent la tête.

Les Hottentots ont toujours le visage & le cou nus. Ils suspendent à leur cou un petit sac qui contient leur couteau, s'ils sont assez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *Dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préservatif contre les sortilèges. Ces petits sacs, ou ces bourses, sont composés souvent des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Ses qu'ils por-
tent au cou.

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui sont

KOLSEN.
1713.
HABITS DES
HOTTENTOTS

tournés avec beaucoup d'art & de justesse. Ces anneaux font une sorte d'arme défensive, & servent d'ailleurs à soutenir le sac dans lequel ils portent leurs provisions de voyage.

Comme leurs krosses sont le plus souvent ouvertes, on leur voit l'estomac & le ventre nus jusqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil est extérieur (75). Ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux, car ils les couvrent alors d'une espèce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une rivière à passer, ils portent des espèces de sandales, de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une seule pièce, & liées avec des courroies.

Kirris & Rakkum.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *Kirris* & *Rakkum*. La longueur du Kirri est d'environ trois pieds, & son épaisseur d'un pouce. Il est sans pointe par les deux bouts : c'est leur arme défensive. Mais le Rakkum est pointu d'un côté, & peut passer pour une sorte de dard, qu'ils lancent avec une adresse admirable. Jamais ils ne manquent leur but. C'est l'arme qu'ils emploient à la chasse. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat sauvage, ou de renard, ou quelque autre queue velue, qui leur sert de mouchoir. Lorsqu'ils la trouvent sale, ils ont soin de la laver dans la première eau qui se présente, & la tordant au soleil, ils la font sécher en un instant.

Habits des femmes.

La différence de l'habillement pour les femmes consiste dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élèvent spiralement en pointe sur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes sont contigus à la peau, comme une véritable calote. Les femmes portent aussi deux krosses, ou deux manchettes, qui ne sont jamais fermées par-devant ; de sorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un sac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maisons, ni dehors, & qui leur sert à renfermer leurs alimens, leur dakka, leur tabac & leur pipe. Elles se couvrent les parties naturelles d'une espèce de tablier, nommé *Kutkros*, qui est toujours de peau de mouton, sans laine, & beaucoup plus grand que le *Kutkros* des hommes, mais lié de la même manière. Elles en ont un plus petit, qui leur couvre le derrière. Quantité d'Ecrivains ont assuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton & d'autres animaux. C'est une erreur, fondée apparemment sur un usage des jeunes filles, qui depuis l'enfance jusqu'à l'âge de douze ans portent des jones tressés autour de leurs jambes. Lorsqu'elles ont passé cet âge, elles changent la matière de ces cercles. Au lieu de jones, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaisseur du petit doigt ; mais elles en ôtent le poil & tournent en dedans le côté par lequel il tenoit à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, si proprement rangés, qu'on les croiroit d'une seule pièce. La longueur du tems leur donne la dureté du bois. Ils sont soutenus à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jone ; & des uns comme de l'autre, les Dames Hottentotes se font, tour-à-la-fois, une marque de distinction, & une défense pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

(75) Voyez le Voyage de Loubère à Siam, Vol. II. p. 184.

Il est si rare qu'elles portent aux jambes des boyaux de bêtes.

Les Hottentots sont passionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites plaques du même métal, qui n'ont pas cessé jusqu'à présent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir est si précieux dans leur Nation, que les diamans ne sont pas plus estimés en Europe. Les pendants d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre sont des distinctions qui n'appartiennent qu'aux personnes du premier rang; mais leur méthode est de les porter suspendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs bestiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette espèce. Quelques-uns portent aux cheveux les vessies enflées des bestiaux qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont sur le front une petite plaque de fer poli, en forme de croissant. Comme il ne manquoit que de la poudre à toutes ces galantries, ils ont trouvé l'art de faire sécher & pulvériser une herbe, nommée *Spiraea*, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils se parfument la tête & le visage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur difformité naturelle; c'est de se peindre le visage de diverses petites taches, avec de la chaux rouge ou du cinabre, qui le trouve dans le Pays (76).

KOLBEN,
1615.
HABITS DES
HOTTENTOTS.
Ornemens &
parures.

Poudre pour la
tête.

On se gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes & les enfans sont également idolâtres. C'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse de mouton, mêlé avec la suie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle se sèche au soleil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graisse nouvelle, on sent de fort loin un Hottentot à son approche. Mais les personnes riches sont plus délicates & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui soit exceptée; & ceux qui sont assez riches pour ne pas manquer de graisse, en frottent jusqu'à leurs krosses ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graisse sont la principale distinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graisse de poisson en horreur; & non-seulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en souffrir sur leur corps.

Classé dont les
Hottentots se
frottent le corps.

Les Voyageurs ont apporté différentes raisons de cet usage. Quelques-uns, comme Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. *Boving* s' imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la souplesse à leurs membres. Mais Kolben est persuadé que leur unique but a toujours été de se défendre contre les ardeurs excessives du soleil, qui sans ce secours auroit bien-tôt épuisé leurs forces dans un climat si chaud. La répétition fréquente de leur onction semble confirmer l'opinion de Kolben (77).

Raisons de cet
usage.

Les Hottentots se nourrissent de la chair & des entrailles de leurs bestiaux, & de quelques animaux sauvages, avec des racines & des fruits de différentes espèces. Cependant, si l'on excepte leurs fêtes publiques, qu'ils nomment *Anderismakens*, ils ne tuent guères leurs bestiaux que dans le cas d'une pressante nécessité. Mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, & cette nourriture leur paroît fort saine. Les hommes, qui ne se contentent point des fruits, des racines

Alimens des
Hottentots.

(76) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 190. (77) *Ibid.* p. 49. & 187.
& suivantes.

KOLBEN.
1713.
ALIMENS DES
HOTTENTOTS

Dans quel tems
les femmes ne
paroissent point
à la cuisine.

Alimens des
femmes.

Horrible salé
des Hottentots.

Ils aiment les
assaisonnemens
de haut goût.

& du lait que les femmes leur préparent, ont pour ressource la chasse ou la pêche. Ils chassent toujours en troupes nombreuses. Les entrailles des animaux sauvages ou de leurs bestiaux sont pour eux un mêt fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le sang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avalent à demi crus; ou plutôt ils les dévorent avec une avidité furieuse & sans aucune sorte de décence. Les femmes sont chargées de la cuisine, excepté dans le tems de leurs infirmités périodiques, pendant lequel tems l'usage des hommes est de vivre chez leurs voisins ou de préparer eux-mêmes leurs alimens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe; mais au lieu de broche, pour les rotir, ils emploient deux pierres plates, entre lesquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne sont jamais réglées. Ils suivent leur caprice ou leur appetit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau tems, ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs hutes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mêts, tels que la chair de porc & celle du poisson sans écailles, qui sont également défendus aux deux sexes. Les lièvres & les lapins sont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur sang des animaux & la chair de taupe sont permis aux hommes & défendus aux femmes.

La mal-propreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermine, surtout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Mais s'ils en sont mangés, ils les mangent aussi; & lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mêt si détestable, ils allèguent la Loi du Talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paroissent point embarrassés lorsqu'on les surprend à la chasse des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Les Européens du Cap se servent, aux champs, d'une espèce de fouliers de cuir cru, dont le poil est tourné en dehors. Aussi-tôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramasser. Ils les conservent dans leurs hutes pour les jours de pluie; & si leurs provisions viennent alors à manquer, ils se contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau & de les rotir au feu pour les manger.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de sel entr'eux, & qu'ils n'ayent l'usage d'aucune sorte d'épices pour assaisonner leurs mêts, ils aiment beaucoup les assaisonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut-gout, quoiqu'ils ayent peine ensuite à se désaltérer. L'Auteur observe que ceux qui s'accoutument à nos alimens ne vivent pas si long-tems & ne jouissent pas d'une si bonne santé que leurs Compatriotes (78).

Les hommes & les femmes mangent séparément. Leur nourriture la plus ordinaire est du lait & de l'eau, mêlés ou à part; mais les hommes ne touchent point au lait des brebis. Ils aiment avec passion le vin, l'eau-de-vie, & sur-tout l'arrack, parce qu'étant à meilleur marché dans les Colonies, ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicatesse dans leur choix. Le viu le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il étoit excellent. Ce-



Village et Hutes des Hottentots . .



T. V. N.° XXIV.

pendant ils ont des goûts favoris, comme tous les autres Peuples. Les deux sexes ont une passion défordonnée pour le tabac. Un Hottentot, dit Kolben, aiteroit mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un Blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre Plante, nommée *Dakka*, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble, & ce mélange se nomme *Buppsch*. La racine de *Kanna*, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets (79).

Ils demeurent, comme les Tatars, dans des Villages mobiles, qu'ils appellent *Kraals*. Ces Habitations ne contiennent jamais moins de vingt huttes, bâties fort près l'une de l'autre; & le Kraal qui n'a pas plus de cent Habitans, passe pour un lieu peu considérable. On trouve, dans la plupart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque Kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les huttes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque rivière, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos rateaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de gayaul; mais si serré, que la pluie n'y peut pénétrer. La forme de ces huttes est ovale. Dans leur plus long diamètre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guères que dix, on fixe, en forme d'arc, une gable, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts & dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs parallèles en forment l'entrée. La partie postérieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille, comme le prétend *Vogel*; mais de nattes, dont les bords se touchent de si près, qu'ils laissent aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots de l'ordre le plus riche y joignent une seconde enveloppe de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les Habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre & se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hute. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes huttes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âge. Le centre de la hute est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux Habitans pour s'asseoir & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses ou leurs mantes étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs & les flèches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vaisseaux de terre pour le

KOLBEN.
1713.
LOGEMENTS
DES
HOTTENTOTS.
Leur passion
pour le tabac.

Leurs Kraals ou
leurs Villages.

Forme de leurs
hutes.

Comment ils
s'y tiennent.

Leurs chemises.
nues.

Mobilier des
hutes.

(79) Voyage de Kolben, Vol. I. page 210. & suivantes.
Tome V.

KOLBEN.
1713.
LOGEMENTS
DES
HOTTENTOTS.

beurre & le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces hutes lorsque le feu est allumé. En considérant leurs dimensions, on est surpris que des matériaux si combustibles puissent échapper aux flammes. Chaque hute est gardée par un chien, qui veille à la sûreté de la famille & des bestiaux (80). Tachard se trompe, lorsqu'il assure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves.

Changemens
de demeures.

Aussi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorsqu'ils perdent un de leurs Habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton & s'établissant dans un autre, leur usage est de tuer une brebis & de célébrer une fête, qu'ils appellent *Anderfinafen*. Mais dans le second de ces deux cas, les femmes président à la cérémonie & les hommes en sont exclus (81).

§. III.

Réjouissances publiques, Amusemens & Musique.

Occasions des
fêtes, privées ou
publiques.

IL n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hottentots, aucun événement signalé dans leur vie, qui ne soit célébré par des offrandes & des fêtes. Ces occasions sont, ou privées, telles que l'usage d'ôter un testicule aux jeunes garçons & de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les succès militaires, la destruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs troupeaux, la guérison de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuse maladie, le transport de leurs domiciles, & d'autres accidens de la même nature. Pour exprimer ces solennités, ils ont emprunté de la langue Hollandoise le terme d'*Anderfinafen*, qui signifie, *changer pour le mieux*. Ils élèvent au centre de leurs Villages une Salle de branches d'arbres, assez grande pour contenir tous les hommes. Les mariages en doivent être neufs. Les femmes prennent soin de les orner de fleurs & de verdure. Ensuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie & bouillir l'autre. Cette viande est servie aux hommes dans leur salle. Le partage des femmes est le bouillon. La nuit suivante se passe en concerts de musique & en danses, pour lesquelles la passion est égale dans les deux sexes (82). Leur principal Instrument de musique est le *Gongom*, qui est commun à toutes les Nations des Nègres sur cette Côte de l'Afrique. On en distingue deux sortes; le grand & le petit. C'est un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyau ou de nerf de mouton, qu'on a fait assez sécher au soleil pour la rendre propre à cet usage. A l'extrémité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorsqu'il manie l'Instrument; & les différens tons du gongom viennent des différentes modulations de son souffle.

Cérémonies des
fêtes.

Gongom, Inf-
trument musical.

Grand Gon-
gom.

C'est le petit gongom qu'on a décrit. Le grand n'en diffère que par la co-

(80) Quelques Ecrivains prétendent que leurs chiens ne font que dormir parmi eux auprès du feu. Mais il est certain qu'on les met dehors pendant la nuit pour garder les trou-

peaux, qui sont en partie hors du Kraal, en partie dedans.

(81) Kolben, *Ibid.* p. 217.

(82) *Ibid.* p. 129.



Danse et Musique des Hottentots.



T. V. N.° XXVII.

que d'une noix de coco dont on a coupé la partie supérieure, & qu'on fait passer dans la corde par deux trous avant que l'arc soit tendu. En touchant l'instrument, le joueur pousse cette coque plus ou moins loin de la plume, suivant la variété qu'il veut donner à ses sons.

Un autre instrument des Hottentots, mais qui appartient proprement aux femmes, est un pot de terre, couvert d'une peau de mouton bien passée, & liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet instrument n'est pas capable de beaucoup de variété dans les sons.

La musique vocale des Hottentots consiste dans le monosyllabe *Ho*, & dans deux ou trois chansons barbares. Celle qui est particulière aux cérémonies religieuses consiste dans un petit cercle de notes. Mais en général, toute leur musique est fort désagréable aux oreilles d'un Européen (83).

Leur manière de danser n'est pas de meilleur goût. Les hommes s'accroissent en cercle, & laissent entr'eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussitôt que les gongoms commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho, ho, ho*, & frappe des mains. Alors il se présente plusieurs couples pour danser. Mais on n'en laisse entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur situation est face à face. En commençant, ils sont éloignés entr'eux d'environ dix pas, & cinq ou six minutes se passent avant qu'ils se rencontrent. Quelquefois ils dansent dos à dos; mais jamais ils ne se prennent par les mains. Chaque danse ne dure guères moins d'une heure. Leur agilité est surprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes se tiennent debout, les yeux baissés, & chantent *ho, ho, ho*, en battant des mains. Lorsqu'elles ont besoin d'hommes pour la danse, elles lèvent la tête & secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font, en frappant du pied, ressemble à celui d'un cheval qui se secoue sous le harnois. Les danseurs fatiguent ordinairement les musiciens, car il faut que chacun danse à son tour (84).

La chasse est un autre amusement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adresse surprenante, soit dans le maniement de leurs armes, soit dans la vitesse & la légèreté de leur course. L'Auteur s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité; quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il, d'en abuser. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandois, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au Blanc s'il sçavoit courir. Courir ? répondit le Hollandois : Oui, fort bien. Essayons, reprit l'Africain; & se mettant à courir avec le tabac, il disparut presque aussitôt. Le Matelot Hollandois, confondu de cette merveilleuse vitesse, ne pensa point à le poursuivre, & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

On auroit peine à s'imaginer quelle est l'adresse de ces barbares à tirer leurs flèches, ou à lancer leurs zagaies & leurs *Rakkums*. Ils ont la vue si prompte & la main si certaine, que les Européens n'en approchent point. En pour-

Ko. 211.
1713.
FESTES DES
HOTTENTOTS.

Instrument des
femmes.

Musique vocale.

Danse des Hot-
tentots.

Leur adresse,
& leur adresse agi-
lité.

Leur adresse
merveilleuse à tir-
er leurs zagaies,
&c.

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 171.
& suiv. L'Auteur dit que ce Gongom est en
usage sur toute la Côte d'Afrique, quoiqu'on

n'ait vu jusqu'ici rien de semblable parmi les
autres Nègres.

(84) *Ibid.* p. 181. & suiv.

KOLBEN.
1713.
FESTES ET
AMUSEMENS
DES
HOTTEUTOTS

suivant un daim, une chèvre sauvage ou un lièvre, s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum, ils ne manquent presque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une matque de la grandeur d'un demi-sou; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir l'admiration des Européens, & sont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolben assure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la zagaie.

Chasse particulière.

Chasse publique & sa singularité.

Un Hotteutot qui va seul à la chasse, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, se borne ordinairement à quelques pièces de gibier pour la subsistance de sa famille; & dans ces occasions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chasses sont celles où tous les Habitans d'un Village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinoceros, un élan ou un âne sauvage, ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagaies. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derrière tandis qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures avant qu'il ait pu distinguer ceux qui le blessent. Ils réussissent de même à tuer les lions & les tigres, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement & le coup de griffe patoit si sûr, qu'on tremble pour le chasseur & qu'on s'attend à le voir aussi-tôt en pièces; mais on est surpris de se trouver trompé. Dans un clin-d'œil il échape au danger, & l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant il est couvert de blessures par derrière. Il se tourne, il se précipite sur un autre ennemi; mais toujours en vain. Il rugit, il écume, il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs est égale à se garantir de ses griffes & à s'entraider par de nouveaux coups, avec autant de vitesse que de résolution. C'est un spectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre Pays, & qu'on ne sçait voir sans admiration. Si l'animal ne peut pas bien-tôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'appuyant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hotteutots lui laissent la liberté de se retirer; mais ils le suivent à quelque distance, parce que leurs flèches étant empoisonnées, ils sont sûrs de le voir tomber devant eux & d'emporter sa peau pour fruit de leur victoire.

Manière dont les Hotteutots prennent les éléphants & d'autres bêtes féroces.

Ils ont une autre méthode pour attaquer les éléphants, mais moins pénible & moins dangereuse. Comme ces animaux s'approchent des rivières en troupe, & qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. Les Hotteutots ouvrent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur & d'environ quatre pieds de diamètre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbres, de feuillage, d'herbe & de terre, avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. L'éléphant, qui s'avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse; c'est-à-dire, que le trou n'étant point assez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que ses pieds de devant; mais dans cette chute il ne manque point

de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux chasseurs de l'achever à coups de zagaies. Ils le portent alors en triomphe dans leur Village, & leur victoire est célébrée par une grande fête (85). Le rhinoceros & l'élan se prennent souvent dans le même piège.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du Héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hute. Les Habitans du Village lui députent bien-tôt un Vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre du Kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Ils s'accroupit au milieu d'une hute qu'on a préparée pour lui, & tous les Habitans se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux Député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le Député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le Champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette asperision. Il s'en frotte soigneusement le visage & tout le corps. Koll'en a cru devoir donner à cette institution le nom d'Ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le Député allume sa pipe & la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac, ou le dakka, soit réduit en cendres. Ensuite prenant les cendres, il en parfume le nouveau Chevalier, qui reçoit en même-tems les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au Kraal & sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le troisième jour, au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme & se réjouit avec ses amis & ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure, comme une marque insigne d'honneur. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (86).

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson en le (87) grant; mais leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils font d'une adresse incomparable à la nage. Leur manière de nager a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nagent le col droit & les mains étendues hors de l'eau; de sorte qu'ils paroissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liège. Leurs pêcheurs envelopent dans leurs krosses ou dans des

KOLBEN.
1713.
AMUSEMENT
DES
HOTTENTOTS.

Ordre institué
parmi les Hot-
tentots.

Résulte des
Mœurs.

Marque de l'Or-
dre.

Adresse des Hot-
tentots à la pêche
& surtout à la
nage.

(85) Kolben, *ibid.* p. 242. & suiv.
(86) *Ibidem.*

(87) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 251.
& suivantes.

KOLING.
1713.

facés de cuir, le poisson qu'ils ont pris, & nâgent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

La chasse & la pêche sont libres dans le Pays des Hottentots pour tous les Habitans (88).

§. I V.

Mariages & Économie domestique des Hottentots.

MARIAGES
DES
HOTTENTOTS.
Propositions de
mariage.

Les ouvertures & les propositions de mariage sont ici l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme, qui s'adresse au pere ou au plus proche parent de la femme. Lorsqu'un jeune-homme est âgé d'environ dix-huit ans, il se rend avec son pere dans la famille où il se propose d'entrer, & son unique soin est de préparer du tabac ou du dakka, qu'il présente à la compagnie. Tous les assistans se mettent à fumer, sans qu'il soit question du sujet qui les assemble, jusqu'à ce qu'ils aient la tête étourdie de fumée. Alors le pere commence à s'expliquer. Il demande au pere de la fille s'il veut se défaire d'elle en faveur de son fils. L'autre sort aussitôt de la chambre pour aller consulter sa femme, & revient promptement avec une réponse favorable. Il est rare du moins que cette demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déjà liée par quelque autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui ; c'est de passer avec lui une nuit entière, qui est employée, suivant l'Auteur, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve ; mais si le jeune-homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser.

Une œuvre
très bizarre.

Cérémonie du
mariage.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ses parens & de tous ses amis de l'un & de l'autre sexe, & précédé d'un ou de plusieurs bœufs, suivant le degré de ses richesses, retourne au Kraal de sa femme, quelque éloigné qu'il puisse être du sien. Il y est reçu avec grands témoignages de joie. Le bœuf est tué. Chacun se frotte largement de sa graisse & se poudre de *Bukku*. Les femmes se peignent le front, les joues & le menton avec de la craie rouge. Ensuite le mariage s'achève avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'assemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari se place au centre, dans la même posture. A quelque distance, les femmes s'arrangent de même autour de la Mariée. Ensuite le Prêtre, ou le Maître des cérémonies du Village des Oiseaux, entre dans le cercle des hommes & pisse un peu sur le Marié, qui emploie ses grandes ongles à faire des sillons sur sa graisse, pour ne rien perdre de cette sale liqueur. Le Prêtre fait la même faveur à la Mariée, & retourne de l'un à l'autre jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même-tems diverses bénédictions : « Puissiez-vous » vivre heureusement dans votre mariage ! Puissiez-vous obtenir un fils avant » la fin de l'année ! Puisse-t-il devenir bon chasseur ou bon guerrier ! Tous les assistans se joignent ensuite pour travailler aux préparatifs de la fête. On coupe le bœuf en pièces, on en fait cuire une partie à l'eau & rôtir l'autre. Kolben explique ici plus clairement leur manière de rôtir. Ils font un grand feu

(88) *Ibidem.*

MARIAGE HOTTENTOT. tiré de Kolben.





sur une pierre, & la nettoient proprement lorsqu'elle est échauffée. Ils y mettent leur viande & placent dessus une autre pierre, autour & sur laquelle ils renouvellent le feu, qui acheve bien-tôt l'opération.

Les hommes & les femmes ayant formé deux cercles différens pour le festin, c'est avec les femmes que le Marié se place alors; mais il ne touche point à leurs alimens, & les siens lui sont servis à part. Tous les mets paroissent dans des pots luisans de graisse. Quelques-uns des convives ont des couteaux, les autres déchinent la viande avec leurs doigts; & tous mangent avec une rapacité surprenante. Le bout de leurs krotles leur sert d'assiettes. Leurs cuillères sont diverses coquilles de mer, sans aucune sorte de manche. Ils boivent du lait ou de l'eau; car il ne paroît presque jamais de liqueurs fortes dans ces réjouissances publiques. Après le festin, ils fument du tabac ou du dacka. Chaque cercle n'a qu'une seule pipe. Celui qui est chargé de la remplir, la donne à son voisin après s'en être servi. Elle fait ainsi successivement le tour du cercle. Quelques-uns avalent la fumée, & les discours s'échauffent à mesure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit se passe dans le même exercice, & le matin vient séparer l'assemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Malgré la passion que les Hottentots ont pour la musique & la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie; mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins, au premier & au second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle bastonnade, sans aucun égard pour le rang & les richesses. Un pere, en mariant son fils, lui donne une couple de vaches & le même nombre de brebis. Les filles se marient ordinairement sans dot; ou si leur famille leur fait présent d'une vache ou d'une couple de brebis, le mari est obligé de les restituer lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfans. Les Hottentots, dit l'Auteur, ne cherchent dans leurs femmes que l'esprit, la beauté & les agrémens. Ainsi la fille d'un pauvre l'habitant se trouve souvent mariée au Chef de son Kraal ou de la Nation (89).

L'adultère est toujours puni de mort; mais le divorce est permis; lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Alors il a la liberté de choisir une autre femme; mais celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la même grace pendant la vie du mari qui la quitte. D'ailleurs, une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigts suivans chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Kolben reproche à Vogel d'avoir assuré faussement que toutes les jeunes mariées se coupent le petit doigt à la première jointure & la présentent à leur mari. Vogel ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de bœuf ou de mouton autour du col de sa femme. Et Boving s'est imaginé encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morsure que les meres leur font au doigt dans l'enfance. Le long séjour que Kolben avoit fait au Cap, le met en droit

KOLBEN,
1713.
MARIAGES
DES
HOTTENTOTS.
Festin nuptial.

Il se fait sans
liqueurs fortes.

Sans musique
& sans danse.

Portion des
bon-vous & dot
des filles.

Etrange loi pour
les veuves qui se
remarient.

(89) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 150. & suiv. & p. 118, 117 & 309.

KOLBEN.
1713.
NAISSANCE
DES
HOTTENTOTS.
Sage-femmes
Hottentotes.
Accouchement.

Comment on
wante l'enfant.

Sort des filles
jumeaux.

Superstition.

Noms des en-
fants.

Purification des
filles.

d'assurer que cette opération ne regarde que les veuves, lorsqu'elles se remarient (90).

Chaque Kraal est fourni d'une sage-femme, que son expérience & son habileté font choisir pour le service public. Mais son salaire se réduit à la nourriture, avec quelques petits présents qui doivent être volontaires. Les femmes accouchent à terre, sur un simple kraal, dans l'absence du mari, qui est obligé de quitter sa hute jusqu'à la fin du travail, sous peine de payer une brebis au Kraal. Si le travail est lent, on fait bouillir du lait & du tabac, dont on compose une liqueur, qu'on laisse refroidir & qu'on fait avaler à la femme. Elle est délivrée immédiatement. Aussi-tôt que l'enfant est né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la hiente fraîche de vache. On laisse sécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la tige du figuier. Celle-ci venant aussi à sécher, on en fait une troisième avec de la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le poudre de *bukku*, qui forme une sorte de croute.

Si l'enfant naît mort, ou meurt en naissant, sur-tout lorsqu'il est mâle, le Village est transporté dans un autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manières, aux habits & à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation (91).

Le kraal, ou la mante qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussi-tôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilège pour la mère ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec une arriere de mouton, qui leur pend au ventre jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mère. Elle lui donne ordinairement le nom de quelque animal favori, tel que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval; *Ghoudi*, mouton, &c. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement jusqu'à ce qu'elles soient entièrement rétablies. L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, & les oblige de présenter un bœuf gras au Kraal pour se purifier. La purification des femmes après leurs couches, se fait avec de la hiente de vache, dont elles se frottent le corps. Ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de *bukku*; & dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les font tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi

(90) *Ibid.* p. 158. & 109.

(91) Kolben, *ibid.*

le fils aîné jouit-il d'une autorité presque absolue sur ses frères & ses sœurs (92).

On s'est persuadé mal-à-propos en Europe, que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plupart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres; mais il passe dans la Nation pour une si grande difformité, que le premier soin des mères est de l'applatir avec le pouce (93).

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais dans les familles pauvres, on attend pour cette cérémonie l'occasion de pouvoir survenir à la dépense. Le jeune homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds & les mains liés; ses amis se couchent sur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'Opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait sortir le testicule, & met à la place une petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton & d'un mélange d'herbes pulvérisées. Ensuite, il recout la blessure, avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une aigle; une ancre de mouton seré de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendroit nos plus habiles Anatomistes; & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'Opérateur recommence les onctions, avec la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le Patient sur le dos & sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'Auteur, qu'on se disposeroit à rotir. Enfin, il pisse sur toutes les parties du corps, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune-homme se traîne dans une petite hutte, bécote express pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résolution surprenantes. Mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'Opérateur n'ont pas la liberté d'y assister. Les Spectateurs se rendent à la maison des parens, & mangent la chaire du mouton, qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes; mais le malade n'a point de part au festin. Le reste du jour & la nuit suivante sont employés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'Opérateur est un veau ou un mouton.

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus légers à la course; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprend de quelques vieillards intelligens, que par une Loi fort ancienne il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules; & que cette Loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieroient sans une mutilation si nécessaire, se verroient exposés aux railleries du public, & la femme seroit peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire gantantir l'état de son mari avant que de l'épouser. Elles en rapportent néanmoins au témoignage d'aujourd'hui, parce que la modestie, dit

KOLBEN.

1713.

ENFANS DES

HOTTENTOTS.

Erreur sur le nez

des Hottentots.

Cérémonie d'ô-

ter un testicule

aux garçons.

(92) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 141. & suivantes.
Tome V.

(93) *Ibid.* p. 312.
X

Raisons de cet
usage.

KOLBEN.

1713.

ENFANS DES
HOTTENTOTS.
Éducation de
la jeunesse.

Comment les
garçons sont re-
çus au rang des
hommes.

Usage qui blesse
la Nature.

Pareille des hom-
mes après le ma-
riage.

Comment ils
vivent avec leurs
femmes.

l'Auteur, ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (94).

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des mères, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre père. Tous les Habitans s'assemblent, & les hommes s'accroissent en cercle. Le Candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de manière qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se lève, demande le consentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mère, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que dans ses actions & ses discours il doit se conduire en homme. Le Candidat, qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministère de l'Orateur. Aussitôt, les hommes du cercle l'admettent dans leur société, & le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolben en rapporte jusqu'aux termes : *T'Kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur l'accompagne. *Dida Cet e*, vis long-tems. *Quoqua*, crois & multiplies. *T'Kumi*, que ta barbe croisse promptement. Un Hottentot qui est ainsi délivré de l'empire de sa mère, a la liberté de l'insulter, & de la battre même lorsqu'il lui plaît. (95). Il en reçoit des louanges & des applaudissemens, au lieu de reproches. La plupart se rendent immédiatement à la hute de leur mère pour entrer tout d'un coup en possession de ce droit, & faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs mères après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de *Kusfire*, qui signifie, *Soupe de lait* : reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle réception dans la société des hommes (96).

Ils n'ont pas de hute séparée avant le remède du mariage. Les deux Parties travaillent alors à s'en bâtir une, & doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, & se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou de pêche, lorsqu'elle lui est proposée; & par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, sur-tout s'il devient père d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son métier, s'il en fait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfans, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches & de préparer les alimens. Sa seule recompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé; car les deux époux ne couchent jamais ensemble, & ne paroissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rare-

(94) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 113.
& suivantes.

(95) *Ibid.* p. 126.

(96) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 120.
& suivantes.

ment ; & ne se donnent presque aucun signe de tendresse. Leur secret sur l'ac-tion conjugale est impénétrable ; & leur modestie n'est pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (97).

KOLBEN.
1713.

§. V.

Maladies, Remedes & Funérailles des Hottentots.

MALADIES
ET REMEDES
DES
HOTTENTOTS.

Les Hottentots
vivent long-
tems.

LA Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies ; & ceux qui s'assu-jerissent à la diète du Pays s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper, jusqu'à cent dix, cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un, au Cap, qui n'avoit pas beaucoup moins de cent ans, & qui se vantoit de n'avoir jamais été attaqué de la moindre maladie. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangères abrègent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avoient jamais été connues dans leur Nation. Les alimens mêmes, assaisonnés à la manière de l'Europe, sont pernicieux pour les Hottentots (98).

La Médecine & la Chirurgie sont deux arts qu'ils exercent conjointement, & dans lesquels Kolben assure que leurs connoissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont fort versés dans la Boranique de leur Pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie, de la saignée, des ventouses & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre disloqué. Leur adresse est d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour instrumens que des cornets, des couteaux, & l'os pointu dont on a déjà parlé (99). Pour les coliques & les maux d'estomac, leur remede ordinaire est l'application des ventouses. Ils se servent d'une corne de bœuf, dont les bords sont unis. Le malade se couche à terre, sur le dos, pour s'abandonner au Medecin, qui commence par appliquer sa bouche sur le siège du mal & par sucer la peau. Ensuite il y met la corne, & l'y laisse jusqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne insensible. Il la retire alors, pour faire deux incisions de la longueur d'un pouce ; & la remettant au même lieu, il l'y laisse encore jusqu'à ce qu'elle tombe remplie de sang ; ce qui ne manque point d'arriver dans l'espace de deux heures. On laisse prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graisse chaude ; & lorsque cette opération ne suffit pas, on recommence les ventouses. Si l'on ne s'apperoit d'aucun effet, on a recours aux remedes intérieurs, tels que les infusions ou les poudres d'herbes & de racines.

Leur Médecine
& leur Chirurgie.

Ventouses.

La saignée ne leur cause pas plus d'embarras. L'Opérateur s'étant pourvu d'un couteau & d'une bande de cuir, lie le bras, ouvre la veine, en laisse couler autant de sang qu'il le juge nécessaire, & la ferme avec de la graisse fraîche de mouton. Ensuite il lie dessus une feuille de quelque arbre salutaire. Cette opération est en usage dans les blessures & dans les indispositions de la même nature.

Saignée.

(97) Cependant l'Auteur dit, p. 119. que les femmes se laissent toucher indécemment pour un peu de tabac.

(98) Kolben, *ubi sup.* p. 160.

(99) Dans l'article précédent.

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMÈDES
DES
HOTTENTOTS.
Guérison des
blessures empoi-
sonnées.

Pour guérir la blessure d'une flèche empoisonnée, ils mêlent le venin de quelque serpent avec leur propre salive, & frottent ce mélange entre deux pierres. Ensuite, après s'être gratté le creux de l'estomac jusqu'à ce qu'il en sorte du sang, ils appliquent la moitié de la composition sur la partie qu'ils ont grattée. Ils avaient l'autre; & lorsqu'ils se croient délivrés du poison par ce remède, ils nettoient la blessure & la pansent avec des feuilles de *Dakka*, de *Bukku* & d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guérissent dans l'espace d'un mois par cette méthode; mais la moindre négligence ou les moindres délais sont dangereux. L'Auteur apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avoir vérifiée par sa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entièrement la manière de les traiter, parce qu'ils sont peu sujets à cette sorte d'accident. Ils n'en connoissent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour les dislocations est de frotter beaucoup la partie avec de la graisse de mouton, & de remuer vivement le membre en pressant la jointure. Cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs.

Maux de tête.

Dans les violentes douleurs de tête, ils rasent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graisse qu'ils y ont toujours leur sert de savon. Cependant ils laissent autant de cheveux qu'ils en coupent; & leur manière de les couper est en sillons. Les gens du commun se rasent aussi la tête dans le deuil.

Amputations.

L'usage des amputations ne regarde que les femmes, lorsqu'étant veuves elles sont obligées de se faire couper la jointure du doigt pour pouvoir se remarier. On lie le bout du doigt, & l'opération se fait avec un couteau. Pour arrêter le sang, on met sur la blessure du jus de feuilles de Myrthe, & l'on enveloppe le doigt dans d'autres feuilles d'herbes aromatiques (1).

Pour se nettoyer l'estomac, les Hottentots emploient ordinairement le jus d'Aloës dans un peu de bouillon chaud, & redoublent la dose jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent de l'effet qu'ils desistent. Il manque rarement, remarque l'Auteur, parce que le jus d'Aloës est tout-à-la-fois un bon cathartique & un excellent stomachique. Les poudres & les infusions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs sont très-simples & en petit nombre: C'est de la sauge & des figues sauvages, des feuilles de figuier, du *Bukku*, de l'ail, du fenouil, & quelques autres plantes; de sorte que leurs remèdes sont fort bornés.

Divination dans
les maladies.

Mais ils ont recours aussi à la divination, pour découvrir si les maladies doivent guérir. Ils prennent un mouton & l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du sang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu sa peau, se leve & court librement, c'est un présage favorable. Mais s'il demeure sans mouvement, on interrompt l'usage des remèdes, & le malade est abandonné aux forces de la nature.

Fête de conva-
lescence.

Un Hottentot qui s'est rétabli d'une maladie dangereuse, célèbre son *Andersmaken*, c'est-à-dire, la fête de sa convalescence, en tuant un bœuf ou une brebis, suivant ses facultés, pour en traiter ses amis & ses voisins. Si

(1) Voyage de Kolben, Vol. p. 305. de toutes ces herbes; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font mystère.

c'est un homme, la chair est pour les hommes & le bouillon pour les femmes. Au contraire, les femmes mangent la chair, si la fête se fait pour une femme, & le partage des hommes est le bouillon (2).

Le Medecin est ici la troisième personne de l'Etat. Les Grands Kraals en ont deux. On les choisit entre les plus sages Habitans, pour veiller à la santé du Public; mais ils ne reçoivent jamais de récompense ni d'appointemens, comme s'ils étoient assez récompensés par la distinction de leur Office. Il ne manque rien à la confiance & au respect qu'on a pour eux. Comme la Nation des *Hottentots* est sujette à peu de maladies, ils ne sont pas surchargés d'occupations. Dans chaque Kraal, il se trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connoissances en médecine. Elles ne sont pas fort aimées des Docteurs; & comme les personnes de la même trempe en Europe, elles ne trouvent de crédit que dans leur propre sexe (3).

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre; preuve assez claire de la bonté du climat. Les femmes souffrent très peu dans l'accouchement; mais en allaitant leurs enfans, elles sont fort sujettes à des maux de sein. La petite verole & la rougeole n'ont point ordinairement ici de suites fâcheuses. Le flux de sang est une espèce de tribut que les Etrangers payent au Cap en y arrivant; mais il se guérit aisément par des remèdes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap est celle des yeux. Elle est sur-tout fort dangereuse en Été, & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Est, qui sont d'une chaleur extrême, & à la reverberation du Soleil contre les montagnes. Les rhumes & les maux de gorge ne sont pas moins communs au Cap; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap; ce qui doit paroître d'autant plus surprenant qu'ils vivent dans l'abondance & qu'ils ne s'épargnent pas les excellens vins du terroir (4).

Lorsqu'un *Hottentot* tombe malade, il est environné aussi-tôt de ses amis, qui se mettent à pousser d'affreuses exclamations. Elles deviennent si violentes à sa mort, qu'elles se font entendre de plusieurs milles. Les notions obscures qu'ils ont de l'immortalité de l'ame ne vont pas jusqu'à leur faire implorer les faveurs du Ciel pour un malade, ni jusqu'à le faire souvenir d'un autre état dans lequel il doit passer. Aussi-tôt qu'il a rendu le dernier soupir, on l'enveloppe dans son kross, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, & si bien couvert, qu'on n'apperoit aucune partie du corps. On cherche ensuite un lieu pour l'enterrer. Tous les Habitans du Kraal s'assemblent & le conduisent à sa sépulture. C'est ordinairement quelque fente, dans un rocher, ou quelque trou de bête sauvage; car les *Hottentots* ne se donnent pas la peine de creuser une fosse pour leurs morts, lorsque le hasard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement six heures après qu'ils sont expirés; à moins qu'étant morts le soir, on ne soit obligé, par l'obscurité de la nuit, à les garder jusqu'au lendemain. L'Auteur compare cet usage avec celui des Juifs, & ne doute pas qu'une infinité d'*Hottentots* ne soient enterrés vivans. Pour conduire le corps à sa fosse, les hommes & les femmes s'assemblent devant la porte de la hute, accroupis en différens cercles, frap-

KOLBEN.
1713.
MALADIES
ET REMEDES
DES
HOTTENTOTS
Office & rang
des Medecins.

Maladies des
Européens du
Cap.

Familiales des
Hottentots.

Méthode d'en-
fouir.

Lamentations
funebres.

(2) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 311.
& suivantes.

(3) Kolben, *ibid.* p. 87.

(4) *Ibid.* p. 334.

KOLBEN.
1713.
FUNÉRAILLES
DES
HOTTEKOTS.

pant des mains, & criant, *Bo bo bo*, qui signifie pere dans leur langue. Au lieu de faire sortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui servent de mur, du côté le plus proche du mort, & le transportent par ce passage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils sont suivis de tous les cercles d'hommes & de femmes, mais sans autre ordre que la séparation des deux sexes. La marche est accompagnée de hurlemens & de grimaces, qui seroient capables, dit l'Auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorsque le corps est enterré, ils remplissent la fosse, de la terre des nids de fourmies, & la couvrent de pièces de bois croisées, pour la défendre des bêtes farouches.

Cérémonie qui
suit l'enterre-
ment.

Au retour du convoi funébre, les deux sexes reprennent leur posture devant la hute, dans des cercles séparés, & continuent leurs exclamations. Enfin, l'heure du silence arrive. Deux vieillards, qui en donnent le signal, amis des parens du mort, entrent dans chaque cercle & pissent sur route l'assemblée. Ils vont prendre ensuite chacun leur poignée de cendres, dans le foyer qui est au centre de la hute, & reviennent gravement les jeter par pincées sur les Assistans, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de soin. Si le mort étoit riche, la même cérémonie se renouvelle pendant sept ou huit jours. Après les lamentations, l'usage est de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un *Andersmaken*. On suspend au coude l'hénicier la coiffe du ventre, bien saupoudrée de *Bukku*; & cette parure doit être portée jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels sont les usages du deuil pour les Hottekots riches. Celui des pauvres ne consiste qu'à se raser la tête (5).

Funérailles bar-
bares des vicil-
lards.

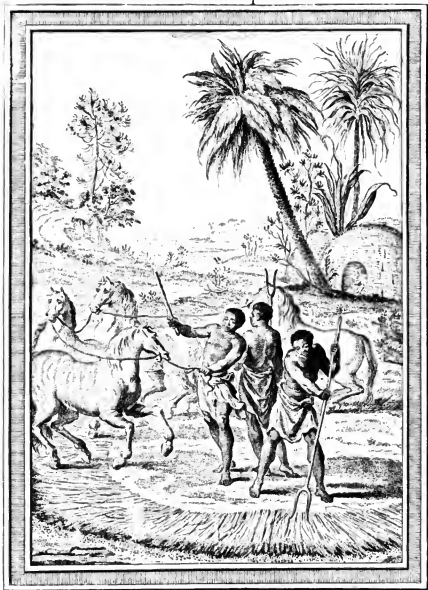
Ils ont une autre espèce de funérailles pour les personnes, de l'un ou de l'autre sexe, que la vieillesse commence à rendre inutiles aux besoins de la société. Aussi long tems qu'un homme ou une femme sont capables de sortir de leur hute en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils sont traités par leur famille avec beaucoup de tendresse & d'humanité. Mais lorsque la force les abandonne entièrement, leurs amis & leurs propres enfans les laissent périr de faiblesse, de faim & de misère, ou par les griffes des bêtes féroces. Quelque riche que soit un Hottekot, il ne peut éviter ce malheureux sort, s'il survit à ses forces & à son industrie. C'est envain qu'on reproche à ces Peuples une pratique si barbare; ils s'obstinent à la défendre, comme une action méritoire & comme une œuvre de piété & de compassion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui deviennent insupportables à cet âge.

(5) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 308 & 314. & suiv.





Maniere de battre le Bled parmi les Hottentots.



T. V. N. XXXIV.

CHAPITRE IV.

Occupations, Commerce, Religion & Gouvernement des Hottentots.

§. I.

*Métiers & Commerce.*OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTSOrigine des ri-
chesses des Hot-
tentots.

LES richesses des Hottentots consistant dans leurs bestiaux, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune; c'est-à-dire, par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, & pour attirer par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires sont en désordre, ou un jeune-homme qui ne trouve point de secours dans sa famille & ses amis, prend le parti de louer ses services à quelque riche Habitant du même Pays, ou à quelque Européen. C'est ordinairement pour la seconde de ces deux conditions qu'il se détermine, parce que les avantages en sont plus considérables. Il demande d'abord une portion journalière de tabac & de Dakka, comme une partie de ses gages, qui consistent toujours en bestiaux, & dans les meilleurs, car il n'accepteroit pas une vache ou une brebis stérile. D'un coup d'œil un Hottentot connoît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après avoir acquis par cette voie quelques vaches & quelques brebis, il en achète d'autres de ses épargnes journalières de tabac, & s'établit enfin sur ses propres fonds parmi ses Compatriotes. Les bestiaux d'un Kraal ou d'un Village paissent en commun, les grands dans un pâturage, & les petits dans un autre; mais un simple Hottentot, qui n'auroit qu'une seule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même soin que si elle appartenait au Chef du Kraal. Les Communautés n'ont pas de Bergers ou de Pâtres d'office. Chacun est obligé à son tour d'exercer cette fonction; c'est-à-dire, trois ou quatre à la fois, suivant les circonstances & les besoins. Ils mènent les troupeaux au pâturage entre six & sept heures du matin. Ils les ramènent le soir avant huit heures. Les femmes sont chargées de traire les vaches matin & soir. Pendant toute l'année ils laissent les taureaux avec les vaches, & les bœufs avec les brebis. Cette méthode sert beaucoup à la multiplication. Leur brebis produisent constamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode opposée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affoiblit & diminue la race; mais les Hottentots pensent autrement. Kolben nous apprend de quelle manière ils chârent leurs taureaux & leurs bœufs: Ils couchent un taureau sur le dos. Quatre grosses cordes, dont ils lui lient les quatre jambes, leur servent à l'étendre de toute sa longueur & le rendent immobile. Dans cet état, l'Opérateur lui lie les testicules avec une courroie de cuir, & les serre si fortement qu'il leur ôte toute communication avec les vaisseaux supérieurs. Ensuite, on le laisse courir en liberté, jusqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les bœufs dès l'âge de six mois; mais, avant que de les lâcher, on leur écrase les testicules avec une pierre.

Comment ils
font paître leurs
bestiaux.Comment ils
font multiplier.Comment ils
les clurent.

KOLBEN.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTS
Comment ils
font le beurre.

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traire leurs brebis & leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes ; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes & même aux plus pauvres. Au lieu de *Barate* ils se servent d'une peau de bête, cousue en forme de sac, avec le poil au dehors. Lorsqu'elle est à demi-pleine de lait, ils la lient soigneusement ; & deux personnes la prenant par les deux bouts, ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à ce que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots, soit pour s'en frotter le corps, soit pour le vendre aux Européens ; car ils n'en mangent jamais. Mais, comme ils n'ont pas l'usage de le passer, il est ordinairement d'une saleré fort dégoûtante. Cependant les Européens l'achètent ; & prenant la peine de le nettoyer, ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux Vaisseaux qui relâchent sur cette Côte, ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste, ils en font la nourriture de leurs veaux & de leurs agneaux ; ou, tout sale qu'il est, ils le boivent quelquefois eux-mêmes (6).

Comment ils ras-
semblent leurs
troupeaux des bêtes
de proie.

La multitude de bêtes de proie qui infestent le Pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du Kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les huttes, & liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissements, qui répandent aussitôt l'alarme dans le Kraal. Chaque Habitation entretient une hute vide, où les agneaux sont gardés jour & nuit, jusqu'au tems où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a déjà remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux (7).

Bœufs guerriers.

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent *Bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *Bakkeley*, qui signifie *Guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les Peuples de l'Asie employoient les éléphants. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importants services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de Kraal qui n'ait du moins une demi-douzaine de ces fidèles défenseurs. Ils connoissent tous les Habitans de leurs Villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Étranger qui se présenteroit sans être accompagné d'un Hottentot du Kraal, courroit risque d'être fort maltraité s'il n'avoit la précaution d'épouvanter les bakkeleyers en faisant, ou par la décharge de quelque arme à feu. On les rend dociles en les liant dans leur jeunesse avec un vieil animal de la même espèce, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre sont beaucoup d'honneur au génie des Hottentots.

Bœufs de char-
ge, & manège
des drosches.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lèvre supérieure, entre

(6) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 169. & Livantes.

leur parle de leurs chiens & qu'il leur attribue cet office. Voyez le Chapitre précédent.

(7) C'est dans un autre endroit que l'Au-

Les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne glisse. Si l'animal est indocile, ils se servent de ce frein pour lui faire baïiller la tête, & la force de la douleur l'assujettit en peu de jours. On ne sçait voir sans admiration avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend sa diligence & son attention surprenantes. Ces bœufs de charge sont en beaucoup plus grand nombre que les *ba-kelizers*, & servent à porter toutes sortes de fardeaux.

Chaque Kraal a ses Médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe soient rares ici parmi les bêtes, on en voit souvent régner une fatale espèce, qu'on attribue, dit Kolben, à la pesanteur des pluies, & dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes sortes de maladies, les Hottentots leur tirent du sang & leur font prendre de l'ail sauvage. Pour les rétentions d'urine, ils leur font insufer de l'ail dans leur eau. La guérison d'une bête est célébrée avec beaucoup de joie. Lorsqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faisant de sa carcasse un grand festin, auquel tous les Habitans peuvent prendre part. Ils estiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Comme les richesses des Hottentots consistent uniquement dans leurs bestiaux, ils ne connoissent point de plus cruelle disgrâce que de les perdre, surtout lorsqu'ils deviennent la proie des bêtes féroces. Il est impossible de représenter quelle est dans ces occasions la rage des hommes & la douleur des femmes, ou quelle est leur ardeur à poursuivre le monstre. S'ils le saisissent, son châtimement est une mort cruelle. Lorsque la multiplication des troupeaux est trop prompte, ou qu'elle patoit excéder la mesure des pâturages, les Hottentots ont plusieurs voies pour remédier à cet excès. Ils les vendent au Gouverneur du Cap, ou secrètement aux Négocians Hollandois, ou à d'autres Hottentots leurs voisins, pour du tabac & d'autres commodités qui leur manquent. Mais ils ne font jamais tomber la réduction que sur les mâles; ou, s'ils le font malgré eux de leurs brebis & de leurs vaches, c'est en les faisant payer bien cher (8). Dans une sorte de migraine, qui attaque quelquefois leurs troupeaux, ils font des offrandes propitiatoires, qui servent aussi de matière à leurs festins pendant trois jours. Si ces sacrifices tournent heureusement, ils en concluent que *Grounya* est satisfait, & leur joie éclate par des réjouissances extraordinaires. Si le mal continue, ils renouvellent le remède, après avoir choisi des ministres plus expérimentés pour immoler les victimes. Enfin, s'ils n'aperçoivent point de changement, ils attribuent le désordre à la qualité de l'air ou du terroir, & se hâtent de changer d'habitation (9).

Un autre *andersmaken* de Hottentots, ou de leurs sites les plus remarquables, est celle qui consiste à faire passer leurs troupeaux par le feu. Le but de cet usage est de les garantir des chiens sauvages, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tigres; dans l'opinion que ces terribles animaux n'attaquent point les brebis lorsqu'elles sont défendues par l'odeur de la fumée. Le jour marqué pour cette cérémonie, les femmes exposent leur provision de lait devant les hommes. Ils boivent tout, jusqu'à la dernière goutte. Ensuite, prenant cha-

KOLBEN.
1713
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTS

Médecins des
bœufs.

Passion des Hot-
tentots pour
leurs troupeaux.

Offrandes pour
leur conserva-
tion.

Cérémonie de
faire passer les
bestiaux par le
feu.

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 176. & suivantes.
Tome V.

(9) *Ibi* len.
Y

KOLBEN.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HORRENTOTS.

un leur office, les uns se chargent de rassembler les bestiaux, & les autres d'allumer un feu de coupeaux & de branches sèches, répandus avec peu d'épaisseur dans l'espace d'un quarté-long. Ce feu est couvert de branches vertes, pour exciter de la fumée. Les hommes se rangent des deux côtés & forment un passage pour les troupeaux. Si la première bête que l'on fait avancer marque de l'effroi, quelques Horrentots, qui sont placés au front, la poussent au travers du feu & de la fumée. Le reste ne manque point de suivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échappent. Les Horrentots regardent cet accident comme un fort mauvais présage. Mais lorsqu'elles passent hardiment, les exclamations & les réjouissances ne finissent point (10).

Métiers des
Horrentots.

Utilité de
leurs bœufs etc.

Comment ils
font leurs bes-
toires.

L'adresse des Horrentots dans l'exercice de quelques métiers, est une preuve assez claire de leur industrie & du progrès qu'ils seroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode est singulière pour ruer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent sur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur; de sorte que l'animal est au moins un quart-d'heure à mourir, & laisse aux assistants le spectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur le champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'intérieur du corps est vuide & nettoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, & commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, les membranes, les muscles, les veines, les artères & toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devoit faire donner aux bouchers Horrentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la même pour tous les autres bestiaux. Ils n'en jettent que les excréments, les sabots & les cornes. Les os sont bouillis, pour en tirer la moëlle, qu'ils emploient à se froter le corps. Les peaux de mouton servent à faire leurs krotles, ou des courroies pour les jambes des femmes. De celles de bœufs, ils font des cuirs pour couvrir leurs maisons. S'ils n'en ont pas besoin pour ces usages, ils les emploient à leur nourriture.

Usage qu'ils font
des différentes
parties.

Tannerie des
Horrentots.

Leur manière de préparer les peaux ou les cuirs, n'est pas moins propre à leur Nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, & la frottent de graisse, pour la rendre tout-à-la-fois dure & unie, & pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la destinent à l'usage de leur Pays, ils ajoutent à la graisse une onction de siente de vache, qu'ils laissent sécher au

(10) Les Médecins du Kral, & les femmes ils les observent soigneusement. Kolben n'a jamais vu de bestiaux, sans avoir en même-temps à ces exécutions. Ils prennent les parties, tems ce spectacle. Tome I. p. 128. & suiv.

soleil. Cette opération se renouvelle jusqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui est nécessaire à sa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le Pellerier Hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, & l'ayant atrosé d'eau, il roule le cuir, pour le faire sécher pendant quelques jours au soleil. Cette pratique, renouvelée une seule fois, ne manque point de faire tomber entièrement le poil. On frotte ensuite la peau avec de la graisse. C'est à quoi se réduit l'art de tanner chez les Hottentots.

Leurs Pelleriers exercent aussi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adresse dans cette profession. Un os d'oiseau leur sert d'aiguille. Leur fil est le petit nerf qui régné au long de l'épine du dos des bêtes, divité & séché au Soleil. Avec cet unique secours, ils emploient moins de tems à faire leurs krosses ou leurs manres, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs. C'est encore un office du Pellerier, de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire servir à lier les matériaux de leurs huttes & tous leurs ustensiles, lorsqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude & une dextérité merveilleuse, sans autre règle que ses yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles.

Les Hottentots ont des Artistes ou des Ouvriers en ivoite, qui font les bracelets & les anneaux dont ils composent leur parure. Quoique ce travail soit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre instrument qu'un couteau, ils donnent à leur ouvrage une tondeur, un luisant, un poli qui le feroient attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe.

Leurs nattes sont composées de roseaux, de glayoul & de jones séchés au Soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre secours que leurs doigts, elles font des tissus si serrés, que le vent, la lumière & la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui sont de la même matière que leurs nattes, ont autant de force & durent aussi long-tems que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y sont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (11). On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc & pour leurs instrumens de musique. Celles de leurs instrumens sont composées de nerfs de mouton séchés au Soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau, chacun par un bout, & le tordent jusqu'à lui donner la rondeur & la solidité de nos cordes à violon. Ensuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font sécher au Soleil. Lorsqu'il est sec, ils le frottent de graisse de mouton, & laissent à cette onction le tems de pénétrer. Cette préparation suffit pour le rendre propre à leurs usages (12).

Tous les Hottentots sont Potiers de profession; car c'est chaque famille qui fait sa poterie & ses autres ustensiles de terre. Leur matière est une sorte de terre glaise dont les fourmies composent leurs habitations, & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la pétrissent soigneusement, en y mêlant les œufs des fourmies qu'ils y trouvent dispersés.

KOLBEN.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTS

Leurs Tailleurs.

Ouvriers en
ivoite.

Nattes & cordes.

Cordes d'arc
& d'instrumens.

Poteries

(11) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 128.

(12) Ibid. p. 141.

KOLBEN.
1713.
OCCUPA-
TIONS DES
HOTTENTOTS.

Ensuite ils la tournent sur une pierre, comme un pîré; ils unissent parfaitement le dedans & le dehors avec la main, & donnent à leur vase la forme de l'urne romaine, qui est celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'exposition au Soleil suffisent pour le sécher. L'ouvrier le sépare alors de la pierre, avec un nerf sec qu'il paille entre deux, & qui fait l'office d'une scie. Il ne reste qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuse sous terre. Cette dernière opération lui donne une durété surprenante, avec une couleur de jais qui se tourment merveilleusement, & que les Hottentots attribuent au mélange des œufs de fourmies.

P. 171. Lett.
sur l'usage pour
les Hottentots.

Leurs Forgerons sont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines, qui sont en abondance dans toutes les parties du Pays, sans y employer d'autre secours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, sur un terrain élevé. Un pied & demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui paise de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le minéral dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ses parties. Ensuite ils y jettent le minéral, sur lequel ils continuent d'entretenir le feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion. Aussitôt qu'il est refroidi, ils le brisent en pièces avec des pierres fort dures; & remettant ces pièces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes & d'autres ustensiles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode; mais l'usage qu'ils en font est borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre & le polissent avec une industrie surprenante (13).

Commerce des
Hottentots.

Le commerce des Hottentots ne consiste qu'en échanges. Ils n'ont point de monnaie courante, ni la moindre notion de son utilité. On a déjà dit que toutes leurs richesses se réduisent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphants, des œufs d'autruche & des peaux de bêtes sauvages. Mais la base de leur commerce est toujours l'abondance de leurs bestiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur Nation, ou se louent au service de ceux qui veulent les employer. Le salaire de leurs services, comme le prix de leur travail, consiste toujours en bestiaux. Ceux qui échangent leurs bestiaux pour des marchandises de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandises à leurs Compatriotes pour d'autres bestiaux. Le tabac & la racine de Kanna sont toujours pour eux des marchandises précieuses.

Prix des bestiaux
au Cap.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens sont donc les bestiaux, quelques dents d'éléphant, des œufs d'autruche, des peaux de bêtes, sur-tout de chevaux & d'ânes sauvages, pour lesquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du Dakka, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de petites pièces de cuivre & des racines de Kanna. Ils n'ont aucune connoissance de la soie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les Auteurs diffèrent beaucoup sur le prix des bestiaux au Cap. Il doit augmenter sans doute ou diminuer, suivant leur abondance ou leur rareté, & suivant le nombre qu'on en demande. Cependant, si l'on

(13) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 237. & suivantes.

deit faire fond sur le témoignage de Kolben, qui avoir demeuré long-tems parmi les Hottentots, on n'a jamais vu beaucoup de changement dans leurs marchés. Il assure au contraire qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demie livre, & un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'espérance ni de considération qui puisse engager un Hottentot à vendre des armes de son Pays aux Européens. Anciennement ils amenoient au Cap des troupeaux entiers de bestiaux. Ils n'amenent aujourd'hui que ceux dont ils font présent au Gouverneur.

On ne court aucun risque de voyager avec un Hottentot dans tous les Pays voisins du Cap, & l'on est sûr d'être bien reçu & caressé même dans tous les Villages. Les Habitans se piquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui est confié à leurs soins; ce qui n'empêche pas, lorsqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandois n'exigent des rémoignages & des preuves que la mort n'a rien eu que de naturel. A la vérité, il se trouve dans les Contrées du Cap une sorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils sont en horreur à tous les Hottentots civilisés, qui les tuent comme autant de bêtes féroces, dans quelque endroit qu'ils puissent les rencontrer (14).

KOLBEN.
1715.
COMMERCE
DES
HOTTENTOTS.

Fidélité des Hottentots pour ce qui leur est confié.

§. II.

Religion & Gouvernement des Hottentots.

C'est point une entreprise aisée que celle d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Être suprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent soigneusement toutes sortes d'explications sur cet article; & leurs réponses, comme à toutes les questions qui regardent leurs usages, paroissent autant de déguisemens & de subterfuges. Quelques Auteurs ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de Religions. Mais Kolben assure formellement qu'ils reconnoissent un Dieu, créateur de tout ce qui existe (15). Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Teknoa*, c'est-à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils disent de lui, « que c'est un excellent homme, qui ne fait aucun mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre, & qu'il demeure fort loin au-delà de la Lune ». Mais il ne paroît pas qu'ils aient aucune espèce de Culte institué pour l'honorer. Quand les questions qu'on leur fait sont pressantes, ils apportent pour excuse une tradition, qui leur apprend, disent-ils, que leurs premiers parens ayant offensé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur postérité, à l'endurcissement du cœur; de sorte que s'ils le connoissent peu, ils confessent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connoître & à le servir mieux.

Ils rendent des adorations à la Lune (16), dans des assemblées qu'ils font la nuit, en plein-champ. Ils lui sacrifient des bestiaux, & lui offrent de la chair & du lait. Ces sacrifices se renouvellent constamment aux pleines Lunes.

Notions que les Hottentots ont d'un premier Être.

Ils adorent la Lune.

(14) Voyage de Kolben, p. 161, & 271.

(15) Saar, Tachard & Boving, rendent le même témoignage.

(16) Tachard & Vogel assurent la même chose; mais Boving dit que l'Auteur qui a le

mieux écrit sur cette Nation, assure le contraire; sur quoi Kolben prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguisent soigneusement leurs pratiques.

KOLBEN.
1714.
RELIGION
DES
HOTTENTOTS

Ils félicitent cet acte de son retour. Ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounga inférieur, qui représente le Grand. Leurs adorations consistent dans des grimaces & des contorsions de corps, dans des cris, des sauts, des chants & des danses. Ils se prosternent à terre. Ils répètent des mots intelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles & comme par accès. Elles continuent souvent pendant une partie du jour. Les intervalles sont courts. Ils se tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains & les coudes sur leurs genoux.

Autre Divinité
du Pays.

Ils honorent aussi, comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cervolans, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu près celle du doigt d'un enfant. Son dos est verd, & son ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux ailes & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'apercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect & d'honneur. Lorsqu'il paroît dans un Kraal, tous les Habitans s'assemblent pour le recevoir, comme si c'étoit un Dieu descendu du Ciel. Ils ment, par reconnaissance, une ou deux brebis à son honneur, & prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur & d'abondance. Ils sont persuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot, sur qui l'insecte viendrait se reposer, seroit regardé comme un Saint, & traité dans la suite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur, on tue le bœuf le plus gras du Kraal, on saupoudre de bukku la coiffe du ventre, on la suspend au col de l'Habitant favorisé, qui est obligé de la porter dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Chose des Hottentots

Les Hottentots rendent une espèce de culte, ou de vénération religieuse à leurs Saints; c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes & des inscriptions; mais ils consacrent à la mémoire de ces Héros, des bois, des montagnes, des champs & des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, & quelquefois par des danses & des battemens de mains.

Divinité mal-
in.

Ils reconnoissent aussi une Divinité maligne, qu'ils appellent *Touqua*, & qu'ils représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots & source de tout ce qui arrive de mal dans le Monde, au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs & des sacrifices, pour l'adoucir en faveur de leur Nation. Quelques-uns d'entr'eux raconterent à Boving, qu'ils l'avoient vûe fort souvent sous la figure d'un monstre difforme & couvert de poil, vêtue de blanc, avec la tête & les pieds d'un cheval. Mais Kolben ne trouva personne qui se vantât de l'avoir vûe (17).

Toutes sortes de douleurs, de maladies, ou d'accidens qui surpassent la pénétration des Hottentots, passent entr'eux pour l'effet de quelque sortilège (18). Aussi les enchantemens & les amulets sont-ils fort respectés dans leur Nation.

(17) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 91. & suivantes.

(18) Les Auteurs du Recueil prétendent que

l'Europe étoit infectée du même préjugé avant la Réformation.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur (19), & bien moins l'espérance d'une résurrection. Cependant quelques raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame. 1°. Ils adressent des prières & rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort. 2°. Ils craignent les revenans ou les esprits des morts; & cette crainte les oblige de changer de Kraal lorsqu'ils ont perdu quelqu'habitant. 3°. Ils croient que les Sorciers & les Sorcietes ont le pouvoir d'attirer ces Esprits. Mais ils paroissent persuadés que les ames des Morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés; & l'on ne s'aperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils espèrent des récompenses dans un état plus heureux (20).

Tel est le fonds de la Religion des Hottentots. Ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent brusquement. Si s'en est trouvé quelques-uns qui ont feint d'embrasser le Christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vus retourner à l'idolâtrie. Tous les efforts des Missionnaires Hollandois du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Vanderstel, Gouverneur du Cap, ayant pris un Hottentot de l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion chrétienne & dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la manière Hollandoise. On lui fit apprendre plusieurs langues, & ses progrès répondirent fort bien à cette éducation. Le Gouverneur espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure Européenne, pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenoit ses anciens habits; & les présentant au Gouverneur, il lui tint ce discours : « Ayez la » bonté, Monsieur, de faire attention que je renonce pour toujours à cet ap- » pareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la Religion chrétienne. Ma » résolution est de vivre & de mourir dans la religion, les manières & les » usages de mes ancêtres. L'unique grace que je vous demande est de me » laisser le collier & le coutelas que je porte. Je les garderai pour l'amour » de vous. Aussi-tôt, sans attendre la réponse de Vanderstel, il se déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut l'Auteur, comme on ne peut attribuer ce zèle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il semble qu'ils apportent en naissant une véritable antipathie pour toutes les Religions qui ne sont pas celle de leur Pays.

Lorsqu'ils ont à passer quelque rivière dont le cours est rapide, ils s'attendent d'abord de quelques gouttes d'eau; & se frottant le front d'un peu de vase, ils prononcent certaines paroles misterieuses. Si vous leur demandez la raison de cet usage, ils répondent : « Ne voyez-vous pas que le courant est

D'ORIGINE.

1713.

RELIGION

DES

HOTTENTOTS.

Raisons qui les ont
amenés à juger qu'ils
étaient un état
heureux.Leur opinion est
attachée à leur
état.Exemple d'un
jeune Hottentot
qui Vanderstel a
élevé.Superstition reli-
gieuse.(19) Zugenbale se laissa tromper là-dessus
par un Hottentot.(20) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 104.
& 134.

KOLBEN.
1713.
RELIGION
DES
HOTTENTOTS.

« dangereux ? Kolben juge que cette superstition a sa source dans quelque idée religieuse (21).

Leur Prêtre, ou leur Maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui signifie *Maître* en leur langue. Cet Office est électif. Il ne consiste pas à réciter des prières, ni à donner des instructions au Peuple sur des matières dont les Hottentots n'ont aucune notion ; mais uniquement à présider aux offrandes & aux sacrifices, à diriger les cérémonies religieuses, les mariages, les enterremens, & à châtrer les mâles. Toutes ces fonctions lui donnent le quatrième rang dans le Kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, & de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait présent.

« Ornement
civil & militaire
des Hottentots.

« Principal Chef,
nommé Konquer.

Les Hottentots ne vivent point sans Gouvernement & sans règles de Justice. Chaque Nation particulière a son Chef, qui se nomme *Konquer*, & dont l'emploi consiste à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les Capitaines forment autour de lui. Ces Chefs n'étoient autrefois distingués que par la richesse de leur parure ; mais ils portent aujourd'hui pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les Hollandois les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur Office est héréditaire ; mais il n'en a pas plus de ressemblance avec la royauté. L'autorité d'un Konquer se réduit au gouvernement de son propre Kraal ou de son Village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de sa dignité, ni la moindre distinction personnelle. En prenant possession de son Emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des Capitaines du Kraal & contre les privilèges du Peuple. On lui donne un bœuf gras & deux brebis pour le festin, & son installation se fait avec beaucoup de solennité. Les femmes ont la liberté d'y assister ; mais leur partage est le simple bouillon. Le jour suivant, la femme du Chef traire aussi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, & le bouillon demeure aux hommes.

« Capitaines des
Kraals & leurs
soucheurs.

Le second Officier du Gouvernement Hottentot est le Capitaine du Kraal, dont l'emploi consiste à maintenir la paix & la justice dans l'étendue de sa juridiction. Cet Office est héréditaire ; mais, en commençant à l'exercer, le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du Kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de son propre Village, sous l'autorité du Konquer ou du Chef de la Nation. Son installation se fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du Peuple, & juge, avec les hommes du Kraal, toutes les disputes qui regardent les droits & la propriété. C'est à lui qu'appartient aussi le jugement du vol, du meurtre, de l'adultère & des autres crimes qui se commettent dans son territoire. Mais les criminels d'Etat sont jugés par le Konquer, assisté des Capitaines de tous les Kraals. Ces Officiers sont distingués, non-seulement par de belles peaux de tigres ou de chats sauvages, qui leur couvrent les épaules ; mais encore par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait présent. On peut les considérer comme la Noblesse des Hottentots, qui gouverne chaque Nation sous l'autorité de son Chef. Mais cette Noblesse ne tire aucun profit

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 105. & suivantes.

de ses soins. Les affaires se décident à la pluralité des voix, qui sont recueillies par le Konquer. Il est rare que les Hottentots entreprennent une chasse ou quelque expédition d'importance, sans avoir consulté leur Capitaine. Cependant il arrive quelquefois des désordres, que toute son autorité ne peut appaiser. Le Peuple en vient aux mains & se bat furieusement, au mépris du Capitaine. Dans ces occasions, pour sauver la bienséance de son Emploi, il feint d'ignorer ce qui se passe; à moins qu'on n'aille jusqu'au meurtre, ou que la sédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à se présenter; & le Peuple, qui se reproche d'avoir été trop loin, ne manque jamais de rentrer comme de concert dans les bornes de la soumission.

Le Médecin occupe le troisième rang dans l'économie civile des Hottentots. Le quatrième, qui est le dernier, appartient au Prêtre. Mais la nature & les droits de ces deux Professions ont déjà été expliqués.

On doit juger, par ce tableau du Gouvernement politique des Hottentots, qu'ils sont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue, & que l'administration de leur Justice n'est pas aussi ridicule que d'autres Ecrivains l'ont représentée. Chaque Kraal a son Tribunal pour les affaires civiles & criminelles, formé, comme on l'a dit, du Capitaine & des Habitans, qui s'assemblent en cercle dans un champ libre & ouvert. Parmi eux, la justice n'a rien à souffrir, comme en Europe, de la corruption & du délai. Ils ne sont point exposés à la mauvaise foi des Procureurs. Les deux Parties plaident leur propre cause. La Cour se rend attentive à leurs raisons & juge à la pluralité des voix, sans appel & sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matières criminelles, telles que le meurtre, le vol & l'adultère, un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses & dans son rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre Habitant du Kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime? on en donne aussitôt connoissance à tous les Habitans, qui, se regardant comme autant de ministres de la Justice, cherchent le coupable & s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction, il se retire ordinairement parmi les *Bushis*, ou les brigands; car il passeroit pour un espion dans les autres Villages qu'il voudroit choisir pour azile, & sur le moindre avis il seroit remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre, pour se donner le tems de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter & se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre, & la Cour écoute patiemment jusqu'au dernier mot qu'on allègue en sa faveur. Si l'accusation paroît injuste, les Juges condamnent l'accusateur à des dédommagemens, qui sont pris sur ses troupeaux. Mais si le crime est vérifié, ils prononcent aussitôt la sentence, qui s'exécute sur le champ. Le Capitaine du Kraal se charge de l'exécution. Il fond sur le coupable (12) avec un transport furieux, & l'étend à ses pieds d'un coup de kirk, qui lui casse ordinairement la tête. Toute l'assemblée s'unit pour l'achever, & son corps est enterré au même instant. Mais sa famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ses funé-

KOLBEN.
1713.
GOUVERNEMENT
DES
HOTTENTOTS.
Emotions populaires.

Pratique du
Gouvernement civil &
criminel.

Sévérité contre
les coupables.

Le châtiment
efface la honte
des crimes.

(12) Vogel & Tachard regardent cet office, quoique parmi les Juifs les Juges fussent souvent chargés de l'exécution, comme une ignominie pour le Capitaine.

KOLBEN.
1713.
GOUVERNEMENT DES
HOTTENTOTS.

raillies sont célébrées avec autant de respect que s'il étoit mort vertueux. Si l'on comparoit cette méthode avec celle de l'Europe, Kolben laisse à juger de quel côté seroit l'avantage.

Lorsqu'il s'élève quelque différend entre deux Villages de la même Nation, la cause est portée devant la Cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'un Sénat Romain pour l'exécution de ses décrets (23). Les Européens, dir l'Auteur, peuvent vanter leurs sciences, leurs arts & leur politesse; mais où montreront-ils l'exemple d'un Gouvernement si sage? S'il se trouve chez les Hottentots, il a pour base la parfaite liberté du Peuple.

Héritages.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un père descendent à l'aîné des fils, ou passent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne sont divisés. Jamais les femmes ne sont appelées à la succession. Tout legs en faveur d'une femme est illégitime, sans le consentement du plus proche héritier. Un père qui veut pourvoir à la condition de ses cadets, doit penser pendant sa vie à leur faire un établissement; sans quoi il laisse leur liberté & leur fortune à la disposition du frère aîné. Mais si l'héritier accorde une fois la liberté à ses frères, il n'est plus le maître de retracter cette faveur. Son pouvoir est le même sur ses sœurs. Elles ne peuvent, ni le quitter, ni se marier, sans son consentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à sa fortune. La loi l'oblige seulement de prendre soin des femmes de son père, jusqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il se marie avant la mort de son père, il n'a pas plus de droit que ses autres frères à l'héritage paternel.

Guerres des
Hottentots.

Les Hottentots ne sont point insensibles aux injures, sur-tout lorsqu'elles regardent toute la Nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, & marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'est jamais un fardeau pour le Peuple. Ils ne connoissent ni caisse militaire, ni magasin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la décade de la querelle; mais les deux Parties combattent avec la dernière obstination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de discipline. Ils vont à la charge avec la dernière confusion; mais ils observent de ne jamais serfer assez leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur zagaie, & de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger sûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Aussi-tôt que les premiers ont fait leur décharge, ils se retirent derrière ceux qui les suivent, pour se remettre en état de reprendre leur place. La victoire dépend presque toujours de l'habileté du Chef à découvrir l'endroit foible de l'armée ennemie, pour y porter le désordre avec ses meilleures Troupes, ou l'enfoncer avec les Bakkeleyers, qui sont terribles dans ces occasions. Les causes de la guerre entre les Hottentots sont ordinairement le vol de quelques bestiaux, ou l'enlèvement d'une femme, ou l'usurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'est le dernier qui trouble le plus souvent la paix; car sans avoir des limites réglées, ils ont une connoissance vague de l'étendue de leur territoire. L'insulte ne consiste pas toujours à mettre des bestiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le tems de la sèche-

Causes ordinaires
des guerres.

(23) Kolben, Vol. I. p. 256.

resse, il arrive quelquefois qu'une Nation mécontente ou jalouse emploie le feu pour détruire l'herbe de ses voisins. L'enlèvement des bestiaux ou des femmes ne commence guères aussi qu'après la résolution déjà formée de déclarer la guerre. Alors la Nation offensée fait entendre ses plaines, & demande des réparations par ses Députés. Si la justice qu'elle exige est trop lente, elle prend les armes & se vange aussi-tôt par des représailles. Quand le succès l'abandonne, elle s'adresse toujours au Gouverneur Hollandois, pour implorer son secours ou sa médiation. Un Détachement de Troupes régulières force bien-tôt les deux Partis à recevoir les conditions que le Commandant leur propose, & généralement elles sont à l'avantage du plus foible. Les Hollandois se dédommagent facilement de leurs frais, en achetant, de la Nation qu'ils ont secourue, quantité de bestiaux fort au-dessous de leur valeur. Si quelque Nation éloignée du Cap devient assez puissante pour se rendre incommode à ses voisins, ils forment une alliance offensive & défensive qui sert bien-tôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Sussaquas & des Odiquas avec les petits Namaquas, contre les grands, qui commençaient à se rendre insupportables par leur tyrannie; & celle des Dungaquas & des Damaquas contre les Gauros. Leur fidélité ne se dément jamais dans ces Traités. L'Allié paroît en campagne aussi-tôt que la Nation principale, combat avec autant d'animosité que dans sa propre cause, & ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction qui fait l'objet de la guerre.

Quelques Nations se distinguent dans le combat par des usages singuliers. Par exemple, les Kamtarers & les Hcykrins auroient perdu dix hommes contre'un, qu'ils ne cesseroient pas de combattre, si leur Chef continue de jouer d'une flûte, qui est leur signal pour l'action. Ils se retirent lorsque ce bruit cesse; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'usage des petits Namaquas & de leurs Alliés est de soutenir vigoureusement le combat, jusqu'à ce qu'ils aient perdu plus de monde que l'Ennemi. Ils n'attendent jamais plus long tems à faire leur retraite. D'autres Nations, telles que les Dungaquas, les Damaquas & les Gauros, combattent aussi long-tems qu'elles voient leur Général à leur tête; mais s'il périt ou s'il disparoit, elles prennent aussi-tôt la fuite.

Jamais les Hottentots ne pillent ou n'insultent les morts. Ils laissent leurs habits, leurs armes & tout ce qui leur appartient, à la disposition de leur propre Parti. Mais ils tuent sur le champ les prisonniers. Les déserteurs & les espions n'obtiennent pas plus de grâce; ou si la vie leur est conservée, c'est pour essuyer les mépris de ceux dont leur lâcheté ou leur perfidie leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les Traités de paix, on s'oblige de part & d'autre à les rendre; & le châtiment de leur infidélité est toujours la mort (24).

Outre le kirri & le rakkum, dont on a déjà donné la description (25), les armes des Hottentots sont la zagaie & les flèches. Leurs arcs sont de fer ou de bois d'olive; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois. Leurs flèches

KOLSEN.
1713.
GUERRES DES
HOTTEOTOTS

Médiation des
Hollandois.

Alliance entre
les Hottentots.

Usages singu-
liers dans les
combats.

Punition des
déserteurs.

Armes des Hot-
tentots.

(24) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 284.

(25) Voyez le Chapitre précédent.

KOLBEN.
1713.
GUERRES DES
HOTTENTOTS
Leurs flèches
& leurs arcs.

La zagaie.

Le kirri & le
rakkum.

Combats simulés
ou d'exercice.

sont de bois ou de canne, d'un pied & demi de longueur, armées d'un peric croissant de fer dont les deux pointes forment un petit angle & sont toujours empoisonnées. Au milieu du croissant passe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui sert de sommet au bois. Le carquois est une sorte de sac, long & étroit, composé de peau de bœuf, d'élan, ou d'éléphant, qu'ils se passent sur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crocher, qui est à l'extrémité de ce sac, leur sert à porter l'arc suspendu. On a déjà fait remarquer avec quelle adresse ils tirent leurs flèches. Ils n'en ont pas moins à lancer la zagaie, qui est la meilleure de leurs armes. En mirant, ils la secouent & l'agitent de tant de manières, qu'on ne s'imagineroit pas qu'ils se proposent un but. Cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La zagaie est une espèce de demi pique, de la longueur & de l'épaisseur ordinaire d'un manche de rareau. Le plus épais des deux bouts est revêtu d'une petite plaque de fer, d'où part une pointe fort aiguë, & tranchante des deux côtés, que les Hottentots entretiennent toujours fort luisante, & qu'ils emploient pour la guerre & la chasse.

Le kirri & le rakkum sont aussi des armes guerrières. Ils lancent le rakkum sur l'Ennemi, dans un combat, comme à la chasse sur les animaux féroces. A la portée de cette arme, ils sont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur sert à parer les coups de flèches, de zagaie & de rakkum, & même les pierres, auxquelles ils ont recours dans les batailles, lorsque leurs autres armes sont épuisées. Ils emploient le kirri avec une adresse admirable.

Pendant la paix, ils s'exercent souvent à des combats simulés, où leurs armes sont le kirri, le rakkum & les pierres. La zagaie est rarement employée dans ces occasions, & les flèches n'y paroissent jamais. L'engagement commence par des cris affreux & par une grêle de rakkums. Ensuite on passe aux pierres, dont ils ont amassé, de part & d'autre, des tas dans cette vue. Un Hottentot qui se voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une zagaie, se met à couvert sous son kirri, c'est-à-dire qu'il se sert de ce bâton avec tant d'adresse pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorsqu'ils se laissent de combattre à coups de pierre, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entre-poussent, ils se frappent à coups de rakkum; & leur habileté est toujours surprenante à parer. Il n'en est pas moins d'art dans la forme qu'ils savent donner à leurs attaques. Enfin, Kolben proteste qu'il a pris souvent un plaisir incroyable à ce spectacle. C'est par cette méthode que les anciens s'entretenaient dans la pratique des armes, & qu'ils forment leur jeunesse aux exercices militaires (26).



CHAPITRE V.

Histoire Naturelle du Cap de Bonne-Esperance & des Pays voisins.

§. I.

*Air, Eau, Mines & Métaux.*HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.Division des
Saisons du Cap.

LES Européens du Cap divisent l'année en deux saisons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *Mousson humide*, & l'autre *Mousson sèche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'est-à-dire, à la fin de notre été ; & la première au mois de Mars, avec notre printems. Pendant l'été du Cap, qui est la bonne saison, les vents Sud-Est régnent généralement ; & quoiqu'ils répandent beaucoup de sérénité dans le climat, ils rendent l'entrée de la Baye de la Table fort difficile pour les Vaisseaux qui arrivent de l'Europe. Dans la saison de l'hiver, le Cap est sujet aux brouillards. La pluie & les vents Nord-Ouest forcent les Habitans de se tenir souvent renfermés (17). Cependant le Soleil se fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies sont continuelles. L'air, dans cette saison, est froid, rude & fort déagréable ; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'Automne. Jamais l'eau ne gèle à plus de deux ou trois lignes de profondeur ; & la glace se dissipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs sont très-rare au Cap, excepté vers le changement des saisons, aux mois de Mars & de Septembre. Encore n'y font-ils jamais violens ni dangereux (18). Mais les vents Sud-Est qui soufflent impétueusement pendant l'été, en élevant des nuages de poussière, ne sont pas sans inconvénient. Ils se déchainent quelquefois avec une fureur extrême, qui dure huit jours & même un mois. L'air ne cesse point alors d'être clair & serain au Cap ; mais il se forme sur les montagnes de la Table & du Diable une nuée épaisse, qui est toujours le présage de quelque horrible tempête. Au contraire, pendant le souffle des vents Nord-Ouest, qui distinguent la saison de l'hiver, l'air du Cap est épais & chargé de pluies.

Le tonnerre y
est très-rare.Fureur des vents
Sud-Est.

Pendant l'été, si les vents Sud-Est cessent de souffler l'espace de trois ou quatre jours, il se rassemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui empoisonnent l'air par leur corruption. De-là viennent les maux de tête & les autres maladies qui affligent les Européens, mais qu'ils ne connoissent point lorsque ces vents soufflent. D'un autre côté, les mêmes vents, joint à la chaleur excessive du Soleil, leur causent alors beaucoup de mal aux yeux (19).

Inconvénient
lorsqu'ils cessent
de souffler.

Le phénomène le plus curieux & qui mettez le plus d'observation, est la nuée (20) qui couvre ordinairement les montagnes de la Table & du Diable, & qui passe pour la source de ces furieux vents Sud-Est. Kolben la

Nuée qui les
annonce & qui
les produit.(17) *Ibid.* Vol. II. p. 312.

(18) Kolben, Vol. II. p. 294. & suiv.

(19) Voyez le Chapitre III.

(20) Leguet la nomme un brouillard, mais mal-à propos.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
D'UN CAP.
Description de
cette nuée.

décrit, depuis sa formation jusqu'à sa fin. Dans son origine, dit-il, ou du moins lorsqu'elle commence à se faire appercevoir, elle n'est jamais moins grosse qu'un bœuf (31); mais elle l'est souvent davantage. Elle tombe comme en plusieurs lambeaux, sur diverses parties de ces deux montagnes; & lorsque toutes ces pièces, qui croissent par degrés, viennent à se réunir, elles en couvrent entièrement le sommet. Après avoir conservé quelque-tems la même forme, sans aucune apparence de mouvement, elle creve tout-d'un-coup, pour enfanter des vents furieux. Les couleurs de cette nuée sont blanches; mais sa substance paroît plus compacte que celle des nuées ordinaires. Ses parties supérieures paroissent couleur de plomb; ce que l'Auteur attribue à la refraction des rayons de lumière. Il n'en tombe jamais de pluie; mais on y découvre quelquefois de grandes apparences d'humidité. Alors sa couleur est plus sombre; & les vents qui en sortent étant comme rompus, n'exercent leur rage que par des accès fort courts. Dans son état ordinaire, elle produit sans interruption des vents qui durent un, deux, trois jours, souvent huit, & quelquefois un mois entier. Dans cet intervalle, la nuée ne paroît pas diminuer, quoiqu'il s'en détache quelquefois de petites parties, qui se précipitent sur les côtés de la montagne & qui se dissipent en arrivant au pied. Ainsi l'on doit juger que pendant l'orage, elle est comme nourrie par une nouvelle matière. Lorsqu'elle commence à s'éclaircir, ces supplémens s'exhalent & le vent diminue dans la même proportion. Il cesse enfin, lorsqu'elle devient transparente.

Les vents terribles
des vents Sud-
Est.

Pendant toute la durée de ces vents Sud-Est, la Vallée de la Table est dé-solée par d'affreux tourbillons. Si leur souffle est chaud, ils ne sont pas longs & la nuée disparoit bien-tôt. Il est rare que ce vent Sud-Est continue après le coucher du soleil, & jamais il ne passe minuit; mais la nuée paroît alors moins épaisse & plus claire. Au contraire, si le souffle du vent est froid, c'est un signe certain qu'il doit durer quelque-tems, sans autre interruption qu'une heure à midi & vers minuit. Il semble qu'il prenne cet intervalle pour réparer ses forces & pour recommencer ses ravages avec une nouvelle furie.

Explication de
l'orage.

Kolben, peu satisfait des explications qui ont précédé la sienne, suppose que cette nuée se forme d'une infinité de petites parties (32), poussées par les vents d'Est, qui regnent pendant toute l'année dans cette zone-torride, contre ce coin du Cap qui fait face à l'Est & qui est contigu à la mer. Ces parties, arrêtées ainsi dans leur course, se compriment & deviennent visibles à mesure qu'elles commencent à former de petites nuées. Dans leur assemblage elles sont poussées au sommet de ces montagnes, où étant repoussées par l'air supérieur, elles reçoivent une agitation si violente qu'elles deviennent de véritables tourbillons (33), d'autant plus forts sur les Montagnes de la Table

(31) Quelques-uns prétendent qu'elle n'a d'abord que la grosseur d'un grain d'orge, ensuite celle d'une grosse noix; après quoi elle augmente par degrés jusqu'à couvrir le sommet de la montagne.

(32) Varenus, Scheutter & le Docteur Halley, regardent les montagnes & la situation du Cap comme la base de toutes les ex-

plications des Mouffons.

(33) On ne conçoit pas aisément que la simple résistance de l'air supérieur puisse produire cet effet. Il semble plutôt que le vent ne soufflant guères après le coucher du Soleil, c'est à cet Astre qu'il faut en rapporter la principale cause.

& du Diable, que ces deux montagnes étant plus hautes que les autres, la pression y est beaucoup plus grande : car ces nuées ne leur font pas si particulières qu'on n'en aperçoive aussi sur toutes les autres montagnes qui sont voisines du Cap ; c'est à-dire, sur celles de la Hollande des Hortentois, de Stellenboeck, de Drakenstein, de Norwegen, près de la Baye-Faïse, & même sur les montagnes de pierre (34).

La mer, aux environs du Cap, est d'une couleur verdâtre, dont la principale cause est la réflexion des montagnes & des rochers de la même couleur (35), & la multitude de branches ou d'arbrisseaux de corail qui flottent près du Cap. Ces branches sont vertes & molles dans l'eau ; mais lorsqu'elles sont poulées sur le rivage, elles s'endurcissent & deviennent, ou blanches, ou noires, ou d'un rouge foncé.

Le 24 Septembre 1707, au matin, un quart-d'heure après le reflux de la marée, on fut surpris de voir revenir le flux & se retirer immédiatement. Tout-d'un-coup il revint encore, & se retira un quart-d'heure après. Enfin, depuis huit heures jusqu'à dix, cette étrange révolution arriva sept fois. Comme le Soleil étoit arrivé à l'Equateur le 23 de Septembre, neuf heures cinquante-trois minutes dix-neuf secondes après midi, ce qui faisoit au Cap l'Equinoxe du Printems, & que de là jusqu'à la nouvelle Lune il restoit deux jours deux heures cinquante-huit minutes & cinquante secondes, l'Auteur jugea que les marées extraordinaires pouvoient être l'effet de ces deux causes, jointes aux vents qui sortent des cavernes que la mer renferme dans son sein, & qui donnent souvent, comme les Matelots ne l'ignorent pas, de furieuses secousses aux Vaisseaux. Mais il ne se trouvoit alors aucun Bâtiment dans la rade du Cap.

A l'égard des eaux de terre, celles qui se voient aux environs du Cap, & dont la plupart ayant leur source au sommet des hautes montagnes descendent fort rapidement sur des lits de pierres & de cailloux, sont blanches & fort claires, extrêmement douces & très-saines : mais celles qui n'ont pas la même origine & le même cours, sont d'un rouge-foncé ou couleur de rouille de fer. Il s'en trouve beaucoup aussi de blanchâtres, qui tirent cette couleur de la terre ou de la vase qu'elles traversent.

On ne remarque pas moins de différence entre le goût des eaux du Cap. Toutes les eaux de rivières sont douces & agréables dans toute l'étendue de leur cours. D'autres perdent la couleur & la douceur qu'elles ont à leur source, & deviennent saumâches en avançant. D'autres croupissent & se changent en très-beau sel. Quelques sources des Montagnes & de la Vallée du Tigre sont saumâches en naissant, & ne laissent pas d'être d'un goût supportable : mais pour peu qu'on tarde à s'en servir, elles deviennent si salées qu'il est impossible d'en boire.

Quelques-unes de ces eaux saumâches sont excellentes pour purifier le sang,

(34) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 425, & suivantes.

(35) Kolben observe que la couleur verte aux environs du Cap-Vert, vient de la grande quantité d'herbes & de roseaux florissans qui y croissent. Ces roseaux ont entre trois & quatre aunes de longueur. Le bas en est gros

& le sommet menu. On les plie souvent en forme de trompette, & liant les deux parties lorsqu'elles sont sèches, on en tire un aussi beau son que celui de la meilleure trompette. L'Auteur en fit l'expérience, & de là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roseau.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Couleur de la
Mer du Cap &
des caules.

Formes irrégulières de la
marée.

Comment Kolben les explique.

Eaux de terre &
leurs différences.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Fraicheur de
certaines eaux.

Eaux chaudes.
Bains célèbres.

Bain de la Mon-
tagne-Noire &
terre de cette
Montagne.

Effets de ce
Bain.

Elles produisent cet effet par les sueurs & les selles, avec un démangeaison dans toutes les parties du corps : leur action cesse lorsque le sang est tout à fait purifié ; ce qui ne demande point ordinairement plus d'une semaine. Comme les parties luteuses & salines de ces eaux se précipitent promptement pendant la chaleur ou près du feu, elles deviennent bien-tôt puantes.

Les eaux qui tombent avec rapidité du sommet des montagnes, coulant ensuite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buissons, sont si froides, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où elles sont renfermées, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent. On trouve ici des eaux chaudes, & d'autres qui sont même brûlantes. De ce nombre sont deux Bains célèbres, à trente milles du Cap. L'Auteur les visita souvent (36). Nous avons déjà parlé de trois sources chaudes, dans la Colonie de Waveren. La plus fréquentée est celle de la Montagne-Noire, où l'on peut se rendre par deux chemins ; l'un qui, traversant Drakenstein, passe par les *Montagnes d'Incommodité*, & de-là par la Rivière Sans-fin à *Knoblancks*, qu'on nomme aussi le *Kraal de l'ail*. L'autre chemin est par la Hollande des Horrentors, & par-dessus ces montagnes jusqu'à *Hout-Hock*, c'est-à-dire, *Coin du bois*. Ensuite, traversant quatre petites tivities près de leur source, il continue jusqu'à *Bobuties-Kraal*, ou *Kraal de l'eau*, qui n'est éloigné du Bain de la Montagne-Noire que d'une heure de chemin. La terre de cette montagne est d'un noir de charbon, légère, visqueuse, grasse, & si molle que les chevaux y enfoncent. Aussi prend-on le parti de mettre pied à terre pour y monter. On est persuadé que la montagne est creuse, parce que l'eau du bain tombant avec beaucoup de bruit dans un trou, prend sous terre un cours ignoré. Kolben ne put trouver de fond dans ce trou, à soixante pieds de profondeur. On a fait dans la montagne d'autres trous, d'où il coule des eaux chaudes. Leur surface est couverte d'une sorte de peau grasse & bleuâtre, aux bords de laquelle il s'amasse une fort belle matière luteuse, que les Peintres font sécher pour l'employer au lieu d'ocre. Ces eaux ont la clarté du cristal. L'Auteur n'en avoit jamais goûté de si fetrigineuses ; mais elles n'en sont pas moins agréables. On peut les employer à toutes sortes d'usages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais. En entrant dans le Bain on ressent une chaleur presque insupportable, sur-tout si l'on y entre par degrés. Mais elle cesse bien-tôt d'être incommode, & l'on se trouve dans une situation délicieuse. Cependant on est obligé d'en sortir au bout de cinq ou six minutes, parce qu'elle resserre la partie inférieure du ventre jusqu'à faire perdre l'haleine. On est rétabli sur le champ en se mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une sueur abondante, après laquelle on se leve avec une légèreté dont on est surpris. Quinze jours de ce Bain, pris une fois le jour, purifient le corps de toutes sortes d'humeurs peccantes, par les sueurs, les selles, & quelquefois par des vomissemens. Kolben a connu plusieurs personnes qui lui devoient leur guérison ; l'un, d'une paralysie de bras ; l'autre, de la furdité ; une femme, du mal vénérien, & de plusieurs autres maladies compliquées (37).

Enfin l'Auteur est persuadé que les eaux du Cap sont aussi claires, aussi

(36) Kolben, Vol. I. p. 20. & 280.

(37) Kolben, *ibid.* p. 285. & suiv.

douce.

douces & aussi saines qu'il y en air au monde. Les Médecins, ou plutôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées salutaires dans toutes sortes de cas. On assure Kolben que tous les Vaisseaux du Roi de Danemark sont obligés, en revenant des Indes, de roucher au Cap & d'y prendre un grand tonneau d'eau de fontaine, pour le Roi; parce qu'elle passe à cette Cour pour la meilleure de l'Univers. Elle conserve sa douceur & sa clarté sur mer, dans les plus longs voyages. Sur le Bâtiment où l'Auteur s'embarqua pour revenir en Europe, elle ne souffrit aucune altération; excepté, dit-il, un léger changement sous la Ligne, mais qui ne l'empêcha point de se rétablir presque aussi-tôt (38).

Les fossiles du Cap peuvent être réduits aux terres, aux pierres & aux minéraux.

Toutes les Colonies produisent deux sortes de terre; l'une, pour la porcelaine; l'autre, qui sert à faire des briques, dont la plupart des maisons sont bâties. Elles fournissent aussi de la craie blanche & rouge. Celle-ci sert aux femmes pour se colorer le visage; l'autre, aux Européens, pour blanchir leurs maisons.

Dans le creux des rochers, près des bains chauds de la Colonie de Drakenstein, on trouve plusieurs substances bitumineuses, vertes, blanches, jaunes & d'autres couleurs. On vante particulièrement une sorte de bitume naturel, ou d'huile de pierre, qui distille des rochers. Il a l'odeur de la vieille urine. Les Hollandais prétendent que c'est effectivement celle des hermines, qui s'épaillet par le mélange d'une poussière très fine. Ils la font dissoudre dans l'eau & la donnent à leurs bestiaux pour leur rendre le ventre libre. Elle guérit les blessures, lorsqu'elle est appliquée promptement sous la même forme.

Les pierres des montagnes de la Table, de Stellenboeck, de Drakenstein, de la Hollande des Hollandais & de plusieurs autres montagnes, sont rangées en couches, les unes sur les autres, & séparées par une substance moëlleuse. Elles sont de la dureté des cailloux. On en compose les plus fortes murailles. Les eaux courantes offrent quantité de pierres de sable. Dans les éponges que la mer jette sur le rivage, on trouve une pierre verte, formée de sable marin & très-facile à dissoudre.

Les environs du Cap fournissent beaucoup de pierres fendues, qui sont propres à faire de la chaux. Mais les coquilles de moules suppléent à ce besoin. On y trouve aussi de la pierre propre aux meules de moulin. Cependant, comme elles sont difficiles à mettre en œuvre, les Colonies tirent leurs meules de Hollande.

On a découvert près du Cap une carrière de pierre fort dure & d'un brun-rouge, qu'on appelle ici *Pierre de cœur*. Elle est racherée de bleu, avec des veines blanches, & ne cède en rien au plus beau marbre lorsqu'elle est polie. Les pierres de roche, les belles pierres grises à aiguiser, & les cailloux ou les pierres à futil, sont fort communes au Cap. On trouve dans le gravier & dans les marais une fausse pierre d'aigle, qui tire sur le rond, de la grosseur d'une châtaigne, creusée, & généralement remplie de sable ou de quelqu'autre ma-

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Le Roi de Danemark. Est venu de l'eau du Cap.

Fossiles du Cap de Bonne-Espérance.

Bitumes.

Huile de pierre.

Pierres des montagnes.

Pierres de chaux.

Pierres à meules.

Pierre de cœur, qui ressemble au marbre.

Fausse pierre d'aigle.

(38) *Ibid.* p. 21.

Tome V.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Autres pierres.
Métal du Cap.

tière. Ses dehors paroissent couverts de rouille. On la présente aux Etrangers comme une des curiosités du Pays. On voit au Cap, des pierres qui ressemblent aux coquilles de limaçons; d'autres au cristal : enfin, la variété des formes & des couleurs est infinie.

A l'égard des métaux, on a trouvé des mines d'argent sur la Montagne de la Table, sur celles de Drakenstein & dans d'autres lieux. Les Hottentots-Namaquas ont apporté, au Gouverneur Hollandois, du cuivre de certaines montagnes fort hautes, à cent lieues du Cap. Elles en ont pris le nom de Montagnes de cuivre. On prétend que ce métal y est d'une si riche espèce, que dans les grandes chaleurs les rayons du soleil suffisent pour le fondre & le faire couler au long des montagnes. Les mines de fer doivent être communes dans les Pays du Cap, puisqu'il est d'usage immémorial des Habitans d'en composer leurs armes (39).

Sel du Pays, &
de quelle manie-
re il se forme.

Quoiqu'ils ne fassent aucun usage du sel, la Nature leur en fournit abondamment sans le secours de l'art. Ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil sur l'eau de pluie (40). Après l'hiver, ou la mousson humide, il reste quantité d'eau dans les creux des vallées, dont le fond est par-tout une terre grasse, couleur de plomb, qui ne permet point à l'eau d'y pénétrer. Telles sont les salines du Cap. Il s'en trouve depuis un mille jusqu'à six de circonférence; mais elles n'ont jamais plus de trois pieds de profondeur. L'eau qui s'arrête dans ces bassins naturels est d'une couleur sale & noirâtre; mais devenant bien-tôt claire & de bon goût, elle conserve cette qualité jusqu'au mois d'Octobre, où elle commence à prendre un goût de sel avec une couleur rougeâtre. A mesure que l'Été avance, la salure augmente & la couleur devient un rouge très-foncé. Vers ce tems les vents Sud-Est, qui sont dans toute leur force, achevent de purger l'eau & de former le sel. On voit d'abord une substance blanche, qui s'épaissit sur les bords du bassin & qui augmente par degrés jusqu'au Solstice d'Été, où toute l'eau de l'étang se trouve transformée en sel. Sa forme est ordinairement exagone; sa couleur, blanche, claire & transparente, du moins lorsqu'on le tire de la saline; & si elle étoit bien remplie d'eau, il n'a pas moins de trois pouces d'épaisseur. Mais il est fort au-dessous du sel de l'Europe pour conserver sur mer de la chair ou du poisson. Kolben attribue ce défaut à la trop grande quantité de nitre (41) dont l'air du Cap est si chargé, que l'herbe même, dans les vallées, n'est jamais sans un goût de sel (42).

Agriculture des
Hottentots du
Cap.

En général, le terroir est riche & fertile aux environs du Cap. La plus grande partie est composée d'argile ou d'une terre sablonneuse, qui demande peu de travail. Aussi doit-on remarquer qu'on ne parle ici que de l'agriculture des Européens du Pays; car les Hottentots se fatiguent peu à cultiver leurs terres. Les Colonies produisent abondamment toutes les nécessités de la vie. Le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croissent avec une fécondité surprenante. Un boisseau de froment, par exem-

Fécondité des
grains dans ce
terroir.

(39) Voyage de Kolben, p. 110. & suiv.

(40) Ten-Rhyne fait sur cet article autant de fautes qu'il écrit de lignes. Il suppose fausement que le sel du Cap est du sel de roc, qu'on tire du sein de la terre.

(41) On suppose que ce nitre, qui impregne également la terre & l'eau de pluie, vient uniquement de l'air.

(42) Kolben, *ibid.* p. 196.

ple, en rend trente ou quarante; l'orge, depuis cinquante jusqu'à soixante-dix; les pois, de trente à quarante, & les fèves, de vingt à vingt-cinq. Les chenilles nuisent beaucoup aux fèves. Mais tous les efforts qu'on a faits jusqu'à présent pour recueillir l'avoine, ont mal réussi. La violence des vents Sud-Est dépouille les épis lorsqu'ils parviennent à leur maturité; ou s'ils échappent à la fureur du vent, la nature du terroir fait dégénérer le grain en avoine sauvage. Le bled a souvent beaucoup à souffrir des bêtes farouches, telles que les éléphants & les daims; ou de la nielle, dans certaines années. Mais l'abondance des moissons ordinaires est un dédommagement pour toutes ces pertes.

Le labourage est fort pénible au Cap, dans des terres grasses & rudes, qui demandent quelquefois, pendant l'Été, vingt bœufs pour l'attelage d'une seule charrue. Les Habitans des Colonies ont inventé des charrues différentes des nôtres. Quoiqu'elles aient aussi deux roues, une de chaque côté, le diamètre en est inégal. La roue du côté du sillon est beaucoup plus grande que l'autre. Le soc est comme divisé en deux; c'est-à-dire, qu'un des côtés s'élargit considérablement, & que l'autre s'avance droit en pointe. C'est ce qu'ils appellent un demi-soc; au lieu qu'ils nomment le nôtre un soc entier: & lorsqu'ils font usage de celui-ci, ils n'emploient point de courre.

Ils commencent à semer au mois de Juiller, pour faire leur moisson vers la fin de Septembre. Ils sèment le bled fort clair, dans la crainte qu'il ne soit étouffé par un excès d'abondance. Leur usage n'est point de le battre. Ils emploient, comme dans les Provinces méridionales de France, des chevaux ou des bœufs, qui tirent le grain des épis en le foulant aux pieds, sur un terrain composé d'un mélange de paille & de fiente de vache détrempé avec de l'eau. Un seul de ces animaux fait plus dans l'espace d'un jour que douze hommes en quatre ou cinq. La Compagnie tire le dixième de tout le bled qu'on recueille au Cap; & lorsqu'elle en souhaite davantage, elle achète le reste, à des conditions réglées (43).

Les premières vignes qui furent apportées au Cap, venoient de Perse & des bords du Rhin. Il se passa quelque tems avant qu'on pût en élever assez pour former des vignobles. Mais ils y sont maintenant en si grand nombre, que chaque cabane a le sien. On plante les vignes en lignes droites. La crainte des vents Sud-Est, qui détruiroient le railin, ne permet pas de les laisser croître à plus de trois pieds de hauteur. Elles souffrent beaucoup aussi des sauterelles & des vers. Cependant elles rendent plus dès la troisième année que celles de l'Europe à la cinquième. La vendange commence au mois de Février, & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap est agréable & fort; mais avec le tems il devient moelleux, & par degrés il égale le meilleur vin de Canarie. Cependant, faute de tonneaux, les Européens du Cap n'en peuvent garder de grosses provisions. Il s'y vend huit ou dix écus le baril; mais il est fort cher aux Indes (44).

Les jardins du Cap produisent la plupart des plantes & des fruits de l'Europe. Les légumes y surpassent les nôtres, par la grosseur & le goût. Un choux y pèse entre trente & quarante livres; une patate, entre six & dix livres. Les

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Labourage &
forme des char-
rues.

Tems des se-
mences & des
moissons.

Vignobles &
vins du Cap.

Jardini, fruits
& légumes du
Cap.

(43) *Ibid.* Vol. II. p. 66. & suiv.

(44) Legnet dit que les vins du Cap sont
verts. Il ajoute qu'en 1698. la quarte Angloi-

se ne valoit que vingt sols de France. Mais il
ne parle apparemment que des vins les plus
communs.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Figues délicieuses,
nommées
Fisang.

Albres fort com-
muns.

Amaquas &
Kourboom.

L'arbre étoilé.

L'arbre puant.

Racine de Kanna
114.

melons y sont excellens. Tous les arbres fruitiers y prospèrent merveilleusement, par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie, près de la Ville du Cap, offre des pommes du Japon, des oranges, des limons, des citrons, des amandes, des figues, des grenades, avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Asie ou de l'Amérique, qui l'emportent beaucoup sur leur origine & qui paroissent ici revêtus de tout leur éclat. Les figues sont délicieuses au Cap, sur-tout celles qu'on nomme *pisang* & qui viennent de l'Isle de Java. La beauté des fruits, joint à la profusion de fleurs naturelles qui ornent les jardins, forme des perspectives charmantes. L'aloès, qu'il est si rare de voir en Europe dans toute sa beauté, porte ici ses fleurs en plein champ, sans le secours de l'art (45).

Kolben nous a donné un long catalogue des végétaux du Cap. Les Pays voisins produisent naturellement quantité de plantes des plus nobles espèces. Toutes les différentes sortes d'aloès, dont on paroît faire tant de cas en Europe, croissent ici d'elles-mêmes & couvrent les rochers de leurs fleurs odoriférantes. L'amandier est naturel au Pays. On y trouve des *Ficoïdes* d'une infinité d'espèces, qui produisent tous une profusion de belles fleurs, & dont quelques-uns portent un fruit fort agréable. Le plus remarquable de tous les fruits qui sont particuliers au Cap est l'*Amaquas*, dont l'arbre est ici nommé *Kourboom* par les Européens. Sa hauteur est d'environ neuf ou dix pieds. Il est assez gros. Sa feuille ressemble à celle du poirier qui porte la *Poire-d'oiseau*. Sa fleur est d'un blanc-rougeâtre, comme celle du pommier, & rend une odeur fort douce. Elle produit des côffes, dont chacune contient cinq ou six grains de semence, de la grosseur d'un pois, de couleur brune, de forme ovale & d'un goût astringent. Son écorce est mince, couleur de cendre & fort unie. Les vers s'attachent rarement au bois. Il est flexible lorsqu'il est vert; mais en séchant il acquiert une dureté presque incroyable. Si l'on en coupe une branche, elle rend une gomme jaune & luisante.

L'arbre étoilé, est encore une production naturelle du Cap. Il est du genre nain. Ses branches sont crochues & noueuses, ses feuilles larges, tudes & épaisses, comme celles du pommier. Le fruit ressemble à la pomme-de-pin. L'écorce, qui est épaisse & ridée, est employée par les tanneurs. Les chirurgiens du Cap (46) la donnent en poudre pour la dysenterie. Le bois n'est propre qu'au chauffage.

L'arbre puant est de la grandeur du chêne. Ses feuilles ont environ trois doigts de large. Il rend une si mauvaise odeur sous l'instrument, que les ouvriers ont peine à la supporter. Mais comme le bois est d'un beau grain & fort bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur se dissipe avec le tems (47).

La racine de *Kanna* croît au Cap; mais quoique les Hottentots l'aient avec tant de passion qu'ils sont capables de tout entreprendre pour en obtenir quelque partie, ils réussissent moins que les Européens à la trouver. Le Père Tachard suppose que c'est le *Zin-fang* (48) des Chinois. En effet, il renferme

(45) Kolben, *ubi sup.* p. 75. & suiv.

(46) On a déjà vu qu'ils tiennent lieu de Médecins au Cap.

(47) Kolben, Vol. II. p. 226. & 233.

(48) Nous en parlerons plus particulièrement dans l'article de la Tartarie orientale. Voyez néanmoins ci-dessus, Vol. I.

Bakka Plante tirée de Kollben
et nommée Bangua par les Indiens



Bukhu ou Spirée Plante
tirée de Kollben.

T. VI. XXII





la plupart des mêmes qualités. Les Hottentots, qui le mâchent, en ressentent les mêmes effets que les Turcs de l'opium.

Le *Dakha* est une autre Plante fort estimée des Hottentots, qui s'en servent au lieu de tabac, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer, ou qui les mêlent ensemble lorsque leur provision de tabac est épuisée. C'est une espèce de chanvre sauvage, que les Européens sèment, mais principalement pour l'usage des Hottentots. Le *dakha*, mêlé avec le tabac, s'appelle *Buspach*. La *Spirée* est encore une Plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver, lorsque les feuilles commencent à flétrir, ils en amassent de grosses provisions, qu'ils font sécher pour les mettre en poudre. Sa couleur est un jaune luisant. Elle leur sert à poudrer leur chevelure. Ils l'appellent (49) *Bukku*, & la regardent comme une partie considérable de leur parure (50).

Le Cap est abondamment fourni de toutes sortes d'arbres & de plantes étrangères, soit de l'Europe ou de l'Inde. Le sapin, le camphrier, le cyprès, le pin, l'oranger, le limonier, le citronnier, le grenadier, le coignassier, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le poirier & le prunier, croissent ici merveilleusement; comme tous les arbrisseaux, les plantes, les racines & les fleurs des autres Pays. Les châtaigniers & les noyers y sont en abondance. Quelques Habitans ont de grandes Plantations d'amandiers, dont ils tirent un profit considérable. L'arbre qui produit la canelle est venu de Ceylan au Cap, & répond fort bien aux espérances de ceux qui l'ont apporté. Enfin les jardins du Cap sont remplis de tous les légumes & de toutes les racines de l'Europe (51).

§. II.

Animaux privés & sauvages.

IL ne manque aucune espèce de bestiaux dans les Colonies du Cap. Les bœufs y sont fort gros, sans bosse sur le dos, quoique plusieurs Ecrivains leur en attribuent faussement. Ils pèsent souvent cinquante ou six cents livres & quelquefois beaucoup plus. Les moutons sont en fort grand nombre. Leur chair est de bon goût. Les pauvres en emploient la graisse au lieu de beurre; & lorsqu'elle est fondue on y trouve peu de différence. Ce que les moutons ont de plus remarquable, est la longueur & l'épaisseur de leur queue, qui pèse entre quinze & vingt livres. Les terres voisines du Cap sont si couvertes de bestiaux, qu'il n'y a point d'année où les Hottentots n'en vendent un prodigieux nombre aux Européens, & toujours à si bas prix, qu'ils donnent un bœuf pour une livre de tabac, & un excellent mouton pour une demi-livre.

Les grandes mortalités sont rares dans leurs troupeaux; mais ils ont beaucoup à souffrir dans les temps humides, & beaucoup aussi des bêtes féroces, qui sont en grand nombre dans ces Colonies. On s'imaginera aisément, sur cette peinture, que les provisions ne sont pas fort chères au Cap. En 1698, c'est-à-dire, dans un temps où l'Etablissement des Hollandais étoit bien moins florissant qu'au-

KOLBEN.

1713.

HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Dakha, Plante
à fumer.La *Spirée*, dont
les Hottentots se
poussent.Autres productions
du Cap.Grosses des
bœufs.

Queue des moutons.

Abondance des
provisions au
Cap.

(49) Dapper dit que les Hottentots plantent le *dakha*, & qu'ils sont la seule Nation Hottentote qui sèment ou qui plantent. Il ajoute que tantôt ils le mangent, tantôt ils le pre-

nent en infusion, mais qu'il les enivre également. P. 121.

(50) Kolben, Vol. II. p. 249.

(51) *Ibid.* p. 261.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Chevaux du
Cap ; d'où ils y
sont venus.

Chiens du Cap.

Éléphants plus
gros qu'en d'au-
tres Pays.

Rhinoceros.

jour d'hui, la Compagnie faisoit donner la livre de pain pour un sol, celle de bœuf & de mouton pour deux sols ; & cent-quarante livres de bled, qui font la mesure établie, pour trois écus. Il est fort vraisemblable que depuis l'augmentation des Colonies, & lorsqu'elles produisent beaucoup plus qu'elles ne peuvent consommer, le prix des mêmes provisions doit être diminué (52).

La race des chevaux du Cap y est venue de Perse. Ils sont généralement petits & chateins. Le nombre en est si grand, qu'il se trouve des Particuliers qui en ont deux ou trois cens. Leur nourriture est de l'herbe & de l'orge, parce que le Pays ne produit point d'avoine. Ils sont à si vil prix, qu'en 1712 Kolben vit donner trois poulains pour dix huit escalins de Hollande.

Les chiens du Cap, sur-tout ceux des Hottentots, n'ont de remarquable que leur laideur (53).

A l'égard des bêtes féroces, peut-être n'y a-t-il point de Pays au monde où l'on en trouve un si grand nombre. Les éléphants y tiennent le premier rang. Ils y sont beaucoup plus gros que dans aucune autre contrée ; mais la femelle est moins grosse que le mâle. Elle a ses mamelles entre les deux jambes de devant. Un seul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandois, pour en faire l'essai, attelèrent un éléphant à la proue d'un Vaisseau considérable ; il le tira au long du rivage. Leurs dents sont une autre preuve de leur force. Elles pèsent depuis soixante jusqu'à cent-vingt livres. L'éléphant du Cap n'est pas d'ailleurs fort différent des autres. Kolben accuse d'erreur ceux qui ont supposé que ces animaux dorment debout. Il observa souvent sur l'herbe l'impression de leur corps, dans les lieux où ils avoient passé la nuit. Les Hottentots font usage de leur fiente lorsqu'ils manquent de tabac ; & le même Auteur assure qu'elle a presque le même goût. Les poils, qui forment une rouffe au bout de la queue des éléphants, sont longs d'un pied & demi, & de la même force & de la même grosseur que les soies de cochon. Ils troublent l'eau, avant que d'en boire ; apparemment pour en ôter la crudité, comme les oies, les canards & d'autres oiseaux y mêlent du sable & du gravier (54).

Le rhinoceros se fait voir souvent dans les Colonies du Cap ; mais les Auteurs s'accordent si peu dans sa description, qu'on est porté à (55) s'imaginer qu'ils ne parlent pas du même animal. Sa peau, qui est couleur de cendre, tirant sur le noir, ressemble à celle de l'éléphant par les apparences & la dureté. On ne la perce pas facilement avec le couteau. Les peintres ont représenté le rhinoceros beaucoup plus beau qu'il n'est réellement. Il n'a point d'écaillés sur le corps ; mais les écorchures des buissons & les cicatrices dont il a la peau couverte, ont de loin quelque ressemblance avec des écaillés. Sa gueule ressemble à celle du porc, avec cette seule différence, qu'elle est plus pointue. Il a le même cri, mais qui ne se fait point entendre de si loin. La corne qu'il a sur le museau est d'un gris foncé, & s'avance dans la forme d'un soc de charrue. Sa plus grande longueur est de deux pieds (56). Elle lui sert, dans sa colere, à déchirer la terre, & quelquefois à soulever de grosses pierres,

(52) *Ibid.* p. 64. & Guiv.

(53) *Ibid.* p. 8.

(54) Kolben, Vol. I. p. 96. & Guiv.

(55) Cette différence vient peut-être de ce que des espèces dans les divers Pays.

(56) Celle de quelques rhinoceros des Indes orientales a plus de trois pieds. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 470. page 540.

qu'il jette en arrière, par dessus sa tête, avec beaucoup de force. Son front est armé d'une autre corne, qui n'a jamais plus de six pouces de hauteur (57). Elle a la forme d'une moitié de jatte renversée. Elle est creuse & présente sur sa tête une espèce de dôme. Ses oreilles sont petites, & ses jambes plus courtes que celles de l'éléphant. Il a l'odorat extrêmement subtil. Avec le vent, il sent de fort loin toutes fortes d'animaux, & marche vers eux en ligne droite, au mépris des arbres & des buissons, qu'il renverse dans son passage. S'il n'est point irrité par quelque offense, il n'attaque jamais les hommes; à moins qu'ils ne soient malheureusement en habit rouge, car alors il s'élance furieusement sur eux; & s'il en saisit un, il le jette par-dessus sa tête avec tant de violence que la chute seule est mortelle. Il en fait aussi-tôt sa proie, en léchant sa chair avec une langue rude & épineuse (58). Ses yeux sont fort petits pour sa taille, & ne lui servent à voir que devant lui. Aussi la méthode la plus sûre pour l'éviter, lorsqu'on est à neuf ou dix pas de lui, c'est de sauter un peu à côté. Quoique sa course soit fort légère, il est si lent à se tourner, qu'il lui en coûte beaucoup pour se remettre en état de voir son Ennemi. Kolben en fit plusieurs fois l'expérience.

Le rhinoceros mange peu d'herbe. Il préfère les branches, les arbrisseaux, les chardons mêmes, & sur-tout une sorte d'arbruste qui ressemble au genièvre & qui est fort commun au Cap, où il porte le nom de *Rhinoceros-bush*, buisson du rhinoceros. Il est mortel ennemi de l'éléphant. Sa vue seule le met en fuite; mais s'il le surprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de son museau. Kolben mangea souvent avec plaisir de la chair de rhinoceros. La peau (59), la corne & le sang de cet animal sont employés dans la Médecine. Quantité d'Habitans du Cap se font des tasses de sa corne, & les embellissent d'or & d'argent. Le vin s'y élève & bouillonne comme s'il étoit échauffé par le feu. Si la liqueur est empoisonnée, le vase se fend aussi-tôt; ou si l'on y met du poison séparé, il tombe en pièces sur le champ. Kolben fut souvent témoin de ces merveilleux effets. Les morceaux & les racures qui restent après le travail de l'ouvrier, sont rendus soigneusement au maître de la tasse, parce qu'on leur attribue des vertus extraordinaires pour les convulsions, les défaillances & d'autres infirmités, comme au sang pour les obstructions & pour les bleiures intérieures. Kolben prend le rhinoceros pour le Leviathan.

Les chiens sauvages sont communs au Cap. Ils s'assemblent en troupes nombreuses, & ne quittent un canton qu'après l'avoir netoyé de bêtes féroces & d'autres animaux. Ils portent leur proie dans un lieu qui leur sert de rendez-vous. Les Européens & les Hottentots les suivent & prennent ce qui leur con-

Chiens sauvages

(57) Il paroît ici que Martial ne s'est pas trompé dans l'Epigramme 81. du livre IV. où il donne deux cornes au rhinoceros. L'erreur de ses critiques est venue de ce qu'ils ne connoissoient que les rhinoceros de l'Asie, qui n'ont en effet qu'une corne. La Figure insérée dans la Relation de Kolben, place cette corne sur le col de l'animal; ce qui montre qu'elle n'a point été destinée par l'Auteur & qu'elle a plutôt été copiée d'Albert Durer.

(58) Une langue de rhinoceros, qui fut apportée à Londres en 1639, étoit fort unie, mais peut être l'animal étoit-il jeune. Voyez les Transactions Philosophiques, N°. 470. p. 331. On en trouvera la description & des desseins exacts dans notre Histoire Naturelle des Indes orientales.

(59) Un Allemand prétendoit faire de grandes cures avec le sel extrait de la peau.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Deux sortes de
loups.

vient dans le tas, sans que ces animaux carnaciers en grondent. Les Hottentots mangent ce qu'ils ont pris, & les Européens le font pour leurs Esclaves.

Le Cap a deux sortes de loups; l'une, qui ressemble aux loups de l'Europe; l'autre, qui a reçu le nom de *Loups-tigres*. Ceux de la seconde espèce sont de la grandeur d'un chien de berger, ou même plus grands. Ils ont la tête d'un dogue d'Angleterre, le poil frisé comme nos chiens canards, & tacheté comme le tigre; la queue courte. Leurs griffes ressemblent à celles du chat. Ils se cachent pendant le jour dans les cavernes & sur les montagnes. La nuit est le tems de leurs ravages. Les lions, les tigres & les léopards sont leurs mortels ennemis, & ne les épargnent jamais lorsqu'ils les rencontrent (60).

Lions.
Dureté de leurs
os.

On voit souvent des lions dans les Pays du Cap. Kolben réfute quelques Modernes, qui ont accusé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut l'occasion d'en faire plusieurs fois l'expérience. Les os secs du lion deviennent si durs & si solides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il observe aussi que le tuyau de l'os tibial d'un lion est aussi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours le coup mortel à sa proie, accompagné d'un horrible rugissement, avant que d'employer ses dents à la déchirer. Une sentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707.) un lion tua un fort grand bœuf & l'emporta par-dessus une haute muraille.

Quand ils sont
en colère.

Lorsqu'un lion secoue sa crinière & qu'il se bat de sa queue les flancs & les côtes, c'est une marque certaine qu'il est en colère ou pressé de la faim. Dans cet état sa rencontre annonce la mort; mais elle est sans danger dans toute autre occasion. Un cheval qui aperçoit un lion, s'enfuit de toute sa force, & jette, s'il le peut, son cavalier par terre, pour rendre sa course plus aisée. Le plus sûr, pour un homme, est de mettre pied à terre, parce que le lion ne s'attachera qu'à poursuivre le cheval. Kolben, qui avoit souvent mangé de la chair de lion, dit qu'elle a le goût de la venaison ordinaire, sans aucune mauvaise qualité.

Exemples de leur
audace.

Deux Européens, étant un jour à se promener dans un champ voisin du Cap, virent sortir de quelques broussailles un lion qui s'élança sur eux, mais qui manqua son coup, par l'agilité de celui qu'il attaqua. Ce brave Hollandois le saisit par la crinière, & lui enfonçant le poing dans le gosier, lui prit la langue, qu'il eut la fermeté de tenir malgré toutes les secouilles, tandis que son compagnon, qui étoit armé d'un fusil, tua le monstre d'un seul coup (61). Le Gouvernement du Cap a proposé une récompense de vingt-cinq florins pour celui qui tue un lion, un tigre, un léopard, &c. La graisse de lion s'achète à grand prix dans les Colonies du Cap (62).

Un Officier Hollandois, campé avec son corps de troupes, jugea pendant la nuit, au mouvement extraordinaire des chevaux, que son camp étoit menacé de quelque bête farouche. Toutes les sentinelles furent averties de se tenir sur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer aussi tôt une escouade de soldats, qui, trouvant le mousquet sans homme, continuèrent de marcher vers quelques rochers voisins, où ils découvrirent un lion monstrueux qui faisoit sa curée de leur compagnon. Tout le camp prit

(60) Kolben, Vol. II. p. 101. & suiv.

(62) *Ibid.* p. 41.

(61) *Ibid.* p. 94. & suiv.

L'allarme & sortit pour sauver le corps ; mais le monstre étoit si bien défendu dans le creux d'un rocher , que trois cens coups de fusil ne purent , ni le blesser , ni lui causer de l'effroi. Le jour suivant , les Hollandois furent joints par un Parti d'Hottentots , qui le tuèrent bien-tôt avec leurs zagaies ; mais le corps avoit été presque entièrement dévoré dans l'intervalle.

Le tigre & le léopard du Cap ne diffèrent que par la grandeur & la disposition de leurs taches. Celles du premier sont jaunes & tout-à-fait bordées de noir ; au lieu que les anneaux noirs du léopard sont ouverts comme un fer à cheval. Les Hottentots préfèrent sa chair aux mœurs les plus délicieuses. Kolben même la trouve plus blanche & de meilleur goût que le veau. Celle des jeunes est aussi tendre , dit-il , que la chair de poulet. Ces animaux sont d'une force terrible , & causent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap. Mais ils ne mangent aucune autre bête , s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Un Bourgeois de la Ville du Cap , nommé *Bownam* , se promenant seul dans les champs , fut surpris par un tigre , qui lui sauta au col pour succer son sang. La frayeur dont il fut saisi ne l'empêcha point de se défendre. Il saisit le monstre par la tête , se débattit long-tems , & l'ayant enfin terrassé , le tint ferme sous lui par le poids de son corps. D'une main il le prit au col , & tirant son couteau de l'autre , il lui coupa la gorge. Le tigre mourut immédiatement ; mais Bowman avoit reçu quantité de blessures & perdu tant de sang , qu'il fut long-tems à se rétablir. En 1708 , deux léopards , mâle & femelle , suivis de trois jeunes , entreterent dans un parc de moutons au Cap , en tuèrent une centaine & se rassasièrent de leur sang. Ensuite , en ayant divisé un en trois parties , ils les portèrent aux trois jeunes , qui étoient demeurés à la porte du parc. Ils retournerent sur leurs pas pour prendre chacun leur charge entière , & la troupe se mit en marche avec ce butin. Mais elle avoit été découverte à son arrivée , & l'on s'étoit mis en état de l'attendre au passage. La femelle fut tuée avec les trois jeunes , & le mâle trouva le moyen de s'échapper (63).

On voit un grand nombre de buffes dans les Colonies du Cap. Ils diffèrent de ceux de l'Europe par la taille & la couleur , étant plus gros , & la plupart d'un brun-rougeâtre , quoiqu'il s'en trouve aussi de noirs. Ils ont le poil du front , rude & frisé , & tous les membres dans une exacte proportion. Ils portent la tête haute. Leurs cornes sont fort courtes & panchées vers le col. Elles se courbent en dedans , jusqu'à s'approcher beaucoup par la pointe. Leur peau est si rude & si dure , qu'on ne les tue guères qu'avec de bonnes armes à feu. Ils n'ont pas la chair si tendre ni si grasse que le bœuf. La vue d'un drapeau rouge ou le bruit d'un mousquet , leur fait pousser des mugissemens , gratter la terre & prendre furieusement leur course vers les objets de leur rage , sans être arrêtés par l'eau ni par le feu. Une troupe d'Européens étant à la chasse de ces animaux , en poussa un jusqu'au rivage de la rade. Il se tourna tout-d'un-coup ; & voyant un de ses ennemis en veste rouge , il fondit sur lui avec beaucoup d'impétuosité. Le chasseur se glissa jusqu'au bord de l'eau , & ne fit pas difficulté d'y entrer pour se mettre à couvert. Mais ce furieux animal le poursuivit de si près , qu'il ne lui laissa pas d'autre ressource que de plonger ; & l'ayant perdu de vue , il se mit à nager vers le rivage opposé , quoique l'éloi-

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

En quoi le tigre
& le léopard dif-
fèrent au Cap.

Ravages des
léopards.

Buffes du Cap
& leur usage.

(63) Voyage de Kolben , Vol. II. p. 97. & Vol. I. p. 255.
Tome V.

KOLBEN,
1613.

HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Elans du Cap.

Deux sortes d'â-
nes.

Deuxième figure
d'un des ânes
sauvages.

L'âne sauvage
du Cap est le zé-
bra.

Témoignage du
Père Tachard.

gnement fut de trois milles. Il auroit eu la force d'y arriver, s'il n'eût rencontré dans sa route un Vaisseau, d'où il fut tué à coups de fusil.

L'Elan d'Afrique, ou du Cap, est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds. Ses cornes n'en ont qu'un de long & s'élèvent en s'entrelaçant; mais elles sont droites, unies & pointues vers l'extrémité. Il a la tête & le col d'une grande beauté; la mâchoire d'en haut plus large que l'autre; les jambes longues & menues; la queue longue d'un pied; le poil uni, doux & cendré. Sa chair a le goût de celle du meilleur bœuf. Il monte sur les plus hauts rochers & passe par les chemins les plus difficiles, d'un pas léger & ferré. Ces animaux pèlent ordinairement près de quatre cens livres. Comme ils cherchent à s'introduire dans les jardins, les Blancs leur dressent des pièges, comme en Amérique, & les y prennent souvent (64).

On distingue ici deux sortes d'ânes; l'une qui ressemble entièrement à l'espèce de l'Europe. Mais l'autre, qu'on appelle *Ânes sauvages du Cap*, mérite peu ce nom, suivant l'Auteur, parce qu'à la réserve des oreilles, qui ressemblent à celles de l'âne (65), c'est un des plus beaux, des mieux faits & des plus vifs animaux qu'il eût jamais vus. Il y auroit plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées; son poil doux & lissé. On voit régner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue, une raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies, blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent, suivant l'expression de l'Auteur, agréablement l'une dans l'autre (66). La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, joint à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Telles* raconte que le Grand-Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Navendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix mille taëls d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évalués à cent-soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les Pays du Cap (67).

Il ne paroît pas douteux que cet animal ne soit le *Zebra*, qui se trouve aussi à Congo (68) & dans d'autres régions de l'Afrique. Tachard dit qu'on voit au Cap des chevaux & des ânes d'une beauté extraordinaire. Les chevaux, (suivant son témoignage, ont la tête fort petite & d'assez longues oreilles. Ils sont entièrement couverts de raies blanches & noires, qui descendent du dos jusqu'au ventre, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce Missionnaire vit la peau d'un de ces animaux, qui avoit été achetée pour la transporter en France. Il ajoute que les ânes du Cap sont de toutes sortes de couleurs; qu'ils

(64) Kolben renvoie le Lecteur à la Figure qu'il donne, dit-il, de ces trapes; ce qui marque que quelques-unes de ses Planches sont de lui.

(65) Ludolf dit qu'on pourroit les leur comparer, comme on fait en Allemagne aux che-

vaux qui les ont trop longues.

(66) Voyez la Figure. Ten-Rhyné ne leur donne que des raies blanches.

(67) Kolben, Vol. II. p. 109.

(68) Voyez ci-dessus l'article de Congo & son Histoire Naturelle.

1. Mouton du Cap.
2. Ane Sauvage.
3. Zebra du Cap.
4. Chevre Sauvage.
5. Loup Tigre.
6. Chat musqué ou
Civette du Cap.





ont sur le dos une longue raie bleue, depuis la queue jusqu'à la tête ; que le reste du corps est rayé comme celui des chevaux du même Pays, mais de raies bleues, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes d'une couleur fort vive (69). Cependant, s'il se trouve au Cap des chevaux & des ânes qui portent toutes ces marques, on a peine à s'imaginer comment ils ont pu demeurer inconnus à Kolben. La Figure qu'il en a donnée est fort différente de celle qu'on voit dans Tachard (70), où l'animal est nommé zembra dans la Planché. Kolben dit à la vérité qu'il se trouve des chevaux sauvages au Cap ; mais il assure qu'il n'y en a point un seul dans les Colonies, parce qu'ils n'ont été découverts qu'après l'arrivée de la race de Perse (71). Comme il n'en donne aucune description, il est difficile de juger si ce sont les mêmes chevaux que Tachard a décrits.

Le chevreuil & le cerf du Cap sont peu différens de ceux de l'Europe. Seulement les cornes du cerf sont sans branches, & leur longueur n'est qu'environ d'un pied. Elles s'élèvent en forme spirale dans la moitié de leur étendue.

On voit ici différentes especes de chèvres. Les chèvres privées ressemblent beaucoup aux nôtres, mais sont moins grosses. La chèvre bleue est aussi grande que nos cerfs. Son poil est d'un fort beau bleu. Ses cornes ont peu de longueur ; mais en s'élevant elles forment divers anneaux curieux jusqu'à assez près de leur pointe. Sa chair est de bon goût. L'Auteur regrette que ces animaux soient en petit nombre au Cap, quoiqu'ils soient moins rares plus loin dans les terres. La chèvre mouchetée, qui est plus grosse que la première, fréquente les Colonies en troupes de plus de mille. Ses taches sont blanches, rousses & brunes. On trouve à sa chair le goût de venaison. Ses cornes sont entrelassées vers le milieu de leur hauteur, & n'ont pas moins d'un pied de long. Les jeunes s'appriivoient assez pour se mêler avec les moutons ; mais leur chair n'est pas de si bon goût.

Kolben parle d'une autre espece de chèvre, qui lui a paru fort remarquable (72) par la beauté de sa taille & de ses couleurs, mais qui n'a pas de nom. Elle est de la hauteur d'un grand cerf. Son poil est grisâtre, avec de petites taches rouges ; excepté sous le ventre, qui est presque blanc. Depuis le front jusqu'à la gueule, il lui regne, au long du dos, une raie blanche, croisée par trois autres raies parallèles & de la même couleur, qui lui entourent le ventre à d'égales distances. Les cornes du mâle ont trois pieds de long, & les pointes deux séparément. La femelle est sans cornes. On préfère la chair de l'un & de l'autre à la venaison. La *Chèvre-plongeante* ressemble aux chèvres privées par la couleur. Elle tire son nom de la manière dont elle s'accroupit dans l'herbe, lorsqu'elle aperçoit quelque objet qui l'épouvante, avec la précaution de jetter de tems en tems quelques regards, jusqu'à ce qu'elle se juge hors de danger. On compte encore la chèvre de rocher, qui n'est pas plus grande que nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juïda, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Chevrenils &
cerfs.

Différentes es-
peces de chèvres.

Belle espece

Chèvres plon-
geantes.

(69) Voyage du Pere Tachard à Siam, . . . (71) Kolben, *ubi sup.* p. 128.
p. 65.

(70) Voyez la Figure.

(72) Voyez la Figure.

KOLBEN,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Quatre especes
de porcs.

une autre sorte de chèvre, dont les cornes ressemblent à celles du daim, mais qui n'est jamais plus grande qu'un lièvre (73).

Les porcs sont ici de quatre especes, dont les deux premières sont privées & ne demandent point de description. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres sont féroces & se nomment ici *Porcs-sauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers sont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur servir d'asiles. Le porc-de-terre, sans être fort différent des nôtres pour la forme, est de couleur rousse & n'a point de dents. Il se nourrit particulièrement de foutmies, en étendant près de leurs retraires une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il se loge, comme le blereau, dans des trous. Sa chair est bonne. On le tue d'un seul petit coup sur la tête.

Le porc-épi.

Le porc-épi n'est pas rare au Cap. Il y est haut de deux pieds, sur trois de longueur. Ses plus longues pointes, qui sont celles de derrière, sont d'environ six pouces. Il les darde de près contre ceux qui le poursuivent; & leurs blessures sont accompagnées de beaucoup de douleur & d'inflammation. Il a la tête & les pieds du lièvre. Sa chair est bonne, après avoir été fumée un jour ou deux. La carcasse, vidée de ses intestins, pèse environ vingt livres (74).

Singes du Cap.
Maniere dont
ils volent les jar-
dins.

Les singes sont ici en fort grand nombre, & n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des autres contrées de l'Afrique. Comme leur passion est extrême pour les fruits, ils sont souvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur sûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres se rangent en ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A mesure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il passe au suivant, & de celui-ci aux autres, de main en main jusqu'au premier. Cette exécution se fait avec un profond silence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, ils poussent un cri, qui sert de signal à toute la troupe. Alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux, & leur retraite est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la négligence de leurs sentinelles ne demeure pas sans punition; car lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entr'eux dans leur retour, & quelquefois on en trouve plusieurs déchirés en pièces sur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiser de petits, qui leur rendent de fort bons services, & qui veillent aux intérêts de leur Maître avec autant de fidélité que nos chiens.

Les chats de montagne, au Cap, ressemblent à ceux de l'Europe, aussi-bien que les taupes, les rats, les chats domestiques, les lièvres & les lapins. L'Isle de *Taxen* ou *Daxen*, près de la Baye de Saldanne, produit un si grand nombre de lapins qu'elle en porte aussi le nom.

Souris d'Inde.

La souris-d'Inde, ou le rat-d'eau d'Egypte, est ici de la grosseur d'un chat. Son poil est long & roide, tacheré & rayé de blanc & de jaune. Cet animal

(73) Nous les avons nommés, au Tome, faire des fouloirs de pipe.

III. daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs.

(74) Kolben, Vol. I. p. 114. & suiv.

Ou orne leurs pieds d'or ou d'argent, pour en.





Sup. T. IV. N° IV.

se nourrit, comme le furet, de serpens & d'oiseaux. Il succe aussi des œufs. La souris à sonnette est plus grosse que nos écrevilles. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Elle a le poil du dos couleur de foie, & noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légèreté.

L'hermine est commune au Cap. On y voit aussi beaucoup de *Jackals*. C'est le nom que les Européens donnent à l'animal que les Hottentots nomment *Tanti* ou *Kentli*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le renard de l'Europe.

Entre les chats sauvages il s'en trouve de tour-à-fair bleus, & d'autres qui ont au long du dos une raie rouge fort luisante. Une autre espèce, qui est la plus grande, a le corps moucheté comme le tigre, & ne fort guères des broffailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *Chats de buisson*. On nomme une autre forte *Chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens (75).

Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hollandois ont nommée *Stinkingem*, c'est-à-dire, *Boîte-puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écrevill; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la Boîte-puante s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose, & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main (76).

§. III.

Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer.

Le climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpens de quantité d'espèces différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

L'*Œil*, ou l'*Elanceur*, a reçu ce double nom de la multitude de raches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux; & de la légèreté avec laquelle il s'élance, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

L'*Arbre*, est ainsi nommée de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'enveloppe. Il est peu tacheté. Sa longueur est d'environ deux aunes, mais il n'a pas plus de trois quarts de pouce d'épaisseur. On prétend que la graisse de ce reptile, mêlée dans une chandelle avec du suif, fait

(75) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 119. (76) Le même, *ibid.* p. 133.

& suivantes.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Souris à son-
nette.

Hermine, *Jachals* ou *Kentli*.

Chats *Gingetes*.
Leur beauté.

Bête nommée
Stink-bingem ou
Boîte-puante.

Aspic du Cap
Sa chandelle.

Oeil

L'Arbre

KOLBIN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
L'Anvoë.
Le Dipias.

paraître une chambre pleine de serpens. L'Anvoë-aveugle est un serpent couvert d'écailles noires, marquées de brun, de rouge & de blanc (77). Sa morsure n'est pas fort dangereuse.

Le *Dipias* ou l'*Inflammateur*, est long de trois quarts-d'aune. Il a le dos noir & le col large. Sa légèreté est extrême dans ses attaques, & ses morsures très-dangereuses. Elles causent une soif cruelle. Un homme du Cap ayant été mordu au gras de la jambe par un de ces serpens, lia immédiatement sa jarretière au-dessus du genou, pour empêcher que le poison ne gagnât les parties supérieures. Il se rendit ensuite chez un Serrurier voisin, qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier, apprenant son infortune, lui conseilla de se priver de ce soulagement & de se faire ouvrir la jambe, qui étoit déjà fort enflée. Cette opération en fit sortir une humeur aqueuse & jaunâtre. Le Serrurier appliqua sur la plaie un emplâtre convenable, & lui fit promettre de s'abstenir de boire l'espace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme, la soif se trouva fort diminuée & l'humeur parut se rassembler. L'Opérateur leva l'emplâtre, pour ouvrir un passage à l'air, & couvrit la plaie & la recouvrit du même appareil. Il délia aussi le bandage qui étoit au-dessus du genouil, & le Malade fut bien-tôt rétabli.

Contrefon de sa morsure.

Le serpent-chevelu.

Pierre de serpent.

Le serpent-chevelu se trouve aussi dans les Pays du Cap (78). Les Portugais l'appellent *Cabra de Capello*, à cause de ses poils jaunes. Sa longueur est d'une aune, & sa grosseur de trois-quarts de ponce. On attribue les qualités les plus malignes à son poison. Le seul remède est d'appliquer immédiatement, sur la blessure, la pierre (79) de serpent, qui est assez commune au Cap. C'est une composition artificielle des Bramines Indiens, qui s'en réservent le secret (80). Elle a la forme d'une fève. Sa matière est blanchâtre au centre, & d'un bleu-céleste dans les autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée, elle s'attache à la plaie, sans bandage & sans soutien. Elle attire autant de poison qu'elle en peut contenir, & sur le champ elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en se purgeant. On recommence ensuite à l'appliquer, jusqu'à ce que cessant de s'attacher, on conclut qu'il ne reste plus de poison. Kolben en vit faire l'expérience avec succès, sur un enfant.

Les *serpens-domestiques* sont extrêmement communs au Cap; mais leur morsure est sans danger (81), comme celle d'une infinité d'autres, dont la description n'auroit rien d'utile ni d'amusant.

Cerastes ou serpent-cornu.

Tachard & quantité d'Européens du Cap, prétendent qu'il s'y trouve des serpens-cornus. Mais Kolben n'en vit aucun, & ne put se procurer d'informations raisonnables sur leur forme & leur nature (82). Celui dont on voit ici la représentation dans nos Figures, n'avoir point été pris au Cap. Il s'y trouvoit, dans le cabinet d'un Médecin. Sa forme & ses dimensions étoient

(77) Voyez la Figure.

(78) Voyez la Figure.

(79) Il y a un serpent de ce nom, & Kolben en tua plusieurs; mais il ne trouva point dans leur tête la pierre qu'on y suppose.

(80) Quelques-uns prétendent que c'est une composition de diverses parties du *Serpent-pierre*, telles que quelques endroits de sa tête, ses dents, son cœur & son foye, mêlés avec

des herbes médicinales & du bois de serpent. Mais Kolben n'a connu personne qui eût éprouvé cette recette.

(81) Il semble que c'est le même qui est adoré à Juida.

(82) Kolben ne dit pas d'où la figure qu'il en donne est tirée. Ainsi Tachard, qui nous l'apprend, est ici le plus exact.

les mêmes qu'on voit ici. On l'auroit crû d'ivoire poli. *Erasme Francisci* rapporte dans son *Bouquet des fleurs d'Amérique*, qu'on trouve autour du Mexique des serpens-cornus de vingt pieds de long & de la grosseur d'un homme. Ils y portent le nom de *Mukakouth*, c'est-à-dire, de serpent-cerf, parce qu'en effet ils ont la tête d'un cerf; mais leurs cornes ne paroissent que lorsqu'ils commencent à vieillir (83).

On peut distinguer les insectes du Cap en trois classes : les insectes de mer, de rivière & de terre. Ceux de la première classe sont en fort grand nombre. La mouche de mer est de la grandeur & de la forme de l'*Ecrevette* ou (84) chevrette. Elle s'attache aux poissons & les tourmente beaucoup avec son éguillon; comme le poux de mer, qui ressemble beaucoup à la mouche de cheval, leur fait la guerre par ses morsures. Ce poux-marin est couvert d'une écaille fort dure & muni d'un grand nombre de pieds. On voit des vers de mer qui ne sont pas moins curieux. Kolben en vante un qui n'a qu'environ six pouces de long & un pouce d'épaisseur, mais dont la tête, le col & la poitrine ressemblent exactement aux mêmes parties du cheval; ce qui devroit, dit-il, lui faire donner le nom de cheval-marin (85). La partie inférieure du corps est courbée & se termine en pointe. Au-dessus du col, le corps s'aplatit & paroît armé de côtes. Le dos est jaune & le ventre blanchâtre. L'Auteur en avoit rassemblé plusieurs, mais ils avoient été trouvés morts sur le rivage. On voit, dans les rivières, des sangsues & des serpens-d'eau, comme ceux de l'Europe, d'environ six pouces de longueur; mais on n'y trouve point de rats-d'eau.

Parmi les insectes de terre, les fourmies sont en fort grand nombre & de plusieurs espèces. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers; mais elles ne se logent jamais dans les terres cultivées. Les abeilles ne manquent point au Cap. Cependant comme les Européens reçoivent à bon marché, des Hottentots, le miel de rocher, qui est d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux que de le devoir à leur travail.

Les différentes espèces de mouches sont innombrables. On en distingue une verdâtre, qui est de la nature des *Mouches-espagnoles*, ou des cantharides, & que les Chirurgiens du Cap emploient aux mêmes usages. En général, les puces & les lentes sont ici fort incommodes en Été. Les lentes sont un des trois fleaux du Pays. Les puces & le vent achevent le nombre; mais le dernier délivre toujours les Habitans des deux autres.

Les mouches de terre, ou cette espèce de sauterelles qu'on nomme cigales, sont de deux espèces, & toutes deux fort petites. L'une a le dos brun, les ailes vertes, le ventre argenté & les jambes couleur de cendre. L'autre a la tête rouge, les ailes brun-rouge, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Elles causent toutes beaucoup de désordre dans les jardins; mais en arrosant leurs retraites d'eau de tabac, on les chasse facilement.

Le Cap a plusieurs sortes de cerf-volans. La principale est celle qu'on nomme *Cerf-volant d'or*, parce qu'ils ont en effet la tête & les ailes d'une véritable

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Trois classes
d'insectes.

Mouche de mer.

Poux-marin.
Vers de mer.

Sangsues & serpens
d'eau.

Fourmies

Abeilles.

Mouches.

Puces.

Cigales.

Cerf-volans.

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 162. les Normands, *Crevettes*, & suivantes.

(84) Les Anglois les nomment *Sirimps*, &

(85) Frazier l'appelle aussi *Cheval-marin*.

KOLBEN,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Punaises.

Papillons, chenilles, limaçons.

Scorpions.

Araignée.
Tignes, guêpes.

Millepèdes.

Trois sortes
d'aigles.

Le flammingo du
Cap.

ble couleur d'or. Le dos & le ventre sont verts, mouchetés de rouge & de blanc; les jambes grises. Ils ont deux ailes & autant de cornes. Les personnes ou les lieux sur lesquels cet animal se repose, sont regardés des Hottentots avec vénération.

Quoique ces Barbares soient mangés de poux, comme on l'a déjà remarqué, les Européens au contraire ne sont pas plutôt arrivés au Cap, qu'ils se trouvent délivrés de cette vermine. D'un autre côté ils sont fort tourmentés des punaises; & leur unique ressource pour s'en défendre, est de peindre à l'huile le bois de leurs lits & de leurs fenêtres, en y mêlant du mercure. Les papillons, & les chenilles qui les produisent, sont ici fort variés dans leurs espèces. Les limaçons ressemblent aux nôtres.

Les scorpions du Cap sont aussi dangereux par leur mortelle qualité que par le nombre. Leur longueur ordinaire est d'environ trois pouces; leur couleur, un verd-sombre, tacheté de noir. Ils ressemblent beaucoup, par la forme, à l'écrevisse de terre; excepté du côté de la queue, qu'ils ont plus longue & plus étroite.

On trouve au Cap une sorte d'araignée noire, de la grosseur d'un pois, dont la morsure est fatale lorsque l'antidote est appliqué trop tard. Les tignes nuisent beaucoup aux habits dans toutes les Colonies du Cap & demandent des soins continuels. Les guêpes sont aussi fort incommodes dans la belle saison (86).

La morsure d'un millepède du Cap est aussi mortelle que celle du scorpion. Les vignes sont empestées d'une sorte de petits millepèdes, que les Habitans nomment *Suggards*, & qui sont fort difficiles à trouver, parce qu'ils se renferment dans une sorte de coquilles ou d'envelopes qui ressemblent à la feuille de vigne flétrie. Le bled n'a pas moins à souffrir des charançons. Les crapauds sont fort rares (87) au Cap, & les Hottentots ne les distinguent point des grenouilles (88).

Les Pays du Cap produisent trois sortes d'aigles, mais peu différentes de celles de l'Europe. Les unes, qui sont de la grosseur d'une oye, ont reçu des Hollandais le nom de *Dung-bird*, parce qu'elles arrachent les entrailles des bêtes pour s'en nourrir. Elles se rassemblent quelquefois jusqu'à cent pour les attaquer. Une autre espèce, qu'on appelle *Aquila-Anataria*, c'est-à-dire, aigle aux canards, a tiré ce nom des canards mêmes dont elle fait sa nourriture. La troisième sorte enlève des tortues, & les laisse tomber sur les rochers pour en briser l'écaille; ce qui lui a fait donner le nom d'*Offisfrage*.

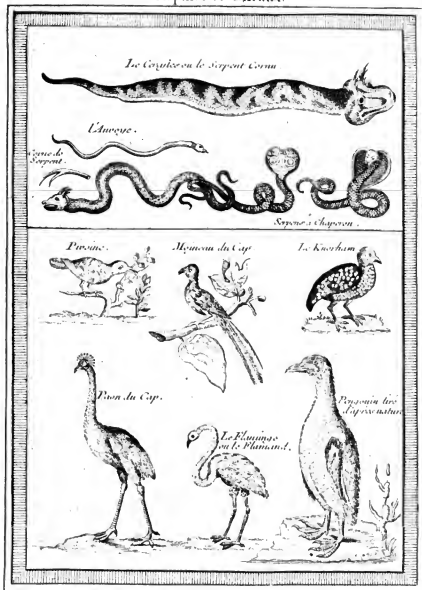
Le *Flamingo* est un des oiseaux les plus distingués du Cap (89). Il est plus gros que le cygne, avec le col plus long. Sa tête & son col sont aussi blancs que la neige. Il a la mâchoire d'en haut crochue & beaucoup plus longue que celle d'en bas; mais celle-ci est plus épaisse & plus creuse. Ce creux est rempli par la langue, qui est fort grosse & fort grasse. Son bec est armé de petites dents pointues, dont la pointe est noire & le reste d'un bleu-foncé. Les plu-

(86) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 70. & suivantes.

(88) Kolben, *ubi sup.* p. 77. & 184.

(89) Ray l'appelle *Phœnicopterus*. Voyez Willoughby, p. 310. Table 68.

Reptiles et Oiseaux.





mes inférieures de ses ailes sont noires ; celles d'en haut , couleur de feu (90). Ses jambes sont orangées , & plus longues du double que celles du butor. Ses pieds ressemblent à ceux de l'oie. Ces oiseaux sont en grand nombre dans les Pays du Cap. Ils passent le jour près des lacs & des rivières. Pendant la nuit , ils se retirent au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans les montagnes. Leur chair est saine & de bon goût. On assure que leur langue a le goût de la moëlle (90).

Le Cap a trois sortes d'oies sauvages : l'oie de montagne , qui est plus grosse que nos oies privées , & dont la tête & les ailes sont d'un verd-luisant : l'oie à jabot , qui tire ce nom de la grandeur de son jabot , dont le peuple fait des bourses où l'on porte jusqu'à deux livres de tabac ; l'oie-d'eau , qui ressemble beaucoup aux nôtres. La chair des trois espèces est également bonne. Elles sont en si grand nombre au Cap , que les Européens font peu de cas des oies privées & n'en élèvent presque point.

Un oiseau qui appartient proprement au Cap est le *Knorcock* , ou le *cocq-knor* , dont la femelle se nomme *Knorhen* , ou poule-knor. Ces animaux servent de sentinelles aux autres oiseaux , en les avertissant de l'approche d'un homme , par un cri qui ressemble au mot *Crac* & qu'ils répètent fort haut. Leur grandeur est celle d'une poule. Ils ont le bec court & noir , comme les plumes de leur couronne ; le plumage des ailes & du corps mêlé de rouge , de blanc & de cendré ; les jambes jaunes. Leurs ailes sont si petites qu'ils ne peuvent voler bien loin. Ils fréquentent les lieux solitaires , & font leurs nids dans les buissons. Leur ponte est de deux œufs. On estime peu leur chair , quoiqu'elle soit bonne. Les poules-d'eau ne sont pas rares au Cap. Mais il s'y trouve un grand nombre de faucons , qui font la guerre à toutes sortes de volaille. Les grues & les corbeaux ressemblent aux nôtres. Les corbeaux de mer sont également estimés pour leur chair & leurs plumes. La chair des grues , qui sont en fort grand nombre , est noire & dure.

On ne trouve point ici beaucoup de pélicans. Ceux du Cap sont plus gros que nos plus grandes oies. Ils ont le même cou. Leur bec , qui est large , long & droit , se termine en forme de cuillière (91). Leurs yeux sont gros , & les plumes de leur queue longues d'environ six pouces. Ils se nourrissent de serpents , de crapauds & d'autres animaux venimeux. De-là vient le nom de *Mange-serpens* , qu'ils ont reçu des Européens & l'aversion qu'on a pour leur chair (92).

On voit au Cap un oiseau de rivière que les Habitans nomment *Malagos*. Il est de la grandeur d'une oie ; mais son bec est plus court que celui du canard. Ses dents sont courtes & pointues ; ses plumes curieusement mêlées de blanc , de noir & de gris ; ses jambes plus courtes que celles du canard & plus proches du trouppion (93) , ce qui le fait marcher de mauvaise grace. Il se nourrit de poisson & plonge fort habilement.

Les *Monettes* ou les *Goulus de mer* sont en fort grand nombre au Cap. On en voit

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Trois sortes
d'oies sauvages.

Knorcock ou
Knorhen.

Poules-d'eau.
Grues & cor-
beaux.

Pélicans.

Malagos.

Goulus de mer.

(90) C'est de-là qu'il tire son nom de *Flamingo*. Ainsi c'est une grande erreur des Français d'en avoir fait *Flamand*.

(91) L'Auteur paroit ici confondre la *Spizule* avec le Pélican , quoique ce soit deux

oiseaux fort différens , comme on le peut voir dans les Figures.

(92) Kolben , Vol. II. p. 135. & suiv.

(93) C'est peut-être le Cormoran , décrit par Willoughby , p. 329.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Penguin.

de vertes, de noires & de grises, dont les plumes sont d'excellens lits aux Habitans. Elles ressemblent aux canards, à l'exception du bec, qui est pointu. Leurs œufs sont délicats.

Le *Penguin*, ou le *Penguin* (94), auquel on a peut-être donné ce nom parce qu'il est extrêmement gras, est un oiseau de la mer du Cap, à peu près de la même grosseur que le précédent; mais ses ailes sont couleur de cendre, & ses ailes si courtes qu'il a peine à voler. Il a le bec noir & les jambes d'un verd-pâle. Ses œufs sont fort estimés, mais on fait peu de cas de sa chair. Il fait son nid sur les rochers.

Paon.
Bécassines.
Auranches.

Le paon du Cap est tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Les bécassines y sont en fort grande abondance. On y rencontre par-tout des auranches (95). Elles s'approprient facilement, & la Forteresse du Cap en est bien fournie. Leurs œufs sont une fort bonne nourriture, & contiennent autant de substance que trente œufs de poule. Mais si l'on y touche elles abandonnent leur nid. On a crû mal-à-propos, qu'après avoir pondu leurs œufs dans le sable elles les laissoient couvrir au soleil, & qu'elles ne prenoient aucun soin de leurs jeunes. L'Auteur observa souvent qu'elles les couvent en se mettant dessus, & que leur soin pour les jeunes dure aussi long-tems qu'ils ont besoin de leur secours. Lorsque l'auranche s'aperçoit qu'elle ne peut échapper au chasseur, elle cache sa tête dans le premier trou qui se présente, & demeure tranquille à toutes fortes de risques. Kolben prit souvent plaisir à leur faire avaler des cailloux & des morceaux de fer, qu'elles rendoient dans la même forme & sans aucune diminution du volume.

Observation de
Kolben.

Faisans.

Faucons.

On ne remarque aucune différence entre les Faisans du Cap & les nôtres. Kolben assure la même chose des faucons, qui sont en fort grand nombre. En leur présentant la peinture d'un oiseau de leur espèce, un homme peut s'approcher assez d'eux pour les prendre au filet. On les prend aussi avec des lacets de crin (96).

Chouettes.
Canards sauvages.

Les chouettes ne diffèrent des nôtres que par la couleur. L'abondance des canards sauvages est extrême. Les uns ont la tête bleue; d'autres, couleur de maron. On les distingue encore par le bec, que les uns ont fort large & d'autres fort étroit. Les canards sauvages sont plus gros au Cap qu'en Europe.

Variété des
petits oiseaux.
Edilio, espèce
de coucou.

Les espèces de petits oiseaux sont fort variées. Les martinets jaunes & les alouettes ressemblent aux nôtres. On voit au Cap un oiseau, qui pour la grandeur, la forme & la couleur, est tout-à-fait semblable au coucou de l'Europe, mais qui a tiré le nom d'*Edilio*, de son chant, dans lequel il répète distinctement ce mot, d'un ton bas & mélancolique. Quantité d'Européens du Pays sont persuadés que l'âme d'un Parron de Barque, qui prononçoit souvent le même mot, est passée dans le corps de cet animal. Le Verdier, ou le *Chloris*, est ici fort commun. On y voit un oiseau singulier, nommé l'Oiseau-bleu, qui est de la grosseur de nos étourneaux. Les plumes de son cou & de ses

(94) L'Île Roben fut nommée d'abord Île des Penguins, du grand nombre de ces animaux qui s'y trouve.

(95) On a déjà vu leur description dans l'Histoire Naturelle du Tome III.

(96) Ten-Rhyn parle de perdrix; mais le

silence de Kolben sur ces animaux, doit faire croire que le Cap n'en a point. D'ailleurs après avoir dit en Latin, *rubicundi & cinerei plumis*, Ten-Rhyn traduit mal-à-propos des perdrix grises & rouges.

cuisse, font d'un bleu céleste. Celles du dos & des ailes sont plus sombres. Son bec, qui a trois ou quatre pouces de long, est pointu, & sa mâchoire inférieure d'un rouge foncé. On estime beaucoup sa chair.

Les merles sont de trois sortes : l'une à bec jaune & semblable aux nôtres par le plumage ; la seconde, d'un plumage brun, & la troisième d'un plumage rougeâtre. Les hochequeues ou les bergeronnettes du Cap sont plus grosses que les nôtres. Quelques-unes sont couleur de cendre, & d'autres ont le plumage jaunâtre.

Entre plusieurs sortes de chardonnerets, Kolben en distingue un qui est particulier au Cap, & qui n'est pas plus gros que le pinson. En hyver son plumage est couleur de cendre. Mais il se renouvelle en Été. La tête, le ventre, les ailes & la queue deviennent noirs ; le col & le dos d'un bel écarlate. Son bec est court, jaune & pointu. Il compose son nid de coton, & le divise en deux appartemens, avec une seule entrée. Le mâle loge dessus & la femelle dessous.

Les chauve-souris ressemblent aux nôtres. Il y a beaucoup de variété dans l'espèce des mélanges, sur-tout pour les couleurs ; & leur ramage est agréable. Le pivoine, qu'on appelle aussi Suceur de miel, ne vit que de mouches, d'abeilles & de miel (97). Son bec est long, droit & rouge. Ses plumes bleues, ses ailes & sa queue noire. Le *Longue-langue* est un oiseau plus gros que le chardonneret. Il a le ventre jaune & le reste du corps racheté. Sa langue est longue & de la dureté du fer, pointue comme une aiguille & capable de blesser ceux qui y portent la main.

Les oiseaux de Canarie sont ici en fort grand nombre, & ne diffèrent des nôtres que par la couleur. Ils nuisent beaucoup aux bleds. On voit aussi, dans les Pays du Cap, le *Serin*, l'*Ægithus*, l'*Upupa* ou la huppe, le piver, l'étourneau, &c. tous semblables à ceux de l'Europe. Les pigeons sauvages ne diffèrent aussi des nôtres que par la beauté & la variété de leurs couleurs ; comme les hirondelles, qu'on voit ici pendant toute l'année, mais en fort grand nombre pendant l'hiver. Les moineaux, les grives, les cailles, les choucas, ressemblent aux nôtres.

L'abondance des oiseaux privés, tels que les cocqs, les poules, les chapons & les cocqs-d'Inde, les rend ici moins chers que la viande de boucherie. Ils sont semblables à ceux de l'Europe (98).

§. IV.

Poissons de mer.

LA variété répond à l'abondance dans les poissons de la Mer du Cap. On y distingue le *Souffleur*, qui tire ce nom de la faculté qu'il a de souffler au-dessus de lui en forme circulaire. C'est un poisson uni & sans écailles, qui a le dos d'un jaune-foncé & comme transparent, le ventre blanc, la gueule petite, mais armée de quatre grosses dents. Sa chair est venimeuse. Un Matelot téméraire, qui eut la hardiesse d'en manger pendant que Kolben étoit au Cap (99), paya sa folie par sa mort.

(97) Voyez la Figure.

(98) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 152.

& suivantes.

(99) Le même, Vol. II. p. 186.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Merles.

Chardonneret
singulier.

Chauve-souris ;
Mélanges.
Pivoine.

Longue-langue.

Autres oiseaux.

Oiseaux privés ;
ou venimeux.

Le souffleur :
Sa chair est venimeuse.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Le Bennet.

Le *Bennet* ou le Benoit, est un autre poisson du Cap, de la longueur & de l'épaisseur du bras, pesant entre six & huit livres. On vante sa beauté. Il est revêtu de grandes écailles, d'un pourpre luisant, avec des raies couleur d'or. Ses yeux & sa queue sont rouges; les nageoires jaunes. Lorsqu'il est dépouillé de ses écailles, tout l'éclat de sa couleur pourpre se conserve sur sa peau. Sa chair est cramoisie, & cette couleur lui reste après avoir bouilli à l'eau. Elle est divisée en parties, par des membranes; sèche, mais facile à digérer & d'un goût fort agréable.

Le poisson-brun.

Le *Poisson-brun* est de la grosseur d'un bœuf & n'a pas moins de quinze ou seize pieds de long. Sa couleur est un gris-foncé. Il fait continuellement la guerre au poisson-volant. On distingue au Cap plusieurs espèces de *Cabliaux*. Les plus communs sont couleur de cendre, longs de deux ou trois pieds, avec de grandes écailles & des nageoires fort dures. Leur chair est tendre & délicate dans sa fraîcheur; mais lorsqu'elle est salée on en fait la nourriture des Esclaves.

Cabliau.

Dauphin du Cap.

Il y a plusieurs sortes de dauphins. La subtilité de leur odorat & leur vitesse à poursuivre leur proie, peuvent les faire nommer les rois des poissons. Le dauphin du Cap a la gueule grande, & munie d'un bec qui ressemble à celui de l'oie. Sa peau est douce & sans écailles. Ses dents sont petites, mais dures & pointues; sa langue longue & charnue. Il a près de chaque œil une petite ouverture. La couleur de son dos est noire, & son ventre blanc. Sa longueur est de cinq ou six pieds. Après avoir été salée quelques jours, sa chair est un fort bon aliment. Le poisson que les Portugais ont nommé *Dorados*, ou dorade, à cause de la couleur d'or dont il est revêtu, & que les Nègres appellent *Waraku-Pempe*, est une autre espèce de dauphin. Il a la chair plus délicate que le dauphin, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement.

Dorada.

Est.

On prend, dans la Baye de la Table, un poisson que les Hollandois nomment *Est*, long d'environ trois-quarts d'aune, écaillé comme le harang, à l'exception de la couleur des écailles, qui est jaune. Il a le dos noirâtre, le ventre blanc, tacheté de noir & divisé dans sa longueur par une raie noire. Sa chair est sèche, remplie d'artères, & demande une bonne sauce. Dans plusieurs Pays on fait beaucoup de cas de ses œufs (1).

Poisson-volant.

Le *Poisson-volant* se fait toujours voir sur les grandes basses, & vole quelquefois en troupes de plusieurs centaines. La différence de ses espèces n'est que dans leur couleur, & dans le nombre & la forme de leurs ailes. Les uns n'en ont que deux grandes, & d'autres deux grandes & deux petites. D'autres encore ont quatre ailes longues & étroites, de la même dimension. Kolben ayant examiné soigneusement toutes ces sortes d'ailes, les trouva semblables à celles des chauve-souris. Leur chair est une nourriture excellente; mais on n'en voit jamais hors des Tropiques.

Poisson-d'or.

Le *Poisson-d'or* du Cap a tiré ce nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil, & d'une raie d'or qui s'étend de sa tête à sa queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge. Il est d'un goût délicat. On ne voit jamais le poisson-d'or au Cap que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les basses.

(1) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 186. & suivantes.



Sauve tiré de Barbot



*Poisson armé d'une Corne
Aigle tiré de Barbot*



*Poisson volant
tiré de Kolben*



Dorsale tiré de Kolben



*Cheval marin
tiré de Ponsier*



Poisson volant



*Lion de Mer
tiré de Kolben*



*Race du Cap tiré
de Kolben*



Cheval de Rivière nommé l'achemarin au cap



L'entre de la Race du Cap



Les harangs y sont en abondance & ne diffèrent point des nôtres. Mais on n'a point encore trouvé, parmi les Européens du Cap, le moyen de les conserver, quoiqu'on en pût tirer d'autant plus d'avantage, que les harangs qu'on apporte de Hollande se corrompent presque toujours avant que d'arriver au Cap.

On trouve dans les mers du Cap deux sortes de requins, que les Européens du Pays appellent *Hayes*. Le premier est de douze à seize pieds de long. Ses dents, dont il a trois rangées, sont crochues, fortes & pointues. Il a deux nageoires sur le dos, l'une près de la tête, l'autre à la distance d'environ deux pieds de la queue; & sous le ventre quatre autres grandes nageoires, situées de la même manière, entre lesquelles est une fente près de la queue. Il a la peau rude & dure, quoique sans écailles. D'autres petits poissons montent sur lui & le sucent (1).

La seconde espèce de requins a la tête & le dos beaucoup plus larges, & diffère encore plus par les dents, dont il a six rangées. Sa peau est aussi rude qu'une lime. Sa queue se termine en croissant. Un requin médiocre de cette espèce est tout ce que deux chevaux peuvent tirer. Kolben est persuadé que ce fut un requin plutôt qu'une baleine qui engloutit le Prophète Jonas.

Le brochet du Cap ne se trouve que dans l'eau salée, & ressemble à celui de l'Europe, excepté par la couleur, qui est un jaune-foncé. Ce poisson est fort estimé au Cap.

Le *Brassem* est un poisson particulier aux mers du Cap. Les Européens du Pays l'appellent *Houtenot*. On en distingue deux sortes: le premier, plus rond, plus large & plus court que l'autre; de couleur noirâtre aux côtés, mais la tête d'un pourpre foncé. La couleur de l'autre est un bleu sombre & tacheté. Il est long de sept ou huit pouces & pèse une livre. Les deux espèces se nourrissent d'herbes de mer, de tripailles & d'immondices. On les prend rarement au filet, excepté dans le mauvais tems. Leur chair est saine & de bon goût. Trois ou quatre brassem ne se vendent que deux sols au Cap. Un autre brassem, qu'on y distingue par le nom de *Rouge-pierre*, est un très-beau poisson. Sa peau & ses écailles sont rouges, tachetées de bleu & de couleur d'or au centre. Le ventre est d'un rouge-pâle, les yeux grands & rouges, entourés d'un cercle argenté. Il passe au Cap pour un poisson fort sain, fort nourissant & d'un excellent goût. On le nomme aussi *Jacob-Everfon*, d'un Capitaine de Vaisseau qui avoit le visage d'une rougeur extraordinaire, & défiguré par de si profondes taches de petite-vérole, qu'après avoir été rasé de fort près on lui voyoit des restes de barbe dans les trous. Un Matelot, frappé de sa ressemblance avec le brassem, donna son nom à ce poisson; & l'allusion parut si juste, qu'elle fut adoptée non-seulement au Cap, mais aux Indes-Orientales & dans tous les lieux où le Capitaine étoit connu (2).

Le *Pilout* doit son nom à l'opinion qu'on a du service qu'il rend au requin en lui servant de guide. Il est très-difficile à prendre. Sa longueur est d'environ cinq ou six pouces; sa couleur, d'un brun-foncé & tacheté de bleu. Il lui

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Harangs.

Deux sortes de
requins.

Brassem de plusieurs espèces.

Le pilout.

(1) Voyez les Figures. Ces petits poissons sont les Succéurs, qu'on nomme aussi *Re-motti*.

(2) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 190. & suivantes.

KOININ,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

Lion de mer.

regne au long du dos une raie noire, d'où partent plusieurs autres raies de la même couleur. Il a quelque chose de doré près des yeux. Sa machoire inférieure, qui a l'apparence d'une scie, lui sert à s'attacher si fortement au requin, que toutes les secousses du monde ne lui font pas quitter prise. Mais lorsque le requin est pris, il l'abandonne aussi-tôt.

Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressembloit beaucoup à celle du lion (4); mais elle étoit sans crinière, & sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écailles. Sa langue étoit un peloton de graisse & pelloit seule plus de cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre; il avoit par devant deux jambes courtes, dont les pieds ressembloient aux pattes de l'oie. Deux larges nageoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derrière. Son corps s'allongeoit en queue & finissoit dans la forme d'un croissant. On en tira plusieurs barils d'huile (4).

Marfousins &
Gtampus.

Les marfousins, ou les porcs de mer, se font voir en grand nombre aux environs du Cap. On y voit aussi des gtampus, qui sont une sorte de petite baleine. En 1707 & 1709, la mer en laissa deux mortes sur le rivage, l'une de cinquante & l'autre de quarante-cinq pieds de long.

Raye.

La Raye du Cap y porte le nom de *Rock*. On a souvent trouvé plus de trois cents œufs dans son ventre. Son corps a l'air transparent. Mais elle n'est point estimée dans le Pays. On y voit un autre poisson qui lui ressemble & qu'on a nommé *Rampeur*. Il est plus grand. Sa longueur est d'environ douze pouces, sur neuf de large. Il a la peau unie & d'un brun-obscur, tacheté de blanc. Les Européens du Cap en prennent beaucoup, mais ils ne font aucun usage de sa chair.

Poisson-d'ar-
gent.

Le poisson-d'argent a la grandeur & la forme d'une carpe de livre, & lui ressemble aussi par le goût. C'est un poisson fort blanc, qui a la queue argentée, & des raies de la même couleur au bas des côtés. Il ne quitte guères la haute mer.

Brassem-pierre.

Le poisson qu'on nomme au Cap, *Stone-brassem* ou *Brassem-pierre*, ressemble beaucoup à la carpe; mais sa chair est plus délicate & moins osseuse. C'est un poisson ferme, dont la longueur est d'un pied & demi jusqu'à trois, & qui pèse entre deux & huit livres. Les brassem-pierres diffèrent l'un de l'autre par la couleur, quoiqu'ils aient tous le dos brun. Leur chair se sépare en écailles, comme celle de la morue, se mange fraîche ou salée, & se vend à vil prix. On en distingue une espèce, que la forme de leur tête a fait nommer *Flat-nosé*, ou nez-plats. Leurs écailles sont grandes & couleur de pourpre. Ils passent pour un aliment délicat, & d'autant plus estimé qu'ils sont plus rares que les premiers.

Soles du Cap.

Les soles du Cap ressemblent aux nôtres, mais sont beaucoup plus estimées des Européens du Pays, parce que la digestion en est facile & qu'on leur attribue la vertu de purifier le sang. Il se trouve des Tons dans les mers du Cap, quoiqu'on en prenne rarement. On y prend aussi des torpilles (*); mais nous

(4) Voyez la Figure. Elle n'a aucune ressemblance avec celle d'un lion-marin de la Mer du Sud, qu'on a publiée nouvellement.

(*) Ou *Serpentes*.

en avons déjà donné la description , d'après Kolben & d'autres Auteurs (5).

Le barbeau ne se trouve au Cap que dans la rivière de Drakenstein ; mais il est fort inférieur à ceux de l'Europe. Les carpes du Cap ne sont pas non plus de la bonté des nôtres & les égalent encore moins en grosseur. On y voit une sorte de poisson , qu'on a nommé *Roche* , ou poisson de rocher , parce qu'il se prend dans des trous de rochers , où la marée les laisse. Sa longueur est d'environ six pouces ; sa rondeur de deux , & sa chair d'un goût fort agréable. Les anguilles , les homars , les crabbes & les huîtres , ressemblent parfaitement à celles de l'Europe.

On remarque une variété extrême dans les limaçons-martins du Cap. On y voit des *Limaçons-porc-épis* , des *Limaçons-porc-épis de mer* , dont la coquille est épineuse ; & le *Quille-limaçon* , qui a la lienne revêtue des plus belles couleurs. Les *Klip-koufen* , qu'on nomme aussi *Limaçons-nabel* , ont deux écailles comme les moules. Elles sont toutes deux rudes & épaisses. La substance extérieure , qui les environne en forme de croute , est si curieuse , qu'on la prendroit pour un ouvrage de l'art. Elle se dissout dans le vinaigre ; & lorsqu'il n'en reste plus , la coquille offre une belle couleur de perle. Cette espèce de limaçon & la précédente , sont présentées aux Etrangers comme une rareté du Pays. On en voit d'autres , qui se nomment *Soleils* & *Etoiles de mer*. Leurs coquilles sont ou polygones ou rondes , & couvertes d'une peau épaisse & écaillée. Elles sont armées de pointes , qui s'élancent de tous côtés comme des rayons de soleil. Celles du soleil de mer sont les plus longues. Sa forme approche plus aussi du globe ; sans compter qu'il n'est pas si gros que l'Etoile.

Mais les plus remarquables de ces animaux sont les *Limaçons-perles*. Lorsqu'ils sont sur la surface de l'eau , leurs coquilles leur servent comme de barques. Ils avancent la tête assez loin dehors ; ils étendent une sorte de voile , & naviguent ainsi d'une manière fort amusante. S'ils s'aperçoivent de quelque danger , ils se retirent dans leur coquille & rentrent dans le sein de la mer. Lorsque la croute extérieure de leur maison est détruite avec du vinaigre , la surface de la coquille paroît aussi brillante que l'intérieur. On s'en sert au Cap pour faire des coupes , dont quelques-unes contiennent près de deux pintes. La mer en jette souvent sur le rivage , mais la plupart brisées par le choc des vagues ou des rochers.

Le *Limaçon-visse* , qui tire ce nom de la figure de sa coquille , est aussi un polygone , entre les angles duquel il s'élève quantité de tumeurs. On en trouve de diverses grandeurs & de différentes formes. Leur couleur dominante , lorsque la croute est détruite , est un beau rouge de flamme , curieusement mêlé de blanc , de rouge , de verd & de jaune.

On voit au Cap un coquillage , fort dangereux à manier , & que cette raison a fait nommer *Pagger* par les Portugais ; peut-être , dit l'Auteur , du mot latin *Paco*. Il a , sur le dos , une pointe de nature si venimeuse , que si l'on n'apporte un prompt remède à sa picquure , elle enflamme & mortifie la partie blessée.

Le *Jet-d'eau marin* est une autre production singulière du Cap. Il se présente à l'œil comme une éponge ou une pièce de mousse , qui tient assez fort

KOLBEN,
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.
Barbeau,
Carpe,
Roche.

Plusieurs espèces
de beaux lima-
çons-martins.

Limaçons-per-
les.

Limaçons-visse.

Pagger , coquil-
lage dangereux.

Le jet-d'eau-ma-
rin.

(5) Voyez l'Histoire Naturelle du Tome III.

KOLBEN.
1713.
HISTOIRE
NATURELLE
DU CAP.

aux rochers pour résister aux vents & aux vagues. Sa couleur est verdâtre. Il distille une humeur aqueuse ; & dans l'intérieur il renferme une substance charnue, qu'on prendroit pour un gésier. On ne lui découvre aucun signe de vie animale ; cependant, pour peu qu'on le touche, il pousse, par deux ou trois petits trous, de fort beaux jets d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, jusqu'à ce que son réservoir soit épuisé.

Moule-crabbe.

La mer du Cap offre une sorte d'écrevisse, nommée *Moule-crabbe*, qui, outre l'écaille dont elle est revêtue, en a une autre qui lui sert de maison. Mais elle n'en fort jamais assez loin pour s'en séparer tout-à-fait.

Tortues du Cap.

Des trois espèces de tortues qui se trouvent dans d'autres lieux, on ne voit au Cap que la Tortue-de-terre. Elle y est en abondance. Sa chair est blanche & d'excellent goût. Son foie & ses œufs passent pour un mets délicat ; mais elle est si petite qu'elle n'a pas plus de quatre pouces de largeur. La couleur de sa tête & de ses pieds est brune. Son écaille est si dure, qu'un chariot bien chargé passe dessus sans qu'elle en souffre. L'aigle-*offisfrage*, dont on a parlé, est obligée de la laisser tomber plusieurs fois sur les rochers, avant qu'elle soit assez brisée pour lui servir de nourriture (6).

Vache-marine.
Description de
la vache marine.

La vache-marine, dans la Mer du Cap, approche du rhinocéros par la grosseur & la couleur, mais elle a les jambes plus courtes. Sa tête ressemble assez à celle du cheval ; ce qui lui a fait donner par Tellez & Thevenot le nom de cheval-marin (7) ; mais elle est plus large & plus courte, comme celle du bœuf. En s'élevant sur la surface de la mer ou des rivières, elle souffle de l'eau par ses narines, qui sont fort larges. Ses oreilles sont petites, aussi-bien que ses yeux ; ses jambes courtes, rondes & de la même grosseur dans toutes leurs parties. Ses sabots ne sont pas fourchus, mais creusés au-dessous par deux petits canaux qui se traversent en croix. Sa queue n'est pas plus longue que celle de l'éléphant, avec moins de poil, quoique ce soit le plus dont la Nature ait orné son corps. La tétine de la femelle est petite, mais placée, comme celle des vaches, entre les jambes de derrière. Kolben vit souvent des femelles allaiter leur veau, qui étoit à peu près de la grandeur d'un mouton. La peau d'une vache-marine n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cet animal a dans la mâchoire inférieure quatre dents fort remarquables, qui s'avancent assez loin hors de la gueule ; deux de chaque côté, l'une droite & l'autre tortue. Elles sont toutes quatre de la grandeur d'une corne de bœuf, c'est-à-dire, longues d'environ un pied & demi, extrêmement blanches & du poids d'environ dix livres. On les estime plus que l'ivoire, parce que leur couleur ne s'altère jamais. La vache-marine n'approche jamais du rivage que pour y chercher sa nourriture. Elle a l'odorat si fin, qu'elle découvre un homme ou tout autre ennemi, dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup sa chair au Cap. Elle s'y vend quelquefois douze ou quinze sols la livre. La graisse s'emploie, comme le beurre, pour les saucés, & se mange même étendue sur le pain. Kol-

Usage qu'on en
fait au Cap.

(6) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 198. & suivantes.

(7) Ten Rhyné le lui donne aussi ; mais il n'y joint aucune description. *Martin*, *Nieuhoff* & *Francisci*, l'appellent Vache de mer. Kolben la prend pour l'hippopotame, ou

le cheval de rivière. Dans la Figure qu'il en donne, on ne voit point les dents de l'animal, au lieu qu'elles paroissent dans les Figures de *Ludolphe*, de *Breckman*, de *Labar* & des autres.

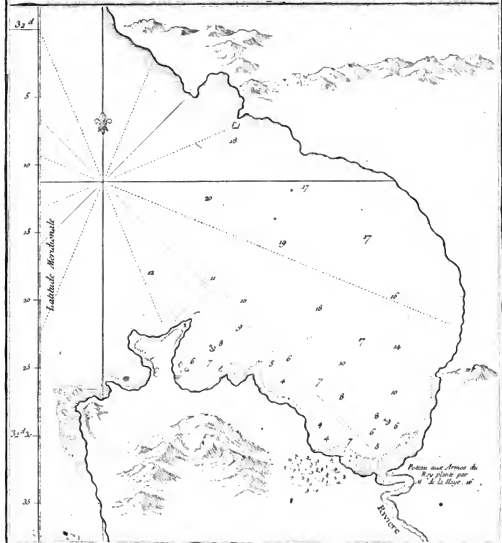
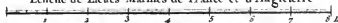


CARTE DE LA BAYE DE SAINTE HELENE

Dressée sur les Remarques des Navigateurs.

Par N B Ing^e de la Marine

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre



Tom V. N^o 3.

ben, d'accord là-dessus avec Beeckman & Sudolfe, prend la vache-marine pour le Behemot du livre de Job (8).

CHAPITRE VI.

Observations sur les Contrées maritimes & sur les Isles qui sont entre le Cap de Bonne-Esperance & le Cap de Guardafu.

Par le Capitaine ALEXANDRE HAMILTON.

HAMILTON.
1720.

Introduction

LA Côte orientale d'Afrique est peu fréquentée des Nations de l'Europe, en comparaison des Côtes occidentales. On n'y connoit point d'autres Etablissmens Européens que ceux des Portugais, qui n'ont même rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Aussi les Voyageurs nous offrent-ils peu d'éclaircissmens sur toutes ces Régions, qui ne se trouvent déjà renfermés dans l'Histoire des premiers Voyages & des Conquêtes de la Nation Portugaise, dont les Auteurs de ce Recueil ont fait comme la base de leur entreprise. Cependant, pour ne rien négliger qui appartienne au dessein de cet Ouvrage, ils ont pris soin de recueillir tout ce qui regarde l'état moderne des Parties orientales de l'Afrique, dans les Ecrivains dont ils ont pu se promettre de véritables lumières. Tel est particulièrement le Capitaine Hamilton, qui nous a donné en 1726 deux Volumes *in 8°*. sous le titre de *Nouvelle Relation des Indes-Orientales*. Tels sont encore quelques Historiens Portugais, qui ont travaillé sur les Mémoires des Voyageurs & des Aventuriers de leur Nation, dans un tems où son pouvoir étoit plus considérable qu'aujourd'hui sur cette Côte. C'est d'eux qu'on empruntera ici tout ce qui regarde Sofala & cette grande partie de la Côte qui appartient à l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Contrées maritimes qui suivent le Cap de Bonne-Esperance.

DEPUIS le Cap de Bonne-Esperance jusqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuse, dont l'infociabilité des Hottentots ou la pauvreté du commerce a toujours éloigné les Marchands de l'Europe. Cependant le Capitaine Hamilton a connu quelques Vaisseaux Anglois qui se rendoient des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphants, & qui tiroient assez de profit de ce voyage; mais ils n'y employoient pas moins de deux ans & demi. Le Pays, quoique fertile, est mal sain; les bois épais & composés de diverses sortes d'arbres, où les éléphants, les lions, les léopards, les ours, les loups, les daims & les renards sont en grand nombre. Les rivières ne sont pas moins fournies de poisson, de manates & de crocodiles. On voyoit, en 1718, dans le Pays de Natal, un Pyrate pénitent, qui ayant renoncé à sa détestable profession, s'y étoit retiré pour mener une meilleure vie (9).

Anglois qui font
le Commerce à
Tierra de Natal.

(8) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 129.
& suivantes.

(9) Hamilton's new account of the East Indies, Vol. I. p. 4.

HAMILTON.

1720.

Côte de Natal & Agoa.

Naufrage d'un Vaisseau Anglois. Humanité des Habitans.

Propriétés du Pays.

Faune naturelle des Habitans.

Cornes de rhinocéros que l'Auteur vit à Bombay.

Il n'y a point de commerce entre Natal & Agoa, par les mêmes raisons sans doute qui le rendent si difficile sur toute cette Côte; & l'Auteur s'imagina que les premiers Anglois qui y abordèrent y furent jetés par quelque accident. En 1683, un Vaisseau de cette Nation, nommé le *Johanna*, s'étant brisé aux environs d'Agua, trouva plus d'humanité & de secours dans les Habitans, quoiqu'ils paissent pour extrêmement barbares, qu'il n'en auroit reçu de plusieurs Peuples qui s'attribuent de grands principes de religion & de politesse. Touchés du malheur de leurs Hôtes, non-seulement ils leur fournirent les nécessités de la vie, mais ils les aidèrent à sauver une patrie de leur égaraison. Pour une petite quantité de couteaux, de cizeaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils se chargèrent de transporter dans un Pays voisin tout ce qu'on avoit pu sauver du naufrage, & de fournir, par-dessus le marché, des vivres aux Anglois sur la route. Après les avoir conduits l'espace d'environ deux cens milles, ils leur procurèrent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant lesquels ils ne firent pas moins de sept ou huit cens milles. Ils trouverent ensuite de nouveaux porteurs, qui les conduisirent & leur fournirent des provisions jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Quelques Anglois, qui tombèrent malades en chemin, furent portés dans des hamacs, sur les épaules de ces charitables Nègres. De quatre-vingt il n'en mourut que trois ou quatre dans une route si longue & pénible (10).

Middleton avoit appris toutes ces circonstances de la bouche même d'un de ces Voyageurs, qui lui raconta aussi que la fertilité naturelle de la terre rendoit les Habitans des mêmes Pays indolens, simples & paresseux; que leurs rivières sont bien peuplées de poisson & d'oiseaux, sans parler des manarées (11) & des crocodiles; leurs bois remplis de grands arbres & de toutes sortes d'animaux, tels que des vaches & des taureaux sauvages, des éléphants, des rhinocéros, des lions, des tigres, des loups & des renards; & qu'on y voit aussi plusieurs sortes d'oiseaux & d'animaux ailés, entre lesquels il nommoit particulièrement des autruches; que les Habitans ont quelques notions d'une Divinité, & qu'ils l'honorent par des danses & des fêtes, parce qu'ils ont l'humeur naturellement gaie. L'Auteur en rapporte un exemple, qu'il tenoit d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait le voyage de Tierra Natal en 1718, par les motifs du commerce. Les Habitans s'étant assemblés en grand nombre près d'une rivière où son vaisseau étoit à l'ancre, un jeune Indien de l'Equipage descendit à terre avec son tambour, & se mit à battre de toute sa force sous quelques arbres voisins de l'assemblée. A ce son tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe commencerent à sauter, & les vieux suivirent bien-tôt leur exemple. Ce bal imprévu dura long-tems. Mais les vieux se sentant fatigués offrirent quelques œufs & des fruits au Tambour, & le prièrent de finir. Il les satisfit aussi-tôt, & tous les Danseurs s'affirent à terre, fort échauffés de leur exercice.

Middleton rend témoignage qu'étant à Bombay il y vit plusieurs cornes de rhinocéros qu'on y avoit apportées de cette Côte, plus longues qu'il n'en avoit jamais vues aux Indes ou à la Chine. L'une étoit composée de trois petites

(10) *Ibid.* p. 3. & suiv.

(11) C'est la vraie vache-marine, qui est fort différente de celle de Kolben. Voyez l'Histoire Naturelle du Tonle III.



cornes, qui sortoient de la même racine, dont la plus longue étoit de dix-huit pouces, la seconde de douze & la troisième de huit; mais elle étoit plus petite que celles de l'Inde, & plus aigue par la pointe. Le Capitaine qui l'avoit apportée faisoit voir aussi un oiseau noir qui venoit du même Pays, & qui étoit de la grosseur d'un gros canard. Il avoit le bec long, droit, épais & fort pointu; les yeux creux, les jambes longues de douze ou quinze pouces, & fort grosses. Il étoit d'une extrême voracité pour la chair & le poisson. Les rats & les grenouilles n'échappoient guères à la griffe. Aussi-tôt qu'il avoit pris quelque animal vivant, il le jetoit en l'air, à la hauteur de deux ou trois aunes, & le recevoit sur la pointe de son bec. Il recommençoit cet exercice jusqu'à la mort de l'animal.

Entre Angoa & Mozambique, la Côte est fort dangereuse. Elle étoit connue autrefois sous le nom de Sofala & de Quama (12); mais les Portugais la nomment aujourd'hui *Sena*. Elle con tient les Etats d'un grand nombre de Princes, car leur ambition se borne à de fort petits territoires. Les Habitans sont Nègres & Idolâtres (13), à l'exception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Christianisme, & que l'Auteur accuse d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers.

On trouve, dans le Pays de Sena, une grande abondance de dents d'éléphants, & de basor à dix-huit ou dix-neuf carats. Mais les Habitans, à qui leurs terres fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie, se livrent à leur indolence naturelle. Ils ont le corps grand & robuste. Leur hardiesse est extrême à la guerre. Ils ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la Côte un petit nombre de Pièrres, pour tenir les Nègres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoient à Mozambique. Un Portugais, qui avoit fait le voyage de Mozambique à Sena, racontoit à l'Auteur que les Habitans à qui l'on offre pour le commerce quelques petits grains de verre, de diverses couleurs, font dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le remplissent de la même mesure de poudre d'or, qu'ils donnent en échange. Il ajoutoit que pour une certaine mesure d'étoffe bigarrée, qu'on nomme *Lonji* de Cambaye, ils donnent une dent d'éléphant de la même grandeur. Mais les récits de Portugais, observe l'Auteur, ne méritent pas toujours beaucoup de foi; car s'ils avoient tant de facilité à se procurer de l'ivoire & de l'or, pourquoi les verroit-on si pauvres dans routes leurs Colonies de l'Inde? Ce Pays, suivant les conjectures de Hamilton, est l'Ophir où Salomon envoyoit ses Flotes de la mer rouge; plutôt du moins que Sumatra, où l'on ne conçoit point qu'en suivant les côtes, les Vaisseaux de ce Prince pussent aller & revenir dans l'espace de trois ans.

Mozambique est une Isle qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle est fortifiée par l'art & la nature; mais l'air y est si mal sain, que les Crimi nels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, suivant les Loix de leur Nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil; car cinq ou six années de séjour à Mozambique passent pour une longue vie.

HAMILTON.
1720.
Oiseau singulier.

Côte de Sena.

Qualités des
Habitans.

Commerce ex
traordinaire.

Mozambique.

(12) Il y a *Quama* dans l'Original.

(13) *Barbari*, dans l'Original.

HAMILTON.
1720.
Propriétés de
ce Port.

Cette place est un Port de rafraîchissement pour les Vaisseaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y paillent ordinairement trente jours, pour donner le tems de se rétablir aux Soldats & aux Matelots, qui ayant contracté en mer l'hydropisie & le scorbut, sont bien-tôt guéris par l'usage des fruits acides & des racines du Pays. Leurs Bâtimens emploient généralement tout le mois d'Août pour se rendre de Mozambique à Goa.

On dit qu'il y a des
Habitués.

Les Habitans de Mozambique, comme ceux du Continent, sont des Nègres de haute taille, beaux & bien proportionnés, qui sont d'excellens Esclaves. Les Vaisseaux de Roi & les Navires Marchands en transportent un grand nombre dans l'Inde, où les Portugais Indiens les aiment beaucoup, soit de l'un ou de l'autre sexe. Aussi-tôt que leurs enfans commencent à parler un peu la langue Portugaise, ils sont baptisés & deviennent zélés Catholiques. Après le Bâptême, on leur suspend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de respect. Ceux qui ont le bonheur de tomber entre les mains d'un Maître un peu zélé pour la Religion, sont instruits dans l'étude des lettres, & quelquefois élevés au Sacerdoce. L'Auteur a connu plusieurs Prêtres de cette race aux environs de Goa (14).

Quilou.

Entre Mozambique & Monbassa on rencontre le Pays de *Quilou*, dont la Côte est si dangereuse, que le commerce ne s'y fait qu'avec des barques.

Monbassa.

Monbassa, ou Monbasa, est une île voisine du Continent, à la distance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier, mais elle l'étoit naturellement, lorsque les Portugais s'en rendirent Maîtres il y a deux cens ans. Ils la possédèrent jusqu'en 1693, que les Arabes *Muskats* s'en saisirent avec peu de peine, & passèrent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui étoient à la défense. Les vainqueurs y trouverent pour butin environ deux cens tonneaux d'ivoire, qui valoient dans les Indes cent vingt-cinq mille livres sterling. Les éléphans du Pays sont fort gros, & les hommes, dit l'Auteur, le sont aussi. Ils n'ont pas d'autre religion que l'idolatrie, à la réserve de ceux qui faisoient leur demeure près des Portugais, & que l'habitude de les voir avoir convertis, mais qui ayant aujourd'hui les Arabes pour voisins, sont devenus zélés Musulmans, parce qu'ils ont pris plus de goût pour une Religion qui permet la Polygamie & le concubinage, deux usages favoris des Nègres.

Patta.

Patta, qui suit Monbassa sur la même Côte, est passée aussi dans les mains des Arabes. Ce Pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'Esclaves à Muskat. Autrefois les Anglois, les Portugais & les Mores des Indes entretenoient ici un commerce avantageux, quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formerent sur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux Habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres intérieures soient habitées par des Infidèles, toutes les Côtes suivantes, qui comprennent les Pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Yaman (15), jusqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Est, ont reçu la Religion Mahometane. Il y reste néanmoins dans les cérémonies, les usages & les traditions, quelques vestiges de l'ancien culte.

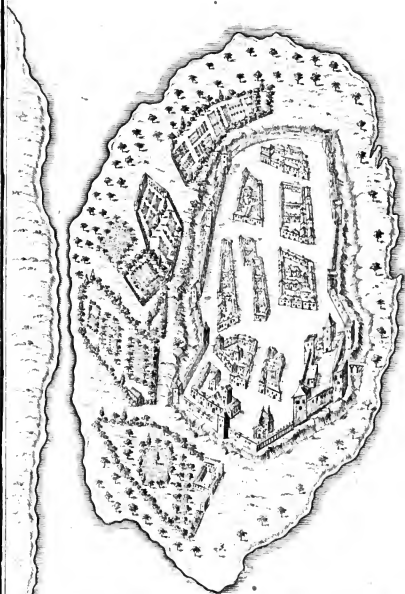
Les Arabes s'y
sont établis.

Religion de tous
ceste Côte.

(14) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 7. & en prenant *Agan* pour *Taman* ou *Teman*, qui est dans l'Arabie.

(15) Il paroît que l'Auteur s'est ici trompé

PLAN DE L'ISLE ET VILLE DE QUILOA
Tire de l'Anglois



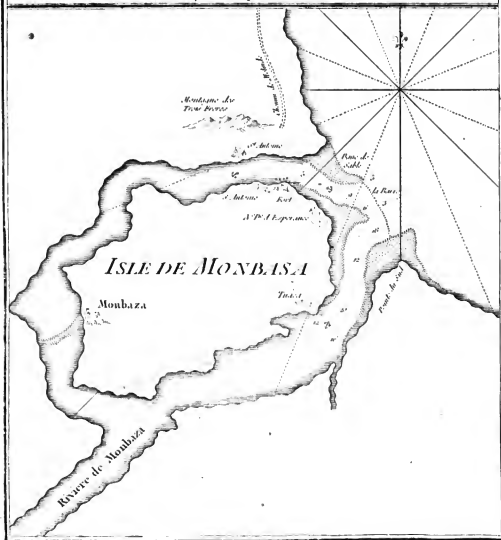


CARTE DE L'ISLE DE MONBASA

Située à la Côte Orientale d'Afrique par 5 degrés de Latitude Meridion^{le}

Tour du Peuple anglais.

Luc Lowe



James H. McHugh



Les Arabes de Mocka & des autres parties de l'Arabie heureuse (16), qui ont pris inutilement beaucoup de peine pour instruire les Habitans de cette grande Côte, les regardent comme des Schismatiques & des Hétériques endurcis.

Magadoxa, que les Portugais nomment *Magadocia*, est une assez grande Ville, située à deux ou trois milles de la mer, d'où les mosquées & les autres édifices forment une très belle perspective. Deux rai sons rendent son Port désert. La première est une chaîne de rochers, qui bordent la Côte à la distance d'un mille du rivage. Quoique le canal, qu'ils forment entr'eux & la terre, soit fort uni, & qu'il n'y ait pas moins de deux ou trois brasses d'eau, il n'y a point de rivière où les Vaisseaux puissent être à couvert lorsque les vents de mer soufflent avec violence. Un second obstacle est le regne ouvert de la violence & du larcin, qui sont autorisés avec tant de licence, qu'il n'y a point de fond à faire sur les engagemens communs de la bonne-foi. L'Auteur rapporte à cette occasion un exemple fort tragique de la barbarie des Habitans. En 1700, un Vaisseau de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, nommé l'*Albermale*, qui faisoit voile à Sutate, ayant eu le malheur de tomber, plutôt qu'il ne s'y attendoit, sous les moussons de l'Est, qui le poussaient vers la Côte de *Magadoxa*, alla jeter l'ancre au côté Sud-Est de l'île *Johanna*, pour attendre la fin de ces fâcheuses moussons. Au mois de Mars, il hasarda de se remettre en mer; mais le tems étant encore peu favorable, il retomba sur la même Côte, où la vue de *Magadoxa* lui fit prendre une opinion fort avantageuse d'une si belle Ville. Il ne douta point que ce ne fut un lieu de commerce; & dans cette idée, il envoya sa Chaloupe au rivage, avec le Trésorier du Vaisseau & quatre Matelots, chargés de se procurer des informations, avec ordre de se tenir sur leurs gardes, & de ne faire descendre qu'une personne à la fois. Ils passèrent les rochers, & mouillèrent près du rivage. Les Habitans de la Ville se présentèrent pour les recevoir, avec quelques bestiaux qu'ils paroissent disposés à leur vendre. Le Trésorier, jeune-homme sans expérience, oublia les ordres du Capitaine, & descendant avec trois de ses Matelots, n'en laissa qu'un pour garder la Chaloupe. Ils eurent même l'imprudence de laisser derrière eux leurs armes à feu; & séduits par les civilités feintes des Habitans, ils se mêlèrent familièrement avec eux. Mais c'étoit se livrer à des perfides, qui faisoient une occasion si peu attendue, les entraînent brusquement dans leur Ville. Celui qui gardoit la Chaloupe ignorant la disgrâce de ses camarades, accorda l'entrée de sa Barque à d'autres Nègres, qui se saisirent aussi de lui, & tirèrent la Barque assez loin sur le rivage.

Le Capitaine avoit observé de son bord tout ce qui s'étoit passé à terre. Il se hâta d'envoyer une autre Chaloupe, bien équipée, dans l'espérance d'obtenir la liberté de ses gens, en payant leur rançon. La Chaloupe passa quatre jours au rivage, sans pouvoir engager les Habitans dans aucune sorte de communication. Enfin, n'ayant rien à se promettre de la force, le Capitaine se vit obligé de lever l'ancre & d'abandonner ses gens au repentir de leur folie. On n'a jamais appris dans l'Inde ce qu'ils étoient devenus.

On trouve plus d'accès sur les Côtes d'*Yaman* (17) & de *Zeyla*,

(16) Les Portugais prononcent sans doute *Magadocia*; car *xa* est pour eux *cha*.

(17) *Ajan*, sans doute.

HAMILTON.
1720.

Magadoxa;

Raisons qui empêchent les Marchands de fréquenter ce Port.

Exemple de la barbarie des Habitans.

Anglois enlevés par les Habitans.

Ils sont abandonnés de leur Capitaine.

Côtes d'*Yaman* & de *Zeyla*.

HAMILTON.

1710.

Caractère & pa-
rure des Habi-
tans.

qui se terminent toutes deux au Cap de Guardafu. Les Habitans apportent au rivage des moutons, des chevres, du poisson & des fruits, pour les vendre aux Vaisseaux que le calme arrête quelquefois contre la terre. Ils sont de haute taille, mais d'une maigreur qui laisse appercevoir la grosseur de leurs os, & plutôt bazanés que noirs. La pèruidie, l'avarice & la cruauté forment leur caractère. Ils portent pour habits des hautes chausses qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied, ou plutôt une pièce d'étoffe grossière qui les prend à la ceinture, avec une robe ouverte par devant, mais sans manches, qu'ils appellent *Kamlin*. Elle est composée de poil de chameau, ou de laine de mouton, aussi dure que la soie de porc. Leur tête est couverte d'un turban de grosse soie, qui achève leur parure.

Moutons du
Pays.

Les moutons du Pays ont la laine du corps blanche, & la tête de la noirceur du jais. Leurs oreilles sont petites, leur taille grosse, & leur chair délicate. Leur queue n'est pas moins large que leurs fesses. Elle a sept ou huit ponces de long, & l'Auteur compare sa forme à celle d'un oreiller sans coins. Mais de l'extrémité de cette masse il sort une autre petite queue de cinq ou six ponces, qui ressemble beaucoup à celle d'un cochon de lait (18).

Deux Algues
sur la Côte de
Zeyla.

Du Cap de Guardafu jusqu'à Zeyla, on compte environ cent vingt lieues. Cette Côte est aussi difficile que les Habitans sont farouches. On n'y connoît que deux places qui fournissent de l'eau fraîche; l'une à l'Est du Mont *Felix*, qui se nomme en Atabe *Baha Felek* ou *Feluk* (19), c'est-à-dire, montagne des chameaux; on y trouve une petite rivière d'eau douce. L'autre nommée *Khaji*, est dix lieues plus à l'Ouest. *Khaji* se reconnoît aisément au revers d'une montagne qui s'avance fort près de la mer, & dont le côté Nord est composé de sable blanc, qui se fait appercevoir de dix lieues sous la forme d'une grande voile. Mais plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient dans la nécessité de toucher à l'une de ces deux Places en revenant des grandes Indes, ont eu le malheur d'y périr.

Malheureux sort
d'un Vaisseau.

L'Auteur raconte qu'un de ces Bâtimens fut surpris avec sa propre Chaloupe, qui avoir abordé au rivage pour remplir les tonneaux. Les Habitans s'en faisaient, tandis que les Marelots étoient occupés de leur travail, & les massacraient tous, à l'exception de deux Mousles. Ensuite s'étant approchés du Vaisseau pendant la nuit, il y entrèrent avant qu'on eut le tems de les reconnoître, & firent main-basse sur tout l'Equipage, qu'ils trouverent déarmé. Après avoir déchargé le Vaisseau, il le coulerent à fond. Les deux Mousles, de qui l'on apprit ensuite toutes les circonstances de cette funeste aventure, furent conduits dans la Ville d'Aden, qui est située vis-à-vis du même lieu, & vendus pour l'esclavage. Mais le Capitaine d'un Vaisseau de Surate, qui se trouvoit alors dans ce Port, les acheta tous deux, & les transporta aux Indes.

Baye & rivière
sur-côté de Zeyla.

La mer est si profonde sur cette Côte, qu'il ne faut pas se promettre d'y pouvoir mouiller à plus d'un mille du rivage. Au-delà de Zeyla, dans l'intérieur de la mer rouge, on rencontre une grande rivière, dans une profonde baie, qui est opposée à Babelmandel; mais l'embouchure, quoique fort large, est très-profonde & remplie de rochers & de bancs de sable, avec des tournans d'eau qui ôtent aux Marelots la hardiesse de s'en approcher. C'est à cette rivière que commence la Côte des Abissins, qui s'étend l'espace de

(18) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 11. &
suivantes.

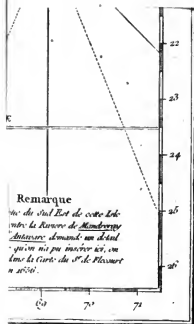
(19) Felix est sans doute une corruption de
Felek. Voyez ci-dessus, Tome I.

deux cens lieues, jusqu'à Suvaïou. & négligeant d'observer ces deux mesures...



HAMILTON,

qui se terminent toutes deux au Cap de Guardafu. Les Habitans apportent



Tom. I. N. 11

deux cens lieues, jusqu'à *Suaquen*, & présente plusieurs grandes montagnes HAMILTON.
1720.
qu'on découvre facilement de la Côte d'Arabie (10).

5. II.

Isles des Mers d'Ethiopie.

L'Isle de Madagascar, que les Portugais ont nommée *S. Laurent*, est une Madagascar & ses productions.
des plus grandes du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux besoins de la vie. Ses bestiaux sont nombreux. Leur chair est excellente, sur-tout la masse ou la grosse tumeur qui leur croît entre le cou & les épaules. On y trouve aussi une assez grande abondance de daims & de chevres. Les Portugais, en descendant pour la première fois dans cette Isle, y laissèrent un troupeau de porcs, qui ont multiplié merveilleusement. Ils donnerent des noms à quantité de rivières & des Caps, qui sont aujourd'hui fréquentés par les Vaisseaux de l'Europe, mais qui servent principalement de retraite aux Pyrates. Les François avoient formé à l'Est de l'Isle (21) un Etablissement, qu'ils nommoient *Port Dauphin*; mais s'étant aperçus que les profits du commerce ne répondroient point aux frais de la Colonie, ils ont pris le parti de l'abandonner. Port Dauphin, ancien Etablissement François.

Les Anglois entreprirent autrefois d'établir un commerce d'Esclaves sur la Côte Ouest de l'Isle, particulièrement dans la Baye de *S. Augustin* & dans les deux endroits qui portent le nom de vieux & de nouveau *Messalig*; mais ils redoutent aujourd'hui les Pyrates, sur-tout depuis que plusieurs Escadres de leur Nation ont croisé sans succès dans ces mers. Un simple Vaisseau, commandé par le Capitaine *Mollar*, fit plus d'expédition, en 1704, que toutes les Flotes qu'on avoit armées avec beaucoup de dépense. Sa cargaison étoit composée de bière forte & d'eau-de-vie, qu'il se proposoit de vendre aux Pyrates. Ils s'en saisirent, à la vérité, comme d'un présent, & la plus grande partie de son Equipage ne fit pas difficulté de s'engager à leur service; mais cette abondance de liqueurs leur fit pousser si loin la débauche, qu'il en périt plus de cinq cens à force de boire. Commerce des Anglois ruiné par les Pyrates.

Mort singulière de cinq cents Pyrates.

On raconte dans l'Inde, & l'Auteur se fit confirmer par un Pirate de Bengale, que le Capitaine Littleton, avoit pris à bord de l'*Anglesey* quelques Brigands de cette troupe, mais que de justes raisons l'avoient engagé à leur rendre la liberté. On ajoutoit que voyant les Pyrates de Madagascar dans l'embarras pour nettoyer le fond de leurs grands Vaisseaux, il leur avoit rendu généreusement service en leur accordant plusieurs secours.

Madagascar est environnée d'Isles, de rochers & de bancs de sables, qui forment des écueils dangereux. *Ste Marie*, qui est située à l'Est, forme le premier azile que les Pyrates choisirent dans cette mer. La Rade y étoit assez bonne pour les mettre à couvert, quoique l'accès ne fût pas sans difficultés. Mais apprenant qu'ils étoient menacés par quelques Escadres Angloises, ils se retirèrent dans la grande Isle, où ils se sont établis par des mariages. L'Auteur est persuadé qu'il ne seroit pas difficile de les en chasser. En 1722, l'Amiral Mathews, chargé de cette entreprise, reconnut qu'ils avoient abandonné Isles & Ecueils sur lesquels de Madagascar.

(10) Hamilton, *ubi sup.* p. 23. & suiv.

(21) La position exacte de leur Fort étoit à la pointe Sud-Est de l'Isle.

HAMILTON.

1710.

Expédition de
Matthews contre
les Pyrates.

L'Isle Ste Marie. Il y trouva même, dans plusieurs endroits, quelques restes de leurs brigandages, tels que du poivre, qu'ils avoient laissé dans la terre, de l'épaisseur d'un pied. De-là, il se rendit dans la grande Isle avec son Escadre; mais les Pyrates avoient eu la précaution de mettre leurs Bâtimens en sûreté, dans les rivières & les anses, où les Vaisseaux de guerre ne pouvoient pénétrer. Il auroit été trop dangereux d'employer les Chaloupes pour les détruire par le feu; car de leurs bois & de leurs retraites ces Brigands étoient en état d'incommoder les Troupes Angloises. L'Amiral trouva l'occasion de parler à quelques-uns d'entr'eux; mais ils ne cessèrent pas de se tenir sur leurs gardes, & prêts à se défendre s'il eût pensé à la violence.

Isle de Ste Apolline.

Isle Bourbon.

Isle de France.

L'Isle Ste Apolline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglois étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Forêt*, est peuplée aujourd'hui par les François (*), qui lui ont donné le nom de Bourbon. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandois, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée aussi entre les mains des François, qui la nomment l'Isle de France. Celle de *Diego Rais*, qui la suit, contenoit encore un Etablissement François; mais la stérilité l'a fait abandonner depuis quelques années. Toutes les autres, à l'Est & au Nord, sont demeurées désertes, à l'exception de trois ou quatre à l'Ouest, qui sont situées dans le canal entre Quiloa & Madagascar.

Isle Comore.

Comore est la plus avancée à l'Ouest. Elle ne contient qu'un petit nombre de misérables Habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'Isle *Johanna* (12), qui est à la vue de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chevres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des oranges. La plupart des Vaisseaux Anglois qui faisoient voile à Mocka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraichissemens avant que les Pyrates eussent commencé à la fréquenter.

1^{re} Johanna,
soud'Anjouan.Perte d'un gros
vaisseau
Anglois.

L'Isle Johanna est célèbre entre les Anglois, par deux infortunes que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales y ont essuies. La première en 1690 ou 1691, lorsque le Capitaine *Harton* Commandant du *Herbert*, Vaisseau de huit cens tonneaux & de cinquante-cinq pièces de canon, fut attaqué par trois Vaisseaux François de la même force. A leur approche, il leva l'ancre & se mit en mer. Vers deux heures après midi, l'action commença furieusement, & dura jusqu'à huit heures du soir, que le *Herbert* eut le malheur de sauter, sans qu'on en pût sauver plus de six ou sept personnes qui se trouvoient dans sa Pinace. La seconde disgrâce arriva dans le cours de l'année 1720. Deux Vaisseaux Anglois, accompagnés d'un Ostendois, étant à faire de l'eau dans la même Isle, apperçurent deux Pyrates, & convinrent de joindre leurs forces contre l'ennemi commun. Mais lorsqu'ils les virent approcher, l'*Ostende*, & l'un des deux Vaisseaux Anglois, nommé le *Greenwich*, gagnèrent la haute mer, & laissèrent à l'autre, qui se nommoit la *Cassandre*, le soin de se tirer d'embarras. Il se vit forcé d'engager l'action avec le plus petit des deux Pyrates, qui étoit de quatre pièces de canon. Mais il échoua bien-tôt entre quelques rochers; & le Pyrate s'efforçant de l'aborder, échoua

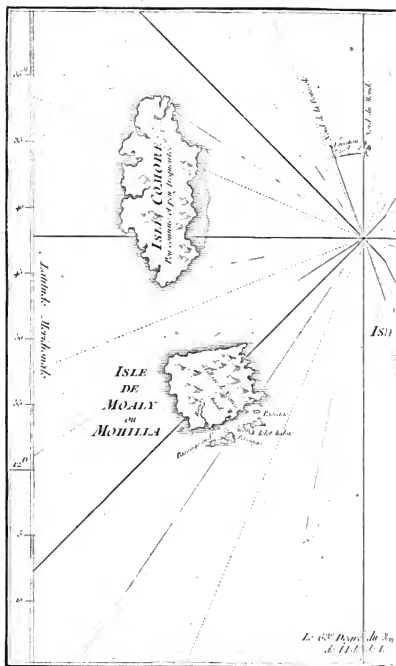
Malheur d'un
autre Vaisseau,
qui est pris par
des Pyrates.

(*) On promet de donner, dans un Supplément, des Observations plus étendues sur les Etablissmens François.

(12) *Hajnan* ou *Ansuame*, dont *Johanna* est apparemment une corruption.

aussi





CARTE
DES ISLES DE
COMORE
JOHANNA ou ANJOUAN
MOHILLA ou MOAY
ET
MAYOTE

Précédée sur les Remarques
des Navigateurs

Par N. Deillon Capitaine de la Marine

Echelle de Licence Maritime de France



JOHANNA
ou
NE D'ANJOUAN



ISLE
MAYOTE

Par son nom



Rue de l'Église

Merichon





aussi entre d'autres rocs. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le combat recommença fort vivement dans cette situation, & couta la vie à beaucoup de gens de part & d'autre. Le Pirate se trouvoit en danger, lorsque son Compagnon se disposant à le secourir, *Mackraw*, qui commandoit la *Cassandre*, crut devoir profiter de cette intervalle, avec tous ses gens, pour gagner la terre dans ses Chaloupes. Les Habitans le reçurent avec beaucoup d'humanité, & le conduisirent dans l'intérieur de leur Isle, pour le mettre à couvert de la fureur des Pyrates. La *Cassandre* devint ainsi la proie de ces Brigands, qui la remirent à flor sur le champ, parce qu'elle avoit peu souffert de leur artillerie. Ils dégagerent aussi leur Bâtiment, que le canon Anglois avoit beaucoup plus maltraité. *Mackraw*, homme d'esprit & capable de se mesurer à toutes sortes de caractères, hasarda de retourner au rivage & de se rendre même à bord des Pyrates. Il menagea leur esprit avec tant d'adresse, qu'ils lui firent présent, pour gagner les Indes avec son équipage, du Vaisseau qu'il leur avoit presque coulé à fond. Pendant ce tems-là, le *Greenwich* portoit à *Bombay* la nouvelle de sa perte; mais deux mois après, on fut fort surpris de le voir entrer dans le même Port, tout en pièces à la vérité, & dans un état qui ne lui auroit pas permis d'aller plus loin, si le Gouverneur *Brown*, Officier d'un mérite extraordinaire, ne lui eût prêté son secours pour l'équiper.

L'Isle de *Mohilla* est peu éloignée de celle de *Johanna*; mais quoiqu'elle soit fort bien peuplée, ses Habitans sont beaucoup moins civils que ceux de *Johanna*. Les Chefs ou les Rois de toutes ces Isles étant presque sans cesse en guerre, celui de l'Isle *Johanna* obtint le secours de *Littleton*, Capitaine Anglois, pour faire une descente dans l'Isle de *Mohilla*, où il porta le carnage & la désolation. L'Auteur admire par quelle politique *Littleton* rompit volontairement la neutralité qui étoit fort bien établie entre les Anglois & ces Insulaires.

Mayotta est une autre Isle, à la distance d'environ trente-cinq lieues de *Johanna*, & passe pour la plus grande de celles qui sont habitées. Mais étant environnée de rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont cachés sous l'eau, elle est si peu fréquentée, qu'on connoît peu le caractère de ses Habitans. La Religion de toutes ces Isles est le Mahometisme, quoiqu'il y soit exercé avec peu de zèle.

En général la navigation est très dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les cartes sont défectueuses. Un Capitaine Hollandois, qui avoit reçu ordre de se rendre de *Batavia* à la Pointe Nord de *Madagascar*, & de-là dans la Mer rouge, dit à l'Auteur, dans le Port de *Mocka*, où ils se rencontrèrent, qu'il avoit vu plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable, qui ne paroissent point dans les Cartes; ce qui l'avoit obligé chaque nuit de jeter l'ancre lorsqu'il trouvoit un fond suffisant. Il ajoutoit qu'entre ces bancs & ces rochers les courans étoient très-rapides au Sud (13).

La latitude de *Johanna* (14) est de douze degrés du Nord, & celle de *Mayotta* de treize degrés. Cette dernière Isle se présente toujours à ceux qui viennent

HAMILTON.
1720.

Ressource du
Capitaine Mac-
kraw.

Isle *Mohilla* ra-
vagée par les
Anglois.

Mayotta.

Dangers de la
navigation dans
ces mers.

Situation de
plusieurs des ma-
mes Isles.

(13) *Hamilton*, Vol. I. p. 16. & suiv.

(14) Les Remarques suivantes sur l'Isle *Johanna*, viennent du Capitaine *Henri Corn-*

wall, dans ses Observations sur plusieurs voyages aux Indes en 1720. p. 12.

HAMILTON.

1710.

du Sud par le passage intérieur, & semble, à la première vue, former trois îles, avec une pointe qui s'avance au midi. Sa situation est au Sud-Est de Johanna, à la distance d'environ dix lieues. On découvre aussi Mohilla, qui est dix lieues à l'Ouest-Sud-Ouest de Johanna, & l'île de Comore au Nord-Est. L'Auteur donne cet éclaircissement pour prévenir toutes sortes d'erreurs, parce qu'il est arrivé à plusieurs personnes de prendre une île pour l'autre. En approchant de Johanna, il se tra le vent contre l'île de la Selle, qui est située à sa pointe Ouest.

Provinces de
Fila de Johanna
ou d'Anyuan.

Johanna est agréablement diversifiée par des vallées & des montagnes, qui sont également fertiles, & qui produisent quantité d'excellentes provisions. Les vallées offrent de bons pâturages pour les bestiaux; & les montagnes, des fruits en abondance. Les Habitans sont une race d'Arabes balancés, mêlés de quelques femmes Ethiopiennes, qui sont tout-à-fait noires; Nation indolente, ennemie du travail, & remplie même d'une sorte d'orgueil qui leur fait mépriser toutes sortes d'emplois vils, jusqu'à craindre moins la faim & la nudité que le travail. La plus grande fatigue à laquelle ils s'exposent, est d'aiguiser une pièce de fer en couteau, en aiguillon, ou d'en faire quelque autre instrument convenable à leurs besoins. Cependant ils affectent de l'honneur dans leurs principes & dans leur conduite; vertu rare dans cette Partie du Monde, & qu'il faut peut-être attribuer à leur crainte plus qu'à leur inclination. Ils marquent beaucoup d'affection pour les Anglois & les traitent avec beaucoup de civilité, quoique de fort mauvaise grace. Leur langage est l'Arabe; & leur religion, s'ils en ont quelqu'une, est le Mahométisme.

Ancienne pos-
sion des Por-
tugais.

Arbre singulier.

Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les femmes sont esclaves de leurs maris. Les hommes sont braves & entreprenans. De-là viennent leurs démêlés continuels avec les Habitans de Mohilla. Quoique leur île soit fort bien arrosée de quantité de petits ruisseaux, elle a peu de rivières & n'en a pas de grandes. Quelques vieux restes d'un grand mur, bâti à la manière des Portugais, rendent témoignage qu'elle étoit possédée autrefois & même habitée par cette Nation. Mais le principal objet qui s'attrait la curiosité de l'Auteur, fut un arbre singulier, dont le tronc lui parut une complication de plusieurs petits arbres qui s'étoient incorporés pour ne composer qu'une seule tige. Il avoit plus de huit pieds de circonférence. Sa feuille ressembloit à celle de l'if. Il étoit situé près d'un ruisseau d'où les Bâtimens tirent leur eau fraîche, & fort respecté des Habitans, qui exposoient sous ses branches les cadavres de leurs criminels, pour inspirer l'horreur du crime par l'exemple de leur supplice.

Conseil pour la
navigation dans
ces mers.

Cornwall recommande à tous les Vaisseaux qui toucheront à ce Port, d'y cacher soigneusement la route qu'ils doivent tenir, parce que ces mers sont continuellement infestées de Pirates Européens, qui s'informent des Bâtimens qui paroissent de leur force, de la nature de leur cargaison & des Ports où ils doivent se rendre. Il conseille même, à ceux qui craignent ces brigands, d'éviter cette île en faisant voile à la Côte de Malabar (25).

(25) Voyez l'Etat du Gouvernement Portugais dans l'Inde, au Tome I. & l'Asie Portugaise de Faria, Vol. II. p. 340.







CHAPITRE VII.

Eclairciffemens fur l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent.

ON lit dans Faria que François Barreto, Seigneur Portugais, après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde, fut revêtu de l'important Emploi d'Amiral des Galeres. Il exerça ses fonctions au mémorable combat de Pennon, où le succès, dont la valeur & la conduite furent secondées, donna un nouveau lustre à sa réputation. A son retour en Portugal il fut nommé au Gouvernement du Monomotapa, un des trois qui faisoient la division de l'Inde Portugaise, trop grande alors pour recevoir la loi d'un seul Gouverneur. Le Roi joignit à cette dignité le titre de Conquerant des mines, sur des informations & des expériences qui lui avoient fait naître effectivement le dessein de cette conquête. On avoit trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, sur-tout à *Manika* dans le Royaume de *Bakaranga*. Barreto partit de Lisbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois Vaisseaux & mille hommes de débarquement, parmi lesquels on comptoit quantité de Noblesse & de vieux Guerriers d'Afrique. En arrivant à Mozambique, il commença par soumettre sur cette Côte le Roi de Patta, qui s'étoit revolté contre le Gouvernement Portugais.

Fortune de Barreto & la commission pour le Mozambique.

Barreto avoit reçu ordre de ne rien entreprendre sans l'avis du Pere François de Monclaros, Missionnaire Jésuite. Cette dépendance fit échouer toutes ses vues; tant il est vrai, remarque l'Auteur, qu'il n'y a pas moins d'imprudence à soumettre un Soldat aux lumières d'un homme d'Eglise, que de présomption dans un Ecclésiastique à se mêler de ce qui appartient à la profession militaire.

Il est soumis aux avis d'un Jésuite.

Il y avoit deux chemins qui conduisoient aux mines; l'un, au travers du Monomotapa; l'autre par Soſala. Barreto se déclara pour le second; mais le Pere de Monclaros ayant jugé que l'autre devoit être préféré, son opinion l'emporta malgré l'opposition du Conseil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de Vaisseaux qu'on n'en avoit amenés; sans parler des instrumens, des chameaux, des chevaux, & des autres provisions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrèrent dans la Rivière de *Cuama* ou *Quama*, nommée de *Las Buenas Sennales* par le premier qui la découvrit. Ils s'avancèrent, suivant les vûes de Monclaros, jusqu'à *Sena* ou *S. Marçal* & gagnèrent ensuite la Ville d'*Inaparapota*, qui est voisine d'une Ville des Mores. Là, ces Infidèles commencèrent à traverser leurs desseins, comme ils avoient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoisonner toute l'armée. Quelques hommes & plusieurs chevaux en moururent; mais cette perfidie ayant été découverte par la trahison d'un des complices, les traitres furent passés sans pitié au fil de

Deux chemins qui conduisoient aux mines.

Les Portugais entrent dans la Rivière de Cuama.

Trahison des Mores.

E c ij

FARIA.

1569.

Ambassade Por-
tugaise à l'Empe-
reur de Mono-
motapa.

Marche pénin-
ble de l'armée
Portugaise.

Fermeté de Bar-
reto.

Surcière ruse
d'un coup de ca-
non.

Plusieurs com-
bats où les Por-
tugais sont vain-
queurs.

Ils se faisoient
de Mongas.

l'Epée, & leur Chef exposé à la bouche d'un canon. Un seul, qui protesta que la Sainte-Vierge lui avoit ordonné de se rendre Chrétien sous le nom de Lau-
rent, obtint par grâce d'être pendu.

Barreto envoya des Ambassadeurs au Monarque du Monomotapa, qui les reçut avec une distinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne se présentoient devant lui qu'à genoux, pieds nus & sans armes, & qui se prosternoient jusqu'à terre devant son Trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette Ambassade étoit de lui de-
mander la permission de le venger du Roi de Mongas, qui s'étoit révolté contre lui, & celle de pénétrer jusqu'aux mines de *Buvia* & de *Manchika*. La première de ces deux demandes n'étoit qu'un prétexte flatteur pour obtenir la se-
conde, parce que le territoire de Mongas étant situé entre Sena & les mines, il falloit nécessairement s'ouvrir un passage par l'Epée. L'Empereur consentit aux deux propositions, & fit offrir à Barreto cent mille hommes, qu'il refusa.

L'armée Portugaise se remit en marche. Elle étoit composée de cinq cens soixante mousquetaires & de vingt-trois cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à souffrir de la soif & de la faim. Il fallut suivre presque continuellement la Rivière de *Lambere*, dont le cours est fort rapide, & sur laquelle s'avancent, à quatre-vingt dix lieues de la Mer d'Ethiopie, des pointes de la haute Montagne de *Lupata*, qui paroissent comme suspendues sur son canal. A la fin de cette ennuyeuse marche les Portugais commencèrent à découvrir une partie de leurs ennemis, & remarquèrent bientôt plus clairement que tout le Pays étoit couvert d'Habitans armés. Barreto ne s'allarma point de ce spectacle. Il donna la conduite de son avant-garde à Vasco-Fernando *Homen*, & se réservant celle de l'arrière-garde, il plaça son bagage & quelques pièces de canon dans l'intervalle de ces deux corps. Lorsqu'il fut prêt d'en venir à la charge, il fit avancer son artillerie au front de sa troupe & sur les flancs. L'ennemi s'approcha d'un air ferme. Son ordre de bataille formoit un croissant. Une vieille femme, célèbre, si l'on en croit l'Auteur, par la profession qu'elle faisoit de la magie, fit quelques pas hors des rangs & jeta quelques poignées de poudre vers l'armée Portugaise, en assurant les Caffres que cette poudre seule leur garantissoit la victoire. Barreto, qui avoit appris dans l'Inde combien la superstition a de pouvoir sur les Mo-
res, chargea un de ses canoniers de pointer vers cette femme; & ses ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler aussi-tôt en pièces, à la surprise extrême de tous les Caffres, qui la croyoient invulnérable. Barreto fit présent au canonier d'une chaîne d'or.

L'ennemi continua de s'approcher, mais sans ordre. Il fit bien-tôt pleuvoir une grêle de flèches & de dards. Les Portugais répondant, sans s'ébranler, à coups de canon & de fusils, qui firent une exécution terrible parmi les Caffres, n'eurent pas besoin de recommencer souvent cette boucherie pour leur faire tourner le dos. Ils en tuèrent un grand nombre dans la poursuite; & marchant droit à la Ville de Mongas, ils firent disparaître aussi facilement un autre corps qu'ils rencontrèrent en chemin. Il ne leur en coûta que deux hommes pour faire mordre la poussière à six mille Caffres. Barreto, à la tête de ses gens, entra sans opposition dans Mongas. Les Habitans, qui l'avoient abandonné, se présentèrent le lendemain en aussi grand nombre que les deux pro-

nières armées réunies ; mais ils ne soutinrent pas plus long tems l'effort des vainqueurs. Dès le même jour ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bien-tôt lui-même des Ambassadeurs à Barreto pour traiter des conditions.

Pendant cette négociation, un chameau échappé à ses gardes prit sa course vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ses propres mains jusqu'à l'arrivée de ceux qui le poursuivoient. Les Caffres ne connoissoient point cet animal. Dans la surprise de le voir si docile près du Général Portugais, ils tirent plusieurs questions qui marquoient leur crainte & leur ignorance. Barreto prit avantage de l'un & de l'autre, pour leur répondre qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles & qu'il ne les nourrissoit que de chair humaine ; qu'ayant déjà dévoré ceux qui avoient péri dans le combat, elles le faisoient prier par ce messager de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambassadeurs Caffres, effrayés de ce discours, supplièrent le Général d'engager ses chameaux à se contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une grosse provision. Il se rendit à leur prière, & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le Pays. Cependant il commençoit à manquer de vivres, lorsqu'il reçut avis que sa présence étoit nécessaire à Mozambique, où Pereyra Brandam, son Lieutenant, s'étoit saisi du Fort, quoiqu'agé de quatre-vingt ans. Il laissa le commandement de ses forces à Vasco Homen, pour se hâter de retourner vers la Côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les séditieux étant rentrés dans la soumission, il regretta beaucoup qu'une affaire de si peu d'importance eût été capable d'interrompre ses projets. L'ardeur de son courage lui fit reprendre aussitôt la même route. Mais quelle fut sa surprise, en approchant du Fort de Sena, d'en voir sortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entreprise sur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fausses espérances, en ajoutant que le nombre des morts étoit déjà trop grand, & qu'il le rendoit responsable devant Dieu du sang qui se répandroient encore. Il est certain, suivant la remarque de l'Historien, que Barreto n'étoit pas l'Auteur de cette Expédition, & que l'imprudence qui avoit fait choisir une mauvaise route ne devoit être attribuée qu'à Monclaros. Cependant le brave Barreto fut si touché d'un affront de cette nature, qu'il mourut deux jours après, sans aucun signe de maladie & par la seule violence de son chagrin. Un ordre du Roi, qui se trouvoit parmi ses papiers, lui donna pour successeur Vasco-Fernandez Homen, son Major.

Monclaros s'étant déclaré si hautement contre la conquête, Vasco ne pensa qu'à lui marquer sa soumission, aux dépens de son devoir. Il retourna immédiatement à Mozambique. Mais après le départ du Missionnaire, qui s'embarqua bien-tôt pour le Portugal, François Pinto Pimentel, son parent, & quelques autres personnes intelligentes, lui représentèrent si fortement ce qu'il devoit au Portugal & à son propre honneur, qu'il prit la résolution de retourner aux Monomotapa. Il choisit, suivant l'opinion de Barreto, la route de Sofala, qui étoit en effet la plus favorable à son entreprise. Elle le conduisit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de Chikanga, qui borde au-dedans des terres celui de Quiverre, le plus puissant de ces

E e ij

FARIA.
1569.

Utilité qu'ils
tirent de l'igno-
rance des Caf-
frs.

La conquête
des mines est
abandonnée.

Mort étrange
de Barreto.

Vasco-Homen
lui succède.

Il reprend le
même dessein
par la route de
Sofala.

FARIA.
1569.

Travage la Vil-
le de Zimbaze.

Espérances des
Portugais trom-
pées.

Avant entrepri-
se sur les mines
de Maninias.

Ruse des Caf-
fres du Pays.

régions après celui du Monomotapa. Il avoit le même nombre d'hommes & les mêmes instrumens que son Prédécesseur. Comme il étoit important de se concilier l'affection du Roi de Quiterve, il lui fit faire un compliment civil, accompagné de plusieurs présens. Mais ce Prince avoit déjà conçu tant de défiance & de jalousie, qu'il reçut froidement cette politesse.

Vasco, sans faire beaucoup d'attention à sa réponse, continua sa marche au travers de ses Etats. Plusieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le passage & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi désespérant de réussir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous les Sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'espérance de ruiner l'armée Portugaise par la faim. En effet, elle eut beaucoup à souffrir pour se rendre à Zimbaze, où il tenoit sa Cour. Il avoit déjà pris le parti de l'abandonner & de se fortifier dans des montagnes inaccessibles. Vasco brûla cette Ville & se remit en marche pour le Pays de Chikanga (26), où la crainte plus que l'inclination le fit recevoir avec de grandes apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du passage jusqu'aux mines. Les Portugais se crurent à la veille de puiser l'or à pleines mains. Ils arrivèrent enfin à cette terre promise. Mais remarquant bien-tôt que les Habitans avoient besoin de beaucoup de tems & de peine pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincu qu'il falloit plus d'hommes, & d'autres instrumens, pour donner quelque forme à leur entreprise, ils prirent le parti de revenir sur leurs traces, après avoir employé toute leur adresse pour se conserver l'amitié du Roi. Quoiqu'ils se trouvassent fort éloignés de leurs espérances, ils avoient du moins vérifié combien il y avoit eu d'imprudence & d'erreur à donner Monclaros pour guide au Gouverneur précédent. Ce Missionnaire indiscret avoit exposé l'armée Portugaise à périr dans une route également dangereuse & pénible. Vasco retourna dans la suite à Quiterve, où le Roi, guéri de ses défiances, lui accorda toutes les permissions qu'il avoit d'abord refusées. Il consentit que les Portugais pénétraissent jusqu'aux mines de *Maninias*, à la seule condition de lui payer chaque année vingt écus. De-là ils passèrent dans le Royaume de *Chikova*, qui borde le Monomotapa au Nord dans l'intérieur des terres. On les avoit flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vasco, après y avoir assis son camp, rapporta tous ses soins à se procurer des informations. Les Habitans ne se croyant pas capables de lui résister, & jugeant que la découverte des mines seroit funeste à leur repos, eurent l'adresse de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de sa source, & montrèrent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Cette ruse eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Vasco, persuadé de leur bonne-foi, permit qu'ils se retirassent, dans la vue peut-être de leur déguiser les immenses profits sur lesquels il croyoit déjà pouvoir compter. Il fit creuser la terre dans mille endroits, & l'on ne sera pas surpris que le fruit du travail répondit mal à la fatigue de ses ouvriers. Les provisions commençant à devenir rares, il prit enfin la résolution de se retirer, en laissant derrière lui le Capitaine *Antonio Curdosa de Almeyda*, avec deux cens hommes & les secours nécessaires pour continuer ses recherches. Après le dé-

(26) D'autres prennent Chikanga pour le nom du Roi, & croient que *Manth* ou *Man-chika* est le nom du Royaume. Faria le nom-

me ailleurs *Bokawanga* & *Makaranga*. D'autres croient aussi que *Quiterve* est le titre d'un Roi.

part de Vasco, Cardosa se laissa tromper encore plus malheureusement par les Caffres. Ces Barbares seignant d'admirer l'inutilité de son travail, s'offrèrent à lui découvrir des veines plus sûres; & le conduisant à la mort plutôt qu'aux mines, ils le firent tomber dans une embuscade où il périt avec tous ses gens.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à son origine, puisque de deux Gouverneurs qu'on a nommés, l'un périt presque en arrivant, du chagrin de se voir outragé par un homme d'Eglise, & l'autre fut chassé puérilement par le stratagème de quelques Barbares. Cependant la paix & le Commerce n'en subsistèrent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais (27).

§. I I.

Empire du Monomotapa.

Les bornes au Nord & vers une partie de l'Ouest, sont la Rivière de Zambeze-Empondo, nommée aussi Quama ou Cuama, qui le sépare des Royaumes d'Abutua & de Chikova, des Pays de Mumbos & de Zimbaboué ou Mazimbaboué, qui appartiennent à l'Empire de Monemuzzi, & du Royaume maritime de Maruka. A la suite de l'Ouest & du côté du Sud, il est bordé par le Pays des Hortentors & par certains Caffres, desquels il n'est séparé que par la Rivière de Magnika, qu'on nomme aussi Laurent Karguez & le S. Esprit. A l'Est, il est baigné par la Mer de l'Inde.

Sa situation est entre le quarante & un & le cinquante-sixième degré de longitude orientale, & entre le quatorzième & le vingt-cinquième degré de latitude méridionale. On lui donne ainsi environ quatre cents soixante-dix milles de longueur du Nord au Sud, & six cents cinquante de largeur de l'Ouest à l'Est. C'est une Peninsule ou une presqu'Isle; car à l'exception d'un espace de quatre-vingt-dix milles, qui fait à peu près la distance de la Rivière de Zambeze ou de Quama jusqu'à la source de celle de Magnika, il est continuellement environné d'eau. Lopez le représente aussi comme une presqu'Isle, formée, dit-il, par la mer, par la Rivière de Magnika, qu'il appelle *Magnico*; par une partie du Lac d'où sort la Magnika, & par la Rivière de Quama.

Suivant le même Auteur, la Rivière de Magnika sort du premier Lac du Nil, qu'il place entre le Monomotapa & Congo, & va joindre la mer entre les Caps de la pêcherie & les courans (28), à trente-trois degrés & demi de latitude du Sud. Cette Rivière en reçoit trois autres fort grandes, près de la mer; l'une, & la principale, que les Habitans nomment *Nagoa*, & les Portugais *S. Christophe*, du jour auquel elle fut découverte. La seconde a tiré son nom, de Lorenzo Marguez, qui la découvrit. Elles prennent toutes deux leur source dans les Montagnes de la Lune, que les Habitans du Pays nomment *Toroa*. La troisième se nomme *Arroe*, & sort des montagnes des mines d'or dans le Royaume du Monomotapa. Aussi trouve-t-on, dans quelques endroits, des particules d'or entre ses sables.

(27) Asie Portugaise de Faria, Vol. II. travaillé, que l'article suivant est tiré.
p. 149. C'est du même Auteur, ou plutôt des (28) Pêcheria & Corientes.

FARIA.

1569.

Funeste fin d'un
Portugais de cet-
te expédition.Etendue & bornes
de cet Empire.

Sa situation.

Ses rivières.

FARIA.

1569.

Fort de Cuama.

La Rivière de Quama ou Cuama, a pris ce nom d'un Château ou d'un Fort dont les Infidèles ou les Mahométans sont en possession. Les Portugais appellent son embouchure *Bouches de Cuama*, parce qu'en se jettant dans la mer elle se divise en sept bras, qui forment cinq îles, sans en compter un grand nombre d'autres qui sont situées plus haut dans son canal, toutes merveilleusement peuplées. L'Auteur la fait sortir du même Lac (29); mais comme cette opinion est reconnue aujourd'hui pour une erreur, les Géographes sont embarrassés où ils doivent la placer. Delisle l'appelle Cuama, ou Zambeze-Empondo.

Opinion de Faria sur la rivière de Zambeze.

Faria raconte que la grande Rivière de Zambeze coule au travers du Monomotapa & tombe dans la Rivière de Chiri. Celle-ci traverse le Pays de Bororo, où l'on trouve plusieurs autres grandes rivières, dont les bords sont occupés par divers Rois, les uns absolus, d'autres, sujets du Monomotapa. Il ajoute que la Zambeze se jette dans la mer par quatre embouchures; la première, nommée *Quilimane*, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique; la seconde, qui s'appelle *Cuama*, à vingt-six lieues vers le Sud. *Luabo*, qui est la troisième, cinq lieues plus bas; & la quatrième, nommée *Luaboe*, quinze lieues plus au Sud. L'intervalle est rempli par de belles & grandes îles, dont l'une n'a pas moins de soixante lieues de tour. Cette Rivière est navigable dans la même étendue jusqu'à la Ville de Sena, qui est habitée par les Portugais, & soixante lieues plus loin jusqu'à *Tete*, autre Colonie Portugaise.

Division du Monomotapa.

L'Empire du Monomotapa est divisé en vingt-cinq Royaumes, qui se nomment *Mongas*, *Baro*, *Manika*, *Bosa*, *Mafingo*, *Remo*, *Chique*, *Chiria*, *Chidima*, *Boquiza*, *Inohanzo*, *Chiruvia*, *Kondeaquia*, *Daburia*, *Makurumbé*, *Mongussi*, *Antuvarza*, *Chove*, *Chungue*, *Diça*, *Romba*, *Rassini*, *Chirao*, *Makaranga* & *Rem de Boça*. On y compte un grand nombre de Seigneuries, qui n'ont pas le titre de Royaumes. Le plus grand Etat, de ceux qui sont indépendans de l'Empire, est *Mongas*, sur les bords des Rivières de Quama & de Zambeze.

Des mines d'or les plus riches.

Les plus riches mines du Royaume de Mongas sont celles de *Massapa*, qui portent le nom d'*Ofur* (30). On y a trouvé un lingot d'or de douze mille ducats, & un autre de quatre cens mille. L'or s'y trouve non-seulement entre les pierres, mais même sous l'écorce de certains arbres jusqu'au sommet, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit où le tronc commence à se diviser en branches. Les mines de *Manchika* & de *Butua* sont peu inférieures à celles d'*Ofur*. Le Pays en a quantité d'autres, mais moins considérables. Il a trois Foires ou trois Marchés, que les Portugais de *Tete*, Château situé sur la Zambeze à cent-vingt lieues de la mer, fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier, qui se nomme *Luane*, est à quatre journées dans les terres; le second, nommé *Buento*, est plus éloigné; & le troisième, qui s'appelle *Massapa*, l'est encore plus. Les Portugais se procurent l'or par des échanges, pour des étoffes, des colliers de verre & d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ont à *Massapa* un Officier de leur Nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, du con-

Trois Marchés que les Portugais fréquentent.

(29) Voyez la Relation de Congo par Pigafetta, sur les Mémoires de Lopez, p. 191. & suivantes.

(30) L'Auteur suppose que c'est *Ophir*, &

le nom est favorable à cette conjecture, du moins s'il ne l'a pas allongé exprès; car d'autres le nomment *Eura*.

seulement

seulement de l'Empereur du Monomotapa ; mais avec défense , sous peine de mort , de pénétrer plus loin dans le Pays sans sa permission. Il y est Juge des différends qui s'élevent entre les Portugais ; & leur Etablissement n'y sçaitoit être méprisable , puisqu'ils ont des Couvens ou des Eglises de Dominicains à Massapa , à Bokuro & à Luanzei (32).

L'origine , la succession & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne sont pas connus. L'Auteur paroît persuadé (33) qu'ils existoient dès le tems de la Reine de Saba , & que lui étant soumis , c'étoit d'eux qu'elle tiroit ses trésors. Sur le Mont Ofur , près de Massapa , on voit les ruines de plusieurs beaux édifices , qui paroissent avoir été autant de Palais & de Châteaux (34). Dans la suite des tems l'Empire fut divisé en trois Royaumes , *Quiterve* , *Sabanda* & *Chikanga* , dont le dernier , qui est le plus puissant , tentent les mines de Manchika , de *Burua* & plusieurs autres. On croit que les Nègres de *Burua* , dans le Royaume de *Chikanga* , sont ceux qui transportent l'or au Pays d'Angola , parce que , suivant les calculs , on ne trouve pas qu'il y ait plus de cent lieues d'un Royaume à l'autre. *Chikanga* produit du riz & du bled d'Inde , avec une grande abondance de bestiaux , d'oiseaux & de légumes. La principale occupation des Habitans est l'agriculture & le pâturage (35).

Toute la Côte du Monomotapa , depuis les Rivières de Magnica & de Zambeze ou de Quama , étoit autrefois possédée par les Portugais , & se nommoit *Sofala* ou *Zofala* , d'une Ville du même nom qui est située entre ces deux Rivières. Cependant Lopez , en lui donnant cette étendue , ajoute que c'est un petit Royaume , dont les Maisons ou les Villes sont en fort petit nombre. Sa principale Habitation , dit-il , étoit l'Isle de *Sofala* , située dans une Rivière du même nom. Elle est peuplée de Mahométans , dont le Roi se soumit à la Coutume de Portugal , parce qu'il s'ennuyoit de la domination du Monomotapa. Aussi les Portugais ne crurent-ils pouvoir s'en assurer la possession qu'en élevant un Fort à l'embouchure de la Rivière de Quama. Ils exercent dans toutes les contrées le commerce de l'or , de l'ivoire , de l'ambre , qui se trouve sur la Côte , & celui des Esclaves ; en donnant pour échange des étoffes de coton & des soies de Cambaye , dont les Habitans composent leur parure ordinaire. Les Mahométans de *Sofala* ne sont point originaires du même Pays. Ce sont des Arabes , qui trafiquoient dans de petites Barques avant l'arrivée des Portugais.

Lopez représente l'Empire du Monomotapa comme un vaste Pays , dont les Habitans sont innombrables. Ils sont noirs & de taille moyenne. Leur courage est célèbre à la guerre , & leur légèreté extrême à la course (36). La principale Nation de ce grand Pays , suivant Faria , se nomme les *Mokarangis*. La Maison Impériale en tire son origine. Ils ont l'inclination peu belliqueuse , & n'emploient point d'autres armes que l'arc , les flèches & les javelines. Leur religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnoissent un seul

(32) C'est apparemment ce qui vient d'être nommé *Buene* & *Luanze*.

(33) Sans preuve & sans autre fondement que les mines d'or.

(34) Lopez dit qu'on trouve dans les contrées du Monomotapa d'anciens bâtimens d'une architecture singulière , composés de pier-

re , de ciment & de bois. Comme il ne se trouve rien de semblable dans les Pays voisins , il en conclut que c'est de-là que Salomon tiroit son or. *Ubi sup.* p. 195.

(35) Faria , *ubi sup.* p. 341. & suiv.

(36) Lopez , *ubi sup.* p. 192.

FARIA.

1569.

Conjectures sur l'origine du Monomotapa.

Anciens édifices qui s'y trouvent.

Commerce entre Chikanga & Angola.

Côte du Monomotapa. Pourquoi les Portugais l'ont nommée Sofala.

Pays intérieur du Monomotapa.

Qualités & religion des Habitans.

PARTIE.
1569.

Dieu. Ils croient l'existence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils se représentent fort méchant. Ils sont persuadés que tous leurs Empereurs passent de la Terre au Ciel. Dans cet état de gloire ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caractères d'écriture, ils conservent la mémoire du passé par de fidèles traditions. Leurs estropiés & leurs aveugles portent le nom de *Pauvres du Roi*, parce qu'ils sont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages on est obligé de leur fournir des guides, d'une Ville à l'autre, & de pourvoir à leur subsistance.

Palais de l'Em-
pereur.
Trois portes &
leur usage.

Le Palais Impérial est d'une grandeur extraordinaire, quoique les édifices ne soient que de bois. On y distingue trois principaux quartiers; celui de l'Empereur, celui de ses femmes & celui de ses Officiers domestiques. Le quartier ou l'appartement de l'Empereur a trois portes, qui donnent dans une même cour; l'une, dont l'usage est réservé aux Reines; l'autre, qui est pour l'Empereur & pour ses Officiers intérieurs, tous fils des principaux Seigneurs de l'Empire; la troisième, pour les deux Chefs de cuisine, qui sont deux personnes de haute distinction; pour les Princes de son sang & pour les cuisiniers inférieurs, qui sont aussi des personnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit être plus âgé que de vingt ans, parce que jusqu'à cet âge on présume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi seroient punis sévèrement. Après leur service, ils sont élevés aux grandes dignités de l'Etat. Dans l'intérieur du Palais, comme ailleurs, ils ont un Chef ou un Gouverneur, tel qu'autrefois en Espagne l'*Alcalde de los Donceles*.

Principaux Of-
ficiers de la Cour.

Les principaux Officiers de la Cour du Monomotapa sont le *Ningomofcha*, ou le Gouverneur des Royaumes; le *Mokomoafcha*, ou le Capitaine-Général; l'*Ambuya*, ou le Maître-d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a le droit étrange d'en nommer une autre à sa place, avec cette seule restriction, qu'elle doit être une des sœurs ou des plus proches parentes du Monarque; l'*Inhautovo*, ou le Chef de la musique; le *Nukurao*, ou le Capitaine de l'avant-garde; le *Bukuromo*, qui signifie la main droite de l'Empereur; le *Magande*, ou le Chef des Devins; le *Nctombo* ou l'Apoticaire, qui garde les onctions & les ustensiles à l'usage de la divination & de la magie; le *Nehono*, ou le Grand-Portier. Tous ces Offices sont remplis par des Seigneurs du plus haut rang.

Aliments & cui-
sine.

Il y a peu de délicatesse au Monomotapa dans la préparation des aliments. Toutes les viandes se mangent ou bouillies ou rôties; & la plupart sont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques souris, que les Caffres estiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Femmes de
l'Empereur.
Leur rang, leurs
mœurs & leur au-
torité.

L'Empereur a plusieurs femmes; mais il n'en a que neuf qui soient honorées du titre de grandes Reines. Elles sont ou ses sœurs ou ses plus proches parentes. Les autres sont choisies entre les filles des Grands. La première se nomme *Marafira*. Les Portugais l'appellent leur Mere & lui font quantité de présents, parce qu'elle sollicite leurs intérêts à la Cour. L'Empereur ne leur envoie jamais d'Ambassadeurs ou de Messagers, qui ne soient accompagnés de quelqu'Officier domestique de cette Princesse. La seconde, qui se nomme *Inahanda*, sollicite pour les Mores. La troisième, nommée *Nabaiza*, fait sa

réfidence dans le même appartement que l'Empereur. La quatrième se nomme *Navemba* ; la cinquième, *Navengore* ; la sixième, *Nizingoapangi* ; la septième, *Nemongoro* ; la huitième, *Nissani* ; la neuvième, *Nikaronda*. L'Auteur ne nous apprend point si tous ces noms sont des titres qui appartiennent tous aux neuf premières femmes, ou s'ils n'étoient que des noms propres. Chacune de ces neuf Reines tient à part un état aussi brillant que celui de l'Empereur, & jouit du revenu de plusieurs Provinces qui sont assignées pour sa dépense. Aussi-tôt qu'il en meurt une, ou en nomme une autre pour lui succéder (37). Elles partagent l'autorité de l'Empereur & le droit de récompenser ou de punir. Il va quelquefois les voir & reçoit quelquefois leur visite. Les femmes qui les servent sont en fort grand nombre, & l'Empereur se sert à son gré de celles qui lui plaisent.

Chaque mois a ses jours de fête & se divise en trois semaines, qui sont chacune de dix jours. Le premier jour est celui de la nouvelle Lune. Les fêtes sont le quatrième & le cinquième jour de chaque semaine. Tout le monde est revêtu ces jours-là de ses meilleurs habits. L'Empereur donne une audience publique, en tenant à la main un pieu d'environ trois quarts-d'aune, sur lequel il est comme appuyé. Ceux qui lui parlent sont prosternés devant lui. Cette cérémonie dure depuis le matin jusqu'au soir. Si l'Empereur est indisposé, le *Ningomofcha* tient sa place. Personne ne peut approcher de la Cour le huitième jour de la Lune, parce qu'il est regardé comme un jour malheureux.

Le jour où la nouvelle Lune commence à paroître, l'Empereur, armé de deux javelines, court dans le Palais comme s'il étoit prêt à combattre, & les Seigneurs assistent à cette cérémonie. Aussi-tôt qu'elle est finie, on apporte un vaisseau plein de bled d'Inde, bouilli sans division, que l'Empereur jette à terre, en ordonnant aux Seigneurs d'en manger, parce que c'est une production de la terre. La flatterie leur donne beaucoup d'ardeur pour la ramasser, & chacun en mange comme du mûr le plus délicat.

La plus grande de toutes les fêtes est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo*. Tous les Seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au Palais ; & courant la javeline à la main, ils donnent la représentation d'une espèce de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur disparaît & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. Le dernier jour, ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzinos* ou à ses ancêtres. Les tambours cessent & chacun se retire.

Les *Mumbos* mangent de la chair humaine & l'achètent dans une boucherie publique. En finissant ce récit, Faria paroît ennuyé de ses recherches, & déclare que la Relation de tout ce qui appartient à ce grand Empire seroit une entreprise infinie (38).

Lopez raconte que l'Empereur du Monomotapa entretient plusieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le respect & la soumission plusieurs Rois ses vassaux, que leur inclination porte souvent à se revolter. Ces

(37) Il paroît ici par quelques expressions de Faria, que les noms des neuf Reines sont héréditaires. *Ubi sup.* p. 346.

(38) Aste Portugaise de Faria, Vol. II. p. 345. & suiv.

FARIA.
1569.

Jours de fête

Usage du jour
de la nouvelle
Lune.

Fête où se ter-
mine l'année
nouvelle.

Mumbos, Na-
tion antropo-
phage.

Armées du Mo-
nomotapa.

FARTA.
1669.
Amazones &
leurs usages.

troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains. Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelques légions de femmes, qui se brûlent la mamelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. On a déjà représenté leur manière de combattre. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la seule vue d'entretenir leur espèce. Les enfans mâles sont renvoyés aux peres, & les filles demeurent sous la conduite de leurs meres, pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple.

Royaume de
Burua.

Le Royaume de *Burua*, qui s'étend depuis les Montagnes de la Lune jusqu'à la Rivière de Magnika, contient quantité de mines d'or. Le caractère & les usages de ses Habitans sont les mêmes qu'au Monomotapa (39).

APRÈS avoir conduit le Lecteur, autour des Côtes d'Afrique, dans tous les Pays dont on doit la découverte aux Voyageurs depuis le quinzième siècle, l'ordre de ce Recueil nous transporte en Asie, où la scène va s'ouvrir par le grand Empire de la Chine. Tout ce qui appartient à l'intérieur de l'Afrique, & qui n'a point été connu par le secours de la Navigation, est renvoyé au Recueil des Voyages par terre.

(39) Lopez, dans la Relation de Pigafetta, composée sur ses Mémoires, p. 191. & 195.



HISTOIRE



FARIA.
1669.
Amazones &
leurs usages.

troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains. Si l'on croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelquefois de femmes, qui se brûlent la mammelle gauche, comme les anciens Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autre



HISTOIRE



INTRODUCTION.
Comment la
Chine fut connue avant la découverte des Portugais.

Ruine des Portugais à la Chine.

FARIA.
1569.
Amazones &
leurs usages.

troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains. Si l'en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelques légions de femmes, qui se brûlent la mamelle gauche, comme les anciens Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'aut



HISTOIRE

GENERALE

DÈS VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.
PREMIERE PARTIE.

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Pierre DE GOYER & Jacob DE KEYSER, Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales, vers l'Empereur de la Chine.



VOIQUÉ la Chine eût été découverte à la fin du treizième siècle, dans les Voyages par terre d'un Vénitien nommé *Marco Polo* (1), elle n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens jusqu'à la fin du quinzième siècle, où les Portugais pénétrant par les Mers de l'Inde, y introduisirent des Missionnaires de la Religion Romaine. En 1517 (2) ils éta-

blirent un Commerce réglé à *Quan-tong*, que les Européens ont nommé *Canton*. Ensuite ayant formé un Comptoir à *Ning-po*, qu'ils ont appelé *Liampo*, dans la Parrie orientale de la Chine, ils firent un Commerce considerable sur la Côte, entre ces deux fameux Ports, jusqu'à ce que leur orgueil & leur insolence causerent leur destruction dans tous ces lieux; à la réserve de *Ma-kau*,

INTRODUCTION.

C'est ainsi que la Chine fut connue avant la découverte des Portugais.

Ruine des Portugais à la Côte.

(1) On le verra paroître dans la suite entre les Voyages par terre.

(2) Voyez la découverte des Portugais au

Tome premier, & l'origine de leur Commerce à la Chine.

INTRODUCTION.

ou *Macao*, Isle à l'embouchure de la Riviere de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Obstacles aux
vies des Hollan-
dois.

Le pouvoir des Hollandois étant monté au comble dans les Indes, particulièrement sur les ruines des Portugais, tous leurs efforts se rapportèrent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un Commerce réglé avec les Habitans. Ils y travailloient depuis long-tems, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable, suivant Nieuhof (3), étoit une ancienne Prophétie répandue parmi les Chinois, qui les menaçoit « de devenir quelque jour la » conquête d'une Nation de Blancs, vêtue de la tête jusqu'aux pieds. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le *Pete Marini*, revenu de la Chine où il avoit vécu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchuws* avoient conquis ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouvellet ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Peking la liberté du Commerce.

Ambassade
qu'ils envoient à
Pekin, après la
conquête des
Tartares.

La Relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître-d'hôtel des Ambassadeurs Hollandois, & célèbre par ses voyages dans plusieurs autres Patries du Monde. Elle fut publiée en diverses langues & sous différentes formes. On en vit paroître, en 1665, une Traduction Française de Jean *Carpentier* (4), qui semble composée sur un Manuscrit même de l'Auteur. Elle est divisée en deux Parties, dont la première contient le récit de l'Ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages; & la seconde, une Description générale de la Chine, en cent trente quatre pages, sans y comprendre la Préface & l'Epître Dédicatoire à M. Colbert, Ministre de France. Mais la Relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros Ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde Partie, & la moitié de la première, sont autant d'additions (5).

Planches & Fi-
gures de l'Ouvra-
ge.

Les Planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées; & copiées, si l'on en croit l'Editeur, sur les Dessins de l'Auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'Etat & de Magistrat, des perspectives de Villes & de Temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, &c. La plupart sont de petites Figures, gravées sur le revers des pages mêmes du Livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vues de Palais & de grandes Villes, ou de grandes processions. Dans la première Partie, on trouve *An-hing* ou *Anking*; la fête des Vicerois de Canton. Batavia, *Hue-gan*, Hu-keu, Canton. Un autre Plan de Canton. Ka-yu-tsiu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao ou Makau, Nam-hun ou Nan-hung, Nan-chang ou Kiang-fi, Nan-gan, Nan-kang, Nan-king, Paulinschi, Peking. Le Plan du Palais Impérial à Peking. Intérieur du Palais. Tour de porcelaine. Sin-gle, Tyen-syen-wey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsiu, Schan-cheu, Yam-se-fu. Dans la seconde Partie on voit l'intérieur d'un Temple; le fruit nommé *Musa*; un Ordre de Chevalerie en marche.

Edition de The-
venot.

L'année suivante, Thevenot publia la Relation de Nieuhof dans sa Collec-

(3) Auteur de cette Relation.

Memoir ou Memoirs.

(4) Imprimée à Leyde, chez Jacob de

(5) Voyez la Préface.

tion François de Voyages, avec trente-trois Figures, en quatorze ou quinze Planches d'une demi-icuille. Elle y est suivie d'un Journal de la route des Hollandois, depuis Canton jusqu'à Peking; d'une exacte Description de ces deux Villes; de la manière de faire la porcelaine, &c. avec une grande Carte de la route, levée par l'Auteur & longue de vingt-trois poudes.

Thevenot nous apprend que cette Traduction est conforme aux deux Copies Hollandoises dont il avoit les Manuscrits entre les mains; l'un signé du nom de Nieuhof (6). Il déclare qu'il n'y a rien changé ni rien ajouté. Pourquoy, dit-il, autoit-il mêlé une Description étrangère des Provinces aux Remarques de Nieuhof, lorsque cet Auteur confesse lui-même que, soit à Canton, soit à Peking, les Hollandois ne sortirent pas de leur logement?

On n'oseroit décider si ces Descriptions se trouvoient dans les Manuscrits de Nieuhof, comme elles se trouvent aujourd'hui dans la Relation Hollandoise imprimée, ou si la réflexion de Thevenot est une censure de l'Ouvrage de Carpentier. Mais il est certain que les Manuscrits étoient accompagnés de Figures. Nieuhof déclare qu'il avoit levé des Cartes & des Plans exacts des Pays & des Villes, outre les Desseins de bêtes, d'oiseaux, de poissons, de plantes & d'autres curiosités (7). Il pouvoit ajouter ceux des Habitans, des Magistrats, de leurs fêtes & de leurs processions. Mais Thevenot a supprimé les Plans de Villes, à l'exception de Peking & de Nanking (8); parce que ne leur ayant pas trouvé, dit-il, assez de rapport avec les Descriptions qu'il en donne, il les a soupçonnés d'être de simples fruits de l'invention. Il allègue une autre raison pour se justifier: c'est que toutes les Villes de la Chine se ressemblant, suivant le témoignage même des Géographes Chinois, il n'eût d'en voir une pour se persuader qu'on les a vues toutes. Mais sans vouloir décider combien cette apologie auroit de force, si tous les Plans étoient véritables, il est certain que l'uniformité des édifices & celle des rues n'empêcheroient pas que la seule situation des Places & la disposition des objets n'y missent toujours beaucoup de différence. A l'égard des Figures de plantes & d'animaux, que Thevenot a supprimées aussi, la plupart se retrouvent dans sa Description générale de la Chine, tirée de Martini.

Les Planches qu'il a conservées sont de la grandeur des originaux, plus grandes par conséquent & plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles & d'un travail moins fini. Donnons-en la liste. 1. Une Carte de la route des Ambassadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune Viceroi de Canton. 3. Un Cavalier Tartare, armé. 4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaisir. 6. Un Mandarin. 7. Une Dame Chinoise. 8. Deux Religieux (9) vêtus de jaune, avec de grands chapelets tels que ceux des Catholiques. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec sa tête en forme de pain de sucre. 12. Sépulcre d'un Grand-Seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre Mendiant, avec une loupe sur le front, qu'il s'est battue contre une pierre. 15. Puni-

INTRODUC-
TION.

Doutes & em-
baras sur les des-
criptions.

Toutes les Vil-
les Chinoises se
ressemblent.

Planches & Fi-
gures de Theve-
not.

(6) Il écrit ce nom tantôt *Newhof* & tantôt *Nieuhof*.

(7) Voyez la Chine d'Opilby, p. 3.

(8) Ces deux Plans sont si petits & si im-

parfaits, qu'ils ne donnent aucune idée de ces Villes.

(9) Ce sont des Lamas ou des Prêtres de la Secte de Fo.

INTRODUCTION.

Éditions de Nieuhof en langues Hollandoise & Angloise.

Édition qu'on suit ici.

NIEUHOF.

1655.

Liberté du Commerce publiée à Canton.

tion d'un Religieux, surpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui se promene dans les rues sur un âne, avec un homme devant elle, pour offrir les services aux passans. 17. Deux Mendians, qui se heurtent le front l'un contre l'autre pour demander l'aumône. 18. Petite vue de la Ville de Nanking. 19. Perspective d'une rue de Nanking. 20. Tour de porcelaine à Nanking. 21. Petite vue de la Ville de Peking. 22. Arche de triomphe. 23. Temple de Schan-ti-cu. 24. Village flottant sur les rivières. 25. Grand Jonc, ou Vaisseau, avec ses voiles. 26. Vaisseau-Serpent. 27. Cour de l'Empereur à l'audience des Hollandois. 28. Un Tartare, qui d'une courtoise de cuir fait autant de bruit que trois coups de pistolets tirés l'un après l'autre. 29. Un Sorcier, le visage percé d'un poinçon, de qui les Maréchaux achètent du vent. 30. Chariot qui porte fort légèrement trois personnes, quoique poussé par un seul homme. 31. Tartare avec sa femme derrière lui. 32. Vaisseau avec une sorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois.

Les Libraires d'Amsterdam publièrent, en 1670, une Relation Hollandoise de la même Ambassade (10) sous le nom de Nieuhof, embellie d'un grand nombre de Planches, avec une Description des Provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargée de matières étrangères. Quelque-temps après on vit paroître la même Relation en Anglois. Ogilby, qui fit ce présent à la Nation, s'attacha moins au titre de l'Edition d'Amsterdam qu'à celui de Carpentier (11), quoiqu'il paroisse incertain si son Original étoit l'Ouvrage Hollandois ou la Traduction François. Cependant, comme on ne trouve point dans l'Anglois un grand nombre de superfluités dont le François abonde, on peut présumer qu'Ogilby a suivi la Copie Hollandoise. Ses Planches, qui sont les mêmes que dans la Traduction François, mais fort éloignées d'être si bien gravées, sont apparemment celles de l'Edition d'Amsterdam, qui avoient été faites d'après les Originaux. On n'en doutera point, si l'on ajoute que l'explication des Sujets est en langues Angloise & Hollandoise.

De tant d'Editions du même Ouvrage, il paroît que celle de Thevenot est la plus exacte & la plus conforme à l'Original. Ainsi l'on a cru pouvoir ici la faire servir de correctif & même de supplément à la Traduction d'Ogilby, avec l'attention de faire remarquer ce qu'on empruntera de cette source.

§. I.

Entreprises des Hollandois pour s'établir à la Chine, avant leur Ambassade.

Les informations du Pere Martini ne s'étoient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il auroit qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux Vainqueurs avoient fait proclamer à Canton, que le

(10) La seconde Edition, qui est celle dont les Auteurs de ce Recueil ont fait usage, est de l'année 1671.

(11) Voici le titre Anglois : *An Embassy from the East India company of the United Provinces to the grand Tartar Chian, En peror of*

China, by their Excellencies Peter de Goyer & Jacob de Keyser, at his Imperial City of Peking, Wherein the cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. in their passage from Canton to Peking are ingeniously described by John Nieuhof Steward to the Ambassadors.

Commerce



Samuel & Hay-tonson,

Томе V.

G₂

CARTE
DE L'ENTRÉE DE LA
VIERE DE CANTON
dressée sur les Observations
les plus récentes.
Par N.B. Ingénieur de la Marine
Echelle

une Marine de France et d'Angleterre.

Terr. Canton



from the English Commerce of the United Pro-
vinces to the grand Tartar Cham, Emperor of
Peking are ingeniously described by John Nieuhof
Steward to the Ambassadors.

Commerce

Commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangères. Le Gouvernement de Batavia prit aussitôt la résolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un Vaisseau de *Taywan* dans l'Isle *Formose*.

Suivant cet ordre, un Marchand Hollandois, nommé *Frédéric Schedel*, mit à la voile le 20 de Janvier (12) 1653, sur le *Poisson-brun*, riche Frégate, dont la cargaison montoit à quarante-six mille sept cens vingt-sept écus; & dans l'espace de neuf jours il arriva près *Heytumen* (13) dans la Rivière de Canton. Il fut agréablement surpris de voir venir à bord le *Hay-to-nu* (14), ou l'Amiral de la mer, pour lui faire les complimens du Magistrat de Canton. Après l'avoir traité fort civilement, il consentit à l'accompagner au rivage. Mais en approchant de la Ville, l'Amiral prit terre avec beaucoup de pompe, sans dire un seul mot à Schedel, qui fut mis assez dédaigneusement dans un autre Vaisseau & conduit à l'extrémité de la Ville. Là, il eut le chagrin de se voir fouiller sans discrétion, & traiter même avec un langage fort dur par *Emmanuel de Luciferno* & quelques autres Portugais.

A la fin du jour il reçut la visite de quelques Tartares, qui le menerent dans un Temple, où les Prêtres de l'Idole avoient employé toute la nuit précédente en dévotions, pour découvrir quel devoit être le succès de l'arrivée d'un Navire étranger. Pendant son absence, quelques Mandarins, par l'ordre des deux Vicerois qui gouvernoient Canton avec la même autorité, se rendirent à son logement & firent l'ouverture des caisses où ses présens étoient renfermés. Après en avoir pris l'état, ils les jetterent autour d'eux avec beaucoup de mépris; & trouvant la Lettre du Gouverneur de Batavia aux deux Vicerois, ils ne firent pas difficulté de l'emporter. Mais ayant rencontré Schedel à son retour, ils lui jetterent cette Lettre au visage, avec des reproches amers, comme si l'intention des Hollandois n'eût été que de trahir la Chine.

Dans le chagrin d'un si mauvais traitement, Schedel eut la constance de tourner toute son attention à détromper les Mandarins. Il se souvint qu'il avoit entre ses présens quelques bouteilles d'un vin rare. S'en étant fait apporter une, il pressa les Mandarins d'en goûter (15). Cette liqueur leur parut assez agréable pour leur en faire recommencer l'essai. Enfin, changeant d'humeur & de ton, ils se reconcilièrent avec le Marchand Hollandois, jusqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils lui confesserent que les Portugais leur avoient inspiré des déiances; mais déclarant qu'ils en connoissoient l'injustice, ils l'assurèrent qu'il pouvoit compter à l'avenir sur toutes sortes de caresses & de civilités.

Le jour suivant, au lever du Soleil, Schedel fut invité à se rendre au Palais, par l'ordre du *Pig-na mong* (16), le plus âgé des deux Vicerois. Il se vit accompagné, dans sa marche, d'une populace nombreuse, qui ne lui épargna point les outrages. « Que ses jambes, crioient les uns, paroissent promptement à porter des chaînes! D'autres le monstroient au doigt. D'autres souff-

NARRATOR.
1655.

Les Hollandois
vérité cette
nouvelle.

Départ de Schedel, un de leurs
Marchands.

Comment il est
traité en arrivant
à Canton.

Il regagne l'amitié des Mandarins.

Il est invité à
se rendre au Palais.

(12) Ogilby met le mois d'Août, sans autre date.

(13) Thevenot écrit *Han-tay-mu*.

(14) Thevenot écrit *Hag-tomou*, *Hay-somwe* & *Hay-tomou*.

Tome V.

(15) Dans la Relation de Thevenot, il gagna l'amitié des Mandarins en leur faisant présent de quelques bouteilles.

(16) Thevenot écrit *Ping-na-mong*.

THEVENOT.
1655.
Accueil qu'il y
reçut du vieux
Vicerui.

floient de la vermine sur ses compagnons. Enfin, deux Mandarins l'introduisirent à la Cour. Il y trouva le Vicerui sur son trône, qui étoit placé au milieu du Palais, sur une plate-forme haute & carrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étoient debout deux cens Gentilshommes, & l'Amiral, tous vêtus à la manière des Tartares. Ce vieux Seigneur ayant reçu la Lettre & les présents de Schedel, & prêté beaucoup d'attention à l'apologie qu'il fit de ses vœux contre les calomnieuses imputations des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, entre les principales personnes de son cortège. Il l'invita ensuite à dîner. La table (17) où Schedel fut traité avec sa compagnie, étoit couverte de trente-deux plats d'argent, chargés de mets fort délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or.

Visite qu'il rend
au second Vicerui.

Pendant ce festin, le Vicerui fit faire plusieurs questions à Schedel sur l'état & le Gouvernement de la Hollande. La manière dont il le congédia ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nu, avec la Lettre & les présents, au jeune Vicerui, qui le nommoit *Sig na-mong* (18). Ce Seigneur reçut aussi les Hollandois avec beaucoup de politesse & leur offrit à dîner; mais son inclination néanmoins paroissoit déclarée pour les Portugais. Sa mere, qui étoit nouvellement arrivée de Tartarie, marqua une vive curiosité de voir les Etrangers, & les fit avertir de passer dans son appartement. Schedel interromp son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette Dame qui l'attendoit au milieu de sa suite, dans une sale ouverte. Elle lui fit un accueil fort obligeant. Pendant cette visite il avoit donné ordre à ses trompettes de sonner quelques fanfares, qui plurent beaucoup aux Dames Chinoises. Étant retourné ensuite vers le jeune Vicerui, il reprit son discours & le finit sans aucune marque de trouble. De-là il fut conduit par le Hay-to-nu chez le grand Mandarin *Tu-tang* (19), qui étoit la troisième personne du Gouvernement de la Province. Mais cet Officier se contenta de le voir par une fenêtre, & le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandois furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (20).

Peinture que
les Portugais de
la Chine fai-
soient des Hol-
landois.

D'un autre côté, le Gouverneur Portugais & le Conseil de Macao n'épargnoient rien pour ruiner cette négociation dans sa naissance. Ils envoyèrent à Canton une Ambassade formelle, pour représenter les Hollandois comme une Nation sans foi, ou plutôt comme une espèce de Pyrates, qui, n'ayant point d'Établissement certain dans les terres, s'étoient rendus formidables sur mer. Ils les accusèrent de s'être saisis de Hay-ta-men, à l'embouchure de la Rivière de Canton; d'avoir fait la paix avec les Pyrates Chinois de Koxinga; d'avoir pillé les Marchands de la Chine, & d'être enfin venus sur la Côte pour s'ouvrir l'entrée du Royaume par la force. Les *Poris*, ou les Philosophes de Canton, firent entendre aussi leurs plaintes, & peignirent les Hollandois comme des gens d'un commerce dangereux. Mais les Viceruis s'en rapportant au Conseil du Hay-to-nu, dont Schedel avoit eu l'adresse de gagner

(17) Suivant l'un des deux Manuscrits de Thevenot, chaque Hollandois, sans en excepter un petit valet Nègre, eut sa table à part, couverte de trente-deux plats.

(18) Thevenot écrit *Signa-mong*.

(19) Thevenot met *Tou-sung*.

(20) L'Auteur n'explique pas pourquoi.

l'amitié, répondirent que des imputations sans preuves ne pouvoient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avoient des Hollandois, & qu'ils étoient persuadés que la Chine n'avoit que des avantages à tirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ils publièrent un Ecrit qui accordoit la liberté du Commerce, & Schedel obtint la permission d'élever un Comptoir (21). Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'un Commissaire arrivé de Peking entreprit d'inspirer d'autres idées aux Vicerois. Il leur repréenta que si l'intérêt du Commerce demandoit qu'on ouvrit un Port aux Etrangers, la prudence ne permettoit pas de leur accorder une résidence constante dans le Pays sans la participation de l'Empereur. Cette objection parut si embarrassante aux Vicerois, qu'ils conseillèrent à Schedel de partir, sous prétexte que le Roi de Batavia (c'est le titre qu'ils donnoient au Gouverneur Hollandois) pourroit s'imaginer qu'on le retenoit à Canton dans les chaînes. Schedel remit à la voile deux jours après; mais les Vicerois le chargèrent de deux Lettres pour Nicolas *Verburgh*, Gouverneur Hollandois de *Taywan*, dans l'Isle de Formose. Ils lui offroient leur amitié; & s'il desiroit la liberté du Commerce à la Chine, ils lui conseilloient d'envoyer au Grand-Kam (*) un Ambassadeur avec de riches présents.

Le Gouvernement de Batavia se hâta de communiquer de si belles espérances à la Compagnie de Hollande; & pour les fournir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie *Waggenaar*, avec deux Vaisseaux, le *Shellfish* & le *Prownfish*. Schedel reçut ordre de l'accompagner. En arrivant à *Wang fu* (12), qui n'est qu'à trois milles de Canton, ils demeurèrent trois jours à l'ancre, sans faire descendre aucun de leurs gens au rivage. Enfin, s'étant lassés de ne voir paroître personne, Schedel prit le parti de se rendre à terre & de s'adresser à l'Amiral *Hay-to-nu*. Cet Officier le reçut civilement; mais il le renvoya au Mandarin *Tu-tang*, dont le Secrétaire lui déclara que les Portugais avoient obtenu de la Cour de Peking un ordre aux Magistrats de Canton, de veiller soigneusement sur les Hollandois, particulièrement s'ils revenoient sans Ambassadeurs, parce que c'étoit une Nation trompeuse, & qui n'osoit paroître à Peking dans la crainte d'y être trop connue. En même-temps un Officier arrivé de Macao vint demander que leurs Vaisseaux fussent arrêtés, sous prétexte que divers Hollandois avoient exercé la pyratèrie contre les Marchands Chinois. D'un autre côté, pour les faire exclure de la liberté du Commerce, les Portugais payèrent les arrérages d'une taxe, à laquelle ils n'avoient pas satisfait depuis quatre ans. En un mot *Waggenaar* commençoit à désespérer du succès de son voyage, quoique plusieurs personnes de distinction le flattassent encore de quelque espoir. On ne fustroit pas même que ses gens sortissent de leurs bords, ni qu'ils y eussent d'autre communication qu'avec deux ou trois Barques des Vicerois. Ses alarmes ne faisoient qu'augmenter, lorsqu'il reçut l'ordre de faire avancer ses deux Vaisseaux à un demi-mille de la Ville, & de s'arrêter dans ce lieu jusqu'au départ de l'Officier Portugais, à qui l'on vouloit cacher leur arrivée. Alors on s'empres-

NIEHOFF.
1655,

Schedel ne laisse
pas d'y former
un Comptoir.

Il est congédié
civilement.

Deux autres
Vaisseaux Hol-
landois envoyés
à Canton.

Obstacles qu'ils
trouvent.

Ils reçoivent
quelques civiles-
tés.

(21) Suivant *Thévenot*, les Chinois acheterent pour soixante-dix-sept mille huit cents dix-sept écus de marchandises; ce qui montoit au double de leur valeur.

(*) On sçait que dans la Langue Tartare & Scavonne, *Kam* ou *Cham* répond au titre d'Empereur. Les Tartares regnoient à la Chine.

(12) *Thévenot* écrit *Wangha*.

NIEUHOF.
1655.

d'offrir diverses raretés à Waggenaar, pour lui faire connoître qu'il étoit reçu en qualité d'ami; mais on n'en refusa pas moins à ses gens la permission de descendre au rivage.

Le Hay-to-nu vint ensuite à bord, pour conduire le Général Hollandois à la Cour. Mais lorsqu'il se dispoisoit à partir, il vit arriver deux Mandarins, qui venoient s'informer de ses vûes & lui demander s'il avoit apporté des Lettres pour l'Empereur ou pour le Tu-rang. Ils ne lui dissimulerent pas que toutes les difficultés étoient l'ouvrage des Portugais, & que si les Hollandois vouloient être admis à l'audience du Viceroi, ils devoient commencer par exercer leur libéralité dans la Cour. Waggenaar répondit que son intention n'étoit pas d'employer la corruption pour faire recevoir ses présens & la Lettre qu'il avoit apportée; mais qu'il donneroit volontiers une bonne somme d'argent à ceux qui lui procureroient la liberté du Commerce à Canton pour cette année. Le Hay-to-nu, qui s'étoit retiré pendant cette conférence, revint lui déclarer que le Viceroi ne pouvoit le voir, mais qu'il consentoit à lire sa Lettre. Waggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un Interprète du Viceroi vint bien-tôt l'informer que la seule raison qui ne permettoit point à son Maître de le recevoir, étoit que les Hollandois n'avoient apporté ni Lettres ni Présens pour l'Empereur. Une explication si formelle ayant fait comprendre aux Hollandois qu'ils ne devoient rien se promettre à Canton sans avoir pris d'autres mesures, ils se déterminèrent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avoit pas eu honte de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs présens & leur Lettre au Viceroi, avant même qu'on eût proposé la moindre conférence pour l'ouverture du Commerce (13).

§. I I.

Ambassade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyser à la Cour de Peking.

Ambassade Hol-
landoise; de quoi
composée.

MAATZUIKER, Gouverneur de Batavia, & le Conseil des Indes, ne s'étoient point endormis sur l'importante proposition d'une Ambassade. Ils en avoient fait l'ouverture à la Compagnie d'Amsterdam, qui avoit déjà goûté leur projet; & dans la chaleur d'une si belle espérance, elle avoit nommé immédiatement pour ses Ambassadeurs à la Cour de Peking, Pierre de Goyer & Jacob de Keyser. Leur train fut composé de quatorze hommes; c'est-à-dire, deux Marchands ou deux Façteurs, six domestiques, un Maître-d'Hôtel, un Chirurgien, deux Interprètes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent ensuite deux Façteurs de plus, pour les charger du soin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feroient le voyage de Peking. Leurs présens étoient de riches étoffes de laine, des pièces de belle toile, plusieurs sortes d'épiceries, du corail, de petites boîtes de cire, des lunettes d'approche & des miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, &c. Leur commission se réduisoit à former une alliance solide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du Commerce pour les Hollandois dans toute l'étendue des Etats.

(13) Nieuhof, dans la Traduction d'Ogilby, p. 31. & suiv. Voyez aussi Thevenor, d'où l'on tire les corrections.



Ils partirent de Baravia, le 14 de Juin 1655, dans deux Yachts, qui devoient les transporter à Canton, d'où ils avoient ordre de se rendre aussi-tôt à Peking. Le même jour du mois de Juillet suivant, ils passerent à la vûe de Macao. Cette Ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'Isle du même nom. Son Port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros Navires. Elle est célèbre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La Place est revêue d'un mur, & défendue vers la terre par deux Châteaux situés sur des collines. Son nom est composé d'*Ama*, qui étoit celui d'une ancienne Idole, & de *Gau*, qui signifie en langue Chinoise *Rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir, en firent bien-tôt une Ville florissante, qui est devenue le plus grand Marché de l'Asie. Ils y ont le privilège d'exercer deux fois l'an le Commerce à Canton. On lit dans les registres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur Commerce ils tiroient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie, chaque caisse contenant cent-cinquante pièces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, & huit cens mesures de musc, avec une grosse quantité de fil d'or, de toile, de soie crue, de pierres précieuses, de perles & d'autres richesses.

Le 18, on jeta l'ancre au Port de Hey-ta-mien, lieu fort agréable & d'une extrême commodité pour le Commerce. Une Barque chargée de soldats, qui se présenta aussi-tôt, demanda aux Hollandois, de la part du Gouverneur, quel étoit le motif qui les amenoit? Les Ambassadeurs lui envoyèrent *Henri Baron*, leur Secrétaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement, dans sa chambre de lit; mais il lui demanda pourquoi les Hollandois s'obstinoient à revenir à la Chine, & s'il ne leur avoit pas été défendu de reparoître à Canton?

Six jours après, deux Mandarins arrivèrent de cette Ville pour examiner les Lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui étoit un peu plus haut sur la rivière, dans un Village nommé *Lanme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux Mandarins & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fit demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le tems de lire leurs Lettres. On leur présenta des sièges, sur lesquels ils s'assirent.

Le 29, un nouvel Hay-to-nu, accompagné de son Vice-amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Étant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leurs Lettres de créance furent étendues sur une table. Le Hay-to-nu leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs Vaisseaux, leurs Lettres & leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de Lettre pour le Tu-tang de Canton, & que celle qui étoit pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boîte d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

On les vit paroître en effet le jour suivant, dans des Barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Secrétaire & quatre autres personnes de leur cortège dans une de leurs Barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-to-nu & le Vice-amiral les quittèrent sans

NINHOA.

1655.

Départ des Ambassadeurs.

Ils arrivent à Macao. Description de cette Ville.

Les Ambassadeurs entrent dans la Rivière de Canton.

On examine leurs Lettres de créance.

Ils sont menés à Canton.

NIEUHOF.
1655.

Questions qu'on
leur fait.

leur adresser un seul mot, & tentèrent dans la Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le Viceroy leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans le même logement que Schedel avoit occupé, sous la garde du Matéchal de la Ville. Le 31, ils reçurent la visite du Purfyen-fin, ou du Trésorier de l'Empereur, qui tenoit le quatrième rang dans la Ville de Canton. Il fallut essuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient mariés ; quels étoient leurs noms & leurs Emplois ; si la Lettre de l'Empereur n'étoit pas écrite sur de meilleur papier que celle du Viceroy ; comment se nommoit leur Roi & leurs Princes. Il parut peu satisfait de l'simplicité des Lettres de créance. Il voulut sçavoir si le Prince & le Gouvernement de Hollande n'avoient point de sceau ou de cachet pour leurs Lettres. Lorsque les Ambassadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendoient l'audience des Vicerois & la liberté de parler pour Peking, il leur répondit qu'ils n'obtiendroient l'audience de personne à Canton, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les visiter dans leur logement.

Officiers qui
venaient leur
assister.

Le second jour du mois d'Aout, tous les gens de la suite des Ambassadeurs furent amenés par la riviète, sous l'escorte de quatre grands Vaisseaux de guerre du Viceroy. Ils admirèrent la multitude de grands Villages & les campagnes fertiles qui bordaient les rives. Mais en arrivant au logement de leurs Maîtres à Canton, ils furent obligés de retourner à bord, sous prétexte que les Ambassadeurs qui étoient envoyés à l'Empereur de la Chine ne devoient pas résider dans la Ville sans un ordre exprès de la Cour, & que dans l'intervalle, le Gouverneur n'étoit pas responsable de ce qui pouvoit leur arriver. Deux Mandarins leur rapportèrent en même-tems leurs Lettres de créance, ouvertes, & leur déclarèrent que les Vicerois n'osoient pas les recevoir avant le retour des messagers qu'ils avoient dépêchés à Peking. Tout le cortège Hollandois se vit dans la nécessité de regagner ses Vaisseaux. Cependant, après y avoir passé trois semaines, les Ambassadeurs obtinrent la liberté de descendre à terre avec leur suite, & de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de se promener dans la Ville.

On eût de
l'argent des Am-
bassadeurs.

Deux jours après, un Mandarin vint leur apprendre de la part du Viceroy, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandoient ils ne pouvoient donner moins de trois cens taels d'argent au Conseil Impérial de Peking. Ils ne balancerent point à répondre que si la bigue & la corruption étoient nécessaires pour le succès de leurs demandes, ils n'avoient rien de mieux à faire que de partir. Cependant ils offrirent cent trente-cinq taels. Mais fatigués d'entendre renouveler chaque jour les mêmes instances, ils commencèrent à renvoyer sérieusement leurs équipages à bord. Les Vicerois leur firent déclarer qu'ils ne devoient pas faire un pas sans avoir reçu des ordres de Peking. En suite, paroissant se relâcher, ils consentirent à recevoir un billet d'engagement pour la somme de cent trente-cinq taels. Le 19 de Septembre, les Ambassadeurs furent agréablement surpris, de se voir invités de la part des Vicerois à se tendre dans une plaine ouverte, assez près de leur logement. Ils y trouverent dix belles tentes, qui avoient été dressées pour la fête. Celle des Vicerois occupoit le centre. A gauche étoit celle des Ambassadeurs, & de l'autre côté celle

Fête que les Vi-
cerois leur don-
nent.

de la musique. Les Ambassadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des Vicerois, par deux des principaux Mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies.

Aussi-tôt le Maître-d'hôtel du vieux Viceroi, vêtu d'un habit de soie bleue céleste, en broderie d'or & d'argent, avec une chaîne de corail autour du col, s'avança de bonne grace, en divisant la foule, & donna ordre à deux Officiers qui l'accompagnoient de servir le diner. On avoit préparé trois tables; l'une pour les Vicerois, la seconde pour le Tu-tang & la troisième pour les Ambassadeurs. Elles furent toutes également servies de quarante petits plats, chargés de mets délicieux. Les Vicerois ayant bu du thé à la santé des Ambassadeurs, le Maître-d'hôtel les avertit qu'ils pouvoient commencer. On fut de très-bonne humeur. Les Vicerois burent encore à la santé de leurs Hôtes, firent des excuses pour la médiocrité de la bonne chère, & leur demandèrent plusieurs éclaircissemens sur la Hollande. Vers le milieu du festin, les Ambassadeurs proposèrent la santé des Vicerois en vin d'Espagne. Cette liqueur leur parut si agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Sam-rou*, qui est composé de riz & qui ne le cède guères à nos meilleurs vins de l'Europe. Pendant toute la fête les Instrumens se firent entendre, avec des accompagnemens de musique vocale. L'ordre & le silence furent admirables. Les enfans des Vicerois se ressentoient d'une excellente éducation. Un peu avant la fin du diner ils quitterent la table, & passant devant leurs peres, ils se mirent à genoux pour les saluer, en baissant trois fois la tête jusqu'à terre.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tu-tang reçut les réponses de l'Empereur à deux Lettres, qu'il lui avoit écrites au sujet des Ambassadeurs de Hollande. Par la première, ce Prince leur accordoit la permission de se rendre à Peking, avec une suite nombreuse & quatre Interprètes, pour y traiter du Commerce. Par la seconde, il accordoit aux Hollandois la liberté qu'ils demandoient pour le Commerce, en marquant qu'il les attendoit à Peking pour le remercier de cette faveur.

Le 2 de Novembre, le Tu-tang d'*Herifu* (24) arriva dans la Ville de Canton avec un cortège de plusieurs Barques, dans la seule vue de marquer plus de considération & de politesse aux Ambassadeurs. Le 30 de Décembre, le jeune Viceroi parut sur la Rivière, avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la soumission la Province de Quang-si, qui s'étoit revoltée. Avant son départ, il consulta ses Devins, qui ne lui prédirent que des disgrâces. Au contraire, ses entreprises ayant tourné heureusement, il poussa la vengeance, à son retour, jusqu'à détruire leurs Temples & leurs Idoles, en tegretant que leur fuite les eût débâtés eux-mêmes à son ressentiment. Les deux Vicerois de Canton n'étoient pas liés par le sang; mais ils étoient amis, & nés tous deux à Peking. Leurs peres ayant perdu la vie par l'ordre du dernier Empereur Chinois, ils s'étoient retirés à Canton dans le tems que le Kam de Tartarie s'en étoit rendu maître; & sa protection, qu'ils avoient implorée, les avoit élevés à la dignité dont ils étoient revêtus.

Il ne restoit aux Ambassadeurs Hollandois qu'à se procurer les passeports du vieux Viceroi. Ils les lui demanderent en prenant congé de lui; mais com-

NIEUWOF.

1655.

Ordre du festin.

Double réponse
qu'ils reçoivent
de la Cour.Châtiment d'une
fautive production.Fortune des
deux Vicerois de
Canton.

(24) Ce nom doit être défecueux, car il n'y a point d'r dans la Langue Chinoise.

NIENHOFF.

1656.

Ils donnent cha-
cun leur fête aux
Hollandois.Mère du jeune
Viceroy.Départ des Am-
bassadeurs pour
Peking.

mençant à les regarder d'un autre œil, depuis la faveur qu'ils avoient reçue de son Maître, il les invita tous deux à dîner dans son Palais. Le jour de cette fête étoit le 17 de l'évrier. Les galeries, les cours & les salles étoient ornées de peintures, d'étoffes de soie & de tapis. Pendant le repas, qui fut splendide, le Viceroy prit plaisir à badiner avec quelques-uns de ses enfans. L'Interprète assura les Ambassadeurs qu'il en avoit cinquante-six. Quoique le jeune Viceroy fût encore absent, les Hollandois furent traités à sa Cour, & la fête fut accompagnée d'une Farce, qui consistoit dans une danse de plusieurs personnes, de guisées en forme de lions, de tigres & d'autres bêtes féroces. La mère du Prince s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre de l'appartement, pour se donner le plaisir de voir l'assemblée. Elle étoit richement vêtue à la manière des Tartares. Sa taille étoit moyenne; sa complexion maigre & sa peau brune; mais elle avoit quelque chose d'intéressant dans la physionomie. En entrant dans la salle, les Ambassadeurs trouverent un fauteuil fort riche & revêtu de magnifiques peintures, qui étoit destiné pour elle. Ils se crurent obligés de le saluer respectueusement, pour faire honneur à cette Dame.

Leur voyage devant se faire par eau, ils louerent une grande Barque pour leur propre usage. Mais il s'en trouva cinquante (15) aux frais de l'Empereur, pour le transport de leurs gens & de leur bagage. Le Tu-tang donna le commandement de cette flotte à Pinxenton (16), qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les marelots & les rameurs, il y avoit un corps de soldats, commandé par deux Officiers de distinction. Aussitôt que les Ambassadeurs se furent embarqués, ils arborerent le pavillon du Prince Guillaume de Nassau, tandis qu'on dépêchoit des messagers aux Magistrats des Villes qui se trouvent sur la route, pour ordonner les préparatifs de leur réception.

§. III.

Route des Ambassadeurs, depuis Canton jusqu'à Nan-gan-su, dans la Province de Kyang-si.

Rivière de Tay.

Zin.

Village de Sa-hu.

Schan-shui.

Après avoir quitté Canton le 17 de Mars, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle Rivière de Tay, qui, baignant les murs de cette Ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petites Villes, qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Peking, saluèrent les Ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bien-tôt dans le Zin, que les Etrangers nomment le *Canal Européen*. Vers le soir on arriva au Village de Sa-hu, à six milles (17) de Canton. Le terroir est très fertile; & quoique la Place ne soit habitée que par des Paylans & des Ouvriers en soie, elle a quantité de bons édifices. Le 19 on gagna (18) *Schan-shui*, onzième petite Ville de la dépendance de Canton, qui en est éloignée de vingt milles. Elle est sur la droite de la Rivière, à la distance d'une lieue de la rive, dans une vallée fort agréable. Sans être fort grande, elle étoit au-

(15) Thevenot dit cinq.

(16) Thevenot écrit *Ping-sento-man*.

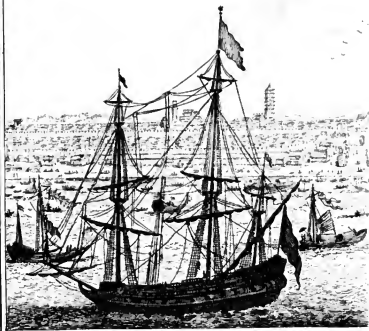
(17) Ce sont des milles Hollandois, qui valent trois milles & demi d'Angleterre.

(18) Dans la Carte de Canton, donnée par les Jésuites, on lit *Sau-Schwi-hyen*, Ogilby met *Xan-hung*; ensuite *Xan-xui*, c'est à dire, *Schan-schwi*. Thevenot écrit *Xan-tsi*.

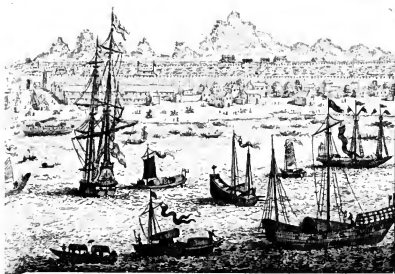
trefois



VUE DE QUANG
OU CAVI



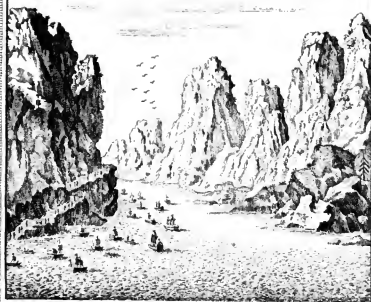
QUAN G-CHEU-FU
OU CANTON.



T. F. N. II.



MONTAGNES ET DETROITS DE
SANG WAN HAB.



T. I. N.° XIII.



trefois extrêmement peuplée & d'un grand commerce. Le Magistrat fit border la rivière d'une rangée de Soldats pour recevoir les Ambassadeurs, & leur envoya quelques rafraichissemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fournisoit pas la dixième partie de ce qui étoit ordonné par l'Empereur, ils se déterminèrent à ne rien accepter dans cette Ville & dans toutes les autres. Cependant ils descendirent sur la rive, pour s'y rafraichir sous une tente. Les Soldats Tartares firent devant eux l'exercice des armes, avec une adresse qu'ils admirèrent beaucoup. Un d'entr'eux, tirant à trente-cinq pas, donna trois fois dans le but, qui n'avoit qu'environ quatre pouces de largeur. Il reçut une petite pièce de monnaie pour récompense.

Le Secrétaire des Vicerois, qui avoit accompagné les Ambassadeurs jusqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avoient traité à souper le soir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la rivière (29) devenoit très-rapide en se retrécissant. Les Tartares forcent les Rameurs Chinois au travail, sans paroître touchés de leur fatigue. Ces Malheureux tombent quelquefois, dans un passage étroit, & se noient, sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connoissance, un Soldat qui est derrière eux ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (30) à quarante milles de Schan-scheu. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant des Ambassadeurs. Elle est située fort avantageusement, & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la montagne de San-van-hab (31) rendent la rivière fort rapide. Cette montagne est la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont enveloppées de nuées, qui rendent le passage obscur & ténébreux dans les parties inférieures. Sur le revers, qui fait face à la rivière, on voit un beau Temple, où l'on monte par des degrés. Le Cortège fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'apperçoit qu'un Village solitaire, qui se nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laisser voir des champs à bled qui ne sont pas sans agrément (32). La traduction de Thevenot ajoute que (33) *San-winthap* signifie la *Montagne volante*, & qu'elle a tiré son nom d'un Temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut transporté dans une seule nuit, de quelcun canton au Nord.

Le 24, on se trouva devant une petite Ville, nommée *Inta* (34), qui est fort agréablement située sur un angle de la rivière, du côté droit, c'est-à-dire, à l'Ouest, vis-à-vis la montagne Sang-wan-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons & de ses

NEUHOF.
1656.

Exercice des
Tartares.

Fatigue des Ra-
meurs Chinois.

San-Ivin

Montagne la
plus haute de la
Chine.

Ville d'Inta.

(29) Cette Rivière, dans la Carte des Jésuites, est nommée *Pe-krang* ou Canal du Nord, pour le distinguer de ceux de l'Est & de l'Ouest.

(30) Ogilby écrit *San-yuan*. La Carte des Jésuites, *Tung-ien-hyu*.

Tome V.

(31) Dans Thevenot, c'est *Sang win-thap*.

(32) Neuhof, *ibid.* sup. p. 47.

(33) Voyez Route du voyage, p. 1.

(34) *In-te hyen* dans la Carte des Jésuites; *In-tag*, dans Ogilby; *In tach* dans Thevenot.

NIEUHOF,
1636.

Temples. Elle étoit autrefois très-riche & très-peuplée. Une anse de la rivière lui forme un Port où les Barques sont à couvert de l'impétuosité du courant, & sur la droite duquel on voit à l'entrée une haute & curieuse tour. La Barque des Ambassadeurs courut ici beaucoup de danger, par la violence du courant, qui la poussa contre un roc abîmé.

Temple de Konianfiam.

Le jour suivant on eut la vue du merveilleux Temple de *Konianfiam*, qui est en aussi grande vénération que celui de Sang-wan-hab. Il est situé sur le bord de la rivière, dans un cañon montagneux & solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierre, & tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les Ambassadeurs le visitèrent, après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions.

Mong-ley.

Le 27, on arriva devant Mong-ley, qui forme une perspective agréable dans l'éloignement. On monte de la rivière à la porte de la Ville par deux degrés de pierre. Les murs sont hauts, & flanqués de tours & de gros boulevards.

Temple sur rive.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuya une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Plusieurs Barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres se brisèrent contre les rives, & tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29, avec les restes de la Flotte, à *Schan-chew* (35), seconde Ville de cette Province. Elle est située à trente milles d'Inra, sur un angle à l'Ouest de la rivière. Sa situation & la sûreté de son Port y font fleurir le commerce. Cette Ville est renfermée du côté de l'Ouest par de hautes & délicieuses collines; & de l'autre côté, c'est-à-dire, au-delà de la rivière, elle a un Fauxbourg fort peuplé, fort riche & bien bâti. Au milieu même du Canal, on voit sur un petit rocher une curieuse tour, environnée d'un assez bon mur, mais qui n'offre que des ruines dans l'intérieur, quoiqu'on y démêle encore des traces de son ancienne magnificence. Vers le Sud cette rivière porte le nom de Si-an, & quelquefois celui de *Si-ho* (36). Elle est formée par les rivières *Chin* & *Van*, qui se rencontrent assez près de la même Ville, & qui prennent un cours impétueux, par-dessus quantité de rochers abîmés; passage souvent fatal aux Vaisseaux, malgré la protection d'un Temple qu'on a bâti dans cette vue sur les bords.

Rivière de Si-an.
Rivières Chin
& Van.

Monsièvre de Lu-an.

Sur le *Mow-wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monastère, avec un grand Temple. Il doit son origine à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui passa tout le reste de sa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portoit nuit & jour des chaînes de fer sur son corps nud. Elles avoient fait, dans sa chair, des ouvertures, qui, faute de soin & de remède, étoient devenues autant de nids de vers. Lu-zu ne souffroit pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & si le hasard en faisoit tomber un, il le ramassoit soigneusement & le remettait dans sa place, en disant : « Ne te reste-t-il pas assez pour te nourrir ? Pourquoi quittes-tu donc mon corps, où l'on t'accorde si volontiers ta nourriture ? Les Ambassadeurs se firent dresser des tentes près des murs de la Ville, où le Gouverneur & les Magistrats leur apportèrent divers présents pour leur table. Ils les acceptèrent, parce qu'ils n'é-

(35) *Xao-chou* dans Ogilby; *Xia-chou* dans Thévénot.

(36) Dans Ogilby, *Srian* & *Scio*.

TEMPLE DE KON JAN SIAM

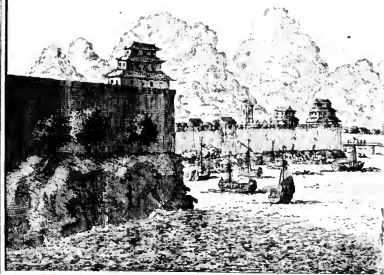


T. F. N. XII.

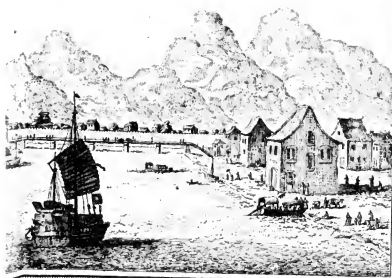




CITÉ DE NANG
tirée de Ni



E. XANG HYONG FU,
e de Xeuhof.



T. P. N. XIT.



toient pas sur le compte de l'Empereur, & traitèrent fort noblement leurs Bienfaiteurs.

NIEUHOF.

1656.

Têtes des cinq chevaux.

Le lendemain, ils arrivèrent de grand matin près d'une montagne, à qui la forme avoit fait donner, par les Tartares, le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le sommet est couvert de nuées & paroît inaccessible, on découvre plusieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruines. Immédiatement au delà des mêmes montagnes, les Barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres passages escarpés, qui se nomment les *Cinq laids diables*. Le canal de la rivière étoit rempli de Barques fendues, qui avoient coulé à fond. Enfin, l'on gagna *Suyt-Jeen* (37), dont les collines, entremêlées de vallées charmantes, le présentent du côté de la rivière avec autant d'ordre que si cette disposition étoit l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante.

Cinq laids Diables.

Le 4 d'Avril on se trouva devant Nam-hung, (38) troisième Ville de la Province de Canton, & frontière de cette Province. Elle est éloignée de *Schan-chew* d'environ quarante milles, grande, bien située, & fortifiée de murs & de boulevards. Elle est divisée par la rivière, avec un pont de communication. Ses Temples sont en grand nombre & ses édifices magnifiques. On y voit aussi une Douane pour le paiement des droits de l'Empereur sur les marchandises. Mais les recherches ne font point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Affect près de la même Ville, on trouve une rivière nommée *Mechyang*, ou *Rivière d'encre*, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc & fort estimé.

Ville de Nam-hung.

Les Ambassadeurs, étant descendus sur la rive, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur & des Magistrats, qui ne tardèrent point à paroître en personne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandois. Le lendemain le Gouverneur invita les Ambassadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'assit du même côté de la table, avec les Magistrats, pour laisser plus de facilité à servir. On ne présenta point tous les mets à la fois, suivant l'usage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque Convive. Ainsi, les services furent au nombre de seize. Après le dîner, tous les Assistans mirent une pièce de monnaie aux pieds du Gouverneur, pour le salaire des Musiciens & des Domestiques. Les Ambassadeurs offrirent six ruels d'argent & quelques étoffes de soie, que le Gouverneur refusa d'abord, mais qu'un peu d'instances lui firent accepter.

Accueil gracieux que les Ambassadeurs y reçurent.

Ils quitterent leurs Barques à Nam-hung, pour continuer le voyage par terre. La première Ville qu'ils rencontrèrent dans cette route fut *Nan-gan*; mais la nécessité de monter souvent par des chemins fort roides, rend cette route très-fatigante. Un Gouverneur de la Province a fait applanir, à ses propres frais, la montagne de *Mu-glin* (39), qui étoit la plus difficile; & les Habirans, pour récompenser sa générosité, ont élevé un Temple à son honneur. Les Ambassadeurs passerent les montagnes dans des litières, portées

Partie du voyage qu'ils font par terre.

(37) C'est plutôt *Suy-hyen*.*yong-fu*.(38) Dans Thevenot, *Nam-hung*; & dans la Carte des Jésuites, *Nam-hyong* & *Nam-*(39) Dans la Carte des Jésuites, *Ma-lin* & *Mu-lin*.

NEUHOF.
1656.

Division des
Provinces de
Canton & de
Kiang-nan-
king.

par des chevaux, avec une escorte de cent cinquante Soldats, pour les garantir des Brigands qui infestent cette route. Ce corps de Troupes, joint aux Porteurs du bagage, formoit un Régiment de plus de six cens hommes.

Les Ambassadeurs furent obligés de loger la première nuit, au milieu des montagnes, dans un Village nommé *Su-fan*, où la fraieur avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Le lendemain, vers midi, ils arrivèrent au pied d'une montagne étroite, qui sépare la Province de Canton de celle de Kyang si. Elle est ornée de plusieurs Temples; & quoique déserte, ses bois & ses vallées en font un lieu délicieux. Le soir ils arrivèrent à Nan-gan, Ville qui tient le treizième tang (40) dans la Province de Kyang-si (41).

§. IV.

Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-gan-su jusqu'aux frontières de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king.

Ville de Nan-
gan.

EN arrivant aux portes de Nan-gan, les Ambassadeurs Hollandois y trouverent des Députés du Gouverneur de la Ville, qui s'avancèrent pour les recevoir. Ils reçurent dans leur logement la visite de plusieurs personnes de qualité; & de la part de la Ville, une fort belle collation.

Le Commissaire nommé pour lui fournir des Barques, n'ayant pu les tenir prêts aussi-tôt qu'il le déloit, Pinxenton lui fit des reproches si sanglans, que dans le chagrin qu'il en ressentit il tira son couteau pour se poignarder lui-même. Mais le Domestique d'un Mandarin lui retint heureusement le bras.

Ravages des
Tartares.

Le Pays aux environs de la Ville est agréable & fertile. Entre plusieurs collines dont il est environné, on en distingue une dont la délicieuse situation lui a fait donner le nom de *Si-koa* (42), qui signifie lieu de plaisir. La Ville est divisée en deux parties égales par un bras de la rivière de *Chang*, qui rend son commerce florissant. On décharge ici toutes les marchandises destinées pour Canton & pour d'autres Places voisines. Mais quoique les Tartares aient épargné les meilleurs édifices de Nan-gan, & que la partie Sud de la Ville soit bien bâtie & bien peuplée, elle n'approche point de Nan-hung pour la grandeur & la force. Elle a, dans la partie du Nord, un Temple de fort belle structure & d'une richesse surprenante. Les Ambassadeurs s'arrêtèrent ici quatre jours.

Tourmens de la
Rivière Kan, & de
leurs effets.

Le cours de la Rivière *Kan* est si rapide, & coupé néanmoins par un si grand nombre de rochers & de bancs de sable, qu'en descendant même avec le fil de l'eau les Voyageurs sont exposés à mille dangers. Dans ce passage, une Barque qui portoit un des Ambassadeurs, avec les présens destinés pour la Cour, tomba dans un tournant, où après avoir bien pirouetté elle échoua contre la rive, & ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les Mandarins ordonnèrent que la négligence des Matelots & du Patron fût punie à coups de fouet; mais les Ambassadeurs demandèrent grace pour le Patron.

(40) Il y a trois tangs principaux, le premier, *Fu*; le second, *Chen*; le troisième, *Hien*; ce qui sera expliqué dans la suite, com-

me tout ce qui demande ici de l'être.

(41) Neuhof, *ubi sup.* p. 50.

(42) Il se prononce *Si-houa*.

Le 14, on passa devant la petite Ville de *Nan kang*, qui est située sur la rive gauche de la Rivière de Chang. Sa forme est carrée, & la force de ses murs répond à leur hauteur, qui est d'environ vingt-cinq pieds. Elle a quatre portes, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinèrent & détruisirent son commerce, dans la dernière guerre. On voit sur le bord de la rivière une haute tour, forte & bien bâtie. La rue où l'on entre par la porte du Sud contient le palais du Gouverneur, & se termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les Ambassadeurs ne firent ces observations qu'à leur retour.

Le 15, ils arrivèrent à *Kan cheu*, qui tient le douzième rang entre les Villes de la même Province. Après avoir reçu à bord la visite de quelques Mandarins au nom du Magistrat, ils rendirent la leur au Turang de la Ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, & les conduisit dans ses appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet Officier commandoit dans les Provinces de Kyan-si, de Fo-kyen, de Haquang & de Canton. Ainsi, son autorité n'étoit point inférieure à celle d'un Viceroy. Les Ambassadeurs lui offrirent quelques présens, qu'il refusa; mais en leur assurant qu'il n'entroit aucune dissimulation dans son refus, & qu'il n'avoit pas d'autre vûe que de se conformer à l'usage du Pays, qui défend de recevoir les présens d'un Étranger avant qu'il ait paru à la Cour de l'Empereur (43).

Kan-cheu est situé à l'Est sur les bords de la rivière de Kan, dans un canton le plus délicieux du monde. La Ville est carrée; elle est revêtue d'un haut mur, d'environ deux milles de tour, & percée de quatre portes. Son commerce est considérable, ses rues bien pavées, & ses édifices fort nobles. Elle est terminée à l'Est par une haute tour. On voit dans cette Ville un grand nombre de Temples, embellis de peintures & de Statues. Celui qui se nomme Kuyl Kye Sti Myan, c'est-à-dire, l'Eglise de Kuyl Kye Sti, est un des plus magnifiques de la Chine. Les Murs de ce Temple étoient environnés de plusieurs lits pour les Prêtres étrangers, car ces lieux servent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du Porche, on voyoit deux statues gigantesques, l'une qui combattoit un dragon, l'autre qui tenoit un nain sous les pieds, avec une épée nue à la main. Au-delà de la rivière, sur une haute colline, étoit un autre Temple, accompagné d'une Chapelle, petite, mais curieuse, où les Paillans faisoient des offrandes pour obtenir un heureux passage entre les rochers & les bancs de sable.

Dans l'endroit où les deux rivières de Chang & de Kan se joignent, on trouve un pont de bateaux couvert de planches, & une maison de péage à l'extrémité.

Le 18, les Ambassadeurs passèrent par *Vannungam* (44). Ville ruinée, sur le bord de la rivière de Kan, du côté de l'Est. Les Tartares n'y avoient rien laissé subsister de remarquable; mais au milieu même de ses débris on découvroit encore qu'elle devoit avoir été d'une merveilleuse beauté, régulièrement bâtie & fort peuplée. Le Pays voisin produit chaque année deux moissons. Une montagne qui s'offre à peu de distance renferme des mines d'argent, mais la Loi du Pays défend de les ouvrir. A l'Est de la même Ville,

NEUHOF.
1656.
Nan-kang.

Kan-cheu. Po-
sition du Tur-
tang.

Kan-cheu

Beauté de ses
Temples.

Pont de ba-
teaux.

Vannungam j.
grande Ville ruinée.

(43) Neuhof, *ubi sup.* p. 56. & suiv.

(44) Dans la Carte des Jésuites c'est *Wannan-hyen*.

NIEUCHOF.
1656.

on aperçoit une autre montagne, dont la pointe se perd dans les nuées, quoique depuis le pied jusqu'au sommet elle soit couverte d'arbres & de plantes.

Lingeiven, Ville
tunisienne

On ne compte pas plus d'un demi mille de Vannungam à Lingeiven, sixième petite Ville, qui est arrosée par une petite anse de la rivière de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reste d'entier qu'un seul arc de triomphe.

Pekkinsa, grand
Village

Rocs taillés.

La Flote arriva ensuite à Pekkinsa (45), Village considérable & dans une situation riante, où le commerce est assez florissant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on découvre dans l'éloignement plusieurs rochers taillés d'une manière surprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'Auteur en remarqua un qui n'avoit pas moins de quarante pieds de hauteur. On voit aussi de ces rocs artificiels dans le Palais de l'Empereur (46).

Tay-ko.

On arriva le même jour assez tard à la petite Ville de Tay-ko (47), sur le bord Ouest de la rivière, vers laquelle les murs sont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'assez bien pavées, sont extrêmement étroites. Les Tartares ont si peu respecté les plus beaux édifices, qu'il ne reste qu'une haute tour & quelques Temples.

Le 29 d'Avril, on s'arrêta devant la Ville de Kin-un-gam, nommée aussi Kyegan (48), neuvième Ville du premier ordre de la Province de Kyan-si. Elle est située dans un Pays montagneux, à quarante milles de Tay-ko, sur la rive Ouest de la rivière Kan. Ses murs sont fort hauts; mais tous les édifices intérieurs, qui étoient d'un goût fort noble, ont été détruits par les Tartares, auxquels les Habitants eurent l'imprudence de résister; à la réserve néanmoins de quelques Temples d'Idoles, qui subsistent encore. On en voit un, mais de structure moderne, dans une île qui est située vis-à-vis de la Ville. Les Habitants assurent qu'il se trouve des mines d'or & d'argent dans quelques lieux voisins.

Dangers de la
Rivière.

La rivière devient fort dangereuse, près de cette Ville, par la multitude de ses rochers & de ses bancs de sable, que les Habitants du Pays nomment Ze-pa ran. Elle demande ici des Pilotes expérimentés. Le soir on passa devant Kye-schwy (49), Ville du troisième rang sur la rivière de Chang, dont le mur a quinze pieds de haut du côté de cette Rivière. Sa grandeur est d'un mille de circuit, au milieu de plusieurs montagnes qui l'environnent.

Kya-kyang.

Le lendemain on gagna Kya-kyang (50), autre Ville du troisième rang, située sur la rive Nord de la rivière de Kan, à trente milles de Kye-schwy, au pied d'une montagne. Une grande partie de ses murs s'élève sur la montagne, & renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plupart de ses édifices. Mais on y voit encore un ancien Temple, fameux par ses deux portes, qui ne sont composées que d'une seule pierre. On découvre à peu de distance la montagne de Mung, dont le sommet se cache dans les

(45) Thevenot écrit *Pe-ki-tseuven*.

(46) Ils sont communs dans toutes les parties de la Chine.

(47) La Carte des Jésuites met *Ki-angan-su*.

(48) Dans la Carte des Jésuites, *Ki-angan-su*.

(49) La même Carte met *Ki-schui-hyen*, & place cette Ville sur la rive Est.

(50) Dans les Cartes, c'est *Kia-hiang-hyen*.

nues, tandis que ses côtes sont revêtues de bois & de pâturages.

Vers le soir on arriva devant *Sin-kin* (51), Ville du troisième rang, à vingt milles de Kya-kyang, dont elle n'est guère différente par sa forme & par ses ruines. Au milieu du mur, vers la rivière de Kan, on voit une grande & fort belle porte.

Le 22, après être partis de grand matin, on arriva vers midi à Tung-ching (52), Ville du troisième rang. Sa situation est dans un terrain plat & sa forme carrée. Elle est environnée d'un haut mur, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du Nord un Fauxbourg bien bâti & fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernières guerres, rendent encore témoignage à l'ancienne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne de *Pe-chang*, qui n'est pas éloignée.

Le 23 d'Avril on découvrit *Nan-chang*, Capitale de la Province de Kyang-si, dont quelques-uns lui donnent aussi le nom. Les Magistrats de la Ville enverraient d'abord quatre Barques commodas au-devant des Ambassadeurs, pour les garantir des bancs de sable en approchant de la rive. Bien-tôt on les vit paroître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligèrent le Mandarin *Pinxenton* de restituer aux Ambassadeurs une de leurs deux Barques, qu'il avoit prise pour son usage. Le lendemain, Keyzer se trouvant indisposé, Goyer, suivi de tout leur Cortège, visita le Tu-tang, ou le Gouverneur. Ce Seigneur Chinois parut offensé de voir l'Ambassadeur à pied; & se tournant vers l'Interprète, il lui dit, d'un air irrité : Apprenez que des Errangers, venus de si loin pour féliciter sa Majesté Impériale de ses victoires & de ses prospérités, doivent être reçus avec plus d'appareil. Il ne parut pas plus satisfait des Mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'Ambassadeur fut étonné de se voir amener un fort beau cheval, & un autre pour son Secrétaire, sur lesquels ils retournerent tous deux à la rivière. Au départ de la Flote, les Ambassadeurs furent salués, des murs de la Ville, par une décharge de la grosse artillerie. Ils avoient offert des présents au Tu-tang; mais il se dispensa de les accepter par la même raison que le Tu-tang de Kan-chew avoit apportée aussi pour s'en défendre.

Nan-chang est située à quinze milles de Fung-ching, près du grand Lac de Poyang, & se trouve environnée d'eau comme une île. Sa forme est carrée. Ses murs, qui sont fort hauts, ont sept portes, dont quatre sont d'une grande beauté. On voit dans la Ville quatre Temples magnifiques, richement ornés & remplis de statues ou d'images. Le plus fameux, qui se nomme *Khi-fu-kong*, est couvert de tuiles luisantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier desquels est une Idole, nommée *Kou-ya*, qui est assise au milieu d'un grand nombre d'autres, & vêtue, à la manière des anciens Romains, d'une mante cramoisie, qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur leur pilier, paroissent flûter, en ébranlant le cou. Le second édifice est environné d'une large galerie, qui est remplie d'idoles ou de Pagodes. A droite, en entrant dans le premier de ces édifices, on apperçoit un puits carré, qui est rempli d'eau

Nan-chang.
2650.
Sen-kan.

Tung-ching.

Nom de la
Capitale de la
Province de
Kyang-si.

Le Tu-tang n'est
autre que les
Ambassadeurs à
son entrée dans
la ville.

Situation & pro-
priétés de Nan-
chang.

Temple de Kou-
ya.

(51) *Sin-tu-hyen* dans les Cartes.

(52) *Tong-chang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

NIEUHOF.

1656.

Histoire de Kou-
ya.

jusqu'aux bords. Il est fort curieusement orné de pierre blanche, & son diamètre est de douze pas (53).

Les Chinois racontent des choses étranges de la Pagode de Kou-ya & de son puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom faisoit autrefois sa demeure dans le même lieu ; que sa principale vertu étoit la charité pour les pauvres ; que jamais il n'épuisoit ses trésors, parce qu'étant habile Chimiste, il avoit le secret d'un élixir qui convertissoit tous les métaux en or ; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçoit la Ville de sa ruine ; & que l'ayant vaincu, il l'avoit lié contre un pilier de fer, & l'avoit enfin précipité dans le puits : qu'après une longue vie, Kou-ya s'étoit vu enlever au Ciel, avec toute sa famille ; & que par reconnaissance pour ses services, les Habitans avoient bâti ce Temple à son honneur. Ils raconteront aux Ambassadeurs quantité d'autres merveilles de cette divinité. Mais la plupart des magnifiques bâtimens de leur Ville avoient été ruinés par les Tartares. *Kuini*, Gouverneur de la Province, s'étant révolté contre eux pendant la dernière guerre, les avoit d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite il avoit été forcé de se renfermer dans la Ville, où, pressé de la famine, après un siège de quatre mois, il avoit pris le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussitôt dans la Ville & la détruisit.

U-sien-yen.

Le 25, on arriva au Village d'U-sien-yen (54), célèbre pour la fabrique des Barques. On s'y rendoit alors de toutes les parties de l'Empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé près du lac de Poyang, du côté de la rivière Kan, & sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant & ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit un Temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit & jour. Ceux qui doivent traverser le lac y sacrifient un coq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse Idole du monde, pour obtenir un heureux passage. On arrose son corps & ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des pieds de porc, & des épérons ou des crêtes de coq. La chair est mangée par les Adorateurs, à l'honneur de l'Idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices.

Idole & ses sacrifices.

Lieu célèbre pour
la porcelaine.

Les Habitans lui dirent que la belle porcelaine se fait au Village de *Sinkorsuno* (55), qui est éloigné de cent milles à l'Est, près d'une Ville nommée *Fu-liang*, de la dépendance de *Yan-cheu* ; & que la terre vient de *Whcy-cheu*, Ville de la Province de Nan-king. Les Habitans de *Whcy-cheu* ne peuvent la fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils ignorent le mélange de la terre & de l'eau.

N'an-kang.

Le 26, on se rendit à la grande Ville de Nan-kang à cinquante milles de Kan-chang. Elle est située sur le bord occidental du lac, qui est fort long & fort large, dans un canton montagneux. Les murs sont hauts, forts, & défendus par des boulevards. On voit dans la Ville une tour bien bâtie. Les rues sont très-tortueuses. La première, qui se présente en entrant sur la gauche, est embellie de plusieurs arcs de triomphe ; mais les maisons ont peu d'apparence. De la Ville on découvre quantité de beaux Temples, dont les prin-

(53) Nieuhof, *ubi sup.* p. 59. & suiv.tes. Thevenot met *Wo-tsing*.(54) C'est peut-être l'*Tu-kad-hyen* des Cat.(55) Ce devrait être *King-to-ching*.

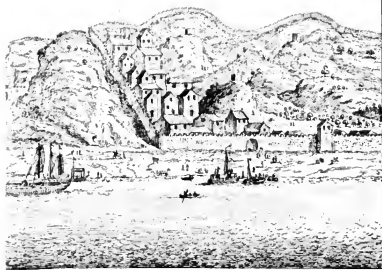
cipaux



HU, KET HY
tiré de Sieul



LE HYEN,
de Vieuhol.



T. ENXVII.



«*se*paux sont situés sur les montagnes de *Quang-lyu* & d'*Iven-sehyu*. Ils sont peuplés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, qui habitent chacun leur petite hute ou leur cellule. Leurs exercices de piété consistent à se déchaîner le corps à coups de fouet, dans l'espoir d'une récompense future; car ils croient à la transmigration des âmes. Les Habitans de la Ville apprennent aux Ambassadeurs que la seule montagne de *Quan-lyu* renferme autant de cloîtres qu'on compte de jours dans l'année. Le Pays produit beaucoup de chanvre, dont les Habitans se font des habits d'été.

Le 29, on découvrit la Ville de *Hukeu*, à quarante milles de *Nan-kang*, sur les bords du lac de *Poyang*, mais dans l'endroit où il se rétrécit, au côté droit de la rivière de *Kyang*. On voit au Nord de la Ville un vieux rocher, qui pend un peu sur la rivière, & qui forme une perspective charmante par les arbres dont il est couvert. Au pied de la montagne est un Temple d'une magnificence égale à sa grandeur. Les murs de la Ville sont fort hauts & fort épais. Elle est bien peuplée & bien bâtie. Le commerce y est considérable, & les provisions fort abondantes. On trouve à peu de distance un lieu nommé *Sche-chung*, c'est-à-dire, la cloche de pierre, à cause du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux, en battant contre la montagne. A l'arrivée des Ambassadeurs, les Habitans de *Hukeu* accoururent pour les voir, avec beaucoup d'admiration. Mais au son des trompettes, que les Hollandois croyoient propre à les rejouir, ils prirent la fuite, en poussant des cris de frayeur.

On descendit ensuite à l'Est par la rivière de *Kyang*, qui divise la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, jusqu'à *Peng-se* (56), Ville située derrière une île, à l'Est de cette rivière, & comme adossée contre de fort hautes montagnes. Elle est fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de *Hukeu*, qui en est à trente milles. La montagne de *Sian*, qui est près de la Ville, est si haute & si escarpée, qu'elle passe pour inaccessible. Elle est environnée d'eau; & du côté du Sud elle a une Rade sûre pour les Barques. La rivière de *Kyang* est bordée au Sud par une autre montagne, nommée *Ma-kang*, dont le nom est devenu terrible, dans toute la Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois ayant remarqué que le Cuisinier Hollandois allumoit du feu pour le dîner, supplièrent à genoux les Ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avoit, dans le lac de *Poyang*, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendoit sur tout le Pays, & qui avoit tant d'aversion pour l'odeur des viandes roties & bouillies, qu'aussitôt qu'il en sentoit la moindre impression, il suscitoit des tempêtes qui submergeoient instantanément les Vaisseaux. Les Ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, & de se contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers, qui sont placés au milieu de la rivière, pour servir de division entre la Province de *Kyang-si* & celle de *Nan-king*.

(56) Ou *Pan-se-hyen*.

NIEHMOI.
1656.
Grand nombre
de Courus.

Hukeu.

Sche-chung.

Division de la
Chine orientale
& occidentale.

Plaisance su-
perstition.

NIEUW.
1656.

S. V.

Continuation de la route des Ambassadeurs jusqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province.

Tong-lou.

LA Flotte entra ainsi, le 29 d'Avril, dans la Province de Nan-king, ou plutôt dans Kyang-nan, & se rendit à *Tong-lou* ou *Tontyeu*, petite Ville de la dépendance de *Chi-cheu-su*, située sur le bord de la rivière de Kyang, dans un canton délicieux, au milieu de plusieurs belles montagnes. Elle est revêtue d'un mur assez fort & flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une seule rue & de la maison du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne consiste qu'en bois. Assez près de la Ville, sur le bord de la rivière, s'élève une montagne nommée *Kyeu-wha*, ou la montagne à neuf pointes, dont le sommet se baille à peu près comme la tête du tournesol. Deux milles plus loin, on passa contre l'Isle de *Sang-lo*, & l'on découvrit dans ce passage *Ganking* (57), Ville du premier rang, célèbre par ses richesses & par son commerce. Tous les Bâtimens s'y arrêtèrent, en se rendant à Nan-king.

Montagne de
Kyeu-wha.

Anhing ou Chi-
cheu.

Le 30, on passa par *Anhing*, qu'on nomme aussi *Chi-cheu*, Capitale du Pays au Sud de la rivière. Elle est accompagnée d'un beau Fauxbourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence sont hauts de vingt-cinq pieds, & défendus par des tours & des redoutes qui se présentent sur une montagne. On voit près de la rivière un Temple, dont le clocher est à sept étages.

Tong-ling.

Vers le soir on relâcha à *Tong-ling*, Ville de la dépendance de *Chi-cheu*, & délicieusement environnée de bois, de collines & de vallons. Quoique petite, elle est fort bien bâtie, & défendue par de bons murs. Son Port est renfermé dans les terres, & gardé par une bonne forteresse, qui enrichit la Ville, en faisant la sûreté du commerce. On fait remarquer, près de *Tong-ling* deux montagnes singulières; l'une qui est célèbre par ses échos; l'autre, nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots.

Château d'U-
pun.

On partit de *Tong-ling* le premier de Mai, & l'on arriva le 3 au Château de *U-pun*, qui est situé sur la rivière. Sa forme est carrée, & toute sa défense consiste dans un bon mur de pierre. Le centre de la Place est occupé par un Temple de fort belle structure, dont la voute est très-haute & décorée de curieuses peintures. On jeta l'ancre un peu au-delà, sous les murs d'*U-fu* (58), Ville située dans une Isle, sur les coins de laquelle on a bâti des Forts de bois, mais sans hommes & sans canons pour les défendre. La Ville d'*U-fu* est renommée dans toute la Chine pour les armes & les lampes.

U-fu.

Tey-tong.

Le 4, on passa devant *Tey-tong*, qui est située dans une Isle (59). On la nomme aussi *Tay-ping*. Le Pays voisin, quoique plein de rochers & de montagnes, est d'une extrême fertilité, qu'il doit au lac de *Tan-yang*, qui n'en est pas éloigné au Sud-Est, & à la rivière, dont il reçoit les eaux par

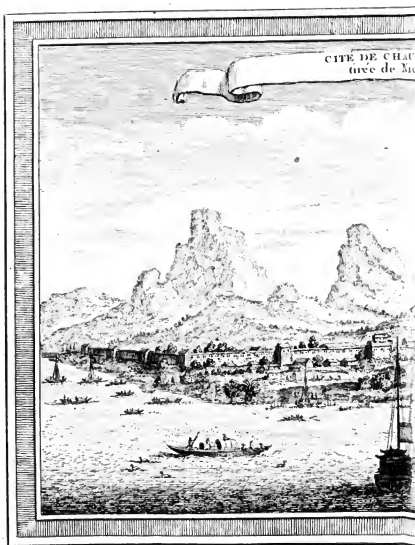
(57) Neuhof, *ubi sup.* p. 64. & suiv.

(58) *Uu-hu-kyou*, dans la Carte des Jé- U-fu.

(59) Sur le bord Sud de la Rivière, comme

suiv.







NEAU CHEU FU,
et Nienhof.

T. P. N. 17.



divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute montagne, nommée *Tyen-mwen*, c'est-à-dire, *Porte du Ciel*, parce que la rivière passe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la Ville est une autre île, composée d'un seul rocher, qui a reçu le nom d'*Hyan*, de la multitude d'oiseaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des tentes ou des cavernes. On prétend que la Ville de *Tey-tong* étoit autrefois magnifique, & son commerce considérable. Trois belles tours qui se voient encore du côté de la rivière, semblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entièrement ruinée.

Le même jour on jeta l'ancre devant le *Su-li mon*, ou la Porte d'eau de *Nan-king*. Dès le jour suivant les Ambassadeurs prirent des Palanquins, ou des Sedans, pour rendre visite aux trois Gouverneurs de la Ville, dont les deux principaux étoient Chinois nés à *Liau-tong* (60). Toute leur suite les accompagnait à cheval, sous la conduite d'un Agent que le jeune Viceroy de Canton entretenoit à *Nan-king*, & de deux Mandarins de cette Ville. Pinxenton demeura sur la Flotte.

Le premier Gouverneur reçut les Ambassadeurs dans sa salle d'assemblée, & les fit asseoir près de lui. Le second ne les traita pas avec moins de politesse (61). Mais l'un & l'autre refusèrent leurs présents, par les mêmes raisons qu'on a déjà rapportées. Le troisième, qui faisoit sa demeure au vieux palais Imperial, fit entrer les Ambassadeurs dans sa chambre de lit, qui étoit quarrée, environnée de bancs couverts de soie, & munie d'une écuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce Gouverneur étoit un jeune Tartare de fort bonne mine, qui n'entendait point la langue Chinoise, se servoit de ses fils pour Interprètes. Sa femme étoit présente. Elle joignoit aux agréments de la figure, plus de facilité à parler que son mari. Dans le cours de l'entretien, elle marqua beaucoup de curiosité sur la Hollande. Loin de s'effraier à la vue des armes, elle prit l'épée des Ambassadeurs (62), & se fit un amusement de tirer leurs pistolets. La chambre s'étant remplie de Dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait & au sel, qui fut placé au milieu de l'Assemblée, & servi dans des cuillères de bois. L'Auteur observe que cette sorte de thé ne se boit jamais que dans des vaisseaux de cette matière.

Après les visites, l'Agent conduisit les Ambassadeurs à sa propre maison, & leur fit servir un dîner somptueux. Le soir ils retournèrent à bord, pour y passer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à *Nan-gan* & à *Peking*.

Nan-king, sans contredit la plus belle Ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de *Tay-tong* ou *Tay-ping*, sur la rive Est de la rivière de *Kyang*, au trente-deuxième degré de latitude. Sa situation est charmante, & le terroir d'une merveilleuse fécondité. La rivière traverse (63) toute la Ville,

NIEUHOF.

1656.

Montagne de
Tyen-mwen.
Île d'Hyan.Arrivée des
Ambassadeurs à
Nan-king.Ils rendent vi-
site aux trois
Gouverneurs.Gaieté d'une
Dame Tartare.Description de
Nan-king.

(60) Nieuhof observe ailleurs que les Tartares se tiennent aux Habitans de cette Province, parce qu'ils étoient leurs voisins.

(61) L'Auteur dit qu'il donna la Lettre à un de ses Officiers, parce qu'il ne sçavoit pas lire lui-même. Le fait est vrai sans doute, mais la

raison paroît peu vraisemblable.

(62) Une autre Dame Tartare fit la même chose, mit le chapeau de l'Ambassadeur & lui déboutonna sa veste jusqu'à la ceinture.

(63) Nieuhof, *ubi sup.* p. 71. & suiv. Il paroît que ce ne sont que des canaux.

NIEPOH.
1656.
La Cour y ré-
sidoit autrefois.

& se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes Barques. La Cour Impériale (64) avoit fait long-tems sa résidence à Nan-king, lorsqu'en 1368 l'Empereur *Hong-wu* prit le parti de la transporter à Peking, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Aujourd'hui Nan-king est le séjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

Grandeur &
fortifications de
cette ville.

De la rivière on se rend à la Ville par un large & profond canal d'un demi mille de long, qu'on passe ensuite sur un pont de bateaux pour entrer dans les murs. La Ville de Nan-king est ronde, bien fermée & bien bâtie. La circonférence des murs est de six milles de Hollande, sans y comprendre les Fauxbourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Il est de pierre, haut de plus de trente pieds, & flanqué de tours & de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, & gardées continuellement par un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Elles sont bâties sur quatre ou cinq arches. Il passoit incessamment tant de monde par la porte où les Ambassadeurs s'arrêtoient, qu'on ne pouvoit entrer ni sortir sans être pressé de la foule. Au-delà du mur est un autre enclos extérieur, pour la défense de la Ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, si l'on s'en rapporte aux Chinois.

Forme des mai-
sons communes.

Les principales rues de Nan-king ont vingt-huit pas de largeur. Elles sont droites & bien pavées. Il n'y a point de Ville au monde où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maisons a peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne sont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, & ne consistent que dans une simple chambre, où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture carrée, qui est ordinairement fermée de roseaux au lieu de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, & les murs assez proprement blanchis. Les Habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des gros Marchands sont fournies des plus précieuses commodités de l'Empire, telles que des étoffes de soie & de coton, toutes sortes de porcelaines, de perles, des diamans & d'autres richesses. Chaque boutique offre une planche où le nom du Maître & les marchandises qu'il tient en vente sont écrits en caractères d'or. D'un côté de la planche part un pilier, qui s'élève plus haut que la maison, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enseigne.

Enseignes des
boutiques.

Monnoie de la
Chine.

La monnoie de la Chine consiste en petites pièces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trebuchet, & ne pas perdre de vue les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-king ait plus d'un million d'Habitans (65), sans y comprendre une Garnison de quarante mille Tartares, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les cerises y sont délicieuses.

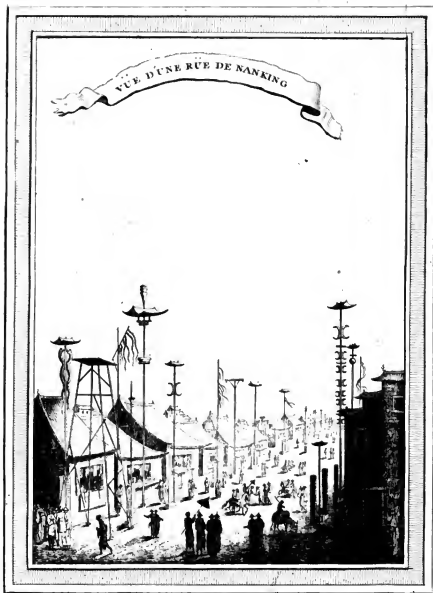
Beauté des édifi-
ces publics.

Comme la Chine n'a point de Ville qui ait été si respectée que Nan-king pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses Temples, de ses tours, de ses arcs de triomphe & de ses édifices publics. Le Palais

(64) Nan-king signifie Cour du Sud, & Pe-king, Cour du Nord.

(65) Quelques Auteurs font monter le

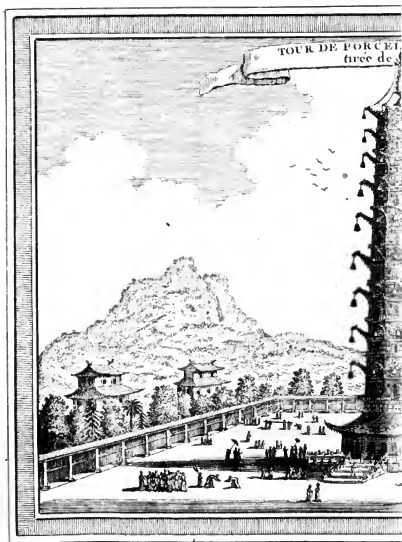
nombre des Habitans à trois millions, & prétendent qu'il étoit autrefois de dix millions.



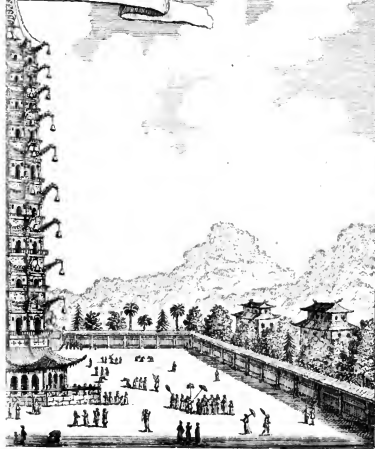
T. F. N. VII.







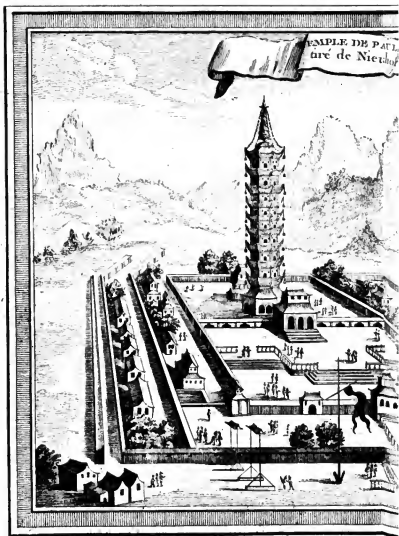
LAINE A NANKING
Nieuhof.

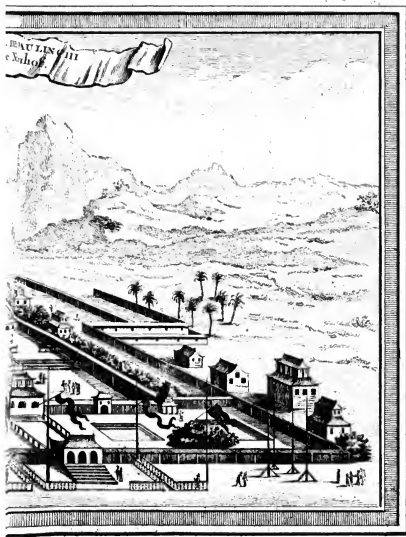


T.F.N. I.









T.F.N.° XXVII.



Imperial étoit le plus magnifique ; mais c'est la seule partie de la Ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il consistoit dans un vaste carré, revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, & qui renfermoit une partie considérable de la Ville. Chaque face avoit trois milles & demi de long (66) ; de sorte que l'espace intérieur étoit aussi grand que la Ville d'Hartlem. La première porte servoit d'entrée dans une vaste cour, qui conduisoit à quatre autres grandes cours carrées, & qui étoit pavée de belles pierres unies.

Les Tartares s'établirent dans des huttes, près d'un Temple ou d'une Pagode nommée *Pan-liu-féhi*, & laissèrent la Ville aux Chinois. La matière des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur & de trois brasses & demie de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandois, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Tous les trois mois on fait partir de Nan-king, pour la Cour, cinq Bâtimens chargés de routes fortes d'étoffes de soie & de laine, dont la Ville fait présent à l'Empereur. Cette raison les fait nommer *Lang-i-chwen*, c'est-à-dire, Vaisseaux des draps du Dragon. L'Auteur n'avoit jamais rien vu de si magnifique. Ils étoient admirablement ornés de routes fortes de figures. La dorure & les peintures étoient si épaisses, que les yeux en étoient éblouis. Un autre présent de la Ville, c'est une sorte de poisson qui se prend aux mois de Mai & de Juin dans la rivière de Kyang. Les Chinois le nomment *Si-yu*, & les Portugais *Savel*. On le transporte deux fois la semaine, dans des Barques tirées nuit & jour par des hommes ; & quoiqu'on ne compte pas moins de deux cens (67) milles de Hollande jusqu'à Peking, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours.

Les Ambassadeurs Hollandois sorroient souvent, pour prendre l'air & visiter la Ville. Un jour ils allèrent voir exprès le fameux Temple (68) dont on a parlé, & la plaine de *Pan-liu-féhi*, qui contient plusieurs beaux édifices. Ils en virent un qui surpasse tous les autres, par la beauté & les frais du travail, dans lequel ils comptèrent plus de dix mille pagodes de plâtre, les unes de six pieds de hauteur, d'autres seulement d'un pied, placées en fort bel ordre autour des galeries & des murailles. Les Prêtres requèrent les Ambassadeurs étrangers avec beaucoup de respect, & leur ouvrirent toutes les portes de leurs Temples. Du centre de la Place s'élève une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup sur tout ce que l'art & la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Il est de neuf étages, & l'on monte huit cens quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie, pleine de Pagodes & de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière. Tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, verts & jaunes. Les matériaux de ce bel édi-

NIEUHOE.
1666.
Palais Impérial.

Cloche de Nan-king.

Présent que cinq Vies fait à l'Empereur.

Les Ambassadeurs visitant les curiosités de Nan-king.

Tour ou Clocher de porcelaine.
Sa description.

(66) Ogilby met un mille d'Italie & trois quarts de mille de Hollande. Thevenot, vingt mille pas de long.

(67) Qui en font sept cens d'Angleterre.

(68) On trouve dans l'Édition de Carpentier une description formelle de ce Temple, qui n'est ni dans Thevenot ni dans Ogilby.

NEUHOF.
1656.

fice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paroît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches, qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet du clocher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voisin, au-delà de la rivière de Kyang. Cette merveilleuse Tour fut construite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a sept cents ans.

Ancien tom-
beaux des Empe-
reurs.

La même Place est environnée d'un bois de pins, qui servoit autrefois de sépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractère des
Chinois de Nan-
king.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de sincérité, de politesse, de sçavoir & de jugement, que dans tout le reste de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de privilèges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (69).

Chinois non-
razés, & pour-
quoy.

Le Pere Manuel, Jésuite Portugais, qui se trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes visites aux deux Ambassadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils souhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les passages étoient fermés depuis trois ans, sur les plaintes des Chinois non razés, qui avoient reçu quelque outrage du Pyrate Toxinga dans cette Isle. Cette espèce de Chinois est composée de ceux qui refusaient de se soumettre à l'autorité du grand Cham, & de se faire couper les cheveux à la manière des Tartares. C'est une des premières loix que ces Conquerans imposèrent aux Vaincus. Elle consiste à ne laisser qu'une boucle de cheveux derrière la tête. Des milliers de Chinois aiment mieux souffrir la mort que de consentir à cette humiliation (70).

§. VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king jusqu'à la Province de Schan-tong.

On fournit des
barques impé-
riales aux Am-
bassadeurs.

JUSTQU'ici les Ambassadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Impériales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, entichées de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité. On leur donna plusieurs personnes de la Ville pour cortège, sans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de musique. Pinxenton & les deux autres Mandarins changerent aussi de Barques, pour entrer dans celles de l'Empereur.

Sacrifices pour
le succès de leur
voyage.

On partit le 18 de Mai, & l'on passa par le pont de bareaux, qui est de quatorze arches. En arrivant à la pointe de la Ville, c'est-à-dire, à deux milles de Su-si-mon, ou de la Porte de l'eau, Pinxenton fit arrêter toute la Flotte, pour faire quelques offrandes à l'Idole d'un fameux Temple. Le sacrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux passage consistoit dans un porc, des chèvres & des coqs. Le porc & les chèvres, après avoir été tués & net-

(69) Maxime juste & qui a réussi dans tous les tems.

(70) Neuhof, *ubi sup.* p. 74. & suiv.



VUE DE NAN
trée de Nien



DE SANKING
de Vieuhof.



T. F. N. H.



rois, furent placés sur l'autel, devant la principale Idole, qui en avoit plusieurs petites sur les côtés. Toutes les Pagodes furent arrosées du sang des victimes, & nettoies ensuite avec beaucoup de soin. Pendant la cérémonie, les Prêtres se tinrent à genoux, en faisant diverses grimaces & prononçant des paroles mystérieuses. L'autel étoit éclairé par de grands flambeaux, qui brûlerent continuellement.

De-là, suivant à l'Est le cours de la rivière de Kyang, on arriva le soir au fameux Village de *Wang-sien*. Le jour suivant, on se rendit à *Je-Jen-Jeen* (71), qu'on nomme aussi *Lo-ho* (72), sur la rive Nord du Kyang, à soixante milles de Nan king. Cette Ville est petite, mais agréable & d'un grand commerce. Les édifices sont extrêmement ferrés, & mêlés de plusieurs Temples; les murs assez bas, mais épais, accompagnés au dehors d'un fauxbourg bien peuplé & très-bien bâti. Quantité de pauvres se présentèrent ici aux Ambassadeurs, pour les amuser par des tours de souplesse. Deux entr'autres se heurterent la tête l'un contre l'autre avec beaucoup de violence, & n'auroient pas cessé jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût péri dans cet exercice, si la compagnie ne leur eût fait quelque présent. L'Auteur vit dans la même Ville un autre Mandiant, qui s'étant mis à genoux, prononça quelques paroles, & frappa si furieusement du front contre une pierre ronde, qu'il fit trembler la terre autour de lui. Ce sont autant d'artifices, qu'ils emploient pour tirer quelque aumône des Etrangers, quoiqu'il arrive souvent que ces ruses leur coûtent la vie.

On apprit aux Ambassadeurs que le fameux Pyrate Koxinga avoit ici débarqué ses forces, dans l'espérance de surprendre la Ville; mais que les Habitans l'ayant forcé de se retirer avec beaucoup de perte, il n'avoit pas laissé de leur brûler plusieurs Vaisseaux, & d'en enlever un grand nombre. Ensuite s'étant saisi de cinq grandes Isles sur la rivière, à vingt milles de Je-Jen-Jeen, il en avoit fait une retraite pour ses Vaisseaux dans les tems orageux.

Le lendemain au matin, la Flotte rencontra sur la rive de Kyang, près du Château de Quam-cheu (73), une grande Ecluse de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette rivière & la rivière Jaune. Ce canal porte le nom d'*Eau royale*, parce qu'il a été creusé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de spectacles aussi agréables. Ses bords forment deux grandes allées de deux arbres qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le Pays offre de riches pâturages & des bois délicieux, qui sont entremêlés d'un grand nombre de Villes & de Villages, de belles maisons de campagne & de magnifiques édifices. Vers l'entrée du canal est le fameux Temple de l'Idole King-kang. Plus loin, on découvre dans l'éloignement un autre Temple, nommé *Quang-guin-myau*, embelli d'une belle tour à six étages. Les Chinois du cortège marquoient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chèvres & de coqs; mais les Ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de ménager le tems, accordèrent seulement à quelques Particuliers la liberté de visiter le Temple, qui est environné de Pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit & jour (74).

(71) *I-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(72) *Lo-ho*, ou *Lu-to-hyen*, est une Ville à vingt milles du côté de l'Ouest.

(73) *Qua-cheu* dans la Carte des Jésuites.

C'est une Ville du second rang.

(74) *Nieuhof*, *ubi sup.* p. 79. & suiv.

NIEUHOF.
1656.

Wang-sien.
Je-jen-jeen.

Ruë des Pavés
Chinoise.

Ravages de l'Y-
rate Koxinga.

Ecluse & Canal
chinois.

Besou Ten pié.

NIUMOF.
1656.
Jang-se-fu.
Commerce de
cel.

Le 24 on se rendit à *Jang-se-fu*, que d'autres nomment *Yang-cheu-feu* (75); septième Ville du premier rang. Elle est située à vingt milles de *Je-Jen-Jeen*. Sa forme est carrée, & sa circonférence au moins de cinq milles (76). Elle est défendue par un bon mur & par des boulevards. Son commerce, qui consiste particulièrement en sel, qu'elle envoie dans la plupart des autres Provinces, la rend une des plus riches & des plus fameuses Villes de la Chine. On découvre à l'Est un grand nombre de chaudières, où les Habitans font bouillir nuit & jour de l'eau salée.

Agremens des
femmes de cette
Ville.

Cette Ville est célèbre aussi par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petitesse exirême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui veut une femme de taille fine, » cheveux bruns, belle jambe & beaux pieds, doit la prendre à *Jang-se-fu*. Cependant l'Auteur ajoute qu'elles ne font nulle part à si bon marché. Les peres y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. On voit à *Jang-se-fu* une Douane Imperiale, pour le payement des droits sur toutes les marchandises de transport. La Ville est bien bâtie, & divisée par un grand nombre de canaux, qui sont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'Ouest présente de grands Fauxbourgs, qui ont été ruinés par les Tartares, mais qu'on travailloit alors à rétablir. *Jang-se-fu* est au pied du *Hong*, montagne d'une hauteur extraordinaire.

Fête pour la
Douane-Laine.

En partant, le 25, on découvrit sur le bord du Canal douze fours de pierre; & fort près, sur la gauche, une Ville célèbre & respectée par la sépulture d'un Grand Sultan (77). Vers midi, on arriva devant un Village nommé *Saw-pu*, où les Habitans célébroient, avec beaucoup de réjouissances, de feux & d'illuminations, la fête de la nouvelle Lune. Ils couroient par les rues comme des furieux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de serpens. Le Mandarin *Pinxenton* & sa femme assistèrent à cette solennité.

Barques singu-
lières.

Les Hollandois virent ici, avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme; entr'autres, deux Chaloupes que les Chinois nomment *Long-schon* (78) ou serpens. Elles étoient peintes de toutes sortes de couleurs, & paroissoient l'emporter sur celles qui servent à conduire le poisson imperial de *Nan-king* à la Cour. Elles avoient trois mâts. L'arrière, ou la poupe, étoit chargée de figures de serpens, attachés à des rubans de diverses couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de tresses de crins, de banderolles de soie, & de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenoient comme suspendus, amusoient les Spectateurs par divers tours de souplesse. Un autre enfant paroissoit sur la poupe même, en habit bariolé, & faisoit mille conrortions, auxquelles il sembloit forcé par un Chinois qui le tourmentoit avec une petite fourche. Les côtés de la Barque étoient tendus de franges d'or & d'argent. Sous un grand pavillon, fort orné de banderolles & d'étendards, on voyoit douze gros Matelots assis, & vêtus de soie, les bras nus & la tête chargée de couronnes

(75) Elle est ainsi nommée dans la Carte des Jésuites & dans l'Édition de Carpentier.

(76) Mille de Hollande, ou dix-sept & demi d'Angleterre.

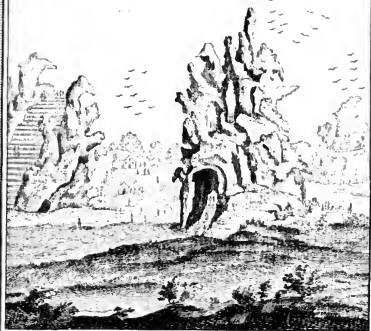
(77) Ce titre n'étant pas en usage à la

Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'Auteur.

(78) Ou *Long-chaven*.

dotées.

ROCHERS DECHIQUETÉS
près de Nieuhof.



T. I. N.º XVI.



dorées. Ils passerent sur les Barques des Ambassadeurs, pour y faire des civilisés, qui leur valurent aussi-tôt quelques présents.

Le 26 de Mai, on arriva devant *Ka-yut-fya*, nommée aussi *Ka-yeu*, Ville du second rang, près du grand lac de *Pye-sche*, qui fournit de l'eau au Canal royal. Anciennement, lorsque le passage étoit au travers même du lac, les Voyageurs étoient obligés d'amarrer leurs Barques contre cette Ville, pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le Canal doit son origine. Il est à l'Est, & revêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante stades (79).

Kau-yeu est une Ville fort peuplée, dont les Fauxbourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais serrés. Le Pays aux environs produit beaucoup de riz, & paroît un Village continu par l'abondance de ses maisons. Du côté de l'Ouest, il est fort couvert d'eau. Comme il y croit peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la principale production du Pays, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe: C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le Pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, & à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons.

De *Kau-yeu*, on se rendit le 27 à *Pau-ing* (80), que d'autres nomment aussi *Pau-sien*, Ville du troisième rang, à vingt milles de la première, sur la rive Est du Canal royal. Elle est environnée d'une forte muraille, dont la forme est circulaire. Sa circonférence est d'un mille & demi. Elle a du côté de l'Est le lac de *Sche-yang*, & celui de *Pye-sche* au Sud-Ouest.

Cette Ville, que les Tartares ont entièrement ruinée, étoit autrefois belle, riche & fort peuplée. On voit des traces de son ancien état dans les ruines de ses murs & de ses édifices. Entre les Bâtimens qui subsistent encore est un fameux Temple, hors des murs, du côté Nord de la Ville.

Le 28, on s'avança jusqu'à *Whay-ngan* (81), huitième Ville du premier ordre dans la Province de *Kyang-nan*. Sa situation est sur le bord du Canal royal, à trente milles Anglois de *Pau-ing* (82), dans un canton plat & marécageux. Elle est environnée d'un mur, & divisée en deux parties par une autre. Celle du Sud se nomme *Whay-ngan*, & celle du Nord *Yen-ching* (83). Les Fauxbourgs de la première sont magnifiques. Cette Ville est la résidence d'un Viceroy, qui commande dans les sept Provinces du Sud, sous l'autorité immédiate de l'Empereur. Sa Cour est fort brillante & son emploi lui donne l'inspection des revenus Impériaux, qui consistent principalement en riz & d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la rivière *Whay* dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, & relevé les bords par de fortes digues, qui resserrent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du côté Nord de la Ville (84). Les Fauxbourgs de *Whay-ngan* ont deux Douanes,

NIEUHOF.
1656.
Ka-ya-thya.

Origine du Canal-royal.

Kau-yeu

Moulins à vent communs dans ce Canton.

Pau-ing.

Whay-ngan.

C'est la résidence d'un puissant Viceroy.

(79) Ogilby met des brasles, mais s'il ne parle pas de largeur, c'est une erreur manifeste.

(80) *Pau-ing-hyen* dans la Carte des Jé-suites.

(81) *Honi-gan* dans Ogilby. C'est l'ortho-

Tome V.

graphe Portugaise, que Nieuhof suit peut-être après Martini.

(82) *Pancien* dans Ogilby.

(83) C'est le nom que lui donne Carpentier. Ogilby la nomme *Ten-ge-hing*.

(84) Nieuhof, *ubi sup.* p. 21. & suiv.

K k

NIEUHOFF.
1656.
Montagne &
Cloîtres de Yo-
cheu.

l'une pour les droits sur les marchandises, l'autre pour faire payer aux Barques le droit de passage. La Ville a quantité de riches Habitans. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée *T'o-cheu*, qui contient un beau Temple, & des Cloîtres pour les Devots. Le Pays est rempli de rivières & de lacs, entre lesquels on nomme particulièrement le grand lac de Schieho (85), & du côté de l'Est celui de Hung, qui produisent des roseaux pour le feu; car le bois est rare dans toute l'étendue de cette Province.

Le Pere Gascon
mier, Jésuite
d'un caractère
ouvert.

Le tems étoit si mauvais, à l'arrivée des Ambassadeurs, que le Viceroi & les Magistrats de la Ville les dispensèrent de la visite qu'ils se proposoient de leur rendre. Le Mandarin Pinxenton leur donna, suivant son usage, un fort grand dîner. Le soir un Jésuite, nommé le Pere *Gasconier*, vint saluer les Ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractère ouvert, & disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveroient beaucoup d'opposition de la part des Portugais; & cet avis fut assez vérifié par l'événement.

Grand Village
de Siampa.

La Flotte partit le lendemain. Des deux côtés du Canal, elle n'aperçut, pendant tout le jour, que des campagnes délicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux Village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, & qui présente, sur les deux bords du Canal, quantité de belles maisons & de Temples. Les Officiers de la Domane Impériale firent la visite de toutes les Barques, à l'exception de celles qui portoièrent les Ambassadeurs.

Ney-ne-myan.

La nuit suivante on gagna un autre Village, nommé *Ney-ne-myan*, où les Barques entrèrent par deux grandes écluses. Les Hollandois y virent les ruines d'un Château considérable, qui défendoit la Rivière & le Canal, mais qui n'est point échappé à la barbarie des Tartares.

Rivière jaune
ou de safran.

On entra le lendemain dans la grande Rivière Jaune, qu'on nomme aussi la Rivière de Safran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendroit dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de Barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Mâtelots. Elle est large d'un demi mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Tou-yen-hyen.

Le premier de Juin, on se rendit à la petite Ville de *Tou-yen-hyen* (86), qui est située sur le bord Ouest de la Rivière Jaune, & revêtue d'un grand mur de terre. La plupart de ses bâtimens sont fort beaux; ses Habitans en grand nombre, & riches par la grandeur de leur commerce. Le Pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cerises & d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, sur-tout en caillies & en faisans.

Tsi-fang.

On continua de descendre la rivière pendant trois jours, sans rencontrer aucune Place considérable; mais le quatrième, on arriva devant *Tsi-fang*, petite Ville située dans un territoire délicieux, au pied d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un

(85) *Hong-sze-hu* dans la Carte des Jésuites. Elle est à dix milles de Whay-ngan, vers l'Ouest.

by, dans Carpentier, *Jau-jin-jen*, qui répond à *Tou-yen-hyen*. Dans la Carte des Jésuites, *Tou-yen-hyen*.

(86) *Tan-je-nien* dans Thevenot & Ogil-

Château assez fort, son commerce est grand & ses Habitans fort riches. On voit à l'entrée de la Ville un beau Temple, sur une hauteur escarpée.

La Rivière jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites Barques. Elle offre aussi plusieurs Îles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des huttes ou de petites maisons de planches & d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Îles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plupart subsistent de leur commerce au long de la rivière. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu & l'Île s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords de la rivière. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passèrent dans un autre Canal, nommé *Inu-yun*, qui, partant de l'Ouest de la rivière, traverse toute la Province de Schang-ton, dont il est l'entrée (87).

§. V I I.

Continuation du voyage dans la Province de Schang-ton, jusqu'à Tyen-tsing-wey dans celle de Pe-che-li, ou de Péking.

Le grand canal d'*Inu-yun* (88), auquel toute la Province de Schang-ton est redevable de ses richesses, commence dans celle de Kyang-nan, à la Ville de So-fyen (89), sur la Rivière-jaune, passe ensuite par *Si-ning-cheu*, dans Schang-tong, & continue jusqu'à *Lin-sing*, où il entre dans la Rivière Guey (90). Ce Canal n'a pas moins de soixante Ecluses de pierre, sans lesquelles il a dans quelques endroits si peu d'eau, qu'il ne seroit pas navigable. Chaque Ecluse est gouvernée par huit hommes, qui prêtent leur secours aux Barques pour les passer.

Le 6 de Juin on arriva devant Kya-kya, Village célèbre par ses richesses & par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles & fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du Pays s'en ressent, comme les Hollandois s'en apperçurent en mangeant de la chair de cerf & de daim. Ils y virent aussi quantité d'oiseaux de toutes sortes d'espèces, surtout de faisans; & les Tartares prirent plaisir à les leur voir tirer au vol.

Pendant trois jours de navigation, la flotte ne rencontra point de Ville considérable; mais elle arriva le 11 dans un fameux Village, nommé *Jak-schin-no* (91), dans lequel les Hollandois comptèrent trente-six belles tours. Ils passèrent au-delà, & pendant deux jours ils traversèrent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montagnes à l'Est.

Le 13 ils arrivèrent à *Si-ning-cheu* (92), Ville du second rang, de la dépendance d'*Yeng-cheu-fu*, située vers le milieu du canal d'*Yun*, dans des terres plates & marécageuses, qui sont remplies d'étangs & de rivières où le poisson

NIEUHOF.

1656.

Îles flottantes
sur la Rivière
jaune.Grand canal
d'*Inu-yun*, &
son cours.

Kya-kya.

Jak-schin-no

Si-ning-cheu

(87) Nicuhof, *ubi sup.* p. 86. & suiv.
(88) *Inu-lyang-ho* dans la Carte des Jésuites; c'est-à-dire, le grand canal.

(89) Dans les mêmes Cartes, *Si-hyen-hyen*.

(90) Dans les mêmes, *Hin-yün-tchen*.

(91) Dans Carpentier & dans Ogilby, c'est *Jax-hinne*.

(92) Les deux mêmes Auteurs mettent *Cin-ning-fu*.

Nieuhof.

1636.

est en abondance. On y paye des droits de passage pour les marchandises & pour les Barques. Elle l'emporte sur la Capitale, par son commerce, par le nombre des Habitans & par celui des personnes de distinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit deux Temples embellis de peintures. Les deux côtés du canal sont occupés par de grands fauxbourgs, avec une écluse pour retenir l'eau extérieure, qui est quelquefois plus haute de six pieds que celle du dedans.

Pêche extraordinaire.

Comment elle se fait.

Les Hollandois eurent ici le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oiseau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oye & peu différent du corbeau. Il a le col long, & le bec d'une aigle. Les Chinois se mettent dans de petits bateaux de cannes de bambou, & placent l'oiseau sur le bord. A la vue du poisson, il s'élance dessus & nage après lui, même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque & la cède aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chasse. Mais pour empêcher qu'il n'aille sa proie, ils lui passent un anneau de fer au col. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours de ses maîtres, par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contents de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent son anneau & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achète de l'Empereur par une rente annuelle; & l'oiseau même est estimé des Chinois, qu'étant bien dressé il se vend jusqu'à cinquante taels d'argent, qui reviennent à cent-cinquante florins de Hollande. Les Ambassadeurs en voulurent acheter deux, d'un vieux pêcheur qui leur avoit vendu quelques carpes; mais il refusa de s'en défaire, parce qu'il les regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandois d'où ces oiseaux venoient dans le Pays, ni quelle méthode on employoit pour les dresser. Il les avoit reçus de ses ancêtres & n'avoit guères tiré d'éclaircissement sur leur race.

Comédiens dans les hôtelleries.

Étrange propriété de la Rivière de Luen.

Schan-tsi.

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries & les auberges publiques, des Comédiens & des Joueurs d'Instrumens, pour amuser les Étrangers pendant leurs repas. Les provisions sont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne faisoit payer aux Hollandois que la valeur de deux escallins par tête, quoiqu'on leur servit toujours plusieurs plats. Ils quitterent Si-ning le jour suivant, & dans quelques heures ils arrivèrent au Village de *Num-waig*, où le canal se joint à la Rivière de *Luen*. Les Tartares & les Chinois leur racontèrent des choses étranges de cette Rivière; que si l'on y jette, par exemple, sept bâtons, six sont poussés vers le Sud & trois vers le Nord. Quelques Hollandois vérifièrent ce récit par (93) par leur propre expérience, sans pouvoir pénétrer la raison d'un si étrange phénomène.

Le 19 ils se rendirent à Schan-tsi, petite Place à treize milles de Si-ning & de la dépendance de Yen-cheu. Elle est divisée en deux parties par le canal, & défendue des deux côtés par un Château. Sa forme est carrée; ses édifices sont beaux & ses murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandois virent ici les ruines de plusieurs grands bâtimens, qui avoient été ruinés par les Tartares. Le Pays voisin est sujet aux inondations de la Rivière-jaune, qui submerge & entraîne quelquefois des Villes entières.

(93) Nieuhof, *ubi sup.* p. 89. & suiv.

Le jour suivant on passa devant plusieurs beaux Villages, au long de quantité d'écusées, entre des champs très-fertiles. A peu de distance de Schan-tfui est un des plus fameux Temples de la Chine, nommé *Tey-ivan-miau*. Il est d'une hauteur & d'une solidité extraordinaire, bâti de pierre grise & richement orné. Les toiles qui le couvrent sont revêtues d'un vernis jaune; & les murs étant peints de la même couleur, on le prendroit pour un Temple d'or aux rayons du soleil.

NIEUMOF.
1656.
Fameux Temple de Tey-ivan-miau.

Le 20 de Juin on découvrit *Tong-schang* (94), Ville capitale de la Province de Schan-tong. Sa forme est carrée. Ses murs sont flanqués de boulevards, les rues grandes & ses maisons bien bâties. On voit au milieu de la Ville une haute & curieuse fabrique, avec quatre arches magnifiques (95), défendue par de fortes murailles & par des tours où l'on aperçoit plusieurs grilles. La Ville est environnée d'un large fossé, qui a du côté du Nord un pont de cent-trente-sept pieds de longueur. Du côté du Sud on découvre un grand fauxbourg, qui, par le nombre de ses habitans, la beauté de ses édifices & la grandeur de son commerce, peut passer pour une seconde Ville. A l'Est, on fit voir aux Hollandois un grand tombeau de fer, élevé, depuis plus de sept cens ans, à l'honneur de quelque personne puissante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le Pays est fort bas aux environs de *Tong-schang*, mais d'une fertilité merveilleuse. La Chine n'a point de canton qui produise tant de soie, & les Habitans de la Ville tirent leur principale subsistance de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici, dans la mulette des vaches, une pierre nommée *Nieu-wang* (96), c'est-à-dire, *Jaune de vache*, parce qu'elle est de cette couleur. Sa grosseur est celle d'un œuf d'oye. Elle est d'une substance molle & tirant sur la pierre de chaux. Quelques uns l'ont prise pour du bezoar. On lui attribue des vertus merveilleuses dans les défaillances & les évanouissemens.

Tong-schang, Capitale de la Province.

Tombeau de fer.

Bezoar de vache & ses vertus.

Le lendemain on traversa le Lac de Nan-yang, qui est rempli de poisson; & la nuit suivante on gagna la Ville de *Lin-sing* (97), située sur les deux bords du canal, à trente milles de Tong-schang. C'est à l'extrémité de cette Ville que le canal joint la Rivière Guey, qui sépare la Province de Schang-tong de celle de Peking.

Lac de Nan-yang.

En arrivant à *Lin-sing*, les Ambassadeurs apperçurent sur les murailles le Gouverneur de la Ville, qui venoit les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvoit les traiter comme il l'auroit souhaité, parce qu'ils n'avoient point encore paru devant l'Empereur. La même raison lui fit refuser leurs présens.

Lin-sing, grande Ville.

Lin-sing surpasse, par le nombre de ses Habitans, la beauté de ses édifices, l'abondance de toutes sortes de commodités & la grandeur de son commerce, les dix-huit autres Villes qui dépendent de celle de Tong-schang. Il n'y en a pas même qui l'emporte sur elle dans toute l'étendue de l'Empire. Elle a des deux côtés du canal un grand & fort Château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux Vaisseaux de passer sans avoir payé les

(94) C'est ainsi qu'il se trouve dans la Carte des Jésuites. Ogilby & Thevenot mettent *Tun-cham*.

(95) Il paroît que c'est un Temple.

(96) *Nieu-bahang* dans Ogilby, & plus correctement *Nieu-bogang* dans Carpentier.

(97) *Lin-sjen-sheu*, dans la Carte des Jésuites.

NIRUNOF.

1656.

Propriétés de
Lin-sing.Beauté admi-
rable de la Tour.Hollandois en-
terré dans un
Temple d'ido-
les.

Vu-ching.

Ku-ching. Sa
beauté & les ri-
ches.

Ta-cheu.

droits. Depuis Schan-tfui jusqu'à cette Ville, on compte cinquante-huit éclufes. La Ville en a deux très-fortes, pour arrêter l'eau de la Rivière Guey, qui est quelquefois plus haute de trois pieds que celle du canal. Au Nord de la Ville est un pont de bois à neuf arches, divisé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture sert de passage aux Barques.

Lin-sing est située dans un canton plat & sablonneux. La Ville est grande & revêtue d'un mur de terre bordé de pierre. Son territoire produit toutes sortes de fruits, entre lesquels on vante beaucoup ses excellentes poires. Hors des murs, du côté du Nord, on découvre un beau Temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieuse. On y monte par des degrés, qui, loin d'être au milieu de la tour, sont dans l'épaisseur d'un double mur. La tour même est un octogone de huit étages, dont chacun a treize pieds & demi de hauteur; ce qui donne pour élévation totale cent vingt-huit pieds. La grosseur de l'édifice est proportionnée. Le mur extérieur est de la même matière que la porcelaine de la Chine, & ciselé avec beaucoup d'art. Les murs intérieurs sont d'un marbre de diverses couleurs, aussi uni, aussi luisant qu'une glace de miroir. Les galeries, qui sont au nombre de neuf, sont aussi de marbre, taillé en figures ou en pagodes, avec de belles cloches de bronze à tous les coins. Les fenêtres de ces galeries sont fermées de grilles ou de barreaux dorés. Au sommet de la tour, on voit la statue, en plâtre, de l'Idole qui préside au Temple. Elle a trente pieds de hauteur, & ses dehors sont marquetés d'or & d'argent. Les pagodes qui environnent cette tour sont d'un travail si curieux, qu'elles peuvent passer pour une des principales raretés de la Chine.

Pinxenton laissa sa femme & ses enfans à Lin-sing. Un Trompette Hollandois, qui mourut dans cette Ville, fut enterré, avec la permission du Magistrat, dans un Temple d'Idoles.

En quittant Lin-sing & le canal, la Flotte entra dans la Rivière Guey, pour suivre son cours à l'Est (98). Le 25 on arriva devant la Ville de Vu-chin (99), à trente milles de Lin-sing. Elle est délicieusement située au Sud de la Rivière, sur la frontière de la Province de Schang-tong & revêtue d'un mur quar-ré. Vers le Nord elle a de grands faubourgs, dont les maisons sont belles & contigues. Mais les édifices extraordinaires ont été ruinés par les Tartares, & les Habitans traités avec beaucoup de rigueur (1).

Le 26 de Juin on se rendit à Ku-ching, première Place de la Province de Peking & Ville du troisième rang, de la dépendance de Ho-kyen-fu. Son éloignement de Vu-ching est d'environ trente-six milles, sur la rive Nord du Guey, dans un canton plat & délicieux. Ses murs sont hauts & bien bâtis, ses faubourgs très-magnifiques, son commerce étendu & ses Habitans en grand nombre. Les Ambassadeurs ne s'y arrêteraient point; mais, en continuant leur navigation, ils découvrirent la source de ses richesses dans de vastes campagnes plantées de cotonniers, qui bordent les deux côtés de la Rivière & qui forment un commerce brillant dans tous les Pays voisins.

Le 28 on se trouva devant Ta-cheu, que d'autres nomment U-kyav (2), à

(98) Suivant la Carte des Jésuites, cette Rivière coule au Nord-Est. se corrige ensuite.

(99) C'est le nom qu'elle porte dans la Carte des Jésuites. Ogilby, qui la nomme ici Uria,

(1) Nieuhof, *ubi sup.* p. 94. & suiv.

(2) Dans les Cartes, ce nom est écrit U-kyan-hyen & placé quatre milles au Sud.

dix-huit milles de Ku-ching. Cette Ville est située sur le bord oriental de la Riviere, revêtue d'un mur de trente pieds de haut, & fortifiée par des boulevards & des tours. Elle dépend de *Ho-kyen-fu*. Ses maisons, qui sont bien bâties; plusieurs Temples, qui lui servent d'ornement, & de grands faubourgs, qui s'étendent jusqu'aux bords de la Riviere, lui donnent un éclat extraordinaire. C'est le grand Marché de la Chine pour le *Zam-fou*, liqueur composée de riz, qui tient lieu de vin aux Chinois. On transporte le zam-fou, de Tacheu dans toutes les parties de ce grand Empire. Les Habitans racontèrent aux Hollandois qu'à dix milles de la Riviere, près d'une Ville qui se nomme *Hyen* (3), on trouve un Etang nommé *Po*, dont l'eau devient aussi rouge que du sang lorsqu'on y jette un bâton; & que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croissent sur ses bords, elles se changent aussi-tôt en hirondelles (4).

Le même jour on s'avança jusqu'à *Tong-guan*, Ville située dans un Pays plat, qui s'étend jusqu'à l'Océan, sur la Riviere Guey, mais à deux cens pas de ses bords du côté de l'Est, & dépendante de *Ho-kyen-fu*. Cette Place jouit seule du privilège d'être gardée par des Chinois. Elle est quarree, défendue par un bon mur & par un fossé large & profond. Les champs qui l'environnent sont agréablement plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers. A la sollicitation du Mandarin Pinxenton, Nieuhof & quelques autres Hollandois se mirent en marche, sous l'escorte de douze Soldats Tartares, pour aller voir dans la Ville un lion de fer qui est au milieu du Marché, & dont on leur avoir vanté la grandeur & la figure terrible. Mais, en les voyant approcher, la frayeur saisit les Chinois & leur fit fermer les portes de leur Ville.

Le 2 de Juillet on jeta l'ancre devant la Ville de *Sang-io*, à cinquante-cinq milles de *Tong-guan*, sur la rive droite du Guey. Cette Ville, qui est à quelque distance du bord de la Riviere, est revêtue de bons murs, & présente, sur les deux rives, de très-beaux faubourgs. Elle n'est pas moins bien bâtie, moins peuplée & moins riche par son commerce. Les Tartares, qui composent une partie des Habitans, y sont en plus grand nombre & de meilleure sorte que dans les autres Villes où les Ambassadeurs avoient passé. Ils s'empresèrent de venir à bord, avec beaucoup d'appareil, pour les féliciter de leur arrivée. En descendant au rivage, les Hollandois passerent sous cinq vieux arcs detriomphe, à l'Est de la Ville. La femme du Gouverneur fit prier Nieuhof & quelques autres personnes du cortège de se rendre chez elle. Ils furent conduits dans une grande salle, où elle les attendoit avec plusieurs Dames Tartares, magnifiquement vêtues. Elle pressa Nieuhof de s'asseoir, & lui fit diverses questions sur la Hollande. Cet entretien fut suivi d'un magnifique festin. Le mari de cette Dame jouissoit de la plus haute faveur à la Cour Impériale, où il étoit alors.

On quitta *Sang-io*, le même jour, pour arriver le soir au Village de *Ton-nau*, situé vis-à-vis un Château très-fort, où les Tartares avoient une nombreuse garnison. Les maisons sont de terre & paroissent autant de chenils, di-

NIEUHOF.
1656.

Fabrique du
Zam-fou, li-
queur de la Chi-
ne.

Tong-guan.

Lion de fer.

Sang io.

Postresse d'une
Gouvernante
Tartare.

(3) *Hyen-hyen*, dans les Cartes.

(4) Ces deux Remarques fabuleuses se trouvent dans la Description de la Chine par

Martini. Peut-être sont-elles prises de loi, aussi-bien que plusieurs autres qu'on attribue ici aux Chinois.

NIEUHOF.
1656.
Sing-ki-tsyen.

gnes de leurs brutaux Habitans, qui ne vivent que de pillage lorsqu'ils peuvent surprendre les passans.

Le 3 on gagna *Sing-ki-tsyen* (5), Ville du troisième rang & de la dépendance de Ho-kyen-fu. D'autres l'appellent *Sing*, pour abrégé ce nom en retranchant deux syllabes. Elle est située sur la rive droite du Guey, dans un terrain plat & agréable, à dix milles de *Sang-io*. Cette Ville est bien peuplée, sans être fort grande. Son commerce est considérable, comme celui de la plupart des autres Villes sur la même Rivière. Plusieurs beaux édifices, qui subsistent encore dans ses murs & dehors, rendent témoignage qu'elle étoit autrefois magnifique. Le Pays voisin n'a point d'autre élévation qu'une colline nommée *Si*, dont le sommet forme une plaine riant & fertile. Il est bien fourni de bestiaux, & ses rivières ne le sont pas moins de poisson.

Sing-ko-tsyen.

On descendit le lendemain à *Sing-ko-tsyen* (6), autre Ville du troisième rang & dépendante de Ho-kyen-fu, à huit milles de *Sing-ki-tsyen*. Elle n'est ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce; mais très-forte, & défendue par quantité de tours & de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plupart de ses maisons sont petites & de nulle apparence. Son principal ornement consiste dans ses Temples. L'Auteur en admira un, qui est situé hors des murs, en pleine campagne, & qui donne une merveilleuse idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il est composé de trois étages, élevés sur un piédestal de pierre. On y monte par quelques degrés. Le premier étage est orné de grandes portes, & les coins de la voûte sont supportés par de somptueuses colonnes. Le second & le troisième étage sont éclairés par de magnifiques fenêtres, & soutenus, comme le premier, par de grandes colonnades. Toutes les faces sont embellies de sculpture, & de chaque coin pendent quantité de sonnettes. Mais le dedans de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandais remarquèrent aussi que la dévotion des Habitans n'est pas aussi vive ici que dans les Villes précédentes. Une partie de leurs Pagodes étoit tout-à-fait nue. D'autres n'étoient vêtues que de nattes, avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air.

Variété dans la
dévotion des
Chinois.

La Flotte passa le même jour par *Sing-yo* (7), Ville du troisième rang, sous Ko-kien-fu, & située sur la droite de la Rivière, à vingt milles de *Sing-ko*. Elle est accompagnée de très-beaux fauxbourgs. A l'Ouest de la Place on découvre un vaste & haut Temple, environné d'un mur, & décoré aussi d'un très-beau jardin. C'est un Cloître de Religieuses, où les Hollandais n'obtinrent pas la permission d'entrer, parce que tous les hommes en sont exclus. A l'Est se présente un autre Temple & trois curieux Obélisques, élevés par la Ville à l'honneur d'un fameux Général, qui avoit mérité cette distinction par ses services militaires (8).

Comment les
Chinois se dé-
fendent des sa-
uterelles.

Vers le soir, les Hollandais furent surpris de voir le Peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui vident régulièrement le Pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'Est, que si malheureusement elles descendent à terre, tout est dévoré dans

(5) Thevenot met *Sumi-tien*.

(6) *Sing-ko-tien* dans Ogilby, & *Sin-ko-tien* dans Thevenot.

(7) Thevenot écrit *Sing-ley-bern*. Voyez

ci dessus la raison qu'on a donnée de toutes ces différences.

(8) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99. & suiv.



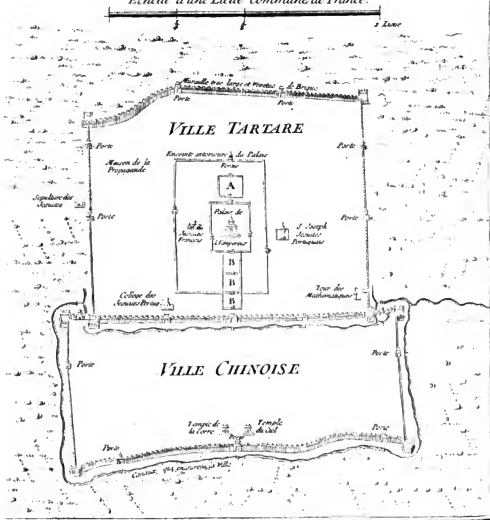
PLAN DE LA VILLE DE PEKING

Capitale de l'Empire de la Chine située par les 39^d 54^m de Lat. Sept.^l

A. Lieu de Plaisance, ou l'on voit une Montagne faite à la main.

B. Grandes Cours du Palais de l'Empereur.

Echelle d'une Lieue commune de France.



T'espace de quelques heures. Les Habitans parcourent leurs campagnes , enseignes déployées , tirant , poulant des cris , sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque rivière. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les Barques des Ambassadeurs & les couvrit entièrement (9). Mais on trouva bien-tôt le moyen de s'en délivrer , en les chassant dans la rivière. Le même jour on arriva dans un Port-de-mer , nommé *Tyen-tsing-vey*.

NIEUHOF.
1656.

Tyen-tsing-vey.

§. VIII.

Arrivée des Ambassadeurs à Peking , & leur réception.

TYEN-TSING-WEY (10) est une des plus grandes Villes de la Chine pour le Commerce , & l'un de ses trois principaux Ports. Les deux autres sont Canton , dans la Province de Quang-tong , & *Se-jau-jeen* (11) dans celle de Nanking. La situation de *Tyen-tsing-vey* est à la pointe Est de la Rivière de Peking , près d'un Bras-de-mer nommé *Kang* (12) , où trois Rivières , qui se rencontrent , sont défendues dans le point de leur jonction par un Château très-fort. On compte environ trente milles de *Sang-lo* à *Tyen-tsing-vey*. Cette Ville est dans le fond d'un marais , environnée d'un mur de vingt-cinq pieds de hauteur , & flanquée d'un grand nombre de tours & de boulevards. Elle est fort peuplée & remplie de Temples. Comme tous les Vaisseaux qui se rendent à Peking de toutes les autres parties de la Chine doivent toucher ici , & que le Port est un lieu libre , où les marchandises ne payent aucun droit , on y voit aborder sans cesse un grand nombre de Bâtimens.

Trois principaux Ports de la Chine.

Le Gouverneur & les Magistrats vinrent complimenter les Ambassadeurs à bord ; mais *Pinxenton* eut l'adresse de se faire rendre la première visite. Ensuite les Ambassadeurs furent invités à se rendre dans un Temple magnifique , qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le but de cette Assemblée étoit de délibérer sur la manière dont ils devoient se présenter à l'Empereur , & sur les moyens qu'ils devoient employer pour mettre les Grands dans leurs intérêts. Après ce Conseil , le Mandarin du vieux Viceroi de Canton fut chargé de porter à Peking la nouvelle de leur approche , tandis qu'ils se hâteroient de le suivre.

Conseil qui se tient en faveur des Hollandais.

Deux jours après ils se rendirent à *Jo-fé-wo* (13) , Ville du troisième rang sous Peking , située sur le bord gauche de la Rivière , à quarante milles de *Tyen-tsing*. Cette Place est de peu d'étendue , mais bien bâtie. Ses faubourgs

Jo-fé-wo.

(9) Nieuhof , *ubi sup.* p. 99. & suiv.

(10) Cette Place est éloignée de la mer de plus de quarante milles d'Angleterre. Toutes les Villes qui sont nommées ici entre *Tou-quan-hyen* & *Tyen-tsing* ne se trouvent pas dans la Carte des Jéuites ; de sorte que si elles n'y portent pas d'autres noms , il faut que les Ambassadeurs eussent passé par un canal qui n'est pas marqué dans les mêmes Cartes. Dans cette dernière supposition , les Jéuites auroient omis plusieurs Villes , quoiqu'ils déclarent

qu'ils ont inséré dans leur Carte toutes les Villes des trois rangs.

(11) C'est peut-être *I-ching-hyen* , dont on a parlé ci-dessus.

(12) Ou Golfe de *Tyuan-tong*.

(13) Dans Ogilby c'est *Jor-joue* ; dans *Thevenot* , *Goe-fé-wel* ; c'est probablement le *Ho-fé-u* de la Carte des Jéuites , mais il n'est pas marqué ici comme *Hyen* ou Ville du troisième rang.

Tome V.

L I

NIEUHOF,
1656.

sont riches & son Commerce florissant. Les droits de passage qu'elle tire des Vaisseaux, montent à des sommes considérables. Le Gouverneur traita splendidement les Ambassadeurs dans sa propre maison. Il refusa leur présents, mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau-rose, qui lui furent envoyés.

Fo-cheu.

Le lendemain la Flotte passa devant *Fo-cheu* (14), que d'autres nomment aussi *Que*, Ville du troisième rang sous Peking, à quinze milles de *Jo-li-wo* & située dans un canton fort agréable, sur le bord gauche de la Rivière. Elle n'est pas grande; mais les maisons y sont bien bâties & les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particulièrement plusieurs arcs de triomphe. Du côté de l'Est, hors des murs, qui sont fort hauts, & revêtus de tours & de boulevards, on découvre un très-beau Temple avec une magnifique tour à neuf étages.

* *San-ssan-vey*,
ou *San-ho*.

Le 16 on arriva devant *San-ssan-vey*, ou *San-ho*, à douze milles de *Fo-cheu* & quatre de Peking. Elle est située sur la rive gauche, très-peuplée, bien fortifiée & munie d'un bon Château. Au centre de la Ville on voit un bel arc de triomphe de pierre grise; & du côté du Sud, un large pont de pierre à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur & qui est couvert de maisons.

Les Ambassa-
deurs achevèrent le
voyage par terre.

Ce fut dans cette Ville que les Ambassadeurs quitterent leurs Barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandises qui arrivent pour Peking, sont ici déchargées, ou dans la Ville voisine, qui se nomme *Tong-cheu* (15). Elles sont transportées par terre sur des chariots, ou sur le dos des ânes & des mules (16), que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des Barques, & qui servent ainsi à la subsistance des pauvres Habitans.

Ordre de leur
marche.

Le même jour, on vit arriver, de Peking, le Mandarin dont les Ambassadeurs s'étoient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de plusieurs chariots, que le Conseil leur envoyoit pour transporter leur bagage & leurs présents. Tout étant disposé pour leur départ, ils commencèrent leur marche dans cet ordre: deux Trompettes précédoient le cortège, à quelque distance. Ils étoient suivis du Porte-étendard, qui portoit le pavillon du Prince d'Orange. Ensuite venoient les Ambassadeurs, accompagnés de quelques Seigneurs Tartares & de plusieurs Officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avoit escortés depuis Canton, suivoit immédiatement. Il étoit composé de cinquante Soldats, rangés en fort bon ordre autour des présents & du bagage. La route de Peking étoit extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçoient jusqu'aux sangles. Cependant on y voyoit autant de monde, de chevaux & de voitures, que dans la marche d'une armée (17).

Mauvais che-
min.

Tong-cheu.

Le 17 on traversa la Ville de *Tong-cheu*, qui est située dans un terrain très-bas & fort profond. Cette Place est grande & revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la divise en deux parties. Ses rues sont mal pavées, mais les

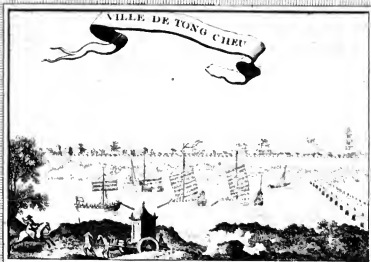
(14) *Fo-hien*, dans Thevenot.

(15) *Tong-sien* dans Ogilby, & *Tong-sien* dans Thevenot.

(16) Carpentier dit qu'on peut aller par

eau jusqu'à Peking; mais que l'Empereur l'a défendu en faveur des pauvres Habitans.

(17) Nieuhof, *ubi sup.* p. 103.







VUE DE PI
ture de No



E. DI. PEKING
et Nienhof.



T. F. N. III.



beaux édifices y sont en grand nombre. Le Pays est agréable & fertile. Après avoir accepté quelques rafraichissemens, dans un Temple qui se présente sur la route, les Ambassadeurs continuerent leur marche après midi & gagnerent les faubourgs de Peking, à quinze cens trente milles de Canton.

Ils entrèrent dans la Ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les inviterent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui venoient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portoit un faucon sur le poing. On leur servit des rafraichissemens de plusieurs sortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compra les chariots & les vifra soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquoit rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits, avec beaucoup de pompe, jusqu'au logement que l'Empereur leur avoit fait préparer. Il n'étoit pas éloigné du Palais. On y entroit par trois belles portes, séparées par de grandes cours, & les bâtimens étoient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la sûreté des Ambassadeurs & pour leur faire servir toutes les commodités qu'ils pouvoient désirer.

Le lendemain au matin ils reçurent la visite de quelques Seigneurs du Conseil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya* (18), premier Secrétaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier étoit Secrétaire du Conseil, quoiqu'étant Etranger il n'entendit point la langue Chinoise (19). Ces Députés venoient de la part de Sa Majesté Impériale & de son Conseil, pour s'informer de la santé des Ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyoit & du lieu d'où ils étoient venus. Ils leur demandèrent aussi quelques éclaircissemens sur leurs usages; & paroissant admirer tout ce qu'ils entendoient, ils continuerent de leur faire diverses questions sur les circonstances de leur voyage, sur leur Pays & leur Gouvernement.

Cependant, comme il leur restoit quelques préjugés contre les Hollandois, sur la qualité de Pirates que les Portugais leur avoient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les soupçonnoient de n'habiter que la mer ou des Isles; ils les prièrent de leur faire voir la Carte de leur Pays. Les Ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'Empereur. Il restoit un autre embarras sur la nature du Gouvernement Hollandois, parce que les Chinois n'en connoissant point d'autre que le monarchique, avoient peine à se former une juste idée de l'Etat républicain. Les Ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange, & de feindre que les présens venoient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs questions sur la personne de ce Prince, & leur demandèrent s'ils étoient de ses parens; parce que l'usage de la Chine n'admet point d'Ambassadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur, s'ils n'appartiennent

NIEUWOP.
1656.

Leur entrée
dans la Ville.

Logement: qu'on
leur avoit préparé.

Visites qu'ils reçurent le lendemain.

Explications
embarrassées
pour les Hollandois.

(18) *Tong-lau-ya* dans Thevenot, & *Tong-lewin* dans Ogilby. *Lau-ya* signifie Seigneur ou Maître; titre commun de tous les Officiers Chinois, civils & militaires, que les

Portugais ont nommés *Mandarins*.

(19) Il étoit peut-être Secrétaire pour la Langue Tartare.

NILH. 107.
16, 6.

nent par le sang au Prince qui les envoie. Ils citèrent l'exemple des Ambassadeurs de *Corée* & des *Isles Liqueses*, qui étoient venus à la Chine l'année précédente. Enfin, dans l'idée de la Nation Chinoise, l'Empereur ne pouvoit, sans se rabaisser beaucoup, recevoir au pied de son Trône des Étrangers d'un rang inférieur. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'avoient pas l'honneur d'être parens de leur Prince, & que l'usage de leur Pays n'étoit pas d'employer des personnes de cette distinction aux ambassades. On continua de leur demander quels étoient du moins les Emplois qu'ils occupoient à la Cour, quels étoient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avoient de personnes sous leurs ordres & de quoi ils tiroient leur subsistance. Les Ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommèrent le Gouverneur général de *Batavia*, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demandèrent ce que c'étoit que ce Gouverneur & que *Batavia*. Un des Ambassadeurs répondit que le Gouverneur général, pour l'écrandue du Commandement, pouvoit être comparé aux Viceroy de Canton; qu'il gouvernoit tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, & que *Batavia*, qui en étoit la Capitale, étoit le lieu de sa résidence.

Communication
des premières
renouvelles.

Les Mandarins firent à chacun des Ambassadeurs un présent de cinquante taëls d'argent, & prirent congé d'eux; mais ce fut pour revenir presque au même instant & leur faire de nouvelles questions. L'un, envoyé par l'Empereur, leur demanda la communication de leurs Lettres de créances. Elles furent portées à la Cour, avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois pièces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, & vouloir savoir comment elles avoient été fabriquées. Un troisième se fit expliquer de quelles armes les Hollandais se servoient à la guerre, avec quelles Nations ils avoient des alliances, & s'ils étoient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou six autres, & les mêmes revinrent cinq ou six fois, avec les mêmes commissions. Enfin, reconnoissant leur importunité, ils s'excusèrent sur les ordres de l'Empereur, qui avoit beaucoup de curiosité pour les éclaircissements de cette nature.

Les Ambassadeurs
sont appelés
au Conseil.

Sur le rapport de ces premiers Commissaires, le Grand-Maître, ou plutôt le Chancelier de l'Empereur, envoya, le jour suivant, deux Gentilshommes aux Ambassadeurs, pour les avertir de se rendre au Conseil Impérial avec leurs présens. Le tems étoit pluvieux. La crainte d'altérer quelque chose aux présens, leur fit souhaiter qu'on choisît un autre jour; mais on ne goûta point leur excuse. N'ayant pas laissé de se rendre au Conseil sans y faire porter les présens, on rejeta la proposition du moindre délai, parce que l'Empereur étoit résolu de les voir le même jour. Aussi-tôt qu'ils les eurent fait apporter, on les pressa de s'asseoir, sans aucune marque de respect pour une si auguste Assemblée.

Forme de l'Assemblée.

Le Chef, ou le Président, étoit assis au fond de la salle, sur un banc fort large & fort bas, les jambes croisées comme nos Tailleurs. À sa droite étoient deux Seigneurs Tartares, dans la même situation; à sa gauche, un Jésuite, nommé le Pere Adam *Scaliger*, natif de Cologne en Allemagne, qui avoit vécu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Peking. C'étoit un vieillard d'une figure agréable, qui avoit la barbe longue & les cheveux rasés; vêtu, en un mot à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conseil étoient assis.

Le Maître-Mandarin.

Le Maître-Mandarin.

confusément , sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avoit les jambes nues & n'étoit couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs , & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Pere Scaliger vint les saluer fort civilement , dans sa propre langue , & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa Religion , qu'il avoit connues en Hollande.

Dans cet intervalle les Mandarins de Canton , & Pinxenton même , qui avoit pris des airs si hauts dans le voyage , s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les prétens étoient renfermés. Le Chancelier les en tira aussi lui-même , en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisoient , Scaliger , qui servoit d'Interprète , assutoit qu'ils parloient de bonne foi ; & lorsqu'il voyoit sortir des caisses quelque présent curieux , il lui échappoit un profond soupir. Le Chancelier loua plusieurs des prétens , & déclara qu'ils seroient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire , un Messager de l'Empereur apporta ordre au Pere Scaliger de faire plusieurs demandes aux Ambassadeurs , sur leur Nation & sur la forme de leur Gouvernement , & de mettre leurs réponses par écrit. Le Mandarin-Jésuite obéit ; mais il ajouta malicieusement à son Mémoire , que le Pays dont les Hollandois étoient en possession étoit autrefois soumis aux Espagnols , & qu'ils y avoient encore de justes droits. Le Chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion , parce qu'il étoit à craindre qu'elle n'indisposât l'Empereur contre les Hollandois. Il ajouta qu'il suffisoit d'expliquer que ces Peuples possédoient un Pays , & qu'ils y vivoient sous un Gouvernement régulier.

Tandis que les Secrétaires tiroient plusieurs copies de ce Mémoire , le Chancelier , pressé de la faim , se fit apporter une pièce de porc , qu'il mangea fort avidement , quoiqu'elle fût à demi-crue ; & même avec si peu de propreté , qu'on l'auroit moins pris , dit Nieuhof , pour un homme de distinction que pour un Boucher. En finissant , il donna ordre au fils du vieux Viceroi de Canton , qui résidoit à la Cour , de faire apporter à dîner pour les Ambassadeurs. Aussi tôt que les mets furent servis , le Chancelier se remit à manger avec la même avidité , & tous les Seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les Ambassadeurs , & Scaliger même , ne purent toucher aux viandes , parce qu'elles étoient presque crues. Le Chancelier , qui s'en aperçut enfin , fit lever tous les plats , & l'on vit paroître un autre service de toutes sortes de fruits & de confitures. Il pressa les Ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement ; mais ils s'en défendirent dans des termes civils.

Scaliger leur raconta , que trois ou quatre mois auparavant il étoit arrivé à la Cour Impériale un Ambassadeur Moscovite (10) , avec un cortège de cent personnes , pour demander la liberté du Commerce à la Chiue une fois l'année ; mais que l'Empereur avoit peu de penchant à leur accorder cette faveur. La nuit approchant , les Ambassadeurs prirent congé de l'Assemblée , & furent reconduits à leur logement par le Pere Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin ecclésiastique étoit porté par quatre hommes , dans un palanquin , & suivi à cheval de plusieurs Officiers de distinction.

(10) C'étoit apparemment Sander Jacowitz Boicof , dont les Voyages paroîtront ici dans l'article de la Tartarie.

NIEUHOF.
1656.

On apporte les
présens au Chan-
celier.

Mémoire que le
Mandarin-Jésuite
fait pour l'Empe-
reur.

Malpropreté de
Chancelier Chi-
nois.

Estimé.

Ambassadeur
Moscovite.

NIEUHOF.

1656.

Les présens font
bien reçus de la
Cour.

Le lendemain, à la prière du Chancelier, les Ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présens étoient destinés, & se servirent de leur Secrétaire, qui se nommoit *Boren*, pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins, vinrent leur déclarer que les présens avoient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice sa mère; mais que Sa Majesté leur faisoit demander cinquante pièces de toile blanche de plus, pour les belle-filles du Viceroi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Ambassadeur du
Grand-Mogol,
& sujet qui l'a-
mer.

Le 3 d'Août, on leur apprit qu'il étoit arrivé à Peking un Ambassadeur du Grand-Mogol, avec une suite fort nombreuse, pour accommoder quelques différends qui s'étoient élevés entre les deux Nations, & pour demander au nom de leurs Prêtres la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelque-tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistoient en trois cens trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros & d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandois, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambassadeurs Hollandois reçurent des visites continuelles des Seigneurs & des Mandarins de la Cour. Les questions qu'on leur faisoit étant presque toujours les mêmes, ils n'avoient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 de Juiller, l'Empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux Seigneurs du Conseil :

Ordre de l'Em-
pereur au Con-
seil des Li-pus.

« Grands & dignes Li-pus (11); les Ambassadeurs de Hollande sont ve-
nus ici avec des présens, pour congratuler l'Empereur & lui rendre leurs
soumissions; ce qui n'étoit point encore arrivé jusqu'aujourd'hui. Comme
c'est donc la première fois, je juge à propos de les recevoir en qualité
d'Ambassadeurs, & de leur accorder la permission de paroître devant moi,
pour me rendre hommage lorsque je paroîtrai sur mon Trône dans mon
nouveau Palais, afin qu'ils puissent obtenir une réponse favorable & s'en
retourner promptement satisfaits. D'ailleurs, lorsque l'espérance d'obte-
nir le bonheur de me voir leur a fait oublier toutes les fatigues d'un long
voyage par mer & par terre, & qu'ils sont capables, sans fermer les yeux,
de soutenir l'éclat du Soleil du Ciel; comment pourrions-nous manquer de
bonté pour eux & leur refuser leurs demandes (12) ?

Proposition que
le Conseil fait
aux Ambassa-
deurs.

Après s'être fait lire pour la seconde fois les Lettres de créance, dans une nouvelle traduction du Pere Scaliger, l'Empereur renouvela par écrit la même déclaration au Conseil des Li-pus. Sur quoi le Chancelier demanda aux Ambassadeurs, si les Hollandois ne pouvoient pas envoyer tous les ans à Peking, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvoient qu'une fois en cinq ans; mais qu'ils demandoient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre

(11) Le *Li-pu* ou le Tribunal des Droits, est la troisième des six Cours suprêmes. Un de ses offices est de recevoir & de congédier les Ambassadeurs. Nieuhof rend le terme de *Li-pu*, qu'il écrit *Li-puns*, par celui de Conseillers.

(12) Une partie de cette Lettre est tirée de Thevenor. Elle diffère un peu de celle qu'on lit dans Ogilby & dans Carpentier; mais elle a plus d'apparences de vérité.

Vaisseaux pour le Commerce. Tous les Conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisoit que les Hollandois vinssent saluer l'Empereur une fois en cinq ans. Telle fut du moins l'opinion de tous les Tartares; mais les Chinois, sous prétexte de les traiter avec plus de faveur, proposèrent d'étendre le terme jusqu'à neuf ans, en ajoutant néanmoins que le Commerce à Canton ne leur seroit pas permis dans l'intervalle. Ils firent entendre aussi, « qu'il étoit à craindre que sous le nom de Hollan-
» dois, les Vaisseaux d'Angleterre ne trouvaient de l'accès dans les Ports de
» la Chine. On se souvenoit, disoient-ils, que trente ans auparavant les
» Anglois étoient entrés avec quatre Vaisseaux dans le Port de *Hey-ta-men*;
» qu'ils y avoient enlevé quatre Bâtimens Chinois chargés de sel, pris un
» Mandarin, tiré sur le Fort, & que pour ces outrages ils avoient été déclara-
» rés ennemis de l'Empire. D'ailleurs, outre qu'il étoit contraire aux usages
» de la Chine d'accorder un Commerce libre dans aucun de ses Ports, il ne
» paroissoit pas même par les Lettres de créance des Ambassadeurs qu'ils fus-
» sent chargés de solliciter cette grâce; d'où il falloit conclure qu'ils avoient
» excédé leurs ordres (23).

Les Hollandois ne furent pas peu surpris de ces obstacles. Ils avoient compté que l'Empereur, par ses Lettres au Viceroy de Canton, leur avoit déjà permis le Commerce dans ce Port, & qu'en venant à Peking ils n'avoient qu'à remercier Sa Majesté Impériale de ses faveurs. D'un autre côté, on les informa que le Pere Scaliger & quelques autres Jésuites avoient été gagnés par les Portugais pour s'opposer au succès (24) de leurs espérances. Ces Missionnaires s'efforçoient déjà d'inspirer aux Tartares les fâcheux préjugés qui avoient été répandus à Canton, & représentoient qu'on ne pouvoit accorder la liberté du Commerce aux Hollandois sans appauvrir entièrement Makao.

Mais ce qui surprit encore plus les Ambassadeurs, ce fut d'avoir été trompés par les Vicerois de Canton, qui avoient reçu leur argent pour mettre dans leurs intérêts le Chancelier & d'autres Conseillers de l'Empereur. Un embarras si cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils proposèrent au Conseil de leur accorder la permission de demeurer à la Chine & d'y exercer le Commerce, sur le même pied que les Sujets de l'Empereur. A cette condition, ils offroient de payer les droits ordinaires, comme les *Liegins* (25), les Amians & les Siamois, & de rendre à l'Empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de présens. Mais, après quantité d'efforts, ils reconnurent d'où venoit l'inutilité de leurs soins. Ils manquoient d'argent; & ne voulant point en prendre à huit ou dix d'intérêt par mois, ils résolurent de s'adresser directement à l'Empereur. Pendant ce tems-là, ce Prince s'étoit informé du progrès de leurs affaires. Il avoit appris qu'ils offroient de faire le voyage une fois en cinq ans pour le saluer. Sa bonté lui avoit fait mettre huit ans à la place de trois. « Cinq ans, disoit-il, étoit un espace trop court pour aller & re-
» venir, s'ils ne voyageoient que de jour. Ils avoient besoin de se reposer
» deux ou trois ans dans leur patrie. D'ailleurs, pourquoi les contraindrois-
» je à ajouter-il, sur un point de cette nature, eux qui n'ont pas besoin de

NIEUHOF.

1656.

Ce qu'ils proposent.

Obstacles qu'on leur oppose.

Ils font traversés par les Jésuites.

Propositions qu'ils font à leur tour.

Elles ne sont pas reçues.

Bonté de l'Empereur pour les Hollandois.

(23) Nieuhof, *ubi sup.* p. 109. & suiv.

(24) Il est plus vraisemblable que le motif de la Religion faisoit agir les Jésuites.

(25) Ceux de *Luyow*, d'*Amia* & de *Siam* dans Carpentier; dans Thevenot, ceux d'*Annam* & de *Lingrow-Siam*.

NIEUHOÏ.

1656.

Protes qu'on em-
ploi de pour les re-
tourda.

Cérémonie à
laquelle ils sont
obligés de se sou-
mettre.

Cérémonie de
l'hommage du
Trône.

Mort subite d'un
jeune Prince,
frère de l'Empereur.

» moi, qui ne me craignent point, & qui ne viennent me voir & m'offrir
» des présents que par un sentiment de respect & d'affection pour ma Personne.

Des dispositions si favorables firent renaître toutes les espérances des Hol-
landois. A la vérité, le premier Secrétaire du Chancelier n'épargnoit rien
pour leur ôter l'envie de renouveler leurs demandes. Il leur représentoit
qu'ils devoient être fort contents, dans un premier voyage, d'avoir été reçus
en qualité d'amis, & que leur empressement à vouloir obtenir tout-d'un-coup
la liberté du Commerce, n'étoit propre qu'à ruiner toutes leurs prétentions.
Mais ils fermèrent l'oreille à cet avis, d'autant plus que le tems approchoit
où l'Empereur devoit faire son entrée dans le nouveau Palais. Cependant ils
apprirent qu'avant l'audience qu'ils se flattoient d'obtenir, ils devoient com-
mencer par rendre leur hommage devant le Trône du vieux Palais, où l'on
garde le trésor & le sceau Impérial. Cette cérémonie étoit si nécessaire, que
l'Ambassadeur de Moscovie ayant refusé de s'y soumettre, parce qu'il la re-
garde comme une dérogation à la Majesté du Czar, étoit parti sans avoir été
reçu à l'audience. Tous les Grands de la Chine sont obligés de rendre leurs
respects devant ce Trône, avant que de paroître aux yeux de l'Empereur; &
l'Empereur même, avant son installation, doit se présenter au même lieu
pour saluer le Trône. Les Chinois donnent pour raison de cet usage, qu'il est
plus ancien que l'Empereur & qu'il mérite par conséquent d'être respecté.
Tous les Ambassadeurs y sont assujettis, trois jours avant l'audience.

Le 22 d'Août, les Agens du Viceroi de Canton, le Mandarin Pinxenton
& d'autres personnes du même rang, se rendirent de grand matin au logis
des Ambassadeurs. Ils y furent bien-tôt suivis de trois Docteurs Chinois (26)
& de quelques Officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduisirent
les Ambassadeurs & leur suite dans le vieux Palais, qui avoit l'apparence
d'une Ecole ou d'une Bibliothèque, car on n'y voyoit que des gens de lettres
ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens,
ils les firent passer dans une cour, environnée d'un fort haut mur, où ils re-
çurent, par la bouche d'un Hérault, l'ordre de s'agenouiller trois fois & de
baïsser la tête jusqu'à terre. Cette cérémonie fut suivie d'un moment de silen-
ce. Ensuite le Hérault prononça les paroles suivantes à haute voix : *Ka-schan*,
c'est-à-dire; *l'Empereur est venu de Dieu. Que-e; Tombez sur vos genoux. Kan-
to; Baïsser trois fois la tête. Ke-e; Levez-vous. Ke-e* fut répété trois fois. En-
fin il ajouta, *Ko-e*, c'est-à-dire, *rangez-vous du même côté*. Après cette scène,
où assistoient au moins cent Docteurs Chinois, les Ambassadeurs retournèrent
à leur logement.

Le 25 d'Août étoit le jour marqué pour l'audience; mais il fut troublé par
la mort subite du plus jeune des frères de l'Empereur, âgé d'environ seize (27)
ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné par quelques Seigneurs du
Conseil, comme indigne de vivre depuis qu'il avoit offensé Sa Majesté Im-
périale par quelques mauvais discours. Mais d'autres attribuèrent sa mort à
l'imprudence qu'il avoit eue de boire, dans une grande chaleur, un verre
d'eau glacée qui l'emporta dans l'espace de quelques heures. L'Empereur pa-
rut si touché de sa perte, qu'il passa trois jours entiers sans voir personne. Les

(26) C'étoient les *Ke-lan*, ou les premiers
Ministres.

(27) Seize ans, suivant Carpentier & The-
venot; mais six, suivant Ogilby.

funérailles

fanérailles de ce jeune Prince ayant été différés l'espace d'un mois, l'audience des Ambassadeurs fut remise au même terme. Le 14 de Septembre, ils apprirent (28) que l'Ambassadeur de Moscovie quittoit Peking sans avoir obtenu d'audience, & vers midi ils virent arriver un homme de son cortège, qui venoit prendre congé d'eux de la part des autres, & qui leur demanda une Lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie qu'ils avoient vu des Hollandois à la Cour de Peking. Ensuite ils furent informés que cet Ambassadeur avoit été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de l'Empereur (29).

NIEUHOF.

1646.

Départ de l'Ambassadeur de Moscovie.

§. IX.

Audience & départ des Ambassadeurs Hollandois.

AUSSÎ-TÔT que le jeune Prince eut reçu les honneurs de la sépulture, l'Empereur fit avertir son Chancelier qu'il étoit résolu de recevoir, deux jours après, au pied de son Trône, les Ambassadeurs Hollandois & ceux du Grand-Mogol. Ce Ministre communiqua cet ordre à tous les Grands qui se trouvoient à Peking & qui devoient assister à l'audience.

Le premier d'Octobre, à deux heures après-midi, les Mandarins de Canton & d'autres Officiers de la Cour, se rendirent en habits magnifiques, & précédés de lanternes, au logement des Ambassadeurs, pour les conduire au Palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquels l'Auteur fut choisi. En arrivant au Palais, le cortège passa directement dans la seconde cour. A peine les Ambassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand-Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur & d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lamas (30) & des Su-ta-tses (31), prirent aussi leurs places. Plusieurs Seigneurs de l'Empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire, en plein air & sur des pierres nues, pour attendre Sa Majesté Impériale, qui ne devoit paroître que le lendemain au matin sur son Trône.

Préparatifs de l'Audience.

De tous les Ambassadeurs étrangers, celui des *Su-ta-tses*, qui sont les Tartares du Sud (32), étoit le plus estimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son Ambassade, fut, qu'il apportoit des présents à l'Empereur, suivant l'usage des Nations qui bordent la Chine (33). Sa robe étoit composée de peaux de mouton, teintes en cramoisi, & lui tomboit jusqu'aux genoux; mais elle étoit sans manches. Il avoit les bras nus jus-

Peinture de quelques Ambassadeurs étrangers qui étoient de la même audience.

Celui des Su-ta-tses.

(28) Le Journal de l'Ambassadeur de Russie, qu'on donnera dans la suite, marque le départ de cet Ambassadeur au 4. de Septembre. C'est peut-être une erreur d'impression pour 14.

(29) Nieuhof, *ubi sup.* p. 112. & suiv.

(30) *Lamas* ou *Dalay Lama*. Cette race demeure au Tibet.

(31) *Sut-tse* est dans Carpentier; *Sut-tse* dans Thevenot; & probablement *Su-ta-tses*, parce que *ta-tse* est le mot Chinois qui signifie

Tome V.

Tartare. Ogilby met *Suy-tadfeu*. C'est le plus vrai Hollandois.

(32) C'est peut-être *Tartares d'eau*; car *lu* ou *lu* signifie *eau* en langue Tartare ou Mongol. L'Ambassadeur étoit *Kalkas* ou *Eluth*, car il portoit l'habit Kalmouk.

(33) L'Empereur étant Tartare, cette Ambassade venoit peut-être des Eluths, qui, n'étant pas de sa dépendance, envoyoit le compliment.

M m

NIEUHOF.
1656.

qu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, étoit ferré contre sa tête ; & du centre parloit une queue de cheval, teinte aussi en rouge (34). Ses hautes-chausses étoient d'une étoffe légère & lui descendoient jusqu'au milieu des jambes ; ses bottes étoient si grandes & si pesantes, qu'à peine lui permettoient-elles de marcher. Il portoit au côté droit un sabre fort large & fort massif. Tous les gens de sa suite étoient vêtus de même, & portoit sur le dos leur arc & leurs flèches.

Le Grand-
Mogol.

L'Ambassadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, si richement brodée, qu'on l'auroit prise pour de l'or battu. Elle lui tomboit jusqu'aux genoux, liée, au-dessus des reins, d'une ceinture de soie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & sur la tête un grand turban de diverses couleurs.

Celui des Lam-
mas.

L'habit de l'Ambassadeur des Lammas étoit d'une étoffe jaune, & son chapeau à larges bords, comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un chapelet de la forme des nôtres, sur lequel il faisoit des prières. Ces Lammas sont une sorte de Religieux ou de Prêtres, qui, après avoir été soufferts long-tems à la Chine, en avoient été bannis par le dernier Empereur. Ils étoient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisoient demander, par cette Ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens Etablissmens (35). Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations ; mais ils avoient été reçus avec beaucoup d'amitié.

Eléphans noirs
à la porte.

A la porte de la même cour on voyoit trois éléphans noirs, qui servoient comme de sentinelles. Ils portoient, sur le dos, des Tours ornées de sculpture & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple étoit incroyable, & le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

Les Ambassa-
deurs sont con-
duits à la Cour
de l'Audience.

A la pointe du jour, les Grands qui avoient passé la nuit dans la Cour s'approchèrent des Ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse & de décence. Une heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brusquement. En même-tems deux Seigneurs Tartares, dont l'office est de recevoir les Ambassadeurs, vinrent les prendre & les firent passer par une autre porte, dans une seconde cour qui étoit environnée de soldats Tartares & de Courtisans. De-là ils furent conduits dans une troisième cour, qui renfermoit la salle du Trône, les appartemens de l'Empereur, & ceux de sa femme & de ses enfans. La circonférence de cette cour étoit d'environ quatre cens pas. Elle étoit bordée aussi d'un grand nombre de Gardes, vêtus de riches cafaques de satin cramoisi.

Description de
l'Appareil & du
Trône.

Les deux côtés du Trône étoient gardés par cent douze Soldats, dont chacun portoit une Enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement. Mais ils avoient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du Trône étoient vingt-deux Officiers, qui portoit à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentoit des soleils. Ils étoient sui-

(34) Les Eluths, ou les Kalmoucks, aiment passionnément le rouge.

(35) L'Auteur paroît avoir été mal informé sur ce point. Whay-Tsong ou Tong-Chin, dernier Empereur de la Chine, étoit fort en-
têté de la Religion des Lammas. Ainsi cet Ambassadeur étoit plutôt de Si fan, Nation en-

tre le Tibet & la Chine, dont la plupart des Lammas portent l'habit jaune pour marquer leur attachement à l'Empereur de la Chine, à qui cette couleur est propre. C'est par la même raison qu'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet.





vis de dix autres, qui portoient des cercles dorés de la même forme; & ceux-ci de six autres, qui portoient des cercles en forme de pleine-lune. Après eux on voyoit seize Gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, & couverts de rubans de soie de diverses couleurs. Ensuite paroissoient trente-six autres Gardes, chacun portant un étendard orné d'une figure de dragon ou de quelque autre monstre. Derrière tous ces rangs étoient une infinité de Courtisans, tous richement vêtus, de la même sorte de soie & de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevoit beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les degrés qui conduisoient au Trône, on avoit placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuses.

Pendant que les Ambassadeurs admiroient la pompe & l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tu-tang s'avança au milieu de trente des premiers Seigneurs de l'Empire. Au signal d'un Hérault, ils rendirent leurs soumissions au Trône, en rombant à genoux & baissant la tête neuf fois jusqu'à terre. Une délicieuse musique de voix & d'instrumens remplissoit les intervalles de cette cérémonie. Au Tu-tang & à son cortège succéda un autre Ordre de Seigneurs. Les Ambassadeurs des Su-ta-tses & des Lammas furent conduits ensuite, avec beaucoup de pompe, par le premier & le second Chancelier, pour rendre les mêmes respects au Trône.

Alors un des Chanceliers s'approchant des Hollandois, leur demanda quel étoit leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupoient le rang de Vicerois. Le même Chancelier interrogea aussi les Ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus, le Tu-tang leur déclara que leur place étoit à la dixième pierre de la vingtième, suivant l'ordre des rangs, qui étoit marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la Salle du Trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrit, en caractères Chinois, le caractère & la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un Hérault leur cria d'une voix haute : *Allez, présentez-vous devant le Trône*. Ils s'y présentèrent. Le même Hérault continua de crier : *Marchez à votre place*. Ils y marchèrent. *Baissez trois fois la tête jusqu'à terre*. Ils la baissèrent. *Levez-vous*. Ils se leverent. Enfin, *Retournez à votre place*. Ils y retournerent (36).

On les conduisit ensuite, avec l'Ambassadeur du Mogol, sur un Théâtre bien bâti, qui servoit de soutien au Trône Impérial. Sa hauteur étoit d'environ vingt pieds, & dans toute son enceinte il étoit environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux & de baisser la tête, on leur servit du rhé tartare, mêlé de lait, dans des tasses & des plats de bois. Bien-tôt, le carillon des cloches ayant recommencé à se faire entendre, toute l'Assemblée se mit à genoux, tandis que l'Empereur montoit sur son Trône. Les Ambassadeurs ne découvrirent pas aisément Sa Majesté Impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étoient derrière eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de Courtisans dont elle étoit environnée.

Ce puissant Monarque étoit assis à trente pas des Ambassadeurs. L'or & les

NIEUHOF.
1656.

Hommages rendus au Trône.

Quel titre les Hollandois se donnent.

Comment les places étoient marquées.

Forme du Trône Impérial.

L'Empereur paroît sur son Trône.

Beauté de ce spectacle.

(36) Nieuhof, *ubi sup.* p. 114. & suiv.

NIÉUHOF.
1656.

pierrres précieuses, dont son Trône étoit couvert, jetoit un éclat si extraordinaire que les yeux en étoient éblouis. Des deux côtés étoient assis près de lui les Princes de son sang, les Viceroyes & les grands Officiers de la Couronne. On leur servit du thé dans des tasses & des soucoupes de bois. Tous ces Grands étoient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons & de serpents. Leurs bonnets étoient brodés d'or, & parsemés de diamans & de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguoit leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du Trône paroissoient quarante Gardes-du-corps, armés d'arcs & de flèches.

Fleur de l'Empereur.

L'Empereur demeura l'espace d'un quart-d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa Cour, Keyser observa qu'en voyant partir les Ambassadeurs il jeta les yeux sur eux. Autant que les Hollandois furent capables de le distinguer, ce Prince étoit jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les Ambassadeurs sans leur adresser un seul mot. Mais c'est un usage généralement établi dans toutes les Cours Asiatiques. Les Courtisans, les Soldats & même les Gardes-du-corps, se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandois fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissoit toutes les rues.

L'Empereur veut voir son habit complet de Hollandois.

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux Chefs du Conseil, qui venoient les prier, de la part de l'Empereur, de leur faire voir un habit complet (37) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir, avec le manteau, les bottes & les éperons, une paire de bas de soie, les bas de botte, les haute-chausses, le collet, la chemise, le ceinturon & le chapeau de castor. L'Empereur trouva tout si riche, qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : « Si les Ambassadeurs portent de » tels habits, quels doivent donc être ceux de leurs Rois ? Le soir, il les renvoya par un Seigneur du Conseil, qui admira beaucoup l'étoffe du chapeau (38).

Trois festins qu'on donne aux Ambassadeurs.

C'est l'usage de la Chine, de traiter les Ambassadeurs le dixième, le vingtième & le trentième jour après leur audience, pour faire connoître que leurs affaires sont terminées. Mais dans l'empire même que les Hollandois avoient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement, dans l'espace de trois jours ; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Ordre de cette fête.

A deux heures après midi, les Ambassadeurs furent conduits avec tous les Mandarins de Canton, les Officiers & les Soldats, à la maison du *Li-pu*, ou du premier Ministre, qui étoit chargé de faire les honneurs de la Cour. On avoit invité à la même fête les Ambassadeurs du Mogol, des Su-ta-tses & des Lammas. Ceux de Hollande & du Mogol furent placés du même côté, avec les Officiers de leur suite ; & les deux autres, du côté opposé. Le premier service fut composé de fruits & de confitures sèches ; le second, de mouton rôti & bouilli, de bœuf & d'autres viandes. Les plats furent apportés par des personnes de distinction, vêtus de drap d'or. On couvrit ensuite, pour chaque

(37) On suit ici Carpentier & Thevenot. Ogilby parle un peu différemment.

(38) Nieuhof, *ubi sup.* p. 119. & suiv.

Ambassadeur & deux des principales personnes de son train, une table de trente plats d'argent, chargés de fruits rares & de confitures. Le Maître-d'hôtel de l'Empereur étoit assis seul sur un banc élevé, & près de lui deux autres Seigneurs, tous les jambes croisées, pour observer s'il ne manquoit rien aux Ambassadeurs.

Avant que de s'asseoir ils furent obligés de se tourner vers le Nord, & de faire trois salutations comme si l'Empereur eût été présent. La viande fut servie dans trois plats, mais si mal préparée que les Hollandois n'osèrent y goûter. Aussi-tôt que le dîner fut fini, le Maître d'hôtel de l'Empereur appella ses propres domestiques, & leur donna tous les plats qui étoient devant lui, à la réserve d'un seul, qui étoit une côte rôtie de chameau, dont il mangea lui-même avec autant d'appétit que s'il eût passé tout le jour à jeun. Comme l'usage est établi, pour les convives, d'emporter tous les restes, ce fut un spectacle fort plaisant, de voir tous ces sales Tartares remplir leurs poches & leurs culottes de cuir, & le jus découler pendant qu'ils marchaient dans les rues.

Après le dîner, on apporta plusieurs vaisseaux d'or & d'argent, pleins de *Zam-fou*, qui fut servi dans des tasses & des soucoupes de bois. Cette liqueur, qui venoit de l'office même de l'Empereur, étoit une distillation de lait nouveau. Quoiqu'elle fût presque aussi forte que l'eau-de-vie, les Ambassadeurs se virent obligés d'en boire plusieurs coups, à l'invitation du Maître-d'hôtel, & d'emporter le reste. Mais ils en firent présent aux Soldats qui gardoient la porte. Pour dernier trait de cette frivole cérémonie, ils retournèrent au Palais, où ils furent obligés de faire une nouvelle révérence au Trône. On leur permit enfin de se retirer.

Le jour suivant, qui étoit marqué pour le second repas, un *Sous-Tu-tang*, ou Vice-chancelier (39), rendit le matin sa visite aux Ambassadeurs. Entre plusieurs questions, il leur demanda s'il étoit vrai que les Hollandois pussent vivre trois jours & trois nuits sous l'eau, comme les Jésuites Portugais l'avoient raconté. Les Ambassadeurs l'assurèrent que c'étoit une fausseté. Ensuite ils prirent occasion de sa curiosité, pour lui représenter que le succès de leurs affaires ne répondoit point à leurs espérances. Il leur répondit qu'elles n'avoient pu réussir mieux jusqu'alors; mais que s'ils revenoient une seconde fois à la Chine pour saluer l'Empereur, ils obtiendroient infailliblement la liberté du Commerce, sans autres frais qu'un petit nombre de présents.

A l'heure du dîner, ils furent conduits au second festin, où assistèrent plusieurs grands Personnages de l'Empire, & l'Ambassadeur du Mogol, qui fut placé vis-à-vis d'eux. Ils observèrent que le *Sous-Tu-tang* prenoit avec ce Ministre, avec les Mores & les autres convives, des manières plus ouvertes qu'avec eux. Lorsqu'ils en demandèrent la raison à leur Interprète, ils apprirent que le *Sous-Tu-tang* n'avoit regu d'eux aucun présent. Cette explication les surprit beaucoup, parce qu'ils avoient remis à Pinxenton & aux autres Mandarins de Canton, un assez grand nombre de présents pour tous les Grands de la Cour Impériale. Ils exigèrent des éclaircissemens sur l'usage qu'on en avoit fait; mais les Officiers qui avoient été chargés de cette distribution

NIEL HOF.
1636.

Usage de la table.

Zam-fou, ou
liqueur Chamææ.

Question bizarre.

Les Hollandois
sont très-peu
dans la cérémonie
don de leurs pré-
sents.

(39) Le second Ministre dans Thevenot, & le Vice Consul dans Carpentier.

NIEUHOF.

1656.

refusèrent de s'expliquer, sous prétexte que ceux qui les avoient reçus ne devoient pas être nommés, dans la crainte que l'Empereur n'en eût quelque connoissance. Les embarras qui restèrent là-dessus aux Ambassadeurs & l'espérance qu'ils avoient encore de réussir plus heureusement dans leur principale négociation, firent différer le troisième festin jusqu'au quatorze d'Octobre.

Troisième & dernier festin.

On dîna avec les Ambassadeurs les premiers de la Cour.

Le Sous-Tu-tang reçut les présens dans l'intervalle, & les Ambassadeurs s'en apperçurent aux témoignages de respect & d'affection qu'il leur donna dans cette dernière fête. Après avoir passé une heure à table, on leur apporta les présens de l'Empereur, qui leur furent remis de la part de ce Prince. On commença par les étendre sur deux grandes tables, qui avoient été placées, dans cette vue, d'un côté de la Salle. Le présent qui étoit destiné pour le Gouverneur de Batavia, parut le premier. Les Ambassadeurs le reçurent à genoux & des deux mains. Ensuite ils furent appelés successivement par leurs noms, eux & les gens de leur suite; & s'avancant tour à tour, chacun reçut aussi à genoux le présent qui lui appartenait. Cette cérémonie finit encore par des soumissions au Trône, qui consistèrent en trois génuflexions & trois inclinations de tête (40).

3. Quoi les ambassadeurs

Le présent du Gouverneur de Batavia étoit composé de trois cent-taëls d'argent; de quatre pièces (41) de damas; quatre pièces de satin noir & quatre de bleu; quatre pièces de drap d'or, deux desquelles étoient brodées de figures de dragons; quatre pièces de *Thuis*; douze pièces de *Pe-ling*; dix pièces de *Ho-kyens*; quatre pièces de damas bleu à fleurs; treize pièces de *Ga-sen*; quatre pièces de *Foras* & quatre pièces de velours noir. Pour chacun des Ambassadeurs, c'étoient cent taëls d'argent; quatre pièces de *Pe-ling*; quatre pièces de *Ga-sen*; quatre pièces de *Ho-kyens*; trois pièces de satin bleu & trois pièces de noir; trois pièces de damas bleu & une pièce de velours noir. *Baron*, Secrétaire de l'Ambassade, eut cinquante taëls d'argent; deux pièces de damas; une pièce de drap d'or & une pièce de velours. Chaque personne de la suite reçut quinze taëls d'argent & deux pièces de *ho-kyens*. Le premier Interprète, qui le nommoit Carpentier, trente taëls d'argent; & Paul Durette, autre Interprète, une robe de damas.

Présens pour les Officiers Généraux.

On donna au Pinxenton une robe de Mandarin, brodée en dragons d'or; dont il devoit se revêtir sur le champ. Les deux autres Mandarins reçurent chacun un cheval, sans selle; les deux Capitaines, qui avoient commandé les Soldats depuis Canton jusqu'à Peking, une robe de damas bleu; & chaque Soldat, au nombre de vingt, une casaque de damas noir & bleu.

Préparatifs du départ des Ambassadeurs.

Comment ils reçurent la Lettre de l'Empereur.

Le 16, un certain nombre de Seigneurs Tartares, qui avoient paru souvent chez les Ambassadeurs, prirent soin de leur faire amener quinze charriots pour le transport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même-temps de se rendre à la Cour du Li-pu, ou des Cérémonies, pour recevoir la Lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval, vers une heure après-midi. On les introduisit dans une antichambre, où l'un des Seigneurs du Conseil prit la Lettre, qui étoit sur une table, couverte d'un tapis jaune. Il l'ouvrit, & rendit compte aux Ambassadeurs de ce qu'elle con-

(40) Nieuhof, *ubi sup.* p. 111. & suiv.

(41) Pièces dans Thevenot & Carpentier; paquets dans Ogilby.

tenoit. Elle étoit écrite en deux langues, la Tartare & la Chinoise; le papier doré sur les bords, & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Ensuite, l'ayant fermée respectueusement, il l'enveloppa dans une écharpe de soie, qu'il mit dans une boîte & la présenta aux Ambassadeurs. Ils la reçurent à genoux. Mais la retirant aussi-tôt de leurs mains, il l'attacha sur le dos d'un des Interprètes, qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, & qui sortit par la grande porte de la cour, qu'on avoit ouverte exprès. Cette cérémonie fut exécutée avec un profond silence; & dans toutes les fêtes qu'on avoit données aux Ambassadeurs, on n'avoit laissé rien échapper qui eût rapport au sujet de leur commission. La Lettre de l'Empereur étoit conçue dans ces termes :

« L'Empereur envoie cette Lettre à *Jean Maatziiker*, Gouverneur général des Hollandois à Batavia.

NIEUW.
1656.

Lettre de l'Empe-
reur au Gouver-
neur.

« **N**OS Territoires étant aussi éloignés l'un de l'autre que l'Orient l'Est de l'Occident, il nous est fort difficile de nous approcher; & depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui, les Hollandois n'étoient jamais venus nous visiter. Mais ceux qui m'ont envoyé l'eter de Goyer & Jacob de Keyser, sont une bonne & sage Nation. Ces deux Ambassadeurs ont paru devant moi en votre nom & m'ont apporté divers présents. Votre Pays est éloigné du mien de dix mille milles (42); mais vous marquez la noblesse de votre ame en vous souvenant de moi. Cette raison fait beaucoup plaisir à mon cœur vers vous. Ainsi je vous envoie (les présents étoient ici nommés). » Vous m'avez fait demander la permission d'exercer le Commerce dans mon Pays, en apportant & remportant des marchandises; ce qui deviendrait fort avantageux pour mes Sujets. Mais comme votre Pays est éloigné du mien, & que les vents sont si dangereux sur ces Côtes qu'ils pourroient nuire à vos Vaisseaux, dont la perte m'affligeroit beaucoup, je souhaiterois que, si vous jugez à propos d'en renvoyer ici, vous ne le fassiez qu'une fois en huit ans, & que vous n'envoyassiez pas plus de cent hommes, dont vingt auroient la liberté de venir dans la Ville où je tiens ma Cour. Alors vous pourriez débarquer vos marchandises sur le rivage, dans une loge qui seroit à vous, sans être obligés de faire votre Commerce en mer, devant Canton (43). Il m'a plu de vous faire cette proposition, pour votre intérêt & votre sûreté, & j'espère qu'elle fera de votre goût. C'est ce que j'ai jugé à propos de vous faire connoître.

« La treizième année, le huitième mois & le vingt-neuvième jour du regne de SONG-TE (44), & plus bas, *Hong-ti Tjo-pe* (45).

Les Ambassadeurs ne furent pas plutôt retournés à leur logement, qu'on

(42) Carpentier met dix mille lieues, & fait observer que quatre de ces lieues sont à peine un mille de Hollande.

(43) Carpentier dit: sans être obligés d'en disposer à Canton.

(44) *Sung-te* dans Carpentier & dans Ogil-

by. Les Annales de la Chine appellent *Schun-schile* premier Empereur Tartare de la Chine, mort en 1662.

(45) Dans les mêmes Auteurs, c'est *Hong-tse-Tho-pe*.

NIEUHOF.

1655.

Avec quelle p-
ception les
Hollandois sont
obligés de quitter
Peking.

Ce qu'il leur étoit
permis de pour
leur subsistance.

les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'Empire ne permettoit pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la Ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Peking presqu'au même instant. Ainsi, remarque Nieuhof, ils n'eurent ni le tems ni la liberté d'étendre plus loin leurs observations. Pendant tout le séjour qu'ils avoient fait dans cette Capitale, on ne leur avoit pas permis de sortir une seule fois pour satisfaire leur curiosité. Mais l'abondance avoit régné dans l'intérieur de leurs murs. Les Ambassadeurs recevoient chaque jour, pour leur seule personne, six kar-tis de viande fraîche, une oye, deux poulers, quatre tasses de zam-fou, deux taëls de sel, deux taëls de thé, un taël & une mesure d'huile, six taëls de *Mijon*, une mesure de poivre, six kar-tis de légumes, quatre kar-tis de fa-rine, deux poissons frais & deux taëls de *Suttati*.

On fournissoit tous les jours aux Secrétaires un kari de viande fraîche, cinq mesures de thé, un kari de farine, une mesure de *Taïsoe*, cinq cou-drines de poivre, quatre taëls de *suttati*, quatre mesures d'huile, quatre taëls de *Mijon*, un kari de légumes & une tasse d'arrack. Chaque Hollandois de la suite avoit un kari de viande fraîche, une tasse d'arrack, deux taëls de légumes & un kari de riz.

Le bois, & les fruits de toutes les especes leur étoient envoyés avec beaucoup d'abondance. Ils recevoient aussi quantité de mets chinois, dont ils fai-soient peu d'usage. Les Ambassadeurs faisoient même acheter d'autres provi-sions pour leur table & se faisoient servir avec beaucoup d'appareil, pour ap-prendre aux Chinois de quelle maniere on vivoit en Hollande. Après avoir paru à l'audience de l'Empereur, leurs portions journalières furent doublées, par une faveur que la Cour accorde rarement aux Etrangers.

En sortant de Peking, ils gagnèrent par terre *San-tfan-wey*, où les Bar-ques de l'Empereur, qui les avoient amenés de Nan-king, étoient à les at-tendre. On y avoit aussi préparé quelques Joncs pour leur usage. Mais les ayant trouvés trop pesans, l'impatience d'avancer leur fit louer des Barques plus légères, dans la crainte de se voir forcés de passer l'hiver à Canton s'ils y arrivoient trop tard. Ils s'embarquerent avec quelques Seigneurs Tartares, chargés de les escorter, & les Mandarins de Canton, pour reprendre le che-min par lequel ils étoient venus.

Le 31 d'Octobre ils arrivèrent à Lin-tsing, où Pinxenton traîna noblement le cortège pendant deux ou trois jours. A leur départ, le vent, qui étoit Nord, devint si froid & si perçant qu'ils en souffrirent beaucoup. Le 21 de Novembre ils revirent Nan-king, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 10 de Décem-bre. Mais la rigueur insupportable du vent les tint renfermés pendant le séjour qu'ils firent dans cette Ville.

Le 5 de Janvier ils se retrouvèrent dans la grande Ville de *Van-nun-gan*, où le Gouverneur leur offrit quelques rafraichissemens, & leur fit présent de quelques chandelles, composées d'un suc fort épais & fort huileux, qui coule de certains arbres & qui rend une odeur fort agréable avec beaucoup de clarté. Le 11 fut un jour extrêmement froid. Le 15 on débarqua devant *Nan-gan*, d'où les Ambassadeurs furent portés dans des palanquins, au travers des montagnes, sur les épaules de trente Soldats. Un jour de marche les rendit

à Nan-

Retour des Am-
bassadeurs à Can-
ton.

Vent très-froid
à la Chine.

1657.

à *Nan-hyong*, où ils reprirent la rivière. Le 27 ils arrivèrent à *Fu-san* (46), délicieux Village, devant lequel ils avoient passé pendant la nuit en vauur à Peking, & le lendemain ils arrivèrent à Canton.

Dans le chemin qu'ils avoient à faire depuis le rivage jusqu'à leur logement, *Baron*, Secrétaire de l'Ambassade, porta la Lettre de l'Empereur sur ses deux mains, précédé d'un écran qui la couvroit. Il étoit immédiatement suivi des Ambassadeurs. Tous les Bâtimens qui se trouvoient dans le Port firent trois décharges de leur artillerie. Les rues & les murs de la Ville étoient couverts d'une foule de spectateurs. Le lendemain les Ambassadeurs rendirent une visite de cérémonie aux deux Viceroy, à la mere du jeune, & au *Tu-rang*. Ils furent reçus des Viceroy avec de grands témoignages d'amitié. On leur servit du thé. La conversation roula sur leurs intérêts. Le *Tu-rang*, après les avoir fait attendre l'espace de deux heures, leur fit dire qu'il ne pouvoit leur donner audience qu'à l'arrivée du Mandarin *Pinxenton*.

Le premier de Février, ils furent traités avec beaucoup de magnificence par le vieux Viceroy, & le jour suivant par le jeune. *Pinxenton*, qui étoit revenu dans l'interval, ne les traita pas moins noblement le troisième jour. Comme ils manquoient d'argent pour faire les présens de la nouvelle année aux Viceroy, ils trouverent le moyen d'emprunter une somme, par le crédit que *Lantzman*, un de leurs Facteurs, s'étoit ménagé à Canton pendant leur absence. Mais lorsque les présens furent portés aux Viceroy, ces deux Seigneurs en parurent peu satisfaits. Ils demanderent non-seulement l'intérêt de quinze cens taëls d'argent, qu'ils avoient déboursés pour leurs gens à leur départ pour Peking; mais formant des prétentions beaucoup plus injustes, ils exigèrent trois mille cinq cens taëls pour la liberté du Commerce qu'ils leur avoient accordée à Canton. Ces demandes firent naître beaucoup de trouble. Cependant la crainte de se voir encore plus maltraités, obligea les Ambassadeurs à céder. Ils n'ignoroient pas que la populace prenant parti pour ses Maîtres, parloit déjà d'insulter les Hollandois dans les rues de la Ville; & peu de jours après, *Paul Duretti*, un de leurs meilleurs interprètes, fut assassiné barbarement dans sa propre maison.

Ils prirent immédiatement le parti de s'embarquer. Mais lorsqu'ils se présentèrent chez les Viceroy pour prendre congé d'eux, ils eurent l'humiliation de se voir refuser l'audience. On ne les écoucha de leur part, que pour leur défendre d'emporter des armes Tartares. Ils se rendirent à bord dans le cours de la même nuit & mirent à la voile de grand matin. Mais le vent étant venu à changer, ils se trouverent forcés de remonter sur leurs traces, pour mouiller assez près de Canton. Tout étoit capable de leur inspirer de la défiance, lorsqu'ils virent arriver à bord les Maîtres-d'hôtel des Viceroy, les Capitaines des Gardes, & les Mandarins qui les avoient accompagnés dans leur voyage à la Cour. Ces Officiers venoient, au nom de leurs Maîtres, pour leur offrir du *zam-fou* dans les tasses mêmes des Viceroy, & pour leur souhaiter tout à la fois une heureuse navigation & un prompt retour. Des politesses si peu attendues les ayant rassurés, ils leverent l'ancre avec plus de tranquillité & de confiance. Le 28, au coucher du soleil, ils enterrent dans le

NIEUHOF,
1657.

Arrivée des Hollandois à Canton.

Démêlé avec les deux Viceroy.

Assassinat d'un interprète.

Les Ambassadeurs quittent Canton.

Ils y sont repoussés par le vent. Visite qu'ils reçoivent.

(46) Ou *Feshan*, grand Village de Commerce, qui a plus d'un million d'Habitans.

NIEUHOF.
1657.

Une naviga-
tion jusqu'à Ba-
tavia.

Conseil de Nieu-
hof.

Port de *Hey-ta-men*. Le 2 de Mars, ayant passé devant le fameux Village de Lantam, ils s'avancèrent au-delà de Makao. Le 8, ils étoient à *Pulo-Timon*, où ils rencontrèrent des légions de poissons-volans. Le 21 ils virent l'Isle de Linga, sur la Côte de Sumatra; & passant par les Détroits de Banka, entre les grandes Isles de Sumatra & de Java, ils arrivèrent à Batavia le 31, après avoir employé vingt mois & six jours dans un voyage où l'ennui avoit été égal à la dépense. Les présens qu'ils avoient faits à la Chine étoient montés à la somme de cinq mille cinq cents cinquante-cinq livres sterling, & les frais à quatre mille trois cents vingt-sept livres (47).

Nieuhof, sans se rebuter de tant de fatigue & de perte, conseilla au Gouverneur Hollandois de profiter de la guerre que l'Empereur de la Chine avoit contre Koxinga, pour obtenir la liberté du Commerce, en offrant à ce Prince (48) le secours des Vaisseaux de la Compagnie. Cet expédient fut goûté du Conseil; & quelques années après on entreprit une nouvelle Négociation, sur ce fondement.

CHAPITRE II.

Ambassade de Jean VAN-CAMPEN & de Constantin NOBLE, vers Sing-la-mong, Roi de Fo-kyen.

INTRODUC-
TION.

QUOIQUE les Hollandois eussent tiré si peu de fruit de leurs premiers voyages à la Chine, ils renoncèrent d'autant moins à leurs espérances, que les lumières qu'ils avoient acquises n'avoient fait qu'augmenter leur ardeur. Mais ils prirent la résolution d'attendre des circonstances plus favorables; & le conseil même de Nieuhof, qui avoit fait une juste impression sur le Gouvernement, ne fut suivi qu'en 1661, lorsqu'on eut appris à Batavia que le Pirate Koxinga s'étoit rendu maître des Isles de Tay-wan & de Formose. Cet événement produisit deux Ambassades; l'une au Viceroy de Fo-kyen, en 1662, & l'autre à l'Empereur, en 1664.

A qui l'on est
redevable de cet-
te Relation.

Ce qu'elle con-
tient.

C'est au soin qu'*Arnold Montanus* a pris de recueillir tous les Journaux de ces deux Voyages, qu'on est redevable de la Relation qui fut publiée en langue Hollandoise, à Amsterdam, par *Osbert Dapper*, dans le cours de l'année 1670 (49). L'année d'après, Ogilby traduisit cet Ouvrage en Anglois, pour en faire comme la seconde Partie de la Relation de Nieuhof. L'Histoire de l'Ambassade contient trois cents soixante-trois pages; les manières & les usages des Chinois, cent quatre-vingt-seize, & la Descrip-

(47) Nieuhof, *ubi sup.* p. 130. & suiv.

(48) C'est l'Auteur même qui s'attribue l'honneur de ce conseil à la fin de son Ouvrage.

(49) *In fo'io*. Son titre est *Atlas Chinois*, ou Relation de deux Ambassades de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales au Viceroy *Sing la-Mong*, & au Général *Tsing-Lipovi*, & à *Kon-chi*, Empereur de la Chine &

de la Tartarie orientale, avec le récit du secours que les Hollandois donnerent aux Tartares contre Koxinga & la Flotte Chinoise, & une Description géographique plus exacte qu'on n'en a jamais vue de l'Empire Chinois en général, & de chacune de ses principales Provinces; recueillie par *Arnold Montanus* & traduite par *Jean Ogilby*. A Londres, chez *Thomas Johnson*, 1671.

tion générale deux cens soixante-quatre. Les Figures, dans l'Original Hollandois comme dans la Traduction, sont imprimées, les unes sur les pages du Livre, d'autres sur des feuilles particulières. Celles de la seconde espèce sont au nombre de trente-six, sans compter le Frontispice. 1. La Ville & le Château de *Zelandia*, dans l'Isle de *Tay-wan*. 2. Le Temple de *Mar-zou*. 3. L'Idole de *Sekia*. 4. Le portrait de *Quan-te-kong*, Général Chinois. 5. Le Château de *Mein-ja-ccen*. 6. La Ville de *Quemui*. 7. La Ville d'*Amui*. 8. Cérémonie de la réception des présens. 9. Fête pour les Ambassadeurs à *Hock-siu*. 10. Départ des Viceroy pour *Peking*. 11. Ville de *Jem-ping*. 12. Ville de *Pou-ching*. 13. Ville de *King-ning-fu*. 14. Ville de *Hi-siu*. 15. Ville de *Han-chieu*. 16. Temple de *Paulux*. 17. Ville de *Hok-liu*. 18. *Peking*. 19. Salle du Palais. 20. Funérailles Chinoises. 21. Carte de la Côte d'*Amoi* & de *Quemoi*. 22. Feste des grands Mandarins lorsqu'ils paroissent en public. 23. Enseignes & marques qui appartiennent aux Mandarins. 24. Autres marques de cet Ordre. 25. Autres marques. 26. Autres marques. 27. Quelques Figures Chinoises. 28. Autres Figures. 29. Autres Figures. 30. Autres Figures. 31. Idole ou Pagode *Sekia*. 32. Idole *Vitax*. 33. Plante de rhubarbe. 34. Arbres fruitiers de la Chine. 35. Autres arbres. 36. Autres arbres.

La route des nouveaux Ambassadeurs fut si différente de la première, qu'on en peut tirer beaucoup plus d'éclaircissements pour la géographie de la Chine & pour la connoissance de plusieurs ouvrages admirables de l'art & de la Nature, qui sont propres à ce grand Empire. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'ont-ils rien négligé pour un objet si curieux. A l'égard de la réception des Ambassadeurs & de la forme des négociations Chinoises, ils ont crû, avec raison, que la ressemblance de tous ces détails avec ceux qu'on a déjà lus dans la Relation de *Nieuhof* les dispensoit d'une ennuyeuse répétition. C'est encore dans la vue d'épargner aux Lecteurs des explications fatigantes, qu'ils ont supprimé une partie de l'expédition des Hollandois contre *Koxinga*. Ce récit leur a paru non-seulement d'une longueur excessive, mais grossièrement digérée. Ils ont porté le même jugement de la description générale du Pays, qui est visiblement tirée de l'*Atlas de Martini*, & de la Relation des manières & des usages, qui paroît empruntée aussi de plusieurs autres Auteurs. Ainsi les bornes qu'ils s'imposent dans cet Article, sont celles du fond de l'Ouvrage & des Observations qui lui appartiennent.

INTRODUC-
TION.
Figures de l'Ou-
vrage.

Son extrême
utilité.

Suppressions de
quelques détails
inutiles.

§. I.

Eclaircissements sur la personne de Koxinga, ou Ching-ching-kong, & sur la prise de Tay-wan & de Formose.

ON entreroit mal dans les vûes & dans les circonstances de la seconde Ambassade des Hollandois à la Chine, si l'on n'y étoit conduit par quelques explications sur le caractère de *Koxinga* & sur le succès de ses brigandages. Il étoit né d'un pere Chinois, nommé *Chinng-chig-long* (50), que les Etrangers nommoient *Iguon*, *Ikoan* & *Equan*, Habitant d'un Village sur la

MONTANU,
1662.

Naissance &
premiers progrès
de Koxinga.

(50) *Chim-chi-lung* dans *Montanus*.

N a ij

MONTANUS.
1662.

Ses richesses &
ses vices.

Plan de son em-
pire.

Il est trahi par
les Tartares.

Son empesou-
nement.

Vengeance que
Koxinga, son fils,
poursuit d'en ti-
rer.

Côte de Fo-kyen, & si pauvre, qu'on a prétendu qu'il exerçoit la profession de Tailleur. Dans sa jeunesse, Koxinga se mit au service des Portugais de Makao, d'où il passa dans l'île de Formose pour s'attacher à celui des Hollandois. Son industrie le rendit par degrés un Négociant considérable dans le Commerce du Japon; & son courage naturel, échauffé par l'avidité des richesses, en fit un redoutable Pyrate. Il grossit le nombre de ses Vaisseaux à mesure qu'il voyoit croître ses trésors. Bien-tôt tout le Commerce étranger de la Chine fut entre ses mains. Il transportoit sur ses propres Bâtimens les marchandises de son Pays, pour y rapporter celles de l'Inde & de l'Europe. Les Portugais de Makao, les Espagnols des Philippines, les Hollandois de Batavia & de Formose, les Insulaires du Japon, contribuoient à ses vûes par les avantages qu'il leur faisoit trouver à le servir. En un mot il devint si riche, que le voyant en état d'équiper une Flotte de mille Vaisseaux, son ambition (51) le fit aspirer au Trône de la Chine.

Il ne pouvoir exécuter une si grande entreprise qu'en exterminant la famille Impériale; mais les Tartares s'étant répandus en 1644 dans toutes les parties de la Chine, excepté celle de Fo-kyen, de Quang-tong & de Quang-si, il regarda cet événement comme une occasion favorable à des projets qu'il déguisoit encore. Il se lia secrètement avec les Tartares. Leur Cham ou leur Empereur, qui se nommoit *Lyun-gan* (52), ayant bien-tôt pénétré dans la Province de Fo-kyen, le nomma Général de toutes ses forces. Comme la plupart des Officiers Chinois étoient ses amis ou ses créatures, il les disposa facilement à se soumettre aux Vainqueurs, qui le créèrent en récompense Roi de *Ping-man* (53), ou de la partie Sud de la Chine, le comblèrent de présens & ménagerent encore moins les promesses.

Cependant toutes ces caresses & ces libéralités n'étoient qu'un artifice. Ils redoutoient un homme si puissant, & leur espérance étoit de le faire tomber dans quelque piège. Il contribua si imprudemment à sa perte, qu'ayant appris que le Chef des Tartares se disposoit à retourner à Peking, il quitta sa Flotte sans aucune ombre de défiance pour lui aller faire sa Cour. Ce Prince ne balança point à le faire arrêter; & malgré toutes ses plaintes, il le conduisit à Peking, où l'ayant renfermé dans une étroite prison, il fit redoubler ses fers (54) à chaque hostilité que sa famille entreprit pour le venger. Tandis que les Hollandois étoient à Peking en 1657, on ajouta quinze chaînes à celles dont il étoit déjà chargé.

Koxinga son fils (55) & ses freres, n'eurent pas plutôt appris son infortune, que se retirant sur sa flotte, ils déclarèrent la guerre aux Tartares en ruinant le commerce & leur causant des allarmes continuelles. Ils avoient choisi pour leur résidence *A-mui*, *Que-mui* & d'autres Îles sur la Côte de Fo-kyen, où les Chinois qui ne s'étoient pas soumis aux Tartares leur fournissoient régulièrement des provisions. Comme ils entretenoient aussi un Commerce considérable avec eux, l'Empereur, pour interrompre cette cor-

(51) Les Historiens Chinois ne le chargent point de cette accusation. Voyez la *Chine du Pere du Halde*, Vol. I.

(52) C'est *Long-Yu*.

(53) Ils lui offrirent la royauté, mais, sui-

vant le Pere du Halde, il la refusa.

(54) On lit la même chose dans Navarrette.

(55) Proprement *Ko-sching*, ou *Qu-ching*.

respondance, fit brûler toutes les Villes du rivage & ravager le Pays de Fo-kyen dans l'espace de trois lieues. Ce fut alors que les Hollandois offrirent aux Tartares le secours de leurs Vaisseaux. Ils déchirèrent les Rébélles par mer & par terre (56) ; & Koxinga se vit pressé si vivement, qu'il prit le parti de quitter les Côtes de la Chine. Mais pour se venger des Hollandois, en 1660, il se rendit avec toutes ses forces aux Isles de *Tay-wan* (57) & de *Formose*. Il se saisit, en 1651, du Château de Zelandia, après un siège de dix mois, & s'étant rendu maître de ces Isles, il traita les Hollandois avec beaucoup de cruauté. Plusieurs Marchands & quatre Officiers du Fort perdirent la vie par ses ordres, & les autres furent retenus dans les fers, contre la foi de la capitulation.

Le Gouvernement de Batavia ne put apprendre ce désastre sans penser non-seulement à la vengeance, mais à le remettre en possession de deux Isles, dont la perte entraînoit celle de son Commerce. Quelque-tems auparavant, Sing-la-mong (58), Viceroy de Fo-kyen, avoit imploré leur assistance ; & cinq Vaisseaux qu'ils avoient à Tay-wan, dans cette vue, avoient été dispersés par la tempête. Mais ils prirent la résolution de faire partir une Flotte considérable, avec un Ambassadeur chargé de proposer une ligue pour la ruine de Koxinga, sans autre condition que la liberté du Commerce. La diligence de l'exécution répondit à la grandeur de cette entreprise. On équipa, dans le Port de Batavia, douze Vaisseaux de guerre, depuis onze jusqu'à trente-deux pièces d'artillerie. Le commandement général fut donné à l'Amiral *Baltazar Bort* ; l'office de Vice-Amiral à *Jean Van-Campen* ; & celui de Contre-Amiral à *Constantin Noble*, qui fut revêtu de la qualité d'Ambassadeur. Toute l'artillerie montoit à cent trente-neuf pièces de canon ; le nombre des Matelots à cinq cens vingt-huit, & celui des Soldats à sept cens cinquante-six.

Cette Flotte mit à la voile le 29 de Juin 1662, avec trois Navires marchands, qui devoient se rendre au Japon sous le commandement de l'Amiral *Henri Van-Judick*. Elle rencontra le 3 d'Août quelques Pêcheurs Chinois, qui lui apprirent la mort (59) de Koxinga. Mais se fiant peu à cette information, elle s'approcha le 12 de *So-ti-ha*, Ville située sur la Rivière de Chang, qui appartenoit au Pyrate. Elle s'empara de cette Ville, malgré la force de ses murs, & prit cent-cinquante Soldats dont la garnison étoit composée. Ensuite elle brûla vingt-sept Jons & d'autres Bâtimens, qui étoient chargés de poivre pour le Japon (60).

Le 15, Van-Campen, Vice-Amiral, fut envoyé dans une Chaloupe à *Hok-kyeu* ou *Chang-chou*, qui est assez loin de la mer sur les bords du Chang, avec une Lettre de l'Ambassadeur pour le Viceroy de Fo-kyen. Ce Seigneur Tartare étant alors à la tête de son armée, près de *Syen-fyen*, Van-Campen

MONTANUS.
1662.

Il est chassé par les Hollandois.

Il les humilie à son tour.

Mouvement des Hollandois pour se venger.

Ils équiperent une grosse Flotte à Batavia.

Noble est nommé Ambassadeur pour la Chine.

Premières expéditions de la Flotte Hollandaise.

Van-Campen, Vice-Amiral, descend dans la Rivière de Chang.

(56) Il avoit plus de zèle pour sa patrie que pour son pere. Ses armes furent d'abord si heureuses, qu'il battit plusieurs fois les Tartares & leur prit plusieurs grandes Villes.

(57) Formose même est nommée *Tay-wan* par les Chinois, mais *Pe-kan* par les Naturels du Pays.

(58) *Sing-ha-mong* ou *Sig-la-mong*, étoit

un des Vicerois de Canton au tems de la première Ambassade.

(59) Il mourut un an & quelques mois après ses conquêtes, & laissa pour son successeur *Ching-king-may*, son fils. Voyez le *Pere du Haldé*.

(60) Montanus, *ubi sup.* Vol. II. p. 491. & suivantes.

MONTANUS.
1662.

lui dépêcha son Interprète. Mais à son entrée dans la Rivière, cinq Mandarins vinrent le complimenter sur son bord. Le 22 il en vit arriver cinq autres, avec une suite fort nombreuse, & des rafraichissemens qui lui étoient envoyés par les Gouverneurs de Hok-syeu & du Fort de Min-ja-zen (61). Le 28 il en reçut trois autres, qui lui apportèrent de la part des mêmes Gouverneurs une Lettre de félicitation sur son arrivée.

Le 8 de Septembre, l'Interprète Chinois revint de *Sink-fyen* par la voie de *Hok-syeu*, après un voyage de vingt-quatre jours, accompagné d'un Mandarin que le Viceroy & *Tay-sing Li-po-vi*, son Général, avoient chargé de leurs Lettres pour l'Amiral *Bort*. Ils le prioient de se rendre auprès d'eux, ou d'envoyer quelque personne de confiance, pour conférer sur l'important objet de son voyage. Ils demandoient aussi qu'on leur fit remettre, par la même occasion, les Lettres du Gouverneur Maerzuiker & du Conseil de Batavia.

L'Amiral, peu disposé à quitter sa Flotte, joignit Van-Campen à Noble pour aller conférer avec le Viceroy. Il se crut obligé de communiquer ses vûes au Gouverneur de *Hok-syeu*. Mais cet Officier Tartare, en lui faisant espérer du succès pour son entreprise, s'excusa de joindre ses forces aux siennes contre Koxinga, parce qu'il craignoit de passer les bornes de sa commission (62).

§. II.

Voyage des Ambassadeurs à Sink-fyen, & leur retour.

Joncs envoyés
à la Flotte pour
recevoir les Am-
bassadeurs.

Ils passent à
Quan-to.

Fort de Benan-
tien ou Min-ja-
zen.

Pe-tso.
Temple de Po-
sang.

MALGRE' ce refus, le Gouverneur de Hok-syeu envoya, le 18 de Septembre, deux Joncs à la Flotte Hollandoise, pour amener dans sa Ville les Envoyés & leur suite, qui fut composée de dix-huit personnes. Le 20, après avoir embarqué les prétens & les provisions nécessaires, ils mirent à la voile au Sud-quart-Sud-Ouest, pour remonter la Rivière de Chang. A midi, les deux Joncs passèrent devant Quan-to, petite Ville, mais bien fortifiée & défendue par une bonne garnison. Un peu plus loin ils côtoyèrent *San-wan*, Village fort peuplé, dont la plupart des Habitans sont ou Serruriers, ou Tisserands, ou Tonneliers, &c. divisés en corps avec beaucoup d'ordre. A l'embouchure de la Rivière, ils rencontrèrent le Village de Tayon; & plus loin, le Fort de *Benantien* ou *Min-ja-zen*, qu'on a déjà nommé, & dont les fortifications consistent dans des tours & un large fossé. Cette Place, qui est trois lieues au-dessous de Hok-syeu, peut passer pour une petite Ville, dont les rues sont fort belles & les maisons bien bâties. Les Envoyés étant descendus au rivage pour complimenter le Gouverneur, furent traités avec du bouillon de fèves, mêlé de lait; honneur si distingué, que le Pays n'en a point de plus grand. Une lieue au-delà, vers le Sud-Est, ils découvrirent *Pe-tso*, lieu délicieux; & vis-à-vis, sur la rive Nord, *Po-sang*, Temple spacieux, qui passe pour une des merveilles de la Chine. A quatre heures après midi ils arrivèrent près d'un large pont de pierre, qui traverse la rivière & dont le sommet est couvert de planches longues & minces, étendues d'arche en (63)

(61) A trois lieues de Hok-syeu.

(62) Montanus, *ubi sup.* p. 69. & suiv.

(63) L'Auteur donne, dans un autre en-

droit, trente-six arches à ce pont, & des boutiques des deux côtés.

arche, & revêtues des deux côtés d'une balustrade de pierre bleue, qui est ornée de figures de lions & de dragons.

Le 20, les Envoyés Hollandois passèrent le pont dans des litières, pour aller complimenter à Hok-syeu la belle-mère du Viceroy, qui leur présenta le bouillon de fèves & d'autres rafraichissemens, servis dans de la vaisselle d'or. Elle leur promit d'écrire à son fils en leur faveur, & de manger avec eux à leur retour, parce qu'une indisposition l'avoir privée de ce plaisir. Les rues de la Ville sont bien pavées, & la foule y étoit si grande, que les Hollandois eurent beaucoup de peine à la percer.

Le jour suivant, plusieurs Mandarins d'un Ordre distingué & le Gouverneur du Fort *Eugeli*, leur rendirent visite à bord & les inviterent à diner. Près du Fort est un grand Village, fort bien peuplé, où l'on voit plusieurs Temples, ornés de pagodes, devant lesquelles on entretient des lampes ardentes. Le 22, les Envoyés visiterent le Gouverneur de *Hok-syeu*. Il leur dit qu'il avoit écrit en leur faveur à l'Empereur & au Viceroy; & les ayant retenus à diner, il leur donna deux Mandarins & quatre-vingt-dix hommes pour les escorter jusqu'au camp. Après-midi, s'étant rembarqués dans leurs joncs, ils se trouverent à trois heures devant *An-lau-ya* ou *Lau-it*, Ville fortifiée de hauts murs, & d'une nombreuse garnison de cavalerie & d'infanterie, dont l'unique occupation est de tenir en respect un grand nombre de brigands qui sont réfugiés dans les montagnes (64).

Le soir du même jour ils arriverent à *Lan-pon*, Village d'un grand commerce, & plus célèbre encore par un Temple dont l'idole inspire de bons conseils dans l'infortune. Les Hollandois quitterent ici leurs joncs pour continuer leur route par terre.

Le 23 ils furent portés, dans des palanquins, au long d'une grande chaussée, pavée de pierres bleues & grises. Leur route étoit au travers de plusieurs belles plaines, bien plantées d'arbres à fruits, semées de légumes, peuplées de grands Villages (65), arrosées de ruisseaux, dont l'agréable murmure, joint à la beauté de la perspective forme une situation délicieuse pour des voyageurs. Ils y virent aussi plusieurs anciens monumens, ornés de figures d'hommes, de chevaux, de lions & de dragons, avec de grandes arches qui les couvroient, & des inscriptions ou des épitaphes à l'honneur des Morts. Vers midi ils arriverent près de deux grands Forts, & vers six heures à la Ville de *Hok-sua*, où ils furent logés dans une grande maison destinée à l'usage des voyageurs, avec une garde pendant la nuit. Le lendemain ils reçurent la visite des Mandarins, qui leur présentèrent des fruits & d'autres rafraichissemens. Dans le cours de l'après-midi, ils se firent un amusement de visiter la Ville. Elle est agréablement située, au milieu d'un grand nombre de jardins. Ses arcs de triomphe, ses bâtimens, qui sont anciens & magnifiques, avec l'avantage, assez rare à la Chine, d'être uniformes & conigus; ses murs flanqués de boulevards & la nombreuse garnison de cavalerie & d'infanterie, en font une

MONTANUS.

1662.

Les Ambassadeurs vinrent à la belle-mère du Viceroy.

Fort Eugeli.

An-lau-ya.

Lan pon.

Grande chaussée & belles campagnes.

Ville de Hok-sua. Sa beauté.

(64) Montanus, *ubi sup.* p. 71. & suiv.

(65) On ne trouve presque aucune des Places de ce Journal dans les Cartes des Jésuites & dans leurs Descriptions. Peut-être les noms ne se ressemblent-ils pas, parce que la Provin-

ce de Fo-kyen a son langage particulier. D'ailleurs l'Auteur du Journal les écrit peu correctement. Il marque aussi plus de Villes qu'on n'en trouve dans les Cartes. Peut-être a-t-il confondu les Villes avec les Bourgs.

MONTANUS,
1662.

Place fort distinguée. A la distance d'une lieue, on trouve des bosquets & des berceaux de verdure, où les Habitans vont se réjouir à la fraîcheur de l'ombre.

Détroit fortifié.

Le 25 on partit de fort bonne heure, sous une escorte de cinquante Tartares ; & passant devant plusieurs Places fortifiées, on arriva dans un lieu si étroit, entre deux rocs, que l'ouverture recevroit à peine deux chariots. Les deux entrées de ce passage sont munies d'un Fort de bois. Sur le sommet des rochers qui le forment, on voit plusieurs cyprès & quelques frênes, quoiqu'il

Villes & Villages.

n'y ait aucune apparence de terre. A midi l'on découvrit un autre Fort de bois, & le soir on arriva devant une Ville murée, dont la garnison étoit nombreuse. On s'arrêta au Sud de cette Place, dans un Temple où le Gouverneur & les principaux Habitans vinrent offrir aux Envoyés de la bierre forte de la Chine & d'autres rafraîchissemens. On leur avoit fait les mêmes offres dans toutes les Places qu'ils avoient rencontrées. Le jour suivant, au lever du soleil, il eurent peine à traverser la Ville, au milieu d'une foule de Peuple qui remplissoit les rues, & qui arrêta même le palanquin de Campen pour le donner le tems de l'observer. Le même jour, après avoir passé devant plusieurs Forts & quelques Villages, ils arrivèrent le soir à la Ville de *Hok-excho*, dont la plupart des Habitans exercent l'agriculture & paroissent d'un bon caractère. Dans un Village qui est entre cette Ville & *Hok-sua*, on fabrique beaucoup de porcelaine.

Pont de La-
yang.

Le 27 on passa devant plusieurs grandes Villes & quantité de Villages, pour s'arrêter le soir dans un Château très fort. Le jour suivant, à trois heures après midi, on descendit dans une grande Ville, ornée de somptueux tombeaux, d'anciens édifices & d'arcs de triomphe. En partant, le 29, on passa la grande Rivière *La-yang*, sur un pont de pierre de plusieurs arches, pavé de pierres de taille, dont quelques-unes ont plus de soixante-dix pieds de long, sur trois & demi de large & six pouces d'épaisseur. Il a, des deux côtés, un mur d'appui, au long duquel regnent des bancs de pierre bleue, ornés de lions, de dragons & d'autres figures placées sur des pedestaux. Les Chinois racontent que ce pont merveilleux fut bâti dans l'espace d'une nuit par des démons (66). On s'occupoit alors à réparer l'arche du milieu, qui avoit été brisée pour couper le passage aux ennemis.

Suan-fi-fu, Vil-
le qui a conservé
ses privilèges.

Avant midi les Envoyés arrivèrent à *Swan-fi-fu* (67), Ville d'un grand commerce, ornée d'arcs triomphaux de pierre bleue taillée en figures, & de plusieurs Temples, dont les trois principaux ont des tours fort hautes, accompagnées de galeries. Elle est revêtue d'un mur, haut de vingt-sept pieds & flanqué de boulevards & de parapets. Ses portes, au nombre de trois, étoient bâties de pierre bleue & formoient une entrée tortueuse. Elle avoit été rendue aux Tartares par *San-ting-hou* *Be-te-tok*, Amiral de la mer & Gouverneur du Pays ; ce qui lui avoit fait conserver tous ses privilèges. Mais ses clochers n'en avoient pas moins été démolis. *Koxinga*, qui en avoit tenté le siège, avoit été forcé de se retirer avec beaucoup de perte. L'Amiral *Bort*

(66) Martini croit qu'il n'y en a point de semblable au Monde. Il est, dit-il, au côté Nord Ouest de la Ville de *Suan-chu*, & s'appelle aussi Pont de *Van-gan*. Cet Auteur en

fait une longue description.

(67) Ce doit être *Suan-chu-fu*, grand Port de mer, dont la latitude obliquée est vingt-quatre degrés six minutes.

s'étoit crû obligé d'envoyer une Lettre & des présens au Gouverneur ; mais il avoit refusé de les recevoir avant que les Agens eussent vu le Viceroi. Ils partirent le 30, & se rendirent à midi dans une Ville ruinée, qui se nomme *Engeling*. Pendant le reste du jour ils passèrent à la vue de quelques Châteaux & de divers Villages. Le soir ils s'arrêtèrent entre deux grands Forts, nommés *Twa-ya*, éloignés d'un mille Anglois l'un de l'autre, dont les murs de pierre de taille ont vingt-cinq pieds de haut & vingt-huit pouces d'épaisseur.

Le premier d'Octobre ils arrivèrent à trois heures après midi dans la Ville de *Tan-wa*, qui passe pour une des plus belles & des plus peuplées de toute la Chine. Sa situation est dans une vallée très-fertile. Elle est environnée d'un mur de pierre, & fortifiée par des boulevards & des fossés. Les Envoyés furent conduits par trois Mandarins bien montés, dans une hôtellerie magnifique, où l'on entroit par sept degrés de fort beau marbre. Les appartemens y étoient en grand nombre, le pavé fort propre ; les bancs, les chaises & les lits revêtus d'étoffes précieuses. Il y avoit assez de logement pour douze cens hommes & des écuries pour cent chevaux.

Le lendemain, après avoir passé sur un grand pont de pierre, les Envoyés découvrirent dans le cours de la journée quantité de Bouts & de Villages, les uns ruinés, d'autres dans un état florissant. Le soir ils logerent dans un Fort, au sommet d'une colline, où ils apprirent du Gouverneur que les Insulaires d'*A-moui* & de *Quemoui* (68) négocioient un Traité avec les Tartares.

Le 3 ils passèrent entre plusieurs Villages, pour gagner un pont de pierre, dont les extrémités sont défendues par deux Forts. Dans le cours de l'après-midi, les Prêtres de plusieurs Temples qui se présentent sur le chemin, leur offrirent du thé & des confitures. Enfin, s'approchant de *Sink-syeu* (69) ils virent venir au-devant d'eux trois Mandarins, que le Viceroi & le Général envoyoient pour les complimenter. On les traita d'abord dans un Temple, d'où ils furent conduits au travers de la Ville dans une spacieuse hôtellerie, qui est réservée pour les voyageurs illustres, & qui n'a pas moins de logemens & d'écuries que celle de *Tan-wa*.

Le 4 ils partirent pour le camp, sur des chevaux qu'on avoit envoyés pour eux & pour toute leur suite. Deux Mandarins, qui leur servoient de guides, leur firent traverser une grande partie de la Ville. Ensuite ayant passé une rivière, sur un grand pont dont la situation est un peu au Sud, ils arrivèrent à l'armée, qui étoit campée à la distance d'un mille & demi de *Sink-syeu*.

Ils y furent reçus par cinq grands Mandarins, à la tête d'une troupe de fusiliers, & conduits avec beaucoup d'appareil jusqu'à la tente du Secrétaire. Cet Officier se fit aussi tôt leur guide, pour les mener vers une grande tente à trois portes de front, où le Viceroi & le Général tenoient conseil avec *Santing-hou* *Bi-the-tok*, Gouverneur de *Suan-si-fu*, & *Hay-tan kon*, Gouverneur de la Ville. En arrivant près du Viceroi, ils furent invités à s'asseoir, & le Secrétaire leur demanda leurs Lettres, qui furent reçues avec quantité

(68) Illes dans la Baye de Chang-chen, ou de *Hok-syeu*, soumises au Pyrate Koxinga.

(69) Ce doit être *Hung-ma-fu*, Ville ma-

ritime, qui est, par observation, à vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude.

MONTANUS.
1662.
Engeling, Ville
ruinée.

Tan-wa, une
des plus belles
Villes de la Chi-
ne.

Hôtellerie sin-
guière.

Autres Villes.

Les Envoyés
arrivent à *Hok-
syeu*.

Ils se rendent
au camp du Vice-
roi.

Ils sont reçus
au Conseil.

MONTANUS.

1662.

Rapport qu'ils
MONTANUS.

de cérémonies. Le Viceroi refusa les présens de la Compagnie Hollandoise; mais il parut accepter volontiers ceux de l'Amiral Bort. Ensuite on commença sérieusement à traiter des affaires qui les avoient amenés. Le Viceroi & le Général leur accordèrent la permission de s'établir dans l'Isle qu'ils jugeroient à propos de choisir, & de relâcher dans les Ports où ils trouveroient le plus de sûreté pour leurs Vaisseaux. Ils promurent aussi de rendre la liberté à trente-neuf prisonniers Hollandois, qui étoient encore dans les prisons d'A-moui. Mais rien ne put les faire consentir à leur accorder la liberté du Commerce, ni même celle de vendre les marchandises qu'ils avoient apportées. Ils se retranchèrent sur la nécessité d'attendre les ordres de la Cour Impériale; & ne paroissant pas plus disposés à joindre leurs forces à la Flotte Hollandoise pour attaquer Koxinga, ils apportèrent pour excuse le Traité actuel que les Insulaires de Que-moui & d'A-moui négocioient avec l'Empereur. Après le Conseil, les Envoyés furent traités avec beaucoup de magnificence, assis chacun à des tables séparées. Les plats & les tailles étoient d'or, relevé en boîtes. Après dîner, le Viceroi leur donna la vue de son armée & fit faire devant eux l'exercice à ses Soldats. Lorsqu'ils retournerent à la Ville, on leur envoya les restes du festin.

Le jour suivant ils rendirent leur visite au Général *Tay sang Li-po-wi*, dans ses propres quartiers, qui étoient à la portée du canon de ceux du Viceroi. Cet Officier reçut la Lettre du Gouverneur de Batavia & les présens de l'Amiral Bort; mais il refusa ceux de la Compagnie Hollandoise par la même raison qui les avoit fait refuser au Viceroi, & traita les Envoyés avec le même appareil. Etant retournés à leur hôtellerie, ils apprirent qu'il étoit arrivé neuf Jones des Isles d'A-moui & de Que-moui, chargés de poivre, d'étoffes & d'autres marchandises. Cette nouvelle leur fut confirmée par l'ordre qu'ils reçurent aussi-tôt de ne pas sortir de leur logement le même jour & le lendemain. Cependant il n'y avoit rien de plus important, dans l'arrivée des dix-neuf Jones, que la nécessité de se pourvoir par des échanges, les Côtes voisines ne leur en fournissant plus depuis qu'elles avoient été ravagées par les Tartares. Trois Nègres, qui avoient deserté du service des Portugais à Makao & qui étoient venus prendre parti dans la cavalerie Tartare, insultèrent les Envoyés Hollandois par des paroles outrageantes. Mais le Viceroi, qui en reçut des plaintes, les fit saisir sur le champ & donna ordre qu'ils fussent rigoureusement punis aux yeux mêmes des Envoyés.

Punition de deux
Nègres, qui ou-
tragent les En-
voyés.Seconde con-
férence & son ré-
sultat.

Le 8, ils prièrent deux Mandarins de représenter au Viceroi, que leur commission étant pressante, ils souhairoient d'être promptement expédiés. On leur amena aussi-tôt quinze chevaux richement équipés, pour se rendre au camp. Ils y portèrent quelques petits présens, tels que du vin, de l'eau-de-vie, des armes & des verres à boire, qu'ils offrirent au Conseil & qui furent acceptés. Dans la conférence, qui s'ouvrit sur leurs affaires, le Viceroi leur promit de l'amitié; mais ayant appris que l'Amiral Bort avoit quitté la rade de Hok-syeu, il déclara aux Agens qu'il n'étoit pas satisfait de ce départ précipité, qui étoit d'ailleurs inutile, parce qu'il ne falloit point espérer de rencontrer les ennemis de l'Empire sur une Côte qui avoit été ravagée. Le Viceroi, remarquant l'Auteur, étoit d'autant plus mécontent, qu'il avoit écrit à l'Amiral de ne pas.

s'écarter de Hok-kyeu, où il devoit se rendre pour voir la Flotte Hollandaise ; mais la Lettre étoit arrivée trop tard (70).

Ce Seigneur & le Général ayant encore traité les Envoyés & toute leur suite, leur firent présent à chacun de deux pièces de soie & d'un plat rond d'argent, sur lequel leurs noms & leurs titres étoient gravés en caractères d'or. Les présens de cette nature servent de passeport à ceux qui les reçoivent, pour traverser toute la Chine, & les font traiter en qualité de Lau-yas, ou de Seigneurs. Le plat qui fut donné à Van-Campen par le Général, pesoit plus de vingt onces & n'avoit pas moins de huit ou neuf pouces de diamètre. Les bords étoient ornés de fleurs dorées & relevées en bœuf. Il avoit un manche, doré aussi sur les bords. Celui dont le Viceroy fit présent à Noble, ne pesoit qu'environ six onces & n'étoit ni doré ni orné de fleurs. Les autres étoient plus petits & plus légers à proportion.

La Ville de Sink-kyeu est divisée par une rivière qui prend sa source dans une montagne, une lieue au-delà du Fort Lan-tin. Elle est environnée d'un mur de pierre, assez large pour recevoir un carrosse attelé, & défendu par un grand nombre de pieux qui sont armés d'un fer en forme de faux, & si iranchant, que d'un seul coup il abbatroit la tête d'un homme ou le couperoit en deux. Les rues de la Ville sont belles & bien pavées. Les Temples bâtis de pierre bleue, & les édifices grands & majestueux. Le jour que les Envoyés choisirent pour leur départ, fut le 8 d'Octobre. Ils obtinrent du Viceroy cent hommes pour le transport de leur bagage, avec une escorte de cinquante Soldats.

La nuit suivante ils s'arrêtèrent au Village de Chin-ho. Le 9 ils arrivèrent dans un Château bien fortifié, où ils virent trois Dames qui avoient les pieds d'une extrême petitesse. En y comprenant les souliers & le reste des ornemens, ceux de l'une n'étoient longs que de six pouces ; ceux de la seconde, de cinq pouces & demi, & ceux de la troisième, de cinq pouces seulement.

Le 10 ils passèrent par quantité de Villages ruinés, & dans neuf Châteaux très-forts. En marchant sur cette route, ils voyoient pendre dans des paniers, aux branches des arbres, un grand nombre de têtes Chinoises, du Patri de Koxinga. C'étoit le châtiment qu'on avoit fait subir à tous ceux qui avoient refusé de se faire couper les cheveux, suivant l'ordre de l'Empereur. Le soir ils arrivèrent à Tan-wa. Noble fut saisi le lendemain d'un accès de fièvre dans le Château de Tan-ho, où l'on s'étoit arrêté. Le 12, à midi, on entra dans Suan-ti-fo. Les Envoyés rendirent leur visite à San-ting-hou Be-the-tok, qui avoit quitté l'armée avant leur départ, & lui firent un présent, dont ils furent payés aussi-tôt par deux pièces de soie & une grande médaille d'argent qui leur servit de passeport.

Le 13 ils arrivèrent à Suan-fu-ho, Place d'une force considérable ; & le 14 à En-wa-cho, autre Ville fortifiée. Le 15, ayant gagné celle d'En-wa, ils furent conduits dans un grand Temple, où pour meubles, dans plusieurs appartemens, ils virent des statues de grandeur humaine, assises sur des bancs & richement vêtues. Elles avoient des lampes qui brûloient devant elles, & plus de cinquante Prêtres, dont l'unique occupation étoit de leur offrir de

MONTANUS.
1662.
Présens faits aux
Envoyés.

Description de
Sink-kyeu.

Retour des Envoyés.

Têtes Chinoises
qu'ils trouvent
suspendues aux
arbres.

Temple où ils
sont logés à En-
wa.

MONTANUS.
1662.

Folle ché-
tence.

Arrivée des En-
voies à Hok-
syen.

Ordre qu'ils re-
çoivent de re-
tourner à la Flotte.

Ils sont traités
avec distinction
par les Mandarins.

l'encens, accompagné de leurs chants & du son d'un tambour. Ces Ministres de la Religion Chinoise traitèrent fort bien les Envoyés & leur firent présent à leur départ de deux écus d'argent. Ils arrivèrent le 17 à Lan-tong-sua, Fort situé sur le Mont *Ti-scho*. Le 18, dans un Village sur la route, ils rencontrèrent cinq Chinois, qui s'étoient échappés de Taywan dans un Jonc. Ils apprirent d'eux que Koxinga & le Général *Be-ke-kok*, resserrés depuis long-tems par les Tartares, étoient morts du chagrin de leur situation ; mais qu'ils avoient laissé pour soutiens de leur Parti quantité de braves gens, qui n'avoient ni moins d'expérience militaire, ni moins de courage. Le soir, étant arrivés à *Hok-sua*, ils furent informés que les Insulaires de *Que-moui* & d'*Amoui* demandoient un Gouverneur & une garnison de leur choix ; mais que le refus de l'Empereur arrêteroit la conclusion du Traité. Ils trouvèrent dans la même Ville un Deserteur de *Makao*, qui les conduisit dans une Eglise chrétienne, à quelque distance de la Ville, & qui leur apprit que le Père *Martini*, Missionnaire Jésuite, Auteur de l'Atlas Chinois, y étoit mort depuis trente-sept jours.

Le 19 ils furent logés dans un Temple, comme ils l'avoient presque toujours été dans cette route. Le 20 ils traversèrent un Village qui n'avoit pas moins d'un mille & demi de long, mais dont la plus grande partie avoit été brûlée la nuit d'auparavant par des voleurs. Cent personnes y avoient péri par le feu, ou de la main de ces cruels brigands. Le même jour les Hollandois arrivèrent sur le bord d'une rivière, où s'étant embarqués sur un Vaisseau qui les attendoit, ils se rendirent la nuit suivante à *Lau-yit*, ou *Au-lau-ya*. Le 21 ils gagnèrent *Lam-thay*, Ville célèbre par ses Temples & ses anciens édifices. Après y avoir été fort noblement traités, ils arrivèrent le 29 à *Hok-syen*, qui n'en est pas éloigné (71).

§. III.

Expéditions de la Flotte Hollandaise & son retour à Batavia.

D'Es le jour suivant, les Envoyés reçurent à bord la visite de plusieurs Mandarins, au nombre desquels étoit le Gouverneur d'*En-ge-ling*, Fort de la Baye de *Hok-syen*, qui étoit autrefois voisin d'une Ville célèbre par son commerce, mais ruinée ensuite par les Tartares. Tandis que ces Seigneurs Chinois étoient sur le Jonc, les Envoyés reçurent une Lettre que l'Amiral *Bort* leur envoyoit par une Frégate, avec ordre de rejoindre immédiatement la Flotte, pour tenir conseil sur le parti qui restoit à prendre lorsque les Chinois paroïssoient si peu disposés à recevoir leur secours. Ils se rendirent sur le champ à *Hok-syen*, pour demander au Gouverneur la liberté de partir. Elle leur fut accordée, quoiqu'à regret, parce que le Gouverneur fouhaitoit beaucoup qu'ils attendissent l'arrivée du Viceroi. Cependant il ne consentit à leur départ qu'après leur avoir donné une fête, à laquelle plusieurs autres Seigneurs furent invités. Le Grand-Mandarin *Han-lau-ya*, Gouverneur de *Min-ja-zen*, étant de ce nombre, ses domestiques saluerent les Envoyés à grands cris, en prononçant *Fueet*, qui est le fouhait de prospérité à la Chine & qui

(71) Montanus, *ubi sup.* p. 90. & suiv.

passé pour une marque d'honneur, qu'on n'accorde qu'aux personnes du premier rang. Après avoir pris congé du Gouverneur & de l'Assemblée, ils s'embarquèrent sur la Frégate, qui arriva le jour suivant à *Ting-hay*, où la Flotte étoit à l'ancre.

MONTANUS.
1662.

Le 30, Noble fut renvoyé, avec la même Frégate & une Pinque, dans la Rivière de *Hok-syeu*, pour solliciter les intérêts de la Compagnie Hollandaise & pour observer en même-tems ce qui s'y passoit. Le 3 de Novembre, deux cens Soldats, que l'Amiral débarqua sur le rivage, s'approchèrent de *Ting-hay*, dans l'espérance d'en chasser les Chinois rebelles; mais ils les trouvèrent si bien préparés, qu'ils renoncèrent à cette entreprise. Ensuite *Van-Campen* fut envoyé, avec une partie de la Flotte, pour croiser dans ce parage. Il rencontra plusieurs Jones, que leur légèreté sauva de ses mains. Le 15 il doubla une Pointe, à laquelle il donna son nom, au Nord de laquelle il découvrit, à vingt-six degrés cinquante-une minutes de latitude, les ruines d'une Ville nommée *Ti-kyen* ou *Fi-kin*, détruite depuis peu par les Tartares. Le 25 il se trouva près de *Sam-suay* (72), Ville située sur la pente d'une colline, à quinze lieues de *Ting-hay*, mais ruinée aussi par les Tartares. Sa rade est sûre & commode (73).

Courtes de Van-Campen.

D'un autre côté, l'Amiral emporta d'assaut le Fort de *Ki-ta*, dans la baie de *Pakka*, & pillâ vingt Villages de la dépendance de *Koxinga*, ou habités par ses partisans. Il ne trouva dans le Fort qu'un peu de riz, de sel & quelques meubles grossiers, avec douze femmes & quinze jeunes garçons, qui furent envoyés à *Batavia*. *Van-Campen* rejoignit la Flotte le 11 de Janvier.

Les Hollandais pillent plusieurs Places.

Le 18 elle s'approcha de la Rivière de *Sua-ti-ha* (74), dont la pointe Sud est à vingt-sept degrés trente-cinq minutes de latitude; & la remontant à l'Ouest-Sud-Ouest, elle alla jeter l'ancre sur sept brasses devant la Ville du même nom, où les Chinois à courte chevelure arborèrent le pavillon rouge, qui est leur signe de paix & d'amitié. Mais l'Amiral n'ayant répondu que par une décharge de son artillerie, ils firent paroître leur pavillon blanc, qui est la marque de guerre à la Chine; & secouant le sabre & la faux sur leur tête, avec quelques coups de mousquets tirés au hasard, ils affectèrent une contenance fort résolue. Cependant ils prirent bien-tôt la fuite vers les montagnes ou sur la rivière, avec leurs meilleurs effets. *Van-Campen* débarquant sans résistance, trouva dans la Ville une grosse provision de riz, de sel & de poisson sec. Cette Place avoit été rebâtie nouvellement. On y voyoit sept grands Temples, environnés d'arbres & pavés de pierre bleue. Les pagodes, les encensoirs & les autres meubles religieux, qui étoient en fort grand nombre, firent partie du butin.

Elle entre dans la Rivière de Sua-ti-ha.

Les Chinois habitaient la Ville.

Le 17, une Felouque & quelques Chaloupes, que l'Amiral détacha sur la Rivière, y rencontrèrent sept Jones & trois *Kojas* (75), chargés d'armes & de marchandises. Les hommes sautèrent dans l'eau avec leurs armes, & se sauvèrent à la nage. On se saisit des femmes & des enfans; mais ce ne fut que pour leur rendre bien-tôt la liberté, à l'exception de cinq femmes & de cinq jeunes hommes, qui furent transportés à *Batavia*. La nuit suivante, une Chaloupe

Sept Jones pris par les Hollandais.

(72) *Sam-suay*, dans un autre endroit de la Relation.

(73) *Montanus*, *ubi sup.* p. 95. & suiv.

(74) *Soais* dans *Ogilby*, & ci-dessus *So-tiha*.

(75) Les *Kojas* sont de petits Jones.

MONTANUS.

1662.

Contribution
qu'ils reçoivent
des Habitans.

Hollandoise ayant été malheureusement renversée, dix hommes, de seize qui la montoient, périrent dans les flots ou furent tués par les Habitans du Pays. Le 19 on découvrit le drapeau rouge des Chinois, qui sembloit inviter les Hollandois à s'approcher de la rive. Van-Campen s'y rendit hardiment. Il y trouva les Gouverneurs des cinq Villages voisins, avec cinq Prêtres & un grand nombre d'Habitans. Les Gouverneurs & les Prêtres se laissèrent conduire à bord de l'Amiral, & le supplièrent d'épargner leurs maisons & leurs Temples. Ils demanderent la même grace pour leurs filets de pêche, en promettant à cette condition d'apporter de chaque Village, dans l'espace de quatre jours, vingt-cinq pores, cent vingt-cinq poules & cinquante canards, avec autant d'oranges, de racines & d'autres légumes qu'ils en pourroient recueillir dans cet intervalle. Bort accepta leurs offres; mais il retint à bord deux des Gouverneurs, pour garants de ce Traité. Tous les articles ayant été remplis fidèlement, les Hollandois rendirent grâces au Ciel de leurs succès par un jour de fête solennelle.

Villes réduites
en cendres par
les Hollandois.

Le 24, Van-Campen reçut ordre de faire une seconde descente pour brûler Sua-ti-lia. Mais les prières des Chinois & la promesse qu'ils lui firent de fournir de nouvelles provisions à la Flotte, le disposèrent à les épargner. L'Amiral même se laissa fléchir en leur faveur. Mais pendant qu'ils sollicitoient sa clémence, leur Ville fut réduite en cendres par la licence effrénée des Matelots. Le même jour l'Amiral fit voile au Sud & Van-Campen au Nord, pour surprendre les Jones ennemis qui faisoient le Commerce du Japon. Le 31, deux Pêcheurs, tombés entre les mains de l'Amiral, lui apprirent que le Commerce des Jones étoit suspendu cette année, & qu'on n'en attendoit pas non-plus du Japon. Cependant il en découvrit plusieurs dans sa course, avec le chagrin de ne pouvoir les joindre. Ensuite il brûla les deux Villes de *Se-tun* & de *Ten-hay*. Pendant la dernière de ces deux expéditions, les Mandarins de Hok-syeu le firent presser de se rendre devant leur Ville. Il arriva le 6 de Janvier à l'embouchure de la Rivière, où il apprit avec étonnement que Noble, qui n'avoit pas quitté Hok-syeu, y étoit arrêté avec toute sa suite. Enfin deux Mandarins lui apportèrent des Lettres de cet Envoyé, du Viceroi & du Général, qui le prioient également d'attendre pendant quinze ou vingt jours la réponse de l'Empereur dans le même lieu; en lui faisant entendre que, s'il refusoit d'y consentir, Noble seroit retenu malgré lui, avec la liberté néanmoins d'exercer secrètement le Commerce. On ne nous apprend point quelle fut la réponse de l'Amiral; mais, le 15, trois Mandarins lui apportèrent, dans un Jonc Tartare, des vivres & de la bière Chinoise pour l'usage de sa Flotte, de la part du Viceroi & du Général. Le 18 il reçut une Lettre de Noble, qui lui marquoit d'un ton chagrin, qu'on exigeoit absolument un délai de dix jours pour attendre les ordres de l'Empereur, & qu'on demandoit pour rages le Vice-Amiral avec un autre Capitaine. L'Amiral rejeta une proposition qui lui parut tyrannique.

1663.
Noble est arrêté
à Hok-syeu.Propositions
qu'on fait à l'A-
miral.Brouillard ex-
traordinaire.

Le 20 on eut pendant tout le jour un brouillard si épais, qu'on entendoit le bruit des rames sans appercevoir les Jones ou les Chaloupes. Van-Campen étant descendu dans une Barque, fut trois heures à retrouver ses propres Frégates; & l'obscurité de la nuit venant augmenter l'effroi des ténébres, on ne pouvoit communiquer d'un bord à l'autre qu'à l'aide du son des trom-

pettes. Le tems continua d'être si mauvais, qu'il fallut renoncer à la poursuite des Joncs. Van-Campen rejoignit l'Amiral le 25 ; mais le jour suivant il perdit une de ses Frégates, qui se brisa contre les rocs qu'on a nommés Pyramides. On sauva heureusement l'artillerie & l'équipage, avec une partie des marchandises. Ici, sans aucune explication sur le sort de Noble, on est surpris de voir finir la Relation par le départ de la Flotte, qui arriva le 29 du même mois au Port de Batavia. L'Auteur ajoute seulement, qu'en faisant voile à dix-huit degrés vingt-sept minutes de latitude & à trois lieues de la Côte Sud de *Hay-nan*, on vèrifie que cette Ile est de quarante-sept minutes plus au Sud qu'elle n'est placée dans les Cartes (76).

Navarette (77) & Du Halde ont recueilli quelques éclaircissemens, qui ne doivent pas être négligés, sur Koxinga & son pere. Suivant le premier de ces deux Auteurs, *Quam* (78) le pere, étoit né dans une petite Ville de pêcheurs, près du Port de *Ngan-huy*. Etant fort pauvre, il se rendit à Makao, où il fut baptisé sous le nom de *Nicolas*. De-là on le vit passer à Manille, mais borné dans ces deux lieux à des emplois fort vils. Le desir de s'élever le conduisit au Japon, où son oucle avoit amassé quelque bien dans le Commerce. Ce Négociant crut lui reconnoître des talens distingués. Il lui confia le soin de ses affaires, & lui fit épouser une Japonaise dont il eut quelques enfans. Ensuite l'ayant envoyé à la Chine avec un Vaisseau chargé de riches marchandises, il vit toutes ses esperances trompées par l'infidélité de *Nicolas*, qui se rendit maître de ce dépôt pour embrasser ouvertement la profession de pirate. Son adresse & son courage éclatèrent bien-tôt dans cette nouvelle carrière. Il répandit la terreur sur toute la Côte ; & l'Empereur *Son-ching*, allarmé lui-même de ses entreprises, prit le parti de le créer son Amiral, en lui pardonnant tous ses crimes. *Nicolas* s'établit alors à *Ngan-hay*, lieu de sa naissance, & forma des correspondances de Commerce avec tous les Royaumes voisins. Ses richesses ne firent qu'augmenter, & devinrent si excessives, que dans l'opinion publique elles surpassoient celles de l'Empereur même. Sa garde ordinaire étoit composée de cinq cens Nègres chrétiens, auxquels il avoit donné toute sa confiance. Dans les combats qu'il livroit sur mer, il invoquoit l'assistance de S. Jacques. On étoit persuadé, que s'il eût entrepris de s'opposer à l'invasion des Tartares, ils n'eussent jamais pénétré dans la Province de Fo-kyen. Après avoir employé ses services pour l'établissement de leur pouvoir, ils ne pensèrent qu'à perdre un Ami dont ils avoient appris à redouter les forces. Ils l'inviterent à diverses fêtes, dans la vue de s'assurer de lui. Mais il y paroissoit toujours au milieu de cette terrible garde, dont il connoissoit la valeur & la fidélité. Cependant, ayant trouvé le moyen de le tromper, ils le menèrent à Peking. Tout le monde blâma sa folie ; & bien-tôt il se repentit lui-même de sa crédulité. Quoiqu'il fût libre à la Cour, il n'y mena point une vie tranquille. L'Empereur *Son-ching*, qui étoit d'un naturel fort doux, rejeta toujours la proposition de se défaire de lui. Il se contentoit de le faire appeler fort souvent, la nuit comme le jour, dans la crainte continuelle qu'il ne s'échappât, pour se joindre à Koxinga son fils aîné, qui avoit pris les

MONTANUS.
1663.

Retour de la
Flotte à Batavia.

Éclaircissement
sur Koxinga &
son pere.

Source de leur
fortune.

Le pere est établi
par les Tartares
qu'il avoit servis.

(76) D'autres écrivent *Ay-nan*. Montanus, chap. 30.

ubi sup. p. 101. & suiv.

(77) Dans son Etat de la Chine, liv. VI. celui de *Chin-chi-long*.

(78) D'où l'on forma le nom d'*Igon* & celui de *Chin-chi-long*.

MONTANUS.

1665.

Sa mort.

Il est vengé
par son fils.Caractère de
Que-fing ou Ko-
singa.Ses victoires
contre les Tartar-
es.Il prend For-
me sur les Hol-
landois.Il menace Ma-
nille.

armes. Mais après la mort de ce Prince, les Régens de l'Empire, sous la minorité de son Successeur, firent le premier essai de leur autorité sur la vie de Nicolas.

Son fils, qui portoit le nom de *Que-fing* (79), titre noble qu'il avoit reçu de l'Empereur (80) qui s'étoit fait proclamer à Fo-kyen, n'eut pas plutôt appris l'infortune de son pere, que cherchant un asile sur les flots, il monta sur un *Champan*, Vaisseau de la grandeur d'une Pinque, & le seul qu'il pût enmener dans la précipitation de sa fuite. Le tems ne lui permit d'emporter que mille ducats. Mais dans peu d'années il devint aussi heureux que son pere. On vit sous ses ordres jusqu'à cent mille hommes & vingt mille Vaisseaux de différentes grandeurs. En 1659, l'Empereur *Jong-lye* ou *Yong-lye*, qui fut élevé sur le Trône à Canton, lui envoya une Ambassade solennelle dans l'Isle de *Hya-mwen* (81).

Que-fing joignoit à la force du corps un caractère audacieux, vindicatif & cruel; qualités Japonnoises, qu'il tiroit de cette Nation par sa mere. Il excelloit dans l'usage de toutes sortes d'armes. Comme il étoit toujours le premier & le plus ardent à la charge, il étoit couvert de blessures ou de cicatrices. La victoire ne l'avoit jamais abandonné dans ses combats contre les Tartares, jusqu'en 1659, qu'ayant entrepris de prendre Nan-king d'assaut, il fut repoussé avec un carnage épouvenable. On prétend qu'il perdit cent mille hommes dans cette expédition, car il avoit augmenté prodigieusement le nombre de ses troupes. Ce fut alors que les Tartares prirent le parti de ruiner toute la Côte, pour lui ôter le pouvoir de continuer ses brigandages. Lorsqu'on avoit appris à Peking qu'il avoit mis le siège devant Nan-king, l'Empereur avoit pensé à se retirer dans la Tartarie; & si la valeur de Koxinga eût été soutenue par la prudence, on ne douta point qu'il ne se fût rendu maître de la Chine. Mais l'orgueil le rendoit souvent téméraire. Ses ennemis revinrent de leur frayeur après sa défaite. Ils formèrent une Flotte de huit cens Vaisseaux pour achever sa ruine par mer. Koxinga, peu effrayé de cet appareil, trouva le moyen d'en rassembler douze cens. Les Tartares obtinrent d'abord quelque avantage; mais le vent l'ayant favorisé, il tomba sur eux avec tant de furie qu'il détruisit leur Flotte entière. Ceux qui firent face sur le rivage périrent aussi jusqu'au dernier. Cependant le secours des Hollandois fit changer de parti à la victoire. L'Auteur ajoute qu'ils en furent mal récompensés. *Que-fing*, ou Koxinga, défait dans plusieurs rencontres & chassé enfin de la Chine, tourna ses armes contre eux dans l'Isle de Formose. Il leur enleva cette Isle (82) & leur prit pour trois millions de marchandises. Quelques-uns reprochèrent la mort par ses ordres. D'autres eurent le nez coupé. On reprocha, dans cette occasion, deux fautes aux Hollandois; l'une, d'être sortis de leur Fort pour combattre; l'autre, d'avoir abandonné une éminence qui mettoit le Fort à couvert.

Dans la suite, *Que-fing* aspirant à la Souveraineté de *Manille*, envoya au Gouverneur Dom *Manrique de Lara*, un Religieux nommé *Victorio Ricci*,

(79) On lit dans l'Original *Kue-fing*, d'où les Portugais ont formé *Koxinga*.

(80) Il se nommoit *Leng-ou*.

(81) Cette Isle est dans la Baye de Hok-ky-

eu, nommée aussi Chang-chen-fu.

(82) Il en coûta six cens hommes aux Hollandois & huit mille à leurs ennemis.

avec une Lettre hauraine, qui menaçoit les Espagnols de leur ruine s'ils balançoient à rendre cette Place. Dans cette Lettre, qui portoit pour dater la treizième année de Jong-lye & le 7 de la troisième Lune (83), il faisoit valoir ses avanrages contre les Hollandois comme une punition de leur tyrannie & de leurs pillages; mais il ne les accusoit pas d'avoir accordé leur secours aux Tarrares. Le Gouverneur Espagnol ne mit pas moins de fierté dans sa réponse, & chassa aussitôt tous les Chinois de Manille. Le premier de ces Bannis qui se retira dans l'Isle de Formose, ayant exagéré la disgrâce de sa Nation, & publié que les Espagnols avoient massacré un grand nombre de Chinois, Que-ling tomba dans une si furieuse rage, qu'il en mourut quelques jours après.

On raconte des excès incroyables de sa cruauté. Pendant quinze ans qu'il fut en possession de l'autorité suprême, il condamna au dernier supplice, pour des fautes légères, plus de cinq cens mille personnes, entre lesquelles on compte sa première femme & son fils. Mais ils eurent tous deux le bonheur d'échapper à cette barbare sentence. Une tempête, qui le surprit un jour sur la Côte de *Che-kyang*, lui submergea six cens Champans, sur lesquels il avoit embarqué cinq de ses fils.

Victorio Ricci n'étant revenu à Formose qu'après sa mort, fit agréer la paix à sa famille. L'aîné de ses fils, qui lui succéda, étoit d'un fort mauvais naturel, sans être aussi brave ni aussi prudent que son père; ce qui fait douter à Navarette qu'il se soit emparé, comme on le prétend, de plusieurs Provinces de la Chine en 1675* (84). Mais on ne peut rejeter un fait dont on trouve le rémoignage dans les Annales de la Chine. *Ching-king-may*, tel étoit le nom du fils de Que-ling, avoir été élevé dans l'étude des Lettres. Il négliça la guerre, le Commerce, & la culture des terres qu'il avoit héritées de son père. L'oisiveté diminua beaucoup le courage de ses troupes. Cependant les Gouverneurs de Quang-tong & de Fo-kyen s'étant révoltés en 1673, dans la douzième année du règne de *Kang-hi*, Empereur de la Chine, il entreprit de se joindre aux Rébelles, pour ranimer le feu martial qui commençoit à s'éteindre dans ses Soldats. Il se rendit avec son armée navale sur la Côte de Fo-kyen. Mais le Gouverneur de cette Province, qui avoit pris le titre de Roi, refusa de le traiter comme son égal. Cette ambitieuse affectation fit avorter tous les projets d'alliance contre les Tarrares. *Ching-king-may* déclara la guerre à ce fantôme de Roi, le vainquit dans plusieurs batailles, & le réduisit à la nécessité de rentrer dans la dépendance des Tartares. Le Vainqueur étant retourné à Formose, n'y survécut pas long-tems à son triomphe, & laissa pour successeur *Ching-ke-san*, son fils, qui étoit à peine sorti de l'enfance.

Après avoir calmé les Provinces de Quang-tong & de Fo-kyen, les Tartares y abolirent le titre de Roi; & vers l'année 1682, qui étoit la vingt-cinquième de *Kang-hi*, ils y établirent un *Tsong-tu* (85), pour gouverner ces deux Provinces. Ce grand Officier publia une amnistie générale, qui fut acceptée à la Chine de tous les anciens Partisans de *Ching-king-kong*. L'occasion n'ayant jamais été plus favorable pour soumettre l'Isle de Formose, le *Tsong-tu* ar-

(81) Ce qui répond au mois d'Avril 1662.

(84) Voyez du Halde, Vol. I.

(85) Dignité supérieure à celle du Viceroy, mais dépendante de l'Empereur.

MONTANUS.
1663.

Se mort.

Cruauté de Ké-ling.

Gouvernement de son fils.

Entreprise contre les Tartares.

Il meurt & laisse un fils.

Sort de les partisans & de son successeur.

MONTANUS.
1663.

ma une puissante Flotte, attaqua les Îles de Pong-hu, qui firent une vigoureuse résistance avec le canon Hollandois, & se rendit maître enfin des postes les plus importants. Alors il ne resta plus d'autre ressource au jeune Prince, ou plutôt à son Conseil, qui étoit composé des plus fidèles amis de son père, que d'implorer la clémence de l'Empereur & de la mériter par une prompte soumission. Dans la requête qu'ils présentèrent au nom de leur Maître, ils lui donnoient le titre de Roi de Yen-ping (86) & de Général de l'armée. Leur espérance étoit d'obtenir qu'il fût dispensé de paroître à la Cour Impériale; mais les Vainqueurs insistant au contraire sur cette première preuve de sa bonne foi, il se vit également forcé, & de remettre Formyse aux Tartares, & de se rendre à Peking, où l'Empereur lui conféra le titre de Comte dans le cours de l'année 1683 (87). Telles furent les révolutions & la catastrophe de la famille de *Quon* ou *Ching-chi-long*.

C H A P I T R E I I I .

*Expédition des Hollandois pour rentrer dans l'Île de Formosa.*Préparatifs des
Hollandois.Motifs & Plans
de leur entrepri-
se.

LES informations que le Conseil de Batavia reçut de Bort & de Van-Campen, ne firent qu'échauffer le ressentiment des Hollandois. Ils résolurent de faire partir, sous la conduite du même Amiral, une Flotte plus redoutable que la précédente, & de ne renoncer à la guerre qu'après avoir obtenu de justes satisfactions pour la perte de Tay-wan & de Formose. Les réflexions du Conseil sur la conduite des Tartares, qui avoient non-seulement refusé de se joindre à l'Amiral contre les Partisans de Koxinga, mais qui l'avoient amusé par divers artifices, tandis qu'ils retenoient Noble & que malgré leurs promesses ils retardoient de jour en jour pour la restitution des prisonniers Hollandois, firent prendre aussi la résolution de garder avec eux beaucoup moins de ménagemens. Si l'on ne pouvoit les engager dans un Traité dont l'exécution répondît à l'impatience du Gouvernement de Batavia, on se proposa de ne rien attendre que de la force des armes, & de regarder les uns & les autres comme le même ennemi (88).

On arma, pour cette expédition, seize Vaisseaux, dont l'artillerie montoit à quatre cens quarante-trois pièces de canon. Le nombre des Soldats étoit de douze cens quatre-vingt hommes, & celui des Matelots, de treize cens quatre-vingt-deux. Quatre Vaisseaux marchands devoient mettre à la voile sous ce convoi, pour le quitter à la hauteur de Formosa & se rendre droit au Japon. On nomma pour rendez-vous commun l'Île de *Pcho* (89) ou les *Piscadores*, douze lieues à l'Ouest de Formosa. La Flotte avoit ordre d'enlever tous

(86) Yen-ping-fu est une Ville du premier rang dans la Province de Fo-kyen.

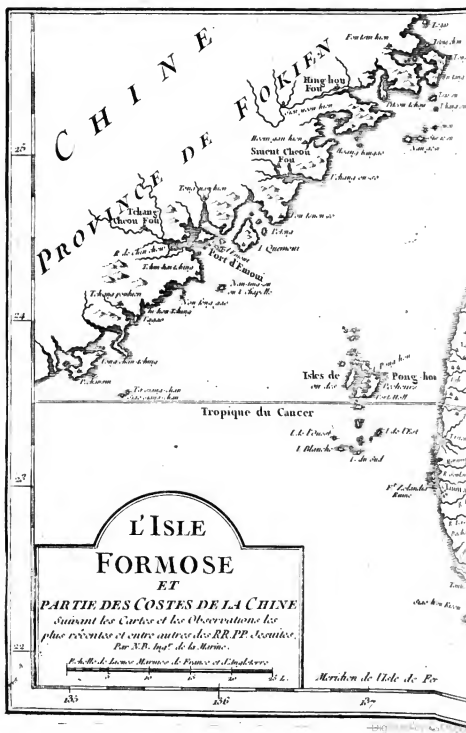
(87) Du Halde, *ubi supra*.

(88) On doit remarquer ici qu'il y avoit bien des reproches à faire aux Hollandois. Ils ne s'étoient pas donné le tems de recevoir la

réponse de l'Empereur. D'ailleurs le Viceroy de Fo-kyen leur avoit dit que l'Empereur négocioit avec les Rébelles, & que si le Traité se conclusoit, il leur seroit plus aisé d'obtenir Formosa de lui que par les armes.

(89) *Pong-hu* dans la Carte des Jésuites.







les Jones qui se présenteroient sur sa route, soit Tartares ou du Parti de Koxinga; de croiser ensuite contre ceux qui alloient faire le Commerce au Japon, & de se défaire de ses marchandises dans les Ports de Nangazaki & de Firando; si elle n'obtenoit pas la liberté du Commerce à la Chine. Elle devoit se rendre aussi dans la rade de Hok-syeu, prendre Noble à bord & s'assurer de la disposition des Tartares. Si, s'étant alliés par quelque Traité avec les Partisans de Koxinga, ils faisoient difficulté de restituer Formosa & les prisonniers, elle avoit ordre de les traiter en ennemis, & de saccager toutes les Villes ouvertes de leur Côte en commençant par celles de Que-moui & d'Amoui (90) dans les Isles de *Chin-cheu* (91). Il ne lui étoit pas moins ordonné de déclarer aux Tartares qu'ils ne devoient point espérer de conciliation ni d'Ambassade de la part des Hollandois, avant que d'avoir satisfait à toutes leurs plaintes (92).

L'Amiral Botz sortit de la rade de Batavia le premier de Juiller 1663. Il arriva sur la Côte de Champan (93) dès le 29. Le 6 d'Août il découvrit l'Isle d'Ay-nan. Le 8, s'étant saisi de deux Jones près de Makao, il apprit des Capiraines que Koxinga étoit mort depuis un an, & que King-sya, son fils, gouvernoit les Isles de Tay-wan & de Formose. Le 29, l'Amiral entra dans la rade de Hok-syeu, avec dix Vaisseaux, après avoir envoyé le reste dans la rade de Ten-hay. Il ne perdit pas un moment pour donner avis de son arrivée au Gouverneur du Château de *Min-ja-zen*, à l'embouchure de la Rivière de Chang, au Viceroy Sing-la-mong & au Général Li-po-vi, qui se trouvoit alors à Suan-cheu. L'Amiral s'étant avancé, reçut enfin une Lettre du Viceroy (94), qui le prioit de lui envoyer par écrit ses véritables sentimens sur la guerre dont il paroisoit menacer l'Empire, & qui lui promettoit la liberté du Commerce pour les Hollandois en considération de leurs anciens services. Il lui proposoit aussi de reprendre les Isles de Que-moui & d'Amoui, & de tomber ensuite sur celle de Tay-wan.

L'Amiral fut surpris de cette proposition; mais, sans témoigner son étonnement, il se contenta d'envoyer pour réponse l'explication qu'on lui demandoit. Elle se réduisoit à six articles. 1°. Loin de penser à la guerre, les Hollandois ne desiroient que de se lier avec les Chinois par un Traité. 2°. Ils vouloient s'unir avec eux contre les Partisans de Koxinga, jusqu'à la ruine entière de cette faction. 3°. Ils demandoient la liberté du Commerce, non-seulement à la Chine, mais dans la Tartarie. 4°. Aussitôt qu'ils seroient en possession de Que-moui & d'Amoui, ils prétendoient y établir une garnison, pour les garantir de l'insulte des Pyrates. 5°. Ils demandoient qu'après la conquête de Tay-wan & de Formose, ces deux Isles leur fussent livrées avec les Ports & toutes les marchandises ou les provisions qui s'y trouveroient. 6°. Enfin, tous ces Articles devoient être ratifiés par le sceau de l'Empereur.

Le Viceroy & le Général formèrent peu d'objections contre ces demandes, à l'exception du septième & du huitième Article, auxquels ils ne pouvoient

MONTANUS.

1663.

Où on les donne à la Rivière.

Départ de la Flotte.

Elle arrive dans la Rivière de Chang.

Négociation de l'Amiral.

Articles qu'il propose.

Réponse du Viceroy de l'Empereur.

(90) Dans Montanus c'est *Ej-muy* & *Qun-muy*.

(91) Nommées par les Portugais, Isles de Chincheo; & la Baye, Golfe de Chincheo; mais leur véritable nom est Chang-cheu-fu.

(92) Montanus, *ubi sup.* p. 111.(93) Ou *Champa*.

(94) Dattée le dix-neuvième jour de la Lune, dans la seconde année de Kong-hi.

MONTANUS.
1663.

consentir sans la participation de l'Empereur. Ils envoyèrent par écrit ceux qu'ils croyoient pouvoir accorder ; ceux du Viceroy signés & scellés ; ceux du Général signés, mais sans sceau. Ils n'y parloient plus de céder aux Hollandois la possession d'Amoui & de Que-moui, ou de s'unir avec eux pour reprendre l'Isle de Tay-wan après la conquête des deux premières. L'Amiral en écrivit encore ; mais il paroît qu'on ne lui fit là-dessus aucune réponse.

Les Ennemis
offrent de traiter
avec les Hollan-
dois.

Tandis que la Flotte Hollandoise étoit à l'ancre, l'Amiral reçut une Lettre de *Song-ming Pe-fyeu* (95) ou *Tjyeu-bon-tok*, premier Ministre de Koxinking-ly (96), & Gouverneur des Isles de Que-moui & d'Amoui. Elle contenoit les raisons qui avoient porté Koxinga à s'emparer de Tay-wan. C'étoit particulièrement la nécessité d'une retraite pour les troupes qu'il employoit dans ses guerres contre les Tartares. Après cette apologie, le Ministre s'étendoit sur les Tartares mêmes, qu'il représentoit comme des ennemis foibles, sur-tout depuis qu'ils avoient perdu, disoit-il, les Provinces de Hu-quang & de Nan-king. Il conseilloit à l'Amiral de faire peu de fond sur eux, parce qu'étant fort lâches, ils étoient capables de l'abandonner honteusement dans une bataille. Il ne les peignoit pas moins trompeurs. Sous prétexte que les premiers secours des Hollandois n'avoient pas été assez puissans, ils ne manqueraient pas de les amuser par des objections & des chicanes ; & lorsque les Isles seroient conquises, ils n'en seroient pas plus disposés à leur accorder la liberté du Commerce. Enfin il exhortoit l'Amiral à se défier d'eux ; & lui vantant ses propres forces, il lui offroit de traiter avec lui.

Informations
que l'Amiral re-
çut sur l'état des
Iles.

Cependant les Prisonniers Hollandois avoient été renvoyés d'Amoui. Un d'entr'eux informa l'Amiral que les Ennemis ; quoiqu'un nombre de cinq ou six mille, étoient mal fortifiés dans cette retraite ; que pour unique défense ils y avoient l'enceinte d'un mur assez fort, mais sans artillerie ; que l'Isle de *Ly-fu* n'étoit pas plus capable de résistance, mais que *Gou-tse* avoit un petit Château ; que *Sakkam*, dans l'Isle Formose, étoit tout à fait nud, & que le Château, où les femmes & les enfans de Koxinga faisoient leur résidence, n'avoit pas un Soldat de garde ; que s'il y avoit quelques troupes répandues dans le Pays, il en desertoit sans cesse un grand nombre, & que le reste étoit resserré par le Roi de Formose & les Habirans de la Montagne, qui ne leur faisoient aucun quartier : que devant Amoui & Que-moui il y avoit environ quatre-vingt grands Jones & vingt de moindre grandeur, tous chargés de Soldats, avec deux cens soixante autres Bâtimens de la même espèce, mais sans armes & remplis de femmes & d'enfans : en un mot, que la plupart de ces Isles étoient abandonnées, & les Chinois prêts à se retirer dans celle de Formose.

Il peignit les Tar-
tars de se joint-
dre à lui.

Sur ces informations l'Amiral fit presser *Tan-gan-pek*, Commandant de la Flotte Chinoise, de le joindre sans aucun délai, en lui faisant déclarer qu'au moindre retardement il étoit résolu de commencer sans lui l'expédition. Il ne lui dissimula point que *Song-ming-pe-tjyeu* avoit fait des ouvertures de paix à la Flotte Hollandoise. *Tan-gan-pek* n'osant s'engager sans l'ordre du Vice-roi & du Général *Li-po-vi*, demanda que le départ fut différé de trois ou

(95) Dans l'Original, *Sum-mim-peffou*, porte dans le Journal ; quoiqu'il soit nommé *Ching-chung-may* dans les Annales Chinoises.

ou *Tjyeu-bon-tok*.

(96) C'est le nom que le fils de Koxinga

quatre jours ; ou que si les Hollandois étoient déterminés à partir, ils laissent derrière eux deux ou trois de leurs Vaisseaux pour lui servir d'escorte. Le 15 il envoya un Mandarin aux Hollandois, pour les prier d'attendre deux ou trois jours de plus. Mais le Conseil Hollandois craignant quelque changement de résolution dans les Tartares, & que les Chinois fugitifs n'eussent le tems de se fortifier à Formosa, résolut de mettre à la voile le jour suivant pour Que-moui, & de laisser sept Frégates pour conduire les Tartares. Mais il exigea d'eux vingt-cinq Kojas, ou petites Barques, pour le débarquement de ses troupes.

Le soir, Ton-gan-pek ayant appris, par un Koja dont ses gens s'étoient saisis, qu'il s'en trouvoit un grand nombre aux environs de Que-moui, envoya cinquante ou soixante Jonses pour les observer. Le lendemain, à leur retour, les Hollandois virent quantité de Kojas qui se détachent pour aller au-devant d'eux ; & croyant remarquer qu'ils revenoient vuides, quoiqu'ils fussent partis bien chargés, ils soupçonnerent les Tartares de traiter secrètement avec l'Ennemi. Cette idée les confirma dans la résolution de ne pas différer plus long-tems. L'après midi un Mandarin leur amena les vingt-cinq Kojas qu'ils avoient exigés, & leur apporta deux Lettres, l'une de Ton-gan-pek, l'autre du Viceroy, qui leur demandoient encore un délai de quelques jours. Mais l'Amiral déclara qu'il ne pouvoit leur accorder cette satisfaction.

Le 16 il partit avec huit Vaisseaux, suivant ses premières vues ; & s'étant avancé jusqu'à la Baye d'Erafme, devant la Ville de Lou-loi, sur la Côte Sud de Que-moui, il y mouilla le soir, pour donner le tems aux Kojas de se ranger derrière la pointe du Nord. Le lendemain il alla jeter l'ancre devant la grande Ville de Que-moui, qui est située sur la Côte Sud-Ouest de l'Isle ; & sans perdre un moment, il commença par débarquer quatre-vingt hommes. Les Chinois se présentèrent à leur descente & les attaquèrent avec vigueur ; mais quoiqu'ils eussent le double du nombre, il n'en coura qu'un homme aux Hollandois pour les repousser. L'Ennemi ayant reçu dans sa retraite un renfort de la Ville, & les Hollandois continuant leur descente, l'engagement recommença bien-tôt avec une nouvelle furie. Cependant le succès n'en fut pas plus favorable aux Chinois ; & si les vainqueurs eussent poussé ces faibles ennemis jusqu'à la Ville, ils y seroient entrés pêle-mêle avec eux. Mais la lenteur de leur poursuite donna le tems aux fuyards de se jeter derrière quelques rochers, d'où ils les tinrent en respect avec leurs flèches.

Le lendemain, tandis que les Hollandois se préparoient à l'assaut, l'Amiral reçut des Lettres du Gouverneur *Ma-tiche lau-ya* ou *Bettook*, de *Ton-gan-pek* & de quelques autres Commandans, qui lui annonçoient l'arrivée de la Flotte Tartare, & qui le prioient de suspendre ses attaques, pour commencer, avec les deux Flottes réunies, par détruire les forces de l'Ennemi sur mer. Comme cette jonction étoit promise pour le même jour, l'Amiral ne put douter de la bonne-foi des Tartares. Cependant il n'abandonna point la résolution qu'il avoit formée d'attaquer la Ville. Tout étant disposé pour l'assaut, il fit marcher vers les murs deux compagnies de Soldats, soutenues de quelques Marelots. Tandis que les uns écartoient, à coups de fusils & de grenades, les Chinois qui sembloient vouloir se monter, les autres attachèrent

MONTANUS.
1663.

Débarquement des
Hollandois.

Ils partirent pour
attaquer les Chinois.

Leur débarque-
ment.

Ainsi qu'ils
deviennent à Que-
moui.

MONTANUS.

1663.

Ils manquent
leur entreprise.Nouvelle tenta-
tive des Chinois
pour gagner les
Hollandois.Fonction des
Hollandois &
des Tartares.S'acheté des Tan-
karcs.Les Hollandois
fontent leurs en-
nemis.

leurs échelles aux murailles & monterent avec beaucoup de résolution. Mais les échelles n'étant que de roseaux, se brisèrent dans l'entreprise; & l'Amiral, qui s'en aperçut, fit sonner aussitôt la retraite. Le lendemain il mit à la voile pour joindre les Tartares, qu'il découvrit bien-tôt sous l'Isle de Ly-fu (97), entre celles de Que-moui & d'Amoui, où la Flotte ennemie, composée de mille Jones, s'étoit placée aussi pour les attendre.

Dans cette route l'Amiral reçut, le 19, une seconde Lettre de *Song ming-pe-tsyen*, au nom du jeune *Koxin-king sya*, où, traitant encore les Tartares avec beaucoup de mépris, ce Ministre offroit aux Hollandois, non-seulement la liberté du Commerce à Tay-wan, mais encore de leur céder *Tong-sua*, *Ke-lang* qu'ils avoient autrefois possédée, *La-moa*, ou toute autre Isle qu'ils voudroient choisir aux environs de Que-moui, avec un Port sûr & commode pour leurs Vaisseaux. Il ajoutoit que s'ils prenoient le parti de la guerre, ils ne devoient pas ignorer que son Prince avoit une Flotte de cinq cens voiles & de deux cens brûlots, avec lesquels il se promettoit de brûler tous leurs Vaisseaux. L'Amiral se contenta de répondre qu'ayant pris des engagements avec les Tartares, il ne pouvoit que le remercier de ses offres, & qu'il promettoit de bien traiter les prisonniers. Ensuite s'étant joint à la Flotte de *Ton-gan-pek*, ils tombèrent ensemble sur une partie de la Flotte ennemie, entre les Isles de Que-moui & de Ly-fu. Cinquante grands Jones, qu'ils enfermèrent d'abord, se défendirent vigoureusement & s'efforcèrent de pénétrer au travers des Hollandois pour attaquer les Tartares, qui se tenoient hors de la portée des coups, sans paroître tentés d'engager autrement l'action. Ils parvinrent à s'ouvrir un passage, d'autant plus facilement, que les Hollandois furent surpris d'un calme qui ne leur permit point de faire usage de leurs voiles. Ils attaquèrent en effet les Tartares & les mirent dans la nécessité de se retirer sous le canon des Vaisseaux de l'Europe, en abandonnant deux de leurs Jones, qui furent pris & pillés par l'ennemi. L'Amiral Bort ne fut que trop convaincu de leur lâcheté. Il envoya son Interprète à *Tou-gan-pek*, pour lui témoigner sans déguisement combien il étoit surpris qu'avec l'avantage du nombre ses gens se fussent défendus si mal. *Ton-gan-pek* répondit (98) qu'ils avoient été saisis d'une terreur panique.

Le 20 au matin, les Hollandois profitèrent du vent pour s'avancer vers l'Ennemi, qui s'étoit retiré sous l'Isle de Gou-tse. Mais ils furent étonnés de lui voir faire le même mouvement pour attaquer la Flotte Tartare, & commencer même l'action avant qu'ils eussent pu s'approcher. Cependant il quitta prise à l'arrivée des Vaisseaux Européens. L'Amiral Bort avoit pris des mesures pour lui couper le passage, & ne doutoit point que d'environ cent-cinquante Jones qu'il tenoit enfermés entre l'Isle & sa Flotte, une partie ne fût coulée à fond & le reste forcé d'échouer. Mais ils joignirent si heureusement l'adresse au courage, que passant au long des Vaisseaux, avec leurs bords plats, sans pouvoir être endommagés par le canon, & ne cessant point de combattre dans cette fuite, ils trouvèrent le moyen de se retirer dans les Ports de Que-moui & de Gou tse. Toute leur perte se réduisit à trois Jones, qui furent arrêtés au passage.

(97) C'est ainsi qu'il se trouve dans la Carte des Jésuites. Montanus écrit *Lij-fu*.(98) Montanus, *ubi sup.* p. 132. & suiv.

Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral en prit quatre autres, qui paroissent faire voile vers la Flotte des Tartares. Leurs Commandans le presserent beaucoup de leur accorder la liberté, sous prétexte qu'ils avoient été appelés par le Gouverneur de Chang-cheu-fu. Mais l'Amiral ayant reçu du Gouverneur de Suanchou une Lettre qui lui recommandoit de fermer l'oreille à toutes les excuses & de ne relâcher aucun prisonnier, leur déclara qu'il ne pouvoit les renvoyer libres. Cependant il se contenta d'en garder deux, & permit aux deux autres de continuer leur route. Ensuite s'étant rapproché de la Rivière de Chang, il reçut une Lettre du Général Li-po-vi, qui étoit descendu jusqu'à l'embarchure, pour lui demander quel avoit été le succès de sa course. Bien-tôt le même Général lui confia par une autre Lettre, qu'il avoit vu le combat du haut des Côtes, quoique dans l'éloignement; & reconnoissant que l'honneur de la victoire appartenoit uniquement aux Hollandois, il lui promettoit de faire valoir cette importante service à la Cour Impériale.

La curiosité n'étoit pas le seul motif qui avoit amené ce brave Officier au rivage. Il brûloit de réparer la honte de sa Nation. S'étant embarqué sur la Flotte Tartare, il alla faire brusquement sa descente dans l'Isle d'A-moui; il attaqua la Ville, qu'il emporta d'assaut, & fit main basse sur les Habitans. Le jour même de cette expedition il écrivit à l'Amiral, pour lui donner avis de sa victoire & lui demander une entrevue le lendemain dans l'Isle qu'il venoit de conquérir. Bort s'en approcha aussitôt & ne fit pas difficulté d'y descendre, accompagné de son Vice-Amiral & d'un Capitaine. Il fut reçu par le Général même & par quelques Mandarins, dans le Palais du jeune Koxing-king-sya, où l'on se fit de part & d'autre beaucoup de complimens sur les deux victoires. Li-po-vi promit à l'Amiral que les Hollandois auroient la liberté de vendre les marchandises qu'ils avoient à Hok-syeu, & qu'après la conquête des autres Isles tout le butin qui s'y trouveroit leur seroit abandonné. Mais il lui déclara que sans l'ordre de l'Empereur il ne pouvoit lui promettre le secours des Tartares pour attaquer Formosa. Après cette conférence, il lui fit présent de quarante bœufs & de quelques moutons, du pillage de l'Isle.

On vit paroître, avant la fin du jour, quelques Payfans Chinois d'A-moui, qui se présentèrent à bord de l'Amiral, pour obtenir un passeport, à la faveur duquel ils vouloient se rendre aux Tartares, se faire couper les cheveux & payer le tribut. Ils assurèrent que tous les Soldats ennemis avoient pris la fuite pendant la nuit, sans avoir fait connoître leur dessein ni le lieu de leur retraite. L'Amiral prit cette occasion pour offrir au Viceroi & au Général Li-po-vi les présents & la Lettre du Conseil de Batavia, qu'ils avoient d'abord refusés. Li-po-vi, à qui ils furent envoyés, lui répondit que la Lettre lui étoit fort agréable, mais qu'il trouvoit étrange qu'on lui offrit des présents sans savoir si l'usage lui permettoit de les accepter; cependant il ajouta qu'il consentoit à les recevoir, s'ils pouvoient être utiles à la guerre. On lui persuada aisément qu'ils étoient tels qu'il les desiroit; & les ayant fait placer dans sa tente sans permettre qu'ils fussent ouverts, il donna un festin fort noble à ceux qui les avoient apportés.

Le 23, les Flottes Hollandoise & Tartare firent voile vers l'Isle de Gou-tse, & la trouvant abandonnée, elles se mirent en possession de trois Forts nou-

MONTANUS.
1663.

Le Général Li-po-vi sollicite l'Amiral.

Il surprend l'Isle d'A-moui & s'en fait maître.

Sa conférence avec l'Amiral Hollandois.

Scrupule que les Chinois ont à recevoir des présents.

Conquête de l'Isle de Gou-tse.

MONTANUS.
1663.

vement construits, dont l'un étoit revêtu d'un rempart de pierre, large de six pieds, & d'un parapet de trente-trois pieds de hauteur. Il n'étoit pas moins grand que le Château de Batavia; mais les Ennemis n'y avoient laissé que quelques bancs & neuf mauvaises pièces d'artillerie dont les Hollandois se saisirent. Un autre Fort avoit été taillé presque entièrement dans le roc, & le reste solidement bâti sur le bord de la rivière. Le jour suivant, Li-po-vi donna ordre que les trois Forts fussent démantelés, sous prétexte qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage pour les Hollandois, & qu'avec le secours des Tartares, qui les aideroient sans doute à conquérir Formose, il leur seroit plus avantageux de s'établir dans cette Isle. Mais l'Amiral ne voulut pas souffrir qu'on exécutât cet ordre avant qu'il se fût expliqué lui-même avec Li-po-vi. Il en reçut bien-tôt une Lettre, qui le pressoit de se rendre à Que-moui, avec les deux Amiraux Tartares *Bethok* & *Ton-gan-pek*. Cette apparence de vigueur & de bonne-foi lui fit prendre, avec l'approbation du Conseil, le parti d'abandonner l'Isle de Gou-se.

Et de l'Isle de
Que-moui.

Le 26 il jeta l'ancre devant Que-moui, entre plusieurs Jones Tartares qui étoient arrivés le jour d'auparavant. Mais étant descendu au rivage, il trouva l'Ennemi en fuite & les Tartares occupés, contre leur promesse, à transporter le burin qu'ils avoient fait dans la Ville. Que-moui n'avoit pas plus d'une heure de tour. Ses murs, quoique d'une épaisseur incroyable, n'étoient pas si forts que ceux d'Amoui. Ils étoient percés de quatre portes, & munis de quinze ou seize pièces de canon dont les Tartares se saisirent. Les maisons étoient bâties de pierre, mais moins contigües que celles d'Amoui. Quelques misérables Habitans, qui s'étoient cachés dans des trous, furent ou tués sans pitié, ou blessés à coups de fabres par les Tartares.

Il y eut aussi quel-

L'Amiral Hollandois reçut, le 27, une Lettre du Viceroy & du Général Li-po-vi, qui lui donnoit avis de l'établissement d'un Pyrate dans l'Isle de *Tong-sua* (99), & qui le prioit de se joindre à leur Flotte pour déloger ce Brigand. Ils lui apprennoient aussi qu'un de leurs Commandans avoit enlevé depuis peu cent-soixante Jones (1) & d'autres Vaisseaux, dans le Port de Yuntzau, près de la même Isle; tué cent hommes & fait environ deux cents prisonniers, entre lesquels on comptoit un Mandarin de haute distinction. Ils lui envoyoient par la même voie une copie des Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur, ou la valeur & les services des Hollandois étoient relevés par de grands éloges.

Les Hollandois
prennent quel-
ques Jones.

Le 3 de Janvier l'Amiral prit, à Wakan, un Jonc monté de huit pièces d'artillerie, & deux Kojas. Il envoya les Jones à Batavia, avec trois prisonniers Chinois & la Relation de sa conduite. Le lendemain deux Mandarins le vinrent prier, de la part du Viceroy & du Général Li-po-vi, de se rendre à Sin-wey (2), où ces deux Seigneurs se trouvoient alors. Ils lui apprirent d'avance que le jeune Koxing-king-sya, dans l'impuissance de soutenir plus longtemps la guerre, avoit fait offrir de se soumettre & de se faire couper les cheveux; que toutes les troupes qui lui restoient dans l'Isle de Tay-wan venoient se rendre aux Tartares; qu'il paroïsoit disposé à céder Tay-wan & Formose

Les Ennemis
offrent de se sou-
mettre.

(99) On illy écrit quelquefois *Tong-sua*, & qui s'étoit établi à *Tong-sua* & à *La-moua*.
d'autres fois *Tong-sua* & *Tang-sia*. (2) *Cou-wi* dans Montanus.

(1) Ils appartennoient à un autre Pyrate,

aux Hollandois , & que Ton-gan-pek alloit faire voile dans ces deux Ifles , pour y prendre ceux qui marquoient du penchant à la foudmilion (3).

Le Viceroi , dans l'entrevue qu'il eut avec l'Amiral , lui confirma que l'Ennemi avoit offert de fe foudmettre ; mais il ajouta que ne pouvant prendre confiance à des gens de fi mauvaife foi , il étoit réfolu de continuer la guerre. L'Amiral loua cette réfolution , & propofa de faire voile à Tay-wan , où l'on publioit que les Koxingans de Tong-fua s'étoient retirés. Le Viceroi l'affura que cette nouvelle étoit fans fondement ; & le voyant infifter fur fon projet , il lui promit qu'après avoir chaffé l'Ennemi de Tong-fua & de la Moua , Ifles dependantes de fon Gouvernement de Fo-kyen , les Jones Tartares fe joindroient à la Flotte Hollandoife , pour attraquer l'Ifle de Tay-wan. Bort ayant paru content de cette promeffe , il le traita magnifiquement , & lui fit préfent de quarante breufs & de cent pikols de riz. Enfuire il lui donna un ordre pour *Kon-hon* , Gouverneur de Hok-fyeu , en vertu duquel Noble étoit autorifé à vendre librement fes marchandifes. Avant fon départ , Bort eut la liberté de vifiter le Camp des Tartares , où il les trouva fort bien retranchés. Dans l'entrevue qu'il eut encore avec le Viceroi , il demanda , au lieu de l'Ifle de Gout-tfe , celle de *Kolong-ffo* , pour l'établiffement des Hollandois. Cette Ifle eft fituée fort près du Continent , à l'embouchure de la Riviere de *Chin-cheu*. Le Viceroi y consentit , à la feule condition que les vûes des Hollandois feroient approuvées de l'Empereur.

Le 9 , l'Amiral , qui étoit encore à terre , reçut un Meflager du Viceroi , pour le faire foudvenir de fes dernieres conventions. Mais il répondit qu'il ne pouvoit engager les gens à partir pour *Tong-fua* avant l'expédition de Tay-wan , qu'il avoit réfolu d'entreprendre dans l'efpace de fix jours. Le Viceroi lui fit demander , par un autre Meflager , le tems du moins de faire doubler les Jones , qui n'étoient point en état de faire le voyage de Formofe. A cette difficulté , l'Amiral fe contenta de répondre qu'il haïloit les délais , & qu'ayant affez reconnu qu'il y avoit peu de fond à faire fur les promeffes du Viceroi , il étoit réfolu d'exécuter fa commiffion. Il ajouta , dit l'Auteur (4) , quelques expreffions plus fortes , qui reprochoient au Viceroi fon inconfiance & fon indécifion. Cependant , loin d'en recevoir des plaintes , il fut furpris de voir bien-tôt paroître un troifième Meflager , qui venoit lui faire des complimens & des excufes. Après d'autres explications , le Viceroi consentit enfin à l'expédition contre Tay-wan , & promit d'envoyer deux Jones & deux cens hommes. Il s'engagea auffi à demander cette Ifle à l'Empereur pour les Hollandois ; & fi l'Amiral y trouvoit trop de réfiftance , il l'affura que toute la Flotte Tartare mettroit à la voile pour l'affifter. Bort lui fit demander le lendemain un certain nombre de *Kou-lys* (5) , qui lui étoient néceffaires pour embarquer fes munitions , & lui envoya un nouveau préfent ; „ Je l'accepte , répondit le Viceroi , parce qu'il ne contient que des armes ; „ & je fuis confus de n'avoir encore rien offert à l'Ong de Batavia (6) , qui

MONTANUS.

1654.

Entrevue de l'Amiral & du Viceroi.

Il demande l'Ifle de Kolong-tio.

Nouvelle convention de l'Amiral & du Viceroi.

(3) Montanus , p. 137. & fuiv.

(4) Il paroît clairement ici que c'étoient les Hollandois qui manquoient à leur promeffe.

(5) C'eft une forte de porteurs , qui tra-

Tome V.

vaillent à fort vil prix & qui courent auffi vite que les chevaux.

(6) Ong ou Ung fignifie Roi , en langue Chinoife.

MONTANUS.
1664.

Ruines de l'Isle
de Que-moui.

Sau-ya & son
frère.

Vissardes Hol-
landois pour
Tay-wan.

Propositions
d'accommodement.

Les Hollandois
mouillèrent à Pe-
ho, & perdirent
quelques hom-
mes dans leur
débarquement.

» m'a déjà fait deux fois la même galanterie ». Deux jours après, l'Amiral retourna sur la Flotte, & le Viceroi se mit en marche vers Suan-cheu avec son armée.

Le 14, Bort étant descendu dans l'Isle de Que-moui, visita quelques Villages ruinés, & particulièrement la Ville de *Sau-ya-hou-pou*, dont la situation lui parut délicieuse. Ses maisons avoient été nombreuses, & défendues par un bon mur; mais les Tartares l'avoient brûlée avant l'arrivée des Hollandois. Elle tiroit son nom de *Sau-ya*, son Fondateur, qui l'avoit bâtie lorsque Koxinga s'étoit rendu Maître de Tay-wan, où il avoit ensuite établi sa résidence avant que de passer dans l'Isle d'A-moui. Mais le jeune Koxinking-sya opprimant ses peuples par des taxes continuelles, *Sau-ya* & ses frères avoient pris le parti de se soumettre à l'Empereur. King-sya, troublé de leur départ, avoit fait courir après eux, & leur avoit promis non-seulement de ne leur plus causer de chagrin, mais encore de nommer *Sau-ya* Gouverneur de Que-moui & d'A-moui. Cette offre n'étoit qu'un cruel artifice. *Sau-ya*, s'y étant laissé tromper, fut massacré à son tour, & tous ses biens furent saisis. Ses frères, dont *Ton-gan-pek* étoit un, avoient eu la prudence de demeurer derrière lui. Cette trahison les rendit si furieux, que s'étant joints aux Tartares, ils vangerent la mort de *Sau-ya* par le fer & le feu (7).

La Flotte Hollandoise partit enfin pour Tay-wan le 29 de Février, accompagnée de deux Jones Tartares. En passant par l'Isle de Que-moui, l'Amiral y reçut une lettre des Hollandois prisonniers à Tay-wan, qui lui marquoient, par l'ordre de *Song-ming-pe-tsen*, Gouverneur de cette Ile, que si les Hollandois vouloient traiter avec lui, il étoit disposé à leur céder les Isles de Tong-sua, de Ke-lay & de la Moua; mais que s'ils rejetoient cette offre, jamais leurs Prisonniers n'obtiendroient la liberté. On s'efforça inutilement de tirer d'autres explications du Messager qui apportoit cette lettre. L'Amiral, de concert avec les Agens Tartares, répondit de bouche que les Hollandois n'avoient pas d'éloignement pour traiter, si le Gouverneur y étoit sincèrement disposé, & nomma pour lieu d'assemblée les Isles *Piscadores*, ou des Pêcheurs (8).

Le 5 de Février, la Flotte mouilla dans la Baye de Pe-ho (9). L'ardeur des Tartares les ayant fait tenter leur descente avant les Hollandois, ils y perdirent quatre hommes. Le 7, Poleman, Capitaine Hollandois, descendit plus heureusement avec six Compagnies de quarante hommes; mais les Ennemis se présentèrent à deux ou trois milles du rivage, lui tuèrent cinq hommes & un Enseigne, & blessèrent un Capitaine. Cependant trois autres Compagnies Hollandoises, qui furent envoyées pour le soutenir, firent changer de face au combat, mirent les Insulaires en fuite, & leur tuèrent dix-huit hommes. Le même Officier s'étant avancé, le 8, jusqu'à la Baye de l'Eglise & à l'ancien Fort Hollandois, ne vit paroître personne pour lui disputer le passage, & ramena soixante-dix bœufs, avec quantité de moutons & de chèvres. Les Hollandois continuèrent d'enlever des bestiaux. Ils prirent aussi sans résistance quinze Canons de fer, douze desquels avoient appar-

(7) Montanus, *ubi sup.* p. 145.

(9) Une des Isles *Piscadores* ou de Pon-

(8) Les mêmes que celles de Pong-hu, à ghu.

quinze lieues de Tay-wan.

tenu à leur Nation, & les trois autres de fabrique Chinoïse. Les Insulaires commençant bien-tôt à leur apporter de la volaille & d'autres rafraîchissemens, l'Amiral prit ce service volontaire pour un témoignage de soumission.

Le 13, la Flotte ayant remis à la voile, alla jeter l'ancre près du Château de Zelandia, dans l'Isle de Tay-wan. Les Hollandois s'attendoient à recevoir quelque explication du rivage, conformément aux offres qu'ils avoient reçues dans l'Isle de Que-moui. Mais ne voyant arriver personne, ils prirent le parti d'envoyer les deux Jones Tartares & deux Frégates à *Tan-ko-ya*, pour y remettre les Lettres du Viceroi & du Général. Cependant le Vice-Amiral Hollandois s'approcha du Château de Zelandia avec toutes ses Frégates. Ce mouvement lui attira une lettre du Gouverneur, mais pleine d'invectives contre les Tartares, & de reproches aux Hollandois pour leur avoir livré quelques-uns de leurs Prisonniers. Si l'Amiral avoit dessein de traiter de commerce avec Koxin-kin-sya, on lui conseilloit d'envoyer ses Députés au rivage; mais on ne parloit point de leur restituer l'Isle, ou de composer par des échanges.

Le même jour, deux Agens envoyés par *Syan-tong-hyong*, Commandant de la patrie méridionale de Formose (10), arrivèrent à bord de l'Amiral pour traiter avec les Hollandois. L'Amiral fut si surpris d'apprendre d'eux que les Ennemis étoient au nombre de sept mille hommes, qu'il demeura quelque tems dans l'incertitude. Enfin, de l'avis de son Conseil, il prit le parti d'offrir au Commandant de Formose cinq mille taëls d'argent, pour l'engager dans ses intérêts; & sur cette résolution il dépêcha son Secrétaire au Commandant, avec une lettre qui contenoit ses offres. D'un autre côté il envoya proposer au Gouverneur de Tay-wan de traiter à des conditions honorables; & pour joindre la fermeté à la douceur, il fit débarquer huit cents hommes en seize Compagnies, qui reçurent ordre de se camper avantageusement sous une montagne.

Le Secrétaire étant revenu le 21, apporta pour réponse, que le Commandant Chinois paroïssoit disposé à se rendre sur la Flotte avec quatre mille hommes armés, pour être transporté sur les Côtes de la Chine, à condition qu'on lui payât dix mille taëls d'argent, dont cinq mille seroient distribués entre ses Soldats aussi-tôt qu'il auroit livré ses otages; & les cinq mille autres, qui étoient pour lui & ses Officiers, leur seroient payés en arrivant à bord. Il ajoutoit qu'après son départ les Habitans de Sakkam & de Tay-wan, qui ne demeureroient qu'au nombre de neuf mille hommes armés, ne manqueroient pas de s'accommoder avec les Hollandois, & que pour une petite somme ils les mettroient en possession du Pays. Enfin, il s'engageoit à remettre en liberté les Prisonniers Hollandois.

Pendant cette négociation, l'Ennemi acheva trois Forts à Tay-wan, & mit en mer huit ou neuf grands Jones. Le 22, l'Amiral écrivit à Syang-tong-lyang, pour lui offrir cinq mille taëls & le passage pour ses Troupes au moment qu'il ameneroit à bord les Prisonniers Hollandois de Sakkam. Ce Gouverneur demandoit d'être payé d'avance, & les Tartares exhortoient l'Amiral à lui accorder cette satisfaction; mais il ne voulut point en courir les risques sans

MONTANUS.
1664.

Il s'approche de
de Tay-wan.

Fermeté de
l'Ennemi.

Les Hollandois
s'effrayent.

Offre du Com-
mandant de For-
mose.

Crainte de l'A-
miral Hollan-
dois.

(10) Il étoit aussi chargé de quelque accommodement dans l'Isle de Tay-wan.

MONTANUS.
1664.

avoir entre les mains des otages plus sûrs. Deux jours après, il lui vint une autre lettre du Gouverneur de Tay-wan, en réponse à celle du 19. Mais au lieu d'envoyer des Agens pour traiter avec les Hollandais, comme ils devoient s'y attendre après l'offre qu'il leur avoit faite de plusieurs Iles, il paroissoit en attendre de leur part. L'Amiral lui répondit par écrit, que si dans l'espace de deux jours les Hollandais ne voyoient point arriver un Agent sur leur Flotte, ils étoient résolus d'arborer le pavillon de guerre, & de la pousser avec vigueur. Il lui rappelloit en même tems les exemples de leur vengeance dans Amoui & dans les Iles voisines.

Mouvements des
Hollandais.

Le 28, on reçut avis, sur la Flotte, que l'Ennemi s'étoit mis en marche le matin avec un Corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'il avoit assis son Camp à deux lieues de celui des Hollandais. L'Amiral se rendit sur le champ au rivage. Il fit ouvrir un large retranchement à la tête du Camp Hollandais, & le flanka de plusieurs pièces d'artillerie. Le lendemain, il reçut une lettre du Général ennemi, qui lui proposoit de traiter. On fit partir enfin des Agens, & le Général les accompagna jusqu'à la Ville de Tay-wan avec toute son armée, qui étoit composée de deux mille hommes. Les Hollandais demandèrent qu'on commençât par leur livrer Formose, le Château de Zelandia dans l'Isle de Tay-wan, le Fort de Provincia dans celle de Sak-kam, & l'Isle de Ke-long; qu'on remit en liberté les Prisonniers de leur Nation, & qu'on leur accordât de justes compensations pour la perte de leurs marchandises & de leurs autres biens.

Prétentions des
Hollandais.

L'Amiral s'avance près de
Zelandia.

Le 21, l'Amiral vint jeter l'ancre sous le Château de Zelandia. Il reçut, par deux Mandarins, une lettre du jeune Koxin-king-sya, qui portoit aussi le nom de *Se-pwan*, & qui faisoit alors sa résidence à Tong-sua. Ce Prince offroit l'Isle de la Moua aux Hollandais. Mais l'Amiral répondit de bouche aux deux Deputés, qu'il n'avoit pas besoin d'une Isle dont il étoit le Maître de se servir quand il le voudroit, & qu'il faisoit la guerre pour Formose & Tay-wan. Ils répliquèrent d'un ton ferme, que s'il desiroit la possession de ces deux Iles, il n'avoit pas dû priver leur Maître de celle d'Amoui, de Que-moui & de plusieurs autres lieux.

Conférence des
Agens Hollan-
dais avec le Gou-
verneur.

Cependant les Agens Hollandais avoient obtenu, en arrivant à Tay-wan, l'audience du Gouverneur *Ou-wi-lau-ya*. Il avoit exigé qu'ils fléchissent le genou devant lui, mais ils avoient refusé de lui rendre cette humiliante soumission. Ensuite, lorsqu'ils lui avoient demandé les motifs de leur députation, il lui avoit répondu qu'ils étoient venus pour apprendre de lui-même s'il étoit disposé à traiter. Il les avoit assurés qu'il s'en tenoit à la lettre que les Prisonniers Hollandais avoient écrite à l'Amiral le 6 d'Octobre; & les ayant pressés d'expliquer eux mêmes ce qu'ils avoient à lui proposer, il les avoit engagés à lire les articles qu'ils avoient apportés. Mais, à chaque ligne, il s'étoit écrié, que les demandes de l'Amiral n'étoient pas raisonnables; qu'elles ne méritoient pas de réponse; & que dans sa lettre aux Prisonniers, l'Amiral avoit marqué qu'il se contenteroit de la *Moua*. Les Agens avoient demandé que cette lettre fût produite, & l'on y avoit lu manifestement le contraire. Cependant le Gouverneur avoit défendu aux Agens de prononcer le nom de Tay-wan & de Formose, en protestant qu'il ne pouvoit souffrir des propositions qu'il regardoit comme une insulte. Après l'audience,

Réclamations
des Chinois &
des Hollandais.

les Chinois de sa suite avoient assuré l'Interprète qu'il n'y avoit que la force qui pût leur faire abandonner des lieux dont ils étoient depuis long-tems en possession. Ils avoient ajouté que si les Hollandois vouloient se rendre à Sakkam pour y combattre d'homme à homme, on leur donueroit occasion d'y faire l'essai de leur valeur ; & que s'ils manquoient de Barques pour descendre au rivage, on leur fourniroit volontiers des Champans. S'ils remportoient l'avantage, on leur promettoit de leur accorder alors tout ce qu'ils demandoient ; & s'ils étoient vaincus, on ne souhaitoit d'eux que l'oubli de tous les ressentimens, par un traité perpétuel de paix & d'amitié. L'Amiral, informé de ce défi, renvoya l'Interprète dans l'Isle, & fit déclarer aux Chinois que loin de les importuner en leur demandant des Champans, les Hollandois nageroient jusqu'au rivage pour leur donner satisfaction. Ils répondirent à l'Interprète : *Fort bien.*

L'Amiral reçut le 4 une Lettre des Agens, qui lui marquoient qu'on leur avoit donné des gardes. Il en reçut une autre du Gouverneur, dans ces termes : « Vous n'aviez demandé jusqu'à présent que Tong-sua & Ke-lang, pour les besoins de votre commerce. Mais depuis que la condescendance de notre Prince Sepwan l'a porté à vous abandonner *La-moa*, vous ne pouvez être satisfait que de Tay-wan, de Sakkam & de l'Isle entière de Formose. Cependant ne vous abusez pas jusqu'à croire que nous renoncions aisément à ce qui nous appartient depuis tant d'années. Mais si vous voulez être raisonnable & prendre ce qu'on vous offre, tout le monde sera content.

Cette Lettre convainquit les Hollandois qu'ils ne devoient rien espérer des Chinois ; & ne se trouvant point assez forts pour employer la contrainte, ils commencerent à délibérer comment ils pourroient dégager leurs Agens & faire leur retraite avec honneur. Ils écrivirent au Gouverneur de Formose, que lui voyant tant d'opposition à rendre le Château de Tay-wan & le Fort de Sakkam, ils alloient négocier avec King-sya ou Sepwan lui-même, dans l'Isle de *Tong-sua*, & tenter du moins d'en obtenir de meilleures conditions. Une déclaration si modérée lui réussit mieux que les menaces. Dans l'opinion qu'ils alloient mettre à la voile, le Gouverneur leur renvoya leurs Agens. L'Amiral apprit d'eux que le rivage, au long du Château, étoit bordé de vingt pièces de canon, & qu'à l'exception de quelques maisons, tous les quartiers de l'Isle de Tay-wan n'offroient plus qu'un tas de ruines ; mais que Sakkam au contraire avoit reçu des augmentations considérables.

L'Amiral s'avança le 7 à Tan-ko-ya ; & le même jour un Capitaine Chinois, entrant dans le camp des Hollandois avec vingt-six Soldats, vint leur offrir de combattre pour eux & d'engager un plus grand nombre d'Insulaires dans leur parti. Il leur apprit que les forces de l'Isle consistoient en dix mille hommes, dont cinq mille étoient sous le commandement de Syau-tong-tsyong, & que ce Général n'avoit point encore pensé à les attaquer ; mais qu'il attendoit des occasions favorables pour commencer les hostilités. Malgré ce récit, qu'on ne pouvoit soupçonner de mauvaise-foi, l'Amiral reçut le jour suivant une Lettre du Gouverneur, qui l'assuroit de la droiture de ses intentions, & qui lui offroit même son grand-père pour otage. Le Messager Chinois étoit chargé de deux autres Lettres pour les Agens Tartares, que l'Amiral ne fit pas difficulté d'ouvrir. Dans l'une, qui étoit pour *Ton-gau-pek*,

MONTEAUS.
1664.

Lettre du Gouverneur
renvoya à l'Amiral.

Les Hollandois
retrouvèrent leurs
Agens.

Offre d'un
Capitaine Chinois.

L'Amiral eût
insisté à le re-
cevoir par deux
Lettres.

MONSIEUR.
1754.

le Gouverneur marquoit une pressante envie de se soumettre aux Tartares, & demandoit qu'on lui envoyât quelques grands Jongs pour le transporter sur la Côte de la Chine avec ses Officiers, parce qu'il n'osoit se fier, disoit-il, aux Hollandois, dans la crainte qu'ils ne l'ennemassent à Batavia. Il ajoutoit que ses Soldats pourroient passer sur leur Flotte, & que pour les empêcher de le plaindre il étoit résolu de leur envoyer son grand-père, qui négocioit avec eux dans l'intervalle. Bort ne dissimula point, dans sa réponse, qu'il étoit éclairci de ce double procédé. Il en prit occasion de faire des plaintes fort vives & d'y joindre des menaces.

Il rembarque
sur ses troupes.

C'est à des Hol-
landois pour re-
venir à Bata-
via.

Mais ces apparences de fermeté ne l'empêchèrent point de faire embarquer le 12 son artillerie & ses munitions. Le lendemain il donna les mêmes ordres pour ses tentes & ses troupes. L'après-midi, dans un Conseil qui fut tenu à bord, on délibéra si l'on devoit prendre possession de l'Isle de Gou-tse & de ses Forts, pour tomber sur *Tong-sua* ou *La-moua*, ou remettre à la voile, pour retourner avec une partie de la Flotte à Batavia. Le dernier de ces trois partis fut préféré. Le 14, trois ou quatre cens hommes de l'armée ennemie firent voir sur le rivage, mais hors de la portée du canon. Les Tartares prirent à bord vingt-quatre Chinois, qui se rendirent d'un autre côté avec leurs armes. On en compta cent-trois qui s'étoient soumis volontairement.

Leur politique
à l'égard de Ko-
xin-king-sya.

Le 16, *Verway*, Contre-Amiral de la Flotte Hollandoise, fut envoyé avec quatre Frégates & les Jongs Tartares, pour débarquer les déserteurs Chinois à *Putay* ou dans la Rivière de *Chang-cheu*. Il portoit au Viceroi de *Fo-kyen* & au Général *Li-po-vi* une Lettre de l'Amiral, qui contenoit le récit de son expédition & les motifs qui l'obligeoient de retourner à Batavia. Le plus pressant étoit la maladie, qui avoit commencé à se répandre parmi ses (11) troupes; mais il promettoit de revenir avec une puissante Flotte, à la mousson du Sud, & de se joindre aux Tartares pour fonder sur *La-moua* & *Tong-sua*. Bort partit le même jour avec onze Vaisseaux. Il mouilla le 21 sous les Isles *Piscadores*, d'où il envoya une Lettre à *Pe-ho*, pour le jeune *Se-pwan* ou *Koxin-king-sya*. Il lui conseilloit de s'accommoder avec les Tartares & de restituer *Tay-wan* aux Hollandois. Son intention, ajoutoit-il, avoit été de rendre visite à ce jeune Prince dans l'Isle de *Tong-sua*, & de l'exhorter à faire partir des Ambassadeurs pour Batavia; mais le mauvais tems & la maladie le forçoient d'abandonner ce dessein.

Fruit de leur
voyage.

Elle leur fit
connoître
le jeune
Koxin-king-sya.

La Flotte Hollandoise ayant levé l'ancre le 26, arriva le 21 de Mars à Batavia, sans avoir emporté d'autre fruit de son voyage que deux cens quarante-trois prisonniers Chinois. Le Contre-Amiral *Verway* se rendit de son côté à *Ko-long-fo*, sur la Côte de la Chine, où il remit au Viceroi de *Fo-kyen* les déserteurs Chinois & la Lettre de l'Amiral. Un Chinois rasé, qui vint le voir à bord, lui apprit que le jeune *Koxin-king-sya* se tenoit renfermé dans l'Isle de *Tong-sua* avec toutes ses forces, & que la présence de la Flotte Hollandoise ne lui avoit pas permis de se rendre à *Tay-wan*; que depuis quinze jours on avoit reçu à *Haytan* quatre mille Chinois, dans soixante Jongs, qui étoient venus se rendre aux Tartares; que leurs Commandans avoient demandé la permission d'habiter les Isles de *Que-moui* & d'*A-moui*, en faisant espérer que cette faveur continueroit d'attirer un grand nombre de *Koxin-*

(11) Les Hollandois avoient perdu, par la maladie ou par d'autres causes, 211 hommes.

gans ; mais que le Viceroi refusoit d'y consentir , & leur avoit répondu qu'au retour de la Flotte Hollandoise ils seroient forcés de se soumettre. Verway quitta la Côte de Fo-kyen le 3 de Mars , pour faire voile vers Batavia , où il arriva le 17 , c'est-à-dire , six jours après l'Amiral (12).

MONTANUS.
1664.
Il retourne à Batavia.

§. II.

Affaires des Hollandois à la Chine après le départ de leur Flotte.

CONSTANTIN NOBLE, après avoir résidé à Hok-syeu jusqu'au premier de Mars, avec la qualité d'Agent pour le Commerce, n'avoit pu résister à l'occasion de s'embarquer sur la Flotte pour retourner à Batavia ; mais le Contre-Amiral Verway avoit laissé, pour lui succéder, un Marchand nommé *Ernest Van-Hogenhoek*, qui demeura chargé de la même commission. C'est sur ses Mémoires que Montanus continue son récit.

Hogenhoek demeure à la Chine pour succéder à Noble.

Le jour même que la Flotte Hollandoise avoit mis à la voile, *Sing-la-mong*, Viceroi de Fo-kyen, se rendit à Sink-syeu, pour y recevoir les Chinois qui étoient rentrés dans la soumission. Le Général Li-po-vi fit dire le lendemain aux Hollandois, qu'il avoit reçu une Lettre du Conseil d'Etat ; & quelques momens après il leur en fit remettre une copie par son Secrétaire. Elle contenoit que les Lettres du Général aux *Sue-tay-sins* (13), aux *Pye-ta-pas*, aux *Li-pus* & aux *Pon-pus* (*) avoient été présentées à Sa Majesté Impériale, qui leur en avoit demandé leur avis ; que pour répondre à l'ordre de Sa Majesté Impériale, ils lui avoient représenté que jamais les Estrangers n'avoient obtenu la liberté de demeurer dans le Pays & d'y bâtir des Comptoirs ; bien moins encore d'y exercer constamment le Commerce : qu'en faveur néanmoins des services de l'Amiral Hollandois, & par voie de récompense, on pouvoit lui accorder, pour cette fois seulement, la permission de vendre ses marchandises ; mais qu'à l'avenir les Hollandois devoient s'adresser à Sa Majesté Impériale pour obtenir la même grace. A cet exposé l'Empereur avoit répondu dans les termes suivans : « Moi, KONG-HI, le vingt-septième » jour de la Nouvelle-Lune, dans la seconde année de mon Règne, je per- » mets aux Hollandois de venir alternativement de deux années l'une, & de » commercer dans mes Etats. A l'égard des autres points, je suis de la même » opinion que vous, Seigneurs. Telle est la volonté de l'Empereur, suivant » laquelle vous pouvez vous conduire.

Lettre Impériale en faveur des Hollandois.

Hogenhoek n'eut pas plutôt reçu des ordres si favorables, qu'il pressa le Gouverneur de Hok-syeu de dépêcher un courrier au rivage pour en informer Noble. Mais la Flotte Hollandoise étoit partie. Le 17, Hogenhoek apprit par un des Secrétaires du Viceroi, que les Chinois de Tong-sua & de Lamoua, changeant de résolution, avoient refusé de se soumettre, à l'exception de *Tsje-kan-tya*, Général de Koxin-king-sya, qui s'étoit fait couper les cheveux & qui attendoit à quelles conditions on vouloit le recevoir. Le Secrétaire ajouta que son Maître devoit recevoir incessamment une Lettre

(12) Montanus, *ubi sup.* p. 167. & suiv.

(13) Quatre Régens chargés des affaires de l'Empire pendant la minorité de l'Empereur, qui n'avoit alors qu'environ douze ans.

(*) Les Relations Françaises écrivent *Li-*

pour, *Pon-pous*, &c. le nom d'autant de Tribunaux, dont le premier est pour les affaires militaires, & les deux autres pour les affaires civiles.

MONTANUS.

1664.

L'Empereur n'a des
affaires de la Cour
travaillées.Les Hollandois
se croient en fa-
veur à la Chine.Conseil qu'on
leur donne.Réponse de
leur Agent.Si un-elle n de
quelques Belais-
Jais.Difficultés pour
le passage de la
douane.

scellée, avec de riches présens de l'Empereur pour les Hollandois. Hogenhoek s'adressa aussitôt au Gouverneur. Il lui demanda naturellement quel sens il falloit donner à la permission d'exercer le Commerce de deux années l'une. Le Gouverneur répondit à cette question, que le Conseil d'Etat n'accorderoit jamais aux Hollandois la permission d'exercer habituellement le Commerce, ni celle de bâtir des Magasins & des Comptoirs à la Chine; mais que par une grace spéciale de l'Empereur on consentoit qu'ils y vinssent une fois en deux ans, & qu'on leur fixoit ce terme parce qu'on supposoit qu'ils ne pouvoient venir plus souvent: qu'il jugeoit donc que suivant cet ordre ils pouvoient faire chaque année le voyage de la Chine, en prenant soin seulement de se concilier par des présens les Conseillers d'Etat & les Courtisans, à qui ces affaires appartenoient; & dans ce cas, ajouta-t-il, je vous garantis qu'au lieu d'un voyage par an vous ferez libre d'en faire deux. Le Général Li-po donna la même explication à l'ordre Impérial. Il assura même Hogenhoek que les Hollandois pouvoient se regarder désormais comme libres à la Chine; & que s'ils n'y avoient point encore de Magasins ils devoient s'en embarrasser peu, lorsqu'ils se voyoient déjà maîtres d'une bonne maison, où ils pouvoient librement exercer leur Commerce.

Le 24 on vit arriver des Commissaires de l'Empereur, qui venoient conférer des titres d'honneur à *Ton-gan-pék* & aux fils de *Sau-ya*. Le lendemain *Ong-fang-ya*, Secrétaire du Viceroy, dit à l'Agent Hollandois qui l'étoit allé visiter, qu'il pouvoit compter désormais sur la liberté du Commerce; mais qu'étant un Marchand d'importance, il ne devoit pas s'abaisser au commerce des petits Marchands Chinois, à l'exemple de son Prédecesseur, qui ne s'étoit arrêté pendant deux ans qu'à des détails méprisables, & qu'il falloit tourner ses vues du côté du Viceroy, du Général, du Gouverneur de *Hok-syeu*, & des autres Seigneurs qui étoient capables de lui rendre service à la Cour; que c'étoit le moyen d'emporter de la Chine autant de soie crue qu'il en désireroit, malgré la défense de l'Empereur, qui étoit sous peine de mort: qu'au contraire, s'il manquoit à se faire des amis puissans, il ne devoit pas espérer d'en emporter une seule balle.

Hogenhoek répondit, que ce que le Secrétaire lui proposoit ne seroit peut-être pas défavantageux à ses Maîtres; mais que les Hollandois y trouveroient leur ruine, comme il leur étoit arrivé à *Canron*, d'où cette seule raison les avoit fait bannir. Il ajouta qu'ils abandonneroient plutôt toutes leurs espérances que de s'engager à ces conditions; mais que si les Seigneurs du Pays étoient disposés à traiter avec eux, ils leur offriroient volontiers les premiers choix, à des prix raisonnables & suivant l'ordre des marchés. Ce refus ayant fait changer le sujet de la conversation, le Secrétaire apprit aux Hollandois que *Tsye-kan-tsya* s'étoit soumis, avec six mille des plus braves Soldats *Koxingans*; mais qu'un de ses principaux Officiers, changeant de résolution, avoit tenté de s'échapper dans un Joug que les gens du Viceroy avoient arrêté. Ils lui auroient coupé la tête à l'instant, s'il n'eût été frère de l'ancien Gouverneur de *Hay-tan*, qui avoit intercedé pour lui.

Quelques jours après Hogenhoek alla demander au *Kon-bon*, ou au Gouverneur, un passeport pour transporter ses marchandises dans la Province de *Kyang-nam* ou de *Che-kyang*, en lui déclarant que la difficulté qu'il trou-

voit

voit à les vendre dans Hok-syeu, lui faisoit chercher des lieux où il se flattoit de les échanger pour des soies en œuvre. Le Gouverneur lui répondit qu'il ne pouvoit accorder lui-même cette permission, mais qu'il en écrirait volontiers au Général. Cependant il ajouta que si les Hollandois n'avoient pas vendu plutôt leurs marchandises, ils avoient à se reprocher de les avoir mises à trop haut prix; que les Chinois donnoient le sac de poivre pour neuf ou dix taëls, le bois de sandal pour vingt-deux, l'aune de drap pour trois taëls ou trois & demi, & l'écatlate pour cinq ou six taëls. Hogenhoek repliqua qu'il n'en étoit pas surpris, parce que des marchandises dérobées devoient être moins chères que celles qui s'achètent. Le Gouverneur ne s'expliqua que par un sourire.

Le 2 d'Avril, les Hollandois apprirent d'un des Secrétaires du Viceroi qu'il étoit arrivé dans la Ville deux Agens, avec deux Mandarins revêtus du titre de *Tsou-tou*, qui signifie Gouverneur, & des présens de la Cour Impériale pour récompenser les services de l'Amiral Bort. Quelques jours après, *Hay-tan-kou*, Gouverneur de Sink-syeu (14), mit à la voile pour les Manilles avec deux Joncs chargés de soie crue & travaillée; & le bruit se répandit que le Viceroi & le Général avoient formé le dessein d'envoyer au Japon une Flotte entière des mêmes marchandises, qu'ils avoient déjà fait acheter dans cette vue. Vers le même tems, à l'occasion d'une sécheresse qui faisoit craindre beaucoup pour les moissons de riz, le Gouverneur défendit, par une Ordonnance publique, de tuer & de manger des porcs. Ensuite il fit des processions solennelles à divers Temples, accompagné de tous les Mandarins à pied, portant des parfums & de riches offrandes aux Idoles. Les Prêtres lui formoient un cortège, en chantant des prières & poussant des lamentations pour obtenir de la pluie. Mais, suivant la remarque de l'Auteur, ce zèle venoit de la crainte d'une bastonnade, dont le Gouverneur les avoit menacés s'il ne pleuvoit point dans huit ou dix jours.

Le Viceroi & le Général s'étant rendus avec leurs Joncs à Tong-sua & à Lamoua, pour recevoir la soumission de Tsy-kan-tya, furent surpris de n'y trouver que les payfans de ces Isles. Koxin-king-sya s'étoit retiré avec toutes ses forces, & l'on prétendoit que Tsy-kan-tya avoit emporté de Tay-wan quantité de poivre, de bois de sandal, de vis-argent, de bois du Japon, de cloux de girofle, d'ambre, d'étoffes & d'autres biens. Le Viceroi, dans sa colère, enleva les Payfans & brûla leurs Villages. Le 21 on reçut avis que *Hou-tin*, un des plus braves Officiers de Koxin-king-sya, étoit venu se rendre aux Tatars avec un corps de huit mille hommes. On apprit aussi qu'An-pi-kyu s'étoit retiré dans les Isles Pescadores, & Koxin-king-sya dans celle de Tay-wan, où il se fortifioit de jour en jour, résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Le 29 un Prêtre reçut la bastonnade, par l'ordre du Gouverneur, pour avoir marqué quelque négligence dans ses prières, & fut menacé du dernier supplice s'il ne tomboit pas de pluie dans cinq ou six jours. Mais, deux jours

MONTANUS.
1664.

Projets des Tatars.

La fureur des prières pour la pluie.

Célébration des Koxingans.

Un Prêtre reçoit la bastonnade.

(14) L'Auteur écrit tantôt *Chin-xieu*, *Chin-chou*, *Chin-theo*. C'est la même Ville que *Chang-cheu-fu*, quoique l'Auteur la confonde

aussi avec Hok-syeu, qui paroît être Fu cheu-fu, Capitale de la Province de Fo-kyen.

MONTANUS.

1664.

Arrivée des
Commissaires
Hollandois.Complimens
qu'ils font aux
Hollandois.Plaintes contre
l'Amiral Bott.Difficultés pour
le prix des mar-
chandises.On propose aux
Hollandois d'en-
voyer un Ambassa-
deur à la Cour.

après il plut fort abondamment, à la joie extrême du Public, & sur-tout des Prêtres.

Les Commissaires de l'Empereur n'étant entrés dans la Ville que le 3 de Mai, Hogenhoek qui n'avoit pu aller au-devant d'eux & les accompagner, comme il l'auroit dû, se rendit le lendemain au Château pour les féliciter de leur arrivée. Ils vinrent le recevoir dans l'anti-chambre, & l'ayant conduit dans un appartement plus intérieur, ils voulurent le faire asseoir à leur gauche. Sur son refus, ils l'obligèrent du moins de se placer vis-à-vis le Chef de leur Députation, qui leur dit hautement : « que les Hollandois étoient de » puissans Seigneurs, & que l'Empereur attribuant à leurs armes les derniers » avantages qu'il avoit remportés sur les Chinois rébelles, l'avoit envoyé » pour leur en faire ses remerciemens, avec une Lettre scellée & des présens » qu'il étoit chargé de leur offrir. Il ajouta que Sa Majesté Impériale leur ac- » cordoit la permission de venir dans ses Etats, de deux années l'une, pour y » exercer le Commerce, & qu'elle écrivoit au Viceroi & au Général de se join- » dre à leur Flotte pour s'emparer de l'Isle de Tay-wan, qui leur seroit restituée » après la conquête. Mais ils parurent extrêmement surpris, en apprenant que » la Flotte Hollandoise étoit retournée à Batavia.

Hogenhoek, après avoir bu avec eux une ou deux tasses de thé, prit congé de l'Assemblée & fut reconduit jusqu'à la porte du Château. Le lendemain le Gouverneur, à qui il rendit une visite, lui fit des reproches du départ trop précipité de la Flotte. Cinq ou six jours de retardement, ajouta cet Officier, l'auroit mise en état de rendre témoignage au Roi de Batavia des faveurs extraordinaires de l'Empereur. Il se plaignit que depuis deux ans l'Amiral avoit affecté tant de précipitation, qu'il étoit toujours parti sans prendre congé de personne. On en étoit choqué, dit-il encore, & l'on se proposoit d'en écrire au Roi de Batavia.

Le 6, quelques Marchands Chinois vinrent examiner les marchandises qui restoient aux Façteurs de Hollande, & leur demanderent combien ils vou- loient vendre ce reste. Ils tirent beaucoup lorsque les Façteurs exigèrent le même prix que du tems de Noble. Leur réponse fut que les tems étoient chan- gés, & que les marchandises Hollandoises avoient été plus chères alors, parce que c'étoit la première fois qu'on en voyoit à la Chine depuis qu'il avoit été défendu aux Chinois d'en acheter, sous peine de mort. Enfin, concluant que le prix devoit diminuer, ils offrirent huit taëls pour de l'ambre qui valoit douze florins; dix-huit taëls pour vingt-trois reaux de camphre, six taëls pour l'aune d'écarlate, &c. avec promesse de faire ce payement en soie crue, au prix courant du Marché. Hogenhoek demanda quelque tems pour délibérer. Dans l'intervalle, Li-po-vi étant venu dans la Ville, envoya prendre une pièce de serge pour s'en faire une tenre. Les Façteurs Hollandois en deman- derent quarante taëls; mais le Général répondit que si c'étoit le prix convenu entre les Marchands, il ne devoit payer que trente-huit taëls, parce que la serge étoit pour son propre usage. On fut obligé de le satisfaire.

Le 12 Hogenhoek étant allé voir le Général, cet Officier lui dit que l'Em- pereur avoit ordonné que sa Flotte joignît celle des Hollandois pour sou- mettre l'Isle de Tay-wan; faveut dont il n'y avoit pas d'exemple sous le Gou- vernement Chinois & Tartare, & qui demandoit nécessairement que les Hol-

landois envoyaient un Ambassadeur à la Cour pour en témoigner leur reconnaissance ; & que les Officiers de Sa Majesté Impériale l'ayant informée que le *Hou-hou* précédent (15) étoit allé à Batavia pour se faire revêtir de cette commission, il ne conviendrait point qu'un autre fût renvoyé à sa place. Hogenhoek répondit qu'il ne pouvoit point assurer que Noble fût choisi, ou qu'il consentit à revenir. Cette réponse parut déplaire beaucoup au Général. Il tourna son chagrin sur le départ précipité de Bort ; & lui reprochant d'être cause que les Rébelles n'avoient pas été tout-à-fait réduits, il l'accusa d'avoir feint que sa commission étoit limitée. Hogenhoek se rendit de-là chez le Gouverneur, où il étoit invité à dîner. En chemin il rencontra un Mandarin qui venoit le presser de faire plus de diligence, parce que le dîner étoit prêt & que les Commissaires Impériaux étoient à l'attendre. Il trouva le Gouverneur assis au-dessous d'eux. Les sièges étoient couverts de damas brodé en or. Les Commissaires lui firent des excuses de ne lui avoir point rendu leur visite, parce qu'ils n'avoient point encore exécuté leur commission. On vit paraître aussi-tôt le dîner, qui fut composé de trente-six services.

Peu de jours après, les Mandarins de la suite des Commissaires se rendirent au Magasin Hollandois, pour augmenter le prix des soies. Ils déclarèrent au Facteur qu'ils avoient appris que les Hollandois en avoient acheté une quantité fort considérable & l'avoient fait passer à Batavia ; que cette entreprise étoit contraire aux Ordonnances de l'Empereur, mais qu'on vouloit bien fermer les yeux en faveur de leurs services ; que les Commissaires Impériaux avoient même apporté une provision de soie, & qu'ils se flattoient que le Facteur ne refuseroit pas de l'acheter d'eux ; sans quoi ils étoient les maîtres d'engager le Viceroy, le Général & le Gouverneur à lui défendre d'en acheter d'autres sans la permission de l'Empereur. Le Facteur répondit comme il avoit déjà fait dans la même occasion.

Le 10, Hogenhoek alla complimenter le Viceroy, qui étoit revenu de Tong-sua & de La-moua, après avoir conquis ces deux Îles. Dans l'entretien, ce Seigneur renouvela ses plaintes sur la conduite de l'Amiral Bort, qui étoit parti sans lui en donner d'autre avis que par une Lettre, & qui la lui avoit même envoyée si tard qu'il n'avoit point eu le tems d'y répondre. Il ajouta qu'étant peu satisfait du caractère de l'Amiral, il souhaitoit qu'on lui donnât bien-tôt un successeur. Hogenhoek répondit que ce choix dépendoit entièrement du Roi de Batavia.

Cependant la Lettre de l'Empereur demeurait fermée, dans l'absence du Viceroy & du Général. Mais étant arrivés tous deux dans la Ville, le 21 au soir, ils firent avertir les Hollandois, par un Mandarin, de se rendre le lendemain chez le Pou-tyen-tya de l'Empereur. Hogenhoek y trouva le Général, le Gouverneur & les Mandarins, qui attendoient le Viceroy. Bien-tôt ce Seigneur parut avec les Commissaires Impériaux, qui apportèrent la Lettre & les présents, composés de mille taëls d'argent & de soixante pièces de soie & de brocard. La Lettre étoit enveloppée dans une écharpe jaune, & placée dans une petite armoire en forme de Temple, ornée de figures & richement dorée. L'armoire étoit portée sur le dos de huit hommes, avec deux bâtons

(15) C'est-à-dire, Président. Il donnoit ce titre à Noble, Chef précédent des affaires Hollandoises.

MONTAGNE.
1604.

Festin que le
Gouverneur
donne à Hogen-
hoek.

Artifices des
Mandarins pour
vendre leurs
soies.

Conférence
d'Hogenhoek
avec le Viceroy.

La Lettre de
l'Empereur est
remise aux Hol-
landois.

Circonstances
de cette cérémo-
nie.

MONTANUS.
1664.

verniss à la Japonnoise, & la livrée des porteurs étoit rouge & jaune. Ils étoient suivis de quatre personnes, qui portoient cinq ou six tables rouges à la Japonnoise, couvertes de damas, sur lesquelles étoient étalés les présens. Les Commissaires suivoient à cheval, avec un cortège de plusieurs Nobles. Celui qui fermoit la marche avoit autour de lui une vingtaine de personnes qui battoient du tambour, ou qui jouoient de diverses sortes d'Instrumens. A l'entrée de cette procession, Hogenhoek fut averti par le Général de baisser la tête & le corps pour la saluer. Elle continua de s'avancer jusque dans la grande salle, où le Viceroy & les autres Grands étoient déjà placés; mais ils le leverent pour délibérer quelques momens ensemble. Ensuite Hogenhoek reçut ordre de se mettre à genoux, & de demeurer dans cette situation pendant qu'on fit la lecture de la Lettre, après quoi le premier Commissaire la lui mit sur le bras, & l'obligea de baisser plusieurs fois la tête sans quitter la même posture. On lui fit faire les mêmes révérences pour les mille taëls & pour les étoffes.

Comment la Lettre est portée au logement des Hollandais.

Les Grands, que l'Auteur appelle Leurs Excellences, prirent place ensuite sous un dais. Ils inviterent Hogenhoek à s'asseoir près d'eux, & firent apporter un pot de lait, mêlé de beurre de Peking & de farine de fèves. Le Viceroy se retira le premier. Il fut suivi du Général, qui le fut immédiatement des Commissaires, comme eux des Hollandais & des Gouverneurs. Hogenhoek fit porter la Lettre Impériale sur l'épaule d'un de ses gens, & les présens sur des palanquins. Les rues étoient remplies d'une foule de spectateurs, barrant du tambour ou jouant des Instrumens. En arrivant à son logement, il y fut reçu par deux Kou-tyen-tye de l'Empereur, avec trois décharges de mousqueterie; & les tambours battirent une heure entière devant la Lettre. Mais leur vûe n'étoit que d'obtenir quelques piécés d'argent. On conseilla au Directeur Hollandois d'être un peu plus libéral que Noble ne l'avoir été l'année précédente, & d'aller faire ses remerciemens le lendemain aux Commissaires Impériaux, parce qu'il étoit rarement arrivé jusqu'alors que les présens de l'Empereur eussent été si magnifiques. Sa Lettre commençoit par cette Formule Chinoise: *Moi, KONG-HI, j'envoie cette Lettre à Baltazar, Amiral Hollandois.* Elle ne contenoit que des remerciemens pour les derniers services que l'Amiral Bort avoit tendus aux Tartares. Hogenhoek se crut obligé de se rendre le lendemain avec toute sa suite chez le Viceroy, chez le Général & chez les Commissaires de l'Empereur, pour leur déclarer qu'il étoit peu satisfait d'une Lettre où l'on ne parloit pas du Commerce & de l'établissement des Hollandais, ni de la jonction des Tartares avec leur Flotte pour la conquête de Tay-wan. Il ne dissimula point qu'après tant de promesses, l'oubli de cet article justifioit toutes les plaintes que l'Amiral avoit faites de leur inconstance. Il leur reprocha de n'avoir pas été fidèles à leurs engagements sur le moindre article. Enfin, il leur déclara que le Roi de Batavia prendroit en fort mauvaise part qu'on n'eût retenu ses Ministres pendant deux ans que pour les amuser par des paroles.

Réponse du Viceroy.

Le Viceroy répondit d'un air mécontent, qu'à la vérité l'Empereur avoit promis aux Hollandais de leur accorder quelques permissions de commerce, mais qu'il avoit exigé d'eux une ambassade de deux en deux ans; que les Tartares ne manquoient pas de se joindre à leur Flotte lorsqu'elle seroit

revenue de Batavia; que si le Roi de Batavia envoyoit un Ambassadeur, on le feroit conduire immédiatement à Peking, avec des lettres de recommandation; qu'alors les Hollandois pouvoient compter d'obtenir une permission constante de venir à la Chine pour le commerce, & la possession d'une Île ou de quelqu'autre terrain pour leur établissement. Hogenhoek reçut la même réponse du Gouverneur de Hok-syeu. Mais le Général Lipovi déguisa moins son ressentiment. Il déclara que des présens aussi magnifiques que ceux de l'Empereur, & l'honneur d'une lettre scellée, dans laquelle il attribuoit ses victoires à la Flotte de Hollande, étoient des faveurs si importantes & si singulières, que les Hollandois devoient en être contents, quand ils n'en obtiendroient pas d'autres.

Hogenhoek répondit qu'il étoit extrêmement touché des bontés de l'Empereur, mais que dans tous les lieux où les Hollandois avoient la permission de commercer, ils recevoient de tous les Princes des lettres scellées, qui ne servoient pas plus à leur sûreté qu'à celle des Gouverneurs du Pays; que pourtant leur commerce dans toutes les parties du monde, non-seulement ils n'étoient limités nulle part pour le tems, mais ils recevoient des caresses dans les Régions qu'ils fréquentoient, ils s'y rendoient aussi souvent qu'ils le jugeoient à propos, & ne se conduisoient entr'eux que par leurs propres loix. Le Général répliqua, d'un ton irrité, que chaque Pays avoit ses usages, & que tels étoient ceux de la Chine; que si les Hollandois ne goûtoient pas la proposition d'envoyer un Ambassadeur tous les deux ans, ils avoient la liberté de demeurer chez eux, mais que s'ils manquoient à cette condition dans le tems limité, ils devoient s'attendre à tirer peu de satisfaction de leurs voyages. Une réponse si vive échauffa la hardiesse du Directeur Hollandois jusqu'à lui faire répliquer, que ce langage convenoit moins au Général, qu'à tout autre, puisque c'étoit lui-même qui s'étoit engagé à faire venir de la Cour des lettres scellées & conformes aux vûes des Hollandois; & qu'au fond, l'honneur lui en avoit fait une loi, puisqu'après tant de peines & de soins pour rendre service aux Tartares, ils ne demandoient point d'autre récompense que la liberté du commerce. Cette fermeté parut faire beaucoup d'impression sur l'assemblée. Après avoir gardé quelques momens le silence, le Viceroi changea de discours, & demanda des nouvelles de Noble. Aussi-tôt le Général en prit occasion d'affirmer, qu'au retour de Noble les Hollandois obtiendroient tout ce qu'ils avoient proposé; mais il ajouta qu'ils devoient être un peu plus généreux dans leurs gratifications à l'égard des Agens du Pays. Hogenhoek, s'adressant au Viceroi, le pria de régler lui-même ce qu'il falloit donner de plus. Ce Seigneur répondit que les Hollandois devoient se consulter là-dessus & faire ce qui leur paroîtroit convenable. Après cette conférence, le Directeur se rendit chez les Commissaires Impériaux; & dans l'entretien qu'il eut avec eux sur le commerce, il leur témoigna qu'il s'étoit flatté de recevoir, par leurs mains, des lettres plus conformes à ses espérances. Ils lui répondirent qu'ils avoient apporté au Viceroi, au Général & au Gouverneur l'ordre de recevoir favorablement les Ambassadeurs Hollandois, & de les faire conduire immédiatement à la Cour. Ils ajoutèrent que non-seulement le commerce seroit alors libre & ouvert, mais que s'il déviât quelque chose de plus pour l'intérêt de sa Nation, ils ne dou-

MONTAGNE.
1664.

Discours brefque
du Général Li-
povi.

Il continue sur
la même note.

Les Officiers
Tartares s'adres-
sèrent.

Conclusion du
discours.

MONFANS.
1654.

Préfens des
Hollandois.

Fête Chinoïse
à son origine.

Le Président Li-
povi, & son conseil
assés.

Les Hollandois
font leur pays
de leur prisonniers.

Leur dévotion
avec le p. v. pour
la libération de leurs
prisonniers.

toient pas qu'il ne l'obtint facilement de Sa Majesté Imperiale, qui avoit conçu pour les Hollandois autant d'affection que d'estime. Enfin, ils lui promirent d'employer leur crédit à la Cour, pour leur faire accorder une permission de commerce aussi constante qu'ils la désiroient.

Hogenhoek ne pensa le lendemain qu'à délivrer ses présens. Celui qu'il destinoit au premier Commissaire étoit composé de vingt-deux aunes d'écarlate, d'une demie chaîne de corail sanguin, qui pesoit vingt-six onces, de deux pièces de perpétuane colorée, six pièces de toile, & quatre épées fort riches. Il donna au second dix-sept aunes d'écarlate, une demie chaîne de corail du poids de quatre onces, deux pièces de perpétuane, quatre pièces de toile & deux épées. Les Mandarins & les autres Officiers du cortège reçurent aussi des présens proportionnés à leur qualité.

Le 29, les Hollandois assistèrent à la fête de *Pi-tou*, qui est célébrée, dans toute l'étendue de l'Empire, par des jeux & des combats sur l'eau. Les Barques qui servent à cette solennité sont ornées de peintures, de tapis & de banderolles de soie. On raconta au Directeur qu'un Gouverneur de *Paracelles*, Isle remplie d'or & d'argent, & féconde en toutes sortes de biens, ayant prédit qu'elle seroit engloutie par les flots, se sauva sur la Côte de la Chine avec ses amis & tous ceux qui eurent de la confiance pour sa prédiction. L'Isle s'abîma peu de jours après son départ. C'est assez pour le faire regarder comme un Prophète, ou comme un Dieu de la mer, à l'honneur duquel on se crut obligé d'établir une fête.

Le 30, un Mandarin vint prier Hogenhoek de la part du Général Lipovi, de se trouver le lendemain de bonne heure chez les Commissaires Impériaux. En y arrivant, il les trouva occupés à plier leur bagage, & sur-tout à lier, deux à deux, sept ou huit cens Esclaves des deux sexes, du butin des Isles de *Que-moui* & d'*A-moui*. A leur départ, ils remercièrent le Directeur de ses présens, mais ils parurent douter que l'Empereur leur permit de garder tant de richesses. Hogenhoek but avec eux à la santé de Sa Majesté Imperiale, dans un grand verre, qui fit plusieurs fois la ronde. C'étoit du vin d'Espagne, qu'il avoit fait apporter. Les Commissaires admirèrent beaucoup l'excellence de cette liqueur, & prièrent Hogenhoek d'en faire boire un verre aux principaux Officiers de leur cortège, pour les mettre en état d'en parler à Peking. Le jour suivant, Lipovi fit renir les portes de sa maison fermées, pour déclarer la résolution qu'il prenoit de renoncer aux affaires. Son grand âge, & les instances de sa femme, qui étoit Tante de l'Empereur, lui avoient fait demander la permission de retourner à Peking, quoique le Conseil d'Etat l'eût nommé Gouverneur de trois des plus grandes Provinces de l'Empire.

Depuis deux mois on s'étoit dispensé de fournir aux Hollandois les sommes assignées pour leur table. Il s'en plaignirent d'abord au Gouverneur de *Hok-kyeu*; mais ne tirant aucun fruit de leurs plaintes, il les adressèrent au Viceroi & au Général, qui parurent fort mécontents des Officiers chargés de ce soin. Ils ordonnèrent que les arrérages fussent payés dès le jour suivant, & qu'à l'avenir le paiement de la pension se fit exactement à la fin de chaque mois. Hogenhoek demanda aussi, de la part du Roi de *Baravia*, qu'on lui rendit enfin les Prisonniers Hollandois qui avoient été renvoyés de *Formosa*. Mais le Général lui fit dire qu'ayant écrit là-dessus à *Tsy-kan-tya*, il avoit

reçu pour réponse que les Prisonniers, sans en excepter quelques petits Nègres qui avoient été pris avec eux, *aimoient mieux être coupés en pièces*, que de retourner dans leur Patrie. Hogenhoek témoigna fort vivement que le langage qu'on leur attribuoit ne pouvoit lui paroître vraisemblable, lorsqu'ils le faisoient presser tous les jours de leur procurer la liberté. Il n'ignoroit pas, ajouta-t-il, que depuis qu'il avoit commencé à solliciter pour eux ils avoient été chargés de fers & plus étroitement resserés. Enfin, il se plaignit ouvertement que Tsyé-kau-tsyé en imposoit par de faux rapports. Le lendemain, écrivant à Lipovi sur le même sujet, il lui déclara que si les Prisonniers n'étoient pas délivrés, il ne répondoit pas des troubles que cette injustice pouvoit causer. Cet avis fut regardé comme une menace. Le Général répondit que les Hollandois devoient sçavoir qu'il dépendoit de lui d'en user bien ou mal avec eux, & qu'il le prioit d'employer d'autres expressions, ou de ne plus paroître devant lui. Heureusement le Secrétaire du Viceroi, tendant une visière au Directeur, fut informé de ce différend, & promit d'en parler à son Maître. Ses bons offices & l'entremise du Viceroi reconcilièrent enfin Hogenhoek avec Lipovi.

Le 6 de Juiller, on vit partir le Kon-bon, ou le Gouverneur de Hok-syue, avec un Corps de Troupes, pour aller faire le siège du Château de Tiolo, où le vieil *Ova-Tonge*, Officier de soixante-dix ans, commandoit trois mille hommes qui avoient résisté aux Tartares depuis le tems de Ching-chi-long, pere de Koxinga. Deux jours après, Tsyé-kan-tsyé se rendit à Jen-ping, dont il avoit été nommé Gouverneur contre l'inclination des Habitans. On lui laissa quatre ou cinq cens Soldats & quatre-vingt Jones, qui devoient accompagner les Hollandois, au recout de leur Flotte, pour la conquête de Tay-wan.

Dans le cours du même mois les Marchands de Nan-king, qui étoient venus avec leurs soies crues de la Province de Che-kyang, les portèrent à Sink-syan, sans paroître dans le canton de Hok-syue; ce qui nuisit beaucoup aux espérances des Hollandois. Ensuite Hay-tan-kon, Gouverneur de Synk-syue, & d'autres Seigneurs intéressés au commerce, n'osant faire partir ouvertement des marchandises défendues, pour le Japon, les Manilles & Tay-wan, eurent recours à ce stratagème : Ils firent embarquer en plein jour des marchandises ordinaires; & lorsque la cargaison fut achevée, ils publièrent adroitement qu'on avoit vû paroître quelques Bâtimens ennemis sur la Côte. Aussi-tôt tous les Jones furent déchargés, sous prétexte de les envoyer contre l'Ennemi. Mais les Seigneurs Marchands ayant profité des ténèbres de la nuit pour y faire porter leurs soies de contrebande, les firent partir le lendemain à la pointe du jour. Ces ruses ne se pratiquent point sans la participation des Officiers de la Douane, qui sont gagnés par des présents, ou forcés de se taire par la crainte.

Le 17, il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de pluies impétueuses, qui durèrent neuf jours sans interruption & qui causèrent beaucoup de ravages dans la Province. Une partie des maisons de Hok-syue fut abbatue par la violence des torrens, & vingt personnes y furent noyées. Tout le Fauxbourg de Lam-thay (16) fut inondé jusqu'à la hauteur du genou. La Ville

(16) C'est un Fauxbourg de Hok-syue.

MOÏTANGS.
1664.

Evenemens du
Pays.

Commerce pro-
hibé de la loue
crue.

Furieuse tempête
& ses effets.

MONTANUS.
1604.

de Sink-syeu, qui fut la plus maltraitée, perdit quatre mille Habirans. L'eau monta jusqu'à douze ou quinze pieds dans le Fort, & des Villages entiers furent entraînés aux environs. On estima la perte de la soie crüe, dans cette seule Ville, à deux mille quatre cents pikois; ce qui en fit monter le prix jusqu'à deux cents taëls.

Lipovi est nommé
Conseiller
d'Etat. Ce que
cet Office lui
valoit.

Le 29, Hogenhoek se crut obligé de visiter le Général Lipovi, qui étoit indisposé. Il en fut reçu fort civilement. Ce vieux Seigneur lui demanda pourquoi la Flotte Hollandoise tardoit si long-tems. Il ajouta qu'aussi-tôt que l'Amiral seroit arrivé aux Isles Piscadores, le grand Mandarin *Hay tan-kon*, Gouverneur de Sink-syeu, *Tjye-te-toc*, & deux autres Officiers avoient ordre de s'y rendre pour tenir conseil avec lui. Trois semaines après, les Hollandois furent informés que le Général avoit reçu la permission de retourner à la Cour, & qu'il étoit nommé Conseiller d'Etat. Mais cette dignité lui coûtoit huit tonnes d'or (17) & quantité de riches présens. Ils apprirent aussi que les Jones d'*An-pi-kya* en avoient enlevé un de *Hay-tan-kon*, qui revenoit des Manilles chargé de cent cinquante mille raux (18) d'Espagne, tandis que de son côté *Hay-tan-kon* avoit pris sur *An-pi-kya* neuf Jones chargés de riz, qu'il avoit fait conduire à *Tsan-cheu*, où ce grain étoit à fort haut prix. L'Auteur ne put comprendre d'où venoient ces hostilités, entre gens qui commerçoient d'ailleurs ensemble, l'un en soie & en cotons, l'autre en riz.

Hogenhoek est
élevé à divers
degrés le Viceroi.

Le 24, Hogenhoek s'étant rendu avec tout son cortège chez le Viceroi, qui l'avoit invité à dîner, trouva la salle de l'audience remplie de Mandarins & de Seigneurs. Le Viceroi étoit assis sur une sorte de Trône. Il portoit au cou une chaîne d'or, à laquelle étoit attachée une paire de chapeliers (19). Après quelques momens de silence, il apprit au Directeur qu'il avoit reçu la réponse de Sa Majesté Imperiale aux lettres qu'il avoit écrites depuis plus de trois mois en faveur des Hollandois, mais dont il n'avoit pas voulu leur parler, parce qu'il s'étoit cru sûr d'obtenir sa demande. Elle consistoit à faire envoyer au Roi Matzuiker un présent de deux mille taëls d'argent & de cent pièces de brocat d'or; faveur qui étoit accordée. Mais l'Empereur envoyoit en même-tems deux Mandarins, dans la seule vue de demander si Batavia étoit gouverné par deux Ongs (20) ou par un seul. Cette difficulté venoit de la différence des deux lettres que Sa Majesté avoit reçues de Matzuiker. Celle qui avoit été envoyée par Canton portoit simplement le nom de Matzuiker Gouverneur général; & celle qui étoit venue par *Hok-syeu* étoit aux noms du Capitaine More & de Jean Matzuiker. Il ne fut pas difficile à Hogenhoek d'éclaircir l'embarras de la Cour. Il répondit au Viceroi que *Matzuiker* étoit le nom du Gouverneur général, & que *Capitains More* n'étoit qu'un titre, qui lui avoit été donné par les Indiens, pour signifier qu'il étoit le Chef ou le Maître. Le Viceroi continua de lui demander combien de Conseillers ou de Sous-Gouverneurs Matzuiker avoit sous ses ordres. Dix-sept ou

Idee qu'il y don-
ne des Rois &
des Vicerois de
Hollande.

(17) Les Hollandois entendent par une tonne d'or, cent mille florins.

(18) Il fut sans doute entendre piastres, ou pièces de huit, sans quoi la somme seroit médiocre.

(19) On a déjà vu que les Chinois en font usage pour leurs Prières. Ogilby les appelle des *Avemarys*.

(20) Ce mot signifie Roi.

dix-huit,

dix-huit, répondit Hogenhoek. « Comment ? reprit le Viceroy avec beaucoup de coup d'étonnement. Ce que vous me dites est-il possible ? Je n'aurais jamais cru que l'Ong de Batavia eût un si grand nombre de Vicerois sous lui (21). Le Directeur, souriant d'un air modeste, répondit qu'il ne disoit rien que de certain, & nomma la plupart de ces Vicerois prétendus. Alors, dit l'Auteur, le Viceroy jeta un regard ferme sur tous ses Conseillers, qui baillèrent la tête par respect pour le Roi de Batavia & pour tous les Vicerois Hollandois. Ensuite l'ordre fut donné de servir le dîner, & toutes les tables furent apportées, avec beaucoup de variété dans les mets. L'humeur du Viceroy parut plus gaie qu'elle n'étoit ordinairement. Il but plusieurs sanrés, & le festin fut accompagné de comédie & de musique. A la fin on apporta trois grands vases, composés de cornes de rhinoceros, dans lesquels Hogenhoek & un autre Facteur qui l'accompagnait, furent obligés de boire trois fois à la santé du Viceroy. En se levant pour prendre congé de ses hôtes, ce Seigneur leur dit que dans trois jours il devoit rendre compte à l'Empereur des discours qu'ils avoient tenus, & qu'il les prioit encore de ne rien avancer d'incertain, parce que la moindre fausseté déplairoit beaucoup à Sa Majesté & au Conseil. Hogenhoek l'assura qu'il n'avoit rien dit que de vrai, & se retira fort satisfait de l'opinion qu'il avoit donnée de sa Nation.

Le 25, il fut traité avec la même distinction par le Général Li-po-vi. Le jour suivant, les deux Commissaires de Peking vinrent lui demander, dans son logement, le nom & les titres de Matzuiker ; non, lui dirent-ils, qu'ils n'en fussent déjà bien instruits par le Viceroy & le Général, mais parce qu'ils étoient bien-aise de les entendre lui-même, pour en rendre un compte plus exact à l'Empereur. Le 27, la mere de Koxinga & Sybia son frere, arrivèrent à Hok-syeu & demanderent des guides pour se rendre à Peking, où la crainte de quelques nouveaux troubles faisoit desirer à l'Empereur qu'ils allaissent s'établir. Ils s'étoient soumis aux Tartares avant l'arrivée de la Flotte Hollandoise. Le lendemain Hogenhoek, averti du départ des Commissaires par le Général Li-po-vi, leur rendit les devoirs ordinaires, auxquels il joignit quelques présens. Il donna au premier vingt-cinq taëls d'argent, envelopés dans un papier ; quinze au second ; sept au Hérault & cinq pour être distribués entre les gens de la suite. On lui avoit dicté les termes de son compliment : Il dit aux Commissaires qu'il avoit vendu toutes ses marchandises, & que le présent qu'il les prioit d'accepter étoit pour leur acheter du tabac pendant le voyage (22).

MONTANUS.

1664.

Respect des Chinois pour ces grands noms.

La mere de Koxinga & son frere sont appelés à Peking.

Présens de Hogenhoek aux Commissaires.

(21) Il n'est pas surprenant que les Portugais donnassent quelque sujet de plainte aux Marchands de Hollande, en expliquant la

vérité.

(22) Montanus, *ubi sup.* p. 191. & suiv.



MONTANUS.
1664.

CHAPITRE IV.

Voyage du Seigneur VAN - HOORN, Ambassadeur Hollandois à la Chine & dans la Tartarie orientale.

Projet d'une
nouvelle Ambas-
sade des Hollan-
dois.

Suivre de l'Ambas-
sadeur.

Naviga-
tion de
l'Ambassadeur.
Sa réception sur
la Côte de Fo-
kyen.

LE Gouverneur & le Conseil de Batavia pensoient peu à renvoyer leur Flotte à Fo-kyen, comme l'Amiral Bort l'avoir fait espérer au Viceroi *Sing-la-mong*; mais après de longues délibérations sur les intérêts de leur Commerce, ils se déterminèrent à tenter encore une fois la Cour de Peking par une magnifique Ambassade & de riches présens, pour obtenir, s'il étoit possible, un libre accès dans un Pays dont ils se promettoient tant d'avantages. *Peter Van-Hoorn*, Conseiller-privé & Trésorier de l'Inde, fut destiné à cette importante entreprise, avec une suite de vingt personnes. On lui donna, pour premier Conseiller d'Ambassade, *Constantin Noble*, qui fut revêtu en même-tems de la qualité de Directeur du Commerce à *Hok-kyeu*, ou *Fu-cheu-fu*, Capitale de la Province de Fo-kyen (23). *Jean Putmans* fut nommé Facteur & Maître des cérémonies; *Jean Vander-Doer*, Secrétaire, & *Gysbert Ruwariot*, Maître-d'hôtel. Le reste du cortège consistoit en six Gentilshommes, un Chirurgien, six Gardes, deux Trompettes & un Cuisinier. Si l'Ambassadeur mouroit dans le voyage, Noble fut nommé pour lui succéder. Enfin, pour donner plus d'éclat à l'Ambassade, on fit équiper six Vaisseaux, qui furent chargés de présens & de marchandises. On y mit un grand nombre de Soldats & de Matelots. Plusieurs Chinois, établis depuis long-tems à Batavia, prirent cette occasion pour retourner dans leur Patrie. La Flotte mit à la voile le 4 de Juillet (24) 1664.

La mousson d'Est, où l'on étoit alors, rendit la navigation si douce, qu'on arriva le 5 d'Août dans le Port de la Rivière de *Hok-kyeu* (25), où bien-tôt un Tartare, envoyé par le Gouverneur de *Min-ja-zen* (26), vint prendre des informations à bord, & raconta pour première nouvelle que le Général *Li-po-vi* étoit mort. Le jour suivant, un Mandarin vint demander si la Flotte apportoit un Ambassadeur, & s'offrir dans cette supposition à porter les Lettres d'avis au Viceroi *Sing-la-mong* & au nouveau Général, qui se nommoit *Syang-po-vi*. On accepta ses services. Le 7, trois autres Mandarins vinrent proposer diverses questions, & demanderent en particulier à voir les présens. Mais on les pria de modérer leur curiosité jusqu'au lendemain. Dans l'intervalle, le Secrétaire & l'Interprète de l'Ambassadeur, qu'on avoit envoyés à *Hok-kyeu* avec le premier Mandarin, avoient remis les Lettres au Viceroi, au Général & au Gouverneur. Aux questions qu'on lui avoit faites, il avoit ré-

(23) On a remarqué, dans le Journal, précédant, que *Hok-kyeu* est la même chose que *Chang-chen-fu*; & que *Chang-chen-fu* n'est autre chose que *Sink-kyen* ou *Chin-chen*, ou *Chin-zen*, suivant les différentes manières dont on le trouve écrit.

(24) Dans un autre endroit l'Auteur met

Juin.

(25) Quelques Vaisseaux jeterent l'ancre entre ce Port & *Fiu-hay*.

(26) Dans la Carte des Jésuites c'est *Min-yan-chong*, près de *Fu-cheu-fu*; ce qui prouve que cette dernière Ville est la même que *Hok-kyeu*.

pondu que les Hollandois n'étoient venus qu'en Ambassade & qu'ils n'avoient aucun dessein d'attaquer l'Isle Formose.

On passa quelques jours sans aucune communication avec la terre. Le 16, quatre Mandarins apportèrent à l'Ambassadeur, de la part du Général & du Gouverneur, cent-vingt canistres de riz, qui font la mesure d'environ quatre tonneaux; trente couples de chapons, un grand nombre de canards, quarante grands flacons de liqueurs, six bœufs gras, vingt porcs, trente oyes & une centaine de limons d'eau. Mais comme le Viceroi n'avoit pas de part à ce présent, on sçut qu'il avoit fait éclater quelques mouvemens de jalousie. Cependant le 21 il envoya deux Mandarins à bord, pour amener l'Ambassadeur au rivage. Van-Hoorn demanda deux jours pour ses préparatifs. Le 23 il commençoit à s'embarquer sur deux Barques de plaisir qu'on lui avoit amenées dans cette vûe, lorsqu'ayant remarqué qu'elles ne suffisoient pas pour transporter les équipages & les gens de sa suite, il pria les Mandarins de lui en procurer une de plus. Cette grâce lui fut refusée, quoiqu'on lui en eût d'abord offert autant qu'il en auroit besoin. Dans le ressentiment qu'il en eut, il diraux Mandarins qu'ayant eu meilleure opinion du Gouvernement de leur Pays, il s'étonnoit de les voir manquer si-tôt à leurs promesses; & les menaçant d'envoyer demander à Hok-syeu des ordres par écrit, il les obligea, par cette crainte, de faire venir sur le champ un troisième Jonc.

Le convoi s'éloigna de la Flotte à midi, & descendit à trois heures au rivage de *Min-ja-zen*. Le Gouverneur de cette Place s'étant dispensé, sous prétexte d'une indisposition, de venir complimenter l'Ambassadeur, ne laissa pas d'envoyer quelques-uns de ses Officiers pour fouiller le bagage. Mais l'Ambassadeur s'y opposa d'un air ferme, en déclarant que les Mandarins lui avoient promis que les équipages passeroient sans être fouillés, & qu'il étoit résolu de retourner plutôt à bord que de souffrir de telles insultes. On cessa de le presser. Le soir, étant parti de *Min-ja-zen*, il fut forcé, par le reflux, de jeter l'ancre à *Lam-thay*. Au retour de la marée il remit à la voile, & vers la pointe du jour il arriva au pont de *Lam-thay*. Les Mandarins y descendirent, pour avertir le Général; & quelques domestiques de l'Ambassadeur prirent terre aussi, pour lui faire préparer une maison.

Le 24, les Mandarins ayant reparu sur la rive avec des chevaux, l'Ambassadeur fut conduit d'abord chez le Viceroi, ensuite chez le Général, & de-là chez le Gouverneur. Ils le reçurent tous avec de grands témoignages de considération & d'amitié. La même nuit un orage terrible brisa, contre le pont de *Lam-thay*, le Jonc sur lequel on avoit chargé toutes les commodités nécessaires pour le voyage; mais la plus grande partie de la cargaison fut sauvée. Peu de jours après il s'éleva un orage plus dangereux à l'audience du Général, c'est-à-dire, une querelle, à l'occasion des présents & des marchandises, dont ce Seigneur exigeoit qu'on lui accordât la vûe. Les Hollandois refusant de les débarquer, il en témoigna son mécontentement dans des termes fort vifs, mêlés néanmoins de quelques marques d'amitié. Mais ce différend fut bien-tôt apaisé par la prudence de l'Ambassadeur & par un présent, pour lequel on lui apporta trois cens taëls d'argent, qu'il renvoya civilement au Général (27).

(27) Montanus, *ubi sup.* p. 203. & suiv.

MONTANUS.

1664.

Préens qu'on lui fait à bord.

Sa querelle avec un Mandarin.

Il se rend à Hok-syeu.

Orage violent.

Querelle avec le Général.

MONTANUS.

1664.
Proposition pour
de la soie crue.

Le 3 de Septembre, deux Facteurs du Viceroi vinrent avertir Noble, de la part de leur Maître, que si les Hollandois vouloient acheter une grosse quantité de soie crue, il engageroit le Général à les favoriser, parce que l'exportation des soies étant défendue plus rigoureusement que jamais, la Cour avoit envoyé dans les Provinces maritimes cinq Mandarins, pour veiller à l'observation de cette loi. Mais ces Facteurs demandant pour chaque pikol deux cens taëls, c'est-à-dire, un prix jusqu'alors sans exemple, Noble leur répondit que s'il étoit disposé à changer ses marchandises pour de la soie crue, il n'avoit aucune envie de la payer si cher. Le 6 Août, un Vaisseau de la Flotte Hollandoise, arrivé de Que-long, apporta pour nouvelles que trois ou quatre mois auparavant les Chinois Koxingans avoient assiégé le Fort de cette Ile, & qu'ils avoient été repoussés avec beaucoup de perte.

Chevaux &
bœufs pour l'Em-
pereur.Les Hollandois
& les Chinois se
présentent mutuel-
lement leurs Mé-
decins.

La passion que le Viceroi & le Général avoient de voir les présens (28)*, sur-tout les chevaux & les bœufs, fit enfin consentir l'Ambassadeur à faire débarquer ces animaux au pont de Lam-thay, qui est un des faubourgs de Hok-fyeu. Ils furent conduits aux Palais de ces deux Seigneurs, où l'admiration s'attacha particulièrement aux bœufs. Le Viceroi & l'Ambassadeur se trouvant attaqués, dans le même tems, de la colique, le premier fit prier l'autre de lui envoyer son Chirurgien, & l'autre s'adressa au Général pour lui demander le secours de son Médecin. Il paroît qu'ils reçurent tous deux, d'une main étrangère, plus de soulagement qu'ils n'en avoient trouvé dans l'art de leur propre Nation. Cependant le Général & le Viceroi n'étoient pas satisfaits qu'on n'eût pas débarqué tous les présens, quoique l'Ambassadeur apportât pour excuse qu'attendant de jour en jour l'ordre de partir pour Peking, les caisses ne devoient souffrir aucun dérangement qui pût retarder le départ.

Vaisseaux An-
glois arrivés sur
la Côte.

Le 15, on apprit qu'il paroïssoit aux environs de *Que-moui* & d'*A-moui* neuf Vaisseaux Anglois, qui venoient demander la liberté du Commerce sur la Côte de Fo-kyen, après avoir été refusés à Canton, où ils avoient offert quatre cens taëls d'argent pour l'obtenir.

Difficulté pour
les passeports.

Enfin l'Ambassadeur se détermina le même jour à faire débarquer les présens, dans l'espérance qu'il seroit permis à ses Facteurs de vendre une partie de leurs marchandises. Il fit demander en même-tems un passeport pour envoyer librement une Chaloupe au rivage, dans la seule vue d'apprendre chaque jour l'état des affaires, parce que les gens étoient gardés de si près sur les Jones, qu'on ne leur permettoit pas d'en sortir. Le Général en promit un, mais à condition qu'il seroit renouvelé tous les jours; & malgré cette promesse, les Hollandois eurent beaucoup de peine à l'obtenir.

On leur avoit promis aussi la liberté du Commerce, aussi tôt que les présens seroient débarqués. Mais n'entendant parler de rien, l'Ambassadeur en écrivit le 19 au Viceroi & au Général. La réponse du Viceroi fut qu'il s'étonnoit de leur empressement, lorsqu'il étoit certain que l'Ambassadeur ne partiroit pas pour la Cour avant le commencement de la nouvelle année, & qu'ils n'avoient besoin que de quatre ou cinq jours pour vendre toutes les marchandises. Cependant il permit aux Facteurs de régler les prix avec les Marchands, & de

(28) On verra dans la suite de cette Relation en quoi consistoient les présens.

vendre secrètement jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour, parce qu'il ignoroit si l'Empereur ne souhaiteroit pas d'acheter pour lui-même une partie de leurs commodités, & peut-être toute la cargaison.

Le 26 un Capitaine Hollandois, accompagné d'un Secrétaire, se rendit à bord, pour prendre un état des marchandises que les Chinois avoient apportées de Batavia; elles consistoient en argent, en camphre, en corail, en semence de perles, &c. Mais le Capitaine avoit ordonné de se saisir de l'argent & de tous les effets de quelque valeur, parce qu'on avoit trouvé, dans une de leurs caisses, des pièces d'Espagne & du Japon jusqu'à la somme de mille rixdallers, malgré les rigoureuses défenses qu'ils en avoient reçues. Le même jour, Noble & le Facteur Hartowet commencèrent, avec la permission du Viceroi, du Général & du Gouverneur, à traiter du prix des marchandises avec les Facteurs Chinois, qui furent étonnés de la quantité d'alun & de fil d'or que les Hollandois demandèrent. Deux jours après, un des Facteurs du Général vint offrir à l'Ambassadeur de lui rendre des services considérables auprès de son Maître, parce qu'il en étoit aimé particulièrement. Il lui conseilla de faire au Général un second présent de corail, en l'assurant que cette libéralité ne seroit pas perdue. Van-Hoorn récompensa la bonne volonté du Facteur par un présent de dix aunes de drap rouge. Le 29, s'étant rendu chez le Général, il lui offrit du corail, qui fut accepté. Ce Seigneur lui dit que son départ pour Peking ne seroit pas différé long-temps; & qu'aussi-tôt que les présens auroient été vus, ce qui ne tarderoit que deux ou trois jours, les Facteurs feroient l'ouverture du Commerce.

Le premier d'Octobre, un Mandarin se rendit à bord, de la part du Général, pour faire sortir de la Flotte les Chinois avec toutes leurs caisses, parce que le Viceroi & le Général avoient trouvé fort mauvais qu'on eût saisi les marchandises qu'ils avoient apportées de Batavia. Le 4 Van-Hoorn, dans une audience qu'il eut du Viceroi, fit présenter, par son fils, une grande & une petite chaîne de corail aux filles de ce Seigneur, qui lui donnerent en retour six belles pièces de soie. Le 15, il écrivit une Lettre fort obligeante au Kon-bon, pour lui demander une audience. Mais l'Interprète apporta pour réponse, qu'après l'avoir reçu avec beaucoup de fierté, le Kon-bon s'étoit excusé sur ses indispositions & ne pouvoit recevoir la visite de l'Ambassadeur que dans deux ou trois jours. On jugea qu'il étoit choqué que les présens qu'il avoit reçus des Hollandois ne fussent pas aussi riches que ceux du Général, quoiqu'il ne se crût pas inférieur à lui par le rang. L'Ambassadeur n'eut pas de peine à réparer cette cause de mécontentement.

Le 14, les présens destinés à l'Empereur furent portés au Palais du Viceroi. L'Ambassadeur, qui les accompagnoit avec toute sa suite, fut obligé d'attendre dans une salle commune, jusqu'à l'arrivée du Général. On ouvrit enfin la porte de la chambre, où le Viceroi étoit assis avec le Général (29). Ils avoient à leur gauche trois Commissaires, qui étoient arrivés depuis peu de Peking, pour s'informer si les Chinois s'étoient bien conduits dans la conquête de Que-moui & d'A-moui. A la vue des Hollandois, les Commissaires se leverent & prirent congé du Viceroi, qui les conduisit jusqu'au grand esca-

MONTANUS.
1664.

L'Ambassadeur
saisit les marchan-
dises des
Chinois de Bata-
via.

Cette conduite
déplaît au Vice-
roi.

Autre mécon-
tentement du
Gouverneur.

On examine les
présens destinés
à l'Empereur.

(29) Il étoit entré apparemment par une autre porte.

MONTANUS.
1664.

lier ; d'où les Hollandois conclurent que c'étoient des Mandatins d'un Ordre distingué. L'Ambassadeur fut placé à la droite du Viceroy, & ses gens près de lui. Vis-à-vis d'eux étoient le *Pue-chin-fi*, les Magistrats & les autres Mandarins de la Ville. On fit l'ouverture des caisses & des balles. Les Seigneurs Tartares purent fort s'avisait des présents, sur-tout de quelques lanternes curieuses, de plusieurs belles sphères, & d'autres globes terrestres ou célestes. Après cette inspection, les Hollandois furent traités avec des liqueurs. Le Général s'étant levé brusquement, fut conduit par le Viceroy jusqu'au milieu de l'escalier. Ensuite les Hollandois prirent aussi congé ; mais l'Auteur n'explique point avec quelles cérémonies ils furent accompagnés en se retirant.

Arrangement
pris pour le Com-
merce.

Le grand obstacle étant levé pour le Commerce, il se fit le 15 une Assemblée des Facteurs, pour régler les autres difficultés ; mais plusieurs jours se passèrent sans qu'on pût s'accorder sur le prix des marchandises. D'ailleurs l'embarras des Hollandois n'étoit pas diminué pour le passeport, sans lequel il étoit impossible à leurs Chaloupes de venir & de retourner avec la liberté nécessaire au Commerce. Les précautions & les formalités, que les Chinois employoient dans ces occasions, firent encore différer cette faveur pendant quelques jours. Enfin l'Ambassadeur reçut le 23 un passeport du *Ta-lau-ya*, c'est-à-dire, du Général, qui lui fit dire en même-tems qu'en vertu d'une *petite Lettre*, arrivée de Peking le même jour, Son Excellence pouvoit se disposer à partir pour Peking.

Corruption des
Officiers de la
Flotte.

Les Facteurs Chinois ayant déclaré aux Hollandois qu'ils ne devoient point espérer de Commerce avec eux, s'ils ne prenoient la soie étue à fort haut prix, *Noble* s'adressa au Viceroy, qui lui répondit que l'exportation des soies étoit rigoureusement défendue ; mais que si les Facteurs en vouloient payer le prix qu'on leur proposoit, il promettoit de favoriser les échanges, & s'offroit même à leur fournir une grosse provision de cette marchandise ; comme il avoit fait à Canton, ajouta-t-il, en faveur des premiers Ambassadeurs Hollandois. Dans cette audience, *Noble* lui présenta, au nom de Van-Hoorn, la chaîne de corail sanguin qu'il souhaitoit depuis si long-tems, & fut traité avec beaucoup de distinction.

Célestes qu'ils
font aux Hollan-
dois.

Les Officiers Tartares étoient devenus si attentifs sur tous les mouvemens des Hollandois, que les provisions mêmes ne passaient pas sans peine jusqu'à la Flotte. *Noble* avoit fait acheter cinquante pikols de *Kadjang* & vingt jambons ; mais il ne lui fut pas permis de les envoyer à bord, sous prétexte d'une défense particulière (30) pour cette espèce de provisions. L'Ambassadeur en écrivit au *Ta-lau-ya*, & lui envoya sa Lettre par *Noble* & le Secrétaire. Ils furent arrêtés tous deux aux portes de la Ville, & la garde leur déclara qu'elle avoit ordre de n'y recevoir aucun Hollandois. Cependant, lorsqu'ils se dispoisoient à retourner sur leurs pas, on leur accorda la permission de passer. Ensuite, s'étant rendus au Palais du Viceroy, ils ne purent obtenir l'honneur de lui parler ; mais il leur fit dire qu'en lui envoyant chaque fois le mémoire de leurs provisions à signer, ils auroient la liberté de faire passer tout ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. On ajouta de sa part qu'ils devoient se servir de leurs propres Chaloupes & non des Barques Chinoises. Malgré cet ordre,

(10) Le *kadjang* est une sorte de bled. Les Chinois craignoient que leurs hôtes n'en emportassent, pour le semer dans leur Pays.

le Gouverneur de *Min-ja-zen* trouva mauvais au contraire qu'ils employassent leurs propres Chaloupes; & ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent de lui les passeports nécessaires.

Le 10 on vit arriver un courier de Peking, qui annonça, pour quelques jours après, l'arrivée des ordres de la Cour. Des Commissaires, envoyés aussi par l'Empereur, complimenterent certains Députés de *Liquean* & leur remirent quelques présens de la part de Sa Majesté Impériale, en leur déclarant qu'Elle ne jugeoit point à propos qu'ils fissent le voyage de Peking. Le 18 ces Députés vinrent au logement des Hollandois, pour y voir les chevaux & les bœufs de l'Ambassade. Le même jour, Van-Hoorn ayant reçu des Officiers du Général deux Lettres de l'Empereur, qui regardoient le sujet de sa commission, se persuada qu'il étoit tems de remettre au Viceroi, au Général & au Gouverneur, les présens du Conseil de Batavia. Mais le Général refusa d'accepter ceux qui lui étoient destinés, & répondit qu'il ne pouvoit les recevoir avant que l'Ambassadeur fût revenu de Peking. Le Gouverneur les reçut, après s'être fait beaucoup presser. Au contraire, le Viceroi ne fit aucune difficulté d'accepter les siens, & donna pour raison que les affaires alloient bien à la Cour (31).

Cependant le Commerce étoit encore dans l'inaction, parce que l'affiche qui avoit été placée devant le magasin des Hollandois au premier moment de leur arrivée, demeurait toujours dans le même lieu. Van-Hoorn écrivit le 24 au *Ta-lau-ya*, que depuis l'arrivée des Lettres Impériales, il avoit peine à concevoir pourquoi la proclamation & l'ouverture du Commerce étoient différées. Mais l'interprète ne voulut point se charger de porter cette Lettre; & les portes de la Ville continuant d'être fermées aux Hollandois, l'Ambassadeur prit le parti de se rendre lui-même au Palais du Général. Il se disposoit à monter dans son palanquin, lorsqu'il apprit qu'on ne trouvoit pas de porteurs, ou de *Kou-hys*, & que le Mandarin qui commandoit sa garde leur avoit ordonné de s'éloigner. Il résolut de faire le voyage à pied, quoiqu'il eût besoin d'une heure de marche. En arrivant à la porte de la Ville, il fut arrêté par les Gardes, qui lui demanderent le tems d'envoyer chez le Général, pour prendre ses ordres. Cependant, le voyant reculer de quelques pas, ils lui accorderent la liberté de passer.

Lorsqu'il fut arrivé chez le Général, on commença, dit l'Auteur, par lui faire essuyer quelques petits délais. Mais la porte lui fut ouverte & l'audience accordée. Il fit des excuses de l'importunité des Hollandois, en se plaignant qu'ils y étoient forcés par les embarras qu'on affectoit de leur causer. Le *Ta-lau-ya* répondit qu'il n'avoit jamais donné ordre que les porteurs refusassent de le servir, ni que la porte de la Ville fût fermée lorsqu'il s'y présenteroit; mais qu'il avoit souhaité qu'on ne reçût pas facilement les Matelots, parce que n'ignorant pas qu'ils venoient acheter des marchandises, il étoit résolu de ne le pas souffrir. Il ajoura qu'il permettroit volontiers le Commerce entre les Facteurs, & qu'il feroit mettre de nouvelles affiches devant le magasin; mais que les Hollandois tenoient leurs marchandises trop chères. Noble, qui accompagnoit l'Ambassadeur, répliqua sans ménagement qu'il n'en falloit

MONTANUS.
1664.

Couriers de Peking.

Scrupules pour les présens.

L'Ambassadeur prend le parti de se rendre à la Ville.

On lui refuse l'entrée.

Il se rend enfin chez le Général.

Leur conférence.

(31) MONTANUS, *ubi sup.* p. 223. & suiv.

MONTANUS.
1664.

Fermeté avec
laquelle il s'ex-
prima.

accuser que les Façteurs Chinois, qui ne vouloient pas s'en tenir à l'ancien prix ; & déclarant qu'il ne vouloit plus rien avoir à démêler avec eux, il demanda qu'on en nommât d'autres. Ce discours parut déplaire au Général. Cependant il se contenta de changer d'entreein ; & s'étant tourné vers l'Ambassadeur, il lui demanda quand il se proposoit de commencer son voyage. Van-Hoorn répondit qu'il étoit résolu d'attendre que le Commerce fût fini. Ensuite, prenant cette occasion pour s'expliquer avec fermeté, il ajouta que dans la résolution où il étoit de se gouverner suivant les usages de son Pays, il se flattoit que le Général donneroit ordre qu'il n'arrivât rien qui pût blesser la dignité de son caractère, parce qu'ayant l'honneur de représenter la Nation Hollandoise, il perdrait plutôt la vie que d'exposer ses Maîtres à recevoir par sa faute quelque tache ou quelque reproche. Le Général assura qu'on ne s'étoit jamais rien proposé qui pût blesser l'honneur de ses Maîtres ou le chagriner lui-même.

Il se passa jusqu'au 4 de Septembre, avant que les Façteurs eussent pû s'accorder sur le prix des marchandises. Enfin tous les intérêts étant réglés, on commença aussitôt à peser le poudre & à le délivrer au magasin Hollandois. Le 8 on apprit que trente Joncs Koxingans s'étoient fait voir sur la Côte. Quinze Kojas de la même Flotte entrèrent dans la baie de *Ten-hay* avec pavillon Tartare, & vinrent observer de fort près un des Vaisseaux Hollandois ; mais une décharge de cinq canons les fit disparaître. D'un autre côté, vingt-quatre grands Joncs parurent autour des Isles, sans être tentés de s'approcher de la terre. Tous ces mouvemens ayant répandu l'allarme, le Gouverneur de *Min-ja-zen* se hâta d'équiper plusieurs Joncs, pour recevoir les Ennemis ou pour leur donner la chasse.

Wa-yang, ou
Fête du Viceroi.

Wa-yang du
Général.

Explication de
Van-Hoorn.

Le 11, les Hollandois furent invités au *Wa-yang* (32) du Viceroi, & priés de mener avec eux leurs musiciens. Tout le jour fut employé en amusemens. Le lendemain à midi, deux Mandarins, envoyés par le Général, redemandèrent aux Hollandois les marchandises qu'ils avoient saisies sur les Chinois ; & sur le refus que l'Ambassadeur fit de les délivrer, il y eut de part & d'autre des expressions fort vives. Le même jour, un Façteur du Général vint prier l'Ambassadeur d'assister le 15 à un autre *Wa-yang*, & de se faire accompagner de sa musique. En arrivant à son Palais, Van-Hoorn le trouva placé sur un petit siège, près de sa Table, avec plusieurs autres tables autour de lui, qui étoient déjà couvertes de divers mets. Les liqueurs ne furent point épargnées, & l'on représenta des Farces entre les services. La musique Hollandoise ayant reçu ordre de commencer, le Général parut y prendre beaucoup de plaisir. A la fin de cette fête, l'Ambassadeur crut devoir s'expliquer avec le *Ta-lau-ya* sur la demande qu'il avoit fait faire des marchandises confisquées. Il répondit qu'en ayant parlé au Viceroi, ils trouvoient tous deux qu'il y avoit beaucoup d'injustice à retenir le bien d'un grand nombre de pauvres gens, & qu'ils en demandoient sérieusement la restitution. L'Ambassadeur protesta qu'il avoit beaucoup d'aversion pour les disputes, mais que ces marchandises étant justement confisquées au nom du Gouvernement de Batavia, il ne dépendoit pas de lui de les restituer ; ce qui n'empêchoit point, ajouta-t-il, que si les Tarta-

(32) L'Auteur interprete quelquefois ce mot par *Fête*, quelquefois par *Comédie*, & dans un autre endroit par *Comédie & Fête*.

res le jugeoient à propos ils ne pussent avoir recours à la violence. Le Ta-lau-ya changeant de discours, lui apprit qu'un Jone Chinois, venu de Batavia, avoit fait naufrage près de Canton.

Le 24, l'Interprète du Général vint déclarer à l'Ambassadeur que les Barques, les chevaux, les *Koulys* & toutes les commodités nécessaires pour son voyage, n'attendoient plus que ses ordres, mais qu'on le prioit de fixer le jour de son départ; d'autant plus, qu'après avoir marqué tant d'empressement pour se rendre à la Cour, on étoit surpris de lui voir affecter des délais. Il répondit qu'avant que de partir il souhaitoit que le Commerce fût entièrement fini, parce que Noble devoit l'accompagner. Pendant cet entretien, deux autres Mandarins vinrent le presser, de la part du Général, d'envoyer quelqu'un à bord avec eux, pour leur montrer les marchandises Chinoises, que ce Seigneur étoit résolu de faire enlever. Noble & le Secrétaire furent envoyés sur le champ au Général, pour sçavoir de lui-même s'il avoit donné cet ordre. Il ne balança point à le confirmer; & leur montrant le sceau, il leur dit que c'étoit le sien; que personne n'en avoit de semblable, & qu'il étoit surpris par conséquent que les marchandises ne fussent point encore délivrées. Noble repliqua que les Hollandois ne pouvoient les rendre sans un ordre particulier du Seigneur Matzuiker, au nom duquel on les avoit confisquées: » Je suis homme de distinction, reprit le Général, & Membre du » Conseil des Li-pus. Ce n'est pas pour moi que je redemande les marchan- » dises; mais je suis obligé de parler pour mes Sujets. Noble répondit que l'Ambassadeur étoit aussi d'une qualité distinguée & Membre du Conseil des Indes; que loin de retenir les marchandises pour lui-même, il regrettoit qu'elles eussent été embaquées sur sa Flotte; mais que les Chinois ayant commis cette imprudence, il ne pouvoit les restituer sans ordre. Alors le Général promit d'abandonner cette affaire jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale se fût expliquée. Mais il ajouta que si l'Empereur redemandoit les marchandises, on ne consulteroit pas les Hollandois pour les reprendre. Ensuite, changeant de discours, il demanda quand l'Ambassadeur se proposoit de partir. » Tout étant prêt pour son départ, il ne comprenoit plus ce qui étoit capable » de l'arrêter. Il avoit écrit trois fois à Sa Majesté Impériale, que les Hollandois » étoient prêts à commencer leur voyage. N'y voyant aucune apparence, il ne » sçavoit ce que l'Empereur en pourroit penser. Ne leur avoit-il pas accordé » toutes leurs demandes? Cependant ils en formoient chaque jour de nouvelles. Quelle conduite falloit-il tenir avec eux? Il ne pouvoit s'imaginer ce » qui les amenoit à la Chine; & malgré le penchant qu'il avoit pour eux, ils » lui donnoient lieu, par leurs irrésolutions continuelles, de les regarder comme une Nation sur laquelle il y avoit peu de fond à faire pour les promesses » & les discours. La seule réponse de Noble fut, qu'ils étoient arrêtés par le Commerce. Le Général repliqua, qu'il n'avoit rien épargné pour entrer dans leurs vûes; que malgré la défense qui regardoit le vis-argent, il auroit fermé les yeux sur leurs entreprises s'ils n'avoient dit eux-mêmes à ses Mandarins qu'ils en avoient acheté du Viceroi. Il falloit se justifier contre cette accusation. Noble protesta qu'il ignoroit l'indiscrétion qu'on reprochoit aux Hollandois, mais qu'il sçavoit parfaitement que tous les démêlés venoient des Facteurs Chinois, qui n'avoient pas cessé d'apporter du trouble aux affaires, & que la

Tome V.

T r

MONTANUS.
1664.

On le pressé de
partir pour Pe-
king.

Convention du
Général avec les
Hollandois.

Reproches qu'il
leur fait.

Comment Noble
répond pour eux.

MONCANUS.
1664.

cargaïson du Vaisseau qui étoit près de la Tour autoit été déjà vendue, s'il ne s'étoient pas servis de faux poids, qui avoient arrêté la vente. A cette récrimination, le Général répondit que les Facteurs n'avoient fait que se défendre, parce que le poivre étoit mêlé d'eau & de sable. Les Hollandois, continua-t-il, veulent se faire une réputation de bonne-foi; mais ils en font fort éloignés, car il n'est pas honnête d'altérer les marchandises. Noble, piqué de ce reproche, offrit de visiter le poivre avec les Facteurs qu'il plaisoit au Général de nommer; & s'il s'y trouvoit de l'eau ou du sable, il consentir à porter la peine & la honte de son infidélité.

Autres chicanes
du viceroi

Le Général ne repliqua rien à ce défi; mais le 25 il fit prier l'Ambassadeur de rendre le vis-argent que Noble avoit acheté; parce que le public n'en étant que trop instruit, l'Empereur ne pouvoit l'ignorer long-tems. Il fit ajouter néanmoins que dans la suite les Hollandois en pourroient acheter autant qu'ils en souhaiteroient, pourvu qu'ils eussent la prudence de ne pas s'en vanter. Mais lorsqu'ils se furent disposés à faire ce qu'on leur demandoit, ils requèrent un autre Messager du Général, qui leur permettoit de garder le vis-argent. Ils trouverent aussi beaucoup de peine à se procurer de la soie crue. Les Facteurs Impériaux, après s'être engagés à payer en soie le poivre & les autres marchandises, vinrent déclarer qu'ils ne pouvoient donner que de l'argent comptant. Ceux du Viceroi firent naître aussi des difficultés. Cependant on parvint à s'accorder. Mais les marchandises Chinoises étoient toujours un obstacle à la perfection de la paix, sur-tout depuis que le Général avoit déclaré qu'on ne concluroit rien avant qu'elles fussent restituées. Van-Hoorn crut trouver un accommodement qui sauroit son honneur, en les mettant dans une situation où elles pouvoient être enlevées facilement. Mais personne n'ayant profité de l'occasion, il les fit transporter, deux ou trois jours après, au magasin qu'il avoit à terre. L'Auteur laisse entendre qu'on s'étoit accordé avec le Général par une convention secrète. Le 5 de Janvier, deux Officiers Tartares vinrent au magasin avec un ordre de ce Seigneur; & sans demander les marchandises, ils ouvrirent les caisses où elles étoient renfermées, & prirent, au nom du Général, tout ce qu'on y avoit mis de concert avec lui. Ils se crurent autorisés à se saisir aussi de l'argent & de plusieurs choses précieuses; mais l'Ambassadeur ne le permit qu'après qu'on eut compté les sommes, & qu'ils eurent reconnu, par écrit, le nombre & la qualité des biens qu'ils enlevoient.

L'Ambassadeur
prend le parti de
rendre les marchan-
dises sans condi-
tions

Vainement
qui met son hon-
neur à couvert.

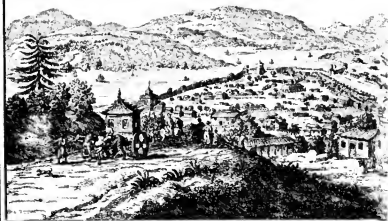
Il renvoie une
partie de ses
Vaisseaux à Batavia.

Après cette exécution, qui ne laissoit plus aucun prétexte de mécontentement, l'Ambassadeur fit demander au Viceroi, par Noble, la liberté de renvoyer un Vaisseau à Batavia. On se défendit d'abord par quelques excuses, auxquelles on ajouta que le Général devoit être consulté. Mais Van-Hoorn ayant fait déclarer que son Vaisseau partiroit, indépendamment de la permission qu'on paroïssoit lui refuser, le Viceroi répondit que les Hollandois pouvoient mettre secrètement à la voile, & qu'il prioit seulement l'Ambassadeur de ne pas rendre compte au Gouvernement de Batavia des perils différends qui s'étoient élevés entre eux. Le 18, le Général accorda la liberté de partir à trois autres Vaisseaux qui avoient achevé leur cargaïson.

Le jour suivant, quatre Mandarins se rendirent au logement de l'Ambassadeur, deux de la part du Viceroi, & deux de celle du Général, pour boire à la



FU CHEU FU ou HOKS
FO KYEN, tirée de
A. Faubourg de
B. Pont de ripote.
C. Rivier d'eau de
D. Porte de l'Eau.



ou **PKSYEU** Capitale de
 N. **de Montanus**
archev. de Lanthay.
le saint-viv. Archev.
non des douce.
te de Lant.



T. J. N. XI.



santé de son Excellence & lui souhaiter toutes sortes de prospérités dans son voyage. Ils lui apprirent de quelle manière il devoit se conduire à Peking, & lui laisserent deux Interprètes Chinois, qu'il ne prit en effet que pour des espions continuels de ses actions, mais qui lui étoient nécessaires pour l'informer des usages du Pays. Aussi promit-il de suivre les instructions du Viceroi & du Général.

§. I I.

Route de Van-Hoorn jusqu'à Hang-cheu-fu (33).

Le cortège qu'on avoit préparé pour l'ambassade Hollandoise consistoit en trente-huit Barques, qui furent chargées des équipages, des présens, & de toutes les commodités nécessaires. L'Ambassadeur partit de *Fu-cheu-fu* avec la marée, & se rendit vers midi au Port de *Hok-san-tyou*, à deux lieues de *Lam-thay*. Il y trouva les Mandarins qui devoient le conduire. Mais il fut surpris, le soir, d'en voir arriver d'autres, pour s'informer du nombre de personnes dont la suite étoit composée. De trente-deux ils la réduisirent à vingt-quatre; c'est-à-dire, qu'ils supprimèrent quelques Soldats qu'il avoit pris à ses gages, sous prétexte que le Viceroi & le Général avoient informé l'Empereur qu'il ne devoit partir qu'avec vingt-quatre personnes. Le lendemain il remonta la Rivière de Min, à l'Ouest. Les Batques étoient au nombre d'environ cinquante. Après avoir fait une lieue, elles arriverent le soir près d'une Île, qui étoit éloignée d'une portée de canon du Village de *Un-wo-no*.

Le 22, étant parties à la pointe du jour, elles passèrent, vers midi, devant *Hou-tong*, Village situé sur la droite; & dans le cours de l'après midi, devant ceux de *Pe-yong*, de *Hong-ya*, de *Tik-fo-ya* & de *Kong-hi-mon* (34), sans être avancées de plus de cinq lieues. Tous ces Villages paroissent contenir un grand nombre de maisons, mais qui n'avoient que l'apparence d'autant de hutes. Les campagnes étoient couvertes de riz & d'autres grains. Le jour suivant, on passa, vers neuf heures, devant *Bin-kin*, que d'autres nomment *Min-sing* (35), Ville à trois lieues de *Kong-hi-mon*, & située derrière une colline, assez près de la rivière, sur la rive gauche, qui regarde ici l'Ouest. Un clocher fort haut, & d'autres beaux édifices, se font voir au-dessus de la colline. L'après-midi, on eut la vue d'*Anike* sur la droite, de *Syay-wang* & de *Twa-vigh* sur la gauche, trois Villes, dont la dernière est à trois lieues de *Bin-kin*, & d'où l'on en compte trois & demie jusqu'à *Chu-kau*. Le 24, on vit sur la gauche, à une lieue de *Chu-kau*, le Village de *Kan-ka-wa*; & deux lieues plus loin celui de *Pou-chang*, où l'on traversa des tochers dangereux. De-là il ne reste qu'une lieue jusqu'à *U-ke-kau*; mais la Flotte ayant été retardée par les basses & par l'impétuosité des courans, fut obligée

MONTANUS.

1665.

Instructions qu'il reçoit pour son voyage à Peking.

Son départ pour la Cour.

On réduit la suite à vingt-quatre personnes.

Rivière de Min.

Hou-tong.
Hong-ya.
Tik-fo-ya.
Kong-hi-mon.Bin-kin.
Min-sing.Syay-wang.
Twa-vigh.
Chu-kau.
Kanka wa.
Pou-chang.
U-ke-kau.

(33) Ou *Hok-fen*, qui se trouve confondu dans le Journal précédent avec *Chang-cheu*, un degré & trente minutes plus au Sud. On a fait remarquer plusieurs fois d'où vient cette erreur.

(34) Les Auteurs Anglois du Recueil déclarent ici que dans l'impossibilité de trouver

la véritable orthographe de tant de noms, dont les mêmes sont quelquefois écrits différemment, ils ont pris le parti de copier presque toujours le Journal.

(35) *Ming-tsin-hyen* dans la Carte des Jésuites. C'est par conséquent une Ville du troisième rang.

MONTANUS.
1655.

Kan tang.
Poin-pang.

Sa ghia.
Siong.

Le Général du
Pays i ville Van-
Houanadien.

Préens qu'ils
se font mutuelle-
ment.

Informations
que les Hollan-
dois tirent du
Général sur la
Cour de Peking.

des'y arrêter le soir, près d'un corps-de-garde. Le 26 au matin, on eut à passer des canots d'eau; & malgré toutes les précautions, on perdit une Barque, qui se brisa contre les rochers, mais dont la plupart des marchandises furent sauvées. Dans le cours de l'après midi, on passa devant les Villages de Kan-tang & de Poin-pang, qui sont situés sur la droite; & le soir on s'arrêta près d'un Corps de-garde, nommé *Bok-kay*, après avoir employé tout le jour à faire deux lieues & demie. On n'avança pas beaucoup plus le lendemain; mais on eut la vûe de plusieurs Hameaux & de quelques Pagodes, sur le penchant des montagnes. Vers quatre heures après midi, on passa entre deux Villages, nommés *Sa ghia* & *Siong*, qui bordent la rivière des deux côtés; & l'on s'arrêta le soir à *Sou-yong*, autre maison de garde.

Le 28, à neuf heures du matin, on arriva près de deux grands Bourgs situés vis-à-vis l'un de l'autre sur une éminence, derrière laquelle on découvroit la grande Ville de *Yen-ping*, *Jen-ping*, ou *Yeng-ping fu* (36). En traversant le pont, l'Ambassadeur fut invité à dîner par deux Mandarins, de la part de *Syz-bon-tok*, Général du Pays, qui se présenta lui-même pour le recevoir, à la porte de la Ville. *Han-lau-ya*, principal Mandarin du cortège, refusa d'assister à la fête, quoiqu'invité plusieurs fois. L'Ambassadeur fut traité noblement, & suivant son usage, il donna cinq dollars à chaque Acteur du *Wa-yang*. A son retour, il trouva dans sa Barque une abondance de rafraichissemens, que le Général y avoit fait porter. Bien-tôt ce Seigneur s'y rendit lui-même, accompagné du Gouverneur de la Ville, & but avec plaisir quelques verres de vin d'Espagne. Le lendemain, il envoya de nouvelles provisions à l'Ambassadeur, qui lui fit présent à son tour d'un fusil de chasse, d'une paire de pistolets, de deux couteaux, d'un collier d'ambre, d'une pièce d'ambre qui pesoit dix onces, & de dix aunes d'un beau drap. Cette galanterie fut aussitôt payée par un autre présent de vingt pièces d'étoffe, pour habiller la Suite de l'Ambassadeur. Le Secrétaire Hollandois avoit reçu ordre de profiter d'une si belle occasion, pour s'informer quels étoient les Seigneurs à qui l'Ambassadeur devoit s'adresser à Peking. Il se rendit chez le généreux *Syz-bon-tok*, qui fit écarter tout son monde en apprenant le sujet de sa visite. Ensuite baissant la tête vers le Secrétaire, il lui dit que l'on devoit rechercher d'abord la faveur & la protection des quatre *Su-tay-sings*, qui étoient les Gardiens de l'Empereur & les Régens de l'Empire pendant sa minorité; que cette entreprise seroit aisée par le moyen de quelques Mandarins de ses amis, auxquels il promettoit d'écrire, & qu'il falloit charger de certains présens pour ces quatre Ministres; qu'après les avoir gagnés, les Hollandois ne demanderoient rien qui ne leur fut accordé: qu'ils devoient faire présent d'un petit Esclave Nègre à quelques-uns des principaux Conseillers, qui étoient aussi de ses amis; qu'ils ne devoient point accorder leur confiance à tout le monde, parce que la Cour de Peking ne manquoit pas d'aventuriers, qui sçavoient prendre un tou & des airs d'importance, & qu'il les exhortoit par conséquent à garder beaucoup de mesure, veillant sans cesse autour d'eux, & s'ouvrant de leurs affaires à fort peu de personnes. *Syz-bon-tok* avoit eu long-tems à son service un Hollandois nommé *Maurice*, qui étoit devenu Interprète de l'Ambassadeur après avoir été prisonnier à *Tay-wan*. Il employa cet homme pour engager van-

(36) *Ten-ping-fu* dans les Cartes.

Hoon à le faire nommer Général de l'expédition de Tay-wan si l'Empereur paroissoit disposé à faire cette conquête, parce qu'il avoit encore dans cette île sa femme, ses enfans & ses principaux effets.

Le même jour un des Interprètes Chinois offrit à l'Ambassadeur, de la part de son Mandarin, douze pièces d'argent Chinois, pour aider, lui dit-il, à ses dépenses continuelles. Il lui dit que dans certains lieux on fourniroit à son Excellence dix-sept Kandarins (37), quatorze à Noble, douze au Capitaine *Put-mans* & au Facteur. Van-Hoorn refusa cet argent; mais le Mandarin n'osant pas le reprendre, parce qu'il venoit de l'Empereur, les Hollandois le garderent, pour le rendre en arrivant à Peking.

Ten-ping, ou *Ten-ping-fu*, première Ville de la Province de Fo-kyen, après la Capitale, est située à l'Ouest de la Rivière de Min (38), c'est-à-dire, sur la droite en remontant. Elle occupe le pied d'une montagne presque inaccessible; situation qui forme une perspective charmante, & qui sert en même-temps à rendre la Place très forte sans le secours de l'art. Sa longueur est d'une lieue, sur une demie lieue de largeur. Elle est fort peuplée, & remplie de beaux édifices, qui reçoivent de l'eau de la montagne par des tuyaux de canne; invention qui ne se voit qu'à la Chine. On y admire trois Temples d'une beauté extraordinaire. Les provisions y sont à très-bon marché. Le Min & le Zi, deux grandes Rivières qui se joignent à l'Est de la Ville (*), forment un spacieux lac, & sont traversées chacune par un beau pont. C'est dans cette Ville que se fabrique la plus grande partie du gros papier de la Chine. Le plus blanc & le plus fin vient du Village nommé *Sieghé*, à trois lieues du côté de l'Ouest. On parle la langue Mandarine à Jen-ping.

La Flotte en partit le 30. Elle trouva le passage fort dangereux jusqu'à *Hon-yong*, Village éloigné d'une lieue. Ensuite ayant laissé les Villages de *Lou-quon* & de *Hu-yong* sur la droite, & ceux de *Lin-ken-tome* & de *Ta-fa* sur la gauche, elle s'arrêta le soir à *Ong-sou-tou*, après avoir fait dans le cours de cette première journée, trois lieues vers le Nord. Le jour suivant, elle passa, vers huit heures du matin, devant le Village de *Bonsjouko*, & deux heures après devant ceux de *Luikuir*, de *Possen* & d'*Ubaka*, le premier & le dernier sur la droite, le second sur la gauche. Les Hollandois remarquerent à *Ubaka* quantité de Barques chargées de papier, qui se fabrique dans le même lieu, pour être transporté plus haut sur la rivière. Vers midi, ils virent *Kan-chian* & *Siouekke* sur la droite & *Tay-ping* sur la gauche, trois Villages fort près l'un de l'autre. A trois heures, ils s'arrêtèrent devant *Ghia-kiang*.

Le 2 de Février, ayant passé devant les Villages de *Sieyokaun*, d'*Itantam*, de *Banapo*, de *Piema* & de *Filiktan*, les deux premiers à droite, les autres sur la gauche, il s'arrêtèrent, vers midi, à *Kyen-ning-fu* (39), grande Ville, où l'on fut obligé de débarquer les chevaux, parce qu'avec de si grandes Barques il étoit impossible de les faire remonter plus loin par eau. Les portes de la Ville furent fermées à l'approche des Hollandois, avec défense aux Habitans de leur vendre des provisions par d'autres voies que celles des Interprètes. Cette rigueur fut portée si loin, qu'un Soldat du Général Sye-bon-tok

MONTANUS.
1665.

Grâce que le Gê-
néral demande à
l'Ambassadeur.

Description de
Yen-ping.

Fabriques de
papier.

Hon-yong.
Lou-quon.
Hu-yong.
Lin-ken-tome.
Ta-fa.
Ong-sou-tou.
Bonsjouko.

Kan-chian.
Siouekke.
Ghia-kiang.

Kyen-ning-fu,
grande Ville où
les Hollandois
sont mal reçus.

(37) Ou quinze sols de Hollande.

(*) Au Sud-Est.

(38) Ce devoit être à l'Est, ou du moins la rivière coule au côté Sud-Est de la Ville.

(39) *Kien ning-fu* dans Ogilby.

MONTANUS.
1665.

ayant acheté quelques fruits pour l'Ambassadeur, fut arrêté par l'ordre du Mandarin, & chargé de chaînes, pour être renvoyé à Hok-syeu, où il auroit été puni sévèrement si les Hollandois n'eussent demandé grace pour lui. Au soir, le Mandarin leur procura quelques viandes, roties & bouillies; mais les Officiers de la Ville furent de si mauvaise humeur, qu'ils ne leur envoierent ni provisions ni complimens.

Désertion de
K. co-nou-fou

La situation de *Kyen-ning-fu* est sur la rive Orientale du Min. Cette Ville est inférieure en richesses & en beauté à celle de *Fu-cheu-fu* (40) ou de *Hok-syeu*, Capitale de la Province; mais elle ne lui cède point en grandeur. Les Hollandois la trouverent beaucoup plus grande que *Jen ping-fu*; mais ses édifices sont moins contigus, & l'on voit au milieu de ses murs des champs cultivés. Elle est néanmoins fort peuplée. Ses rues sont pavées de cailloux. Son commerce consiste uniquement en gros papier. Elle a deux Gouverneurs, qui jouissent alternativement de l'autorité.

Divers Villages.

On partit le trois de *Kyen-ning*, & l'on passa, jusqu'à midi, devant *Gaetehan*, *Mafchetani* & *Petchin*, trois Villages sur la rive gauche. *Petchin*, qui est le plus éloigné de la Ville, n'en est qu'à deux lieues. Dans l'après midi, on vit *Keham*, *Va-zuo* & *Gan-ta*, les deux premiers à droite, & le troisième à gauche. Le soir, on s'arrêta près de *Chiap-hong*, Village ruiné. Le 4, à une lieue de *Chiap-hong*, on passa par *Chin-cheu*, sur la droite de la rivière; & l'on vit après midi quantité de Hamceaux, de maisons & de Temples. Le soir, après avoir fait à peine deux lieues pendant tout le jour, on s'arrêta contre *Spvoca*, Bourg ruiné, sur la rive droite.

Su-chiap, où
l'on change de
Koulys.

Le 5, au matin, on vit sur la gauche les Villages de *Ta-cha* & de *Pa-gou*. L'après midi, on passa devant *Suin-king*, sur la droite, & l'on prit terre à *Su-chiap*, après avoir fait deux lieues & demie dans tout le jour. Ici l'on changea de *Koulys* ou de *Pugs*, espèce de Matelots qui tirent les Barques. Le 6, dans la matinée, on vit les Villages de *Tintenna*, de *Chalunga* & de *Liantang*, tous trois sur la rive droite. Dans le cours de l'après midi, on passa devant *Loijova* & *Sichem*, sur la même rive, & vers le soir on jeta l'ancre à *Hochie-chien*. Le sept, après avoir passé devant *Hu-su-ma* & *Na-gan*, on arriva vers midi à *Qui-quan*.

Autres Villages.

Le 8, on partit à la pointe du jour; mais on ne rencontra jusqu'à midi que le Village de *Sou-suenna*, sur la gauche; & bien-tôt après, une grande Ville, nommée *Sui-pia*, dont les environs offroient un grand nombre de maisons ruinées, & un pont de pierre qui tomboit aussi en ruines. Vers quatre heures, on laissa sur la rive gauche le Village de *Chin-towa*; & le soir on s'arrêta près d'une tour de garde, environnée de quelques maisons. Cette journée n'avoit été que de trois lieues.

Le 9, on passa devant les Villages de *Go-tan-ga* sur la droite, & de *Quotin-ha* sur la gauche. A midi, l'on vit un Temple, bâti sur un pont qui sert d'eluse, & sous lequel les Barques passent en pleine eau. Le Temple est orné d'un grand nombre de figures, & l'on y monte d'un côté par des degrés. L'après midi on passa devant *Salockia* & devant plusieurs autres Places ruinées dans les dernières guerres. Vers le soir on s'arrêta une lieue au-dessous de *Pou-tchin*, après avoir fait trois lieues avec beaucoup de difficulté.

(40) Le Journal la nomme ici *Fu-cheu-fu*, quoique par-tout ailleurs il la nomme *Hok-syen*.

Le 10, on traversa un pont brisé, & l'on arriva vers midi à *Pou-tchin* (41), assez bonne Ville, d'où l'on ne compte pas plus de six lieues jusqu'à *Qui-quan*. Les Mandarins, qui servoient de guides à l'Ambassadeur, lui offrirent ici quelques rafraichissemens. Comme ils lui avoient fait plusieurs fois la même galanterie, il leur témoigna sa reconnaissance par un petit présent.

On quitta la rivière à *Pou-tchin*, pour continuer pendant quelque tems le voyage par terre; mais les Hollandois ne purent obtenir la liberté d'entrer dans la Ville. Ils furent arrêtés néanmoins dix ou onze jours, par la difficulté de rassembler des Koulys pour le transport des présens & du bagage. Il leur en falloit six cens, suivant les ordres du Général de Fo-kyen, qui en accordoit deux pour chaque caisse ou chaque paquet. Mais comme il le trouvoit des caisses qui en demandoient trois, & que cette différence en faisoit une de deux cens hommes sur le nombre, les Mandarins de la Ville refusoient d'y pourvoir. Enfin, l'Ambassadeur se vit obligé de payer pour le surplus; mais il écrivit là-dessus au Général. Son départ fut encore retardé, pendant plusieurs jours, par la nécessité de faire des chassis pour les bœufs (42), auxquels il n'au-
roit pas été possible autrement de faire traverser les montagnes.

On quitta *Pou-tching* le 21, après avoir fait partir quelques jours auparavant les chevaux, les bœufs & le gros bagage. A demie lieue de la Ville, on traversa un Village, nommé *Olean*. L'après midi, on passa par ceux de *Si-fan-li* & de *Sin-gan*, & devant quelques Temples, jusqu'à *Gulia-en*, où l'on s'arrêta le soir. La neige & d'autres incommodités obligèrent d'y demeurer le jour suivant. Le 23 au matin, on traversa une haute montagne, après laquelle on passa par les Villages de *Huis-jou-ton*, de *Hang-fion*, d'*Ou-tan-gay*, d'*Ou-ton-gue*, de *Kieu-mu* & d'*Ou-fa-lin-ga*. On eut dans cette route la vue de plusieurs Temples, bâtis sur la pente des montagnes. L'après midi, on eut celle des Villages de *Movana*, de *Lon-tia-tona*, de *Golinga*, de *Long-kia* & de *Kie-kova*, sans compter un grand nombre de Hameaux & de Temples, dont plusieurs se trouvent au long du chemin. Le plus remarquable est au sommet de la montagne de *Lieng-tau*, & sépare la Province de Fo-kyen de celle de Che-kyang. On avoit fait quatre lieues, dans le jour, sur les terres de Fo-kyen. Il n'en restoit qu'une sur celles de Che-kyang, qu'on fit avant le soir, pour gagner le Village de *Lima-thova*, première Place de cette Province.

Le 24, on traversa les montagnes de *Ja-ko-ling*, qui sont fort difficiles à monter pour les voitures & les Porteurs. Leur sommet est rempli de Temples, environnés d'arbres & bâtis dans un goût fort bizarre. Après avoir quitté les hauteurs, on passa par les Villages de *Semba-thoa*, de *Sagebatau*, de *Long-hi*, de *Long-rango*, de *Poang-tiou* & de *Hochova*. Le dernier est divisé, de l'Ouest à l'Est, par une rivière, qu'on traversa sur un pont de bœux. Les embarras de ce passage ne permirent pas de faire plus d'une lieue & demie dans tout le jour. Mais le 25, après avoir passé avant midi par les Villages de *Kolantia*, de *Qua-ning* & de *Sou-zin-ho-va*, on arriva le soir à *Pinhoca* (43), où l'on reprit la route de l'eau, sur une Rivière que le Journal nomme Chang.

On partit le lendemain à midi, en remontant au Nord-Est, avec une

(41) *Pu-ching-hufen* dans la Carte des Jé-
suites.

(42) Montanus, *ubi sup.* p. 259. & suiv.

(43) Le Journal met *Puchoca* deux lignes
au-dessous.

MONTANUS.
1665.
Ville de Pou-
tchin.

L'Ambassadeur
quitta ici la Ri-
vière.

Ses embarras
pour trouver des
porteurs.

Villages sur la
route.

Montagnes diffi-
ciles, & divers
Villages.

Rivière qui di-
visé Hochova.

MONTANUS.

1665.

L'Ambassadeur
repartit sa route
de l'eau.

Flotte de quarante Barques, dont dix étoient employées par les guides Mandarins. Vers trois heures on passa devant la Ville de *Tjan-cha* ou *Chang-xa* (44); & trois quarts de lieues plus loin, on jeta l'ancre devant une plaine sablonneuse, près du Village de *Sun-thoa*, qui se présentait sur la rive gauche. On n'avoit fait que deux lieues. Le 27, on passa entre deux touts de sept étages, & devant les Villages de *Putza*, de *Sang-ta*, *Sin-ghia*, *Mokha*, *Pen-van-fu*, *Vank-fu* & *Kan-fu*; les quatre premières sur la droite, & les autres sur la gauche. Dans l'après midi, on en vit huit autres, dont les noms étoient inconnus aux Pilotes, & l'on s'arrêta le soir près de *Sinkkis*, après avoir fait environ cinq lieues dans le jour. Le 28, étant partis à la pointe du jour, on arriva vers neuf heures à *Kirsjou* ou *Ku-tehieu*, qu'on appelle aussi *Kyu-cheu* (45).

Ville de Kyu-
cheu.

Cette Ville, qui est du premier ordre, est située sur la rive Orientale du Chang. Elle paroit fort grande; mais elle est médiocrement peuplée & presque sans commerce. Ses rues sont bien pavées. Les provisions y sont à bon marché. Deux Particuliers ayant fait ici présent à l'Ambassadeur de quelques rafraichissemens, il leur fit aussi le sien, qui consistoit en six aunes de drap de couleur. Leur générosité les ramena aussi-tôt, avec trois coupes d'argent & douze taëls, qu'ils le pressèrent d'accepter. Mais son Excellence les refusa.

Générosité de
deux Particuliers.Changement
de Barques.

Les Barques furent changées à Kyu-cheu-fu, & l'on en partit le 2 de Mars pour descendre la rivière; ce qui doit faire juger qu'on avoit quitté celle de Chang, puisqu'il a paru jusqu'ici qu'on la remontoit depuis Pinhoca. A neuf heures on passa devant *Si-gaïum*, Village sur la droite. Il se présenta quantité d'autres Villages, sur les deux rives, jusqu'à *Lonju-jenne* (46), où l'on s'arrêta le soir, à cinq lieues de Kyu-cheu. Le jour suivant, on découvrit, assez près de ce Village, une magnifique tour, à galeries saillantes. Le Pays paroïssoit bien cultivé, les Villages en grand nombre & remplis d'Habitans. Dans l'après midi, après trois lieues de navigation, on s'arrêta devant *Lan-gui* (47), d'où le Gouverneur sortit aussi-tôt, pour venir complimenter l'Ambassadeur & lui offrir des rafraichissemens. Comme c'étoit la première Ville où les Hollandois eussent reçu tant de civilités, ils traitèrent noblement le Gouverneur, & lui firent présent de cinq aunes de beau drap. Les Barques furent changées encore une fois dans ce lieu, qui, sans être fort grand, offre une perspective agréable, & paroît bien bâti & fort peuplé. Il doit cet avantage au commerce de l'alun, qu'on y apporte de *Humfic* en abondance.

Premières civi-
lités que les Hol-
landois reçoivent
d'un Gouver-
neur.Ville de Nien-
cheu-fu.

On partit le 6, & l'on passa, une lieue & demie plus loin, devant la Ville de *Sans-jenne* (48). Le terrain s'élève sur la gauche, au long de la rivière, & ne paroît point habité; mais on aperçoit, dans les vallées, quelques maisons dispersées & quelques Villages. Le soir, après avoir fait cinq lieues, on arriva au Village de *Pon-kou-fong*, en laissant la Ville de *Nien-cheu-fu* (49) un quart de lieue sur la gauche. Le lendemain, par la faute des Mandarins, qui firent battre le tambour, pour le départ de la Flotte, deux heures avant le jour, la

(44) *Kiang-chang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(45) Il faut remarquer que ce ne sont pas en effet trois différens noms, mais trois orthographes différentes du même nom; l'une Hollandaise, l'autre Française, & la troisième Portugaise; car Montanus paroît avoir con-

sulté l'Atlas de Martini pour faire des comparaisons.

(46) *Long-tien-hyen* dans les Cartes.

(47) *Lan-ti-hyen* dans les Cartes.

(48) Cette Ville ne se trouve pas dans la Carte des Jésuites.

(49) *Ten-tien-fu* dans la Carte.

Barque

Barque de l'Ambassadeur toucha contre un banc de sable, & d'autres Bâtimens furent menacés du même danger. Mais l'arrivée du jour dissipa toutes les craintes, qui avoient été causées par la rapidité des courans. On passa devant quantité de Villages, de l'anciens & de Temples, dans l'un desquels les Habitans du Pays conleivent la statue du fameux Philosophe, qui se nommoit *Nien-klin*. Le soir on s'arrêta devant Tung (50), après avoir fait, dans le jour, sept lieues par un grand nombre de détours.

Le 8, avant midi on découvrit sur la gauche une rivière, nommé *Tu*, qui se divisa en deux bras, pour entrer dans la Ville de *Sing-fung*, ou *Sin-chung* (51), & qui se jette ensuite dans la grande Rivière de *Ché* (52). Le soir on arriva devant la Ville de *Fo-jang* ou *Fu-jang* (53), située à l'Ouest de la Rivière de *Ché*, & au Nord de la petite Rivière de *Fu chun*, qui prend sa source un peu à l'Ouest de celle de *Lien-gan* (54). On avoit fait ce jour-là cinq lieues. La Rivière de *Ché* est large ici d'environ deux milles d'Angleterre; mais étant sujette aux débordemens dans les grandes pluies, on voit peu de Villages sur ses bords. Cependant il s'en présente un grand nombre plus loin dans le Pays; & de toutes parts, les terres paroissent fort bien cultivées. Le 9 au soir on arriva au Port de *Chan-keu*, Fauxbourg de la Ville de *Hang-cheu*, qui en est éloignée d'une lieue, & par conséquent à la même distance de la Rivière. On fut obligé, dans ce lieu, de débarquer tous les équipages, pour les transporter par terre au Fauxbourg du Nord, où ils devoient être rembarqués.

MONTANUS.
1665.

Statue d'un fameux Philosophe.

Rivières de *Tu*, de *Ché* & de *Fu-chun*.

§. III.

Réception de Van-Hoorn à Hang-cheu-fu, & continuation de sa route jusqu'à Whay-ngan-fu.

Les Mandarins du cortège ayant donné avis au Gouverneur de *Hang-cheu* de l'arrivée de l'Ambassadeur, & demandé des Barques pour la continuation de son voyage, on vit paroître, le jour suivant, plusieurs Mandarins de la Ville, qui vinrent le complimenter à bord. Le 12, un des principaux Officiers de *Hang-cheu*, distingué par le titre de *Ping-tau*, vint le féliciter de son arrivée & lui offrir des rafraichissemens. Il promit de lui fournir de bonnes barques, parce que ce soin appartenoit à son office; mais il s'excusa de ne pouvoir l'invier à diner avant qu'il eût vu le Gouverneur de la Place. Le matin du jour suivant, on amena au rivage plusieurs chevaux pour l'Ambassadeur, qui fut invité en même tems à diner chez le Gouverneur avec tous les Officiers de sa suite. Il s'y rendit avec beaucoup de pompe, sans oublier de faire porter un beau présent, qu'il crut devoir à tant de politesses. Mais il ne put le faire accepter. « Je ne vous ai rendu aucun service, lui dit cet honnête Tartare: d'ailleurs, vous n'aurez rien de trop » pour *Peking*, où vous trouverez à tout le monde beaucoup d'avidité pour les présens. Étant fort pressé par l'Ambassadeur, il lui promit d'y penser à son retour. Lorsqu'on fut prêt à se séparer, Van-Hoorn le pria de prendre sous

Complimens des Mandarins de *Hang-cheu*.

Générosité d'un Gouverneur Tartare.

(50) *Tong-lu-hyen* dans les Cartes; sur la gauche, c'est à-dire, à l'Ouest de la rivière.

(51) *Sin-chung-hyen* dans les Cartes.

Tome V.

(52) *Tsyang tang hyang* dans les Cartes.

(53) *Fu-hyang-hyen* dans les Cartes.

(54) *Lan-ngan-hyen* dans les Cartes.

Vu

MONTANUS.

1665.

L'Ambassadeur
en profite adroit-
tement.Richesse de la
Province de
Che-kyang en
soie.

sa protection les Vaisseaux de Hollande que la tempête ou d'autres accidens pourroient jeter dans la Rivière de Hang-cheu ou dans celle de Ning-po, & de les regarder comme autant d'amis, sur lesquels il acqueriroit de nouveaux droits par ses bienfaits. Il répondit qu'il leur rendroit tous les services qui seroient en son pouvoir. Enfin, il lui conseilla de voir son Collègue, de qui les Hollandois pouvoient espérer aussi du secours pour leurs Vaisseaux. Van-Hoorn fut volontiers cette visite, & reçut les mêmes promesses de son second Gouverneur. Il ne put voir le Commandant général de la Milice, parce qu'il étoit indisposé. Le lendemain, les deux Gouverneurs lui envoyèrent des rafraichissemens, à l'occasion desquels il renouvella ses instances pour leur faire accepter quelques présens; mais ils persisterent à les refuser. Le Ping-ran fut moins difficile. Il reçut les marchandises qui lui furent offertes, & renvoya seulement une lunette-d'approche, & une paire de lunettes dont il ne connoissoit pas l'usage. L'Ambassadeur crut devoir profiter adroitement de la disposition des deux Gouverneurs. Il écrivit au Facteur qu'il avoit laissé à Hok-kyeu, d'envoyer à Ning-po un petit Vaisseau qu'il attendoit de Batavia, sous prétexte qu'en faisant route au Japon il avoit été poussé dans la rivière par le mauvais tems. Ce Bâtiment devoit être chargé de bois de Sandal, de poivre, de franc-incens, de myrrhe, de girofle, de plomb, de bois de *Kalintur*, de *Paragon* noir, de drap écarlate, de corail en colliers, & d'autres marchandises précieuses.

Le tems étoit si beau, que tous les équipages ayant été transportés en peu de jours au Fauxbourg du Nord, où les Barques étoient prêtes, à plus d'une lieue de l'endroit où l'on avoit débarqué, l'Ambassadeur s'y rendit aussi le 19, avec toute sa suite, traversant la Ville & tous ses Fauxbourgs. Il partit le même jour, & la Flotte arriva le soir à *Tang-kyeu*, beau Village à trois lieues de Hang-cheu. Le lendemain, étant tirée par les Koulus, elle passa devant quantité de maisons rustiques, bâties sur le bord d'un Canal fort profond. Toutes les campagnes paroisoient cultivées avec beaucoup de soin, & plantées, dans plusieurs endroits, de meuriers, pour l'entretien des vers-à-soie. La Chine n'a point de Province qui en produise autant que Che-kyang. C'est celle qui fournit toutes sortes de soie, non-seulement à ce grand Empire, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entière & aux parties les plus éloignées de l'Europe; car tout ce que les Hollandois achètent à Hok-kyeu vient de Che-kyang. Cependant l'Empereur avoit défendu depuis peu le transport des soies, sous de rigoureuses peines. Celles de Che-kyang sont aussi les plus belles de la Chine, & se vendent à si bon marché dans la Province, qu'il en coûte moins pour vêtir dix hommes en soie que pour un seul habit de brap en Europe.

Après avoir passé sous quantité de beaux ponts de pierre, on arriva, dans le cours de l'après midi, à *Kung-ti* ou *Kung-te*, cinquième Ville dépendante de Kya-hing, seconde Capitale de la Province. Elle est située (55) sur le bord gauche de la rivière. Le soir on s'arrêta au Village de *Song-ming-fing* (56), après avoir fait quatre lieues dans tout le jour. Le 21, on eut encore la vue d'un grand nombre de maisons rustiques. La route du jour fut aussi de quatre

(55) Elle doit porter le titre d'*Hyen*; mais on ne la trouve point dans la Carte des Jésuites, du moins sous ce nom.

(56) Ogilby défigure ce nom.

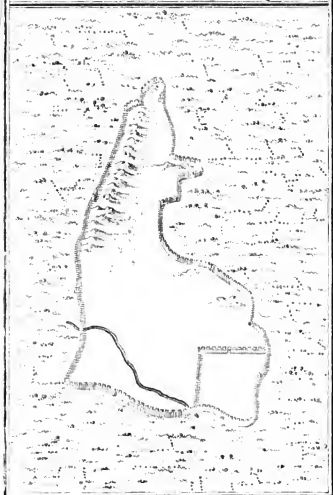


T. V. N.° XIX.





PLAN DE L'ENCEINTE DE LA VILLE DE
NAN-KING *ou* **KYANG-NING-FOU**
Capitale de la Province de Kyang-nan



Pl

SU-CHIEU-FU

PLAN DE LA VILLE DE SU-TCHEOU-FOU

Cette Ville a environ 3 grandes Lieues de Tour





lieues, en tirant vers le Nord, & l'on arriva le soir à Chang-fu, sixième Ville de la Province. Le jour suivant on passa devant deux Forteresses, à la portée du canon de Chang-fu, & devant le Village de *Yan-kan-king*, qu'on laissa sur la gauche. Dans l'après midi, on gagna *Ping-han*, au Sud duquel est le petit lac de *Fuen*, qui sépare la Province de *Che-kyang* de celle de *Nan-king*, où la Flotte entra dans le même lieu. Vers le soir, on arriva au Village de *Ping-chuan*, d'où l'on s'avança jusqu'à la Ville d'*U-kiang* (57), qui se présentait sur la gauche, à la portée du canon, & l'on jeta l'ancre près du Fauxbourg. On avoit fait ce jour-là quatre lieues; deux dans la Province de *Nan-king* (58).

Le 25, en avançant sur la Rivière *Sung*, avec de nouveaux Koulys, on se trouva, vers dix heures du matin, devant la Ville de *Su-chou*, où l'on changea de Barques. L'Ambassadeur s'étant rendu à la porte de l'Ouest, qui étoit le lieu de l'embarquement, un Mandarin, Commandant des nouvelles Barques, vint lui faire des civilités & lui offrir quelques rafraichissemens. Il y voulut joindre douze pièces de soie, en l'invitant à dîner pour le jour suivant. *Van-Hoorn* accepta les provisions; mais il refusa les soies, parce qu'il s'étoit fait une loi de n'en point recevoir de ses guides. Il se dispensa aussi du dîner, dans la crainte de déobliger le Gouverneur en paroissant chez quelqu'un avant que de l'avoir salué. Le 27, quelques Mandarins, dépendans de *Singla-mong*, Viceroy de *Fo-kyen*, qui en entretenoit vingt-cinq dans cette Ville, vinrent féliciter l'Ambassadeur de son arrivée. Le *Kon-bon*, ou le Gouverneur de la Ville, envoya aussi demander aux Hollandois s'ils avoient quelques pistolets & quelques lames d'épée dont ils pussent disposer. On prit la résolution de lui en offrir plusieurs, & d'y joindre d'autres présens; mais il ne voulut accepter que deux lames d'épée & une paire de pistolets. Le soir, il fit porter à bord douze pièces de soie, que l'Ambassadeur refusa. Mais dix pikols de soie, qu'il envoya le jour suivant, furent reçus avec reconnaissance, & les Messagers d'autant mieux récompensés, qu'on avoit peine alors à trouver du soie pour de l'argent. Dans le cours de l'après midi, un grand Mandarin, chargé du commandement militaire & de la garde-robe Impériale à *Su-chou*, vint complimenter l'Ambassadeur, qui lui fit servir une collation de fruits & de vin d'Espagne.

La Ville de *Su-chou* est située sur les bords d'une grande Rivière, on plûtôt d'un large Canal, qui la divise en deux parties, & qui est navigable pour les grands & les petits Vaisseaux. Elle n'a pas moins de trois lieues de circonférence, sans y comprendre le Fauxbourg. On voit dans la Ville & dehors, quantité de beaux ponts de pierre, bâtis sur plusieurs arches. Elle n'est pas distinguée par ses édifices, qui sont élevés sur des piliers de bois de pin, & la plupart fort minces; mais l'avantage qu'elle a d'être près de la mer & de la rivière de *Kyang*, y rend le commerce fort considérable. Elle entretient quantité de Vaisseaux; & les Barques y sont en si grand nombre, qu'il reloit à peine un passage libre pour la Flotte de l'Ambassadeur. Plusieurs rues où les Hollandois passèrent, n'étoient peuplées que d'Ouvriers en ambre. En un mot, *Su-chou* est une des plus fameuses Villes de la Chine par la multitude de

MONTANUS.
1665.

Séparation des
Provinces de
Che-kyang & de
Nan-king.

Ville de Su-chou.

Déclination
ment du Gue-
verneur.

Description de
Su-chou.

Ses avantages
pour le Com-
merce.

(17) L'hiem dans Oribly. L'Auteur du Journal suit souvent l'orthographe Portugaise.

(58) Montanus, *ubi sup.* p. 279. & suiv.

MONTANUS.

1665.

Richesse de la
douane.

Marchands, non-seulement Chinois, mais Portugais, Indiens & Japonais, qui la fréquentent continuellement. La Douane est hors la Ville. Les droits s'y payent, non suivant la valeur ou la quantité des marchandises, mais suivant la grandeur du Vaisseau; & l'on prétend qu'ils montent chaque année à cinq cens mille livres sterling. Quel doit être le nombre des Bârimens qui entrent dans ce Port, sur-tout si l'on ajoute que ceux de l'Empereur sont exempts de toutes sortes de droits! Les Hollandois y virent passer plusieurs grandes Barques Impériales, qui portent le nom de *Yun-chewen*.

Canal & Pont
extraordinaire.

Après avoir passé huit jours à Su-cheu pour changer de Barques, on entra dans un Canal, où la Flotte fut tirée par des Koulys. Il s'étend jusqu'à la Ville de *Ching-kyang*, qui est située sur la grande Rivière de Kyang. Les Habitans raconteront à l'Ambassadeur qu'il avoit été creusé avec beaucoup de travail, pour délivrer les Vaisseaux du peril auquel ils étoient exposés sur le Lac du *Tay*, à l'Est duquel il s'étend. Entre Ukyang & Su-cheu, on rencontre un pont de pierre de trois cens arches, qui sépare le même canal du Lac (59) du *Tay*, & duquel on est obligé de tirer les Bârimens au cordage, pour les faire avancer dans cet espace.

Ville d'U-fi. Ori-
gine de son nom.

Une lieue au-dessus de *Su-cheu*, les Hollandois passerent devant un grand Village, nommé *Schu-fi-quan* (60); & dans le cours de l'après midi ils rencontrèrent deux cens grandes Barques de l'Empereur, qui étoient à l'ancre dans le Canal. Le soir, après avoir fait six lieues, ils arrivèrent au côté Sud-Est des Fauxbourg d'U-fi. Ce nom signifie en langue Chinoise, *dijette d'étain*. Le Mont *Sye*, qui est près de *Tu-fye*, fournirait une grosse quantité de ce métal; mais la plupart des mines se trouvant épuisées au commencement du règne de la famille Impériale de *Han*, la Ville reçut alors un nom qui marquoit la ruine de ses principales richesses. Les Hollandois virent ici quantité de fours à pierre, où les Chinois font effectivement des pierres de routes les espèces.

Fours à pierre.

Commerce d'in-
digo.

Le premier d'Avril, on passa au long des murs d'U-fi, qu'on avoit sur la gauche, pour gagner les Fauxbourg du Nord; d'où continuant d'avancer, on traversa, vers midi, le Village d'*Un-quou*, dont les bords étoient remplis de Barques chargées d'indigo, qu'on y apporte de *Sin-chang* & de *Su-cheu*. Le soir, on arriva au Village de *Gong-ling*, après avoir fait dans le jour trois lieues & demie au Nord.

Ville de Chang-
chou.

Le lendemain, après avoir été tirée à force de bras l'espace d'une demie lieue, la Flotte traversa le Village de *Sik-fio-vien*; & n'ayant fait, dans tout le jour, que deux lieues & demie au Nord-Ouest, elle arriva le soir au côté Nord de la Ville de *Syu-cheu*, qui porte aussi le nom de *Chang-cheu*. Le Canal étoit si rempli de Barques Impériales, leur forme si grande & leur charge si pesante, qu'elle trouva beaucoup de difficultés au passage. Les bords du Canal, aux environs de la Ville, sont revêtus de plus belle pierre que dans les autres endroits. Le 3, on traversa *Lay-ti-chem*, & le soir on arriva au Village de *Lu-sin-ga*, toujours retardés par les Barques Impériales, qui n'avoient pas permis de faire plus de trois lieues. Le lendemain, après avoir

Beauté du canal.

(59) On a vu dans le Journal précédent (60) Ogilby met *Xu-fi-quan*, suivant l'oc-
d'autres détails sur le Lac de *Tay* & sur ce tographie Portugaise.
pont.

été tirée pour traverser le Village de *Sou-kou*, le Flotte arriva devant la Ville de *Tan-yang* (61); & passant au long de ses murs, elle s'arrêta au Fauxbourg de l'Est, sans avoir fait plus de trois lieues. Le 5, ayant quitté *Ta-yang*, elle passa devant un Lac (62), qui fournit de l'eau au Canal par trois écluses. L'après midi, elle gagna le petit Village de *Hon-gua-pék*; & vers le soir elle fut forcée, par le mauvais tems, de jeter l'ancre à *Sing-fon*, après avoir été tirée, pendant tout le jour, l'espace de deux lieues & demie. Le jour suivant, les Hollandois virent dans leur route plusieurs fours à pierre; & passant, vers midi, au long des murs de *Sin-kyang* ou *Chin-kyang* (63), ils s'arrêtèrent aux Fauxbourgs Nord de cette Ville, après avoir fait deux lieues depuis *Sing-fon*. L'Ambassadeur fut ici complimenté par quelques Mandarins Tartares, & leur offrit du vin d'Espagne. Un d'entr'eux lui envoya divers rafraichissemens. Un autre l'invita à dîner, avec le *Ta-lau-ya* ou le Général Tartare (64), qui parut prendre un plaisir extrême à voir les Hollandois. Ce *Ta-lau-ya* se rendit à bord, dans le cours de l'après midi, pour admirer les chevaux & les bœufs; mais beaucoup plus, disoit-il, pour le procurer l'entretien des Hollandois, dont il protesta qu'il étoit charmé. Ce ravissement parut croître encore lorsque l'Ambassadeur lui fit entendre sa musique & lui offrit une collation de confitures & de vin d'Espagne. Il ne marqua pas moins d'admiration au récit que l'Interprète lui fit des présents qui étoient destinés à l'Empereur. En voyant des pistolets, il demanda si l'Ambassadeur pouvoit lui en accorder quelques-uns. On prit le parti de lui donner une épée & une carabine, parce que le nombre des pistolets commençoit à diminuer, & qu'on s'apercevoit du goût que les Seigneurs du Pays avoient pour cette arme. On y joignit quelques perles contrefaites, & du drap bleu; mais il ne voulut accepter que la carabine. Plusieurs de ses enfans rendirent aussi visite à l'Ambassadeur, qui leur fit présent de quelques colliers d'ambre, & d'autres bagatelles.

Il accompagna ses Guides Mandarins dans un Temple, situé à l'embouchure du Port, où ils offrirent une chèvre & un porc en sacrifice. Cette dévotion est si sacrée parmi les Chinois, qu'ils n'auroient pas la hardiesse de remonter la rivière s'ils y avoient manqué. Le principal Mandarin, après avoir immolé les victimes, les porta sur l'Autel; & le Prêtre se mit dévotement à genoux pour réciter certaines prières. Les Hollandois observerent que le Temple étoit peint en rouge, & qu'il étoit orné de plusieurs lampes, qui brûloient jour & nuit pour les âmes des morts. D'un côté de l'Autel, on voyoit une espèce d'auge, pour y placer les victimes; & de l'autre, une boîte remplie de petites pièces de cannes, qui étoient les sorts dont les Prêtres se servoient pour connoître l'avenir. Le lendemain après midi, le Gouverneur de la Ville alla faire ses dévotions au même Temple, avec un cortège de personnes distinguées. En y arrivant, il envoya prier l'Ambassadeur de s'y rendre aussi & de le faire accompagner de sa musique. Il traita les Hollandois avec du bouillon de fèves, & l'Ambassadeur fit apporter des noix de mus-

MONTANUS.
1665.
Lac près de Ta-
yang.

Ville de Chin-
kyang.

Admission du
Gouverneur
pour les Hollan-
dois.

Temple & Sacrifice
Chinois.

Ornements du
Temple.

(61) *Tan-yang-hyen* dans la Carte des Jé- au Nord-Ouest de la Ville.
suïtes.

(62) Dans les mêmes Cartes, ce Lac est

(63) Différentes orthographes.

(64) Il étoit aussi Gouverneur de la Place.

MONTANUS.
1665.

Nouveau canal.

L'Ambassadeur
descend & ren-
contre deux
Mandarins.

Ce qu'il apprend
à cet égard.

Ville de Yan-
cheu-lu.

Pays des cui-
sures de pierre.

cade confites, qui furent mangées avec beaucoup de plaisir, remarque l'Auteur, par des gens qui n'en avoient jamais goûté.

Le 10, qui étoit la veille de Pâques, on mit à la voile avec un vent Sud-Est; & traversant le Kyang, on entra dans un Canal au Nord, par une grande écluse, qui est éloignée d'un quart de lieue du Château de *Qua-syeu* ou *Qua-cheu* (65). C'est le même que Nieuhof nomme l'*Eau royale*. Après avoir fait une demie lieue par quantité de détours, on arriva au Village de Tong-nang-hong, où l'Ambassadeur eut la curiosité de descendre pour observer les écluses. Il visita aussi un Temple voisin; & rencontrant deux Mandarins, qui lui firent un compliment civil, il les pressa de l'accompagner à bord, où il leur offrit quelques verres de vin d'Espagne. Ils lui apprirent que l'Isle de Tay-wan étoit dans une triste situation, depuis que la Côte de la Chine avoit été ruinée, & qu'on y faisoit une rigoureuse garde. Le commerce étranger n'en souffroit pas moins. Cependant l'Empereur avoit fait déclarer aux Koxingans que s'ils tatdoient encore à se soumettre, il feroit recommencer les ravages de la Côte, jusqu'à leur ôter toute espérance d'en jamais recevoir du secours & des vivres. Les deux Mandarins ajoutèrent que si l'Ambassadeur nourrissoit bien les Coutisans, rien ne lui seroit refusé à Peking. Après l'avoir quitté, ils lui envoyoient divers rafraichissemens & des viandes toutes préparées. L'après midi, aussitôt que les Barques furent dégagées des écluses, le principal Mandarin de la Flotte descendit devant un Temple, à l'extrémité du Village, & monta à cheval pour aller se réjouir dans une Ville voisine, nommée *Qua-cheu*. Mais il fut obligé de rejoindre bien-tôt l'Ambassadeur, qui avoit fait continuer la navigation jusqu'au Village de Pu-lipo. On ne fit ce jour-là qu'environ trois lieues.

Le 11, on passa devant quantité de Bourgs & de Villages. On découvrit une grande tour, à sept galeries saillantes, située au Sud d'une Ville nommée *Tong-na-san*, entre laquelle & cette tour est un Canal qui s'étend à l'Ouest dans le Pays. Vers midi, on arriva au Fauxbourg Sud de *Tan-se-fu* (66), ou *Yan-cheu*, troisième Ville Capitale de la Province. On y voit une tour à quatre Galeries, devant laquelle la Flotte fut tirée à force de bras, pour gagner les murs de la Ville. Ensuite elle traversa un pont de six arches, vis-à-vis la Douane, en tirant à l'Est. La route du jour avoit été de deux lieues & demie.

Le matin du jour suivant, on partit de *Yan-cheu*, contre le courant, au travers d'un Village divisé par le canal qui s'étend dans le Pais de *Vayopu*, ou des *Cuisures* de pierre, qu'on nomme ainsi de l'abondance de ses fours. Le côté où est le canal est couvert d'eau; ce qui le fait prendre pour un grand étang ou pour un lac. A midi on passa devant *Syopou-zink*, Village qui se présente de loin comme une Ville. On vit trois écluses, par lesquelles l'eau du canal se repand dans des terres bien cultivées. Vers le soir, on gagna *Lou-ting*, Village de sept ou huit maisons, entre lesquelles est un Cloître de femmes. On fit ce jour-là cinq lieues.

Le 13, on laissa sur la droite quantité de maisons rustiques, & du côté de

(65) On le trouve aussi écrit *Qua-zieu*.

doit plus surprendre après tant d'autres exem-
ples.

(66) *Jam-se-fu* dans Ogilby, & *Tang-cheng-fu* dans la Carte des Jésuites; variété qui ne

L'Ouest un Pays couvert d'eau. L'après midi , on se trouva devant *Kayoven* ou *Kau-yeu* (67) Ville située dans un terrain d'argile , à l'Est du Canal , & sur le bord du Lac Piexe (68). Le 14 , en partant du Fauxbourg Sud de *Kau-yeu* , on eut , pendant l'espace d'un quart d'heure , la Ville sur la droite & le Lac sur la gauche , jusqu'au Fauxbourg du Nord. De-là , on prit au Nord sur le Canal royal qui est séparé du Lac par une étroite chaussée de trois pieds de hauteur. Le Pays est couvert d'eau sur la gauche. Cependant on y apperçoit , par intervalles , de petites cabanes qui paroissent situées dans des lieux secs. L'après midi , on laissa le Village de *Loan-fu* sur la gauche. Ici , le pays , du côté de l'Est , devient un peu plus agréable & paroît cultivé dans plusieurs endroits. Le soir on arriva au Village de *Kuis-jo*.

Le jour suivant , on passa , dans la matinée , par *La-en-fu* & *Lou-ya-pou*. L'après midi , on descendit à *Pau-ing* (69) , Ville à l'Est du Canal , environnée d'excellens murs qui n'ont pas moins d'une lieue & demie de circonférence. Un fort beau Temple s'y présente du côté du Nord. On prit ici d'autres koulus ; & continuant d'avancer , on arriva le soir à *Kin-ho*. On avoit fait cinq lieues ce jour-là. Entre *Ku-ning* & ce Village , la rive Ouest , qui se trouve rompue en plusieurs endroits , laissant un passage à l'eau du Canal , elle se précipite avec tant de violence dans le Lac de Piexe , qu'on eut beaucoup de peine à retenir les Barques contre l'impétuosité du courant. Le 16 , on passa devant quantité de Villages & de Hameaux. On en traversa d'autres ; & vers midi , après avoir fait trois lieues & demie au Nord , on arriva aux portes de *Whay-ngan* (70).

MONTANUS.
1665.

Lac de Piexe.

Pays couvert
d'eau.

Chaussée rompue
& dangez pour la
Flotte.

§. I V.

Route depuis *Whay-ngan* jusqu'à *Peking*.

Plusieurs Mandarins de *Whay-ngan* sortirent aussi-tôt de la Ville pour complimenter l'Ambassadeur au nom du Commandant , & l'inviterent de sa part à dîner le lendemain dans une grande maison , voisine de la porte où les Barques s'étoient arrêtées. Chacun eut sa part. La nuit suivante il s'éleva au Nord une tempête affreuse , accompagnée de tonnerre & de pluie , qui continua pendant tout le jour. On devoit ici changer de Barques ; mais la difficulté d'en rassembler tout d'un coup un nombre suffisant , malgré les soins empressés du *Touvaitsi* , ou de l'Inspecteur , fit douter si l'on ne seroit pas arrêté fort long-tems par cet obstacle. Enfin , le succès ayant répondu à la diligence , on partit le 24 avec quinze Barques , dont les sept plus grandes furent données à l'Ambassadeur & au *Chin-kon* , & les huit autres aux Mandarins & aux Interprètes. En passant devant le fauxbourg du Nord , le Gouverneur , qui se trouvoit à la douane pour y recevoir les droits de l'Empereur , but à l'heureux succès du voyage & fit porter à bord sa liqueur , qui étoit du bouillon de fèves. L'Ambassadeur , sensible à cette politesse , lui fit faire des remerciemens & donna quelques rixdals à ses domestiques. Ce fauxbourg

Civilisés des
Mandarins & du
Gouverneur.

Difficulté de
rassembler les
Barques.

Civilisés que
reçoit l'Amba-
sadeur.

(67) *Kao-yeu* dans Ogilby , nom qui semble proposé comme un doute par l'Éditeur Montanus , & qui est tiré de l'Atlas de Martini.

(68) On a lu la même chose dans Nieuhof.

(69) *Pau-ing* dans Ogilby.

(70) *Hony-jen* dans Ogilby.

MONTANUS.

1665.

Écluse du canal & leur nécessité.

contient deux douanes, l'une pour les marchandises & l'autre pour les Vaisseaux. Les sommes qui s'y lèvent sont appliquées à la réparation des écluses, des ponts & des digues, sur-tout près des chutes-d'eau, dont on compte trois dans le canal, au Nord de la Ville. La première, c'est-à-dire, la plus proche de la Ville, est la plus dangereuse, parce que l'eau sort de cette rivière avec beaucoup d'impétuosité. Aussi n'y voit-on pas moins de neuf grandes digues, sans lesquelles tout le Pays seroit menacé continuellement d'une inondation. Assez près de Whay-ngan, les Hollandois passerent devant *Panija* & plusieurs autres Villages, au long desquels ils rencontrèrent un grand nombre de Jones Imperiaux, chargés des marchandises du tribut. Le soir ils arrivèrent à Zinkianzu, après s'être fait titer l'espace de trois lieues.

Village d'une longueur extraordinaire.

Le lendemain ils traversèrent une écluse, & de-là un Village nommé *Tinkjanzu*, qui s'étend plus d'une lieue & demie sur les deux bords du canal. Vers midi ils découvrirent le Village de *Namenuo*, *Zamenio* ou *Neymemia*, devant lequel ils virent plusieurs côtes humaines fichées sur des poteaux. Ils y passerent une autre écluse, où l'eau sort avec beaucoup de bruit par une ouverture fort étroite; ce qui mit les guides dans la nécessité de faire débattre les chevaux & les bœufs. Chaque barque étoit tirée par deux cens hommes, parce que l'eau, du côté du Nord, est plus haute de quatre pieds que du côté du Sud. Ce travail dura pendant toute la longueur du Village, à l'extrémité duquel on jeta l'ancre devant un Temple, où les Bateliers firent leurs prières & leurs offrandes, pour obtenir un heureux passage sur la Rivière jaune, qui coule ici du Sud-Est au Nord-Ouest. La route du jour avoit été d'environ trois lieues.

Prière des bateliers pour le succès du voyage.

Le 25, vers midi, on traversa la rivière, vis-à-vis le Village de *Singho* (71). Dans ce passage on vit arriver à bord un Bateau, chargé d'un Prêtre & de deux autres personnes, qui se présentèrent à titre de Magiciens ou de Devins. L'un avoit les joues percées d'un poignçon. Ils s'agitoient tous trois comme des possédés, & ces contorsions persuadent au Peuple qu'ils le sont en effet. Les Matelots n'ayant pas manqué de les consulter, ils leur prédirent que le vent seroit favorable le lendemain & que le reste du voyage seroit heureux. Le Pilote fit présent de quelque monnoie à ces imposteurs, & de quelques feuilles de papier doré qu'ils lui demandèrent pour leur Idole. Van-Hoorn ne put se défendre lui-même de leur donner de l'argent, quoiqu'il fût déjà fatigué de l'importunité de ces rusés mandians, qui fourmillent à la Chine. Vers le soir on passa devant *Sin kia-zuan*, & l'on jeta l'ancre à l'entrée de la nuit contre un petit Village de dix ou douze maisons, nommé *Jon-pou*, après avoir fait dans le jour environ deux lieues & demie.

Tan-jen-jeen, Ville sur la Rivière jaune.

Le 26, ayant passé devant les Villages de *Konghivcat*, *Tjanzan* & *Govetahia*, les deux premiers à l'Est & le troisième à l'Ouest de la Rivière, on s'arrêta au-dessous de *Tau-jen-jeen* (72) ou *Ti-tay-wen*, Ville située sur le bord Ouest de la Rivière jaune, & défendue par un gros mur de terre. On avoit fait ce jour-là trois lieues & un quart. Le jour suivant on continua d'avancer à l'Est. Vers

(71) *Ti-hs-hyen* dans les Cartes. Ainsi le Journal place quelquefois un Village au lieu d'une Ville ou d'une grande Cité.

(72) Le premier de ces deux noms est l'or-

tographe Hollandoise. L'autre est tiré de Martini & répond au *Tay-jen* d'Ogilby, qui s'accorde avec Du Halde; mais celui-ci ajoute *hyen*, pour marquer le rang.

midi

midi on passa devant le Village de *Suy-tfui-tfien* (73), qu'on laissa sur la droite, & devant plusieurs maisons de campagne qui se présentoient sur les deux rives. Le soir on s'arrêta près d'un Hameau de sept ou huit maisons, après avoir fait trois lieues.

Le 28, avant midi, on gagna les Villages de *Gusjau*, de *Pajauch* & de *Gonjuntu*, le premier sur la droite & les deux autres sur la gauche. L'après-midi on arriva devant *Tsin-sing* (74), à l'Est duquel on voit à peu de distance un beau Château, environné d'un mur, qui renferme une montagne du côté du Nord. On avoit fait trois lieues & demie. Le matin du jour suivant, après avoir fait une lieue à l'Ouest, on arriva devant *Konfau-go*, Village où commence (75) le canal de *Jun* ou d'*Yun*, qui décharge ses eaux par une écluse.

Ce canal s'étend jusqu'à Peking. Comme il n'a pas toujours assez d'eau pour les Bâtimens chargés, on y a pourvu par un grand nombre d'écluses, que les Habitans nomment Tong-wa. Les Hollandois en comptent vingt-quatre (76). Chaque écluse a sa porte-d'eau, qui est barrée par de grosses planches & par quantité de poteaux. Ces portes s'ouvrent aisément, avec une machine en forme de roue, pour faire passer l'eau d'une écluse à l'autre, jusqu'à ce que les Barques aient franchi ces incommodes espaces. Mais vers le milieu, & fort près de la Ville de *Si-ning*, dans la Province de *Chan-tong*, on y fait entrer autant d'eau qu'on en a besoin, du Lac *Ufiang* (77), *Hu* ou *Kang*, par une vaste écluse, qu'on ferme ensuite soigneusement pour ne pas mettre le Lac à sec. En arrivant au Lac de *Chang* (78), les Barques, au lieu de le traverser, passent dans un canal qui a été creusé près de ses bords, & qui est renfermé entre deux larges digues. A chaque écluse on trouve des gens du Pays, qui, pour un fort petit salaire, font passer les Barques à l'aide de plusieurs cordes. Les Européens ne peuvent voir ces belles portes-d'eau & la fermeté de ces hautes & épaisses digues, sans admirer avec raison l'habileté incomparable des Chinois.

La Flotte étant entrée dans le canal, avança au Nord avec un bon vent par les Villages de *Mokocktan* sur la gauche, & d'*Utatcheu* sur la droite. Le soir elle arriva devant celui de *Meu-lo-van*, situé du côté de l'Ouest, après avoir fait dans ce jour environ six lieues & demie. Ici l'on changea de koulis, parce que ceux de *Sin-sing* ayant fait deux lieues & demie depuis cette Place, refusèrent d'aller plus loin. Van-Hoorn, peu satisfait de tous ces délais, reprocha aux Mandarins de n'avoir point envoyé des ordres d'avance. Le lendemain à midi, ne voyant paroître aucun porteur, on fut obligé de faire marcher quelques Soldats pour presser les Payfans. Mais cette exécution fut si lente, que n'étant finie que le soir, on prit le parti d'avancer pendant la nuit, avec d'autant plus d'embaras, que les Barques s'enfonçoient quelquefois dans le sable. Le matin du jour suivant, qui étoit le premier jour de Mai, on passa devant

MONTARUS.
1665.

Beau Château
près de Tsin-
sing.

Canal de Jun
& de la décharge.

Canal au long
du Lac de Chang.

Beauté des éclu-
ses & des digues.

Difficulté à rem-
over des porteurs.

(73) C'est peut-être ici *Tfien-hyen*, qui est, dans les Cartes, à plus de dix lieues de *Tau-yuen-hyen*.

(74) Il paroît que c'est ici *Sui-tfyan*.

(75) C'est une faute, car ce Lac commence à *Tsing-ho* & se rend un peu à l'Est de la Ri-

vière jaune jusqu'à *Tsing-sing* ou *Sui-tfien*.

(76) Nieuhof dit, au moins soixante.

(77) Dans les Cartes, *Tu-schan-bu*. *Hu* signifie Lac, & *Ho*, Rivière.

(78) Au-delà de *Tsi-ning*. Ce Lac est nommé dans le Journal de Nieuhof.

MONTANUS.
1665.

Kya-kio & San ko-mian, deux Villages ruinés à quelque distance de la rive, du côté de l'Est; & vers midi, devant *Thut-suang*. On arriva le soir sous un petit Village, nommé *Sjou-sin-ka*, où l'on jeta l'ancre devant l'écluse. On avoit fait six lieues depuis la dernière nuit.

Lenteur du voyage.

Le lendemain, après avoir passé l'écluse, on arriva l'après-midi à *Tuan-sin-giao*, où l'ancre fut jetée encore devant une autre écluse, pour attendre que la violence du vent fut diminuée. Un accident mit en feu une des Barques Impériales, dont une partie fut consumée avec un peu de sa cargaison. Vers le soir on passa l'écluse. Ensuite, faisant voile au clair de la Lune, on traversa *Singh-yam-pau* & ses écluses, & l'on jeta l'ancre vers minuit devant *Wan-sen-fua*. On n'avoit fait qu'une lieue & demie dans un si long jour. Le 3 on arriva, vers midi, au Village de *Mi-lan-kye*, qui sépare la Province de Nan-king ou de Kyang-nan, de celle de Chan-tong. Le vent s'étant calmé vers le soir, on traversa les écluses pour gagner l'extrémité du Village, où l'on prit le parti de passer la nuit. On n'avoit pas fait, dans tout le jour, plus de trois quarts de lieue.

Yai kin-ho, petite Ville composée de Tours.

Le jour suivant, on passa au travers des Villages de *Tsing-kye* & de *Hang-suau-fa*, & par deux écluses. A l'Ouest de *Hang-suau-fa* on découvre un grand lac, nommé *Tjiang-hu*, qui décharge ses eaux par deux écluses dans le canal-royal. On arriva fort tard au Village de *Tui-gang*, où l'on passa la nuit, après avoir fait trois lieues & demie. Le 5, vers midi, on gagna *Taixin-ho*, ou *Yachiao*, petite Ville composée de trente-six maisons, toutes bâties comme autant de Forts, ou de Tours capables d'une bonne défense. On y passa une écluse. Ensuite traversant *Tsonoiaka* & deux autres écluses, on arriva le soir à *Moa-lia-cao*, où l'on jeta l'ancre après avoir fait quatre lieues. Ici l'on découvre un lac à l'Est du canal, & le Pays paroît couvert d'eau jusqu'aux montagnes.

Neuf Villages.

Ville de Tching-ning-chen.

Le 6 on traversa dix écluses & neuf Villages, nommés *Tsou-ten-cha*, *Nae-yang*, *Lout chia-jeen*, *Tong-nang-fong*, *Tsion graiaceen*, *Chen kio*, *Sin-kia*, *Tsio-fi* & *So-hon-fum*. Le soir on arriva aux faubourgs Sud de *Tching-ning-chen* ou *Sin ning* (79), où l'on jeta l'ancre devant l'écluse. La route du jour avoit été de huit lieues.

Le lendemain au matin l'Ambassadeur reçut la visite & les complimens du Général des troupes, Seigneur Tattare, qui fut élevé dans la suite à la dignité de grand Mandarin.

Tromperie du guide Mandarin.

Le Guide de la Flotte ayant ici déclaré qu'il falloit changer de Barques, l'Ambassadeur lui fit présent d'un collier de corail sanguin, pour hâter sa diligence. Mais cette galanterie produisit si peu d'effet, que le Mandarin parut disposé au contraire à retarder le départ, sous prétexte que la Ville n'avoit point encore fourni les koulis, le riz, l'argent & les autres nécessités du voyage. Van-Hoorn, à qui toutes ces excuses parurent suspectes, s'adressa au Gouverneur de la Place & le pressa de donner des ordres pour l'expédition des Barques. Quel fut son étonnement, d'apprendre qu'on n'avoit jamais changé de Barques dans cette Ville! Cependant le Gouverneur lui promit que toutes les commodités nécessaires seroient fournies le jour suivant; & le

faisant avertir au marin qu'il avoit exécuté ses promesses, il joignit à cette politesse un présent de quelques provisions. L'Ambassadeur donna trois taëls d'argent au messager.

Le 10 on passa une écluse, où le mauvais tems obligea les guides de faire jeter l'ancre. On en passa le lendemain deux autres, à la vue de la Ville, où l'on n'arriva néanmoins que le soir. *Sin-ning*, *Tzin-ning* ou *Sin-ning cheu*, est une ancienne & belle Ville, située sur la rive Est du canal, dans un terrain plat & marécageux. Ses faubourgs, qui s'étendent des deux côtés de l'eau, sont grands, bien peuplés & munis de deux fortes écluses. On continua d'avancer, dans l'obscurité, entre les Villages de *U-ling*, *So-lo-fu*, *Ghan-fu* & *Pu-tuen*, où l'on perdit une ancre, à sept quarts de lieue de *Tzin-ning*.

Le 12, au matin, on passa trois écluses, & les Villages de *Long-wangh* & de *Nan-guan-gas*, qui touchent l'un à l'autre, près du lieu où la Rivière d'*Ongho* entre dans le canal. Au lieu d'avoir à surmonter le courant, comme on l'avoit eu jusqu'alors, on fut aidé par le fil de cette Rivière. Vers le soir on arriva au Village de *Pu-lu-li*, & peu après à *Koy-ja-va*, où l'on jeta l'ancre entre deux écluses, après avoir fait quatre lieues ce jour-là. Le 13, ayant passé les écluses, on avança au long des Villages d'*In-la-ko*, *Tjui*, *King-kia-ko*; & pour se mettre à l'abri du vent de Nord, qui étoit fort violent, on jeta l'ancre au-delà d'*U-sien-no*. La route fut de quatre lieues. Le lendemain, après en avoir fait près d'une, on passa une porte-d'eau; & quoiqu'on n'eût fait que deux lieues & un quart depuis *U-sien-no*, on s'arrêta devant *Touk-jam-tiao*, après avoir passé devant *Si-li-fu*, *Ul-che-li po* & *U-li-fu*. Le 15, vers neuf heures du matin, on passa une écluse, & l'on arriva vers midi devant la Ville de *Chan-fui* (80), qui borde les deux côtés du canal de Jun. Elle est fortifiée de plusieurs Châteaux carrés. Sa circonférence est d'une lieue. Ses murs sont de pierre & revêtus de parapets. Elle contient un grand nombre de beaux édifices, mais qui tombent en ruines, parce qu'elle a peu d'habitans. On y voit un fameux Temple, que les Habitans nomment *Tey-wen-myau*, bâti de pierre de taille, peint de rouge dans l'intérieur, & couvert de tuiles d'un jaune fort brillant. Il est environné d'un mur, dont la moitié est de pierre de taille, & l'autre moitié de briques rouges & vertes. Hors de la Ville est un Etang, où les Habitans racontent que depuis quelques années un Temple magnifique, qui étoit bâti sur ses bords, fut abîmé tout-d'un-coup avec l'assemblée & tous les Prêtres. Vers le soir on arriva près de *Ki mon fa*, & l'on jeta l'ancre devant l'écluse, après avoir fait trois lieues & demie.

Le jour suivant on passa devant cette écluse, & successivement devant trois autres dans l'espace de trois quarts de lieue, au long des Villages d'*Oafing* & de *Sjau-sing*. On n'avança point davantage pendant tout le jour, parce qu'il est fort difficile aux grandes Barques de sortir de tous ces passages, qui sont à sec d'un côté, tandis que de l'autre ils n'ont pas plus de trois pieds & demi d'eau. Lorsqu'elle est passée de l'un à l'autre, il n'en reste que cinq quarts de pied, pour des Barques qui en tirent deux pieds & demi; de sorte qu'il se passe beaucoup de tems avant qu'elles en puissent recevoir un pied de plus, pour se

MONTANUS.
166 j.

Description de
Tzin-ning.

Rivière d'Ongho,
qui se jette
dans le canal.

Ville de Chan-
fui & sa descrip-
tion.

Temple abîmé
avec tous les
assistans.

Difficulté du
passage des écla-
ses, & méthode
Chinoise.

(80) Cette Ville n'est point dans la Carte des Jésuites.

MONTANUS.
1665.

retrouver à flot. On fut ainsi jusqu'au dix-neuf à passer la dernière des quatre écluses, au-dessus de laquelle on s'arrêta devant une cinquième, près du Village de *Gihat-si-fi*. Le lendemain, après l'avoir passée, on en trouva une autre près du Village de *Zoatjatzen*; & dans l'après-midi on arriva devant *Liaghay-way*, où l'on jeta l'ancre encore devant une écluse. La toute du jour avoit été de deux lieues.

Ville de Tung-
chang & la des-
cription.

Le 21 on se trouva, vers neuf heures du matin, devant le fauxbourg Sud de *Tung-yang-fu*, ou *Tung-chang* (81), troisième Capitale de la Province de Chang-tong. Cette Ville forme un quarré régulier. Sa situation est dans une vallée. On donne à ses murs une grosse lieue de circonférence. Elle est traversée en croix par deux grandes rues, au centre desquelles on voit un grand arc de triomphe à quatre faces ouvertes, avec autant de voûtes l'une sur l'autre. Les portes de la Ville sont défendues, des deux côtés, par quatre boulevards. Du côté du Nord on découvre un pont de cent trente pas de longueur, sur un grand fossé qui environne la Ville. Le côté du Sud est occupé par un fauxbourg fort peuplé & d'un grand commerce. A l'Est on voit un grand pilier de fer, qui n'a pas moins de quatre brasses d'épaisseur, sur environ vingt pieds de haut. Il offre des Inscriptions Chinoises, qui lui donnent sept cents ans d'antiquité, & qui rendent témoignage qu'il fut élevé à l'honneur d'un Héros fameux par sa valeur, auquel il sert de sépulture.

Le 22, étant partis de Tung chang, on arriva une lieue & demie plus loin au Village de *Sin-sin*, où, faute d'eau pour les Barques, on s'arrêta devant l'écluse jusqu'au 24. On la passa le matin du jour suivant, pour retomber, vers midi, dans le même embarras. Cependant, après l'avoir surmonté, & traversé les Villages de *Schu-fu* (82), *Liankot-fu* & *Liankot-ta*, on s'arrêta l'après-midi du même jour devant une autre écluse, près du Village de *Ta-fan*, sans avoir pu faire plus d'une lieue. Le lendemain on arriva, vers midi, à *Vurs-ja-van*. Ensuite on passa par *Outs-ja-ven*, *Tay-kia-fa* & *Tay-hia-ven*; après quoi l'on trouva si peu d'eau dans le canal, & des Barques Impériales en si grand nombre, qu'on fut obligé de s'arrêter, sans avoir fait plus de trois lieues.

Porte-d'eau fer-
mée avec des
chaînes; à l'oc-
casion de quoi?

Le 26 on arriva, une demie-lieue plus loin, à la Ville de *Lin-sing* (83), qu'on traversa jusqu'à l'écluse. Mais la porte-d'eau se trouvant fermée avec des chaînes de fer, à l'occasion d'un changement de Gouverneur, on se vit dans la nécessité d'attendre, jusqu'au 29, l'arrivée du Gouverneur de *Tong-chang-fu*, qui venoit occuper le même emploi à *Lin-sing*. L'Ambassadeur envoya au-devant de lui, pour lui faire demander la liberté du passage, & l'on vit bien-tôt paroître un Mandarin, qui venoit l'ouvrir par ses ordres. Il avoit aussi la commission de fouiller les Barques; mais Van-Hoorn s'y étant opposé, il n'insista point sur cette entreprise. On lui fit présent de deux pièces de toile, qui étoient apparemment ce qu'il avoit eu dessein d'obtenir.

Rivière de Guzy
& fin du canal.

Le jour suivant, après avoir passé l'écluse, on entra dans la Rivière de *Guzy* ou de *Geu* (84), qui vient du Sud & qui termine le canal de Jun. On

(81) *Tong-chang-fu* dans la Carte des Jé-
suites.

(82) *Xoesu* dans *Ogilby*.

(83) La description de cette Ville &

de sa belle Tour s'accorde avec celle de *Nica-
hof*.

(84) *Wry* dans les Cartes.

avait traversé, dans toute la longueur de ce canal, quarante-sept écluses (85) ou portes-d'eau, avec des difficultés qui avoient pris beaucoup de tems & fait durer cette navigation l'espace de trente-deux jours. Cependant les Chinois assuroient que le passage avoit été fort heureux & fort prompt, & que peu d'années auparavant il y avoit si peu d'eau dans le canal, que les Barques ordinaires mettoient quarante-cinq ou cinquante jours à faire voile depuis *Tung-ching-fu* jusqu'à Lin-fing (86), quoique ces deux Villes ne soient éloignées que de six lieues. Dans le cours de l'après-midi il fallut se faire tirer à force de bras sur la Rivière Guey, au travers d'un Village nommé *Van-tau-vo*; & le soir on s'arrêta devant *I-fong*, autre petit Village, après avoir fait trois lieues depuis Lin-fing.

Le premier de Juin, étant partis à la pointe du jour, on passa devant *Upuya* & *Van-kelo*, deux Villages fort agréables. A midi on se fit tirer au long la Ville de *Va-hin-cheen* (87), sans s'y arrêter, & passant dans l'après-midi par *Sargues*, on arriva le soir à *Chian-maing*, après avoir fait cinq lieues. Le matin du jour suivant, on passa devant *Tsa-juang* & *Sing-kiatto*, d'où l'on se rendit le soir à la Ville d'*Ufin-jeen*, *Uciening*, ou *Un-ching* (88), qui est ceinte d'un mur carré, sur le bord Est de la Rivière Guey, & qui a du même côté un Fauxbourg bien bâti. On avoit fait ce jour-là cinq lieues & demie, par un grand nombre de détours & sur fort peu d'eau. Le 3, après avoir passé devant les Villages de *Thunle*, de *Sunufu* & de *Tekio*, on arriva vers midi, à *Taatchio*, ou *Tachu*, Ville de forme carrée, & revêtue d'un beau mur, haut de trente pieds, avec quantité de boulevards. Elle est située sur la droite de la Rivière Guey en descendant, & fort agrandie par un Fauxbourg spacieux & bien peuplé. Mais quoique remplie de belles maisons, elle a beaucoup perdu de son lustre par les dernières guerres des Tartares. Son principal commerce consiste en bierre Chinoise, qu'on y brasse fort habilement.

Après avoir quitté *Tachu*, on se rendit le soir au Village de *Sou-ken-tang*: la route du jour avoit été de six lieues & demie. Le lendemain au matin, on rencontra quelques Barques qui amenoient de *Peking*, un nouveau Général pour la Province de *Guan-tong*. Vers neuf heures on arriva devant *Sang-juen*, d'où passant dans l'après-midi au long de *Ghou-ning* & de *Sen-Feuka*, on s'arrêta le soir à *Lie-nu-chu*. C'est dans ce lieu, suivant le témoignage des Habitans, que la Province de *Chang-tong*, & celle de *Peking* commencent, quoique d'autres leur donnent pour limites communes la Ville de *Tachu*, ou *Taatchiou*, qu'on vient de nommer. On avoit fait ce jour-là six lieues.

Le 5 on partit le matin avec un bon vent, & vers huit heures on passa par *Talmveen*. A neuf on se trouva devant *Ton-quang-chien* (89), ou *Tungquiang*, Ville située à cent pas de la Rivière. Sa forme est carrée, & sa circonférence d'une heure de chemin. Elle est environnée d'un mur très-fort & de profonds fossés. Au milieu du marché, qui est au centre de la Ville, on voit un grand Lion de fer. Le Païs, aux environs, est planté de routes fortes

MONTARUS.
1665.

Ville de Va-hin-cheen.

Ville d'Ufin-jeen.

Ville de Tachou & sa description.

Rencontre de quelques Barques de Peking.

Séparation des Provinces de Chang-tong & de Peking.

Ville de Tung-quiang.

(85) Nieuhof dit 58 ou 60.

(86) Lin-ching dans le Journal.

(87) Peut-être Vu-chin-hyen.

(88) Peut-être le Ku-ching de Nieuhof,

car V-chin-cheen paroît être Vu-chin-hyen.

(89) Tong-quang-hyen dans la Carte des Jésuites.

MONTANUS.

1655.

Divers Villages.

Ville de Chang-
che.

Autres Villages.

Ville de Tyen-
sin-way.Civilisés que
l'Am' d'abord
reçut du Ta-
lou ya.Promontoire de
Chang, où se
rencontrent
les rivières de
Peking.

d'excellens arbres. A midi, on passa devant *T'en-fang*, & l'on s'arrêta le soir à *Pur-ho*, après avoir fait ce jour-là quatre lieues dans la Province de *Peking*. Le lendemain, passant par *Suskia-jeen*, *Sjen-joktan*, *Suik-vao*, *Sak-kiavay*, *Sienfteen*, *Fonkiakoul*, *Sangui*, & *Suangcho*, on arriva vers midi devant la Ville de *Syangchiou* (90), où les Koulys se trouvoient prêts; & l'on continua d'avancer par *Palif-wang*, *Qayfjung*, *Uchiletung*, *Soukoulton*, *Sukkiavun*, *Lang*, *Huang*, *Ul* & *Uu*, à la vue de plusieurs Temples & d'un grand nombre de Hameaux ruinés. Le soir on arriva devant la Ville de *Sin-che* (91). Le 7 on partit avant le jour, & l'on passa de grand matin par les Villages de *Sankejuquan*, *Jaquakou*, *Ton-che-kou*, & *Palif-wang*. Vers huit heures on cortroya la partie Est de la Ville de *Ching che* (92), où la Rivière de *Quey* en reçoit une autre du côté du Sud. Bien-tôt on passa devant *Suyet-wang*, *Snosang* (93), *Hcy-fa-mat* & *Snang*. Avec la faveur du vent, on gagna *Li-ouche* vers midi. Dans le cours de l'après-midi, on passa devant les Villages de *Saukout-thung*, *Koutche*, *Tankoulthung*, *Sourouwa*, *Gehokia*, *Ching suan*, *Likiathu*, *Sinjeathien*, *Kanthea*, *Snathien*; & le soir on arriva près de *Chia-chay* (94), grande Ville, située sur le bord Est de la Rivière. On avoit fait huit lieues & demie dans le jour.

Le 8 on partit avec de nouveaux Koulys; & des deux côtés de la Rivière, on passa par un grand nombre de Villages, tels qu'*Eli-fang*, *Loulifuang*, *Thoulou*, *Tagwang suang* (95), *Ukya myau*, *Boat-saak*, *Tzang-kia-suan*, *Sang-yu*, *Jeangle-otzing*, *Liekfatuang*, *Tzotsaukau*, & *Pyechy*. Dans l'après-midi, on gagna la Ville de *Tyen-fing-way* (96), ou *Tyen fin*, après avoir fait six lieues. Le Général Militaire de cette Ville, Tartare distingué, dont la sœur avoit été au nombre des Concubines du dernier Empereur, vint complimenter l'Ambassadeur Hollandois, & l'inviter à dîner pour le jour suivant. Van-Hoorn s'étant excusé sur la fatigue du voyage & sur ses indispositions, *Ta-lau-ya* répondit, qu'il feroit préparer son festin sur une Barque. Il fallut se rendre à des instances si pressantes. Le lendemain ce Seigneur parut avec sa Barque, & fit avertir l'Ambassadeur d'y passer. Les Tables étoient déjà préparées. Peu après, on vit arriver le Gouverneur de la Ville, qui étoit vraisemblablement invité à la fête, & que le Général fit placer à sa propre Table. Aussi-tôt l'ordre fut donné pour le service. On apporta un grand nombre de plats, chargés de divers mets à la manière Chinoise. Van-Hoorn étant retourné à sa Barque, écrivit un billet de remerciement au Général, & l'accompagna de quelques présens; mais ils lui furent renvoyés, avec une réponse civile, par laquelle on le prioit de les remettre à son retour.

Tyen-fing-way, est une Ville de guerre, située en forme de triangle au pied du Promontoire de *Chang*, où toutes les Rivières de la Province de *Peking* se rencontrent, & passent au long de ses murs, pour se rendre à la mer. Aussi n'est-il jamais sans un nombre incroyable de Vaisseaux.

(90) Dans les mêmes Cartes, *Tjan-chiu*.
(91) Cette Ville n'est point dans les mêmes Cartes; mais on trouve vers le même lieu, la marque d'un Village.

(92) C'est apparemment le *Tjing-hyen* des Cartes.

(93) Cette Place se trouve dans les Cartes.

(94) Les Cartes ont ici la marque d'un Village.

(95) Ce doit être le *Tay-wan-chuang* des Cartes.

(96) L'orthographe Hollandoise est *Tjen*; mais l'y dans cette langue est morte.

Du Fauxbourg de *Tyen-fing-wry*, on entra vers midi dans une autre Rivière (97) qui vient du Nord, & dans laquelle on eut tour à la fois le vent & la marée contraires. Aulli ne fit-on qu'une lieue & demie; mais dans cet espace, on rencontra les Villages de *Kon-fô*, *Sjnkaldâ*, *Tanyfang* & *Pyetsang*, qui bordent les deux rives; & vers le soir on jeta l'ancre à *Uhukul*. Le 11 on fit voile par *Tanquofu*, *Pu-ler*, *Ganchol*, *Ukukho*, *Hanghac*, & *Makthiacheu*, dont les environs forment un Pais plat, mais bien cultivé & rempli de maisons. Dans l'après-midi on arriva au grand Village de *Pank-tjin*, après avoir fait trois lieues dans le jour.

Le lendemain *Hyalouya*, principal Guide Mandarin, ayant fait dire à l'Ambassadeur qu'on ne pouvoit trouver de Koulys dans ce lieu; & lui ayant proposé d'en lever à ses frais, Van-Hoorn répondit qu'il ne vouloit pas commencer si tard ce qu'il n'avoit point encore fait dans le voyage. Ainsi l'on partit avec l'unique secours du vent; mais comme la Rivière faisoit quantité de détours, on fut obligé, avec le peu de Koulys qui restoit, de faire tirer les Barques l'une après l'autre. On ne laissa pas de faire deux lieues & demie, à la vue de *Zetiarwang*, *Fin-koulatin*, *Zatquin*, & de trois autres Villages, pour s'arrêter le soir à *Gozathun*. Le 13 on ne fit que deux lieues trois quarts, parce que les Barques s'engageoient souvent dans le sable. Après avoir passé *Mankafan* & *Sitiat-fu*, on arriva fort tard à la Ville de *Giu-chu* (98), dont les dernières Guerres ont fait un amas de ruines. Vers neuf heures, le principal Mandarin s'approchant de la Barque de l'Ambassadeur, dans une Chaloupe, lui fit des excuses de la nécessité où il étoit de l'abandonner pendant la nuit, pour aller au-devant d'un nouveau Général qui venoit de Peking, & qui alloit succéder dans la Province de Fokyen à *Tjyang-po-vi*, dont il lui apprit en même-tems la déposition. Il ajouta que le Viceroi même de cette Province avoit été condamné à deux cens Taels d'amende pour la même faute, c'est-à-dire, pour avoir souffert que les Vaisseaux Hollandois eussent quitté la côte, sans la participation de l'Empereur. Mais l'Ambassadeur jugea que tout ce récit n'étoit qu'une fiction, pour déguiser les véritables causes de la disgrâce de *Tjyang-po-vi*. Le nouveau Général passa vers minuit près des Hollandois, accompagné de vingt grandes Barques.

Le 14 on trouva la Rivière bouchée par une si grosse quantité de sable, qu'on ne put faire plus de deux lieues. Après avoir passé par *Sangh-kia-tevang*, on s'arrêta le soir à *Panghia-pan*. Le jour suivant, avec le secours du vent & des Koulys, on passa par *Ponfingrou* & *Go-gothsen*. L'après-midi on arriva devant *Gachin*, où l'on prit le parti de passer la nuit, après avoir fait trois lieues. Une demie lieue au Nord-Ouest de *Gu-chin*, on découvre la Ville de *Guy-fen*, qu'on prendroit moins pour une Ville, que pour un grand Château. Un grand Mandarin Tartare, neveu de l'Empereur, vint ici complimenter l'Ambassadeur, qui lui présenta du vin d'Espagne, & lui fit voir les chevaux du cortège.

Le 16 on passa devant quantité de maisons qui sont bâties sur les deux rives, devant les Villages de *Kangidier*, de *Santan*, de *Nainay-myan*, d'*Tau-myan*, & devant celui de *Sahatien*, qui forme le Fauxbourg de *San-fing*.

(97) Dans les Cartes des Jésuites, de *Tau-Liang*, & fait partie du Canal royal.

(98) Cette Place ne se trouve pas dans la Carte des Jésuites.

MONTAGNES.

1665.

On entre dans une autre Rivière.

Villages sur la route.

Ville de *Giu-chu*.

Successeur donné au Viceroi de Fokyen, & pour lequel celui-ci est déposé.

Ville de *Guy-fen*.

Compliments d'un neveu de l'Empereur.

MONTAUS.

1769.

Ville de San-
ting-wei.L'Ambassadeur
quitte les Bar-
ques.

wey (99). On jeta l'ancre à l'Est de cette Ville, devant une grande plaine, qui sépare ses murs de la Rivière. Quoique le jour fût peu avancé, & qu'on n'eût fait que trois lieues, on prit la résolution de descendre ici, parce que la Rivière avoit si peu d'eau, qu'il parut impossible d'avancer. L'Ambassadeur fit présent aux Bateliers, qui l'avoient servi depuis Su-chen & Whay-ngan, de quatre-vingts-six Taels d'argent, dont ils parurent fort satisfaits.

Le 18, entre plusieurs Mandarins qui vinrent féliciter l'Ambassadeur, on vit reparoitre le neveu de l'Empereur. Après avoir fait présent à son Excellence de deux moutons, pour lesquels il reçut aussitôt un beau fusil, il lui apprit qu'il ne trouveroit point d'autres Ambassadeurs à la Cour que ceux de Corée (1).

Il se rend par
terre à Peking.

Le jour suivant, les Hollandois faisant usage d'un grand nombre de charriots, de Porteurs & de chevaux qui leur furent offerts, partirent vers midi avec leurs présens & leurs marchandises, sous l'escorte de plusieurs milliers de Païsans, qui étoient accompagnés de leurs enfans & de leurs femmes. Vers trois heures, ils arrivèrent à Tang-syeu, qui n'est qu'à quatre lieues de Peking. On leur donna pour logement, dans cette Ville, une maison vieille & ruinée. Le 20, étant partis à la pointe du jour, ils traversèrent *Patikua*, *Suango* & *Kaputheen*, où ne se trouvant plus qu'à une demie lieue de la Capitale, ils virent venir au-devant d'eux un *Ly-pu* nommé *Lyn-lau-ya*, qui les conduisit jusqu'aux Portes. L'Auteur du Journal remarqua que depuis *Fu-chen-fu*, ou *Hok-syeu*, ils avoient passé, dans un voyage de six mois, par trente-sept Villes, & trois cens trente-cinq Villages, sans compter, dit-il, trente-quatre Temples (2).

§. V.

*Réception de l'Ambassadeur Hollandois à la Cour de Peking.*L'Ambassadeur
est conduit à la
Chancellerie.Comment il y
est traité.

D'après les Portes de la Ville Impériale, l'Ambassadeur fut conduit avec tout son cortège, au travers d'une multitude incroyable de spectateurs, au principal *Ta-tan*, c'est-à-dire, à la Cour du Chancelier, qui est derrière le Palais. On les invita d'abord à s'asseoir sous un porche, pour se garantir de la foule. Lorsque les présens furent arrivés, on conduisit l'Ambassadeur dans une chambre, où il trouva quelques Secrétaires assis près d'une Table. Ils lui firent signe de l'accroupir sur le plancher. Mais ayant répondu qu'il se trouvoit mieux debout, ils le prièrent de s'asseoir près d'eux, à la même table. Aussi-tôt qu'il fut assis, ils lui firent diverses questions, concernant les présens & le rang des personnes de sa suite; après quoi, ils placèrent devant lui quelques mets.

On lui demanda
la Lettre qu'il a
pour l'Empereur.

Le grand Taran se hâta de paroître, pour s'assurer par ses gens du respect qui seroit rendu par l'Ambassadeur à la Lettre dont on le supposoit chargé pour Sa Majesté Impériale. Les Hollandois eurent beaucoup de peine à la retrouver, dans la multitude de leurs caisses. Cependant, lorsqu'elle parut, ils baissèrent trois fois la tête pour la saluer; & la prenant des deux mains,

(99) Cette Place n'est pas non plus dans les Cartes.

(1) L'Auteur appelle la Corée une Île,

parce que les Européens en avoient alors cette opinion.

(2) Montaus, *ubi sup.* Vol. II. p. 316.
ils

ils la posèrent sur une table couverte d'un tapis rouge , parce que le tems , remarque l'Auteur , ne leur permettoit pas de la présenter sur un plat d'argent. Ayant achevé ensuite de decouvrir les présens , on conduisit l'Ambassadeur au logement qui lui avoit été préparé. Mais il fut extrêmement surpris de n'y pas trouver de place pour les présens , ni même les commodités qui étoient nécessaires pour lui-même & pour sa suite. Il demanda aux Mandarins qui l'avoient conduit , si c'étoit une Maison convenable pour un Ambassadeur , qui étoit venu de si loin , avec des présens si riches , & dont la Nation avoit rendu de si importans services à sa Majesté Imperiale. Ce reproche leur parut juste. Ils lui promirent d'en parler à leurs Maîtres , & de les engager à le loger mieux dès le jour suivant. On vint lui déclarer , en même-tems , que les chevaux & les bœufs (3) devoient être prêts le lendemain au matin , pour paroître à la Cour. Cet ordre fut un nouveau sujet d'inquiétude pour Van-Hoorn , qui ne se crut point assez de tems pour l'exécuter. Un Li-pu l'étant venu prendre avant la pointe du jour , il se trouva dans un autre embarras pour son Carrosse , qu'on avoit équipé avec beaucoup de soin pendant toute la nuit , mais qui ne put passer par la porte de la Cour. Il envoya Noble & le Secrétaire au Palais , avec le Mandarin. En y arrivant , on les fit passer par quatre portes bien fortifiées , après lesquelles ils marcherent plus d'un quart de mille au long d'un mur interieur , suivis des chevaux & des bœufs. Ils trouverent enfin une cinquième porte , qui les conduisit dans une cour , où ces animaux furent d'abord examinés par le premier *Zou-tay-zing* , ou Conseiller d'Etat. C'étoit un Tartare , dont l'âge surpasseoit soixante ans. Il n'avoit qu'un œil. Sa barbe étoit blanche ; & s'étant acquis beaucoup de reputation par sa conduite , sa valeur & sa prudence , il gouvernoit presque entièrement l'Empire. Il fit dire à Noble & au Secrétaire de se tenir un peu à l'écart , parce que l'Empereur étoit prêt à paroître , & de se mettre à genoux lorsqu'ils le verroient entrer dans la cour. Six Hollandois , dont quatre tenoient les chevaux , & deux les bœufs , reçurent ordre aussi de fléchir les genoux.

Bien-tôt on vit arriver , par la grande porte de la cour , quatre chevaux , couverts de selles jaunes. L'Empereur en montoit un. Ce Prince étoit d'une taille moyenne. Il avoit le visage assez blanc , & son âge étoit d'environ seize ans. Il étoit vêtu d'une casaque de damas bleu , brodée par devant , par derrière , & sur les épaules. Ses bottes étoient jaunes. Après avoir considéré assez long-tems les chevaux de l'Ambassadeur , il se tourna en souriant vers son Ministre , & lui dit quelques mots. Ensuite il ordonna qu'on montât devant lui deux des chevaux de l'Ambassadeur. Il s'en fit amener un , avec un bœuf , pour les examiner de plus près ; après quoi mettant pied à terre , il s'assit sur un petit banc. Les deux premiers *Zou-tay-zings* , s'assirent avec lui , mais à quatre ou cinq pas de distance , sur sa gauche , & sur des tapis étendus à terre. On servit à Sa Majesté une tasse de bouillon de fève , & l'on en présenta par son ordre aux Hollandois , qui burent leur tasse à genoux. Ils répondirent à diverses questions , qu'on leur fit sur la Hollande & sur l'Ambassade. Enfin les bœufs & les chevaux furent conduits dans une écurie qui faisoit face

MONTANUS.

166.

Il est mal logé.
Plaintes qu'il en fait.

Embarras où il se trouve.

Les bœufs & les chevaux sont conduits au Palais.

L'Empereur paroît pour les voir.
Age & figure de ce Prince.

Faveur qu'il fait aux Hollandois.

(3) Les chevaux étoient Persiens , & les bœufs de Bengale. La crainte d'altérer quelque chose à la vérité , m'attache scrupuleusement à suivre un récit qui est très-informe dans le Journal.

MONTANUS.

1565.

Demanda qu'ils
receussent de la
paix.L'Ambassadeur
vint les pré-
senter au Palais.L'Empereur vint
voir les lanternes.Lors qu'on im-
posa à l'Ambas-
sadeur & sa ré-
ponse.Ils furent mandés au
Palais pour les
présenter.

à la porte, & les Hollandois furent congédiés, après avoir eu le tems pendant plus d'une demie heure, de contempler l'Empereur de la Chine.

A peine furent-ils retournés au logement de l'Ambassadeur, qu'ils y virent arriver deux Mandarins, qui venoient leur demander deux de leurs Palefreniers, pour enseigner à ceux de l'Empereur la maniere de penser & d'équiper les chevaux & les bœufs. Un autre Mandarin succédant aussitôt, pressa l'envoi du reste des présens, & dit à l'Ambassadeur que son fils ne pouvoit se dispenser de les accompagner, pour s'assurer qu'il n'y manquoit rien. Van-Hoorn ne fit pas difficulté de partir sur le champ, avec son fils, Noble, & treize autres personnes de sa suite. En arrivant à la même cour où l'Empereur avoit paru le matin, ils trouverent que les chariots qui porteroient les présens, y étoient arrivez, plutôt qu'eux, par un autre chemin. Le *Ta-tan*, ou le Chancelier, y étoit assis à terre. Il fit signe aux Hollandois de prendre place derrière lui, sur des tapis qu'on avoit apportés pour eux. Une demie heure se passa sans aucun changement dans leur situation. Enfin l'on vit paroître les deux premiers Zou-tay-zings, qui s'étant assis sur leurs tapis, appelèrent aussitôt le *Ta-tan*. Il s'avança vers eux, & se mit à genoux pour recevoir leurs ordres : c'étoit de dire à l'Ambassadeur que Sa Majesté Imperiale lui faisoit demander si le Seigneur Matzuiker étoit en bonne santé à Batavia. Van-Hoorn, fléchissant un genou, répondit que la santé du Seigneur étoit bonne. Immédiatement après, on enleva les présens, à l'exception des lanternes, & l'Empereur ne demanda point à les voir. Mais lorsque l'Ambassadeur se fut retiré, Sa Majesté Imperiale eut la curiosité d'examiner les lanternes, que le Capitaine Putmans & le Secrétaire s'empresèrent de lui monter. Elle voulut voir aussi le Carosse tiré par deux bœufs, & deux de ses Officiers dedans. Ainsi Putmans & le Secrétaire eurent le tems d'observer ce Prince de fort près.

Le 12. plusieurs Mandarins rendirent visite à l'Ambassadeur. Il lui vint aussi un Messager de la part du premier Zou-tay-zing, pour lui demander s'il avoit du corail sanguin, des perpetuanes, & d'autres marchandises à vendre, parce que vraisemblablement Sa Majesté souhaiteroit d'en acheter. Van-Hoorn répondit que l'*Ong*, ou le Roi de Batavia, lui avoit expressement défendu de rien vendre ; mais que pour ce qu'il avoit de marchandises étoit au service de Sa Majesté. Dans tout cet intervalle les Hollandois furent gardés par quatre Mandarins & deux Soldats, sans avoir la liberté de sortir. Les Guides de leur voyage, qui avoient logé jusqu'alors avec eux, reçurent ordre de passer dans une autre maison. L'après-midi un Secrétaire des Li-pus vint avertir l'Ambassadeur qu'il devoit se trouver au Palais à minuit, pour délivrer lui-même les présens à l'Empereur. Suivant cet ordre, quelques-uns des premiers Mandarins vinrent le prendre, deux heures avant le jour, & le conduisirent, avec toute sa suite, par trois cours différentes de celles qu'il avoit passées le jour d'aujourd'hui. On le fit pénétrer de-là, dans une grande cour plus intérieure, au fond de laquelle étoit un fort beau bâtiment. Tous les présens y étoient rangés à terre, gardés par le second *Ta-tan*, qui en étoit fort près, & qui fit signe aux Hollandois de venir s'asseoir près de lui.

Une heure après, les trois Ambassadeurs Coréens arriverent dans la même Cour, avec un cortège de cinquante personnes, qui avoient les cheveux longs, & qui étoient vêtus à la maniere Chinoise, mais avec aussi peu de

richesse dans leurs habits, que d'apparence dans leur figure. Ils reçurent ordre de s'asseoir fort loin derrière les Hollandois, du côté gauche en entrant. Il se passa une autre heure, après laquelle on vit paroître un Li-pu, qui vint recommander à l'Ambassadeur Hollandois d'être fort concis dans ses réponses, si Sa Majesté Imperiale lui faisoit l'honneur de l'interroger. Aussitôt il en vint un autre, pour lui déclarer que Sa Majesté ne vouloit pas voir les présens ce jour-là, il étoit libre de se retirer. En arrivant à son logement, il y trouva un billet en langue Chinoise, qui contenoit le nombre & la qualité des provisions que l'Empereur accordoit chaque jour pour lui & pour sa suite. L'Ambassadeur, Jean Van-Hoorn son fils, & Noble, devoient recevoir deux oyes, quatre poules, trois poissons, six katis de farine, trois taëls de thé noir, une livre & demie de *Woeisjoe* (4), une de *mesu*, une de *soya*, une d'huile, neuf katis de légumes & d'ail, six cruches de liqueur, un mouton, de deux jours l'un, cent poires tous les cinq jours, cinquante katis de raisin, autant de prunes sèches, & cent cinquante abricots. Le mémoire portoit pour six personnes de la suite, douze katis de porc, six de farine, six de *tau-hu*, trois taëls de *woëtsjoe*, un kati & demi de *mesu*, la même quantité de *soya* & d'huile, & six grandes cruches de liqueurs; pour quinze autres personnes, sept katis & demi de porc, deux de légumes, un de sel, & cinq cruches de liqueur.

L'après midi du même jour, les Hollandois apprirent avec joye que l'Empereur avoit vu & accepté les présens. Deux Mandarins vinrent demander à l'Ambassadeur s'il pouvoit se trouver deux jours après au *Zan-boie*, pour faire son compliment à l'Empereur, & se rendre le lendemain au Sceau privé. Il consentit à ces deux propositions. Le 24, à neuf heures du matin, un Mandarin vint le prendre, & le conduisit avec neuf personnes de sa suite chez un grand Mandarin qui avoit sa maison derrière celle du *Ta-tan*. Les Hollandois virent de-là, par une des portes du Palais, le lieu où se garde le Sceau Imperial. C'est un petit édifice de forme octogone. Après avoir passé une demie-heure entière, assis sous une porte, pour se garantir de l'ardeur du Soleil, ils entendirent une voix qui leur disoit de monter. Lorsqu'ils se furent avancés de quinze pas, la même voix leur dit de se mettre à genoux. Peu après, on leur dit encore; baïssez trois fois la tête, & levez-vous. Presqu'aussitôt, la même voix leur renouvela l'ordre de s'agenouiller & de baisser trois fois la tête. Après toutes ces cérémonies, elle leur dit enfin: levez-vous, & retournez à votre logement.

Lorsqu'il y fut retourné, le Grand *Ta-tan* s'y rendit, accompagné de deux Li-pus, & lui fit diverses questions. Mais comme on étoit en plein midi, & que la maison avoit fort peu d'étendue, l'excès de la chaleur le força bientôt de se retirer. En partant, il refusa une paire de pistolets, un fusil, & deux lames d'épée, que l'Ambassadeur lui offrit. Ce témoignage de bonne volonté, lui dir-il, étoit suffisant. Les deux Li-pus demeurèrent après lui, & passèrent la plus grande partie du jour à faire aux Hollandois quantité de questions frivoles. Ils leur demandèrent, par exemple, comment les moutons & les lièvres avoient la queue faite en Hollande. Un Secrétaire écrivoit aussitôt

MONTANUS.

1665.

Il est remis à un autre jour.

Provisions fournies par les Hollandois.

Les présens Hollandois sont acceptés.

L'Ambassadeur est reçu au Sceau.

Cérémonies habituelles.

Questions qu'on fait aux Hollandois.

(4) C'est apparemment du *Wu-chow*.

MONTANUS.
1665.

L'Ambassadeur
est conduit au
Zambo.

Approches du
Trône Impérial.

Cérémonies ob-
servées par les
Général.

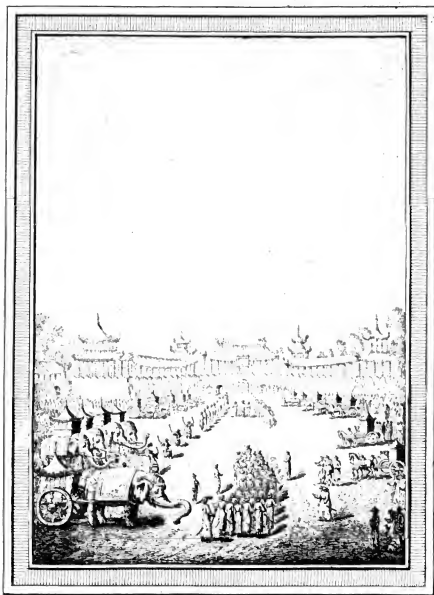
L'Ambassadeur
les observe à son
tour.

Il voit l'Empe-
reur de près.

les réponses. A leur départ, ils refuserent aussi les présents qui leur furent offerts. Le même jour Sa Majesté Imperiale envoya dix-huit selles à l'Ambassadeur, pour l'usage des Hollandois pendant leur séjour à Peking.

Le 25, après-midi, le premier Secrétaire du Li-pu, accompagné de deux Mandarins richement vêtus, vint prendre l'Ambassadeur, avec la plus grande partie de sa suite, pour le conduire au Palais. Ils le firent passer par trois portes, dans la même cour où il s'étoit rendu le matin du jour précédent; & l'invisant à s'asseoir, ils lui dirent d'attendre jusqu'au jour, parce que l'Empereur devoit paroître sur son trône. Il passa deux heures dans l'obscurité. Ensuite, au point du jour, il vit la cour remplie de Mandarins, en habits de cérémonies, qui étoient venus au Zamboie pour rendre leurs soumissions à l'Empereur. Une demie heure après, les Hollandois furent conduits vers une quatrième porte, à quinze pas de laquelle ils apperçurent cinq éléphants, chargés de tours dorées, trois à droite, & deux à gauche de l'entrée. Ils virent aussi quatre fourgons de l'Empereur, c'est-à-dire, deux à chaque côté de la porte, qui avoit trois passages. On les mena par le passage de la gauche, vers une autre porte, qui avoit trois passages comme la précédente, mais plus hauts, & qui alloient en montant. On les fit passer, comme auparavant, par le troisième, parce que celui du milieu, qui faisoit face au trône, étoit réservé uniquement pour l'Empereur. Ils entrèrent de-là dans une cour spacieuse, au fond de laquelle étoit le Palais où l'on avoit élevé le trône. On y montoit par des degrés de marbre.

Cette Cour étoit remplie de Mandarins, rangés en ligne, & revêtus de leurs habits de cérémonie. Des deux côtés du Trône paroissoient des Enseignes, des étendards & des parasols déployés, jaunes, bleus & blancs. Sur les côtés des degrés étoient rangées trente personnes vêtues de jaune. Au pied, on voyoit cinq chevaux, avec des selles de la même couleur. L'Ambassadeur & les gens de sa suite furent placés sur la droite, à l'extrémité de la première ligne des Mandarins. Après y avoir été assis quelques momens, ils furent obligés de se lever, pour laisser le passage libre à quelques Grands, qui se rendoient à la salle du Trône. Une demie heure après, on entendit le son d'une petite cloche, & le bruit de quatre foudres. Ensuite, sur quelques ordres qui furent donnés en langue Tartare, plusieurs Grands Mandarins se rendirent devant le Trône, entre certaines pierres blanches qui étoient placées dans ce lieu, au nombre de dix-huit ou vingt, & d'environ six pouces de hauteur. Alors, sur la proclamation d'un Hérault, ils rendirent leurs soumissions au Trône, en s'agenouillant trois fois & baissant neuf fois la tête. Pendant cette cérémonie on entendit un doux concert de plusieurs sortes d'instrumens. Après les grands Mandarins, l'Ambassadeur & son cortège furent appellés par le Hérault, & conduits par deux Li-pus, qui les placèrent derrière la seizième pierre bleue. Ils y firent leur révérence, mais sans pouvoir découvrir le Trône ni l'Empereur. Les deux Li-pus se retirèrent aussitôt, tandis que l'Ambassadeur, avec son fils & Noble, furent conduits, par une voie détournée, sur les degrés de marbre, vis-à-vis l'édifice où le Trône étoit placé. Ils y furent placés près du second Tatan, à la distance d'environ quatorze pas du Trône. De-là ils découvroient pleinement & le Trône & l'Empereur, qui étoit vêtu d'un habit de drap d'or. Peu de tems après, on leur présenta une



L'Ambassadeur conduit à l'Audience.

T. V. N. X.



raffe de bouillon de fèves. Ils ne l'eurent pas plutôt bû, que l'Empereur se levant de dessus son Trône, parut s'avancer vers eux ; mais tournant tout d'un coup, il se retira derrière le Trône. C'étoit un jeune Prince ; sa taille étoit peu remplie & son teint brun. Les Hollandois apprirent qu'il avoit douze Rois (5) pour sa garde.

L'Ambassadeur étant retourné aussi-tôt à son logement, donna ordre que les présens destinés aux Tay-zins fussent préparés pour cet usage. Ils devoient être envoyés aux quatre Zou-ray-zings qui formoient le Conseil privé de l'Empereur, & qui étoient chargés de l'administration pendant sa minorité ; aux trois Ta-rans, ou Chancelliers, qui présidoient au Tribunal des Li-pus ; aux trois Li-pus chargés des affaires étrangères & de celles des Ambassadeurs ; & aux Secrétaires du même Tribunal. Ces présens, qui devoient servir à les disposer favorablement pour les Hollandois, étoient fort riches. C'étoit de l'écarlate & d'autres draps, de la soie, du corail sanguin, de l'ambre, des pistolets, des épées, &c.

Le 26, Noble & Pumans furent appelés dans l'assemblée des Li-pus. On leur déclara que si l'Ambassadeur avoit quelque faveur à demander à Sa Majesté Impériale, ou se proposoit de lui faire quelque autre présent, il devoit venir dans le même lieu, avec Noble, le matin du jour suivant, & délivrer ses intentions par écrit, afin qu'il ne restât plus d'embarras sur ces deux points. On ajouta que les Hollandois ne manqueroient ni de porteurs ni de voitures pour transporter leurs équipages & leurs marchandises dans une maison plus spacieuse. Sur cette déclaration, l'Ambassadeur communiqua ses demandes au Tribunal, & l'on en dressa un Placet, dont les principaux articles se réduisoient à quatre. Il demandoit, pour les Hollandois, la liberté de venir chaque année pour le Commerce, dans le Royaume de *Tay-zin*, particulièrement aux Ports de *Canton*, de *Sing-cheu*, de *Hok-sytu*, de *Ning-po* & de *Hang-syeu* (6) ; 2°. de pouvoir commencer le Commerce à l'arrivée de leurs Vaisseaux, avec qui il leur plairoit, & se rendre dans les lieux qui leur paroîtroient convenables ; 3°. de pouvoir acheter de la soie crue, & toutes sortes de marchandises qui ne seroient pas défendues ; 4°. de pouvoir louer une maison commode pour eux & pour leurs marchandises.

L'Ambassadeur prépara aussi, comme de lui-même, un présent pour l'Empereur, composé de quatre colliers d'ambre, d'une boîte d'ambre, un plat d'argent, une boîte de nacre garnie d'argent, quatre œufs de *Kasnatis*, dix pièces de drap jaune, deux pistolets à double canon, deux pistolets de poche, deux lames d'épée, une veste de buffe, vingt flacons d'eau-rose, quatre lunettes d'approche, six pièces de bois de *kalambak*, deux cornes de licornes, une pièce d'ambre en masse, un cheval de bronze sur un piédestal, un lion & deux chiens en bronze, une courtépoinle de soie de Perse & deux petits mortiers.

Le 27 au matin, l'Ambassadeur & Noble furent invités par un Mandarin à se rendre au Tribunal des Li-pus. Après y avoir délivré leur Requête & l'Inventaire des présens, ils furent conduits dans une autre chambre, sans que leurs guides eussent prononcé le moindre mot. Mais deux Li-pus de l'Assemblée

(5) De petits Rois sans doute.

(6) Il paroît, par tous ces noms, que K y prend souvent la place de G, & Syeu celle de.

Chien.

MONTANUS.
1665.

Présens destinés
à des Seigneurs,
particuliers.

Déclaration de
l'Ambassadeur au
Conseil des Li-
pus.

Demandes de
l'Ambassadeur
en faveur des
Hollandois.

Présent qu'il fait
à l'Empereur en
son nom.

MONTANUS.
1665.

L'Ambassadeur
obtient un nou-
veau logement.

Il refusa de ven-
dre & ne veut
rien que des pré-
sents.

Comment il s'y
prend pour faire
accepter les pré-
sents.

allèrent bien-tôt lui demander pourquoi il étoit venu à Peking par la voye de Hok-syeu, plutôt que par celle de Canton, après l'ordre que les Hollandois avoient reçu de venir par le dernier de ces deux Ports. Il répondit qu'il avoit suivi ses instructions. On le conduisit ensuite à son nouveau logement, qui étoit le même où *Go yer* & *Kayser* avoient relidé treize ans auparavant, & que les Ambassadeurs avoient occupé l'espace d'un mois. Peu après, les mêmes Li-pus vinrent l'avertir que le *Ta-tan* se dispoisoit à venir visiter les nouveaux présens, pour en rendre compte à l'Empereur. Il parut en effet, avec plusieurs autres Seigneurs; & sa curiosité ne laissant rien échapper, il demanda d'où chaque chose venoit, & quel en étoit l'usage.

Le 28 au matin, deux Li-pus vinrent demander quelques modèles des présens. Le même jour Van-Hoorn, prenant à part les Zou-tay-zings, les Ta-tans, & autres Mandarins, leur offrit l'inventaire des présens; mais rien ne put les faire consentir à les recevoir avant la conclusion des affaires. Ils lui firent entendre que si lui, ou les gens de sa suite, avoient quelques marchandises dont ils voulsussent disposer, il étoit à propos qu'ils en donnassent la liste. Van-Hoorn répondit, comme il avoit déjà fait, qu'il n'avoit rien à vendre, & que ce qu'ils appelloient des marchandises, étoit des présens destinés à ceux qui lui feroient obtenir ce qu'il venoit demander. Ils se regarderent les uns les autres, sans expliquer leur pensée, & se contentèrent de repeter qu'ils n'osoient rien recevoir.

Le 30, l'Ambassadeur & Noble furent avertis par les Li-pus de se rendre chez le premier Ta-tan, où se tenoient ordinairement leurs Assemblées, pour répondre à diverses questions sur la qualité de plusieurs personnes de leur suite. Le premier de Juin, Song-lau-ya (7), un des Li-pus, & quatre grands Mandarins, vinrent entendre la musique Hollandoise. Van-Hoorn, qui les connoissoit fort civils, prit plaisir à les traiter noblement, & les vit partir extrêmement satisfaits.

Comme il étoit obligé, par ses instructions, de faire accepter les présens aux Conseillers d'Etat, avant que les affaires fussent conclues, & que la crainte d'être trompé le tenoit toujours sur ses gardes, il chargea Noble & Putmans de déclarer à l'Assemblée des Li-pus, qu'il se réjouissoit beaucoup de la bonté avec laquelle Sa Majesté Impériale avoit reçu les présens; mais qu'en ayant aussi quelques-uns pour les Zou-tay-zings, & d'autres Seigneurs, il souhaitoit qu'ils en fussent avertis (8), & qu'on lui permit de les délivrer. Noble s'étant rendu au matin chez le Ta-tan, fut conduit dans une chambre par Song-lau-ya, & lui expliqua le sujet de sa commission. Ce Seigneur entra dans le lieu de l'Assemblée, & reparut bien-tôt pour répondre aux deux Hollandois, qu'elle s'étoit séparée; mais que devant se rejoindre l'après-midi, le Ta-tan y proposeroit leurs intentions. Ensuite il leur demanda plusieurs fois si les présens venoient du Gouverneur de Batavia, & s'ils étoient accompagnés de quelques Lettres. Noble répondit, qu'il n'y avoit point de Lettres, mais que l'Ambassadeur avoit ordre du Seigneur Moar-zuiker de faire des présens aux Grands de la Cour.

(7) On a déjà remarqué que *Lau-ya* est un titre qui signifie *Seigneur* & qui appartient aux Grands Mandarins.

(8) C'étoit le moyen de n'être pas trompé; mais cette voie devoit-elle être agréable aux Zou-tay-zings?

Le 3 Van-Hoorn envoya par écrit ses intentions à l'Assemblée des Li-pus. Noble & Putmans, qui se trouverent encore chargés de cette commission, furent conduits par deux Li-pus dans une chambre particulière, où ils délivrèrent leur Memoire à Song-lau-ya, qui étoit un de leurs Guides. En même tems il le pria de donner ses conseils à l'Ambassadeur sur la maniere dont il devoit se conduire, parce que les Hollandois ne pouvoient être instruits des usages de la Chine. Song-lau-ya parut peu satisfait de ce langage. Il entra dans la chambre du Conseil. Noble & Putmans y furent bien-tôt appelez, & presenterent le Memoire de l'Ambassadeur aux trois Ta-tans, dont l'un étoit Chinois, & les deux autres, Tartares. Après l'avoir lu, ils demanderent à qui l'Ambassadeur vouloit faire des présens. Les deux Agens Hollandois, qui n'étoient pas préparés à cette question, souhairoient qu'on leur laissât le tems d'en parler à l'Ambassadeur. Mais ne recevant aucune réponse des Ta-tans, ils se retirerent sans avoir rien conclu. L'après-midi du même jour, un Mandarin à qui Van-Hoorn avoit fait présent de cinq aunes de flanelle, les lui rapporta, sous prétexte que l'affaire de l'Ambassade n'étant pas terminée, il n'osoit les accepter. Il ajouta qu'il étoit venu de son propre mouvement pour informer l'Ambassadeur que le Memoire par lequel il avoit fait connoître aux Li-pus les présens qu'il destinoit aux Zou-ray-zings, n'avoit pas été goûté; que peut-être lui deputeroit-on quelque Lau-ya de ce corps, pour lui demander dans quel lieu & dans quels termes il avoit entendu parler des Zou-ray-zings; & qu'il lui conseilloit de répondre, qu'il avoit supposé que les Zou-ray-zings, les Ta-tans & les Li-pus étoient la même chose. Cet avis parut fort bizarre à Van-Hoorn. Il avoit vu les Zou-ray-zings & leur avoit parlé. Ses réflexions lui firent juger que c'étoit un artifice des Li-pus pour l'empêcher de faire ses présens aux Zou-ray-zings, & les faire tourner à leur profit. Dès le 4 il vit arriver ce qu'on lui avoit annoncé. Ayant été appelé avec Noble à l'Assemblée des Li-pus, on lui demanda comment il savoit qu'il y eût des Zou-ray-zings à la Chine. Il répondit qu'il en avoit vu deux, qu'il leur avoit parlé, & qu'il avoit appris d'eux-mêmes qu'il y en avoit deux autres, qui étoient alors malades. C'est donc à eux, lui dit-on, que vous destinez vos présens? Ensuite on le pria d'expliquer ce qu'il entendoit par le nom de Li-pus. Sa réponse parut satisfaire l'Assemblée. Cependant il fut rappelé le lendemain chez le Ta-tan, où l'on exerça sa patience, en le faisant attendre l'espace de deux heures. Enfin, quelques Li-pus l'ayant introduit dans l'Assemblée, le premier Ta-tan lui dit, qu'à la vérité il arrivoit souvent que des Ambassadeurs offrisent des présens aux Zou-ray-zings & au Conseil des Li-pus, mais que leur usage n'étoit pas de les recevoir; qu'il ne devoit pas se fier par conséquent au récit de ceux qui lui donnoient des idées différentes, & se louer de leur Conseil. L'Auteur du Journal ajoute, pour faire connoître, dit-il, combien il entre de cérémonies (9) dans les plus petites affaires, que plusieurs Mandarins vinrent l'après midi chez l'Ambassadeur,

MONTANUS.
1665.
Embarras de
Van-Hoorn pour
les présens.

Un Mandarin
lui rapporte ceux
qu'il avoit reçus.

Explication en't
rapportée avec
des Li-pus.

(9) L'obscurité du Journal, qu'il faut attribuer à la grossièreté du style, n'empêche pas qu'on n'y découvre assez d'où venoit l'embarras des Seigneurs de Peking. Il leur étoit défendu de recevoir des présens; & n'étant ar-

tetés que par ce motif, l'Ambassadeur leur avoit rendu un très-mauvais office en publiant ce qu'ils auroient souhaité qu'il eût tenu caché. De son côté, il avoit cru cette conduite nécessaire pour éviter d'être trompé.

MONTANUS.
1665.

Première fête
de l'Empereur.

Cérémonies du
festin.

Usages de la
Cuisine.

Variété des ser-
vices.

Inquiétude de
Van-Hoorn sur
la réponse qu'il
attendait de
l'Empereur.

chargés, par un ordre expédié de Sa Majesté Impériale, de lui demander d'où venoient l'eau-rose, les cornes de licorne, le *Mont de cuivre*, quel étoit leur usage, & quels oiseaux c'étoient que les *Kasnaïs*.

Le 12 au matin, un Mandarin vint prendre l'Ambassadeur & toute sa suite, pour les conduire à la première fête de l'Empereur (10), qui se célébroit chez le Grand Ta-tan. Van-Hoorn trouva ce Seigneur dans sa salle, pour l'y recevoir. Ils se mirent à genoux ensemble, & baissèrent trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur. Ensuite prenant leurs places, le Ta-tan se mit à la première, & fit asseoir l'Ambassadeur à peu de distance sur sa droite. Noble, Putmans, le Secrétaire, & le reste du cortège Hollandois, furent placez derrière lui. Du côté gauche étoient assez loin quelques Li-pus & d'autres Seigneurs. Lorsque tout le monde fut placé, on apporta une tasse de bouillon de fève, qui fut remplie à la ronde, & bûe en fléchissant un genouil; après quoi l'on mir devant le Ta-tan, devant l'Ambassadeur, & les personnes les plus distinguées de sa suite, des tables couvertes de trente-trois plats d'argent. Les autres furent servis cinq à cinq, & leurs tables remplies de toutes sortes de fruits, & de viandes cuites à l'huile. Alors chacun reçut une tasse de liqueur impériale, que ceux à qui elle parut agréable bôrent un genou à terre, après les inclinations de tête ordinaires.

Après cette cérémonie, on commença librement à manger. Les Li-pus & les autres Seigneurs, qui n'avoient devant eux qu'une natte étendue sur le plancher, sans tables & sans plats, reçurent les mets que le Ta-tan leur envoya de sa propre table. Lorsque le premier service fut un peu avancé, le Ta-tan demanda si les Hollandois avoient des sacs pour emporter les restes. Ils répondirent que ce n'étoit pas leur usage. Mais le Ta-tan ayant fait apporter quelques-uns de ses propres sacs, les Interprètes commencèrent à se remplir de toutes les viandes qui se présentoient. Aussitôt que la table fut ainsi déchargée, on vit paroître un autre service. Sur les tables du Ta-tan, de l'Ambassadeur, & des autres personnes de distinction, on apporta deux plats & deux assiettes volantes; mais sur celles des gens de sa suite, on ne servit qu'un plat de mouton bouilli & un plat d'agneau. Les pièces de viande pesoient chacune au moins quinze livres; & quoiqu'elles fussent d'assez mauvaise apparence, elles étoient extrêmement grasses & de très-bon goût. Les Hollandois prirent beaucoup de plaisir à l'avidité avec laquelle les Li-pus & les autres Seigneurs mangeoient tout ce qui leur étoit offert. Ils ne furent pas moins amufés des usages de table des Tartares. Lorsque tout le monde eut cessé de manger, les tables furent desservies par des Soldats. Tous les Convives fléchirent les genoux, en baissant trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur, & les Hollandois se retirèrent.

L'Ambassadeur étoit à peine rentré chez lui, qu'un Interprète vint l'avertir de se tenir prêt dans quatre jours, pour la seconde fête, & deux jours après, pour la troisième & la dernière. Il lui déclara aussi que deux ou trois jours après le dernier festin de l'Empereur il devoit penser à partir. Cet ordre ayant fait craindre à Van-Hoorn que la réponse de l'Empereur à ses demandes ne vint si tard, qu'il fût impossible d'y rien changer, il se proposa d'é-

(10) On a vu, dans Nieuhof, que l'Empereur donne trois fêtes aux Ambassadeurs.

crit au Conseil des Li-pus, pour demander cette réponse dix jours avant son départ. L'allembée lui fit dire qu'on l'écouterait le jour de la seconde fête. Cependant Song-lau-ya se rendit chez lui le 15, pour sçavoir ce qu'il desiroit du Conseil. Il voulut remettre à ce Li-pu la Lettre qu'il avoit écrite; mais Song-lau-ya refusa de la prendre, s'il n'en recevoit auparavant l'explication. Un Interprète ayant été chargé de le satisfaire, il répondit alors qu'aussitôt que Sa Majesté Imperiale auroit fait connoître ses résolutions, l'Ambassadeur devoit être assuré qu'elles lui seroient communiquées. Six grands Mandarins arriverent pendant cet entretien, & Song-lau-ya, en se retirant, conseilla aux Hollandois de recevoir civilement ces six Seigneurs. Van-Hoorn les retint volontiers à dîner, & leur donna le plaisir d'entendre sa musique.

Le lendemain il fut conduit, avec sa suite, à la seconde fête de l'Empereur, qui fut semblable à la première; excepté, remarque l'Auteur, que les Hollandois ne furent pas obligés de se mettre à genoux devant le Ta-tan. A leur départ, ce Seigneur dit à Van-Hoorn qu'il étoit inutile d'envoyer sa Lettre au Conseil des Li-pus, parce qu'on y étoit déjà informé de ce qu'elle contenoit, par le récit de Song-lau-ya. En rentrant chez lui, l'Ambassadeur fut invité par un Mandarin à se rendre le lendemain avant le jour au Palais, pour y recevoir les présens de Sa Majesté Imperiale. On vint le prendre en effet le dix-sept. Il fut conduit dans la grande cour, devant la quatrième porte qui fait face au trône de l'Empereur. Une heure après le lever du soleil, quelques Li-pus, en habits magnifiques, entrèrent dans la même cour, & furent bien-tôt suivis d'une table, couverte d'un tapis rouge. On y exposa immédiatement quelques étoffes, avec une somme d'argent. Ensuite l'Ambassadeur, son fils, Noble, Putmans, & le Secrétaire, reçurent ordre de s'approcher. Ils furent placés vis-à-vis la porte du milieu, qui est directement opposée au trône. Cependant la cinquième porte est si haute, qu'ils ne purent le découvrir.

Après leur avoir fait mettre trois fois les genoux à terre, & baisser neuf fois la terre, on leur apporta les présens, qu'ils reçurent à genoux. Ceux qui étoient destinés pour le Gouverneur de Batavia, furent reçus par l'Ambassadeur même. Ils consistoient en trois cens florins d'argent fin, renfermés dans six boîtes; deux pièces de drap d'or de la Chine; deux autres pièces d'étoffe Chinoise à figures de dragons; quatre pièces de damas à fleurs, enrichi aussi de dragons; deux de flanelle, douze de satin, huit de damas, dix de riches étoffes à fleurs, dix de *pelangs*, & dix de *panffes*.

Les présens qui étoient pour l'Ambassadeur consistoient en cent florins d'argent, quatre pièces de *pelangs*, quatre de *panffes*, quatre de *hokiens* crus, trois de simple satin bleu, six de simple damas, & deux de draps d'or à dragons.

Le fils de l'Ambassadeur reçut une pièce de flanelle noire, quinze florins d'argent fin, deux pièces de *gaze* crue, & deux de simple damas. Noble eut cinquante florins d'argent fin, une pièce de drap d'or de la Chine, une pièce de flanelle, trois de damas, une de satin, deux de *gaze*, deux de *pelangs*, & deux de *panffes*. Putmans & le Secrétaire Vander-Doës reçurent chacun quarante florins d'argent fin, deux pièces de damas, une de flanelle, une autre de satin, une de *pelangs*, une de *panffes*, une de damas simple, &

MONTANUS.
1665.

Il est invité
pour la seconde
fête.

On lui délivre
les présens de
l'Empereur.

En quoi ils con-
sistent.

Présens pour
Van-Hoorn & sa
suite.

MONTANUS.

1665.

une de *goës* blanc. A chacun des Interprètes, on donna deux pièces de satin noir, deux de *goës* blanc, deux de *panjies*, & deux de damas simple. Enfin le partage de tous les autres Hollandois du cortège fut, pour chaque particulier, quinze florins d'argent fin, deux pièces de *garé* crue, & deux de damas simple.

Présent pour les
Mandchous qui
s'en étoient servi
de gaudes.

Hya-lau ya, principal Mandarin de Hok-syeu, reçut un cheval avec la selle. Han-lau-ya, second Guide du voyage, & les Interprètes Chinois, eurent chacun leur robe de damas de soye, brodée d'or, dont ils devoient se revêtir sur le champ. Chaque Soldat du cortège eut aussi sa robe, ou son habit de damas simple.

Les Infirmités
pour obtenir re-
pense des des-
mandes.

Après cette distribution, les Hollandois retournerent au même lieu où s'étoient faites leurs premières prosternations, pour les recommencer à titre de remerciemens. Ensuite deux Mandarins les conduisirent jusqu'à la dernière cour. En les quittant, l'Ambassadeur leur demanda quand il devoit recevoir la Lettre de l'Empereur pour l'Œng de Batavia, & la réponse aux supplications des Hollandois. Ils lui répondirent que tout seroit exécuté dans le tems convenable, mais que ce seroit apparemment trois ou quatre jours avant son départ. L'après midi du même jour, un jeune Viceroy, neveu de l'Empereur, & d'environ vingt ans, rendit visite à l'Ambassadeur, accepta quelques verres de vin d'Espagne, & parut fort amusé d'un concert de musique Hollandoise. Le lendemain un autre Seigneur, qui commandoit toute la Noblesse de la Cour, vint prendre le même plaisir, & fut traité à dîner par l'Ambassadeur.

Troisième fête
de l'Empereur.

Cependant les Zou-tay-zings, & les Li-pus ne paroissant pas plus disposés à recevoir les présens, Van-Hoorn leur avoit écrit le 4 pour leur demander la permission de les vendre. Ils ne lui firent aucune réponse. Le 20, il fut averti de se rendre à la troisième fête de l'Empereur, qui devoit être célébrée chez le troisième Ta-tan. Il y fut traité comme dans les deux fêtes précédentes. Mais après tant de fatigues & de dépenses, il ne put obtenir d'autre faveur qu'une lettre scellée pour le Gouverneur Marzulket, avec laquelle il se vit enfin congédié. Les ordres étant donnés pour son départ, il quitta Peking le 5 d'Aout, pour retourner sur ses traces par une longue & ennuyeuse route.

Gratification des
Seigneurs Chan-
gous.

En passant à Syen sing-wey, où il arriva le 11, il envoya au Gouverneur de la Place les présens qu'il lui avoit destinés à son passage; mais il ne put lui faire accepter que cinq aunes de flanelle & deux bouteilles d'eau-tose, pour lesquelles ce Seigneur lui offrit quatre de rafraichissemens, & le traita magnifiquement dans une de ses Barques. Le Ta-lau-ya lui fit aussi présent d'un mouton, & d'une abondance de fruits. Van-Hoorn se croyant obligé à quelque marque de reconnoissance, lui envoya une pièce de perpetuane; mais ce Seigneur répondit que le présent étoit excellent, & que s'il desiroit quelque chose, c'étoit quelques armes de l'Europe. Van-Hoorn se hâta de lui faire porter une carabine, une épée & un fort beau couteau, qu'il reçut avec beaucoup de remerciemens. A Lin-sing, les Hollandois apprirent que la Cour avoit rappelé tous les Gouverneurs Chinois des Provinces, sous les *Po-vis*, les *Kon-leons*, & les *Pu-tsen-fes*, ou les Fermiers, & qu'elle avoit nommé des Tartares à leur place.

Changemens
dans les Provin-
ces.

Dans son retour, Van-Hoorn ne passa par aucune Ville sans y recevoir la visite du Gouverneur, avec des présens & d'autres politesses. Le 13 de Septembre, en arrivant au grand Village de *Syn-kian-pu*, il apprit de ses Guides que le *Kon-bon* de *Hok-kyeu*, déchargé de son office à sa première sollicitation, étoit arrivé le même jour dans ce lieu pour y faire sa résidence. Il crut lui devoir une lettre de complimens qui lui attira aussi-tôt une invitation à dîner. S'étant rendu à sa maison, ce Seigneur lui dit, qu'il avoit laissé à *Hok-kyeu* des présens pour lui & pour le Général *Marzuiker*, mais qu'il le prioit de recevoir d'avance quelques rafraichissemens. Van-Hoorn, sensible à cette générosité, s'acquitta par un beau présent de robes, & de draps de laine, qu'il crut propres à s'assurer encore plus de son amitié.

Le 16 d'Octobre, les Hollandois ayant besoin, à *Sinho*, de trois cents trente & un *Koulys* pour le transport de leur bagage par les montagnes de *Poet-tchin-fu* dans la Province de *Fokien*, furent obligés d'en louer cent cinquante, parce qu'il ne leur en étoit accordé que cent-quatre-vingt-un par les ordres de l'Empereur. Ils arrivèrent le 28, à *Yen-ping-fu*, dont plus de la moitié avoit été consumée par le feu depuis leur passage. Enfin, découvrant le Fauxbourg de *Hok-kyeu*, ils y entrèrent le 2 de Novembre, après un voyage de neuf mois & trois jours. Toutes les caisses de l'équipage y furent fouillées par l'ordre du nouveau Général, à l'exception de celles qui appartenoient personnellement à l'Ambassadeur & aux Gentilshommes du cortège (11).

MONTANUS.
1666.

Van-Hoorn ren-
contre le *Kon-
bon* de *Hok-kyeu*
à *Sia-ky-n-pu*.

Ince-He à *Yen-
ping-fu*.

Arrivée de Van-
Hoorn à *Hok-
kyeu*.

§. VI.

Affaires des Hollandois à Hok-kyeu, & leur retour à Batavia.

SING-LA-MONG, Viceroy de *Fokien*, laissant à peine un jour de repos à l'Ambassadeur, lui fit offrir une audience pour le 4, avec toute sa suite. Il le reçut fort civilement, & lui demanda s'il ne lui avoit pas prédit avant son départ, tout ce qui lui étoit arrivé à *Peking*. Van-Hoorn en convint, & le remercia de toutes ses bontés. « Ce ne sont-là, reprit-il, que des ser- » vices extérieurs ; mais j'ai tant fait pour les Hollandois, qu'il m'en coûte » deux mille taëls, & que le Général en a perdu son emploi (12). L'Ambassadeur lui témoigna l'intérêt qu'il prenoit à sa peine, & lui dit qu'il étoit disposé à ne rien ménager pour le servir ; mais il protesta qu'il ignoroit l'affaire des deux mille taëls, & celle du Général. Je ne vous en ai parlé qu'en passant, répondit le Viceroy, & vous ne m'en entendrez plus dire un seul mot. Il fit apporter aussi-tôt quelques mets sur les tables ; & l'Ambassadeur, après avoir un peu mangé, se retira fort satisfait de ses politesses.

A son départ, le Viceroy lui conseilla de rendre une visite au nouveau Général, qui étoit un Seigneur Tartare. Van-Hoorn suivit immédiatement ce conseil ; mais le Général lui fit dire de revenir le lendemain, parce que

Audience du
Viceroy & ses
plaintes.

L'Ambassadeur
est humilié par le
Général.

(11) Montanus, *ubi sup.* p. 336. & suiv. Il paroît jusqu'ici que, soit par les mauvais offices des Portugais, ou par d'autres raisons aussi peu avantageuses, l'Ambassade Hollandoise n'avoit pas été fort considérée des Chinois.

(12) La disgrâce de ces deux Seigneurs justifie la conduite qu'ils avoient tenue à l'arrivée de l'Ambassadeur, & marque que leurs difficultés ne venoient pas de mauvaise humeur.

Il s'humilie lui-même.

Tout ses devoirs n'ont pas été.

Autres humiliations des Hollandais.

ce n'étoit pas l'usage de se présenter à son audience le même jour qu'on avoit obtenu celle du Viceroi. En retournant à son logement, il trouva le Mandarin Lin-lau-ya qui s'y rendoit aussi, avec un ordre exprès du Général de souiller toutes les caisses qui avoient été respectées. Van-Hoorn le souffrit sans se plaindre. Malgré cette rigueur, s'étant rendu le 3 chez le Général, il y fut placé sur sa gauche, & tous les autres à sa droite. Il rompit le silence, pour lui dire qu'il se réjouissoit de le voir en bonne santé, & d'avoir obtenu la permission de paroître (13) devant lui. Le Général répondit que son devoir l'obligeoit d'accorder audience aux Etrangers. Van-Hoorn reprenant d'un ton flatteur, lui dit, que ne mettant point de différence entre les ordres & ceux de l'Empereur, les Hollandais chercheroient dans toutes les occasions à lui marquer leur obéissance. Le Talau-ya ne fit aucune réponse à cette flatterie ; mais après quelques momens de silence, il demanda où étoit le fils de l'Ambassadeur. Ensuite l'Interprète déclara de sa part que si son Excellence avoit quelque chose à proposer, elle pouvoit profiter de l'occasion. Van-Hoorn demanda que les Marchands du Pais qui devoient aux Hollandais, fussent obligés de satisfaire à leurs engagements, & qu'on lui accordât la liberté de vendre également les marchandises qu'il avoit rapportées de Peking, & celles qu'il avoit laissées à Hok-syeu. Le Général répondit qu'il n'ignoroit pas que les Marchands devoient payer leurs dettes, mais qu'il avoit reçu une Lettre de l'Empereur qui défendoit aux Hollandais de vendre leurs marchandises. L'Ambassadeur repliqua que cette défense ne regardoit que les nouvelles marchandises ; qu'il demandoit seulement que le Commerce de l'année précédente fût achevé dans les termes accordés par l'Empereur, & que les Hollandais eussent la liberté d'employer l'argent qu'ils avoient apporté de Peking, ce qui ne pouvoit être qu'avantageux pour la Chine, puisqu'il demeureroit dans le Pays. Le Général déclara qu'il se croyoit obligé d'exécuter les ordres de l'Empereur, comme l'Ambassadeur l'étoit d'obéir à ceux du Seigneur Matzuiker ; & que tout persuadé qu'il étoit de l'avantage qu'il y auroit pour le Pays à n'en pas laisser sortir d'argent, il ne pouvoit permettre aux Hollandais d'acheter des marchandises défendues. Ensuite Van-Hoorn ayant réinoigné qu'il craignoit d'arrêter trop long-tems le Ta-lau-ya, demanda la permission de se retirer. Ce Seigneur répondit qu'il étoit bien-aise de lui trouver tant de politesse, & lui laissa la liberté de sortir.

Les Hollandais n'espérant plus rien que de leurs humiliations, résolurent de les pousser encore plus loin. Ils se proposèrent d'envoyer de fort beaux présens au Général & au nouveau *Kon-bon*. D'un autre côté, Noble fonda les Facteurs Chinois, pour savoir d'eux-mêmes s'ils étoient disposés à lui vendre de la soie, à prix d'argent ou de marchandises. Mais ils lui en représentèrent si vivement les difficultés, qu'il prit le parti d'abandonner cette entreprise. Le 6, Van-Hoorn rendit visite au nouveau *Kon-bon*, avec les principales personnes de sa suite. Après les premiers complimens, cet Officier lui demanda quand il se proposoit de partir. « Ce sera, répondit l'Ambassadeur, quand il plaira au Général & à vous-même. Il ajouta qu'il n'avoit jamais douté que les marchandises de l'année précédente ne pussent être ven-

(13) Il paroît que l'Ambassadeur s'avisait trop.

dues librement & que les Hollandois n'obtinssent la permission d'employer leur argent à se procurer des commodités du Pays ; mais que ne comptant plus sur ces deux faveurs , il souhaitoit de partir aussi-tôt qu'il lui seroit possible. Le 8 , on apporta au logement des Hollandois , de la part du Vice-roi , de beaux présens pour le Seigneur Matzuiker , pour l'Ambassadeur & pour le Facteur *Harthower*. C'étoient des brocards & d'autres étoffes de soie , de la porcelaine & du thé , qui furent accompagnés d'un grand nombre d'expressions civiles. Van-Hoorn avoit envoyé au Général un mémoire des présens qu'il lui destinoit ; mais son messager n'avoit pu obtenir d'audience , & l'Interprète étoit venu lui déclarer que le Général ne vouloit point accepter de présens. Dans le même tems , trois Vaisseaux Hollandois étant arrivés à *Ten-hy* , pour servir au retour de l'Ambassade , Van-Hoorn écrivit au Général un billet pressant , par lequel il lui demandoit encore une fois la permission de vendre ses marchandises avant son départ : mais le porteur & le billet ne furent point admis. Cependant le *Tou-fi - Lyu-lan-ya* vint déclarer , le 13 , à l'Ambassadeur , que le Général & le Kon-bon vouloient acheter toutes les marchandises , & demanda une liste des justes prix , qui lui fut accordée.

Deux jours après , un domestique du même Officier se présenta au logement des Hollandois , avec un ordre du Général , par écrit , pour faire dans leurs magasins la recherche des marchandises de contrebande qui étoient arrivées avec l'Ambassade. Van-Hoorn , piqué de ce procédé , envoya demander au *Tou-fi* le paiement de sept cens taëls qu'il devoit aux Facteurs Hollandois. Cette sommation lui fit répondre , avec plus de douceur , qu'il s'acquitteroit le lendemain au matin. On ne trouve point dans le Journal s'il remplit sa promesse ; mais le 17 , étant venu au magasin avec une liste du reste des présens , & celle des prix que le Général & le Kon-bon proposoient pour les marchandises , Van-Hoorn lui fit dire qu'il ne vouloit lui faire aucun crédit , & qu'il étoit résolu de ne rien avoir à démêler avec lui ; mais qu'avant que de lui faire réponse , il enverroit demander au Général s'il pouvoit se fier aux prix qu'on lui apportoit de sa part. Le *Tou-fi* , sans se rebuter , offrit d'aller le lendemain chez le Kon-bon , avec un messager de l'Ambassadeur. Ils y allèrent effectivement , & le Kon-bon fit dire aux Hollandois qu'ils pouvoient délivrer au *Tou-fi* les présens & les marchandises , à l'exception des colliers de corail sanguin , qu'il vouloit recevoir lui-même , dans six jours , de la main de l'Ambassadeur.

Le 20 , Van-Hoorn ayant fait demander au Général la permission d'acheter des racines Chinoises , du thé , de l'anis , de la porcelaine commune , des étoffes , des chaïses , des cabaniers & d'autres marchandises de cette nature , il reçut pour réponse qu'on ne lui permettoit d'acheter que des provisions. Après y avoir réfléchi plus long-tems , on lui permit de prendre huit ou dix pikols de racines Chinoises ; mais ensuite cette quantité fut réduite à six pikols. Le 22 , deux Officiers vinrent déclarer à l'Ambassadeur , de la part du Général , que les gens de sa suite eussent à produire toutes les étoffes qu'ils avoient achetées dans le voyage de Peking , parce qu'il étoit résolu de les racheter d'eux ; & que s'ils faisoient difficulté de se soumettre , toutes leurs caisses seroient fouillées , & les marchandises de cette nature confisquées. Il fallut céder à cette violence , & remettre les marchandises aux Mandarins. Ils

MONTANUS.
1665.

On leur fit
memorandum d'y
paraître.

Les leurs sont
refusés.

Pelnes qu'ils étoient.

Van-Hoorn traita le *Tou-fi* avec ménagement.

On ne permit
aux Hollandois
d'acheter que des
provisions.

MONTANUS.
1765.
Frégate Hollan-
doise arrivée.

en apportèrent aussi-tôt le prix, avec un Ecrit du Général, qui défendoit à la Frégate du Capitaine Balfour, sur laquelle on avoit apporté de Que-lang quelques Rebelles Chinois, de mettre à la voile sans avoir reçu l'ordre de l'Empereur.

A pres elicanes.

Le 22 l'Ambassadeur se rendit chez le Viceroy, pour lui présenter un collier de corail sanguin, que ce Seigneur accepta devant tous les Officiers de sa suite. Le Kon-bon parut plus réservé le jour suivant, & demanda que le sien fût remis en particulier entre les mains du *Tou-fé*. Un des Facteurs du Viceroy dit à Noble que les soies seroient portées sur la Flotte à Ten-hay, pourvu que les Hollandois laissent à Hok-tyeu une somme d'argent pour caution. Le 24 on changea de langage, & le Général déclara lui-même à l'Ambassadeur qu'il ne devoit point penser à transporter des soies, mais qu'il étoit libre d'acheter de la porcelaine & d'autres marchandises de cette espèce. A l'égard de la Frégate, il lui dit qu'elle demeureroit jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Empereur, mais que le Capitaine avoit la liberté de partir. Ensuite, s'excusant de ne pas offrir quelques rafraichissemens à l'Ambassadeur, sur ce qu'il n'avoit pas prévu sa visite, il le pria d'accepter une collation qu'il vouloit faire porter à son logement. Ces variétés continuelles firent prendre aux Hollandois la résolution d'emmener avec eux le Capitaine Balfour; mais ayant remarqué que les Tartares affectoient de contrarier toutes leurs inclinations, ils convinrent entr'eux, si l'on parloit encore de cette affaire, de feindre qu'ils vouloient le laisser après eux.

Les caisses Hol-
landoises tout
foailées.

L'après-midi du même jour, on vint avertir l'Ambassadeur que le Général, le Kon-bon & le *Mani-chuer* (14) viendroient fouiller les marchandises, mais qu'il étoit le maître de faire transporter à bord tous les gros équipages. En effet, on lui laissa la liberté, le 26, d'envoyer sur la flotte son argent, les commodités de son voyage, & le reste des marchandises Hollandoises qu'il n'avoit pu vendre. Ensuite le Kon-bon s'étant rendu au Pont de Lam-thay, fit ses recherches dans les caisses & sur la Frégate. Tout fut alors embarqué, & les gens de l'Ambassade monterent eux-mêmes à bord, dans l'espérance de partir avec la marée. Le soir, un Facteur de l'ancien Kon-bon remit à l'Ambassadeur vingt-quatre pièces de soie, que son Maître avoit laissées dans cette vue; douze pour Van-Hoorn & douze pour le Seigneur Mat-zuiker. Van-Hoorn distribua les siennes entre plusieurs personnes dont il avoit reçu quelque service. Peu après, Balfour reçut du Général un ordre de demeurer. L'Ambassadeur répondit qu'il s'expliqueroit là-dessus avec les Mandarins lorsqu'il seroit monté à bord.

L'effraction qui
lui restoit à sur-
monter.

En effet, s'étant avancé le 28, avec un bon vent, jusqu'à *Lo-fou-fat*, ou la grande Tour, c'est-à-dire, à la distance d'un mille, il dit à quelques Mandarins, qui vinrent demander Balfour, que le Général avoit remis à son choix de le laisser ou de l'emmener, & qu'il ne pouvoit croire par conséquent qu'ils eussent ordre de le demander. Le lendemain, en passant devant la Grande & le Fort de Min-ja-zen (15), il vit le Peuple en armes sur le rivage, & quelques *Baï-fangs* (16) qui se détachèrent pour le venir presser de jeter l'ancre.

(14) On lit ailleurs dans le Journal, *Man- Min-nan-shing* dans la Courte des Jésuites.
chuer & *Man-juer*. (16) Espèce de petits Bâtimens.

(15) On a déjà fait remarquer que c'est

Il seignit de n'y faire aucune attention : mais bien-tôt le troisième Officier de cette Place s'approcha dans un Champan, & lui déclara que le Gouverneur desiroit de lui parler. Il répondit que le Gouverneur étoit libre de venir lui parler à bord, dans le Port du *Pays-bas* (17), où il comptoit d'arriver le soir.

Le 2 de Décembre il écrivit, de ce Port au Général, pour sçavoir de lui combien de tems il se proposoit d'arrêter la Frégate, & lui demander la permission de vendre les marchandises qui étoient venues de Batavia sur les trois Vaisseaux arrivés pour son retour. Il faisoit entendre, à la fin de cette Lettre, que si l'Empereur accordoit la liberté du Commerce aux Hollandois ; le Seigneur Matzucker pourroit consentir à lui remettre le Château de *Que-lang*. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il fit passer la Lettre à Hok-syeu, par la voie de Min-ja-zen. La réponse fut envoyée au Gouverneur de cette dernière Ville, qui en fit remettre, le 8, une traduction à bord. Deux Officiers, qu'il avoit chargés de cette commission, déclarèrent fièrement que le *Po-vi* (18) n'avoit pas daigné répondre à l'Ambassadeur, & qu'il n'attendoit point de réponse à la Lettre qu'ils apportoit. Elle contenoit que Balfour devoit demeurer jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour ; que les marchandises étrangères étant défendues, on ne pouvoit accorder la permission de les vendre ; enfin, que l'Ambassadeur, en différant si long-tems son départ, pouvoit nuire aux intérêts de la Nation lorsqu'elle reviendrait l'année suivante avec d'autres Vaisseaux. On ne répondit rien à la proposition qui regardoit le Château de *Que-lang*.

Cette réponse acheva de faire perdre aux Hollandois l'espérance de vendre leurs marchandises. Van-Hoorn considérant d'ailleurs que les Officiers Tartares ne fournissoient pas, comme ils s'y étoient engagés, des vivres à la Frégate de Balfour, envoya ordre à Noble, qu'il avoit laissé pour la commander, de l'amener à *Ting-hay*, & de répondre à ceux qui lui demanderoient la raison de son départ, qu'elle demeureroit à l'ancre sous *Ting-hay* aussi long-tems qu'elle ne manqueroit pas de provisions. Il se promettoit de pénétrer par cette conduite si leur dessein étoit de la retenir long-tems, en se réservant dans cette supposition le pouvoir de se régler sur les circonstances. Dans le cours de la même nuit, quelques petits Officiers vinrent à bord de la Frégate, & demandèrent à Noble s'il pensoit à partir. Il leur répondit qu'il comptoit de mettre à la voile le lendemain au matin, qui étoit le dix ; & levant l'ancre en effet, il alla joindre les autres Vaisseaux à *Ting-hay*. Le 14, deux Koyas, envoyés par le Gouverneur de *Min-ja-zen*, vinrent demander à l'Ambassadeur quand il vouloit partir. Il répondit que son dessein étoit de partir dans trois jours ; mais que si les Gouverneurs de Hok-syeu avoient communiqué à la Cour de Peking l'arrivée des trois Vaisseaux de Batavia, il trouvoit fort étrange qu'ils n'en eussent point encore reçu d'ordre ; sur tout après avoir informé lui-même les Li-pus, pendant son séjour à Peking, qu'il attendoit trois Bâtimens avec des marchandises ; qu'il en devoit conclure qu'on n'avoit donné aucun avis de leur arrivée à la Cour ; que s'il ne se trompoit pas dans cette conjoncture, le Général & le Gouver-

MOUFANU.
1665.

Lettre qu'il envoya
au Général.

Réponse à cette
Lettre.

Politique des
Hollandois.

Avec quelles in-
stances on les
prie de partir.

(17) Netherland Harbour.

(18) C'est-à-dire apparemment le Gouverneur de Min-ja-zen.

MONTANUS.

1665.

Menaces qu'on
y joint, & la
répente.Il part enfin
pour Batavia.Il envoie un de
ses Vaisseaux à
Malacca. Jugement qu'il porte
sur l'issue de la
conclusion.Remarques des
Auteurs de ce
Recueil.Suites de l'ar-
rêt suivant.

neur pourroient bien être traités comme l'ancien Général, pour avoir laissé partir l'Ambassadeur avec trois Vaisseaux si richement chargés. Les Officiers de Min-ja-zen ne firent aucune réponse à ce reproche; mais ils déclarèrent que si l'Ambassadeur s'arrêtoit quelques jours de plus, il verroit arriver, de la part du Général, plusieurs Mandarins dans les grands Jones. Van-Hoorn répondit qu'ils seroient fort bien reçus & traités en amis.

Le lendemain on vit paroître quatre Jones & deux Kojas, qui sortoient du canal de Hok-syeu. Les quatre Jones s'arrêterent à la portée du canon; mais les Kojas s'approchant de la Flotte, un domestique du Gouverneur de Min-ja-zen vint demander de sa part, si l'Ambassadeur pensoit, ou non, à quitter la Côte. Van-Hoorn répondit qu'il comptoit de partir incessamment; & voyant les Jones rentrer dans le canal avec les Kojas, il quitta la Ville ruinée de Ting-hay, avec quatre Vaisseaux (19).

Le dernier jour d'Octobre, il découvrit *Pulo-Timon*, d'où il envoya un de ses Bâtimens, chargé de son argent, de son or, & d'autres richesses, à Malacca, pour gagner de bonne heure le golfe de Bengale. Il écrivit à Baltazar Borst, alors Gouverneur de Malacca, qu'il falloit désormais tourner les vûes du Commerce vers Canton, & renoncer à Hok-syeu; mais qu'il ne pouvoit l'informer des conditions que l'Empereur de la Chine imposoit aux Hollandois, parce que la Lettre qu'on lui avoit remise pour le Gouverneur de Batavia, étoit scellée. Les trois autres Vaisseaux étant entrés le 4 d'Octobre dans les détroits de *Bunka*, arrivèrent le 7 à Batavia, où l'Ambassadeur remit la Lettre Impériale au Gouverneur Marzuiker (20).

Les Auteurs du Recueil font observer ici, qu'ils ont cru devoir s'attacher aux détails dans le récit de cette Ambassade, autant pour faire connoître combien de précautions & de formalités les Chinois, & les Tartares, aujourd'hui leurs Maîtres, emploient dans les plus petites affaires, que pour mettre le Lecteur en état de juger de la conduite des Hollandois, & rendre cette leçon utile aux Agens Européens qui seront employés à la Cour de Peking. On ne manquera point de remarquer que malgré la splendeur d'une Ambassade dont les présens étoient plus riches & en plus grand nombre que ceux de la première, Van-Hoorn fut traité avec moins de considération que ses prédécesseurs, soit à la Cour Impériale, soit dans les Villes de son passage. Il n'est pas aisé de juger s'il dû s'en prendre aux mauvais offices de ses ennemis, tels que les Portugais & les Missionnaires Catholiques, ou n'en accuser que l'inhérence des Hollandois, qui n'avoient pas renvoyé leur Flotte, comme leur Amiral l'avoit promis, pour la conquête de l'île de Tay-wan. Mais quelque jugement qu'on en porte, il ne paroît point inutile de placer à la suite des Relations de Montanus, un autre récit de l'Ambassade de Goyer & de Kaifer, pour éclaircir les intrigues qui traversèrent les Hollandois à la Cour de Peking.

(19) Il est étrange que le Journal ne dise plus un mot de la Frégate.

(20) Montanus, *ubi sup.* p. 359. & suiv.

CHAPITRE V.

Eclaircissmens tirés de deux Lettres (21), concernant l'Ambassade des Hollandois à la Chine, en 1655.

§. I.

Extrait de la premiere Lettre.

LES Hollandois aiant entrepris de supplanter les Portugais à la Chine, comme dans plusieurs autres parties des Indes, quatre Missionnaires Jesuites, qui faisoient alors leur résidence à la Cour de Peking, resolutent de ne rien épargner pour faire avorter leur dessein. L'Auteur de cette Lettre étoit du nombre. Ils ne furent point refroidis par les difficultés, quoiqu'ils en connussent toute la force : car ils ne pouvoient ignorer que l'ennemi qu'ils avoient à combattre, étoit riche en or & en argent, deux argumens du plus grand poids sur l'esprit des Grands; sans compter un grand nombre de raretés, également propres à satisfaire la curiosité & l'avarice.

Les Ambassadeurs Hollandois étant arrivés à Canton le 5 de Septembre 1665, demanderent la permission de se rendre à Peking; cette premiere Requête ne fut point écoutée. Ils n'eurent pas la hardiesse d'en présenter une seconde, dans la crainte que l'Empereur, ou le Conseil, ne les soupçonât de ne chercher que leur propre intérêt; mais s'adressant aux Vicerois de Canton, qui leur avoient fait un accueil favorable, ils les engagèrent à faire passer leur second Memoire à la Cour Imperiale, accompagné des Lettres d'un grand nombre de courtisans, & soutenu par de si belles promesses, que personne ne s'y étant opposé, ils obtinrent la liberté de partir pour Peking, avec l'espoir d'une audience favorable.

Cependant, quinze jours après l'arrivée de leur Memoire, les Missionnaires furent informés, non-seulement de la permission qu'ils demandoient, mais encore de la facilité qu'ils avoient eue à l'obtenir. Le Pere Louis Baglioni & l'Auteur se mirent aussitôt en mouvement pour s'y opposer. Ils sentirent de quelle importance il étoit, pour le succès de leurs travaux apostoliques, de fermer l'accès de la Cour à des Ennemis de la Religion Romaine. A la vérité, leurs amis, Chrétiens & Idolâtres, jugerent qu'il seroit impossible d'arrêter une affaire si avancée, ou qu'on n'y réussiroit pas sans d'extrêmes efforts, parce que les Vicerois de Canton avoient corrompu tous

ECLAIRCIS-
SEMENTS SUR
LES AMBAS-
SADES HOL-
LANDOISES.

Projets des Hol-
landois.

Voies qu'ils
prennent pour
être reçus à la
Cour de Peking.

Les Missionnaires
entreprinrent
de s'y opposer.

(21) Elles se trouvent dans la Chine d'Ogilby, Vol. I. p. 299. sous ce titre: *A narrative of the success of an Embassy sent by John Maetziuer de Badem, General of Batavia, unto the Emperor of China and Tartary the twentieth of July 1665, soliciting a licence of Trade in the Ports of his Empire. Dedicated to Antonio de Camera Captain general of the city of the Name of god, with the Magistrates the- Tome V.*

ref; written by a Jesuit in these parts. Quoiqu'Ogilby ne rapporte pas le nom de l'Auteur, ni de quel lieu lui venoit cette Lettre, elle n'en a pas moins tous les caracteres de la vérité; & dans quelque vûe qu'il l'ait jointe à son Ouvrage, elle n'offre rien que d'honorable pour les Jesuites. *Name of God, ou Nomme de Dieu*, est apparemment Macao.

ECLAIRCIS-
SEMENT SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOISES.

Réponse d'un
Koli qu'il veut
les employer.

A quelles con-
ditions un autre
Mandarin veut
les servir.

Ce qui lui en fait
pendre l'esprit.

Ils ont recours
à la prière.

Même qu'ils ré-
pandaient des
Hollandois.

les grands Mandarins. Cependant ils résolurent de le tenter, par la médiation d'un Chrétien distingué, qui se chargea de présenter là-dessus un des *Kollis*, espèce de Maîtres des Requêtes, dont l'office consiste à informer l'Empereur des défordres de l'Etat, & sur tout de l'abus que les Mandarins font de leur autorité. La première ouverture sembla promettre du succès. Le Koli entra dans les vûes des Missionnaires, & reçut d'eux quelques articles dont il devoit former sa demande. Mais peu de jours après, lorsqu'on se flattoit d'une heureuse espérance, il se rendit chez le Chrétien qui l'avoit sollicité, & lui fit ses excuses dans ces termes : « Si les Peres, qui sont étrangers, ignorent les usages de cette Cour, vous qui êtes né dans le Pais, vous devez les connoître. Lorsque nous nous chargeons de présenter un Placet, moi, ou quelqu'un du même rang, c'est toujours par l'une de ces deux raisons ; ou pour nous vanger de nos ennemis, ou dans la vûe de quelque grande récompense. Or je n'ai reçu, ni aucune injure des Hollandois qui puisse me porter à la vengeance, ni aucune gratification de ces Peres qui m'obligent de m'exposer à tant de difficultés & de danger pour leur rendre service.

Il fallut recourir à d'autres protections. Un second Mandarin, à qui l'on s'adressa, répondit que pour deux cens taëls il présenteroit la Requête, quelques articles qu'elle pût contenir, mais qu'il ne s'engageroit point à la faire approuver de l'Empereur ; & que pour six cens taëls de plus, il promettrait de la faire réculir, ou de rendre la somme entière. Les Missionnaires, quoiqu'éclairés de cette somme, considérèrent qu'*Antonio de Camera*, Gouverneur de Macao, leur avoit recommandé de ne rien épargner pour le succès de leur entreprise, & que la Ville même de Macao s'étoit rendue caution du paiement. Cette pensée leur donna plus de hardiesse à s'engager. Ils promirent hñir cent taëls. Mais le Mandarin, suivant l'usage de la Chine, souhaita de voir la somme entière, & d'en toucher même une partie, avant que de présenter la Requête. Cette condition étoit impossible aux Missionnaires. Cependant ils produisirent deux robes fort riches, dont Sa Majesté Impériale leur avoit fait présent, & qu'ils n'avoient jamais portées, parce qu'elles n'étoient pas convenables à la modestie de leur état. Le Mandarin les accepta pour la somme de cent cinquante taëls. Ensuite, ayant découvert ou soupçonné que c'étoit un présent de l'Empereur, il leur déclara qu'il ne pouvoit les recevoir, & leur reprocha même d'avoir pensé à s'en défaire. Les Chinois portèrent fort loin les apparences du respect, ou plutôt de la superstition pour tout ce qui a quelque rapport à l'Empereur ; quoiqu'au fond du cœur ils aient assez d'orgueil, sur tout dans la secte lettrée, pour ne se pas croire inférieurs aux plus grands Monarques.

Il ne restoit pour ressource aux Missionnaires que l'invocation du Ciel & l'ardeur de leurs prières. Cependant les visites qu'ils recevoient d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, & celles qu'ils ne manquoient pas de leur rendre, étoient autant d'occasions dont ils se crurent obligés de profiter pour répandre des idées peu avantageuses de leurs ennemis. Ils représenterent les Hollandois comme des Apostats de la Religion Catholique, & des rebelles contre leur légitime Souverain. Ils rappellerent l'entreprise qu'ils avoient formée quelques années auparavant contre *Macao*, leur descente

dans la Province de Fo-kyen, la prise de Tay-man & de Formose où ils avoient élevé des Forts, & où dans l'espace de deux ou trois ans, ils avoient massacré plus de trois mille Habitans, & plusieurs Marchands de Fo-kyen & de Chekyang. Ils n'oublièrent pas que sous le Règne du dernier Empereur, treize Hollandois, qui avoient été pris sur la côte, avoient été amenés à la Cour pour y être condamnés au dernier supplice. Ils ajoutèrent que sous prétexte de commerce, ils avoient acquis tant de puissance dans l'Isle de Java, qu'il étoit devenu impossible au Roi de les en chasser; qu'il n'y avoit de sûreté pour aucune Nation contre des Pyrates universels, qui prétendoient au Domaine absolu des Mers Indiennes, & qui, sans distinction de haine ou d'amitié, pilloient tous les Vaisseaux quiomboient entre leurs mains: que les recevoir à la Chine, c'étoit ouvrir la porte à toutes sortes de défordres, & scandaliser les autres Monarques de l'Inde, qui évitoient toute sorte de communication avec eux, comme le plus pernicieux danger dont leurs Etats fussent menacés.

Si l'on en croit l'Auteur de la Lettre, l'impudence des Hollandois causa de l'admiration à tous les Grands qui composoient la Cour de l'Empereur. Ils furent étonnés de la négligence, ou plutôt de la corruption de plusieurs Officiers de l'Empire, qui occupant des Postes de confiance, avoient accordé l'entrée de leur Pais à des Etrangers de ce caractère. Un Seigneur Tartare fut si transporté, à la peinture qu'on lui faisoit d'eux, qu'il falloit, s'écria-t-il, que sans aucun délai l'Empereur les fit tous pendre, pour effraier les autres par cet exemple. Mais les Missionnaires répondirent qu'il y auroit trop d'injustice & de rigueur dans cette Sentence, parce qu'étant revêtus de la qualité d'Ambassadeurs, ils devoient jouir des privilèges attachés à ce titre: que s'étant liés à la bonne foi de l'Empereur, ils devoient être à couvert de toutes sortes de violences; qu'il étoit plus convenable à Sa Majesté Impériale de les traiter favorablement, en qualité d'Etrangers, sur tout lorsqu'ils lui apportent de riches présens, & de les renvoyer avec bonté; mais qu'il falloit leur faire perdre l'envie de revenir, en refusant toutes leurs demandes. Un Eunuque de l'Empereur; & l'un de ses principaux Conseillers, aiant appris à connoître les Hollandois sur le témoignage des Missionnaires, jugea qu'il falloit leur tendre leurs présens, & les congédier aussi-tôt, avec une rigoureuse défense de rentrer jamais dans les Ports de la Chine. Tous ces rapports firent tant de progrès dans l'Empire, que ne pouvant être ignorés des Officiers qui avoient quelque relation avec les Hollandois, ils allèrent enfin jusqu'aux oreilles des Ambassadeurs. Dans le ressentiment d'une injure dont ils craignirent les suites, ils dépêchèrent un Messager aux Missionnaires, pour les prier de ne pas irriter le Peuple contre eux, en les représentant comme des voleurs & des Gens sans aveu.

Enfin, partant de Canton, sous l'escorte de plusieurs Mandarins, de leurs Interprètes, & d'un grand nombre d'Officiers du Viceroi, qui leur rendirent de grands honneurs sur la route, ils arrivèrent à Peking le 17 de Juillet 1656. L'Auteur de la Lettre rend un témoignage très-avantageux à leur conduite. Ils se firent connoître sur la route, sinon pour Catholiques, du moins pour Chrétiens, par la sagesse de leurs mœurs, & pour Européens par leur magnificence. Ils se concilièrent l'affection de tout le monde, &

A a a ij

ECLAIRCIS-
SEMENTS SUR
LES AMBAS-
SADES HOL-
LANDOISES.

Jugement que
les Chinois por-
teront d'eux.

Le bruit s'en é-
pand jusqu'aux
Ambassadeurs.

Ne s'en plain-
dront.

Conduite qu'ils
tiennent dans
leur route jus-
qu'à Peking.

ECLAIRCISSE-
MENTS SUR
LES AMBAS-
SADES HOL-
LANDOISES.

Bonne-fui de
l'Amour de la
Lettre.

Les Missionnai-
res, eussent toute
excellente initiation
avec les Hollan-
dais.

Comment ils
sont entre un
grand Mandarin
dans leurs inter-
vues.

métierent justement le titre de *Nobles*. Leurs présens ne furent point épar-
gnés aux Viceroy & aux Gouverneurs. Ils étendirent leurs libéralités jus-
qu'à la plus vile personne du Peuple, qui leur apportoit un charbon pour
allumer leurs pipes. Cette politique leur gagna le cœur de tous les Chinois,
qui n'étant point accoutumés à des *pluies d'argent* si abondantes, ne se las-
soient point de joindre les louanges à l'admiration. Cependant le même
Auteur leur reproche, comme un fujet de scandale, d'avoir fait présent
aux Bonzes de quarante taëls pour contribuer à l'érection d'un Temple. Il
ajoute qu'en apprenant ce fait, d'un Prêtre & de quelques Chrétiens du mê-
me lieu, il s'efforça de l'excuser, sous prétexte que le présent pouvoit avoir
été fait dans quelque autre vûe, & que l'Interprète ne l'avoit expliqué d'une
manière si peu chrétienne, que pour gagner l'affection du Peuple. Mais
après avoir pris parti pour les Hollandois sur cet article, il ne peut les
excuser d'avoir mangé de la chair les vendredis & les samedis, parce que
c'étoit scandaliser tous les Chrétiens du Pais.

L'année d'après, deux hommes attachés à leur service, l'un Chi-
nois de Canton, l'autre Interprète, étant venus à Peking pour solliciter leurs
intérêts, virent passer devant leur porte le Pere Louis Balion, & crièrent
avec empressement, *mon Pere, mon Pere*, pour l'engager à s'arrêter. Mais
il continua sa marche, en feignant de ne les avoir pas vûs, & de ne les pas
entendre. Dans la suite, tous les Missionnaires se firent une loi de ne point
approcher du même lieu, parce qu'ils ne pouvoient entretenir de communica-
tion avec les Hollandois, ou avec leurs Agens, sans démentir en quelque
forte l'opinion qu'ils en avoient fait prendre aux Chinois. Ces deux Emis-
saires avoient corrompu plusieurs Seigneurs de la Cour, particulièrement
un Tartare, connu par son avarice, Chef des Kollis, & Président du Tri-
bunal de l'Hospitalité; office qui se rapporte parmi nous à celui de Maître
de cérémonies, & qui consiste à recevoir les Etrangers & à prendre soin
de leurs affaires. Mais loin de se décourager, les Missionnaires s'adressèrent
au Président Chinois (22) de la même Cour, qui les avoit toujours honorés
de son amitié. Comme ils lui connoissoient beaucoup d'estime pour les
Livres & les Sciences de l'Eutopie, ils lui firent présent d'une description de
l'Empire de la Chine (23), qui tenfermoit l'Etat des Isles voisines de la
Province de *Fo-kyen*, avec une Carte de *Tay-wan* & de *Formose*. En lui
offrant cet Ouvrage, ils profitèrent de l'occasion pour lui expliquer non-
seulement la misère où les Hollandois avoient plongé cette Ile, mais
encore le pressant danger dont tout l'Empire, & particulièrement la Pro-
vince de *Fo-kyen*, étoient menacés par le voisinage de ces redoutables Enne-
mis. Il ajouta qu'aussi long-tems qu'ils demeureroient en possession de *For-
mose*, il ne falloit pas espérer que les Villes de *Suen cheu* & de *Ching-cheu*
(24) fussent jamais tranquilles & florissantes. Le Mandarin parut extrême-
ment satisfait d'un Livre si curieux. Il promit de le faire voir au Conseil

(22) Depuis la conquête des Tartares, sous
les Tribunaux de la Chine ont deux Prési-
dents, l'un Chinois, l'autre Tartare.

(23) Ogilby l'appelle un *Miroir ou un Théa-
tre* de cette Partie du Monde.

(24) Ou *Chang-cheu*. C'est *Cin cheu* dans
Ogilby. Ces deux Villes appartiennent à la
Province de *Fo-kyen*, & l'on a vu dans les
Relations précédentes qu'elles se trouvent écrites
fort différemment.

qui devoit s'assembler touchant les Hollandois. Quoiqu'il n'ignorât pas, dit-il aux Missionnaires, que les Hollandois avoient gagné le Viceroi de Canton, & quantité de grands Officiers de la Cour, il osoit assurer qu'ils ne parviendroient point à leur but; car je ne souffrirai point, ajouta-t-il, qu'ils entrent à la Chine, ni qu'ils y obtiennent la liberté du commerce. L'effet répondit à sa promesse. S'étant lié avec d'autres Chinois du même parti, il trouva le moyen de surmonter toutes les oppositions des Tartares, & leur fit voir à la fin le Livre des Missionnaires, dont l'autorité fit sur eux d'autant plus d'impression, qu'il étoit écrit en langue Chinoise. En un mot, les Tartares mêmes, entraînés par les bruits qui s'étoient répandus & par les soupçons que tous les Ministres de l'Empire avoient conçus de ces Etrangers, les obligèrent de se tenir renfermés dans leur logement, & leur ôterent non-seulement la liberté de vendre & d'acheter, mais encore celle d'assister à quelques Fêtes, auxquelles ils furent invités par les amis du Viceroi de Canton, & celle enfin de paroître assis à leur propre porte. Après avoir ainsi perdu toute espérance, les Ambassadeurs prirent un parti fort étrange. Ils publièrent que leur voyage n'avoit point de rapport au Commerce; qu'ils n'étoient venus à la Chine que pour féliciter l'Empereur sur ses nouvelles conquêtes, & qu'ayant heureusement rempli leurs vûes, ils ne demandoient plus que d'être congédiés. Ce langage étoit sans vraisemblance, puisqu'on a vu dans leur Relation qu'ils avoient fait demander, en arrivant, la permission d'exercer le Commerce, & qu'ils l'avoient même obtenu.

Entre les Missionnaires, il s'en trouvoit un, nommé le Pere Adam (25), qui s'étoit procuré, par son mérite personnel, un accès fort libre à la Cour. Les autres l'engagerent à profiter de sa faveur, pour entretenir Sa Majesté Impériale de l'affaire des Hollandois. L'entreprise étoit délicate, parce qu'à la Chine toutes les matières d'importance sont abandonnées à la discussion des Tribunaux, & que l'Empereur s'en rapporte à leur jugement. D'ailleurs il étoit à craindre que ceux qui favorisoient les Hollandois n'en prissent occasion de représenter, que le Pere Adam & les autres Missionnaires étoient suscités par les Portugais, pour assurer à cette Nation un Commerce exclusif, au désavantage de l'Empire, qui avoit probablement plus d'utilité à recueillir de celui de plusieurs autres Peuples. Le Pere Adam passa sur toutes ces craintes. Il s'ouvrit à l'Empereur; & l'ayant disposé favorablement pour son Parti, il ne resta plus à ses Adversaires d'autre ressource que le silence. Ce furent particulièrement les instances du Pere *Valleat*, qui déterminèrent le Pere Adam à cette importante démarche. On en trouve les circonstances dans une Lettre qu'il écrivit au Pere Visiteur, datée du mois de Février (26) 1665.

Cependant les Hollandois n'en pensèrent pas moins à délivrer leurs présents. Ils les divisèrent en quatre parties: la première, pour l'Empereur; la seconde, pour sa mere, & la troisième pour l'Impératrice. Ces trois divisions furent inscrites, suivant leur destination. La quatrième passa pour un présent particulier, au nom des deux Ambassadeurs. Le but de ce partage étoit de

ÉCLAIRCISSEMENT SUR LES AMBASADES HOLLANDOISES.

Chaleur d'un grand Mandarin contre les Hollandois.

Triste état de l'Ambassade.

Connoître des Ambassadeurs.

Servies que le Pere Adam, Jesuite, rend à la Nation.

Présens des Hollandois & leur division.

(25) Jean-Adam Schaal, ou *Scaliger*, qui fut élevé à la dignité de Mandarin.

(26) Cette Lettre se trouve ici toute en-

tiere dans *Osby*, mais on se contentera d'en donner l'extrait à la fin de cet Article.

ces de damas noir de l'Europe ; une de velours ; une tenture de tapisserie ; vingt-six aunes de toile d'Hollande ; un cabinet en forme d'aigle ; six gobelets de cristal ; vingt & une belles pintades de *Metchia-jatam* ; deux bouteilles d'eau parfumées de l'Europe ; une très belle pièce de drap large. Les présens des Ambassadeurs pour Sa Majesté Impériale étoient , une pièce d'écartare ; une pièce de drap vert ; trois pièces de satin de l'Europe, vert, rouge & blanc ; vingt-quatre aunes de toile d'Hollande ; dix pièces d'ambre ; deux Rosaïres d'ambre ; deux colliers de corail ; un miroir ; quatre miroirs ornés de peintures ; quatre tables de marbre de diverses couleurs ; un cabiner de marbre ; deux fusils ; deux lances ; une épée à monture d'argent , avec un riche fourreau ; trois gobelets de glace de Venise ; deux statues gravées de fleurs ; une épée damasquinée d'or & d'argent ; deux couteaux ; un plumet ; un perroquet en peinture ; vingt bouteilles d'eau parfumée de l'Europe , & douze pots de vin de différens Pais.

Dans une Ville où tout est venal comme dans l'ancienne Rome , les Hollandois s'étoient flattés , avec ces présens , d'acheter la liberté du Commerce ; mais , suivant l'Auteur de la Lettre , quoique les présens aient beaucoup de force , ils éprouverent que les devotes prières des Serviteurs de Dieu (18) sont encore plus puissantes ; & Dieu , qui avoit permis leur entrée au Japon pour la ruine du Christianisme (19) , autrefois si florissant dans cette Isle , ne souffrit pas qu'ils fussent reçus à la Chine , où ils n'auroient pas manqué de faire le même tort à la Religion.

Cependant ils auroient pu apporter trois pièces qui auroient plaidé puissamment en leur faveur ; un clavecin , avec un Maître habile ; un Trompette , & quelques Ingénieurs , ou quelques Officiers , pour montrer les exercices de la guerre aux Soldats. L'Empereur souhaitoit avec une passion extrême de recevoir ces trois services des Européens. Mais le Ciel , ajoute l'Auteur , ne permit pas que les Ennemis de la Religion Catholique parussent avec de si fortes armes , afin qu'il fût plus facile à ses Défenseurs de soutenir ses intérêts.

La réception des Hollandois à Pe-king n'avoit pas laissé d'être fort civile ; & la rémontrance du Tribunal des Requêtes , dont l'Auteur donne une copie fidèle , marque aussi qu'ils furent congédiés avec toutes sortes de faveurs & de politesses. Elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes :

DANS la treizième année du regne de l'Empereur *Kan-chi* (30) , le » dix-huitième jour du sixième mois , on a présenté à cette Cour une copie » de la demande des Hollandois , qui sont venus dans cet Empire pour » rendre hommage à votre Majesté , & se déclarer ses Vassaux. Nous avons

ECLAIRCIS-
SEMENS SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOISES.
Précis parti-
culiers des Am-
bassadeurs.

Vaines espéran-
ces des Hollan-
dois.

Secours que les
Hollandais ou-
blient.

Ordonnance
Chinoise en fa-
veur des Hollan-
dois.

(18) Deux petites réflexions que les Auteurs du Recueil joignent ici en forme de Notes , se-
font juger si j'ai eu tort d'en retrancher un
grand nombre de la même nature. » Les Mis-
» sionnaires , disent-ils , se qualifient de Ser-
» viteurs de Dieu , mais les Hollandois & les
» autres Protestans prétendent qu'ils sont les

» Serviteurs du Diable.

(19) Suivant la Note des Ecritains An-
glois , l'Auteur devoit dire , de *Fanis christia-
nisme ou du Papsme , qui est pire que l'Abbeis-
me*. Quel langage pour des Historiens !
(30) *Chan chi* dans Du Halde.

ECLAIRCIS-
SIMENS SUR
LES AMBAS-
SADS HOLLAN-
DOISES.

„ délibéré là-dessus, suivant notre devoir ; & quoique la vérité soit que la
„ réputation du pouvoir & de la grandeur de votre Majesté (*) est répandue
„ dans les parties les plus éloignées de la Terre habitable, cependant
„ après d'exactes recherches dans les Loix & les anciennes Archives de cet
„ Empire, nous ne trouvons aucun siècle où les Hollandois aient jamais
„ envoyé des Ambassadeurs pour payer le Tribut. Ainsi ne connoissant au-
„ cune règle établie qui puisse nous diriger dans cette occasion, le résultat
„ de notre Délibération est que votre Majesté fera fort bien de porter le
„ Décret suivant : Que considérant la longueur & le danger du voyage,
„ votre Majesté accorde aux Hollandois la permission de venir de leur Pais
„ une fois en cinq ans, & non plus souvent, pour payer leur Tribut à
„ cette Cour ; que votre Majesté leur accorde cette grâce pour faire connoi-
„ tre à toute la Terre qu'elle est portée à recevoir dans son sein les Etran-
„ gers des Pais les plus reculés ; qu'à l'égard de la route qu'ils doivent pren-
„ dre pour venir ici, Elle juge à propos que ce soit par la Province de
„ Canton (31), & non autrement ; que pour ce qui concerne la liberté du
„ Commerce dans les Etats de votre Majesté, il a déjà paru une Déclaration
„ précise de l'éloignement qu'elle a pour cette proposition, de sorte qu'il
„ est inutile d'en parler davantage ; que cependant, après avoir paru devant
„ votre Majesté, les Hollandois pourront vendre & acheter certaines mar-
„ chandises, pourvu qu'ils aient un juste respect pour les Constitutions de cet
„ Empire, qui regardent les Etrangers, & que dans la manière d'acheter & de
„ vendre ils se conforment aux Loix & aux Ordonnances, qu'on veillera so-
„ gneusement à leur faire observer, & dont toutes les violations seront sujettes
„ aux peines établies ; qu'à chaque voyage qu'ils feront pour venir payer le Tri-
„ but, leur nombre n'excédera jamais cent personnes, Maîtres & gens de
„ la suite ; que de ce nombre, vingt seulement auront la liberté de se ren-
„ dre à Pe-king, le reste devant demeurer à Canton, & que ces vingt se-
„ ront conduits par deux Chefs, l'un Soldat, & l'autre homme de Lettres ;
„ que les Mandarins leur donneront une bonne escorte, pour les accom-
„ pagner jusqu'à la Cour, & pour empêcher qu'à leur retour ils ne s'écar-
„ tent hors du chemin ; qu'en arrivant à Canton ils remettront immédia-
„ tement à la voile pour retourner dans leur Pais, parce que leurs délais
„ sur la côte, & dans les Mers de Canton, ne paroissent pas convenables.
„ Telle est l'opinion de la Cour des Requêtes de Votre Majesté. Mais
„ comme elle n'a pas la hardiesse de prendre sur elle-même le Jugement de
„ cette affaire ; moi, Président de ladite Cour, je présente humblement cette
„ Remontrance à Votre Majesté, en la Suppliant d'expliquer ses volontés
„ par son Décret Impérial. DONNÉ dans la treizième année de Sa Majesté
„ Impériale *Kan-chi*, le septième jour de la septième Lune.

Deux jours après la date de cette Remontrance, l'Empereur fit publier le
Décret suivant :

(*) Ce terme n'est employé dans la Traduction que pour se conformer à nos usages ; car on verra bien-tôt que les Chinois ne parlent & n'écrivent point à l'Empereur en termes directs.

(31) Il paroît en effet par la Relation de Van-Hoorn, qu'ils avoient ordre de venir par Canton.

SALUT

ECLAIRCIS-
SEMENT SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOIS.

SALUT & Paix au Royaume de Hollande, qui, par un amour cordial pour la justice, s'est soumis à nous, & nous a député des Ambassadeurs au travers du vaste espace des mers, pour nous payer son tribut. Cependant ayant pesé dans notre esprit la longueur du voyage & les périls dont il est accompagné, Nous leur donnons volontiers la permission de venir une fois tous les huit ans nous payer leur tribut dans cette Cour, & Nous leur accordons cette grace pour faire connoître, à tout l'Univers, l'affection que nous portons aux Peuples les plus éloignés. Sur tous les autres points, nous donnons notre approbation & notre consentement royal aux Remontrances de notre Cour des Requêtes.

L'Auteur conclut, que l'Empereur de la Chine n'ayant point accordé aux Hollandois la liberté du Commerce, il y a peu d'apparence qu'ils soient tentés d'y retourner pour le seul plaisir de payer un tribut. Si Sa Majesté leur eût permis de faire chaque année le voyage, ils auroient pu se rembourser de leurs frais par les avantages d'un Commerce clandestin; sur-tout étant si bien avec les Viceroy de Canton & les Tartares de la Province, qui en auroient tiré tout le profit. Mais Dieu, continue l'Auteur, porta le cœur des Mandarins Chinois à s'y opposer; & lorsque les Tartares & les Chinois réunis eurent consenti à leur accorder l'entrée du Pays une fois en cinq ans, l'Empereur, par une disposition spéciale de la divine Providence, prolongea cet espace à huit ans. Avant l'expiration d'un si long tems (c'est toujours l'Auteur qui s'exprime) ou l'Empereur, ou les Viceroy de Canton & tous les Partisans des Hollandois seront morts, ou les Hollandois mêmes seront détruits. Mais quand les Millionnaires seroient trompés dans toutes ces esperances, & quand les Hollandois seroient assez peu sensibles à l'honneur pour retourner à la Chine après les huit ans, le Ciel, ajoute l'Auteur, nous fourniroit quelque moyen de ruiner leurs desseins. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'ils y retournent. Ils sont partis trop mécontents de la rigueur avec laquelle ils ont été observés, & de n'avoir point été admis plus que les Moscovites à l'audience de l'Empereur, parce qu'ils n'ont pas voulu se soumettre à la cérémonie des réverences qui doivent se faire au Palais. C'est du Pere Balion que je tiens cette circonstance, par une Lettre que j'ai reçue de lui par la poste, après mon départ pour Nan-king. Les Chinois & les Tartares en ont pris droit de traiter également ces deux Nations de Barbates; & de leur côté elles sont fort choquées, que leurs Ambassadeurs aient été congédiés avec si peu de ménagement. Mais n'est-il pas juste que des Hérétiques & des Schismatiques essuient des dégouts de cette nature, afin que leurs mauvais exemples ne deviennent pas un sujet de scandale pour les nouveaux Chrétiens, & que la Religion de l'Europe ne soit pas exposée à la médisance des Infidèles?

Réflexions de
l'Auteur de la
Lettre sur les
faits précédents.



ÉCLAIRCIS-
SEMENT SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOISES.

§. II.

Extrait de la seconde Lettre.

Entretien de
l'Auteur avec
l'Empereur de la
Chine.

L'AUTEUR (32) s'étant procuré une audience de l'Empereur, le 12 de Février 1655, ce Prince, après quelques discours familiers, fit tomber lui-même la conversation sur les Hollandois, & donna l'occasion au Missionnaire de les peindre de leurs vraies couleurs. Au lieu de ces grands Etats qu'ils s'étoient vantés de posséder, il apprit à Sa Majesté qu'ils étoient bornés dans une petite partie d'un Pays qu'ils avoient engagé à la révolte contre leur légitime Souverain; qu'étant ensuite devenus Pyrates (33), ils enlevoient par mer tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, pour soutenir un pouvoir usurpé sur terre.

Confiance que
re l'Empereur lui té-
moigna.

L'Empereur témoigna sa confiance pour le Missionnaire, en lui répondant qu'il leur avoit refusé l'entrée de son Empire il y avoit deux ans, & qu'il ignoroit comment ils pouvoient l'avoir obtenue, à moins que ce ne fût par la négligence de ses Officiers. Le Missionnaire assura Sa Majesté que c'étoit en corrompant, par leurs largesses, les Officiers de Canton. Cependant il lui représenta, que puisqu'ils avoient obtenu la permission de venir à la Cour, il y auroit de la légèreté à la révoquer; qu'il falloit faire attention seulement à l'espece de liberté qu'on leur accorderoit pour le Commerce, parce qu'ils n'avoient pas plutôt mis le pied dans un Pays, qu'ils trouvoient le moyen de s'y fortifier, & qu'il devenoit impossible de les en chasser ou de prévenir leurs ravages. L'Empereur parut fort satisfait de ces lumières, & promit au Missionnaire de s'en souvenir dans l'occasion.

Conseil où le
Missionnaire est
appelé.

Peu de jours après que les Hollandois furent arrivés à Peking, l'Auteur fut averti, par les Mandarins, de se trouver au Tribunal où les propositions des Ambassadeurs devoient être reçues & discutées, pour en donner son opinion. Keyser & Goyer s'y présentèrent, avec un cortège de dix-huit personnes. Les Tartares nommoient ces deux Personnages *Kong-ping* (34), c'est-à-dire, Capitaines. Ils témoignèrent beaucoup de respect, & saluèrent fort civilement le Missionnaire. Ensuite ayant ouvert leurs caisses & leurs paquets, on leur demanda d'où venoit chaque pièce de marchandise, à mesure qu'elle paroissoit. Leurs réponses furent de bonne-foi, soit par amour pour la vérité, soit par respect pour la présence du Missionnaire. Le Conseil apprit ainsi, que de dix pièces à peine s'en trouvoit-il une qui fût de Hollande. Les cent pièces mêmes de drap, qu'ils donnerent hardiment pour une production de leur Pays, n'étoient au fond que des *Bustas* de l'Inde. On continua de leur demander d'où ils venoient & combien ils avoient employé de tems à leur voyage. Ils répondirent qu'ils venoient de Hollande & que leur voyage avoit duré seize mois, dans lesquels ils comprennoient apparemment tout le tems

Les Hollandois
font enlever
en sa présence.

(32) Cette Lettre, qui est du Pere Adam Schaal, ou Scaliger, est annoncée dans la Relation précédente. Elle fut écrite au Pere Visiteur & portée par Gabriel Magalbanes, Auteur d'une Relation de la Chine.

(33) Ogilby emploie le terme de *Pagabouls*.

(34) *Campius* dans Ogilby. L'un des Portugais à la force de *ng*, ou plutôt de l'*al-longée*.

qu'ils avoient mis à courir d'un Port à l'autre pour rassembler leurs marchandises. Tous les Amis & les Agens des Viceroy de Cannon leur composoient un second cortège, & ne cessoient pas de les louer, en relevant les avantages que les Mandarins devoient se promettre de leur commerce.

Enfin, tout le Conseil s'approcha du Missionnaire, pour entendre de sa bouche ce qu'il pensoit de ces Etrangers. Il leur dit, en langue Chinoise, que les Hollandois étoient véritablement Européens; mais qu'ayant secoué le joug de leur Roi, ils n'avoient qu'un seul Prince, qui commandoit leurs armées & qui n'étoit alors qu'un enfant de six ans; que de leur propre aveu ils n'étoient point envoyés par ce Prince, mais par les Mandarins de leur Pays, & que la plupart des marchandises qu'ils avoient apportées étoient des productions de diverses autres contrées. Ici le discours du Pere Adam fut interrompu par l'arrivée d'un messager de Sa Majesté Impériale, qui faisoit appeler l'Orateur; mais en quittant l'Assemblée, il eut le tems d'ajouter que son Pays étoit voisin de la Hollande; qu'il connoissoit par conséquent les manières & les usages des Hollandois; qu'il sçavoit même leur langue, & qu'il avoit déjà découvert une contradiction entre les réponses qu'ils venoient de faire au Conseil, & les Mémoires qu'ils avoient présentés à l'Empereur & aux Mandarins. L'Auteur de la Lettre observe, que malgré la protection d'un des deux Présidents, sur laquelle ils comptoient, ils ne purent voir le Missionnaire assis près de cet Officier, sans s'imaginer qu'il avoit quelque autorité dans cette Cour, & que cette idée servit à leur inspirer de la modération. Il remarque encore que lorsqu'il se leva pour sortir, ils se hâtèrent aussi de se lever, & qu'à son passage les deux Capitaines lui firent de grandes offres de service.

En arrivant chez l'Empereur, il l'informa aussitôt de la contradiction où les Ambassadeurs étoient tombés. Ils avoient répondu que leur voyage avoit duré seize mois. N'en devant pas employer moins à leur retour, ces deux nombres joints ensemble faisoient trente-deux mois, auxquels, si l'on en joignoit huit qui s'étoient passés depuis leur arrivée à Canton, la somme totale monteroit à quarante mois. Il en falloit conclure évidemment qu'ils ne pouvoient, comme ils l'avoient offert, retourner de la Chine en Hollande, s'y arrêter quelque-tems pour leurs commissions & les présens, & revenir à la Chine dans l'espace de deux ans. De ce mensonge, le Missionnaire fit inferer à l'Empereur quelle confiance ils méritoient sur les autres points.

Sa Majesté Impériale, si l'en faut croire l'Ecrivain, parut un peu frappée de la justesse de cet argument. Alors le Missionnaire s'approchant d'elle, comme si ce qu'il avoit à dire eût demandé le secret, il lui tint un discours qui la surprit davantage. Il lui apprit que sous prétexte de Commerce, ces Etrangers ne mettoient le pied dans aucun Pays où ils ne commençassent par élever des Fortereses & planter des batteries de canon; qu'il étoit bien étrange qu'on leur eût fait traverser les Etats de Sa Majesté, du Sud au Nord, & qu'on leur eût laissé la liberté d'observer toutes les Places; que s'il leur prenoit envie de s'emparer du Royaume de Kayo, & de bâtir un Château dans l'Isle nommée *De Montagne d'or*, qui étoit située au milieu de l'embouchure d'une grande riviere, ils se mettoient en état de commander les passages & de faire la loi aux quatre grandes Villes voisines: qu'ils n'auroient besoin que de cent

ECLAIRCISSEMENTS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Ils sont connus par les Agens de Canton.

Témoignage que le Pere Adam rend d'eux.

Opinion qu'ils avoient de lui.

Le Pere Adam rend compte à l'Empereur de ses idées.

Il le prévient contre les Hollandais.

ECLAIRCIS-
SEMENT SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOISES.

Zeile qu'il mar-
que pour la sûre-
té de ce Prince.

Il rend un té-
moignage favo-
rable aux Mos-
covites.

Réflexions du
Pere Adam.

Les Hollandais
s'efforcent de le
égaler.

hommes pour cette exécution ; tandis qu'il en faudroit deux ou trois mille à Sa Majesté pour les observer : qu'il seroit impossible de les chasser, parce qu'ils recevroient toutes leurs munitions de la mer, & que l'Empire étoit menacé du même danger dans tous les lieux où il leur seroit permis de s'établir. « Que Votre Majesté, ajouta le Missionnaire, ne s'offense point de la liberté avec laquelle j'explique mes craintes. Je suis devant mon bon Seigneur & mon Maître, à qui je dois déclarer tout ce qui menace sa sûreté. » L'inquiétude que j'en ressens n'est pas un petit tourment pour mon cœur. L'Empereur, après quelques momens de réflexions, parut fort alarmé de ce qu'il venoit d'entendre. Il demanda aussitôt au Missionnaire si les Moscovites étoient du même caractère que les Hollandois. C'est tout le contraire, répondit le Pere Adam, car ils sont justes & fidèles, excepté sur un article, qui leur est accordé par leur loi, mais sur lequel ils ne se conduisent point aussi parfaitement qu'ils le devoient. Il ajouta qu'ils étoient gouvernés par un puissant Prince, qui n'avoit point eu vraisemblablement, dans son Ambassade, d'autre dessein que de féliciter Sa Majesté Impériale sur ses conquêtes & sur son accession au Trône : mais que ses Ambassadeurs avoient été peu considérés à la Chine, parce qu'ils n'entendoient point la langue Chinoise & que leurs Interprètes les servoient avec négligence ; qu'il étoit digne, par conséquent, de la bonté d'un si grand Empereur, quoiqu'ils ne fussent que deux de leur Nation, de leur faire quelques honneurs & de les congédier avec amitié, sur-tout après avoir reçu leur message & leurs présens. Sa Majesté Impériale ayant approuvé toutes ces représentations, le Missionnaire ne jugea point à propos de la presser davantage. Elle donna ordre qu'on lui servit une collation & que le premier Eunuque fût appelé pour lui tenir compagnie.

Le Pere Adam est persuadé que trois mille taëls auroient suffi pour acheter des présens plus agréables à l'Empereur que tous ceux que les Hollandois avoient apportés, & que cette méprise confirmant la faveur des Missionnaires, ils auroient obtenu que l'accès de l'Empire fût fermé de toutes parts aux Protestans. Mais il observe qu'à la distance où Peking est de Macao, il leur étoit trop difficile d'employer l'assistance des Portugais dans l'occasion. Il doute même s'ils l'eussent obtenue en la demandant ; ce qui ne l'empêche pas d'assurer le Pere Visiteur, qu'il n'épargnera rien pour faire prendre à la Cour une juste idée des Hollandois. Il ajoute que dans les circonstances présentes, il ne voit aucune apparence de pouvoir engager les Mandarins à se charger des intérêts de la Religion, parce qu'à force de présens l'Ennemi s'étoit procuré un si grand nombre de protecteurs, que mille livres sterling ne feroient pas ce qu'on auroit fait d'abord avec cent.

Le premier d'Aout, les Mandarins de Canton, avec un grand Mandarin d'une autre Province, qui avoient accompagné les Hollandois dans leur voyage, se rendirent au Collège des Jésuites, & dirent au Pere Adam entre plusieurs choses, que la Confrérie de *Sin-a-vang* avoit résolu de donner une Fête aux Hollandois, mais qu'on ne leur permettoit pas de sortir de leur logement ; que commençant à désespérer du succès de leur dessein, ils déclaroient que leurs intentions ne regardoient plus le Commerce ; & qu'après avoir salué l'Empereur, ils ne pensoient qu'à partir : qu'ils s'étoient

proposés de faire un beau présent au Pere Adam ; mais que la contrainte où ils étoient retenus, ne leur permettoit pas de le lui porter ; & qu'ils le flattoient qu'il ne leur rendroit pas de mauvais office à la Cour. Le 6, Sa Majesté Impériale le fit appeler, pour regler avec le Kolli l'affaire des Hollandois. En arrivant, on lui montra une copie du Décret, qui n'avoit point encore été confirmé par l'Empereur, mais sur lequel ce Prince vouloit qu'il fût consulté. Cette pièce étoit favorable aux Hollandois. On y vantoit leur grandeur. On y faisoit valoir le voyage qu'ils avoient entrepris, d'un Pais éloigné, pour visiter Sa Majesté Impériale. Le Tribunal ébranlé par de si fortes considérations, penchoit unanimement à leur accorder la liberté du Commerce, qu'ils demandoient à la Chine. Mais le Missionnaire, à qui le Président demanda s'il approuvoit cette résolution, répondit négativement, & donna pour raisons de son refus ; premierement, qu'une faveur de cette nature n'ayant jamais été accordée aux Estrangers, il en falloit conclure qu'elle avoit toujours été regardée comme dangereuse ; en second lieu, qu'il n'y avoit point de Nation sous le Soleil dont elle dût faire appréhender plus de mal que des Hollandois. » Mais peut-être sont-ils vos Amis, ajouta-t-il, & » n'ont-ils pas d'autre motif que votre propre intérêt. Examinez-bien leurs » vûes, & vous trouverez qu'ils cherchent uniquement leurs avantages. Ils » s'attribuent la qualité de fameux Négocians ; mais je suis persuadé que » leur Commerce, comme leurs principes, consistent à s'enrichir du bien » d'autrui.

Le Président Tartare fut non-seulement surpris, mais irrité de cette réponse. Il étoit gendre d'un des Vicerois de Canton, dont il craignoit de combattre les volontés. Cependant la hardiesse lui manquant aussi pour les soutenir ouvertement, il résolut de tenter si le Missionnaire ne seroit pas capable de changer d'opinion. Dans cette vûe, il chargea trois Kolli Chinois de traiter plus particulièrement cette affaire avec lui. Mais, au lieu d'inspirer d'autres sentimens au Missionnaire, ils lui marquerent la joye qu'ils avoient eue de l'entendre parler si librement, & lui protestèrent même que n'osant l'imiter, ils avoient pris la résolution de s'absenter de la Cour. Le Pere Adam, fortifié par cette explication, demanda courageusement que le Décret fût changé, & qu'après avoir recueilli les suffrages du Conseil, on déclarât, par un Jugement décisif, » que l'Empereur seroit » prié de récompenser les Hollandois des présens qu'il avoit reçus d'eux ; » mais que les traités avec eux, & l'accès libre de la Cour, étoient con- » traires aux anciennes Constitutions de l'Empire. Toute l'Assemblée garda le silence à cette proposition. Deux jours après, le Décret fut porté ; mais avec si peu d'alteration, que le Missionnaire s'adressa au plus ancien Chinois du Conseil, pour lui demander raison de cette conduite. Le ton ferme dont sa plainte fut accompagnée, disposa le Chinois à lui promettre qu'il seroit satisfait, & que le Commerce seroit refusé aux Hollandois ; mais qu'il étoit à souhaiter que cette résolution fût approuvée par la généralité des suffrages, pour épargner à quelques particuliers le délabrement des réflexions & des reproches.

Avant la fin du même jour, le Président Tartare étant venu consulter le Pere Adam sur l'affaire des Hollandois, ce zélé Missionnaire lui conseilla

LE GAIRCHIE
SIMENS SIA
LES AMRAS-
SADLS HOL-
LANDOIS : S.
Conseil tenu en
leur faveur.

Opinion du Pere
Adam.

Vains efforts du
Président pour le
faire changer d'ave-
nu.

Fermeté du Mi-
sionnaire à l'é-
gard du Pré-
sident.

ECLAIRCIS-
SEMENT SUR
LES AMBAS-
SADÉS HOL-
LANDOISES.
Son opinion
l'emporte.

de se modérer dans sa conduite, parce qu'ayant parlé à l'Empereur en particulier, Sa Majesté avoit donné ordre au Conseil de prendre son opinion, & que l'intention de ce Prince étoit qu'elle fût exactement suivie. Le Président répondit qu'il feroit entrer tout le monde dans cette vûe, & qu'il suffiroit que les Hollandois fussent récompensés, sans qu'on leur accordât la liberté du Commerce. » Enfin, continué le Missionnaire dans sa Lettre » au Pere Visiteur, ils ont perdu l'espérance d'obtenir la permission de l'Empereur sans mon consentement, qu'ils espèrent encore moins ; & » dans peu de jours le Décret sera publié.

Entre indécence
des Hollandois.

La Lettre du Gouverneur de Batavia pour l'Empereur, étoit arrivée à Canton, sans sceau & sans aucune marque de distinction, comme si le Gouverneur eût écrit à quelqu'un de ses amis, ou de ses égaux. Mais les Chinois de Canton reparessent si bien cette indécence, qu'ils la mirent en état d'être présentée avec le respect convenable. Quelle différence, ajoute le Missionnaire, soit pour le papier, le stile & la superscription, soit pour les ritres & les éloges, entre cette Lettre & celles que *Maximilien*, Duc de Bavière, & *Ramus*, Duc de Parme, avoient écrites à l'Empereur de la Chine, pour lui recommander les Missions ? Mais aussi, qui oseroit comparer une poignée de Marchands de Java, à de si grands Princes ? Tôt ou tard le monde sera détrompé (35).

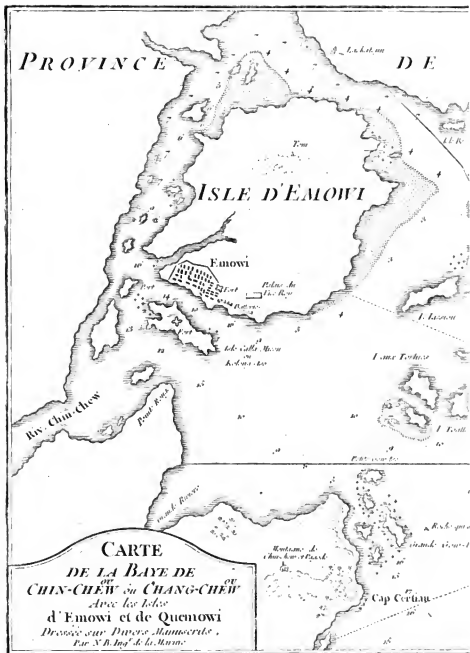
Ce qu'elle con-
tenoit.

On trouve ensuite, dans la Lettre du Pere Adam, une traduction, en Chinois, de celle des Hollandois, telle qu'il l'avoit faite pour l'Empereur, avec une autre traduction en Portugais, pour la satisfaction apparemment du Pere Visiteur. La Lettre Hollandoise étoit datée, le 20 de Juillet 1655, à Batavia ; & signée, *Maëtzius*, Gouverneur Général. On s'y proposoit de féliciter l'Empereur sur la conquête de la Chine, & de demander l'ouverture de ses Ports pour le Commerce. Elle commence par un long préambule sur la sagesse que la Providence fait éclater dans la distribution des biens de la nature, autant pour l'utilité, que pour l'ornement ; de sorte que chaque Contrée en ayant quelque partie, & ne s'en trouvant aucune qui les possède tous ensemble, la correspondance de tous les Pais doit naître d'un si bel ordre. Mais on n'y lit pas un mot qui ait rapport à l'établissement d'un traité avec l'Empereur, quoique ce fût le principal objet de la commission des Ambassadeurs, & que les Hollandois se vantent d'ailleurs d'avoir formé des alliances avec la plupart des autres Princes, dans les Pais voisins de la Chine.

(35) Chine d'Orgilby, Vol. I. p. 306. & suivantes.









CHAPITRE VI.

Premieres Entreprises des Hollandois pour le Commerce de la Chine , & leur établissement à Tay-wan.

CETTE Relation étoit nécessaire pour achever d'éclaircir tout ce qui appartient aux Ambassades précédentes. On a dû trouver de l'obscurité dans les occasions où l'on a vu les Hollandois chassés de Tay-wan & de Formose, sans savoir comment ils s'étoient mis en possession de ces deux Isles; & leurs anciennes entreprises pour établir leur Commerce à *Chin-cheu*, ou *Chang-cheu*, dans la Province de Fo-kyen, n'ont pas dû causer moins d'embarras, lorsqu'on a parlé de ces événements sans les expliquer. Nous remercions ici des éclaircissements, qui seront tirés du voyage de *Seyger-Van-Rechteren* aux Indes Orientales. Il avoit été dans cette Partie du Monde depuis l'année 1618, jusqu'en 1633; & ses informations lui étoient venues de quelques Officiers Hollandois, qui avoient été faits prisonniers à Macao, dans la malheureuse entreprise des Hollandois sur cette Ville en 1622. Ayant tiré d'eux des explications importantes sur l'Etat de la Chine, & sur les affaires Hollandoises, il les inséra dans la Relation de son voyage. Elle fut publiée pour la première fois à *Zwolle*, dans la Province d'*Overyssel*, en 1639 (36). Ensuite ayant été traduite en François, elle fut insérée dans le cinquième Tome (37) du Recueil Hollandois des Voyages aux Indes Orientales. Ce qu'on emprunte ici de cet Ouvrage, ne se trouve pas dans l'édition Hollandoise; mais les deux éditions offrent une Carte de l'embouchure de la Rivière de *Chin-cheu*, ou *Chang-cheu* (38), avec *Amoui*, *Qie-moui*, & les Isles adjacentes.

INTRODUCTION.

D'où Van-Rechteren avoit tiré ses informations.

§. I.

Expédition des Hollandois contre Macao.

QUOIQUE l'Empereur de la Chine n'admette point les Etrangers dans ses Etats, & qu'il ne souffre point qu'ils y portent leur Commerce, il permet à ses propres Sujets de trafiquer dans les Pais étrangers. C'est une étendue de quelques Ecrivains, d'avoir assuré qu'il leur refuse aussi cette permission. Aussi-tôt qu'un Vaisseau étranger paroit sur la Côte de la Chine, il se voit environné de Jones, qui lui interdisent non-seulement le Commerce, mais jusqu'à la liberté de se procurer des provisions, & de parler même aux Habitans. S'il trouve le moyen de s'approcher du rivage, sans avoir été découvert, ceux qui ont la hardiesse de débarquer sont conduits devant le Gouverneur du Port ou de l'Isle, qui leur declare qu'il n'a pas la permission de traiter avec eux. Demandent-ils celle de parler au Gouverneur de la Pro-

VAN-RECHTEREN, 1622.

Etrange conduite des Chinois à l'égard des Etrangers.

(16) Un volume in 4°. contenant cent-onze pages.

(17) In 8°. Elle contient cent quarante-cinq pages.

(18) La Carte que nous avons donnée est tirée de Montanus, & paroit n'être que celle de Van-Rechteren, un peu corrigée.

VAN-
RICHTEREN.
1622.

F. emplacement
du quartier de
S. Nicolas

Arrivée des
Hollandois com-
me Macao.

En l'édification
Fort aux îles
Piscadores.

Barbarie ma-
nifestée des Hol-
landois et des
Chinois.

Arrivée d'une
Flotte de Loats.

vince, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque Ville interieure ? On leur répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudroit pas même l'informer qu'il y ait eu des Etrangers assez hardis pour entrer dans la Province. Enfin s'ils desirerent d'être conduits à la Cour de l'Empereur, on les assure qu'il en conteroit la vie à celui qui feroit cette proposition à la Cour, & à tous les Officiers des Places qui seroient convaincus d'y avoir participé.

Il est certain que les Chinois sont la plus grave Nation qui soit connue dans l'Univers. On leur trouve toujours la modestie & l'air composé des anciens Stoïques. Celui qui fut envoyé à Batavia pour Négocier avec *Jean Peter-Coën* (39), Hollandois, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle, sans se donner le moindre mouvement, & presque sans ouvrir la bouche. Ses vûes étoient d'engager le Gouverneur à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Coën, qui n'étoit gueres moins grave, se tint dans la même posture, & garda le même silence, avec autant de soin, pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois, desesperant de rien tirer de lui, sortit sans parler, & le Gouverneur le laissa partir comme il étoit venu.

Ce fut le même Hollandois qui donna des ordres pour l'expédition de Macao, au mois de Juillet 1622. La conduite de cette entreprise fut confiée à *Cornelius Reyers*, qui fut tué dans l'action. Les forces Hollandoises consistoient en quatre Vaisseaux de leur Nation, & deux Vaisseaux Anglois ; sans compter deux autres Anglois, nommés *la Foi* & *l'Espérance*, qui se trouvent dans la Baye de Pandetan, près de Macao, & dont le dernier eut le malheur d'y périr. L'attaque ayant manqué de succès, *la Foi* continua son voyage au Japon ; & le reste de la Flotte fit voile aux Îles de *Pong-hu*, ou *Piscadores*, où les Hollandois construisirent un Fort à quatre bastions, & monté de vingt-quatre pièces de canon. Comme ce nouvel établissement n'étoit qu'à dix-huit lieues (40) de Macao, il devint fort incommode au Commerce Espagnol. Pendant qu'il s'élevoit, les Vaisseaux de Hollande prirent un grand nombre de Jones Chinois, & forcèrent les Matelots, au nombre de quinze cens, de travailler sous leurs yeux. La faim en fit périr treize cens avant la fin de l'ouvrage ; car on ne leur donnoit point, à chacun, plus d'une demie livre de riz pour la provision du jour. Les Ministres de la Chine s'obstinèrent à refuser l'échange des Prisonniers, quoique les Hollandois leur offrisent dix-huit Chinois ou Japonois pour un seul Européen. Aussi les Prisonniers Hollandois moururent-ils tous dans les chaines, à l'exception d'un ou douze. Les Chinois furent traités avec la même rigueur, par voye de représailles, & pour tenter si cette conduite pourroit faire changer de résolution aux Ministres. Quoiqu'on ne leur donnât point la mort, on les réduisoit à des extremités si cruelles, par les coups, les tortures, la mauvaise qualité & le peu d'alimens, qu'ils ne pouvoient résister long-tems à cet excès de misère.

Lorsque les Vaisseaux Hollandois, qu'on appelle *Statifs*, c'est-à-dire, Vaisseaux des Etats, furent arrivés aux Îles Piscadores, ils y virent paroître

(39) Il étoit Gouverneur général de Batavia, où il mourut le 21 de Septembre 1629.

(40) C'est une énorme bétise ; car suivant

une Note des Auteurs, la distance n'est pas moins de cent-quarante lieues.

vingt

vingt Jones armés, qui feroient de convoi aux Bâtimens pêcheurs; mais qui prirent la fuite après avoir découvert leurs Ennemis. Cependant *Van-Meldere*, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte, fut détaché à leur suite, avec ordre d'arborer le pavillon de paix. Deux Jones s'arrêtèrent pour l'attendre. Il leur déclara les intentions du Commandant. Leur réponse fut qu'il devoit se rendre dans la Baye, & les faire connoître au Gouverneur, qui en donnoit avis à l'Empereur & au Conseil. Sur cette ouverture, *Van-Meldere* fut dépêché, avec trois Yatchs, à l'embouchure de la Rivière de Chang-cheu.

Cette Rivière est la plus considérable de l'Empire Chinois, autant par son Commerce que par sa largeur (41). Il en part sans cesse un grand nombre de Jones, richement chargés, pour Batavia, Tay-wan, & d'autres Lieux. Toutes les Isles, qui se présentent à l'entrée, sont remplies de petites Villes & de Villages bien peuplés, où le Commerce est florissant. La Ville d'*Amoui*, dans l'Isle du même nom, qui est située directement vis-à-vis de l'embouchure, est la plus remarquable de toutes ces Places. C'est la résidence du *Hay-tak*, ou du principal Mandarin de la Province. Elle est habitée par quantité de riches Marchands, & continuellement fréquentée par un grand nombre de Vaisseaux. Sa situation est sur un bras de Mer, qui est traversée par un pont de pierres fort dures, bâti sur des arches, & long de trois cens cinquante pas. L'Isle de *Que-Moui*, qui est aussi fort peuplée, est célèbre par une grande pêcherie. Les Vaisseaux Hollandois mouillent ordinairement sous l'Isle de *Lifin*, où ils font le Commerce avec les Marchands qui sortent de la Rivière; & pour s'y rendre, ou à celle d'*Amoui*, ils laissent à droite les Isles de *Taïta*, en prenant la montagne de *Tay-ho* pour direction. Ils mouillent quelquefois aussi derrière l'Isle de *Gaufsin*, ou des Temples. Celle de *Kolleng-jon*, qui est voisine d'*Amoui*, fournit un grand nombre de Marelots.

A la vue des trois Yatchs Hollandois, les Habitans prirent la fuite. Mais *Van-Meldere* ayant trouvé le moyen d'en joindre quelques-uns, se procura bien-tôt une conférence avec un Mandarin, dans un Temple. Il lui dit que ce qu'il demandoit uniquement étoit la liberté du Commerce avec les Habitans, & qu'il fut défendu de commercer avec les Espagnols des Manilles. Le Mandarin promit une réponse; mais il déclara qu'il étoit obligé d'abord de consulter les Supérieurs, qui se rendroient ensuite à la Ville de *Quin-fay* (42), où l'Empereur étoit alors, pour recevoir ses volontés. Dans l'intervalle il pria *Van-Meldere* de quitter la Baye.

Le Mandarin se rendit effectivement à *Hokkyac*, (43) Ville très-peuplée, & d'une journée de tour, à soixante, ou soixante-dix lieues d'*Amoui*. On y prit la résolution d'envoyer aux Isles Piscadores deux Jones, avec quatre Ambassadeurs. Cette députation étant partie fort promptement, le Chef, qui se nommoit *Cag-se-se*, dit au Conseil que les Chinois n'avoient pas d'éloignement pour la négociation qu'on leur proposoit, mais qu'ils demandoient d'abord que les Hollandois abandonnassent une Isle qui faisoit partie des Etats de l'Empereur, parce que Sa Majesté Impériale n'avoit jamais souffert que ses Sujets entretenissent de Commerce avec ceux qui s'étoient saisis, sans son consentement, d'une Place qui lui appartenoit, & qui avoient eu la

VAN-
RECHTEREN.
1622.

Van-Meldere
est envoyé à la
Côte de la Chi-
ne.

Rivière de
Chang cheu &
ses Isles.

Van-Meldere
descend sur la
Côte.

Ce qu'il obtient
d'un Mandarin.

Quatre Ambas-
sadeurs Chinois
envoyés aux
Hollandois des
Piscadores.

Leurs procla-
mations.

(41) C'est encore une grande erreur.

Auteurs, sans expliquer ici pourquoi.

(42) Il faut entendre Peking, disent les
Tome V.

(43) L'Edition françoise met *Hoxien*.
Ccc

VAN-
RECHTEREN.
1622.

hardiesse d'y bâtir un Fort ; que s'ils vouloient quitter les Piscadores, ils pouvoient fortifier l'Isle *Formose*, qui n'étoit point éloignée ; que les Officiers de l'Empereur feroient les yeux sur cette innovation, & promettoient d'envoyer les demandes des Hollandois au Conseil Impérial, ou ils s'engageroient même à les appuyer.

Elles sont ressus-
citées, & les Hol-
landois commen-
cent leurs
ravages.

Les Hollandois ressentirent quelque peine à refuser ce Député, qui paroissoit un homme de mérite & d'honneur. Ils les pressa, avec autant de civilité que d'ardeur, en leur apprenant qu'il courroit de grands risques pour sa vie, s'il retournoit à la Chine sans avoir réussi dans sa commission. Cependant le Conseil ne put lui accorder ce qu'il demandoit, parce que les ordres du Gouverneur de Batavia étoient formels, & que la baie de l'Isle de Formose manquoit de profondeur. Aussi-tôt qu'il fut parti, la Flotte Hollandoise entreprit de piller & de brûler tout ce qui se présenteroit à sa rencontre. Entre les prisonniers qu'elle fit dans cette course, il se trouva un Pêcheur, qui avoit été autrefois Marchand, & qui, pour obtenir sa liberté, promit de leur ouvrir des voies de commerce ; unique avantage qu'ils se proposoient. Ils résolurent de mettre sa bonne-foi à l'épreuve, en lui permettant de se rendre dans l'Isle d'Amoui, où le *Ta-tok*, c'est-à-dire, le Commandant de la milice, étoit à préparer des brûlots pour répondre aux hostilités des Hollandois. Le Pêcheur ayant obtenu audience & fait connoître les intentions des Hollandois, cet Officier lui conseilla de se rendre à *Hok-syeu*, pour expliquer les mêmes propositions au *To-ya-kom-men*, ou *Ko-man*, qui étoit un des principaux Mandarins de cette Ville. Mais avant que de partir, il engagea les Mandarins d'Amoui à recevoir Van-Meldere en qualité d'Ambassadeur. La seule condition fut qu'on porteroit devant lui une planche, sur laquelle seroient écrites les raisons qui faisoient ouvrir, malgré les loix, l'entrée de l'Isle à cet Etranger ; & le Pêcheur obtint aussi qu'on écritoit sur la même planche, que les Chinois enverroient ; cette année-là, deux Jongs à Batavia pour le Commerce, & qu'ils n'en enverroient point aux Manilles.

Service que les
Hollandois re-
çoivent d'un Pé-
cheur Chinois.

A quelle con-
dition Van-Mel-
dere est reçu dans
l'Isle d'Amoui.

Audience qu'il
obtient des Man-
darins.

Ses demandes.
Réponse qu'on
lui fait.

Van-Maldere fut reçu dans une place ouverte, environnée d'arbres. Au centre étoit une espèce de dais, sous lequel on avoit placé sept tables, couvertes de tapis qui pendoient jusqu'à terre, & devant chacune desquelles étoit assis un Conseiller. On pressa l'Ambassadeur, à son approche, de se prosterner à terre, & de la frapper du front, assez fort pour être entendu des assistants. Il refusa de se soumettre à cette Loi, sous prétexte que les Chrétiens ne rendoient point de tels honneurs à des Créatures mortelles. On lui permit enfin de se conduire suivant ses usages. Il salua l'Assemblée à la manière de l'Europe ; & tenant le chapeau bas, il déclara qu'il étoit envoyé aux Mandarins de l'Isle, parce que le Député qui étoit venu aux Isles Piscadores, n'avoit pas l'autorité nécessaire pour traiter ; qu'il étoit venu pour demander en faveur de sa Nation une grace qu'elle sollicitoit depuis vingt-trois ans, qui lui avoit été promise plusieurs fois, & dont l'exécution avoit toujours été suspendue ; à savoir, que les Sujets des Hauts & Puissans Seigneurs, les Etats Généraux des Provinces unies, fussent reçus à la Chine pour le Commerce : qu'à la vérité, les Chinois avoient souvent envoyé des Jongs à Batavia, mais chargés de marchandises de rebut, qui ne pouvoient être d'aucun usage : qu'il

demandoit donc que les Chinois exécutoient enfin leurs promesses, & qu'ils envoient de bonnes marchandises, qui leur seroient payées en argent, ou par des échanges.

Les Mandarins promirent encore une fois de satisfaire les Hollandois, pourvu que de leur part ils quittaient les Piscadores pour se retirer dans quelque autre Isle. Van-Meldere leur ayant répondu qu'il n'avoit aucune commission sur cet article, mais qu'il iroit volontiers prendre les ordres de ses Supérieurs, on le reconduisit au rivage avec beaucoup de pompe. Lorsqu'il fut arrivé aux Piscadores, & qu'il eut fait son rapport au Conseil, Cornelius Ryerz (44), Commandant de la Flotte, résolut d'aller traiter lui-même avec les Chinois. Il partit avec Meldere, & passant par Ainoui, il se rendit à Hok-syeu, Capitale de la Province, & située sur le bord de la Rivière. De six en six lieues, ils furent conduits dans une Maison de l'Empereur, & traités magnifiquement. Les Villages, dont la Province est remplie, ne leur parurent éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon. De toutes parts, les Habitans étoient occupés au travail. On ne voyoit point un pouce de terre sans culture. Le Peuple, que la curiosité amenoit sur les chemins pour voir les Etrangers, étoit en si grand nombre, qu'ils avoient souvent peine à traverser la foule, & qu'ils étoient quelquefois forcés de s'arrêter, pour donner le tems aux spectateurs de satisfaire leur admiration.

Les Mandarins, ne cherchant qu'à faire traîner le tems en longueur, trouverent le moyen de prolonger cette route pendant l'espace d'un mois. Lorsqu'ils furent arrivés dans les faubourgs de Hok-syeu, (45) ils furent logés dans un des Palais du Urcovor, qui étoit environné de seize autres édifices pour loger seize de ses femmes. Mais cet édifice étant situé à une lieue & demie de la Ville, on ne leur permit point d'en sortir un moment, excepté pour se rendre au Conseil des sept, qui commença par leur déclarer, qu'avant que de proposer aucune demande, il falloit commencer par l'évacuation des Piscadores. Il ajouta que s'ils n'y consentoient pas de bonne grace, ils ne devoient rien se promettre à la Chine; mais que s'ils prenoient le parti de se retirer dans l'Isle Formose, les Chinois promettoient d'envoyer à Batavia autant de marchandises que les Hollandois en pouvoient désirer. Cette Déclaration fut prononcée par le *To-ya*, au nom d'abord du Conseil des trois; & peu après, de la part du Conseil des sept.

Le Commandant répondit qu'il ne dépendoit pas de lui de consentir à ce qu'on lui proposoit, mais qu'il se hâteroit d'envoyer à Batavia. Aussi, pour lui prouver leur sincérité, les Chinois offrirent d'y dépêcher en même-tems trois Jones, à condition seulement qu'il les feroit escorter par quelques *Statifes*. Après cette convention, il fut reconduit à Leord, au milieu d'une foule innombrable qui s'assembloit sur les chemins. On portoit devant lui une planche, sur laquelle les articles de sa négociation étoient écrits. Lorsqu'ils furent arrivés à la Rivière de *Chang-cheu*, on fit partir, pour Batavia, deux Jones chargés de soie, avec un des Vaisseaux Hollandois, qui portoit la planche où la réponse des Mandarins étoit écrite en caractères Chinois. Mais ayant été

VAN-
RICHTEREN.
1622.

Le Commandant
Hollandois
se rend lui-même
à Hok-syeu.
Beauté du Pays.

Comment le
Commandant
est traité.

Déclaration
qu'en lui fait, &
sa réponse.

(44) On a là plus haut que ce Commandant, ou cet Amiral, avoit été tué devant Macao.

(45) C'est plutôt Fo-kyen, dont Hok-syeu, nommé aussi Fu-cheu, est la Capitale.

VAN-
RICHTEREN.
1622.

La guerre se
rallume.

Comment les
et, avant des
Hollandois se-
voient été rui-
ner.

Ils envoient
quatre Vaisseaux
dans la Rivière
de Chang cheou.

Secours qu'ils
reçoivent d'un
Moussou &
d'un Herminie
Chinois.

Ils s'avancent
jusqu'à Swang-
gans pour trai-
ter.

retardés par les vents contraires, leur voyage fut si long, que les Chinois, persuadés qu'on ne pensoit point à l'exécution des articles, recommencerent à faire partir des Jongs pour les Manilles. Ils furent pris par les Statifes, & l'on vit renaître la guerre.

Quelques années auparavant, la Compagnie Hollandoïse avoit obtenu ce qu'elle demandoit avec tant d'ardeur; mais les Portugais avoient arrêté l'effet de cette concession, & leurs intrigues étoient devenues la source d'une guerre qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis. Elle ne se rallumoit qu'après avoir été suspendue & recommencée plusieurs fois. Ryertz, qui étoit chargé d'ordres exprès, avoit tant de passion pour l'établissement du Commerce, & pour forcer les Chinois à remplir leur engagement, qu'il envoya quatre Vaisseaux de la Compagnie dans la Rivière de *Chin-cheu*. Ils se nommoient le *Groningue*, le *Samson*, le *Muiden*, & l'*Erasmus*. Ayant jetté l'ancre derrière l'Île de *Vogeda*, ils cherchèrent le moyen de parler aux Habitans, & de faire de l'eau, qui est excellente dans ce canton. Personne ne parut pendant plusieurs jours. Enfin, le 3 de Novembre 1623, un Marchand Chinois, nommé *Qui-y-sum*, vint se présenter à bord. Il avoit été pris aux Manilles par les Hollandois, qui lui avoient rendu la liberté dans leur dernier voyage; & la reconnaissance lui faisoit mépriser le péril, car il s'exposoit à perdre la vie si cette démarche eût été connue.

Il venoit avertir les Hollandois que les conjonctures présentes étoient extrêmement favorables à leurs prétentions. Les Rivières étant fermées, & le Commerce interrompu par la guerre des Hollandois, le Peuple avoit imploré le secours d'un Hermite, qui s'étoit fait une réputation de sainteté parmi les Grands. Ce respectable personnage avoit promis de ménager un accommodement entre les deux Nations, & le Marchand offroit de l'amener lui-même à bord, pour confirmer la vérité de ce récit. Il ajoutoit que les Négocians d'Amoui étoient résolus de présenter une Requête au *Kon-bon* de *Hok-syen*, qui étoit alors dans leur Île, pour obtenir de lui la permission de commercer avec les Statifes. Cinq jours après, l'Hermitte vint effectivement à bord. Il déclara que les Grands du Pais regardoient l'entrée des Hollandois dans la Rivière comme une entreprise de *Pirates*, qui cherchoient à désoler le Pais par leurs pillages; qu'il venoit pour s'instruire de la vérité, & savoir particulièrement si leur intention au contraire n'étoit pas de demander la liberté du Commerce. En même tems il montra une Lettre de créance, des Grands de la Province, qui souhaïtoient d'apprendre par sa bouche les vûës réelles des Hollandois. Le soir, en se retirant, il promit d'employer tous ses soins pour terminer les différends; & son zèle fut en effet si vif, que les Hollandois obtinrent la liberté de remonter la rivière avec deux de leurs plus légers Bâtimens, pour traiter avec les Officiers Chinois. Ils reçurent cet avis le 14, par le Marchand qui s'étoit devoïé à leur service. Les deux Yachts s'avancèrent jusqu'à *Swangans*; & jettant l'ancre entre cette Île & le continent, ils y virent reparoître leur Emissaire, qui exhorta quelques Officiers Hollandois à descendre, pour commencer les négociations. Mais ils rejetterent cette proposition, sous prétexte que leurs Interprètes n'étoient pas des meilleurs, & qu'il valoit mieux que deux ou trois Mandarins prissent la peine de venir à bord. Bien-tôt il en parut trois, avec des Lettres de créance du *Ta-tok*, par

lesquelles il s'engageoit à confirmer tout ce qu'ils avoient réglé. En vertu de ce pouvoir (46), ils conclurent une trêve d'un an, qui contenoit plusieurs articles. 1°. Que les Chinois porteroient aux Statiles, dans l'Isle de Tay-wan, autant de soie qu'ils en demanderoient. 2°. Que pendant la Mousson du Nord, où l'on étoit alors, quatre ou cinq Joncs, chargés de soie & d'autres marchandises, seroient envoyés à Batavia, sous une escorte, avec un Mandarin à bord pour former une alliance perpétuelle avec le Gouverneur Hollandois. 3°. Que Ryertz expliqueroit au Conseil de Batavia, par une Lettre particulière, la nécessité d'abandonner les Piscadores (47), pour obtenir un traité ; & que durant la trêve, les Chinois n'enverroient point de Jones aux Manilles, à la Cochinchine, à Kamboja, à Siam, à Jambé, ou Andrigery ; & que s'ils ne laissoient pas d'en envoyer, les Statiles seroient en droit de s'en saisir.

Aussi-tôt que ces articles furent dressés, les Chinois demandèrent, qu'en laissant à bord trois Mandarins pour ôtage, deux ou trois Capitaines Hollandois descendiissent à terre, pour confirmer le Traité par un serment, en présence du Ta-tok. Le 17, les trois ôtages arrivèrent à bord, avec leur cortège, & deux étendards bleus, brodés de blanc, qui étoient la livrée du Ta-tok. Ils apportèrent aussi trois flèches, qu'ils appellent les emblèmes de leur fidélité. Ryertz apprenant d'eux que le Ta-tok étoit prêt à le recevoir, descendit avec deux de ses Capitaines, & fut conduit au Palais, avec beaucoup de pompe. Les Chinois placèrent près de la Chaloupe quatre tables, qui furent couvertes d'oranges, de pâtisserie, de bière de la Chine, & de fruits. Après cette collation, le Commandant Hollandois n'eut d'impatience que pour retourner à bord ; mais on le pressa d'attendre un autre Mandarin, qui devoit venir manger avec lui. Il fut informé, en même tems, que ce Mandarin étoit accompagné d'une troupe de Soldats, & cet avis lui fit encore hâter son départ. Le soir, les Chinois envoyèrent, à bord, des paniers remplis de gâteaux, de bière, de confitures, & d'autres rafraîchissemens, avec une flèche, qui signifioit que ce présent étoit pour les Matelots. Tous ceux qui en mangèrent en ressentirent des suites fâcheuses : en un mot, dit l'Auteur, ils jetterent visiblement du poison.

Cependant les ôtages Mandarins avoient continué de demeurer à bord, & les Députés Hollandois étoient encore au rivage. Comme l'on apercevoit, des deux Yachts, quelques apparences de mouvement sur la rive, les Mandarins assurèrent que c'étoit une Fête qu'on y célébroit à l'occasion du Traité, & que chaque Officier Chinois étoit bien aise de faire quelques politesses aux Députés, en les faisant manger avec lui. Mais, vers la nuit, les Hollandois virent descendre environ cinquante Joncs enfilés, qui s'avançoient vers les deux Yachts. L'Erasme fut touché par deux de ces Brûlots, dont l'un mit si promptement le feu à la vergue du grand mât, que les flâmes gagnèrent jusqu'au perroquet. Plusieurs petites Pyroques environnant le même Vaisseau l'accrochèrent, par le moyen d'un grand nombre de petits crochets attachés à leurs voiles, qui étoient humectées d'huile, & farcies de poudre & de feux d'artifices, qu'ils jetterent dans le Yacht, tandis que ceux qui étoient à

VAN-
RICHTEREN.
1622.
Trêve d'un an
& ses articles.

Confirmation
du Traité.

Trahison des
Chinois.

Ils mettent en
feu les deux
Vaisseaux Hol-
landois.

(46) Van-Rechteren, *ubi sup.* p. 145. & suivantes.

(47) L'Auteur dit que les Chinois nomment

ces Isles *Pe-hou* ou *Pe-hou* ; mais on a vu *Pong-hu* dans les Relations précédentes.

VAN-
RICHTEREN.
1622.

bord des Pyrogues, en jetoient encore plus de la main. Ce Bâtiment souffrit beaucoup; mais s'étant enfin dégagés, les Hollandois éteignirent le feu, coupèrent le cable, & mirent à la voile. Ils n'auroient pas évité néanmoins quarante autres Joncs qui les menaçoient, sans le secours d'un vent frais qui s'éleva tout d'un coup. Ils eurent le tems de disposer leur canon. Une bordée qu'ils lâchèrent aussitôt, fit perdre aux Chinois l'envie de s'approcher davantage; mais s'arrêtant à peu de distance, ils mirent le feu à leurs Brûlots, & les laissèrent derrière eux en se retirant. L'équipage Hollandois eut le bonheur de les écarter.

Le Muiden est
coulé.

Le Muiden étoit aussi à la voile; mais déjà les flammes s'étoient attachées au corps & aux voiles du Vaisseau. Deux ou trois Brûlots l'ayant abordé dans le même tems, il se hâta de gagner l'Isle de *Glan-fan*, où il fut consumé. Cependant la plus grande partie de l'Equipage se sauva heureusement; avec les trois Mandarins qui étoient à bord. A la pointe du jour, l'Erasmus chercha la Chaloupe & les Députés; mais, n'appercevant que trente ou quarante Joncs, qui arboroiert des marques de triomphe, il rejoignit le Groningue & le Samson, qui étoient demeurés à l'ancre sous un Temple. Le jour suivant, ils rencontrèrent trois Joncs de guerre, qu'ils mirent en feu avec leur canon (48). Ensuite ils ne pensèrent qu'à retourner aux Piscadores.

Les autres re-
tournerent aux
Piscadores.

Il étoit des
Hollandois.

Le 19 de Janvier de l'année 1624, les Hollandois étant retournés à l'embouchure de la même rivière, y rencontrèrent soixante Joncs, qui s'engagerent aussitôt dans le Canal. Quatre-vingt Mousquetaires Chinois prirent terre devant une Ville, où ils joignirent un corps de deux cens hommes armés, qui étoient défendus par trois retranchemens. Ils firent feu sur les Hollandois lorsqu'ils les virent à la portée de leurs armes, leur tuèrent trois hommes, en blessèrent neuf; & se servant de leurs petits canons aussi promptement que les Hollandois de leurs fusils, ils rendirent la victoire long-tems douteuse. Cependant leurs ennemis, animés par la vangeance, forcèrent leurs retranchemens, en tuèrent quatre-vingt-dix-neuf, & brûlèrent leur Ville. Ensuite la Flotte victorieuse entra dans la Baye de *Han ten-fau*, où elle prit quelques Bâtimens Pêcheurs, & cotoyant le rivage jusqu'à la Baye de la Victoire, elle y débarqua un gros corps de troupes, qui enleva cinquante bœufs. Elle prit aussi quelques Chinois dans la Baye de *La-moua*, & cinquante vaches dans celle de *Harlem*. Le premier de Mars elle alla croiser vers les Isles de *Makana*; mais un brouillard épais lui permit à peine de les découvrir. Les Vaisseaux Anglois, qui s'étoient séparés du reste de la Flotte, revinrent avec cent soixante-deux Chinois & mille pots d'huile qu'ils avoient enlevés. La Flotte avoit ordre aussi de croiser contre les Joncs Chinois qui revenoient du Japon; mais n'en ayant pu découvrir un seul dans l'espace de quarante-six jours, elle retourna le 12 d'Avril aux Piscadores; & dans sa route elle se saisit d'un Jonc qui avoit à bord trente-huit Chinois.

Valérieux An-
glois qui les ac-
compagnent.

Les Chinois se
mettent en état
de les attaquer.

En arrivant dans la principale de ces Isles, elle y trouva cent cinquante Joncs de guerre & quatre mille Chinois, qui avoient élevé un Fort à deux lieues de celui des Hollandois. D'ailleurs il arrivoit continuellement de nouvelles troupes; ce qui n'empêcha point que peu de jours après, un Capitai-

(48) Apparemment à boulets rouges. Il n'y a rien de si mal conçu que tous ces détails dans la Relation de Van-Rechteren.

ne Chinois ayant apporté une lettre des Mandarins de Tay-wan, qui propo-
soient un nouvel accommodement, cette proposition n'eut un succès plus
prompt qu'on ne devoit l'espérer des circonstances. Mais les Hollandois trou-
verent ensuite un vase, rempli de poison, dans le Puits d'où ils tiroient leur
eau. Nouvelle occasion de discord. Cependant les Chinois parvinrent à les
appaîser, en protestant qu'ils n'avoient point eu de part à ce lâche artifice &
qu'ils n'en connoissoient pas les Auteurs. A l'égard du traité, ils en revinrent
à leurs premières résolutions, qui supposoient toujours que les Hollandois
abandonneroient les Piscadores pour se retirer à Tay-wan, qui n'en est qu'à
dix lieues. S'ils promettoient à cette condition de commercer librement avec
eux, ils ne déclatoient pas avec moins de fermeté que sans cela ils étoient
résolus de continuer la guerre. Le premier d'Août, on vit arriver aux/Pisca-
dores le Vaisseau *la Zelande*, avec le Docteur Martin *Souck*, envoyé pour
racheter le Commandant Ryertz & prendre le gouvernement du Fort. Aussitôt
qu'il fut débarqué, le Vaisseau continua sa route au Japon, où il étoit
obligé d'aller charger du riz, parce que le *Matatan* refusoit aux Hollandois
la permission d'en acheter dans ses terres. Le Groningue accompagna la Ze-
lande, avec ordre de rapporter des provisions pour les Piscadores.

Après de longues négociations les Hollandois consentirent enfin à quitter
ces îles. Ils n'ignoroient pas que les Chinois avoient rassemblé une Flotte de
quinze cens voiles, tant Joncs que Brulots, & qu'ils avoient chargé de pier-
res un grand nombre de Barques, dans la vue de boucher tous les passages de
l'Isle du Fort. Cet objet de tant de craintes & d'animosité fut démolí, avec
le secours même des Chinois, qui prêtèrent leurs mains au travail. La plupart
des matériaux & des effets furent transportés à Tay-wan. C'étoit la seule Isle
où ils pussent jamais espérer de s'établir tranquillement, parce que les Loix
de l'Empire ne permettent point aux Etrangers de se fixer dans ses limites.
La Colonie des Piscadores n'eut pas plutôt passé à Tay-wan, que Ryertz,
ayant obtenu la liberté, fit voile à Java, avec six milliers de soie crüe & une
caisse d'étoffes. Le Capitaine *China*, qui avoit servi si heureusement à la con-
clusion du Traité avec le *Ta-tok*, le *Kon-bon* & les autres Mandarins, re-
vint bien-tôt à Tay-wan, avec quelques soies crües qu'il y apportoit aux
Marchands Hollandois, & les assura que le Commerce étoit sur un fort bon
pied, conformément à la lettre que le *Ta-tok* d'Amoui avoit écrite au Com-
mandant *Souck*, dans ces termes :

« Cette Lettre servira de réponse à la demande que Votre Seigneurie nous
« a fait adresser. Le Capitaine *China* nous a souvent représenté que *Pe-kou*
« (49) étoit évacué & rétabli dans son ancien état; ce qui nous persuade
« que Votre Seigneurie agit de bonne foi, & que nous pouvons faire fond
« sur son amitié. L'Empereur est informé que les Hollandois sont venus d'une
« Région fort éloignée pour demander la liberté de commercer avec nous à
« *Ka-tap-pa*, au Sud de la Ligne, & dans l'Isle de *Tak-keu-da* (50) qui
« est de ce côté-ci. Là-dessus nous avons pris la résolution de nous rendre à

(49) Si cette Lettre est originale, c'est
donc *Pe-kou* & non *Pong-hu* que les Chinois
nomment les Piscadores.

(50) C'est le nom Chinois de *Batavia*, qui
est l'ancienne *Jakarta*.

VAN-
RICHTEREN.
1622.
Traité qui in-
terrouge la guer-
re.

Arrivée du Doc-
teur *Souck* pour
commander dans
le Fort Hollan-
dois.

La crainte faisoit
accepter aux
Hollandois les
conditions des
Chinois.

Ils transportent
leur Colonie à
Tay-wan.

Lettre du Com-
mandant *China*
d'Amoui.

VAN-
RICHTEREN.
1622.

» *Hok-cheu*, pour conférer, avec le *Kon-bon* & le Conseil de la Ville, sur
» les moyens de cimenter l'amitié qui s'est formée entre nous. Ainsi le Sei-
» gneur Commandant peut se rendre à *Ka-lap-pa*, avec une parfaite con-
» fiance, pour rendre compte de toute l'affaire au Gouverneur, & l'assurer
» que le Commerce vous est accordé. Écrit le dans la quatrième an-
» née, le huitième mois & le vingtième jour du règne de l'Empereur.

Signé, To-tok-Foa.

Fort que les
Hollandois ba-
tissent à Tay-
wan.

Les Hollandois commencerent à bâtir un Fort sur la Côte Occidentale de l'Isle. Il ne fut d'abord composé que de planches, & les Bastions formés de sable, en attendant qu'on pût faire apporter, de la Chine, des pierres & d'autres matériaux pour donner plus de solidité à l'édifice. Quantité de Jones Chinois, qui rendirent ce service aux Hollandois, furent payés en draps. Depuis cette heureuse époque, la paix, dit l'Auteur, n'a pas cessé de subsister entre les deux Nations; & s'il faut s'en fier aux apparences, le Commerce des Hollandois deviendra florissant à la Chine (51).

sa description.

L'Isle où la Compagnie a jugé à propos d'établir le principal siège de son Commerce avec les Chinois, a reçu des Européens le nom de Formosa ou Formose, & porte à la Chine celui de *Pakkanda*. Le lieu que les Hollandois ont fortifié, & qui s'étoit nommé jusqu'alors *Tay-wan* (52), a pris le nom de *Fort de Zelande*. Sa situation est au Sud-Est de la Rivière de *Chin-cheu*, ou de l'Isle d'*Amoi*, à la distance d'environ trente-deux lieues. Il n'y a point de saison où les Vaisseaux ne puissent faire route dans cet espace; de sorte qu'un Port ne peut être situé plus avantageusement pour entretenir un Commerce réglé avec la Chine. Le Fort est placé sur une Montagne. Ses quatre Bastions furent achevés en 1634, & les faces revêtues de pierre grise. L'entrée du Canal est étroite, & n'a pas plus de treize ou quatorze brasses de profondeur dans la haute marée. Elle est éloignée de la place d'une portée de canon; pour la sûreté on a conduit une redoute, qui est revêtue aussi d'un mur de pierre, haut de seize pieds, muni de deux pièces de canon, & gardé par vingt cinq ou vingt-huit hommes. Lorsqu'une fois les Vaisseaux y sont entrés, ils se trouvent à l'abri de toutes sortes de vents (53).

Supplément au
Recueil de Macao,
écrit par Fatia.

Quoiqu'il y ait beaucoup de lumières à tirer du récit de Van-Rechteren, le Siège de Macao & la disgrâce des Hollandois y sont touchées si légèrement, qu'elles ont besoin d'un supplément qu'on n'est pas fâché de devoir à Fatia-Souza. C'est souvent de la variété des récits & sur-tout de l'opposition des intérêts, que la vérité sort plus pure, aux yeux d'un lecteur qui ne cherche qu'elle.

Le 19 de Juillet 1622, dix-sept Vaisseaux Hollandois, ou vingt-trois suivant d'autres Ecrivains, se présentèrent devant la Ville de Macao, dans l'espérance de surprendre la Flotte qui étoit prête à faire voile au Japon. Ils s'étoient déjà saisis d'un grand nombre de Bâtimens Chinois & Portugais aux environs des Philippines. Leurs forces consistoient en deux mille combat-

(51) On a déjà vu que cette prédiction fut démentie par leur expulsion de Formose & de Tay-wan.

(52) *Taiwan* dans l'Edition Française.

(53) Van-Rechteren, dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, Vol. V. p. 155. & suiv.

tans , sous la conduite de l'Amiral Reggers (54). Dans l'espérance d'emporter la Ville, ils commencerent par battre, pendant cinq jours, le Fort S. François. Le 24, étant débarqués au nombre de huit cens, ils le rendirent maîtres d'un retranchement, sans y trouver d'opposition. Ils marcherent ensuite vers la Ville, qu'ils se flattoient d'emporter avec la même facilité : Mais Jean Suares Vives les voyant avancer pour le saisir d'un poste considérable, les prévint avec cent soixante hommes. Après une vive décharge des armes à feu, on en vint à l'épée, qui jeta bien-tôt la terreur parmi les Hollandois, & leur fit prendre la fuite en laissant plus de trois cens morts sur le rivage. On leur prit sept Etendards, un canon, & toutes leurs autres armes, qu'ils jetterent à terre, pour rendre leur fuite plus légère à la nage. En même tems, les Vaisseaux continuoient de battre le Fort ; mais ils furent battus eux-mêmes par une artillerie si bien ordonnée, qu'elle en coula quelques-uns à fond & leur tua soixante hommes. Enfin la victoire n'en coûta que six aux Portugais, avec un petit nombre d'Esclaves. Une femme Caffre eut part à l'honneur, en combattant la hallebarde à la main, sous un habit d'homme. Elle tua trois Hollandois.

Le 17 de Juin 1614 (55), quatre Vaisseaux, partis de Batavia, parurent à la vue du Port, dans la résolution d'attaquer la Flotte, qui étoit prête à mettre à la voile pour le Japon. Les droits royaux étoient si peu considérables, que le Commandant militaire n'ayant voulu rien entreprendre, quelques riches Particuliers se chargerent de la défense des Bâtimens Marchands. Ils en armerent cinq, & fondant sur l'Amiral ennemi, ils lui tuèrent trente-sept hommes, & brûlerent son Vaisseau & forcerent les trois autres à prendre la fuite ; mais ils sauverent des débris de l'Amiral, cinquante pièces de canon, de vingt-quatre livres de balle, une grosse quantité de boulets, quelque argent & beaucoup de provisions (56). Ce récit des Portugais éclaircit Van-Reccheren sans le contredire.

VAN-
RICHTERFEN.
1622.

Les Hollandois
battent le fort
de Macao.

Ils sont repoussés
devant la Ville.
Leur perte.

Seconde Expé-
dition, qui n'est
pas plus heu-
reuse.

CHAPITRE VII.

Voyage de NAVARETTE au travers de la Chine, en 1658.

LE Journal de ce voyage est tiré du sixième Livre d'une Relation Espagnole de l'Empire de la Chine, qui porte le nom du même Ecrivain (57). Navarette étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, envoyé par les

INTRODUC-
TION.
Qui eut Na-
varette.

(54) Erreur, au lieu de *Reyzer*.

(55) Il ne paroît pas certain si ce fut cette année ou l'une des trois suivantes, parce que les dates ne sont pas plus exactes dans l'Original que dans la Traduction.

(56) *Asie Portugaise de Faria*, Vol. III. p. 112. & 142.

(57) Le titre Espagnol est *Tratado de la Monarchia de China. Descripción breve de aquel Imperio, y exemplos raros de Emperadores y Magistrados del. Con. narración disjunta de varios sucesos y cosas singulares de otros Reynos y diferentes Navegaciones. Por Domingo Fernandez Navarette. Folio, Madrid, 1676.* La Traduction Angloise donne à Navarette le titre de Professeur en Théologie dans l'Université de Saint Thomas à Manille ; de Missionnaire apostolique à la Chine, de Supérieur de cette Mission, & de Procureur général à la Cour de Madrid pour la Province du Rosaire dans les îles Philippines.

Tom. V.

INTRODUCTION.

Supérieurs de son Ordre aux Îles Philippines, en 1646 ; mais qui, n'y trouvant pas beaucoup d'encouragement, hazarda de passer à la Chine, où il s'employa plusieurs années aux exercices des Missions. Il y apprit la langue du Pays, il lut les Histoires Chinoises, & s'informa soigneusement des mœurs & des usages des Habitans. Après avoir passé vingt ans dans ses voyages, en Afrique & en Amérique, il revint en Europe en 1673 ; & s'étant rendu à Rome, à l'occasion des différends qui s'étoient élevés entre les Missionnaires, il y fut traité avec les égards dûs à ses lumières & à son mérite. L'amour de la Patrie le fit repasser ensuite en Espagne, où il fut bien-tôt élevé à la dignité d'Archevêque d'Hispaniola.

Nature de son
Ouvrage.

Sa division en
sept Livres.
Premier Livre.

Second Livre.

Troisième Livre.

Quatrième Li-
vre.

Cinquième Li-
vre.

Son Ouvrage sur la Chine parut à Madrid en 1676. Il fut traduit en Anglois au commencement de ce siècle, & placé dans le premier Tome du grand Recueil Anglois des Voyages, où il occupe environ trois cens quatre-vingt pages *in folio*. L'Auteur l'a divisé en sept Livres, dont le premier traite, en vingt Chapitres, du nom, de l'antiquité & de l'étendue des Provinces de la Chine ; des différentes races Impériales, du Gouvernement, des Conseils & des Cours de Justice ; de la grandeur de l'Empereur & de sa Cour ; de ses revenus, de ses dépenses, &c. des productions remarquables du Pays ; des arbres, des fruits, des fleurs, des animaux, des oiseaux, des lacs, des rivières, des Etangs, &c. Le second Livre, composé aussi de vingt Chapitres, renferme la description des différentes classes de Chinois, le coin, les cérémonies, les mœurs, les mariages, les funérailles, les sectes de Religion, les Temples, les Fêtes ; des explications sur la Secte de *Fo* ; des Passages tirés de l'Histoire Chinoise, concernant les Empereurs & les grands Hommes, leurs actions & leurs discours. Le troisième Livre n'a qu'onze Chapitres, qui traitent de *Kung-fu-fu*, ou *Confucius* ; de ses Ecrits & de ses sentimens ; de sa doctrine, telle qu'elle est expliquée dans le *Lun-ju* & le *Shu-king* ; & des caractères Chinois. Le quatrième Livre a vingt Chapitres, comme les deux premiers. On y trouve l'exposition de la Morale Chinoise, d'après un Auteur du Pays ; c'est-à-dire, divers Articles sur l'encouragement à la vertu, sur la Raison & les lumières de la Nature ; sur la confiance que l'Homme doit avoir au Ciel & non à ses propres forces ; sur l'obéissance aux parens ; sur la manière de se conduire soi-même ; sur la nécessité de se contenter de sa condition ; sur celle de garder son cœur & de réprimer ses passions : une exhortation à l'étude : un Article de l'éducation des enfans ; de la satisfaction du cœur ; des Loix & de la bonne instruction ; du Gouvernement en général & de celui des familles ; des civilités & des cérémonies ; de la fidélité ; des paroles & de la manière de s'exprimer ; des amis & des femmes. Le cinquième Livre, divisé en dix-sept préludes, a rapport aux différends des Missionnaires touchant *Schang-ti* & d'autres matières. Il traite aussi des Livres classiques de la Chine & de leur désagrément ; de la doctrine mystérieuse des Lettrés, & de celle qui est connue ; de leur méthode de raisonner ; des idées qu'ils ont de la création de l'Univers, de la génération des choses & de leur corruption ; du fameux axiome, que toutes les choses sont les mêmes ; de la génération & de la corruption ; comment les choses sont distinguées l'une de l'autre ; qu'il n'y a point de substance spirituelle distinguée de la matière ; des Esprits ou des Dieux que les Chinois adorent ; qu'ils se réduisent tous à un

seul : des attributs du premier Principe ; de la vie , de la mort & de la future ; de l'Athéisme , résultat de la Secte lettrée. Le sixième Livre contient , en trente-trois Chapitres , les voyages de l'Auteur. 1°. Son voyage à la Nouvelle Espagne. 2. Son voyage au Mexique & à Acapulco. 3. Aux îles Philippines. 4. Son séjour à Manille. 5. Ses observations. 6. Mission à Mindoro. 7. Voyage à Macassar. 8. Séjour de l'Auteur dans cette Ville. 9. Son voyage à Macao. 10. Il entre dans l'Empire de la Chine. 11. Il se rend de Canton à Fongan. 12. Séjour qu'il y fait. 13. Voyage à Che-kyang , & séjour qu'il y fait jusqu'à la persécution. 14. Voyage à Peking. 15. Articles changés dans la discipline ecclésiastique. 16. Départ de Canton pour Macao. 17. Description de cette Ville. 18. Voyage à Malaca. 19. Voyage à Madrastra-patan. 20. Séjour dans ce Pays. 21. Voyage à Golkonde. 22. Voyage à Malulipatan. 23. Séjour. 24. Voyage à Surate. 25. Départ pour la France. 26. Séjour à Madagascar. 27. Voyage à Lisbonne. 28. Voyage à Rome. 29. Irruption des Tartares à la Chine. 30. Eclaircissements sur Nicolas Quon & sur son fils Quésing ou Koxinga. 31. Additions (53). 32. Supplément (59). 33. Notes sur le *Traité de Bello Tartarico* , par le Pere Martin Martinez , Jésuite. Le septième Livre contient , en plusieurs articles , les Decrets de Rome & les propositions résolues par l'Ordre de l'Inquisition.

INTRODUC-
TION.
Sixième Livre.

Septième Livre.

L'Ouvrage de Navarette est rempli de choses curieuses , & respire dans toutes ses Parties la bonne-foi & la vérité. Mais , outre qu'il est mêlé d'une infinité de matieres qui ont rapport aux disputes des Millionnaires & au progrès des conversions , il est mal digéré dans sa forme , & le style en est extrêmement proluxe. L'Auteur se permet des digressions sur toutes sortes de matieres : il introduit continuellement des citations & des autorités pour appuyer ses propres sentimens , & les tire sur-tout des Auteurs Religieux. Il paroît rendre plus de justice que la plupart des autres Ecrivains au caractère des Nations dont il parle , & censure librement les pratiques des Missionnaires. En lisant tout ce qu'il dit à l'avantage des Chinois , & le portrait qu'il fait au contraire des Portugais & des autres Européens de sa propre Eglise , on s'imagineroit qu'il étoit fort mal disposé pour les derniers , & que son unique but étoit de faire valoir les autres par des comparaisons peu favorables à ses compatriotes. Il paroît fort scrupuleusement attaché aux principes de la Religion Romaine. Il ne marque pas moins de respect pour ceux de l'humanité. Souvent , comme il le fait remarquer lui-même dans sa Préface , il entreprend de plaider la cause des Indiens des Isles Philippines , comme d'autres ont tâché de rendre le même service à ceux de l'Amérique. On lui voit condamner , sans ménagement , la cruauté des Espagnols dans cette Partie du Monde. Enfin , il déclare souvent la guerre à ceux (60) qui voudroient faire servir la violence au progrès de la Religion.

Jugement cri-
tique sur l'Ou-
vrage de Nava-
rette.

Caractère de
l'Auteur.

Navarette a composé , sous le titre de *Controverses* , un autre Ouvrage ,

Autre Ouvrage
qu'il a composé.

(58) Ces additions regardent les Régions & les Isles voisines de la Chine.

(59) C'est proprement une suite de remarques sur l'Histoire du travail des Missionnaires dans les Isles Philippines , par le Pere François Collins , Jésuite.

(60) Collins , chap. 24. p. 229. de son Histoire , dit qu'au Brésil , au Perou , au Mexique , dans la Floride , aux Isles Philippines & Moluques , le Christianisme n'a dû son introduction qu'au Pouvoir écarité.

INTRODUCTION.

auquel il renvoie souvent ses Lecteurs. Il avertit dans sa Préface que ce Livre contient les différends anciens & modernes qui se sont élevés dans la Mission de la Chine, depuis son ouverture jusqu'à l'année 1669. Il semble qu'il en ait voulu faire une Relation plus complète & plus méthodique de toutes ces disputes, dont il observe qu'il a souvent eu occasion de parler dans son Ouvrage sur la Chine, & qui se trouvent fort éclaircies par ces Remarques postérieures. C'est ce qui l'a voit porté à publier d'abord ses voyages. Son Traducteur nous apprend que ses Controverses furent imprimées; mais que par le crédit & les soins de certaines personnes, qui n'y étoient pas ménagées, cette Edition ayant été faïste avant sa publication, il ne s'en est répandue qu'un très-petit nombre d'Exemplaires.

§. I.

Voyage de l'Auteur depuis Canton jusqu'à Fou-gan-hyen.

NAVARETTE.
1658.
Entrée de l'Au-
teur à la Chine.

NAVARETTE se trouvant à Macao, en 1658, dans la résolution d'entrer à la Chine, pria un Missionnaire, qui devoit se rendre à Canton pour y bâtir une Eglise, de lui permettre de l'accompagner. Il tira non-seulement de lui, mais encore de son Supérieur, des promesses qui ne furent jamais exécutées. Mais il trouva dans la suite un Chinois infidèle qui entreprit de le conduire pour une somme fort légère, & qui ne cessa point de le traiter avec beaucoup de respect. Trois Soldats Tartares, qui monterent dans le même Jonc, ne lui marquerent pas moins de civilité. Il observe à cette occasion que se trouvant pourvu de toute assistance humaine, il fut le premier Missionnaire qui s'introduisit à la Chine ouvertement & sans précaution. Jusqu'alors tous les autres, tels qu'un certain nombre de Franciscains, & de Dominiquains, y étoient venus ou secrètement, ou sous la protection de quelque Mandarin, ou, comme les Jésuites, en qualité de Mathématiciens.

Temple d'Idoles
près de Macao.

En sortant de Macao, les Guides de Navarette s'arrêtèrent devant un Temple d'Idoles, où ils offrirent des sacrifices pour l'heureux succès du passage. Quoique les Portugais se vantent d'être les Maîtres absolus de l'Isle, ils ne sont point encore parvenus à pouvoir extirper autour d'eux ce reste d'Idolatrie. Dans l'espace de deux jours, le Missionnaire aborda au rivage de Canton. Il ne put voir sans admiration cette prodigieuse Ville, en remontant la Rivière au long des murs, qui ont presque une lieue & demie d'étendue de l'Est à l'Ouest.

Navarette est
volé par des
Cavaliers, &
bien traité par
des Infidèles.

Au commencement du mois d'Octobre, il quitta Canton, avec le secours de quelques Soldats Nègres, qui le traitèrent fort incivilement, quoiqu'ils fissent profession d'être Catholiques. Ils lui déroberent cinquante pièces de huit, & quelques Ornaments Ecclesiastiques. J'étois, dit-il, en garde contre les Infidèles; mais je ne croyois pas devoir me défier des Chrétiens. Pendant neuf jours qu'il fit voile sur la Rivière, avec les trois Soldats Tartares qui l'avoient escorté depuis Macao, il eut à se louer autant de leurs civilités, que s'ils eussent été bons Catholiques. Dans cette route, il ne donna rien à personne sans en recevoir une marque de reconnaissance par quelque petit pré-

lent ; mais lorsqu'il n'avoit rien lui-même à donner , il n'auroit pas voulu accepter un morceau de pain , parce que ces retours mutuels font un usage établi dans tout l'Empire.

Il gagna la Rivière où l'on commence à rencontrer les machines. Lorsqu'il ne pouvoit voyager par eau , il marchoit à pied , faute d'argent. Un jour qu'il s'étoit extrêmement fatigué à gagner le sommet d'une grande montagne , il y découvrit une maison , qui servoit de corps de garde à quelques Soldats , pour veiller à la sûreté des passages. Le Capitaine voyant paroître un Etranger , alla au-devant de lui , le pressa civilement d'entrer dans sa retraite , & l'y conduisit par la main. Aussi-tôt il lui fit présenter du *cha* , c'est-à-dire du thé ; & surpris de l'avoir trouvé à pied , il demanda aux Chinois , dont il étoit accompagné , pourquoi il le voyoit en si mauvais équipage. On lui raconta que l'Etranger avoit été volé. Il parut fort sensible à son malheur , & renouvela ses civilités en le congédiant. Navarette reçut beaucoup de consolation de cette aventure ; mais la montagne étoit si rude , qu'il fallut de s'estropier en descendant. Il gagna la maison d'un Infidèle ; car il ne rencontra point de Chrétiens sur cette route , jusqu'à la Province de Fo-kyen. Les forces lui manquant tout-à-fait à l'entrée de cette maison , il tomba sans connoissance. Son Hôte le secourut avec un empressement & des soins dont il fut surpris. On ne l'auroit pas traité avec plus de bonté dans une Ville d'Espagne. Il mangea quelques morceaux d'un poulet , qui rétablirent un peu ses forces. Cet Homme continua de le traiter avec des attentions admirables pendant toute la nuit. Il le fit coucher dans sa chambre , & dans son propre lit , qui étoit fort bon ; & le lendemain il ne voulut rien prendre pour sa dépense. « N'est-ce pas beaucoup , dit l'Auteur , pour un Infidèle ? Je l'ai dit » plusieurs fois , ajoute-t-il , & je dois le *repetér mille* ; cette Nation surpasse » toutes les autres en humanité , comme par plusieurs autres points.

Le lendemain , étant arrivé au bord d'une grande rivière , il fut pénétré de froid en la passant à pié , jusqu'aux genoux. Ses Compagnons & lui furent également effrayés de la rencontre d'un tigre , aussi gros qu'un mouton , qui étoit couché sur une petite éminence , assez près du chemin. Le même jour , ils arrivèrent à la vue d'une Ville grande & bien peuplée , sur le bord d'une large rivière , qui étoit couverte de plusieurs milliers de Vaisseaux. Tous les Habitans étoient dans l'allarme , à l'occasion d'une troupe de voleurs qui s'étoient repandus dans le canton. D'ailleurs la guerre se faisoit avec beaucoup de chaleur contre les Chinois de mer (61) , qui refusoient de se soumettre aux Tartares. Navarette & ses Compagnons s'étant glissés la nuit dans une Barque , avec beaucoup de précautions , suivirent le courant de la rivière. Le matin ils continuèrent de voir un grand nombre de Vaisseaux , & le soir ils jetèrent l'ancre sous les murs de *Chang-chen*.

Cette Ville est fameuse à la Chine. C'est de-là que partent tous les Chinois qui vont exercer le Commerce aux Manilles , & que les Espagnols nomment *Chin-chois* par corruption (62). Elle est située dans la Province de Fo-kyen.

(61) C'étoient les partisans de Koxinga , dont on a déjà vu l'Histoire. Ils sont nommés , quelques lignes plus bas , *Chinois de Kabilie*.

(62) On a vu les variations des Ecrivains sur le nom même de la Ville. Mais on ne demandera plus pourquoi plusieurs la nomment *Chin-chen*.

NAVARETTE
1658.

Fatigues de la
route.

Consolation
qu'il reçoit.

Rencontre d'un
tigre.

Grande Ville
& belle rivi.

Ville de Chang-
chen.

NAVARETTE,
1658.

Comme elle est défendue par une garnison nombreuse, & par de bonnes fortifications, il en couta beaucoup à l'Empereur Tartare pour s'en rendre le Maître. Les Chinois de *Kabello* (63) la reprirent ; mais ils furent réduits ensuite par des forces supérieures.

Navarre d'une de
ses rues. Emba-
raz de l'Auteur.

Navarette & ses Compagnons quittèrent leur Barque à la pointe du jour. Ils entrèrent dans la Ville, dont ils traversèrent une grande partie. Tout d'un coup l'Auteur fut surpris de se trouver dans une rue, la plus longue, la plus belle & la plus peuplée qu'il eût jamais vue. Mais il fut encore plus étonné d'entendre dire autour de lui ; voilà un Pere des Manilles. Il se ressouvint de la dureté que les Soldats de Manille exercent à l'égard des Chinois ; & le moindre traitement auquel il s'attendait, fut une vigoureuse bastonnade. Dans cette crainte, il continua de marcher d'un bon pas au long d'une rue qui lui paroissoit sans fin. Elle n'a pas moins d'une demie lieue de longueur, & des deux côzéz elle est bordée par de belles arches de pierre, à vingt pas l'une de l'autre. Comme la Ville étoit remplie de gens de guerre, qui parloient avec beaucoup de bruit & de confusion, Navarette étoit fort embarrassé de ce qu'il alloit devenir. Les Chinois de sa compagnie ne trouverent point une hôtellerie où l'on vouloit les recevoir ; & pour comble d'inquiétude, ils avoient une grande riviere à passer dans la Barque publique. Le Millionnaire n'y entra point sans une vive agitation, qui ne fit qu'augmenter lorsqu'il vit tous les passans attacher les yeux sur lui. Il fut même forcé d'attendre plus de huit heures, jusqu'à ce que la Barque fut remplie. On descendit la riviere l'espace de trois ou quatre lieues ; & lorsqu'on fut arrivé à l'autre bord, l'Auteur se crut dans un autre monde.

Heureuse ren-
contre qu'il eût
en chemin.

Après avoir marché environ deux lieues, il rencontra un Chinois de la plus haute taille & de la plus terrible phisionomie qu'il eût encore vu ; mais ce qui l'avoit d'abord effrayé, devint ensuite le sujet de sa consolation. Cet inconnu lui fit connoître par des signes qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il devoit se livrer à la joye. Dans l'hôtellerie où ils logerent ensemble, il lui procura la meilleure chambre. A table, il lui fit prendre place à sa droite, & lui servit les meilleurs morceaux. En un mor, il prit autant de soin de lui, que s'il eût été chargé de sa garde. Navarette prétend n'avoir jamais connu d'homme d'un meilleur naturel. Deux jours après, il fut joint par un autre Chinois, dont la bonté ne cedit rien à celle du premier.

Ville de Suen-
cheu. Sa gran-
deur & la force.

En arrivant à la Ville de *Suen-cheu*, Navarette admira beaucoup la grandeur extraordinaire de cette Ville. D'une éminence voisine, on la prendroit pour un petit monde. Ses murs avoient été ruinés pendant le Siège des Tartares ; mais l'Empereur les fit rebâtir en moins de deux ans : entreprise, suivant l'Auteur, qu'aucun Prince de l'Europe n'auroit pu exécuter en moins de cinq ou six années. Ils sont revêtus comme en Europe, de parapets & de bastions. En les suivant, l'Auteur compta soixante-dix pièces de canon ; & voyant que ce compte ne finissoit pas, il abandonna son entreprise. Vers l'année 1663, l'inondation fut si prodigieuse, que les flots de la riviere ayant surpassé les murs, une grande partie des Habitans furent noyés dans la Ville.

(63) Les Koxingans.

Deux lieues au-delà de Suen-cheu, l'Auteur & ses Compagnons arrivèrent au célèbre pont de *Lo-jung*, qui tire ce nom d'un port voisin. Ce pont fut un spectacle admirable pour Navarette. Un Gouverneur, nommé *Kai-jung*, le fit bâtir sur un bras navigable de la mer, où quantité de passans perissoient tous les jours. Sa longueur est de treize cens quarante-cinq grands pas. de l'Auteur. Il porte sur environ trois cens piliers quarrés, qui ne sont pas fermés en arches, mais plats, & couverts de belles pierres, de plus d'onze pas de longueur. Les deux côtés sont bordés de belles balustrades, sur lesquelles on voit à d'égales distances des globes, des lions, & des pyramides. La pierre est d'un bleu très-foncé. Quoique l'eau ait beaucoup de profondeur, & que cet édifice, qui est bâti sans chaux, ait déjà duré plusieurs siècles, il ne court aucun danger, parce que toutes les pierres sont à mortaise. Il supporte cinq belles tours, qui sont placées à distances égales, & des portes également capables de défense par leurs fortifications, & par le nombre de Soldats qui les gardent.

Trois jours après, Navarette rencontra le Général de la Province de Fo-kyen, qui marchoit vers Chang-cheu avec un corps de vingt mille hommes. Il auroit eu beaucoup de peine à sortir d'embarras, dans cette occasion, sans le secours des deux Chinois, qui n'avoient point encore cessé de l'accompagner ; non qu'il fût menacé d'aucune insulte ; mais parce qu'il n'étoit point en état de répondre aux questions qu'on pouvoit lui faire. Il passa devant le Général, qui étoit près du rivage, avec toute la gravité & le faste possible. Le nombre de ses chevaux & de ses chameaux, & la richesse de ses équipages, parurent autant de prodiges aux yeux de l'Auteur.

Lorsqu'il eut passé ce premier corps d'armée, & qu'il se croyoit à la fin de ses inquiétudes, il tomba dans une autre troupe, qui ne lui causa pas moins d'embarras. C'étoit un Corps de Picquiers, qui marchaient en deux lignes sur les deux bords du chemin. Les Compagnons de l'Auteur étoient demeurés derrière lui, pour reparer quelque chose à leurs selles & à leur bagage. Il se vit obligé de passer seul entre les deux hayes. Mais n'y ayant rien essuyé de fâcheux, il déclare qu'il aimera toujours mieux traverser deux Armées Tartares, qu'une Armée Espagnole. En passant par divers Villages, il vit des fruits & des viandes exposées dans les boutiques, aussi tranquillement que s'il n'étoit passé aucun homme de guerre. C'est une chose sans exemple à la Chine, qu'un Soldat ait causé le moindre tort aux Sujets de l'Empire. Une Armée entiere traverse des Villes & des Villages, sans y produire aucun désordre, & n'ose rien demander qu'elle ne paye au prix ordinaire. L'Auteur assure que l'année suivante un Soldat eut la tête coupée pour avoir terranché un demi sol du prix de quelques marchandises qu'il avoit achetées. Les gens de guerre, suivant la maxime des Chinois, qui est passée d'eux aux Tartares, sont faits pour défendre le Peuple, & pour le garantir de tous les maux qu'il peut craindre de l'Ennemi : or s'il en étoit menacé par ses propres défenseurs, il vaudroit mieux qu'il demeurât tout à fait sans défense, parce qu'il n'auroit alors qu'un seul Ennemi, contre lequel il lui seroit plus aisé de se défendre lui-même.

En arrivant près de Fu-cheu, Capitale de la Province de Fo-kyen, Navarette pria ses guides d'entrer avant lui dans la Ville, pour chercher l'Eglise

NAVARETTE.
1638.
Beauté du Pont
de Lo-jung.

Rencontre d'un
autre Général.

Magnificence
du Général.

Autre embarras
de l'Auteur.

Maxime Chi-
noise.

NAVARETTE.
1658.
Excellente Hô-
tellerie.

chrétienne, & sçavoir si l'y trouvoit quelque Millionnaire. Ils le conduisirent en même tems dans une Hôtellerie, aussi bonne qu'il y en ait dans toute l'Italie. Il falloit traverser deux cours, au fond desquelles il trouva une table, chargée de mille sortes de délicatesses. Les deux Chinois lui amenèrent à leur retour un Chrétien de la Ville, dont la présence lui rendit la vie. Mais le Missionnaire de cette Eglise ne parut point, & Navarette est persuadé qu'il se cacha exprès pour éviter de le voir.

En cet endroit de la Ville.

Après avoir pris deux jours de repos, pendant lesquels il fut bien traité par un Médecin Chrétien, & caressé de plusieurs autres, qui lui firent quelques petits présents, il fut obligé de traverser la Ville pour la quitter. Elle est d'une beauté extraordinaire; & quoiqu'une des moindres Capitales de la Chine, on prétend qu'elle contient un million d'Habitans. Le fauxbourg par lequel il étoit entré n'a pas moins d'une lieue de longueur. La foule du Peuple est incroyablement dans les rues, sans qu'il paroisse une seule femme dans ce mélange. La rue qu'il suivit pour sortir est d'une largeur singulière, longue, nette, bien pavée, & bordée de Boutiques, où l'on trouve toutes sortes de marchandises. Il rencontra dans cette rue, à quelque distance l'un de l'autre, trois Mandarins, qui marchaient avec une gravité, une pompe & un cortège dont il fut surpris. On l'obligea de descendre de son palanquin à leur passage.

L'Auteur continue à se promener.

Civilisés qu'il reçoit d'un Officier militaire.

En quittant Fu-cheu il eut à traverser, pendant cinq jours, des Montagnes qui s'élevaient jusqu'aux nuës. La dernière nuit, il coucha dans un petit Château, gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilisés qu'il y reçut sont, dit-il, incroyables. Le Commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre; & se présentant le matin à sa porte, avec d'autres Officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Ici l'Auteur renouvelle son admiration pour les manières & les usages de ces Infidèles. Mais il ajoute que les Européens passent chez eux pour des Barbares.

Il passe une mauvaise nuit.

S'étant remis en marche le 2 de Novembre, il eut beaucoup à monter & à descendre pour traverser sept Montagnes, qu'il appelle *infernales*. A la dernière il eussit une pluie violente. En descendant, il rencontra une Compagnie de Cavaliers, qui le saluèrent suivant leurs usages. Il arriva fort tard dans les fauxbourgs de la Ville de *Fo-ngan* (64), où il ne trouva pour se retrancher, avec ses compagnons qu'une maison dépourvue de toutes sortes de commodités. Ils furent obligés de coucher sur la paille, sans quitter leurs habits, & sans avoir rien trouvé pour leur nourriture. Le lendemain Navarette étant entré dans la Ville, se rendit à l'Eglise chrétienne, où il trouva trois Missionnaires de la Province de Manille. C'est la première Eglise que les Dominicains aient fondée à la Chine.

Parure de l'Auteur au moment de partir.

L'Auteur, jusqu'au jour qu'il avoit rencontré l'armée Chinoise dans la Province de Fo-kyen, avoit porté au col son Chapelier, avec une croix de S. Toribur & une médaille, qui y étoient attachées. Comme son Chapelier étoit de jais & qu'il ne s'en trouve point à la Chine, les Habitans le regardoient curieusement, le manioient, se demandoient avec admiration de quoi il étoit composé, & ne cessèrent enfin d'importuner le Missionnaire. Mais lorsqu'il fut prêt à traverser l'armée, un de ses compagnons Chinois le lui ôta du col,

(64) *Fu-ngan-hyen* dans la Carte des Jésuites,

& lui

& lui fit signe de le cacher. Il obéit sans difficulté, quoique tout le monde sût fort bien qu'il étoit Prédicateur de l'Evangile, & que son interprète eut pris soin de lui rendre témoignage sans avoir attendu qu'on l'eût demandé. Dans cette route il vit une quantité innombrable de Villes, de Bourgs, de Villages & des maisons de Campagne. Il ne faisoit presque point un pas sans quelque spectacle de cette nature. Le fruit, la viande, le poisson, la pâtisserie de diverses especes & d'autres sortes de commodités étoient dans une abondance incroyable. Il s'arrêta quelque tems, dans une Hôtellerie, à voir hacher du lard, pour le mêler avec quelques viandes qu'on assaisannoit. De route sa vie, il n'avoit vu nulle part tant d'adresse, de diligence & de propreté. Au long du chemin, il remarqua plusieurs moulins à papier. Ce qui lui parut le plus admirable dans ce Pays, c'est qu'on y élève ces machines sur une demie douzaine de pilliers, & que le moindre ruisseau suffit pour leur donner le mouvement nécessaire au travail ; tandis qu'en Europe on est obligé d'avoir recours à mille instrumens. Le voyage de l'Auteur dura quarante jours ; & dans un si long espace il ne vit pas plus de trois femmes, soit dans les Villes, soit sur la route ou dans les Hôtelleries. En Europe, dit-il, ce récit paroîtra incroyable : mais les Chinois auroient trouvé qu'avoit vu trois femmes, c'étoit en avoir vu trop.

La Ville, ou comme d'autres l'appellent, la Cité de *Fo-ngan*, est fort renommée dans la Province de *Fo-kyen*. Elle avoit beaucoup souffert dans la guerre des Tartares, qui s'en étoient deux fois saisis, & qui s'en étoient vus autant de fois chassés par les Chinois. Enfin les ayant forcés de se soumettre, ils avoient promis, dans la capitulation, de ne maltraiter personne. Mais ils ordonnerent que tous ceux qui portoient les armes fortissent de la Ville un certain jour ; & fondant sur eux, ils en passèrent quatorze mille au fil de l'épée. *Lyu-chung zan*, Général Chinois, homme de courage & d'un sçavoir distingué, se voyant réduit à cette extrémité, prit le parti de s'empoisonner lui-même. Il invita quelques amis à suivre son exemple ; mais ils s'en dispensèrent par diverses excuses. Les Tartares le trouverent mort dans sa chaise de cérémonie, le coude appuyé sur une table. Dans cet état ils lui rendirent toutes sortes de respects, en donnant de grands éloges à sa fidélité, qui lui avoit fait choisir la mort plutôt que de rendre sa Ville à l'Ennemi.

On raconta ici au Millionnaire un exemple remarquable d'orgueil, dans un Mandarin Européen (65). Le Général qu'on vient de nommer partant un jour pour aller combattre les Tartares, accompagné de cet Européen, qui portoit le titre de *Mandarin de la poudre*, prit ses quartiers dans l'Hospice des Dominicains. L'air de grandeur qui éclatoit autour du Mandarin formoit un contraste si singulier avec la pauvreté des Dominicains, que les Infidèles commencèrent à douter s'ils avoient l'Europe pour Patrie commune. Ils résolurent, pour éclaircir ce doute, d'obliger un des Missionnaires de *Fo-ngan* à s'approcher du Mandarin & à lui parler dans un lieu public. Le Pere François Diaz, qui fut choisi dans cette vue, fit deux lieues à pied, pour se rendre dans l'endroit dont on étoit convenu. Il y arriva tout en sueur,

(65) Navarette ne dit pas de quel Ordre étoit ce Mandarin. Mais on peut aisément le deviner, d'autant plus qu'il ne peut pas une occasion de se déchaîner contre le même Ordre.

Tom. V.

Ecc

NAVARETTE.
1658.

Renmé & chef de du Pays.

Adresse des cultivateurs Chinois.

On ne voit point de femmes en public.

Ville de *Fo-ngan*. Son sort pendant la guerre.

Mort volontaire d'un homme de mérite.

Fierté d'un Mandarin Européen.

NAVARETTE.

1658.

Comment il se
justifie.Auteur détecté du
mon: Manila-
Ede.L'Auteur étudia
la langue Chi-
noise.

& se présenta au Mandarin, qui étoit assis pompeusement dans son palanquin, avec un cortège convenable à son rang. Ce Seigneur voyant paroître un homme à pied, seul & dans un habit fort simple, se retira sans arrêter les yeux sur lui. Le Pere Diaz demeura fort déconcerté, au milieu d'un grand nombre de spectateurs, dont quelques-uns même étoient Chrétiens, & s'étoient flaté que leur guide spirituel seroit reçu avec plus de distinction. Lorsqu'on demanda au Mandarin, pourquoi il avoit traité avec tant de hauteur un Européen, il répondit; devois je me lever de ma chaise pour faire des politesses à un homme si mal vêtu ?

Dans une autre occasion, le Général parla peu avantageusement des Dominiquains devant le même Mandarin & un Chinois Catholique. Sa mauvaise humeur venoit de la perte d'une Concubine, qui l'avoit abandonné pour embrasser le Christianisme. Le Mandarin s'apercevant qu'il ne souhaitoit pas de bien aux Religieux de cet Ordre, lui répondit en langue Chinoise : *Sung ta mer ki pa* ; c'est-à-dire, *Faites-les sortir du Royaume, & qu'on n'en parle plus*. Le Général parut frappé de cette réponse. Le Chinois Catholique encore plus surpris, regarda fixement le Mandarin de la poudre. Quelle différence, observe Navarette, entre le traitement que je recevois des Infidèles, & la maniere dont un Européen en traitoit d'autres ? En un mot, ajoute-t'il, *Figulus figulum odit*. Cependant le Mandarin de la poudre eut recours ensuite à lui, pour le prier de lui fournir un domestique chrétien. Dans la suite, s'étant rendu à Rome avec ce domestique, qu'il y fit passer pour un habile Medecin, il lui défendit de mettre le pied au Couvent de la Minerve. Aussi le Général des Dominiquains ne manqua-t'il point d'en écrire à la Chine.

L'Auteur avoit reçu ordre, apparemment de ses Supérieurs, d'étudier soigneusement les caracteres Chinois. Cette commission lui parut si difficile, qu'il ne commença qu'avec une extrême répugnance. Cependant peu de mois après, il conçut une vive passion pour ce qui lui avoit causé tant de dégoût. Dans l'espace de deux ans qu'il passa dans la Province de Fo kyen, il parvint à pouvoir entendre les confessions, prêcher facilement, lire les livres, & discourir même sur les matieres de Religion.

§. II.

Voyage de l'Auteur à Kin-wha-fu dans la Province de Chekyang, & de-là jusqu'à Peking.

Nombre & be-
soins des Mis-
sionnaires.

Les Missionnaires Dominiquains étoient alors au nombre de neuf. Leurs besoins étoient devenus fort pressans, lorsqu'au mois de Septembre ils reçurent avis qu'il leur étoit arrivé de l'argent de Manille. Mais ce secours, après avoir échappé aux dangers de la mer, fut enlevé sur la riviere par des voleurs de terre, à l'exception de cent pieces de huit qu'un Chinois eut l'habileté de cacher.

Navarette est
envoyé dans la
Province de Che-
kyang.

Dans le cours du mois de Novembre, Jean Poianko, Dominiquain de la Mission de Che-kyang, devant partir pour se rendre à Manille, Navarette reçut ordre d'aller remplir sa place dans cette Province. Comme il entendoit

fort bien la langue, & qu'il avoit en le tems de laisser croître sa harbe, ce voyage lui fut beaucoup plus facile que les premiers. Cependant il ne le fit pas sans allarmes, parce qu'il s'étoit chargé d'une provision de vin pour la Messe, & de la moitié de l'argent qui avoit échappé aux voleurs. Il se fit accompagner de deux Chrétiens & d'un Infidelle, tous trois Paisans de l'intérieur des terres, & gens d'un excellent naturel. Le second jour il arriva au pied de la plus haute Montagne qu'il eut jamais vüe. Il eut besoin d'onze jours pour la passer, & pouf en traverser plusieurs autres.

A chaque lieu, ou chaque demie lieu, il trouva des lieux de repos, extrêmement propres & commodes. Dans toutes les parties de la Chine, on a ménagé des commodités de cette espece pour les voyageurs. Tous les chemins d'ailleurs sont excellens. Navarette remarqua aussi quantité de Temples, quelques-uns sur des montagnes fort hautes, dont la pente est si escarpée, que la vue seule a quelque chose d'effrayant. Les unes se terminent par de profondes vallées. D'autres croisent les grands chemins. A l'entrée des dernières, on offre aux passans du *Cha* ou du thé, pour se rafraichir. Dans d'autres lieux, l'Auteur trouva de petites maisons, habitées par des Bonzes, avec leurs Pagodes, & des provisions de la même liqueur, qu'ils présentent aux passans avec beaucoup de politesse & de modestie. Ils paroissent charmés de recevoir ce qu'on leur offre, & leurs remerciemens sont accompagnés d'une profonde révérence. Si on ne leur donne rien, ils demeurent immobiles. Navarette confesse qu'il ne leur fit jamais aucun présent; mais il remet l'explication de cette conduite dans un autre lieu.

En arrivant aux bords de la Province de Che-kyang, il trouva dans l'intervalle de deux vastes Rocs une porte gardée par des soldats, qui avoient leurs quartiers entre cette porte & une autre porte suivante. Ils le traiterent avec du *Cha*, & dirent civilement à ses guides; " sans doute que cet honnête Etranger a des ordres pour passer cette Frontiere. Le Chinois Infidelle qui accompagnoit Navarette se hâta de répondre: " Il a été fouillé, Messieurs; en voyez ci les certificats. C'est assez, c'est assez, reprirent les soldats; quoiqu'au fond, remarque l'Auteur, je n'eusse été fouillé nulle part. On verra dans un autre lieu, continue-t-il, comment des Chrétiens se conduisirent à la même occasion. Il observa curieusement ce passage, & d'autres défilés de la même nature qu'il rencontra dans ses voyages. Ils ont, dit-il, si peu de largeur, que deux personnes n'y passeroient pas de front. Une poignée de monde les défendrait contre une armée, & sans autres armes que des bâtons.

Il gagna bien-tôt une autre passage, assez semblable au premier, mais défendu par une garde beaucoup plus nombreuse. On lui fit de grandes révérences, sans l'importuner par la moindre question. Une femme passant pour se rendre dans un Temple, situé assez près de là sur une Montagne, fut saluée gravement par les soldats, qui se leverent à son approche. Elle leur tendit modestement cette politesse. Navarette admira ces usages entre des Infidelles, lorsqu'on voit regner tant d'impudence dans les Pays Chrétiens. Il y a, dit-il, de quoi nous étonner & nous confondre. Pendant cette route, il vit une femme dans une Hôtellerie; mais ce fut, dit-il, la première & la dernière; car il n'en vit qu'une, quoiqu'il eut couché dans un grand nombre des mêmes

NAVARETTE.
1638.

Ses observations
sur la route.

Voyager bien
gardé & déhar-
cisé à force.

Politesse des
Chinois.

NAVARETTE.

1658.

Ville de Kin-wha.

Différend de deux Missionnaires.

L'Auteur compose des Livres.

Perfection contre les Millionnaires.

Occasion de la persécution.

Refroidissement des Chrétiens Chinois.

lieux. Enfin, il arriva dans une Ville nommée *Kin-wha* (66), c'est-à-dire, fleur d'or, qui tire ce nom d'une abondance de fleurs jaunes, qui croissent sur une montagne voisine. Il y trouva peu de nouveaux Chrétiens, parce qu'il n'y avoit pas plus d'un an que cette Eglise avoit pris naissance. Dans un différend qu'il eut ensuite à Canton, le Pere Faber, Jésuite, lui demanda combien de Profélytes il avoit fait dans cette Ville. Navarette répondit qu'il n'avoit point été envoyé pour convertir, mais pour prêcher; & retournant le reproche, il lui dit qu'on sçavoit assez qu'à *Schang-hay* (67) il n'y avoit que trois Lettrés qui méritaient proprement le nom de Chrétiens; & que de deux mille qui avoient été baptisés à *Jang-cheu* (68), le Pere Pachuo même avoit avoué qu'on n'en voyoit que sept ou huit qui fréquentaient l'Eglise.

Quelque tems après, l'Auteur se rendit dans un Village, où, pendant plusieurs mois, il fit son occupation de composer quelques livres utiles. Etant retourné ensuite à *Kin-wha*, son Catechiste, qui avoit fait de bonnes études, l'aida beaucoup à les traduire. Quelques secours d'argent qu'il reçut en 1654 l'avoient mis en état de commencer l'impression de son Catechisme, lorsqu'on reçut avis de la Cour que l'Ennemi des Millionnaires (69) avoit présenté un Mémoire contre le Pere (70) Adam & la Religion chrétienne. Navarette en rapporte l'occasion :

Le Pere Adam avoit été nommé Président du College des Mathématiciens, dont l'office est de composer tous les ans l'Almanach. C'est parce petit ouvrage que tout l'Empire se gouverne, dans les matieres politiques comme dans celles de religion. Les jours heureux ou malheureux y sont distingués pour toutes les actions qu'on peut entreprendre; mais l'Auteur remarque que sur cet article plusieurs personnes justifioient le Pere Adam. Quelques années auparavant il étoit mort un Prince, & la Cour des Mathématiciens avoit reçu ordre d'assigner un tems & une heure convenable pour ses funérailles. Ce tems & cette heure avoient été réglés; mais on n'en avoit pas goûté la disposition, ou, comme d'autres le prétendoient, elle avoit été altérée par le Président de la Cour des Rites, à l'autorité duquel le Tribunal des Mathématiques est subordonné. Peu de tems après, la mort enleva la mere du Prince. Ensuite l'Empereur mourut lui-même. Les Chinois, dont la superstition est extrême, attribuerent ces deux morts au mauvais reglement qu'on avoit fait pour les funérailles du Prince. Telle fut uniquement la cause de la persécution, qui fut accompagnée, dit l'Auteur, de blasphèmes contre Dieu & sa Sainte Mere.

A cette nouvelle, les nouveaux Chrétiens se refroidirent pour la Religion, & commencerent à fuir les Eglises & les Millionnaires. Ils n'ont pas le courage des Japonais & de quelques autres Nations. Un Habitant de *Kin-wha*, honnête homme, quoiqu'Athée, dit à Navarette qu'il devoit s'attendre dans

(66) *Kin-hoa* dans l'Original. C'est l'orthographe Portugaise. La Carte des Jésuites met *Kin-wag-su*. La latitude de cette Ville est de vingt-neuf degrés dix minutes & quarante-huit secondes. Sa longitude de trois degrés vingt-deux minutes & vingt-sept secondes : toutes deux par observations.

(67) *Xang-hai* dans l'Original.

(68) On verra là-dessus d'autres détails.

(69) Mandarin, nommé *Jong-quang-lyen*.

(70) Adam Schaal, ou Scalliger, le même dont on a déjà parlé & qui jouissoit depuis long-tems des honneurs de la Cour & de la confiance de l'Empereur.

quarante jours à quelque nouvel ordre, mais qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de s'y préparer avec courage. En effet on apprit bien-tôt que pendant le jugement de cette affaire, le Pere Adam étoit retenu en prison, & que trois autres Jésuites, qui se trouvoient alors à la Cour, étoient menacés du même sort. Quarante jours après, il parut un troisième Edit Impérial, portant ordre que tous les Missionnaires fussent conduits à la Cour. Le Magistrat de *Lan-ki* (71), Ville à six lieues de *Kin-cha*, en descendant la Rivière, fit arrêter deux Dominicains qui s'y trouvoient, & les renferma étroitement. Cet ordre fut exécuté pendant la nuit, avec beaucoup de bruit & de tumulte, par cinquante Cavaliers & plusieurs Soldats. On assura Navarette qu'il ne seroit pas plus ménagé; mais la seule inquiétude fut pour les Saintes Images & les ustensiles Ecclesiastiques qu'il laissoit derrière lui.

Un peu avant la pointe du jour, la tranquillité qu'il vit regner parmi le Peuple lui fit hazarder de se rendre à l'Eglise & d'y célébrer la Messe. Son honnête Athée lui conseillant de se présenter au premier Magistrat Civil, qu'il nomme *Corregidor*, il composa un Mémoire pour sa justification, & se rendit avec l'Athée chez ce Mandarin, qui le reçut favorablement & le renvoya libre, en l'exhortant à mener une vie tranquille dans sa maison, & lui promettant de le faire sortir en sûreté des Etats de l'Empereur; car il ne lui dissimula point que le dessein de Sa Majesté Impériale étoit de bannir tous les Missionnaires de la Chine. L'Athée lui conseilla aussi de présenter un second Mémoire au même Magistrat, pour lui faire connoître que n'ayant point d'argent pour les nécessités d'une longue route, il avoit besoin qu'on lui permit de vendre ses meubles. Cette grace lui fut accordée. Il vendit sa provision de bled & de riz. Mais il donna libéralement ses autres biens. A l'égard des ornemens de l'Eglise, il les mit en dépôt chez un Chrétien, qui demeurait dans un Village voisin.

Après la Fête de la nouvelle année, un jour, au matin, que le Pere Navarette s'occupoit à mettre en ordre quelques petits présens qu'il vouloit envoyer au *Corregidor*, il vit entrer brusquement ce Magistrat dans sa maison, avec une troupe d'Officiers & de Soldats. Il prit le parti d'aller au-devant de lui, & de lui dire, en lui montrant ses présens, qu'il se dispoisoit à les lui envoyer. Le *Corregidor* les examina, parut les goûter, & donna ordre qu'ils fussent gardés. Leur valeur ne montoit pas à plus de deux pièces de huit. Mais les bontés que ce Magistrat avoit eues pour le Pere, & celles qu'il ne cessa pas de lui marquer, meritoient d'être beaucoup mieux récompensées. Quoiqu'il eût vu plus d'une fois l'Eglise, il ne fit là-dessus aucune question; mais après avoir déclaré au Missionnaire les ordres de Sa Majesté Impériale, il le remit entre les mains du Chef de ce quartier, & toutes ses recherches se bornèrent à s'informer s'il y avoit quelque Européen dans la même maison. Ses Officiers se déchaînèrent aussi-tôt, comme autant de Tigres furieux, pour le saisir de tout ce qui pourroit se présenter. Mais ils ne trouverent qu'un Bréviaire, un Livre d'alphabet, les Méditations de St. Augustin, & quelques autres bagatelles, dont il eut qu'ils s'embarrasseroient peu. Le Chef du quartier, qui étoit fort honnête homme, ferma pendant la nuit la porte de son

NAVARETTE.
1648.
Missionnaires
emprisonnés.

Embarras & empêche-
ment de l'Au-
teur.

On vient l'arrê-
ter dans la
maison.

Traitement fa-
vorable qu'il re-
çoit.

(71) Au Nord-Ouest. Cette Ville est *Hyen*, ou du troisième rang.

NAVARETTE.
1638.

Prisonnier en dehors, sans étendre ses soins sur une porte de derrière, qu'il connoissoit à sa maison. Il lui dit même : mon Pere, je sçais que vous ne vous enfuirez pas ; mais je prends cette précaution, afin que les pailans s'aperçoivent que j'exécute les ordres que j'ai reçus. Ensuite il le conduisit devant le Juge supérieur, qui lui accorda une Barque pour se rendre à la capitale. Navarette est persuadé que de tous les Missionnaires, il fut le plus ménagé dans les circonstances de sa prison ; mais il regarde cette indulgence comme l'effet de ses péchés, qui empêchèrent le Ciel de lui laisser souffrir, comme aux autres, quelque chose pour son saint nom.

Ses observations
sur les Villes de
Kin-wha & de
Li-ki.

Avant de quitter Kin-wha, il remarque que cette Ville avoit coûté cher aux Tartares. Aussi leur ressentiment s'exerça-t-il d'une manière barbare. *Ma-tye-to*, leur Général, promit d'épargner les Habitans ; mais lorsque la Place se fut rendue, il fit assembler tous les Citoyens ; & sur un signe qu'il donna lui-même à ses gens, il y en eut quarante mille de massacrés. Ce Général, qui étoit naturellement cruel, fut condamné à mort quelques années après. La Ville reçut des augmentations considérables entre les mains des Tartares. Cependant elle payoit, du tems de l'Auteur, cinquante mille ducats de taxe annuelle. Celle de *Li-ki* s'étant rendue sans tirer l'épée, fut heureusement épargnée. Son commerce est si florissant, que les Droits Impériaux y montent chaque année à soixante mille ducats. C'est dans cette Ville que se fait la meilleure liqueur de la Chine. Elle est composée de riz, & si excellente, qu'elle ne permet pas de regretter le vin de l'Europe. Les jambons & le lard de *Li-ki* passent aussi pour les meilleurs de l'Empire, & n'ont rien d'inférieur aux plus fins jambons d'Espagne. Le prix en est fixé. Une livre, qui contient vingt onces, ne coûte pas plus d'un sou ; & la livre du meilleur vin n'est pas plus chère. Si quelquefois elle augmente, cette différence est toujours fort légère.

L'Auteur est
conduit à Pe-
tang.

Aussi-tôt que la Barque fut prête, l'Officier qui avoit été nommé pour servir de Conducteur au Missionnaire commença par chercher les moyens de tirer de lui quelque somme d'argent. Navarette s'apercevant que ce personnage lui seroit fort importun sur la route, envoya prier le Secrétaire du Gouverneur, en lui faisant offrir deux reaux d'argent (72), de lui donner un autre Guide, plus honnête & plus tranquille. Le Secrétaire reçut le présent, & répondit au Porteur : Votre Maître a l'œil pénétrant ; mais puisqu'il connoit si bien cet homme, je vais lui en donner un dont il sera content.

Comment il est
traité sur la route.

Le premier jour de sa route l'Auteur vit une chasse fort agréable, aux corbeaux de mer (73). Il passa trois nuits dans la barque, exposé le matin à la gelée blanche, qui tomboit sur lui, car le reme étoit fort rude. Ses deux compagnons l'ayant rejoint, ils arrivèrent ensemble dans la capitale (74) de Che-kyang le 27 de Février. Le lendemain ils furent confiés aux verroux d'une prison. Pendant huit jours l'Auteur coucha sous un lit, où deux personnes reposoient. Il dormit assez bien dans cette situation, avec une couverture sous lui, & une dessus.

Le 21 d'Avril il partit pour la Ville Impériale avec ses compagnons. Quoi-

(72) C'est un schelling d'Angleterre.

des Cormorans ou des Barnacles.

(73) Le Traducteur Anglois les prend pour

(74) C'est Hang-chou-fu.

qu'on leur eût fourni une Barque pour le voyage, elle étoit si mauvaise, qu'ils furent obligés de s'en procurer une meilleure en payant. On leur donna ainsi une escorte de Gens de guerre, qui marchèrent sans cesse à la suite de leur Barque, & qui étoient relevés par intervalle. Ces honnêtes Soldats se conduisirent comme des Chrétiens. Loin de s'échapper à la moindre incivilité contre les Etrangers, ils les assistèrent quelquefois dans le besoin.

Le convoi s'arrêta cinq jours à *Su-cheu* (75), où l'on avoit rassemblé cinq Jésuites qui devoient s'y joindre, pour faire la même route. Ils s'avancèrent à la voile jusqu'à la *Rivière rouge* (76), qui les effraya par sa couleur & par la violence de ses flots. En quittant cette rivière, ils rencontrèrent deux autres Jésuites. La multitude de Barques, grandes & petites, leur parut innombrable. Ils avoient quelquefois peine à les traverser, sur tout près d'une douane, où la rivière en étoit couverte dans une fort grande étendue. Cette douane étoit gouvernée par deux Officiers Tartares, qui ne tiroient pas, des passans, moins de cinq cens ducats par jour. Les Prisonniers firent ensuite deux cens lieues par terre, dans des chariots, parce que le canal manquoit d'eau. Celle qu'ils buvoient étoit chaude; mais ils en trouvoient de fraîche à chaque demie lieue, avec une grande abondance d'excellensabricots. Huit ou dix ans ne leur cotoient qu'un demi sol. Le Pere Dominique Coronado leur fit dire, de *Si-ning*, qu'il avoit acheté trois boisseaux de froment pour la moitié d'une pièce de luit, & un faisan pour deux liards. Pour eux ils crurent acheter un gros poulet gras à fort bon marché en le payant trois sous, quoiqu'ils eussent pu l'avoir à moins. L'Auteur parle avec admiration de la quantité de monde qu'il remarqua sur la route, les uns montés sur des mules ou sur des ânes, les autres en litières & en palanquins. Comme on reconnoissoit les Missionnaires à leur barbe, il se trouvoit de charitables passans, qui les assistoient, pour les consoler, que leur affaire étoit accommodée. D'autres leur disoient au contraire qu'elle étoit en fort mauvais termes; & c'étoit l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes.

Ils arrivèrent à *Pe-king* le 29 de Juin. On leur permit de dîner dans l'Hospice des Jésuites. Par degrés tous les Missionnaires qui étoient répandus dans les autres Provinces, se rassemblèrent dans la Ville Impériale au nombre de 25, sans y comprendre quatre Jésuites qui y faisoient leur résidence, cinq Dominiquains, qui s'étoient cachés dans la Province de *Fo-kyen*; & un autre, qui ne voyant aucune apparence de pouvoir se cacher à *Suen-cheu*, où il avoit fondé une nouvelle Eglise, partit pour *Manille* dans un Vaisseau Hollandois.

Après avoir passé trois mois à *Pe-king*, ils en sortirent le 13 de Septembre, pour être conduits à *Macao*, où ils furent tous bannis, à l'exception des quatre Jésuites, qui continuèrent de demeurer dans la Ville Impériale. Entre plusieurs bruits qui se répandirent sans fondement, on publia que les Bonzes avoient recueilli plusieurs milliers de ducats, pour suborner les membres de la Cour des Rites contre les Missionnaires; mais cette imputation avoit d'autant moins de vraisemblance, qu'ils étoient alors en butte eux-mêmes à la persécution, & que s'ils avoient pensé à corrompre quelqu'un, c'étoit pour leur propre conservation, plutôt que pour la ruine d'autrui.

(75) *Su-cheu-fu*, dans la Province de *Kiang-nang*. L'Original porte *Zu-cheu*.

(76) Ce doit être la Rivière jaune, dont on a parlé dans les Relations précédentes.

NAVARETTE.
1658.
Civilité de l'É-
crite.

Cinq Jésuites
se joignent à
l'Auteur.

Abondance de
provisions dans
le Pays.

Arrivée des Mis-
sionnaires à *Pe-
king*.

Ils sont exilés
à *Macao*.

Four bruits qui
se répandirent à
cette occasion.

NAVALETTE.
1658.

On prétendit encore, avec aussi peu de vérité, que tandis qu'on signoit la Sentence de mort contre les Millionnaires, une boule de feu étoit tombée sur le Palais, & l'avoit fort endommagé, &c; histoire fautive jusques dans ses fondemens, puisqu'il n'y eut aucune Sentence de cette nature. Le Jugement que la Cour des Rites avoit porté contre eux fut annullé par les quatre Gouverneurs, qui se déclarerent pour le bannissement. A la vérité le Pere Adam avoit été condamné d'abord à être coupé en pièces. Mais cette Sentence fut réduite à le faire écarteler; & celle-ci fut rejetée par le pouvoir supérieur, qui n'approuva pas même la dernière, par laquelle tous les Millionnaires devoient être bannis en Tartarie. Il est vrai qu'on vit paroître une comète plusieurs jours avant la persécution; mais elle parut en Europe dans le même tems. Mon opinion, dit Navarrete, & celle du Pere Loveli, Millionnaire Jésuite, est que le Christianisme n'a point encore fait assez de progrès à la Chine pour intéresser le Ciel à le défendre par des miracles (77).

Opinion de Navarrete & du Pere Loveli.

Mort du Pere Adam.

Les Bannis arrivent à Canton. Ordres qu'ils y reçoivent.

Le Gouverneur leur fait une grosse aumône.

Mémoire présenté en faveur des Millionnaires.

On avoit retenu les quatre Jésuites à Pe-kin, parce qu'ils avoient mangé du pain de l'Empereur. Le Pere Adam, qui étoit perclus de tous ses membres, mourut (78) peu de tems après. Les trois autres demeurèrent fort étroitement renfermés pendant dix ans. Ceux qui étoient partis pour Macao employèrent six mois & douze jours à s'y rendre. L'hiver fut si rude, qu'ils eurent beaucoup à souffrir dans leurs Barques. En arrivant à Canton (79) ils furent conduits devant le Gouverneur, qu'ils trouverent assis dans son fauteuil, avec plus de Majesté & de pompe qu'aucun Souverain de l'Europe. Ce Seigneur leur déclara que les ordres de l'Empereur l'obligeoient de les faire passer à Macao; mais que l'Empire ayant alors quelque différend avec cette Ville, ils ne partiroient point de Canton avant que cette affaire fût terminée. Ils furent menés dans une maison qui avoit servi d'Eglise aux Jésuites. Comme il étoit nuit à leur arrivée, ils eurent beaucoup de peine à retrouver leur bagage, & à s'arranger pour prendre un peu de repos; car on ne leur avoit préparé ni lit ni chandelle, ni un morceau à manger, ni même une goutte d'eau pour se rafraîchir.

Ils passèrent quelques jours fort mal à leur aise; cependant le Gouverneur leur fit porter en deux fois la valeur de deux cens cinquante ducats en argent; aumône fort noble, & qui venoit fort à propos. Mais qui se feroit attendu remarquer l'Auteur, à tant de générosité de la part d'un Payen? Avec ce secours les Millionnaires se firent accommoder quelques petites cellules, dans lesquelles ils vécurent assez tranquillement. La querelle des Chinois avec Macao exposa cette Ville à de grands dangers; ils se propoisoient de la détruire, & de transporter tous les Habitans à Canton.

Pendant que les Millionnaires étoient partagés entre la crainte & l'espérance, on reçut, au mois d'Octobre 1669, des ordres de la Cour Impériale qui les concernoient. Ceux qui étoient restés à Pe-king avoient vu l'Empereur. Ils avoient trouvé le moyen d'engager quelques Seigneurs & quelques

(77) Malgré cela, le Pere le Comte dans ses Mémoires (p. 169.) & le Pere du Halde (Tom. I.) ne font pas difficulté de rapporter à cette occasion des tremblemens de terre, des feux célestes & d'autres prodiges.

(78) Il mourut en 1666, âgé de 77 ans.

(79) Suivant le Pere du Halde, les Bannis étoient au nombre de vingt-cinq, trois Dominiquains, un Franciscain & vingt-un Jésuites. Il rapporte aussi leurs noms.

Conseillers

Conseillers à présenter en leur faveur un Memoire, qui portoit que le Pere Adam avoit été accusé mal à propos dans l'affaire des Mathematicques ; que les Chrétiens étoient d'honnêtes gens ; que depuis leur arrivée dans l'Empire ils n'y avoient causé aucun trouble ; qu'il ne falloit craindre d'eux aucune révolte, & que ceux qui avoient été bannis à Macao pouvoient être ramenés prisonniers dans la Ville Impériale.

Le but de cette Requête étoit d'obtenir pour eux la liberté de demeurer dans le Royaume ; & lorsqu'ils seroient retournés à Pe-king, on se proposoit de représenter que la plupart étant fort vieux, & quelques-uns infirmes, on pouvoit leur permettre de retourner dans leurs Eglises pour y mourir. Les trois Jésuites avoient déjà témoigné par leurs Lettres qu'ils comptoient sur le succès de leurs sollicitations. Mais Navarette & le Pere Georges n'étoient pas de la même opinion. La réponse de l'Empereur avoit été dans ces termes : *„ Jang-quang-sieu merite la mort. Mais, en consideration de sa vieillesse, fais- „ sant usage de notre magnanimité & de notre bonté, nous lui pardonnons „ pour le présent, & nous remettons aussi à sa femme & à ses enfans la peine du „ bannissement (80). Il est inutile de ramener à la Cour les vingt-cinq qui „ ont été bannis à Macao. Pour ce qui regarde la Loi du Seigneur du Ciel, „ le Pere Verbiest & les deux autres peuvent la suivre, comme ils ont fait jus- „ qu'à présent. J'apprehende de leur accorder d'autres grâces, sur tout celle „ de rebâtir leurs Eglises dans cette Province, ou dans les autres, & de „ prêcher la même Loi comme auparavant. Qu'on leur fasse sçavoir qu'il leur „ est défendu de prêcher (81).*

NAVARETTE.
1669.

Ce qu'ils se pro-
posoient.

Sentence de
l'Empereur.

§. III.

Passage de l'Auteur à Macao. Ambassade Portugaise à la Cour Impériale.

APRÈS cette explication de l'autorité souveraine, les Missionnaires déliberèrent s'ils devoient se rendre à Macao, ou demeurer à Canton. La plupart étoient d'avis de partir ; car ils en avoient la liberté. D'autres jugerent à propos de demeurer, pour se trouver plus à portée de retourner dans leurs Eglises s'ils en obtenoient la permission (82). Mais l'Auteur prit la résolution de repasser à Macao. Le 12 de Décembre, jour qu'il avoit fixé pour son départ, il sortit sans affectation, sous prétexte de rendre visite à l'Ambassadeur Portugais. S'étant rendu chez un Marchand Chinois, attaché au Christianisme, mais d'une richesse médiocre, il se mit avec lui, le lendemain avant la pointe du jour, dans une Barque de passage qui les rendit vers midi à dix lieues de Canton. Ils s'y arrêterent le reste du jour & la nuit suivante, dans un Village, où ils ne se trouverent pas fort à leur aise. Le tems étoit très-froid, & de leur chambre ils voyoient en dix-sept endroits les étoiles au travers des murs. Tout le Pais étant coupé par des lacs & des rivières, il est rare qu'on y manque de Barques. Ils en trouverent une fort grande, mais remplie de monde ; ce qui ne plut pas beaucoup au Missionnaire. Cependant le Pa-

Navarette se dé-
termine à quitter
Canton.

Incommodité
de son voyage.

(80) Lorsqu'un Chinois est condamné à mort, sa femme & ses enfans sont bannis.

Tome V.

(81) Navarette, *ubi sup.* p. 248. & suiv.

(82) Ils furent rétablis en 1671.

NAVARETTE.
1669.

Il arrive à
Hyang-schan-
ngan.

Alarmes que
les Soldats lui
causent.

Hardiesse de son
Général

Autres embarras.

Châtiement de Na-
varette.

Pénis qu'il court
en passant un
bras de mer.

tron, ou le Commandant s'empresça de le venir recevoir, le logea dans sa propre cabane, & lui marqua beaucoup de considération.

Quelques obstacles qui se présenterent sur la route ne les empêchèrent point d'arriver heureusement à *Hyang-Schan-ngan*, Capitale de l'Isle, où est située Macao. Navarette rencontra un grand nombre de Soldats, au travers desquels il ne passa pas sans crainte, parce qu'ils le regardèrent fort curieusement jusqu'à la porte de son hôtellerie. Le jour suivant, il ne put se mettre en marche faute de *Sedan*, ou de Palanquin; & ce contre-tems fut un bonheur pour lui, car il n'auroit pu éviéer la rencontre d'un Mandarin qui étoit chargé de veiller sur Macao, & qui s'y rendir le même jour avec cent *Sedans* & quelques chevaux. Le lendemain, il partit par terre; mais comme il étoit aisé de le reconnoître dans cette Isle, ses allarmes furent d'autant plus vives, que la communication étoit alors interrompue avec Macao. Le Marchand Chinois, qui n'avoit pas cessé de l'accompagner, étoit un homme hardi, que rien n'étoit capable d'étonner. Vers le milieu de la route, ils trouverent dans quelques maisons une Compagnie de Soldats; ce qui n'empêcha point le Chinois de se reposer vis-à-vis d'eux. Les Porteurs de Navarette s'étant arrêtés à son exemple, le timide Missionnaire trembla beaucoup de cette aventure; mais personne n'eut la curiosité de visiter son Palanquin. Ils prirent quelques rafraichissemens dans un autre lieu, où l'on traitoit les passans. Mais Navarette ne sortit point de sa voiture, parce qu'il se souvenoit que l'année précédente le Pere Intorcetta avoit été reconnu dans le même endroit, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au même accident.

Ils gagnèrent de-là un Village, où ils furent obligés de s'arrêter deux jours pour attendre l'occasion de passer à Macao. La frayeur du Missionnaire fut si vive dans cet intervalle, qu'à peine fut-il capable de manger & de dormir. On le mit dans une grange à foin pour le garantir des Soldats; & sa consternation fut égale au danger. Enfin l'impatience de se voir délivré de cette contrainte, lui fit faire deux lieues pendant la nuit, pour gagner un autre Village où il se promettoit plus de commodités. Il en trouva la porte fermée. On le fit attendre deux heures pour les ouvrir. Dans l'intervalle il découvrit de la lumière dans une petite maison extérieure, où, souffrant beaucoup de la chaleur & de la fatigue, il demanda de l'eau pour se rafraichir. Il en but près d'une pinte, dont il s'étonne de n'avoir pas été fort incommodé. La crainte des Tygres étoit un autre sujet d'inquiétude. Etant entré dans le Village, il y logea un *Sedan* bien fermé, dans lequel il se rendit au rivage par des chemins détournés. Il ne lui restoit pas plus d'une demie lieue par mer jusqu'à Macao. Il entendoit même les cloches de la Ville; mais tous les environs étoient si remplis de Soldats, que desespérant de pouvoir passer, il prit le parti de retourner dans son grenier à foin. Le Marchand Chinois avoit loué une Barque le jour d'auparavant. Mais les Bateliers ayant retardé d'un demi jour, Navarette se persuada qu'il n'y avoit point de fond à faire sur leur parole, malgré les représentations du Marchand, qui ne se décourageoit de rien. La Barque parut néanmoins dans le cours de l'après midi, & les deux Voyageurs y entreprirent au commencement de la nuit. Leurs Rameurs faisoient aussi peu de bruit qu'il étoit possible, passèrent devant les Soldats, qui faisoient la garde au long du rivage. Le vent, qui vint à la traversé, leur causa quelque frayeur;

sans compter que leur petite Barque commença si vite à faire eau, qu'ils n'eurent pas peu de peine à l'arrêter. Cependant ils prirent terre à neuf heures de la même nuit, devant la porte du Capitaine général; & ne voulant point causer du trouble au Couvent, Navarette alla descendre à la maison d'un ami, qui fut fort surpris de le voir. C'étoit le 18 de Décembre, jour de la mort du Frere Reges, fameux Procureur d'un Monastere de Macao, à qui l'Auteur reproche d'y avoir causé beaucoup de trouble & de désordre (83).

Quoique les Mandarins de la côte aient fermé depuis peu les yeux, par des vûes d'intérêt, sur les Chinois qui vont exercer le Commerce dans les Pais étrangers, il est certain que les anciennes Loix de l'Empire leur défendent de recevoir des Etrangers dans leurs Ports, & de faire avec eux le moindre commerce. De-là vient que les Portugais en arrivant dans ces mers, n'y trouverent point de retraite sûre, ni la moindre apparence de pouvoir s'en procurer une. Ils passerent quelques années dans l'île de *Schan-chuang* (84), où St. François Xavier finit le cours de sa vie Apostolique. Ils se présentoient quelquefois dans la Province de Fo-kyen, quelquefois à Ning-po dans la Province de Che-kyang, d'où ils furent chassés deux fois, après avoir été fort maltraités la seconde. Ils renterent, mais sans succès, de s'établir dans l'île où Macao est aujourd'hui située. Ils y retournerent; & les Mandarins de Canton ayant donné avis de leur obstination à la Cour Impériale, l'Empereur consentit enfin qu'ils y demeurassent tranquilles, en payant le tribut & les droits ordinaires, pour leurs marchandises.

Cette Place est une péninsule, où un petit espace de terre qui est détaché de l'île, & qui n'a pas plus d'une lieue de circonference. Dans une si petite étendue on trouve des montagnes & des vallées; mais qui ne sont composées que de rochers & de sables. La Ville contient cinq Monasteres, trois Eglises Paroissiales, la maison & l'Eglise de la *Misericorde*, ou de la *Merci*; l'Hôpital de St. Lazare, le Seminaire des Jesuites, un grand Fort & sept petits. Le plan est mal entendu, parce que la Ville ne s'est pas formée tout d'un coup. Elle est parvenue dans la suite à la dignité de Ville Episcopale. Le Commerce du Japon & de Manille ont extrêmement servi à l'enrichir. Cependant, pour employer l'expression de Navarette, Manille l'emporte autant sur elle, que Madrid sur *Vallecas* (85); ajoutez, dit l'Auteur, que le peuple est libre à Manille, & que les Habitans de Macao sont autant d'esclaves. D'ailleurs la ruie du Commerce au Japon commença bien-tôt celle de Macao; & l'interruption du Commerce de Manille acheva de la faire tomber presque entièrement. Navarette en apporte pour preuve les besoins qu'elle a soufferts. Des Monasteres, qui peu d'années auparavant fournissoient à la subsistance de vingt-quatre Religieux, étoient à peine capables, de son tems, d'en faire subsister trois.

La Ville de Macao a toujours payé aux Chinois une rente ou un tribut pour le terrain des maisons & des Eglises, & pour le mouillage des Vaisseaux. Lorsque les Habitans ont quelque intérêt à démêler avec le Mandarin, qui fait sa résidence à une lieue de la Ville, ils se rendent chez lui en corps, avec des baguettes à la main, & lui expliquent leur demande à genoux. Ce Magistrat

NAVARETTE.
t. 669.
Rapport à Ma-
cao.

Origine de cette
Ville d'origine.

Sa situation &
ce qu'elle con-
tient.

Esclavage des
Portugais de
Macao.

Tribut qu'ils
payent.
Leurs humilia-
tions.

(83) Navarette, p. 252. & suiv.

(84) *Xan-chuang* dans l'Original.

(85) La différence, suivant les Auteurs du

Recueil, est à peu près la même qu'entre Lon-
dres & le Bourg de Hammerwich.

NAVARETTE.

1669.

Mur bâti pour
les tenir comme
prisonniers.

leur répond par écrit, & s'exprime dans ces termes : » Cette Nation barbare » & brutale me fait telle demande. Je l'accorde, ou je la refuse.

Depuis que les Tartares ont forcé les Habitans des côtes de se retirer dans l'intérieur des terres, pour arrêter les entreprises des Chinois de Kabelle (86), ils ont commencé à traiter Macao avec rigueur. Un mur, qu'ils ont bâti depuis plusieurs années à un quart de lieue de cette Ville, traverse la langue de terre qui joint la péninsule à l'Isle. Il est ouvert, au centre, par une porte, sur laquelle ils ont élevé une tour, où ils entretiennent une garde continuelle, pour empêcher la communication entre les Habitans de Macao & les Chinois. On accorde quelquefois la liberté aux dernières ; mais les Portugais n'ont jamais eu celle de pénétrer dans le Pais. La porte du mur étoit même fermée dans ces derniers tems. Elle fut ensuite ouverte, mais une fois seulement en cinq jours, pour donner aux Portugais le moyen d'acheter des provisions. Bien-tôt l'ouverture fut réduite à deux jours par mois. Les Habitans riches, qui étoient en petit nombre, achetoient alors des provisions pour quinze jours, tandis que les pauvres mouraient quelquefois de faim. L'ordre revint d'ouvrir une fois tous les cinq jours ; & les Chinois, de qui les Habitans achètent leurs nécessités, y mettent un prix arbitraire.

Proposé d'un de
les chasser.Elle est rejetée
par le Gouverne-
ment.On veut les faire
changer d'habitation.

Un jour les deux Conseils des Cérémonies & de la Guerre représentèrent, dans un Mémoire, qu'il étoit convenable aux intérêts de l'Empire de les renvoyer dans leur Pays. Le Gouvernement répondit au nom de l'Empereur qu'après leur avoir accordé si long-tems la liberté de vivre à Macao, il ne convenoit point de les chasser ; mais qu'il falloit les transporter dans la Capitale de la Province, d'autant plus que les Sujets mêmes de l'Empire avoient reçu ordre de quitter les Côtes pour se retirer dans les terres. Cette affaire fit naître de grands débats & beaucoup de confusion. Les Mandarins, qui tirent de grands avantages du séjour des Portugais à Macao, ne souhaitoient point qu'ils changeassent d'habitation. La Cour insistoit sur l'exécution de ses ordres, & vouloit qu'on assignât quelque lieu pour leur établissement. On en nomma un, près de la Rivière de Canton, mais le pire qu'on avoit pu trouver. Sur l'avis qu'on se hâta d'en donner à Macao, les Habitans se divisèrent en deux factions. Les Creoles, & tous ceux qui étoient nés dans le Pays, consentirent à cette transmigration ; mais les Portugais s'y opposèrent. Le Gouverneur de la Province, irrité de leur résistance, les assiegea par mer. Dix de leurs Vaisseaux furent brûlés à leurs yeux, & les marchandises de sept furent saisies.

Comment leur
résistance est punie.

Cependant la Ville ayant promis vingt mille ducats à cet Officier s'il pouvoit lui procurer la liberté qu'elle demandoit, il obtint cette faveur de la Cour, à condition néanmoins que les Habitans renoncassent au Commerce par mer. Mais lorsqu'il leur demanda le paiement de la somme, ils répondirent qu'ils exécuteroient leur promesse s'il leur faisoit obtenir la liberté du Commerce. Ce fut à cette occasion que le Mandarin futieux fit fermer la porte du mur, en n'accordant la permission de l'ouvrir que deux fois le mois. Il auroit poussé plus loin la vengeance ; mais, sur quelque différend qu'il eut avec le Viceroi de Canton, il se perdit, au mois de Janvier 1669 ; & sa mort délivra Macao d'un embarras redoutable.

(86) Ce sont les Partisans de Koxinga. font nommés vulgairement *Que-sing*, & *Ma-L'Autour* dit ailleurs (L. I. chap. 2.) qu'ils *retes à Manille*.

Navarrette, qui fait sans cesse une peinture fort odieuse des Portugais, observe qu'ils s'étoient commis à Macao un grand nombre de noirs assassinats. Quelques années avant son arrivée, plusieurs Portugais attaquent le Capitaine Général dans sa maison, & le percerent de plusieurs coups sous un escalier où ils le trouvoient caché. Ensuite un homme du peuple, secondé par un Nègre, massacra le Maire de la Ville. Dans une autre occasion, un Habitant, qui s'étoit mis à couvert dans une Eglise, y fut poursuivi par son Ennemi, & tué pendant la Meïle entre l'Aucl & le Prêtre. Pendant le séjour que l'Auteur fit dans la Ville, le Curé de la grande Eglise fut assassiné, à l'exemple de celui de Siam, qui l'avoit été sept ans auparavant. Pour donner une idée de la modestie du Clergé, il raconte qu'un Prêtre de Makassar, qui étoit ami des Hollandois, leur dit qu'il avoit deux filles & que le Gouverneur n'en avoit qu'une (87).

On croit devoir joindre au récit de Navarrette ce qu'un célèbre Historien Portugais rapporte de Macao. Les Portugais, dit-il, après avoir manqué de détruire en 1542 & 1545 (88) les Villes de *Liamo* ou *Ning-po*, & de *Chin-chou* ou *Chang-chou*, se retirèrent dans l'Isle de *Lampazan*, jusqu'à l'année 1557 qu'ils bâtirent la Ville Macao, c'est-à-dire la plus grande qu'ils possèdent en Asie après Goa. Cette entreprise fut conduite avec beaucoup d'adresse. Ils commencèrent à fréquenter, sous prétexte de Commerce, l'Isle de *San-chuan*, où ils se logeoient dans des Hutes de branches d'arbres, couvertes des voiles de leurs Vaisseaux. A dix-huit lieues de cette Isle, on en trouve une autre nommée *Gau-schan* (89), qui est plus près de la Côte. Les Montagnes & les détours dont elle est remplie en avoient fait une retraite de voleurs, qui infestoient le Continent. Quoique les Chinois eussent chassé deux fois les Portugais de leurs terres, ils crurent leur voisinage moins dangereux que celui d'une troupe de Brigands; & dans cette idée ils leur offrirent (90) la possession de l'Isle de *Gau-schan*, s'ils se croyoient capables d'en chasser les voleurs qui l'habitoient. Cette proposition fut acceptée; & les Portugais ne perdirent point un homme dans leur expédition. L'Isle étant devenue libre, chacun commença bien-tôt à bâtir dans le lieu qu'il jugea convenable à (91) ses vûes, parce que la propriété n'étoit point encore établie (92), quoique dans la suite les terres y soient devenues fort chères. La réputation de cette Ville n'ayant fait qu'augmenter avec son Commerce, les Hollandois ne cessèrent point d'y avoir les yeux attachés. Elle contient environ mille Habitans Portugais, tous riches (93) & des plus distingués de l'Inde. Les femmes y reçoivent des dotes si considérables, que les personnes de qualité vont s'y marier en grand nombre. On y voit aussi quantité de Chinois Chrétiens, qui sont vêtus & qui vivent à la manière Portugaise. Les Infidèles, Ouvriers ou Marchands, y sont au

NAVARETTE
1669.
MORTUË FÉ-
quens à Macao.

Supplément à
de l'Asie.

Conduite des
Portugais pour
s'établir à Ma-
cao.

Comment cette
Ville s'est enri-
chie.

(87) Navarrette, p. 260. & suiv.

(88) Faria raconte ces expéditions au Volume III. de son Asie Portugaise, p. 37. & suiv. & p. 38.

(89) Gnarama, dans l'Original. *Gau-schan* signifie l'Isle *Gau*.

(90) Navarrette dit que les Habitans assurent ce détail, mais que les Chinois & les Tatars le nient.

(91) De-là vient l'irrégularité du Plan, comme Navarrette l'observe.

(92) L'Auteur dit qu'ils ressembloient aux Chinois qui n'ont pas un pouce de terre en propriété.

(93) Navarrette, qui écrivoit en même-temps que Faria, dit qu'il y a peu de personnes riches.

NAVAGLITE.
1669.
Dépenses an-
nuelles.

nombre d'environ six mille. La Ville a son Evêque & son Juge. Les droits sur les Vaisseaux qui portent de-là leur Commerce au Japon sont de dix pour cent, & montent chaque année à trois cens mille Chérapius (94). La dépense annuelle de la Ville, pour l'entretien de la Garnison & des fortifications, est d'environ quarante mille ducats. On paye la même somme à la Foire de Quang-cheu ou de Canton, pour les droits ordinaires, qui sont de six & de sept pour cent. Le voyage au Japon, avec les Ambassades, & les présens pour le Roi & les Tonos, coûte vingt-cinq mille ducats. La maison qui porte le nom de la Miséricorde en dépense huit ou neuf mille en œuvres de charité.

• La Ville entretient deux Hôpitaux, trois Eglises Paroissiales, cinq Monastères, outre les aumônes continues qu'elle envoie aux pauvres Chrétiens, & la Chine, à Aquam, au Japon, au Tonquin, à la Cochinchine, à Camboya & dans le Royaume de Siam.

Fortifications
4. Macao,

Après l'entreprise des Hollandois, en 1622, les Habitans de Macao se voyant exposés aux mêmes dangers, environnèrent la Ville d'un mur, revêtu de six bastions. Ils planterent six canons sur celui de S. Paul, qui surpasse la Ville en hauteur; quatorze sur celui de la Barre, entre lesquels il s'en trouve quelques-uns de cinquante livres de balle; huit sur celui de Notre-Dame de bonne délivrance; cinq sur celui de S. Pierre; huit sur celui de S. François qui regarde la mer & trois sur celui de S. Jean. Comme la Montagne de Notre-Dame du Guide domine le bastion de S. Paul, ils la fortifièrent en y plaçant dix grosses pièces d'artillerie (95).

Etablissem.
des de De A-
la.

De Avalo nous apprend (96) que dans la Peninsule où Macao est situé on voit trois Montagnes, en forme triangulaire, sur chacune desquelles les Portugais ont élevé un Fort. Le plus considérable, qui se nomme *S. Paul*, est monté de trente-quatre pièces de canon, dont le moindre est de vingt-quatre livres de balle. Le second, nommé *Notra Senora de la penna de Francia*, d'un Hermitage qui s'y trouve renfermé, est défendu par six petits canons, & par six pièces de huit; le troisième, qui s'appelle *Notra Senora de Guyl*, a quatre ou cinq pièces de canon, & renferme un Hermitage. Il est situé hors des murs de la Ville, & donne le signal lorsqu'il s'approche quelque Vaisseau de la Côte.

La Ville est fortifiée aussi par quatre bastions, dont trois font face à la mer; & le quatrième regarde la terre. Le premier, qui est au Sud, se nomme *S. Jago de la Barra*, parce qu'il commande le Port. Il est si rempli d'édifices & de Casernes militaires, qu'il a l'apparence d'une petite Ville. Il est fortifié par une redoute supérieure, & muni de seize pièces de vingt-quatre. Une autre redoute, qui est dans l'intérieur du bastion, est montée de six grands canons qui portent fort loin. Tous les Vaisseaux qui passent la Barre s'approchent nécessairement de ce Fort à la longueur de trois ou quatre piques. Le second bastion, nommé *Notra Senora del bon Palto*, est au Sud-Ouest. Il joint la

(94) Un chérapius ou serapius, vaut presque une pièce de huit.

(95) *Atte Portugaise de Faria*, Vol. III. p. 310. & suiv.

(96) Cette description de Macao par Marco de Avalo, Italien, est insérée dans l'Édi-

tion Française d'Amsterdam du Voyage de Van Rechteren, dont on a déjà donné l'extrait. Elle y contient douze pages & demie. Quoique les noms aient quelque différence dans Faria, on les reconnoît.

Montagne de la *penna de Francia*, & porte huit pièces de canon. A cinquante pas, dans l'endroit où commence la demie-Lune, est un moulin à poudre, qui sert de fossé (97) & qui s'étend jusqu'au troisième bastion. Cet intervalle contient une rangée de beaux édifices, & c'est là que se tient le Marché. Le troisième bastion, qui est celui de S. François, est plus grand que les deux autres. Il est monté de douze pièces de canon, & l'un de ses angles s'avance dans la mer. En 1631 on y plaça une pièce de quarante-huit livres de balle, qui portoit jusqu'à l'île de Ka-kean, c'est-à-dire, l'espace d'une demie lieue. Le quatrième bastion, qui fait face à la Côte, se nomme S. Jeah. Il est muni de trois canons, pointés vers la porte S. Lazare, d'où le mur s'étend jusqu'au Fort S. Paul, & de là jusqu'au Collège des Jésuites. On compte dans la Ville quatre Monastères d'hommes & un de femmes, trois Eglises Paroissiales, dont l'une sert de Cathédrale; une autre Eglise hors des murs, & une fonderie pour le canon, qu'on met en œuvre tous les ans. Dans l'origine de Macao, le Gouvernement y étoit Républicain; c'est-à-dire, qu'il consistoit dans l'assemblée des plus anciens Conseillers, sans aucun Gouverneur, parce que ce n'étoit point une Ville de conquête.

NAVALUTTE.
1640.
Moulin à poudre.
Marché.

Eglises & Monastères.

La première fois que les Hollandois s'en approchèrent pour l'observer (98), elle étoit encore sans murs. Mais les Habitans, dans la crainte d'une seconde visite, envoyèrent à Goa, pour demander un Gouverneur & une Garnison de trois cens hommes. Le Viceroi leur donna Dom François de *Mascarenhas*, qu'ils logèrent à son arrivée dans une maison, au lieu d'un Fort. L'obéissance qu'ils rendirent au Roi, dans sa personne, fut telle aussi qu'ils le jugèrent à propos. Cette conduite fit naître des disputes & porta *Mascarenhas* à se retirer dans le Couvent de S. Augustin, où les Habitans tirèrent sur lui trois coups de canon du Couvent de S. Paul. Il comprit enfin qu'il n'y avoit rien à se promettre d'eux par la force, & commençant à les flatter il tendit son administration plus conforme à leurs vûes. Cette méthode lui réussit.

Premier Gouverneur de Macao.

Un jour qu'il visitoit les Jésuites dans leur Collège, il leur témoigna quelque envie de voir la vigne du Fort de S. Paul, qu'ils avoient fait construire à leurs dépens, sans donner d'autre prétexte pour cette curiosité que l'inclination qu'il le portoit à s'y faire bâtir une retraite solitaire. Les Pères y consentirent volontiers. Quelques jours après, s'étant rendu dans le même lieu, il se fit accompagner de cinquante soldats. D'autres avoient ordre aussi de le suivre, mais deux ou trois seulement à la fois, comme s'ils n'eussent pensé qu'à se procurer le plaisir de voir un si beau lieu. Ils se postèrent assez avantageusement pour se rendre maîtres de la porte, sans que les Jésuites s'en fussent encore déifiés. *Mascarenhas* ayant paru tranquille jusqu'au soir, ils l'avertirent enfin qu'il étoit tems de fermer les portes, & qu'il falloit se retirer : « Vous pouvez vous retirer vous-mêmes, leur dit-il, car les portes sont » déjà fermées & seront ouvertes demain au nom du Roi. Dans le ressentiment qu'ils eurent de cette tromperie, ils s'emportèrent beaucoup contre le Gouverneur; mais s'arrêtant peu à leurs invectives, il les fit sortir par un petit sentier qui conduisoit à leur Collège, & dont le passage fut bouché la même nuit. Le jour suivant il rendit sa Garnison plus nombreuse, & bâtit

Comment elle fut bâtie par un Gouverneur.

(97) Il faut entendre sans doute un moulin à eau.

(98) L'année de cette expédition fut 1647. sous Metelief.

NAVARRÉE.
1669.

ensuite des logemens pour festroupes. Il y joignit une grande citerne, secours nécessaire dans un lieu si aride; & pour faciliter la communication il fit faire, depuis le fond de la Ville jusqu'au Fort, des degrés si aisés qu'on y peut monter à cheval.

Commerce des
Portois de
Macao avec les
Chinois.

Les Habitans de Macao exercent le Commerce dans tous les Pays voisins & jusqu'au Japon. Comme ils n'ont point de manufactures de soie dans leur Ville, ils commandent les marchandises de cette nature à Canton, où l'on ne refuse point à leurs Agens la permission d'entrer. Mais pour éviter les insultes des Chinois ils n'y passent jamais la nuit à terre. Le tems qu'ils choisissent pour se rendre dans cette Ville est celui des deux grandes Foires. Ils s'y arrêtent souvent pendant plusieurs mois, mais avec la précaution qu'on a fait remarquer. En y arrivant, ils commencent par se rendre chez le Viceroy, ou, dans son absence, chez le Gouverneur, avec un présent de quatre mille pièces de huit, qui leur fait obtenir la liberté du Commerce. Les Marchands Chinois leur portent des marchandises dans le lieu même où leurs Barques sont à l'ancre. Ils en amènent ordinairement deux, chacune de sept ou huit cens tonneaux. Lorsqu'ils veulent prendre congé du Viceroy (car ils ne peuvent partir sans son ordre) il leur est impossible de le trouver, parce qu'on leur répond toujours qu'il est à la Campagne, jusqu'à ce qu'ils lui aient fait un second présent, qui est souvent le double du premier. Ensuite ils doivent payer les droits au Port d'*An-fa-en*, & soutenir la dépense d'un convoi de dix ou douze *Kojas* (99) & d'une garde de vingt Soldats.

Colporteurs de
Macao.

On rencontre dans les rues de Macao quantité de Colporteurs, qui vendent leurs marchandises de porte en porte. S'ils apprennent qu'un Étranger soit arrivé dans la Ville, ils s'assemblent autour de lui en si grand nombre & lui deviennent si incommodes, qu'il est quelquefois obligé de les chasser de son logement.

Richesté & commerce de Macao.

L'Auteur, après avoir visité toutes les Villes que les Portugais possèdent dans les Indes, regarde Macao comme la meilleure, la plus forte, & la plus riche. Son Commerce consiste en or & en argent, en soies crues & travaillées, en brocards, en perles, en rubis, en musc, en belle porcelaine, en racines du Pays, en rhubarbe, en terre grasse qui vient des Provinces du Nord, & dont on tire la teinture (1).

Ambassade Portu-
gaïse à la Chi-
ne.

Il y avoit un an que les Missionnaires avoient été bannis à Macao (2), lorsqu'on y vit arriver de Goa un Ambassadeur envoyé au nom du Roi de Portugal. Il fut conduit malade à Canton, & traité comme un Ministre supposé. Cette prévention des Chinois fit naître quelques difficultés. Le Secrétaire & le Chapelain de l'Ambassade ayant été admis à l'audience du Gouverneur, ce fier Mandarin leur ordonna de se mettre à genoux, & ce qui passa pour une extrême humiliation à la Chine, de toucher la terre avec le front. Il leur demanda quelle étoit la qualité de l'Ambassadeur. Le Chapelain, croyant faire honneur à son Maître, répondit qu'il avoit été Capitaine de Cavalerie. Cette réponse ne servit qu'à faire rire le Gouverneur, qui lui dit que ses domestiques étoient aussi Capitaines, & quelques-uns même Officiers de dis-

Elle est reçue
avec peu d'es-
gala.

(99) C'est dans l'Original. C'est une sorte de Chaloupe Chinoise, à dix rames.

(1) Voyez le Recueil des Voyages de la

Compagnie des Indes orientales, T. V. p. 217. & suivantes.

(2) Ce devoit être en 1665. ou 1666.

inction.

tion. Ensuite ayant écrit à la Cour, il envoya l'Ambassadeur dans la Capitale (3), avec des ordres pour sa réception & pour la sûreté de sa personne. Mais on ne lui donna pour logement qu'une maison fort vile. Quoique toutes ces circonstances ne fussent ignorées de personne, les Portugais écrivirent à Goa, l'année suivante, que l'Ambassadeur avoit été reçu avec les plus grands honneurs du monde, que le Viceroi étoit venu au devant de lui dans des Galeries, ornées d'enseignes & de baulerolles, avec des concerts de musique; qu'il y avoit reçu son Excellence, & qu'il l'avoit ensuite logé dans un somptueux Palais. Ils ajoutèrent quantité d'autres fables à cette description. Les Missionnaires ne l'apprirent point sans une extrême surprise, quoiqu'ils devinaient fort bien de quelle main venoit ce récit. L'Auteur ajoute: Celui qui a vu des choses de cette nature ne seroit pas surpris que les Portugais pussent écrire, qu'il n'y a point dans l'Univers de Pays comparable à la Chine.

L'Ambassadeur se proposant de visiter le Viceroi, délibéra sur le Cérémonial qu'il devoit observer avec lui. Il consulta là-dessus les Missionnaires, dont les opinions se trouvoient partagées. Celle de l'Auteur fut de se soumettre sans contestation à tout ce que le Viceroi pourroit exiger, persuadé que les Chinois étant une Nation fort civile il rendroit avec usure toutes les politesses qu'il avoit reçues. Après de longs débats, l'Ambassadeur ne s'en rapporta qu'à lui-même, & prit le parti de se faire accompagner de ses Enseignes, de ses Trompettes & de quantité d'autres décorations. Mais ces petits détails nuisirent à ses propres vûes. Le lendemain, s'étant mis dans un état fort lesté avec toute sa suite, & se disposant à partir, il lui vint un message de la part du Viceroi, pour lui déclarer que ce Seigneur étoit occupé de quelques affaires, & qu'il ne pouvoit recevoir sa visite. Il fut extrêmement mortifié de ce contretems, qui fut cause d'ailleurs qu'aucun Mandarin ne le vit dans sa maison.

L'Auteur faisoit profession de lui être attaché particulièrement, & lui donna de fort bons avis, qui ne l'empêchèrent point d'essuyer quantité d'embaras & d'affronts. Pendant les disputes qu'il eut avec le Gouverneur de Canton, & qui durèrent jusqu'à la mort de ce Mandarin, au mois de Janvier 1667, ses affaires avancèrent peu. Il fut retenu à Canton l'espace de deux ans, pendant lesquels il jeta les Habitans de Macao dans une grande dépense, parce que cette Ville étoit obligée de fournir aux frais de l'ambassade. La principale cause de ses peines vint de n'avoir apporté avec lui que deux mille huit cens pièces de huit, & d'être chargé de l'entretien de près de cent personnes. La Ville de Macao, après lui avoir fourni quelques petits secours, s'excusa tour-à-fait de l'aider plus long-tems. Tout le monde se plaignoit de quelques Missionnaires, qui avoient été les Auteurs de l'ambassade.

Enfin l'Ambassadeur reçut des ordres de l'Empereur, pour se rendre à la Cour. Mais sur l'examen qu'on fit des présens, ils parurent indignes de Sa Majesté Impériale, quoiqu'au fond, ils valussent plus de trente mille ducats. On en avoit reçu, peu de tems auparavant, de plus considérables de la Nation Hollandaise (4), qui contribuèrent sans doute à faire paroître ceux

NAVARINTE.
1667.

Les Portugais en parlent avec mépris.

Difficultés de
l'Ambassadeur
pour le cérémonial.

Intimité de
cercles de l'Au-
teur.

Embaras
de
l'Ambassade,
faute d'argent.

L'Ambassadeur
est appelé à la
Cour.

(3) C'étoit apparemment à Quang-cheu avoit été envoyé à la Chine avec la qualité d'Ambassadeur. On a vu ci-dessus la Relation

(4) C'étoit en 1667, lorsque Van Hooten de son voyage.

NAVARETTE.
1669.

Difficultés sur la
lettre de son
Roi.

Humiliations
qu'il eut.

Traité des des
Portugais aux
Indes orientales.

Témoignage que
Navarette rend à
l'Ambassade
Hollandaise de
Beijing.

des Portugais fort petits. Quelques jours avant le départ de l'Ambassadeur pour Peking, il arriva un événement assez comique. La lettre du Roi de Portugal ayant été lue devant le nouveau Gouverneur & le Viceroy, ils remarquèrent qu'on n'y trouvoit point, avant la signature, les termes de fidèle Sujet de votre Majesté. Ils demandèrent d'où venoit cette omission, & les Portugais répondirent que cette formule n'étoit pas connue en Europe. On communiqua leur réponse à l'Empereur, qui en considération du long séjour que l'Ambassadeur avoit fait à Canton lui permit de se rendre à la Cour, où l'omission dont on se plaignoit seroit examinée. Mais l'Auteur n'apprit point quelle fut la fin de cette affaire.

Les Portugais furent extrêmement humiliés de voir & d'entendre comment les Chinois traitoient leur Ambassadeur. Ils l'appelloient un Mandarin, qui alloit rendre hommage & faire ses soumissions au nom du petit Roi de Portugal. Lorsqu'il fut en chemin pour se rendre à la Ville Impériale, sa Barque portoit une Bannière sur laquelle on lisoit cette inscription en gros caractères : » Cer Homme vient pour rendre hommage. Tous les Ambassadeurs qui sont envoyés à la Chine doivent s'assujettir à cette formalité, sans laquelle ils ne seroient point admis.

Si l'on excepte Goa & les parties du Nord, c'est-à-dire presque rien, il ne reste plus aux Portugais un pouce de terre dans les Indes. Ils sont soumis par tout aux Gentils, aux Mahometans, aux Hérétiques, qui les chagrinent, les condamnent & les méprisent.

Vers le tems où l'Ambassadeur Portugais devoit quitter Pe-king, on vit arriver deux Vaisseaux Hollandois dans le Port de Canton. Sur l'avis qui en fut donné à la Cour, ils reçurent ordre de se retirer aussi-tôt, sans vendre ni acheter. Tout commerce fut défendu aux Chinois avec les Etrangers. Le Capitaine Hollandois, qui se nommoit *Constantin Noble*, rendit visite aux Missionnaires, & se proposoit de retourner en Europe l'année suivante. » Mais j'appris ensuite à Masulipatan, ajoute le bon Missionnaire, qu'il étoit mort, & qu'il avoit fait le voyage de l'Enfer (8).

CHAPITRE VIII.

Voyage de cinq Jésuites François, de Ning-po à Peking.

INTRODUC-
TION.

Une générale
de l'ouvrage du
Père Du Halde,
& les Editions.

CES voyages sont tirés de la Description de la Chine, de la Tartarie Orientale, de la Corée, & du Tibet par le Père du Halde ; ouvrage publié à Paris en 1735 (9), avec un grand nombre de figures & de cartes générales & particulières des mêmes Pais. Les Hollandois le réimprimerent bien-tôt sous une autre forme (10). Ensuite les Anglois l'ayant traduit dans leur langue, il parut à Londres en deux volumes in folio, dont le premier & la plus grande

(8) Il n'est pas surprenant que les Auteurs Anglois s'empoient beaucoup ici contre Navarette, & contre son Ordo, qu'ils appellent le plus infernal de l'Eglise Romaine, sans oublier

qu'on lui attribue l'origine de l'Inquisition.

(9) En quatre gros Volumes in-folio.

(10) En quatre volumes in 4°.

patric du second n'ont rapport qu'à la Chine. Cet ouvrage consiste presque entièrement dans un Recueil de pièces sur divers sujets, envoyés aux Jésuites de France par des Missionnaires (11) du même Ordre, qui faisoient leur résidence dans cette Région, & réduits en corps par le Pere du Halde. Cependant il y a joint ce qu'il a jugé convenable à ses vûes, avec des Relations de quelques autres Jésuites & de differens Auteurs, qui avoient déjà paru.

Quoiqu'on ne puisse desavouer que la plupart de ces Mémoires sont fort curieux, & qu'il s'en trouve même de très-estimables, sur tout ceux qui concernent la Tarrarie & la Corée, dont on n'avoit eu jusqu'alors que des relations imparfaites, il doit être permis de remarquer aussi qu'on pouvoit attendre quelque chose encore de plus parfait d'une Compagnie si distinguée par l'esprit & le sçavoir. Le Traducteur Anglois y relève un grand nombre de fautes, où les Auteurs, dit-il, ne seroient pas tombés avec un peu plus de connoissance de la Géographie & de l'Histoire de ces contrées. En général les relations qu'ils nous donnent des Pais étrangers & des Habitans, dans plusieurs Recueils des Lettres de leurs Missionnaires, passent en Angleterre pour superficielles & remplies d'erreurs grossières (12); & leur principal mérite, s'il faut s'en rapporter aux critiques Anglois, consiste dans l'exposition du travail des Missionnaires pour étendre la foi parmi les Infidèles.

Cependant, continuent les critiques, pour rendre justice à ce qui mérite véritablement des éloges, les Jésuites ont rendu des services immortels à la Géographie par leurs cartes & leurs plans, & par les tables de longitude & de latitude qu'ils ont publiées dans cet Ouvrage. Les cartes, qui sont au nombre de trente-huit, ont été dressées sur de grands desseins tirés sur les lieux, la plupart de quinze ou vingt pieds de longueur. Tout l'Empire fut ainsi dessiné aux frais de l'Empereur même, qui employa des sommes immenses à cette entreprise, & le travail de huit Missionnaires pendant neuf ans (13). Ils parcoururent toutes les Provinces, ils observèrent les latitudes des principales Villes & des lieux remarquables; mais les longitudes furent déterminées par les méthodes géométriques.

Le Traducteur Anglois s'est fait un étude d'enrichir les descriptions par des notes; & les cartes, en y inserant les tables de latitude & de longitude qui en sont le fondement, avec d'autres remarques, dont leur autorité & leur exactitude tirent un nouveau lustre. Il a réduit aussi les noms des personnes, des lieux, & des choses, à l'orthographe Angloise (14). Ce grand Ouvrage contient les matieres suivantes, du moins par rapport à la Chine.

Vüe générale de l'Empire. Grande mutaille de la Chine. Nation nommée *Si-san*, ou *Tu-san*. Tartares de *Koko-nor*, *Lo-lo*, *Myan-gé*. Voyages de plusieurs Missionnaires au travers de la Chine. Voyage du Pere de Fonteney depuis Pe-king jusqu'à Kyang-cheu & Nanking. Voyage du Pere Bouvet de Pe-king à Canton en 1693. Route de Siam à la Chine. Description des Provinces. Annales des Monarques Chinois. Autorité de l'Empereur. Forme du

INTRODUC-
TION.

Jugement cri-
tique des Au-
teurs.

Justice qu'ils
rendent au mé-
rite de l'Ouvrage.

Ils l'ont enrichi
par des Notes.

Matieres qui
concernent la
Chine.

(11) Du Halde rapporte le nom de la plu-
part, & s'empêche sur les autres dans sa Pré-
face.

(12) S'il y a quelque chose de vrai dans ces
approches, on conçoit qu'ils peuvent être exa-

gerés, quoiqu'ils soient fort adoucis dans cer-
te Traduction.

(13) Depuis le mois de Juillet 1708. jus-
qu'en 1717.

(14) On leur rendra ici celle de France.

INTRODUCTION.

Gouvernement civil. Gouvernement & Forces Militaires. Politesse des Chinois. Noblesse. Fertilité des terres. Talent pour les Mécaniques, & industrie du Peuple. Génie & caractère des Chinois. Leurs personnes & leurs manières. Magnificence dans leurs routes & dans leurs ouvrages publics. Leurs cérémonies, leurs Fêtes, leurs mariages, leurs funérailles. Leurs prisons & leurs châtimens. Abondance qui regne à la Chine. Lacs, canaux & rivières. Argent & Commerce. Vernis Chinois, porcelaine. Manière d'élever les vers à soie. Manufactures de soie. Langage de la Chine. Papier, ancre, pinceaux, Imprimerie, Relieur de Livres. Méthode d'étude. Ecoles publiques. Examen des Etudiens. Plan d'une Académie. Littérature Chinoise, & Livres Canoniques. Collection d'Edits, de Déclarations, de Mémoires, &c. Traité de politique. Femmes Illustres. Religion des Chinois. Secte de Tain-tse. Secte de Fo. Secte des Lettrés modernes (15). Etablissement & progrès du Christianisme à la Chine. Philosophie morale des Chinois. Recueil de maximes, de réflexions & d'exemples moraux. Habileté des Chinois dans les sciences. Prononciation des mots Chinois. Grammaire Chinoise. Goût des Chinois pour la Poésie, l'Histoire & les Comédies. Trois nouvelles & une Tragedie Chinoises. Art de la Médecine. Secrer du poulx. Herbar de la Chine. Recueil de recettes. Art de procurer la santé & une longue vie.

Cartes, Plans & Figures.

Cartes, plans & figures. (16) Carte générale de la Chine, de la Tartarie, & du Tibet. Carte de la Chine. Cartes en feuilles de chacune des quinze Provinces. Carte de la Rivière de Canton. Plan de Canton dans la même carte. Plans des Villes de différentes Provinces en sept planches. Plans de deux Temples. Cortège pompeux d'un Viceroy. Habits des Chinois. Procession de nôce. Funérailles. Arbres, racines & écorces, pêche, &c ; coins, manufactures de soie. Portrait de Confucius. Portrait du Pere Ricci. Figure de la Croix qu'on enterre avec les Chinois Chrétiens. Portraits du Pere Verbiest, du Pere Adam Schaal, & d'un Mandarin converti avec sa fille. Airs Chinois mis en musique. Observatoire de Pe-king.

Auteurs des Relations suivantes.

Les Relations suivantes, qui ont été tirées de l'ouvrage du Pere du Halde, contiennent les voyages des Peres Bouver, de Fonteney, Gerbillon, le Comte, & Visdelou, qui furent envoyés à l'Empereur de la Chine par le Roi de France en qualité de Mathématiciens. Leur voyage jusqu'à Siam fut écrit par le Pere Tachard, qui étoit de leur nombre, & qui retourna de Siam en France avec un Ambassadeur. Le reste de la navigation, de Siam jusqu'à Ning-po, est du Pere le Comte, de qui l'on a cru devoir ici l'emprunter, comme une introduction au Journal de Ning-po jusqu'à Pe-king ; d'autant plus qu'il passe pour l'Auteur de ce Journal quoique d'autres l'attribuent au Pere de Fonteney. Le Pere Louis le Comte publia ses remarques sur la Chine en langue Française (17). Il en a paru deux éditions ; l'une en Hollande (18), l'autre à Paris (19), & une traduction en Anglois sous le titre de *Mémoires & Observations Topographiques*, naturels, civils & Ecclesiastiques, dont il s'est

Mémoires du Pere le Comte.

(15) Ici finit le premier Volume.

(16) Les Planches suivantes appartiennent au second Volume.

(17) Sous le titre de *Nouveaux Mémoires*

sur l'état présent de la Chine.

(18) À Amsterdam, en 1698, en deux Volumes in 8°.

(19) En 1701, trois Volumes.

faire aussi deux éditions (20) ; sans compter un abrégé qui se trouve inséré dans la collection de Harris. L'Auteur a divisé son ouvrage en quatorze Lettres, adressées à divers Seigneurs de France. C'est, dit-il, un abrégé des conversations qu'ils lui ont fait l'honneur d'avoir avec lui. Il ne les donne point comme une Relation régulière & complète du vaste Empire de la Chine, mais comme des mémoires qui peuvent servir à d'autres pour composer une histoire générale. Joignons ici le sujet de chaque Lettre. 1. Voyage de Siam à Peking. 2. Réception des Missionnaires, & leurs remarques dans cette Ville. 3. Villes, maisons, & principaux édifices de la Chine. 4. Climat, terroir, canaux, rivières, & fruits. 5. Antiquité, Noblesse, manières & qualité des Chinois. 6. Leur économie & leur magnificence. 7. Langage, caractères, Livres & Morale. 8. Esprit & prudence des Chinois. 9. Politique & gouvernement. 10. Religion ancienne & moderne. 11. Origine & progrès de la Religion Chrétienne à la Chine. 12. Comment les Missionnaires répandent l'Evangile. 13. Edit en leur faveur. 14. Idée générale des observations mathématiques & physiques qu'on a faites aux Indes & à la Chine.

INTRODUCTION.

Ce qu'ils ont vu et entendu.

§. I.

Voyage, de Siam, à Ning-po dans la Chine.

LE Roi Louis XIV, ayant donné ordre à six Jésuites de se rendre à la Chine, en qualité de Mathématiciens, pour chercher à ce titre l'occasion de répandre la foi Catholique, ils mirent à la voile au commencement de l'année 1685, sur le Vaisseau qui conduisoit Mr. de Chaumont à la Cour de Siam, avec la qualité d'Ambassadeur. Leur voyage fut heureux jusqu'à Siam ; mais ils y furent retenus l'espace d'un an, pour attendre un tems favorable à leur négociation.

LE COMTE.

1687.

Motif du voyage.

Le Roi de Siam fut témoin des observations astronomiques qu'ils firent près de sa capitale. Il admira particulièrement la justesse avec laquelle ils avoient prédit une éclipse de Lune ; & l'estime qu'il conçut pour eux, lui fit naître l'envie de les retenir à sa Cour. Cependant lorsqu'il fut informé des ordres qui les conduisoient à la Chine, il permit à quatre d'entre eux de continuer leur voyage, à condition que le Père Tachard retournât en France pour demander au Roi quatre autres Mathématiciens, & que dans l'intervalle, il en restât un à Siam. Tachard partit pour l'Europe, & le Comte fut choisi pour demeurer à Siam, tandis que Fonteney, Gerbillon, Visdelou, & Bouver s'embarquerent pour Macao.

Les Missionnaires sont arrivés à Siam.

Tachard arriva heureusement à Paris avec les Ambassadeurs de Siam ; mais ceux qui faisoient voile pour la Chine furent bien-tôt surpris par une tempête qui interrompit leur voyage. Le Vaisseau, ayant fait plusieurs voyes d'eau pendant l'orage, eut beaucoup de peine à gagner le dessous du vent d'une île voisine de Kassomet, Province de Siam, qui borde le Royaume de Camboja. Les Missionnaires, étant descendus au rivage, résolurent de se rendre par terre à la capitale, dans la vûe de s'embarquer sur un Vaisseau

Tempête qui les obligea de chercher au rivage.

(20) In 8°. la dernière en 1737.

LE COMTE.
1687.
Les es embarcas
& leur mort
dans les bois.

Il se retourne
à Siam.

Entreprise du
Pere le Comte.

Dangers qu'ils
encourent dans
malaises.

Il se rembar-
que pour la
Chine.

Incommodes
de leur voyage.

Anglois qui devoit partir au commencement d'Août pour Canron. Ils s'engagerent dans des bois, où ils esperoient de trouver quelque Ville, & des guides ; mais ils perdirent bien-tôt leur chemin. Une inondation causée par de grandes pluies les obligea de marcher pieds nus au travers de l'eau, parmi des quantités innombrables de sang-sues & de mosquies, allarmés continuellement par la crainte des serpens, des tigres, des buffles, & des éléphans, dont les forêts sont remplies. Mais leur plus grande misere fut de manquer de nourriture. Ils seroient morts de faim s'ils n'eussent trouvé à la fin un petit Village, dont les habitans les reconduisirent jusqu'à leur Vaisseau. Ils y arriverent, après avoir esté pendant quinze jours, à demi morts de faim & de fatigue. Le seul parti qu'ils eurent à prendre, fut de remonter à bord, & de retourner à Siam.

Pendant leur absence, le Pere le Comte avoit persuadé à Mr. Constance, premier Ministre, de le placer dans un Couvent de Prêtres du Pais, qui se nomment Talapoins. Son espiérance étoit de les convertir. Il prit leur habit dans cette vûë ; il conversa librement avec eux, & se conforma aux austerités de leur genre de vie : methode qui avoit réüissi au Madurée (11). Mais la conspiration des Malayens & des Makassars, qui éclata dans le même tems, causant d'embarras à Mr. Constance, qu'il n'eut pas la liberté de penser à l'entreprise du Missionnaire. Le Roi, & son Ministre, qui étoit Catholique (12), avec tous ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine, se virent en danger d'être massacrés dans l'espace d'une nuit. Heureusement le complot fut decouvert, & tous les coupables punis.

Le tems où Tachard étoit attendu avec une recrue de Missionnaires & de Mathematiciens n'étant pas éloigné, les autres Jésuites persuaderent au Pere le Comte de s'embarquer avec eux pour la Chine. Le 17 de Juin 1687 ils mirent tous à la voile pour *Ning-po*, Ville considerable, & port de la Province de Che-kyang. La prudence ne leur permettoit pas d'aller droit à Macao, parce qu'ils étoient informés que les Portugais ne les verroient point arriver de bon oeil. L'Auteur se dispense d'insérer ici le Journal de leur voyage (13), pour s'arrêter à des matieres qui les concernent personnellement. Il promet, dans une autre occasion, quelques memoires géographiques (14) à M. de Pontchartrain, à qui cette Lettre est adressée.

Les Missionnaires étoient à bord d'un petit Bâtiment, que les Portugais appellent *somme*, sans aucun abri contre le mauvais tems, & si fort à l'étroit, qu'ils ne pouvoient se coucher de leur long. Près d'eux étoit une Idole, noire de la fumée d'une lampe qui brûloit continuellement devant elle, & qui étoit honorée pendant le jour avec des superstitions diaboliques (16). Ils n'en recevoient pas moins d'incommode que de l'ardeur du soleil, qu'ils avoient directement sur leur tête. A peine avoient-ils assez d'eau pour apaiser leur soif ; & toute leur nourriture consistoit à manger du riz trois fois le jour. A la ve-

(11) Près du Cap de Comorin, dans la haute Peninsule de l'Inde.

(12) Il fut tué dans la suite, & les Jésuites accusés, disent les Auteurs Anglois, de l'avoir excité à se saisir du Trône.

(13) Peut-être faut-il entendre le Journal

suivant.

(14) Mémoires du Pere le Comte, p. 9. & suivantes.

(16) Cela n'est pas plus particulier aux Chinois qu'aux autres Idolâtres.

rité le Capitaine les invitoit souvent à manger avec lui ; mais ils s'en excusoient , parce que les alimens de sa table avoient d'abord été consacrés aux Idoles. Comme ils ignoroient la langue Chinoise , ils employoient quelquefois un Interprète , pour convaincre leurs Guides de l'absurdité de leur culte. A la fin , les disputes s'échauffèrent ; & les Matelots paroissant s'offenser de la liberté avec laquelle les Missionnaires parloient de leur Idole , s'avancèrent vers eux d'un air menaçant , armés de demi-piques ; mais c'étoit pour se préparer à faire une Procession à l'honneur de leur Idole.

L'Auteur a peine à s'imaginer qu'il y ait au monde une Nation aussi superstitieuse que les Chinois (17). Ils adorent jusqu'à la boussole qui sert à leur navigation ; ils l'encensent continuellement , & lui offrent des viandes en forme de sacrifice. Deux fois le jour ils jettent de petits morceaux de papier doré dans la mer , comme pour la mettre dans leurs intérêts. Quelquefois ils lui présentent de petits Bateaux de la même matière , afin que les vagues occupées à les agiter & à les submerger , n'aient pas le tems de nuire au Vaisseau. Mais si rien n'est capable de satisfaire ce furieux élément , & qu'il devienne indomptable , ils brûlent alors des plumes , dont la fumée & l'ardeur suffiroient pour chasser le diable , auquel ils attribuent la violente agitation des flots.

Un jour qu'ils passoient devant une montagne , sur laquelle ils avoient un Temple , ils ne se contenterent pas de leurs cérémonies ordinaires , qui consistoient à présenter des viandes , à brûler des chandelles & des parfums , à jeter du papier doré dans la mer , &c ; mais s'attachant tous au travail , l'espace de cinq ou six heures , ils fabriquèrent un petit Vaisseau de la forme du leur , & long de quatre pieds ; l'art n'y avoit laissé rien manquer. On y voyoit des mâts , des cordages , des voiles , & des pavillons. Il avoit une boussole , un gouvernail , une chaloupe , des armes , des ustensiles de cuisine , des vivres , une cargaison , & des Livres de compte. On avoit barbouillé de petits morceaux de papier , qui représentoient les hommes du Vaisseau , & qui étoient disposés dans les places convenables. Cette machine ayant été placée sur deux tréteaux , fut élevée au bruit d'un tambour & d'un bassin de cuivre , à la vue de tout l'équipage. Un Matelot , revêtu d'un habit de Bonze , joua le premier rôle de cette farce , en faisant plusieurs singeries avec un bâton à la main , & poussant , par intervalles , de grands cris de joye. Enfin le mystérieux colifichet fut abandonné aux flots , & suivi des yeux avec de grandes acclamations , jusqu'à ce qu'on le perdit de vue. Cette ridicule scene , ajoute l'Auteur , divertit beaucoup les Matelots , tandis que leur aveuglement nous pénétoit de douleur.

Quelque tems après , les Matelots s'imaginèrent qu'ils avoient aperçu un Vaisseau , dans une partie de la mer qui est fort infestée par les Pirates. Ils avoient de fort bons verres d'observation (18) , au travers desquels ils croyoient découvrir des mâts & des voiles. Quelques-uns voyoient jusqu'aux cordages , & ne pouvoient douter , à ses mouvemens , qu'il n'eût dessein de s'approcher d'eux. On se hâta de mettre le Vaisseau en état de défense ; mais la conster-

LE COMTE.
1687.
A qui leur est
la dispute.

Exécration super-
stition des Chi-
nois.

Pratique fré-
quente des Ma-
telots Chinois à la
vue d'un Tem-
ple.

Crainte pani-
que , causée par
un arbre.

(17) Il faut entendre ceci , non des Chinois en général , ni de la secte de Confucius , mais des sectateurs de la Religion de Fo.

(18) Apparemment une sorte de lunette d'approche.

devant lui. Ils firent le chemin au milieu d'une foule de peuple. Lorsqu'ils furent entrés dans la salle où l'Officier Chinois étoit assis, on leur ordonna de se mettre à genoux, & de baïsser neuf fois le front jusqu'à terre; honneur qu'on rend au premier Mandarin, parce qu'en cette qualité il représente la personne de l'Empereur. Sa contenance étoit grave & sévère. Il étoit environné des Exécuteurs de sa Justice, qui portoient, comme les anciens Lieux Romains, des chaînes & de grands bâtons, prêts à lier ceux qui leur seroient livrés par leur Maître, & à leur donner la bastonnade. Aussitôt que les Jésuites lui eurent rendu leurs soumissions, il leur demanda qui ils étoient, & ce qui les amenoit à la Chine. Ils répondirent qu'ayant appris que plusieurs de leurs Freres, particulièrement le Pere Verbiest, prêchoient leur Religion avec succès, ils étoient venus dans le même dessein; & que l'Empereur traitant leurs Freres avec beaucoup de bonté, ils esperoient que ses Mandarins ne leur seroient pas moins favorables.

Le Mandarin, quoiqu'étonné d'une déclaration si hardie, parut approuver leur zele. Il les assura qu'il fouhaitoit de pouvoir les servir, mais qu'il étoit obligé d'abord de consulter le Gouverneur. Dans l'intervalle il leur donna ordre de retourner sur leur Vaisseau, qui leur parut une étroite prison. Quelques jours après, le Général de la Milice, qui étoit composé de quinze ou vingt mille hommes dans la Ville & aux environs, fouhaita de les voir, & les traita d'une maniere fort obligeante. Lorsqu'ils le quitterent pour se rendre chez le Gouverneur, il fit prier ce Seigneur par un de ses Officiers de les recevoir civilement, & cette recommandation leur fut avantageuse. Huit jours s'étant passés en délibérations, le Mandarin de la Douane les fit venir devant lui, avec leur bagage, qui consistoit en plusieurs balles de Livres, d'images, & d'instrumens mathématiques. On n'ouvrit que trois de leurs coffres, sans leur faire payer aucun droit; & le Mandarin leur déclara qu'ils pouvoient se loger dans les Fauxbourgs, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du Viceroi de la Province (32).

Ils commençoient à jouir de quelque repos dans leur nouvelle demeure, lorsqu'ils reçurent avis que le Viceroi étoit fort irrité de la permission qu'on leur avoit accordée de descendre au rivage, & qu'il étoit résolu de les renvoyer aux Indes. Il paroît qu'il les avoit représentés à la Cour comme cinq Européens que des vûes particulieres amenoient à Ning-po pour s'y établir: que sur cette information le Tribunal des Li-pus (*) de Pe-king avoit ordonné qu'ils fussent bannis de l'Empire, & que suivant l'usage il avoit présenté dans cette vûe un ordre qui devoit être signé par l'Empereur. Ils étoient perdus, dit l'Auteur, si cet ordre eût été signé; & le Mandarin qui les avoit traités favorablement n'eût pas manqué d'être enveloppé dans leur disgrâce. Le Viceroi, après avoir confisqué les marchandises du Vaisseau, auroit donné ordre au Capitaine de les conduire hors du Païs, & la vengeance auroit porté cet Officier à les précipiter peut-être dans la mer. Mais ils avoient eu la précaution d'écrire au Pere Intorcetta, Millionnaire Italien, & Superieur Général des Jésuites à la Chine, aussi bien qu'au Pere Verbiest, pour leur demander des instructions sur la conduite qu'ils devoient tenir.

LE COMTE.
1687.

Honneur que les Millionnaires rendent au Mandarin.

Civiles qu'ils en repoussent.

Ils sont logés dans les faux-bourgs de Ning-po.

Officiers de la part du Viceroi.

Ils écrivent au Pere Intorcetta.

(32) Mémoires du Pere le Comte, pag. 7. & suivantes.
Tome V.

(*) Ou Li-pus.
H h

LE COMTE,
1637.

Bonheur avec
lequel il leur rend
service.

Prières publiques
en leur faveur.

L'Empereur les
appelle à sa
Cour.

Espérance qu'ils
ont de convertir
un Gouverneur.

Prières des Chi-
nois pour obtenir
de la pluie.

Le Gouverneur
seul prie dans la
Chapelle des
Missionnaires.

Obstacle qui
l'arrête.

Verbiest avoit déjà reçu, du Viceroy de Goa & du Gouverneur de Macao, des Lettres peu favorables aux Missionnaires François. Cependant il entreprit de leur rendre service. Dans l'absence de l'Empereur, qui étoit alors en Tartarie, il écrivit à quelque ami qu'il avoit à la Cour, pour informer ce Prince de leur arrivée. Une étrange méprise ayant fait insérer cette Lettre entre les dépêches qui étoient pour l'Empereur, ce Prince la lut ; & lorsqu'on lui présenta l'ordre du Tribunal, il répondit qu'il remettrait à délibérer sur cette affaire après son retour à Peking. Il y retourna quinze jours après. La Cour fut d'autant plus surprise de ce délai, que l'usage de Sa Majesté étoit de signer ou d'annuler les ordres de cette nature dans l'espace de quinze jours. Le Pere Intorcetta, Supérieur de la Mission, fit faire à Hang-cheu des prières publiques pour ses Confrères ; & persuadé que le cri des innocens a beaucoup de force devant Dieu, il rassembla dans l'Eglise tous les enfans chrétiens, pour leur faire imposer l'assistance du Ciel.

Au retour de l'Empereur, Verbiest l'informa que les nouveaux Missionnaires étoient ses frères, & que leur habileté dans les mathématiques pourroit être utile à l'Empire. Il répondit que dans cette supposition il ne voyoit aucune raison qui pût l'obliger de leur fermer l'entrée de l'Empire. Ensuite faisant assembler son Conseil privé, où les Princes du Sang Impérial furent admis, il déclara, de leur avis, que les Missionnaires seroient appelés à la Cour. L'ordre fut envoyé au Tribunal des Li-pus, & communiqué par cette voye au Viceroy de Che-kyang, qui loin de les chasser de la Chine, comme il se l'étoit proposé, fut obligé de les y introduire, & se vit exposé au ressentiment de l'Empereur pour avoir donné de fausses informations. Cependant il laissa passer quinze jours avant que de leur apprendre l'heureux changement de leur situation.

Pendant leur séjour à Ning-po, leur amitié & leur familiarité s'étoit tellement accrue avec les Mandarins, qu'ils en avoient reçu des présents, & qu'ils avoient été invités dans leurs maisons. Ils s'étoient efforcés de les convertir, mais inutilement. Le Gouverneur fut le seul qui parut faire quelques pas vers le christianisme. Il n'étoit pas tombé de pluie depuis cinq mois. Les rivières & les canaux étant à sec, les Mandarins & les autres eurent envain recours aux sacrifices. Ils demandèrent aux Missionnaires quelle étoit la méthode de l'Europe dans ces occasions. Ayant appris que le Ciel se laissoit toucher par l'humiliation, la pénitence & la prière, ils se flatterent d'exciter par les mêmes voyes la pitié de leurs Idoles. Mais ils s'adressoient, suivant l'Auteur (33), à des Dieux qui n'avoient pas d'oreilles pour les entendre. Enfin le Gouverneur fit demander aux Missionnaires s'ils vouloient lui permettre de se rendre à leur Chapelle en cérémonie, & de joindre ses prières aux leurs pour implorer l'assistance du Ciel. Non-seulement ils y consentirent, mais ils l'assurèrent que s'il prioit avec foi & sincérité, il obtiendrait du Ciel ce qu'il desiroit.

Tandis qu'ils se preparent à le recevoir, ils virent arriver son Secrétaire, qui venoit leur dire que son Maître étoit obligé de se trouver le même jour à huit heures du matin sur une montagne voisine, pour offrir, avec quelques autres Mandarins, un Sacrifice au Dragon ; mais qu'il ne manqueroit pas de

(33) On verra dans la suite qu'ils n'adorent pas véritablement les Idoles.

venir le lendemain à la Chapelle chrétienne. Ils pressèrent le Secrétaire de retourner vers son Maître, & de lui déclarer que le Dieu des Chrétiens étoit un Dieu jaloux, qui ne pouvoit souffrir qu'on rendit à d'autres Dieux des honneurs qui n'étoient dûs qu'à lui; que les Idoles de la Chine étoient les images de diverses créatures, aussi peu capables de servir autrui que de s'aider elles-mêmes, & qu'elles ne méritoient par conséquent que du mépris. L'Auteur est persuadé que ce discours fit une juste impression sur le Gouverneur, mais que la force de quelque intérêt temporel le retint dans l'erreur. Les Missionnaires étoient prêts d'imiter la conduite de S. François Xavier, en élevant comme lui une croix dans la Ville à deux conditions : l'une qu'ils obtiendroient du Ciel la pluie dont on avoit besoin; l'autre, que si l'effet répondoit à leur promesse, les Habitans renverseroient leurs Idoles, & rendroient hommage au véritable Dieu (34). Mais quelques-uns d'entr'eux furent d'avis de ne rien hasarder qui pût commettre les intérêts de la Religion (35).

LE COMTE.
1687.

§. II.

Voyage de Ning-po à Ching-hyen-fu.

Ils partirent de Ning-po le 26 de Novembre au soir, dans des Barques, sous la conduite d'un Mandarin nommé par le Gouverneur. Le 27 au matin, ils passèrent par *Yu yan-hyen* (36), Ville du troisième ordre, de la dépendance de *Schau-hing*. Ses murs renferment une montagne assez haute, sur laquelle l'on ne voit point une seule maison, excepté vers le pied. Une petite rivière divise, par un pont de trois arches, la partie qui contient un Palais bâti par *Li-ko-lau*; & vis-à-vis, on voit sept ou huit arcs de triomphe, qui touchent presque les uns aux autres. Au soir, les Missionnaires traversèrent deux digues, & gagnèrent un passage où leurs Barques furent levées sur un talus pavé de pierres fort larges, du sommet duquel on les fit glisser dans un autre canal, plus haut, de neuf ou dix pieds, que le niveau de la rivière. On trouve dans cet endroit quantité d'Ouvriers qui le louent pour ce travail, & qui le finissent dans l'espace d'un quart d'heure, par le moyen de deux cabellans. Tout le Pais n'est qu'une plaine vaste & bien cultivée, qui se trouve bordée par d'énormes & stériles montagnes. Cependant quelques-unes sont couvertes de pins & de cyprès, qui sont les arbres les plus communs entre Ning-po & Hangcheu. L'arbre qui produit le suif n'y est pas plus rare, sur tout vers Ning-po, où l'on n'en voit presque pas d'autres. Dans cette saison, ils étoient dépouillés de feuilles, mais chargés de leur fruit, qui ayant perdu sa coque, les faisoit paroître dans l'éloignement comme couverts de fleurs blanches.

Ville de Yu-yan-hyen.

Digues, & passages d'un canal à l'autre.

Le 28 au matin, les Missionnaires traversèrent une sorte de lac, ou plu-

lac de Tén-hai.

(34) Le Pere le Comte semble croire ici qu'ils ne reconnoissent pas le vrai Dieu. Mais ne faut-il qu'arriver, il pouvoit être encore mal instruit.

(35) Il paroît que leur propre Foi étoit un peu chancelante, ou plutôt ils craignoient de tenter le Ciel. La Roque raconte, dans son Voyage de Syrie, que les Chrétiens de Sidon

ayant fait inutilement des processions pour obtenir de la pluie, les Mahométans, qui en firent à leur tour, furent plus heureux. Mais, qui rendra compte des vœux du Ciel? Ici l'on ne voit pas que le Gouverneur Chinois ait insisté sur son premier dessein.

(36) *Wai-han-hyen* dans la Carte des Jé-

suites.

H h h ij

La COMTE.
1687.

Description &
hauteur du canal.

Ponts de la Ville
de Schau-hing.

Beauté du ter-
reau.

Villages agré-
bles.

Ville de Syan-
fchan.

Tsien-tang.

tôt un bras de mer, qui se nomme *Tsau-hu*. Ils s'étoient vus dans la nécessité de louer de nouvelles Barques à leurs propres frais, parce que leur Mandarin leur avoit déclaré que n'ayant aucun ordre de l'Empereur, il ne pouvoit obliger les Officiers Chinois de leur fournir les commodités du voyage, au-delà du canton de Ning-po. Le canal où ils étoient entrés a près de vingt lieues de longueur. Il est revêtu, d'un côté, de grandes pierres plates, longues de cinq ou six pieds, & larges de deux, sur deux ou trois pouces d'épaisseur. L'eau en est fort pure & fort claire. Sa largeur est de vingt ou trente pas géométriques, & quelquefois de quarante, ou davantage. Dans plusieurs endroits il s'étend en droite ligne l'espace d'une lieue, & quelquefois de deux. D'un bout à l'autre, on rencontre à certaines distances, de beaux canaux qui se repandent des deux côtés dans la campagne, & qui se divisent en plusieurs autres bras. Ils forment un grand nombre d'îles, qui donnent au Pais l'apparence d'un labyrinthe, jusqu'aux montagnes qui bordent ces belles plaines. Un miroir n'est pas plus égal & plus uni.

C'est dans cet agréable canton que la Ville de *Schau-hing* est située. Elle est traversée par quantité de canaux, couverts d'un grand nombre de Ponts, qui n'ont qu'une seule arche, fort élevée, mais peu épaisse au sommet. Il n'y passe jamais de voitures, parce qu'on n'emploie que des porteurs pour les fardeaux. Ces ponts ont des degrés par lesquels on y monte. & d'une pente si douce, qu'il n'y a pas ordinairement plus de trois pouces d'un degré à l'autre. Quelques-uns, au lieu d'arches, n'ont que trois ou quatre grosses pierres, dont plusieurs ont depuis dix jusqu'à dix-huit pieds de longueur. Elles sont entassées en piles & rangées comme un véritable pavé. Le grand canal offre une multitude de ces Ponts, qui sont construits avec beaucoup de propreté. Le Pays qu'il arrose est agréable & fertile. Ce sont de grandes plaines, couvertes de légumes & de racines, qui servent à la subsistance d'un nombre infini d'habitans. On y voit aussi quantité de petits bois de Cyprès, qui varient la perspective, & qui couvrent les tombeaux de leur ombre.

Aux environs de Schau-hing, & de-là presque jusqu'à Hang-cheu, on découvre une suite continuelle de maisons & de Hameaux, qui donnent à toute cette route l'air d'une grande Ville. Les maisons y étant mieux bâties que celles du commun dans plusieurs Villes, on peut dire que les Villages de ce Pays l'emportent beaucoup sur ceux de l'Europe.

Le 29 les Millionnaires passèrent par une Ville du troisième rang, nommée *Syan fchan*, d'une petite Montagne qui est dans un de ses fauxbourgs. Elle est arrosée aussi par un grand nombre de canaux; & ses portes comme celles de *Schau-hing*, sont couvertes de plaques de fer.

Le 13 ils furent portés dans des palanquins jusqu'à une demie-lieue du *Tsien-tang* (37), qu'ils traversèrent en moins d'une heure & demie. La largeur de cette rivière est d'environ quatre mille pas géométriques; mais elle a si peu de profondeur que les bâtimens n'y peuvent entrer. Cependant elle est remplie chaque année par une marée d'une hauteur extraordinaire, vers le tems de la pleine-Lune d'Octobre. Après l'avoir passée, les Millionnaires trouvèrent, sur la rive, des caleches fort propres, qui leur avoient été préparées par

les Chrétiens de *Hang-cheu*, dont ils se virent accompagnés comme en triomphe jusqu'à leur Eglise, où ils trouvèrent le Pere Intorcetta. Ses cheveux étoient blancs de vieillesse. Ils furent obligés de faire & de recevoir plusieurs visites. En allant au Palais du Viceroy, ils passèrent par une rue fort droite, large de vingt-cinq ou trente pieds, & longue d'une lieue, depuis leur maison jusqu'à la porte de la Ville des Tartares. Le milieu de cette rue est pavé de grandes pierres plates, & le reste comme les Villes de l'Europe, mais sans aucune pente. La hauteur des Maisons est d'un étage au-dessus des boutiques, qui sont ouvertes du côté de la rue. Le canal est par derrière. Quoiqu'on n'y rencontre pas moins de monde que dans les rues les plus peuplées de Paris (38), on ne voit pas paroître une seule femme. Plusieurs arcs de triomphe, qui se présentent à certaines distances, ornent beaucoup cette grande rue. Les autres, sur tout celles qui sont habitées par les Soldats & les Tartares, offrent un spectacle fort différent; les maisons y ressemblent aux plus pauvres cabanes, & sont mal peuplées en comparaison des premières.

Tout ce canton, qui est rempli de montagnes, contient dans l'espace d'environ deux lieues une infinité de tombes dispersées. Les Missionnaires eurent la curiosité de visiter le Lac *Si-hu* (39) dans une Barque. Ils lui trouverent une lieue & demie de tour. Ses eaux sont fort claires; & ses bords, dans quelques endroits, sont couverts de maisons assez agréables. Il y a beaucoup d'apparence qu'en ravageant deux ou trois fois cette grande Ville, les Tartares ont détruit la plupart des Palais dont parle Martini. Le 19 Décembre, en partant de *Hang-cheu*, les Missionnaires passerent, dans un fauxbourg à l'Est, par une rue qui a plus d'un mille de long. Elle est plus étroite que la grande rue de la Ville, mais aussi droite, & presque aussi peuplée, sans qu'on y aperçoive une seule femme. Les maisons y sont hautes de deux étages & contiguës.

La Barque des Missionnaires n'étoit que du troisième rang, mais elle étoit grande, propre & commode. Elle avoit plus de seize pieds de large sur quarante-huit de longueur. Sa profondeur étoit de dix ou douze pieds. On y avoit ménagé, du même côté, une salle commune, & quatre autres chambres pour les Missionnaires, outre la cuisine & les logemens pour leurs domestiques. La salle & les chambres étoient ornées, dans l'intérieur, de sculptures peintes & dorées. Le reste étoit revêtu d'un beau vernis, & les plat-fonds composés de plusieurs panneaux, peints à la Chinoise. Non-seulement l'Empereur, mais les Marchands mêmes ont un grand nombre de ces Barques, qui leur servent à voyager dans les Provinces par les rivières & les canaux. On en voit qui seroient capables de contenir jusqu'à deux cens tonneaux. Elles servent de demeure à des familles entières, qui s'y trouvent plus commodément que dans les maisons, où l'on ne voit point ordinairement tant de propreté. Il y en avoit plus de quatre cens, sur le canal où les Missionnaires étoient à la voile. Ce canal, qui est au Nord de la Ville, s'étend plus d'une lieue en droite ligne. Il a plus de quinze brasses de largeur. Ses bords qui sont revêtus de pierre de taille offrent deux rangées de maisons, en forme de rues, qui ne sont pas moins peuplées que celles d'une Ville. Les Barques, qui sont à l'ancre des deux cô-

LE COMTE.

168.

Les Missionnaires trouvent le Pere Intorcetta à *Hang-cheu*.

Belle rue de cette Ville.

Lac de *Si-hu* & sa description.

Forme de la Barque des Missionnaires.

Barques habitées sur les canaux.

(38) Chine de Du Halde, Vol. I.

(39) Il est à l'Ouest de la Ville, comme son nom le marque.

LE COMTE.
1687.

Ils s'arrêtent
pour attendre le
Vice-roi.

Canaux couverts
de Barques.

Village de Tan-
tsi & la dépen-
sée.

Beau pont.

Ville de Sche-
men-yen.

Kyn-hing fu,
grande Ville de
Commerce.

tés sont remplies aussi d'Habitans. Les Missionnaires s'arrêtèrent le 20, pour attendre le Viceroy, qui avoit dessein de les visiter à bord & de leur donner le *Kong-ho*, ou l'ordre du *Ping-pu*, qui est le Tribunal étranger pour la Milice. Cet ordre portoit (40) que jusqu'à leur arrivée à la Cour, on leur fournilroit toutes sortes de commodités pour leur voyage.

Le 21 au matin, ils s'éloignèrent de Hang-cheu, en suivant le canal, qui avoit partout vingt ou vingt-cinq pieds de largeur, & qui étoit couvert de grandes Barques, dont ils comptèrent plus de cinq cens. Pendant l'espace de cinq quarts de mille, ils avancèrent entre deux rangées de maisons. Au-delà des fauxbourgs, le canal n'est revêtu de pierre que d'un côté, au long duquel est un chemin pavé, pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Ils trouverent, par intervalles, d'autres canaux de moindre grandeur; & dans les endroits où les deux rives s'abaissent assez pour être couvertes d'eau, ils virent des Ponts plats, composés de grandes pierres, dont chacune n'a pas moins de sept ou huit pieds de long. Elles sont placées trois à trois, & forment une espèce de chaussée. Environ quatre lieues au-delà de Hang-cheu, ils traversèrent le Village de *Tan-tsi*, situé sur les deux bords du canal, dont la largeur jusqu'à ce lieu est constamment de quinze, vingt-cinq, ou cinquante pas. Les deux rives sont ici bordées de pierre de taille, & forment deux quais, longs chacun de cinq cens pas géométriques, & ornés des deux côtés, devant chaque maison, de degrés qui servent à puiser de l'eau. Les Maisons qui s'étendent au long des Quais sont mieux bâties que celles des Villes, & plus uniformes. On prendroit chaque rangée pour la continuation du même édifice. Au milieu du Village de *Tan-tsi* est un beau Pont à sept grandes arches, dont celle du milieu a quarante-cinq pieds d'ouverture. Les autres sont aussi fort grandes, mais diminuent à proportion que le Pont descend vers les deux rives. On trouve aussi deux ou trois grands Ponts d'une seule arche, & plusieurs canaux bordés de maisons. Deux lieues plus loin on rencontre, au milieu du canal, une Île qui contient un fort beau Temple.

Le 22, après avoir passé plusieurs Ponts, les Missionnaires s'aperçurent que le canal se rétrécissoit. Ils arrivèrent devant la Ville de *Sche-men-yen*, à dix lieues de *Hang-cheu*. Jusqu'ici le Pays est fort uni, rempli de maisons & de Villages, & planté de Menuisiers nains, qui forment comme des vignobles.

Le 23 ils arrivèrent à *Kyn-hing-fu*; & dans cette route ils passèrent devant un fort beau Temple, qui se nomme *San-ka-ta*, & qui a tiré ce nom de trois *Ta*, ou de trois tours hautes de plusieurs étages, qui forment son entrée. Ils en découvrirent un autre, qui leur parut spacieux, dans un des fauxbourgs de

(40) On croiroit pouvoir ici conclure que le Viceroy leur fit une visite. Mais le Pere le Comte dit expressément, qu'il leur fit déclarer qu'il n'avoit pas le tems de les aller voir. Le même Auteur ajoute qu'il envoya des chaises pour les transporter à la Barque Impériale, avec des trompettes & des haut-bois pour les accompagner; qu'il leur fit présent de dix pistoles, & qu'il leur donna un *Kong ho*, c'est à dire, un ordre spécial, en vertu duquel, tous les lieux par lesquels ils devoient passer étoient

obligés de leur fournir des Barques bien équipées lorsqu'ils iroient par eau; avec soixante-dix ou un plus grand nombre de porteurs, pour les cas où la forêt les obligerait d'aller par terre. Chaque Ville devoit leur donner aussi, environ une demie pistole. C'est la même somme qui est accordée aux grands Mandarins dans leurs voyages. L'Empereur parloit ainsi les défrayer, quoique leur dépense aille dix fois plus loin.

la Ville, du côté de l'Est. *Kyn-hing-fu*, est une Ville grande & bien peuplée, où le Commerce est assez florissant. Ses fauxbourgs ne sont pas d'une grande étendue. On la compare à Ning-po pour la grandeur; mais elle est beaucoup plus belle & plus riche. Le 24, les Missionnaires entretenant dans un beau canal, large de vingt-cinq ou trente pas, & traversèrent un grand Village, nommé *Wan-kyang-king*. Ils passèrent d'un côté à l'autre sur un très beau Pont de trois arches, dont celle du milieu n'avait pas moins de soixante-quinze pieds d'ouverture, sur plus de trente de hauteur. L'ouvrage est d'autant plus hardi que les pierres ont plus de cinq pieds de long.

Le Pays ne cesse point d'être plat; mais quoiqu'il soit sans montagnes, il est assez couvert de bois pour rendre le paysage agréable. On n'y voit point un ponce de terre inutile. Les Meuriers commencent ici à devenir plus rares. Entre *Kyn-hing* & le Village de *Wan-kyang-king*, près d'une pointe où le canal se divise en trois bras, les Missionnaires virent trois Portetelles ou trois Tours carrées, bâties dans l'eau, & situées en forme de triangle, qui servent de limites entre les Provinces de *Kyang-nan*, & de *Che-kyang*. A vingt *Lis* (41) du même Village, ils en laissèrent un autre sur la gauche, nommé *W'han-kyn kyun-chin*, dans la Province de *Kyang-nan*; mais si vaste qu'à la première vue ils le prirent pour une Ville. Il est entrecoupé & ceint par de larges canaux, qui sont couverts de Barques. Cette multitude de canaux, dans un terroir extrêmement uni, porte à croire qu'autrefois le Pays étoit entièrement couvert d'eau. On n'y compte pas moins de douze Villages, dans l'espace d'un mille, sans y comprendre ceux qui se présentent dans l'éloignement. Cependant on assura les Missionnaires que ce canton, tout peuplé qu'il leur paroissoit, n'étoit qu'un desert en comparaison de *Soug-kyang*, *Nan-king*, & des parties méridionales de la même Province. Si la Chine étoit partout aussi remplie d'Habitans qu'entre *Schau-hing* & *Su-cheu*, l'Auteur ne feroit pas difficulté de croire qu'elle en contient plus que l'Europe entière. Mais on l'assura que les Provinces Septentrionales ne sont pas à beaucoup près si peuplées que celles du Sud.

Après avoir fait dix *Lis*, les Missionnaires arrivèrent à *Pinvang*, qui signifie nouvelle perspective. C'est un grand Village, qu'on prendroit pour une Ville, à la multitude de ses maisons, de ses Habitans, de ses canaux, de ses beaux Ponts & de ses Barques. L'eau des canaux vient d'un grand Lac à l'Ouest, que les petites Barques traversent pour raccourcir leur chemin jusqu'à *San-cheu*, sans toucher à *Kya-king*. De *Pinvang* le canal s'étend à perte de vue, en droite ligne, avec une chaussée sur la droite, bordée de pierres de taille. A l'Est on découvre un autre grand Lac, qui s'étend comme le premier jusqu'à la Ville d'*U-kyang*, devant laquelle ils passèrent avant la nuit; mais avant que d'y arriver, ils passèrent sous une arche de quarante-huit pieds de largeur & haute de vingt-cinq. Une lieue au de-là d'*U-kyang*, ils observèrent que la chaussée étoit haute de sept pieds, & formoit une sorte de Pont solide, avec des arches à certaines distances, pour faire passer l'eau dans la plaine, qui étoit semée de riz & tout-à-fait inondée.

Le 25 au matin, jour de Noël, ils arrivèrent au pied des murs de *Su-cheu*,

LE COMTE.
1687.

Grand canal & beau pont.

Trois Portetelles.

Village fort vaste & Pays très-peuplé.

Pinvang, grand Village, & multitude de ses canaux.

Belle chaussée.

(41) Deux lieues. Dix *Lis* font une lieue commune.

Le COMTE.
1687.

Ville de Su-cheu.

Monument Chi-
nois.

dans un grand canal de trente cinq ou quarante pieds de large, qui coule l'espace d'une lieue, du Nord au Sud, & en droite ligne au long d'un mur. Leur Barque s'arrêta vis-à-vis de la grande arche d'un magnifique Pont, qui traverse un autre grand canal, dont le cours est à l'Ouest, & qui entre dans un fort long fauxbourg. Sur le bord, du côté de la plaine, ils virent une sorte de grand Pavillon, ou de bâtiment carré, à double étage (41), couvert de tuiles jaunes, environné d'un mur, percé au sommet, & fort orné d'une grande variété de Figures: c'est un monument élevé par les Mandarins, en mémoire de l'honneur que l'Empereur Kang-hi fit à la Ville d'y venir familièrement & sans la pompe orgueilleuse qui accompagne ordinairement les Empereurs de la Chine. On a gravé, sur une pierre de l'édifice, les instructions que Sa Majesté Impériale prit la peine de donner au Viceroy pour le gouvernement de son Peuple.

Le Pere Rodriguez, Missionnaire établi à Su-cheu.

Les Missionnaires entrèrent dans la Ville par la porte de l'Ouest & firent cinq ou six lis, par différens canaux, pour se rendre à leur Eglise. Ils y trouverent le Pere Simon Rodriguez, à la tête d'une nombreuse Assemblée. Près de la porte, on leur fit voir une Tour polygone de six ou sept étages, & une autre de la même hauteur à une lieue des murs, dans un des fauxbourgs. Le même jour ils reçurent la visite de *Hu-lau-ya*, Seigneur Chinois, converti au Christianisme comme le Korau Paul-tyu son Grand-pere. Malgré toute leur résistance, il se mit à genoux pour les saluer, & frappa la terre de son front. Le 26, ils visitèrent (42) le Viceroy de la Province, qui faisoit sa résidence dans la Ville. Ce Seigneur les reçut avec beaucoup de politesse. Après une longue conversation, il les reconduisit jusqu'à la porte de sa cour. Tout ce que l'Auteur put observer d'un côté des murs de Su-cheu, de la grandeur des fauxbourgs & de la multitude des Barques, qui sont habitées par des familles entières, lui fait conclure que cette Ville a plus de quatre lieues de circuit, comme on l'en assura, & qu'elle contient plusieurs millions d'Habitans.

Navigation par
différens canaux.

Le 28, étant partis de *Su-cheu*, les Missionnaires firent voile l'espace de deux lieues au Nord, sur un grand canal, moitié au long des murs de la Ville, moitié devant un grand fauxbourg, entrecoupé de canaux fort larges, & rempli de maisons fort contigues. Pendant près de trois quarts de mille, ils trouverent trois rangées de Barques si serrées, qu'elles touchoient l'une à l'autre. Du grand canal ils passèrent dans un canal plus étroit, en traversant un fauxbourg qui n'avoit pas moins d'une lieue d'étendue. A l'extrémité de ce fauxbourg, le canal devient beaucoup plus large, & s'étend en droite ligne, à perte de vue, jusqu'à un grand Village qui est coupé par des rues & des canaux, & qui contient la Douane de *Su-cheu*. De-là jusqu'à *Fu-tye-hyen*, il continue en droite ligne au Nord-Ouest, l'espace de cent lis, qui reviennent à dix lieues. On voit sans cesse un grand nombre de Barques sur ce passage, & quelquefois cinquante ensemble. Une lieue au de-là de la Douane, les Missionnaires trouverent un Pont d'une seule arche, & de cinquante pieds d'ouverture.

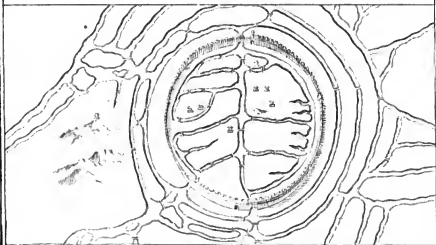
Description de
cette Ville.

Fu-tye-hyen est une Ville du troisième rang, de la dépendance de Chang-cheu. Les Missionnaires traverserent le fauxbourg du Sud, qui est long d'une

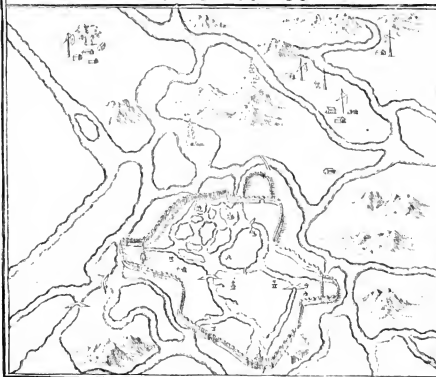
(41) Recouvert.

(42) Du Halde, *ubi sup.* Vol. I.

VU SIHYEN



HU CHEW FU HOU TCHEOU FOU





demie lieue. En cotoyant de près les murs de la Ville, ils jugerent qu'elle avoit deux milles & demi de circonférence. La hauteur des murs étoit de plus de vingt-cinq pieds. Sans être forts, ils sont bátis fort proprement & ceints d'un grand fossé, qui forme une sorte de canal. L'intervalle entre le fossé & les murs laisse un espace fort uni pour la promenade. Le terroir produit d'excellent thé, qu'on envoie jusqu'à Peking & dans toutes les parties de la Chine.

Le jour suivant, ils continuèrent leur voyage sur le canal, qui ne cesse point de s'étendre en droite ligne vers le Nord, avec une chaussée à l'Est, au travers d'une suite continuelle de Villages & de Hameaux, dans des Plaines fort unies, où la vue est toujours bornée par quelque grande Ville. Le 19 au soir ils arriverent à Chang-cheu, Ville fameuse & de grand Commerce. En traversant un des fauxbourgs, ils trouverent le canal si rempli de Barques, qu'à peine y pouvoient-ils découvrir l'eau. Ils arrêterent ici deux voleurs, qui s'étoient glissés pendant la nuit dans leur Barque. L'un trouva le moyen de se sauver. L'autre, ayant été renvoyé libre, se hâta de regagner une petite Barque, où il étoit attendu par quelques-uns de ses complices, avec lesquels il disparut à l'instant. Les Chinois assurent que ces voleurs nocturnes brûlent une espèce de paille, dont la vapeur cause un profond sommeil.

Le 13, après avoir quitté Chang-cheu, les Millionnaires trouverent à peine douze pieds de largeur au canal; mais la hauteur des bords étoit de dix-sept ou dix-huit pieds perpendiculaires. Quarante-neuf lis plus loin, au de-là de *Ping nyu* & de *Lu shan*, deux Villes ruinées, il reprend sa direction en droite ligne, à perte de vue; & les deux rives sont bordées, à dix ou douze pieds de hauteur, de belles pièces de marbre quarrées, couleur d'ardoise. Deux lieues en deçà de *Tang-yang*, ils furent obligés, comme d'autres Voyageurs, de quitter leurs Barques, & de prendre par terre. On travailloit à donner plus de profondeur au canal pour les Barques du tribut. Quoique le passage ne fût fermé que depuis un jour, la multitude des Barques qui s'y trouvoient arrêtées étoit déjà presque innombrable, & les passans avoient deux lieues à faire par terre jusqu'à *Ching-kyang-fu*. Le Mandarin de *Tang-yang*, qui avoit reçu avis le jour précédent, de l'approche des Missionnaires, leur envoya des chaises, des chevaux & des porteurs, qui leur firent faire ce petit trajet en moins de deux heures.

À l'extrémité du canal, avant que d'arriver à Tang-yang, ils passerent près d'une Tour à sept étages, & sur trois grands Ponts de marbre, composés d'une seule arche. Les fauxbourgs de cette Ville sont pavés aussi de marbre. En trois quarts d'heure ils firent le tour des murs, qui sont de brique, hauts de vingt-cinq pieds, & dont les fondemens sont de marbre. Du côté du Nord est un Lac, de cinq ou six lieues de circuit, autour duquel ils avancèrent l'espace d'une lieue, pour se rendre à *Ma-lin*, deux lieues au de-là de Tang-yang. Quoique ce Village n'ait qu'une rue, on assura les Missionnaires qu'il contenoit plus de deux cens mille Habitans. Il étoit pavé de marbre comme tous les autres Villages qu'ils eurent à passer jusqu'à *Ching-kyang-fu*. Dans un endroit de la route, ils rencontrèrent quelques pièces de marbre blanc, de la hauteur de six pieds, qui offroient en relief quelques figures grossières.

Le 2 de Janvier, étant arrivés à *Ching-kyang-fu*, ils traversèrent d'abord un fauxbourg, long de treize mille pas géométriques. Les pièces de marbre

LE COMTE.
1687.

Chang-cheu,
Ville fameuse.

Deux voleurs
arrêtés. Paille
brûlée.

Les Missionnaires
quittent le
canal. Ils s'en
qui les Voyageurs.

Tang-yang & sa
description.

Fameuse Ville de
Ching-kyang-fu.

LE COMTE.
1687.

l'importance de
la situation.

Quai-chou, Pla-
ce de Commerce.

dont le milieu de la rue est pavé ont trois pieds de long & presque deux de large. Pendant l'espace d'une lieue ils suivirent les murs, qui ont plus de trente pieds de hauteur ; & de-là, passant un Pont de marbre, ils entrèrent dans un autre fauxbourg, où l'abondance du Peuple leur laissoit à peine la liberté du passage. Ching-kyang, sans avoir plus d'une lieue de circonférence, est une Ville des plus considérables de l'Empire pour le Commerce. Elle en est comme une clef, du côté de la mer, dont elle n'est qu'à deux petites journées. C'est en même tems une Place de guerre, qui n'est jamais sans une nombreuse Garnison. Les Missionnaires apperçurent dix-huit canons de fer, qui formoient une batterie à la surface de l'eau. Ce second fauxbourg renferme une petite Montagne, au sommet de laquelle on a la plus belle vue qu'on puisse s'imaginer. D'un côté, c'est celle de la Ville ; de l'autre, celle des fauxbourgs & de la belle rivière de Kyang, qui a l'apparence d'un bras de mer. Au de-là se présente *Quai-chou*, qui ne passe que pour une place de Commerce, quoiqu'elle mérite le nom de grande Ville. Au pied de la même Montagne est situé le *Port*, où l'on trouve sans cesse un concours extraordinaire de Peuple.

§. III.

Continuation de la route, depuis Ching-kyang jusqu'à Tay-ngan-chou.

Isle charmante
sur la Rivière de
kyang.

Les Missionnaires traversèrent la rivière, sur des Barques fort petites, mais extrêmement belles, qu'on avoit pris soin de leur préparer. Le Kyang, quoiqu'il ait ici plus d'une lieue de largeur, passe pour étroit en comparaison de ce qu'il est au dessous de la Ville & au dessus. A sept cens pas de la rive, ils passèrent par une Isle qu'on prendroit pour un lieu enchanté ; ce qui lui a fait donner le nom de *Kin-schan* ou Montagne d'or. Dans une étendue dont la circonférence est de six cens pas, elle est couverte de belles pierres. Le centre est occupé par une Tour de plusieurs étages, environnée de Temples & de plusieurs Couvens de Bonzes.

Ecluse dange-
reuse.

Après avoir gagné l'autre rive, les Missionnaires entrèrent dans un canal, où ils furent obligés de traverser une sorte d'Ecluse qui porte le nom de *Chai*. Le canal se trouve resserré, dans ce lieu, entre deux Dignes bordées de pierre de taille, qui s'approchent l'une de l'autre vers le milieu, pour donner apparemment la profondeur nécessaire au canal. La rapidité de l'eau y est extrême ; & si ceux qui se trouvent prêts sur la rive, pour tirer les Barques, les abandonnoient au courant, rien ne pourroit les garantir de se briser en mille pièces. Les Chinois, à qui l'Auteur eut occasion de parler, n'avoient pas la moindre notion des Ecluses de l'Europe. Les Missionnaires traversèrent un des fauxbourgs de *Quai-chou*, mais l'obscurité de la nuit leur déroba la vue de la Ville. Le matin du jour suivant ils arrivèrent de bonne heure à *Yang-chou-fu*, Ville de grand Commerce & fort peuplée. On assura l'Auteur qu'elle a deux lieues de tour, & qu'en y comprenant les fauxbourgs elle contient deux millions d'Habitans (44).

Yang-chou-fu,
Ville fort peu-
plee.

(44). Le Pere le Comte nous représente la méthode des Missionnaires en voyageant

Le 11 on traversa par terre un Pays plat, presque entièrement caché sous l'eau, au long d'une grande chaussée, large d'environ trente pieds, & haute de dix ou douze, bordée, en quelques endroits, de pièces de marbre quarrées. Le canal étant sur la droite, on découvrait au de-là un grand Lac parallèle, qui avoit plus d'une lieue de largeur. Sur la droite, on voyoit au-dessus de l'eau plusieurs éminences semées de riz, & quantité de Hameaux, dont les édifices sont composés de roseaux couverts d'argile. La multitude de Barques, qui alloient dans les champs à la voile ou à la rame, comme sur une vaste mer, offroient un spectacle fort amusant. La route des Millionnaires du jour fut de sept lieues, jusqu'à *Kau-yeu-cheu*, grande Ville, suivant les informations qu'ils reçurent; car ils ne suivirent les murs que l'espace d'environ douze cens pas. La hauteur leur parut de trente pieds. En traversant un fauxbourg, ils virent une Tour de sept étages; & dans la Ville même ils découvrirent un autre édifice quarré, de six ou sept étages, qui s'élevait comme une pyramide se terminoit par un petit plat fond quarré, d'une fabrique différente de celle des Tours. Les faux-bourgs sont spacieux & fort bien bâtis.

Le 12 au matin, ils firent six lieues, sur une chaussée, qui regne au long du canal & du lac. Ce lac s'étend à perte de vue, comme une grande mer, où l'on découvre une infinité de Barques à la voile. Entre le canal & le lac est une autre chaussée, bordée fort proprement, dans plusieurs endroits, de pierres quarrées. Elle étoit couverte d'oiseaux de rivières. De tems en tems on voyoit aussi des nées de petits oiseaux, qui deroboient dans quelques endroits la vue du Ciel. Les corbeaux qu'on rencontre depuis Ning-po jusqu'ici ont une espèce de collier blanc. Dans le cours de l'après midi, on fit encore six lieues au long du canal, qui continue entre deux grandes chaussées, sans cesser d'avoir le canal sur la gauche, & l'on arriva le soir à *Pay-hing-hyen*. Le pays, sur la droite, est plat & fort bien cultivé près de cette Ville; mais la moitié en est cachée sous l'eau.

Le 14 on fit huit lieues jusqu'à *Whag-ngan-su*, Ville considérable, qui paroît plus peuplée & d'un plus grand commerce que *Yang-cheu*. C'est la résidence du Grand Maître des eaux, des canaux, & des rivières. Il vivoit alors dans une hôtellerie publique (45), où logent ceux qui sont appelés à la

Par eau. Lorsqu'on avoit levé l'ancre, les rompettes & les haut-bois sonnoient une marche. Ensuite on prenoit congé en mettant le feu à trois barils de poudre, qui étant placés dans une espèce de coffre, font plus de bruit qu'un grand nombre de mousquiers. Ces trois décharges se faisoient l'une après l'autre, & dans les intervalles on faisoit entendre quelque-tems la musique. Lorsqu'on arrivoit dans une Ville ou qu'on rencontroit quelque Barque de Mandarins, on recommençoit cette cérémonie. Elle se renouvelloit aussi lorsque la nuit ou le vent contraire obligeoit de jeter l'ancre. Pendant la nuit, une garde veilloit toujours à la sûreté du convoi. Vers huit heures, dix ou douze Habitans de la Ville voisine paroissoient en hâte sur le rivage. Alors le Pilote paroissant sur le pout, leur faisoit un

beau discours sur l'obligation dont ils étoient chargés de défendre tout ce qui appartenait à l'Empereur, & de veiller à la sûreté des Mandarins, comme les Mandarins veillent à celle de l'Empire. Il leur représentoit les accidens auxquels on étoit exposé, tels que le feu, les voleurs & les orages. Les hommes du rivage répondoient à chaque article par une acclamation, & se retiroient ensuite à leur corps-de-garde, en laissant derrière eux une sentinelle, qui battoit continuellement de deux bâtons l'un contre l'autre, pour avertir qu'elle ne dormoit pas, & qui étoit relevée d'heure en heure. Le Comte ajoute qu'il n'avoit jamais connu une manière de voyager si commode.

(45) Ces hôtelleries se nomment *Kong-quan*.

LE COMTE.
1687.

Grande chaussée
au long d'un lac.

Kau-yeu-cheu.

Tours & édifices.

Multitude d'oi-
seaux sur le lac &
le canal.

Pay-hing-hyen.

La Courte.
1787.
Ma maie au
Larg.

Cour par l'Empereur, ou dépêchés de la Cour dans les Provinces. Aussi les Missionnaires furent-ils obligés de passer la nuit dans une misérable auberge, composée de roseaux & de nattes, & si délabrée, qu'il tombait de la neige dans le lieu où ils étoient couchés. Trois Mandarins, qui s'y trouverent logés avec eux, prirent beaucoup de plaisir à voir quelques-uns de leurs livres, & les figures qu'ils y apperçurent en papier.

Même fontaine
Même.

Le matre est commun dans tous ces quartiers; mais les Chinois ne paroissent point y attacher beaucoup de prix. Ils ne l'employent qu'à border leurs canaux, & à d'autres ouvrages publics. Ici, comme à Ching-kyang, les Missionnaires virent des rouleaux de marbre, qui ressembtent à des moitiés de colonnes, & qu'on fait passer sur les terres cultivées, pour en rendre la surface unie.

Cela kyang pu.

Le 15 après midi, ils avancèrent trois lieues plus loin, jusqu'à *Chin-kyang-pu*. Dans cette route ils passèrent par une autre Ville, qui n'est pas éloignée des Fauxbourgs de *Whuy-ngan*. La relation des Ambassadeurs Hollandois represente ces deux Villes comme une continuation des mêmes fauxbourgs, & leur donne ainsi trois lieues d'Allemagne de longueur. A la vérité les Missionnaires en passerent un d'une lieue & demie de long, qui s'étend en ligne parallele aux murs de la Ville. Le Pais est plat, bien cultivé, & dans quelques endroits à moitié caché sous l'eau. *Chin-kyang-pu* est située sur la rive Sud du *Wang-ho* (46), ou de la riviere jaune, & sur le bord du canal. On y voit en abondance des oies, des canards sauvages, des faisans, &c.

Riviere bouchée
par les glaces.

Ils quitterent cette Ville le 17; & la riviere étant bouchée par de grandes pièces de glace, ils employèrent presque tout le jour à la traverser. Elle n'a point, dans ce lieu, plus de quatre cens cinquante brasses de largeur, quoiqu'elle n'y soit qu'à vingt-cinq lieues de son embouchure. Le canal est assez droit. Les bords sont composés d'une terre jaune, qui se mêlant avec l'eau, la rendent jaune, & lui font prendre un nom qui exprime cette qualité. Mais dans la saison où l'on étoit, à peine y distinguoit-on quelque apparence de cette couleur, parce que le courant n'avoit point assez de force pour entraîner beaucoup de terre. Si la riviere n'étoit pas retenue par des digues, qu'on travailla sans cesse à reparer, elle seroit capable de causer d'étranges ravages. Les Missionnaires s'arrêtèrent cette nuit dans un Village. Le chemin est le plus beau & le plus uni qu'on puisse s'imaginer. Le Pais est plat & ouvert comme la *Beauce*, mais plus agréable, mieux cultivé, & rempli de Hameaux qui ne font pas à plus de cinquante, de cent, ou de deux cens pas (47) l'un de l'autre. Une lieue au-delà du *Wang-ho*, les Missionnaires trouverent une grande chaussée, avec une espece de pont de bois, qui est soutenu dans un endroit par des piles de pierre, hautes de huit ou dix pieds. Sa longueur est de trois cens pas, & son pavé de pierres quarrées. Ils traverserent ensuite un canal, qui s'étend en droite ligne parallele à la riviere jaune, où il se décharge. Ils observerent, dans la plaine, trois autres chaussées qui conduisent à différentes Villes. Jusqu'alors, ils n'avoient encore apperçu aucun troupeau de moutons dans leur route. Mais ils avoient vu quantité de chevres blanches

Beauté du Pays.

Grandes chaussées.

Abondance des bestiaux.

(46) C'est plutôt à la gauche; car dans la à l'Est de la Riviere.

Carte des Jésuites cette Ville est à la droite ou (47) Tous les pas sont ici géométriques.

& de porcs noirs, des vaches, des buffles, & sur tout beaucoup de mulets, d'ânes & de mauvais chevaux, dont on se sert ordinairement pour les voyages. Le peuple est en si grand nombre, que malgré la fertilité des terres, on y trouve à peine de quoi fournir à la subsistance des hommes & des bêtes. Lorsqu'on a passé *W'hai-n'gan*, les hôtelleries qui servent à loger les Mandarins ne sont que de terre ou de roseaux, avec des toits de chaume. Après le *W'ang-ho*, on remarque sensiblement au cours des Rivieres que le terrain s'élève jusqu'à Peking.

Le 18 on fit onze lieues jusqu'à Su-tsen-hyen, dans un pays plat, bien cultivé, & coupé par un grand nombre de chaulées, dont la plupart ont dix ou douze pieds de hauteur, & vingt ou trente de largeur au sommet. Les Talus l'augmentent de douze ou quinze pieds. Pendant ce jour, les Missionnaires voyagerent sur une petite riviere, qui n'en est pas moins profonde & moins rapide. Quoiqu'elle n'ait que sept ou huit pas de largeur, elle porte d'assez grandes Barques. Ils la jugerent parallele à la riviere jaune; dont elle ne leur parut éloignée que de trois ou quatre cens pas; & vraisemblablement c'est la même qu'ils avoient pris le soir du jour précédent pour un canal artificiel. Le terroir aux environs est continuellement marécageux, & ne laisse pas de porter un grand nombre d'arbres (48), qui ressemblerent au bouleau.

Su-tsen-hyen est située sur la droite du *W'ang ho*, ou de la riviere jaune (49), sur une éminence. Elle a deux fauxbourgs, qui sont tous deux préférables à la Ville. Près des murs, qui tombent en ruine, on voit une sorte de Palais, nouvellement bâti à l'honneur de l'Empereur Kang-hi, qui passa par cette Ville en allant à *Su-cheu*. La principale partie de cet édifice est une sorte de faïlon, de figure oblongue, ouvert de tous côtés, avec un double toit couvert de tuiles jaunes.

La chaulée ne va point au-delà de *Su-kyen*, d'où les Missionnaires partirent le 19. Une demie lieue plus loin, ils rencontrèrent successivement sept ponts plats, chacun d'environ cent pieds de longueur, soutenus par des pierres, ou par de petits murs de brique, avec de grandes balustrades de chaque côté, & des arcs triomphaux de bois aux deux bouts. Ces ponts sont placés sur la même ligne, & traversent plusieurs canaux, qui forment une espèce de labyrinthe. Plus loin, il s'en présente neuf autres, plus grands encore, mais bâtis avec moins de propreté. La terre est noirâtre, dure, sterile, & les maisons ne sont que d'argile & de chaume.

Le 21 on ne fit que six lieues, jusqu'au grand Village de *Hong-wa-pu*. Il passe pour appartenir à la Province de *Schan-tong*, quoique d'autres assurent qu'elle commence deux ou trois lieues plus loin. Les Missionnaires passerent trois ponts, chacun de deux ou trois arches, sur des torrens, & rencontrèrent, dans les plaines, des espèces de guerites à certaines distances. Ce fut ici qu'ils aperçurent pour la première fois un troupeau de moutons dans les prairies. Le jour suivant ils commencerent à voir en pleine campagne plusieurs vergers plantés d'arbres à fruit. La route, depuis Yan-cheu jusqu'ici, est si bonne & si commode, qu'en plein hiver, comme on étoit alors, on n'y trouve pas le moindre embarras de pierre ou de boue. Elle est continuelle-

(48) Du Halde, Vol. I.

(49) Suivant le Journal, le *W'ang-ho* se

présente sur la droite; mais les Cartes le placent à l'Ouest ou sur la gauche.

Le Courte.
1687.

Non par le
recor des
sécs.

Petit et
fort profonde.

Su-tsen-hyen.

Multitude de
ponts de leur
forme.

Hong-wa-pu.

Guerites dans
les plaines.

Beaucoup d'habita-
bles de chameaux.

Le Commerce.
1687.

Rouleaux pour
applanir la terre.

Ville d'I-cheu,
fortifiée de bal-
lions.

Font de marbre.

Tombes.

Pays moins sou-
ver.

Montagnes fort
hautes.

Ver à soie com-
mun.

ment unie, comme une allée de jardin. L'après-midi, on fit cinq ou six lieues de plus, au travers des plaines semées de riz & de bled. Il se présenta le même jour, sur la droite, ou à l'Est, une petite montagne, qui s'étend en droite ligne du Nord au Sud. Les Millionnaires passerent la nuit à *Li-ly-schwang*. Jusqu'à cette Ville, ils avoient remarqué dans la campagne un grand nombre de ces rouleaux de pierre qu'on a déjà décrits; les uns canelés, d'autres unis, pour applanir la terre, ou les lieux qui servent à battre le bled. *Li-kyaschwang* est situé au-delà d'une rivière large & profonde.

Le 12, ayant passé la rivière, ils firent quatre lieues jusqu'à la Ville d'I-cheu, qui ne paroît pas avoir plus d'une demie lieue de tout. Les murs sont de brique, & sont bien entretenus. Ils y observerent plusieurs angles faillans, & une sorte de balions, dont les uns étoient polygones, & d'autres en forme de fer à cheval. Le Gouverneur vint au-devant d'eux, & fit partir en même-tems un Messager pour repandre sur leur route la nouvelle de leur approche; service important pour eux, car autrement ils n'auroient pas trouvé sans peine un assez grand nombre de Porteurs dans les Villes de Schan-tong, dont la plupart sont fort petites. Ils passerent, dans un des fauxbourgs, sur un pont de marbre à cinq petites arches, avec des balustrades ornées de figures de lions d'un ouvrage fort grossier. Aux environs des fauxbourgs ils virent un grand nombre de tombes, composées de terre en forme de pyramides, avec des inscriptions gravées sur des tables de marbre. Ils logerent à quatre lieues d'I-cheu, dans une Ville fort misérable. Le païs est si sablonneux, qu'on est fort incommodé de la poussière en chemin. Il est aussi moins ouvert après I-cheu. On commence à trouver des haies vives, d'une sorte d'épine forte & raboteuse. De demie lieue en demie lieue on rencontre des guerites, où l'on donne des signaux pendant la nuit avec des feux qu'on allume au sommet, & pendant le jour avec une pièce d'étoffe qu'on arbore en forme d'enseigne. Ces guerites ne sont composées que de terre. Elles sont carrées, élevées sur un talus, & de la hauteur de douze pieds.

Le 13, la journée fut de neuf ou dix lieues. Le chemin, avant midi, offroit par intervalles des hauts & des bas; & dans plusieurs endroits le canton paroissoit stérile. Mais le soir, on arriva dans une plaine fertile, entre deux chaînes de montagnes. Celles qui regardent l'Ouest sont hautes, escarpées & raboteuses, couvertes de neige, et, ayant par la multitude de leurs rochers. Les maisons des Villages sont bâties de pierre, mais dans un goût fort grossier. L'occupation des Habitans est de filer & de travailler de la soie. Ce fut dans ces lieux que les Millionnaires virent le ver à soie sauvage, qui multiplie indifféremment sur toutes sortes de feuilles, & qui produit une soie verdâtre, dont se fait l'étoffe nommée *Kyen-cheu*. Elle se lave, & l'usage en est commun dans toutes les parties de l'Empire. Quoiqu'elle ne soit point agréable à la vue, les personnes de qualité s'en servent dans l'intérieur de leurs maisons.

Le 14, on marcha tout le jour entre des montagnes stériles; mais les vallées sont bien cultivées & remplies de Villes & de Villages. Les Millionnaires dînèrent à *Mong-in-hyem*, petite Ville, dont les murs n'ont que douze pieds de hauteur, & sont en fort mauvais état.

Le 15, ils firent environ huit lieues, & traversèrent les fauxbourgs de la

petite Ville de Sin-tay-hyen. Le Pais est plat, bien cultivé, rempli d'Habitans, & couvert d'arbres à fruit. Cette route, comme celle du jour précédent, est coupée par des montagnes & des vallées, bonne & sèche d'ailleurs, mais poudreuse. Dans quelques endroits, les montagnes se terminent à la distance d'une lieue par de profondes vallées, après lesquelles on trouve de vastes plaines. Le 26, après avoir marché l'espace de trois lieues entre des montagnes affreuses & des terres, on arriva dans une plaine bien cultivée & remplie d'arbres à fruit, qui s'étend jusqu'à Tay-ngan-cheu, Ville située au pied d'une hideuse montagne qui la met à couvert des vents du Nord. Cette situation est fort agréable. Les murs de la Ville ont plus de vingt-cinq pieds de haut; mais les édifices sont fort méprisables. On s'arrêta pour dîner à *Tan-leu-tyen*. Un mille au delà de cette petite Ville, on passa une rivière qui étoit presque à sec. Là, les montagnes s'ouvrent, & donnent passage dans une grande plaine, également fertile & peuplée; mais elles se rapprochent ensuite aux environs de *Tay-ngan*.

LE COMIZ.
1687.
Sin-tay-hyen.

Montagnes affreuses.

Ville de Tay-ngan-cheu.

§. I V.

Route depuis Tay-ngan-cheu jusqu'à Peking.

Le 28, on partit de Tay-ngan-cheu, pour faire neuf ou dix lieues entre d'horribles montagnes, où l'on découvre peu de terres cultivées, quoiqu'on y trouve un assez grand nombre de Bourgs, qui ne sont pas mal peuplés. Un tiers des Habitans est incommodé, à la gorge, de cette sorte d'enflure, qui porte le nom de *Goirre* dans d'autres Pais, & qu'on attribue à l'usage des eaux de puits. Les hôtelleries sont fort mauvaises. On n'y trouve, pour lit, que des formes de brique, de la longueur d'un homme. Les alimens n'y sont pas meilleurs, à la réserve des faisans, qui s'y donnent à plus vil prix que toute autre sorte de volaille. Les Missionnaires en acheterent, plusieurs fois, quatre pour dix sols. Ce n'est pas la hauteur qu'on admire dans les montagnes; mais elles n'offrent pas un seul arbre, quoique plusieurs soient couvertes de terre, & qu'anciennement elles aient été cultivées. On distingue encore les restes des terrasses, depuis le pied jusqu'au sommet. Depuis Ning-po jusqu'ici, l'Auteur ne découvrit pas la moindre trace des ravages que la guerre a causés dans ce grand Empire; & si l'on excepte ces montagnes, il ne vit pas un pouce de terre sans culture.

Pays fort montueux, & très rempli de Villages.

Le 29 on avança l'espace de neuf lieues entre des montagnes aussi affreuses que les précédentes. On en traversa une, qui a la forme d'un cône, au sommet de laquelle est un petit Temple où l'on monte par un escalier roide & étroit, qui n'a pas moins de cent degrés. Ensuite on entre bien-tôt dans une vaste plaine, à laquelle il ne manque rien pour la culture. Deux lieues en deça de leur logement, les Missionnaires passèrent près des murs d'une petite Ville nommée *Chang-tyng-hyen*. Ils traversèrent, devant la porte, un ruisseau qui étoit alors à sec, sur un pont de neuf arches, composées de pierres quadrées fort hautes & fort larges. Aussi l'ouverture des arches est-elle fort étroite. Ce pont commence par une grande arche, & se termine par un long talus, qui porte sur sept petites arches, séparées du reste par un pilier de pierre fort épais. Les principales pierres, qui supportent celles qui servent de

Ville de Chang-tyng-hyen.

Grand pont de maîtres.

Le Comté.
1687.

Abondance du
marbre dans
deux Provinces.

Canton rempli
de grands Villages.

Auberges sur la
route.

Pia-yuen-lyen.

Commerce de
bois.

Beauté de la
plaine de Ta-
cheu.

Emploi des ma-
tières du pays.

balustrade, sont grossièrement gravées de quelques figures d'animaux. Tout l'ouvrage est d'une sorte de marbre noir, brut & raboteux. Le pavé est de grandes pierres quarrées de la même matière. Les Missionnaires en trouvent beaucoup dans les deux Provinces qu'ils traversèrent, sur tout dans celle de Schantung ; & vraisemblablement les montagnes qui leur avoient paru sans arbres, n'étoient composées que de marbre. Ils se le persuaderent d'autant plus, que dans les lieux où les eaux de pluie avoient entraîné la terre, ils virent paroître des pierres noires, qui avoient beaucoup de ressemblance avec le marbre.

Le 30 ils firent dix lieues dans une contrée fort unie, bien cultivée, & remplie de grands Hameaux, ou de Villages, qui peuvent passer pour autant de petites Villes. Dans chaque Village ils virent plusieurs Temples, qui sont les seuls édifices de pierre qu'on y apperçoive. Tout le reste est de terre & de chaume. Les toits & les parties saillantes sont ornés de figures d'oiseaux, de dragons & de feuillages, & couverts de thuyes vernies en rouge ou en bleu. Dans les plaines, on rencontre, par intervalles, des tombes de terre en forme de pyramides, qui reçoivent ordinairement l'ombre de quelque petit bois de cyprès à feuilles plates ; ce qui forme une perspective fort agréable. Avant midi les Missionnaires passèrent par Yu-ching-hyen, Ville de forme quarrée, dont les murs sont composés de terre detrempee, & mêlée de paille ; ou, dans plusieurs endroits, de briques cuites au soleil, & de terre glaise mal préparée. Les hôtelleries étoient les plus misérables qu'ils eussent rencontrées sur la route. Outre un grand nombre de Bourgs que le grand chemin traverse, ils trouverent souvent des auberges au long de la route. Ce ne sont que des cabanes de roseaux, ou des huttes de terre, qui servent de logement au peuple. La plupart des tours du Pais sont garnies de cloches de fer, fondues avec très-peu d'habileté.

Le 31, la journée fut de douze lieues. L'espace d'environ deux lieues au-delà du Bourg où ils avoient passé la nuit, ils apperçurent sur la gauche *Pin-yuen-hyen*, Ville dont la circonférence leur parut d'environ deux lieues. En traversant un de ses faubourgs, ils virent un nombre infini de peuple, & plusieurs chantiers remplis de bois, dont ils jugerent qu'il se faisoit un commerce considérable dans ce lieu. Huit lieues plus loin, ils trouverent *Ta-cheu*, grande Ville, située sur le grand canal de la cour, & ceinte d'un beau mur de briques. Un de ses faubourgs, par lequel ils passèrent, leur parut valoir une Ville par son étendue & par le nombre de ses Habitans.

Depuis *Ta-cheu*, la route qui avoit été jusqu'alors un pénétré, devient aussi unie que la plaine ; & si l'on excepte l'incommodité de la poussière, elle est une des plus belles qu'on puisse s'imaginer. La plaine n'est pas moins unie qu'un jardin. Elle est remplie de Villages environnés d'arbres à fruit, & diversifiée par de petits bois de cyprès qui sont plantés autour des tombes. Le fond du terroir est une sorte d'argile. On y emploie des bœufs pour tirer les voitures, & celui qui sert de limonier porte une petite selle. La plupart des maisons & des hôtelleries sont de terre, & fort basses. Le toit, qui est composé de roseaux, s'arrondit tellement par degrés, qu'on le croiroit plat. L'usage des Habitans est de brûler du charbon de terre, parce que le Pais ne produit point de bois, Mais les roseaux & le chaume y sont en abondance. Dans le

Le canal royal, qui coule au Nord de cette Ville, & qui étoit alors glacé, les Missionnaires virent une rangée de Barques d'une demie lieue de long. Depuis Hang-wha-pu, ils avoient souvent rencontré une sorte de tours quadrées, ou de petites plateformes de brique à deux étages, de la hauteur d'environ quarante pieds, & longues de cinquante ou soixante, sur dix-huit ou vingt de largeur, avec sept créneaux d'un côté, & trois de l'autre. Ces édifices se trouvent dans la plupart des Villages, & servent aux Habitans, dans les tems difficiles, pour y mettre leurs effets à couvert. La plupart des Villages sont renfermés d'un mur de terre, qui ont deux portes, comme ceux des Villes, c'est-à-dire, une aux deux extrémités de la rue, avec de petits Temples au-dessus. Les maisons sont de terre mêlée de paille, & les toits presque plats. Quelques-unes ont même une plateforme. En général, toute la route depuis Ning-po, n'offre aucun bâtiment remarquable, excepté les édifices publics, tels que les chauffées, les digues, les ponts, les murs des Villes, & les arcs de triomphe.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'hôtellerie, où les Missionnaires avoient passé la nuit, ils entrèrent dans la Province de Pe-che-li, en traversant un des fauxbourgs de *King-cheu*. Les murs de cette Ville leur parurent de terre. Ils en virent trois côtés, qui forment des angles droits; d'où l'Auteur conclut que la Ville est carrée, comme la plupart des autres Villes de la Chine. Dans l'intérieur des murs il observa une tour exagone, d'onze ou douze étages, l'un moins grand que l'autre, avec des fenêtres de chaque côté. On voit dans les Fauxbourgs du Nord & du Sud plusieurs de ces tours & de ces petites plateformes.

Les Missionnaires passèrent la nuit à cinq lieues de *King-cheu*, dans une autre Ville nommée *Fu-ching-hyeu*, après avoir été fort incommodés de la poussière dans leur route. Ils y apprirent la mort de l'Impératrice, mère de l'Empereur Kanghi, qui étoit arrivée le 27 du mois précédent. Pour se conformer aux usages de l'Empire, ils ôtèrent aussi-tôt les touffes de soie rouge qu'ils porteroient à leurs bonnets. C'est une marque de deuil, qui s'observe dans toute l'étendue de l'Empire, pendant l'espace au moins de vingt-sept jours, à compter depuis le moment où l'on reçoit les premières informations du malheur public. Les Mandarins en publient l'ordre, & ceux qui négligent d'obéir s'exposent à de rigoureuses punitions.

Le second jour de Février étant le commencement de l'année Chinoise, on employe les premiers jours de ce mois à diverses sortes de réjouissances, qui ressemblent à celles du carnaval en Europe. On se rend des visites mutuelles; on fait des vœux pour la prospérité l'un de l'autre; on fait éclater de la joie par des illuminations publiques & des feux d'artifice. Les Missionnaires s'arrêtèrent ce jour-là pour dîner, dans un grand Village, à sept lieues de *Fu-ching-hyeu*. En le quittant, ils passèrent sur un beau pont de marbre, d'environ vingt pieds de longueur. Les balustrades étoient composées de belles pièces de marbre, larges de vingt pouces, & longues de cinq (50), ornées de figures en bas relief, avec des pedestaux, de deux à deux, qui servoient de support à des lions beaucoup mieux travaillés que l'Auteur n'en avoit en-

(50) Si l'on n'y a point ici d'erreur, on a peine à concevoir comment elles sont plus larges que longues.

Tome V.

Kkk

LA COMTE.
1688.

Tours singulières
& leurs usages.

Les Missionnaires
entrèrent dans
la Province de
Pe-che-li.

Fu-ching-hyeu.

Mort de l'Impératrice
de la Chine.

Deuil Chinois.

Commencement
de l'année, &
réjouissances à
cette occasion.

Bel ouvrage de
sculpture.

LE COMTE.
1688.

Couriers de la
Cour.

Ville de Hu-
ky-fou.

Jin-kyen-hyen.

Déscription de
cette Ville.

Bourg d'un grand
commerce.

Ville de Hyong-
hyen.

Méthode pour
le soutien des co-
lonnes.

core vû à la Chine. Le marbre est en abondance dans cette Province. Elle est d'ailleurs fort unie, bien cultivée, & remplie de Villes & de Villages, à qui leurs tours & leurs plateformes donnent de loin l'apparence d'autant de forteresses. Toutes les maisons ne sont que de terre; leurs toits sont plats & couverts de paille ou de chanvre. Quelques-unes sont flanquées de petits pavillons carrés. Dans la route, on rencontra un grand nombre de Courriers, chargés, sur le dos, d'une petite boîte, enveloppée dans une pièce d'étoffe jaune, qui portoit apparemment la nouvelle du trépas de l'Impératrice dans les diverses parties de l'Empire. Les Missionnaires firent quatre ou cinq lieues l'après midi; & passant par Hyen-hyeu, Ville d'environ une lieue de circonférence, dont les murs & les maisons sont bâties d'une sorte de tuiles carrées au lieu de briques, ils allèrent passer la nuit à Kye-kye-ling.

Le 3, après avoir fait environ deux lieues, ils passèrent par Ho-kyen-fu, Ville de forme carrée, & d'environ deux lieues de circonférence. Les murs & les parapets y sont de brique, & fort bien entretenus. Ils sont flanqués de petites tours & de petits bastions carrés, qui n'ont pas plus de sept ou huit brasses de front. Neuf lieues plus loin, les Missionnaires arrivèrent à Jin-kyen-hyen, autre grande Ville. Le pais leur parut semblable à celui qu'ils avoient traversé les jours précédens. Il s'y trouve quelques Bourgs & quelques Villages d'une grande longueur, avec des portes aux deux extrémités, comme celles qu'on a déjà fait remarquer. On rencontre, dans plusieurs endroits, des tables de marbre, avec des inscriptions placées perpendiculairement sur le dos d'une grosse tortue en marbre. Depuis Ning-po, les Missionnaires n'avoient aperçu ni forêts ni bois.

La forme de Jin-kyen-hyen est un carré oblong, & sa circonférence paroît d'environ mille quatre cens pas. On y voit deux arcs de triomphe. Ses murs & ses parapets, qui sont de briques, ont plus de trente pieds de hauteur, avec des tours à certaines distances. Ses maisons, comme celles de la plupart des Villages du Pais, sont aussi de brique, & fort bien couvertes. Le 4, à cinq lieues de cette Ville, les Missionnaires traversèrent un grand Bourg, où le Commerce est florissant, & dont le centre est orné d'un bel arc de triomphe. En sortant de cette place, on trouve une chaussée; & une lieue plus loin, des marais qu'on traverse sur une autre chaussée, l'espace d'environ cinq cens pas. Après l'avoir passée, les Missionnaires tombèrent dans un grand Village, où ils virent trois ponts de bois sur autant de canaux.

Deux lieues plus loin, ils traversèrent la Ville de Hyong-hyen, dont le faux-bourg Sud-est se trouve coupé par un canal. La rue qu'ils suivirent étoit ornée de quatre arcs de triomphe, dont les colonnes portoit sur des bases de marbre blanc, hautes de trois pieds, composées de quatre pièces qui étoient ceintes de plusieurs cercles de fer, & affermies avec des pointes du même métal. Ordinairement ces colonnes, ou ces piliers, qui sont de bois, sont fixés entre les quatre pièces de marbre. Ces piédestaux ont au lieu d'Ogives, une sorte de chapiteau de longues feuilles, qui ressemblent au glaieul. De Hyong-hyen, les Missionnaires firent quatre lieues jusqu'à Pe-keu-ho, grande Bourgade, qui a des portes aux deux extrémités de la rue, & un Temple sur chaque porte. Le Pais est aussi peuplé que les précédens, & devient plus agréable. Presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles fort épaisses, qui sont placées en demi canal.

Le 5, à deux lieues de ce Bourg, les Missionnaires passerent plusieurs canaux. Ils traverserent une lieue plus loin la Ville de Fin-chin-hyen, dont la forme est quarrée, & le circuit de douze ou treize mil pas. Ses murs ont vingt-cinq pieds de hauteur. Après midi, on traversa *Tso-cheu* par la principale rue, qui est fort large & fort droite. Cette Ville a trois milles de tour, & paroît mieux peuplée que toutes les précédentes. Ses fauxbourgs au Nord & au Sud sont très longs, les rues droites & belles, les maisons basses & d'un ou deux étages, à la maniere ordinaire de la Chine. La vue est admirable en traversant le fauxbourg du Nord. On a sur la droite une spacieuse plaine, sans la moindre éminence qui la rende inégale. A l'Ouest, c'est une chaîne de Montagnes, qui environne vraisemblablement la Province de *Pe-che-li* jusqu'à la mer. De-là on ne cesse point de suivre le rivage jusqu'à Peking.

On rencontre bien-tôt un Pont de neuf arches, supporté par quatre grandes pierres quarrées, qui s'avancent assez pour servir de degrés. Les pierres dont il est pavé sont de la même forme. Ses appuis, qui ont deux pieds & demi de hauteur, sont de grands panneaux de marbre blanc, poli, mais grossier, portant sur des piliers de la même matière, au nombre de soixante-deux de chaque côté, & hauts de quatre pieds. Les panneaux, sur-tout du milieu, ont plus de six pieds de long, mais ils diminuent par degrés jusqu'à l'extrémité du Pont. Tout l'ouvrage est ferme & solide. Les deux Talus par où l'on monte sont fort doux. L'un joint une chaussée de terre, longue d'environ cinq cens pas, au bout de laquelle on trouve un autre Pont semblable au premier, avec trente-quatre piliers de chaque côté. A l'entrée de ce second Pont, on voit sur la droite un gros bloc de marbre, placé dans un grand espace quarré qui est environné de briques. Il est soutenu par une base de marbre, haute de deux pieds & demi, sur quatre pas de largeur. Il se trouve quantité de ces monumens sur la route, à la tête des Ponts. Ils sont élevés à l'honneur de quelque personne illustre, ou de plusieurs personnes, qui ont servi le Public aux dépens de leur bien ou par quelque action d'éclat.

Pendant les trois jours précédens, nos Voyageurs avoient trouvé le terrain plus dur & plus gris que dans les autres cantons. Le nombre des passans sur cette route leur parut infini. Ils passerent la nuit à deux lieues de *Tso-cheu*, dans un grand Bourg nommé *Leou-li-ho*, qui a deux portes aux deux extrémités de sa rue, & qui est accompagné d'une espece de fauxbourg. La route du jour fut de douze lieues.

Le 6, après avoir passé le fauxbourg de *Leou-li-ho*, ils trouverent un très-beau Pont, d'environ cent pas géométriques de longueur, & large de vingt pieds, avec deux grands arcs de triomphe aux deux bouts. Les balustrades sont grandes, & composées de pierres, les unes blanches, d'autres grises, supportées par quelques piliers de la même matière, qui ressemble beaucoup au marbre. Ces pierres sont taillées fort proprement, & variées par quantité de figures. Au long des balustrades regne un petit banc de pierre, haut de neuf ou dix pouces. Le pavé du Pont est de belles pierres, larges & plates. On trouve ensuite une longue chaussée, de plus de quarante pieds de large, & longue de six ou sept cens pas, qui est pavée dans le même goût, & coupée par deux petits Ponts de la même architecture.

A quatre lieues de *Leou-li-ho*, les Missionnaires arriverent à *Leang-hyang*.

K k k ij

LE COMTE.
1688.

Tso cheu.

Chaîne de montagnes.

Divers beaux ponts.

Monumens communs sur la route.

Lo-ba-ho.

Beau pont.

Belle chaussée.

Leang-hyang-hyen.

LE COMTE.
1688.
Pons divers.

Les Jésuites de
Peking envoient
au-devant des
Missionnaires.

Ville de Lu-keu-
kyan & la seu-
re.

Sen pont.

Question qu'on
fait à l'Auteur.

Les Missionnai-
res entrent dans
Peking.

hyen, Ville assez grande, mais dont les murs étoient en fort mauvais état. Une lieue plus loin, ils trouverent un beau Pont, dont les balustrades & les murs d'appui étoient de grandes & belles pierres blanches, supportées aux deux bouts par quatre figures d'éléphants. Ils virent ensuite un autre Pont, dont les bordures étoient percées, en forme de véritables balustrades. Cette journée ne fut que de trois lieues, parce qu'ils s'arrêtèrent dans un Village à huit lieues de Peking, pour y attendre des nouvelles de quelques Jésuites qui étoient à la Cour. Le 7, ils virent arriver, de leur part, un Officier du Tribunal des Mathématiques, qui avoit ordre de les conduire jusqu'à la Ville. Mais il ne leur vint aucun de ces anciens Missionnaires de leur ordre, & leur excuse fut qu'ils avoient été obligés de se conformer aux usages de la Chine pour le deuil du Pere Verbiest, qui étoit mort le 28 de Janvier. La largeur du chemin étoit d'environ vingt toises, & quelquefois plus. Mais la multitude des passans, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des caleches, des litières, & des chariots, y causoient un embarras qu'il seroit difficile de représenter. Cinq lieues plus loin, les Missionnaires traversèrent une petite Ville, d'environ douze cens pas de circuit, & de forme à peu près carrée. Elle se nomme *Lu keu-kyan*. La vue en est charmante dans l'éloignement. Ses murs sont d'une beauté extraordinaire, c'est-à-dire très-bien bâtis & hauts de quarante pieds. Le rempart inférieur n'est pas fort épais, mais il est aligné de la même manière. Cette Ville a deux doubles portes, avec une place d'armes. Les portes sont hautes, épaisses, & bien ceintrées. Elles supportent un bâtiment à deux étages, où l'on monte des deux côtés par un grand escalier qui se présente avec beaucoup de grace. Les Missionnaires entrèrent dans la Ville par le plus beau Pont qu'ils eussent encore vu. Il a plus de cent soixante-dix pas géométriques de longueur. Les arches sont petites; mais les murs d'appui sont d'une belle pierre blanche qui ressemble au marbre. Chaque pierre a plus de cinq pieds de long, sur trois de hauteur, & sept ou huit pouces d'épaisseur. Elles sont soutenues aux deux bouts par des pilastres ornés de moulures, qui servent de support à des figures de Lions. L'Auteur compta d'un seul côté cent quarante-sept de ces pilastres. On voit regner des deux côtés un petit banc de pierre d'un demi pied de haut, & d'un pied & demi de largeur. Le Pont est pavé de grandes pierres plates, si bien jointes, qu'elles paroissent unies comme un plancher. Depuis cette Ville jusqu'à Peking, on ne compte plus que trois lieues, pendant lesquelles on rencontre tant de monde, qu'on prendroit ce chemin pour une rue continuelle.

Les Missionnaires s'arrêtèrent à quatre ou cinq cens pas de la Ville Impériale, devant la Douane, où leur bagage passa sans être fouillé. Un inconnu, ouvrant la portière de l'Auteur, lui demanda s'il venoit payer un tribut à l'Empereur. Telle est la prévention des Chinois. Quiconque arrive d'un Pays étranger avec des lettres, des présens, ou quelque autre commission, passe pour tributaire ou pour Sujet de leur Maître. L'espace d'une lieue, avant que d'arriver à Peking, on trouve le Pays couvert de petits bois, environnés de murs de terre, qui sont autant de sépultures.

Dans le cours de l'après-midi, les Missionnaires entrèrent à Peking, par une double porte, comme toutes celles de cette grande Ville, couverte de plaques de fer, qui sont assemblées par plusieurs rangées de très gros cloux. La hauteur

des murs est de trente ou trente-cinq pieds. Ils sont flanqués de tours carrées, à de justes distances. La rue par laquelle on fit entrer les Missionnaires est extrêmement droite, & large de quarante ou cinquante pieds. Ils la suivirent, l'espace d'une demie lieue, au travers d'une foule incroyable de Peuple, parmi lequel néanmoins ils ne virent point paroître une seule femme, quoique le nombre en soit plus grand que celui des hommes. Ils rencontroient, par intervalles, des Bateleurs, environnés d'une troupe de spectateurs entassés les uns sur les autres. La presse étoit si grande, dans toutes les parties de cette vaste rue, qu'ils se crurent arrivés dans un tems de foire, ou de quelque assemblée publique. Elle s'étendoit encore à porte de vue, lorsqu'ils tournèrent à gauche dans une autre grande rue, aussi droite, & presque aussi large & aussi peuplée que la première. Mais, dans ces deux rues, les maisons sont également basses. Elles ne consistent que dans un rez de chaussée, & n'ont rien qui plaise à la vue, excepté les boutiques des Marchands, qui, pour la propreté, & peut être pour la richesse, surpassent la plupart de celles de l'Europe. L'entrée de ces boutiques est ornée de dorures, de sculptures, de peintures & de vernis, qui enchantent les yeux.

A l'extrémité de la seconde rue, les Missionnaires entrèrent par une double porte dans une seconde enceinte, qui forme la Ville des Tartares. Le mur en est fort beau, & nouvellement bâti, avec des Tours carrées, dont les côtés sont larges de sept ou huit brasses, & le front plus large encore. La seconde porte, ou la porte intérieure, soutient un gros bâtiment à double toit, dont les tuiles sont revêtues d'un beau vernis. Il est composé de deux étages, dont le plus bas, qui est saillant, est embelli de peintures & de sculptures. La partie du mur avancé, qui répond à cette porte, sert aussi à soutenir un édifice, encore plus gros que le premier, & composé de trois étages, dont chacun offre douze petites fenêtres carrées, qui forment un point de vue fort agréable à l'entrée de la rue. Après avoir passé ces deux portes, les Missionnaires trouvèrent à main droite la maison des Jésuites Portugais (51), vis-à-vis & près du rempart. Elle a deux entrées, dont l'une les conduisit, par trois portes, dans une cour régulièrement carrée, qui aboutit à l'Eglise. Des deux côtés de l'entrée on trouve une fort belle Tour carrée, dont le sommet se termine en forme d'Observatoire. Celle de la droite contient une très belle Orgue; & l'autre un Horloge, avec plusieurs cloches. Les Habitans de Peking viennent en foule admettre ces curiosités au commencement de l'année Chinoise (52).

LE COMTE.
1688.
Description de
deux belles rues.

Ville intérieure
des Tartares.

Maison des
Jésuites Portugais

(51) Elle porte le nom de Collège dans le Plan de Peking.

(52) Du Halde, *ubi sup.* Vol. I.



CHAPITRE IX.

Voyage du Pere Jean DE FONTANEY, Jésuite, de Peking
à Kyng-cheu, dans la Province de Schan-fi, & de-là
à Nan-king.*

FONTANEY.
1688.

Départ de l'Au-
teur.

Le 30 de Mars 1688, Fontaney partit de Peking, pour se rendre à Kyang-cheu (53), qui en est à dix-huit petites journées au Sud-Ouest. Ayant loué des mulets, dont chacun lui coûta douze francs, mais en y comprenant la nourriture de ces animaux & celle du Muletier; il alla coucher à *Teu-tien*, Village qui est à quatre-vingt lis de Peking.

Ting-hing-hyen.

Le lendemain, après avoir passé par Tfo-cheu, il prit la route de la Province de Schan-fi. Les rues des meilleures Villes de l'Europe n'offrent pas tant de passans que ces grands chemins. L'Auteur fit huit lieues jusqu'à *Ting-hing-hyen*, Ville carrée, longue d'environ cinq cens pas du Nord au Sud, & large de quatre cens. Ses murs sont de terre, & les creneaux de briques. Depuis Peking, la route est fort large, & plantée d'arbres des deux côtés, avec des murs pour garantir les terres. Dans un Village fort peuplé, l'Auteur vit des Marionnettes qu'on faisoit parler, & qui n'étoient différentes de celles de l'Europe que par leur habillement. Le premier jour d'Avril, il traversa la Ville de *Gan-fu-hyen*, qui a trois cens cinquante pas de l'Est à l'Ouest, & quatre cens du Nord au Sud. Ses murs sont de terre & les creneaux de brique. A l'entrée des fauxbourgs, l'Auteur remarqua sur un petit torrent, un Pont de pierre sans balustrade & sans murs d'appui. Quarante lis plus loin, il arriva dans la Ville de *Fu-cho*. En la quittant, il traversa un beau Pont de deux arches, & garni de chaque côté de vingt-huit piliers de marbre brut. La Ville de *Pan-ting-fu*, où réside le Gouverneur de la Province de Pe-che-li, est dix lis plus loin. Sa forme approche du carré, & sa circonférence est d'environ quatre mille pas. L'Auteur la laissa sur la gauche, & trouva vis-à-vis du mur un Pont de marbre grisé, composé de trois arches, sur une petite rivière formée par

Marionnettes
Chinoises.

Gan-fu-hyen.

Pan-ting-fu.

(53) On prend ici le parti de donner au bas des pages la route ou la distance des Places, autant pour accourcir le Journal que pour le rendre moins ennuyeux au Lecteur. Les noms

qui finissent en *Fu*, en *Chou* ou en *Hyen*, marquent les Villes du premier, du second & du troisième rang, & dix Lieues une lieue.

ROUTE DE PEKING A KYANG-CHEU.

Province de PE-CHE-LI.		quart de Sud-Ouest,	
30. de Mars.	lis.	Pay-ta fu,	30
De Peking à Teu-tien,	80	Avril.	10
Tfo-cheu & Ting-hing-hyen,	8	1. Gan-fu-hyen,	10
Pe-keu, Village,	10	Pa-ting-fu,	10
Ku-ching-hyen, grande Ville, Sud-		2. Ta-tsyé-pu, Village à l'Est,	10

deux petits torrents, dont l'un vient de l'Ouest & l'autre du Nord. La route est fort agréable. Elle est plantée d'arbres, comme une allée de jardin, & remplie d'un nombre incroyable de passans.

Le lendemain, à *Ta-ki-kyen*, le Millionnaire trouva trois petits Ponts de pierre. Il en vit un fort beau d'une seule arche, à *Tan-fchun-kiao*. La Ville de *King-tu-hyen*, qui se présente ensuite, n'est pas quarree, & les murs n'ont pas plus de douze cens pas de circuit. En sortant de cette Ville, l'Auteur vit un bel arc de triomphe en marbre blanc, orné de quatre figures de lions. Dans le cours de cette journée, il passa, depuis *Pan-ting-hyen*, par quinze ou seize Villes, Bourgs & Villages, remplis d'Hôtelleries, pour loger cette quantité surprenante de Voyageurs qui s'offroit continuellement sur la route. Douze ou quinze lis au-de-là de *Pan-ting*, le chemin est relevé des deux côtés par deux banquettes assez larges, qui donnent à l'intervalle du milieu l'apparence d'un canal. Comme il est droit, large & fort uni, il forme de belles avenues pour les Villages qu'on rencontre de mille en mille. Les plaines, de part & d'autre, sont très-bien cultivées. Cependant elles ont si peu d'arbres, qu'on les prendroit souvent pour une vaste mer. Dans les endroits où la perspective est bornée par des arbres, on croit, par une autre illusion, voir un grand Lac, ou des champs inondés. Le 3, dix lieues au de-là d'une petite rivière qu'on passe sur un Pont de bois couvert de terre, l'Auteur arriva dans la Ville de *Ting-cheu*, qui n'est pas moins grande que celle de *Pan-ting* (54).

Sin-lo-hyen (55), qu'il trouva trente lis plus loin, est une petite Ville pres-que quarree, d'environ douze cens pas de circuit. Ensuite il passa trois Ponts de bois couverts de terre, sur une petite rivière qui coule au Nord-Est, & qui dans les grandes eaux inonde la campagne l'espace de trois ou quatre lis. Après avoir traversé de-là quelques Villages, & un Pont de pierre qui a dix-huit piliers de chaque côté, le Missionnaire rencontra *Fu-chin-i*, grand Bourg où, suivant la signification de son nom, on trouve une poste impériale, à quarante-cinq lis de *Sin-lo*. Le grand chemin est bordé ici de deux petits canaux, dont les murs de terre lui servent de banquettes. Il est de gravier, & large d'environ cent pas. On ne peut s'en imaginer de plus beau & de plus agréable.

Ching-ting-fu, où l'Auteur arriva le 4, est une Ville d'environ quatre mil-pas de circonférence. Sa figure est un carré long. Elle est ceinte d'un fort beau mur, que l'Auteur suivit l'espace de trois lis au Sud-Ouest. Depuis l'angle jusqu'à la porte, il compta dix-sept Tours quarrees. Six ou sept lis plus

FONTAINE
1688.

Beaux chemins
Divers ponts.

King-tu-hyen
Quatre d'ar-
chitectes.

Apparences des
plaines.

Sin-lo-hyen

Fu-chin-i.

Poste impériale.

Ching-ting-fu

Hu-to-to, ri-
vierc bouillante

(54) Du Halde, *ubi sup.*

(55) C'est plutôt *Tsin-fang-hyen*.

	lis.
Ta-ki-kyen ? Ville,	10
King-yan j, Ville,	10
Tan-fchun-hyen, grande Ville,	30
King-tu-kiao,	10
Tsin-fong-tyen, grande Ville,	30
Un Village au Sud-Ouest,	10
Un Village au Sud-Ouest-quart, de Sud,	10

	lis.
Ting-cheu, Sud Ouest,	10
Min-yeu-tyen, grande Ville, Sud- Ouest-quart de Sud,	30
Sin-lo-tyen, Sud-Ouest-quart d'Ouest,	30
Fu-chin j, grande Ville,	45
Ching-ting-fu, Sud-Ouest-quart de Sud,	60

FONTANLY.
1688.

Division du che-
min.

Ho-lu-hyen, &
situation.

Ju-chui-pou.

Ching-king-
hyen.

He-ta-tyen.

Commerce du
Pays.

Montagnes cul-
tivées.

loin, il traversa le Hu-to-ho, rivière large de deux cens pas, qui coule au Sud-Est, & dont les eaux sont boutbeuses comme celles du *Wang-ho*. Le grand chemin se divise au de-là de cette rivière. D'un côté il conduit vers les Provinces de *Se-cheun*, *Yan-nan*, *He-nan* &c; & de l'autre, à celles de *Schan-fi* & de *Scheu-fi*. Etant commun à tant de Provinces, il n'est pas surprenant qu'on y rencontre une si prodigieuse quantité de passans.

Quarante lie, au de-là de Chin-ting, on trouve Ho-lu-hyen, Ville fort peuplée & célèbre par ses manufactures de fer & de terre. Les fauxbourgs sont grands en comparaison de la Ville, qui n'a que mille quatre cens pas de circonférence. Elle est située derrière une Montagne, dont le sommet offre la plus belle vue qu'on puisse s'imaginer, dans un Pays aussi uni que la glace, & borné par des Montagnes, sur lesquelles on ne voit point d'arbres ni de buissons.

Le 5, l'Auteur étant entré dans les Montagnes, fit quarante lieues jusqu'à *Ju-chui-pou* (56), grand Village sur le bord Est d'une rivière qu'il traversa sur un Pont. Au de-là de ce Bourg, il passa un autre Beau Pont d'une seule arche, sur une rivière qui coule ici au Nord. Ensuite il trouva trois autres petits Ponts de pierre sur le même nombre de torrens. Il fit environ quinze lieues au long de la rivière, qu'il avoit à gauche, & la repassa sur un Pont semblable au premier.

Ching-king-hyen, qu'il rencontra quinze lieues plus loin, est une Ville d'environ douze cens pas de circonférence, située sur une petite Montagne. Les murs sont de brique, à l'exception d'une partie qui est de terre, sur la Montagne. La partie basse de la Ville est la seule habitée, & les fauxbourgs sont préférables à la Ville même. Quinze lieues plus loin on trouve la Ville de *He-ta-tyen*, qui est située sur des Montagnes d'une hauteur médiocre, mais où les chemins sont raboteux. L'Auteur y vit une multitude surprenante d'ânes & de mulets chargés d'ustensiles de terre, d'écorces broyées pour en faire des pastilles, de coton, de soie, de peaux, & sur-tout d'ouvrages de fer qui viennent de *Lu-ngan-su*, Ville de la Province de *Schan-fi*. Sur la rivière, qu'il cotoya long-tems, il observa quantité de moulins qui servent à broyer les écorces dont se font les pastilles.

Après avoir traversé une Montagne de plus de deux cens pas de hauteur, dont le sommet offre un Temple, & passé le Bourg de *Chan-ngan* (57), il trouva deux grandes plaines inclinées en pente, & le chemin pavé de pierres. De tous côtés il ne se présente que des Montagnes sans vallées, mais basses & cultivées jusqu'au sommet. Pour empêcher la pluie d'entraîner les terres & re-

(56) Les Anglois écrivent *Zhu*, qui répond précisément à Tj consonne des François.

(57) C'est plutôt *He-lau-hyen*.

	lit.		lit.
Hu-to-ho, Rivière qui coule au Sud-		Rivière, coulant au Nord,	15
Est,	7	Ching-king hyen,	15
Ho-lu-hyen,	33	He-ta tyen,	25
Ju-chui-pou, grand Bourg, Ouest-Sud-		Bourg & Montagne de Chan-ngan,	
Ouest,	40	Sud-Ouest quart de Sud, . . .	30
Rivière qui coule au Nord, . . .	15		

tenir

tenir l'eau dont elles reçoivent leur fécondité, elles sont coupées en terrasses, qui sont fourénées par des murs secs, auxquels on emploie les pierres que le terrain fournit en abondance. L'Auteur vit ici des familles entières de Chinois, qui sont leur demeure dans des grottes. Enfin chaque lieu est aussi habité qu'il peut l'être. On ne découvre ni arbres ni buissons sur les Montagnes. Le peu d'herbe ou de bruiere qu'elles produisent est enlevé aussi-tôt pour la nourriture des bestiaux, & pour l'entretien des fours à chaux, qui sont en grand nombre au long de la rivière.

Le 6, après avoir fait quarante lis, le Missionnaire arriva dans un Village où l'on quitte la Province de *Pe-che-li* pour entrer dans celle de *Chan-fi*. On trouve ici une Douane; mais une lettre de passage, dont il s'étoit fourni & qu'il envoya aux gardes, le dispensa d'être fouillé. Ce Village est fermé par deux grandes arches de pierre, qui joignent deux Montagnes entre lesquelles la route est située. On y voit aussi un mur, qui s'étend à perte de vue sur les montagnes & dans les vallées. Il est de pierres brutes, mais solidement bâti, & flanqué, à certaines distances, de Tours carrées de brique, aussi entières que si elles étoient bâties nouvellement. Ce mur, en y comprenant les créneaux, peut avoir dix ou douze pieds de hauteur, sur trois ou quatre d'épaisseur.

À vingt lis de la Douane, on rencontre *Pe-chin-i*; & cinq lis plus loin, on entre dans une route large de dix pas, entre deux montagnes assez escarpées, qui ont environ soixante pas de hauteur. À quarante-cinq lis de-là, l'Auteur arriva dans la Ville de *Ping-ting-cheu*, dont le circuit est d'environ deux mille pas. La partie Nord de cette Ville, qui est située sur une petite montagne, paroît deserte; mais le reste est fort peuplé; & du côté de l'Ouest le fauxbourg est d'une grande étendue. En traversant la Ville, l'Auteur suivit une rue, longue de trois cens pas géométriques. Il y compta vingt-cinq arcs de triomphe, quelques-uns de bois, avec des bases de pierre, d'autres entierement composés de pierre, & la plupart d'une grande beauté. Il en vit six autres dans le fauxbourg de l'Ouest. *Ping-ting cheu* est situé dans une plaine, entre des montagnes. Deux lieues avant que d'arriver à cette Ville, le chemin commence à devenir fort bon. La terre est labourée par des bœufs jusqu'au sommet des montagnes. L'Auteur vit des Villages entiers, qui consistent dans des grottes & des cavernes que les Habitans creusent exprès pour leur demeure. Elles forment des chambres fort propres, longues de vingt pieds, & larges de dix ou douze. Dans cette journée Fontaney traversa, quatorze Villages; sans compter celui dont il étoit parti, ni celui où la nuit l'obligea de s'arrêter.

Le 7, il trouva le chemin rude & tortueux. Un peu au dessous de *Cheu-*

FONTANEY.
1688.

Douane.

Mur à perte de vue.

Ping-ting cheu

Mutiride d'arc de triomphe.

Villages composés de grottes & de cavernes.

	lis.		lis.
6. Un Village,	40	Un Village,	2
Province de Chan-fi.		Autre Village, au Nord-Ouest,	15
Pe-chin i, grande Ville,	10	Torrent, qui coule au Sud,	14
Ping-ting-cheu, Sud-Ouest-quart-		Ville,	10
d'Ouest,	30	Mont escarpé,	4
Un Village au Nord,	8	Cheu-yang-hyen,	5
Torrent, qui coule à l'Est,	15		
Tome V.			

BOULEVARD
1688.

Yang-hyen, qui est à quarante lis de *Sin-hyen*, il passa une montagne fort roide, où l'on cesse de trouver la route pierreuse. Le sommet de cette montagne, comme celui des autres montagnes voisines, est extrêmement bien cultivé & coupé en terrasses, qui, se succédant jusqu'au pied, rendent la perspective fort agréable. A la distance d'un lis (58) du fauxbourg, on découvre une Tour sur la gauche, à trois cens pas de la grande route, au de-là de la vallée, où coule la rivière que l'Auteur avoit suivie. Ce canton est rempli de Bourgs & de Villages. L'Auteur laissa la Ville à gauche, & jugea que sa circonférence est de plus de quinze cens pas. Les murs paroissent bien entretenus.

L'Auteur prend
le chemin de
Pin-yang-fu.

Propriétés du
terroir & du cli-
mat.

Dans un Village où il arriva le 8, à quatre-vingt-cinq lis de *Chen-yang-hyen*, il quitta la route qui conduit à *Tay-yuen-fu*, Capitale de *Chan-fu*, pour suivre celle de *Pin-yang-fu*. Les montagnes finissent trente-trois lis plus loin. Dans tout cet espace elles ne cessent pas d'être bien cultivées & remplies de Villages, mais pleines aussi de précipices formés par les torrens qui entraînent les terres, ou, ce qui est encore plus vraisemblable, par les remblemens de terre qui sont assez fréquens dans ces contrées; car l'Auteur observa souvent de grandes cavités, & tellement renfermées dans leur enceinte, qu'il paroissoit impossible à l'eau d'y entrer ni d'en sortir. Mais ce qui lui parut fort extraordinaire dans plusieurs endroits de cette Province, c'est qu'à plus de quatre ou cinq cents pieds de profondeur, la terre n'offre aucune pierre dans son sein. Il jugea que ce n'étoit pas une des moindres causes de la fertilité. Au matin, tout paroissoit glacé, jusqu'aux plus petites rivières, & le froid étoit très-perçant; ce qui n'empêchoit pas que les après-midi ne fussent extrêmement chauds. Après avoir quitté les montagnes, le Missionnaire entra dans une belle plaine, fort unie & fort peuplée. Les montagnes forment ici un grand enfoncement, qui laisse entre l'Ouest & le Sud-Ouest une ouverture de quatre lieues de largeur.

Yu-tse-hyen.

Multitude de
beaux Villages.

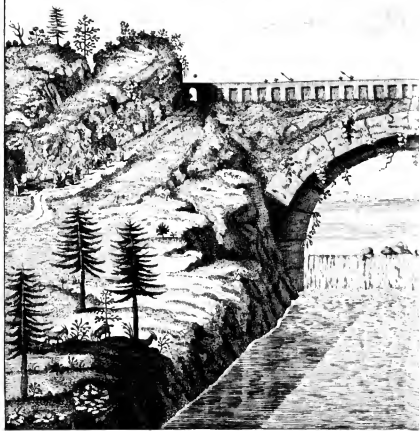
Le 9, Fonrancy laissa au Sud la Ville de *Tu-tse-hyen*, dont la forme paroît carrée, & qui a quatre portes. A cinquante-trois lis de cette Ville, il trouva celle de *Syn-kyu-hyen*, longue d'environ quatre cens pas, du Nord au Sud, & large de moins de deux cens, de l'Est à l'Ouest. Les murs sont de brique, & sont proprement bâtis. Ceux qui environnent les fauxbourgs sont de terre, avec des creneaux de brique. Cinquante-cinq lis au de-là, on rencontre la Ville de *Kya-lin*, après avoir traversé un grand nombre de Villages, qui paroissent comme autant de petites Villes, dont quelques-unes valent mieux que plusieurs Hyens. Leur beauté, joint à celle du Pays, qui n'est pas moins uni qu'un jardin, & aux petits bois dont chaque Village est envi-

(58) Suivant les distances, ce devoit être cinquante lis.

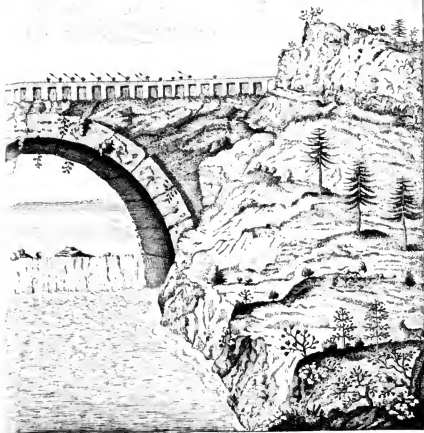
	lis.		lis.
2. Village, à l'Ouest-Nord-Ouest,	85	Un Village, à l'Ouest-Sud-Ouest,	7
Wan-hu-ching,	35	Un Pont, & une Rivière qui coule au	
Yu-tse-hyen,	7	Nord-Ouest,	3
Une Ville, & un Torrent à l'Ouest,	5	Un Village,	6
Un Torrent, qui coule à l'Ouest,	35	Syn-kyu-hyen, Ville Ouest, . .	8
Un Village, Ouest-Sud-Ouest,	11	Kya-lin, Village,	45
Un Torrent, qui coule au Nord,	10		



PONT VOLANT. III



NT arc de Kirker.



T. N.° XXIII.



ronné, rend le passage extrêmement agréable. Dans la conférence d'un mille & demi, l'Auteur vit, du même coup d'œil, jusqu'à douze Villages; & promenant ses regards plus loin, il en compta vingt, qui étoient tous ornés d'assez hautes Tours.

Le 10 en s'avancant vers *Ki-hyen*, il traversa le fauxbourg Ouest de cette Ville, qui est spacieux, & renfermé d'un mur de terre. Celui de la Ville est de brique, avec des corps de gardes & des tours à certaines distances. Son circuit est de douze ou quinze cens pas. Vingt lis au-de-là, il vit sur la gauche un très-beau Temple, dédié à *Tu-whan-chan-ti*. Ensuite il laissa sur la gauche la belle Ville de *Pin-yan-hyen*, quartée dans sa forme, & d'environ deux mille pas de circuit. Ses murs sont de brique, & flanqués de tours, dont l'Auteur compta trente, avec deux créneaux dans chaque intervalle. De là jusqu'à *Chan-tfuen*, il traversa plusieurs grands Bourgs, sans cesser de rencontrer en chemin une foule de passans. Pendant les deux derniers jours, il avoit trouvé le terrain plus plat, plus noir, & plus dur qu'à l'ordinaire, & les Villages moins ornés de tours. Mais en récompense, la plupart étoient ceints de murs de terre, avec des créneaux de brique. Quelquefois même ils avoient une double porte, couverture de lames de fer attachées avec de grands cloux.

Le 11, après avoir fait vingt lis, le Missionnaire rencontra *Kyay-hyeu-hyen*, belle Ville & bien peuplée. Il traversa le fauxbourg du Nord, qui paroît une seconde Ville, environnée de murs. Dix lis plus loin, il trouva un pont & un Temple. Dix lis au-de-là, il vit un autre pont sur la gauche, & deux Villages murés qu'on prendroit pour deux Villes, à cent pas du grand chemin. Là, il tourna au Sud-Ouest, pour suivre la petite rivière de *Fuen-ho*, qu'il avoit sur la droite, & qui prend sa source dans le territoire de *Tay-yuen-fu*. Ses eaux sont jaunes & bourbeuses. Ici les montagnes recommencent; mais l'Auteur continua sa route par une vallée, qui s'étend, en largeur, de douze ou quinze cens pas à l'Ouest, & vis-à-vis de laquelle on voit sur la droite un beau pont de pierre, à douze petites arches, sur la rivière de *Fuen ho*. Ensuite on découvre bien-tôt à gauche un Temple & deux Villages, sur de petites montagnes. Après avoir fait soixante lis, & traversé plusieurs grands Villages, le Missionnaire s'arrêta pour dîner dans un grand Bourg, d'où il fit encore vingt lis pour arriver à *Ling-che-hyen*. Cette Ville occupe la largeur presque entière de la vallée, quoiqu'elle n'ait pas plus de trois cens pas d'étendue du Nord au Sud, sur cent cinquante de l'Est à l'Ouest. Fontaney la laissa sur la gauche, & remarqua qu'elle est arrosée, à l'Ouest, par la rivière de *Fuen-ho*. Il quitta cette rivière, dans un Village à dix lieues de la même Ville, pour traverser une montagne, qui lui parut plus haute de cent pas que

FONTANEY.
1688.

Ki-hyen.

Beau Temple.

Pin-yan-hyen.

Chan-tfuen.

Kyay-lacug
hyen.

Rivière de Fuen-
ho.

Temple & deux
Villages.

	lis.		lis.
Ki-hyen, Sud-Ouest,	15	Pont & Temple, Ouest-Sud-Ouest,	10
Beau Temple, Sud Ouest quart de Sud,	27	Pont,	10
U-li-chuan, grand Village,	18	Grand Bourg,	10
Pin-yan-hyen,	10	Ling-che-hyen,	10
Chan-tfuen, Sud-Ouest,	30	Village, Sud,	10
Beau Temple, Ouest-Sud-Ouest,	14	Hameau sur une colline,	10
Kyay-hyeu-hyen,	6	Temple,	5

Lil ij

FONTANEY.
1688.
Montagnes bien
cultivées.

la surface de la rivière. Le chemin est fort rude en montant ; mais au sommet on trouve un hameau. Il descendit à *Sin-i*, par une route fort fréquentée , où la poussière est extrêmement incommode. Toutes les montagnes sont de terre, coupées en terrasses, & cultivées jusqu'au sommet, sans excepter les cavités & les précipices.

Figure d'un bœuf
de fer.

Le 12, en traversant une montagne, au sommet de laquelle est un Village, Fontaney y vit un Temple à quarante-huit lis de *Sin-i*. Il entra ici dans une vallée, arrosée sur la droite par le *Fuen-ho*, sur les bords duquel est située *Che-cheu*, où il s'arrêta pour diner. A l'entrée de la Ville, qui est large de deux cens pas de l'Est à l'Ouest, & de quatre cens du Nord au Sud, il passa un torrent sur un petit pont de pierre, à la gauche duquel on voit la figure d'un bœuf en fer. De-là traversant une montagne, dont le sommet compose une plaine charmante, il descendit sur les bords du *Fuen-ho*, qu'il eut constamment sur la droite jusqu'à *Chan-ching-hyen*. L'étendue de cette Ville, du Nord au Sud, est de trois cens pas, & de deux cens de l'Est à l'Ouest. Elle est fort peuplée. L'Auteur y vit un bel arc de triomphe, en pierre bien taillée. Dans les montagnes qu'il avoit traversées, on trouve des mines de charbon où l'on travaille continuellement. Les précipices y laissent à peine, en quelques endroits, un espace de trois ou quatre pas pour le chemin.

Mines de char-
bon.

Ville de Hong-
tong-hyen.

Le 13, après avoir fait dix-huit lis depuis *Cheu-ching*, jusqu'à un grand Village, il descendit dans une plaine, d'un mille de largeur, où il passa un beau pont de brique à trois arches, sur un torrent. Ensuite ayant traversé plusieurs Villages, & un autre beau pont de dix-huit pas de longueur, sans cesser de suivre le *Fuen-ho*, il arriva dans la Ville de Hong-tong-hyen, dont le circuit est d'environ dix-huit cens pas. En la traversant, il vit à l'angle du Nord-Ouest un Temple & un obélisque. Pendant l'espace de quatre milles, on croit voir une Ville continuele au long de la montagne.

Pont orné de fi-
gures d'animaux.

Après avoir quitté Hong-tong-hyen, il passa un fort beau pont de dix-sept arches, long de soixante pas. Il est bâti de pierres de taille, jointes avec des chevilles de fer. Les atchourans, qui sont forts & épais, soutiennent différentes figures d'animaux, entre lesquelles on distingue celles de quelques lionceaux. Il est pavé de larges pierres quartées, placées sur des solives. Au-delà d'un grand Bourg, à trente lieux de la Ville, l'Auteur vit un très-beau pont de pierre, à trois arches, sur un grand torrent. Il traversa de-là deux autres Villages & deux ponts sur la rivière de *Fuen-ho*. Dans un grand Bourg, vingt lis plus loin, il vit un beau pont de pierre, à sept arches, avec des balustrades & des murs d'appui, composés de panneaux de pierre qui se joignoient aux pilastres par des renures, & chargés de bas reliefs & de caractères Chinois, avec quatre grandes figures de lions aux quatre coins. Sa longueur est d'environ soixante pas.

	lis.		lis.
Jin-i, Sud-Sud-Ouest, . . .	15	13. Petite Rivière & Village, Sud, . . .	3
24. Village sur une montagne Sud-Sud- Est, . . .	6	Village, Sud Ouest, . . .	7
Temple au pied de la montagne Ouest, 33		Grand Village, Sud Sud-Ouest, . . .	8
Cho-cheu, . . .	12	Hong-tong-hyen, . . .	12
Temple, Sud, . . .	36	Village, . . .	3
Chan-ching hyen, Sud-Sud-Ouest, 24		Grande Ville, Sud - Ouest - quart- d'Ouest, . . .	10

Dix lis plus loin, on trouve la Ville de *Pin-yang-fu*, d'environ quatre milles de circonférence, avec un pont de pierre sur la rivière de *Fuen-ho*. A vingt lis de cette Ville, est celle de *Tiyang-leng-hyen*, qui est fort peuplée, & qui offre, à son entrée, un pont couvert d'un toit qui est soutenu par des piliers de bois.

La route, pendant tout le jour, fut dans des plaines fort agréables & fort unies, où le moindre espace étoit cultivé. Tout y paroissoit verd; ce que l'Auteur n'avoit remarqué dans aucun autre endroit, & ce qu'il crut devoir attribuer à la multitude des torrens, qui descendent des montagnes. Elles forment une perspective charmante, par la multitude de leurs Villages, qui est surprenante, & par l'abondance des arbres, du bled, & des légumes dont elles sont couvertes. Comme le bled s'y sème sur des terrasses, ou sur des couches, on prendroit toute cette partie pour un jardin. L'Auteur y vit un grand nombre de ces arbres, qui se nomment *Tsay-tse* (59), & qui portent une fleur jaune dont on tire de l'huile pour les lampes. Après avoir passé le *Fuen-ho*, il trouva les bords, qui sont marécageux, fort bien semés de riz. Les chemins ne cessent pas d'être couverts de paillans, & les campagnes étoient remplies de Paillans qui cultivoient leurs légumes.

Le 14, après avoir fait trente-sept lis dans un Pays qui ressemble au précédent, il passa un pont de cinq belles arches de pierre, sur un torrent qui traverse deux grands Villages. Les deux bouts du pont sont ornés d'un arc de triomphe en bois. Trois lis plus loin, on trouve un pont à trois arches, après lequel il reste vingt lis jusqu'à *Tay-ping-hyen*. Cette Ville, sans être grande, ni fort peuplée, a des faubourgs assez étendus. Un peu avant que d'y arriver, on trouve un pont couvert d'un toit, qui porte le nom de l'*Arche en Ciel volant*. C'est un gros treillis de poutres, soutenu en l'air par plusieurs arcs-bourans de bois, qui portent sur une banquette de pierre, pratiquée dans l'épaisseur de deux culées de pierre. Les Chinois en admirent l'invention, & c'est apparemment ce qui lui a fait donner un nom si bizarre. Sa longueur est de sept ou huit pas. C'est l'ouvrage d'un fort habile Charpentier.

A sept lis de *Tay-ping*, Fontaney trouva un autre pont de pierre. Sa route fut ensuite au Sud-Ouest, jusqu'à *Kyang-cheu*, où il s'arrêta pour y passer la nuit. Cette Ville, qui a trois mille deux cents cinquante-quatre pas de circonférence, est située sur la rive droite du *Fuen-ho*, & n'a que deux portes, parce qu'une partie de son étendue est sur un terrain qui s'élève de *Peking* jusqu'ici; l'Auteur se servit d'une boussole pour reconnoître les positions.

A *Pin-yang-fu*, il quitta la grande route qui conduit dans la Province de *Chan-fé*. Les hôtelleries qu'on y trouve ressembler, dit-il, (60) à celles qu'il a

(19) Voyez l'Histoire Naturelle.

(60) Il paroît ici que le Journal de Ning-

po à *Peking* est du Pere Fontaney & non du Pere le Comte.

Fontaney.
1688.
Pin-yang-fu

Agrement de
Fontaney du pays

Pont divers.

Ville de *Kyang-*
cheu

Hôtelleries de
cette route.

	lis.		lis.
Une autre,	17	Un autre,	3
Une autre,	10	<i>Tay-ping-hyen</i> ,	10
<i>Pyn-yang-fu</i> , Sud-Ouest-quart-		Pont de pierre, Sud-Ouest-quart de	
d'Ouest,	11	Sud,	7
<i>Tyang-leng-hyen</i> ,	10	<i>Kyang cheu</i> , Sud-Ouest,	
14. Pont de pierre,	17		

JONTANLY.
1688.

décrites dans le Journal de Ning-po à Peking. Il n'y a rien de remarquable dans les maisons qui sont destinées au logement des Mandarins qui voyagent. Elles se nomment *Kong-quan*. A peine y trouvent-ils le nécessaire. Mais ils se servent de leurs propres Domestiques pour acheter des vivres, qu'ils font préparer suivant leur goût.

§. II.

*Route de l'Auteur depuis Kyang-cheu jusqu'à Nan-king
dans la Province de Kyang-nan.*

Politesse des
Chinois de
Kyang cheu.

Le 5 de Mai, étant parti de Kyang-cheu dans une litte portée par des mulets, il traversa la rivière, qui coule à l'extrémité d'une belle plaine, couverte de bled. Le pont, qui est de bois, a peu de largeur & de solidité. Il trouva les Chrétiens qui l'attendoient au bord de la rivière. Ils y avoient préparé, suivant l'usage du País, une collation, pour prendre congé de lui. Il gouta un peu de leur vin, dans la crainte qu'ils ne prissent son refus pour un mépris de leur politesse.

Jeunes Chinois.

Comment ils
font observer.

Le 6 il s'arrêta pour dîner à *I-chin-hyen*. De cinq Villages qu'il traversa dans cette route, quelques-uns étoient ceints d'un mur de terre; mais le dernier étoit de brique. De-là il suivit un chemin creux, où plusieurs chariots, qui s'étoient rencontrés, se bouchoient mutuellement le passage. Loin des'empporter dans ces occasions, les Chinois s'assistent l'un l'autre avec beaucoup de tranquillité. En avançant, l'Auteur avoit toujours les montagnes sur la droite. *I-chin* est dans le district de Pin-yang-fu; ses murs sont de terre, avec des parapets de brique. On voit, aux environs, un grand nombre de sépulchres. Tout le País est bien cultivé; mais l'Auteur n'y put acheter de viande, parce que le Gouverneur avoit défendu d'en vendre, dans l'esperance d'obtenir de la pluie par cette abstinence. Le peuple de la Chine ne mange alors que du riz, des légumes, & d'autres alimens sans vie. Les Mandarins ont dans leurs basses cours, de la volaille, qu'ils font préparer pour leur usage domestique. Cependant les défenses ne sont pas toujours observées avec la même rigueur. A Kyang-cheu, où l'on avoit porté la même Loi, l'Auteur avoit trouvé de la viande, presque au prix ordinaire.

Le 7, à trois quarts de mille d'*I-chin*, on entre dans les montagnes. Elles sont de fort bonne terre; mais le chemin est rude en montant. Toutes les parties en sont bien cultivées, sans excepter les précipices mêmes, dont quelques uns sont coupés en terrasses. On trouve ensuite une plaine, couverte d'arbres & de Villages. Les passans sont en grand nombre sur cette route. On découvre au Sud, à l'Ouest, & à l'Est, des montagnes qui forment un demi-cercle. L'Auteur dina dans un grand Village, une lieue au-delà de *I-au-lu*, (61). On traverse ensuite d'autres montagnes, qui sont fort pier-

(61) On ne dit point à quelle distance cette Place est de *Wan-chay*.

ROUTE DE NA-NKING.

	<i>Mai.</i>	<i>li.</i>		<i>li.</i>
6. De Kyang-cheu à I-chin-hyen,		60	7. Grand Village, Est-Sud-Est,	40

reuses. D'ailleurs, à la réserve de quelques vallées, tout le Païs est sans culture. On y rencontre un grand nombre d'ânes & de mulets, chargés de pots de terre, couleur de fer. La pauvreté regne dans ce canton, & les chemins y sont difficiles. Le Missionnaire passa la nuit dans un Bourg nommé Wan-chay.

FONTANEY
1688.
Terre couleur
de fer.

Le 8, après avoir traversé une vallée entre deux montagnes, par un chemin pierreux, mais fort uni, il gagna *Tsin-chui-hyen*, petite Ville environnée d'un mur de brique, & située au pied d'une montagne. Ensuite il trouva deux tours, l'une à droite, l'autre à gauche, sur le sommet de deux très hautes montagnes. On rencontre aussi, sur la route, plusieurs Hameaux, dans l'un desquels l'Auteur s'arrêta pour dîner, à quarante lis de *Wan-chuy*. On lui servit à manger dans de la vaisselle de terre, mais beaucoup moins belle que celle de Hollande. La montagne qu'il eut à traverser est fort difficile, & véritablement inaccessible pour les voitures. Dans quelques endroits, le chemin a si peu de largeur, qu'on y est exposé à tomber dans les précipices. Le Missionnaire ne fut pas moins d'une heure à la passer. Tout ce canton est mal cultivé. Mais on trouve ensuite la route fort unie, les terres soigneusement labourées, & deux ou trois Villages à traverser. Des deux côtés, les montagnes sont beaucoup plus hautes que celle qu'on a passée. L'Auteur s'arrêta cette nuit à *Leou-tuen*, Bourg médiocre, dont les maisons sont de brique.

Tsin-chui-hyen.

Vallée de terre.

Bourg de Leou-tuen.

Le 9, il traversa quelques Villages & plusieurs Hameaux, dans l'un desquels on fabrique les pots couleur de fer dont on vient de parler. Il se nomme *Ti-chin*. La route est unie, quoiqu'au travers d'une vallée étroite & pierreuse, qui ne laisse pas d'être cultivée dans toutes ses parties, & plantée d'arbres épais, au milieu desquels un torrent précipite ses eaux. A l'extrémité de cette vallée, le chemin devient inégal. On y trouve deux Villages. Dans quelques endroits, l'espace suffit à peine pour le passage des voitures. On découvre, sur la pointe d'une montagne, les murs d'un château ruiné. La terre est labourée de part & d'autre, & les petites montagnes, jusqu'au sommet, coupées en terrasses qui sont toutes semées. Fontaney en compte plus de trente, l'une sur l'autre, dont plusieurs étoient soutennues par des murs d'une sorte de pierres tirées des montagnes mêmes. Ces terrasses se présentent de tous côtés pendant l'espace de deux ou trois lieues. Le Païs est diversifié par des arbres, des maisons, & des Temples bâtis sur des éminences. A cinq ou six lieues de-là, sur la droite, on découvre d'autres montagnes, dont il paroît que les Chinois ont aplani les sommets avec beaucoup de travail, pour les rendre capables de culture. Le Missionnaire passa la nuit à *Chou-tuen* (62), joli Bourg, environné de murs de briques. Sa journée avoit été de quarantevingts lis.

Vallée de *Ti-chin*.

Travail des Chinois pour l'agriculture.

Le 10, il traversa trois montagnes, & quantité de gros Villages. Il en découvrit trois ou quatre autres sur la droite. Le sommet de la première monta-

(62) Le François porte *Tchou-touen*.

	lis.		lis.
Wan-chay, Ville, Sud-Est, . . .	40	Petit Village, Sud-Sud-Est, . . .	40
Hameau, Sud-Est, . . .	40	Chou-tuen, Ville, Sud-Sud-Est, . . .	40
Leou-tuen, Ville, Sud, . . .	40		

FONTANEY,
1688.
Montagnes en
terrasses.

gne offroit de très-belles terres, & bien cultivées. La seconde, qui est plus escarpée, se trouve environnée de petites collines labourées, & taillées en terrasses, dont l'Auteur compra plus de cent sur une seule colline. Leur largeur commune est de vingt ou trente pieds, quoique plusieurs n'en aient que douze, & quelquefois moins, suivant que la pente est plus ou moins roide. Ensuite on ne voit, pendant l'espace d'une lieue, qu'un grand nombre d'autres petites montagnes, semées de bled, ou couvertes de bosquets, après lesquelles on en trouve à monter de fort pierreuses. Les chemins sont pavés de cailloux, mais fort inégaux. Ici les terrasses des montagnes ont pour appuis des murs de pierre, pendant l'espace d'un mille & demi. Tous ces cantons, qui ne cessent pas d'être labourés & cultivés avec tant de soin & de travail, donnent une plus haute idée de l'industrie des Chinois, que les plaines de Kyang-nan, de Schan-rong, & de Pe-che-li (63).

Autres mon-
tagnes.

Au-delà de toutes ces petites montagnes, on en rencontre d'autres, où la stérilité commence à régner; excepté dans les bas, dont les terres sont cultivées. Fontaney remarqua dans plusieurs endroits des terrasses commencées. Les Habitans rassemblent d'abord des pierres, & les mettent en piles, pour en composer leurs murs; après quoi ils aplaniennent la terre & la sement. La troisième montagne est encore plus raboteuse que la première. Les chemins deviennent impraticables après les pluies, parce que les cailloux y sont fort glissans. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Li-chuen*. En sortant de ce lieu, il eut une montagne à traverser. Le reste du País est fort bon & fort uni, toujours bordé, comme le précédent, par de petites montagnes cultivées. Il traversa six ou sept Villages, quelques-uns assez grands & bâtis de briques, sans en compter plusieurs autres qu'il découvrit au pied des montagnes. Sur la route, il rencontra un grand nombre d'ânes & de mulets, qui venoient chargés de diverses marchandises des Provinces de *Ho-nan*, & de *Kyang-nan*. Il passa la nuit à *Tsin-chan-i* (64), grand Village.

Route remplie
d'ânes & de mu-
lets.

Chemin extror-
dinaire.

Le 11, après avoir passé une petite montagne, il entra dans un chemin ouvert entre les rochers, qui regne au long des montagnes, en forme de terrasse bordée & pavée de pierre. Sa largeur est de dix ou douze pieds. La pente en est considérable, & si glissante dans les tems de pluie, qu'il est impossible d'y descendre. On rencontre dans ce chemin, pour la défense du passage, deux ou trois petits forts, dont l'un a des murs si épais, qu'on y pourroit ranger des Soldats en bataille. C'est au-delà de ces montagnes qu'on trouve la plaine de *Ho-nan*. Elles sont cultivées dans tous les lieux où la surface est sans rochers. On ne cesse point de rencontrer un grand nombre d'ânes & de mulets. L'Auteur après avoir traversé cinq ou six petits Bourgs, ou Villages, s'arrêta pour dîner à *Chan-pin*.

L'après-midi, il trouva la fin des montagnes. Pendant l'espace de deux lieues & demie, le chemin est rude, & les descentes extrêmement roides.

(63) Du Halde, Vol. I.

(64) *j*, à la fin d'un nom, désigne une Ville ou une maison de poste.

Li-chuen, Village, Sud-Est, . . .	45	11. Chan-pin, Sud-Est, . . .	40
Tsin chan <i>j</i> ,	45		

Au-delà d'une petite montagne, il découvrit le *Wang-ho*, ou la rivière jaune, dont le cours pourroit être tracé par les vapeurs blanches qui s'en élèvent. Dans l'espace d'une lieue & demie, au long de la plaine, il traversa six Bourgs, dont quelques-uns lui parurent fort gros. Le bled étoit fort haut dans les campagnes, & les épis déjà formés; tandis que cinq ou six lieues derrière lui, dans les montagnes, il ne l'avoit vû qu'en herbe. Le Pais est charmant. De toutes parts, l'Auteur vit des arbres au milieu des bleds, & à l'entour des Villages. Il passa cette nuit à *Sin-wha-chin*, grand Bourg du district de *W'ay-king-fu*. Le 12, en se rendant à *Mu-lang*, Bourg où il s'arrêta le soir, il traversa neuf ou dix misérables Villages, dans un Pais uni & bien cultivé. La nuit suivante, il s'arrêta dans le Bourg de *Wan-cheun*, qui dépend de *Kay-fong-fu*. Le Pais continua de paroître charmant à l'Auteur, pendant tout le jour. Il se présente quantité de Villages des deux côtés de la route. Fontaney vit ici de petits chariots à quatre roues, qui n'ont pas trois pieds de diamètre, tirés par des bœufs, des ânes, des mulets, & des chevaux, qui sont mêlés quatre ou cinq ensemble. Dans le même canton, l'usage est de semer le bled comme le riz, en lignes, qui ne sont point à plus de six pouces l'une de l'autre. Les champs, où la maniere de semer est la même qu'en Europe, se labourent sans sillons.

FONTANEY.
1688.
Plaine fertile
grands Bourgs.

Pays charmant.

Manière de semer le bled.

Le 14, en continuant d'avancer vers le *Wang-ho*, Fontaney vit des deux côtés divers Villages, mais peu considérables. La rivière n'a pas ici moins de six ou sept lieues de largeur. A peine la vue s'étend-elle d'une rive à l'autre. Jamais l'Auteur n'avoit vû de courant plus rapide; mais la profondeur est si médiocre, qu'après avoir passé le tiers du canal, il remarqua que les avirons rochoient encore au fond. On ne lui fit payer que trente sols de France pour une Barque qui porta tout son bagage. Après avoir passé le *Wang-ho*, il fit vingt lieues jusqu'au premier Village; route Est-Sud-Est.

Rapide & profondeur du
Wang-ho.

Le 15, il ne trouva pour nourriture, sur la route, que du pain à demi cuit, avec un peu de riz préparé à la Chinoise. Chacun achète & prépare soi-même ses alimens. En arrivant à *Kay-fong-fu*, Capitale de Ho-nan, il fut obligé de se loger dans les fauxbourgs, parce qu'on avoit placé, de toutes parts, des gardes à la porte de la Ville pour arrêter les passans, dans l'espérance de se saisir d'une troupe de voleurs, qui avoient forcé depuis quelques jours, au nombre de soixante, la maison du Mandarin; d'où ils avoient enlevé le *Tyen-tyang* (65), ou l'argent du Tribut. Les murs de cette Ville sont de brique. Le 16 Fontaney en corroya une partie, qu'il trouva longue de mille pas, & flanquée de petits bastions carrés, à de justes distances. Il fut charmé de la beauté du Pais. Les maisons & les Villages s'offroient en plus grand nombre que jamais. Après avoir tourné au Sud-Est, il traversa *Ching-lyeu hyen*, Ville fortifiée d'un mur de brique & de bastions, d'où il se ren-

Hardiesse des
voleurs Chinois.

(65) *Cien-lean* dans le François. Les Anglois ne disent point pourquoi ils font cette correction.

	lis.		lis.
Sin-wha-chin, Est-Sud-Est, . . .	40	14. Le Wang-ho, Est Sud-Est, . . .	60
22. Un petit Village, . . .	30	Un Village, Est Sud-Est, . . .	10
Mu-lang, Ville, . . .	40	15. Kay-fong-fu, Est Sud-Est, . . .	30
13. Wan-cheun, Ville, Sud-Est, . . .	60	16. Ching-lyeu-hyen, Sud-Est, . . .	55

Tome V.

M m 11

FONTANEY.

1688.

Ville de Ky-
hyen.

dit à *Han-kang-ching*, grande Bourgade où il passa la nuit (66). Le 17, il rencontra d'abord la Ville de *Ki-hyen*, dont les murs sont de brique, & défendus d'un côté par des tours. D'un côté, ils ne paroissent point avoir plus de trois cens toises. La nuit suivante, il s'arrêta dans celle de *Tye-fu-tse*, dont les portes sont à peine assez hautes pour le passage d'une litière. Le Pais est si rempli de Villages, que l'Auteur en traversa treize ou quatorze, & qu'il en découvrit dix ou douze à la fois. Le chemin est agréablement planté, sur les deux bords, d'arbres qui forment comme des allées de jardin, & sans cesse rempli d'une foule de passans. Chaque Village offre une de ces grandes maisons quartées dont on a déjà donné la description, qui servent à mettre en sûreté les effets de la Ville, & de résidence particulière aux Habitans les plus aisés, tels que les Mandarins, les Officiers Militaires, &c.

Ville de Nhing-
lu-hyen.

Le 19, après avoir traversé huit ou neuf Villages, entre lesquels l'Auteur nomme *Hyan-hi-pu*, qui en est un fort spacieux & fort long, il se rendit à *Nhing-lu-hyen*, où il fut obligé de diner & de souper, parce qu'il ne devoit pas trouver d'Hôtellerie dans l'espace de soixante-dix lis. Cette Ville dépend de *Quey-te-fu*. Elle paroît grande, mais pauvre & déserte. Ses fossés sont remplis d'eau, & ses murs, qui sont de brique, ont des Tours pour leur défense. Depuis *Kay-long-fu* jusqu'à *Quey-te-fu*, le chemin, qui ne cesse pas d'être planté d'arbres, offre, de distance en distance, de petites Tours ou des guérites, dont quelques-unes ont des cloches.

Deux chemins
de guérites à clo-
ches.Cimetière des
Chinois.

Le 19, l'Auteur logea dans un grand Bourg nommé (67) *Tsay-kya-tao-keu*. La continuité des pluies ne lui permit pas d'observer la direction de sa route; mais il jugea qu'elle étoit au Sud-Est, au travers d'un Pays agréable. Il passa par un fort beau cimetière, où il remarqua des lions de marbre dans un bois fort épais. La pluie le força de s'arrêter le jour suivant. Le 21 il traversa de très belles plaines. Les chemins & les Villages y sont environnés d'arbres. Ayant passé la nuit à *Whe-tin-tse* (68) grande Bourgade, il fit, le jour suivant, quatre-vingt-dix lis, au milieu desquels il s'arrêta pour dîner dans un Village; après quoi il traversa *Yung-ching-hien*, Ville assez petite dans l'intérieur des murs, mais dont les faubourgs sont fort grands. L'après-midi, il compra, sur la gauche, douze Villages à la fois, la plupart ornés de petites Tours quartées, qui les font distinguer dans l'éloignement. Mais il remarqua que le nombre des arbres étoit fort diminué. Le 23, il eut pendant tout le jour, vers l'Est, des montagnes à cinq ou six lieues de distance. Le Pays étoit presque sans arbres, excepté dans les Villages, qui sont en fort grand nombre & munis de petites Tours quartées. La petite Ville de *Tung tye-fu* fait le commencement de la Province de *Kyang-nan*. Fontaney remarque ici que

Multitude de
Villages.

(66) Du Halde, Tome I.

(67) *Tsai-hia-tao-keu* dans le François.(68) *Hsi-tin-tse* dans l'Original.

	lis.		lis.
Han-kang-chin, grande Ville au Sud-Est	25	Tsay-kya-tao-keu, Sud Est	80
17. Ky-hyen, Est-Sud-Est	30	Whe-tin-tse	90
Tye-fu-tse, Est-Sud-Est	50	Grand Village, Sud-Est	45
18. Hyan-hi-pu, grand Village, Est-quart-Sud-Est	45	Un autre, Sud-Est-quart de Sud	45
King-lu-hyen, Est-quart-Sud-Est	20	Tung-tye-fu-tse, Sud-Est	20
		Pe-kang-y, Sud-Est	10
		Sang-pu, Village, Sud	40

l'usage des Habitans est d'étendre le bled à terre pour le battre, en faisant rouler dessus un cylindre de marbre brut, dont la longueur est de deux pieds & demi, & son diamètre de deux pieds. Il est tiré par deux bœufs, avec des cordes attachées aux deux bouts. Le Lundi 24, l'Auteur passa près de *Syeu-cheu*, dont les murs ne paroissent point en bon état; mais les fauxbourgs de cette Ville sont spacieux. Il ne vit que de la pauvreté & ne trouva rien à manger dans les Villages qu'il traversa. Dans le lieu où il s'arrêta pour dîner, il remarqua un ras de vers à soie, qu'on nourrissoit de feuilles de meuriers sur une natte. Ceux qui paroissent prêts à faire leur soie étoient renfermés dans des boîtes de roseaux secs. Ils font de fort petites cocques. On assura l'Auteur que dans la Province de *Che-kyang* elles sont deux ou trois fois plus grosses.

Le 25, s'étant arrêté pour dîner dans un gros Bourg, nommé *Lyen-chin-fye*, il y vit deux Ponts sur deux petits ruisseaux, ou plutôt sur deux torrens, qui deviennent navigables pour les Barques dans les tems de pluie, mais dont le cours se termine à quelques Villages voisins. Il passa la nuit à *Ku-chin*, autre Bourg. Les terres de la Province de *Kyang-nan* sont marécageuses, & moins bonnes que celles de *Ho-nan*. Mais on y voit des pâturages pour les bestiaux, qui se présentent en grand nombre dans les campagnes. Le 26, Fontaney trouva les chemins si altérés par les pluies, que dans quelques endroits il eut à traverser deux ou trois pieds d'eau; mais les bleds n'en croissent pas moins dans les campagnes. Il passa la nuit à *Song-pu*, dont la Ville de *Fong-yong* fu n'est éloignée que de vingt lis.

Le 27, il traversa, près d'une petite Ville, la rivière de *Whay-ho*, qui est large d'environ soixante-dix pas géométriques, & qui, se joignant au *Whang-ho*, communique avec *Nan king* par cette voie. Il s'arrêta le soir à *Whan-ni-pu*. Tout ce Pays est rempli de pâturages. La nuit suivante, il logea dans un grand Bourg nommé *Che-ho-yi*, qui présente à l'entrée un Point de trente-trois piliers, sur lequel il passa une petite rivière. Les chemins étoient rompus par les pluies des jours précédens, mais couverts de passans & remplis de Villages.

Le 29 au soir, le logement du Missionnaire fut un autre Village, qu'il nomme *Chu-lu-kye*. Il eut à traverser des montagnes, & des terres dont la plupart étoient sans culture. Le jour suivant, après avoir fait l'espace d'une lieue, il se vit forcé de grimper une montagne fort roide. Le chemin est pavé de pierres. On y trouve quelques maisons, & une arche de pierre, longue de quarante ou cinquante pas, sous laquelle il faut passer. La Ville de *Hyeu-cheu*, où il arriva vers midi, est environnée d'un fossé rempli d'eau, & large de soixante brasses. Elle est située sur un terrain qui s'élève, & le Pays est couvert d'arbres aux environs. Dans le fauxbourg, qui est fort grand

FONTANEY.
1688.
Ménie de battre le bled.

Vers la soie, & pratique de la Chine.

Qualité des terres dans la Province de *Kyang-nan*.

Rivière de *Whay-ho*, & la communication avec *Nan-king*.

Montagne fort roide.

	lis.		lis.
<i>Syeu-cheu</i> ,	30	27. Petite Ville,	30
Village, Sud-Sud-Est,	45	<i>Whan-ni-pu</i> ,	40
<i>Fang-chang-tfye</i> ,	35	<i>Tfan-kye-pu</i> , Sud-Est-quart de Sud,	40
<i>Lyen-chin-tfye</i> , grande Bourgade,	54	<i>Che-ho-yi</i> , Sud-Est-quart de Sud,	30
<i>Ku-chin</i> , autre Bourg,	50	<i>Chu-lu-kyao</i> , Village,	50
26. <i>Song-pu</i> , Sud,	20	<i>Hyeu-cheu</i> ,	45

M m ij

FONTANEY.
1683.

Pu-ken & ses
murs.

L'Auteur arrive
à Nan-king.

Cours & profon-
deur entranda-
naire de la Rivière
de Kyang.

& que le Missionnaire traversa, il observa une Tour & plusieurs arcs de triomphe. Pendant tout le jour il vit des plaines couvertes de riz. Ici les Habitans battent le grain avec un fleau, après avoir commencé par le presser avec un cylindre de marbre traîné par un Bœuf.

Le 31, Fontaney passa la nuit à *Pu-ken*, grand Bourg au pied d'une montagne, qui commence une lieue au dessous. Le mur qui environne la Place s'étend sur une montagne, & domine sur le *Yang-tsé-kyang*, comme une citadelle; mais il est trop élevé pour commander cette rivière. Du côté de l'Est, il se replie, pour s'étendre sur une autre montagne, où l'on aperçoit une Tour. Le *Kyang* a presque une lieue de large à *Pu-ken*, d'où Nan-king n'est éloigné que de trente lis au Sud-Est quart de Sud. L'Auteur prit par terre, de l'autre côté de cette rivière, une bonne lieue au dessous de la Ville, au Sud Sud-Est, où il entra dans une autre rivière, qui le conduisit à deux lieues de-là jusqu'aux portes de Nan-king, après avoir suivi près d'un mille & demi les murs de cette grande Ville. La rivière étoit couverte d'un grand nombre de Barques Impériales, pour l'usage des Mandarins.

En traversant le *Kyang* près de *Pu-ken*, le cours de cette rivière paroît Est Nord-Est aussi loin que la vue peut s'étendre. Ensuite, plus près de Nan-king, il change au Nord-Est jusqu'à la montagne de *Pu-ken*, où l'on aperçoit une Tour; & depuis Nan-king jusqu'à cette Tour, il prend au Nord pendant l'espace de trois lieues. On assura l'Auteur que dans cet endroit il n'y a pas moins de trente-six changs de profondeur, c'est-à-dire trois cens pieds (69).

CHAPITRE X.

Voyage du Pere Joachim BOUVET, Jésuite, de Peking à Canton, lorsqu'il fut envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi, en 1693.

BOUVET.
1693.
Morts & cir-
constances de
son départ.
Contée du Pe-
re Bouvet.

Patente nom-
mée Kang-ho.

L'EMPEREUR de la Chine, ayant nommé le Pere Bouvet pour le voyage de l'Europe, lui ordonna de se rendre à Canton avec un Mandarin du troisième ordre, nommé *Tong-la-ya* (*), & un Jésuite Portugais, qui étoit envoyé à Macao par sa Majesté Impériale, pour y joindre le Pere Philippe Grimaldi, autre Jésuite, nouvellement revenu de l'Europe, où les ordres de l'Empereur l'avoient conduit. Les Mandarins furent chargés de hâter les dépêches qu'ils devoient recevoir pour ce voyage, du *Ping-pu*, ou du souverain Tribunal de la milice. Il y fut résolu que le Missionnaire auroit huit chevaux, pour lui & les gens de sa suite.

Cette patente du *Ping-pu*, qui porte le nom de *Kang-ho*, consiste dans une

(69) On doit toujours faire attention que méthode.
ce sont ci les Journaux, & que les Descrip- (*) L'Original a *Tong-lao-ye*. Mais voyez
tions seront ensuite un corps, suivant notre l'Avertissement.

	lis.		lis.
Tan-tye-kau, Ville, . . .	10	31. Pu-ken, Ville murée, Est. . .	50
Tsi-kyo, Ville, . . .	40	Nan-king-fu; Sud-Est-quart de Sud, . .	50

grande feuille de papier, imprimée en caractères Tartares & Chinois, & munie du Sceau de la Cour. Elle contenoit que le Tribunal suprême du Ping-pu accordoit au Missionnaire le Kang ho par l'ordre de l'Empereur, qui l'envoyoit hors du Royaume pour son service, & qui souhaitoit qu'il prit sa route par Canton; qu'il étoit ordonné à tous les Chefs des Tribunaux des Villes & des Places, où il se trouvoit des maisons de poste, de lui fournir sans délai tel nombre de chevaux, avec tout ce qui étoit nécessaire sur la route pour sa subsistance & celle de sa suite; de le loger dans le Kong-quan ou l'Hôtellerie des Officiers de la Cour; & , lorsqu'il seroit obligé d'aller par eau, de lui donner des Barques & toutes les autres nécessités pour son voyage &c. Le Sceau étoit carré, & large de trois doigts, sans autre figure & sans autre caractère que le nom du Tribunal, qui étoit d'un côté en caractères Chinois & de l'autre en caractères Tartares. Les Sceaux de tous les Tribunaux sont de la même forme. Au bas de la patente on lisoit les noms des Prélats Tartares & Chinois du Tribunal, avec la date, qui étoit conçue dans ces termes : Le sixième jour de la cinquième Lune de la trente-deuxième année du règne de Kang-hi.

Bouvet partit de Peking, le 8 de Juiller 1693, à six heures du soir. Il se fit précéder d'un Postillon, pour avertir le Mandarin qu'il comptoit de le rejoindre au lieu dont ils étoient convenus. Mais la nuit l'ayant surpris à trois lieues de Peking, il perdit sa route; & pendant neuf ou dix heures sa marche fut si incertaine, qu'il n'arriva qu'à la pointe du jour à Lyang-hyang, où le Mandarin l'attendoit. A peine fut-il descendu de cheval qu'il fut obligé d'y remonter, pour remplir la marche du jour, qui étoit de cent quarante lis, c'est-à-dire, de deux postes, chacune de sept lieues.

Dans toutes les Villes de la grande route, on trouve ordinairement des *Ima*, ou des offices, dans lesquels on entretient plus de cent ou de cent cinquante chevaux de poste. Lorsque les Villes sont trop éloignées, il y a d'autres maisons de poste entre deux. Ceux qui voyagent avec un Kang-ho ne manquent point de trouver, dans les lieux où ils s'arrêtent pour diner & pour souper, des chevaux frais, avec un logement préparé par le Mandarin du lieu. Ces logemens, qui s'appellent Kong-quans, doivent être prêts pour la réception des grands Seigneurs Chinois; mais comme il ne s'en trouve point dans toutes les Villes, sur-tout dans celles qui ont été ruinées pendant les dernières guerres, le Mandarin fait préparer la meilleure Hôtellerie de la Ville, & l'érige en Kong-quan, par une pièce de soie rouge qu'il fait suspendre sur la porte en forme de rideau. Il la garnit aussi d'une table & d'un fauteuil couvert de soie avec une broderie légère. C'est en quoi consiste aujourd'hui tout l'ameublement de la plupart des Hôtelleries où les Grands sont logés dans leurs voyages. On n'y trouve jamais de lits, parce que l'usage des voyageurs est de

BOUVET.
1693vDépart de l'Apo-
teur.Logemens &
commodités de
la route.Kong-quans, ou
logemens des
Seigneurs Chi-
nois.ROUTE DE PEKING A CANTON,
par postes de cinq, six ou sept lieues, chacune.

Province de PE-CHÉ-LI.	9.	Tfo-cheu	7 lieues.
8. Juiller & suivans.		Sin-ching hyen	7
De Peking à Lyang-hyang, 7 lieues.			

Mmm iij

BOUVET.
1693.
Réception qu'on
leur fait.

porter avec eux cette commodité ; sans quoi ils sont obligés de passer froidement la nuit sur une simple natte.

Lorsqu'ils arrivent dans une Ville, ils trouvent ordinairement les Mandarins hors des murs, vêtus de leurs habits de cérémonie, & prêts à les recevoir avec de grandes marques d'honneur. A peine sont-ils entrés dans l'Hôtelierie, qu'ils y reçoivent leur visite. Outre les tables qu'ils trouvent assez bien couvertes, le principal Mandarin leur envoie quantité d'autres mets, bouillis & rotis, qui servent à traiter les gens de leur suite ; car entre leurs propres domestiques, ils ont chacun quatre ou cinq *Per-pans* ou *Ma-pays*, qui sont des postillons payés par l'Empereur. Les uns servent de guides, les autres à porter le bagage : mais tous sont montés sur des chevaux de poste ; sans parler d'une douzaine de satellites, armés d'arcs & de flèches, qui servent d'escorte, & dont on change à chaque poste. Le Tribunal du Ping-pu avait réglé toutes ces circonstances par un ordre particulier, différent du Kang ho, qu'il avoit remis au Tong-la-ya.

Tjuntays, ou
corps de garde.

Le 13, ils se rendirent à *Ta cheu*, Ville de la Province de *Schan-tong*, située sur le canal royal. A chaque mille & demi de distance sur toute cette route, ils trouverent des *Tjuntays*, ou des corps de garde, avec une petite terrasse en forme de cavalier, qui sert pour les observations & les signaux, dans le cas de tumulte ou de révolte.

Changement de
sulture.

Le lendemain, le Missionnaire qui accompagnoit Bouvet, se trouvant fatigué du cheval, fut obligé de prendre une calèche ; & ce changement leur fit racourcir pendant quelque tems leurs journées. Avec le privilège du Kang ho, on est libre de faire chaque jour autant de postes qu'on le desire ; le 16, en arrivant fort tard à *W'en-chang-hyen*, malgré toute la diligence des Mandarins, on fut arrêté au passage de deux rivières, où, ne trouvant point de Barques assez grandes, chacun fut obligé de déseller son cheval pour le faire passer à la nage. Depuis Peking jusqu'à *Tong-ngo-hyen* (70), si l'on excepte une longue chaîne de montagnes, nommées *Si-chan*, ou montagnes de l'Ouest, qu'on laisse sur la droite après la seconde journée, le Pays est plat & uni. Mais lorsqu'on a passé cette Ville, on marche pendant quelques heures au travers des montagnes, où les Millionnaires eurent beaucoup à souffrir de la chaleur.

Canton ravagé
par les sauterelles.

Le 17, avant que d'arriver à *Y'en-chen-fu*, ils trouverent, dans l'espace de deux milles & un quart, que le Pays avoit été ravagé par une horrible quantité

(70) Cette Ville, suivant la Carte des Jé-suites, est douze milles au Nord-Ouest de Tong-ping-cheu, sur une rivière, qui est sans doute une de celles que les chevaux passèrent à la nage.

10. Hyong hyen, . . . 7 lieues.	14. Ngen hyen, . . . 7 lieues.
Jin-kyeu-hyen, . . . 7	Kao-tang-cheu, . . . 7
11. Ho kyen-fu, . . . 7	15. Tjing-ping hyen, . . . 6
12. Hyen-hyen, . . . 6	Tong-kyeu-ell, . . . 6
Fu choang /, . . . 6	Maison de poste, . . . 4
Tu-ching hyen, . . . 3	16. Tong-ping cheu, . . . 8
13. King-cheu, . . . 6	Wen chang-hyen, . . . 6
Province de Schan-tong.	17. Sin kya /, . . . 4 & demie.
Ta cheu, . . . 7	Yen-cheu-fu, . . . 4

té de sauterelles, que leur couleur a fait nommer *Wang-chong* ou infectes jaunes. L'air en étoit rempli, & la terre si couverte, jusqu'au milieu du grand chemin, que les chevaux ne pouvoient faire un pas, sans en déloger des nuées entières. Ces sâcheux infectes avoient déjà ruiné toutes les esperances de la moisson; mais le mal ne s'étendoit pas loin. Une lieue au de-là, il n'en paroissoit pas la moindre trace. Le jour suivant, les Mandarins n'ayant pas trouvé, à Tong-hyen, d'Hôtellerie propre à les recevoir, conduisirent les Missionnaires au Palais de Kong-fu-tse, ou Confucius. Chaque Ville de la Chine a le sien, où les Officiers & les Grands s'assemblent à certains tems de l'année, pour rendre leurs respects à la memoire de ce Prince des Philosophes Chinois. La chaleur extrême de la saison & du climat obligeoit la caravane de faire une partie du chemin pendant la nuit.

Le 20 elle s'arrêta dans la Ville de Syn-cheu, sur le bord méridional du *Wang-ho*, ou de la riviere jaune, qui a dans cet endroit cinq ou six cens pas de largeur. Après l'avoir passée, les Missionnaires trouverent sur l'autre rive le *Chi-cheu*, ou le Gouverneur de la Ville, nommé *Kong-lao-ye*, un des descendants de Confucius, dont la famille subsistte en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Ils reçurent de lui toutes sortes de civilités. Après leur avoir envoyé un présent de thé & de fruits, il leur tendit visite dans leur Hôtellerie, où il leur fit porter des tables chargées de vivres. On lui apprit que le cheval de Bouver avoit quelque défaut. Il lui offrit sa propre monture, & pendant la nuit il envoya quelques-uns de ses gens à cinq lieues de la Ville, pour faire préparer le lendemain un diner pour les Missionnaires. Depuis Tong-ngo-hyen, jusqu'à *Syeu-cheu*, où ils passerent la nuit suivante, ils eurent sur la droite & sur la gauche une longue chaîne de montagnes désertes, entre lesquelles, la plaine est fort grande, fort unie & bien cultivée.

Le 23, en quittant *Vang-chuang-i*, ils découvrirent de fort loin, au Sud-Ouest, la montagne *In yu chan*, c'est à-dire du *Sceau d'Agathe*, parce que le Sceau Impérial est composé du *Yu che* qu'on y trouve; espece d'Agathe, dont on fait des Sceaux ou des cachets de toutes sortes de grandeurs.

Le 25, environ un quart-d'heure avant le lever du soleil, l'Auteur découvrit dans le ciel un phenomene qu'il n'avoit jamais vû & dont il n'avoit même jamais entendu parler en France, quoiqu'il soit fort commun dans les Pays de l'Est, sur-tout à Siam & à la Chine, où il le vit plus de vingt fois, le matin & le soir, sur mer comme sur terre, & même dans la Ville de Peking. Ce météore consista dans certains demi-cercles de lumiere & d'ombre, qui paroissent se terminer & se réunir dans deux points opposés de l'horison, l'un desquels est le centre du soleil; desorte que s'élargissant avec uniformité

BOUVIET.
1693.

Palais de Confucius dans chaque Ville.

Postesse d'un descendant de Confucius.

Agathe dont on fait les Sceaux Chinois.

Aurores boréales, communées à la Chine.

Description de ce Phenomene.

28. T'hou-yen,	5 lieues.	Syeu-cheu,	6 lieues.
Kyng bo j,	5 & demie.	22. Ta lyen j,	5
Teng hyen,	3 & demie.	Ku ching j,	7
Ling-ching j,	8	23. Vang-chuang j,	6
Provinces de Kyang-nan.			
Li-ko j,	8	Hao-lyang j,	6
10. Sin-cheu,	7	24. Hong lin,	4 & demie.
21. Tao-chan j,	5	Ting-yeun-hyen,	4 & demie.
Kyn-kau j,	4	25. Chang-kyan j,	4 & demie.
		Fu-ching j,	6

BOUVAT.
1693.

vers le milieu du ciel, à proportion de leur distance de l'horison, ils forment une figure assez semblable aux maisons célestes qu'on trace sur les globes (71). Mais leur largeur est ordinairement inégale, & souvent on y aperçoit des coupures, sur-tout lorsque le Phenomene n'est pas tout à fait formé. L'Auteur l'aperçut quatre fois pendant son voyage, dans l'espace de quinze jours; & chaque fois qu'il le vit, dans d'autres tems, il remarqua de même que le tems étoit extrêmement chaud, le ciel rempli de vapeurs, fujer au tonnerre, & qu'on voyoit une grande nuée épaisse, entr'ouverte, vis-à-vis du soleil. La figure de ce meteorre paroît fort différente de ces longues traces d'ombre & de lumière qu'on aperçoit souvent au ciel le matin & le soir, & que leur forme pyramidale a fait nommer *verges* (72) ou *verges*. S'il se fait voit plus souvent en Asie qu'en Europe, il faut l'attribuer à la nature des terres Asiatiques, qui étant généralement plus imprégnées de nitre que celles de l'Europe, remplissent l'atmosphère d'exhalaisons nitreuses, sur-tout pendant l'été, & lorsque le soleil a plus de force. Ces exhalaisons répandues dans l'air le rendent plus propre à recueillir la lumière, & par conséquent à former le meteorre.

Ville de Lyu-
cheu-fu.

La Ville de *Lyu-cheu-fu*, où Bouvat arriva le 26, lui parut plus peuplée & mieux bâtie qu'aucune de celles qu'il avoit vues depuis Peking. Il ne trouva rien de plus remarquable, sur la route, que quelques arcs de triomphe, quelques Tours & quelques Ponts de marbre. Elle offre aussi quantité de Villages, les uns déserts & sans maisons, parce qu'ayant été ruinés dans les dernières guerres des Tartares, personne n'a pris soin de les rebâtir.

Arbres qui por-
tent du tiz.

Le jour suivant, les Missionnaires observèrent dans la plaine plusieurs de ces arbres extraordinaires, qui portent le suif dont on fait les chandelles dans la plus grande partie de l'Empire. Le 28 & les quatre jours suivans, ils traversèrent continuellement des montagnes fort rudes, & infestées par des Tygres. Comme l'excès de la chaleur les obligeoit de partir deux ou trois heures avant le jour, ils prirent des guides, avec des torches, qui servoient tout à la fois à les éclairer, & à causer de l'effroi aux bêtes féroces. Le 30, ils entre-
rent dans la Province de *Hu-quang*, entre *Fong-hyang-i*, & *Ting-fyen-i*. Quoique le Pais qu'ils eurent à traverser pendant ces trois jours & les deux suivans, fut coupé par de longues chaînes de montagnes stériles & sans culture, les vallées & les plaines qui les séparent en mille endroits, sont très-fertiles & soigneusement cultivées. On ne trouve point, dans cet espace, un pouce de terre labourable qui ne soit couvert d'excellent tiz. On ne peut voir

(71) On des papiers globiques, sur lesquels les Constellations & les Pays sont tracés, bornés par deux méridiens, & couchés

sur la surface du globe, d'un Pole à l'autre.

(72) Ce sont les Aurores boréales des climats du Nord.

	lieues.		
Tyen fu j,	4 & demie.	Tao-chuen j, . . .	4 lieues.
26. Lyu-cheu fu j, . . .	3 & demie.	29. Ting-keu j, . . .	6
I-ho j,	6	Syao-che j, . . .	6
27. San-keu j,	6 & demie.	30. Fong-hyang j, . . .	6
Yu-chin-hyen,	2		
Mey-sin j,	4		
28. Lu-ting j,	4		
Tong-ching-hyen, . . .	2		

Province de Hu-quang.

Ting fyen j, 6

Whang-may-hyen, . . . 4

saug



PLANS DE QUELQUES VILLES DE L

YONG CHEW FU
YONG TCHEOU FOU

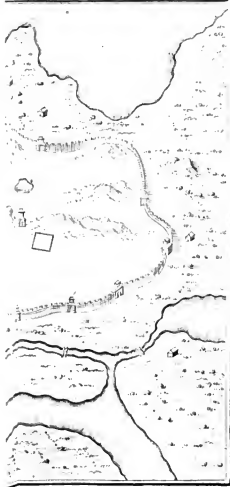


VOU 'TCHANG
Capitale



DE LA PROVINCE DE HOU-QUANG

WANG FU
HANG-FOU
ville



WANG CHEW FU
HOANG-TCHIEOU-FOU





fans étonnement avec quelle industrie les Chinois applanissent , entre ces montagnes, toutes les terres inégales qu'ils jugent capables de culture. Celles qu'ils peuvent mettre de niveau sont comme divisées en parterres. Les autres, qui conservent des cavités & des hauteurs, sont ordonnées en terrasses, & forment des espèces d'amphithéâtres.

Le 31, la première poste fut celle de *Kong-lang-j*, dans la Province de Kyang-fu ; & la seconde, celle de *Kyeu-Kyang-fu*, sur le bord Sud du Kyang, ou la Rivière, qu'on nomme ainsi par excellence. L'ayant passé devant cette Ville, ils le trouverent fort rapide, & large d'environ un mille & demi. On prend, dans cet endroit, d'excellent poisson, sur tout une espèce de dorade, qui se nomme *Whang-yu* (73), ou poisson jaune. Elle est fort grosse & d'un goût délicieux. Les Millionnaires logerent dans un véritable Kong-quan, que Bouvet nomme l'Hôtel des Mandarins. La grandeur de ses salles & de ses appartemens, qui sont construits en forme de Temple, fait juger que dans le premier plan on s'étoit proposé d'en faire un.

Comme les chemins qui conduisent à *Nang-chang-fu*, Capitale de la Province, éloignée encore de deux grandes journées, sont fort rudes, & les maisons du Pais très-mauvaises, on conseilla aux Missionnaires de prendre des chaises. Ils firent ce jour-là une troisième poste, jusqu'à *Tong-yen-i*, & cette marche prit une grande partie de la nuit. Les deux journées suivantes étant fort longues, on leur fournit huit Porteurs au lieu de quatre, pour se relever successivement, & trois pour les gens de leur suite. Chacun étoit porté par deux hommes, sur deux bâtons de Bambou, joints ensemble par deux autres, qui les traversoient en croix. On leur fournit aussi d'autres hommes, pour le transport de leur bagage. Avec ce secours, ils marcherent fort à l'aise dans les endroits les plus difficiles de la route.

L'Auteur observa, pendant les quatre ou cinq derniers jours, que les lis, ou les stades étoient plus longs qu'à son départ ; ce qui s'accordoit avec ce qu'il avoit souvent entendu dire, qu'ils sont plus courts vers Peking, que dans les parties du Sud.

A *Te-ngan-hyen*, où les Missionnaires arriverent le premier d'Aout, il ne se trouva point d'hôtellerie pour les loger avec toute leur suite. Bouvet fut conduit dans le Temple de *Ching-wan*, c'est-à-dire, de l'esprit tutelaire de la Ville. Le Bonze, qui en prenoit soin, plaça aussi-tôt une table, & un petit lit, au milieu du Temple. Pour le récompenser de sa politesse, Bouvet lui fit une harangue de deux heures sur les avantages de la Religion Chrétienne, que le Prêtre infidèle parut écouter avec beaucoup de patience, & divers signes de joie. Cependant le Missionnaire n'osa se flatter de l'avoir converti, parce que la profession de Bonze lui donnait de quoi subsister, il ne pouvoit embrasser le Christianisme sans se jeter dans la misère ; « & je scâis par expérience, continue l'Auteur, que cette considération met plus d'obstacle à

Bouvet.
1693.
Industrie des
Chinois.

Kyang, ou Rivière par excellence

Dernières qu'on y prend.

Expédient pour faciliter les chemins.

Inégalité des lis ou des stades de la Chine.

Bouvet veut convertir un Prêtre Chinois.

(73) *Hong-yu* dans le François. Mais c'est sans doute une erreur, au lieu de *Hoang-yu*.

Province de Kyang-fu.
1. Kong-lang-j, . . . 4 lieues.
Kyeu-kyang-fu, . . . 6
Tome V.

Tong-yen-j, . . . 6 lieues.
Aout.
1. Te-ngan-hyen, . . . 6
N n n

BOUVET.
1693.

Ville de Nan-
chang-fu.

Cérémonie pour
s'informar de la
santé de l'Empe-
reur.

Les Missionnai-
res prennent leur
soupe par eau.

Eglises chrétiennes
à Ki-ngan-fu
de à Kan-cheu-
fu.

» la conversion des Bonzes, que leur attachement pour une Religion qu'ils
» connoissent peu, ou pour un genre de vie, que la seule nécessité leur a fait
» embrasser.

Le 2, il arriva dans la Ville de *Nan-chang-fu*, Capirale de la Province de Kyang-fu, où il trouva une de ces Barques Impériales, qui sont de la grosseur d'un Vaisseau, avec des ornemens de peinture & de dorure, qu'on avoit préparée pour lui faire passer la rivière (74). En touchant à l'autre rive, il vit paroître le Viceroi, accompagné de six autres Mandarins, qui le conduisit dans un Kong-quan fort propre, sur le bord de l'eau. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la seconde cour, le Viceroi avec tout son cortège se mit à genoux vis-à-vis de la grande salle, au pied du grand escalier; & se tournant vers les Millionnaires, il leur demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur; question dont le droit n'appartient qu'aux Officiers de son rang. Tong-la-ya répondit, que Sa Majesté étoit parfaitement rétablie. Alors le Viceroi & les Mandarins se leverent, & firent entrer les Millionnaires dans la salle, où l'on avoit placé deux rangées de fauteuils, l'un vis-à-vis de l'autre. Aussi tôt qu'ils furent assis, on leur présenta du thé, à la manière Chinoise & Tartare. On le but avec diverses ceremonies; après quoi, tout le monde s'avança vers l'extrémité de la salle, où le diner étoit préparé. Comme cette fête se faisoit moitié à la Chinoise, & moitié à la Tartare, on se dispensa des formalités incommodes qui sont en usage dans les banquets Chinois. Après le diner, le Viceroi & les Mandarins conduisirent les Millionnaires au bord de la rivière, où l'on avoit eu soin, à leur sollicitation, de faire venir des Barques légères, pour avancer avec plus de diligence. Il y en avoit une pour *Tong-la-ya*, une autre pour Bouvet, & une troisième pour les deux compagnons. Pendant toute la route, qu'ils continuèrent de faire par eau, ils trouverent, à chaque lieue, des *Tangs*, ou des corps de gardes, occupés ordinairement par huit ou dix Soldats.

Le 6, ils dînerent à *Chang-chu*, Lieu célèbre par le Commerce de toutes sortes de drogues & de plantes medecinales. Le même jour & les deux suivans, ils traverserent plusieurs Villes; mais ils firent peu de chemin, à cause des Baïses, qu'ils rencontroient à tous momens. Le Pais ne leur offroit rien de remarquable. Ils marcherent continuellement entre des montagnes desertes & sans culture, qui forment deux chaînes paralleles. Les Religieux de S. François ont une Eglise à *Ki-ngan-fu*. Le Gouverneur de *Wan-ngen-hyen*, où les Missionnaires arriverent le 11, étoit Chrétien; mais si peu attaché à sa Religion, qu'il ne leur fit aucune civilité.

Le 14, étant arrivés à *Kan-cheu-fu*, Ville grande & bien peuplée, où les Chrétiens avoient une Eglise, le *Tsang-ping*, ou le Commandant Général

(74) Cette Riviere n'est pas le *Kyang*. Po-yang, avec lequel le *Kyang* communique. C'est le *Kong-kyang*, qui tombe dans le Lac au Nord.

2. Kyen-chang-hyen, . . .	6 lieues.	10. Tay-ho hyen, . . .	10 lieues.
Nan-chang-fu, . . .	6	11. Wan ngien hyen, . . .	10
5. Tong ching-hyen, . . .	10	12. Lyang keu, Village, . . .	11
6. Chang-chu, . . .	6	13. Yen-ching j, . . .	3
9. Ki-ngan-fu, . . .	14.	14. Kan-cheu-fu, . . .	10.

de la Milice du Païs, parut avec plusieurs Mandarins, pour les recevoir au bord de la rivière, & les invita à dîner, en leur promettant toute la liberté qu'ils demanderoient. Au lieu de la Comédie, qui accompagne ordinairement les festins Chinois, on leur donna le plaisir de voir tirer au blanc à la Tariaire. La loi de ce jeu est que celui qui frappe le but oblige les autres à boire un petit verre de vin à sa santé. Il n'y avoit guere plus de deux ans qu'il étoit en usage dans l'Empire. L'Empereur Kang-hi ayant remarqué la mollesse & l'indolence des Tariaires qui étoient obligés d'apprendre l'art de la guerre, avoit pris la résolution d'introduire, par son exemple, cet exercice entre les Grands & les premiers Mandarins de son Palais. Il tiroit une flèche avec autant de justesse que de vigueur, & chaque jour il employoit quelques heures à ce passetemps. Les Mandarins, qui étoient obligés de faire l'essai de leur adresse dans un exercice si nouveau, réjouissoient l'Empereur & toute la Cour par leur mauvaise grace; & la confusion qu'ils en eurent les porta bien-tôt à faire instruire leurs enfans, pour les garantir du même ridicule.

Les Millionnaires continuèrent de se trouver de tems en tems entre de longues chaînes de montagnes qui s'étendent au long des deux bords de la rivière. Ces montagnes sont quelquefois si escarpées, que les Chinois ont été obligés dans plus de cent endroits, de tailler un sentier pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Leur substance est une terre sablonneuse, couverte d'herbe, mais dure & raboteuse sur les côtés. On y aperçoit, par intervalles, quelques endroits cultivés, qui suffisent à peine pour la subsistance des Habitans du Village voisin. Le Païs est plus fertile trois lieues au-dessus de *Kan-cheu-fu*. Le 13, Bouvet vit pour perspective des campagnes plus unies & mieux cultivées; & le lendemain il trouva la rivière si étroite, qu'à peine lui donne-t-il trente pas de large; mais le cours lui parut fort rapide. Le 17, il gagna la Ville de *Nan-ngan-fu*, après avoir eu, pendant ces deux derniers jours, des montagnes continues au long des deux rives. Le canal de la rivière devenant encore plus étroit & plus rapide, on fut forcé d'augmenter le nombre de ceux qui tiroient les Barques. Il se trouvoit ici une Eglise Chrétienne. Les Millionnaires se virent obligés dans le même lieu de reprendre des chaises pour voyager par terre, jusqu'à *Nan-hyang-fu*. Après avoir fait deux lieues, ils trouverent une montagne si roide & si tortueuse, que dans plusieurs endroits ils se virent dans la nécessité de la tailler en forme de degrés. Ils furent obligés aussi, pour s'ouvrir un passage, d'en aplanner le sommet, qui est de roc, jusqu'à la profondeur de quarante pieds. Quoique toutes les montagnes qu'ils avoient à traverser fussent horribles & desertes, les terres qui formoient les intervalles étoient cultivées, & couvertes d'aussi bon riz que les fertiles vallées dont on a vu la description.

A *Nan-hyang*, les Catholiques conduisirent Bouvet à leur Eglise, & de-là au bord de la rivière, où les Barques étoient prêtes à le recevoir. Aussi-

(75) C'est le fameux *Mey-lin*, *Me-lin* ou *Ma-lin*, dont on a déjà parlé.

BOUVET.

1693.

Spectacle que le Gouverneur donne aux Millionnaires.

Origine de l'usage de l'arc à la Chine.

Travail des Chinois pour la facilité des chemins.

Qualités du Pays.

Difficultés de la route.

Eglise catholique.

15. Poste, 9
16. Nan-kang-hyen, . . . 11
Lin-chin, 10

17. Nan-ngan-fu, . . . 12
Nan-hyang-fu, . . . 11

Nan li

BOUVET.
1693.

tôt qu'il y fut entré, on vit arriver les présens des Mandarins de la Ville, avec des Tye tse, ou des billets de civilité. Il vint aussi deux Tye-tse, de chacun des quatre Mandarins de la Province de Canton, qui envoyèrent aux Missionnaires diverses sortes de rafraichissemens.

Eglise de Cha-
cheu-fu.Autres particu-
liers à la Chine.

Comme ils descendoient la rivière, & qu'ils ne cessèrent pas d'avancer nuit & jour, leur voyage se faisoit avec beaucoup de diligence. Ils arrivèrent en cinq jours à Canton (76), après avoir passé par Cha-cheu-fu, où ils trouverent une Eglise Chrétienne, par In-tchyen & Tsin-yeu-hyen. Jusqu'à Tsin-yeu-hyen, la Rivière est bordée des deux côtés par des montagnes roides & sans culture, avec quelques habitations qui se présentent au pied. Mais un peu plus loin, le Pais est bien peuplé & rempli d'Habitans. Il est plat depuis la même Ville jusqu'à Canton, & couvert de Long-yeu & de Li-chi, deux sortes d'arbres fruitiers qui sont particuliers à la Chine, & qui ne se trouvent que dans les deux Provinces de Canton & de Fo-kyen.

Environ quatre lieues au-dessus de Canton, ils traversèrent Fo-chan, un des plus grands Bourgs de la Chine, qui contient, dit-on, plus d'un million d'Habitans. Les Jésuites y avoient une Eglise, composée d'environ dix mille âmes.

Civilités qu'on
fait aux Mission-
naires.Kong-quan, où
Bouvet est logé.

De Nan-hyang jusqu'à Quang cheu, les Missionnaires trouverent, vis-à-vis, la plupart des corps de garde qui bordent la route, des galères, avec leurs pavillons déployés, & leurs Matelots, ou leurs Soldats armés de cuirasses, de lances, de flèches, & de mousquets, rangés en ligne pour leur faire honneur. A deux lieues de Omany-cheu, le Yeun-yeun, ou l'Intendant. Général de la Province pour le sel, vint au-devant d'eux, & les pressa de passer sur sa Barque, où il leur avoit préparé un grand festin; mais le remerciant de cette politesse, ils s'excusèrent sur ce qu'il étoit jour de jeûne. Ils firent la même excuse aux Mandarins de la Province, qui les attendoient sur la rive pour leur demander, avec les ceremonies usitées, des nouvelles de la santé de l'Empereur.

Bouvet fut conduit dans un Kong quan de grandeur médiocre, mais propre & commode. Il étoit composé de deux cours & de deux principaux édifices, dont l'un, qui faisoit le fond de la première cour, étoit un Ting, c'est-à-dire, une grande salle, entièrement ouverte de front, pour y recevoir les visites. L'autre, qui étoit à l'extrémité de la seconde cour, étoit divisé en trois pièces, dont celle du milieu servoit d'antichambre aux deux autres, qui étoient fort grandes, chacune avec son cabinet. Telle est la forme ordinaire des maisons Chinoises de quelque distinction (77).

(76) Ce nom vient de Quang-tong-fong, tong. Les Portugais l'appellent Kan-tan, qui signifie Capitale de la Province de Quang- (77) Chine du Pere du Hablé, Vol. I.

18. Chau-cheu-fu,	30 lieues.	Fo-chan,	4 lieues.
19. In-te-hyen,	10	21. Quang-cheu-fu, ou Can-	
20. Tsin-yeu-hyen,	10	21. 2 ton,	36.

CHAPITRE XI.

Voyage du Docteur Jean-François GEMELLI CARERI à la Chine.

ON n'offre ici, dans le Journal suivant, qu'un extrait de la quatrième partie du voyage de l'Auteur (78) autour du monde. Gemelli Careri étoit Napolitain, & Docteur en Droit Civil. Sa curiosité naturelle lui fit entreprendre en 1683 un voyage de l'Europe, dont il publia le premier Tome. Mais celui qu'il entreprit autour du monde, fut l'effet des persécutions & des outrages injustes qu'il eut le malheur d'essuyer. Il le commença dix ans après l'autre. Tout le cours de sa vie fut mêlé d'un si grand nombre d'étranges accidens, qu'il ne pouvoit, dit-il, en rappeler la mémoire sans effroi. Mais comme c'étoit à ses malheurs mêmes qu'il avoit l'obligation d'avoir vu tant de Pais différens, il juge qu'on a tort de se plaindre de la fortune, parce que dans le tems même qu'elle traite un malheureux avec le plus de rigueur, elle l'engage souvent dans quelque grande & utile entreprise.

Le voyage de Gemelli autour du monde a reçu plusieurs fois les honneurs de la presse en Italie. Après diverses éditions dans sa langue naturelle, il fut traduit en Anglois, & publié en 1704, dans le quatrième tome d'une des grandes Collections d'Angleterre. Les François le traduisirent aussi en 1719. La division de l'ouvrage est en sept parties, dont chacune contient trois livres. Le premier offre les voyages de l'Auteur dans quelque Pais; le second, une description du Pais & de ses Habitans; & le troisième la route du Voyageur vers quelque autre Pais où il passe du premier. Ainsi sa méthode est régulière, & ces matériaux sont assez bien digérés, comme on en va juger par la quatrième partie, qui concerne la Chine.

Le premier Livre contient dix chapitres, qui traitent 1. De Macao. 2. Du voyage inutile des Portugais pour rétablir le Commerce au Japon. 3. Voyage à Canton, & description de cette Ville. 4. Voyage à Nan-ngan-fu. 5. Manière de voyager par terre, & description du grand canal. 6. Voyage à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-fi. 7. Voyage de Nan-chang-fu à Nan-king. 8. Description de Nan-king. 9. Voyage par terre à Peking. 10. Description de cette Ville. Le second Livre contient aussi dix chapitres. 1. L'Audience que Gemelli reçut de l'Empereur. 2. Voyage au grand mur de la Chine. 3. Comment l'Empereur paroît en public. 4. Religions de la Chine. 5. Dernière persécution & rétablissement des Missionnaires. 6. Antiquité de l'Empire. Nombre des Villes & des Habitans. 7. Gouvernement civil & militaire; degrés des Mandarins, & les six Tribunaux supérieurs. 8. Autres cours à Peking & dans les Provinces. 9. Langue & sciences Chinoises. 10. Industrie & navigation des Chinois. Le troisième Livre est composé de huit chapitres. 1. Noblesse, politesse, & cérémonies. 2. Autres coutumes de la Chine. 3. Habits, armes & coin. 4. Enterremens. 5. Abondance de toutes choses, & tem-

INTRODUCTION.

Qui étoit l'Auteur, & motifs de ses voyages.

Éditions des Voyages de Gemelli.

Division & fond de cet Ouvrage.

(78) En sept Parties, qui contiennent la Turquie, la Perse, l'Inde, la Chine, les Îles Philippines, la Nouvelle-Espagne, & ses voyages depuis la Vieille-Espagne jusqu'à Naples.

INTRODUC-
TION.

perature de l'air. 6. Tartares Orientaux, & conquête qu'ils firent de la Chine. 7. Caractère de Kang-hi, Empereur Chinois. 8. Ses grandes richesses. Enfin le quatrième Livre, qui consiste en huit chapitres, contient 1. Le retour de l'Auteur à Nan-chang-fu. 2. Son retour à Canton. 3. Nouvel an des Chinois, & fête des lanternes. 4. Pompe du Tsong-tu, & autres choses remarquables dans la même Ville. 5. Voyage à Macao. 6. Retour de l'Auteur à Canton. 7. Autre voyage à Macao. 8. Naufrage & bonheur de quelques Soldats qui échappent aux flots. Cette quatrième partie contient trois planches. 1. La pompe de l'Empereur lorsqu'il paroît en public. 2. Procession funebre. 3. Pompe du Tsong-tu de Canton, lorsqu'il paroît dans la Ville.

Il est critiqué par
Le Clerc.

Gemelli Careri n'a point échappé à la censure des critiques. Le Clerc (79) prétend que les Journaux & les descriptions ne sont pas de lui ; que tout ce qu'il rapporte de la situation des Places, touchant leur latitude & leur longitude, est tiré des Cartes qu'il n'y a rien que de commun dans les éclaircissements qu'il veut donner sur l'Histoire de la Chine, & que tout ce qu'il raconte des mœurs & des usages de la Nation se trouve dans les autres relations de voyages.

Détail des ob-
jections.

Cette accusation ne paroît pas sans fondement dans sa dernière partie. On ne peut douter que Gemelli n'ait emprunté quantité de circonstances de quelques autres Ecrivains, puisqu'il les cite souvent. Mais, en général, il faut confesser que ce qu'il raconte a pu tomber sous ses propres observations. Dans la description qu'il donne des plans, il paroît toujours, par quelques circonstances, qu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux ; & ceux qui l'accusent d'en imposer à ses Lecteurs, ne lui refusent pas l'honneur d'avoir voyagé au travers de la Chine. En effet, les Jésuites de Peking, & sur leurs mémoires, l'Auteur des Lettres édifiantes, dans sa description de la Chine, le chargent d'une fausseté manifeste, dans le récit qu'il fait de l'Audience de l'Empereur & dans sa description de la Cour Impériale. Ils assurent qu'il n'entra point dans le Palais, & qu'il n'en approcha pas plus près que jusqu'au pont qui est entre la maison des Jésuites & la porte du Sud ; porte toujours fermée. Mais ils reconnoissent qu'il pria les Missionnaires de lui procurer la vue de l'Empereur, ou du moins celle du Palais ; quoiqu'ils ajoutent qu'il demandoit une grâce, que ni eux, ni un Ministre d'Etat, ni même les Princes du Sang, ne pouvoient lui accorder sans un ordre spécial (80).

Ce qu'on peut
répondre pour
la déculé.

Il est difficile de défendre Gemelli contre un témoignage si formel. Cependant il avoue lui-même que le Pere Grimaldi l'ayant conduit au Palais, n'osa le faire paroître devant l'Empereur sans que ce Prince fût informé qu'il y étoit entré. D'ailleurs il paroît assez étrange que le voyage autour du monde ayant été publié dès le commencement de ce siècle, personne n'eût relevé cet endroit jusqu'à l'année 1720, où vraisemblablement le Pere Grimaldi & l'Auteur étoient morts tous deux. Quoiqu'il en soit, on se sert ici de la relation de Gemelli, comme de toutes les autres, avec de justes précautions ; & l'on a pris soin de remarquer exactement les circonstances qui paroissent suspectes, ou qui sont empruntées de quelque autre Voyageur. Comme la route

Précautions à
avec lesquelles on
donne la Rela-
tion.

(79) Bibliothèque ancienne & moderne, 2^{ème} Tome, p. 141 & Préface de la Chine Vol. XIII, p. 19. & suiv.

(80) Lettres édifiantes, Préface du quin-

du Pere du Halde, page première.

qu'il suivit jusqu'à Nan-king est la même que celle de Nieuhof, on se bornera aux remarques qu'il fait sur l'état présent des Places, & aux circonstances qui peuvent jeter du jour sur les coutumes du País, dont l'Auteur cherche à nous persuader qu'il entendoit le langage.

§. I.

Voyage par eau jusqu'à Nan-king.

GEMELLI étoit arrivé à Macao, dans l'Isle de Ha-ci-cheu, à la fin du mois de Juillet 1695. Il rend témoignage que les Chinois accordent aux Portugais le Gouvernement de cette Ville, dans ce qui concerne l'administration de la Justice; à la seule condition de payer pour ce privilège un tribut annuel de six tens taëls (81), ou nobles Anglois. Le Roi de Portugal nomme un Capitaine Général, & la Ville se choisit un Magistrat Civil; mais les Habitans Chinois sont exempts de cette Jurisdiction. En 1695, la Ville de Macao avoit été long tems sans Evêque, parce que sa pauvreté ne lui permettoit pas de fournir à l'entretien. Il ne lui restoit que cinq Vaisseaux pour le Commerce. Mais les provisions ne lui faisoient pas d'être abondantes, quoiqu'il n'y ait point dans toute la Peninsule assez de terrain pour y sèmer une poignée de pois. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, on y est toujours, dans l'apprehension des ouragans. Les Jesuites conservent précieusement dans leur Eglise un os du bras de S. François Xavier.

Le mardi, 9 du même mois, Gemelli eut la curiosité d'assister à la représentation d'une Comédie Chinoise, dont quelques-uns de ses voisins faisoient les frais pour leur propre amusement. On avoit dressé, au milieu d'une petite place carrée, un théâtre assez grand pour contenir trente Acteurs des deux sexes. La pièce étoit en langage Mandarin, ou de la Contr. Gemelli trouva du feu & de l'habileté dans l'action. Une moitié consistoit en récit, & l'autre en chant. La musique étoit composée de divers instrumens, de bois & de cuivre, qui répondoient harmonieusement aux voix. Tous les Acteurs étoient fort bien vêtus, & changeoient souvent d'habits. Cette comédie dura l'espace d'une heure, & finit à la lumière des chandelles. Entre chaque acte, les Acteurs s'asseyoient pour manger, & très souvent les Spectateurs imitent leur exemple. Le jour suivant, la même Compagnie représenta une autre pièce, dans la maison de l'Upu (82), ou du Chef de la Douane (83).

Le 13, l'Auteur vit la solennité d'une députation à l'Empereur, pour lui envoyer des Lettres au nom de la Ville & des Mandarins, à l'occasion d'un lion dont ils lui faisoient présent. L'Upu, paroissant en public, s'assit dans un fauteuil, avec un pupitre couvert de soie devant lui. Il étoit vêtu d'un habit long, auquel étoit attaché un grand collier, ou plutôt un chaperon, qui pendoit jusqu'à terre, & qui lui couvroit les épaules comme deux ailes. Aussitôt qu'il se fit voir, on entendit un grand nombre d'instrumens, accompagnés de

INTRODUC-
TION.GEMELLI CA-
PIT. I.
1695.Etat de Macao
& son adminis-
tration.Comédie Chinoise
ou l'Asses-
teur assis.Solennité d'une
députation à l'Em-
pereur.

(81) Un taël d'argent est une once d'argent, qui vaut six schellings huit sols d'Angleterre.

(82) Ou Hopu. Les Macétois Anglois

l'appellent Hopu.

(83) Voyages de Gemelli, Vol. IV. p. 274. & suivantes.

GEMELLI CA-
PERI.
1695.

voix, & de trois décharges de l'artillerie. Trente Soldats, avec leurs enseignes, & de longs parasols à la main, se rangerent autour de lui. Il se mit à genoux, le visage tourné vers une table, où l'on avoit placé un sac, qui contenoit les Lettres de l'Empereur. Il toucha trois fois la tête du front, en se relevant chaque fois sur ses pieds. Après cette cérémonie, ceux qui portoient les instrumens & les parasols s'écartèrent un peu, pour laisser la liberté de délivrer les Lettres, au bruit de trois autres salves d'artillerie. L'Exprès les ayant reçues, monta aussitôt à cheval, & s'éloigna au galop. Ensuite les Mandarins s'assirent. Ils firent ouvrir les portes, qui avoient été fermées jusqu'alors; & le Courrier sortit bien-tôt de la Ville.

Gemelli quitte
Macao en habi-
les Chinois.

Le lendemain, Gemelli se présenta chez l'Upu en habit Chinois, & prit congé de lui, après avoir reçu un passeport pour toutes les Douanes de la route, parce qu'il avoit avec lui un bagage considérable & un Esclave. Le 15 au soir, il monta dans une Barque; & pendant toute la nuit suivante, il avança tranquillement avec le secours d'un *cylan*, ou d'un *hio*; espèce de rame, d'une longueur extraordinaire, qui se place à l'arrière ou sur le côté de la Barque, où elle se lie avec une corde. Elle est maniée fort adroitement par plusieurs Marelots, sans sortir de l'eau, & quatre autres rames ne seroient point avancer si promptement une Barque. Lorsqu'il se rencontre des basses, on employe les avirons. Le lendemain, après avoir traversé un canal assez étroit entre les Isles, on arriva le soir à *Oan-fon*, que les Portugais prononcent *Anfon*. Dans ce passage, l'Auteur rencontra plusieurs Officiers de la Douane dans leurs Barques; mais ils ne demanderent point à visiter la sienne, & ne lui causèrent aucun embarras. Cependant ils tirèrent de lui une pièce de huit.

Description de
cette Place.

Oan-fon est moins une Ville qu'un grand Village. Il n'est pas fermé d'un mur. Ses maisons sont basses, la plupart de bois, & couvertes de chaume. Il est situé dans une plaine, où il s'étend l'espace de deux milles au long de la Rivière. La crainte des ouragans ne permet gueres aux Chinois de bâtir sur des lieux élevés. Les marchés & les places d'Oan-fon sont spacieux & bordés de riches boutiques, où l'on vend des étoffes, des foyes, des toiles de coton, des drogues, des épices, des habits, des provisions & d'autres sortes de marchandises. Le Village est défendu par un grand ouvrage, de deux milles & demi de circuit, qui règne au long de la montagne, & qui s'étend jusqu'au sommet. Les Habitans lui donnent le nom de Fort, quoiqu'il ne contienne que cinq petites pièces de canon, pour les réjouissances publiques, avec une très-foible garnison. Le canal est gardé par neuf Vaisseaux. Gemelli n'y trouvant point de Barques pour Canton, monta vers le coucher du soleil sur un grand Vaisseau qui partoît pour Seloam, Ville qui est à la moitié du chemin. Il ne lui en couta que deux Schellings & demi pour y arriver à minuit.

Description de
Seloam.

Cette Place a l'apparence d'un grand bois habité, tant les arbres y sont en grand nombre. Ses maisons sont de pierre ou de brique, mais fort basses. Le circuit de la Ville est d'environ trois milles, & le canal si rempli de Barques, qu'on les prendroit pour une autre Ville. Sur le bord opposé à Seloam, on découvre celle de *San-ta*, qui est plus grande & mieux bâtie. L'Auteur ayant remis à la voile le 18 à midi, traversa des campagnes agréables, & passa devant

devant plusieurs Villes, l'une à deux milles de l'autre. De tous côtés on découvre de belles tours sur de hautes montagnes. Les canaux fournissent une grande abondance de langoustes & d'autres poissons, mais particulièrement quantité d'huîtres, dont les coquilles s'employent au lieu de verre pour les fenêtres. Dans chaque Ville l'Auteur compta huit, douze, & jusqu'à quinze grandes tours, capables de défense, qui suppléent aux forts, pour servir d'azile aux Habitans dans le danger.

Le lendemain au soir, il arriva près de la Douane de Canton, qui se tient sur le canal dans une fort grande Barque. A la vue du passeport de l'Upu, les Officiers l'acquitterent sans avoir visité son bagage, & se contenterent de lui faire payer cinq petites pièces. Il se tendit, dans le fauxbourg, au Couvent des Religieux de S. François, qui y avoient deux Eglises fort bien ornées. S'il y fut reçu civilement, ce ne fut pas sans quelques marques de jalousie. La Ville de Macao ayant été long-tems sans Evêque, le Pape avoit nommé quelques Prêtres du Seminaire des Millions étrangères de Paris, pour Vicaires Apostoliques au Tonquin & à la Cochinchine. Les Français, les Augustins, & les Dominicains Espagnols, qui étoient entretenus à la Chine par la Charité du Roi d'Espagne, leur avoient prêté le serment d'obéissance; mais depuis environ quatre ans, Macao ayant obtenu un Evêque du Pape, à la prière du Roi de Portugal, ce Prélat vouloir que tous ces Religieux lui fussent soumis, & secouaient le joug des Vicaires Apostoliques, dont il prétendoit que la commission ne subsistait plus depuis son arrivée. Cependant les Missionnaires des differens ordres se croyoient liés par leur serment, & demandoient du moins que l'Evêque apportât quelque preuve du rappel des Vicaires. Ce différend les avoit divisés en deux factions, & les Jésuites s'étoient déclarés pour l'Evêque (84).

Gemeili arrivant à Canton, pendant ces troubles, passa pour un Emissaire du Pape, qui étoit envoyé pour prendre connoissance de la situation des affaires. Les uns le prirent pour un Carme déchaussé, d'autres pour un Prêtre séculier; & tous les efforts qu'il fit pour les déromper ne purent dissiper leurs soupçons, parce qu'on regardoit son arrivée comme un événement extraordinaire, & que depuis l'ouverture de la Chine on n'y avoit point encore vu, disoit-on, de Laïc Italien.

Canton est divisé en deux Villes; l'ancienne, nommée *Kou-chin*, & la nouvelle, qui porte le nom de *Sin-chin*. Les fauxbourgs de ces deux Villes sont séparés aussi par un mur. Chacune a son *Chi-hyen*, ou son Gouverneur, subordonné néanmoins au Gouverneur principal, qui se nomme *Chi fu*. Mais tous trois sont soumis à l'autorité du *Fu-yena*, ou du Viceroy, qui gouverne la Province, quoiqu'ils aient des Officiers inférieurs pour l'exécution de leurs ordres. Anciennement la dignité de Viceroy étoit renfermée dans une certaine famille, avec le titre de *Regule*, ou de petit Roi (85). Mais depuis dix ans, l'Empereur l'avoit privée de ce droit, sur quelque défiance de trahison, & le dernier Titulaire avoit eu la tête tranchée. Au dessus du Viceroy est le *Tsong-tu*, ou le Vice-Général de deux Provinces, qui fait sa résidence dans l'une des deux Capitales, ou dans le lieu qu'il choisit. Il exerce

(84) Voyage de Gemeili, *ubi sup.* p. 278. & suivantes.

(85) Voyez ci-dessus le Journal de Nieuhof.

GEMEILI CA-
RRE.
1695.
Voyage des émi-
saires d'huîtres.

L'Auteur arrive
à Canton & se
logé chez les
Français.
Différend entre
les Missionnaires.

Gemeili passe
pour un émissaire
du Pape.

Idee de la Ville
de Canton & de
son gouverne-
ment.

GEMELLI CA-
RERI.I 695.
Combien elle
coûte d'aller à
Kiang.Gemelli entre-
prend d'aller à
Kiang.

Barque de poste.

Grand Village
de Fu-chan.Gardes du canal
contre les vo-
lurs.

l'administration générale, sur tout dans les affaires militaires, auxquelles le Viceroi ne prend aucune part. Les Missionnaires prétendent que la Ville de Canton & les fauxbourgs contiennent quatre millions d'Habitans, & qu'on en compte le double dans le reste de la Province. On voit près des murs une Ville flottante, composée de Barques rangées sur la rivière, dont chacune n'a pas moins de dix ou douze chambres.

Dans la résolution où l'Auteur étoit d'aller jusqu'à Peking, il pria le Supérieur du Couvent de lui procurer un domestique de confiance. Les Religieux de cet Ordre étant soumis aux Jésuites, le Supérieur s'adressa au Père Turcetti, pour consulter sa volonté. Ce Millionnaire Jésuite étoit heureusement un honnête Lombard, qui lui dit de laisser partir l'Auteur. S'il eût été Portugais, ajoute Gemelli, il n'auroit pas manqué de s'opposer à mon entreprise. Cependant le dessein de ce voyage servit à confirmer tous les Missionnaires dans l'opinion que l'Auteur étoit envoyé par le Pape, pour s'informer secrètement de leurs divisions. Il prit deux domestiques Chinois; l'un avancé en âge, pour lui servir de guide & d'homme d'affaires; l'autre âgé seulement de dix-huit ans, pour préparer sa nourriture, & lui rendre les services communs. Les gages qu'il promit à ce dernier furent une pièce de huit. Il lui fit acheter toutes les commodités du voyage, jusqu'à des lampes pour s'éclairer; & le 27 d'Août au matin, il se mit dans la Barque de Poste, que le Viceroi fait partir tous les trois jours, pour informer l'Empereur de ce qui se passe dans la Province; droit qui n'appartient qu'à lui & aux deux premiers Ministres. Pour trois pièces de huit, Gemelli s'y procura une cabine fort commode.

On arriva, dans le cours de l'après-midi, au Village de *Fu-chan*, qui a deux milles de longueur sur les deux bords de la rivière. Ses maisons sont basses, quoique bien bâties. On y voit, comme dans la plupart des autres Places de la Chine, une seconde Ville sur la rivière, composée de maisons flottantes. *Fu-chan* est rempli de riches boutiques. C'est de-là que les Espagnols tirent les meilleures toiles qu'ils transportent dans la nouvelle Espagne. Les Missionnaires assurèrent l'Auteur que cette Place contient un million d'Habitans. Elle a plus de mille métiers pour la fabrique des soies, & chaque métier en fait quatre pièces à la fois (86).

Pendant toute la route, Gemelli eut toujours, pour perspective, un grand nombre de bons Villages & de terres cultivées; car les Chinois ont tant d'industrie, qu'ils coupent les montagnes en terrasses pour les rendre capables de culture. De quatre en quatre milles on rencontre des Gardes du canal, qui sont armés d'arquebuses dans leur Barque, avec un petit canon à l'avant, pour donner la chasse aux Voleurs. Il est difficile à ces brigands de s'échapper. On les arrêteroit dans leur propre Pais; & le danger seroit égal pour eux s'ils entreprenoient de se cacher, parce qu'on ne reçoit point un étranger dans un Village, s'il ne donne dix familles pour caution.

Le 29, Gemelli passa la nuit à *Tsing-yen-hyen* (87), Ville fort peuplée, & ceinte d'un mur. Sa circonférence est d'un mille, avec un grand fauxbourg.

(86) Gemelli, *ubi sup.* p. 279.(87) *Zim-jen-ai-en* dans l'Original.

Le lendemain après midi, il se vit entre deux hautes montagnes (88), dont la verdure offre une vûe fort agréable. Il en sort quantité de ruisseaux; mais l'eau n'en plut point à l'Auteur. On découvre sur la gauche, un grand Temple, environné de maisons. L'envie prit à l'Auteur de manger un peu de poisson, qui, au lieu de se vendre ici à prix d'argent, s'échange contre une certaine mesure de riz. Son Cuisinier Chinois lui en fit cuire à l'eau, avec une poule, & crut lui servir un plat excellent; mais Gemelli le trouva si mauvais, qu'il le jeta dans la Rivière. Il passa la nuit suivante au corps de garde de *Hay-cheu*, au de-là des montagnes; & presque à la pointe du jour son sommeil fut troublé par un Chinois, qui ne cessa pas de battre le tambour, pour marquer sa vigilance.

Les deux jours suivans, il traversa des lieux peu habités. Ensuite ayant passé entre deux autres montagnes, il arriva au milieu du jour à *In-te-hyen*. La curiosité l'ayant conduit dans une Pagode, il y vit de grandes Idoles, avec des moustaches & de longues barbes, revêtues d'habits royaux, & la tête couverte de bonnets Chinois. Hors de la Pagode, il observa une statue qui avoit la figure du Diable, avec une lance dans une main, & un casque dans l'autre. Plus loin, il vit deux chevaux sellés, chacun avec un Palefrenier qui le renouir. Dans le même lieu, il remarqua aussi un grand tambour suspendu, & une cloche de cuivre, qu'on sonne à minuit & aux heures réglées pour la prière. Il s'arrêta cette nuit à *Wan-fu-kan*, Ville & corps de garde.

Le lendemain, en passant devant un Temple, qui paroissoit taillé au milieu d'un rocher fort élevé, les Matelots brûlerent quelques papiers, & firent des feux. On avança peu pendant le jour. Au lieu de s'attacher à leur manœuvre, les Matelots passerent le tems à faire la cuisine. Ils poussent si loin la gourmandise, qu'ils devorent deux fois leurs viandes; c'est-à-dire, suivant l'Auteur, une fois crue, & puis à demi cuite. Tandis que l'un la tourne & l'évente, un autre la coupe, un autre la lave, un autre l'avalé des yeux. Le premier repas se fait à la pointe du jour. Ensuite ils continuent de manger d'heure en heure. La chaleur étoit excessive, & les Matelots l'augmentoient encore en plaçant chaque nuit des lumières devant une petite statue qui étoit dans la cabine de Gemelli. Mais il les força bien-tôt de sortir.

Le Dimanche, quatrième jour d'Aout, on arriva à *Chan-cheu-fu* (89), Ville d'environ quatre milles de circuit, mais environnée d'un foible mur, auquel la rivière supplée dans trois endroits. Les maisons & les boutiques sont fort bonnes. Le lendemain, après une décharge de quelques pièces d'artillerie, le Mandarin de la Ville sortit pour prendre l'air au long des murs. Devant lui marchaient deux hommes avec des tambours de cuivre, sur lesquels ils battoient successivement neuf coups. Le reste du cortège étoit composé de deux étendards bleus, & de deux blancs; deux Huissiers, dont les masses se terminoient en tête de dragons; deux Exécuteurs, avec des pieux à la main; quatre Massiers; quatre autres Officiers, avec des bonnets noirs & blancs, sans bord, & deux plumes pendantes, chargés de faire du bruit pour avertir le peuple. Le Mandarin paroissoit ensuite, porté sur un palanquin par quatre

GEMELLI CA-
RELL.

1695.

Poisson préparé
à la Chinoise.

Gemelli visite
une Pagode. Ce
qu'il y voit.

Gourmandise
des Matelots
Chinois.

Mandarin de
Chan-cheu fu &
son cortège.

(88) Ce sont les montagnes de San-wan- cédente.

hal, dont on a parlé dans une Relation pré-

(89) *Sein-cheu-fu* dans l'Original.

Général Ca-
rell.
1675.

Invention des
Chaises pour ser-
vir les terres.

Ville de Nan-
gan-fu.

Porteurs Chi-
nois et leur lége-
reté.

Route fort peu-
pée.

Statues de deux
Mandarins.

Missionnaires
d'Espagne.

hommes, entre trois patafols. Il étoit suivi de dix Gardes, le cimetière au côté; mais au lieu de la poignée, c'étoit la pointe de cette arme qu'ils avoient en avant.

Le 7, Gemelli arriva au Village de *Chan-key*, & le 8 à *Tan-koyen*, où l'impossibilité de conduire naturellement l'eau de la rivière dans les champs fait employer une machine, que les seuls Chinois, si l'on en croit l'Auteur, étoient capables d'inventer. Elle consiste à tirer de l'eau dans un bacquet, à force de bras, ou par le moyen d'une roue & d'une chaîne de planches quarrées, qui, passant au travers d'un long coffre de bois placé dans la rivière, élève allez l'eau pour la faire entrer dans un canal, d'où elle se répand dans la campagne.

Le 9, l'Auteur gagna *Nan-gan-fu* (90), où les Missionnaires Espagnols ont une Eglise. Cette Ville, qui est située sur la rive droite de la rivière, n'a pas moins d'un mille & demi de longueur; mais sa largeur n'est que d'un quart de mille. Gemelli s'y étant fait porter en chaise, n'y trouva rien qui répondit à sa curiosité. La plupart des maisonsomboient en ruine. On voit aussi de grands jardins dans l'intérieur des murs. Cependant, comme c'est un lieu de passage, le Commerce y est considérable.

Le 10, Gemelli se fit transporter à *Nan-gan*, avec ses domestiques, dans des chaises fort légères. Elles sont de canne, jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir, parce qu'avec plus de pesanteur, elles seroient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. C'est un spectacle surprenant que la légèreté des porteurs dans une journée de trente milles, où ils ne s'arrêtent que trois fois pour se reposer. Ils font jusqu'à cinq milles par heures, sans être soulagés par des bretelles, au lieu desquelles ils ont sur le col une pièce de bois fort dur, qui leur coupe la chair. Quelques uns néanmoins se servent d'un collier de cuir. Le chemin étoit si rempli de chaises, & de porteurs chargés de marchandises, qu'il avoit l'apparence d'une Foire. Dans un passage si court, l'Auteur est sûr d'avoir rencontré plus de trente mille personnes. La route même n'est qu'une rangée continue de Villages & d'Hôtelleries, où les porteurs trouvent de quoi dîner à peu de frais. Les terres, qui peuvent être cultivées, offrent d'abondantes moissons de riz, qui mûrit dans toutes les saisons; car jamais les Champs ne demeurent en friche.

La montagne est fort escarpée (91). Il y a deux milles à monter & deux milles à descendre. Au milieu du chemin on rencontre un Temple, où l'on voit en Statues la figure de deux Mandarins (92) des Villes voisines, qui ont fait ouvrir la route au travers de la Montagne. Deux milles plus loin on trouve la Ville de *Nan-gan-fu*, où Gemelli logea dans le Couvent des Cordeliers Espagnols. Le Roi d'Espagne emploie mille pièces de huit pour envoyer un Millionnaire à la Chine, & lui fournir avec cela pour son entretien cent quarante pièces par an. Il paye pour vingt Religieux, quoiqu'il n'y en ait ici que douze. Les Dominiquains & les Augustins Espagnols sont entretenus de même. L'argent qu'ils épargnent dans le cours de l'année sert à bâtir de nouvelles Eglises & à l'ornement des anciennes. Quoique les Jésuites de Pe-

(90) C'est une faute pour *Nan-hyang-fu*.

(91) Cette Montagne est célèbre & se nomme *Me-lin*.

(92) Gemelli prétend que les Chinois leur rendent des adorations; mais on verra dans la suite qu'il se trompe.

king, de Kang-cheu-fu & des autres Villes, ayent des revenus en terres & en maisons, ils sont obligés de vivre avec beaucoup d'économie, lorsqu'ils ne reçoivent pas régulièrement des secours du Portugal.

Nan-ngan-fu, première Ville qu'on rencontre dans la Province de Kyang-fi, est environnée de montagnes & située sur la droite de la rivière. Sa longueur est d'un mille, sans y comprendre les fauxbourgs. On découvre quantité de Villages sur l'autre rive. Les maisons sont de pierre, de brique & de bois, basses & mal bâties; les rues étroites, & les boutiques assez pauvres, quoique le Commerce y soit considérable par terre & par eau.

Le 12, l'Auteur étant parti de Nan-ngan-fu dans une Barque, descendit la rivière entre des Montagnes. Il arriva le 14 à *Nan-kang-hyen*, & le 16 à *Kan-cheu-fu*, où il observa, comme dans les autres Villes, des Tours fort anciennes, qui se nomment *Pau-ta*. On en voit aussi sur les collines & sur les montagnes, la plupart exagones ou octogones, hautes de cent vingt pieds, & terminées au sommet par une longue pierre, qui est taillée en nœuds. Celle de la Ville a neuf étages, dont chacun offre six fenêtres. Quelques Chinois prétendent qu'elles ont été bâties pour la garde du canton. D'autres veulent qu'elles aient servi d'observatoires; mais Gemelli est persuadé qu'on n'a point eu d'autre but que l'ornement, d'autant plus que leur situation est ordinairement près des portes, à la vue des passans. Les Jésuites ont ici une petite Eglise, mais fort bien ornée.

Après avoir descendu, le 17, une rivière pleine de tochers, l'Auteur arriva le 18 à *Wan-ngan-hyen*, Ville ceinte d'un mur, & presque carrée. Son circuit est d'un mille, & sa situation sur la rive droite. Le 19, Gemelli observa sur la gauche la Ville de *Tuy-ko-hyen*, qui est aussi murée, & qui n'a pas moins d'un mille de longueur. Il découvrit deux Tours au long des murs, & une autre à la distance d'un mille. Le 20, il arriva à *Ki-ngan-fu*, où le Père *Gregoire Ibanes*, Missionnaire Francisquain, avoit une maison & une petite Chapelle. Cette Ville est sur la gauche de la rivière. L'Auteur lui donne une lieue de long, en y comprenant le fauxbourg du Sud. Elle est environnée d'un bon mur. Ses rues & les boutiques ont une fort belle apparence. Le *Chi-hyen*, ou le Gouverneur y avoit défendu l'adoration des Idoles; & peu de jours auparavant il avoit condamné cinq Bonzes à la bastonnade, & un autre à demeurer tout le jour à genoux dans la plus grande ardeur du Soleil, pour n'avoir point obtenu de la pluie de leurs Idoles, comme ils s'étoient vantés de le pouvoir.

Le 21, l'Auteur laissa sur la droite *Ki-chung-hyen* (93), bonne Ville & bien murée. Le jour suivant, il laissa *Kya-kyang-hyen* (94) sur la gauche. Ici, l'on voit commencer un long mur, qui s'étend l'espace de quatre milles, du Sud au Nord, par dessus les montagnes, mais sans Habitans & sans arbres; ce qui fit juger à Gemelli qu'il avoit été construit pour renfermer les bestiaux dans les tems de guerre. La rivière offre une infinité de Barques, qui servent à transporter toutes sortes de commodités. Elles sont composées de planches, grossièrement liées. Le fond en est large & couvert de cannes fendues, qui s'employent aussi à faire des voiles, des cordages & des mâts. Tous les Habi-

GEMELLI CA-
BERI.
1695.

Province de
Kyang-fi

Tours en cer-
clée & sur
collines.

Le Père Ibanes,
Missionnaire à
Ki-ngan-fu.

Bonzes & Gou-
verneur punis.

Mur élevé sur des
montagnes.

(93) *Kof-ching-xien* dans l'Original.

(94) *Shia-kien-xien* dans la Traduction Angloise.

GEMELLI CA-
RERI.
1695.
Mémoires Chi-
nois pour la
postérité.

tans vivent ici de leur travail, sur terre ou sur la Rivière. Ils ont des métho-
des particulieres pour la pêche, outre celles qui sont connues en Europe. Par
exemple, ils forment, avec de petits arbres, de petits bois au milieu de la
rivière. Le poisson s'y rendant pour chercher de l'ombre, on l'y renferme en-
tre des murs de cannes, où il est pris facilement. On emploie aussi, pour la
pêche, des corbeaux de mer, qui se nomment *Lugans*, & qui crevent les
yeux aux poissons, avec leur bec. Mais on a soin de leur ferrer le col, pour
empêcher qu'ils ne les avalent (95).

Les Chinois
pour la pluie.

Gemelli, s'étant arrêté à *Sin-kau-chan* pour y passer la nuit, fut retenu le
23 par la pluie. Dans les tems pluvieux, l'usage des Habitans du Pays est de
porter des demi-manteaux, ou des mantilles, composés de l'écorce intérieure
des arbres, avec des chaperons, qui les garantissent tout à la fois du froid &
de l'humidité. Pendant tout ce voyage, l'Auteur eut beaucoup à se louer de
l'affection de ses deux domestiques, sur-tout de celle du plus jeune, qui, ne
pouvant l'entendre, s'efforçoit de deviner ses signes, & remplissoit effectivement
tous ses desirs. Les Chinois ont un talent particulier pour le service, &
possèdent quantité de méthodes ingénieuses. Avec peu d'utenciles & d'in-
trumens, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres Pays. En
un mot l'Auteur n'avoir jamais été si bien servi par les Européens.

Les Chinois font
excellens valets.

Nan-chang fu &
sa déception.

Le 24, il continua d'avancer par un Pays bien peuplé, & traversant les
Villes de *Ho-pu*, de *Janta* & de *Chang-chini*, il gagna celle de *Jango-cheu*,
où il passa la nuit. Le lendemain il passa par *Tong-hyen*, & le soir il s'arrêta
dans la Ville de *Senmi*. Le 26, il gagna *Nan-chang-fu*, Capitale de la
Province de *Kyang-fi*, où les Jésuites ont une petite Eglise & une maison
commode. Cette Ville & la Province sont gouvernées par un Viceroy & par
différentes Cours. *Nan-chang-fu* est une fort grande Ville, mais déserte dans
la partie haute, qui n'offre que des champs & des jardins. Cependant la fou-
le est si grande dans les rues qu'on n'y marche pas sans difficulté. Les bour-
ges sont riches, & les rues droites & bien pavées. Il n'y faut pas chercher
de magnifiques édifices, non plus que dans les autres parties de la Chine;
car, toutes les Villes étant bâties sur le même modèle, on n'y voit que des
maisons plates, basses, composées de brique ou d'argile, & rarement de pier-
re. Elles sont sans fenêtres sur la rue, mais elles reçoivent la lumière du côté
de la cour, autour de laquelle toutes les chambres sont bâties. La rivière
offre une autre Ville sur les Barques qui servent au transport des marchan-
dises, & sur celles des Pêcheurs, qui vivent de leur profession. Les Mandar-
ins en ont de magnifiques pour leur amusement, avec des chambres curieu-
sement peintes & dorées, des queues de cheval suspendues, des tambours &
d'autres instrumens. C'est par le nombre de ces ornemens qu'on distingue les
rangs & la qualité.

Ville sur la Ri-
vière.

Ensemble de
l'ordre pour la
postérité.

Gemelli, commençant à se lasser de la route d'eau, prit la résolution de
louer des mules jusqu'à *Peking*, à l'exemple des Jésuites qui font le même
voyage. Autrement la seule commodité qui se présente est le canal (96).
Mais n'ayant pu le procurer de voiture au de-là de *Nan-king*, il prit une au-

(96) On en a déjà parlé dans une Relation
précédente.

nal que *Kublay*, Cam des Tartares, a fait
faire au travers de la Chine.

(97) Cette Rivière fait partie du grand ca-

tre Barque, qui lui coûta très cher, à cause du droit excessif qu'on paye à *Fu-cheu*, ou *Hu-keu*. Ce droit n'est pas proportionné aux marchandises, mais à la grandeur de la Barque, fut-elle tout-à-fait vuide. Ainsi toute la dépense tombe sur les passagers, parce que tel est le marché des Matelots, qui veulent être sûrs du profit de leur voyage. Ils ne prennent pas moins de sept lyangs & demi, pour six jours; ce qui monte à dix pièces de huit & demie. Il n'en avoit pas tant coûté à l'Auteur pour un mois de marche depuis Canton jusqu'à Nan-chang-fu, quoiqu'il eût pris plusieurs Barques & plusieurs chaïses.

Etant parti le 28, il arriva le premier d'Octobre à *Vien*, Ville sur la gauche, dont toutes les maisons sont bâties de bois & de cannes. C'est ici qu'on embarque toute la porcelaine qui se répand dans l'Empire de la Chine & dans les Pays Etrangers. On l'apporte de *Jan-cheu* (97), où la plus belle se fabrique; mais la terre vient d'un autre canton, après y avoir été enterrée pendant près d'un siècle dans des puits souterrains (98). L'ouvrage n'en est pas si beau lorsqu'elle sort immédiatement de la mine. De *Vien*, Gemelli fit voile à *Kin-ki*, petit Village sur la gauche, où la rivière devient très large, & forme quantité d'étangs aux environs. Le Dimanche, 2 d'Octobre, il entra dans un lac spacieux, formé par la rivière, où il avança quelques heures jusqu'à la Ville de *Nan-tan-fu* (99) qui est située sur la gauche, au pied des montagnes. Sa grandeur est médiocre, mais elle est ceinte de murs. L'Auteur prit terre au corps de garde du Village de *Sieftan*, où les Chinois ramassent des cailloux ronds, qui leur servent de balles à tirer. Le voyage de *Nan-king* est incommode dans cette saison, parce que les Barques ne font pas plus de huit milles par jour.

Le 4, ayant quitté *Sieftan*, il vit, un peu au de-là du Village de *Fa-kutan*, un rocher au milieu de la rivière, avec une pyramide au sommet & un Temple voisin. Dans le cours de l'après-midi, il arriva devant *Fu-cheu*, que d'autres appellent *Hu-keu-hyen* (1). Cette Ville, qui est sur la gauche, a la forme d'un bras plié, entre la rivière & les montagnes. Sa longueur est de deux milles. On y trouve toutes sortes de commodités en abondance, de bonnes boutiques, & des rues bien pavées. Outre son propre mur, on en découvre un autre, qui environne le sommet de la montagne & qui renferme quelques milles d'un terrain fort inégal entre les deux extrémités de la Ville. *Fu-cheu* est la première place de la Province de *Nan-king* (2).

Le 5, après quelques fanfarres de musique, & une décharge de trois pièces d'artillerie, on vit paroître le cortège des Officiers de la Douane, avec plusieurs tablettes sur lesquelles étoient écrits des caractères Chinois, avec des enseignes, des maces, des chaînes qui traînoient à terre, des parasols & d'autres symboles de leur office. Ceux qui portoient tous ces instrumens étoient au nombre d'environ soixante, & marchaient deux à deux, au son d'un tambour Chinois. Du milieu d'entr'eux sortit le premier Mandarin, porté par huit hommes dans une chaïse ouverte. A la fin de la procession, il en parut

GEMELLI CA-
RERI.
1695.

C'est le lac-lac
la plus belle por-
celaine de la
Chine.

Ville de Nan-
tan-fu

Cailloux qui ser-
vent de balles à
tirer.

Ville de Hu-
keu-hyen

Douane de Fu-
cheu & ses fol-
les maîtres.

(97) *Jan-cheu-fu* est situé de l'autre côté du Lac *Po-yang*, sur lequel doit être aussi *Vien*, qui paroît être *U-hyen-hyen*, dont on a déjà vu le nom dans une Relation précédente.

(98) L'Auteur fut mal informé sur ce point.

(99) C'est plutôt *Nan-kang-fu*.

(1) *Xu-cheu* dans l'Original.

(2) Elle appartient plutôt à *Kyang* si.

GEMELLI CARERI.
1695.

un autre, d'un rang plus considérable, dans une chaise fermée. Les Habitans, à leur passage, tenoient dans leurs mains des flambeaux allumés, d'une composition odoriférante, tels qu'ils en brûlent dans leurs Temples; & se mettant à genoux, ils baïlloient le front jusqu'à terre. Gemelli remarque que les Chinois surpassent toutes les autres Nations dans ces témoignages de grandeur & de politesse. Chacun soutient sa dignité, sans aucun égard pour la dépense. Les Officiers subalternes de la Douane sont fixés dans leurs emplois, indépendamment du rappel des Mandarins, parce qu'ils reçoivent leurs appointemens de l'Empereur.

Manière de visiter les Barques, &c. sur le Yang-tse.

Après la marche, les deux Mandarins s'assirent dans une galerie haute, sur le bord de la rivière. Il y avoit environ quarante Barques à valser. On les fit passer successivement devant la galerie, où les Officiers inférieurs de la Douane, recevant les noms de chaque païron, les donnoient aux Mandarins, qui taxoient les Barques à proportion de leur grandeur, sur le témoignage de leurs yeux & sans autre information. Les Officiers inférieurs portoient sur l'estomac une petite pièce d'étoffe qui leur pendoit du col, & qui étoit liée par les côtés, sur laquelle on lisoit quatre caractères Chinois. Le païron de l'Auteur, pour être taxé à moindre prix, avoit mis bas toute la couverture de sa Barque & caché soigneusement, avec des cannes, les planches qui servoient à former les cabines. Le revenu que l'Empereur tire de cette Douane, dans l'espace de dix mois, qui est le terme du Bail, monte à cent mille lyangs; c'est-à-dire à cent vingt-cinq mille pièces de huit.

Pêcheur Chinois.

La rivière étant fort profonde devant Fu-cheu, on y a fait une grande pêcheur, qui est ménagée par des méthodes fort ingénieuses. On y voit des filets étendus sur quatre pieux courbés, qui s'abaissent & se relèvent par le moyen d'un pillier attaché à terre. Au centre est un grand puits, d'où le poisson ne peut sortir quand une fois il y est entré. Avec une autre espèce de filet on prend une sorte de poissons, nommés *W'hang-yu*, qui pèsent plus de deux cents livres, & qui, étant beaucoup plus gras que le Ton, ne laissent pas d'avoir la chair très ferme.

Autre Pêcheur.

Gemelli quitta Fu-cheu, & s'engagea vers midi dans la rivière de Kyang. La nuit le surprit à *W'hen-ma-tan*, petite place qui est située dans un coude de la rivière, où les Pêcheurs baissent & lèvent, à l'aide d'une roue, un filet qu'ils appellent *Pan-yu*. Ils en tirent facilement le poisson avec une corde, & le font tomber dans un puits, où ils le prennent vivans pendant la nuit. Mais l'agrément de ce spectacle n'empêche pas que le voyage ne soit extrêmement incommode pour un Européen, qui n'est pas accoutumé à manger du riz à la Chinoise, c'est-à-dire, à demi cuit à l'eau, ou étuvé à sec sans aucun assaisonnement. Dans cette nation, le riz sert tout à la fois de pain & de viande, car, au lieu de notre pain de bled, on n'y fait que des gâteaux au sucre & du vermicelle. Aussi le bled y est-il à si bon marché, que pour dix-huit sols un homme en achète de quoi se nourrir l'espace d'un mois.

Nourriture ordinaire des Chinois.

Ville de Hyen.

Le 6, Gemelli passa par la Ville de *Hyen* (3) qui est située sur la droite de la rivière, au pied d'une haute montagne. Le mur de cette Ville, environnant le sommet de la montagne, renferme un vaste espace de terrain. Un nul-

(3) Voyez les Relations précédentes.

le plus

plus loin, on voit au milieu même de la rivière un rocher fort haut & fort escarpé, sur lequel on a bâti un Temple qui se nomme *Seu-ku chan*, où toutes les Barques brûlent, à leur passage, des parfums & quelques feuilles de papier coloré. L'Auteur s'arrêta, sur la droite, à *Tong-lyu*, Ville ouverte, mais près de laquelle on voit un enclos muré, d'environ deux milles de circonférence, qui est fait pour servir de défense à la place & d'asile aux Habitans dans l'occasion.

Le jour suivant, l'Auteur passa la nuit à *Ngan-king-fu* (4), Ville située sur la gauche, longue d'un mille & large de la moitié moins. Elle est accompagnée d'un fauxbourg qui n'a pas moins de deux milles de longueur, & dont les maisons ont fort bonne apparence. Un peu plus loin est un autre petit fauxbourg, qui a l'air d'un Village. Ici l'usage des Colporteurs n'est pas d'annoncer leurs marchandises par des cris, mais par le son de différentes sortes d'instrumens, qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions s'annoncent de même. Ainsi les Barbiers, par exemple, se font connoître en jouant sur une paire de pincettes. Ils portent, avec eux, une boutique entiere sur un bâton. Leur pot à l'eau est suspendu d'un côté, avec le rechaud; & de l'autre c'est une scellote, avec le reste de leurs ustensiles.

Gemelli remettant à la voile, le 8, passa par les Villes de *Tu-kyen* & de *Vu-ku-kyen* (5). La dernière est fort grande, & toutes deux sont situées sur la droite. Elles ont un fort bon Port. Le 11, l'Auteur arriva dans le fauxbourg de Nan-king, au travers duquel il marcha l'espace de quelques milles, pour se rendre à la maison de l'Evêque, qui étoit un Francisquain, Venitien, nommé d'*Argeli*. Ce Prélat avoit deux Religieux du même ordre avec lui, pour le service de cette mission (6).

§. II.

Route de l'Auteur, depuis Nan-king jusqu'à Peking.

S'IL faut s'en rapporter aux observations de Gemelli, Nan-king n'a pas plus de trente six milles de circonférence (7), quoique d'Argeli lui en donne quarante, & le Pere le Comte quarante-huit. Les fauxbourgs, en y comprenant la *Ville flottante*, sont à peu près de la même grandeur. D'Argeli assura l'Auteur que les Mandarins ayant fait le dénombrement des maisons, ou des portes, en avoient compté huit millions. A quatre personnes pour chaque maison, ce seroit trente-deux millions d'Habitans. Gemelli ajouta peu de foi à ce récit, quoiqu'il lui vint d'un Missionnaire Apostolique. Cependant le Pere Ossorio, Portugais, qui faisoit sa demeure à Peking, lui dit qu'il ne devoit pas le prendre pour une fable, puisque, peu d'années auparavant, un Jésuite François, étonné de la multitude des Habitans de Nan-king, avoit déclaré que cette Ville en contenoit plus que la France entiere,

(4) *Xan-kin-fu* dans l'Original, & dans un autre endroit *Nan-kin-fu*.

(5) *U-ku schien* dans l'Original.

(6) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 188. & suivantes. Les Religieux que l'Auteur ap-

Tome V.

pelle simplement Franciscaïns, sont apparemment des Cordeliers. Ici, qu'il les nomme Franciscaïns réformés, on doit sans doute entendre des Capucins.

(7) Des milles d'Italie.

GEMELLI CA-
MELLI.
1695.
Temple de pra-
tiques Chinoises.

Usage des co-
lporteurs & des
ouvriers.

Arrivée de l'Au-
teur à Nan-king.

Grandeur de
Nan-king.
Nombre prodi-
gieux de ses Ha-
bitans.

GEMELLI CA-
RERI.
1695.

Definition d'un
peu d'inscriptions
chinoises.

Inscriptions
Chinoises.

Observatoire,
Temple & Sta-
tue.

Statues gigan-
tesques.

Autre cloche
de prodigieuse
grossueur.

Temple & Temple
de Pau-nghen-
su.

Sa description.

& que le Pere Bartoli en donne trois cens millions (8) à tout l'Empire. On trouve, à Nan-king, un grand nombre de Mahometans, qui sont venus de la grande Tartarie.

Le Palais Impérial est dans la citadelle; mais il mérite peu de curiosité. Les rues sont larges & bien pavées, les canaux en grand nombre, les maisons nettes, & les boutiques fort riches. Nan king est la principale Ville de la Chine pour le Commerce des soies (9). L'Auteur y vit deux prodigieuses cloches; l'une dans le *Chien leu*, & tombée à terre par l'excès de son poids. Elle avoit onze pieds de hauteur, & vingt-deux de circonférence. Sa forme étoit singulière. Elle se rétrécissoit par degrés jusqu'à la moitié de sa hauteur, après quoi elle recommençoit à s'élargir. Son poids étoit de cinquante mille livres, c'est-à-dire qu'elle pesoit la moitié plus que celle d'Erford. Elle passoit pour ancienne il y a trois cens ans. Allez près du même lieu, dans une faille quarrée à six portes, bâtie sur trois grandes arches, on voit une pierre noire, avec une inscription, posée par la Ville en mémoire des faveurs qu'elle reçut de l'Empereur *Kang-hi*, lorsque, l'ayant traversée deux fois, huit cens mille Habitans allèrent au devant de lui. Dans une chambre de l'observatoire, qui est située sur une montagne, & qui a l'apparence d'une galerie ouverte, soutenue par des piliers, l'Auteur vit une autre inscription à l'honneur du même Monarque. Sur la même montagne, & sur une autre qui en est voisine, on trouve des Temples remplis d'affreuses statues, avec de longues barbes & des moustaches. L'Auteur en remarqua une qui avoit le visage peint de différentes couleurs; & une autre, par derrière, qui étoit assise avec une massue à la main & une couronne sur la tête. Deux autres, de taille gigantesque, que les Chinois appellent *Kin kans*, étoient debout; l'une portant une épée à la main, l'autre une hache, & toutes deux bigarrées de diverses couleurs. En revenant par le même chemin, Gemelli alla voir un autre cloche, qui étoit couchée sur le côté, à demi ensevelie dans un jardin. Sa hauteur étoit de douze pieds, sans y comprendre l'anneau & son épaisseur de neuf pouces. On faisoit monter sa pesanteur à quatre-vingt mille kattris Chinois, dont chacun fait vingt onces de l'Europe.

Dans les fauxbourgs, hors de la porte du Sud, on voit la Tour & le Temple de *Pau-nghen su* (10), bâti par l'Empereur *Yong-lo*, à l'honneur d'un Seigneur Chinois, qui, après avoir aidé les Tartares à se mettre en possession de la Chine, quitta le monde & prit le parti de se faire Bonze. On entre dans une grande cour par deux portes, vis-à-vis lesquelles est le premier Temple, où l'on montre par des degrés. Il renferme une statue de femme, qui est debout, & qui a des deux côtés quatre *Kin-kans*, ou quatre Géans, armés & colorés. Sur le grand Aurel est celle d'un homme, de couleur d'or, assise, avec le pied sur son genou. Derrière, on en découvre une autre, qui est assise aussi, & bigarrée de mêmes peintures. Les Bonzes, dont le nombre est au dessus de mille, habitent dans la seconde & la troisième cour. A main

(8) C'est, suivant l'Auteur, un million de plus que ne comptent les autres Millionnaires.

(9) Ce que Gemelli rapporte ici du Commerce & du savoir des Chinois, se trouve

dans Le Comte & dans les autres Voyageurs. On s'étendra là-dessus dans un autre article.

(10) *Pau* signifie gratification, récompense; *Nghen*, bien-être, & *Fu*, Temple. Nieuhof appelle ce Temple *Pau-lu-ehi*.





FUNERAILLES CHIN



CHINOISES mées de Duhalde .

T. I. N.° XXIX.



gauche, dans la seconde cour ou le second cloître, est un Temple, & trois sur la droite, chacun avec ses degrés pour y monter. Le premier de ces quatre Temples contient les statues de deux femmes bleillées, qui sont appuyées dos contre dos, & de couleur d'or, avec d'autres petites statues à leurs pieds & autour de l'édifice. Les trois autres sont remplis de figures monstrueuses, cachées par des rideaux. A l'extrémité de la cour est le grand Temple, qui est couvert de porcelaine de différentes couleurs. On y va par une vaste salle, après laquelle on trouve un porche à cinq portes, qui conduisent dans l'Eglise, où l'on aperçoit des niches, à la hauteur de dix pieds au dessus du pavé. La face du grand Autel présente trois femmes de couleur d'or, assises, avec des inscriptions & des vases de bronze devant elles. Au long des murs sont quantité de statues, les unes à pied, d'autres à cheval. Derrière les deux femmes, on en trouve une autre qui a près d'elle un tambour que trois hommes ne pourroient point embrasser, & de l'autre côté une grosse cloche de fonte, sur laquelle on frappe avec un bâton. En sortant de cet édifice, l'Auteur vit une comédie, qui étoit représentée dans la première cour par de fort bons Comédiens, en présence de plusieurs milliers de spectateurs. De là, la curiosité le conduisit à la fameuse Tour de porcelaine (11) qu'il obtint la liberté de voir, en payant une bagatelle aux Bonzes.

GEMELLI CA-
RERI.
1695.

Comédie Chi-
noise.

Tombeau d'un
Empereur Chi-
nois.

Usage des Chi-
nois pour leur se-
pulture.

Peinture des
rues de Nan-
king, & la cause

Sur une montagne, hors de la Ville, on trouve le tombeau du premier Empereur de la famille de *Ming*, gardé par des Eunuques qui menent une vie religieuse. Il consiste dans une grande salle, fort bien couverte, avec une autre pièce qui ressemble à une galerie, où est enfermée le portrait de ce Monarque. La tombe est une grotte, creusée dans la montagne, dont l'entrée est fermée soigneusement. D'Argeli assura l'Auteur que s'il vouloir s'arrêter, pour attendre quelque jour d'enterrement, il verroit passer un grand nombre de cercueils. L'usage des Chinois est de les faire construire pendant leur vie, pour être gardés dans leurs propres maisons après leur mort, jusqu'à ce qu'il plaise aux Astrologues de marquer un jour favorable aux enterremens.

Un Etranger est ici fort souvent incommodé de l'odeur des excréments humains, qu'on porte au long des rues dans des tonneaux, pour amander les jardins, faite de fumier & de fiente d'animaux. Les jardiniers achètent plus cher les excréments d'un homme qui se nourrit de chair, que de celui qui vit de poisson. Ils en goûtent pour les distinguer. Rien ne se présente si souvent sur les rivières que des barques chargées de ces immondices. Au long des routes, on rencontre des endroits commodes & proprement blanchis, avec des sièges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre, qu'on place soigneusement par dessous, pour ne rien perdre.

D'Argeli & ses deux compagnons firent des efforts continuels pour dissuader l'Auteur de faire le voyage de Peking. Ils lui représentèrent que les Jésuites Portugais ne souffroient pas volontiers que d'autres Européens prissent connoissance de cette Cour, & qu'ils ne manqueroient pas de lui rendre quelque mauvais office. Sa réponse fut que la curiosité seule le portant à voyager, il n'étoit capable d'aucune crainte, & qu'il se proposoit même de prendre son

Fausse crainte
qu'on veut inspi-
rer à l'Auteur.

(11) On en donnera la description dans l'article des ouvrages publics.

CECILIA CA.
RELI.
1695.

logement chez ces Millionnaires. Il auroit pu continuer son voyage par eau jusqu'à une demie journée de Peking; mais apprenant que le détour étoit considérable, & voyant faire à tous les Chinois cette route par terre, il prit la résolution de suivre leur exemple. Il envoya ses domestiques au de-là du Kyang, pour y louer, des chevaux. On ne lui fit payer pour chacun, que cinq lyangs & deux tshyens, c'est-à-dire sept piécés & demie de huit.

L'Auteur quitta
Nan-king

Gemelli quitta Nan-king le samedi 15 de Décembre, accompagné d'un Docteur Chrétien Chinois, fils d'un Prêtre, qui avoit pris ses degrés pour être Mandarin, mais qui manquoit d'argent, sans lequel aucun emploi ne s'obtient à la Chine. Ils prirent une Barque à la sortie de l'Ouest, composée de trois portes de fer, qui se succèdent dans un édifice de soixante pas; & passant sous le Pont, qui consiste en trois arches, ils suivirent le caual au long des murs de la Ville. Ensuite, changeant de Barques, ils commencèrent à traverser la rivière. Mais à peine étoient-ils avancés de cent pas, que l'Auteur s'aperçut qu'il avoit perdu sa cassette, dans laquelle il avoit renfermé cent piécés de huit. Elle étoit de planches, couvertes de peau, & de la forme de celles qui servent aux Chinois d'oreillers pour dormir, & de porte-feuille pour renfermer leurs papiers. Cette perte auroit arrêté son voyage, si les Bateliers de la Barque qu'il avoit quittée n'eussent eu l'honnêteté de ramener à toutes forces après lui, pour lui restituer un meuble si précieux & si nécessaire.

Pierre sa cassette
& la récupérer.

Ville de Pe-keu.

Après avoir passé le Kyang, qui est large d'un mille & fort profond dans cet endroit, ils arrivèrent à la Ville de Pe-keu, éloignée de Nan-king d'environ douze milles, & d'environ dix milles de circuit. Cette Place renferme, dans ses murs, des collines, des montagnes & des murs inhabités; c'est-à-dire qu'il s'y trouve peu de maisons, parce que les fauxbourgs, qui sont fort longs, paroissent plus agréables aux Habitans. L'Auteur y passa fort joyeusement la nuit, avec son Docteur Chinois, à boire du vin de riz, mais si chaud qu'il se brûla les lèvres; car l'usage des Chinois est de manger de la viande froide & de boire des liqueurs chaudes. Les civilités du Docteur lui furent extrêmement à charge. Avant que de prendre les deux petits bâtons d'ivoire qui servent à manger, il falloit essuyer mille cérémonies incommodes. Lorsqu'on prend ou qu'on reçoit quelque chose, & dans les actions les plus simples & les plus naturelles, le cérémonial Chinois doit toujours être observé. On emploie sans cesse le mot de *Tsin*, qui est regardé à la Chine comme la pierre de touche de la civilité; & ceux qui négligent d'en faire usage passez pour gens grossiers & sans politesse. Le soir, Gemelli fut si pressé, par son Docteur, de faire placer à table ses deux domestiques avec lui, qu'il se vit comme forcé d'y consentir pour ne le pas déobliger. Mais il reconnut ensuite le tort qu'il avoit eu, parce qu'étant devenus plus libres sur la route, ils le servirent beaucoup plus mal.

Incommodes
des cérémonies
Chinoises.

Bravoure d'un
Soldat Tartare.

Le 16, tandis qu'il louoit des chevaux, pour continuer sa route par terre avec deux Soldats Tartares, un de ces deux nouveaux compagnons, irrité de se voir servi trop lentement, frappa le maître des chevaux & des mules, d'un coup de fouet qui lui fit ruisseler le sang du visage. Ils monterent par des collines, des montagnes & des plaines fort peuplées. Les chemins étoient remplis de passans, & de chevaux ou de mulets, chargés de marchan-

dîses, qui alloient à Peking ou qui en revenoient. Entre les voitures, l'Auteur remarqua de petits chariots, roulans sur une seule roue, & tirés par deux hommes, quoique chargés de deux ou trois balles qui auroient été capables de fatiguer deux mulets.

Le 17, ils passèrent le matin, par la Ville de *Syn-ken*, qui est environnée d'un mur de plusieurs milles de circuit, & d'un marais. Ensuite ayant traversé une montagne, sur laquelle on trouve un Temple, ils s'arrêtèrent pour dîner à *Ta-chau-teu*, & le soir à *Taa-chan pu*, après avoir fait quinze milles. Le lendemain, leur journée fut de trente milles à travers des plaines. Ils dînèrent à *Quia-lem-pu*, & passèrent la nuit à *W'han-ni-pu*. Les mulets se louent à bon marché, & la dépense des Hôtelleries est peu considérable. Pour huit *Fuens* (12), qui ne font pas plus de trois sols & demi, un homme se nourrit pendant tout le jour. Ceux qui boivent du vin de riz le payent à part. L'usage est d'en boire le matin, chaud, & bouilli avec du riz. L'un & l'autre s'avale ensemble. Cette nourriture, & tous les alimens de la Chine en général, ont peu d'agrément pour un Étranger. Ils consistent ordinairement en légumes & en herbes sans substance; car les Chinois mangent jusqu'à la mauve, qui ne sert en Europe qu'aux usages de la Médecine; & ce qu'il y a de pis, ces insipides ragouts se mangent froids & à demi crus. C'est à l'odeur que le Cuisinier juge s'ils sont en état d'être servis. Un Chinois préfère des légumes à la volaille. Gemelli en faisoit l'expérience dans ses deux domestiques, tandis que pour un sol il auroit pu leur acheter une bonne poule sur la route. Mais il se gardoit bien d'imiter leur exemple. Sa ressource étoit une provision de jambons, de volaille, de canards & d'autres viandes qu'il portoit pour les jours gras.

Le 19, il fit trente milles par de grandes plaines. Le lieu du dîner fut *Lin-whi-hyen* (13), grande Ville, ceinte d'un mur, & baignée par une rivière navigable qui forme quantité d'étangs dans le voisinage. Ils sont habités; car les Chinois y tiennent un peu de la nature du canard, & demeurent volontiers sur l'eau, ou près des bords. Cette rivière est traversée par un Pont de bateaux, au-delà duquel on trouve un bon faubourg. Le même jour, nos voyageurs rencontrèrent un Mandarin en chaise, suivi de treize litieres qui portoient ses femmes. Ces litieres sont plus commodes (14) que celles de l'Europe. Chacune peut contenir aisément trois femmes. Les animaux qui les portent sont des mulets & des ânes. Gemelli passa cette nuit dans la grande Ville de *Xuan-jan*.

Le jour suivant, ils passèrent la rivière sur un Pont de pierre, & s'arrêtèrent pour dîner à *Ku-cheu*, Ville bien peuplée, parce que sa situation la rend propre au Commerce. Il s'y trouve toujours un grand nombre de faucons, car les Chinois ne sont pas moins passionnés que les Persans pour la chasse & l'amusément. Après trente-cinq milles de marche, les voyageurs s'arrêtèrent le soir à *Wau-chan*, où ils ne trouverent que des lits de canne, comme dans tout le reste de leur route. Chacun porte avec soi son matelas.

Le 21, Gemelli fit vingt milles jusqu'à *Nan-fu-cheu*, où le soldat Tartare,

(13) Le *Fuen* répond au sol de France.

(14) On ne trouve, dans les Cartes des Jésuites, ni cette Ville, ni aucune autre Place

nommée par l'Auteur entre *Pu-ken* & *Syn-ken*.

(14) Gemelli, *ubi sup.* p. 294. & suiv.

GEMELLI CAR-
RENT.
1695.

Considérez les
vies & les
mœurs sur la
route.

Mauvaise nour-
ture des Chinois.

Mandarin qui
voyage avec ses
femmes.

Grand nombre
de faucons à Ku-
cheu.

Nan-fu-cheu.

GEMELLI A-
BERT.
1695.

fort civil pour l'Auteur, mais sans cesse porté à maltraiter les muletiers, en frappa un si cruellement au visage, que la crainte fit fuir l'autre jusques dans l'appartement de l'Auteur, où il se couvrit de paille sous le lit. Il étoit d'une secte qui ne mange point de chair. Cet incident fit retarder le départ jusqu'à la fin du jour. La Ville est environnée d'un mur, d'environ trois milles de circuit, & baignée par la rivière dans toute son enceinte; ce qui n'empêche point qu'à la réserve des faubourgs, elle ne soit mal peuplée.

Tau-cha-ni, où
les habitants sont
pourvus de leurs
nourriture.

Le 22, la journée fut de vingt-cinq milles jusqu'à *Sen-fun*. Le lendemain, elle fut de quinze milles jusqu'à *Tau-cha-ni*; petite Ville, & de quinze autres milles jusqu'à *Syn-cheu*, Ville considérable, qui est située sur le Wang-ho, ou la rivière jaune, & qui borne du même côté la Province de Nan-king. Les faubourgs, qui regnent au long de la rive, sont encore plus grands & plus peuplés que la Ville. Ici les Chinois, faute d'orge, nourrissent leurs bestiaux de fèves noires, qui sont en abondance dans le Pais, comme les blanches.

Chasse des rail-
les.

Le 24, Gemelli traversa une grande rivière (15), sur un pont de pierre, & s'arrêta pour diner à *Nu-zen*, après avoir fait vingt milles. En partant de cette Ville, il observa plusieurs Habitans qui porteoient sur les épaules un filet attaché à quatre bâtons crochus, pour aller prendre des cailles au vol dans la campagne. Ensuite, il passa la rivière (16) dans une Barque, à *Un-chang-kvay*. Le 25, *Lin-chien* fut le lieu du diner; & le soir, après avoir fait trente-cinq milles, il passa la nuit à *Lha-ho-tyen*. Dans l'hôtellerie de ce lieu, on entretient continuellement un chaudron rempli d'eau chaude, dans lequel on fait quelquefois bouillir des fèves & d'autres légumes pour l'usage des passans, qui n'ont pas de thé, ou qui ne sont pas capables d'en acheter. Dans les tems de chaleur, jamais les Habitans ne boivent d'eau froide, & ne s'y lavent. Ils admirent que les Européens aient un autre usage. Comme le climat est trop froid dans ce canton, pour y recueillir du riz, on supplée à ce défaut par le froment, dont on fait du pain, en y mêlant des oignons hâchés fort menu. On le fait cuire à la vapeur d'un chaudron, sur lequel deux bâtons sont placés en croix pour le soutenir. Mais il ne prend gueres d'autre qualité que celle d'une pâte fort pesante, qui demeure sur l'estomac comme une pierre. On offre aux Etrangers des gâteaux de pâte bouillie, ou du *Tan-fu*, qui est un composé de fèves broyées & mises en pâte, qu'on fait aussi bouillir, & qui servent comme de sauce pour y tremper les mets. On fait de la même manière, des gâteaux de bled, & d'autres ingrédiens. Le 26, Gemelli fit trente milles. Après avoir diné à *Kyay-ho-i*, il passa vers le soir par la petite Ville de *Tsiu-hyen* (17), qui est ceinte d'un mur. On voit dans le faubourg un grand enclos quarré, qui contient plusieurs Temples, dont les statues sont monstrueuses. L'Auteur passa cette nuit dans la Ville de *Tan-tan-yen*.

Kyay-ho-i, &
Tsiu-hyen.

Ben Aye fu, &
autres Villes.

Le lendemain au matin, il traversa de fort bonne heure la grande Ville de *Jen-kye-fu* (18), qui est située dans une plaine, comme toutes les autres Villes de la Chine; car les Chinois ne bâtissent jamais sur les montagnes. Les murs forment un quarré de quatre milles de circuit, & laissent voir un très-

(15) On ne trouve point cette Rivière dans qu'on a déjà vu dans les Relations précédentes.

les Cartes des Jésuites.

(16) C'est apparemment le canal-royal,

(17) *Tsen-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(18) *Ten-tien-fu* dans les mêmes Cartes.

beau pont. L'Auteur dina dans la petite Ville de *Kan-hyo*, & s'arrêta le soir, après une journée de trente milles, dans celle de *Yeu-chang-hyen* (19), qui n'est pas bien peuplée. Ses murs ont trois milles de circuit ; mais ils renferment des jardins & des champs. Le 28, Gemelli traversa la grande Ville de *Tong-ping-cheu* (20), dont la longueur est d'un mille & demi, sur un mille de largeur. On voit, dans son enceinte, quantité de champs & de maisons ruinées. Celles qui subsistent sont de brique, & couvertes de chaume. Les murs de la Ville sont de terre. Le soir, après avoir fait trente milles, ce fut dans la petite Ville de *Kyeu hyen* (21) que l'Auteur s'arrêta pour y passer la nuit. Le 29, de grand matin, il traversa celle de *Tun-go-cha* (22), qui est ceinte d'un long mur de terre, mais assez mal peuplée. Ensuite, ayant passé la rivière de *Tun-go* (23) dans un Bateau, parce que le pont étoit rompu, il s'arrêta, pour diner, à *Tun-cheni*, d'où il se rendit le soir à *Chipin-hyen*. Comme cette route n'a point de montagnes, où l'on puisse enteeviller les morts, on plante un espace carré, de cyprès & d'autres arbres, au milieu desquels on place la tombe, couverte d'un monceau de terre. Pendant la nuit, on entend sans cesse, dans les hôtelleries, le bruit de deux pièces de bois qu'un homme de garde frappe l'une contre l'autre, pour donner quelque signal qui n'est pas trop favorable au sommeil des Etrangers.

Dimanche 30, Gemelli dina dans la Ville de *Sin-tien*. Ensuite, passant par celle de *Kan-tang-cheu* (24), qui n'a qu'un mur de terre & peu d'Habitans, il s'arrêta le soir à *Yang-chaen*, après une journée de trente milles. Le 3, de fort bonne heure, il traversa la Ville de *Chin-hiana*, qui est entourée d'un grand mur, mais mal peuplée. Il dina dans celle de *Ku-chi-po* ; d'où gagnant *Fa-thio*, qui est fort bien peuplée entre des murs de trois milles de circuit, & mieux encore dans ses faubourgs, il traversa la rivière sur (25) une Barque, où l'on paye rarement pour le passage, parce que les Matelots sont aux gages de la Ville. C'est là que commence la Province de Peking (26). Après une marche de trente-quatre milles, l'Auteur passa la nuit à *Lye-chi-myeu*. Dans cette route il vit des ânes, qui, semblables à ceux de Salerne, dans le Royaume de Naples, se laisseroient battre jusqu'à la mort plutôt que de faire un pas au-delà de leur course ordinaire.

Le premier de Novembre, une heure après le lever du Soleil, il traversa la Ville de *King-cheu*, qui est ceinte d'un mur de terre, & qui n'a rien de remarquable que sa tour. Elle n'est composée d'ailleurs que d'un petit nombre de chaumines & d'Habitans. L'Auteur s'arrêta pour diner à *Lou-chi-man* ; ensuite il passa par *Fu-chen-lye*, Ville qui n'a, comme la précédente, que des murs & des maisons de terre. Il fit trente milles, après lesquels il passa la nuit à *Fu chan-i* (27), où il observa sur la porte une petite Chapelle, dédiée à l'Esprit tutelaire de cette Ville. Le 2, de grand matin, il traversa la rivière sur un pont de pierre, à *Chiale-cheva*. Le lendemain, il vit la Ville

GEMELLI CA-
MERE.
1695.

Cimetière Chi-
nois.

Kan-tang-cheu.

Chin-hiana.

Entrée de la
Province de Pe-
king.

King-cheu.

Fu-chen-lye
Esprit tutelaire
des Villes.

(19) *Wen chin-chien* dans l'Original.

(20) C'est ainsi qu'on lit dans les Cartes ; mais la Traduction Angloise porte *Tan-pin-kyen*.

(21) Cette Place n'est pas dans les Cartes.

(22) *Tung-go-hyen* dans les Cartes.

(23) C'est plutôt *Tung-bo* ou *Tong-bo*.

(24) *Can-tan-ten* dans l'Original ; mais on sçait que ce est *che* pour les Italiens.

(25) C'est apparemment le *Whey-ho*.

(26) C'est plutôt *Che-li* ou *Pe-cheli*.

(27) Il y a de l'apparence que c'est le *Fung-ching-hyen* des Cartes.

GEMELLI CA-
RERI.

1695.

Ho-kyen-fa.

Procession d'I-
doles.Prix modique
du logement.

Hyong-hyen.

Coiffure des
femmes dans la
Province de Pe-
king.Attention des
Chinois pour
leurs intérêts.

de *Chiang-hena*, ceinte d'un mur de terre & mal habitée. Le pont se trouvant rompu, il fut obligé de passer la rivière dans un Bateau à *Tangan-hya* (28), d'où il se rendit à *Chan-ke-ling* pour dîner. Le soir il arriva dans la grande Ville de *Ho-kyen-fu*, qui n'est composée néanmoins que de deux rues. Le reste n'offre que des plaines & des ruines. Sa forme est un carré, d'environ quatre milles de circuit; mais elle n'a pour mur qu'un rempart de terre, excepté du côté du Nord, qui est de brique. En sortant de cette Ville, l'Auteur rencontra une Procession d'affreuses statues, avec de petits étendards, des timbales, & une trompette. Les ordres inférieurs du peuple ont beaucoup de respect pour ces Idoles; mais la Noblesse & les autres personnes de quelque distinction, en ont si peu, qu'ils entrent dans les Temples comme dans des lieux profanes. Leur foi est extrêmement légère pour un état futur (29). Les hôtelleries, qui devroient être ici meilleures en approchant de la Cour Impériale, sont les plus mauvaises qui se trouvent à huit journées aux environs de Peking, parce que les passans Chinois ne veulent rien ajouter aux quarante *Tfens*, c'est-à-dire, aux quatre sols & demi, qui sont le prix ordinaire du logement, pour une nuit, du souper & de toute la dépense. On n'y sert que des légumes & des potages, au lieu des autres provisions qui sont plus chères. Après une journée de trente milles, l'Auteur arriva le soir à *Re-chi-li-pu*. Le 3, il s'arrêta pour dîner à *Jia-kyeu-hyen*, d'où il passa par *Mau-chiu*, qui est ceinte en partie d'un mur de terre, mais fort mal peuplée. On rencontre, aux environs de cette Ville, des lacs & des marécages, entre lesquels Gemelli fit environ huit milles, pour arriver à *Hyong-hyen*. Cette (30) journée fut de trente-deux milles. La Ville de Hyong-hyen en a deux de circuit; mais elle n'est pas bien peuplée. Le fauxbourg vaut mieux, & reçoit une rivière qui le traverse.

L'Auteur observe que les femmes de la Province de Peking ont une singulière espèce de coiffure, qui n'a point de ressemblance avec celle des autres Provinces. La plupart portent leurs cheveux tressés autour de la tête, & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe noire de soie ou de coton, qu'elles attachent avec une grosse épingle ou un poinçon. D'autres relevent leur chevelure en nœud sur le haut de la tête, & n'emploient, pour la couvrir, qu'une sorte de rondache de soie & d'or, qui a la forme d'un plat. Elles y joignent, autour du front, une bande de la même matière, large de trois doigts. Gemelli ajoute que les Chinois sont fort rusés, & d'une attention pour leurs intérêts, qui ne leur laisse rien négliger. Dès la pointe du jour, on voit les Habitans de la campagne en mouvement dans les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derrière, pour recueillir la fiente des bêtes, dont ils engraisent leurs terres. D'autres ramassent, avec des rateaux, les feuilles d'arbres & la paille, pour en faire du feu, parce que le bois est très-cher.

Le 14, nos Voyageurs, suivant les bords de la rivière de Hyong-hyen, arrivèrent pour dîner à *Pe-ku-ho*, Ville assez déserte. Ils firent trente milles dans

(28) *Hu-to-hu* dans les Cartes.

(29) Cette explication du peu de respect que la Noblesse rend aux Idoles, semble marquer que l'Auteur n'a point fait attention aux principes des Nobles, qui sont tous de la secte

de Confucius, dont la Religion est celle de la Nature, & par conséquent la plus opposée à l'idolâtrie.

(30) *Gyn-chyen-xien* dans la Traduction.

le cours de cette journée ; & le lieu du repos fut *San-kin-hyen* (31), dont les murs sont de brique & la circonférence de deux milles. Cette Ville, qui est fort peuplée, jouit de toutes sortes de commodités en abondance. Le jour suivant, il vit celle de *Cho-cheu* (32), qui n'est environnée que d'un mur de terre, mais qui est fort peuplée dans l'intérieur & dans les fauxbourgs. Ensuite passant sur un pont de bois fort long, & sur deux ponts de pierre, il arriva pour dîner à la Ville de *Lyoli-wha*, d'où il gagne *Lyang-hyang-hyen* (33), qui est ceint d'un mur de terre, d'un mille de longueur. Après avoir fait trente-deux milles, il s'arrêta dans *Chan-sin-ghen* ; mais dans tout le cours de cette journée, la multitude des chariots, des chameaux & des ânes qui embarrassoient la route, avoient rendu sa marche fort difficile. On y rencontre, de mille en mille, des corps de garde, qui consistent dans une cabane élevée sur un petit morceau de terre, où l'on veille pendant toute la nuit pour la sûreté des Voyageurs.

Le Dimanche sixième, après avoir fait vingt milles au long de plusieurs montagnes fort escarpées, Gemelli eut enfin la satisfaction d'arriver à Peking. Il avoit fait, depuis Canton jusqu'à Nanking, trois mille deux cents cinquante lis par eau ; & deux mille cent, par terre, depuis Nanking jusqu'à Peking : ce qui faisoit en tout cinq mille quatre cents lis, & deux cents soixante pas, suivant les mesures du Pays. Le voyage avoit duré deux mois onze jours (34). L'Auteur descendit au Collège des Jésuites, pour se faire connoître du Pere Philippe Grimaldi, Supérieur Provincial de la Mission, & Président des Mathématiciens, dans l'espérance d'obtenir par son entremise la vûe de ce qu'il y avoit de plus remarquable à la Cour. Ce Missionnaire, & les autres Religieux Portugais, qui ne le virent point arriver sans ressentir les mêmes délices que ceux de Canton, lui marquerent beaucoup d'étonnement de la résolution qu'il avoit prise de visiter Peking, où il n'étoit pas permis aux Européens de venir sans y être appelés par l'Empereur. Le Pere Grimaldi ne pouvant le recevoir au Collège qu'après avoir consulté les intentions de Sa Majesté Impériale, il fut obligé de se procurer un logement dans la Ville Chinoise.

Peking, qui porte aussi le nom de *Chua-tyen*, est divisé en deux Villes, l'une Chinoise & l'autre Tartare. Sa forme est carrée. Elle a six portes, qui ont chacune leur fauxbourg. On lui donne vingt-un milles de tour. Ses plus petites rues sont si remplies de passans, qu'on les prendroit continuellement pour une foire. Grimaldi assura l'Auteur que les deux Villes, avec leurs fauxbourgs, & les habitations sur l'eau, contiennent seize millions d'Habitans. Les rues sont distinguées par des noms, tels que *la rue des parens du Roi*, la rue de *la tour blanche*, la rue du *poisson sec*, celle de *l'eau-de-vie*, &c. Elles sont toutes fort droites. Mais la plus belle est celle du *repos perpétuel*, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, & qui a plus de cent trente pas de large. Le côté du Nord est occupé par le Palais du Roi ; & celui du Sud par les Palais de plusieurs grands Seigneurs, qui n'ont qu'une grande porte sur la rue, & des édifices de chaque côté pour le logement des Domestiques & des Ouvriers. Les

GEMELLI CA-
RERI.
1695.
San-kin-hyen/
Lyoli-wha.

Chan-sin-ghen

L'Empereur du
voyage de l'Au-
teur & calcul du
chemin.

Il arrive à Pé-
king chez les Je-
suites.

Description de
Peking.

Noms des rues.

Palais Impérial.

(31) *Xian-xien* dans l'Original.

(32) *Tje-cheu* dans les Cartes.

(33) *Lean-xie-xun* dans l'Original.

Tome V.

(34) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 296.
& suivantes.

GEMELLI CA-
RARI.
1695.

L'Auteur y est
envoyé par le
Pere Grimaldi.

portes du Palais au Sud & au Nord ont trois entrées, dont celle du milieu, qui est réservée pour l'Empereur, ne s'ouvre jamais qu'à son passage. Chacune des deux autres est gardée par vingt Soldats. La garde, pour ces portes & pour celles de la Ville, est composée de trois mille hommes.

L'Auteur, ayant reçu avis par un domestique (35) du Pere Grimaldi qu'il étoit attendu au Collège des Jésuites, s'y rendit immédiatement, & trouva le Supérieur Provincial richement vêtu d'une robe bordée de sables, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Ce Missionnaire lui dit que le tems étoit favorable pour le conduire avec lui au Palais, parce qu'il devoit présenter à Sa Majesté Impériale un nouveau Calendrier pour l'année 1696. Gemelli lui marqua beaucoup de reconnaissance pour cette faveur, & le suivit à cheval. Avant que d'arriver à la quatrième cour intérieure du Palais, le Missionnaire, accompagné de plusieurs Mandarins, remit son Almanach, dans une boîte couverte de soie, entre les mains d'un Officier que l'Empereur avoit envoyé pour le recevoir. Ensuite, prenant congé des autres, il dit à l'Auteur que pour prévenir toutes sortes d'accidens, il étoit à propos que l'Empereur le vit. Il le pria d'attendre, en lui promettant de le introduire. Mais il commença par lui apprendre les cérémonies qu'il devoit pratiquer à l'audience de Sa Majesté Impériale.

Il est introduit
dans la cour du
Trône.

Après qu'il eut attendu près d'une heure, un domestique vint l'avertir d'avancer. On lui fit traverser quatre grandes cours, bordées d'appartemens, avec des portes de marbre d'une grandeur extraordinaire, jusqu'à la cour du Trône Impérial, qui étoit placé dans une salle ouverte ou une galerie, dans laquelle on montoit par cinq degrés. L'Empereur y étoit assis, à la manière des Tartares, sur un sofa, ou une estrade de trois pieds de haut, & couverte d'un tapis qui s'étendoit dans toute la salle. Il avoit près de lui des Livres, de l'encre & des plumes ou des pinceaux à la Chinoise. Son habit étoit une robe de soie, couleur d'or, brodée de diverses figures de dragons, deux desquelles étoient fort grosses, & se présentoient sur sa poitrine. Des deux côtés, il avoit plusieurs rangées d'Eunuques, sans armes, les pieds serrés l'un contre l'autre, & les bras pendans. Grimaldi & l'Auteur étant arrivés à la porte de la salle, gagnèrent en courant l'extrémité opposée à l'Empereur ; & se tenant tous deux debout, demeurèrent un moment dans cette situation, les bras étendus au long des côtés. Ensuite se mettant à genoux, & levant les mains, qu'ils joignirent sur leur tête, en observant de tenir le coude à la même hauteur que le bras, ils se courbèrent trois fois vers la terre. Ils se levèrent, se remirent dans la même posture, & recommencèrent deux fois la même cérémonie, jusqu'à ce qu'ils reçurent l'ordre d'avancer & de s'agenouiller devant le Trône.

Gemelli parut
à l'audience de
l'Empereur.
Cérémonie de
l'entrée.

Questions que
lui fait l'Empe-
reur.

Alors (36) Sa Majesté Impériale fit plusieurs questions à l'Auteur, par la bouche de Grimaldi, sur les guerres de l'Europe. Elle continua de lui demander s'il étoit Medecin, ou s'il entendoit la Chirurgie. Apprenant qu'il

(35) Nommé *Mil-lau-ya* dans l'Auteur.

(36) C'est cette Audience que les Missionnaires traitent de fiction, comme on l'a fait observer dans l'exorde de cette Relation. En effet, il paroît peu vraisemblable que l'Em-

peur eût voulu donner une audience, dans cette forme, en faveur du seul Gemelli. Car ce Voyageur ne dit pas qu'elle eût un autre motif, ni que le Pere Grimaldi y eût part autrement qu'en qualité d'Interprète.

n'étoit de l'une ni de l'autre de ces deux professions, il voulut savoir s'il avoit quelque connoissance des Mathématiques. Gemelli répondit qu'il les avoit un peu étudiées dans sa jeunesse, mais qu'il ne les avoit pas cultivées depuis. Les Missionnaires l'avoient averti que s'il s'attribuoit quelques lumières dans ces arts ou dans ces sciences, l'Empereur ne manqueroit pas de le retenir à son service. Enfin ce Prince les ayant congédiés, ils se retirèrent sans aucune cérémonie (37). Il se nommoit *Kanghi*, c'est-à-dire, le paisible. Il étoit dans la quarante-quatrième année de son âge, d'une taille bien proportionnée & d'une physionomie gracieuse. Il avoit les yeux fort vifs, & plus grands que ne les ont la plupart des Chinois, le nez un peu aquilin, quoiqu'assez gros par le bout. On remarquoit sur son visage quelques taches de petite verole, qui n'étoient rien à la beauté de sa figure.

Gemelli trouva l'air si froid, à Peking, qu'il ne pouvoit sortir avant que le soleil fût dans toute sa force; & le Pere Grimaldi l'assura qu'il n'eût pas plus froid en Pologne, quoiqu'elle soit plus au Nord de dix degrés. Ce tems étoit favorable aux Tartares pour apporter de leur Pais une prodigieuse quantité de gibier, que la gelée conserve deux ou trois mois. Il étoit à si bon marché, qu'un chevreuil, ou un sanglier, se donne pour une pièce de huit, & les faisans, ou les perdrix, pour six liards, ou un sol.

L'Auteur étant sorti, le 9, pour rendre visite aux Jésuites de France, qui demeuroient dans la première enceinte du Palais, trouva un grand nombre de Porteurs occupés à faire une clôture de drap bleu, entre les petites allées & la grande route qui conduit au mur intérieur. On prenoit cette précaution pour dérober aux yeux des passans les Dames qui devoient aller faire leur compliment à l'Impératrice mère, sur le jour de sa naissance. Gemelli, à son retour, vit un grand nombre de belles calèches, couvertes de damas & d'autres étoffes précieuses, qui étoient les voitures de Dames. Les femmes de l'Empereur, & ses concubines, les Princes & les Princesses du sang, les femmes des Grands Mandarins de la Cour, rendent honneur à cette Princesse en se mettant à genoux, & baissant neuf fois la tête jusqu'à terre. Ensuite l'Impératrice douairière invite l'Empereur & toute l'Assemblée à dîner. Mais l'Empereur dîne seul, assis sur son Trône. Gemelli confesse qu'il fait ce récit sur le témoignage des Jésuites, parce que les étrangers ne sont point admis à cette cérémonie (38).

§. III.

Retour de l'Auteur, depuis Peking jusqu'à Canton.

L'EXÈS du froid ayant dégouté Gemelli du séjour de Peking, il prit la résolution de quitter cette Capitale d'un grand Empire. Son premier soin fut de louer trois mules, pour cinq lyangs & deux tyens d'argent fin de la Chine, qui reviennent à sept pièces de huit & demie; somme légère pour un mois & quatre jours de voyage, mais qu'il paya d'avance, suivant l'usage du Pais. En prenant congé du Pere Grimaldi, qui avoit vécu trente ans à la Chine, pendant lesquels ayant fait quatre fois le voyage de la Tartarie avec

GEMELLI CA.
REKL.
1695.

Figure & qualités de ce Prince.

Air très-froid à Peking.

Gibier de Tartarie.

Visite des Dames Chinoises à l'Impératrice mère.

L'Auteur est rebuté du froid.

(37) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 218. & suivantes.

(38) *Ibidem.*

Q99 ij

GEMELLI CARATI.

1695.

Raisons qui empêchoient le Père Grimaldi de publier ses observations sur la Chine.

Ceinture jaune du Père Grimaldi.

Avenant d'un Mandarin, qui fut humilié par cette ceinture.

A qui appartient le droit de porter la ceinture jaune.

L'Empereur, il avoit appris en perfection les deux langues, il le pressa de donner au Public quelque relation de ce qu'il avoit vu. Mais ce Missionnaire lui répondit, que dans le dernier voyage qu'il avoit fait en Europe, il avoit vu tant de fausses relations de la Chine, qu'il n'avoit pu se résoudre à publier la sienne, pour ne pas donner le démenti à tant d'Écrivains ; sur tout aux Hollandais, dans l'histoire (39) de leur Ambassade solennelle vers l'Empereur de la Chine, à laquelle il avoit eu part lui-même, en qualité d'Interprète de l'Empereur. Elle contenoit, à son jugement, moins de lignes que de mensonges (40), du moins dans ce qui n'a point de rapport à la description des Villes. Mais le mal venoit, ajoutoit-il, de l'ignorance de leurs Interprètes de Canton, qui n'ayant jamais vu la Cour, ne pouvoient répondre juste aux questions qu'on leur faisoit ; sans comprendre que sachant peu la langue Portugaise, ils s'expliquoient avec si peu de clarté, que les Hollandais comprennoient mal leurs réponses, & n'écrivoient rien de vrai d'après eux.

Entre plusieurs curiosités, le Missionnaire fit voir à Gemelli une ceinture jaune, dont l'Empereur lui avoit fait présent, de laquelle pendoit un étui de peau de poisson, qui contenoit deux petits bâtons & les autres ustensiles dont les Chinois se servent à table. Un présent de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'il s'attire le respect de tout le monde, & qu'à la vue de cette couleur chacun est obligé de se mettre à genoux, & de bailler le front jusqu'à terre, pour attendre qu'il plaise, à celui qui la porte, de la cacher en la couvrant. L'Auteur rapporte à cette occasion, qu'un Mandarin de Canton ayant prié un Franciscain de lui faire présent d'une montre, & le Missionnaire n'en ayant point à lui donner, ce Seigneur se trouva si offensé, qu'il publia une Déclaration contre la Religion Chrétienne, pour faire connoître qu'elle étoit fautive. Cette démarche ayant alarmé les Chrétiens Chinois, ils en informèrent le Missionnaire, qui dans le mouvement de son zèle, se rendit à la place publique, & déchira la Déclaration. Le Mandarin, furieux de sa hardiesse, ne cessa point de le persécuter, jusqu'à le contraindre d'abandonner la Ville. Dans cette conjoncture, le Père Grimaldi passant à Canton, pour se rendre en Europe, le Mandarin vint lui rendre ses respects, parce qu'on n'ignoroit pas dans quel degré de faveur il étoit à la Cour Impériale. Il prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture jaune à la main ; & s'expliquant d'un air ferme, il lui reprocha d'avoir osé condamner la Religion chrétienne, lorsque l'Empereur honoroit les Chrétiens d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre Mandarin frappa si souvent la terre du front, qu'à la fin les autres Missionnaires prièrent Grimaldi de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le Jésuite lui recommanda de traiter mieux les Chrétiens à l'avenir ; sans quoi, il le menaça de porter ses plaintes à Sa Majesté Impériale, & de le faire punir sévèrement. Il n'y a que l'Empereur, les Princes du sang de la ligne masculine, & quelques autres que Sa Majesté honore d'une faveur particulière, à qui appartienne le

(39) C'est la Relation de Nieuhof, qu'on a déjà vue.

(40) Quoique cette expression soit exagérée, Gemelli conclut qu'elle est juste, de ce que l'Historien de l'Ambassade assure qu'il y a

des femmes publiques à la Chine & qu'on les conduit par les rues sur des ânes. Nieuhof en a même donné la figure dans une de ses Planches.

droit de porter le jaune, & une ceinture de cette couleur. Les Princes de la ligne féminine en ont une rouge.

Le Dimanche 20, Gemelli se rendit à la Ville des Tartares pour y voir le *Ti-wang-myan*, ou le *Temple des Rois passés* (41). C'est un vaste & somptueux Palais, composé d'un grand nombre de cours & d'appartemens. La dernière grande salle n'est pas moins spacieuse, moins belle & moins ornée que celle du Palais Impérial. On y voit des Trônes fort majestueux, & les statues de tous les Empereurs, bons & mauvais, qui ont régné dans l'Empire de la Chine, depuis *Fo-hi* jusqu'à *Chun-ki*, pendant quatre mille (*) cinq cens quarante ans. Le Temple est situé dans une des plus belles rues de la Ville. On en approche des deux côtés par deux arcs de triomphe, qui ont chacun trois magnifiques portes. Le rang n'exempte personne de descendre à terre par respect, en arrivant près de ces arcs, & de marcher à pied pour passer devant le frontispice du Temple. L'Empereur y vient observer, chaque année, une infinité de cérémonies, à l'honneur des Monarques, ses prédécesseurs.

Le Pere Grimaldi eut la bonté de donner à l'Auteur un passeport, qui rendoit témoignage que cet étranger alloit prendre des Livres à *Fo-kyen* pour le service de l'Empereur, & qui ordonnoit non-seulement qu'il ne fut point chagriné à l'occasion des armes qu'il portoit, & d'un Negre dont il étoit accompagné, mais qu'on l'assistât même dans l'occasion. Ce Missionnaire lui dit que loin de pouvoir se reposer sur la facilité avec laquelle les Gouverneurs des Villes lui avoient permis de pénétrer jusqu'à Peking, il avoit des obstacles à craindre dans son retour, & qu'il avoit besoin par conséquent de ce passeport, qui étoit connu, lui dit-il, & respecté de tous les Officiers de l'Empire.

Le 22, à midi, Gemelli partit de Peking, pour se rendre à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-su. Comme sa route jusqu'au Whang-ho fut la même qu'il avoit suivie en venant à la Cour, il se contenta de nommer les Places où il s'arrêta pour dîner & pour passer la nuit. Mil-lau-ya, domestique du Pere Grimaldi, le conduisit jusqu'aux portes de la Ville, d'où il gagna la petite Ville de *Lu-pu-hao*. Il la traversa, quoiqu'il eût laissé sur la gauche en venant. Elle est ceinte d'un bon mur, avec deux portes revêtues de lames de fer. Gemelli passa la rivière, près de cette Ville, sur un beau pont de pierre, qui est long d'un demi mille, & bordé, de deux pas en deux pas, de fort belles petites figures de lions. Il s'arrêta cette nuit à *Lyang-hyang-hyen* (42), où il trouva son souper & son lit fort mauvais. Un Tartare, accompagné d'un page & de plusieurs domestiques, se joignit à lui, dans ce lieu, pour faire la même route.

Le 23, près d'une Ville nommée *Tan-ty-en*, il vit de beaux Temples, que les Chinois appellent *Kiyen-ghen-fu*, environnés de hauts murs, d'un quart

GEMELLI CA-
RETT.
1695.
Temple des Rois
passés, ou de
Ti-wang-myan.

Passeport que le
Pere Grimaldi
donne à l'Au-
teur.

Gemelli quitte
Peking.
Sa route par
terre.

Temple de
Kiyen-ghen-fu.

(41) On a vu dans une Relation précédente un autre Temple du même nom, & sa figure dans une Planche particulière.

(*) On verra dans la suite ce qu'il faut juger de cette chronologie.

(42) *Lean-xien-xie* dans l'Original.

ROUTE DE PEKING A NAN-CHANG-FU.

Province de PE-CHÉ-LL.

22. Novembre. lit. 70 23. San-ching-hyen, lit. 112

De Peking à Lyang-hyang-hyen,

70

23. San-ching-hyen,

112

Q99 iij

mais qui est accompagnée d'un très-beau fauxbourg, les deux Voyageurs dînèrent à *Chay-hoi ta*. Ensuite, avant que d'arriver à *Scha-ho-tyen*, où ils passèrent la nuit, ils rencontrèrent un grand nombre de Soldats montés sur des mules, & un cercueil porté par trente hommes, qui contenoit le corps d'un Seigneur Chinois. La marque qui sert à faire connoître un convoi funéraire, doit être un coeq blanc, qu'on lie sur le cercueil; mais cette loi est quelquefois mal observée, par la difficulté de trouver des coeqs de cette couleur. Derrière le convoi marchoit une femme vêtue de blanc, & la tête couverte d'un voile blanc, portée par quatre hommes dans une chaise blanche. Deux suivantes, qui l'accompagnoient, portoient aussi des voiles & des habits blancs; mais elles avoient le visage couvert d'une gaze noire. On apprit à l'Auteur que c'étoit l'épouse du mort. Elle étoit suivie de vingt litières, qui contenoient toutes les autres femmes, sous l'escorte d'un grand nombre de Soldats.

Nyuri, où les deux Voyageurs couchèrent le 5, produit une si grande abondance de lièvres, qu'ils ne s'y vendent qu'environ six liards. Le 6, ils dînèrent à *Lu-ya-la*, où l'on voit un pont fort long sur le *Wang-ho*. Ils ne traversèrent néanmoins cette rapide rivière qu'à *Su-cheu*, d'où ils se rendirent à *San-pu* pour y passer la nuit. Le 9, ils la passèrent à *Lyang-cheu*; & quittant le lendemain la route de Nanking, pour prendre à gauche celle de Nanchang-fu, ils passèrent la rivière de *Wang-ho* dans une Barque, jusqu'aux bords de laquelle ils furent obligés de se faire porter sur le dos de quelques Païsans, parce qu'on ne peut la faire avancer assez près de la rive. Ils dînèrent à *Chang-chin-goy*, Ville située sur le bord de la même rivière. Le soir, ils s'arrêtèrent à *Tong-hyang fu* (45), Ville sans murs, mais grande & divisée par de belles rues. On y voit aussi des cours, dont le centre est occupé par une grande salle, avec des chambres l'une sur l'autre, toutes de bois, mais fort bien bâties. A la porte de la salle paroissent plusieurs prisonniers, enchaînés par le pied, & portant au col une grande planche quarrée qui ne pèse pas moins de cent livres. L'Auteur ayant été obligé de passer un jour entier dans la Ville pour se procurer des chevaux, prit une chaise, & visita dans cet intervalle *Wan-cheu*, dont toutes les maisons sont couvertes de paille, & qui n'est murée que de trois côtés. Celui qui regarde le Nord, & qui a le plus d'étendue, est fermé par de hautes montagnes. Cette Ville a peu de maisons du même côté, & n'offre que des terres labourées.

Le 12, après avoir diné à *Hin-che-hyen*, Gemelli eut à traverser un mélange de plaines & de montagnes, pour arriver le soir à *Tin-gau-hyen* (46). Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit. Elle n'est composée que d'une rue où se tient le marché; mais les boutiques y sont fort bonnes, & ne le sont pas moins dans les fauxbourgs. Le jour suivant, l'Auteur

GEMELLI CARERI.

1695.

Convoi funéraire d'un Seigneur Chinois.

Rivieres de Wang ho & de Wai ho.

Prisonniers Chinois.

Wan cheu.

Hin-che hyen.

(45) *Fumian-fu* dans l'Original.

(46) C'est plutôt *Ting-yuen-hyen*.

	lit.		lit.
5. Nyuri,	110	8. San-chau,	10
Province de Kyang-nan,		9. Lyang-cheu,	10
6. San pu,	110	10. Tong yang fu,	90
7. Nan-fu-cheu,	110	11. Ting-gan-hyen,	90

GEMELLI CAR-
RERI,
1695.

Usage Tartare
pour s'endormir.

Lyang-hyen.

Marche & cor-
cée d'un Man-
darin.

s'arrêta pour dîner à *Chau-chau-hyen*, & se rendit le soir à *Patein* par un Païs plat. Dans une si grande route, les Hôtelleries ne laissent pas d'être fort mauvaises. Gemelli étoit obligé de coucher dans la même chambre que son compagnon Tartare, qui avoit besoin, pour s'endormir, de se faire battre le ventre comme un tambour par son Page, & qui faisoit repeter la même musique trois heures avant le jour.

Le 14, ils dînèrent à *Lyang-hyen*, après avoir traversé *Tien-pu*, grande Ville ouverte, au sortir de laquelle ils rencontrèrent un Mandarin avec un nombreux cortège. Devant lui marchaient plusieurs voitures, gardées par des soldats, qui étoient suivis d'un grand nombre de valets & d'Officiers en chaise, sur une même ligne. A ceux-ci succédoient des Pages & d'autres personnes à cheval. Ensuite le Mandarin paroissoit, dans une chaise portée par huit hommes, autour de laquelle marchaient quantité de soldats, portant de petites banieres, entre lesquelles on en voyoit une fort grande. La marche étoit fermée par un beaucoup plus grand nombre de soldats & de valets, qui pouvoient monter à mille. Gemelli passa cette nuit à *Lyu-cheu-fu* (47), dont les murs sont environnés d'eau & n'ont qu'une circonférence médiocre. On ne compte pas plus d'un tiers de mille d'une porte à l'autre. Cependant les boutiques y sont fort bonnes, & les faubourgs d'une grandeur considérable.

Lo-chi-ching-
hyen.

Ta-quou.

Le 15, les deux voyageurs dînèrent à *Pa-ho i*, & traversèrent des plaines bien cultivées pour arriver le soir à *Tau-chen* (48), Ville sans murs, mais grande & fournie de bonnes boutiques. Après y avoir passé la rivière sur un Pont de batteaux, ils s'arrêtèrent la nuit dans un faubourg. Le lendemain, ils traversèrent de bonne heure la Ville de *Lu-chi-ching-hyen* (49), qui n'a rien de remarquable, quoiqu'elle soit bien murée. Ils dînèrent à *Nan-zian*, d'où ils eurent quelques montagnes à traverser pour arriver dans une plaine, entre plusieurs vallées fort bien peuplées. Ils passèrent la nuit à *Ta-quou*. Les montagnes qu'ils avoient passées produisent une sorte de truffes, que les Chinois appellent *Ma-ci*, & qui ont quelque ressemblance avec le navet, quoiqu'elles aient le goût de la châtaigne.

Navets où l'on
fait croître du
bled.

Le 17, après avoir traversé des plaines & des montagnes, ils dînèrent à *Tong-ching-hyen*, Ville située au pied des montagnes, murée avantageusement & bien peuplée, mais moins grande encore que ses faubourgs. L'Auteur remarqua, dans les boutiques, des navets suspendus par le petit bout, dans lesquels il croissoit du bled. L'art consiste à mettre, dans un trou qu'on y creuse, un peu de terre qu'on arrose tous les jours. L'Auteur s'arrêta le soir à *Tao-chen-i*.

Le 18, ayant traversé des bois de cyprès, & côtoyé des montagnes sur

(47) C'est ainsi que cette Ville est nommée dans la Carte des Jésuites; mais l'Auteur met *Lu-chi-fu*.

(48) *Cheu ou Chin*.

(49) *Tu-ching-hyen* dans les Cartes.

	lit.		lit.
13. Pa-tein,	100	16. Ta-quou,	100
14. Lao-cheu-fu,	110	17. Tau-chin,	100
15. Tau-chin,	100	18. Tien-hyau-hyen,	90

la droite, il dina dans une Ville nommée *Sia-hi-chu*, d'où il entra dans une plaine de plusieurs milles de longueur, remplie de petites maisons de campagnes, de jardins & de fermes. Il passa la nuit à *Tieu-hyan-hyen* (50), Ville dont les murs sont fort bas, & détruits dans quelques endroits, & dont les maisons ne valent pas beaucoup mieux. Le lendemain il s'arrêta pour dîner à *Syan-chi-i*; & dans le cours de l'après-midi il passa par *Tai-hu-hyen*, qui a deux milles de longueur d'une porte à l'autre. Quoique les maisons de cette Ville n'aient rien d'agréable à la vue, ses boutiques & celles des fauxbourgs sont fort bonnes; & le Commerce, dont elle a l'obligation à sa petite rivière, la rend fort peuplée. L'Auteur passa la nuit à *Pong-hyang i* (51), dernière Ville de la Province de Nan-king, où il étoit entré à *Su-chou*.

Le 20, traversant un coin de la Province de *Hu-quang* par des plaines cultivées, qui ne sont pas loin des montagnes, il s'arrêta pour dîner à *Tin-zan*, & le soir à *W'han-may-hyen* (52), Ville médiocrement murée, mais qui a trois milles de circuit, de bons fauxbourgs & des boutiques qui ne sont pas méprisables. Le lendemain, quittant les montagnes pour entrer dans les plaines, il dina dans la petite Ville ouverte de *Koulange*, située sur une petite rivière. Il s'arrêta le soir à *Syan-chi-ku*, sur le *Kyang-ho*, qui est la plus grande rivière de la Chine, & qui sépare la Province de *Hu-quang* de celle de *Kyang-li*. Cette Ville est petite & sans murs, mais bien fournie d'Habitans & de boutiques.

Le 22, il traversa le *Kyang-ho*, qui est large d'environ deux milles. Le prix du passage fut vingt *Tsyens*, qui faisoient moins de six liards pour chaque bête; car les voyageurs sont exempts de payer pour eux-mêmes. Leur bagage est à couvert aussi des visites de la Douane, qui ne regardent que les balles de marchandises. Gemelli gagna de-là *Kyen-kyang-fu* (53), Ville située sur le bord de la rivière, & qui n'a pas moins de huit milles de circuit, mais où l'on voit plus de champs que de rues. Le fauxbourg est fort peuplé, rempli de bonnes boutiques & long de trois milles. Il est séparé de la Ville par un assez grand lac, d'où coule une petite rivière. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Tong-yuen* (54), Ville située dans les montagnes. On prend une quantité incroyable de poisson dans les rivières & dans les lacs qui se rencontrent sur cette route. Aussi trouve-t-on, pour dix *Tsyens*, dans les Hôtels, un lit, & un souper beaucoup meilleur en poisson qu'on ne l'auroit d'une autre nature.

Le 23, sans avoir quitté les montagnes, Gemelli fit son dîner à *Ufchi-meu*; & traversant la petite Ville de *Te-ngan-hyen*, qui conserve encore

(10) *Tyen-shan-hyen* dans les Cartes des Jésuites, & *Zen-xyan-xyen* dans Gemelli.

(11) *i* est la marque d'une Ville de poste.

(12) *Whang-may-hyen* dans les Cartes.

(51) On la trouve ainsi dans les Cartes; c'est *Kin hia-fu* dans Gemelli.

(54) *Tan-Juén* dans l'Auteur.

GEMELLI CA.
RELI.
1795.
Tieu-hyang-
hyen.

Pong-hyang i
dernière Ville de
la Province de
Nan-king.

Province de
Hu-quang

Kyang-ho, la
plus grande Ri-
vière de la Chine;

Kyen-kyang-fu

Grande abon-
dance de poisson.

	lis.		lis.
19. Pong-hyan j.		Province de Kyang-fu.	
Province de Hu-quang.		21. Tong-yuen.	60
20. W'han-may-hyen.	100	23. Yi-nan-pu.	90
21. Syau-che-keu, ou le Kyang.	95	24. Ko-wha.	109

Tome V.

R r r

G. MELLI CA-
BERL.
1695.
Kyen-lyen.

Nan-chang fu.

Maison des Jé-
suites.

Ecole de Con-
fucius.

L'Auteur s'ex-
prie sur le culte
qu'on lui rend.

Il continue la
route par eau.

quelques restes de grandeur, quoique fort mal peuplée, il arriva le soir à *Nan-pu*. Le 24, il passa par des plaines fertiles & des collines fort agréables, pour se rendre à *Sin-kyen-hyen* (55), Ville d'un grand circuit, mais en partie déserte & qui n'a rien de remarquable. La rivière en est éloignée d'un mille. L'Auteur la passa dans une Barque, & s'arrêta pour dîner à *Sania-ru*, (56), où il repassa la rivière, sans aucun payement, parce que les Bacheliers sont aux gages de la Province. Il logea cette nuit à *Ko-wha*.

Le jour suivant, après avoir fait trente milles, il arriva heureusement à *Nan-chang-fu*. Dans une marche de trente-quatre jours, il avoit fait, depuis Peking, trois mille deux cents treize lis. La Ville étant environnée de la rivière, il la traversa dans une barque, pour aller prendre son logement dans la Maison des Jésuites. Le Supérieur étoit encore à Canton; & cette Mission n'ayant point d'autre Prêtre, notre Voyageur passa le jour de Noël, abandonné à lui-même, & sans entendre la Messe. Dans le cours de l'après-midi, sa curiosité lui fit visiter un grand Palais qui se nomme en langue Chinoise, l'Ecole ou l'Académie de Confucius. A l'entrée de la grande salle, un de ses domestiques, qui étoit Chrétien, ne laissa point de s'agenouiller devant la statue de ce Philosophe. Gemelli lui ayant reproché cette action, comme une détestable idolâtrie, sa réponse fut que les Millionnaires la permettoient aux Chinois, à titre de témoignage purement extérieur de leur estime & de leur vénération pour un grand homme. L'Auteur n'eut rien à répliquer, parce qu'il se rappella les disputes qui subsistoient alors entre les Jésuites & les Vicaires Apostoliques (57).

Ce fut dans la même Ville qu'il prit la résolution de continuer son voyage par eau jusqu'à Canton. Il loua une Barque le 26 Décembre, pour deux lyangs & sept tlyens, qui ne font gueres plus de quatre ducats. Les articles de cette convention furent dressés, suivant l'usage, devant quelques personnes qui sont chargées de l'Intendance des Barques. Le 30, il arriva le soir à *Chya-kyang-hyen* (58), Ville murée, quoique sa situation soit au sommet d'une Montagne. Les Bacheliers Chinois passèrent le jour à fustier avec beaucoup de superstition, pour rendre le vent plus fort. Le lendemain, on

(55) C'est la même apparemment qui est nommée *Kyen-chang-hyen* dans les Cartes. Elle est à la même distance de la rivière, & d'ailleurs il n'y a point d'autre *hyen* dans cette route.

(56) Il y a ici quelque faure; car la langue Chinoise n'a point d'r.

(57) Les Auteurs Anglois se déclarent ici de l'ancien sentiment des Jésuites, & préten-

dent qu'il n'entre point d'idolâtrie dans une cérémonie extérieure, qui n'est qu'une marque de respect civil; d'autant plus que la Statue de Confucius n'est pas dans un Temple, & qu'on ne lui adresse ni prières ni d'autres actes de dévotion.

(58) *Kya-kyang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

	lis.		lis.
25. Nan-chang-fu,	30	31. Ki ngan fu,	142
ROUTE par eau de Nan-chang-fu à Canton.			
26. Che-ni,	30	1. Juyn-fun,	85
27. Chan-gu ni,	50	2. Un petit nombre de lis.	
28. Point de Vallée,	80	3. Wheu-lon,	110
29. Ho-pu,	50	4. Tao-hyang,	70
30. Chia kyang hyen,	80	5. Kan-cheu lu,	50

avança beaucoup, à l'aide d'un vent de Nord qui fit gagner *Ki-ngan-fu*.

Le Dimanche, premier jour de Janvier 1697, on arriva le soir à *Juy-n-jun*. On avança moins le jour suivant, parce que l'eau se trouva fort basse. Le 3 on s'arrêta devant *Kan-chau-fu*, où la rivière est considérablement grossie par la jonction d'une autre, qui conduit dans la Province de Fo-kyen. Gemelli visita ici la Maison des Jésuites, où il trouva quatre Missionnaires de cet ordre. Le 7, n'ayant pu faire que vingt lis, à cause des détours de la rivière, il fut étonné de se trouver le soir dans le fauxbourg de la même Ville qu'il avoit quitté le matin, quoique la distance par terre ne soit que d'un mille. Le nom de ce fauxbourg est *Namen*. L'Auteur visita, dans un champ voisin, un Temple fort spacieux, dont le premier édifice offre une Statue qui porte deux épées dans ses mains, & qui est accompagnée, de chaque côté, de deux autres Statues. Dans une cour intérieure, on en voit une grande, qui est entièrement dorée & qui porte aussi une épée à la main. Sa place est dans la plus haute niche, sous laquelle on voit deux autres Statues à ses pieds. Le rez de chauffée en offre quatre, c'est-à-dire deux de chaque côté, mais fort grossières, d'une grandeur extraordinaire, & si bien armées que leur office paroît être d'en défendre l'entrée.

Le 9, Gemelli continua son voyage par le *Tan-fu* & le corps de garde de *Ja-fu-tan*, d'où il entra dans les montagnes de Nan-ngan-fu. La rivière y fait tant de détours, que le chemin par eau est deux fois aussi long que par terre. Le 11 il arriva dans la Ville du même nom, où il s'arrêta deux jours avec le Pere Pierre de la Piona du Mexique, Missionnaire Francisquin (59).

Le 13, il loua trois chaises, dont chacune lui revint à cent soixante tsyens, & plusieurs porteurs pour le transport de son bagage, à quatre-vingt tsyens par tête. Le lendemain il fut porté l'espace de trois milles vers le sommet de la montagne, sans mettre une fois le pied à terre. C'est dans un Temple qui est presque au milieu de cette montagne & qui fait la division des deux Provinces, que le Viceroy, le *Chan-kyun*, le Général des Troupes Tartares & le Commandant de celles du canton prennent possession de leurs emplois, & reçoivent le Sceau des mains de quelques Commissaires députés par les Cours de Canton. Ce Temple est divisé en deux parties, la haute & la basse. On voit dans la première une Statue gigantesque, qui est assise & sans barbe. Les Chinois lui rendent beaucoup de respects, & l'appellent *Fu*, ou *Fo*. Après avoir monté quelques degrés vers la partie supérieure du Temple, on trouve une autre Statue dorée, qui porte le nom de *Fuen-chin-fon*, & qui est assise comme la première. A ses pieds sont deux autres Statues. Elle porte une couronne sur la tête, & une sorte de manteau royal sur ses épaules. A droite, en entrant, on rencontre la Statue de *Chau-lau-ya*, autrefois grand

GEMELLI CA-
RERI.
1697.

Maison des Jé-
suites à Nan-
chau fu.

Temple voisin
de ceuz Vill-

Le Pere Pierre
de la Piona
Missionnaire de
Nan-ngan fu.

Temple celebre
& ses usages.

(59) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 381. & suivantes.

	liv.		liv.
7. Na-men ,	10	11. Nan-ngan-fu ,	70
8. Kyu-nyu, Corps de garde,	80	12. Nan-byong-fu ,	104
9. Montagnes de Nan-ngan-fu ,		13. Pe-yan-tan ,	20
10. Corps de garde de Lan-zun ,	80		

R r r ij

GEMELLI CARERI.

1697.

Fruit & huile d'un arbre nommé Muschin.

Cortège de la femme d'un Mandarin.

Différence des lieux à la Chine.

Pa-yen-tan. Sin-cheu-chi-yi.

Chan-cheu-fu.

Temples entre des rochers.

Mandarin, mais honoré aujourd'hui comme un Dieu (60), & regardé comme le protecteur de la Province.

Sur la même montagne, & sur celle qui la suit, dont le nom est *Nan-ngan-fu*, la nature produit certains petits arbres nommés *Muschin*, qui portent un fruit de la grosseur d'une noisette, rond & noir, dans lequel on trouve quelques semences, d'où l'on tire, en les pressant, la meilleure huile de l'Empire. Le fruit se nomme *Mu-zu*, & l'huile *Mu-yeu*, qui signifie *huile des arbres*, pour la distinguer des autres huiles, qui se font d'herbes & d'un mélange de quelques semences, & dont on se sert pour les lampes. Sur la montagne, Gemelli rencontra la femme d'un Mandarin, avec un cortège de plusieurs personnes à cheval, & de quelques Officiers de Justice qui marchaient devant elle la baguette à la main. Son mari n'aurait pas voyagé avec plus de pompe. Tous les passans, à cheval ou en chaise, étoient obligés de s'arrêter. Sa voiture étoit une chaise, portée par huit hommes, & suivie de ses femmes dans d'autres chaises. Son fils marchait près d'elle à cheval, quoiqu'il n'eût pas plus de trois ans. L'Auteur met peu de différence entre les porteurs Chinois & un cheval Tartare. Dans l'espace d'une heure, ils font cinq milles au trot. On estimait cette journée de douze lieues jusqu'à *Nan-hyong-fu*; mais elle n'est pas de plus de huit, dont chacune fait ici treize lis. L'Auteur remarqua que dans toutes les grandes routes les Chinois font les lis fort courts, pour l'avantage des courriers.

Les Barques étant fort rares, parce qu'on attendait le *Ti-tu*, ce ne fut pas sans peine que Gemelli s'en procura une jusqu'à Canton pour la somme de trois mille trois cents tyens, qui font trois pièces de huit. C'étoit trois fois plus que le prix ordinaire. Le 15, il continua d'avancer, mais lentement, parce que la Barque étoit fort grande, & l'eau assez basse. Il étoit tiré par cinq hommes, & par deux femmes, qui avoient plus de vigueur que les hommes au travail, quoiqu'elles portaient leurs enfans sur le dos. Après avoir passé deux Ponts, qui joignent deux petits fauxbourgs à la Ville, il s'arrêta la nuit à Payen-tan. Vers *Sin-cheu-chi-yi*, où il coucha le 17, l'eau devient plus profonde par la jonction d'une autre rivière, qui vient des montagnes près de *Kian-ken*.

Le jour suivant, il gagna *Chan-cheu-fu*, Ville revêtue de fort beaux murs, autour desquels on peut marcher à couvert. Leur circuit est d'environ quatre milles, sans y comprendre les fauxbourgs. L'Auteur admira les rues, qui sont longues, droites, bien pavées, & bordées de bonnes boutiques. A la pointe Sud de la Ville, une rivière navigable se joint à celle qui vient du côté de l'Ouest. Le 22, la route fut entre les Montagnes, où l'on découvre un grand Temple, accompagné de plusieurs petits, ombragés de grands arbres entre des rochers. Le temps étoit fort chaud, quoiqu'on fût au cœur

(60) Fausse imputation, suivant les Auteurs Anglois.

	lis.		lis.
16. Whan-tan,	60	20. Van fu-han,	170
17. Sin-cheu-chi-yi,	60	21. Hya-ku, Garde,	140
18. Chan-cheu-fu,	120	22. Quan-ti-keu,	140
19. Poui, Ville & Garde,	40		

de l'hiver. Dans les Provinces du Nord, le froid est perçant jusqu'à Nang-an-fu; mais de-là vers le midi, la chaleur prévaut. Au coucher du soleil, l'Auteur rencontra trois grandes Barques, ornées d'enseignes & de banderolles, qui portoient quelques Mandarins. Les Millionnaires voyagent avec la même pompe, parce que les Chinois aiment beaucoup cette magnificence extérieure. La chaleur étoit insupportable le 23, lorsque l'Auteur laissa sur la droite la grande Ville de *Siu-tan*, qui est ombragée par une infinité d'arbres.

Le lendemain, il prit terre à *Fu-chan*, pour traverser la Ville, qui a cinq milles de long sur trois de large. Toutes les rues, sur son passage, étoient bordées de belles & riches boutiques, fournies de toutes sortes de commodités & de provisions. Cette Ville, suivant la remarque de l'Auteur, passeroit en Italie pour un Village (61), parce qu'elle n'est pas fermée de murs, & qu'elle est subordonnée à Canton. Elle est arrosée par une rivière qui la traverse, & sur laquelle on ne voit pas moins de Barques habitées, que de maisons sur les bords. Enfin l'Auteur arriva heureusement à Canton. Les Missionnaires Français le revirent avec d'autant plus de joie, qu'ils avoient appréhendé pour lui quelque obstacle, sur sa route ou à Peking, parce que les Jésuites n'y voyent pas volontiers paroître des Européens. D'ailleurs il ignoroit la langue Chinoise; & les deux domestiques ne sachant pas mieux le Portugais, à quel embarras n'avoit-il pas été exposé pour changer si souvent de barques, & pour voyager par terre? Ajoutez la foiblesse de son tempérament, & les inconvénients d'une maladie, dont il ne s'est jamais parfaitement rétabli. Il s'étend, dit-il, sur cette multitude de difficultés, pour faire connoître que les dangers & les infortunes ne furent jamais capables de le refroidir. Aussi l'expérience lui apprit-elle toujours que les Voyageurs se plaisent à les grossir.

Les Muletiers comptent de Peking à *Nan-chang-fu*, trois mille deux cents treize lis; & depuis *Nan-chang-fu* jusqu'à Canton, les Batteliers en comptent deux mille cent soixante-dix-neuf, qui font ensemble, cinq mille trois cents quatre-vingt-douze lis, chacun de deux cents soixante pas. Ainsi les réduisant à la mesure d'Italie, c'est quatorze cents deux milles (62).

Pendant le séjour que l'Auteur fit à Canton, sa curiosité lui fit traverser la rivière, pour visiter un fameux Temple, qui a trois cours, & des statues gigantesques à chaque porte. On voit, dans la seconde cour, trois Pagodes; & dans la plus grande niche de la première, trois statues dorées d'une grandeur extraordinaire, assises, & accompagnées de huit autres, de chaque côté. La troisième cour contient les logemens de deux cents Bonzes, qui vivent des revenus du Temple; & dans le centre, une pyramide de trente pieds de hauteur.

Un jour que Gemelli passoit par la cour du Gouvernement, il vit donner la bastonnade à un malheureux, qui la recevoit pour le crime d'un autre, dont

(61) Les Chinois ne la regardent aussi à-dire, une *Place de Commerce*, que comme un Village, ou un *Mé-tan*, c'est-

(62) Gemelli, *ubi sup.* p. 383. & suiv.

GEMELLI CAR-
BERR.
1697.

Châs des Eclé-
riens. C'est
pour la pompe
extérieure.

F. dans, & la
de la ville.

T. H. de l'a
voyage de l'a
teur.

D'Orsini de
King à Canton.

Temple voisin
de Canton.

Pauvres qui se
donnent pour le
crime d'un autre
d'autrui.

GEMELLI CA-
RREL.
1697.

il avoit pris le nom dans cette vûë. C'est un usage ordinaire, entre les pauvres de la Chine, de se loier, pour souffrir la punition d'autrui. Mais ils doivent obtenir, à prix d'argent, la permission du Geolier. On assura l'Auteur que cet abus avoit été pouillé si loin, que les amis de quelques Voleurs, condamnés à mort, ayant engagé de pauvres malheureux à recevoir pour eux la Sentence, sous prétexte qu'elle ne pouvoit les exposer qu'à la bastonnade, ces coupables supposés, après avoir pris les noms & s'être chargés du crime des véritables brigands, avoient été conduits au dernier supplice. Cependant on découvrit ensuite cette odieuse trahison, & tous ceux qui furent convaincus d'y avoir eu quelque part, furent condamnés à mort.

L'Auteur s'em-
barqua pour Ma-
cao.

Il est attaqué
par des Pyrates.

Le samedi, 3 de Mars, Gemelli s'embarqua dans un Champan, ou une grande Barque, pour se rendre à Macao. En approchant d'Oanfon, il fut attaqué par deux Champan de Pyrates (63), que ses Compagnons prirent d'abord pour des Gardes du Canal, & qui, dans cette opinion, furent reçus au son du rambour, en qualité d'amis. Les Pyrates rendirent la même civilité, & leverent les mains pour rémoignage d'amitié. Mais les questions qu'ils firent auflutôt, ouvrirent les yeux aux Bateliers de l'Auteur, qui firent feu fur eux, & leur causerent tant d'effroi par cette résolution qu'ils les forcerent de se retirer dans un lieu desert de l'isle. Cependant le Pilote vouloit jeter l'ancre, & refusoit d'avancer, sous prétexte que le reflux n'avoit pas laissé assez d'eau. Mais après avoir été puni de son obstination par quelques mauvais traitemens, il prit le parti de mettre à la voile; & passant par *Casa-blanca*, dont le Mandarin étoit redoutable aux Pyrates, il entra, vers midi, dans le port de Macao.

Habillemens des
femmes de Ma-
cao.

Voiture singu-
lière des Dames
Cantonnoises.

L'habillement des femmes consiste ici en deux pièces de soie; l'une qui les enveloppe à la ceinture, & qui leur sert de juppe; l'autre qui leur couvre la tête & l'estomac. Elles portent des mules aux pieds, mais elles n'en ont pas moins les jambes nues. Cette maniere de se vêtir est modeste, mais incommode. Les femmes de distinction apportent plus de soin à leur parure. Elles sortent ordinairement dans des chaises de bois doré, bien fermées, & suspendues, comme des cages, par un anneau passé dans un long bâton, qui sert à les porter. Ces voitures sont si basses, qu'on est obligé de s'y tenir assis, les jambes croisées à la maniere des Turcs. Les hommes portent des hautes-chausses pendantes jusqu'aux talons; ce qui les rend semblables à des chiens barbers.

Mœurs d'une
étrange nation.

Le 10, Gemelli fut obligé de retourner à Canton pour son bagage. Il se fit porter d'abord en chaise à *Casa-blanca*, ou maison blanche, petite Ville qu'on a déjà nommée; & le soir, après avoir fait dix-huit milles, il s'arrêta dans celle de *Juma*. Le lendemain il eut à traverser des montagnes, où ses Porteurs se reposèrent souvent. L'après-midi, il se rendit à Oanfon, dix-huit milles plus loin. Le soir, étant monté dans une Barque, il fit voile pendant toute la nuit. Il passa le 12 au matin par *Chan-to*. Quoique l'eau soit douce dans ce canal, on y prend une infinité de grosses huîtres, dont la chair seule pèse quelquefois une livre, mais qui ne valent pas celles de l'Europe pour le

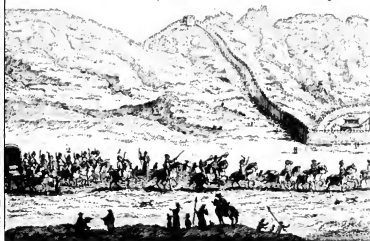
(61) Gemelli regarde cette aventure comme la juste punition d'un sacrifice que les Bateliers avoient fait pour obtenir la faveur du

vent. Cependant il fut le seul puni; car randis qu'ils en furent quittes pour la peur, il perdit sa montre dans le trouble.



VUE DE LA GRANDE MUR
L'AMBASSADEUR EN

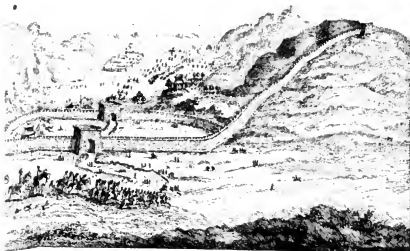
1. L'Ambassadeur.
2. Son Cortège.
3. Campagne d'origine.
4. Campagne de Cheouan et de Chama.
5. Ville de Cheouan Kien.



DE MEILLEUR DU COTE PAR LEQUEL
L'ON ENTRA A LA CHINE.

- a. Un Temple.
b. Temple d'Anceste, & Tour de garde.
c. Temple sur le Mont.
d. Nouvelle Porte d'Entrée.

de Chinois



T. P. N. P.



goût. Les Chinois employent les écailles, au lieu de pierres, pour leurs bâtimens ; & les Portugais les travaillent avec tant de finesse, qu'ils les rendent propres à tenir lieu de verre aux fenêtres. Le 13, l'Auteur entra dans Canton, lorsque le *Fuen*, ou le Viceroy, en sortoit avec deux cens grandes Barques, pour rétablir la sûreté dans son gouvernement, qui est composé d'un tiers de la Province. On y étoit menacé de quelque soulèvement, ou d'une invasion de Voleurs. Enfin, Gemelli retournant à Macao le 20, y arriva le 23, dans la résolution de s'embarquer pour les Manilles. (64).

GEMELLI CAR-
RERI.
1697.

L'Auteur s'ap-
puye à quatorze à
Canton.

CHAPITRE XII.

Voyages d'EVERARD ISBRAND IDES, Ambassadeur de Russie à la Chine.

SUIVANT la méthode qu'on s'est proposée, dans cet ouvrage, de recueillir des différentes Relations tout ce qui appartient au même Païs, on a tiré les détails suivans d'une relation écrite par l'Ambassadeur même, sous le titre de *Voyage de trois ans, de Moscou, par terre, à la Chine, &c.* Mais comme la plus grande partie de cet ouvrage regarde la Sibirie & la grande Tartarie, on en remet le jugement critique & les autres explications, à la partie de ce recueil où l'on doit traiter des Régions septentrionales de l'Asie.

INTRODUC-
TION.

§. I.

Arrivée de l'Ambassadeur, & circonstances de son séjour à Peking.

ISBRAND
IDES.
1693.

APRÈS s'être avancé par le Païs des Mongals, jusqu'aux frontières de la Chine, l'Ambassadeur, avec toute sa suite, se trouva le 27 d'Octobre, à la vue de quelques tours de garde, qui se présentent sur le sommet des rochers, d'où il découvrit le *Zagan krim* (65), ou la grande muraille, au pied de laquelle il arriva le même jour. Elle peut passer justement pour une des merveilles du monde. A cinq toises de cette fameuse barrière, est une vallée, dont les deux côtés sont défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée par un mur de communication, d'environ trois toises de hauteur, au milieu duquel est un passage ouvert. Après l'avoir traversé, l'Ambassadeur trouva, cinq cens toises plus loin, l'entrée de la grande muraille, qui consiste dans une tour d'environ huit toises de hauteur, ouverte en arc & voutée de pierre de taille, avec des portes fort massives, qui sont revêtues de lames de fer. La muraille s'étend de l'Est à l'Ouest au travers de la vallée, & monte sur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit, de chaque côté, une tour, de la forme qui est représentée dans la planche.

Descripton de
cette muraille &
de son passage.

La base de cette muraille, à la hauteur d'un pied, est de grosses pierres de

(64) Voyage de Gemelli autour du Monde, ubi sup. p. 39. & suiv. On doit comprendre qu'un Voyageur qui a parcouru tout le globe, ne peut être employé que par partie dans un

Recueil méthodique.

(65) C'est le nom que les Russiens donnent à la grande muraille.

1675.
1675.
1675.

taille, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le reste étoit anciennement composé; mais les parties supérieures sont aujourd'hui de brique & de ciment. De la première entrée, l'Ambassadeur s'avança, au travers d'une esplanade large de cent toises, vers une autre porte de garde, accompagnée aussi, des deux côtés, d'un mur qui traverse la vallée comme le premier. Chaque porte étoit gardée par cinquante hommes. Sur la première, c'est-à-dire, sur celle de la grande muraille, est un Temple, au sommet duquel on voit voltiger les enseignes de l'idole (66) & de l'Empereur. La hauteur de la muraille est de six toises pleines, & son épaisseur de quatre. Six cavaliers pourroient facilement s'y promener à cheval. Elle étoit en aussi bon état que si elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans.

Palais & Temple
de la ville de
Galgau.
Ville de Gal-
kau.

Après avoir passé la dernière tour de garde, l'Ambassadeur se trouva dans une vallée, large d'environ trois cents toises, dans laquelle il vit quelques gros saules. Du côté de l'Ouest, au pied d'un rocher, il découvrit un Temple magnifique. Une portée de moutquet plus loin, il trouva la Ville de *Galgau* (67), qui est environnée d'un haut mur quadrangulaire, mais assez mal peuplée. On y félicita l'Ambassadeur de son arrivée, par une décharge de trois canons de fer. Il passa la nuit dans les fauxbourgs, où les Habitans s'assemblerent, au son de leurs trompettes & de leurs cornemuses. Les Moscovites n'avoient jamais rien entendu de semblable à cette musique. L'Ambassadeur reçut, le soir, des complimens de la part du Mandarin, qui le fit inviter à souper avec lui au Palais Royal, où l'Empereur réside lorsqu'il passe dans cette Ville.

Souper & Comé-
die qu'on donna
à l'Ambassadeur

Son Excellence s'y étant rendue, y trouva le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui présenta du thé. Ensuite on lui servit un souper fort noble, accompagné d'une sorte de Comédie, & d'un concert de musique, qui consistoit en tymbales & en instrumens accordés, dont le bruit étoit fort confus. Les Moscovites s'assirent sur des sellerets, deux à chaque table. Ces tables étoient d'un beau vernis, & couvertes de tapis de soie à l'aiguille, d'un travail admirable. Les Chinois ne se servent point de nappes, de serviettes, de couteaux, de fourchettes, ni d'assiettes. Deux petits bâtons d'ivoire, ou d'ébène, sont tout l'ameublement de leurs tables. Mais ils les emploient avec tant d'adresse, qu'ils pourroient s'en servir pour ramasser une épingle. Ils les tiennent de la main droite, entre le pouce & les deux doigts suivans.

Herbe qu'ils
employent dans
leurs soupes.

Tous leurs alimens, soit potages, riz, ou viandes rôties & étuvées, sont servis dans des tasses de porcelaine. Chaque sorte de rôt se sert seule, coupée en petites pièces; mais le dessert, qui est composée de confitures & de fruit, est présenté en piles, dans de petits bassins de porcelaine. Les soupes & les potages sont d'un goût extrêmement agréable. Il y entre des herbes délicieuses & des épices. L'herbe qu'ils emploient le plus ordinairement pour leurs soupes, croît sur les rochers de la mer. Lorsqu'elle est bouillie, elle paroît visqueuse. Séchée, elle est d'une couleur verte, qu'elle conserve aussi dans les soupes. La plante est sans feuilles, & ne consiste qu'en branches en-

(66) Les Auteurs Anglois remarquent qu'il faudroit dire, du Saint, du Héros, ou de l'Esprit tutélaire.

(67) Elle est nommée ensuite *Galgau* & l'Esprit tutélaire.

trelassées. Elle est également saine & agréable. Quelques-uns la prennent pour une sorte de *satyrion* abortif. On seir aussi, à la Chine, de petits coquillages, & des œufs de pigeons, dont le blanc est teint de rouge & de jaune. On y sert de belles salades, sur tout de chicorée, qu'on coupe en long, & dont l'odeur n'a pas moins d'agrément que le goût.

Au lieu de salieres, les Chinois ont de petits sauciers remplis de marinades & de saumures, dans lesquels ils trempent leurs morceaux. Comme ils ne se servent pas de cuilleres, leur méthode, pour manger leur soupe, est d'humier le bouillon, & de se servir de leurs bâtons d'ivoire, ou d'ébene, pour conduire les plus grosses parties dans leur bouche. Quoiqu'ils aient des mouchoirs pendans à leur côté, ils ne les emploient que pour s'essuyer les lèvres. Dans les lieux où l'on donne à manger au public, il y a toujours à table un Ecuyer tranchant, qui coupe en pieces les viandes rôties, en présence des Convives, & qui leur sert à chacun leur portion dans de petites tasses. Il coupe ce qui lui paroît de meilleur autour des os; après quoi il n'emploie que ses mains pour dépecer le reste. Comme il n'a point de serviette pour les essuyer, il est souvent couvert de graisse jusqu'au coude; spectacle qui fait soulever le cœur aux plus affamés.

Leurs liqueurs sont, une sorte d'eau-de-vie qu'ils nomment *Aruk*, & le *Turafu*, espèce de vin qu'ils boivent chaud. C'est une décoction de riz avant qu'il ait sa maturité. Dans l'espace d'un an ou deux, elle acquiert la couleur, le goût, & la force des meilleurs vins du Rhin.

Pendant que l'Ambassadeur étoit à table, le principal Comedien, se mettant à genoux devant le Mandarin, lui présenta un Livre de papier rouge, qui contenoit en lettres noires la Liste des Comedies qu'il étoit prêt à représenter. Lorsque le Mandarin eut déclaré celle qu'il choisissoit, il baissa la tête jusqu'à terre, se leva, & commença aussitôt la représentation.

On vit d'abord paroître une très-belle femme, vêtue de drap d'or, & parée d'un grand nombre de bijoux, avec une couronne sur la tête. Elle déclama son rôle d'une voix charmante. Ses mouvemens & ses gestes n'étoient pas moins agréables. Elle renoit un éventail à la main. Ce Prologue fut immédiatement suivi de la pièce, qui rouloit sur l'histoire d'un ancien Empereur Chinois, dont la Patrie avoit ressenti les bienfaits, & qui avoit mérité que le souvenir en fût consacré dans une Comédie. Ce Monarque paroissoit quelquefois en habits Royaux; & l'on voyoit succéder les Officiers, avec des enclignes, des armes & des tambours.

Pour intermedes, on donna une sorte de farce, représentée par les laquais des Acteurs. Leur habillement & leurs manières étoient aussi plaisans que l'Ambassadeur en eût jamais vus en Europe. Ce qu'on lui expliqua de la pièce ne lui parut pas moins rejouissant; sur tout un acte, qui représentoit un homme trompé en mariage par une femme de mauvaise vie, qu'il croyoit fort fidèle, quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa présence. Le spectacle fut accompagné d'une danse à la maniere Chinoise. On représenta successivement trois pièces, qui durerent jusqu'à minuit.

Le 28 (68) l'Ambassadeur, s'étant remis en chemin, passa un pont de bois

(68) Les dates, qui sont omises dans l'Original, sont ici suppléées d'après le Journal d'Adam Brand, Secrétaire de l'Ambassade.

Tome V.

SSf

ISBRAND
IDLS.
1693.

Leurs salieres
& leurs sauciers.

Leurs liqueurs.

Représentation
d'une Comédie
Chinoise.

Intermedes.

Dances & musique.

ISBRAND

IDES.

1693.

Ville de Chan-tun-hou.

flottant, sur la rivière de *Lungo*, qui coule au Sud-Est vers la mer. En arrivant à la grande Ville de *Chan-tun-nung* (69), qui est près de celle de *Lania*, il fut salué par une décharge de plusieurs Pièces d'artillerie. Il se logea dans le fauxbourg, où le Mandarin l'envoya complimenter, & le fit inviter à souper. Le lieu de la fête fut un Palais de l'Empereur, où il fut magnifiquement traité avec le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui donna la Comédie, comme à Galkan. Le lendemain il passa la rivière de *Chung-ho* (70), qui coule à l'Est, vers la Ville de *Lania*.

Commodités
publiques de la
Chan.

Le 21, ayant continué sa marche, il traversa un marais, sur un pont de pierre de taille, soutenu par un grand nombre d'arches, & couvert de toutes sortes de figures, particulièrement de figures de lions. Il traversa plusieurs Villes considérables, & quantité de grands Villages, tous fort peuplés, & bien pourvus des commodités nécessaires aux Voyageurs. Il y observa sur tout un grand nombre d'hôtelleries, de Traiteurs, & de maisons où l'on sert du thé. Le soir il gagna la Ville de *Chan-gun-cha* (71), où la fatigue d'un voyage ennuyeux ne lui permit point d'accepter l'invitation du Mandarin. Il prit, dans son logement, des rafraîchissemens délicieux, qui consistoient en mets du Pays, tels que du raisin, des limons, des oranges, des pommes, des poires, des châtaignes, de grosses & de petites noix, &c. (72)

Temple de Yu-
gan-gu.

Le 13, il passa sur un rocher fort haut, & devant un Temple nommé *Yu-gan-gu*, dont le frontispice lui parut très-beau. Les grandes pierres carrées, dont il étoit composé, l'auroient fait prendre pour un fort, ou un château. Le lendemain il traversa une haute montagne, d'où il découvrit un magnifique Temple, & quantité de Villes & de Villages. Ce Temple est célèbre par la statue d'un ancien Empereur Chinois, ou d'une fausse divinité, qui (73) attire, deux fois l'année, des Villages entiers avec leurs Prêtres; au Printemps pour demander un été fertile; & après la moisson, pour remercier l'Idole de ses bienfaits. Les femmes, vêtues de leurs plus riches habits, marchent sur des ânes au milieu de la Procession. Les Prêtres portent des Images peintes, & des statues de métal, de longues trompettes, des flûtes, des tambours, & des tymbales, qui forment une affreuse mélodie. Ils sont suivis par un *Lama*, c'est-à-dire, un grand Prêtre, qui, dans un panier suspendu à son col, porte des papiers, pliés en triangle; les uns dorés, d'autres argentés, pour les répandre en chemin lorsqu'il approche du Temple, à l'honneur de cette miraculeuse statue. Un autre tient à la main des flambeaux parfumés, qui brûlent jusqu'à l'entrée du Temple. Les Pelerins s'y arrêtent plusieurs jours, qu'ils passent en réjouissance, autant qu'en exercices de dévotion.

Ville habitée par
les concubines
de l'Empereur.

L'Ambassadeur se rendit de-là, dans une Ville qui n'est habitée que par des concubines de l'Empereur, & par les personnes employées à leur service. Ce Prince y passe quelquefois plusieurs jours dans le tems de ses chasses. La Ville n'est pas grande, mais elle est remplie de beaux Palais de pierre, couverts de tuiles rouges (74), & de Temples environnés de hauts murs de

(69) *Xan-tun-nung* dans l'Original.(70) *Xun-go* dans l'Original; mais X tient lieu de Ch, à la Portugaise. C'est peut-être *Ciang: chun-yuen*.(71) *Xun-gun-xa* dans l'Original.

(72) Voyage d'Isbrand Ides, p. 60. & suiv.

(73) Les Auteurs accusent ici l'Ecrivain d'ignorance ou de malignité.

(74) C'est peut-être la *Ville rouge*, près de la grande muraille, où Brand dit que la sœur de l'Empereur faisoit sa résidence.

Pierre. A trois portées de canon, du côté de l'Ouest, on trouve une source d'eau chaude, où l'on prend les bains.

Le 31, après avoir passé par un grand nombre de Villes & de Villages, les Moscovites arrivèrent à *Ki-chu*. C'est-là qu'on commence à découvrir les montagnes de l'Est & de l'Ouest. Ensuite, traversant la rivière de *Chang-ho*, sur un pont de pierre, ils s'arrêtèrent la nuit suivante à *Chang-ho-li* (75).

Le 2 de Novembre, ils passèrent par quantité de Villes & de Villages; & traversant la rivière de *Tongho* (76) sur un pont de pierre, ils le rendirent à la grande Ville de *Tong-cheu* (77), où le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent au-devant d'eux, jusqu'au Pont, avec un nombreux cortège de Cavaliers. Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner. C'étoit un Tatar Mongol, d'une haute naissance, & dont les manières affables faisoient honneur à son éducation.

Tong-cheu est une grande Ville, ceinte d'un bon mur, & bien peuplée, où le commerce reçoit beaucoup d'avantages de la commodité du transport par eau dans les Provinces de Nan-king & de Corée (78), & jusqu'au Japon. L'Ambassadeur ayant traversé le marché de la porcelaine, en vit une prodigieuse quantité de la plus belle du monde. Il remarqua aussi, dans la Ville, un grand nombre de Temples & de Cloîtres. La rivière étoit couverte de Joncs, ou de Barques marchandes, sans compter celles qui appartenoient à l'Empereur. On en voyoit d'autres au long du rivage, qui sont habitées en hiver comme des maisons, quoique le froid soit médiocre dans cette partie de l'Empire. (79), & que la rivière ne gèle jamais que sur ses bords. Ces Joncs, sans être fort grands, sont bâtis avec beaucoup de solidité. Leurs jointures sont calfatées avec une sorte de terre grasse, dans laquelle il entre quelques autres ingrédients, qui, lorsqu'ils commencent une fois à sécher, deviennent plus fermes & plus sûrs que la meilleure poix. Les mats sont composés d'une sorte de bambou creux, mais très-forts, & quelquefois de la grosseur d'un homme. La matière des voiles est une certaine espèce de tonces, qui se plient facilement. L'avant de ces Barques est très-plat. Leur construction est en arc depuis le sommet jusqu'au fond, ce qui les rend fort commodes pour la mer. Les Habitans assurent qu'avec un bon vent, trois ou quatre jours suffisent pour gagner la mer de Corée dans un Jonc; & qu'au bout de quatre ou cinq autres jours, on arrive facilement au Japon.

Le 3, vers dix heures du matin, l'Ambassadeur apprit qu'il ne restoit plus qu'un demi-mille jusqu'à Peking. Il passa par un grand nombre de maisons de plaisance, ou de châteaux magnifiques, qui appartiennent aux Mandarins & aux Habitans de la Capitale. Les deux côtés du chemin en étoient bordés, avec un large canal devant chaque maison, & un petit pont de pierre pour le traverser. La plupart des jardins offroient des cabinets fort agréables. Les murs étoient de pierre, avec des portes ornées de sculpture, qui étoient ou-

(75) Dans l'Original, cette Rivière se nomme *Xang-ho*, & la Ville *Xang-fo*.

(76) *Tung-ho* dans l'Original.

(77) *Tung-ho* dans l'Original. Cette Ville a paru souvent dans les Relations précédentes.

(78) L'Auteur fait de la Corée une Province de la Chine, quoiqu'elle ne soit qu'un

Royaume tributaire.

(79) Gemelli trouva l'air si froid, qu'il ne put demeurer plus long-tems à Peking. Il paroit que cette différence pouvoit venir de la constitution des deux Voyageurs; l'un né à Naples, l'autre en Russie.

ISBRAND
IDIS.
1693.
Ki-chu.
Rivière de
Chang-ho.
Rivière de Tong-
ho.
Tong-cheu, &
provinces de
cette Ville.
Air temperé du
Pays, au juge-
ment d'Isbrand
Idis.
Forme des Joncs
Chinois.

Agrémens des
maisons de plai-
sances.

ISSRAND
IDES.

1693.

Tout de garde,
& manière de
donner l'allar-
me.

Conté du Pays
entre Lania &
Peking.

Arrivée de
l'Ambassadeur à
Peking & son
entrée.

Enfin qu'il re-
vint au Palais.

vettes, en faveur apparemment des Moscovites. Les grandes allées étoient plantées de cyprès & de cedres. Enfin cette route parut délicieuse à l'Ambassadeur, & ne cessa qu'à l'entrée de la Ville. Il observa que depuis la grande muraille jusqu'à Peking, on rencontre à chaque demi mille des rours de garde, avec cinq ou six Soldats, qui tiennent jour & nuit l'Enseigne Impériale déployée. Ces rours servent à donner avis de l'approche des ennemis du côté de l'Est, par des feux qu'on allume au sommet; & ce qui s'exécute avec tant de diligence, qu'en peu d'heures la nouvelle est portée jusqu'à Peking.

Depuis la Ville de Lania, le Pais est plat, & favorable à l'Agriculture. Il produit du riz, de l'orge, du millet, du froment, de l'avoine, des pois, des fèves; mais il ne pousse point de seigle. Les chemins sont fort larges, droits & bien entretenus. Ne s'y trouva-t-il qu'une pierre, elle est enlevée soigneusement par des Ouvriers gagés pour ce travail. Dans tous les Villages, on rencontre des seaux remplis d'eau, pour abreuer les chameaux & les ânes. Mais l'Ambassadeur fut beaucoup plus étonné de voir sur les grandes routes un si grand nombre de passans & de voitures, & d'y entendre autant de bruit que dans les rues d'une Ville bien peuplée.

Après avoir fait entret devant lui, dans la Ville, sa caravane & tout son bagage, il continua sa marche en bon ordre, avec son escorte & ceux qui avoient ordre de le précéder à cheval. Ils composoient un corps de quatre-vingts-dix personnes, sans y comprendre plusieurs Cosaques. La presse étoit si grande aux portes & dans les rues, que les *Bochis* (80) de l'Empereur eurent beaucoup de peine à faire ouvrir le passage pour l'Ambassadeur & sa suite. Aussi-tôt qu'il approcha de l'Hôtel des Ambassadeurs, plusieurs Mandarins vinrent le complimentet. Il trouva la Cour de l'Hôtel bordée d'une ligne de Soldats, comme les deux côtés de toutes les rues. On le conduisit dans son appartement, où les Officiers de l'Empereur lui fournirent, à l'instant, toutes sortes de rafraîchissemens & de commodités. Tel fut le terme d'un voyage de vingt mois, dont il avoit eu le bonheur de surmonter les difficultés sans autre peine que celle d'un homme.

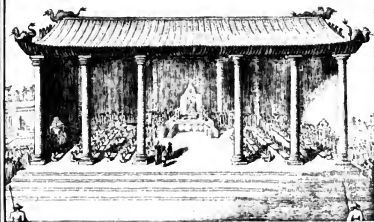
Trois jours après, ayant reçu ordre, suivant l'usage, de se rendre à la Cour pour le festin de son heureuse arrivée, il fut conduit au château par quelques grands Mandarins. *Sungut Doriamba*, oncle de l'Empereur & Viceroy, accompagné de quatre des premiers Seigneurs de la Cour, se présenta pour le recevoir & le complimenter. Il le fit asseoir près de lui sur un tapis, qui couvroit le plancher; & s'expliquant au nom de l'Empereur, il lui déclara que ce Prince, son Seigneur & son Maître, lui offroit un festin, auquel il ne pouvoit lui-même assister; mais qu'il ne l'en privoit pas moins de le recevoir comme un témoignage de félicitation après un si long voyage. Aussi-tôt les tables furent couvertes de viandes froides, telles que des canards rôtis, des poulets, du porc & du mouton, avec toutes sortes de fruits & de confitures. La table de l'Ambassadeur, à laquelle il fut placé seul, avoit une aune carrée de large. Les plats, qui étoient d'argent, & placés l'un sur l'autre en pyramide, étoient au nombre de soixante-dix (81). Après le thé, on servit à l'Ambassadeur du *Tara-fu* (82) & des vins du Rhin. Le Viceroy & les autres

(80) *Bochy* dans l'Original. Les Anglois écrivent *Bochis* & prononcent *Bochis*.

(81) Voyages d'Issrand Ides, p. 64 & suiv.

(82) *Tarajem* dans l'Original; mais cette

FESTIN DANS LA SALLE
D'AUDIENCE



T. V. N.° III.



Seigneurs s'amuserent à fumer du tabac. A la fin du repas, le Viceroi fit un nouveau compliment à son Excellence, pour le prier de recevoir cette fête comme une marque de considération de la part de Sa Majesté Impériale, & de se préparer à remettre dans peu de jours ses Lettres de créance, & à recevoir son audience publique. L'Ambassadeur s'étant levé aulli-tôt, témoigna sa reconnaissance pour les faveurs de Sa Majesté, & prit congé de l'Assemblée.

Le 12, il vit arriver quelques Mandarins, qui lui apportoit l'ordre de se rendre au château (83) le lendemain au matin, avec les Lettres de créance de leurs Majestés Czarienes. En effet, le jour suivant à huit heures, trois des principaux Mandarins vinrent le prendre pour lui servir de guides. Ils amenèrent cinquante chevaux pour les gens de sa suite. Par dessus l'habit de leur ordre, ils portoient des robes brochées d'or, avec des figures, l'un de dragons, l'autre de lions, & le troisième de tygres & de grues. En arrivant à la porte extérieure, près d'un pilier, sur lequel on voyoit quelques caractères gravés, l'Ambassadeur fut averti de descendre. Il continua de s'avancer à pied, par cinq cours extérieures, jusqu'au château même, où il trouva un grand nombre de Mandarins qui l'attendoient, tous vêtus de leurs plus riches habits. Ils se firent des complimens mutuels. Ensuite l'Empereur parut sur son Trône, & l'Ambassadeur ayant délivré ses Lettres, avec une harangue fort courte, fut reconduit après quelques cérémonies d'usage.

Le 16, il fut invité à retourner au château, pour un nouveau festin, en présence de Sa Majesté Impériale. Quelques Mandarins, nommés pour l'accompagner, le conduisirent à cheval, avec les principales personnes de sa suite. Il trouva, dans la sixième cour, quantité de Seigneurs & de Mandarins rangés en haie. Bien-tôt l'ordre vint de monter dans le Palais. A peine l'Ambassadeur fut-il entré, que l'Empereur parut sur son grand Trône. Ce Monarque avoit près de lui quelques personnes qui jouoient fort agréablement du fife, & douze Gardes du corps, avec des hallebardes dorées, sans pointes, mais ornées de queues de tigres & de leopards. Aulli-tôt que l'Empereur fut assis, la musique cessa, & les Hallebardiers se placèrent à terre, les jambes croisées des deux côtés du Trône.

La table Impériale étoit couverte de viandes froides, de fruits & de confitures, servis dans des plats d'argent, couverts de damas jaune. L'Ambassadeur fut placé à quatre toises de l'Empereur, du côté droit. Ce Prince le regarda d'abord avec beaucoup d'attention. Ensuite il donna ordre au Viceroi, son oncle, qui étoit près du trône avec deux autres Seigneurs, & qui reçut ses commandemens à genoux, de le faire avancer plus près de lui. Le Viceroi le prit par la main, & le fit approcher de deux toises, tandis que le cortège Moscovite demeura six toises au dessous de lui. Alors Sa Majesté lui envoya une seconde fois le Viceroi, pour s'informer, avec beaucoup de respect, de la santé de leurs Majestés Czarienes. La table fut découverte, & l'Empereur, devant qui on en avoit placé une autre, l'invita gracieusement à manger. Tous les Mandarins de l'Assemblée, au nombre d'environ deux-cens, prirent place suivant leur qualité, deux à chaque table, assis sur des

liques, a déjà été nommée *Tan-su*.

(83) Il faut entendre le Palais, que l'Auteur appelle Château par allusion sans doute au Pa-

lais de Moscou, qui se nomme le Château de *Kremlin*.

ISPRAND
IDLS.
1693.

Première audience de l'Empereur.

Festin que l'Empereur lui donna en sa présence.

Festin Impérial.

Civilisés qu'on y fait à l'Ambassadeur.

ISBRAND
IDES.
1691.
Précis qu'il re-
çut de la table de
l'Empereur.

tapis, & les jambes croisées. L'Ambassadeur fut obligé de prendre aussi la même posture.

Deux Jésuites
sont appelés
par l'Empereur
gar.

L'Empereur lui envoya, de sa table, une oye rotie, un cochon de lait & un carré d'excellent mouton. Il y joignit bientôt plusieurs plats de fruits, avec une sorte de liqueur composée de thé bouilli, quelques fritures, & du beurre, qu'on auroit pris pour une décoction de fèves ou de café (84). Ensuite il lui fit demander, par le Viceroi, quelles langues de l'Europe il entendoit. L'Ambassadeur ayant répondu qu'il sçavoit les langues Ruslienne, Allemande & Hollandoise, & qu'il sçavoit un peu d'Italien; Sa Majesté dépêcha immédiatement quelques Officiers dans l'intérieur du Palais, & l'on vit paroître à l'instant deux Jésuites qui s'approchèrent du Trône. Après avoir fait les révérences ordinaires, ils reçurent ordre de se lever. L'un, qui étoit François, se nommoit le Pere François Gerbillon. L'autre, nommé Antoine Thomas, étoit Portugais. Le premier, s'approchant de l'Ambassadeur, lui demanda en Italien, de la part de l'Empereur, combien il avoit mis de tems à venir de Moscou jusqu'à Peking, & s'il étoit venu à cheval ou en voiture. Il porta aussitôt sa réponse à l'Empereur, qui se contenta de lui dire, *Goua, Goua*, c'est-à-dire fort bien.

Questions qu'il a
lui faites.

Alors le Viceroi vint déclarer à Son Excellence que l'Empereur souhaitoit qu'il s'approchât plus près de sa personne & qu'il montât sur les marches du Trône. Il le prit par la main, & lui faisant monter six marches, il le plaça près d'une autre table, vis-à-vis de l'Empereur. Ensuite le Pere Gerbillon, après avoir reçu quelques ordres de Sa Majesté, renouvela ses premières questions, auxquelles il en joignit plusieurs autres. Il demanda particulièrement à l'Ambassadeur dans quelle latitude Moscou étoit situé, & combien il étoit éloigné de la Pologne, de la France, d'Italie, du Portugal & de la Hollande. Sa Majesté, après les réponses, dont elle parut fort satisfaite, mit entre les mains du Viceroi une coupe d'or, remplie d'une liqueur Tartare, nommée *Kumis*, & composée de lait de Jument, avec ordre de la présenter à l'Ambassadeur, qui la rendit au Viceroi après en avoir goûté. L'Empereur voulut ensuite que les gens du cortège s'approchassent du Trône, à la distance de trois brasses, & leur fit donner de la même liqueur. Alors le Viceroi prit l'Ambassadeur par la main, avec un compliment à l'Européenne, & le conduisit à sa première place, où, s'étant assis, il demeura dans cette situation l'espace d'un quart d'heure, jusqu'à l'ordre qu'il reçut de se lever. L'Empereur, se levant lui-même, lui fit l'honneur de le saluer, descendit de son Trône, & quitta la salle de l'Audience par une porte qui s'ouvrit sur la gauche.

Informations
sur le voyage du
Pere Grimaldi.

Ce Prince ne fut pas plutôt sorti, qu'il renvoya le Viceroi à l'Ambassadeur, pour lui demander s'il n'avoit point appris en Europe quelques nouvelles du Pere Grimaldi, que l'Empereur y avoit dépêché pour ses affaires. Son Excellence répondit qu'en partant de Moscou il avoit reçu avis que ce Jésuite, accompagné de vingt-cinq personnes, étoit arrivé à Schyrne, dans la résolution de continuer son voyage par terre, au travers de la Perse & de

(84) C'est apparemment ce qui l'a fait nommer du *bonillon de fèves* dans les Relations des Ambassades Hollandoises.

L'Inde. L'Empereur repliqua : « Il est arrivé heureusement à Goa, & prêt à partir pour revenir ici. Il y a sept ans qu'il a quitté la Chine (85).

ISBRAND
IDES.
1693.

§. II.

Autres circonstances du séjour d'Isbrand Ides à Peking.

LE Palais Impérial de Peking est un quarré oblong (96), bâti de briques, haut de huit toises, & couvert de thuelles jaunes. Le toit présente des lions, des dragons, & toutes sortes de figures. On monte dans la salle d'audience par plusieurs degrés; & l'on trouve, à l'entrée, de petites ouvertures en forme de fenêtres, qui sont fermées de papier au lieu de verre. Chaque bout de la salle se termine par une porte, dont le sommet offre quelques ornemens de sculpture, qui paroissent représenter une couronne, & qui sont magnifiquement dorés. Le plafond est composé de panneaux colorés d'un beau vernis, & relevés par de belles dorures. Cette salle est longue d'environ trente toises, sur dix de largeur. Le plancher est couvert, à la manière des Tartares, de tapis ornés de paysages & de figures. Le Trône fait face à l'entrée de l'Est. Il est placé contre le mur de derrière. Sa largeur est de trois toises, sur la même longueur. On y monte, sur le devant, par deux escaliers, chacun de six degrés, avec des balustrades, ornées de feuillages de fonte, qui sont parfaitement dorés. Sur la droite & sur la gauche, on voit d'autres balustrades, ornées de différentes figures de foin. On est partagé sur leur matière. Les uns prétendent qu'elles sont d'or; d'autres veulent qu'elles soient d'argent, mais extrêmement bien doré. Au milieu de cet échaffaut est le Trône, qui a quelque ressemblance avec un Autel, & qui s'ouvre par deux portes. Le siège Impérial n'a pas plus d'une aune de hauteur. Il est couvert de fables noirs. L'Empereur y est assis, les jambes croisées sous lui.

Description du
Palais de Peking
& de la Salle du
Trône.

Ce Monarque étoit alors âgé d'environ cinquante ans. Il avoit la physionomie fort agréable. Ses yeux étoient noirs, & son nez un peu relevé. Il portoit une petite moustache noire; mais il avoit si peu de barbe que l'Auteur doute s'il en avoit réellement. Son visage étoit fort piqué de petite vérole & sa taille médiocre. Son habillement étoit composé d'une veste de damas, de couleur sombre, & d'un manteau de satin, bleu foncé, avec des ornemens d'hermine. Il portoit au col un collier de corail, qui descendoit sur sa poitrine. Son bonnet, qui paroissoit fort chaud, étoit bordé de sable avec un nœud de soie rouge au sommet, & quelques plumes de paon qui se rabattoient par derrière. Ses cheveux, rangés dans une seule tresse, lui pendoient au long du dos. Il portoit, aux jambes, des bottines de velours noir. On ne voyoit point d'or ni de bijoux dans toute sa parure. Pendant le dîner, tous les Mandarins gardèrent un si profond silence, qu'il ne leur échappoit pas même une parole entr'eux. Ils étoient assis modestement & les yeux baissés.

Portrait de l'Empereur de la Chine.

Son habillement.

Le jour suivant, deux Mandarins envoyés par l'Empereur, avec cin-

(85) Voyages d'Isbrand Ides à la Chine, p. 68. & suiv.

(86) L'Auteur ajoute qu'il est deux fois plus long que large.

ISRAÏND

IDES.

1694.

L'Ambassadeur
reçoit la permis-
sion de visiter la
Ville.Il est mené à la
Comédie.

Tours d'adresse.

quante chevaux pour le cortège Moscovite, déclarerent à l'Ambassadeur que si sa curiosité lui faisoit souhaiter de voir la Ville, Sa Majesté Impériale avoit donné ordre qu'on lui montrât tout ce qui étoit digne de quelque attention. Il monta aussitôt à cheval avec ces deux Guides, qui le conduisirent d'abord à la Comédie. L'édifice étoit une grande salle, avec un théâtre orné de figures fort bien peintes. Au centre étoit une place ouverte, qui étoit environnée de galeries. Les Mandarins, ayant prié l'Ambassadeur de s'asseoir, lui firent servir du thé & du Tarasin (87). Ensuite on représenta plusieurs sortes de spectacles & de tours d'adresse, où d'excellens Acteurs paroissoient produire des fruits, des oiseaux, des crabbes, & toutes les subtilités qui se pratiquent en Europe. D'autres soutenoient sur la pointe d'un bâton des boules de verre aussi grosses que la tête d'un homme, & les agitoient de différentes manières sans les laisser tomber; ce qui parut véritablement étrange à l'Ambassadeur. Ensuite, six hommes ayant pris une canne de Bambou, longue d'environ sept pieds, la leverent droite; & tandis qu'ils la soutenoient dans cet état, un enfant de dix ans se glissa jusqu'au sommet, avec l'agilité d'un singe; & se plaçant sur le ventre, à la pointe, il s'y tourna plusieurs fois en cercle; après quoi, s'étant levé, il se soutint sur un pied à la même pointe; & dans cette situation, il se baissa jusqu'à saisir la canne de la main. Enfin, quittant prise, il battit d'une main contre l'autre, & s'élança légèrement à terre, où il fit d'autres exercices de la même agilité.

Pièce représen-
tée à la Cour-
de.

Les comédies ne furent pas exécutées avec moins d'agrément, parce que les Acteurs étoient ceux de la Cour Impériale. Leurs habits étoient richement brodés d'or & d'argent, & l'Ambassadeur observa qu'ils en changeoient souvent. Le sujet de la principale pièce étoit l'Histoire d'un Héros & son triomphe, dans lequel, entr'autres statues, on porta celle d'un des derniers Empereurs, qui avoit le visage couleur de sang. L'intermède fut une espèce de pantomime, où deux jeunes femmes, bien vêtues, & montées chacune de leur côté sur l'épaule d'un homme, firent un exercice fort agréable avec leurs éventailes. Elles se baissoient l'une vers l'autre, en suivant aussi exactement la mesure de la musique que dans une danse à terre. Deux petits garçons, vêtus bizarrement, jouoient en même tems d'autres roles. Après cet amusement, l'Ambassadeur remercia les Mandarins & se retira. Le même jour, Sa Majesté Impériale prit le divertissement de la chasse du Tygre au-delà de la grande muraille (88), suivant l'usage qui s'observe annuellement, & revint le soir à Peking.

Fête que le Vi-
ce-roi donne à
l'Ambassadeur.

Ce fut le même jour aussi, que l'Ambassadeur reçut une invitation de la part du Viceroy, *Sungut d'Oriamba*, qui le reçut dans sa chambre de lit, d'où il le conduisit, après quelques momens d'entretien, dans la plus belle de ses salles. Les tables y étoient déjà préparées. Elles étoient couvertes de riches tapis de soie & d'or, sur lesquels on avoit rangé des fleurs artificiel-

(87) Nommée ailleurs *Tarafu* & *Tarafon*.(88) L'Auteur n'explique point quelle mu-
raille il faut entendre. S'il parle du grand mur
du Palais, l'observation étoit inutile, puis-
qu'on juge aisément que la chasse du tygre nese faisoit pas dans l'intérieur du Palais. S'il
entend la grande muraille qui sépare la Tarta-
rie de la Chine, il semble qu'il devoit mieux
fixer l'éloignement, pour rendre cette chasse
vraiment plausible dans l'espace d'un jour.

les de velours cramoisi, au défaut des fleurs naturelles, qu'on ne pouvoit espérer de la saison ; & d'autres figures en foye, des plus belles couleurs. Sur le devant des tables, on avoit placé des tasses d'argent, avec de petites pièces de bois de *Kalamba*, qui rendoient une odeur fort agréable. Au-delà des tasses, on voyoit de petites statues de bois très-bien travaillées, avec une variété d'autres petites figures, où la dorure & la beauté du vernis brilloient également. Les chaises, où le Viceroi & l'Ambassadeur s'assirent, étoient revêtues, à la mode des Tartares, de peaux de leopards & de tygres, qui leur donnoient un air de magnificence-admirable.

Devant chaque personne on plaça une tasse de thé plus grande qu'à l'ordinaire, dans laquelle on mit de grosses noix & des noisettes pelées, avec une petite cuillière de fer pour les prendre. Après le thé, que l'Ambassadeur trouva d'un goût fort agréable, on remplit de petites tasses d'agarthe, d'eau-de-vie & d'eaux distillées, qui furent servies à route l'Assemblée. Ensuite on vit paroître sur des assiettes, ou plutôt dans d'autres tasses, du poisson frit & bouilli, qui étoit coupé en petites pièces entaillées l'une sur l'autre, & garni de fines herbes & de fleurs. Toutes les tasses furent placées en ligne sur le devant de la table, comme un nouvel ornement, accompagnées de six autres tasses remplies d'excellens potages, sur lesquels étoient différentes viandes & différens poissons. Ce service fut suivi de plusieurs autres, auxquels succéderent toutes sortes de fines pâtisseries. Enfin le dessert fut composé d'une grande variété de confitures, telles que des raisins candiés, des limons, des oranges, des châtaignes & des noix en coques.

Pendant le festin, on représenta dans la même chambre une Comédie entremêlée de chançons & de danses. Les Acteurs étoient de petits garçons vêtus en habits d'hommes, qui jouèrent aussi de la flute, avec toutes sortes de mouvemens comiques, tenant des éventails qu'ils agitoient très adroitement, en gardant fort bien la mesure. La femme & les filles du Viceroi se firent voir aussi dans le fond de la salle, par une porte à demi ouverte, vêtues très richement à la manière des Tartares Mongals. La fête dura près de trois heures avec le même agrément.

Quelque tems après, l'Ambassadeur fut invité chez le Trésorier de l'Empire, qui se nomme *Chi-ley*, & n'y fut pas traité moins magnifiquement. La salle étoit meublée à la Chinoise ; c'est-à-dire qu'au lieu de tapis elle étoit pavée de belles pierres, & qu'aux trois coins on voyoit, sur des pieds d'ébène, trois tables de marbre d'une blancheur extraordinaire, varié par de belles veines noires, qui représentoient des bois, des montagnes & des rivières. On y avoit placé de grandes urnes d'argent, remplies des plus agréables fleurs. Les piliers, jusqu'au plat-fond, étoient peints de couleurs charmantes. Le festin fut accompagné d'un bal, après lequel l'Ambassadeur se retira.

Un autre jour, il fut conduit par le même Seigneur dans les principaux marchés de la Ville, où l'on vendoit de la soie, des étoffes d'or & d'argent, des bijoux & toutes sortes d'ouvrages riches & curieux. On lui proposa de mettre pied à terre, pour entrer dans l'apothiquaillerie de l'Empereur, qu'il avoit souhaité de voir. Il la trouva fort bien pourvue de toutes sortes de plantes, d'herbes & de racines, & de tout ce qui appartient aux usa-

Tome V.

T t t

ISBRAND
IDES.
1693.

Spéctacles pen-
dant le festin.

L'Ambassadeur
est invité chez le
Grand-Tré-
srier.

Il visite l'apo-
thiquaillerie Im-
périale & les
marchés de la
Ville.

ISBRAND
1025.
1693.

ges de la médecine. On lui servit du thé; & pendant que sa curiosité se satisfaisoit dans ce lieu, il observa que, suivant l'usage de l'Europe, on y apportoit les ordonnances des Médecins, qui étoient exécutées par diverses préparations. On le conduisit ensuite dans une boutique de bijouterie, où il acheta plusieurs choses curieuses. Le Marchand avoit dans son jardin un fort beau cabinet, où l'on voyoit, dans des pots, routes sortes de fleurs, & quantité de jeunes limoniers en caisses. Entre plusieurs curiosités, il fit voir à Son Excellence un grand verre plein d'eau, dans lequel il conservoit plusieurs poissons vivans, de la longueur du doigt, qui paroissent naturellement revêtus de l'or le plus pur (89). Quelques écailles étant tombées de leur corps, l'Ambassadeur fut encore plus surpris de voir que la couleur de leur chair étoit du plus beau cramoisi du monde.

Boutiques & Enseignes.

Il prit plaisir ensuite à traverser les marchés. Chaque boutique avoit pour enseigne une grande planche, sur laquelle on lisoit le nom du Marchand & la qualité de ses marchandises. Dans le marché au poisson, il trouva toutes sortes de poissons vivans, sur-tout des carpes, des *carresses*, des serpens d'eau, qui se mangent à la Chine, des crabbes, des chevrettes, &c. qu'on entretenoit dans des cuves remplies d'eau. En traversant un autre marché, il vit une quantité surprenante de cerfs, de chevreuils, de faisans, de perdrix & d'autre gibier.

Fête annuelle
& ses usages.

Le 7 de Janvier on célébra une fête annuelle, qui dura l'espace de trois semaines. Elle commença le soir, à l'apparition de la nouvelle lune. On sonna d'abord la grosse cloche du Palais Impérial, on battit de plusieurs grands tambours qui ne servent que pour les cérémonies de cette nature, & l'on fit plusieurs décharges d'artillerie. Aussi-tôt le peuple & les Habitans de tous les ordres firent éclater leur joie par toutes sortes de feux d'artifice, qui furent accompagnés du bruit des instrumens. L'usage des Prêtres, dont le nombre est incroyable, est de sonner de la trompette dans leurs Temples & leurs cloîtres. Aussi n'entendit-on pas moins de bruit, depuis dix heures du soir jusqu'au lendemain à midi, que dans la chaleur d'une bataille entre deux armées de cent mille hommes.

Processions publiques.

Pendant le jour, les rues furent remplies de processions, où l'on portoit des statues de toutes sortes de formes. Elles étoient précédées & suivies par un grand nombre de Lamas ou de Prêtres, qui portoient des encensoirs & des chapelets. Les tambours, les timbales, les trompettes & les autres instrumens de musique étoient innombrables. Ces processions, que l'Auteur appelle diaboliques, durèrent trois jours entiers, pendant lesquels toutes les boutiques furent fermées & le commerce défendu sous de rigoureuses peines. On ne voyoit, de toutes parts, qu'une foule de peuple des deux sexes, & sur-tout de femmes, qui se promenoient dans les rues sur des ânes, ou dans des chaises ouvertes, à deux roues. Leurs servantes étoient assises par derrière, les unes chantant, d'autres jouant d'une sorte de corne-muse. Dans cette situation, quantité de Dames ne faisoient pas difficulté de fumer publiquement du tabac. La Province de Peking est le seul endroit de la Chine où les femmes paroissent en public, sur-tout dans la Ville, qui n'est ha-

(89) C'étoient apparemment de petites Dorades, poisson nouveau pour des Moscovites.



Procession d'une nouvelle Marié



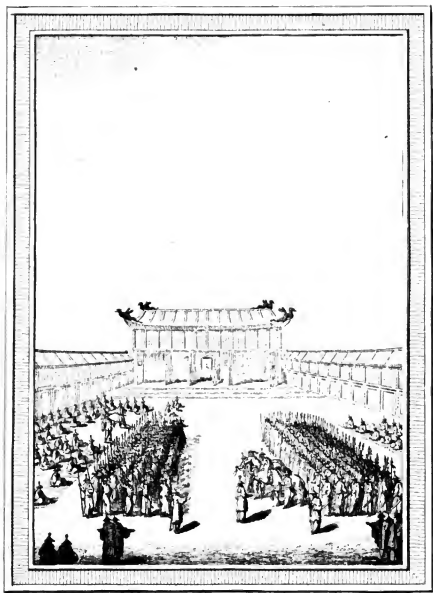
Mariée qui se rend chez son Mari.



T. V. N.° XXIII.







AUDIENCE DE CONGE
avec d'Isbrand Ides.

T. F. N. XVIII.

bitée que par des Tartares; car les Chinois ne sont soufferts qu'aux environs des murs & dans les fauxbourgs, où sont les principaux marchés & les places publiques.

Quelques jours après la célébration de cette fête, l'Empereur fit avertir l'Ambassadeur, par deux Mandarins, de se tenir prêt à recevoir son audience de congé le lendemain, deux heures avant le jour. Suivant cet ordre, trois autres Mandarins vinrent le prendre à cheval, trois heures avant le jour, & le conduisirent à la porte du Palais, d'où il fut introduit à pied dans la troisième cour. On le pria de s'asseoir, tandis qu'on lui servit de la décoction de fèves ou du café (90), qui est la liqueur en usage au matin. On voyoit paroître, dans la quatrième cour, les principaux Officiers de l'Empire, vêtus de leurs plus riches habits, à la manière des Tartares Orientaux ou *Mongals* (91), & placés, suivant leur rang, du côté de l'Est & du Sud.

L'Ambassadeur fut conduit parmi eux à la pointe du jour. Après avoir attendu l'espace d'une heure, il entendit la marche de Sa Majesté Impériale, qui s'approchoit au bruit d'un concert de fifres & d'une sorte de luths. On n'étoit point dans la salle où l'Ambassadeur avoit eu sa première audience. Le lieu de l'assemblée étoit la cour même, où l'on avoit élevé pour cette occasion un Trône revêtu de damas jaune. On voyoit, des deux côtés, deux grands tambours, curieusement dorés & vernis, dont chacun n'avoit pas moins de deux toises de long. Ils étoient placés sur des appuis, qui paroissent faits pour cet usage.

L'Empereur s'étant assis, un Hérault, qui étoit debout devant le Trône, leva la voix par son ordre, pour avertir tous les Seigneurs, qui étoient encore assis dans la Cour, de se lever & de faire leur révérence jusqu'à terre. Il répéta trois fois cette proclamation. Pendant que la cérémonie s'exécutoit aussi trois fois, on sonna les cloches, on battit du tambour, on toucha du luth, & l'on fit retentir, avec beaucoup d'éclat, trois grands instrumens (92) qui ne servent qu'à cet usage. Alors, deux des principaux Mandarins vinrent déclarer à l'Ambassadeur, que Sa Majesté souhaitoit de le voir de plus près. Ils le conduisirent par la main, de la place, qui étoit éloignée d'environ huit toises, jusqu'à trois toises du Trône, où il s'assit entre deux Wangs (93) ou deux Princes nés Tartares. Lorsqu'il eut rendu ses devoirs à l'Empereur par un compliment respectueux, on sonna la grosse cloche; & les tambours, commençant à battre des deux côtés du Trône, firent autant de bruit qu'une volée de canon. Les flutes jouèrent aussi, & les trois grands instrumens, dont on a parlé, se firent entendre neuf fois successivement. L'Ambassadeur s'étoit tenu debout pendant cette mélodie. On l'avertit de s'asseoir. Il prit du café, qu'on lui présenta. Enfin, lorsqu'il eut terminé avec, l'Empereur, les affaires de leurs Majestés Czatiennes, il se leva pour faire son dernier compliment; & l'Empereur, se levant aussi de son Trône, rentra dans les appartemens par la porte de l'Ouest.

(90) Il paroît ici que c'étoit effectivement du café, que les Ambassadeurs Hollandois avoient pris pour des fèves communes.

(91) Les *Mongals*, ou *Mongols*, ou *Mogols*, ou les *Mongles*, sont des Tartares occiden-

taux; mais le Pays qu'ils habitent est compté aujourd'hui dans la Tartarie orientale.

(92) *Pipe*, dans l'Anglois; c'est-à-dire, en général, Instrument à vent.

(93) *Wangs* dans l'Original.

ISBRAND

IDES.

1693.

Appareil des
cours du Palais
pendant l'au-
dience.

Les Gardes de Sa Majesté Impériale étoient vêtus de calicé, ou de toile de coton, relevée de figures rouges de la grandeur d'une risdale. Ils portoit de petits bonnets, garnis de plumes jaunes. Leurs armes étoient le cimier & la lance. Ils étoient rangés des deux côtés de la cour, à quelque distance du Trône. On voyoit aussi, des deux côtés, huit chevaux de selle blancs. Dans la troisième cour, on avoit placé quatre Elephants d'une grosseur extraordinaire, dont l'un étoit blanc, ornés tous quatre de riches broderies & de harnois d'argent doré. Ils avoient, sur le dos, chacun leur Château de bois, ou leur galerie, qui pouvoit contenir sept ou huit personnes assises. On voyoit encore, dans la même cour, les chariots de l'Empereur, à deux roues; ses chaises, qui étoient garnies de damas jaune, & quantité de sellettes, ou d'appuis, pour les tambours, les timballes & les autres instrumens.

L'Ambassadeur
est reconduit par
un éléphant.

En sortant du Palais, l'Ambassadeur fut reconduit à son logement dans un des chariots de l'Empereur, traîné par un éléphant. Dix palefreniers marchoient aux deux côtés de cet animal, tenant à la main une grosse corde, dont le bout étoit attaché à la bouche de cet animal & servoit à gouverner sa marche; tandis qu'un homme étoit assis sur son col avec un crochet de fer pour lui servir de frein. Quoiqu'il n'allât que le pas, ses guides étoient obligés de courir de toutes leurs forces pour l'accompagner.

Il visite la Mai-
son des Jésuites
de Péking.

Peu de jours après, l'Ambassadeur étant invité par les Jésuites à visiter leur Maison, deux Mandarins reçurent ordre de l'y conduire. Elle étoit environnée d'un haut mur de pierre, qui avoit deux portes fort régulières, dans le goût d'Italie. A gauche de l'entrée, dans la cour, on voit, sous une voûte, des globes célestes & terrestres, d'une grandeur extraordinaire. Leur diamètre étoit de six pieds. L'Ambassadeur se rendit à l'Eglise, qui est un fort bel édifice, bâti à l'Italienne, & garni d'une belle orgue, de la composition du Pere Thomas Pereyon. Les ornemens, à l'usage de l'Eglise Romaine, sont fort riches, les Autels bien parés, & les Tableaux excellens. Le Vaisseau est assez grand pour contenir deux ou trois mille personnes. On voit au sommet un Horloge, avec un carillon. Les Jésuites, après avoir montré à l'Ambassadeur leur cabinet de raretés, qui en contenoit un grand nombre apportées de l'Europe, le conduisirent dans un appartement voisin, où ils lui présentèrent une fort belle collation. Ils n'oublièrent pas d'y boire, en excellens vins, la santé de tous les Princes Chrétiens de l'Europe.

Il visite l'écurie
des éléphants.

Vers le même tems deux Mandarins vinrent inviter l'Ambassadeur, de la part du *Kam* (94), à se donner le plaisir de visiter la Ville. Il y consentit volontiers; & montant à cheval avec les Moscovites du Cortège, il fut conduit premièrement à l'écurie des éléphants de l'Empereur, où il vit quatorze de ces animaux, entre lesquels il s'en trouvoit un blanc. Tandis qu'il les observoit, le Gouverneur de l'écurie leur fit faire plusieurs tours en sa présence, tels que de rugir comme les tygres, de mugir comme les taureaux, de hannir comme le cheval, & d'imiter le chant des oiseaux de canarie. Ils contrefirent jusqu'au son de la trompette. Ensuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs respects à l'Ambassadeur, les quatre genoux en terre, de se coucher d'abord sur

Tous d'adresse
en'il leur vint
lure.

(94) *Chow* dans l'Original. Les Russiens *Khan* & *Amololo-khan*, parce qu'il est de race nomment l'Empereur de la Chine, *Bogdoy*, Tartare.

un côté, puis sur l'autre, & de se relever. Ils faisoient cette espece d'exercice sur un ordre simple. Pour se coucher, ils commençoient par étendre les deux jambes de devant, & celles de derrière, après quoi ils se reposoient à terre sur le ventre. Il y en avoit un moins privé, qui n'étant point encore accoutumé au joug, avoit les pieds liés de chaînes pesantes, & qui ne fit pas le moindre mouvement. On avoit creusé une grande fosse près de lui, afin qu'il y pût tomber s'il brisoit les chaînes, pour prévenir les défordres qu'on craignoit de lui dans la Cour. Tous ces éléphants étoient d'une grosseur extraordinaire. Quelques-uns avoient les dents longues de six pieds. Les Mandarins dirent à l'Ambassadeur qu'ils venoient du Roi de Siam, & que tous les ans ce Prince en envoyoit plusieurs à Sa Majesté Impériale, à titre de tribut. Leur nourriture n'étoit que de la paille de riz, qu'on leur donnoit en petites boîtes. Ils se servoient de leur trompe, pour les porter l'une après l'autre à leur bouche.

Israhans
Indes.
1693.

Il viennent de
Siam.

A son retour l'Ambassadeur ayant observé, à la porte d'un grand Officier, quelques personnes qui écorchoient un chien gras, demanda aux Mandarins dans quelle vue. Ils lui répondirent que la chair de cet animal étoit un aliment fort sain, sur tout en été, parce qu'elle est très-rafraichissante.

Claire chien ou
usage à Peking.

Le jour suivant on apporta chez lui, de la part du Viceroy, un tygre, ou une panthere (95), pour lui en procurer la vue. Il y vint aussi plusieurs charlatans, avec des singes & des souris, auxquels on avoit appris des tours fort étranges. On remplissoit un panier d'habits de toutes sortes de couleurs. Un singe les tiroit successivement & s'en revêtoit, au simple commandement de son Maître, sans se tromper jamais sur le choix de la couleur qui lui étoit ordonnée, & conformant ses grimaces à l'habit qu'on lui faisoit choisir. Ensuite il dançoit à terre, ou sur la corde, avec des sauts fort rejouillans. Des souris, qui étoient attachées à leurs chaînes, s'y embarassoient & s'en dégageoient successivement, d'une manière qui caufoit de l'admiration. Mais leurs bizarres mouvemens étoient encore plus érranges.

Tours de singes
& de souris.

Les Jésuites racontèrent à l'Ambassadeur, qu'environ trois ans auparavant, l'Empereur avoit reçu, d'une île de la mer Orientale, quatre animaux de la grosseur du cheval, qui avoient au front deux cornes pointues. Ils furent mis dans un parc, à dix milles (96) de Peking, où Sa Majesté Impériale avoit voulu qu'ils fussent visités par les Jésuites, pour savoir si l'Europe en produisoit de la même espece. L'Ambassadeur apprenant d'eux qu'ils n'avoient jamais rien vu de semblable, auroit souhaité d'en pouvoir juger par ses propres yeux; mais l'approche de son départ ne lui permit pas de le satisfaire. Le tems étoit arrivé, où, suivant l'usage, il devoit assister chaque semaine au festin de l'Empereur. Il fut averti du jour de son départ huit ou dix jours avant le terme ordinaire, par les bons offices du Viceroy, qu'il avoit sollicité pour obtenir cette faveur. Enfin, le 19 Février 1694, il partit de Peking, avec une nombreuse escorte de grands Officiers & de Mandarins, qui le conduisirent hors des portes de la Ville. Il arriva le 25 à Galgan, près de la grande muraille, qu'il repassa pour entrer en Tartarie (97).

Un animal singe
Les chinois, à
l'Empereur de la
Chine.

L'Ambassadeur
quitte Peking &
repasse la grande
muraille.

(95) Il est singulier que l'Auteur n'ait pas mieux distingué si c'étoit l'un ou l'autre.
(96) Ce sont des milles d'Allemagne, qui en valent quatre d'Angleterre.

(97) Voyage d'Ibrahimides, p. 79. & suiv.

CHAPITRE XIII.

*Voyage de Laurent LANGE, Envoyé de Russie à la Chine.*INTRODUC-
TION.

DANS le cours du mois d'Août 1715, le Czar Pierre I. Empereur de Russie, fit partir *Lange* pour la Chine, avec la qualité d'Envoyé vers l'Empereur *Kang-hi*, accompagné de *Garwin*, Medecin Anglois. *Lange* ayant communiqué, à son retour, le Journal de son Voyage à l'Auteur de *l'Etat présent de la Russie*, cet Ecrivain ne fit pas difficulté de le publier à la tête du second tome de son Ouvrage, qui parut alors en langue Allemande. Le Traducteur Anglois nous apprend que *Lange* en fit des plaintes, parce que ce *Journal* n'étoit qu'une esquisse imparfaite, qu'il s'étoit proposé de revoir & de publier lui-même. En effet, après le second voyage à la Chine, qu'il fit en 1723 (99). On en vit paroître en Allemand une relation plus complete; qui ayant été traduite en François, ne forme néanmoins qu'un petit volume in-12. Les éclaircissmens, ajoutez à cette nouvelle édition, regardent particulièrement la Tartarie & la Syberie; car il y a peu de changement sur tout ce qui appartient à la Chine. Ainsi l'on a cru que pour cet article on pouvoit ici le servir indifféremment de la premiere.

LANGE.
1717.*Arrivée de l'Auteur à la Chine & circonstances de son voyage.*Description de
la grande mu-
raille de la Chi-
ne.

Lange la passe.

LANGE arriva le 6 de Novembre, au passage de la grande muraille, qui separe la Tartarie de la Chine. Elle est bâtie de briques. Sa largeur est de douze toises; & l'Auteur jugea qu'elle en a trois de hauteur. Le passage est muni de quatre bastions, éloignés l'un de l'autre, d'un trait de flèche. En passant la porte, l'Auteur avoit sur sa droite sept ou huit Officiers, proprement vêtus en satin; & sur sa gauche une rangée de trente Soldats, qui lui présentèrent leurs armes à leur maniere; c'est-à-dire, le sabre, l'arc & les flèches. Les Officiers le reçurent avec beaucoup de civilités, & le presserent d'entrer dans leur corps de garde, pour y prendre du thé & fumer du tabac.

Impatience de
l'Empereur pour
le voir.

Une lieue plus loin, *Lange* arriva à Galkan, où il fut reçu par le Gouverneur, qui le traita fort civilement dans sa propre maison. Le même jour, il arriva un Courier de Peking, qui venoit s'informer pourquoi les Envoyés Moscovites, que l'Empereur attendoit depuis long-tems, étoient si lents à paroître. Le Gouverneur, craignant de déplaire à son Maître, renvoya aussitôt cet Exprès avec une réponse, dans laquelle il rejettoit toute la faute du retardement sur les Envoyés. Le lendemain il les pressa de partir, d'un air brusque, qui répondoit mal à ses premieres politesses, & sans leur expliquer la cause de ce changement. Ils arriverent la nuit suivante à Chanping. Le 8, après avoir traversé quantité de Villes & de Villages, si voisins l'un de

(98) Voyez la Préface du Traducteur Anglois de *l'Etat présent de la Russie*, Ouvrage attribué à M. *Webber*, qui a résidé long-tems

à Petersbourg en qualité de Ministre d'Angleterre. Ce Livre a été imprimé en plusieurs langues, sous différens titres.

l'autre, qu'on en découvre souvent trois ou quatre à la fois, il s'arrêta le soir à *Nan-ku*. Le 11 il gagna *Chau-chienne*, Ville qui n'est qu'à trois lieues de Peking, du côté de l'Ouest. L'Empereur y étoit, depuis quelques jours, dans sa maison de campagne. Un Mandarin, qui lui porta la nouvelle de l'arrivée des Moscovites, revint une demie heure après, avec des ordres de Sa Majesté Impériale, qui appelloient sur le champ l'Envoyé à la Cour, sans lui laisser le temps de changer d'habits, ni même, dit-il, celui de se broffer. Après l'avoir fait passer d'une cour à l'autre avec son cortège, ou lui dit de s'arrêter, pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. En un moment, il se vit entouré de quelques centaines de personnes, qui l'observerent si curieusement, lui & toute sa suite, que les uns leur ôtoient leurs habits perruques, d'autres leurs chapeaux, & qui vîrent successivement leurs habits jusqu'à la peau. Ils servirent aussi de spectacle à la populace, jusqu'à l'arrivée de *Kilianstumpf*, & du Pere Dominique Parennin, Supérieur des Jesuites de Peking, qui vinrent leur faire, au nom de l'Empereur, diverses questions sur leur voyage, & sur la guerre de Suede.

Ils interrogèrent particulièrement *Garwin*, Medecin Anglois du cortège de Lange, sur son art & sur ses remèdes. Tandis que ses réponses & celles de l'Envoyé furent portées à l'Empereur par les Interprètes, on leur servit, dans une tasse d'argent, du thé préparé avec du lait & de la friture, en leur déclarant que c'étoit le même dont l'Empereur faisoit usage. Ils le trouverent d'autant plus agréable, que le tems étoit assez froid, & qu'ils avoient été longtemps exposés à l'air dans une cour ouverte. Après avoir satisfait à quelques nouvelles questions, ils apprirent que l'Empereur avoit donné ordre à l'un de ses Ministres, qui étoit Gouverneur Général de la Tartarie Occidentale, de leur donner à souper. Ils se rendirent, avec les Jesuites, à la maison de ce Seigneur, où ils furent traités fort noblement. L'entretien dura jusqu'à minuit sur les usages de l'Europe. En se retirant, on leur dit que l'intention de l'Empereur étoit qu'ils parussent à la Cour avant le lever du Soleil.

Le 12, avant le jour, deux Mandarins vinrent les avertir que l'Empereur étoit déjà levé, & qu'il avoit demandé s'ils étoient prêts à paroître devant lui. Ils se rendirent avec eux au Palais, où le Grand Chambellan, qui étoit un Eunuque, leur présenta du thé, & leur déclara que Sa Majesté Impériale ayant quelques affaires d'Etat à régler, souhaitoit qu'ils attendissent dans son appartement l'heure à laquelle il les feroit appeler. Vers deux heures après midi, le Conseil étant fini, un Seigneur, le même qui leur avoit donné la veille à souper, vint leur demander s'ils souhaitoient de voir l'Empereur même. Ils répondirent que dans une Région si éloignée de l'Europe, il ne pouvoit leur arriver rien de plus honorable que d'obtenir la liberté de paroître devant un si grand Monarque.

Le même Seigneur revint bien-tôt, pour leur apprendre que Sa Majesté consentoit à les recevoir. Deux Jesuites ayant ordre de leur servir d'Interprètes, ils traversèrent une troisième cour, qui les conduisit dans une salle où l'Empereur étoit assis sur son trône. En y entrant, ils furent obligés de se mettre à genoux, & de faire trois reverences, en baissant le front jusqu'à terre. Ils se leverent ensuite, mais ce fut pour recommencer deux fois la même cérémonie, après laquelle ils continuèrent de demeurer à genoux, le corps droit.

LANGZ.
1717.

L'Auteur trouve
ce Prince dans
une maison de
campagne.

Le Pere Domini-
que Parennin
Jesuite.

Quel est l'un
des deux Envoyés ?

Un Seigneur leur
donne à souper.

Audience de
l'Empereur.

Cérimonie
qu'on leur fait
observer.

L'ANGE.
1717.
Questions de
l'Empereur.

L'Empereur ordonnant enfin qu'ils s'approchassent du trône, un Chambellan les conduisit par les mains au côté gauche de Sa Majesté, tandis que les Jésuites se placèrent du côté droit. Là, les genuflexions recommencerent sur des coussins préparés dans cette vue.

L'Empereur
donne des robes
d'hiver aux En-
voyés.

L'Empereur s'informa d'abord de la santé de leurs Majestés Czariniennes, & du tems qu'ils avoient employé à leur voyage. Ensuite il leur demanda s'ils n'avoient pas froid, avec des habits si étroits & si courts. Ils répondirent, qu'étant accourus à l'air de Russie, qui est beaucoup plus froid, ils étoient peu incommodés de celui de la Chine; & qu'ils avoient d'ailleurs d'excellentes fourrures pour s'en garantir. Là-dessus l'Empereur donna ordre à l'un de ses Chambellans de lui apporter deux robes de satin, doublées de peau de renard, dont il exhorta les Envoyés à se couvrir par dessus leurs propres robes. Ils lui firent une nouvelle reverence pour ce présent, en baillant la tête jusqu'à terre. Alors Sa Majesté leur dit de mettre leurs gands; & les ayant entretenus quelque tems dans cette parure, elle pria Garwin de lui tâter le pouls, & de lui en dire son sentiment. Le Medecin lui obéit, & l'assura qu'elle étoit en bonne santé. Elle parut satisfaite de cette réponse. Les Envoyés repasserent ensuite dans l'appartement du Chambellan, où ils avoient été reçus avant l'audience. Un moment après, l'Empereur leur envoya, de sa propre table, quelques ragouts, avec du mouton bouilli, des poulets rôtis, des oyes, des canards, &c, qui leur furent servis en petites pièces. Le second service consista dans un plat de poisson, préparé avec de la viande hachée, un peu de riz bouilli dans une jatte de porcelaine, & quelques tourtes de fruit. Tandis qu'ils étoient à table avec le Chambellan & les deux Jésuites, un valet de chambre de l'Empereur vint leur dire qu'il avoit ordre de les exciter à faire bonne chere, & de leur demander si les mets que Sa Majesté leur avoit envoyés, étoient de leur goût. Ils témoignèrent beaucoup de reconnaissance pour une si grande faveur. Ils louerent de bonne foi tous les mets, & le Messager alla rendre témoignage qu'ils en avoient mangé de fort bon appetit, quoiqu'ils ne fussent pas peu embarrassés à se servir des fourchettes Chinoises, qui ne sont que de petits bâtons d'ivoire tournés.

Complimens
qu'ils lui fait fai-
re.

Après le diner, on leur laissa la liberté de retourner à leur logement; mais avant leur départ, l'Empereur leur fit tenir le langage suivant par le Pere Parennin, « Sa Majesté, l'Empereur de la Chine, & le premier Roi du monde, fait dire aux Ambassadeurs Russiens, qu'étant étrangers dans son Empire, qui est si éloigné de l'Europe, elle sçait bien qu'ils ignorent les usages & la langue du Pais; mais qu'ils n'en doivent pas être moins tranquilles, parce que Sa Majesté leur promet sa protection, non comme à des étrangers, mais comme à ses propres enfans.

Ils s'habillent à
la Chinoise.

Aussitôt qu'ils furent rentrés dans leur logement, ils reçurent la visite d'un autre Chambellan & des deux Jésuites, qui leur apportèrent un présent de fruit au nom de l'Empereur. C'étoient un melon, trois différentes sortes de raisin, & des groseilles fraîches. Ils avoient ordre aussi de leur demander ce qu'ils aimoient le mieux, ou de se vêtir à la Chinoise, ou de conserver les habits de leur Nation. Ils en laisserent le choix à Sa Majesté, qui leur envoya aussitôt deux habillemens Chinois, avec les chemises, les bonnets, les bas & les bottes, en leur recommandant de les porter. L'une étoit doublée de peau de renard,

renard , l'autre de martre. Les robes de dessus étoient de peaux du veutre , jointes avec beaucoup de propreté , & si blanches , qu'on avoit peine à les distinguer de l'hermine.

Le 14 , les Envoyés reçurent une autre visite des mêmes personnes , qui les conduisirent au Palais , où on leur demanda , de la part de l'Empereur , s'ils ne se propoient pas de porter à leurs Majestés Czariniennes quelques curiosités de son Empire. Ils répondirent que le cabinet de leurs Majestés Czariniennes en étant mal fourni , ils neouroient pas qu'elles n'en requissent quelques-unes avec beaucoup de plaisir ; mais que depuis si peu de tems qu'ils étoient à la Chine , ils n'avoient pas eu l'occasion d'en voir un grand nombre. L'Empereur leur fit dire que s'ils vouloient lui envoyer le memoire de celles qu'ils desiroient , il les leur feroit fournir de sa propre collection. Ils repliquèrent que ne connoissant point les raretés de la Chine , ils regarderoient comme les plus précieuses , celles qu'il plairoit à Sa Majesté de leur envoyer. Vers midi , étant retournés à leur logement , ils y virent bien-tôt reparoître le même Chambellan & les deux Jésuites , qui venoient leur apprendre que par l'ordre de l'Empereur on leur fourniroit des lits , deux mules de selle pour leur propre usage , des chevaux pour leurs domestiques , & que ces montures seroient relevées tous les jours. Ils ajoutèrent que Sa Majesté leur avoit assigné des provisions qui leur seroient fournies par mois , & qui consisteroient en argent , en moutons , en riz & en fourrage ; enfin qu'elle avoit ordonné qu'ils fussent accompagnés chaque jour d'un Mandarin , qui prendroit soin de ne les laisser manquer de rien. On plaça le même jour une sentinelle à leur porte.

Les Jésuites étant demeurés seuls avec eux , Lange pria le Pere Parennin de lui procurer un poisse de porcelaine , conforme au modèle qu'il lui remit , du moins s'il s'en trouvoit à Peking. Le Jésuite lui répondit que cette sorte de commodité n'étoit point en usage à la Chine ; mais qu'il ne seroit peut-être pas impossible de faire composer un poisse exprès. Il ajouta qu'il ne falloit pas espérer néanmoins qu'aucun Ouvrier voulût l'entreprendre sans la permission de l'Empereur. Comme il étoit chargé par ce Monarque d'apprendre d'eux ce qui pourroit être agréable à leurs Majestés Czariniennes , il retourna sur le champ au Palais , quoiqu'un peu contre son inclination , pour faire son rapport à l'Empereur. Un heure après , il revint prendre le modèle , pour le porter à Sa Majesté Impériale ; & bien-tôt il vint déclarer aux Envoyés que Sa Majesté enverroit un Mandarin dans la Province où se fait la porcelaine , avec ordre d'y attendre que le poisse fût achevé , pour en faire présent au Czar. En même tems Stumpf , Président du Tribunal des Mathématiques , fut chargé de faire préparer un modèle de bois dans cette vûë. Lange apprenant que le Mandarin se disposoit à partir , lui fit présent de quelques sables , pour lui inspirer du zèle à le servir , & lui fit promettre de revenir s'il pouvoit au mois d'Août 1717. Le 15 le Gouverneur de la Tartarie Orientale vint l'avertir de se préparer à son départ ; il ajouta que le dessein de Sa Majesté Impériale étoit d'envoyer avec lui des Ambassadeurs à la Cour de Russie. En effet , deux Seigneurs Chinois & deux Tartares furent nommés immédiatement pour cette Ambassade ; après quoi l'Empereur sortit immédiatement de la Ville , pour prendre le divertissement de la chasse. Le 10 de Jan.

LANGE.
1717.

L'Empereur leur
offre des curiosi-
tés de la Chine.

Provisions affi-
gnées pour leur
subsistance.

Ils demandent
un poisse de por-
celaine.

Chasse de l'Em-
pereur.

LANGE.
1717.

Cérémonie de
la nouvelle an-
née.

Ordre des Man-
darins.

On les Envoyés
futent présents.

Faveurs accon-
dées à un vici-
lé.

Feux d'artifices
& autres specta-
cles Chinois.

vier 1717, ce Prince revint à Chang-chieu (99), où s'étant arrêté quelques jours, il rentra dans Peking pour célébrer la fête de la nouvelle année, qui tombe, suivant le Calendrier Chinois, au 2 de Février.

Il étoit arrivé, à cette occasion, plus de mille Mandarins de toutes les Provinces de l'Empire pour se présenter à la Cour, & féliciter Sa Majesté Impériale. L'Auteur observe ici que l'Ordre des Mandarins contient cinq différens degrés. Ceux du premier rang furent admis dans la cour la plus intérieure du Palais, d'où ils pouvoient voir, par la porte de la salle, qui étoit ouverte, l'Empereur assis sur son Trône, & lui rendre leurs devoirs à genoux, avec les cérémonies établies par l'usage. Les Mandarins de la seconde classe s'arrêtèrent dans la seconde cour, & les autres dans les cours suivantes, jusqu'à la cinquième (1). Le reste des Officiers de l'Empereur, qui n'étoient pas Mandarins, demeura dans les rues en grand nombre, & rendit de-là ses respects. Du plus distingué jusqu'au plus vil, ils étoient tous pompeusement vêtus en satin, orné de figures de dragons, de serpents, de lions, & même de païfages travaillés en or. Leur robe extérieure offroit sur le dos & sur la poitrine de petits quarrés, qui contenoient des oiseaux & d'autres bêtes en broderie. C'étoient les marques qui servoient à distinguer leurs emplois. Celles des Officiers Militaires étoient des lions, des léopards, destygres, &c. Les Savans, ou les Docteurs de la Loi, avoient des paons, &c. Les Envoyés de Russie & les Jésuites furent reçus dans la première cour, entre (2) les Mandarins de la plus haute classe. Ils y trouverent dix éléphants, parés avec beaucoup de magnificence. Dans la troisième cour, c'est-à-dire, entre les Mandarins du troisième rang, on en faisoit remarquer un qui finissoit justement la centième année, & qui étoit déjà revêtu de sa dignité à la conquête des Tartares. L'Empereur lui envoya un de ses valets de chambre, pour lui déclarer « qu'il auroit l'honneur d'être introduit dans la » salle, & qu'à son entrée, l'Empereur lui feroit l'honneur de se lever de » son Trône ; faveur néanmoins qu'il ne devoit attribuer qu'à son âge, & » qui ne regardoit pas sa personne. Après cette Audience solennelle, Sa Majesté reçut un grand nombre de présens. Ensuite étant retournée à Chang-chienne, elle y vit jouer un feu d'artifice, auquel les Envoyés de Russie, & tous les autres Européens reçurent ordre d'assister.

On fit d'abord paroître quantité de figures de bois en forme humaine, qui se diviserent en deux partis, pour faire diverses escarmouches, avec des fusées au lieu de flèches. L'un des deux cedant l'avantage, & disparaissant aussitôt, les vainqueurs attaquèrent une Ville, qui fut battue, & qui se défendit l'espace d'une demie heure ; jusqu'à ce que deux ou trois mille fusées, s'élevaient en l'air, & creverent avec un bruit terrible. Ensuite on vit s'avancer sur les remparts quantité de Guerriers qui secouloient leurs épées avec des mouvemens continuels. Au-dessous, il s'en présenta d'autres, qui firent feu sur ceux de dessus. Pendant ce combat ; deux dragons de papier, longs chacun de deux toises, portant une lanterne dans la gueule, & le ventre illuminé au

(99) C'est peut être *Chang-chun-suen*.

(1) Journal de Lange, dans l'Etat présent

(1) C'est proprement la première, c'est-à-dire, la cour extérieure.

de la Russie, p. 27. & suiv.

dedans par des chandelles, s'avancerent sur la place, y firent plusieurs sortes de mouvemens, & s'évanouirent bien-tôt avec tous les Assiégés. Les autres continuerent de battre la Ville, & firent sauter un second baillon. Alors les deux Partis étant rafraichis par des renforts, l'attaque & la défense recommencerent vigoureusement. Les deux dragons reparurent aussi pour faire de nouveaux mouvemens, & la Forteresse se rendit aussi-tôt qu'ils eurent disparu. Telle fut la fin du spectacle. La place étoit bordée de plusieurs milliers de lanternes, peintes de diverses couleurs, qui donnoient beaucoup de lustre à cette scene. Pendant l'exécution du feu d'artifice, l'Empereur fit demander plusieurs fois aux Envoyés s'ils le trouvoient de leur goût. Les Jesuites leur apprirent que deux siècles auparavant, sous d'autres Empereurs, on avoit représenté le même spectacle sans la moindre alteration.

Les Chinois donnent à la famille Tartare, qui regne aujourd'hui, le nom de *Taisjing* ou *Tayoir*, c'est-à-dire, de *grande pureté*, parce que les Tartares, disent-ils, furent envoyés par le Ciel, comme un déluge, pour laver le sang innocent qui avoit été répandu, & pour éteindre le feu des discordes intestines. Chan-chi, Fondateur de cette race, étoit fils de *Tsun-te*; qui étant mort en 1644, au milieu de ses conquêtes, lorsque ce jeune Prince étoit à peine âgé de six ans, le laissa sous la tutelle de son frere. Les devoirs de sa Regence furent remplis avec tant de réputation, qu'il fut nommé *A-ma-han*, ou *A-ma-vang*, c'est-à-dire, *Pere Royal*.

Chan-chi, dès l'âge de vingt-quatre ans, tomba dans une maladie, à laquelle il prévint qu'il n'échapperoit pas. Il fit appeller ses enfans; & leur ayant déclaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entr'eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son pere de disposer à son gré de sa succession. Mais Kang-hi, le plus jeune, qui étoit alors dans sa neuvième année, se mit à genoux devant le lit de son pere, & lui dit, avec beaucoup de resolution: « Mon pere, je me crois assez fort pour prendre sur moi l'administration de l'Etat, si la mort vous enlève à nos espérances. Je ne perdrai pas de vue les exemples de mes ancêtres, & je m'efforcerai de rendre la Nation contente de mon Gouvernement. Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'il le nomma aussi-tôt pour son Successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquels il devoit se gouverner. En 1661 Kang-hi monta sur le trône; & sa minorité finissant en 1666, il ne tarda pas plus long-tems à regner par lui-même. Bien-tôt on lui vit donner des preuves de sa force d'esprit & de corps. Il renonça au vin, à l'usage des femmes, & à l'indolence. S'il prit plusieurs femmes, suivant l'usage de la Nation, on ne le vit presque jamais avec elles pendant le jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, il s'occupoit à lire les demandes de ses peuples, & à regler les affaires de l'Etat. Le reste du jour étoit donné aux exercices militaires, & aux Arts Libéraux. Il y fit des progrès si extraordinaires, qu'il devint capable d'examiner les Chinois sur leurs propres Livres, les Tartares sur les opérations de la Guerre, & les Européens sur les Mathématiques.

Depuis l'année 1682, où la tranquillité de l'Empire se trouva bien établie, il ne manqua point tous les ans de marcher avec une Armée dans la Tartarie, moins pour se procurer le plaisir de la chasse, que pour entretenir

LANG. 1717.

Nom de la rare
Tartare qui oc-
cupe le Trône de
la Chine.

Comment l'Em-
pereur kang-hi
est parvenu à
l'Empire.

Prémisses de son
Gouvernement.

Ses grandes qua-
lités.

LANGE.
1717.

les Tartares dans leurs belliqueuses habitudes, & les empêcher de tomber comme les Chinois, dans l'oisiveté & la mollesse. Il fit éclater son jugement & son courage, en arrêtant les plus dangereuses conspirations, avant qu'elles fussent capables de troubler la paix de l'Empire. L'Auteur, rendant témoignage de ce qui se passoit pendant son séjour à Peking, assure qu'un Gouverneur justement accusé n'échappoit jamais au châtement; que l'Empereur étoit toujours affable au peuple; que dans les tems de cherté, il diminueoit souvent les impositions publiques, & qu'il faisoit distribuer entre les Pauvres de l'argent & du riz, jusqu'à la valeur de plusieurs millions. Il n'étoit pas moins libéral pour les Soldats. Il payoit leurs dettes lorsqu'il jugeoit que leur paye n'étoit pas suffisante; & dans la saison de l'hiver, il leur faisoit un présent extraordinaire d'habits contre le froid. Les Marchands qui exerçoient le Commerce avec les Russiens, se ressentirent particulièrement de sa bonté. Souvent, lorsqu'ils n'étoient point en état de faire leurs payemens au terme, il leur faisoit des avances de son trésor pour les acquitter avec leurs créanciers. En 1717, le Commerce étant dans une si grande langueur à Peking, que les Marchands Russiens n'y trouvoient point à se défaire de leurs marchandises, il déchargea ses Sujets des droits ordinaires, ce qui lui fit perdre dans le cours de cette année vingt mille onces d'argent de son revenu.

Son estime pour
les Sçavans.

Les Savans, continue Lange, sont dans une haute estime à la Cour de ce grand Monarque. Cependant il prend soin qu'ils n'abusent point de leurs lumières pour devenir incommodes au peuple. L'exercice continuel de tant de vertus a rendu son gouvernement si glorieux, que les Chinois distinguent son règne par le nom de *Tey-ping*, qui signifie *grande tranquillité*. Autant que les Envoyés Russiens purent s'en assurer par leurs informations, il avoit alors dix-neuf fils & douze filles, tous mariés, à la réserve de deux Princes, l'un de treize ans, l'autre de douze; sans compter trois garçons & trois filles qui étoient morts dans l'enfance. La plupart de ses filles étoient mariées dans la Tartarie. C'étoit autant de moyens qu'il avoit habilement employés pour faire entrer dans ses intérêts les Rois & les Princes de cette vaste Région. Aussi les comproit-il presque tous au nombre de ses Vassaux. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces Seigneurs Tartares, qui se rassemblent tous les ans à Peking, dans le cours de Janvier & de Février, pour faire à Sa Majesté Impériale les complimens de la nouvelle année. Quelques-uns font un voyage de cinquante ou soixante journées. Ils sont reçus fort civilement de l'Empereur, qui fournit à la dépense de leur entretien, pendant leur séjour dans la Capitale, & qui leur fait présent d'une robe & d'autres habits.

Nombre de ses
enfants.

Sa politique dans
leurs mariages.

A l'égard de la Religion, il ne mérite pas moins d'éloges; car n'ayant jamais eu beaucoup d'inclination pour l'idolatrie, il a souvent dit aux Jésuites: « Ce n'est point au Firmament ni aux Étoiles que je rends mes adorations. Je n'adore que le Dieu vivant de la Terre & du Ciel. Il a lû quantité de Livres chrétiens, qui l'ont disposé à tolérer dans ses États la Religion Romaine; & depuis quelques années, il a fait présent, aux Jésuites, de quinze mille onces d'argent pour faire bâtir une Eglise. Mais à présent, qu'il est avancé en âge, les femmes l'ont engagé à recourir aux Idoles (3) pour ob-

Sa religion.

Kemp-hi s'est
froidit pour le
Chauhanisme.

(3) Les Auteurs Anglois accusent ici les Jésuites de maltraiter un peu ce grand Empe-

tenir une longue vie ; quoiqu'il paroisse que la complaisance y ait plus de part que la confiance & la persuasion. D'ailleurs, les Chrétiens n'ont jamais eu de plaintes à faire de lui ; mais, du tems de l'Auteur, ils étoient persécutés par les Seigneurs de la Cour, qui ne se propoient rien moins que d'extirper le Christianisme dans l'Empire (4).

On croit devoir joindre ici ce qu'on lit dans le Pere le Comte sur la personne de l'Empereur *Kang-hi* & sur la forme de son Trône, pour suppléer aux Descriptions qu'on a déjà rapportées. Le Supérieur du Collège des Jésuites ayant été averti, par deux Eunouques, de se rendre au Palais avec ses Compagnons, ils furent tous portés dans des chaises jusqu'à la première porte, d'où ils traversèrent à pied huit cours d'une prodigieuse longueur, bariées en rond, avec des logemens d'architecture différente, mais fort commune ; à la réserve de ces grands édifices quarrés & soutenus par des arches, sous lesquelles on passe d'une cour à l'autre. Rien n'est si majestueux que cette espèce de grands pavillons. Leur hauteur & leur largeur sont proportionnées à l'épaveur, qui est extraordinaire. La matière est un marbre blanc, dont la couleur est un peu altérée par l'âge. Au travers d'une de ces cours passe un ruisseau, sur lequel on voit plusieurs petits ponts du même marbre, mais plus blanc & mieux travaillé.

La beauté de ce Palais ne consiste pas tant dans plusieurs pièces curieuses d'architecture, dont il est composé, que dans une multitude incroyable d'édifices & dans un nombre infini de cours & de jardins, qui sont tous disposés régulièrement, & qui forment ensemble une demeure digne du Monarque qui l'habite. L'unique chose qui surprit l'Auteur & qui lui parut singulière dans son genre, fut le Trône Impérial (5). Il en donne la description, telle, dit-il, qu'il la retrouve dans sa mémoire. Au milieu d'une des grandes cours est une base quarrée, ou une masse solide, d'une grosseur extraordinaire, dont le sommet est orné d'une balustrade qui a beaucoup de ressemblance avec celles de l'Europe. Cet édifice en soutient un second, mais de forme pyramidale, sur lequel on en voit trois autres, qui diminuent en grosseur à proportion qu'ils s'élèvent. Sur le plus haut, on a bâti une grande salle, dont la voûte, couverte de tuiles dorées est soutenue par quatre murs & par quatre rangs de colonnes vernies, entre lesquelles est placé le Trône.

Ces grandes bases, avec leurs balustrades de marbre blanc, & disposées comme en amphithéâtre, jettent, par la splendeur de leur dorure & de leur vernis, un éclat qui éblouit les yeux lorsqu'il est encore relevé par la lumière du soleil, & forment une des plus belles perspectives du monde ; sur-tout étant placées au centre d'une cour fort spacieuse, qui est environnée de quatre magnifiques rangées de bâtimens. Si l'on y avoit employé les ornemens de notre architecture moderne & cette noble simplicité qu'on estime tant dans nos édifices, ce seroit sans doute le plus magnifique Trône qui ait jamais été dressé par l'art.

reur, parce qu'irrité des disputes qu'il voyoit naître entre les Missionnaires, il cessa de favoriser la Religion chrétienne.

(4) Journal de Lange, *ubi sup.* pag. 31. & suivantes.

(5) Il y a plusieurs Trônes, dont quelques-uns sont renfermés dans des salles ; mais il paroît que celui-ci est le grand Trône Impérial.

LANGER.
1717.

Eclaircissement
tiré du livre le
Comte.

Entrée des Jé-
suites au Palais.

Description des
cours & du grand
Trône.

Eclat singulier
du Trône.

LANGE.

1717.

Les Jésuites sont
introduits dans
la chambre de
l'Empereur.

Situation de ce
Prince.

Les Missionnaires, après un quart d'heure de marche, arrivèrent enfin à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de splendide; mais l'antichambre étoit ornée de sculptures, de dorures & de marbres, dont la profusion & le travail surpassoient beaucoup la richesse de la matière. A l'égard de la chambre du corps, comme le second deuil n'étoit point encore fini pour l'Impératrice mere, elle étoit dépouillée de tous ses ornemens, & n'en avoit pas d'autre que la personne même du Souverain, qui étoit assis, à la mode des Tartares, sur une estrade ou un sofa, élevé de trois pieds, & couvert d'un tapis blanc qui occupoit toute la largeur de la chambre. Il avoit près de lui quelques livres, de l'encre & des pinceaux (6). Son habit étoit une veste de satin blanc, fourrée de sable. A droite & à gauche il avoit une rangée de jeunes Eunuques, les jambes serrées, & les bras pendans vers la terre au long des côtés, posture qui passe à la Chine pour la plus respectueuse (7). C'étoit dans cet état, le plus modeste qu'un simple Seigneur eût pu choisir, que l'Empereur de la Chine avoit voulu paroître aux yeux des Missionnaires Français, dans la vue apparemment de faire moins éclater sa grandeur ordinaire, que les devoirs qu'il rendoit à sa mere & la douleur qu'il ressentait de sa mort.

Circonstances
de l'audience.

En arrivant à la porte, les Jésuites doublèrent le pas, suivant l'usage, pour gagner l'extrémité de la chambre opposée à l'estrade de l'Empereur. Là, se trouvant vis-à-vis de lui, ils se tinrent quelque tems dans la même posture que les Eunuques, & tombant ensuite à genoux, ils se prosternèrent trois fois (8). Alors ils reçurent ordre de s'avancer, & de se remettre à genoux devant Sa Majesté. Ce Prince, après leur avoir fait diverses questions sur les affaires de la France, sur leur voyage, & sur le traitement qu'ils recevoient des Mandarins, leur dit : « Voyez si je puis ajouter quelque nouvelle faveur à celles que vous avez déjà reçues de moi. Si vous désirez quelque chose de moi, vous pouvez le demander librement. Ils le remercièrent de sa bonté, & lui promirent de prier tous les jours pour sa conservation. Cette réponse ayant paru lui plaire, il leur permit de se retirer; ce qui se fait sans aucune cérémonie. La crainte & le respect dont ils furent remplis à la vue du plus puissant Monarque de l'Asie, ne les empêcha point d'observer attentivement sa personne. A la vérité, pour ne pas se rendre coupable d'un excès de liberté (car dans tout ce qui regarde la personne de l'Empereur, le moindre oubli du devoir passe pour un crime) ils avoient commencé par lui demander la permission de satisfaire leur curiosité. Ils lui trouverent la taille un peu au dessus de la médiocre, plus remplie que ce qu'on appelle en Europe une taille dégagée, mais plus menue néanmoins que les Chinois ne la souhaitent; le visage plein & défiguré par la petite verole, le front large, le nez petit, à la manière Chinoise, la bouche bien faite, & beaucoup d'agrément dans la partie inférieure du visage. Enfin, s'il y avoit peu de majesté sur son visage, on y découvroit du moins toutes les appa-

Observations des
Jésuites sur la
personne de
l'Empereur.

(6) La Description de Gemelli paroît copiée de cet endroit. Voyez son article dans l'Introduction.

(7) Mémoires du Pere le Comte, p. 37.

& suivantes.

(8) Gemelli représente les mêmes circonstances.

rences d'un excellent naturel. Ses manieres d'ailleurs avoient quelque chose de relevé & qui annonçoit sa grandeur.

De son appartement, les Millionnaires se rendirent dans un autre, où les Mandarins leur offrirent du thé, & leur firent present, de la part de l'Empereur, d'environ cent pistoles. Cette libéralité parut médiocre aux Missionnaires en considérant de quelle part elle venoit; mais elle étoit considérable par rapport aux usages de la Chine, où les Grands ont pour maxime de recevoir beaucoup & de donner le moins qu'il est possible. D'un autre côté, Sa Majesté Impériale les combla d'honneur, & donna ordre qu'ils fussent conduits jusqu'à leur logement par un de ses Officiers (9).

LANGE.

1717.

Présent qu'ils
reçoivent de la
part.

CHAPITRE XIV.

*Voyage du Pere Antoine GAUBIL, Missionnaire Jésuite,
depuis Canton jusqu'à Peking.*

INTRO-
DUCTION.

LE journal suivant n'est qu'un extrait de plusieurs pièces curieuses, publiées à Paris par le Pere Etienne Soucier, Jésuite, sous le titre d'*Observations Mathématiques, Géographiques, Généalogiques & Physiques, tirées des anciens Livres Chinois, ou jointes nouvellement aux Indes & à la Chine par les Pères de la Compagnie de Jesus* (10). La plupart sont du Pere Gaubil, jeune-homme d'un mérite distingué & d'une ardeur insatigable, qui fit le voyage de la Chine en 1721, avec le Pere Jacquet autre Missionnaire du même Ordre, en qualité de Mathématicien. Outre l'observation de la latitude & de la longitude des places, tant à la Chine, que dans d'autres Pays, surtout à *Pulo Kondora*, on trouve dans ce Recueil divers extraits des Auteurs Chinois, concernant leur Astronomie, leur Chronologie & leur Histoire, illustrés par les notes du Pere Gaubil, qui a pris soin d'expliquer fort utilement les termes & d'éclaircir la Géographie de Matco Polo, de Rubruquis, & de plusieurs autres voyageurs en Tartarie, au Tibet & à la Chine. Aucun Missionnaire n'avoit formé cette entreprise avant lui, & n'auroit été capable d'y réussir. Le Pere Gaubil s'étoit efforcé aussi de recueillir toutes les informations possibles, sur les mêmes Pays & sur les Régions voisines.

Fond de cet Ou-
vrage.

Utilité des Notes
du Pere Gaubil.

Détail du voyage de l'Auteur.

GAUBIL.

1722.

Observations
de l'Auteur sur la
Ville de Canton.

SUIVANT les dimensions & les calculs du Pere Gaubil, l'étendue de *Squan-cheu-fu*, ou Canton, est d'un mille & demi du Nord au Sud. Il observa toujours que la latitude de cette Ville est de vingt-sept degrés huit minutes (11); & par la fin de l'Eclipse de lune du 22 Décembre 1722,

(9) Mémoires du Pere le Comte, p. 39. suite.
& suivantes.

(10) A Paris, chez Rollin, en 1729, in 4°.
C'est le premier Tome de trois de la même
nature, qui ont été publiés par le même Jé-

(11) Cependant, aux mois d'Octobre &
de Novembre, il la trouva moindre de trente
ou trente-cinq secondes.

GAUBIL.
1722.

Beauté de ses
Palais.

Ses faubourgs.

Son départ de
Canton avec le
Pere Jacques.

Tang-pu ou
Corps de garde,
d'où l'on salue les
Mandarins.

rente-une minutes après minuit, il trouva que la distance méridienne de Toulouse étoit d'environ sept heures vingt-quatre minutes ou de cent onze degrés : d'où il faut conclure que de Paris, elle est de cent neuf degrés vingt minutes (12); & de Ferro, cent vingt-neuf degrés vingt minutes. La Ville des Tarrares, qui est du côté du Nord, a de grandes places vuides, & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée : mais du centre jusqu'à la Ville Chinoise elle est d'une beauté singulière, c'est-à-dire bien bâtie, divisée par de belles rues, qui sont fort proprement pavées & remplies d'arcs de triomphe. Le Palais où les Lettrés s'assembloient pour honorer Confucius, celui dans lequel ils sont renfermés pour subir l'examen, & ceux du Viceroi & du Général des Troupes sont d'une magnificence extraordinaire. Mais la Ville Chinoise n'a rien de remarquable, à la réserve de quelques rues, vers la rivière, qui sont bordées de belles boutiques. Toutes les autres sont fort étroites.

Le fauxbourg Ouest est le mieux peuplé & de la plus belle apparence du monde. Ses rues, dont le nombre est infini, sont droites, pavées de grandes pierres quarrées, & bordées de grandes & belles boutiques. Comme la chaleur oblige de les couvrir, on croit se promener à Paris dans les galeries du Palais. On remarque, dans le même fauxbourg, les beaux magasins que les Marchands se sont bâtis au long de la rivière. Les fauxbourgs de l'Est & du Sud consistent dans quelques misérables rues, habitées par une populace indigente. Mais la plus belle vue de Canton est celle de la rivière & des canaux, avec leur prodigieux nombre de Barques de toutes sortes de grandeur, qui paroissent se mouvoir sur terre, parce que la superficie de l'eau est couverte d'arbres & d'herbages.

Le 31 de Décembre, l'Auteur partit de Canton, accompagné du Pere Jacques, Religieux du même Ordre, pour se rendre à Peking, où ils étoient appelés par les ordres de l'Empereur, en qualité de Mathématiciens. Le Tung-tu leur avoit donné huit cents cinquante livres pour la dépense de leur voyage. Ils s'arrêtèrent, la nuit suivante, à Fof-chan, qui ne passe que pour un Village, quoiqu'il ne soit gueres moins peuplé que Canton, qui n'en est éloigné que de trois lieues trois quarts à l'Est. C'est un endroit des plus considérables de la Chine pour le Commerce.

Le 2 de Janvier, les deux Missionnaires passèrent la nuit, dans leur Barque, près d'un Tang-pu ou d'un corps de garde. Lorsqu'un Lettré ou un Mandarin passe devant ces lieux, il est salué dans la Barque par les soldats de garde, qui le distinguent aux banderolles & aux picques des personnes de son cortège. D'ailleurs il se fait reconnoître en battant trois fois sur de grands bafins de cuivre, qui se nomment Los. Tous les jours au soir, en arrivant au lieu du repos, il bat deux ou trois fois du même tambour, pour avertir le Tang-pu, qui répond par le même nombre de coups, & qui est obligé de garder la Barque pendant la nuit. Ces Tang-pu se transportent, & sont ordinairement placés à deux lieues l'un de l'autre, mais de manière que le second puisse être vu du premier. Ils ont des sentinelles, pour donner les signaux dans l'occasion (13).

(12) On trouve plus correctement, dans la Table, cent-neuf degrés trente minutes.

(13) Gaubil, *ms. sup.* p. 123. & suiv.

Le 3, Gaubil & son compagnon dînèrent à *San-chui-hyen*, cinq lieues à l'Ouest Nord-Ouest de *Fo-chan*. Ce fut là qu'ils entrèrent dans la rivière qui coule à *Nan-yong-fu*. Le soir ils se logèrent sous le *Tang-pu*, après avoir traversé une des plus belles contrées de la Chine & des mieux peuplées, ou du moins fort supérieure à celle qu'ils virent le jour suivant.

Le 5, ayant diné à *Tsin-yuen-hyen*, ils y trouverent la latitude de vingt-trois degrés quarante-cinq minutes. Le 12 ils passerent par *Cha-chu-fu*, & le 16 ils arrivèrent à *Nan-yon-fu*, où l'on voit deux Ponts sur deux rivières. Cette Ville est située à vingt-cinq degrés dix-sept minutes de latitude, & deux degrés quelques minutes plus Est que Canton. Le Pays, dans l'espace de deux lieues jusqu'à *Tsin-yuen-hyen*, est montagneux, rempli de pierres & mal peuplé. La rivière y fait des détours considérables, qui la rendent fort difficile à remonter.

Les Missionnaires, ayant pris terre ici, se firent conduire à *Nangan*, qui est éloigné de six lieues. La route est coupée par la grande montagne de Melin. La grande porte d'une Ville fait la séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-fi. On marche d'une Ville à l'autre par un chemin toide & étroit, mais bien pavé, qui est proprement une chaussée. Jamais l'Auteur n'avait vu, dans les rues de Paris, autant de monde que dans les grands chemins de ces Provinces.

Le 19, il reprit une Barque à *Nan-gan*, sur une rivière qui prend sa source près de cette Ville. Elle se rend, par de longs détours entre les Montagnes, à *Kan-chu-fu*, où, recevant quantité de ruisseaux, elle devient une rivière considérable. Ses rives sont ornées d'un grand nombre de belles Villes & de Villages, sans y comprendre la Cité de *Nan-kang-hyen*, quatorze lieues au Nord de *Nan-gan*.

Kan-chu-fu tient le second rang entre les Villes de la Province de Kyang-fi. Sa situation est au vingt-cinquième degré cinquante-deux minutes de latitude, deux degrés quelques minutes plus à l'Est que Canton. On vante ses murs, la beauté de ses rues & de ses Palais, & l'étendue de son district. Les Franciscains Espagnols & les Jésuites Portugais y ont chacun leur Eglise. Trois lieues au Nord de cette Ville on trouve les *Che-po-rans* (14), qui sont des rocs dont la surface de la rivière est couverte. On en distingue deux, qui demandent beaucoup d'habileté pour les traverser, & qu'on ne passe pas même sans danger pendant les grandes eaux. Aussi les Chinois font-ils des vœux dans cette occasion. Aux deux extrémités de ces écueils, on voit un Temple, où les Bonzes demandent l'aumône aux passans, & ne manquent point de montrer de longues listes de Matelots qui n'ont eu l'obligation de leur salut qu'à leur charité.

Sept lieues plus loin, & douze au Nord-Ouest de *Kan-chu-fu*, on rencontre *Van-gan-hyen*, Ville dont la situation est fort agréable. Ensuite on entre dans des contrées d'une fertilité charmante, remplies de Villes & de Villages, tels que *Ki-gan-fu*, Ville du premier ordre, *Tay-hyo*, *Kyen-chuy*, & *Hia-krang*, Villes du troisième; *Kan-chu*, grand Bourg où toutes les drogues de la Chine se rassemblent, & *Fu-chin*, Ville d'un grand Commer-

GAUBIL.
1722.

Rivière qui conduit à Nan-yong-fu.

Latitude de Tsin-yuen-hyen.

(Séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-fi.

Nan-gan.

Kan-chu-fu

Rocs nommés Che-po-rans.

(14) Nieuhof les place à beaucoup plus de distance de *Kan-chu-fu*. Voy. ci-dessus son Journal. Tome V.

GAUBIL.
1722.

Nan-chang-fu,
Capitale de
Kyang-si.

ce. Enfin les deux Missionnaires arriverent à *Nan-chang-fu* (15), Capitale de Kyang-si. Cette Ville est grande & bien peuplée. Ses rues sont belles. La rivière qui l'environne & qui est couverte de Barques, les Quays qui regnent au long de cette rivière, les jardins coupés en terrasses, & les Palais qui se présentent dans le Port, pour loger les Officiers & les Commissaires Impériaux, donnent beaucoup d'agrément à la perspective. Nan-chang-fu est à vingt-huit degrés trente-cinq minutes de latitude. Sa longitude est un peu plus Ouest (16) que celle de Peking (17).

Eglise des Jé-
suites à Kyen-
kyang-fu.

Le 7 de Février, ayant quitté Nan-chang-fu & la route de Peking par terre, ils continuèrent leur voyage par eau. Le 11, ils arriverent à *Kyen-kyang-fu*, après avoir fait quatre lieues par terre. Cette Ville, qui est grande & du premier ordre, se trouve située sur la rive Sud du Kyang. Elle est entourée de murailles, mais presque déserte, à trente-neuf degrés cinquante-six minutes de latitude. Les Jésuites François y ont une Eglise. *Kyen-kyang-fu* est à quatre lieues du lac de *Po-ang* que les deux Missionnaires avoient traversé dans leur tour. Ce lac, qui contient plusieurs belles îles, est formé par quantité de grandes rivières. On voit sur ses bords un grand nombre de Villes & de Villages, entre lesquels est *Nan-kang-fu*, grande Ville sur la rive Ouest, mais déserte & mal bâtie. Il s'étend l'espace de seize lieues, du Sud-Est au Nord-Ouest. Sa largeur est d'environ quatre lieues, mais près de Nan-kang-fu elle se resserre jusqu'à deux. C'est entre cette Ville & *Kyen-kyang* qu'on voit la fameuse montagne de *La-chan*, qui contient, dit-on, trois cents Temples ou Couvens, avec un nombre infini de Bonzes.

Montagne de
La-chan, & ses
mois cents Cou-
vens de Bonzes.

Le 13, Gaubil & son compagnon s'embarquerent sur le Kyang, & gagnèrent le lendemain *Wang-cheu fu* dans la Province de *Hu-quang*. En arrivant dans cette Ville, ils essuyèrent un furieux orage, qui fut suivi d'un froid très rude. Les montagnes furent couvertes de neige & les ruisseaux glacés, quoique la latitude soit de trente degrés vingt six minutes. Cet obstacle les arrêta cinq jours, après lesquels ils s'avancerent à *Han-cheu*, pour se rendre par terre à *He-nan* & *Kay-fong-fu*, où ils s'étoient proposé de faire quelques recherches sur l'origine des Juifs qu'on y avoit nouvellement découverts.

Juifs découverts
à la Chine.

Grandes Villes.

De *Kyeng-kyang* (18) à *Vu-chang-fu*, Capitale de *Hu-quang*, les rives du Kyang reçoivent beaucoup d'agrément d'un grand nombre de belles plaines, de Villes & de Villages dont elles sont bordées. Vis-à-vis de *Vu-chang-fu*, à l'embouchure de la rivière de *Hin*, est située la Ville de *Han-keu*. Sur la rive gauche est celle de *Hany-an*. *Vu-chang*, *Hany-an* & *Han-keu* étant à si peu de distance, forment la plus grande & une des plus importantes places de la Chine. A la vue d'une prodigieuse quantité de Barques, entre lesquelles on en voit de fort grandes, & d'une multitude incroyable de Peuple qui passe continuellement, ou s'imagineroit que tout l'Empire est ici ras-

(15) *Nan-chang-fu* dans l'Original; c'est à dire, *Nan-shan-fu* suivant l'orthographe Angloise.

(16) Les Cartes des Jésuites la mettent à trente-six degrés quarante-trois minutes.

(17) C'est peut-être une erreur, au lieu de

Kyen-kyang.

(18) C'est peut-être *Kyen-kyang*.

(19) *Hanian* dans l'Original; mais c'est apparemment la même Ville que *Han-yang-fu*.

semblé. Les boutiques de Han-keu offrent toutes sortes de drogues & de Simples.

GAUBIL
1722.

Les deux Jésuites quitterent cette Ville le 6 de Mars, pour traverser un Pays assez fertile & bien peuplé, mais qui n'a point de Villes ni de Villages remarquables. Après cinq jours de marche, ils entrèrent dans la Province de *He-nan*, qu'ils traverserent du Sud au Nord jusqu'à *Kay-fong fu* sa Capitale. Dans toute cette étendue, ils trouverent le Pays d'une beauté admirable. C'est une vaste plaine, remplie de grandes & belles routes, bordées d'arbres, qui conduisent à des Villes ou des Villages. La route principale est une forte de chaussée, plus élevée que les autres, d'où la vue est charmante. Chaque Ville a ses poteaux, qui montrent le chemin vers les Villes voisines. On trouve aussi, par intervalles, des maisons publiques de rafraîchissement; & dans les Villes & les Villages, de grandes hôtelleries pour le logement des voyageurs. Cependant ils sont obligés de porter avec eux leur lit. Mais avec cette précaution & celle d'avoir un cuisinier Européen, on peut voyager aussi commodément qu'en France.

Province de He-nan.

Commodité de la route.

Kay-fong-fu est située à trente-quatre degrés cinquante & une minutes de latitude, environ deux degrés Ouest de Peking. C'est une grande Ville, mais mal bâtie & médiocrement peuplée. Le *Wang-ho* passe au Nord de ses murs, à la distance d'une lieue & demie. A quatre lieues, du côté du Sud, on trouve une Place de Commerce, qui peut passer pour une grande & belle Ville.

Kay-fong-fu.

La route de *Kay-fong-fu* à Peking ressemble à la précédente, avec cette différence, qu'elle est plus fréquentée, mais que le Pays est moins agréable & moins fertile. Deux ou trois journées au Nord de *Kay-fong-fu*, la vue ne découvre qu'un grand marais, qui est traversé par une grande chaussée. La Province de *Chan-tong* est fort sablonneuse, & la poussière très-incommode.

Tong-chang-fu (10), qui appartient à cette Province, est une grande & belle Ville, riche, célèbre par son Commerce, & située sur le canal royal à trente-six degrés trente-quatre minutes de latitude, & quinze minutes Ouest de Peking.

Tong-chang-fu.

Te-cheu (21) est aussi une belle & grande Ville sur le même canal, & dans la même Province, à vingt lieues de *Tong-chang*, au Nord, & quinze (12) au Sud de Peking. On y voit de magnifiques ponts de brique; mais celui qu'on rencontre, à quatre lieues Ouest-Sud-Ouest de cette Ville est un des plus beaux ponts de l'Univers.

Te-cheu.

L'Auteur passe sur les Temples, les ponts de marbre & quantité d'autres spectacles curieux, qu'il n'eut pas le tems d'examiner. Il arriva heureusement à Peking, le 19 d'Avril, après avoir fait, depuis Han-keu, deux cens trente lieues, d'une par heure (23).

Arrivée de l'Auteur à Peking.

(10) *Ten-chau-fu* dans l'Original; mais c'est une erreur d'impression.

(21) *Te-tcheu* dans le François; mais il faut remarquer qu'il y a peu de Livres imprimés

avec moins de correction, sur-tout pour les Figures.

(12) C'est plutôt trente-cinq.

(23) Gaubil, *ibid.* sup. p. 231. & suiv.

CHAPITRE XV.

Ambassade de Charles-Ambroise MEZZA-BARBA, Patriarche d'Alexandrie, vers l'Empereur Kang-hi.

INTRODUC-
TION.
D'où est Extrait
cette.

OUTRE la Relation Italienne (24) de cette mémorable Ambassade, qui précéda l'expulsion des Missionnaires, & qui acheva la ruine de la Religion Catholique à la Chine, il s'en trouve, dans la Bibliothèque raisonnée, un Extrait fort étendu, qui contient tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'Ouvrage, avec d'utiles Observations du Journaliste. On a cru que cet Extrait pouvoit être ici fort bien employé, avec quelqu'adoucissement dans les termes.

La Relation de
Viani est publiée
sous un faux ti-
tre.

Quoique le Journal de Mezza-Barba soit représenté au titre, comme imprimé à Paris, il est aisé de voir, à l'impression même, qu'il sort d'une presse Italienne. La Dédicace de l'Éditeur, signée *Anatolio Pistoflacc*, est écrite de la *Cita non permanente*, & porte pour date le premier de Juin 1739. Or nous dit, dans un court Avertissement, que l'Ouvrage est publié sur le Manuscrit de Viani, sans aucune altération; que ce Manuscrit a couru dans toute l'Italie pendant la vie du Légat & pendant celle de l'Auteur, comme plusieurs personnes vivantes en peuvent rendre témoignage, & qu'il ne contient rien dont l'Auteur, homme d'une intégrité connue, n'ait été témoin oculaire.

Vie de l'Auteur.

Viani étoit né à Saluces, dans le Piémont, en 1690. Après avoir fait ses études ordinaires d'humanités & de Philosophie, auxquelles il joignit celle du Droit civil, il entra, vers l'âge de dix-huit ans, dans l'Ordre des Servites, à Boulogne, où il fut reçu, en 1717, associé du Collège de S. Joseph. Il enseigna successivement la Philosophie, qui paroît avoir été son étude favorite, à Florence, à Pistoie, à Montepulciano & à Rome. Il donna aussi son application à l'Eloquence & à la Cosmographie, par le conseil du Pere *Capassi*, Théologien du même Ordre, qui le présenta enfin à M. Mezza-Barba, & le fit entrer à la suite de ce Prélat, en qualité de Conseiller, pour l'accompagner dans le voyage de la Chine. Après son retour en Italie, où Mezza-Barba fit de grands éloges de son mérite, il fut reçu par l'Université de Turin, au nombre des douze Théologiens établis pour examiner ceux qui prennent le degré de Docteur. On l'auroit élevé lui-même au Doctorat, s'il n'eût refusé cette distinction. Quoique nommé Provincial du Piémont, en 1735, & choisi, en 1738, Définitiveur général, il se retira pendant quelques

(24) Intitulée: *Istoria delle cose operate nella China da M. Gio Ambrogio Mezza-Barba, Patriarca d' Alessandria, Legato Apostolico in quell' Impero, &c. di prefisso Ve' l'ovo di Lodi i serviti dal Padre Viani, suo Confessore, e Compagno nella predetta Legazione. Opera data adesso la prima volta alla luce. In Parigi, appresso Messrs Brissot. Con privilegio.* Le nom de Jean paroît ici donné par mégarde à

Mezza-Barba, qui est nommé par-tout ailleurs *Charles-Ambroise*. L'Ouvrage est en 8°. avec une Epître dédicatoire, un Avertissement de l'Éditeur & une Lettre de Viani. L'Extrait qu'on en donne ici, parce qu'on ne s'est pas flatté de pouvoir le mieux faire, est tiré de la première & de la seconde Partie de la Bibliothèque raisonnée, Edition d'Amsterdam de 1740.

années à Rome, pour y mener une vie plus tranquille. Mais, bien-tôt après, le Général des Servites l'envoya, contre son attente, à Naples, en qualité de son Vicaire général, pour y apaiser quelques différends qui s'étoient élevés dans ce Royaume entre les Religieux de son Ordre. Ensuite il lui conféra le Prieuré de S. Marcel à Rome. Mais Viani ne jouir pas long-tems de cette nouvelle faveur. Il fut emporté par une attaque d'apoplexie, à Naples, vers la fin de la même année, âgé de quarante-neuf ans.

Tandis qu'il faisoit sa résidence au Collège de S. Joseph à Boulogne, il publia, en italien, un *Traité sur l'Ame des Bêtes* (25), traduit du François, qu'il entendoit parfaitement. Nous avons aussi quelques Prolegomenes de sa propre Théologie, publiés à Modene, où il enseigna pendant quelques années. Cet Ouvrage; au jugement de l'Auteur de la Lettre d'où ces circonstances sont tirées, contient quantité de recherches sur la Géométrie sacrée, la Chronologie & l'Histoire ecclésiastique. Enfin, Viani est représenté dans cette Lettre, comme un Personnage également distingué par sa probité & son savoir, d'un commerce agréable, désintéressé, incapable de vengeance, & toujours prêt à faire le bien par inclination.

Le dessein de cet éloge est de faire connoître sur quels fondemens la vérité de cette Relation est appuyée. Quoique le sujet de la Légation de Mezza-Barba fut ignoré de peu de personnes, les circonstances en demeurèrent cachées jusqu'à la publication du Journal de son Confesseur. Les événemens y sont rapportés chaque jour. Il a peu d'étendue; mais il est clair & digne de l'attention du Public. On y trouve un exemple de la conduite des Souverains Pontifes & de leurs Ministres, pour étendre ou confirmer l'autorité du Saint Siège. Les Jésuites n'y sont pas toujours traités favorablement; & l'on croit s'apercevoir que le principal objet de l'Auteur étoit d'approfondir leurs principes. Mais, pour mettre cette matière dans tout son jour, il est à propos de la reprendre de plus loin.

Le Pere du Halde, dans sa Description de la Chine (26), passe légèrement sur les disputes qui divisèrent pendant vingt ans les Missionnaires de ce grand Empire. Il rapporte à la vérité les principaux faits, sans oublier que les ennemis des Jésuites ont pris plaisir à les traduire indignement devant le Tribunal de plusieurs Papes. Les points contestés se réduisoient à deux : 1°. Si par les mots de *Tyen* & de *Chang-ti* les Chinois entendoient le Ciel matériel, ou le Seigneur du Ciel. 2°. Si les cérémonies qu'ils observent à l'égard des Morts & du Philosophe Confucius, sont religieuses, ou si ce ne sont que des pratiques civiles, des sacrifices & des usages de police.

Un Jésuite, nommé le Pere Matthieu Ricci, qui étoit arrivé à la Chine en 1580, c'est-à-dire environ trente-six ans après que Jaspardo de la Cruz, Dominicain Portugais, y eut introduit l'Evangile, jugea que la plupart de ces cérémonies pouvoient être tolérées, parce que, suivant leur première institution & l'intention des Chinois sensés, dans laquelle on entretenoit soigneusement les nouveaux convertis, elles étoient purement civiles. Du Halde n'explique pas quel étoit le sentiment de Ricci sur le premier article; mais il paroît, par la relation de Mezza-Barba & par d'autres mémoires, qu'il étoit per-

INTRODU-
TION.

Sa mort.

Ses Ouvrages.

Son caractère.

Qualités de sa
Relation.Eclaircissement
sur les différends
des Missionnaires
à la Chine.Sentiment du
Pere Ricci.

(25) C'est apparemment le *Traité de l'Ame* imprimé à Amsterdam en 1681. in 12.
& de la connoissance des Bêtes, par A. D. (26) Voyez l'Ouvrage même.

THÉOLOGIE.
Les Jésuites &
les Dominiquains
se passent.

Premiers Juges
du 2. Siè-
cle.

M. Maigret
prend parti con-
tre les Jésuites.

Ecrits de part
& d'autre.

Décret de Clé-
ment XI.

suadé que sous le nom de *Tyen*, les Lettrés adoroient le véritable Dieu, & par conséquent, que ce culte pouvoit être toléré dans les nouveaux convertis.

Au contraire, les Dominiquains soutenoient que les Chinois, n'adorant en effet que le Ciel matériel, se rendoient coupables d'une idolâtrie grossière, & que leurs cérémonies à l'égard des Morts étoient des sacrifices réels, qui ne pouvoient s'accorder avec le Christianisme. Le Pere *Longobardi*, qui succéda en 1610 au Pere Ricci, embrassa l'opinion des Dominiquains; & tous les Jésuites du Japon, avec une partie de ceux qui résidoient à la Chine, s'attachèrent au même sentiment. Le Journaliste est redevable à Dupin (27) de cette dernière particularité, qui ne se trouve point dans du Halde; mais il est vrai aussi que plusieurs Dominiquains se déclarèrent pour l'opinion de Ricci (28).

La dispute n'ayant fait que s'échauffer de jour en jour, les deux Partis se préparèrent à porter leur différend au Saint Siège. Le Pere *Morales*, Dominiquain, qui se rendit le premier à Rome, en 1645, obtint du Pape Innocent X. un Décret du 12 Décembre, contre les prétentions des Jésuites. Mais, l'année suivante, le Pere Martini Jésuite, ayant représenté les choses sous un autre jour, le Tribunal de la Propagation de la Foi approuva une partie du culte de la Chine (29), dans la supposition qu'il étoit purement civil, & le Pape Alexandre VII. confirma cette approbation par son Décret du 23 de Mars 1656, mais sans révoquer celui d'Innocent X. Depuis ce tems-là jusqu'en 1684, du Halde nous apprend que toutes les disputes (30) cessèrent à la Chine. Cependant, s'il en faut croire Dupin, les Dominiquains renouvellèrent leurs plaintes, en 1661 & 1664, sous le Pontificat d'Innocent XI. M. Maigret, Docteur de Sorbonne, Prêtre du Séminaire des Missions étrangères, nommé, par le Pape, Vicaire Apostolique de la Province de Fo-kyen, & dans la suite Evêque de Conon, publia dans le Pays même, le 26 de Mars 1693, une Ordonnance qui décidoit la question au désavantage des Jésuites; elle fut présentée au Pape, en 1696, avec une Supplique, par laquelle ce Prélat soumettoit son jugement à celui de Sa Sainteté, qui établit, en 1699, une Congrégation pour l'examen de cette affaire. Ce fut alors, suivant les termes de l'Historien Jésuite, qu'on vit un parti actif & puissant réunir toutes ses forces & ne rien épargner pour soulever tout le monde contre les Jésuites. En 1700, on vit paroître une lettre au Pape, sous le nom du Séminaire des Missions étrangères à Paris, où les Jésuites furent attaqués sans ménagement. La même année, cinq propositions tirées des Mémoires du Pere le Comte (31) furent censurées par la Sorbonne. Bientôt, toute l'Europe fut inondée d'écrits pour ou contre les cérémonies Chinoises. « On employa jusqu'à l'Ecriture

« Sainte pour noircir la réputation des Jésuites. Leurs ennemis publièrent, « en stile devot, la paraphrase d'un Pseaume, où les paroles du Prophète « royal furent entremêlées de railleries amères & de sanglantes invectives. La Compagnie ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle fit face à ses adversaires, qui l'attaquoient de toutes parts. Elle réfuta leurs calomnies (32). Mais, en 1704, le Pape Clement XI. porta un Décret,

(27) Histoire de l'Eglise en abrégé, Tome IV. p. 401. seconde Edition, Paris, 1714.

(28) Bibliothèque raisonnée, Vol. 25. Part. I. p. 105. & suiv.

(29) *Ibid.* p. 401.

(30) Voyez la Description de la Chine.

(31) Du Pin, *ubi sup.* p. 405.

(32) Du Halde, *ubi sup.*

par lequel les cérémonies Chinoises furent condamnées, dans le sens que Messieurs des Missions étrangères les avoient représentées au Saint Siège. Ce décret ne fut pas publié en Europe avant 1708, ou ne le fut, suivant Dupin, qu'en 1709. Mais on prit soin de le faire paroître à la Chine, dans un Mandement de Charles de Tournon, Archevêque titulaire d'Antioche, que le Pape avoit envoyé dans cet Empire, avec la qualité de Patriarche des Indes & de Légat à Latere près de l'Empereur *Kang-hi*. Les Evêques d'Alcalon & de Macao, soutenus par vingt-quatre Jésuites, appellerent du Mandement, & députerent à Rome les Peres Barros & Bauvolier, deux Missionnaires du même ordre pour soutenir la justice de leur appel. Malheureusement le bruit de ce démêlé pénétra jusqu'à l'Empereur *Kang-hi*. Ce Prince déclara que l'entrée de la Chine seroit fermée à tous les Missionnaires étrangers qui n'approuveroient pas les cérémonies Chinoises. L'Evêque de Canton fut chassé, & le Légat rélégué à Macao, pour y être gardé soigneusement jusqu'au retour des deux Jésuites, que l'Empereur avoit envoyés lui-même en Europe. Mais ce Prélat mourut le 8 de Janvier 1710, après avoir été honoré de la pourpre Romaine. Le 25 de Septembre de la même année, le Tribunal de l'inquisition confirma le Mandement du Cardinal de Tournon (33), & le Pape ordonna aux Missionnaires de se soumettre à ce jugement par une obéissance pure & simple (34).

Cinq ans après, on vit paroître un Décret Apostolique de Clement XI, portant ordre aux Missionnaires d'employer le mot *Tyen-tchou*, qui signifie Seigneur du Ciel. A l'égard des cérémonies qui pouvoient être tolérées, Sa Sainteté régla qu'ils s'en rapporteroient au jugement du Vicaire Général, que le Saint Siège avoit alors à la Chine, ou de celui qui lui succéderoit, & des Evêques & Vicaires Apostoliques de la même Mission. Cependant tous ces Prélats, n'ayant osé se fier à leur propre décision, demanderent de nouveaux ordres; & Sa Sainteté résolut d'envoyer à la Chine un nouveau Vicaire Apostolique, avec des instructions particulieres, contenant les indulgences & les permissions qu'elle accordoit aux Chrétiens par rapport aux usages du Pays, & les précautions qu'il falloit prendre pour garantir la Religion de toutes sortes de souillures. Elle fit choix de Charles Ambroise *Mezza-Barbisa*, qu'elle créa Patriarche d'Alexandrie, & dont la légation, ajoûte Du Halde, fut prudente & modérée (35).

C'est l'histoire de cette ambassade que *Viani* nous a donnée dans sa relation, & dont on va lire ici les principaux événemens. Mais les Auteurs Anglois ont pris soin de comparer ce que l'Auteur de la description de la Chine en a dit, avec ce qui est attesté par le Confesseur du Légat.

§. I.

Arrivée du Légat à la Chine, & circonstances de son voyage, depuis Macao jusqu'à Peking.

LE Vaisseau qui portoit *Mezza-Barbisa* fit voile de Lisbonne le 25 de Mars 1710. Après un voyage de cinq mois & vingt-neuf jours, il arriva le 23

(33) L'Histoire de sa Légation fut alors publiée en François, & traduite en Anglois.

(34) Du Pin, *ubi sup.*

(35) Du Halde, *ubi sup.*

INTRODUCTION.

L'Empereur de la Chine, entre dans les des Missionnaires.

Devenir Juge-ment du S. Siège.

Scin des Auteurs de l'Extrait.

MEZZA-BARBARA.

1710.

Le Légat part de Lisbonne.

MEZZA-BAR-

BA.

1720.

Sa réception à
Macao.

de Septembre à deux lieues du Port de Macao, où il ne put entrer avant le 26, parce qu'on s'étoit proposé de le recevoir avec des témoignages de respect qui demandoient quelques préparations. Le Gouverneur de la Ville alla au devant de lui à la tête du Senat & de toute la milice, au bruit d'une décharge générale de l'artillerie. Les rues par lesquelles on fit passer le Légat étoient tendues de tapisseries, ornées de guirlandes & de festons. Il fut conduit, avec cette pompe, jusqu'au Palais qui avoit été préparé pour son logement, où il reçut, sur un Trône, les complimens de plusieurs Seigneurs, qui vinrent le féliciter de son arrivée. Les trois jours suivans furent employés à des cérémonies de la même nature. Le Gouverneur, le Sénat en corps & toutes les Communautés religieuses, rendirent successivement leurs respects au Ministre du S. Siège; tandis que de son côté il donna l'absolution à l'Evêque de Macao & au Pere *Monteiro*, Provincial des Jésuites, en leur faisant jurer d'observer la Bulle qui concernoit les cérémonies Chinoises. Il leva aussi l'Interdit qui avoit été jeté sur toutes les Eglises.

Il leve l'interdit.

Offres qu'on lui
fit pour le voyage
de Péking.

Le 30, il reçut des Lettres du Gouverneur des Provinces de *Quang tong* & de *Quang-fé*, par lesquelles il étoit invité à se joindre au *Tajin*, grand Officier de Canton, qui devoit faire, par eau, le voyage de Péking (36). Il accepta volontiers des offres si agréables, & cinq Mandarins étant venus consulter ses intentions, pour le jour de son départ, il choisit le 7 d'Octobre. Le tems fut employé, dans cet intervalle, à rendre les visites qu'il avoit reçues, ou à faire ses dévotions dans les Eglises, sur-tout dans la Cathédrale, où l'*Ecce Sacerdos magnus* (37) & le *Te Deum* furent chantés à son honneur, & le S. Sacrement exposé. Les Jésuites reçurent aussi le Légat dans leur Eglise de S. Paul, où il eut la consolation de baiser le bras de S. François Xavier. Ils lui donnèrent un festin magnifique dans l'*Ile-verte*. Enfin ce Prélat partit de Macao, chargé d'honneurs & de politesses, non-seulement de la part des Ecclésiastiques, mais de celle même du Gouverneur, qui avoit placé une garde à la porte de son Palais.

Il se rend à
Canton.Promesse qu'il
reçut des Jé-
suites.

En arrivant à Hyang-kan, il trouva deux grandes Barques; l'une pour son usage, envoyée par le *Tjung tu* de Canton; l'autre, qui portoit le Pere Laureati, Visiteur des Jésuites, avec plusieurs autres Missionnaires. Aussitôt que le Visiteur se vit seul avec lui, il lui présenta un Ecrit en Latin, dans lequel il promettoit, non-seulement de ne pas faire d'opposition au Décret du Pape Clément XI. concernant les cérémonies Chinoises, mais de le secourir même de tout son pouvoir. On a cru que cette Pièce méritoit de trouver place ici (38) dans une Note. Le Légat reçut, avec beaucoup de

(36) Suivant le Pere du Halde, ce fut par les pressantes sollicitations du Pere Laureati, Jésuite, que le Légat obtint la permission de partir pour Péking sans attendre les ordres de l'Empereur.

(37) On conserve ces détails, pour faire mieux connoître le caractère de l'Ecrivain.

(38) » Ego Joannes Laureati, Societatis
» Jesu, ad averendum omnem suspensionem,
» juro, coram Deo qui intuetur cor meum,
» me, neque directè, neque indirectè, ne-

» que per me, neque per alios, ullo modo
» impediturum jussu Sanctissimi Domini no-
» stri Clementis, Divina Providentia Pa-
» pe XI, circa ritus Sinicos. Immo, quan-
» tum in me est, sincerè & libenter eadem
» executurum & promoturum ut ab aliis ad-
» mittantur & promoveantur, adjuvando
» strenuè & efficaciter ad id in Sinas missum
» Illustrissimum D. Carolum Ambrosium
» Mezza-Barba, Legatum à latere ejusdem
» Sanctissimi Domini nostri. Sic libens & non

joie ;

joie, la Protestation du Pere Lauréati. Mais un moment après, le Missionnaire lui dit, que si Son Excellence vouloit prendre ses conseils, le premier pas qu'elle avoit à faire étoit de désavouer hautement tout ce qui avoit été réglé par le Cardinal de Tournon; sans quoi, Elle devoit s'attendre à peu de succès dans la Légation. Mezza-Barba lui demanda, comment il accordoit ce conseil avec la Promesse qu'il venoit de lui remettre par écrit. Le Pere Laureati se préparoit à répondre, lorsque la conversation fut interrompue par quelques survenans.

Le 12, Mezza-Barba prit terre à Canton; & se faisant accompagner de tous les Missionnaires, avec les geps de sa suite, il alla se loger à l'hôtel de la sacrée Congrégation, tandis que le Pere Laureati se hâta de notifier son arrivée au *Ta-jin*, au *Tsong-tu* & au Viceroi. De ces trois Seigneurs, les deux premiers furent envoyés au Légat pour le complimenter, & lui dire qu'avant son départ pour Peking ils avoient plusieurs questions à lui faire au nom de l'Empereur. Mais le Viceroi ayant alors quelque démêlé avec le *Tsong-tu*, refusa de voir le Visiteur des Jésuites, quoiqu'il fût d'ailleurs de ses amis, & seignit même de n'avoir pas reçu son billet d'information. En même-tems il fit arrêter le Pere *Ceru*, un des Compagnons de Laureati. Le Légat, fort embarrassé à soutenir la dignité de son caractère, ne sortit de ce dangereux pas que par l'entremise du Pere Pereyra, autre Jésuite, qui se trouvoit *incognito* à Canton, quoique tous les Missionnaires de sa compagnie publiaient qu'il étoit actuellement dans son Eglise de *Fo-chan* (39). Laureati conseilla au Légat de se ressentir hautement de cette injure, & de faire déclarer au Viceroi qu'il étoit résolu de retourner à Macao s'il n'obtenoit une juste satisfaction. Le Légat, encore plus embarrassé, le pria de faire entrer sincèrement Pereyra dans l'intention de le servir. Laureati feignit d'écrire à *Fu-chan*; & le lendemain, non-seulement le Pere Ceru obtint la liberté, mais le Légat reçut les complimens du Viceroi même.

Le 15, Mezza-Barba fut invité à se rendre au Palais du *Ta-jin*, pour une conférence où le *Tsong-tu* & le Viceroi devoient assister. Il s'y rendit le matin, accompagné des Peres *Laureati*, *Fernandez*, *Pereyra*, *Ceru* & *Palanza*, tous Jésuites, à l'exception du dernier, qui étoit Provincial des Augustins. Il fut reçu fort civilement du *Ta-jin* & du *Tsong-tu*. Mais à l'arrivée du Viceroi, la conférence fut troublée par les formalités du cérémonial, auxquelles ce Seigneur vouloit obliger le Légat de se soumettre. Il prit un air furieux. Mezza-Barba n'ayant pas marqué moins de fermeté, le *Tsong-tu* & le Viceroi se levèrent, & sortirent de l'Assemblée. Cependant le Viceroi passant près du Légat, le prit par la main, & lui dit que, loin d'avoir eu dessein de l'offenser, il faisoit profession d'être son ami. Mezza-Barba fit une réponse civile, & cacha son chagrin sous une profonde dissimulation.

Aussi-tôt que le Viceroi & le *Tsong-tu* se furent retirés, le *Ta-jin* prenant à l'écart Pereyra & Fernandez, leur dit quelques mots à l'oreille. Ensuite Mezza-Barba, qui avoit demandé que les questions qu'on devoit lui faire lui fussent données par écrit, prit congé du *Ta-jin* & se retira. Cette mystérieuse

MEZZA-BARBA.
1720.

Son arrivée à Canton.

Difficultés qui arrêtent le Légat.

Il est allé par le Pere Pereyra, Jésuite.

Conférence rompue à quelque occasion.

Questions qu'on fait au Légat.

» requisitus spondeo, voveo & juro. Sic me

» Deus adjuvet, & hæc sancta Dei Evange-

» lia---Joannes Laureati, Societatis Jesu,

» Visitator Japonis & Sinarum.

(19) Grand Village, à trois lieues de Canton.

MEZZA-BAR-
BA.
1720.

Flies lui fut en-
voyées par écrit.

scène l'avoit rempli d'étonnement. Il pria les deux Jésuites de mettre aussi par écrit ce que le Ta-jin leur avoit dit en secret. Ils lui répondirent qu'il s'agissoit des questions mêmes qu'on avoit à lui faire, au nom de l'Empereur ; & sur le champ ils se mirent à les écrire. Elles ne contenoient que des plaintes sur la commission du Cardinal de Tournon. Le Légat en fut peu satisfait ; & déchirant le papier après les avoir lûes, il déclara, d'un ton menaçant, que s'il trouvoit des Millionnaires qui, au lieu de suivre les ordres du Pape, entrepriussent d'en arrêter l'exécution, il les en feroit repentir. En un mot, il donna ordre aux deux Jésuites de retourner vers le Ta-jin, & de lui demander ses questions par écrit. Ils obéirent. Ces questions se réduisoient aux articles suivans :

1°. Pourquoi le Souverain Pontife avoit envoyé son Excellence à la Chine ?

2°. Son Excellence avoit-elle quelque chose de particulier à communiquer de la part du Pape à Sa Majesté Impériale ?

3°. Quelques années auparavant, son Eminence, le Cardinal de Tournon, étoit venue à la Chine, & son arrivée avoit fait naître des disputes sur une certaine Doctrine. Ce Prélat s'étoit-il conduit par ses propres lumières ? Le Pape avoit-il approuvé, ou non, sa conduite ?

4°. L'Empereur, dans la première année de son regne (40), avoit envoyé au Pape les Peres Barros & Bauvolier ; cependant il n'avoit encore reçu aucune réponse. Dans la quarante-septième année, Sa Majesté Impériale avoit envoyé les Peres Raymond & Provana ; dix ans s'étoient passés néanmoins sans qu'on en eût appris d'autres nouvelles que la mort du Pere Provana aux Indes.

5°. Outre ces questions, auxquelles son Excellence étoit priée de répondre, on lui demandoit si elle avoit quelque chose elle-même à proposer.

Le Légat prit immédiatement la plume, & fit la réponse suivante à chaque Article :

1°. Le Souverain Pontife m'envoie à la Chine, principalement pour m'informer avec respect de la santé de l'Empereur, & pour le remercier très-humblement des faveurs innombrables qu'il lui a plu d'accorder aux Eglises, aux Missionnaires, & à la sainte Loi.

2°. Je suis chargé d'un Bref fermé & scellé, que je dois présenter à Sa Majesté Impériale de la part du Souverain Pontife.

3°. Le Souverain Pontife a été pleinement informé de tout ce que le Cardinal de Tournon a fait par rapport à la sainte Loi, & la vérité est que c'étoit le Souverain Pontife qui l'avoit envoyé.

4°. Si Sa Majesté Impériale n'a pas reçu de réponse, il ne faut l'attribuer qu'à la mort des Peres Barros & Bauvolier, arrivés dans leur voyage, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent retournés en Europe. Le Pere Raymond étoit mort aussi dans le Royaume d'Espagne. A l'égard du Pere Joseph Pereyra, n'ayant été chargé d'aucun diplôme Impérial, il n'avoit pu se faire écouter. Cependant, après avoir présenté le *Hang-pins* (41), il avoit été reçu avec beaucoup d'honneurs par le Pape, qui n'avoit pas cru néanmoins devoir lui confier

(40) C'est l'an de J. C. 1707.

(41) C'est une sorte de Lettres de créance, mais qui n'est pas de l'Empereur.

Réponse qu'il
fit à chaque ar-
ticle.

une Lettre pour l'Empereur, parce que tous les Medecins étoient d'avis que ses infirmités ne le laisseroient pas vivre assez long-tems pour retourner à la Chine, comme l'effet l'avoit verifié.

5°. Je dois prier humblement Sa Majesté Impériale de donner souvent au Souverain Pontife des nouvelles de sa santé. Je suis chargé de quelques présens pour Sa Majesté. Enfin je dois lui faire quelques demandes en faveur de notre Religion.

Aussitôt que le Légat eut achevé d'écrire ces réponses, les Jésuites entreprirent de les traduire en Langue Chinoise. Mais ce fut la source de plusieurs grandes difficultés, sur tout à l'égard du troisième article, dont Laureati & Pereira demandoient la suppression.

Mezza-Barba, dans une visite que le Ta-jin lui rendit le lendemain, remit à cet Officier les cinq articles de sa réponse. Les difficultés se renouvelèrent avec tant de chaleur, que le Ta-jin n'en ayant pas voulu remettre plus loin la discussion, réduisit ses objections par écrit, & souhaita que le Ministre du Pape y répondît sur le champ par la même voye. Il exigea d'abord une explication plus nette du troisième article. Son Excellence répondit : « J'ignore si le Cardinal de Tournon a fait naître ici quelque dispute ; » mais je fais qu'il avoit été envoyé par le Souverain Pontife, qui a donné son approbation à tout ce qui a été fait par ce Cardinal pour maintenir la pureté de notre sainte Foi.

En second lieu, le Ta-jin demanda, sur le cinquième article, quelles étoient les propositions que le Légat vouloit faire à l'Empereur pour l'avantage de la Religion. Mezza-Barba répondit : « comme chaque jour peut amener de nouveaux événemens, je n'ai rien de particulier à dire actuellement sur cet article. Mais je demanderai, en termes exprès, que Sa Majesté Impériale me permette d'exercer librement les fonctions de mon ministère, & qu'elle ordonne aux Mandarins & à leurs Substituts de ne causer aucun sujet de plainte aux Eglises, ni aux Millionnaires.

Enfin le Ta-jin voulut savoir s'il se proposoit de demeurer long tems à la Chine. Mezza-Barba répondit que le Souverain Pontife n'avoit pas réglé le tems de son séjour. Eh pourquoi ! repliqua le Mandarin. C'est apparemment, lui dit le Légat, parce qu'il a souhaité d'apprendre d'abord comment j'aurois été reçu par l'Empereur.

Le Ta-jin paroissant satisfait de toutes ces réponses, elles furent envoyées à la Cour, & le tems fut fixé pour le départ du Légat. Le même Officier fit entendre à Mezza-Barba qu'il devoit choisir le Pere Laureati pour son Secrétaire, au lieu du Pere Ceru, pour lequel il avoit plus d'inclination. Laureati se mit d'avance en chemin, avec quatre Lettres de son Excellence pour Messieurs Pedrini & Ripa, & pour les Supérieurs de l'Eglise de Peking, où Mezza-Barba les conjuroit de s'unir de bonne foi pour obtenir de l'Empereur le libre exercice de leur Religion, conformément aux Decrets du S. Siège. Enfin, le 29 d'Octobre, son Excellence partit dans une grande Barque magnifiquement ornée, avec six lances à la poupe, & un pavillon jaune au grand mât, sur lequel on lisoit, en caracteres du Pais : « Légat envoyé à l'Empereur, du Pais le plus éloigné à l'Ouest. Les gens de sa suite occupoient deux autres Barques, & le Ta-jin avoit aussi la sienne, qui différoit peu de

Yyy ij

MEZZA-BARBA.
1720.

Difficultés de la part des Jésuites.

Explications envoyées par le Ta-jin.

Les réponses sont envoyées à la Cour.

Le Pere Laureati destiné pour Secrétaire au Légat.

Départ de Mezza-Barba pour Peking.

MEZZA BARBA.
1720.

Arrivée d'un
Mandarin de la
Cour, pour faire
trois nouvelles
questions.

celle du Légat. On mit à la voile, sous l'escorte de plusieurs Mandarins inférieurs, & de divers Officiers du T'fong-tu & du Viceroy, qui avoient ordre d'accompagner le Légat jusqu'à Peking.

On employa vingt-cinq jours, tant par terre que par eau, pour se rendre à *Nan-chang-fu* (41), Capitale de la Province de Kyang-fi. En partant de cette Ville, Mezza-Barba vit arriver de la Cour un Mandarin, qui venoit lui faire trois nouvelles questions, auxquelles il fut sommé de répondre. La première regardoit le Pere Drovana. La seconde, Pedrini & Ripa, qui prenoient le titre d'Envoyés du Pape, & de la qualité desquels l'Empereur vouloit être informé, en parlant d'eux avec beaucoup de mépris. Mezza-Barba répondit qu'à la vérité c'étoit le Pape qui les avoit envoyés à la Chine, mais en qualité seulement de Gens de Lettres, qui pouvoient être agréables à Sa Majesté par leurs talens, & non sous le titre de Légats, ou de Députés pour quelque affaire. La troisième question étoit la plus importante. L'Empereur demandoit si la dernière Constitution, publiée au nom du Pape, venoit effectivement de lui. Mezza-Barba répondit qu'en effet le Pape avoit envoyé une Bulle aux Européens établis à la Chine; qu'il ne pouvoit juger néanmoins si celle dont le Mandarin lui parloit, étoit la même; mais qu'aussi-tôt qu'il l'auroit vûe, il ne pourroit s'y tromper.

Le Ta-jin pré-
sente Mezza Bar-
ba.

Le 26 de Novembre, le Ta-jin déclara au Légat qu'il avoit ordre de le précéder, & qu'il souhaitoit ardemment d'emporter une copie du Bref du Pape à l'Empereur. On craignoit, remarque Viani, qu'elle ne passât d'abord par les mains des Jésuites, qui pouvoient en adoucir quelques articles, & dérober ainsi à l'Empereur la vue de l'original.

Le Pere Fou-
quet offense les
Confucies.

Le premier de Décembre, Mezza-Barba fut informé à *Pa-son-lin*, que le Ta-jin avoit refusé au Pere Fouquet, Jésuite, nouvellement revenu de l'Europe, la permission de voir son Excellence, & que le Pere Pereira n'avoit pas voulu se charger d'une Lettre de ce Missionnaire pour le Légat. Le crime du Pere Fouquet étoit d'avoir manqué de soumission pour les anciens Missionnaires. Mais il trouva le moyen d'instruire secrètement Mezza-Barba de sa situation.

Pedrini craint
pour la vie.

Deux jours après, on remit au Légat une Lettre de Pedrini & de Ceru, qui lui fit clairement comprendre quels obstacles il avoit à craindre dans l'exécution des ordres du S. Siège. Ils se plaignoient amèrement des Peres Pareni, Jartroux & Maran (42), qui leur avoient rendu de fort mauvais offices, & paroisoient trembler pour leur vie si le Légat ne déclaroit point expressément qu'ils avoient été envoyés par le Pape. Le 25, en arrivant à trentre-un milles de Peking, Mezza-Barba vit l'ouverture d'une nouvelle scene, qui lui annonçoit un redoublement d'embarras. *Li-pin-chung* & trois autres Mandarins arrivés de la Cour, lui apportèrent de nouveaux ordres de l'Empereur. Son Excellence fut obligée de se mettre à genoux, suivant l'usage, & de baisser plusieurs fois le front jusqu'à terre, pour s'informer de la santé de Sa Majesté Impériale. Après quantité d'autres cérémonies, les Mandarins lui demandèrent s'il étoit vrai qu'il ne fût envoyé par le Pape que pour s'assurer

Nouveau com-
battant du Légat.

(41) *Han-kan* dans le François, apparemment par erreur d'impression.

(42) Le Pere Maian, après la mort de

l'Empereur Kang-hi, fut exécuté par l'ordre de son Successeur. On a publié la Relation de cette affaire en Italie.

de la santé de l'Empereur, & pour remercier Sa Majesté de la protection dont elle avoir honoré les Européens. Il répondit qu'il avoit déclaré quelque chose de plus, & qu'en particulier le Pape lui avoit donné ordre de demander la permission de demeurer à la Chine, comme Supérieur Général des Missionnaires, & d'obtenir, pour les Chrétiens de l'Empire, la liberté de suivre les décisions du S. Siège touchant les cérémonies.

Les Mandarins repliquèrent qu'il auroit dû s'expliquer d'abord avec la même clarté. Mezza-Barba, surpris de ce reproche, en appella aux premières réponses qu'il avoit données par écrit. Mais Li-ping-Chung, revenant à la charge, lui représenta que l'Empereur ne retracteroit jamais les ordres qu'il avoit donnés sur l'observation des cérémonies; & les trois autres Mandarins se joignirent à lui pour ajouter qu'il n'appartenoit point au Pape de réformer les usages de la Chine; que d'ailleurs la nouvelle Constitution de sa Sainteté contrediroit celle de son prédécesseur; & que si son Excellence vouloir suivre leur conseil, elle ne s'exposeroit point aux désagréments que MM. Maigret & Castorano avoit essayés, pour s'être joints au Cardinal de Tournon.

Mezza-Barba se contenta de répondre que sa Sainteté ne prétendoit pas donner des Loix à ceux qui ne faisoient pas profession de la Religion Chrétienne; que sa décision portoit sur des informations postérieures à celles qui avoient servi de motif au Decret de son prédécesseur; & que pour lui même, il s'efforceroit, par toutes sortes de moyens, de mériter les bonnes grâces de l'Empereur. Alors les Mandarins se réduisirent à lui faire coucher ses deux demandes par écrit. Aussi-tôt qu'ils se furent retirés avec cette pièce, le Légat & tous les Gens de sa suite furent conduits dans une maison de campagne, à trois lieues de *Chang-chung yuen*, Ville que l'Empereur avoit choisie pour sa résidence ordinaire depuis qu'il ne passoit plus que peu de jours de l'année à Peking.

Le 26, au matin, on plaça une garde armée à la porte du Légat, avec ordre de ne laisser sortir personne. Le soir du même jour, quatre Mandarins arrivèrent avec des rafraichissemens que l'Empereur envoyoit à son Excellence. Après les cérémonies ordinaires, ils lui firent en trois articles une déclaration très-morissante. 1°. Que l'Empereur ayant résolu de ne jamais recevoir un Decret contraire aux Loix irrévocables de l'Empire, ordonnoit à tous les Missionnaires de retourner en Europe, à l'exception de ceux qui voudroient demeurer à la Chine par un choix libre, ou que leurs infirmités & leur âge mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage, auxquels Sa Majesté permettoit de vivre dans ses Etats, suivant les Loix de leur Religion. 2°. Que M. Maigret ayant été la première cause des troubles qui avoient donné naissance à la Constitution, le Légat auroit dû le ramener avec lui, pour justifier sa conduite. 3°. Que le premier dessein de Sa Majesté Impériale avoit été de traiter le Légat avec routes sortes de distinctions; mais que depuis qu'elle avoit lu ses demandes, elle ne vouloit pas même consentir à le voir.

Mezza-Barba répondit à ce discours avec beaucoup de dignité (44). Après

MEZZA-BARBA.
1720.

Ce qu'on lui annonce de la part de l'Empereur.

Réponse du Légat.

Il est conduit dans une maison de campagne.

Déclaration mortifiante qu'il reçoit de la part de l'Empereur.

Sa réponse.

(44) Du Halde dit qu'il s'écria : « Que je suis malheureux, après avoir fait un voyage yy iij

MEZZA-BAR-
BA.
1720.

Le Légat tient
conf. il avec les
Pères.

Efforts des Man-
darins pour le
gagner.

Mal entendu
d'un Jésuite Chi-
nois.

Il n'en a qu'un
à son Légat. Sa
supplie.

avoir témoigné sa douleur aux Mandarins, il leur représenta que Maigret ayant été chassé de la Chine, on ne pouvoit l'y ramener sans manquer de respect pour l'Empereur. Il ajouta que le Pape n'avoit pas publié son Decret sans un long examen. Il pria les Mandarins d'engager du moins l'Empereur à lire le Bref de Sa Sainteté. Enfin il les assura que pendant qu'il attendoit leur réponse, il imploreroit l'assistance du Ciel pour régler sa conduite, à la satisfaction de tout le monde. Après leur départ, il fit appeler tous les Prêtres de son cortège; & s'étant retiré avec eux dans son appartement; il les consulta sur sa situation. Ils furent tous d'avis que sans s'écarter de la Constitution de Clement XI, il devoit employer toute son adresse pour ne pas ruiner, par une fermeté hots de saison, les espérances que le Pape avoit conçues de son voyage.

Le 27, immédiatement après dîner, les quatre Mandarins, accompagnés d'une cinquième personne inconnue au Légat, se présentèrent à la porte de son logement. Il s'imagina qu'ils lui apportoit une réponse décisive de l'Empereur. Cependant leur entretien ne fut qu'une répétition de la conférence précédente. Ils le menacèrent & le battèrent successivement. Ils employèrent tous les artifices imaginables pour l'engager à supprimer la Bulle fatale. Mais le voyant inflexible, la seule espérance qu'ils lui laisserent, en le quittant, fut que l'Empereur, malgré la résolution qu'il avoit formée de chasser dès le lendemain tous les Européens, ne leur refuseroit point un peu de repit, & pourroit lui accorder à lui-même le tems de se remettre des fatigues de son voyage.

A quelques pas de sa maison, la personne qui accompagnoit les Mandarins, & qui étoit un Jésuite Chinois nommé *Louis Fan*, parfaitement connu du Pere Pereira, leur dit, que l'Interprète Jésuite avoit fidèlement expliqué toutes les réponses de son Excellence; mais qu'il avoit omis néanmoins une circonstance importante. C'étoit que le Légat supplioit l'Empereur d'ouvrir un Bref que le Pape avoit adressé aux Peres Barnabites, parce qu'il pouvoit renfermer quelque modification de la Bulle. Les Mandarins surpris de ce discours, retournèrent à la porte du Légat, où ils firent appeler Pereira pour lui reprocher d'avoir supprimé une partie des réponses. Ce Pere ayant protesté qu'il n'avoit rien entendu d'approchant, ils appellerent Mezza-Barba même, qui desavoua effectivement ce qu'on lui attribuoit. Il ajouta que le Bref envoyé aux Barnabites ne contenoit que la publication de son Ambassade; & renouvelant ses instances, il demanda que Sa Majesté daignât lire le Bref que le Pape lui adressoit à elle-même, parce qu'il contenoit les raisons qui ne permettoient point à Sa Sainteté d'approuver ce qui étoit incompatible avec la Religion Chrétienne, & qu'il ne touchoit point à ce qui n'y avoit aucun rapport. Mais, reprirent les Mandarins, avez-vous pouvoir de moderer la rigueur de votre Bulle, & le Bref de Sa Sainteté en fait-il quelque mention? Le Légat répondit: « Non, je n'ai pas ce pouvoir: il ne peut même être accordé à personne. Mais j'ai supplié l'Empereur, & je le supplie encore d'ouvrir le Bref de notre Saint Pere, dans la persuasion où je suis qu'il ne peut être qu'agréable à Sa Majesté Impériale. D'ailleurs j'ai le pouvoir de neuf mille lieues par l'ordre du Pape, de lui remettre le Bref dont je suis chargé: »

de ne pas obtenir l'honneur de voir Sa Ma-

jesté & de lui remettre le Bref dont je suis chargé.

« voir d'accorder certaines choses qui ne sont point incompatibles avec la Religion Chrétienne. Mais si l'Empereur est résolu de ne pas recevoir le Bref, que Sa Majesté souffre du moins qu'il soit ouvert par ses Ministres, & qu'elle m'accorde des Interprètes, par la bouche desquels je puisse faire connoître qui sont Pedrini & Ripa. Ne prononcez pas le nom de ces deux hommes, inretrompit le Pere Louis Fan. Ils sont odieux à l'Empereur. Une telle demande choqueroit Sa Majesté. La réponse de Mezza Barba fut qu'il feroit au desespoir de déplaire à ce Monarque; qu'il ne retracteroit rien de ce qu'il avoit dit; & que ce qu'il avoit à demander de plus étoit un plus grand nombre d'Interprètes pour avoir plus de facilité à s'expliquer. Là-dessus les Mandarins se retirèrent.

Le lendemain au matin, Mezza-Barba fut averti que l'Empereur l'avoit fait appeler. S'étant disposé aussi-tôt à partir, il fut conduit dans un Grand Couvent de Bonzes, où il trouva Chan-chang, un des quatre Mandarins, avec le Pere Louis Fan. Ce Jésuite lui dit qu'il n'obtiendrait point encore l'honneur de voir Sa Majesté, mais qu'on lui donneroit une maison près du Palais, afin que ses Ministres eussent plus de facilité à traiter avec lui. Les Mandarins étant entrés aussi-tôt, Fan continua de leur servir d'Interprète, & reçut d'eux des marques de distinction qu'ils n'accordoient point au Légat.

Cette nouvelle conférence n'eut point d'autre sujet que la dernière. Mais il y eut beaucoup plus de chaleur. Les Mandarins s'emportèrent beaucoup contre Maigrer, Ripa, Pedrini & quelques autres Européens. Le Légat essuya aussi quelques reproches amers, & le Pape même ne fut point épargné. Le Pere Fan se permit des réflexions fort libres sur l'abus que les Papes faisoient quelquefois de leur autorité. Mezza-Barba, quoique pénétré de douleur, se crut obligé de contenir ses plaintes, & de n'employer avec les Mandarins que des termes capables de les adoucir. Alors Chan-chang l'embrassa & lui fit de magnifiques promesses. Fan prit aussi des manières gracieuses, & conseilla au Légat de ne point imiter le Cardinal de Tournon, s'il vouloit éviter les mêmes chagrins & sauver la Religion d'une nouvelle disgrâce. Après cette conférence, le Légat fut logé dans une autre maison, à deux milles de Chang-chung yuen; mais on continua de le garder avec le même soin.

Le soir du même jour, Li-pin-chung vint lui demander, au nom de l'Empereur, une copie du Bref. En vain répondit-il qu'il n'en avoit point & qu'il n'osoit se fier à sa mémoire. On lui déclara qu'il falloit obéir. Après avoir protesté qu'il ne répondroit d'aucune erreur, il écrivit la substance du Bref; c'est-à-dire, à peu-près ce qu'il avoit déjà répété plus d'une fois aux Mandarins. Mais il s'étendit particulièrement sur les permissions accordées par le Pape, touchant les cérémonies Chinoises. Elles se réduisoient aux articles suivans :

1°. Qu'on pouvoit tolérer, par toute la Chine, dans les maisons des Fidèles, les tablettes & les cartouches (46) qui ne portoient que les noms des personnes mortes; à condition qu'ils fussent accompagnés d'une courte explication, & qu'on prit soin d'éviter la superstition & le scandale.

(46) Planches & Papiers inscrits du nom, &c. des Journaux, suivant la méthode de ce de Confucius. On verra tout ce qui appartient à ces usages, dans la Description qui doit sui-

MEZZA-BARBA.
1720.

Il est appelé au Palais Impérial.

Emportement des Mandarins.

On demande au Légat ce, si le Bref ou l'Écrit. L'Écrit de même.

Autres secrets des aut. Li-mou par le Pape.

MEZZA BAR.
RA.
1710.

2°. Qu'on pouvoir tolérer toutes les cérémonies Chinoises qui regardoient les Morts, pourvu qu'elles fussent purement civiles, sans aucun mélange de superstition.

3°. Qu'on pouvoit permettre de rendre à Confucius des honneurs purement civils; mais que, sur les tablettes qui portoient son nom, on y joindroit une explication convenable, sans aucun autre caractère & sans inscription superstitieuse; & qu'alors il seroit permis d'allumer des flambeaux, de brûler de l'encens, & d'offrir, devant ces tablettes, des viandes en forme d'oblation.

4°. Qu'il seroit permis de faire des réverences & des génuflexions devant les tablettes qu'on auroit ainsi corrigées, devant les tombes, & même devant les corps morts.

5°. Qu'on pouvoit permettre aux funérailles, les cérémonies d'usage reçu, telles que de présenter des flambeaux & des parfums en faisant ces génuflexions & ces réverences.

6°. Qu'on pouvoit permettre de servir, devant les tombes des Morts, des tables chargées de fruits, de confitures & de viandes communes; à condition qu'on y plaçât une tablette réformée, avec la déclaration suivante : (46) *Le tout comme une sorte d'honneur civil & de piété à l'égard des Morts; sans y mêler aucune pratique superstitieuse.*

7°. Qu'on pouvoit permettre aussi de faire devant les tablettes réformées l'acte de vénération, nommé *Ko-heu*, soit le premier jour de l'an, soit tout autre jour consacré par l'usage.

Enfin, qu'on permettroit de brûler des parfums & des cierges devant ces tablettes, en observant les mêmes règles; comme devant les cercueils, où l'on pourroit faire aussi des génuflexions & des réverences aux mêmes conditions. Le Bref étoit signé, (*) *C. A. Alexandrinus & Legatus Apostolicus.*

L'extrait de cette Pièce doit faire juger que la Cour de Rome consentoit à tout ce qu'elle pouvoit accorder sans blesser les droits essentiels de la Religion. Aussi le Mandarin Li-pin-chung parut-il extrêmement satisfait. Après avoir reçu la copie du Légat, il se hâta de retourner à la Cour, où l'Empereur marqua beaucoup d'impatience d'en voir la traduction. L'Eunuque *Sin-fu* ayant lu chaque article à mesure qu'on le traduisoit, les Mandarins qui se trouvoient présents déclarèrent, qu'ils ne doutoient pas que l'Empereur ne fût entièrement satisfait de la condescendance du Pape. Mais le Pere Joseph Suarez, Jésuite, en pensa différemment. Il fit remarquer qu'il y avoit quelque difficulté à craindre de Sa Majesté Impériale sur le retranchement de ces mots, que le Pape vouloit qu'on supprimât sur les tablettes : *C'est ici le siège de l'âme d'un tel.* Cependant le Mandarin *Chau* & l'Eunuque demeurèrent persuadés que cette suppression ne déplairoit point à l'Empereur, lorsque le Pape accordoit l'usage des autres cérémonies, telles que les génuflexions, les réverences, &c. « C'est assez, ajouta le Mandarin *Chau*. Que nous pouvons-nous demander de plus ? Je suis équitable. Ces permissions suffisent & nous devons être contents. Ensuite l'Eunuque prit le papier, & porta les articles à l'Empereur.

(46) Les mots Italiens sont : *per una certa* (*) Ces deux lettres signifient, *Carolus*
bonfide et pieta versa e deservit. *Archiepiscopus.*

Les Mandarins
font satisfaction du
Bref.

Objection du
Pere Suarez, Je-
suite.

Le 29, quatre Mandarins, accompagnés du Pere Fan, se rendirent au logement du Légat, pour lui communiquer les intentions de l'Empereur. Ils ne firent que répéter les anciennes plaintes contre Maigret & Pedrini. Mezza-Barba protesta qu'il ignoroit le malheur qu'ils avoient eu de déplaire à l'Empereur, & demanda humblement pardon des fautes qu'ils pouvoient avoir commises. La fatigue & le chagrin avoient causé tant d'altération sur son visage, que Chau-chang en parut touché. Il l'exhorta tendrement à ne point s'abattre, en l'assurant que l'Empereur aimoit la Religion chrétienne, & ne souhaitoit de mal qu'aux misérables qui avoient prévenu le Pape contre des cérémonies dont ils ne s'étoient fait qu'une fausse idée. Il ajouta qu'en vérité c'étoient ces gens-là qui avoient troublé la tranquillité de la Mission.

Dans le cours de l'après-midi, deux Barnabites, nommés *Cesari* & *Ferrario*, se présentèrent devant Mezza-Barba. Ces Peres avoient été envoyés en Tartarie, pour annoncer l'arrivée du Légat Romain. Mais, au lieu d'être favorablement reçus, ils avoient été chargés de fers par l'ordre de ce Prince, & soumis aux mêmes interrogatoires que Mezza-Barba. Ils lui racontèrent qu'entre leurs réponses, ayant dit qu'ils avoient été envoyés à la Chine par la Congrégation de la *Propagande*, le Pere Parennin, qui leur servoit d'Interprète, avoit expliqué un peu malicieusement ce terme, en faisant entendre que c'étoit un Tribunal (47) dont les décisions faisoient naître bien des différends. Sur quoi Ripa n'ayant pas manqué d'en donner une autre idée, Parennin répliqua, d'un visage riant, que ce qu'il avoit dit revenoit au même. Le Journaliste Hollandois a cru trouver, dans cette remarque, un juste sujet de maltraiter les Jésuites. Mais il suppose, mal-à-propos, que le Tribunal de la Propagande est établi pour déterminer les regles de Foi.

§. I I.

Récit de quatre Audiences que l'Empereur accorde à Mezza-Barba.

TANT de mortifications, que le Légat avoit essuyées depuis son arrivée à Chang-chung-yuen, rendoient sa situation d'autant plus triste, qu'on ne lui donnoit encore aucune esperance d'être admis à l'audience de l'Empereur; lorsqu'enfin, le 30 Décembre 1720, ce Monarque le fit avertir, par un de ses neveux, accompagné de quatre Mandarins & de deux autres Officiers de la Couronne, qu'il devoit paroître devant lui le jour suivant. Ils lui déclarerent en même-tems, que tous les Européens de son cortège devoient rendre leurs respects à Sa Majesté suivant les usages de la Chine; & les ayant fait assembler sur le champ, ils les obligerent tous, sans en excepter le Légat même, de tomber à genoux & de frapper neuf fois la terre du front, pour essai, dirent-ils, de la cérémonie qu'ils devoient exécuter le jour suivant. Dans le cours de l'après-midi, Son Excellence reçut un nouvel ordre, qui l'obligeoit de paroître vêtu comme il l'étoit en Italie. On laissoit aux personnes de sa suite la liberté de porter l'habit Chinois ou celui de l'Europe.

(47) *Tribunali ecclesiastici de liti.* J'adoucis beaucoup cette expression & le récit de l'Auteur.
Tome V.

MEZZA-BARBA.

S.A.

17:00.

Nouvelle explication des Mandarins avec le Légat.

Aventure de deux Barnabites.

Idée que le Pere l'Armenin donne de la Propagande.

Mezza-Barba est appelé à l'audience.

A quelles conditions.

MEZZA-BARBA.

1710.

Comment son cortège étoit vêtu.

A l'heure marquée, le Mandarin *Li-pin-chung* vint prendre le Légat pour le conduire à l'audience. Ce Prélat prit le rocher & le camail, avec le *Pallium*. Tous les Missionnaires Européens se vêtirent à la Chinoise, soit parce qu'ils n'avoient point assez d'habits complets à l'Européenne, soit, ajoute Viani, par la crainte de chocquer ces Infidèles, en paroissant avec les habits de leurs différens Ordres. A leur arrivée au Palais, le Légat fut conduit, par une vaste cour, dans une grande & magnifique salle, où les Seigneurs Chinois étoient placés sur douze rangs, six à la droite du Trône & six à la gauche. On avoit préparé, pour chaque rang, quatre tables chargées de fruit, de pâtisserie & de confitures.

Lorsque l'Empereur fut entré dans la salle & qu'il fut monté sur son Trône, Mezza-Barba & son cortège se mirent à genoux pour faire les salutations prescrites par l'usage. Ensuite le Légat ayant remis à Sa Majesté le Bref du Pape, ce Monarque lui demanda comment se portoit le Saint Pere, & donna le Bref au second Eunuque, sans l'avoir ouvert. Son Excellence fut placée au bout du premier rang des Mandarins, & tout son cortège derrière le sixième.

L'Empereur donne la propre robe au Légat.

L'Empereur fit un signe, auquel toute l'Assemblée s'assit. Alors quelques Mandarins ayant apporté, près du Trône, une robe de sable à la Chinoise, Sa Majesté ôta celle dont elle étoit revêtue, & qui étoit aussi de sable, pour l'envoyer au Légat, qui la mit aussi-tôt par-dessus ses habits ecclésiastiques, en témoignant sa reconnaissance à l'Empereur par une profonde révérence.

Festin dans la salle d'audience.

Ensuite Sa Majesté se mit à manger, & toute l'Assemblée suivit son exemple. Pendant le repas, ce Prince eut la bonté d'envoyer plusieurs mets de sa table, non-seulement au Légat, mais même aux Missionnaires. Après qu'on eut cessé de manger, Mezza-Barba fut conduit près du Trône, & reçut, des mains de l'Empereur, une coupe remplie de vin. Quatre Mandarins rendirent le même office à tous les Européens du cortège, qui vinrent recevoir cette faveur près du Trône. Aussi-tôt que le festin fut achevé,

Questions que l'Empereur fait au Légat.

le Légat reçut ordre de se rapprocher de Sa Majesté Impériale. Ce Prince, après diverses questions, qui regardoient l'Ambassade, lui demanda ce qui étoit représenté dans certaines figures apportées de l'Europe, où il avoit vu des figures humaines qui paroissoient ailées. Mezza-Barba répondit que c'étoit peut-être la figure de Jésus-Christ, celle de la Sainte-Vierge & de quelques autres Saints, ou probablement des figures d'Anges. Mais pourquoi, reprit l'Empereur, sont-ils représentés avec des ailes ? Le Légat répondit, que c'étoit pour exprimer leur agilité. » Voilà, lui dit ce Prince, ce que nos Chi-

nois ne peuvent comprendre & ce qu'ils regardent toujours comme une erreur grossière, parce qu'ils sont persuadés qu'il est absurde de donner des ailes aux hommes. Cependant, peut-être concevroient-ils que c'est une représentation purement symbolique, s'ils étoient capables d'entendre parfaitement les Livres de l'Europe ; & ce qui leur paroît une erreur deviendrait pour eux une vérité. En finissant ce discours, il prit trois pièces d'étoffe ; l'une blanche, l'autre rouge & la troisième jaune. Ensuite s'adressant à toute l'Assemblée : » Si quelqu'un, dit-il, soutenoit que cette étoffe rouge est blanche, & que la blanche est jaune, qu'en penseriez-vous ? Est-il possible d'en croire des hommes, qui appellent jaune, dans un tems, ce qu'ils traitent de blanc dans un autre.

Objection qu'il y ajoute.

Il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour découvrir le but de ce raisonnement. Le Monarque Chinois vouloit se plaindre de la contradiction qu'il prétendoit trouver entre les Décrets des Papes sur les cérémonies de la Chine. Mezza-Barba répondit que Jésus-Christ, pendant le séjour qu'il avoit fait sur la terre, avoit fait les réglemens nécessaires pour l'établissement de la Religion, & qu'il avoit décidé tous les points qui appartinrent à son ouvrage; mais qu'étant ensuite mort au Ciel, il avoit laissé après lui, dans la personne de S. Pierre & de ses Successeurs, un Vicaire capable de prononcer sur toutes les difficultés qui pouvoient naître; que par une assistance particulière de son Saint Esprit, il empêchoit que ce Vicaire ne se trompât dans ses décisions, ou dans l'interprétation qu'il donnoit aux Saintes Ecritures, & qu'en vertu de cette dispensation divine, Clement XI. ne pouvoit tomber dans l'erreur.

MEZZA-BARBA.
1720.
Réponses du
Légar.

Mais comment me persuaderez-vous; reprit l'Empereur, que le Pape puisse juger de la nature des cérémonies Chinoises, lui qui ne les a jamais vues; ou qu'il en ait plus de connoissance que je n'en puis avoir des affaires de l'Europe, qui me sont inconnues? La réponse du Légar fut que Sa Sainteté ne prétendoit pas s'établir juge dans les affaires de la Chine, mais régler ce que les Chrétiens, établis à la Chine, pouvoient pratiquer sans donner d'atteinte aux principes du Christianisme, & décider en même tems quels usages étoient contraires à ces principes. Viani ne nous apprend pas si l'Empereur Kang-hi fut satisfait de ces réponses. Il ajoute seulement que ce Prince demanda au Légar s'il avoit quelque chose de plus à lui proposer; & que le voyant toucher au principal objet de son Ambassade, il lui dit de réserver ses explications pour une autre audience. Cependant il ne le congédia point sans lui avoir fait plusieurs autres questions. Il lui demanda s'il avoit quelques Mathématiciens dans son royaume, & s'il n'avoit point un scribe pour fortifier la mémoire. Ensuite lui ayant ordonné de se retirer, il lui fit donner, à son départ, tous les restes de la collation qui avoit été servie dans la salle d'audience, & qui étoit demeurée presque entière. Le Légar, de son côté, envoya au Palais les Missionnaires qu'il avoit amenés de l'Europe pour le service de l'Empereur.

Influences de
l'Empereur.

Soites de l'au-
dience.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Janvier 1721, quatre Mandarins vinrent demander les présens que le Pape envoyoit à l'Empereur. Mezza-Barba promit de les faire porter au Palais, avec ceux qu'il devoit présenter en son propre nom, aussi-tôt qu'il auroit achevé de les mettre en ordre. Les Mandarins, parlèrent avec beaucoup d'exagération, des honneurs que Sa Majesté Impériale avoit accordés au Légar dans l'audience du jour précédent. Avant que de sortir, ils demandèrent à chaque Européen d'écouter s'il n'avoit point aussi quelque présent pour l'Empereur. Dans l'après-midi, l'Eunuque Fin-fu apporta au Légar différentes sortes de viande, de la table de Sa Majesté Impériale, entre lesquelles étoit un Faïsan tué de la main même de ce Prince. L'ordre fut renouvelé aussi pour les présens, & la permission de paroître à la Cour fut accordée aux Petes *Cesati* & *Ferrario*, avec promesse que l'Empereur recevrait leur bref. L'Eunuque ne s'étendit pas moins que les quatre Mandarins sur la magnificence de Sa Majesté. Après son départ, Mezza-Barba, par une nouvelle faveur, fut conduit dans une

On demande des
présens au Légar.

Zzz ij

MEZZA-BARBA.

1710.

On lui donne un
loc ment plus
eur mode.

Méconten-
ment des anciens
Missionnaires.

maison plus commode à Chang-chung-yuen. Mais ses gens n'eurent pas la liberté d'en sortir, ni personne celle de le visiter, à la réserve des Missionnaires du Palais.

Le 2, Son Excellence fut appelée à la Cour avec tous les Missionnaires, entre lesquels étoient *Cesati* & *Ferrario*, qui délivrèrent leur bref aux Mandarins. *Chau-chang*, l'ayant ouvert en présence du Légat, le remit au Pere Suarez, pour en faire la traduction. Suarez le lut à quelques autres Missionnaires, qui en parurent peu satisfaits. Regis & Simonetti se plaignirent hautement que le Pape marquoit peu d'égard pour les anciens Missionnaires de la Chine, & qu'il mettoit leur obéissance & leur soumission à de trop rudes épreuves (48).

Le même jour, Mezza-Barba porta les présens du Pape à l'Empereur, qui les ayant reçus très gracieusement, accorda sur le champ à son Excellence quelques marques de sa libéralité. Mais cette faveur fut bien-tôt suivie d'un message fort affligeant. Deux Eunuques vinrent déclarer au Légat que si Sa Majesté avoir pû prévoir les désordres que sa Légation avoit causés, elle les auroit prévenus par la punition de leurs auteurs; que le Pape, n'entendant point les Livres de la Chine, n'étoit pas plus capable de décider sur les cérémonies Chinoises, dont il n'avoit aucune idée, qu'on ne l'étoit à la Chine de juger des cérémonies de l'Europe; & que par conséquent ce que Son Excellence avoit à faire de plus sage étoit de se conduire par les conseils que Sa Majesté lui feroit donner, sans prêter l'oreille aux insinuations de certains esprits turbulens, qui n'avoient écrit ou porté à Rome que de grossières impostures.

Approches d'un
orage.

Les Eunuques, encherissant beaucoup sur les ordres du l'Empereur, s'emportèrent en invectives contre le Cardinal de Tournon. Mais comme ils en revenoient toujours aux anciennes plaintes, Mezza-Barba se réduisit aux mêmes réponses. Il lui fut plus difficile de se modérer lorsqu'il entendit parler peu respectueusement du Pape; mais le ressentiment n'auroit point été de saison. Tout sembloit annoncer les approches d'un orage. La garde fut redoublée à la porte du Légat. On n'en permettoit l'entrée qu'à ceux qui avoient quelque chose à communiquer au Pere Pereira, dont la faveur ne paroissoit pas diminuée à la Cour.

Secret que l'Em-
pereur veut dé-
couvrir au Légat.

Le 3, certains Mandarins, accompagnés du Pere Fan & de l'Eunuque *Finsu*, vinrent dire à Mezza-Barba que l'Empereur vouloit lui découvrir un secret, mais à condition qu'il s'engageât par un serment solennel de ne le révéler qu'au Pape. Son Excellence s'efforça inutilement d'éviter un honneur d'autant plus dangereux, que le Pere Fan devoit être seul interprète de l'Empereur, & n'avoir pour témoin que *Roveda*, inime ami des Jésuites. Cependant il fut obligé d'obéir, & l'on n'auroit jamais eu la moindre connoissance de cet entretien, si, dans l'incertitude des événemens du voyage, il n'en eut confié à l'Auteur, sous le sceau de la confession, une copie écrite par *Roveda*, avec quelques additions de sa propre main. Ce Mémoire s'est trouvé entre les papiers de Viani après sa mort.

Conférence qu'il
a pour cette oc-
casion.

Le jour choisi pour cette importante conversation fut le 3 de Janvier 1711.

(48) L'Auteur attribue ici des discours peu décents au Pere Simonetti, sur la foi, dit-il, & sur le serment de deux Barnabites.

Elle consista dans onze questions de l'Empereur & dans les réponses du Légat. Les trois premières furent des questions de peu de poids. Dans la quatrième, Sa Majesté Impériale déclara qu'il ne croyoit point que la Constitution du Pape fut observée en France (49). Mezza-Barba répondit qu'à la vérité quelques personnes avoient marqué de la repugnance à s'y soumettre, mais que le plus grand nombre avoit rendu une juste obéissance à la décision du Pape : Qu'il croyoit d'ailleurs que toutes les disputes qui s'étoient élevées sur cette matière avoient été terminées avant son départ de l'Europe, & qu'on l'en avoit assuré à Lisbonne. 5°. L'Empereur lui dit ensuite, qu'ayant à la Cour d'autres Ambassadeurs, entre lesquels il lui nomma ceux de Russie & de Corée, il n'en traitoit aucun si honorablement que lui, & qu'il accordoit volontiers cette distinction à l'Ambassadeur du Pape. 6°. Que malgré les obligations qu'il avoit aux Mathématiciens de l'Europe pour les lumières qu'il avoit reçues d'eux, il ne les appelloit point dans cette occasion, & que la conférence qu'il avoit avec lui étoit dans le dernier secret. Mezza-Barba témoigna beaucoup de reconnaissance pour ces deux faveurs.

7°. L'Empereur lui recommanda d'être plus gay, & lui conseilla de ne pas prêter l'oreille à des hommes vils & méprisables, tels que *Pedriani & Ripa*, sut-tout à *Pedriani* « esprit brouillon, lui dit-il, comme je pourrais vous en convaincre par diverses preuves & par des expériences mêmes, si je ne craignois qu'elles ne servissent à nuire. Cependant, ajouta-t-il, je l'ai traité avec autant de considération que les autres Missionnaires, & je me suis toujours efforcé, quoiqu'inutilement, de le réconcilier avec eux. Mezza-Barba répondit à cet article qu'ils étoient tous de fort habiles gens, & qu'au reste il admiroit la clemence de Sa Majesté pour les fautes des Européens.

8°. L'Empereur lui dit « qu'il avoit tâché de réunir tous les Missionnaires des différentes nations de l'Europe, tels que les Portugais, les François, les Italiens & les Allemands; mais que leurs dissensions subsistoient toujours, & que, ce qu'il avoit peine à comprendre, les Jésuites mêmes ne pouvoient s'accorder ensemble. Il ajouta que dans la même vue il avoit employé une autre méthode; c'étoit de les loger tous dans une même maison, espérant qu'ils n'y auroient qu'un cœur; mais que ses soins n'avoient pas produit cet effet; que l'un prenoit le nom de Prêtre séculier, l'autre, celui de Francisquain; un troisième, celui de Dominiquain, & le quatrième, celui de Jésuite; désunion, qui ne cessoit pas de l'étonner. Mezza-Barba demanda ici pardon à Sa Majesté pour les offenses des Européens, & l'assura que sa clemence étoit connue & célébrée par toute l'Europe. Il ajouta que si Sa Majesté vouloit lui permettre de s'employer à leur réconciliation, il y apporteroit tous ses soins. 9°. L'Empereur lui demanda s'il croyoit qu'ils témoignassent de la soumission pour ses avis. Il répondit qu'il n'osoit le promettre, quoiqu'il en eût l'espérance.

La dixième question de l'Empereur fut encore plus embarrassante. Il vouloit savoir comment le Pape pouvoit ajouter quelque foi aux rapports des différents Ordres, lorsqu'ils étoient si mal informés des usages de la Chine que leurs témoignages étoient directement contraires. Ce que je dis étant certain,

(49) Les termes de la copie de Roveda « Il ne me paroît pas que la France soit trans-
soient un peu différens. On y lit seulement: « qu'elle au sujet de la Constitution.

MEZZA-BAR-
BA.
1720.
Onze articles
qu'il propose.

Caractère qu'il
fait de Pedriani.

Ce qu'il avoit
fait pour récon-
ciler les Mis-
sionnaires.

Question em-
barrassante.

MEZZA-BARBA.
 1720.

Réponſe du L^e
 24.

continua-t'il, pourquoy le Pape entreprend-il de prononcer ſur les affaires de la Chine? S'ap-^{pe}çoiſſoit-il que je prétende juger de celles de l'Europe?

Le Saint Pere, répondit Mezza-Barba, n'a rien décidé ſans avoir entendu les deux Parties, recueilli toutes les informations poſſibles, & péſé mûrement les difficultés. D'ailleurs il a reçu, dans ſon jugement, l'aſſiſtance du Saint Eſprit, qui ne permet pas qu'un Pape tombe dans l'erreur ſur les maieres de Religion. Enſin le Pape n'a prononcé ſur les affaires de la Chine qu'autant qu'elles ont rapport au Chriſtianisme.

11°. L'Empereur repliqua qu'il ne trouvoit pas les apparences de la vérité dans cette réponſe, parce que le Pape n'avoit pas été bien informé. J'aime beaucoup votre Religion, reprit-il; j'adore le même Dieu que vous. Ainſi, lorſqu'il vous arrivera quelque difficulté, adreſſez-vous à moi, & je m'engage à vous l'expliquer. Le L^egât lui fit des remerciemens & lui promit de ſ'adreſſer à Sa Majeſté.

Reproche ſur les
 Diſpoſés envoyés
 en Europe.

Vers la fin de l'audience, l'Empereur obſerva qu'il n'étoit revenu de l'Europe aucun des Millionnaires qu'il y avoit envoyés, & que n'ayant point reçu de réponſe ſur la commiſſion dont il les avoit chargés, il ſouſpçonnoit qu'ils avoient été mis à mort par l'ordre de Sa Sainteté. Mezza-Barba, pour écarter ce ſouſçon, ſe hâta de repréſenter à Sa Majeſté combien le caractère des Ambaſſadeurs étoit reſpecté dans l'Europe; & lui ayant fait conſidérer que le Pape & la Religion ne pouvoient tirer aucun avantage d'une telle violence, il ajouta qu'on ſçavoit allez que les Vaiſſeaux où Bartos & Bauvolier s'étoient embarqués, avoient péri par la tempête avant leur retour en Europe; que Raimond étoit mort ſans avoir pris terre en Italie; & que Provana avoit été renvoyé à la Chine par le Pape, avec des inſtructions de bouche, qui étoient capables de ſatisfaire Sa Majeſté.

L'Empereur dé-
 ſolé des Jéſuites.

Ce Prince ne laiffa pas d'ajouter que la Conſtitution qui regardoit les cérémonies Chinoiſes venoit d'une autre ſource que le zele de la Religion; que ce n'étoit qu'une *ſtèche de vengeance*, lancée contre les Jéſuites, pour ſatisfaire *Maigret*, *Pedrini* & leurs autres adverſaires. Ici l'Auteur avertit que cette derniere réſtexion ne fut point expliquée au L^egât par le Pere Fan, & qu'on n'en auroit jamais eu de connoiſſance, ſi l'Empereur ne l'eût répétée le 10 du même mois, & n'eût fait déclarer à Mezza-Barba qu'on ne lui diſoit rien qu'il n'eût entendu de la bouche de l'Empereur dans ſon Audience privée.

Autre audience
 & ſes effets.

En effet il en obtint une autre le 10 de Janvier; mais elle ne ſervit qu'à redoubler ſon inquiétude & ſes doutes. *Pedrini* & *Ripa* ſervirent d'interprètes à l'Empereur, avec quatre Jéſuites. Le L^egât n'en eut pas beſoin, car Sa Majeſté prit la peine de ſ'expliquer dans ſa préſence. Elle recommença des déſails qui avoient été répétés pluſieurs fois par ſes Miniſtres; & ne touchant à rien d'eſſentiel, elle dit au L^egât, pour conſclusion, que ſa réſolution étoit de lui envoyer le *Fi*, c'eſt-à-dire un décret Impérial, dans lequel toutes ſes volontés ſeroient expliquées ſur l'affaire de la légation, & ſur lequel il n'auroit qu'à réſſchir ſérieuſement; qu'elle députeroit enfuire un de ſes Officiers à Rome; mais qu'elle lui recommandoit de ne pas ſ'aſſliger, & d'attendre les évenemens d'un air tranquille.

Le 14 fut ſigné, ſuivant le langage de l'Auteur, par une quatrième Au-

dience , beaucoup plus folemnelle que toutes les précédentes. Sa Majesté ordonna que tous les Eutopéens y fussent préens , sans en excepter les malades , & nommément le Pere *Cassio*. Après les cérémonies ordinaires , l'Empereur fit au Légat plusieurs questions de peu d'importance. Il s'étendit sur le peu de probité qui se trouve dans les Nations étrangères , & fut celle des Chinois , qui haïssent , disoit-il , l'artifice & la fraude. Ensuite se tournant vers Mezza-Barba , il l'exhorta d'un air gracieux à proposer ce qu'il avoit à dire , avec toute la force & la liberté dont il étoit capable.

Le Légat , encouragé par cette invitation , répondit qu'il avoit trois choses à proposer ou à demander de la part du Pape. La première , que les Chrétiens de la Chine fussent libres de se soumettre à la Constitution de sa Sainteté concernant les cérémonies Chinoises : Sur quoi l'Empereur lui demanda encore une fois ce que le Pape trouvoit de représentable dans ces cérémonies. De l'avis des Interprètes , Mezza-Barba n'hésita que sur un point , & représenta que le Souverain Pontife avoit expressément condamné la vénération superstitieuse qu'on rendoit aux tablettes & aux carouches. Sa Majesté répliqua que cette vénération n'étoit pas de l'établissement de Confucius , & qu'elle avoit été introduite dans la Religion Chinoise par des Etrangers : que ce n'étoit pas néanmoins une affaire peu importante ; mais qu'il n'appartenoit point au Pape d'en juger , & que ce soin regardoit les Vicerois & les Mandarins des Provinces ; enfin qu'il ne vouloit plus rien entendre sur cet article.

Mezza-Barba ayant ajouté que le Pape désapprouvoit les titres de *Tyen* & *Chang-ü* , que les Chinois donnoient au véritable Dieu. L'Empereur répondit que c'étoit une bagatelle , & qu'il s'étonnoit que la dispute durât depuis tant d'années sur un point de cette nature. Il demanda si le Légat étoit bien persuadé que les Européens eussent commis une idolâtrie en rendant jusqu'alors des respects aux tablettes , & que le Pere Ricci , fondateur de la Mission , fut tombé dans l'erreur. Mezza-Barba passa légèrement sur la première de ces deux questions & n'y fit que des réponses vagues. A la seconde , il répondit , avec beaucoup de précaution , que le Pere Ricci avoit été innocemment sur de certains points , parce que toutes ces matières n'avoient point encore été réglées par la décision du Saint Siège.

La seconde demande que le Légat fit à l'Empereur , regardoit l'obéissance que les Chrétiens de la Chine devoient à la Constitution. Le Pape , dit-il à Sa Majesté , espéroit que son Décret ne regardant que le spirituel , il seroit permis aux Chrétiens Chinois de s'y conformer avec la même soumission qu'ils devoient à Sa Majesté Impériale pour le temporel. L'Empereur applaudit beaucoup à ce discours , & donna ordre au Légat de continuer. Alors Son Excellence ajouta qu'elle oisoit se promettre , de la clemence de Sa Majesté , un gracieux pardon pour tous les Européens qui avoient eu le malheur de lui déplaire. En prononçant ce discours , le Légat s'étoit tenu prosterné , le visage contre terre. L'Empereur fut si charmé de cette marque d'humilité , qu'il fit au Légat les complimens les plus flatteurs. Il lui dit « qu'il avoit parlé & qu'il » s'étoit conduit en perfection ; qu'il n'étoit pas possible de faire mieux ; que » les matières étoient désormais éclaircies & toute l'affaire terminée. Il lui permit en même tems d'achever ce qu'il avoit à dire.

MEZZA BAR-
BA.
1720.
Quatrième au-
dience.

Demande que
le Légat fait à
l'Empereur.

Sa Majesté ex-
plique son senti-
ment sur les cé-
rémonies.

Demande espé-
cielle.

Réponse embas-
sée.

Compliment
de l'Empereur au
Légat.

MEZZA-BARBA.
BA.

1420

Il recommande
l'union aux Mis-
sionnaires.

Les Jésuites se
doutent des in-
tentions de
l'Empereur.

Comment le
Légat les met à
l'épreuve.

Alors Son Excellence demanda la permission de résider à la Chine, en qualité de Supérieur des Missions. Mais l'Empereur remit sa réponse à quelque autre tems; ce qui ne l'empêcha point d'applaudir encore à la prière qui lui fut renouvelée par le Légat d'oublier les différends passés, & de l'exhorter lui-même à l'oubli des offenses; ajoutant qu'il y avoit peu de Missionnaires qui n'eussent des reproches à se faire mutuellement, mais qu'à l'avenir ils devoient vivre comme des enfans dans la même famille, c'est-à-dire avec une parfaite union. Mezza-Barba se disposoit ensuite à sortir, lorsque l'Empereur reprit son discours, pour lui dire qu'il falloit informer promptement le Pape de tout ce qui s'étoit passé. Son Excellence, ayant répondu qu'elle s'acquitteroit incessamment de ce devoir, fut enfin congédiée avec tous les Missionnaires, à l'exception des Peres Suarez & Bouvet, qui reçurent ordre de ne pas s'éloigner de l'Empereur.

La satisfaction du Légat fut extrême après cette audience, & tous les Missionnaires ne ressentirent pas moins de joie. Cependant les Jésuites, plus accoutumés au manège de la Cour, trouverent quelque sujet de défiance dans de si magnifiques promesses, & déclarerent à Mezza-Barba que si le Ciel n'avoit pas touché miraculeusement le cœur de Kang-hi, ils regardoient tous les discours de ce Monarque comme une pure ironie. Ils ajoutèrent qu'il étoit naturellement porté à la raillerie, & qu'ils le soupçonnoient d'avoir voulu rire à leurs dépens. Le Légat, surpris de ce discours, demeuroit incertain de ce qu'il en devoit penser, lorsqu'il vit arriver *Chau-chang* & d'autres Mandarins, qui venoient le presser de faire ses dépêches pour le Pape, parce que l'Empereur étoit résolu d'envoyer à Rome Renauld & Roveda. Il écrivit aussitôt sa lettre. Elle ne contenoit que de magnifiques exagérations de l'accueil & des présens qu'il avoit reçus de l'Empereur. A l'égard du succès de la dernière audience, il donnoit avis au Pape que Sa Majesté Impériale avoit permis de prêcher l'Evangile avec toutes les conditions qu'il désireroit. Les Missionnaires jugerent que ces expressions étoient trop fortes, parce que l'Empereur ne s'étoit pas expliqué si positivement sur cet article. Mais la réponse du Légat fut qu'il employoit ces termes à dessein. « Si l'Empereur, disoit-il, souffre que la lettre soit envoyée dans cette forme, le sens de ses promesses sera » déterminé par son silence, & l'on connoitra s'il parloit ironiquement.

§. III.

Succès de l'Ambassade.

Ruse de l'Em-
pereur.

Le lendemain, qui étoit le 16 de Janvier, les affaires changèrent entièrement de face. L'Empereur fit dire au Légat que les explications des Interprètes n'ayant point été exactes dans la dernière audience, il vouloit employer d'autres voies pour connoître la vérité. Après quantité de messages, on convint que Mezza-Barba communiqueroit à Sa Majesté le Decret du Pape, afin qu'elle pût juger avec certitude de ce qui étoit permis ou défendu par le Saint Siège. Le Decret fut traduit & porté à l'Empereur par les Mandarins. Mais ils exigèrent en même tems du Légat une relation de la dernière audience, écrite de sa propre main, pour la comparer avec celles des Interprètes.

Il

Ils ajoutèrent que, par cette méthode, les doutes qui paroissent lui rester sur les intentions de l'Empereur seroient bientôt dissipés.

Le 18, avant que Mezza-Barba eut fini sa relation, les mêmes Mandatins vinrent lui remettre un *Si*, de la propre main de l'Empereur, écrit en lettres rouges au bas du décret. Il étoit conçu dans ces termes : « Tour ce qu'on peut recueillir certainement de la lecture de cette Constitution, c'est qu'elle ne regarde que de vils Européens. Comment pourroit-on dire qu'elle a quel que rapport à la grande doctrine des Chinois, lorsqu'il n'y a point un seul Européen qui entende le langage de la Chine ? Elle contient quantité de choses indignes. Il paroît assez, par ce décret que le Légat nous apporte, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la secte des Idolâtres & les sectes de *Ho-chang-chi*. Les disputes qu'ils ont entr'eux sont d'une violence à laquelle rien ne peut être comparé. Il ne convient pas, par cette raison, que les Européens aient désormais la liberté de prêcher leur loi, qui doit être défendue comme le seul moyen de prévenir de fâcheuses conséquences.

La lecture de ce fatal écrit jeta la consternation dans l'esprit du Légat. Sa première ressource fut d'écrire à l'Empereur une lettre de soumission. S'étant hâté de l'écrire, il proposa aux Missionnaires de la signer. Mais les Jésuites y trouverent beaucoup de difficultés, & lui déclarerent qu'ils ne voyoient point d'autre moyen pour calmer le trouble que de suspendre la Constitution. Le Pere Mouravo ajouta que c'étoit une nécessité d'autant plus indispensable que le Pape n'avoit pas reçu de justes informations, & que si Sa Sainteté étoit à la Chine, pour y voir les choses dans un autre jour, elle revokeroit infailliblement une Bulle qui n'étoit capable que de porter un coup mortel à la Religion. Le Légat répondit qu'il n'avoit pas le pouvoir de suspendre une Constitution du Pape ; qu'il aimoit mieux risquer tout que d'offenser Dieu ; qu'il prioit de faire attention de qui & devant qui il parloit. Je ne l'ignote pas, répondit le Missionnaire, mais je ne crains que Dieu. Si vous ériez rempli de cette crainte, reprit le Légat irrité, vous parleriez avec plus de respect de son Vicaire, & devant le Ministre qui le représente.

Le Pere Suarez ne parut pas moins ardent que Mouravo ; & le Pere Mailer, se livrant aussi à son zèle, déclara au Légat qu'il ne croyoit pas qu'une Bulle, dont l'effet ne devoit être que la ruine du Christianisme dans un grand Empire, pût être proposée sans blesser la conscience &c. Quelqu'un lui dit que dans un autre lieu il n'auroit point eu la hardiesse de tenir ce langage. Je le tiendrois, répondit-il, jusqu'au milieu de Rome, & je ne craindrois pas de représenter au Pape même des difficultés que je crois justes. Les Missionnaires les plus modérés faisoient ce raisonnement : « La Constitution n'est qu'un précepte Ecclésiastique, dont l'exécution entraineroit la ruine du Christianisme. Elle peut donc être suspendue jusqu'à de nouvelles informations. Toute la fermeté du Légat, ses consultations & ses propres lumières ne lui faisoient pas voir beaucoup de jour dans une si grande obscurité.

Mais quel fut son embarras, lorsque le *Tajin*, ou le Mandarin *Li pin-Tome V.*

MEZZA BAR-
BA.

1710.

Errance réponse
qu'il fait à la Let-
tre du Légat.

Embarras du Lé-
gat, & diffi-
cultés des Mis-
sionnaires.

Zèle ardent de
quelques Jé-
suites.

MEZZA-BARBA.

S.A.

1720.

Le Légar est infesté dans la maison.

chung, dont le nom est revenu tant de fois, entrant dans sa chambre d'un air furieux, & le prenant au collet, lui dit devant toute la compagnie « qu'il n'étoit qu'un traître & un perfide; que l'affection qu'il avoit eue pour lui » l'exposoit à perdre sa tête; mais qu'il étoit résolu de le tuer auparavant » de les propres mains. Pendant cette étrange scène, les domestiques du Tadjin & des autres Mandarins seconderent les violences de leurs Maîtres. Ils maltraitèrent le valet-de-chambre du Légar, lui tirent la barbe & l'accablèrent de toutes sortes d'injures. Mezza-Barba, pénétré de douleur & de crainte, étoit dans une situation qui auroit attendri, dit l'Auteur, toute autre Nation que d'insensibles Chinois. Un Mandarin, le regardant avec un souris railleur, lui dit qu'apparemment sa pâleur venoit d'un excès de haine & de rage contre Sa Majesté Impériale. Ce reproche inhumain le mit dans la nécessité de se défendre par les excuses les plus humbles & les plus soumises.

On le forme de répondre.

Réponse soumise qu'il fait à l'Empereur.

Le soir du même jour, les Mandarins revinrent avec la même fierté, & le formèrent de répondre au Si qu'ils lui avoient apporté le matin. Dans l'excès de son affliction, il ne laissa pas de prendre une plume & d'écrire la Lettre suivante : « C'est avec les plus respectueux & les plus humbles sentiments de soumission, que j'ai lu la traduction du Decret qu'il a plu à Votre Majesté d'écrire de sa propre main en lettres rouges. Ayant été envoyé par le Souverain Pontife pour solliciter la faveur de Votre Majesté, je me étois flatté que les Permissions que j'ai eu l'honneur de présenter à Votre Majesté auroient été capables de l'apaiser & de faciliter le succès de ma Légation. A présent, il ne me reste qu'à demander pardon à Votre Majesté, à lui faire connoître la douleur dont mon ame est pénétrée, & à me prosterner, comme je fais, le visage contre terre, pour implorer sa clémence. *Signé*, CHARLES-ANDROÏSE, Patriarche d'Alexandrie & Légar Apostolique. Si Votre Majesté me le commande, j'irai me jeter aux pieds du Pape, pour lui déclarer clairement, fidèlement & sincèrement, les intentions de Votre Majesté (50).

Ce Postscript, suivant l'Auteur, fut ajouté de l'avis & sur les instances des Missionnaires. Du Halde remarque qu'il plut beaucoup à l'Empereur.

Plusieurs Miffionnaires qui m'ont raconté.

Pendant qu'on traduisoit la Lettre de Mezza-Barba, les Mandarins ayant soupé dans sa chambre, & leurs domestiques après eux, y laissèrent des traces de leur malpropreté. Pour comble d'affliction, il apprit, vers le soir, que Ripa & Pedrini avoient été jettés dans une obscure prison; que Laureati étoit aussi chargé de chaînes, pour avoir osé dire que le Légar n'avoit rien que d'agréable à proposer à l'Empereur; que Pereira étoit exposé au même danger; & que Li-pin-chung devoit être conduit au Tribunal des criminels, pour avoir traité Son Excellence avec trop de bonté.

Raillerie de l'Empereur.

Les messagers, les demandes & les menaces, ne firent que redoubler le jour suivant. L'Empereur fit dire au Légar, qu'ayant comparé la Constitution du Pape avec le Mandement de M. Maigrer, il y avoit trouvé une parfaite ressemblance; d'où il concluoit: « que s'il étoit vrai, comme les Chrétiens l'assurent, que le Pape soit assisté par les inspirations du S. Esprit, » c'étoit M. Maigrer qui devoit être regardé comme le S. Esprit des Chré-

(50) Au lieu de *Votre*, l'Auteur auroit dû dire *Chinois* ne parlent ou n'écrivent jamais à leur Empereur qu'en tierce personne.

« tiens. Cet argument Chinois fut suivi le même jour d'un nouveau Si, qui contenoit quelques frivoles remarques sur les permissions accordées par le S. Siège. Le reste consistoit dans un grand nombre de réflexions fort dures sur la conduite de M. Maigret.

Après cette raillerie, il leur fit déclarer qu'il étoit résolu de répandre son Decret dans tous les Royaumes de l'Univers, & que l'Ambassadeur Russe, qui étoit alors à Peking, lui avoit déjà promis de le communiquer à toutes les Cours de l'Europe. Ainsi chaque message étoit une nouvelle insulte, qui perçoit le cœur du Légat. Il ne pouvoit retenir ses larmes, en relisant les ordres de l'Empereur. Mouravo le voyant dans cette affliction, ne fit pas difficulté de se jeter à ses pieds, & le conjura, par les entrailles de Jésus-Christ, d'avoir pitié de la Mission, qui ne pouvoit éviter de périr, s'il persistoit à maintenir sa Bulle. Mais ces instances firent peu d'impression sur lui, & l'abbattement où il étoit ne l'empêcha point de répondre aux Jésuites : « Ne me parlez plus de suspendre ni de modérer la Constitution. C'est aug-
« menter ma douleur que de me proposer un remède pire que le mal. Ce-
« pendant, si vous pouvez imaginer quelque expédient qui soit propre à lever
« les difficultés, je l'embrasserai volontiers, pourvu qu'il s'accorde avec
« mon devoir. Mouravo alloir profiter de cette disposition pour composer une Requête à l'Empereur & tirer le Légat de l'abîme où il s'étoit plongé, lorsque le Pere Renauld en offrit une, qu'il venoit d'écrire dans les termes suivans : » CHARLES AMBROISE, Patriarche d'Alexandrie, supplie très-hum-
« blement Votre Majesté qu'il lui plaise d'user de clémence envers les Euro-
« péens, de tolérer notre sainte Religion, & de suspendre la résolution
« qu'Elle a prise, de répandre son Diplôme dans tout l'Univers par la voie
« de la Russie. Je me rendrai auprès du Souverain Pontife, & je ne manque-
« rai pas de l'informer soigneusement & fidèlement des intentions de Votre
« Majesté. Dans l'intervalle, je laisserai subsister les choses dans l'état où je
« les ai trouvées, & je communiquerai de bonne foi au S. Pere tout ce que
« Votre Majesté trouvera bon de m'ordonner. Enfin, je demande humble-
« ment en grâce à Votre Majesté d'envoyer avec moi quelque personne, qui
« soit capable de lui rapporter avec quelle sincérité je représenterai tout au
« Souverain Pontife, & quels efforts je ferai pour me procurer l'honneur de
« reparoître devant Votre Majesté. Après avoir lu plusieurs fois cette Sup-
« plique, Mezza-Barba consentit à la signer. Quelques Millionnaires ne la croyant point assez conforme aux intentions de l'Empereur, ou assez humble pour le Légat, refusèrent d'y mettre leur nom. Mais le plus grand nombre suivit l'exemple du Légat. Elle fut traduite en Chinois & portée à l'Em-
pereur.

La patience & l'habileté du Légat furent bien-tôt mises à de nouvelles épreuves. L'Empereur lui communiqua, par ses Ministres, un Mémoire, que Pedrini avoit anciennement présenté à la Cour contre les Jésuites. Pedrini fut forcé d'en faire lui-même la lecture au Légat, en présence de ceux qu'il avoit accusés. Ils le traitèrent de calomniateur. Les Mandarins pressant Mezza-Barba d'expliquer ce qu'il en pensoit, il n'osa déclarer son opinion; mais n'ayant pas non-plus la liberté de garder le silence, il se contenta de répondre que Pedrini avoit violé les loix de la charité chrétienne, qui ordonnoit l'amour du prochain.

A a a ij

MEZZA-BARBA.
BA.
1720.

Affliction du
Légat.

Il a recouru aux
Jésuites.

Lettres qu'ils
écrivent à l'Em-
pereur.

Mémoire con-
tre les Jésuites.

MIZZA-BAR-
BA.

1720.

Budnare de
l'Empereur dans
ses audiences.

Dans une audience, que l'Empereur lui accorda le 10, il se vit dans la nécessité de mettre par écrit la même réponse; c'est-à-dire, de répéter que Pedrini étoit blâmable, pour avoir offensé Sa Majesté & s'être plaint de son prochain; mais qu'il demandoit grâce pour lui. Ce n'étoit que le prélude de ses embarras. L'Empereur, après lui avoir prodigué les caresses & les civilités, entreprit de badiner aux dépens du Pape. Comme il avoit beaucoup de goût pour les figures & les comparaisons, il compara Sa Sainteté à un chasseur aveugle, qui tire dans l'air au hasard. Le Légat n'ayant pu rire de cette raillerie, comme les autres, Sa Majesté lui dit: « Vous ne répondez pas? » Que pensez-vous de mes allusions? Elles sont fort ingénieuses, répondit Mezza-Barba, & dignes de Votre Majesté.

Il s'adoucit en
faveur du Légat.

L'audience du 24 se passa de même. L'Empereur prit plaisir à raconter des histoires, dont il étoit le premier. Mais le Légat en prenoit moins à les entendre. Il ne fut pas plus aisé au Monarque Chinois de tirer de lui quelques louanges auxquelles il s'attendoit, & qu'il ne put arracher de sa bouche qu'après les avoir demandées. Cependant la scène ne finit pas mal. Kang-hi étoit en bonne humeur. Il accorda, aux prières du Légat, la liberté de Pedrini, & celle de Ripa & de Laureati. Ensuite il lui déclara, que son intention étoit de rétablir une parfaite union entre les Missionnaires, & que dans cette vue il avoit besoin de son assistance. « Vous serez libre, lui dit-il, & sans aucune garde. Comme la saison est trop avancée pour vous permettre le voyage de l'Europe, je vous conseille d'aller attendre le beau tems à Péking, où la Cour retournera pour la célébration de la nouvelle année. Ce compliment causa une joie extrême au Légat.

Autre audience
où l'Empereur cause
avec le Légat.

Il partit effectivement pour Péking, où étant arrivé le 2; avec toute sa suite, il se logea chez les Jésuites Portugais. Le même jour, il y fut complimenté par l'Ambassadeur de Russie; & le jour suivant, par un grand nombre de personnes distinguées. L'Empereur lui accorda, le 26, une nouvelle audience; la plus gracieuse qu'il eût encore obtenue de ce Prince, mais aussi la plus plaisante. Après avoir déclaré que les Chinois n'étoient point assez foibles pour s'imaginer que les esprits de leurs ancêtres fussent présents dans les tablettes & les cartouches qui portoient leurs noms, & que ces tablettes, avec leurs inscriptions, étoient regardées comme des représentations purement symboliques, Kang-hi affecta de se livrer à son humeur badine. « Monsieur le Légat, dit-il, entre autres choses; est-ce l'usage en Europe de condamner un homme à mort, sans être assuré qu'il est coupable? Non, répondit Son Excellence. » Mais, reprit l'Empereur, si le Prince a prononcé la sentence de mort sur des preuves suffisantes, & que le Juge inférieur, à qui l'exécution est remise, découvre des preuves plus convaincantes de l'innocence de l'accusé, la sentence doit-elle être exécutée? Je crois, répondit le Légat, que ce Juge doit avertir le Prince des nouvelles preuves qu'il a découvertes. « Je le crois aussi, ajouta gravement l'Empereur; on ne peut attacher un trop grand prix à la vie d'un homme. Ensuite, se tournant d'un air sérieux vers son Médecin, qui se nommoit Volta, il lui ordonna de s'approcher du Trône. « Vous êtes, lui dit-il, plus redoutable que moi. Volta, fort embarrassé de ce discours, demeura sans répondre. Mais Kang-hi, faisant un éclat de rire, le délivra bien-tôt de cette contrainte, & divertit toute

Embarras que
l'Empereur cause
à son Médecin.

l'Assemblée par sa conclusion : « Cet homme, dit-il, est maître de tuer quand il lui plaît, & moi, je ne puis condamner personne à mort sans témoignage » & sans preuves.

L'Empereur Kang-hi s'amusa plus d'une fois à causer de l'embarras au Légat par d'autres plaisanteries de cette nature, ou par des questions d'autant plus fatigantes, qu'il étoit également difficile de pénétrer son intention & d'éviter le piège. Par exemple, le 28 de Janvier, qui est le premier jour de l'année à la Chine, Mezza-Barba lui ayant fait présent d'une croix d'argent, où étoient enchassés deux morceaux de la vraie croix, ce Prince lui fit demander aussitôt : « Quels étoient les lieux où il ne convenoit pas de » porter cette sainte Relique ? Le Légat répondit, que Sa Majesté ne devoit pas la porter dans les Temples des Idoles, ni lorsqu'elle feroit quelqu'autre action condamnée par la Religion chrétienne. Kang-hi lui fit dire aussitôt : « qu'il ne l'ignoroit pas, & qu'il avoit toute la vénération possible pour » une Relique si sacrée. Mais, en même-tems, l'Eunuque qui étoit chargé de ses ordres, avoit celui de montrer au Légat une petite croix de pierre, que Sa Majesté avoit reçue du Cardinal de Tournon, & de lui demander, » S'il étoit vrai que cette croix eût quelque vertu contre le tonnerre. Mezza-Barba manqua de présence d'esprit pour faire une réponse, qui devoit lui coûter peu dans les principes de sa religion. Il se contenta de dire à l'Eunuque, qu'on en avoit eue opinion en Europe, mais qu'il n'en étoit pas sûr. Pour le soulager de l'embarras de toutes ces questions, on lui fit des présents, on lui donna des collations, des festins, des bals mêmes & des comédies, où la gravité de son caractère ne l'empêcha point d'assister, pour se concilier l'affection des Chinois en se conformant à leurs usages.

Le 31, l'Empereur lui donna une audience, dont le sujet fut très-comique. C'étoit pour lui demander s'il croyoit qu'il y eût au monde des hommes sans tête, & s'il se trouvoit quelquefois du sel au sommet des plus hautes monagnes ? Ces questions donnerent lieu à quantité d'autres bouffonneries. Mezza-Barba n'en eut jamais pénétré le sens, s'il n'eût reçu, après l'audience, quelques explications du Pere Parennin. L'Empereur, pour se réjouir, avoit voulu faire entendre, en style figuré, que le Cardinal de Tournon avoit manqué de tête & de sel, c'est-à-dire, d'esprit & de jugement.

La Cour étant retournée à Chang-chung-yuen le 6 de Février, Mezza-Barba eut ordre de s'y rendre le jour suivant ; & le 19, il fut averti que Sa Majesté lui donneroit le lendemain son audience de congé. Il avoit déjà reçu les présents de la Cour pour le Pape & le Roi de Portugal. L'Empereur lui dit, en lui montrant un papier qu'il tenoit à la main, que cet Ecrit contenoit ses ordres, avec une fidèle Relation de ce qui s'étoit passé, & le détail des récéits que Son Excellence devoit faire au Pape. Le reste de l'audience fut employé à choisir, entre les Missionnaires, ceux qui devoient partir avec lui, & ceux qui avoient la liberté de demeurer à la Chine. Ensuite l'Empereur, après avoir présenté, de son Trône, un verre de vin au Légat, suivant l'usage, se fit apporter deux petites chaînes de perles, dont il lui donna l'une, en lui disant qu'il lui avoit envoyé, par ses Ministres, les présents qui étoient destinés pour Sa Sainteté ; mais qu'il s'étoit réservé le plaisir de lui donner de sa propre main cette marque distinguée de l'estime qu'il avoit pour lui.

À a a iij

MEZZA-BAR-
BA.

1721.

Sur questions &
l'occasion d'une
croix.

L'offre réponse
du Legat.

Autre questions,
comique & ma-
lignés.

Le Légat reçoit
son audience de
congé.

Compliment
gracieux que lui
fait l'Empereur.

MEZZA-BARBA.
1721.

Nonvelles dis-
femins entre les
Missionnaires.

Apostille du Pere
Suarez.

Ripa refuse de
la signer, mais
le rend ensuite.

Pedrini s'oblige
à refuser.

Comment il est
put.

Le Légat témoigna sa reconnaissance par d'humbles remerciemens; & , prenant congé de Sa Majesté Impériale, il se rendit dans le lieu où les Européens étoient accoutumés de s'assembler. Telle fut cette audience, qui est la seule dont le Pere du Halde ait parlé, & dont il a confondu les circonstances avec celles des audiences précédentes.

Les ennemis des Jésuites ne manquèrent pas de publier que ces Peres étoient les auteurs du Mémoire dont le Légat étoit chargé pour le Pape. Ils prétendirent que ce Mémoire étoit conçu dans des termes injurieux pour Son Excellence & pour ses partisans, & qu'ils ne pouvoient le signer sans une tache éternelle pour leur réputation. C'étoit un prétexte de refus qu'ils se ménageoient d'avance. A peine Mezza-Barba fut-il retourné à son logement, que Chau-chang & les autres Mandarins lui apportèrent, de la part de l'Empereur, un journal de tout ce qui s'étoit passé entre ce Monarque & lui depuis le 25 de Décembre jusqu'au 27 de Janvier, avec ordre aux anciens Missionnaires de le signer de leur nom. Ils se retirèrent ensemble dans une chambre qui touchoit à l'appartement du Légat, où le Pere Suarez, Supérieur des Jésuites Portugais, écrivit au bas les mots suivans. « Cet écrit contient les ordres de l'Empereur de la Chine & de la Tartarie, avec les réponses du très-illustre Patriarche d'Alexandrie, Légat du Pape, & le détail des faveurs dont Sa Majesté Impériale a honoré Son Excellence. Nous avons souscrit nos noms par le commandement de l'Empereur. En effet il écrivit le sien. Tous les Jésuites qui étoient présens l'imitèrent sans difficulté. Mais lorsqu'on pria Ripa de signer aussi, il le refusa, sous prétexte qu'il ignoroit ce qui étoit contenu dans le papier. Il s'éleva là-dessus beaucoup de bruit. Les Jésuites le chargèrent de reproches. Les Mandarins le menacèrent du ressentiment de l'Empereur. Enfin il se rendit à leurs instances, mais en protestant qu'il le faisoit par soumission pour les ordres de l'Empereur. Pedrini, beaucoup plus ferme, déclara qu'il souffriroit plutôt la mort que de signer l'apostille du Pere Suarez, mais que si l'on y vouloit faire un peu de changement, par lequel il parût que les souscripteurs n'attestoient point la vérité de ce qui étoit contenu dans le Mémoire, il ne feroit pas difficulté d'y mettre aussi son nom. Les uns consentirent à sa demande; mais d'autres y trouvant des difficultés invincibles, on se vit dans la nécessité d'informer l'Empereur de ce nouveau différend. Aussitôt le Légat reçut ordre de retourner à Chang-chung-yuen, quoiqu'il fût minuit passé & qu'il tombât beaucoup de neige. Pedrini, ayant paru devant Sa Majesté Impériale, alléguait inutilement pour sa défense qu'il ne pouvoit pas attester, comme une vérité, des circonstances qu'il ignoroit. Kang-hi ordonna qu'il reçût sur le champ la bastonnade (51) par quelques Mandarins. On le chargea de chaînes si pesantes qu'à peine avoit-il la force de les lever; & pendant le reste de la nuit, qu'il passa dans la salle des Gardes, il s'attendit pour le lendemain à des traitemens encore plus rigoureux. En effet il n'y eut pas d'outrages qu'il n'essuyât le matin. Il offrit alors de signer; mais on lui répondit qu'il étoit trop tard; & toutes les soumissions, non plus que l'inter-

(51) L'Auteur ne dit pas que cet ordre ait été exécuté. Le crime de Pedrini étoit d'avoir résisté à l'ordre de l'Empereur & de l'avoir

soupçonné de fausseté; ce qui est capital à la Chine.

cession du Légat, ne purent empêcher qu'il ne fût envoyé à Peking, où il fut jetté dans la prison des malfaiteurs condamnés à mort.

L'Empereur prit aussi cette occasion pour dresser de nouveaux pièges au Légat. Il lui fit dire que M. Maigret n'ayant pas eu plus de respect que Pedrini pour ses ordres, il s'attendoit qu'on le renverroit à la Chine pour y être puni; & qu'au reste il se confirmoit dans l'opinion qu'il étoit nécessaire pour la tranquillité de son Empire, d'y extirper le Christianisme. Il espiroit, par cette menace, d'arracher au Légat quelques censures contre ces deux Ecclésiastiques. Mais, apaisé enfin par les réponses de Mezza-Barba, il déclara le 22 qu'il renonçoit aux demandes qui regardoient Maigret, & que ce qui étoit arrivé à Pedrini n'entraîneroit rien de fâcheux pour la Religion & les autres Missionnaires. On apprit dans la suite que Pedrini avoit été rendu aux Jésuites François, & que, peu de tems après, il avoit été nommé pour accompagner l'Empereur dans son voyage de Tartarie.

La conduite de ce Monarque changea tout d'un coup, avec tant d'avantage pour Mezza-Barba, qu'on ne peut attribuer cette révolution de sentimens qu'à l'ellime qu'il conçut pour sa fermeté & sa droiture. Dans une audience qu'il lui accorda le premier de Mars, & qui fut la dernière, il le combla d'honneurs, avec des témoignages d'une affection si distinguée, que toute la Cour en marqua de l'étonnement. Les Mandarins convinrent eux-mêmes qu'il n'avoit jamais traité personne avec tant de faveur, sans en excepter les Princes de son sang. « Allez, dit-il au Légat, & revenez le plutôt qu'il vous sera possible. Mais prenez soin surtout de votre personne & de votre santé. Donnez moi de vos nouvelles, & soyez sûr que je verrai votre retour avec beaucoup de joie. Il lui fit promettre d'amener avec lui des gens de lettres & un bon Médecin; d'apporter les meilleures Cartes géographiques, les livres les plus estimés en Europe, & surtout les ouvrages de mathématiques, avec les nouvelles découvertes qu'on auroit pu faire touchant les longitudes. Ensuite s'étant fait apporter une Epinette, il joua quelques airs Chinois sur cet instrument. Il en prit occasion de faire remarquer au Légat avec quelle familiarité il traitoit les Européens, dont il l'assura qu'il honoroit beaucoup le sçavoir. Il le fit monter sur son Trône, où il lui présenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin. Enfin, pour terminer celle-ci, il lui prit les mains, qu'il serra fort tendrement entre les siennes. Le Légat employa les termes les plus respectueux pour témoigner à Sa Majesté combien elle étoit sensible à tant de faveurs, & lui promit de prier avec beaucoup d'assiduité pour la prolongation de sa vie & pour la prospérité de son regne.

Il quitta Peking deux jours après. Etant arrivé à Canton le 9 de Mai, il en partit le 23, dans l'impatience de se revoir à Macao, où il arriva le 27, & d'où il écrivit une lettre de remerciement à l'Empereur par le Tatin *Li-chou-chang*, qui n'avoit pas cessé de l'accompagner dans son voyage.

Mezza-Barba passa plus de six mois à Macao, pendant lesquels il eut encore quelques démêlés avec les anciens Missionnaires. Cette résistance à ses ordres lui fit juger qu'il ne devoit pas quitter la Chine sans avoir pris quelques mesures pour leur inspirer des sentimens de paix & de soumission. Ce fut dans cette vue qu'il publia une Lettre Pastorale, où, sans nommer aucun Ordre, il les exhortoit tous à ne pas s'écarter de la Constitution du Pape. Les Au-

MEZZA-BAR-

BA.

1721.

Le Legat estoit
parti à de 10
semaines poge.

Il se fait effimer
par la droiture de
sa fermeté.

Faire voir qu'il re-
çoit dans sa d'ac-
tuelle audience.

Son départ de
Peking pour re-
tourner à Macao.

Lettre Pastorale
qu'il adresse aux
Missionnaires.

MEZZA-BAR-
BA.

1721-23.

Il obtient le
corps du Cardi-
nal de Tournon.

seurs que je traduis prétendent que le récit du Pere du Halde est fort éloigné de l'exactitude, dans tout ce qui regarde la conduite de Mezza-Barba pendant cette dernière partie de son séjour à la Chine.

Ce Prélat, après avoir obtenu du Gouverneur de Macao la permission de transporter en Europe le corps du Cardinal de Tournon, s'embarqua le 9 de Décembre, au bruit d'une double décharge de l'artillerie. Mais son Vaisseau se trouvant trop chargé, on employa deux jours à le mettre en état de supporter une longue navigation ; & cet obstacle fit craindre au Légat qu'on ne profitât de l'intervalle, pour lui enlever le corps qu'il n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine. Enfin l'on mit à la voile le 13, & le vent devint si favorable qu'on perdit bientôt de vue les côtes de la Chine.

Viani proteste, en finissant sa relation, qu'il a suivi fidèlement les loix de la vérité.

Véritablement
vire du Pere du
Halde.

Ruine du Chris-
tianisme à la
Chine.

Il ne sera point inutile d'ajouter, après le Pere Du Halde, que le Légat, s'étant embarqué au commencement de l'année 1722, arriva heureusement en Europe ; mais que la mort de l'Empereur Kang hi, arrivée le 20 Décembre de la même année, le délivra de l'engagement où il s'étoit mis de recommencer un si long & si dangereux voyage. Ying-ching, successeur de Kang-hi, ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il reçut des plaintes d'un grand nombre de Mandarins, sur-tout du *Sung-tu* de la Province de Fo-kyen, qui accusoient les Missionnaires d'attirer à eux les ignorans de l'un & de l'autre sexe, de bâtir des Eglises aux dépens de leurs disciples, enfin, de ruiner les loix fondamentales & de troubler la tranquillité de l'Empire. Ce Prince ordonna, par un Edict du 10 de Février 1723, que tous les Missionnaires, à la réserve d'un petit nombre, qui furent retenus à la Cour pour la réformation du Calendrier, se retirassent à Canton, & que leurs Eglises, au nombre de trois cens, fussent détruites ou employées à d'autres usages, sans aucune espérance de rétablissement. Ainsi le Christianisme fut chassé de la Chine, comme il l'avait été du Japon, du Tong-king, de la Cochinchine, de Siam & de plusieurs autres Parties des Indes orientales.

FIN DU CINQUIÈME TOME.

TABLE



696839

T A B L E

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT,

Pag. iij

SUITE DU LIVRE XIII,

Et de la Description des Royaumes de Congo , d'Angola ,
de Benguela & des Pays voisins.

C HAPITRE IV. Gouvernement du	du Royaume d'Angola ,	35
Royaume de Congo. Autorité du	CHAP. VII. Religion de Congo, d'An-	
Roi , Etat, Revenu, Couronnement	gola & de Benguela ,	40
& Funérailles des Rois ,	Page 1	§. II. Introduction & progrès de la Re-
§. II. Administration de la Justice &	ligion chrétienne dans le Royaume de	
forme des Sermons ,	Congo ,	47
CHAP. V. Description du Royaume	CHAP. VIII. Histoire Naturelle de Con-	
de Dongo ou d'Angola , & de Ben-	go , d'Angola & de Benguela ,	64
guela ,	11	§. I. Air, Fossiles, Racines & Grains ,
§. II. Isles de Loanda , & conquête de	ibid.	
la Ville par les Hollandois ,	16	§. II. Arbres de Congo & d'Angola ,
§. III. Domaine des Portugais dans le	20	§. III. Oiseaux sauvages & privés ,
Royaume d'Angola ,	20	§. IV. Bêtes féroces & privées ,
§. IV. Royaume de Benguela , ou Bon-	25	§. V. Poissons de mer & d'eau douce ,
kella ,	25	§. VI. Eclaircissement sur les Nations
CHAP. VI. Mœurs & Usages des Habi-	28	qui bordent les Royaumes de Congo
tans d'Angola ,	28	& d'Angola ,
§. II. Gouvernement & forces militaires		25



LIVRE XIV.

Description des Pays qui bordent la Côte orientale d'Afrique , depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'au Cap de Guardafu ; contenant particulièrement le Pays des Hottentots & le Royaume de Monomotapa , 105

CHAPITRE I. Pays des Hottentots , & Nations qui l'habitent ,	109	§. I. Méiers & Commerce ,	ibid.
CHAP. II. Possessions des Hollandois au Cap de Bonne-Esperance ,	120	§. II. Religion & Gouvernement des Hottentots ,	173
§. I. Colonie du Cap ,	ibid.	CHAP. V. Histoire Naturelle du Cap de Bonne-Esperance & des Pays voisins ,	181
§. II. Colonie de Stellenboch ,	128	§. I. Air, Eau , Mines & Métaux ,	ibid.
§. III. Colonies de Drakenstein & de Waveren , & Tierra de Natal ,	133	§. II. Animaux privés & sauvages ,	189
§. IV. Gouvernement des Hollandois au Cap de Bonne-Esperance ,	139	§. III. Reptiles , Insectes , Oiseaux de terre & de mer ,	197
CHAP. III. Mœurs & Usages des Hottentots ,	145	§. IV. Poissons de mer ,	203
§. I. Leurs Personnes , leurs Vertus , leurs Vices & leur Langage ,	ibid.	CHAP. VI. Observations sur les Contrées maritimes & sur les Isles qui sont entre le Cap de Bonne-Esperance & le Cap de Guardafu , par le Capitaine Alexandre Hamilton ,	209
§. II. Habits , Alimens , Maisons , Meubles des Hottentots ,	149	§. I. Contrées maritimes qui suivent le Cap de Bonne-Esperance ,	ibid.
§. III. Réjouissances publiques , Amusemens & Musique ,	154	§. II. Isles des Mers d'Ethiopie ,	215
§. IV. Mariages & Economie domestique des Hottentots ,	158	CHAP. VII. Eclaircissmens sur l'Empire du Monomotapa ,	219
§. V. Maladies , Remedes & Funérailles des Hottentots ,	163	§. I. Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent ,	ibid.
CHAP. IV. Occupations , Commerce , Religion & Gouvernement des Hottentots ,	167	§. II. Empire du Monomotapa ,	223

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE I. Voyages de Pierre de Goyer & Jacob de Keyser , Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales , vers l'Empe-	229
§. I. Entreprises des Hollandois pour s'établir à la Chine , avant leur Ambassade ,	232

TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES. 553

- §. II. Ambassade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyser à la Cour de Peking, 236
- §. III. Route des Ambassadeurs, depuis Canton jusqu'à Nan-gan-su, dans la Province de Kyang-fi, 240
- §. IV. Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-gan-su jusqu'aux frontieres de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king, 244
- §. V. Continuation de la route des Ambassadeurs jusqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province, 250
- §. VI. Continuation de la route, depuis Nan king jusqu'à la Province de Schan-tong, 254
- §. VII. Continuation du voyage dans la Province de Schang-ton, jusqu'à Tyen-tsing-wey, dans celle de Pechie-li, ou de Peking, 259
- §. VIII. Arrivée des Ambassadeurs à Peking, & leur réception, 265
- §. IX. Audience & départ des Ambassadeurs Hollandois, 273
- CHAP. II. Ambassade de Jean Van Campen & de Constantin Noble, vers Sing-la-mong, Roi de Fo-kyen, 281
- §. I. Eclaircissemens sur la personne de Koxinga, ou Ching-ching-kong, & sur la prise de Tay-wan & de Formose, 283
- §. II. Voyage des Ambassadeurs à Sink-fyeu, & leur retour, 286
- §. III. Expéditions de la Flotte Hollandoise, & son retour à Batavia, 292
- CHAP. III. Expédition des Hollandois pour rentrer dans l'Isle de Formose, 293
- §. II. Affaire des Hollandois à la Chine après le départ de leur Flotte, 311
- CHAP. IV. Voyages du Seigneur Van Hoorn, Ambassadeur Hollandois à la Chine & dans la Tartarie orientale, 322
- §. II. Route de Van-Hoorn jusqu'à Hang-cheu-fu, 331
- §. III. Réception de Van-Hoorn à Hang-cheu-fu, & continuation de sa route jusqu'à Whay-ngan-su, 337
- §. IV. Route depuis Whay-ngan jusqu'à Peking, 343
- §. V. Réception de l'Ambassadeur Hollandois à la Cour de Peking, 352
- §. VI. Affaires des Hollandois à Hok-fyeu, & leur retour à Batavia, 363
- CHAP. V. Eclaircissemens tirés de deux Lettres, concernant l'Ambassade des Hollandois à la Chine en 1655, 369
- §. I. Extrait de la premiere Lettre, ibid.
- §. II. Extrait de la seconde Lettre, 378
- CHAP. VI. Premieres Entreprises des Hollandois pour le Commerce de la Chine, & leur établissement à Tay-wan, 383
- §. I. Expédition des Hollandois contre Macao, ibid.
- CHAP. VII. Voyage de Navarrete au travers de la Chine, en 1658, 393
- §. I. Voyage de l'Auteur, depuis Canton jusqu'à Fou-gan-hyen, 396
- §. II. Voyage de l'Auteur à Kin-wha-fu, dans la Province de Che-kyang, & de-là jusqu'à Peking, 402
- §. III. Passage de l'Auteur à Macao. Ambassade Portugaise à la Cour Impériale, 409
- CHAP. VIII. Voyage de cinq Jésuites François, de Ning-po à Peking, 418
- §. I. Voyage de Siam, à Ning-po dans la Chine, 421
- §. II. Voyage de Ning-po à Ching-hyen-fu, 427
- §. III. Continuation de la route, depuis Ching-kyang jusqu'à Tay-ngan-cheu, 434
- §. IV. Route depuis Tay-ngan-cheu jusqu'à Peking, 439
- CHAP. IX. Voyage du Pere Jean de Fontaney, Jésuite, de Peking à Kyang-cheu, dans la Province de Schan-fi, & de-là à Nan-king, 446
- §. II. Route de l'Auteur, depuis Kyang-cheu jusqu'à Nan-king, dans la Province de Kyang-nan, 454

564 TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

CHAP. X. Voyage du Pere Joachim Bouvet, Jésuite, de Peking à Canton, lorsqu'il fut envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi, en 1693,	d'Isbrand Ides à Peking,	511
	CHAP. XIII. Voyage de Laurent Lange, Envoyé de Russie à la Chine,	518
	§. I. Arrivée de l'Auteur à la Chine, & circonstances de son voyage,	ibid.
CHAP. XI. Voyage du Docteur Jean-François Gemelli Careri à la Chine,	CHAP. XIV. Voyage du Pere Antoine Gaubil, Missionnaire Jésuite, depuis Canton jusqu'à Peking,	527
	§. I. Détail du voyage de l'Auteur, ibid.	
§. I. Voyage par eau jusqu'à Nan-king,	CHAP. XV. Ambassade de Charles-Ambroise Mezza-Barba, Patriarche d'Alexandrie, vers l'Empereur Kang-hi,	532
	§. I. Arrivée du Légat à la Chine, & circonstances de son voyage, depuis Macao jusqu'à Peking,	535
§. II. Route de l'Auteur, depuis Nan-king jusqu'à Peking,	§. II. Récit de quatre Audiences que l'Empereur accorde à Mezza-Barba,	545
§. III. Retour de l'Auteur, depuis Peking jusqu'à Canton,	§. III. Succès de l'Ambassade,	552
CHAP. XII. Voyage d'Everard Isbrand Ides, Ambassadeur de Russie à la Chine,		
§. I. Arrivée de l'Ambassadeur, & circonstances de son séjour à Peking, ibid.		
§. II. Autres circonstances du séjour		

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

On trouvera le Privilège au premier Volume.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, Pere, Imprimeur
de Monseigneur l'Archevêque.

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



